Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest08unse

Benedictines of our Lady of Angels.
Princethorpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME HUITIÈME

AVIS IMPORTANT.

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & C^ie^,

ÉDITEURS.

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

PACIFIC SCHOOL OF RELIGION

TOME HUITIÈME

Commentaires sur l'Evangile selon saint Matthieu (Suite) — Sur l'Evangile selon saint Jean — Sur les Actes des Apôtres

---

BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & C^ie^, ÉDITEURS

1865

86840
BR
65
C5
1869
v.8

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

(SUITE.)

HOMÉLIE LXXVIII.

« ALORS LE ROYAUME DES CIEUX SERA SEMBLABLE A DIX VIERGES, LESQUELLES AYANT PRIS LEURS LAMPES S'EN ALLÈRENT AU DEVANT DE L'ÉPOUX. OR, IL Y EN AVAIT CINQ FOLLES ET CINQ SAGES. CELLES QUI ÉTAIENT FOLLES, AYANT PRIS LEURS LAMPES, NE SE POURVURENT POINT D'HUILE. LES SAGES, AU CONTRAIRE, PRIRENT DE L'HUILE DANS LEURS VASES AVEC LEURS LAMPES ». (CHAP. XXV, 1, 2, 3, 4, JUSQU'AU VERSET 31.)

ANALYSE.

1. Parabole des dix vierges. — Ce que signifie l'huile dont il est question dans cette parabole.
2. Combien il est avantageux que nous ignorions l'heure de notre mort, parabole des talents ; comparaison de cette parabole avec celle qui est rapportée au chapitre XIXe de saint Luc.
3. et 4. Combien nous devons ménager le temps de cette vie pour notre salut. — Du compte exact que Dieu nous fera rendre à son jugement. — Que chacun a reçu quelque talent qu'il doit faire profiter. — Du zèle que nous devons avoir pour le salut des autres. — Quelle vigilance nous devons avoir sur nos paroles, et à quel usage Dieu nous a donné une langue. — Que nous devons travailler à nous rendre semblables à Jésus-Christ. — Par quels moyens nous le pouvons faire.

1. Ces paraboles, mes frères, que le Sauveur nous propose dans ce chapitre, sont fort semblables à celles qu'il nous a proposées dans le chapitre précédent du serviteur prudent et fidèle, et de cet autre qui dissipa le bien de son maître avec des ivrognes, et qui traita outrageusement ceux qui lui étaient soumis. Ces quatre paraboles n'ont toutes que le même but, quoiqu'elles y tendent par des voies différentes. Elles nous portent toutes à pratiquer l'aumône et à aider nos frères en tout ce qui nous est possible, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour faire notre salut. Il y a cette différence que, dans ces paraboles que nous avons expliquées, Jésus-Christ parle généralement de toutes sortes de secours que nous pouvons et que nous devons donner à nos frères, au lieu que dans celle de ces vierges il marque

particulièrement le soin que nous devons avoir de les assister de nos biens. C'est pourquoi cette parabole des vierges a quelque chose de bien plus étonnant que les autres. Car il ne parle dans les autres que de la punition encourue par celui qui frappait et qui outrageait les serviteurs de son maître, et qui dissipait son bien par son intempérance et ses excès; mais dans celle de ces vierges il déclare qu'il punit même celui qui manque de charité pour ses frères, et qui n'est point libéral envers les pauvres. Car ces vierges avaient toutes de l'huile, mais toutes n'en avaient pas avec cette abondance que Dieu demandait d'elles, et c'est ce qui en fait tomber cinq dans une condamnation si effroyable.

Mais pourquoi, mes frères, Jésus-Christ ne nomme-t-il pas ici d'autres personnes moins considérables? Pourquoi choisit-il particulièrement des vierges? Il avait déjà assez relevé cette vertu lorsqu'il avait dit : « Qu'il y avait « des eunuques qui s'étaient rendus tels à « cause du royaume des cieux », ajoutant aussitôt : « Que celui qui peut le comprendre le « comprenne ». (Matth. XIX, 12.) Il n'ignorait pas que les hommes estimaient beaucoup cette vertu, parce qu'elle a de l'éclat par elle-même. Sa grandeur paraît assez en ce que les saints de l'Ancien Testament, qui d'ailleurs étaient si admirables, ne gardaient pas néanmoins cette vertu, et que Jésus-Christ même dans la loi nouvelle ne l'impose point comme nous venons de dire, comme une loi nécessaire et indispensable. Car le Fils de Dieu ne la prescrit point à ses disciples; il se contente seulement de les y porter et de la leur conseiller. C'est pourquoi saint Paul dit : « Pour ce qui « regarde les vierges, je n'ai point de précepte « exprès du Seigneur ». (I Cor. VII, 25.) Je puis bien louer celui qui veut embrasser cet état, mais je n'y puis contraindre personne ni en faire un commandement exprès.

Comme donc cette vertu était en effet très-éclatante, et qu'elle devait être en grande estime dans l'esprit des hommes, Jésus-Christ empêche ici qu'on ne croie qu'elle pouvait suffire elle seule, et qu'en la possédant on pouvait ensuite se relâcher dans la pratique des autres vertus. C'est pour ce sujet qu'il rapporte cette parabole étonnante, afin d'apprendre aux vierges que, quand d'ailleurs elles accompagneraient leur virginité de tout ce qu'il y a de plus louable, si elles manquent à témoigner leur charité par les aumônes, elles seront rejetées de Jésus-Christ et reléguées avec les impudiques.

Et certes c'est avec grande raison que Dieu exercera un jugement si sévère contre ces vierges. Car les impudiques sont emportés par l'amour charnel, au lieu que les autres le sont par leur passion pour les richesses. Or, il est visible que la première de ces passions est beaucoup plus violente que la seconde. Plus donc l'ennemi qui attaquait ces vierges était faible, plus elles étaient coupables en y succombant. C'est pour cette raison que Jésus-Christ les appelle « folles », parce qu'ayant vaincu un ennemi beaucoup plus fort, elles se laissent vaincre à un plus faible. « Les lampes » marquent le don même de la virginité qui se conserve par la pureté du corps, et « l'huile » signifie la miséricorde, la charité et le soin qu'on a d'assister les pauvres.

« Comme l'Epoux était longtemps à venir, « elles s'assoupirent toutes et s'endormirent « (5) ». Jésus-Christ donne ici à entendre que l'intervalle entre son premier et son second avènement ne serait pas si court que ses disciples le croyaient, et il réfute par ces paroles la pensée que ses apôtres avaient que le règne de Jésus-Christ viendrait bientôt. On voit que souvent il les détrompe de cette attente. Il marque aussi en même temps que la mort n'est qu'un sommeil : « Elles s'assoupirent », dit-il, « et s'endormirent toutes ».

« Mais sur le minuit on entendit un grand « cri (6) ». Jésus-Christ rapporte cette circonstance ou pour continuer la parabole, ou pour montrer que la résurrection générale se ferait durant la nuit. Saint Paul marque aussi ce cri, lorsqu'il dit : « Aussitôt que le signal aura « été donné par la voix de l'archange et le son « de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-« même descendra du ciel ». (I Thess. IV, 16.) Mais que diront ces trompettes et ce grand bruit dont l'Evangile parle? « Voici l'Epoux « qui vient, allez au devant de lui. Toutes ces « vierges se levèrent aussitôt et préparèrent « leurs lampes (7). Mais les folles dirent aux « sages : Donnez-nous de votre huile, parce « que nos lampes s'éteignent (8) ». Il leur donne encore une fois le mot de « folles », pour montrer qu'il n'y a rien de plus insensé que d'amasser beaucoup d'argent en cette vie dont nous devons bientôt sortir sans rien emporter avec nous, au lieu que nous n'y devrions tra-

vailler qu'à faire l'aumône et à exercer la charité. Mais ces vierges témoignent encore leur folie en ce qu'elles espèrent de trouver alors ce qui leur manque, et qu'elles demandent à contre-temps ce qu'elles ne peuvent obtenir. Leurs propres sœurs les rebutent. Quoique ces vierges sages fussent très-charitables, quoique ce fût principalement par leur charité qu'elles s'étaient rendues agréables aux yeux de Dieu, et quoiqu'enfin ces vierges insensées ne leur demandassent qu'une partie de leur huile, et non pas tout, et qu'elles leur représentassent leur nécessité d'une manière si touchante, « nos lampes s'éteignent, don-« nez-nous de votre huile », ces vierges sages néanmoins demeurent sourdes à leurs prières, et elles ne les écoutent point. Ni leur propre inclination à faire l'aumône, ni la facilité de donner ce que leurs sœurs moins sages qu'elles leur demandaient, ni l'extrême besoin où elles les voyaient réduites, rien ne les put porter à leur accorder leur demande.

Que nous apprend, mes frères, un exemple si terrible, sinon que si nous nous perdons une fois nous-mêmes par nos mauvaises œuvres, nul de nos frères ne pourra nous secourir, non parce qu'il ne le voudra pas, mais parce qu'il ne le pourra. « Les sages leur répon-« dirent : De peur que ce que nous avons ne « suffise pas pour nous et pour vous, etc. (9) ». Ainsi ces vierges sages s'excusent sur leur impossibilité. C'est ce qu'Abraham marque dans l'évangile de saint Luc : « Il y a », dit-il, « un « grand abîme entre nous et vous, de sorte « que ceux qui voudraient passer de nous à « vous ne le peuvent faire. (Luc, XVI, 26.) Allez « plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-« vous-en ce qu'il vous en faut (9) ». Qui sont, mes frères, ceux qui vendent cette huile, sinon les pauvres? Et où trouve-t-on ces pauvres ailleurs que dans cette vie? C'est donc en ce monde qu'on doit aller chercher ces vendeurs et non plus en l'autre. Nous trafiquons heureusement avec eux pendant que dure cette vie, et si l'on nous en ôtait les pauvres, on nous ôterait en même temps un des plus grands moyens de notre salut et une des plus fermes espérances de gagner le ciel. C'est donc ici qu'il nous faut préparer cette huile, afin que nous la trouvions prête dans nos vases, lorsque nous en aurons besoin. Il n'est plus temps d'y penser après notre mort. Il le faut faire dans cette vie. Ne consumez donc plus, mes frères, si inutilement vos biens dans les délices, dans le luxe ou dans le vain amour de la gloire, puisqu'ils vous sont si nécessaires pour en acheter de l'huile.

2. Ces vierges insensées ayant écouté les sages, suivirent le conseil qu'elles leur avaient donné, mais ce fut inutilement. Et l'Evangile rapporte cette circonstance, ou pour suivre simplement l'ordre de l'histoire, ou pour nous apprendre que, quand nous deviendrions charitables et compatissants après notre mort, cette charité ne nous servirait plus de rien pour éviter les maux que notre dureté passée nous a mérités. Car nous voyons que ce désir de faire l'aumône ne sert plus de rien à ces vierges folles, parce qu'elles cherchaient ceux qui vendent l'huile, non en ce monde où on les trouve, mais dans l'autre où on ne les trouve plus.

Nous voyons de même qu'il ne servit de rien au mauvais riche d'avoir après sa mort tant de tendresse pour ses frères. Après qu'il eut témoigné durant toute sa vie une dureté si extrême à l'égard d'un pauvre qu'il voyait couché à sa porte, il témoigne tout d'un coup comme un excès de charité pour ceux qu'il ne voyait pas. Il veut s'efforcer de leur faire éviter les supplices et les flammes où il se voyait plongé. Il prie qu'on les avertisse afin qu'ils prennent garde de ne point tomber « dans ce lieu de « peines et de tourments ». Mais comme cette miséricorde fut inutile à ce mauvais riche, elle le fut de même à ces vierges folles.

« Car pendant qu'elles étaient allées acheter « de l'huile l'Epoux vint, et celles qui étaient « prêtes entrèrent avec lui dans la salle des « noces, et la porte fut fermée (10). Enfin les « autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous (11). Mais « il leur répondit : Je vous dis en vérité que « je ne vous connais point (12) ». Ainsi, après tant de travaux et tant de peines, après tant de triomphes remportés sur la faiblesse de la nature et sur la violence de ses mouvements déréglés, elles se retirent toutes confuses et voient avec douleur que leurs lampes s'éteignent d'elles-mêmes. Car il n'y a rien de plus sombre et de plus ténébreux, pour parler ainsi, que la virginité qui n'est point accompagnée de charités et d'aumônes. On appelle même assez souvent ceux qui sont sans compassion et sans charité, des âmes noires et ténébreuses.

Que devint donc alors la gloire de leur vir-

ginité, lorsque leur Epoux les rejeta de sa présence et qu'elles ne purent le fléchir en frappant à sa porte et en l'appelant par tant de cris redoublés? Que leur servit d'avoir été vierges, lorsqu'elles ouïrent cette parole de tonnerre : « Retirez-vous, je ne vous connais « point ». Quand cet Epoux irrité a parlé de la sorte, que reste-t-il à ces vierges autre chose que l'enfer, et tous les tourments que l'on y souffre? Ne peut-on pas dire même que cette parole est plus insupportable que l'enfer? Cependant, mes frères, c'est ce que Jésus-Christ répondra à ces vierges folles. Et c'est ce qu'il témoigne encore ailleurs qu'il dira à tous les « ouvriers d'iniquité ». (Matth. VII, 42.)

« Veillez donc parce que vous ne savez ni le « jour ni l'heure où le Fils de l'homme doit « venir (13) ». Jésus-Christ a soin de redire souvent ces paroles, pour nous apprendre combien il nous est utile d'ignorer le moment de notre mort. Où sont donc ceux qui passent toute leur vie dans la lâcheté et dans la mollesse, et qui ne rougissent pas de nous répondre, lorsque nous les exhortons à faire l'aumône, qu'en mourant ils laisseront leurs biens aux pauvres. Qu'ils écoutent ces paroles et qu'ils se corrigent. On en a souvent vu attendre à leur mort à faire du bien, et mourir si soudainement qu'ils n'ont pu donner aucun ordre pour disposer de leurs biens.

Cette parabole donc regarde la charité qui se fait par les aumônes; mais celle qui suit regarde généralement tous ceux qui ne veulent en rien contribuer au bien de leurs frères, ni de leurs biens, ni de leurs avis, ni de leur autorité, ni de quelque autre manière que ce soit, et qui se tiennent tout renfermés en eux-mêmes.

« Car Dieu agit avec les hommes comme un « maître qui, devant faire un long voyage hors « de son pays, appela ses serviteurs et leur mit « son bien entre les mains (14). Et ayant donné « cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un à « l'autre, à chacun selon son industrie, il « partit aussitôt (15). Celui donc qui avait reçu « cinq talents s'en alla, les fit valoir, et il en « gagna cinq autres (16). Celui qui en avait « reçu deux, en gagna de même encore deux « autres (17). Mais celui qui n'en avait reçu « qu'un alla faire un trou dans la terre, et y « cacha l'argent de son maître (18). Longtemps « après le maître de ces serviteurs étant re- « venu, leur fit rendre compte (19). Et celui « qui avait reçu cinq talents, vint lui en pré- « senter cinq autres en lui disant : Seigneur, « vous m'aviez mis cinq talents entre les mains, « en voici cinq autres que j'ai gagnés par-des- « sus (20). Son maître lui répondit : Bien! ser- « viteur bon et fidèle, parce que vous avez été « fidèle en peu de choses, je vous établirai sur « beaucoup, entrez dans la joie de votre Sei- « gneur (21). Celui qui avait reçu deux talents « vint aussi se présenter et dit : Seigneur, vous « m'avez mis deux talents entre les mains, en « voici deux autres que j'ai gagnés par-dessus « (22). Son maître lui répondit : Bien! servi- « teur bon et fidèle, parce que vous avez été « fidèle en peu de choses, je vous établirai sur « beaucoup. Entrez dans la joie de votre Sei- « gneur (23). » Pourquoi cette parabole nous représente-t-elle Dieu comme un maître, après que celle des vierges, qui précède, parle de lui comme d'un époux? C'est pour nous apprendre par cette qualité d'époux, l'union très-étroite que Jésus-Christ veut avoir avec les vierges qui quittent tout pour son amour. Car c'est en cela proprement que consiste la virginité. C'est pourquoi saint Paul en parle de la sorte : « La vierge », dit-il, « qui n'est point mariée, « a soin de ce qui regarde le Seigneur, afin « qu'elle soit sainte de corps et d'esprit ». (I Cor. VII, 32.) Si l'on objecte que dans saint Luc la parabole est rapportée tout différemment, on pourra répondre que les deux évangélistes ne racontent pas la même parabole. Dans la parabole de saint Luc, un capital égal produit des revenus inégaux. Une mine en rend cinq entre les mains d'un serviteur et dix entre les mains d'un autre. Aussi ces serviteurs ne reçoivent-ils pas des récompenses égales. Dans notre évangéliste, au contraire, le rapport est en proportion de l'argent confié, c'est pourquoi la couronne est égale; elle est inégale chez saint Luc, parce que, je le répète, un même argent a rendu ici plus et là moins.

Mais remarquez, mes frères, dans l'une et dans l'autre des paraboles, que Dieu ne revient pas tout de suite redemander compte de l'argent qu'il avait donné en dépôt, mais qu'il laisse passer beaucoup de temps. On voit aussi dans la parabole de la vigne, qu'après l'avoir donnée aux vignerons, il va faire un grand voyage; voulant nous faire comprendre par toutes ces circonstances avec quelle patience il nous supporte. Il me semble aussi voir dans

ces paroles une allusion à la résurrection générale.

Il est remarquable encore que dans cette parabole des talents il n'y a ni vignerons ni vigne, mais que tous sont ouvriers; car il ne parle pas ici seulement aux princes des Juifs, ou au peuple, mais généralement à tous. Et considérez, mes frères, que lorsque ces serviteurs s'approchent de leur maître pour lui offrir ce qu'ils ont gagné dans leur trafic, ils reconnaissent tous avec une grande franchise, et ce qui vient d'eux, et ce qui vient de leur maître. L'un lui dit humblement qu'il a reçu cinq talents, et l'autre deux, et ils avouent tous deux par cette humble reconnaissance que c'est de lui qu'ils ont reçu le moyen d'agir. Ils lui témoignent tous qu'ils ne sont pas ingrats, et ils lui attribuent ce qu'ils ont comme venant uniquement de lui.

Que leur répond donc leur maître : « Bien ! « serviteur bon et fidèle ». Car c'est être « bon » que d'être attentif et appliqué à faire du bien à ses frères : « Bien ! serviteur bon et fidèle, « parce que vous avez été fidèle en peu de « choses, je vous établirai sur beaucoup. Entrez dans la joie de votre Seigneur » : Ce seul mot renferme tout le bonheur de l'autre vie. Mais ce serviteur paresseux et lâche ne lui parle pas comme les deux autres.

« Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint « ensuite et dit : Seigneur, je sais que vous « êtes un homme rude et sévère, que vous « moissonnez où vous n'avez point semé, et « que vous recueillez où vous n'avez rien mis « (24). C'est pourquoi, comme je vous appré« hendais, j'ai été cacher votre talent dans la « terre. Le voici : Je vous rends ce qui est à « vous (25). Son maître lui répondit : Servi« teur méchant et paresseux : Vous saviez que « je moissonne où je n'ai point semé, et que je « recueille où je n'ai rien mis (26). Vous deviez « donc mettre mon argent entre les mains des « banquiers, afin qu'à mon arrivée je retirasse « avec usure ce qui est à moi (27) ». C'est-à-dire : Ne deviez-vous pas parler, avertir et conseiller vos frères ? Ils ne me croient pas, dites-vous. Mais que vous importe qu'ils vous croient ou qu'ils ne vous croient pas ? Peut-on rien voir de plus doux que cette conduite ? Il n'en est pas ainsi chez les hommes, mais celui qui a été chargé de prêter l'argent est obligé aussi d'en exiger l'intérêt.

3. Dieu exige moins de ses serviteurs : « Vous deviez », dit-il, « mettre mon argent « entre les mains des banquiers », et me laisser à moi seul le soin de l'exiger avec usure, comme j'eusse fait à mon arrivée. Ce mot « d'usure » se doit prendre pour la pratique des bonnes œuvres. Vous deviez donc faire ce qui était le plus aisé, et vous reposer sur moi du plus difficile. Mais puisque vous ne l'avez pas fait : « Qu'on lui ôte le talent qu'il a, et « qu'on le donne à celui qui a dix talents (28). « Car on donnera à tous ceux qui ont déjà, et « ils seront comblés de richesses, mais pour « celui qui n'a point, on lui ôtera même ce « qu'il a (29) ». C'est-à-dire, celui qui a reçu de Dieu le don de science pour l'utilité des autres, et qui ne s'en sert pas, le perdra entièrement. Au lieu que celui qui dispense sagement et avec soin ce qu'il sait, fera croître encore ce don que l'autre étouffe et détruit par sa paresse. Mais le malheur de ce serviteur paresseux et négligent ne se termine pas là : et cette première parole est aussitôt suivie d'une sentence terrible.

« Qu'on précipite donc dans les ténèbres « extérieures ce serviteur inutile : C'est là « qu'il y aura des pleurs et des grincements « de dents (30) ». Remarquez donc ici, mes frères, que ce ne sont pas seulement les voleurs et les usurpateurs du bien d'autrui, ni ceux qui commettent des violences, qui seront condamnés par Jésus-Christ aux flammes éternelles de l'enfer, mais encore ceux qui sont lâches pour faire le bien.

Ecoutons, mes frères, ces paroles effrayantes, et pendant que nous en avons encore le temps, travaillons sérieusement à notre salut. Prenons de l'huile dans nos lampes, et faisons fructifier le talent que Dieu nous a donné en dépôt. Si nous vivons ici dans la paresse et dans la négligence, personne n'aura alors compassion de notre misère ni de nos larmes. Nous voyons que celui qui osa se présenter à ces noces saintes de l'Evangile avec un vêtement sale, se condamna lui-même par son silence, et que néanmoins cet arrêt qu'il porta contre lui-même ne lui servit de rien, et qu'il n'empêcha pas qu'on ne le jetât dans les ténèbres extérieures. Nous venons encore de le voir, le serviteur paresseux a beau rendre tout l'argent qu'il avait reçu, il n'évite pas néanmoins la juste colère de son maître. On voit aussi que les vierges folles viennent frapper à la porte de l'Epoux, et qu'on ne leur ouvre pas.

Il faut donc que la vue et que la méditation de ces vérités terribles nous porte à assister nos frères de nos biens, de nos soins, de notre autorité et de tout ce qui nous sera possible. Car il faut par ce mot de « talent » entendre tout ce par quoi chacun peut contribuer à l'avantage de son frère, soit en le soutenant de son autorité, soit en l'aidant de son argent, soit en l'assistant de ses conseils, soit en lui rendant tous les autres services qu'il est capable de lui rendre.

Et que personne ne dise en lui-même : Que puis-je faire n'ayant reçu qu'un seul talent? Un seul talent peut vous suffire pour témoigner votre fidélité envers votre maître, et pour vous rendre agréable aux yeux de Dieu. Vous n'êtes pas plus pauvre que cette veuve de l'Evangile qui n'avait que deux petites pièces de monnaie. Vous n'êtes pas plus grossier que ne l'était saint Pierre ou que saint Jean, qui étaient des hommes sans lettres et qui sont devenus néanmoins les princes du ciel, par cette charité catholique et universelle qu'ils ont eue pour toute la terre.

Rien n'est si agréable à Dieu que de sacrifier sa vie à l'utilité publique de tous ses frères. C'est pour cela que Dieu nous a honorés de la raison, qu'il nous a donné la parole, qu'il nous a inspiré une âme, qu'il a formé nos pieds et nos mains, qu'il a répandu la force dans tout notre corps, afin que nous pussions user de toutes ces choses pour le bien de tous les hommes. Car la parole ne nous sert pas seulement pour chanter à Dieu des cantiques de louanges, et pour lui rendre grâces de ces dons : elle nous sert encore pour instruire nos frères, et pour leur donner de saints avis. Si nous sommes fidèles en ce point, nous imiterons Jésus-Christ notre maître, en ne disant aux hommes que ce que Dieu lui-même nous dit dans le cœur. Si au contraire nous y sommes infidèles, nous imiterons le démon.

Saint Pierre ayant autrefois confessé que Jésus était le Christ, il fut appelé « heureux », parce qu'il n'avait dit que ce que le Père céleste lui avait appris : mais lorsqu'il parla avec tant de force contre les souffrances et contre la croix, il en fut repris du Sauveur, parce que les sentiments qu'il témoignait au dehors ne pouvaient lui être inspirés que du démon. Si cet apôtre mérita une si sévère réprimande pour avoir seulement dit une parole d'ignorance, quelle excuse pouvons-nous prétendre nous autres en péchant si volontairement, et avec une connaissance si claire de tout le mal que nous faisons?

Ne disons donc, mes frères, que des paroles qui paraissent être visiblement des paroles de Jésus-Christ. Car je parle comme Jésus-Christ, non-seulement lorsque je dis en guérissant un malade : « Levez-vous et marchez », mais encore lorsque je bénis ceux qui me maudissent et que je prie pour ceux qui m'outragent. Je me souviens de vous avoir déjà dit que notre langue est comme une main qui va jusqu'au trône de Dieu. Mais je passe encore plus avant aujourd'hui, et je dis que notre langue est la langue même de Jésus-Christ. Car nous serons comme sa langue et sa bouche, lorsque toutes nos paroles seront réglées par la circonspection et par la sagesse.

Faisons donc, mes frères, que notre langue ne dise que ce que Jésus-Christ veut qu'elle dise. C'est-à-dire des paroles pleines de douceur, d'humilité et de charité. C'est ainsi qu'il répondait lui-même à ceux qui le déchiraient par les injures les plus atroces, lorsqu'il disait : « Je ne suis point possédé du démon ». (Jean, VIII, 49.) Et ailleurs : « Si j'ai mal parlé « faites-le-moi voir ». (Ibid. XVIII, 23.) Si vous gardez cette modération dans vos réponses, si vous avez pour but dans toutes vos paroles l'édification du prochain, votre langue deviendra semblable à celle de Jésus-Christ. Ce n'est pas de moi-même que je parle de la sorte, c'est Dieu qui nous l'assure par ses prophètes : « Celui », dit-il, « qui élève le pauvre, et qui « le met en honneur, deviendra ma langue et « ma bouche ». (Jérém. XV, 19.)

Quelle plus grande gloire vous peut-il donc arriver, mes frères, que de voir votre bouche devenir la bouche de Dieu; votre langue la langue de Jésus-Christ, et votre âme le temple de l'Esprit-Saint? Si on rendait votre bouche d'un or très-pur, et qu'on l'enrichît d'un grand nombre de diamants de grand prix, que serait-ce que cet ornement en comparaison de ce qu'elle est, lorsque l'humilité et la douceur forment et tempèrent toutes vos paroles? Qu'y a-t-il de plus aimable qu'une bouche qui est éternellement fermée aux malédictions et aux injures, et qui est toujours ouverte pour bénir ceux même qui nous outragent?

4. Que si vous n'avez pas assez de force pour

bénir celui qui vous maudit, gardez au moins le silence, et pratiquez ce bien en attendant que vous puissiez faire davantage. Ce premier degré vous conduira plus loin, et ce silence si chrétien vous accoutumera peu à peu à parler dans ces rencontres, comme Jésus-Christ a fait en de semblables occasions. Mais ne croyez point que j'exige trop de vous. Le maître que nous servons est un Dieu de grâce, et cette douceur dont je parle est un don de sa bonté. Ce qui m'est pénible et ce que je ne puis souffrir, c'est de voir des personnes qui ont une bouche et une langue de démons, et qui ne se plaisent qu'à la déshonorer par des discours infâmes, après qu'elle a été consacrée par la participation de nos saints mystères, et par l'attouchement de la chair si sainte et si pure du Sauveur.

Pensez donc à ces vérités, mes frères. Travaillez à vous rendre semblables à Jésus-Christ. Quand vous serez en cet état, il ne sera plus possible à l'ennemi de vous nuire, ni d'oser même vous regarder. Il reconnaît trop dans vous les marques et les caractères de son Roi; et il tremble devant ces armes qui l'ont percé et l'ont renversé par terre. Ces armes sont l'humilité et la douceur. C'est par elles qu'il a été confondu sur cette montagne, où il osa transporter le Sauveur pour reconnaître s'il était le Christ. La modération du Fils de Dieu le terrassa, sa douceur le foudroya, et son humilité divine triompha de l'orgueil et de l'insolence de cet imposteur.

Servez-vous donc de ces mêmes armes. Lorsque vous verrez les hommes imiter le démon, et vous attaquer comme lui, tâchez de le vaincre de la même manière que Jésus-Christ l'a vaincu. Le Fils de Dieu vous a donné la grâce et la force de l'aimer dans ses actions, et de lui devenir semblables. Que ce que je vous dis ne vous fasse point trembler : tremblez plutôt si vous avez négligé de vous rendre conformes au Fils de Dieu. Parlez comme lui, et vous deviendrez semblables à lui, autant qu'un homme le peut devenir. C'est pourquoi j'ose assurer que celui qui parle humblement et avec modestie, fait plus que celui qui prophétiserait et qui prédirait l'avenir; puisque ce dernier don est tout extérieur, et que notre vertu n'y a point de part, au lieu que l'autre vient du règlement et de la pureté de notre cœur. Appliquez-vous donc à régler et à former votre bouche de telle sorte qu'elle devienne semblable à celle de Jésus-Christ. Le Sauveur est assez puissant pour faire cette merveille si vous le voulez. Il en sait le moyen, et il l'exécutera si vous ne vous y opposez point par votre mollesse.

Vous me demanderez peut-être comment on peut orner ainsi sa bouche, avec quelles couleurs on peut l'embellir. Il n'est point besoin pour cela, mes frères, de blanc ou de rouge. La seule vertu, la douceur, l'humilité, lui donnent tous ces ornements et tout cet éclat dont nous parlons. Le démon aussi a sa manière d'orner la bouche de ceux qu'il anime. Et il est bon de connaître ses marques afin de les éviter. Quelles sont ces noires couleurs dont il pare ceux qu'il possède? Ce sont les malédictions, les blasphèmes, les injures, les contradictions et les parjures. Car celui qui parle en démon est la bouche du démon.

Quelle espérance donc pouvons-nous avoir que Dieu nous pardonne, ou plutôt quels tourments n'avons-nous pas sujet de craindre, si nous souffrons que notre bouche devienne l'organe du démon, après qu'elle a été sanctifiée par la chair même du Sauveur du monde? Ne commettons pas un crime si détestable, et tâchons de conduire notre langue de telle sorte qu'elle soit toujours prête à imiter le langage de Jésus-Christ. C'est alors que nous serons aimés de lui, et que nous nous présenterons devant son tribunal terrible avec une entière confiance. Si nous n'apprenons ici ce langage d'humilité, Jésus-Christ ne vous entendra point alors. Comme un juge romain n'écouterait point votre cause si vous ne lui parliez latin; Jésus-Christ de même ne vous écoutera point lorsqu'il sera assis sur son tribunal, si vous ne parlez sa langue.

Apprenons, mes frères, ce langage si divin. Que le monde parle comme le monde. Parlons comme notre Roi. Parlons nous autres comme Dieu même a parlé. Si la mort de quelque personne vous afflige, prenez garde que la violence de la douleur ne vous arrache des paroles indignes d'un chrétien. Pleurez alors comme Jésus-Christ, puisqu'il a pleuré lui-même la mort de Lazare, et le crime de Judas. Si vous êtes menacé de quelques grands maux, et que la crainte vous saisisse, étudiez-vous alors à parler comme Jésus-Christ : car il a été lui-même dans la frayeur et dans le trouble, ayant pris sur lui volontairement ce qui nous arrive malgré nous. Dites comme lui :

« Toutefois, mon Père, que tout ce que vous « voulez soit fait, et non pas ce que je veux ». (Matth. xxvi, 39.) Si vous pleurez, pleurez avec modération comme Jésus-Christ. Si vos ennemis ont conjuré votre perte, et que la tristesse vous abatte, imitez Jésus-Christ qui a bien voulu souffrir que ses adversaires conspirassent contre sa vie, et qui a dit dans un excès d'ennui : « Mon âme est triste jusqu'à mourir ». (Matth. xxvi, 35.) Il a voulu vous donner en sa personne un parfait modèle pour tous les états et tous les événements de cette vie, afin que vous vous teniez toujours dans les bornes qu'il vous a marquées, et que vous suiviez les règles qu'il vous a prescrites.

C'est ainsi que vous deviendrez la bouche du Fils de Dieu. C'est ainsi que vivant encore sur la terre, vous parlerez la langue du ciel, et que dans vos tristesses, dans vos émotions, et dans vos douleurs, vous marcherez sur ses pas, et vous vous conduirez par l'exemple de Jésus-Christ. Combien y en a-t-il d'entre nous qui désireraient d'être assez heureux pour voir le visage du Sauveur du monde? Et cependant nous pouvons si nous le voulons, non-seulement le voir, mais même le devenir.

Ne différons donc pas davantage un si grand bien. Jésus-Christ honorera plutôt d'un baiser adorable de sa bouche, ceux qui auront été humbles et doux, que les prophètes mêmes, puisqu'il a dit : « Que plusieurs lui diraient « en ce jour terrible : Seigneur, n'avons-nous « pas prophétisé en votre nom »? (Matth. vii, 22); et qu'il leur répondra : « Je ne vous « connais point ». (Num. xi, 3.) Il aimait au contraire tellement la bouche de Moïse, qui était le plus humble et le plus doux de tous les hommes, qu'il lui parlait familièrement comme un ami parle à son ami. Si donc votre bouche est semblable à celle de Jésus-Christ, vous ne commanderez pas seulement comme lui aux démons, mais vous commanderez encore aux flammes de l'enfer, et vous direz à cet abîme de feu ce qu'il dit à la mer agitée : « Tais-toi, « calme-toi ». Vous passerez ainsi avec une grande confiance de la terre au ciel, pour y jouir éternellement des biens que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui avec le Père et le Saint-Esprit est la gloire et la force dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIX.

« MAIS QUAND LE FILS DE L'HOMME VIENDRA DANS SA GLOIRE ACCOMPAGNÉ DE TOUS SES SAINTS ANGES, ALORS IL S'ASSIÉRA SUR LE TRÔNE DE SA GLOIRE. ET TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE SERONT RASSEMBLÉES DEVANT LUI, ET IL SÉPARERA LES UNS D'AVEC LES AUTRES, COMME UN BERGER SÉPARE LES BREBIS D'AVEC LES BOUCS ». (CHAP. XXV, 31, 32, JUSQU'AU VERSET 6 DU CHAP. XXVI.)

—

ANALYSE.

1. Le jugement dernier. — Combien les œuvres de miséricorde sont nécessaires.
2. Récompense accordée aux bons ; châtiment infligé aux méchants.
3. Les princes des prêtres délibèrent sur les moyens à prendre pour se défaire de Jésus-Christ. — Ce qu'on désignait par ce nom de prince des prêtres.
4. et 5. L'Orateur exhorte ses auditeurs à n'avoir point de haine contre leurs ennemis. — Excellent modèle que Jésus-Christ nous a donné de cette vertu. — Que pour adoucir le mal que les autres nous ont fait, nous devons penser au mal que nous avons fait aux autres. — Que Dieu veut que nous compatissions même aux souffrances des méchants qu'il punit dans sa justice. — De la joie que laisse dans l'âme une réconciliation chrétienne.

1. Je vous conjure, mes frères, d'écouter avec toute l'application et toute la componction de cœur qui vous sera possible, cet endroit de l'Evangile que nous vous allons expliquer ; ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ le réserve pour couronner son discours : il montre excellemment toute l'estime que Dieu fait de la miséricorde et de la charité. Il a déjà, dans ce qui précède, parlé de cette vertu de diverses manières ; mais ici il s'en explique avec plus de clarté et plus de force que nulle part ailleurs. Il ne se contente plus ici d'en parler sous la parabole de deux, ou de trois, ou de cinq personnes. Il adresse son discours généralement à tous les hommes. Il est vrai que lorsqu'il exprime en particulier un certain nombre dans les autres paraboles, ce n'est point pour nous marquer qu'il ne parle qu'à deux hommes, mais à deux sortes de personnes différentes : celles qui lui obéissent et celles qui lui sont rebelles. Mais il traite ici au long ce même sujet avec plus de clarté, et d'une manière qui nous frappe davantage. Il ne dit plus ici comme ailleurs : « Le royaume des « cieux est semblable, etc. » Il se désigne clairement lui-même, et il se découvre en disant : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa « gloire, etc. » Il est déjà venu une fois non pour éclater dans sa gloire, mais pour souffrir les injures et les outrages. Et remarquez, mes frères, qu'il parle souvent de « sa gloire » ; parce que le temps de sa croix était proche. Il prépare ses auditeurs, et il les relève. Il leur représente le jugement général qu'il exercera sur tous les hommes. Il leur fait voir comment il rassemblera devant lui toute la terre, et il leur dit même, pour leur inspirer encore plus de terreur, qu'il fera descendre tous les anges du ciel pour venir avec lui rendre témoignage devant le monde entier, combien ses envoyés ont fait de choses par son ordre pour le salut de tous les hommes. C'est pourquoi ce jour sera épouvantable en toutes manières.

« Toutes les nations de la terre seront ras- « semblées devant lui, et il séparera les uns « d'avec les autres, comme un berger sépare « les brebis d'avec les boucs (32). Et il mettra « les brebis à sa droite, et les boucs à sa gau- « che (33) ». Il n'y a rien de séparé en ce monde. Les bons sont mêlés confusément avec les méchants ; mais il s'en fera alors un discernement très-exact, et ils seront tellement séparés les uns des autres, qu'on ne pourra douter duquel des deux partis chacun sera. Il montre encore par ces deux noms différents

dont il se sert pour les distinguer, quelles sont les mœurs des uns et des autres. Il appelle les uns « boucs » pour marquer leur stérilité, parce qu'il n'y a rien de moins fertile que cet animal, et il appelle les autres « brebis », pour marquer leur fécondité ; car on sait combien les brebis sont fertiles en lait, en laine et en agneaux. Mais il y a ici cette différence que cette fécondité et cette stérilité des animaux est un effet de la nature ; au lieu que les hommes sont féconds ou stériles en bonnes œuvres par le choix de leur volonté ; et qu'ainsi c'est très-justement que Dieu punit les uns, et qu'il couronne les autres.

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa « droite : Venez, vous, les bénis de mon Père : « possédez comme votre héritage le royaume « qui vous a été préparé dès le commencement « du monde (34). Car j'ai eu faim et vous m'a- « vez donné à manger ; j'ai eu soif et vous « m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de lo- « gement et vous m'avez logé (35). J'ai été nu « et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade et vous « m'avez visité ; j'ai été en prison et vous m'ê- « tes venu voir (36). Sur quoi les justes lui di- « ront : Seigneur, quand est-ce que nous vous « avons vu avoir faim, et que nous vous avons « donné à manger ; ou avoir soif, et que nous « vous avons donné à boire (37) ? Quand est-ce « que nous vous avons vu sans logement, et que « nous vous avons logé ; ou sans vêtements, « et que nous vous avons vêtu (38) ? Et quand « est-ce que nous vous avons vu malade ou en « prison, et que nous sommes allés vous visiter « (39) ? Et le Roi leur répondra : Je vous dis « en vérité que chaque fois que vous l'avez fait « aux moindres de mes frères, c'est à moi- « même que vous l'avez fait (40) ». Il est à remarquer que cet équitable Juge ne condamnera point les méchants avant que de les avoir accusés. Il les fait donc venir devant son Tribunal, et il leur dit les justes sujets pour lesquels il les accuse.

« Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gau- « che : Retirez-vous de moi, maudits, et allez « au feu éternel qui a été préparé pour le diable « et pour ses anges (41). Car j'ai eu faim, et vous « ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, « et vous ne m'avez pas donné à boire (42). « J'ai eu besoin de logement, et vous ne m'a- « vez pas logé ; j'ai été nu, et vous ne m'avez « pas vêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous « ne m'avez pas visité (43) ». Les méchants répondront alors à ces reproches avec modestie et avec soumission ; mais cette soumission leur sera entièrement inutile.

« Ils lui diront : Seigneur, quand est-ce que « nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou « sans logement, ou sans vêtements, ou ma- « lade, ou prisonnier, et que nous avons man- « qué à vous assister (44) ? Mais il leur répon- « dra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois « vous avez manqué de le faire aux moindres « de ces petits, autant de fois vous avez man- « qué à me le faire à moi-même (45). Et alors « ceux-ci s'en iront au supplice éternel, et les « justes à la vie éternelle (46) ». Ne sera-ce pas avec justice que les méchants souffriront ces reproches de Jésus-Christ irrité, puisqu'ils auront négligé durant toute leur vie une chose qui lui est si précieuse et si agréable ? Car les prophètes disaient clairement au nom de Dieu même : « Je veux la miséricorde et non pas le « sacrifice ». Jésus-Christ le législateur le disait aussi continuellement, et par ses paroles et encore plus par ses actions, et la nature même imprime déjà ces enseignements dans l'âme des hommes. Mais remarquez, mes frères, que ces méchants, que Dieu condamne, n'avaient pas seulement manqué à la charité dans quelques points, mais qu'ils en avaient négligé généralement tous les devoirs. Car, non-seulement ils ne lui ont pas donné à manger lorsqu'il avait faim, et ils ne l'ont pas vêtu lorsqu'il était nu ; mais ils n'ont pas fait même une chose aussi facile que celle d'aller visiter un malade. Et considérez, mes frères, combien tout ce que Jésus-Christ commande est facile. Car il ne dit pas : « J'étais en prison », et vous ne m'avez pas délivré : « J'étais malade », et vous ne m'avez pas guéri ; mais « vous ne « m'avez point visité, vous ne m'êtes point « venus voir ». Il n'était pas aussi difficile de le soulager dans la faim qu'il endurait. Car il ne demande pas des tables somptueuses, il ne veut que ce qui est purement nécessaire. Il ne demande pas même ce secours sous la forme et sous l'apparence d'un prince, mais sous celle d'un pauvre et d'un humble esclave.

Considérez donc toutes ces circonstances, dont chacune aurait suffi pour condamner ces ingrats ; le peu qu'il leur demandait, puisque ce n'était que du pain ; la misère de celui qui leur demandait qui était si pauvre ; la compassion dont ils devaient être touchés, puis-

que c'était un homme ; la grandeur de la récompense promise, puisque c'était la gloire du ciel ; la crainte des peines réservées, puisqu'on les menaçait de l'enfer ; la dignité de celui à qui ils faisaient part de leur bien, puisque c'était Dieu même qui le recevait par les mains des pauvres ; l'honneur qu'il avait bien voulu leur faire, puisqu'il abaissait sa grandeur jusqu'à implorer leur assistance ; enfin la justice qui les obligeait de ne pas le refuser, puisqu'il leur avait donné ce qu'il leur demandait, ce qui était plus à lui qu'à eux. Mais l'avarice les a aveuglés, et ils ont fermé les yeux à toutes ces considérations si pressantes. Ils n'ont point appréhendé les peines terribles dont Jésus-Christ menaçait les cœurs durs et impitoyables, jusqu'à leur déclarer qu'il leur ferait souffrir de plus grands supplices qu'à ceux de Sodome et de Gomorrhe. Et ils ont oublié que Jésus-Christ dit ici : « Quand vous « avez refusé cette charité à un de ces petits, « vous me l'avez refusée à moi-même ».

Mais comment Jésus-Christ, en les appelant « ses frères », dit-il en même temps qu'ils sont « petits » ? C'est précisément pour marquer qu'ils ne sont « ses frères » que parce qu'ils sont « petits », c'est-à-dire humbles, pauvres et méprisables. Car Jésus-Christ ne veut avoir pour frères que les humbles. Ce que je n'entends pas seulement des religieux et des solitaires qui habitent les déserts et les montagnes ; mais encore de chacun des fidèles qui vit dans l'Eglise. Quand vous voyez un chrétien qui, engagé dans le monde, y vit dans la pauvreté, et dans un entier dénûment de toutes choses, Jésus-Christ veut que vous le regardiez comme « son frère », et que vous ayez autant de soin de lui que vous en auriez pour votre Sauveur. Ces personnes, quelque viles et abjectes qu'elles paraissent, deviennent ses frères par le baptême, et par la participation de ses mystères.

2. Mais le Fils de Dieu voulant encore nous faire mieux voir avec quelle justice il condamnera ceux qui omettront ces devoirs de charité, commence par louer et par récompenser ceux qui les ont pratiqués : « Venez », dit-il, « vous, « les bénis de mon Père, possédez comme votre « héritage le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde. Car j'ai eu « faim et vous m'avez donné à manger, etc. » Il semble que, pour ôter toute excuse à ces cœurs endurcis, et pour les empêcher de dire qu'ils n'ont point trouvé l'occasion de pratiquer la charité, il ait voulu d'abord les confondre par la comparaison de leur conduite avec la conduite de ceux qui, dans les mêmes conditions qu'eux, ont su néanmoins la pratiquer.

C'est ainsi que, dans les paraboles précédentes, il confond les vierges folles en leur opposant les sages ; qu'il couvre de honte ce serviteur ivrogne et gourmand par la comparaison des autres qui étaient plus sobres et plus modérés que lui, et qu'il condamne ce lâche serviteur qui avait caché son talent en terre par l'exemple de ceux qui avaient si heureusement multiplié l'argent qui leur avait été confié. Il confondra de même un jour tous les pécheurs de la terre, en les comparant avec les justes.

Ces comparaisons concluent tantôt d'égal à égal, comme ici, comme dans la parabole des dix vierges ; tantôt du moins grand au plus grand ; par exemple : « Les hommes de Ninive « s'élèveront au jour du jugement contre ce « peuple, et ils le condamneront parce qu'ils « ont fait pénitence à la prédication de Jonas : « et cependant celui qui est ici est plus grand « que Jonas. La reine du midi s'élèvera au « jour du jugement contre ce peuple, et elle « le condamnera, parce qu'elle est venue des « extrémités de la terre pour entendre la sa- « gesse de Salomon ; et cependant celui qui « est ici est plus grand que Salomon ». (Sup. XII, 41.) Un autre exemple où l'on conclut d'égal à égal, c'est lorsque le Sauveur dit : « C'est pourquoi vos enfants seront vos juges ». (Luc. XI, 19.) Voici un exemple où la comparaison conclut du plus au moins, c'est lorsque saint Paul dit : « Ne savez-vous pas que nous « jugerons les anges, combien donc plus juge- « rons-nous le siècle » ? (I Cor. II, 6.) Et lorsque Jésus-Christ parle ici de son jugement, il fait des comparaisons d'égal à égal, puisqu'il compare le pauvre avec le pauvre, et le riche avec le riche, et qu'il confond ceux qui n'ont pas fait l'aumône par l'exemple de ceux qui l'ont faite. Mais il ne justifie pas seulement l'arrêt qu'il portera contre ces cœurs sans pitié et sans miséricorde, en leur faisant voir d'autres hommes qui, dans le même état qu'eux, auront pratiqué tous les devoirs de la charité chrétienne. Il le justifie encore beaucoup plus en leur représentant avec quelle indifférence ils ont négligé d'obéir à toutes ses règles, et dans

des rencontres où le prétexte de leur peu de bien ne pouvait ni leur être un obstacle, ni leur servir d'excuse, comme lorsqu'il s'agit de donner un verre d'eau froide à un pauvre qui a soif, d'aller consoler un prisonnier, et de visiter un malade.

Mais je vous prie de remarquer, mes frères, que lorsque Jésus-Christ veut donner des louanges aux bons, il commence par leur représenter l'amour éternel que Dieu a toujours eu pour eux : « Venez », dit-il, « vous que « mon Père a bénis, possédez comme votre « héritage le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde ». Quel bonheur peut être comparable à celui d'être « bénis » et d'être bénis par le Père même? D'où peut venir un si grand bonheur à un homme, et comment peut-il mériter une telle gloire ?

« Car j'ai eu faim », dit-il, « et vous m'avez « donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez « donné à boire ». O paroles pleines de joie, de consolation et d'honneur pour ceux qui mériteront de les entendre ! Il ne leur dit pas : Recevez le royaume, mais « possédez-le comme « votre héritage » ; comme un bien qui est à vous, que vous avez reçu de votre Père, et qui vous est dû de tout temps. Car je vous l'ai préparé avant même que vous fussiez nés, parce que je savais que vous seriez ce que vous êtes. Quelles sont donc les actions que Jésus-Christ récompense dans ses saints d'une manière si divine ? C'est, mes frères, parce qu'ils ont retiré chez eux un étranger, c'est parce qu'ils ont revêtu un pauvre, c'est parce qu'ils ont donné du pain à celui qui avait faim, et de l'eau à celui qui avait soif, enfin c'est parce qu'ils ont visité un malade ou un prisonnier. Car Dieu a principalement égard au secours que nous donnons à ceux qui en ont besoin.

Il y a même des cas où il ne considère pas si nous les avons retirés de leur misère. Et, en effet, comme je l'ai déjà dit, un malade et un prisonnier ne désirent pas seulement d'être visités. L'un veut être guéri de son mal, et l'autre veut sortir de prison. Mais Dieu étant aussi doux et aussi bon qu'il l'est, se contente du peu que nous donnons quand nous ne pouvons davantage. Il n'exige pas même tout ce que nous pourrions donner. Il laisse à notre liberté de faire plus si nous le voulons, afin d'avoir la gloire de passer volontairement au delà de ce que nous étions obligés de faire.

Mais Jésus-Christ parle à ceux qui seront à sa gauche d'une manière bien différente. Il dit aux uns : « Venez, bénis » ; il dit aux autres : « Allez, maudits », et il n'ajoute pas « de mon « Père » ; parce que ce n'est que leur malignité propre, et leurs actions criminelles qui leur ont attiré cette malédiction si effroyable : « Allez au feu éternel qui a été préparé », non pour vous, « mais pour le diable et pour ses « anges ». Quand il parle de ce royaume bienheureux, il dit expressément qu'il a été préparé pour ceux qu'il y fait entrer ; mais lorsqu'il parle des flammes qui ne s'éteindront jamais, il ne dit pas qu'elles ont été préparées pour les damnés, mais « pour le démon et « pour ses anges ». Ce n'est point moi, dit-il, qui vous ai préparé ces feux. Je vous ai bien préparé un royaume, mais ces flammes n'étaient destinées par moi que pour le démon et pour ses anges. C'est vous seuls que vous devez accuser de votre malheur, et vous vous êtes précipités volontairement dans ces abîmes.

C'est donc pour se justifier en quelque sorte qu'il dit ces paroles. « Qui a été préparé au « diable », aussi bien que celles qui suivent : « Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné « à manger ». Quand j'aurais été votre ennemi, ne suffisait-il pas pour toucher les cœurs les plus durs de voir tant de maux joints ensemble, la faim, la soif, la nudité, la captivité, la maladie? Tant de maux ensemble n'adoucissent-ils pas d'ordinaire les cœurs les plus impitoyables et les plus envenimés ? Cependant c'est dans cet état même que vous n'avez pas secouru votre Dieu et votre Seigneur, qui vous fait tant de grâces, et qui vous aimait si tendrement.

Si vous voyiez un chien, ou une bête sauvage mourir de faim, vous seriez touché de compassion. Vous voyez Dieu même pressé de la faim, qui vous demande du pain par la voix du pauvre, et vous n'en avez point de pitié. Qui peut excuser cette barbarie ? Quand vous n'auriez point d'autre récompense à attendre de la charité que vous lui faites, que l'action même de cette charité et l'honneur de pouvoir rendre ce service à votre maître, cela seul, sans parler de la reconnaissance qu'il vous en témoignera à la face de toute la terre, cela seul, dis-je, ne devrait-il pas vous

porter à aimer les pauvres? Cependant vous voyez qu'outre cet honneur, il vous promet encore, lorsqu'il sera assis sur le trône de son Père, et que tous les hommes seront au pied de son tribunal, de vous louer devant toute la terre, et de publier que c'est vous qui l'avez nourri, qui l'avez logé, et qui l'avez revêtu lorsqu'il était pauvre. Il ne rougit point de se rabaisser dans sa gloire, afin de contribuer à la vôtre.

Si les uns sont punis si rigoureusement, c'est par une grande justice, et ce sont leurs péchés qui les condamnent : Et si les autres sont si glorieusement récompensés, c'est par une grande miséricorde, et c'est la grâce qui les couronne qui les a prévenus de sa bonté. Quand ils auraient fait mille actions de vertu; ce ne peut être que l'ouvrage de la grâce de rendre de si grands biens pour des choses si petites, et de récompenser des actions si légères et d'un moment, d'un poids éternel de gloire et de tout le bonheur du paradis.

3. Jésus, ayant achevé tous ces discours, dit à ses disciples : « Vous savez que la Pâque « se fait dans deux jours, et que le Fils de « l'homme sera livré pour être crucifié ». (XXIV, 1, 2.) Vous voyez, mes frères, que Jésus-Christ prend encore l'occasion de parler de ses souffrances aussitôt qu'il a parlé du royaume éternel des bienheureux et des peines infinies des réprouvés. Il semble que par là il dise à ses apôtres : Pourquoi craignez-vous les maux si courts de cette vie, puisque vous savez qu'on vous a préparé des biens qui ne finiront jamais?

Mais considérez de quelle adroite précaution il enveloppe, pour en adoucir le coup, cette nouvelle qu'il savait leur devoir être si affligeante. Car il ne dit pas ici tout simplement qu'il sera livré dans deux jours, mais « que la « Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils « de l'homme sera livré ensuite pour être cru- « cifié », pour montrer que ce qui allait se passer était un grand mystère, et une fête que toute la terre célébrerait dans tous les siècles. Il voulait encore, par là, faire connaître qu'il savait tout, et que l'avenir lui était présent. C'est pourquoi, croyant que cela leur suffisait pour leur consolation, il ne leur parle point ensuite de sa résurrection, comme il faisait dans toutes les autres occasions. Il était superflu de leur en parler encore ici après l'avoir fait tant de fois. D'ailleurs, comme la Pâque des Juifs rappelait dans leur mémoire tant de miracles que Dieu avait faits autrefois en leur faveur, il leur découvre de même que sa passion délivrerait les hommes d'une infinité de maux, et qu'elle deviendrait la source de tous les biens.

« En même temps les princes des prêtres, « les docteurs de la Loi, et les sénateurs du « peuple Juif s'assemblèrent dans la salle du « grand prêtre appelé Caïphe (3); et tinrent « conseil ensemble pour trouver moyen de se « saisir de Jésus avec adresse, et de le faire « mourir (4). Et ils disaient : Il ne faut point « que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne « s'excite quelque tumulte parmi le peuple « (5) ». Considérez, mes frères, l'iniquité déplorable de la conduite et du gouvernement des Juifs. Lorsqu'ils entreprennent de faire l'action la plus détestable qui fut jamais, ils commencent par consulter le grand Prêtre, afin que le crime fût autorisé par celui-là même qui aurait dû l'empêcher.

Vous me demanderez peut-être combien il y avait de ces grands prêtres? La Loi défendait qu'il y en eût plus d'un. Cependant il y en avait plusieurs alors, ce qui fait assez voir dans quelle dissolution et vers quelle ruine se précipitaient les affaires des Juifs. Car Moïse avait expressément ordonné qu'il n'y eût qu'un grand prêtre, et que, lorsqu'il serait mort, on en choisirait un autre en sa place. Et c'était comme vous savez au temps de cette élection que finissait l'exil de ceux qui avaient été bannis pour avoir tué quelqu'un sans y penser, et contre leur volonté. Comment donc y avait-il tant de grands prêtres alors? sinon parce qu'ils n'étaient en charge que durant un an; comme saint Luc le marque en disant de Zacharie qu' « il était de la famille d'Abia, l'une des « familles sacerdotales qui servaient tour à tour « dans le temple ». L'Evangile donc appelle ici « grands prêtres » ceux qui l'avaient été autrefois, quoiqu'ils eussent cessé de l'être.

Mais quel est le conseil qu'ils prennent ensemble? De se saisir de Jésus, et de le faire mourir secrètement, parce qu'ils craignaient le peuple. C'est pourquoi ils avaient résolu de laisser passer la fête, et ils disaient entre « eux : Il ne faut point que ce soit pendant « la fête » : Le démon, et les Juifs étaient unis dans ce dessein : le démon, afin de ne point rendre la passion de Jésus-Christ publique et manifeste, et les Juifs, afin qu' « il ne

« s'excitât aucun tumulte parmi le peuple ».

Remarquez en toute rencontre comme ils ont peu de crainte de Dieu, et combien en même temps ils craignent les hommes. Ils n'appréhendent point que la sainteté du jour de Pâque ne rende leur sacrilége encore plus énorme et plus odieux, mais seulement que le concours du peuple n'excite quelque trouble. Cependant leur colère les transportait avec tant de violence, qu'aussitôt qu'ils ont trouvé un traître ils changent d'avis, et que, ne pouvant attendre que la fête soit passée, ils sont résolus enfin contre leur première pensée de le faire mourir en un jour si saint. Leur passion également aveugle et furieuse les pressait de telle sorte qu'aussitôt qu'ils trouvèrent une occasion favorable pour la satisfaire, il leur fut impossible de différer plus longtemps.

A la vérité, Dieu par sa sagesse toute-puissante avait ménagé cet emportement pour le faire servir à ses desseins et pour tirer le bien d'un si grand mal; il ne faut pas douter néanmoins que les Juifs ne se soient rendus dignes d'une effroyable punition, en traitant si cruellement celui qui leur avait fait tant de biens, et qui avait pu négliger les autres peuples pour se donner tout entier à eux, et en faisant mourir Celui qui était l'innocence même, en ce jour si saint, jour où ils avaient coutume de délivrer les plus criminels.

Mais qui n'admirera la douceur et la miséricorde de Jésus-Christ? Après avoir été traité si outrageusement par les Juifs, il leur a néanmoins envoyé ses apôtres après sa résurrection, et il a exposé ses amis à la fureur de ces barbares pour sauver un peuple si digne de haine. Saint Paul les a conjurés en son nom de se convertir, ou plutôt lui-même parlant par la bouche de saint Paul les a conjurés de se réconcilier avec lui, en leur disant : « Nous faisons « la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, « et Dieu même vous exhortant par nous, « nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ « de vous réconcilier avec Dieu ». (II Cor. v, 20.)

Puis donc, mes frères, que nous avons dans le Sauveur le modèle d'une charité si divine, je vous exhorte non pas à mourir comme lui pour vos ennemis, quoique cela serait à souhaiter, mais au moins, puisque cette vertu est encore au-dessus de votre faiblesse, je vous conjure de n'avoir point d'envie contre ceux qui vous aiment et que vous aimez. Je ne vous dis point encore que vous cherchiez tous les moyens de faire du bien à vos ennemis, quoique je le souhaite avec ardeur; mais, puisque vous êtes trop lâches pour aspirer à une si haute perfection, je me contente que vous étouffiez au moins en vous tous les mouvements de la vengeance.

Croyez-vous que ce lieu où je vous parle soit un théâtre, et que l'Eglise soit un lieu de fables et de fictions? Pourquoi résistez-vous avec tant d'opiniâtreté aux avis que je vous donne et aux vérités que je vous prêche? Ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ a fait écrire toutes les parties de son Evangile, et particulièrement tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a dit aux approches de sa croix. Il a voulu que vous eussiez en sa personne un modèle de douceur, et que sa charité infinie vous servît d'exemple pour vous apprendre à aimer vos frères. Lorsque ses ennemis viennent se saisir de lui, il les renverse tous avec une seule parole; il fait en même temps un miracle pour guérir l'un de ceux qui le venaient prendre : il épouvante la femme de son juge par des visions et des songes; il prédit ce qui devait arriver longtemps après, et il parle à son juge avec une douceur et une humilité admirable, qui le devait plus toucher encore que les miracles : Etant sur la croix il agit en Dieu, et il obscurcit le soleil; il fait fendre les pierres, il ouvre les sépulcres, et il ressuscite les morts; et en même temps il jette un grand cri, et il conjure son Père de pardonner sa mort à ses bourreaux. Sa charité envers les Juifs ne finit point avec sa vie. Aussitôt qu'il est ressuscité, il leur envoie ses apôtres. Il les appelle à la foi; il leur pardonne leurs péchés, et il les comble de grâces. Qui n'admirera cette bonté? Il choisit ceux qui l'ont crucifié pour les rendre enfants de Dieu, et il prend pour frères ses meurtriers.

Rougissons donc, mes frères, et soyons couverts de confusion, en voyant combien nous sommes éloignés de celui qui s'est rendu notre modèle, et qui nous commande de l'imiter. Considérant cette disproportion infinie, qui est entre lui et nous, afin qu'en nous accusant nous-mêmes, et en condamnant nos fautes, nous soyons plus disposés à entrer dans des sentiments de pénitence, et qu'au moins nous n'offensions pas ceux pour qui Jésus-Christ même a donné sa vie. Quelle honte de ne vou-

loir pas se réconcilier avec ceux dont Jésus-Christ a acheté la réconciliation avec son Père au prix de son sang?

4. Vous pouvez faire ce que je vous demande sans dépenser votre argent, que vous avez tant de soin d'épargner lorsqu'on vous exhorte à donner aux pauvres. Souvenez-vous combien vous êtes redevables à Dieu, et je m'assure que vous n'attendrez plus que votre ennemi vienne vous demander pardon, et que vous le préviendrez et lui pardonnerez de bon cœur, afin que Dieu vous traite comme vous avez traité ce frère, et qu'il guérisse les blessures de votre âme.

On a vu souvent que les gentils qui n'avaient aucune connaissance ni aucune espérance des biens que nous attendons, ont pardonné par une générosité toute humaine les plus grands excès qu'on avait commis contre eux, et vous, qui espérez des récompenses infinies, vous différez de faire avec la grâce de Jésus-Christ ce que des hommes comme vous n'ont fait que par le seul instinct de la nature? Votre passion ne durera pas toujours. Elle s'amortira peu à peu. Prévenez donc ce temps, et étouffez-la par la crainte de Dieu, et vous en recevrez une grande récompense : Que si vous n'en usez pas de la sorte, vous serez punis très-sévèrement pour n'avoir pas voulu sacrifier à Dieu ce ressentiment qui devait enfin s'éteindre de lui-même.

Si vous dites que vous vous sentez tout ému, lorsque l'injure que l'on vous a faite vous revient dans la pensée, jetez plutôt les yeux sur le bien que vous a peut-être fait autrefois celui dont vous vous plaignez, et sur le mal que vous avez fait vous-même si souvent aux autres. Si l'on a médit de vous, considérez si vous n'avez jamais médit de personne. Comment osez-vous espérer que Dieu vous pardonne, vous qui ne voulez point pardonner aux autres?

Vous me dites que vous n'avez jamais dit de personne des calomnies aussi noires que celles qu'on dit contre vous. Mais peut-être que vous avez trop facilement prêté l'oreille à celles que les autres ont répandues devant vous; et qu'ainsi vous vous êtes rendu coupable de ce même crime. Si vous voulez donc comprendre quelle vertu c'est que d'oublier et de pardonner les injures, et combien cette disposition de cœur est agréable aux yeux de Dieu, jugez-en par les peines rigoureuses dont il punit ceux qui se réjouissent de la vengeance qu'il exerce sur les méchants. Quoiqu'il ne les traite avec cette sévérité qu'avec justice, il ne vous est pas permis néanmoins de vous en réjouir. C'est pourquoi, après que le prophète a fait plusieurs reproches aux Juifs, il leur dit enfin ces paroles : « Ils n'ont point été touchés de « compassion dans l'affliction de Joseph. Il « n'est point sorti de sa maison, pour aller « pleurer les malheurs de la maison qui lui était « jointe ». (Amos. VI, 6.) Ainsi, quoique Joseph, c'est-à-dire les tribus qui en étaient sorties, eussent senti les justes effets de sa vengeance, Dieu veut néanmoins que nous soyons sensibles à leurs maux, et que nous compatissions à leurs misères.

Que si, malgré notre dureté, nous ne laissons pas néanmoins de nous irriter contre un serviteur qui rit, lorsque nous en punissons un autre; si la méchanceté de cet homme insensible à ce que son compagnon souffre, nous offense alors, et si elle attire sur lui-même notre colère, combien Dieu, étant aussi doux et aussi bon qu'il est, doit-il s'aigrir davantage, lorsque nous trouvons notre joie dans les afflictions des autres?

Si donc, au lieu de nous réjouir dans ces occasions, nous avons au contraire de la compassion dans les maux dont Dieu frappe les hommes, nous devons compatir bien davantage à ceux qui nous ont offensés; puisque ce sentiment est l'effet et la preuve de notre charité que Dieu préfère à toutes nos autres vertus. Comme dans les fleurs et dans les couleurs, il n'y en a point de plus précieuses que celles dont on se sert pour teindre la pourpre des rois; on peut dire de même que, de toutes les vertus, il n'y en a point de plus précieuses que celles où paraît la charité qui n'éclate jamais plus que lorsque nous pardonnons les injures qu'on nous a faites.

Mais, quoi! me direz-vous, Dieu n'a-t-il donc songé qu'à celui qui a reçu l'injure, et a-t-il oublié celui qui l'a faite? Nullement. Car ne lui a-t-il pas commandé d'aller trouver celui qu'il a offensé pour se réconcilier avec lui? Ne l'a-t-il pas comme arraché du pied de l'autel pour le porter à satisfaire premièrement son frère, afin de revenir ensuite achever son sacrifice? Mais pour vous, mes frères, n'attendez pas que vos ennemis vous viennent trouver de la sorte. Ce serait perdre votre avantage. Dieu vous promet une récompense infinie, afin que vous préve-

niez celui qui vous a maltraités. Si vous ne vous réconciliez que parce que votre ennemi vous est venu demander pardon, et parce que Dieu vous le commande, ce n'est plus vous qui méritez le prix de la victoire ; vous le laissez remporter par celui que vous appelez votre ennemi.

Mais osez-vous bien dire que vous avez un ennemi, et le pouvez-vous dire sans rougir? Ne vous suffit-il pas d'avoir le démon pour ennemi, faut-il que les hommes le soient encore? Et plût à Dieu même que cet ange rebelle ne fût jamais devenu démon. Nous ne serions point ses ennemis, s'il ne nous avait déclaré une guerre si cruelle. Vous ne sauriez comprendre, mes frères, si vous ne l'éprouvez vous-mêmes, quelle douceur on ressent dans l'âme après une réconciliation si chrétienne. Mais quel moyen de l'éprouver, lorsque l'on a l'esprit plein d'aversion et de haine? Ce n'est qu'après avoir étouffé les inimitiés que l'on reconnaît combien il est plus doux d'aimer son frère que de le haïr. Pourquoi imitons-nous ces furieux qui se déchirent avec les dents, et qui satisfont leur rage en se dévorant l'un l'autre?

5. Souvenez-vous combien la Loi ancienne même s'opposait à ces désordres : « Toutes les voies », dit le Sage, « de ceux qui se souvien-« nent des injures, tendent à la mort. L'homme « conserve sa colère contre un autre homme, « et il attend que Dieu le guérisse »? (Eccl. VIII.) — Mais Dieu, dites-vous, n'a-t-il pas fait lui-même cette ordonnance dans sa loi : « Œil « pour œil, et dent pour dent »? Comment donc après cette parole peut-il condamner ceux qui l'exécutent? — Il faut bien remarquer, mes frères, que Dieu n'a pas fait cette loi pour permettre aux hommes de se traiter cruellement les uns les autres ; mais pour que la crainte de souffrir nous-mêmes nous empêchât de faire souffrir les autres. D'ailleurs cette colère dont il est parlé dans la loi, est une passion violente qui surprend l'âme par un mouvement prompt et impétueux ; au lieu que le souvenir des injures est la marque d'une âme noire qui se nourrit de la haine et de la vengeance.

Vous me direz peut-être que cet homme vous a maltraité. Et moi je vous dis qu'il ne peut vous avoir fait autant de mal que vous vous en faites à vous-même par ce ressentiment que Dieu vous défend. Je dis même qu'il n'est pas possible qu'un homme de bien souffre quelque mal. Car supposons d'un côté qu'un homme vive chrétiennement avec sa femme et ses enfants, qu'il soit riche, et par conséquent exposé aux accidents ordinaires de la vie, qu'il ait beaucoup d'amis et beaucoup de charges, qu'il soit élevé en honneur, et que néanmoins il ait sans comparaison plus d'attache pour Dieu et pour sa Loi sainte que pour tous ces avantages extérieurs : supposons aussi de l'autre qu'un méchant homme se déclare son ennemi, et qu'il entreprenne de le perdre. En quoi lui nuira-t-il par tous ses efforts? Il lui ôtera une partie de son bien. Il fera mourir ses enfants. Mais l'homme de bien sait qu'il les reverra après sa mort, et cette espérance l'occupe sans cesse. Peut-être même qu'on tuera sa femme? Mais il est persuadé qu'on ne doit point pleurer ceux de qui la mort n'est qu'un sommeil. L'ennemi ne sera pas satisfait encore, il le déchirera par ses calomnies. Mais celui qui regarde tous les hommes, comme l'herbe qui naît et se sèche en même temps, ne s'arrête point à leurs paroles. Enfin, cet ennemi l'enfermera dans une prison, et il le fera beaucoup souffrir. Mais quelle impression pourra-t-il faire sur l'esprit de celui qui a appris de saint Paul que, quand même l'homme extérieur se corrompt, l'intérieur se renouvelle, et que l'affliction produit la patience?

Il me semble que j'ai plus fait que je n'ai promis. Je voulais vous montrer que tous les maux ne peuvent nuire à un homme qui est tout à Dieu ; et il se trouve qu'ils lui servent, bien loin de lui nuire. Ne vous emportez donc plus à l'avenir contre les autres. Epargnez-vous en les épargnant et n'affaiblissez point en vous la vigueur de vos âmes et de votre foi. La douleur que vous ressentez, lorsqu'on vous fait tort en quelque chose, vient plutôt de votre propre faiblesse, que du pouvoir de celui qui vous offense. Si on vous dit une injure, vous en versez des larmes. Si on vous dérobe, vous en pleurez aussi. Nous sommes comme des petits enfants qui, se trouvant parmi leurs compagnons, pleurent pour la moindre chose qu'on leur fait. Si ceux qui sont les plus hardis les voient si tendres à pleurer, ils les tourmentent encore davantage. Mais s'ils s'aperçoivent qu'ils ne font que rire de ce qu'on leur dit, ils les laissent en paix. Nous sommes encore plus faibles et plus in-

sensés que ces enfants, lorsque nous pleurons pour mille choses qui ne nous devraient être qu'un sujet de rire.

Je vous conjure donc, mes frères, de quitter toutes ces pensées d'enfants, et de travailler à vous rendre dignes du ciel où vous aspirez. Jésus-Christ veut que nous soyons des hommes parfaits. C'est à quoi saint Paul nous exhorte aussi, lorsqu'il dit : « Mes frères, n'ayez point « un esprit d'enfants, mais soyez sans malice « comme des enfants, et ayez un esprit d'hom- « mes ». (I Cor. XXXIV, 20.) Allions donc la simplicité des enfants avec la sagesse des hommes de Dieu. Fuyons les inimitiés, et soyons ardents à aimer nos frères pour jouir un jour de la gloire du ciel, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et la puissance dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXX.

« OR, JÉSUS ÉTANT A BÉTHANIE DANS LA MAISON DE SIMON LE LÉPREUX, UNE FEMME VINT A LUI AVEC UN VASE D'ALBATRE PLEIN D'UN PARFUM DE GRAND PRIX QU'ELLE RÉPANDIT SUR LA TÊTE DE JÉSUS, COMME IL ÉTAIT A TABLE ». (CHAP. XXVI, 6, 7, JUSQU'AU VERSET 17.)

ANALYSE.

1 Jésus-Christ défend contre les murmures de ses apôtres, la femme qui avait répandu sur sa tête un vase de parfum.
2. L'action que fit alors cette femme est maintenant connue et louée dans tout l'univers, pendant que les exploits de beaucoup de grands hommes sont maintenant tombés dans l'oubli.
3 et 4. Trahison de Judas. — De l'ardeur que nous devons témoigner pour convertir ceux d'entre nos frères qui se perdent. — Que leur endurcissement ne nous doit point décourager. — De l'exemple de Judas. — Contre les avares. — Description de leur bassesse. — Du bonheur de la pauvreté. — Qu'il ne sert de rien à l'homme d'être riche au dehors, s'il est pauvre dans son cœur. — Comparaison sur ce sujet.

1. Il semble, mes frères, que cette femme est la même dont parlent tous les évangélistes. Pour moi, je crois que celle dont les trois premiers parlent est la même; mais celle dont parle saint Jean me paraît différente, et, selon moi, n'est autre que l'admirable sœur de Lazare. Ce n'est pas sans sujet que l'Evangéliste parle de la lèpre de ce Simon. Il le fait pour montrer par là ce qui pouvait donner à cette femme la confiance d'approcher de Jésus-Christ. Comme la lèpre était une maladie contagieuse, dont cette femme voyait que ce Simon avait été miraculeusement guéri par le Sauveur, puisqu'autrement il ne serait pas entré chez lui, elle espérait fermement que Jésus-Christ pouvait de même la guérir des impuretés, et comme de la lèpre de son âme.

Ce n'est pas non plus sans mystère que l'Evangile nomme la ville de « Béthanie ». Il veut nous marquer, par cette circonstance, que Jésus-Christ s'offrait volontairement à la mort, et qu'après s'être jusque-là tant de fois dérobé à la violence des Juifs, il voulait maintenant comme se présenter à eux, et se jeter lui-même entre leurs mains, lorsqu'ils étaient le plus envenimés et le plus irrités contre lui. Il approche à deux milles de Jérusalem, et il fait voir qu'il ne s'en était éloigné auparavant que pour de grandes raisons.

Cette femme donc voyant Jésus-Christ chez Simon le lépreux, prit de là un sujet de confiance, et résolut d'entrer dans cette maison. Car si celle dont il est parlé ailleurs, et qui était malade d'une perte de sang, quoiqu'elle fût très-

innocente, ne pût s'empêcher néanmoins, à cause de cette seule impureté naturelle, de trembler lorsqu'elle approcha de Jésus-Christ, combien devait craindre davantage celle qui voyait avec horreur l'impureté de son âme?

Elle n'approcha même de Jésus-Christ qu'après que beaucoup d'autres femmes l'y avaient encouragée par leur exemple, comme la Samaritaine, la Chananéenne, cette Hémorroïsse dont je parle, et plusieurs autres. Sa conscience, le remords de ses crimes l'avaient toujours retenue. Elle n'est pas même guérie en public : elle reçoit cette grâce en particulier, et dans le secret d'une maison. Toutes ces autres femmes n'étaient allées trouver Jésus-Christ que pour la guérison du corps. Celle-ci seule le vient trouver dans cette maison, pour lui faire plus d'honneur et pour obtenir de lui la guérison de son âme. Car elle n'avait aucune maladie corporelle, et c'est ce qui doit faire admirer son zèle envers Jésus-Christ dans ces honneurs qu'elle lui rend, non comme à un pur homme, mais comme à quelqu'un d'infiniment élevé au-dessus de l'homme par sa nature. C'est dans cette considération qu'essuyant de ses cheveux les pieds du Sauveur, elle abaisse sous ses pieds sacrés le plus noble de ses membres, c'est-à-dire sa tête.

« Ce que voyant, ses disciples se fâchèrent « et dirent : A quoi bon cette perte (8)? On au- « rait pu vendre ce parfum bien cher, et en « donner l'argent aux pauvres (9) ». D'où pouvait venir cette pensée aux disciples, sinon de ce qu'ils avaient ouï dire à leur Maître : « J'aime « mieux la miséricorde que le sacrifice » : et qu'ils lui avaient entendu reprocher aux Pharisiens de « négliger les choses les plus impor- « tantes de la loi, c'est-à-dire la justice, la « miséricorde et la foi? » Ils se souvenaient de lui avoir encore entendu dire beaucoup de choses sur la montagne touchant la miséricorde et l'aumône, et ils concluaient de là que si Dieu n'avait pas pour agréables les holocaustes et les sacrifices de l'ancienne Loi, il prendrait encore bien moins de plaisir à voir répandre ce parfum.

Mais pendant qu'ils s'occupaient de ces pensées, Jésus-Christ avait bien d'autres sentiments; et comme il pénétrait dans le fond du cœur de cette femme, et qu'il connaissait avec quel zèle, quel amour, et quelle foi elle lui offrait ce sacrifice, il condescendait à son zèle, et il souffrait qu'elle répandît ce parfum sur sa tête. S'il n'a pas dédaigné de se revêtir de notre chair, de s'enfermer dans le sein d'une femme, et de se nourrir de lait, doit-on s'étonner qu'il ait souffert qu'une femme lui témoignât sa piété par l'effusion d'un parfum? Il imitait la conduite de son Père, qui semblait prendre plaisir dans l'Ancien Testament à la fumée des holocaustes et à l'odeur des parfums, comme on le voit par cette pierre mystérieuse que Jacob consacra à Dieu en y faisant couler l'huile, par l'huile qu'on offrait dans les sacrifices, et par ces parfums dont usaient les prêtres. Jésus-Christ prend ici le même plaisir dans les parfums de cette femme, parce qu'il connaissait son cœur, et qu'il voyait avec quelle foi elle lui offrait ce sacrifice. Les disciples qui ne pouvaient porter leur connaissance aussi loin que Jésus-Christ, ni pénétrer comme lui dans le cœur de cette femme, l'accusent et la blâment de cette profusion, et ils ne font autre chose par leurs accusations que nous faire mieux connaître la magnificence de son zèle, en disant qu'on aurait pu vendre ce parfum trois cents pièces d'argent. Mais Jésus-Christ étouffe leurs injustes plaintes, en leur disant :

« Pourquoi tourmentez-vous cette femme? « Ce qu'elle vient de me faire est une bonne « œuvre (10). Car vous avez toujours des pau- « vres avec vous, mais vous ne m'aurez pas « toujours (11) ». Et il leur apporte aussitôt pour la justifier une raison qui leur rappelait encore dans l'esprit le souvenir de ses souffrances. « Et lorsqu'elle a répandu ce parfum « sur mon corps, elle l'a fait pour m'enseve- « lir ». Raison qu'il fait précéder de celle-ci : « Vous avez toujours des pauvres avec vous, « mais vous ne m'avez pas toujours (12). Je « vous dis en vérité que partout où sera prêché « cet Evangile, qui doit être annoncé dans le « monde entier, on racontera à sa louange ce « qu'elle vient de me faire (13) ». Remarquez, mes frères, comment Jésus-Christ prédit encore ici la prédication de son Evangile parmi les gentils, et comment il donne par là un sujet de consolation à ses apôtres, en leur faisant voir que, même après sa croix et après sa mort, il aurait tant de puissance que la prédication de son Evangile se répandrait dans toute la terre. Qui serait donc assez malheureux pour s'opposer à cette vérité se répandant par le monde? Car ce que Jésus-Christ a prédit est arrivé, et en quelque endroit de la terre qu'on puisse aller aujourd'hui, on y voit relever la

foi et l'action de cette femme dont nous parlons. Cependant ce n'était pas quelqu'un d'illustre. Elle n'eut pas alors beaucoup de témoins de ce qu'elle fit; puisque cette action se passa dans une maison particulière, chez Simon le lépreux, où il n'y avait alors que les disciples. Qui a donc pu relever l'action de cette femme, et la faire entendre à tous les peuples et à tous les siècles, sinon la force et la toute-puissance de celui qui l'avait prédit?

2. Nous voyons tous les jours que le peu de traces qui nous restent des actions éclatantes des héros et des empereurs des siècles passés s'évanouissent de jour en jour, qu'elles s'effacent de notre mémoire, et qu'elles s'ensevelissent dans le silence. Nous voyons que la plupart de ceux qui ont bâti des villes, qui ont publié des ordonnances et des lois, qui ont gagné de grandes victoires, qui se sont assujetti des peuples entiers, qui se sont fait dresser des trophées et des statues, et qui ont porté la terreur de leurs armes par toute la terre, sont tombés peu à peu dans l'oubli des hommes, et que, bien loin d'être maintenant en honneur, on ne connaît pas même presque leurs noms. On sait au contraire par toute la terre, et on le dit encore tous les jours après la révolution de tant de siècles, qu'une femme pécheresse est venue dans la maison d'un lépreux répandre, en présence de douze hommes, un parfum de grand prix sur la tête d'un autre homme. La mémoire de cette action ne s'est jamais effacée. Les Perses, les Indiens, les Scythes, les Thraces, la race des Maures, et les habitants des îles Britanniques ont appris et racontent partout ce que cette femme fait aujourd'hui en secret dans la maison d'un pharisien. O bonté ineffable du Sauveur, qui veut bien souffrir qu'une pécheresse lui baise les pieds, qu'elle les parfume et les essuie de ses cheveux! qui non-seulement le veut bien souffrir, mais qui fait taire même ceux qui la blâment, parce que son zèle ardent et son humble piété ne méritaient pas ces reproches.

On peut remarquer ici, mes frères, que les apôtres étaient déjà tendres envers les pauvres, et qu'ils étaient portés à faire l'aumône.

Mais pourquoi Jésus-Christ, au lieu de dire tout d'abord qu'elle avait fait une bonne action, dit-il auparavant ces paroles : « Pourquoi « tourmentez-vous cette femme, » sinon pour nous apprendre qu'il ne faut pas exiger d'abord des actions relevées des personnes faibles? Il ne dit pas simplement : « Pourquoi la tour- « mentez-vous? » mais il a soin de marquer que c'était « une femme ». Ce qu'il n'eût pas fait sans doute, s'il n'eût voulu nous montrer que c'était uniquement en faveur de cette femme qu'il parlait ainsi, et qu'il voulait empêcher que ses disciples n'étouffassent sa foi, lorsqu'elle commençait comme à germer, au lieu qu'ils devaient l'arroser plutôt et la faire croître. Jésus-Christ nous apprend donc ici une vérité très-importante, savoir : que lorsque nous voyons une personne faire le bien encore imparfaitement, il nous défend de la blâmer. Il veut au contraire que nous l'aidions, que nous la favorisions, et que nous tâchions de la porter à un état plus parfait. Car il faut condescendre dans les commencements, et n'exiger pas toute chose à la rigueur.

Jésus-Christ nous a fait voir clairement par son exemple, combien il désirait de nous que nous fussions dans ce sentiment. Quoiqu'il mît sa gloire à pouvoir dire qu'il n'avait aucun lieu où il pût reposer sa tête, il voulut néanmoins user de condescendance jusqu'à commander à ses apôtres d'avoir une bourse pour y recevoir l'argent qu'on lui donnerait.

De plus, ce n'était pas alors le temps de blâmer l'action de cette femme, mais seulement de la louer. Si, avant cette action, quelqu'un lui eût demandé s'il consentirait que cette femme répandît ainsi ces parfums, il eût sans doute répondu que non, et il l'eût empêchée : mais dès lors que c'était une chose faite, Jésus-Christ ne pensa plus qu'à dissiper le trouble où le murmure des disciples aurait pu jeter cette femme. Il la renvoie pleine d'une consolation ineffable et d'une nouvelle ferveur dont cette action de piété l'avait remplie. Car ce n'était plus le temps de se plaindre de cette perte lorsque le parfum était déjà répandu.

C'est pourquoi je vous prie, mes frères, lorsque vous voyez quelqu'un fournir des vases précieux à l'Eglise, lui donner quelque belle tapisserie, ou la faire paver magnifiquement, n'improuvez pas cette action, et ne dites pas qu'il vaudrait mieux vendre ces ornements pour les donner aux pauvres, de peur de troubler l'esprit de celui qui fait ces offrandes. Mais si, avant que de faire ce présent à l'Eglise, il vous consulte s'il le fera, conseillez-lui alors de convertir plutôt cet argent en aumônes et d'en revêtir les temples vivants.

Jésus-Christ pratique ici lui-même cette modération et cette sagesse envers ceux qui agissent par ce zèle et qui font ces profusions saintes. Il ne veut point attrister la charité de cette femme ; il prend sa défense, et il la console. Et comme il y avait quelque sujet de craindre qu'en entendant parler de la mort et de la sépulture du Sauveur, elle n'en fût troublée, il a soin de relever aussitôt sa foi en ajoutant : « Que partout où sera prêché l'Evangile « qui doit être annoncé dans le monde entier, « on racontera à sa louange ce qu'elle vient de « faire ». Ces paroles étaient des paroles de consolation pour ses disciples, et de consolation et de louange tout ensemble pour cette femme, puisqu'elle allait être louée par toute la terre d'une action par laquelle elle prédisait la mort de celui sur lequel elle avait répandu ces parfums. Que personne donc, dit le Sauveur, ne la blâme ; que personne ne la tourmente, puisque je suis moi-même si éloigné de condamner cette action, que je la veux au contraire rendre célèbre par toute la terre, et faire publier partout ce qu'elle vient de faire avec une piété si pure, avec une foi si ardente, avec une âme si fervente, et avec un cœur si contrit et si humilié.

Vous me demanderez peut-être pourquoi Jésus-Christ ne promet rien de spirituel à cette femme, mais seulement qu'on se souviendrait de cette action dans toute la terre. Je vous réponds que cette promesse même était la plus grande assurance et le plus grand gage que le Sauveur lui pouvait donner d'une récompense invisible et spirituelle. Car si elle « a « fait une bonne œuvre », comme Jésus-Christ nous en assure, il n'est pas douteux qu'elle en recevra la récompense.

« Alors l'un des douze, appelé Judas Isca- « riote, s'en alla trouver les princes des prê- « tres », et leur dit : « Que voulez-vous me « donner, et je vous le mettrai entre les mains « (14) ? » Alors, dit l'Evangile, Judas s'en alla trouver les prêtres, c'est-à-dire, lorsque Jésus-Christ leur eut parlé de sa sépulture ; cependant cette parole ne le toucha point, il ne trembla point non plus en entendant dire que cet Evangile serait prêché par toute la terre, ce qui marquait cependant la puissance infinie de celui qu'il trahissait. C'est au moment même où Jésus-Christ recevait un tel honneur d'une femme, et d'une femme qui avait été dans le vice, qu'un de ses disciples devenait le ministre des desseins et de la fureur du démon.

Les évangélistes marquent à dessein le surnom de Judas qui allait trahir son maître, parce qu'il y avait encore un autre Judas parmi les apôtres. Ils ne rougissent point de dire qu'il était « un d'entre les douze », parce qu'ils n'ont point de confusion de publier les choses qui leur étaient le moins avantageuses. Ils pouvaient dire simplement qu'il était un des disciples, parce qu'on sait que Jésus-Christ avait d'autres disciples que les apôtres, mais ils marquent sans rien déguiser : « qu'il était « un des douze », que ce traître était un de ceux que Jésus-Christ avait choisis entre tous, comme les principaux d'entre eux, c'est-à-dire qu'il était du même rang que saint Pierre et saint Jean. Les évangélistes n'avaient qu'un souci : exposer simplement la vérité et ne rien déguiser. Ils sont si éloignés de vouloir exagérer qu'ils passent beaucoup de miracles et d'événements éclatants, qu'ils ne dissimulent rien, ni dans les actions, ni dans les paroles, de ce qui semble désavantageux. Et non-seulement les trois premiers évangélistes gardent cette coutume, mais saint Jean même, qui s'est le plus élevé, l'observe comme les autres, et il n'y en a point qui ait rapporté plus exactement que lui les opprobres et les insultes qu'on a fait souffrir à son maître.

3. Mais qui pourrait assez s'étonner de la malignité de Judas qui va de lui-même trouver les Juifs pour leur vendre son Maître, et qui le leur vend à si vil prix ? Saint Luc marque ceci plus clairement, lorsqu'il dit qu'il fit « un contrat » avec les magistrats de la ville. Les Romains avaient établi des surveillants pour empêcher les séditions qui étaient assez ordinaires au peuple juif. Car la principauté de leur pays était déjà passée à des étrangers, comme les prophètes l'avaient prédit. Judas va donc trouver ces magistrats, et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le « mettrai entre les mains ? Et ils demeurèrent « d'accord de lui donner trente pièces d'argent « (15). Et depuis ce temps-là, il ne faisait que « chercher une occasion propre pour le livrer « entre leurs mains (16) ». Comme il craignait le peuple, il cherchait une occasion favorable où il le pût trouver seul. Qui n'admirera le renversement d'esprit de ce disciple ? Comment son avarice avait-elle pu l'aveugler à ce point ? Comment celui qui avait tant de preuves

de la toute-puissance de Jésus-Christ, et qui l'avait vu tant de fois passer au milieu de ses ennemis sans qu'ils pussent le retenir, peut-il s'imaginer ici qu'il réussirait, lui, à le prendre? Comment peut-il former un dessein si détestable, surtout lorsque Jésus lui dit tant de choses capables de l'effrayer ou de l'attendrir, et de le détourner d'une entreprise si barbare et si criminelle? Jésus-Christ en effet témoigna pour ce disciple un soin particulier dans la cène même, et il lui parla pour le toucher jusqu'à la dernière heure de sa vie. Et quoique cette grande charité lui fût inutile, Jésus-Christ néanmoins ne laissa pas de la lui témoigner jusques au bout.

Imitons cette conduite, mes frères, et appliquons tous nos soins à rappeler les pécheurs de leur égarement et de leurs crimes. Réveillons-les de leur assoupissement, en les avertissant, en les enseignant, en les exhortant, en les conjurant, en les consolant, et ne cessons point de travailler à leur salut, quelque inutiles que soient nos travaux. Quoique Jésus-Christ prévît l'impénitence et la dureté de Judas, il n'a point cessé néanmoins de faire tout ce qui dépendait de lui par ses avertissements, par ses menaces, par ses larmes, et par cette grande retenue qu'il gardait en parlant de lui. Il souffrit son baiser au moment même qu'il le trahissait, sans qu'une douceur si excessive fît aucune impression sur ce cœur barbare, tant il était possédé de cette avarice, qui le rendait le traître de son maître, et d'un tel maître, et qui lui fit commettre un sacrilége qui devait être en horreur à toute la terre.

Ecoutez ceci, âmes avares, vous qui êtes frappés de la même maladie que cet apostat; écoutez ce que nous disons, et, reconnaissant dans ce disciple infidèle le funeste effet d'une passion si furieuse, pensez sérieusement à vous en guérir. Si celui-là même qui avait le bonheur de vivre continuellement dans la compagnie de Jésus-Christ, qui écoutait sans cesse ses divines instructions et qui faisait des miracles comme le reste des apôtres, a néanmoins été précipité par cet amour de l'argent dans un abîme de maux; combien vous autres qui n'écoutez et qui ne lisez jamais l'Ecriture, et qui êtes plongés dans les affaires du siècle, serez-vous en danger d'y tomber vous-mêmes, et de succomber sous l'effort d'une passion si violente, si vous ne la prévenez par une sainte frayeur et par une humble circonspection?

Judas était tous les jours dans la compagnie du Sauveur qui n'avait pas où reposer sa tête. Il avait continuellement devant les yeux l'exemple de ses actions; il écoutait à toute heure les avis qu'il donnait à tout le monde de renoncer à l'amour des richesses, et néanmoins il ne retira aucun avantage de toutes ces choses. Qui pourrait espérer après cela de se délivrer d'une passion si furieuse, à moins que de s'y appliquer avec un soin très-particulier? Car il est certain, mes frères, que l'avarice est un monstre bien terrible. Cependant si vous êtes résolus de le combattre, vous en deviendrez les maîtres.

Cette passion ne vient point de la nature, comme on peut en juger par ceux qui échappent à sa tyrannie. Ce qui est naturel est commun à tous les hommes. Ainsi tous les hommes n'étant pas universellement avares, il est clair que ceux qui le sont, ne le sont que par leur faute et par leur propre négligence. C'est leur paresse seule qui donne la naissance, l'accroissement et la vigueur à cette honteuse passion. Aussitôt qu'elle s'est rendue maîtresse d'une âme, et qu'elle la tient assujétie comme son esclave, elle la force de suivre ses lois barbares, et de vivre d'une manière entièrement opposée à la nature et à la raison. N'est-ce pas vivre en effet contre toutes les règles de la raison et de la nature, que de ne connaître plus ni ses concitoyens, ni ses amis, ni ses proches, ni ses frères, ni soi-même? Faut-il d'autres preuves pour nous faire juger que cette maladie est une peste qui combat et qui détruit la nature, que de la voir s'emparer de l'âme de Judas et faire d'un apôtre de Jésus-Christ le traître et le meurtrier de son maître?

Vous me demanderez peut-être comment un homme que Jésus-Christ même avait appelé à l'apostolat, a pu tomber dans un crime si horrible. Je vous réponds que la vocation de Dieu ne contraint personne, qu'elle ne fait point violence sur l'esprit de ceux qui veulent quitter le bien pour suivre le mal, qu'elle les exhorte, qu'elle les avertit, et qu'elle les porte à la vertu. Mais lorsqu'ils lui résistent, elle ne leur impose point de nécessité, et elle n'use point de contrainte. Si vous voulez voir quelle a été la source du malheur de cet apôtre, vous trouverez que c'est sa passion pour l'argent qui l'a perdu.

Vous me demanderez encore comment cette passion a eu sur lui tant de pouvoir. Je vous

réponds que cela est venu de sa lâcheté. C'est cette paresse et cette négligence qui est le principe de tant de changements funestes que nous déplorons, comme c'est au contraire la ferveur, la vigilance qui change heureusement les hommes, et qui les rend bons de mauvais qu'ils étaient auparavant. Combien a-t-on vu de personnes furieuses et emportées devenir enfin douces comme des agneaux? Combien en a-t-on vu d'impures devenir chastes? Combien a-t-on vu d'avares renoncer tellement à l'avarice qu'elles ont donné même avec profusion de leurs propres biens?

Mais aussi combien a-t-on vu de changements contraires par le relâchement de ceux qui se sont laissé corrompre? Giezzi n'était-il pas avec un homme de Dieu qui était très-saint? Cependant il se laissa surprendre par cette passion, et son avarice le changea et le rendit plus lépreux dans l'âme qu'il ne le devint dans le corps. On ne peut assez exprimer jusqu'où nous emporte cette fureur. Elle attaque les morts comme les vivants, et elle n'épargne pas même la sainteté des sépulcres. Elle excite les divisions et les querelles; elle allume les guerres, et elle remplit le monde de meurtre et de sang.

Un avare est un homme inutile à tout. Il n'est propre ni à conduire des armées, ni à gouverner des peuples. Il ne peut rien faire utilement, ni dans les charges publiques, ni dans ses affaires particulières; s'il veut choisir une femme, il ne se met pas en peine d'en chercher une qui soit réglée, qui soit sage et modeste. Il ne demande autre chose, sinon qu'elle soit riche. S'il a une maison à acheter, il n'en prend pas une qui soit propre à un homme honorable; mais il choisit celle qui donnera le plus de revenus. S'il a besoin de serviteurs, il prend toujours ceux qui lui coûtent moins.

Pourquoi m'arrêtai-je à ces choses? Quand il serait roi du monde, il deviendrait la ruine de tous les peuples, et après cela il demeurerait encore le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes. Car au lieu d'avoir des pensées de roi, et de croire que les richesses de tous ses sujets seraient les siennes, il n'aurait que des pensées des hommes du peuple : il voudrait s'enrichir comme font les particuliers, et, après avoir ravi le bien de tout le monde, il croirait encore n'en avoir jamais assez.

4. C'est pourquoi le Sage a dit qu'il n'y a rien de plus injuste qu'un avare. Car l'avare est son ennemi à lui-même, et il est l'ennemi commun de tous les hommes. Il voit avec peine que la terre ne porte pas des épis d'or; que l'or ne coule pas dans les rivières, et que les montagnes ne produisent pas des rochers d'or. Quand les saisons sont bonnes, il les croit mauvaises, et la prospérité publique fait son affliction particulière. Lorsqu'il se présente une occasion d'agir, qui ne lui doit rien valoir, il est tout de glace; mais lorsqu'il y a deux oboles à gagner, il court et il vole, et il est infatigable dans le travail. Il hait tous les hommes, soit pauvres ou riches : les pauvres, de peur qu'ils ne lui demandent quelque chose de ce qu'il a, et les riches, parce qu'il ne possède pas tout ce qu'ils ont. Il croit que tout ce qui est aux autres devrait être à lui. Ainsi il hait tous les hommes, comme s'ils lui ravissaient tout ce qu'ils ont et ce qu'il n'a pas. Il amasse toujours, et il n'est jamais content. Il s'enrichit toujours, et il est toujours pauvre et misérable, comme celui qui aime Dieu et qui n'aime point l'argent est toujours heureux. Car rien n'est comparable au bonheur d'un homme juste, qu'il soit esclave ou qu'il soit libre. Il n'y a personne sur la terre qui lui puisse nuire. Quand tous les peuples s'armeraient contre lui, il demeurerait inaccessible et inviolable à tous leurs efforts. L'avare au contraire n'est jamais en sécurité. Quand il serait roi, quand il porterait cent couronnes, ce qu'il aime est toujours exposé aux insultes et à la violence du dernier des hommes. Tant il est vrai que la malice est toujours faible, et que la vertu est toute-puissante.

Pourquoi donc vous affligez-vous d'être pauvre? Pourquoi faites-vous votre malheur de ce qui devrait vous être un sujet de joie? Pourquoi vous laissez-vous abattre lorsque vous devriez vous réjouir comme dans une fête solennelle? Car la pauvreté, lorsqu'on la ménage sagement, est véritablement comme un jour de fête. Pourquoi pleurez-vous comme de petits enfants, puisqu'on ne peut mieux appeler ceux qui s'affligent d'être pauvres? Quelqu'un vous a-t-il maltraité? En quoi consiste l'injure qu'il vous a faite, puisqu'il vous a donné moyen au contraire de vous rendre plus fort que vous n'étiez? Vous a-t-il ravi votre bien? Il a fait en cela la même chose que s'il vous avait déchargé d'un fardeau dont la pesanteur vous

accablait. Vous a-t-il noirci de calomnies? Les païens mêmes vous apprendront que ce mal n'est que dans la pensée, et que si votre esprit le repousse, vous n'en recevrez aucune atteinte.

Peut-être vous a-t-on pris une maison magnifique avec les vastes jardins qui l'entourent. Mais ne jouissez-vous pas de toutes les beautés de la terre et de la nature? N'avez-vous pas des édifices publics qui peuvent satisfaire tout ensemble et la nécessité et le divertissement honnête? Qu'y a-t-il de plus beau que de voir le ciel, avec le soleil et les étoiles? Jusqu'à quand voulons-nous demeurer dans notre bassesse et dans notre indigence ordinaire? On ne peut être riche, quand on est pauvre au dedans de soi : comme on ne peut être pauvre lorsqu'on est riche dans le fond du cœur. Si l'âme est la plus excellente partie de l'homme, c'est d'elle-même que son bonheur doit venir, et non de ce qui est au-dessous d'elle. Il faut que ce qui est le principal dans l'homme, gouverne souverainement tout le reste comme lui étant assujetti. Quand le cœur est attaqué, tout le corps en souffre; et la langueur de cette partie principale produit dans tout le reste des membres une indisposition universelle. Lorsqu'au contraire le cœur est sain, sa santé se communique à tout le corps, et elle le rétablit aisément quand quelqu'un de ses membres serait malade.

Mais, pour m'expliquer par une comparaison encore plus sensible, je vous demande ce que peut servir à un arbre d'avoir des branches vertes, lorsque la racine est gâtée? ou en quoi peut lui nuire d'avoir ses branches toutes sèches comme elles sont en hiver, lorsque la racine est forte et vigoureuse? Je vous dis de même : Que vous servira votre or et votre argent, si vous êtes pauvre au dedans de vous? et en quoi vous nuira d'être pauvre, si vous avez un trésor dans le fond du cœur? Ce sera alors au contraire que vous serez vraiment riche. Car si la vraie marque d'un homme riche, comme nous avons déjà dit souvent, c'est de mépriser l'argent et de n'avoir besoin de rien ; la marque au contraire d'un homme pauvre est de chercher toujours du bien, et de n'être jamais content. Or, il est certain qu'étant pauvre, on méprise plus aisément les richesses, et que ce sont les riches au contraire qui cherchent et qui amassent toujours, et qui ne mettent point de bornes à leur avidité insatiable. Ainsi un homme tempérant se contente de boire peu, mais celui qui aime le vin boit sans cesse, et ne peut étancher sa soif.

Car cette passion pour l'argent ne s'éteint pas en la contentant. Au contraire, elle s'irrite encore davantage, comme le feu s'enflamme de plus en plus à mesure qu'on y met du bois. Puis donc que celui qui cherche et qui désire toujours est le plus pauvre ; puisque le riche est dans cet état, c'est lui sans doute qui est vraiment pauvre. Ainsi vous voyez, mes frères, qu'il y a des richesses de nom qui sont une véritable pauvreté : comme il y a une pauvreté de nom qui renferme les vraies richesses.

Mais considérons, et supposons deux hommes, dont l'un a mille talents, et l'autre dix, qui perdent tous deux ce qu'ils ont par une injustice et une violence étrangère; lequel des deux sera le plus affligé de la perte qu'il a faite? Tout le monde ne voit-il pas que c'est celui qui a perdu dix mille talents? N'est-il pas vrai aussi qu'il ne s'affligerait pas plus que l'autre de cette perte, s'il n'aimait plus l'argent que lui? Ce grand amour marque en même temps qu'il avait plus de désir pour l'argent que l'autre ; et que, par une suite nécessaire, il était aussi plus pauvre; puisque nous ne désirons les choses que selon le besoin que nous en avons. Tout désir tire son principe du besoin et de l'indigence. Lorsque nous sommes contents, nous n'avons plus de désirs. Ainsi un homme sent la soif avant que de boire, et il ne la sent plus lorsqu'il a bu.

Je vous ai dit ceci, mes frères, pour vous faire voir que si nous veillons sur nous, personne ne nous pourra nuire, et que ce n'est point en effet la pauvreté, mais notre peu de vertu qui nous nuit, et qui est la seule cause de notre perte. C'est pourquoi je vous conjure de combattre de toute votre force contre l'avarice, et de la bannir de votre cœur, afin que vous puissiez être vraiment riches, et dans ce monde et dans l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXI.

« OR, LE PREMIER JOUR DES AZYMES, LES DISCIPLES VINRENT TROUVER JÉSUS, ET LUI DIRENT : OU VOULEZ-VOUS QUE NOUS VOUS PRÉPARIONS A MANGER LA PAQUE ? JÉSUS LEUR RÉPONDIT : ALLEZ-VOUS-EN DANS LA VILLE CHEZ UN TEL, ET LUI DITES : NOTRE MAÎTRE VOUS ENVOIE DIRE : MON TEMPS EST PROCHE : JE VIENS FAIRE LA PAQUE CHEZ VOUS AVEC MES DISCIPLES. LES DISCIPLES FIRENT CE QUE JÉSUS-CHRIST LEUR AVAIT COMMANDÉ, ET PRÉPARÈRENT LA PAQUE ». (CHAP. XXVI, 17, 18, 19, JUSQU'AU VERSET 26.)

ANALYSE.

1. Détermination précise du jour désigné dans l'Evangile par ces mots : *Le premier des azymes.*
2. La douceur que Jésus témoigne envers celui qui le trahit doit être pour nous une leçon qui nous apprenne à apaiser les mouvements de notre colère. — Enormité du crime de Judas. — Que personne n'est mauvais par nécessité.
3-5. Détestable influence que l'amour de l'argent exerce sur l'âme qu'il possède. — Excellente description de l'avarice. — Le Saint compare l'avare avec un possédé. — De quelle importance il est d'étouffer d'abord toutes les passions qui sont propres à chaque âge.

1. L'Evangéliste appelle « le premier jour « des azymes », celui qui précédait cette fête. Car les Juifs avaient coutume de compter les jours à partir du soir. C'est ainsi que l'Evangile commence à compter celui-ci dès le soir précédent, auquel on devait immoler la Pâque. Les disciples viennent donc trouver Jésus-Christ le cinquième jour de la semaine, que l'un des évangélistes appelle le premier avant les jours sans levain, marquant par là le jour auquel les disciples vinrent parler à Jésus-Christ, de ce qu'il tiendrait prêt pour faire la Pâque. Un autre évangéliste dit : « Le jour des « azymes était venu, auquel il fallait immoler « la Pâque » (Luc. XXII, 1) ; nous faisant voir par ce terme, « était venu », que ce jour était proche, c'est-à-dire qu'on était au soir de la veille de ce jour. Et c'était alors que la fête commençait. C'est pourquoi tous les évangélistes ajoutent : « auquel il fallait immoler la « Pâque ». Les disciples s'approchent donc de Jésus-Christ et lui disent : « Où voulez-vous « que nous vous préparions à manger la « Pâque » ?

Il paraît, par ces paroles, que Jésus n'avait aucune maison ni aucun lieu où il pût se retirer, et je crois même que ses disciples n'en avaient point, puisqu'apparemment s'ils en avaient eu, ils l'auraient prié d'y venir. Mais ils avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ leur maître. Mais pourquoi le Sauveur célébrait-il la Pâque ? Pour nous faire voir, jusqu'au dernier jour de sa vie, qu'il n'était point contraire à la Loi. Il les envoie chez un inconnu pour faire voir à ses disciples, par cette action d'autorité, qu'il lui eût été facile d'éviter tous les tourments qu'il allait souffrir. Car s'il avait assez de puissance pour persuader d'une parole à un homme qui ne le connaissait pas de le recevoir chez lui, que n'eût-il point fait à l'égard de ceux qui le crucifiaient, s'il n'eût désiré lui-même de souffrir la mort ?

Il use ici de la même conduite qu'il avait gardée à l'égard du maître de l'ânesse, dont il se servit pour son entrée à Jérusalem : « Si « quelqu'un vous dit quelque chose, dites que « le Maître en a besoin ». Et il fait dire ici : « Le Maître vous envoie dire : Je viens faire la « Pâque chez vous avec mes disciples ». C'est pourquoi je vous avoue que j'admire cet homme, non-seulement parce qu'il fit cette action de charité à l'égard d'un inconnu, mais encore beaucoup plus parce qu'il voyait à quoi

cette charité l'exposait, et que, prévoyant qu'il allait être en butte à la haine et à une guerre sans trêve, il méprisa néanmoins ces suites si dangereuses pour obéir à la parole de Jésus-Christ.

Le Sauveur donne à ses disciples une marque pour connaître cet homme, et cette marque est presque la même que celle que Samuel donna autrefois à Saul : « Vous trouve- « rez », lui dit-il, « un homme qui montera et « qui aura un vase » (I Rois, XIX, 3) : Et Jésus-Christ dit ici que cet homme « porterait une « cruche d'eau ».

Il faut encore remarquer combien Jésus-Christ fait paraître ici sa puissance. Il ne dit pas seulement : « Je fais la Pâque chez-vous » ; mais il ajoute ces autres paroles : « Mon temps est « proche ». Il dit ce mot à dessein, parce qu'il voulait parler souvent de ses souffrances en présence de ses disciples, afin qu'ils méditassent longtemps à l'avance sur ce sujet, et que cette longue préméditation les empêchât d'en être troublés. Il voulait encore témoigner à tous ses disciples, et à cet homme même qui allait le recevoir chez lui, et généralement à tous les Juifs, que c'était volontairement qu'il s'offrait à la mort. Il dit qu' « il veut faire « la Pâque avec ses disciples », afin qu'on préparât avec plus de soin tout ce qui était nécessaire, et que personne ne s'imaginât qu'il cherchait à se cacher.

« Le soir donc étant venu, il était à table « avec ses douze disciples (20) ». Qui ne s'étonnera, mes frères, de l'impudence de Judas ? Il ose se mettre à table avec les autres ; il participe aux mêmes mystères. Et il ne rentre point en lui-même, quoique Jésus-Christ lui fasse un reproche secret, d'une manière si douce et si modérée, que tout autre que lui, qu'une brute même en eût été touchée. L'évangéliste marque à dessein que ce fut « lorsqu'ils « étaient à table » que Jésus-Christ parla de celui qui allait le trahir, afin que le temps de la célébration de ces grands mystères, et la participation d'une même table, fissent voir avec plus d'horreur quelle était la malice de ce traître.

« Et comme ils mangeaient, il leur dit : Je « vous dis en vérité que l'un de vous me « trahira (21) ». Avant même que de se mettre à table, Jésus avait lavé les pieds à Judas aussi bien qu'aux autres. Mais admirez la douceur de Jésus-Christ, et jusques à quel point il épargne ce disciple. Il ne dit pas un tel en particulier, mais en général : « Un d'entre vous « me trahira », afin qu'en se voyant découvert par son maître, et espérant encore de pouvoir demeurer caché aux apôtres, il fût touché de pénitence. Jésus aime mieux effrayer tous les autres, et les frapper de crainte, que de ne pas donner encore à ce coupable cette ouverture pour le porter à se repentir de son crime : « Un d'entre vous », dit-il, d'entre vous qui êtes mes douze disciples, qui avez toujours été avec moi, dont je viens de laver les pieds, et à qui j'ai promis de si grandes choses ; un d'entre vous, dis-je, « me trahira ». Une douleur profonde saisit alors tous les apôtres. Saint Jean marque « qu'ils se regar- « daient l'un l'autre », et que bien qu'ils ne se sentissent point coupables, ils se défièrent d'eux néanmoins, et demandèrent en tremblant : « Seigneur, est-ce moi » ? C'est ce que marque notre Evangéliste, lorsqu'il dit : « Et pleins « d'une grande tristesse, ils commencèrent cha- « cun à lui demander : Seigneur, est-ce moi « (22) ? Il leur répondit : Celui qui met la main « avec moi dans le plat me trahira (23) ». Remarquez, mes frères, quand le Sauveur déclare enfin celui qui le trahissait, c'est lorsqu'enfin il est obligé de le faire pour délivrer les autres d'une tristesse insupportable qui les rendait à demi-morts. La crainte les avait pénétrés jusqu'au fond du cœur : et c'était cette disposition qui les forçait tous de faire cette demande : « Seigneur, est-ce moi » ?

On peut dire néanmoins que ce ne fut pas là la seule cause pour laquelle le Sauveur voulut désigner quel serait celui d'entre eux qui le trahirait, mais qu'il voulait encore étonner Judas, et le faire rentrer en lui-même. Comme le traître n'avait point été touché des paroles obscures dont Jésus-Christ s'était servi pour le désigner, Jésus l'accuse plus clairement pour ébranler ce cœur endurci : « Lors donc », qu'ils eurent tous fait cette demande à Jésus-Christ, et qu'il leur eut répondu : « Celui qui met la « main avec moi dans le plat, me doit trahir », il ajouta : « Pour ce qui est du Fils de l'homme « il s'en va selon ce qui a été écrit de lui ; « mais malheur à l'homme par qui le Fils de « l'homme sera trahi. Il vaudrait mieux pour « lui qu'il ne fût pas né (24) ». Quelques-uns disent que l'impudence de Judas allait si loin que, pour marquer davantage quel mépris il faisait de son Maître, il mit avec lui la main

dans le plat. Mais, pour moi, je crois que Jésus-Christ ménagea cette rencontre pour faire plus d'impression dans l'esprit de ce disciple, par cette action qui témoignait plus d'amitié et de familiarité, et qui était plus capable de le toucher.

2. Ne passons point légèrement de si grandes choses : arrêtons-nous à les considérer, afin de les graver plus profondément dans notre cœur. Une fois qu'elles y seront bien établies, elles n'y laisseront plus entrer la colère. Car si nous nous représentons bien cette dernière cène, où Judas est assis à la même table que tous les apôtres, où Jésus-Christ qui voyait la trahison dans le cœur de ce disciple, le traite avec une bonté et une charité incompréhensible, pourrons-nous nous abandonner aux mouvements de notre aigreur, et nourrir dans notre âme le poison de la colère ? Et considérez, je vous prie, la douceur avec laquelle le Fils de Dieu parle : « Pour ce qui est du « Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été « écrit de lui ». Il veut soutenir ses apôtres par ces paroles, en les empêchant de croire que ce fût par faiblesse ou par impuissance qu'il allait mourir, et il tâche même de changer le cœur de celui qui le trahissait.

« Mais malheur », ajoute-t-il, « à l'homme « par qui le Fils de l'homme sera trahi : il « vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né ». Ces paroles font bien voir encore l'ineffable douceur de Jésus-Christ. Car elles ne renferment pas le reproche et l'invective, mais elles sont l'expression d'un sentiment de compassion, expression toujours contenue, adoucie et voilée. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que le Fils de Dieu conserve cette douceur, lors même que Judas, ajoutant l'impudence à la perfidie, eut la hardiesse de lui dire : « Seigneur, est-« ce moi ? Judas qui le trahit, commença alors « à lui dire : Seigneur, est-ce moi (25) » ? Qui peut comprendre cet aveuglement ? Il demande si c'est lui qui doit commettre un crime qu'il a déjà formé dans son cœur. L'évangéliste ne rapporte cette parole qu'en s'étonnant de cette insolence. Cependant que répond à cela le Sauveur ? « Il lui répondit : « Vous l'avez dit ». Il pouvait dire : Méchant, scélérat, traître, vous cachez ce dessein depuis tant de temps dans le fond de votre cœur ; vous avez fait un traité diabolique : vous m'avez vendu, et vous en allez recevoir le prix : et lorsque je vous reproche votre crime, vous me répondez comme si vous étiez le plus innocent de tous les hommes. Il ne lui parle point de cette manière, il lui dit simplement : « Vous « l'avez dit ». C'est ainsi qu'il nous apprend à oublier les injures et à conserver une patience qui n'ait point de bornes.

Mais, direz-vous, puisqu'il était écrit que le Christ devait souffrir ces choses, pourquoi accuser Judas ? Il n'a fait qu'accomplir ce qui était écrit. — Je réponds que nous l'accusons très-justement de son crime, puisque ce n'est point dans cette disposition qu'il a résolu de livrer son Maître, mais par sa méchanceté et par son avarice. Si l'on ne considérait pas l'intention de celui qui agit, on pourrait excuser le démon même, et l'absoudre comme innocent de tous les crimes qu'il commet. Mais il n'en faut pas juger de la sorte. Le démon comme Judas méritent des supplices infinis, quoique leur action si détestable ait été suivie du salut du monde. Ce n'est point la trahison de Judas qui nous a sauvés. C'est la toute-puissance de Jésus-Christ, qui, par un artifice admirable de sa sagesse, a usé si divinement d'un si grand désordre, et a fait servir un crime pour la rédemption de tous les coupables.

Quelqu'un me dira peut-être : Si donc Judas n'eût point trahi Jésus-Christ, un autre l'aurait-il trahi ? — Mais à quoi bon cette question ? — Puisqu'il fallait, dites-vous, que le Christ fût mis en croix, il était nécessaire qu'il le fût par quelqu'un ; s'il était nécessaire qu'il le fût par quelqu'un, il est évident qu'il le devait être par un homme quelconque. — Quoi donc ! si tout le monde eût été juste, Jésus-Christ n'eût-il pu trouver le moyen de nous faire les grâces qu'il nous a faites ? Dieu nous garde de cette pensée. La sagesse infinie du Fils de Dieu n'aurait pas manqué d'autres moyens, si celui-là ne se fût trouvé dans le cours ordinaire du monde. Mais le Fils de Dieu nous empêche lui-même de regarder Judas comme un ministre de notre salut, lorsqu'il le plaint comme malheureux : « Malheur « à l'homme par qui le Fils de l'homme sera « trahi. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne « fût pas né ».

On me dira encore : S'il eût mieux valu pour Judas qu'il ne fût jamais venu au monde, pourquoi Dieu l'a-t-il fait naître, aussi bien que tous les méchants qui lui ressemblent ? Quoi ! lorsque vous devriez accuser les méchants de leur malice, et leur reprocher les

crimes où ils se plongent volontairement, c'est contre Dieu que vous portez votre accusation, et vous voulez pénétrer ses secrets, et sonder la profondeur de ses mystères, quoique vous soyez très-persuadé que les méchants font le mal sans aucune contrainte, et que leur malice n'est que trop volontaire?

Mais, dira-t-on, les bons seuls devraient venir au monde; et alors on n'aurait pas besoin ni d'enfer, ni de châtiments, ni de supplices, puisqu'il n'y aurait pas même trace de mal nulle part. Quant aux méchants, ils devraient ou ne pas naître ou mourir aussitôt qu'ils sont nés. Nous ne croyons pas pouvoir mieux répondre d'abord à cette pensée que par ces paroles de saint Paul : « O homme! qui êtes-« vous, pour oser disputer avec Dieu? Un vase « d'argile, dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi « m'avez-vous fait ainsi » ? (Rom. IX, 20.) Mais puisque vous voulez des raisons, je vous dirai en un mot que Dieu permet ce mélange et cette confusion des méchants avec les bons, pour rendre plus éclatante la vertu de ceux qui le servent. Pourquoi donc leur enviez-vous le combat qui leur doit produire une si riche couronne?

Quoi donc! direz-vous encore, faut-il que les uns soient punis pour que les autres aient l'occasion de briller et d'acquérir de la gloire? — A Dieu ne plaise. Personne n'est puni que pour sa méchanceté propre. Les méchants ne sont pas tels par le seul fait de leur naissance, ils le deviennent librement par le vice de leur volonté, et c'est pourquoi ils sont châtiés. Car de quels supplices ne sont pas dignes ceux qui n'ont pas voulu suivre la vertu dont ils ont sous les yeux de si beaux modèles? Car, comme les bons méritent une double récompense, et parce qu'ils ont été bons, et parce qu'ils ne se sont point laissé corrompre par la malice des méchants; ainsi, les méchants méritent d'être doublement punis, et parce qu'ils ont été méchants, et parce qu'ils se sont rendu inutile l'exemple des bons.

3. Mais considérons ce que Judas répond, lorsque le Sauveur le reprend de son crime : « Seigneur », dit-il, « est-ce moi » ? Pourquoi ne fit-il pas tout d'abord cette demande à Jésus-Christ avec les autres? parce le Sauveur n'avait dit qu'en général : « Un d'entre vous « me trahira », et Judas crut que dans cette confusion il pourrait facilement n'être pas connu. Mais quand il se vit désigné en particulier, l'extrême douceur de Jésus-Christ lui fit espérer qu'il l'épargnerait encore : ce fut dans cette espérance qu'il lui fit cette question, et qu'il l'appela « Rabbi », c'est-à-dire maître. O aveuglement du cœur! où pousses-tu les hommes quand tu les possèdes? C'est là, mes frères, l'effet de l'avarice. Elle rend les hommes stupides et sans jugement. Elle les change en bêtes ou plutôt en démons. C'est cette passion furieuse qui a persuadé à Judas de s'abandonner au démon qui le voulait perdre, et de trahir Jésus-Christ qui le voulait sauver, Judas qui était lui-même un démon par la disposition de son cœur. C'est l'état où l'avarice réduit encore aujourd'hui ceux qui s'en rendent les esclaves! Ils sont insensés, ils sont fous, ils sont tout entiers au gain, ils sont comme Judas.

Mais comment saint Matthieu et deux autres évangélistes disent-ils que le démon entra dans Judas aussitôt qu'il eût traité avec les Juifs; au lieu que selon saint Jean ce ne fut qu'après que Jésus-Christ lui eut donné ce morceau de pain trempé? Saint Jean, mes frères, ne dit que ce que disent les autres évangélistes : « Après le souper », dit-il, « lorsque le « diable avait déjà mis dans le cœur de Judas « le dessein de trahir son maître ». (Jean, XIII, 27.) Mais comment donc dit-il ensuite : « Après ce morceau de pain le diable entra en « lui » ? C'est, mes frères, parce que le démon ne se rend pas tout d'un coup maître du cœur de l'homme. Il n'y entre que peu à peu. C'est de cette manière qu'il se conduit ici envers Judas. Il le tente, il le sonde, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'il s'abandonnait à lui, il se répand dans le fond de son cœur, et il se l'assujétit entièrement.

On peut faire ici encore une autre question : D'où vient que les disciples mangeant la Pâque « étaient assis », contrairement à l'ordonnance de la Loi? Je réponds qu'ils mangèrent la Pâque sans s'asseoir, mais après qu'ils l'eurent mangée, et que cette cérémonie légale fut achevée, ils se mirent à table à l'ordinaire pour souper. Un autre évangéliste marque que ce soir-là Jésus-Christ, non-seulement mangea la Pâque, mais qu'il dit même en la mangeant : « J'ai désiré avec ardeur de « manger cette Pâque avec vous » (Luc, XXII); c'est-à-dire cette année. Quelle était la cause de ce grand désir? Parce que l'heure était venue pour lui de sauver le monde, parce qu'il

allait établir ses mystères et détruire, par sa mort, la tyrannie de la mort. C'est dans cette pensée qu'il dit qu'il avait désiré avec ardeur de manger cette Pâque. Tant il est vrai qu'il allait volontairement à la croix !

Mais rien ne put adoucir cette bête cruelle, ni la fléchir, ni la détourner ; Jésus-Christ déplore donc le sort de ce misérable : « Malheur à « cet homme ». Il l'épouvante en ajoutant : « Il aurait mieux valu pour cet homme qu'il « ne fût jamais venu au monde ». Mais ces paroles n'ayant fait aucune impression sur son esprit, le bon Maître le désigne enfin en disant : « C'est celui à qui je présenterai un « morceau trempé ». Cependant il demeure toujours dans sa dureté. Il est inflexible et pire qu'un furieux. Car que peut produire la fureur qui égale ce qu'il fait ? Il ne jette pas l'écume par la bouche, mais il parle pour trahir son maître. Il n'a point de convulsions dans les bras et les mains, mais il les étend pour vendre ce sang précieux, et pour en recevoir le prix. Ainsi sa fureur n'a point d'égale.

Il ne disait point d'extravagance, dites-vous : Mais quelle extravagance fut jamais pareille à celle-ci : « Que voulez-vous me donner, et je « vous promets de vous le livrer » ? Est-ce un homme qui parle, et n'est-ce pas plutôt un démon ? Mais il ne s'agitait point comme font les insensés. Hélas ! il vaut bien mieux faire ce que fait un homme qui a perdu l'esprit, que de paraître sage et d'être un Judas. Il ne se meurtrissait pas, dites-vous, avec des pierres, comme font les furieux. Plût à Dieu qu'il l'eût fait, et qu'il eût été plutôt possédé par la frénésie que par l'avarice.

Voulez-vous, mes frères, que nous vous représentions ici un homme possédé du démon et un avare, et que nous les comparions ensemble ? Je vous prie de ne point croire que je dise ceci pour blesser personne. Ce n'est point la nature que j'accuse, c'est le crime seul. Que fait un homme que le démon possède ? Nous le voyons dans l'Evangile. Il ne porte point d'habits, il se frappe cruellement avec des pierres, il va par des précipices et par des rochers, enfin partout où le pousse celui qui l'agite. Il est vrai que cet état est horrible. Mais si je vous prouve qu'un avare traite plus cruellement son âme qu'un possédé ne traite son corps, et que tous les excès des possédés ne paraissent qu'un jeu, en comparaison de ce que font les avares ; me promettez-vous alors de renoncer pour jamais à l'avarice ? Car n'est-il pas vrai que l'infamie des avares est pire que la nudité des possédés, et qu'il vaut bien mieux n'avoir point d'habits que de se vêtir superbement de ce qu'on a volé aux autres ? Ceux qui sont ainsi vêtus, je les regarde comme des bacchants qui s'affublent de masques et se travestissent pour paraître en public comme des fous. C'est la même frénésie qui habille les avares et qui met à nu les possédés.

Les uns et les autres sont dignes de compassion, et les avares encore plus. Car enfin lequel des deux est le plus furieux et le plus dangereux dans sa fureur, de celui qui ne se fait du mal qu'à lui-même, ou de celui qui en fait aussi à ceux qu'il rencontre ? N'est-il pas visible que c'est ce dernier ? Les possédés se contentent de se tourmenter eux-mêmes, et les avares tourmentent tous ceux qu'ils peuvent.

Vous me direz que les possédés déchirent quelquefois les habits de ceux qu'ils rencontrent. Mais combien souhaiteraient ceux qui sont ruinés par les avares, qu'ils leur déchirassent plutôt leurs habits que de leur ravir leurs biens ? Les avares, dites-vous, ne frappent personne au visage comme font les furieux ? Quoi donc ! ne voyez-vous point paraître sur le visage de ceux qu'ils oppriment, les marques de leur cruauté ? N'y voyez-vous point cet abattement et cette pâleur qui le couvre ? Et cette pauvreté extrême dans laquelle ils les réduisent, ne leur cause-t-elle pas une douleur qui pénètre jusque dans le fond des entrailles ?

Mais on ne voit, dites-vous, les avares déchirer personne avec les dents. Plût à Dieu qu'ils n'eussent que des dents pour mordre et pour déchirer. Ils ont des flèches qui percent jusques au vif : « Leurs dents », dit David, « sont des dards et des flèches ». (Ps. LVII, 6.) Je vous demande lequel des deux souffre davantage, ou celui qui après avoir été mordu d'un homme court aussitôt aux remèdes et qui se guérit, ou celui qui est toujours déchiré par la pauvreté qui le tourmente sans relâche ? Car la pauvreté forcée et involontaire n'est-elle pas plus cruelle que les bêtes les plus farouches, et plus ardente qu'une fournaise ?

Les avares, me direz-vous, ne cherchent pas l'obscurité et la solitude des déserts comme font les possédés. Plût à Dieu, mes frères, qu'ils n'exerçassent leurs violences que dans les dé-

serts et non dans les villes, et que tous les peuples fussent en repos étant à couvert de leur tyrannie. Mais voilà précisément ce qui les rend plus insupportables que les possédés; ils font dans les villes même ce que les autres ne font que dans les déserts, et ils les pillent avec autant d'assurance que s'ils étaient dans une profonde solitude, emportant tout sans que personne les en empêche. Il est vrai qu'ils ne frappent pas à coups de pierres ceux qu'ils rencontrent, mais n'est-il pas plus aisé de se défendre des pierres que des chicanes et des artifices détestables, dont ces riches cruels oppriment les pauvres?

4. Voyons maintenant le mal que les avares se font à eux-mêmes. N'est-il pas vrai de dire qu'ils marchent nus dans la ville, puisqu'ils n'ont pas le vêtement de la vertu? S'ils ne rougissent pas de cette nudité infâme, n'est-ce pas une preuve visible de leur folie? Ils rougiraient de la nudité du corps, et ils se glorifient de celle de l'âme, bien loin d'en rougir. Voulez-vous savoir la cause de cette impudence? C'est qu'ayant une infinité de compagnons de leur avarice et de leur nudité, ils rougissent aussi peu l'un de l'autre que ceux qui se baignent ensemble. S'il y avait moins d'avarice et plus de vertu parmi les hommes, on verrait mieux combien cette passion est infâme. Mais ce qu'on ne peut assez déplorer en nos jours, c'est qu'on ne rougit plus du vice, parce que les méchants sont en très-grand nombre. C'est là l'artifice du démon, et une des plus grandes plaies dont il frappe les pécheurs. Il leur ôte donc le sentiment de leur péché, parce qu'il l'a tellement multiplié dans le monde, qu'il en a effacé toute la honte. Si un avare se trouvait seul au milieu d'une troupe de vrais chrétiens, il ne pourrait se souffrir lui-même. Il tremblerait en considérant sa laideur, parce qu'il la connaîtrait mieux en se comparant aux autres.

Je crois donc vous avoir assez fait voir que les avares sont en effet dans une nudité plus honteuse que les possédés. Personne ne peut nier non plus qu'ils ne passent toute leur vie comme dans les déserts et dans les lieux les plus retirés. La voie large et spacieuse où ils marchent est pire que ces solitudes affreuses. Quoiqu'elle soit fort peuplée et que l'on s'y presse, ce ne sont pas néanmoins des hommes qui y marchent. Elle n'est pleine que de serpents, que de scorpions, que de loups, que de vipères et de toutes sortes de bêtes semblables. Ainsi, la voie dans laquelle les avares marchent, n'est pas seulement un désert. Elle est pire que les déserts. Elle est pleine de pierres et d'épines, et elle déchire plus les âmes que toutes les pointes de roches ne percent les corps.

Les avares demeurent aussi dans les sépulcres comme les possédés, ou plutôt ils sont des sépulcres eux-mêmes. Car qu'est-ce qu'un sépulcre, sinon une pierre qui renferme un corps mort? Les avares sont bien des sépulcres d'une autre manière. Ce ne sont point des pierres qui renferment des corps morts. Ce sont des corps et des cœurs plus durs que la pierre qui enferment des âmes mortes. C'est Jésus-Christ même qui appelle ainsi les Juifs à cause de leur avarice. Ce sont, dit-il, des sépulcres blanchis au dehors, qui « sont au de- « dans pleins de rapine et d'avarice ».

Voulez-vous maintenant que nous vous montrions encore comment les avares imitent encore les possédés, en se frappant la tête à coups de pierres? Par où voulez-vous que nous commencions? Par les choses présentes ou par celles qui ne sont pas encore? Comme les avares font moins d'état de l'avenir que de ce qu'ils voient devant eux, commençons par le présent. Car je vous prie, mes frères, de me dire s'il y a des pierres aussi pesantes que le sont les soins dont les avares chargent non leur tête mais leur âme. Lorsqu'ils craignent que la justice des lois ne les chasse d'une maison qui leur plaît, et qu'ils ont usurpé très-injustement, de combien d'inquiétudes sont-ils agités alors? de quelle frayeur sont-ils saisis? de quelle colère sont-ils transportés? Quelles tempêtes la fureur et la rage n'excitent-elles point dans leur cœur? Ils fulminent aujourd'hui contre leurs domestiques, demain contre les étrangers. Tantôt la tristesse, tantôt la crainte, tantôt la colère les emporte. Ils vont de précipice en précipice. Ils sont toujours dans l'agitation, et leur âme n'a point de repos.

L'empressement qu'ils ont d'acquérir ce qu'ils ne possèdent pas encore, fait qu'ils estiment comme rien ce qu'ils ont déjà. Ils tremblent d'un côté dans l'appréhension de perdre ce qu'ils ont amassé; et ils travaillent de l'autre pour se faire de nouvelles acquisitions, c'est-à-dire de nouveaux sujets de crainte. Ce sont des malades altérés qui se gorgent d'eau,

et qui ne se désaltèrent jamais. Mettez-les au milieu des sources, ils boiront sans cesse, et ils brûlent toujours de soif. Leur ardeur pour la richesse n'est point apaisée par tout ce qu'ils ont amassé, comme leur avidité n'a point de bornes; tout ce qu'ils ont ne la satisfait pas, mais l'irrite davantage.

Voilà, mes frères, l'état des avares. Voilà ce qu'ils sont présentement; mais voyons ce qu'ils seront à l'avenir. Il ne faut qu'ouvrir l'Evangile pour voir les supplices que Dieu leur prépare. Car c'est aux avares que Jésus-Christ fait ce reproche dans son jugement : « J'ai eu faim « et vous ne m'avez point donné à manger; « j'ai eu soif et vous ne m'avez point donné à « boire » (Sup. xxv, 30); et qu'il dit ensuite : « Allez au feu éternel qui a été préparé au « diable ». C'est aux avares qu'il propose l'exemple de ce serviteur infidèle qui ne distribuait pas le bien de son maître. Ce sont les avares qu'il effraie par le malheur de cet autre qui avait caché son talent en terre, et par la fin déplorable de ces cinq vierges folles qui n'avaient point l'huile de la charité et de l'aumône.

De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'Evangile, on y voit une rigueur effroyable pour les avares. Tantôt Abraham leur crie du haut du ciel qu'il y a entre eux et les bienheureux un grand abîme qu'il est impossible de passer. Tantôt Dieu leur prononce cet arrêt : « Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu « qui a été préparé au diable ». Tantôt il les menace de les diviser et de les jeter en un lieu « où il y aura des pleurs et des grincements de « dents ». Ainsi, se trouvant chassés de partout, et ne pouvant avoir de repos en aucun lieu, il ne leur reste que le feu de l'enfer.

5. Quel avantage donc, ô chrétien, retirez-vous de votre foi, si vous êtes après votre mort jeté dans ce lieu « de pleurs et de grincements « de dents » : et si, durant cette vie même, vous êtes toujours agité de soins, environné de piéges, haï de tous les hommes et de ceux mêmes qui paraissent vous flatter le plus? Car comme les bons sont aimés non-seulement des bons, mais encore des méchants, les méchants de même sont haïs des bons, et de ceux même qui leur ressemblent. Cela est si vrai que je ne craindrais pas d'en prendre les avares même pour juges. Ils sont insupportables les uns pour les autres. Ils s'incommodent et s'embarrassent entre eux comme ils se nuisent les uns aux autres, ils se haïssent mortellement. Ils se condamnent et s'accusent réciproquement. Ils tiennent à injure et à outrage qu'on les appelle ce qu'ils sont; et en cela ils ne se trompent pas. Car l'avarice est le comble de la corruption et de l'infamie.

Aussi, comment celui qui s'abandonne à ce vice si honteux pourrait-il vaincre ou la vaine gloire, ou la colère, ou les déréglements de la chair, puisque toutes ces passions sont bien plus difficiles à surmonter que l'avarice, ayant leur principe et comme leur racine dans la nature? Il y a beaucoup de personnes qui croient que la complexion du corps contribue à rendre les hommes ou tristes ou colères, ou peu chastes. Les médecins reconnaissent que le tempérament agit beaucoup en ce point; que ceux qui sont ardents et bilieux sont plus sujets à l'impureté, et que ceux qui sont d'un tempérament sec sont plus sujets à la colère. Mais jamais personne n'a rien dit de semblable de l'avarice, et cette passion n'a point d'autre source que la corruption de notre esprit et de notre cœur.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de vous opposer à ce vice dangereux, et de le combattre de toutes vos forces. Appliquez-vous avec soin à détruire tous ces désirs déréglés qui naissent en nous dans toute la suite de notre vie. Si nous négligeons de dompter nos passions dans chaque âge où nous nous trouvons, nous nous trouverons à notre mort comme un vaisseau battu de la tempête qui a perdu toutes ses richesses. Car cette vie est comme une mer d'une vaste étendue. Comme la mer est en divers lieux différemment agitée et dangereuse, la mer Egée à cause des vents, la mer Thyrrénienne à cause des détroits qui la resserrent; cet endroit vers la Lybie qu'on appelle Charybde, à cause des bancs de sables, la Propontide et le Pont-Euxin à cause de la violence de leurs flots, la mer d'Espagne à cause du peu de connaissance qu'on a de ses routes, et les autres de même pour des causes particulières. Ainsi, tous les âges de notre vie ont leurs mouvements et leurs tempêtes.

L'enfance est d'abord agitée par des mouvements très-fréquents, à cause de la violence de cet âge qui n'a point d'arrêt ni de fixité, et qui se laisse aller où la passion l'emporte. C'est pourquoi nous donnons aux enfants des maîtres et des précepteurs, afin que leur di-

rection supplée au défaut de cet âge, et qu'ils imitent les sages pilotes qui, par leur adresse et par le maniement du gouvernail, savent régler l'inconstance et l'agitation des flots.

Les transports impétueux de la jeunesse succèdent à ceux de l'enfance. Cet âge ressemble à la mer Egée, et est sujet à des vents furieux que la concupiscence y excite de toutes parts. Tout le monde aussi sait dans quels périls se trouvent les jeunes gens; et combien ils sont plus exposés que les autres, parce que leurs passions sont plus fortes, et qu'ils ne sont plus ni assez dociles pour se laisser conduire par un maître, ni encore assez sages pour se conduire. Lors donc que les vents soufflent avec plus de violence, que le pilote se retire, et qu'un autre sans expérience prend le gouvernail sans être aidé ni soutenu de personne, jugez ce qu'on doit craindre pour le vaisseau.

L'âge d'homme suit la jeunesse. C'est alors qu'on se trouve comme inondé de soins et d'affaires; c'est alors qu'on pense à chercher une femme, à pourvoir des enfants et à gouverner toute une famille. C'est alors que les inquiétudes viennent en foule; que l'envie et que l'avarice règnent dans l'âme. Si donc nous éprouvons toutes ces agitations différentes dans les différents âges de la vie, comment pourrons-nous vivre heureusement en ce monde, et éviter les maux de l'autre, à moins d'avoir été élevés d'abord dans la crainte de Dieu et dans la piété ? Car si nous n'apprenons à vivre chrétiennement dès l'enfance, et si nous ne fuyons point l'avarice dans l'âge d'homme, nous tomberons dans une malheureuse vieillesse qui sera le comble de tous les déréglements de notre vie. Notre âme sera comme un vaisseau tout brisé, chargé non de marchandises précieuses, mais de corruption et de boue. Cet état alors sera au démon un sujet de joie, et à nous un sujet de larmes, lorsque nous verrons les supplices qui nous seront préparés.

Evitons ce malheur, mes frères : travaillons de toutes nos forces à combattre nos passions. Détruisons en nous cette passion de l'avarice, afin d'être heureux en ce monde et en l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXII.

« ET COMME ILS MANGEAIENT, JÉSUS PRIT DU PAIN, ET L'AYANT BÉNI, LE ROMPIT, ET LE DONNA A SES DISCIPLES, EN DISANT : PRENEZ, MANGEZ, CECI EST MON CORPS. ET PRENANT LE CALICE, AYANT RENDU GRACES, IL LE LEUR DONNA EN DISANT : BUVEZ-EN TOUS. CAR CECI EST MON SANG, LE SANG DE LA NOUVELLE ALLIANCE QUI EST RÉPANDU POUR PLUSIEURS POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS ». (CHAP. XXVI, 26, 27, 28, JUSQU'AU VERSET 36.)

ANALYSE.

1. La sainte Cène, institution du sacrement adorable de l'Eucharistie.
2. Réfutation de Marcion, Valentin, et Manès, qui niaient la réalité de la mort de Jésus-Christ. — Contre certains hérétiques qui employaient l'eau dans le saint sacrifice.
3. Présomption de saint Pierre corrigée.
4-6. De la foi en Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Pourquoi Jésus-Christ a voulu renfermer ses sacrements sous des figures visibles et extérieures. — Qu'il ne faut point approcher de la table de Jésus-Christ avec dégoût ou avec indifférence. — Quelle pureté on y doit apporter. — Que c'est un grand crime d'être indifférent à la grâce que Jésus-Christ nous fait en se donnant à nous dans son Sacrement. — Qu'on doit chasser de cette table sainte ceux qui s'en rendent indignes par leur mauvaise vie, quelque rang qu'ils aient dans le monde.

1. Quel est donc l'aveuglement de ce traître qui ne change point pour être assis à cette table divine, et qui demeure toujours le même après avoir participé à de si redoutables mystères ? C'est ce que veut montrer saint Luc, lorsqu'il dit : « Qu'après cela le démon entra « en lui » ; il y entre non pour insulter au corps du Sauveur, mais pour punir l'insolence du traître. Deux circonstances aggravaient le crime de Judas ; d'abord il avait osé approcher d'une table si sainte avec une disposition si criminelle ; ensuite, bien loin de tirer aucun fruit d'une telle grâce et d'un tel honneur, il en avait abusé sans aucune crainte. Le Fils de Dieu n'éloigna point cet homme, bien qu'il pénétrât le fond de son cœur, pour nous faire voir qu'il ne voulait rien omettre de tout ce qui pouvait servir à le corriger. Nous avons déjà vu, et on le pourra voir encore dans la suite, qu'il lui représentait continuellement son crime, et qu'il cherchait à l'en détourner par ses paroles et par ses actions, par la crainte et par les menaces, par les honneurs et par les services qu'il lui rend. Mais rien ne put le fléchir. C'est pourquoi le Sauveur le laisse enfin à lui-même, et donnant toutes ses pensées au soin de ses autres disciples, il les avertit encore par ces mystères sacrés de sa mort qui s'approchait. Il les entretient de sa croix pendant la cène, et il veut prévenir leur trouble et leur abattement, en leur prédisant si souvent ces choses. Si, après tant de prédictions en actions et en paroles, ils ne laissent pas que de se troubler, qu'auraient-ils donc éprouvés, s'ils n'avaient point été avertis d'avance ? « Et « comme ils mangeaient, Jésus prit du pain « et le rompit ».

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué ce mystère au temps de la Pâque ? C'est pour nous montrer par toutes ces actions que c'est lui-même qui a établi l'ancienne Loi, et que tout ce qu'elle contient n'était que des figures et des ombres qui avaient rapport à la Loi nouvelle. C'est pour cette raison qu'il a joint la vérité à la figure. Cette heure « du soir » qu'il choisit pour faire la Pâque nous marquait que les temps étaient accomplis, et que les choses étaient sur le point d'avoir bientôt leur dernière fin.

Il rendit grâce à Dieu son Père, afin de nous enseigner comment nous devons célébrer ce saint mystère, et tout ensemble pour nous

faire voir qu'il allait volontairement à la mort. Il le fit aussi pour nous apprendre à recevoir avec action de grâces tous les maux que nous souffrons, et pour fortifier et affermir notre espérance. Car si la figure a eu tant de force que de délivrer tout un peuple d'une dure captivité, combien plus la vérité aura-t-elle le pouvoir de tirer tout l'univers de la servitude, et de combler de biens tous les hommes ?

C'est pourquoi il n'avait point voulu leur faire part de ces mystères avant le moment où la Loi devait cesser. Il abolit la première et la principale de leurs fêtes, et les fait passer à une autre Pâque pleine d'une sainte frayeur. « Prenez », leur dit-il, « et mangez. Ceci est « mon corps qui est livré pour vous ».

Comment n'ont-ils point été troublés en entendant ces paroles ? Parce que déjà auparavant il leur avait dit plusieurs grandes choses de ce mystère. Voilà pourquoi il leur dit ici cette parole sans aucun préambule, les jugeant assez préparés à l'entendre. Il leur découvre la cause de sa passion, c'est-à-dire « la rémis- « sion des péchés ». Il appelle ce sang, « le « sang de la nouvelle alliance », c'est-à-dire de la promesse de la Loi nouvelle. Car c'est ce qu'il a promis de nouveau, et c'est par ce sang que la nouvelle alliance est confirmée. Et comme l'ancienne avait pour son partage le sang des bêtes qu'elle immolait, de même la nouvelle a pour le sien le sang du Seigneur.

Il témoigne encore par ces paroles qu'il s'en va mourir, et c'est pour cela qu'il parle de « Testament », et qu'il nous remet en mémoire cet Ancien Testament qui avait été aussi scellé et consacré avec le sang. Puis il déclare la cause de sa mort en disant : « Que ce sang « sera répandu pour plusieurs, afin d'effacer « leurs péchés ».

Il dit ensuite : « Faites ceci en mémoire de « moi ». On voit par ces paroles comment il veut nous retirer de l'observation des coutumes judaïques. Car, comme vous faisiez autrefois la Pâque en mémoire des miracles que vos pères avaient vu faire en leur faveur dans l'Egypte, de même vous ferez ceci en mémoire de ce que je fais maintenant pour vous. Le sang dont les portes des Isréalites furent alors teintes, n'était que pour sauver les premiers nés ; mais celui-ci est répandu pour la rémission des péchés du monde entier. « Car ceci », dit-il, « est mon sang qui sera répandu pour « la rémission des péchés ».

Or, il voulait faire connaître à ses disciples que sa passion et sa croix était un mystère, et apporter ainsi quelque consolation à leur douleur ; et comme Moïse avait dit : « Ceci vous « servira d'une mémoire éternelle » ; de même Jésus-Christ dit à ses disciples : « Faites ceci en « mémoire de moi, jusqu'à ce que je vienne». Et c'est pour cette raison qu'il ajoute : « J'ai « désiré d'un grand désir de manger cette « Pâque avec vous », c'est-à-dire, de vous donner des choses nouvelles et de vous faire part d'une Pâque qui vous rendra spirituels. Il en but aussi lui-même de peur que les disciples, ayant ouï ces paroles, ne disent : Quoi ! buvons-nous du sang et mangeons-nous de la chair ? et qu'ainsi ils ne se troublassent comme plusieurs Juifs avaient déjà fait, lorsqu'il avait seulement parlé de ce mystère. Il leur montre donc l'exemple, afin de les faire approcher avec un esprit tranquille de la communion de ses mystères.

Mais faut-il donc, direz-vous, célébrer aussi l'ancienne Pâque ? Point du tout, puisque Jésus-Christ ne nous a dit : « Faites ceci », que pour nous retirer de la Pâque ancienne. Et s'il opère en celle-ci la rémission des péchés, comme il le fait en vérité, n'est-il pas superflu de célébrer cette ancienne cérémonie légale ? Comme il avait donc voulu que la première Pâque servît aux Juifs d'un monument éternel des grâces qu'il leur avait faites ; il veut ici de même que cette nouvelle Pâque serve aux chrétiens pour leur rappeler éternellement dans la mémoire le souvenir des dons infinis de leur Sauveur. Il veut par cette conduite fermer la bouche aux hérétiques, parce que, lorsqu'ils demandent où est la preuve certaine qu'il a été immolé, nous les réduisons au silence en leur alléguant entre plusieurs autres raisons les saints mystères. Car si Jésus-Christ n'est pas mort, de qui ce sacrifice que nous célébrons est-il le symbole ?

2. Voyez-vous, mes frères, combien Jésus-Christ a désiré que nous eussions toujours présente la mémoire de la mort qu'il a soufferte pour nous ? Comme il devait s'élever des hérétiques impies, Marcion, Manès, Valentinien, et leurs disciples, qui nieraient le mystère de la mort du Sauveur, c'est pourquoi il fait mention de sa passion, même au milieu de l'institution de cet autre mystère de son

corps et de son sang adorable ; en sorte qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse être trompé en ce point. Ainsi, le Seigneur nous sauve et nous instruit tout ensemble par cette même table sacrée qui est le plus grand de tous les biens ; c'est ce qui fait que saint Paul en parle avec tant d'étendue. Après la célébration de ce mystère, Jésus-Christ dit : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de « vigne, jusqu'au jour auquel je le boirai nou- « veau avec vous dans le royaume de mon « Père (29) ». Comme il avait déjà parlé de sa passion et de sa croix, il parle maintenant de la résurrection qu'il appelle le « Royaume de « son Père ».

Mais pourquoi a-t-il voulu boire et manger après sa résurrection? C'était pour ne point passer pour un fantôme dans l'esprit des plus grossiers qui regardent cette marque comme la plus certaine et la plus infaillible de la résurrection. De là vient que les apôtres, pour convaincre les peuples de la résurrection de Jésus-Christ, disent : « Nous avons bu et mangé « avec lui depuis qu'il est ressuscité des morts ». C'est donc pour leur marquer clairement qu'ils le verront après sa résurrection et qu'ils le verront de telle sorte que ses paroles et ses actions les convaincraient de la vérité de sa nouvelle vie, qu'il leur dit ces paroles : « Jusqu'au jour « auquel je le boirai nouveau avec vous dans « le royaume de mon Père ». Car vous devez être les témoins de ma résurrection dans le monde entier. C'est pourquoi vous me verrez quand je serai ressuscité.

Il appelle ce vin, « nouveau », c'est-à-dire, qu'il le boirait d'une manière nouvelle, inouïe et tout à fait admirable. Car il est ressuscité avec un corps impassible, immortel, incorruptible, et qui n'avait aucun besoin de nourriture. Et s'il a voulu boire et manger après sa résurrection, lorsqu'il n'avait aucun besoin de nourriture, ce n'était que pour certifier davantage la vérité de sa résurrection. Pourquoi, me direz-vous, a-t-il voulu, après sa résurrection, boire non de l'eau, mais du vin? C'était pour ruiner, jusque dans la racine, l'hérésie pernicieuse de ceux qui veulent se servir d'eau dans la célébration des mystères, et pour montrer que quand il a institué ce mystère, c'était avec du vin, et qu'après sa résurrection il a usé encore de vin dans un repas commun qui ne renfermait point de mystère. « Je ne boirai point », dit-il, « de ce fruit « de la vigne », or la vigne produit non de l'eau, mais du vin.

« Et ayant chanté le Cantique, ils s'en allè- « rent sur la montagne des oliviers (30) ». J'appelle ici tous ces mangeurs brutaux qui, après s'être gorgés à table, en sortent comme des pourceaux au lieu de rendre à Dieu les actions de grâces qu'il mérite. J'appelle encore tous ceux qui, dans la célébration des mystères, n'attendent pas les dernières oraisons qui figurent celle que fait ici le Sauveur. Il rend grâces à Dieu son Père avant que de donner à manger à ses disciples, afin de nous apprendre à commencer nos repas par les actions de grâces ; il rend grâces aussi après, et il chante un cantique afin de nous avertir de l'imiter dans cette pratique.

Mais pourquoi va-t-il sur cette montagne qui était un lieu si connu à Judas qui le trahissait, sinon pour montrer qu'il ne fuyait point la mort, et qu'il ne voulait point se cacher? Après qu'il y fut arrivé, il dit à ses disciples : « Je vous serai à tous en cette nuit une occa- « sion de scandale et de chute. Car il est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis du trou- « peau seront dispersées (31) ». Il leur rapporte cette prophétie pour leur faire voir qu'ils devaient s'appliquer continuellement à la méditation de l'Ecriture, et pour leur marquer en même temps que c'était par un ordre exprès de la volonté de Dieu son Père, qu'il allait être crucifié. Il voulait encore témoigner dans toutes les rencontres, qu'il n'était point opposé à l'ancienne Loi, ni à Dieu qui l'avait établie ; que tout ce qui était marqué dans les anciennes Ecritures avait rapport à l'avenir ; et que les prophètes avaient longtemps auparavant prophétisé ce qui lui allait arriver, afin que la vue de toutes ces choses relevât leur espérance.

Il veut encore nous apprendre quels étaient ses disciples avant sa mort, et quels ils devinrent ensuite. Ceux qui n'avaient pu même le voir attacher en croix, et qui s'enfuirent aussitôt qu'il fut pris, demeurèrent enfin plus fermes que le diamant. Mais cette fuite des disciples nous est encore une preuve convaincante de la vérité de la mort de Jésus-Christ. Car si, après tant de marques indubitables, de paroles et d'actions, quelques-uns néanmoins sont encore assez hardis pour dire que le Fils de Dieu n'a point été crucifié ; que n'oseraient-ils point soutenir, s'il ne fût arrivé alors aucune de ces

circonstances ? Ainsi, il a voulu prouver invinciblement sa mort, non-seulement par sa passion et par ses souffrances, mais encore par la conduite de ses disciples, par les mystères, enfin par tous les moyens, afin de ruiner entièrement l'hérésie de Marcion. C'est aussi pour cela qu'il a permis que le chef même de ses disciples le renonçât. Car si Jésus-Christ n'a pas été véritablement pris, s'il n'a pas été lié et crucifié, pourquoi saint Pierre et les autres apôtres ont-ils été si saisis de crainte ? Cependant il ne les abandonne pas dans ce trouble, et il leur dit : « Mais après que je serai « ressuscité, j'irai devant vous en Galilée (32) ». Il ne voulut pas leur paraître comme descendant tout à coup du ciel, ni s'en aller dans un pays fort éloigné ; mais il voulut se faire voir à eux dans le lieu même où ils étaient avant sa mort, et se montrer dans l'endroit presque où on l'avait crucifié, afin de nous mieux assurer par cette circonstance que celui qui ressuscitait était le même qui venait d'être crucifié. C'est donc par cette promesse qu'il tâche d'apaiser leur douleur. Il dit qu'il irait devant eux « en Galilée », afin qu'étant délivrés de cette grande crainte des Juifs qui les saisissait, ils pussent écouter ses paroles avec un esprit plus calme, et les croire avec une foi plus ferme. C'est le véritable sujet pourquoi il choisit ce pays de Galilée.

« Pierre lui répondit : Quand tous les autres « seraient scandalisés en vous, moi je ne le « serais jamais (33) ». Que dites-vous apôtre ? Le prophète dit : « Que les brebis du troupeau « seraient dispersées ». Jésus-Christ confirme lui-même ce que le prophète a dit ; et cependant vous assurez le contraire ? Ne vous suffit-il pas que votre maître vous ait fait ces sévères réprimandes, lorsque vous lui disiez : « Sei- « gneur, ayez pitié de vous : Cela ne sera « point » ? Mais Dieu permet ceci, afin que ce disciple, tombant ensuite, apprît à obéir en tout à son maître, et à croire plutôt la vérité de ses paroles, que le témoignage de sa propre conscience. Mais les autres retirèrent aussi un grand avantage de ce triple renoncement de saint Pierre, en y voyant un si grand exemple de l'infirmité humaine, et une si grande preuve de la vérité de Dieu. Quand Dieu a une fois prédit qu'une chose arrivera, il ne faut plus penser à la combattre par de vaines subtilités, ni à lui résister par des efforts superflus ; il ne faut point non plus, en s'élevant contre les autres, se préférer à eux ; « car », dit saint Paul, « c'est en vous-mêmes et non dans les « autres que vous trouverez votre gloire ». (Gal. VI.)

Au lieu de dire humblement à Jésus-Christ : Seigneur, soutenez-nous par votre force toute-puissante, afin que rien ne puisse nous faire tomber dans le scandale, Pierre s'élève au contraire, et dit dans un esprit de présomption : « Quand tous les autres seraient scanda- « lisés en vous, moi je ne le serais jamais ». Ces paroles témoignaient une présomption que Jésus-Christ voulut rabaisser en permettant le renoncement. Puisque Pierre ne se laissait persuader ni par la parole de son maître, ni par celle du prophète que le Sauveur avait même cité à dessein pour que l'apôtre n'osât y contredire, Jésus-Christ, voyant que les paroles n'étaient pas assez fortes pour instruire son disciple, l'instruit par les choses mêmes.

Et pour montrer que ce n'était que pour ce sujet, et pour abattre son orgueil, qu'il permit ce renoncement, voyez ce qu'il lui dit : « J'ai « prié pour vous, afin que vous ne perdiez pas « la foi » : ce qu'il lui dit pour le toucher davantage, en lui faisant voir que sa faute serait plus grande que celle de tous les autres disciples, et qu'il avait besoin d'un plus grand secours, et d'une prière toute particulière pour en obtenir le pardon. Car il avait commis un double crime dans ces paroles si hardies ; le premier de résister à la parole expresse de son maître ; et le second de se préférer aux autres disciples : et j'en ajouterais même un troisième, par lequel il s'attribuait tout comme venant de lui-même et de ses seules forces. Jésus-Christ voulant donc remédier à tant de plaies le laissa tomber, et c'est pour ce sujet que, sans parler aux autres, il s'adresse à lui en disant : « Simon, Simon, Satan vous « a demandé afin de vous cribler comme on « crible le blé », c'est-à-dire, « afin de vous « tenter, de vous troubler, de vous effrayer ; « mais moi j'ai prié pour toi, afin que tu ne « perdes point la foi ».

Pourquoi, si le démon a demandé permission de tenter tous les disciples, Jésus-Christ ne dit-il pas qu'il a prié son Père pour eux tous ? Il est évident, comme je l'ai déjà dit, qu'il voulait le toucher plus vivement par des paroles si sensibles, et qu'il lui parlait en particulier, pour lui faire reconnaître que sa faute était plus grande que celle de tous les autres.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il pas : Mais je ne l'ai pas permis au démon, et qu'il dit : « Et « moi j'ai prié », sinon parce qu'allant à sa passion il voulait parler plus humblement, et témoigner davantage la vérité de la nature humaine dont il était revêtu ? Et comment serait-il possible, qu'après avoir établi si solidement et si puissamment son Eglise sur la confession de foi que fit cet apôtre, qu'après lui avoir promis qu'elle serait invincible à tous les dangers, et à la mort même ; qu'après lui avoir donné les clefs du Royaume des cieux, et l'avoir affermi dans une si grande puissance, sans qu'il eût besoin de faire aucune prière, comment, dis-je, serait-il possible qu'il eût besoin de prier en cette rencontre ? Car il lui parlait avec une autorité toute divine, lorsqu'il disait : « J'édifierai mon Eglise sur toi, et je te « donnerai les clefs du royaume des cieux ». Comment après cela devait-il avoir recours à la prière pour calmer le trouble d'un seul homme ? Pourquoi donc use-t-il de ces termes, sinon pour la raison que je viens d'indiquer, et pour condescendre à la faiblesse de ses disciples qui n'avaient pas encore de lui l'opinion qu'ils devaient en avoir.

Vous me demanderez peut-être comment, après cette prière, saint Pierre a pu renoncer son maître. Jésus-Christ n'a pas dit qu'il prierait son Père d'empêcher que Pierre ne le renonçât ; mais qu'il ne perdît la foi. Car c'est pas ses prières et par sa grâce que la foi de cet apôtre ne s'est pas tout à fait éteinte. Saint Pierre craignit beaucoup, parce que Dieu l'avait beaucoup laissé à lui, et il l'avait beaucoup laissé à lui en retirant de lui son secours, parce que la présomption avait blessé son âme jusqu'à le faire contredire son divin Maître. Celui-ci permit donc qu'il tombât dans ce triple renoncement, afin de détruite en lui son orgueil jusqu'à la racine, car ce mal funeste était si profondément enraciné dans son cœur, que, n'étant pas content d'avoir contredit le prophète et Jésus-Christ même, il eut encore la hardiesse, après que Jésus-Christ lui eut dit : « Je vous dis en vérité, qu'en cette « même nuit, avant que le coq chante, vous « me renoncerez trois fois (34) », de lui répondre : « Quand il me faudrait mourir avec vous, « je ne vous renoncerai point (35) ». Et saint Luc remarque que plus Jésus-Christ lui disait qu'il tomberait dans ce scandale, plus l'apôtre soutenait le contraire. A quoi pensez-vous, apôtre ? Lorsque votre maître disait en général à ses disciples : « Un de vous me trahira », vous craigniez d'être ce traître, et quoique vous ne vous sentissiez point coupable de ce dessein parricide, vous ne laissiez pas de vous défier de vous-même ; et vous exhortiez un autre disciple à prier le Sauveur de vous marquer quel serait ce traître. Et lorsqu'il déclare nettement ici qu'il sera pour tous ses disciples un sujet de chute et de scandale, vous osez lui résister et le contredire ? Vous ne commettez pas même cette faute une seule fois, et dans la première surprise d'une chaleur précipitée ; mais vous lui répétez plusieurs fois ces mêmes paroles. D'où vient donc un si grand excès ?

La faute de saint Pierre, mes frères, vint du grand amour qu'il avait pour Jésus-Christ, et du grand plaisir qu'il ressentait en lui-même, lorsqu'il fut délivré de l'appréhension d'être peut-être celui qui trahirait Jésus-Christ. Lorsqu'il se vit dégagé de cette crainte, il conçut une joie profonde et une confiance extraordinaire en lui-même, qui fit que, s'élevant au-dessus de tous les autres disciples, il dit hardiment en leur présence : « Quand tous les « autres seraient scandalisés en vous, moi je « ne le serais jamais ». Je crois sans doute qu'il dit ces paroles par un mouvement de vanité et d'orgueil. Car on voit que même dans ce dernier souper ils disputaient pour savoir qui était le plus grand d'entre eux, tant l'amour de la vaine gloire était enraciné dans leurs esprits. Jésus-Christ donc voulant guérir son disciple d'une maladie si mortelle, et de tant de maux ensemble, ne le poussa pas à la vérité à le renoncer, Dieu nous garde de cette pensée ; mais il retira sa grâce de lui, et fit voir jusqu'où allait la faiblesse de notre nature.

Et remarquez, mes frères, combien il témoigna dans la suite que sa chute l'avait instruit, et que cette faute lui avait été utile. Voyez avec quelle modestie il parle toujours après la résurrection de son Maître. L'Evangile nous rapporte que lorsqu'il eut dit à Jésus-Christ dans une certaine occasion : « Seigneur, « que deviendra ce disciple » ? (Jean, XXI) et que Jésus-Christ lui eut fermé la bouche et arrêté sa curiosité, il n'osa plus rien répliquer. Quand le Fils de Dieu eut dit de même à tous ses disciples que ce « n'était pas à eux à con- « naître les temps ni les moments » (Act. I), il demeura aussitôt dans le silence sans dire une

seule parole. On voit de même que, lorsqu'une voix du ciel lui eut dit : « N'appelez plus im-« pur ce que Dieu a purifié » (Act. x), il lui céda aussitôt, quoiqu'il n'en comprît pas encore bien le mystère. Ce fut cette chute dont nous parlons ici qui fut comme le principe et la source de son humilité dans toute la suite de sa vie. Jusque-là, c'était à ses propres forces qu'il attribuait tout ce qu'il était, comme lorsqu'il disait : « Quand tous les autres seraient « scandalisés en vous, moi je ne le serais ja-« mais. Quand il me faudrait mourir avec « vous, je ne vous renoncerai point ». Au lieu qu'il devait prier le Sauveur de l'assister de sa grâce, et reconnaître que sans son secours il ne pourrait rien. On voit après qu'il agit d'une manière toute contraire : « Pourquoi nous re-« gardez-vous », dit-il, « comme si nous avions « fait marcher cet homme par notre propre « force, et par notre propre puissance » ? (Act. III.)

4. Nous apprenons par là cette grande vérité, que la bonne volonté de l'homme ne lui suffit pas pour le bien, si elle n'est soutenue et animée par le secours de la grâce ; et que, de même, ce secours du ciel ne nous peut servir de rien, lorsque la bonne volonté nous manque. Judas et saint Pierre sont deux preuves de l'une et de l'autre de ces vérités. Le premier ayant reçu tant de secours de Jésus-Christ n'en a tiré aucun avantage, parce qu'il n'a pas voulu s'en servir et y correspondre ; et saint Pierre, au contraire, quoiqu'il eût cette bonne volonté, tomba néanmoins parce qu'il n'avait point ce secours. Toute la vertu est établie sur ces deux principes.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de ne point tellement rejeter tout sur Dieu, que vous demeuriez dans l'assoupissement et dans la langueur ; et de ne point croire non plus en travaillant avec ardeur, que tout dépende de votre travail. Dieu ne veut point que nous soyons lâches, ainsi il demande que nous travaillions : il ne veut point non plus que nous soyons superbes ; c'est pourquoi il ne veut pas que tout dépende de notre travail. Ainsi il sépare de ces deux choses ce qui nous nuirait, et il en laisse ce qui peut nous être utile. C'est pour cette raison qu'il a laissé tomber le prince des apôtres, afin de se servir de sa chute pour le rendre plus humble et plus ardent dans son amour : « Car celui à qui on « pardonne plus, aime davantage ».

Croyons donc toujours à ce que Dieu dit, et ne lui résistons jamais, quoique notre esprit, notre jugement ait peine à se rendre à ce qu'il nous dit, et que sa parole soit au-dessus de notre sens et de toutes nos lumières. Faisons en toutes ces rencontres ce que nous faisons dans nos mystères sacrés. Ne regardons pas seulement ce qui se présente à nos yeux, mais attachons-nous surtout à la parole qu'il a dite. Nos sens nous peuvent tromper ; mais sa parole ne le peut jamais. Notre vue est aisément séduite, et tombe souvent dans l'erreur ; mais la parole et la vérité de Dieu ne peuvent errer.

Puisque le Verbe a dit : « Ceci est mon « corps », soyons persuadés de la vérité de ses paroles, soumettons-y notre croyance, regardons-le dans ce Sacrement avec les yeux de l'esprit. Car Jésus-Christ ne nous y a rien donné de sensible, mais ce qu'il nous y a donné sous des objets sensibles, est élevé au-dessus des sens, et ne se voit que par l'esprit. Il en est ainsi dans le baptême, où, par l'entremise d'une chose terrestre et sensible qui est l'eau, nous recevons un don spirituel, savoir : la régénération et le renouvellement de nos âmes. Si vous n'aviez point de corps, il n'y aurait rien de corporel dans les dons que Dieu vous fait : mais parce que votre âme est jointe à un corps, il vous communique des dons spirituels sous des choses sensibles et corporelles.

Combien y en a-t-il maintenant qui disent : Je voudrais bien voir Notre-Seigneur revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre. Je serais ravi de voir son visage, toute la figure de son corps, ses habits et jusqu'à sa chaussure. Et moi je vous dis que c'est lui-même que vous voyez ; que c'est lui-même que vous touchez, que c'est lui-même que vous mangez. Vous désirez de voir ses habits, et le voici lui-même qui vous permet, non-seulement de le voir, mais encore de le toucher, de le manger, et de le recevoir au dedans de vous.

Mais que personne ne s'approche de cette table sacrée avec dégoût, avec négligence, et avec froideur. Que tous s'en approchent avec avidité, avec ferveur et avec amour. Car puisque les Juifs, en mangeant l'Agneau Pascal, avaient accoutumé de se tenir debout, d'être chaussés, d'avoir un bâton à la main, et de manger en diligence ; avec combien plus d'ardeur et d'activité devez-vous manger le divin

Agneau de la Loi nouvelle ? Les Juifs étaient alors sur le point de passer de l'Egypte dans la Palestine ; c'est pourquoi ils étaient en posture de voyageurs : mais quant à vous, vous devez faire un plus grand voyage, puisque vous devez passer de la terre au ciel.

5. Vous devez donc sans cesse veiller sur toutes vos actions, sachant que ceux qui reçoivent avec indignité le corps du Seigneur, sont menacés d'un grand châtiment. Si vous ne pouvez considérer sans une indignation extrême la trahison de Judas qui vendit son maître, et l'ingratitude des Juifs qui crucifièrent leur roi, prenez garde de vous rendre aussi vous-mêmes coupables de la profanation de son corps et de son sang. Ces malheureux firent souffrir la mort au très-saint corps du Seigneur, et vous, vous le recevez avec une âme toute impure et toute souillée après en avoir reçu tant de biens. Car il ne s'est pas contenté de se faire homme, de s'exposer aux ignominies et aux outrages des Juifs, et d'endurer la mort de la croix ; il a voulu, outre cela, se mêler et s'unir à nous d'une telle sorte que nous devenons un même corps avec lui, non-seulement par la foi, mais effectivement et réellement.

Qui donc doit être plus pur que celui qui est participant d'un tel sacrifice ? Quel rayon de soleil ne doit point céder en splendeur à la main qui distribue cette chair, à la bouche qui est remplie de ce feu spirituel, à la langue qui est empourprée de ce redoutable sang ? Représentez-vous l'honneur que vous recevez, et à quelle table vous êtes assis. Celui que les anges ne regardent qu'avec tremblement, qu'avec frayeur, ou plutôt qu'ils n'osent regarder à cause de la splendeur et de l'éclat de sa majesté qui les éblouit, est celui-là même qui nous sert de nourriture, qui s'unit à nous, et avec qui nous ne faisons plus qu'une même chair et qu'un même corps.

Qui sera capable de parler assez dignement de la toute-puissance du Seigneur, et de publier par toute la terre les louanges qui lui sont dues ? Quel est le pasteur qui ait jamais donné son sang pour la nourriture de ses brebis ? Mais que dis-je un pasteur ? Ne voyons-nous pas plusieurs mères qui ont si peu de tendresse pour leurs enfants, qu'après les avoir mis au monde, elles ne leur donnent pas même de leur lait, les mettant entre les mains d'autres femmes qui les nourrissent ? Mais Jésus-Christ ne peut souffrir que ses enfants reçoivent leur nourriture d'autres que de lui. Il nous nourrit lui-même de son propre sang, et en toutes façons nous incorpore avec lui.

Considérez, mes frères, que le Sauveur est né de notre propre substance ; et ne dites pas que cela ne regarde point tous les hommes ; puisque s'il est venu pour prendre notre nature, cet honneur regarde généralement tous les hommes. Que s'il est venu pour tous, il est aussi venu pour chacun en particulier. Pourquoi donc, dites-vous, tous en particulier n'ont-ils pas reçu le fruit qu'ils devaient de cette venue ? Il ne faut point en accuser celui qui le désire avec tant d'ardeur : il en faut rejeter toute la faute sur ceux qui, par une négligence et une ingratitude insupportable, ne le veulent point recevoir. Car Jésus-Christ, s'unissant et se mêlant par le mystère de l'Eucharistie avec chacun des fidèles qu'il a fait renaître, et se donnant soi-même à eux pour être leur nourriture, nous persuade par là de nouveau qu'il s'est véritablement revêtu de notre chair.

Ne demeurons donc pas dans l'insensibilité après avoir reçu des marques d'un si grand honneur et d'un si prodigieux amour. Vous voyez avec quelle impétuosité les petits enfants se jettent au sein de leurs nourrices, et avec quelle avidité ils sucent le lait de leurs mamelles. Imitons-les, mes frères, en nous approchant avec joie de cette table sacrée, et suçant, pour le dire ainsi, le lait spirituel de ces mamelles divines : mais courons-y avec encore plus d'ardeur et d'empressement, pour attirer dans nos cœurs, comme des enfants de Dieu, la grâce de son Esprit-Saint, et que la plus sensible de nos douleurs soit d'être privés de cette nourriture céleste.

Ce n'est point la puissance des hommes qui agit sur ces choses que l'on offre sur le saint autel. Jésus-Christ, qui opéra autrefois ces merveilles dans la cène qu'il fit avec ses apôtres, est le même qui les opère encore maintenant. Nous tenons ici la place de ses ministres, mais c'est lui qui sanctifie ces offrandes, et qui les change en son corps et en son sang. Que nul Judas, que nul avare n'ait la hardiesse d'y assister. Il n'y a pas à cette table de place pour eux. Mais que les véritables disciples de Jésus-Christ s'en approchent, puisqu'il a dit que c'était avec ses disciples qu'il faisait la Pâque. Ce banquet sacré où vous as-

sistez est le même que celui où assistèrent les apôtres, et il n'y a rien de moins en celui-ci qu'en celui-là, puisqu'il n'est pas vrai de dire que c'est un homme qui fait celui-ci, au lieu que ce fut Jésus-Christ qui fit celui-là, mais que c'est véritablement lui-même qui fait celui-ci comme il a fait l'autre.

C'est ici ce cénacle où Jésus-Christ entra alors avec ses disciples, et d'où il sortit pour aller à la montagne des oliviers. Sortons d'ici de même pour aller trouver les mains des pauvres, où nous trouverons véritablement la montagne des olives. Car la multitude des pauvres est comme un plant d'oliviers, qui sont plantés dans la maison du Seigneur. C'est de là que nous découle peu à peu cette huile qui nous sera si nécessaire à notre mort; cette huile dont les vierges sages eurent soin d'emplir leurs vases, et que les vierges folles ayant négligée furent justement rejetées de la chambre nuptiale. Munissons-nous, mes frères, de cette huile, et allons avec des lampes très-éclatantes au-devant de notre Epoux. Que tous ceux qui sont cruels et inhumains, qui sont durs et impitoyables, qui sont impurs et corrompus, ne s'approchent point de cette table qui est toute sainte.

6. Ce n'est pas seulement à vous qui êtes participants des sacrés mystères, mais c'est aussi à vous autres qui en êtes les dispensateurs et les ministres que j'adresse mon discours, puisque la dispensation de ces dons divins vous étant commise, il est important de vous avertir de la faire avec beaucoup de circonspection et de soin. Car vous êtes menacés d'un grand châtiment, si, sachant qu'un homme est pécheur, vous ne laissez pas de le recevoir à cette table, et Jésus-Christ vous demandera compte de son sang, si vous le faites boire à des indignes. S'il s'en présente donc quelqu'un, quand ce serait un général d'armée, quand ce serait un grand magistrat de l'empire, quand ce serait l'empereur même, empêchez-le de s'approcher de l'autel. Car vous avez une plus grande puissance que lui. Or, ce n'est pas pour que vous paraissiez revêtu d'une tunique blanche et éclatante, que Dieu vous a honorés du ministère des autels, mais afin que vous fassiez le discernement de ceux qui sont dignes ou indignes de la participation des saints mystères. C'est en cela que consiste la dignité de votre charge.

Si l'on vous avait commis le soin de garder pour un troupeau de brebis l'eau claire et paisible d'une fontaine très-pure, souffririez-vous qu'une brebis, dont la bouche serait toute souillée de boue, s'en approchât pour la troubler? Et lorsqu'on vous a confié la source et la fontaine sacrée, non d'une eau, mais du sang et de l'esprit, pouvez-vous, lorsque vous voyez des personnes noircies de crimes, en approcher pour la corrompre, ne pas entrer dans une juste indignation, et ne les en pas repousser? Quel pardon mériteriez-vous pour une indifférence criminelle?

Vous me demandez comment il est possible que vous connaissiez en détail et en particulier la vie de chacun de votre peuple. Je ne vous parle point ici des personnes qui vous sont inconnues; mais de celles que vous connaissez. Il faut que je vous dise une chose tout à fait étonnante et effroyable : c'est un moindre mal de laisser entrer des démoniaques dans l'Eglise pour participer aux sacrifices, que d'y admettre ceux dont saint Paul dit : « Qu'ils « foulent aux pieds Jésus-Christ, qu'ils tiennent « pour impur le sang de son alliance, et qu'ils « font injure à la grâce de son Esprit-Saint ». (Hébr. v.) C'est qu'en effet celui qui se reconnaissant coupable de péché s'approche de l'Eucharistie, est bien pire qu'un possédé. Car les possédés ne seront pas punis de Dieu pour avoir été tourmentés par les démons; mais ceux qui communient indignement seront précipités dans les tourments éternels.

Chassons donc sans aucune considération de personne, nous qui sommes les dispensateurs des saints mystères, tous ceux que nous verrons être indignes de s'en approcher. Que personne n'y participe qui ne soit des disciples de Jésus-Christ. Que personne ne reçoive cette nourriture sacrée avec un esprit impur comme Judas, de peur qu'il ne tombe dans les mêmes peines que lui. Cette multitude des fidèles est aussi le corps de Jésus-Christ. C'est pourquoi vous qui avez la charge de dispenser les sacrés mystères, n'irritez pas la colère du Seigneur en manquant à purger ce corps, ainsi que vous le devez, et ne présentez pas une épée tranchante au lieu d'une viande salutaire. Si donc quelqu'un a perdu le sens jusques au point de s'approcher avec indignité de la sainte table, rejetez-le hardiment sans vous laisser ébranler par aucune crainte. Craignez Dieu et non pas les hommes. Car si vous craignez les hommes, les hommes mêmes que vous craindrez

se joueront de vous : mais si vous ne craignez que Dieu seul, les hommes mêmes vous révéreront.

Que si vous n'osez chasser les indignes de l'autel sacré, dites-le moi, et je ne permettrai pas qu'ils s'en approchent. Car je perdrai plutôt la vie que de donner le corps du Seigneur à celui qui en est indigne, et je souffrirai plutôt que l'on répande mon sang, que de présenter un sang si saint et si vénérable à celui qui n'est pas en état de le recevoir. Si quelqu'un s'approche indignement de cette table sans que vous le sachiez, ce n'est plus votre faute, pourvu que vous ayez auparavant appliqué tous vos soins à reconnaître ceux qui en sont dignes ou ne le sont pas. Je ne parle ici que des personnes que l'on connaît publiquement, et qui sont manifestement scandaleuses. Quand nous aurons accompli notre devoir à l'égard de ces personnes, Dieu nous fera connaître ensuite aisément les autres. Mais si nous admettons à la participation des saints mystères des personnes que nous savons être dans le crime, à quoi servirait que Dieu nous découvrît celles qui sont dans des crimes cachés ?

Je dis ceci, mes frères, non afin que nous bornions tout notre zèle à retrancher seulement et séparer de la communion ceux qui n'en sont pas dignes ; mais afin que nous travaillions encore à les corriger, à les rappeler dans leur devoir, et à prendre un soin particulier pour tout le monde. Car c'est ainsi que nous nous rendrons Dieu favorable, que nous multiplierons le nombre de ceux qui pourront communier dignement, et que nous recevrons les récompenses que Dieu rendra à notre vertu particulière, et au soin si charitable que nous aurons eu de nos frères. C'est ce que je vous souhaite par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIII.

« APRÈS CELA JÉSUS S'EN VINT EN UN LIEU APPELÉ GETHSEMANI, ET DIT A SES DISCIPLES : ASSEYEZ-VOUS ICI PENDANT QUE J'IRAI LA POUR PRIER. PUIS PRENANT AVEC LUI PIERRE ET LES DEUX FILS DE ZÉBÉDÉE, IL COMMENÇA D'ÊTRE DANS LA TRISTESSE ET DANS L'ABATTEMENT ; ET ALORS IL LEUR DIT : MON AME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT, DEMEUREZ ICI, ET VEILLEZ AVEC MOI ». (CHAP. XXVI, 36, 37, 38, JUSQU'AU VERSET 51.)

ANALYSE.

1. Jardin de Gethsemani, prière, agonie du Sauveur. — Sommeil des disciples.
2. Judas accomplit son crime.
3 et 4. Contre les avares — A quels excès de cruauté l'avarice porte les âmes qu'elle possède. — Que c'est inutilement que les riches cherchent de beaux ameublements. — Combien les maisons des pauvres sont préférables à celles des grands. — Que nous devons imiter Jésus-Christ dans l'amour qu'il a témoigné de la pauvreté.

1. Comme ces trois disciples étaient plus attachés à Jésus-Christ que tous les autres, il les prend avec lui, et il leur dit : « Asseyez-« vous ici pendant que j'irai là pour prier ». C'était son habitude de se retirer à l'écart pour prier : il le faisait pour nous apprendre à chercher, par son exemple, le repos et la tranquillité, lorsque nous nous appliquons à la prière. Il choisit donc ces trois disciples pour être près de lui, et il leur dit : « Mon âme est triste

« jusqu'à la mort ». Pourquoi ne mène-t-il pas aussi tous les autres? C'est parce qu'il craignait qu'ils ne tombassent dans l'abattement en le voyant dans une si grande tristesse. Il ne voulut en rendre témoins que ceux qui avaient vu sa gloire sur la montagne, et alors même il les laissa un peu loin de lui.

« Et s'en allant un peu plus loin, il se pros-« terna le visage contre terre, priant et disant: « Mon Père, s'il est possible que ce calice passe « loin de moi; toutefois, non ma volonté, « mais la vôtre (39). Ensuite étant venu vers « ses disciples, et les ayant trouvés qui dor-« maient, il dit à Pierre : Quoi! vous n'avez « pu veiller une heure avec moi (40)? Veillez « et priez, afin que vous ne tombiez point dans « la tentation : l'esprit est prompt, mais la « chair est faible (41) ». Ce n'est pas sans sujet qu'il s'adresse particulièrement à saint Pierre, quoique les autres fussent aussi endormis que lui. Il voulut le piquer ainsi par la raison que nous avons déjà rapportée, et lui reprocher sa tiédeur après tant de protestations qu'il avait faites de mourir pour lui. Mais comme tous les autres disciples avaient dit aussi bien que saint Pierre qu'ils mourraient plutôt que de le renoncer : « Tous ses disci-« ples », dit l'Evangile, « dirent la même « chose »; après avoir fait ce reproche en particulier à saint Pierre, il leur parle à tous pour leur représenter leur faiblesse, à eux qui, après avoir promis de mourir même avec lui, ne peuvent pas veiller durant une heure pour prendre part à la profonde tristesse de leur maître. Ils se laissent abattre de sommeil pendant que Jésus-Christ était dans une agonie qui faisait sortir une sueur de sang de tout son corps.

Le Fils de Dieu, mes frères, permit cette sueur si extraordinaire, afin qu'on reconnût visiblement que cette tristesse n'était point une fiction, et que les hérétiques ne pussent dire qu'il n'était triste qu'en apparence. Ce fut pour la même raison qu'un ange lui apparut pour le fortifier, et qu'il donna d'autres preuves si convaincantes de la crainte dont il était saisi, qu'il n'y a point de personne raisonnable qui les puisse faire passer pour un jeu et pour une feinte. Sa prière s'explique encore par les mêmes principes. Cette parole : « Que « ce calice, s'il se peut, s'éloigne de moi », montre l'humanité; mais celle-ci : « Néan-« moins, non ma volonté, mais la vôtre », fait voir la résignation d'une âme forte et vertueuse et nous apprend à obéir à Dieu en dépit des répugnances de la nature.

Comme il n'eût pas suffi pour instruire des esprits peu intelligents, de leur montrer seulement un visage empreint de tristesse, Jésus-Christ y joint des paroles. D'un autre côté, comme une démonstration en paroles eût été insuffisante aussi, si elle n'eût été appuyée d'une démonstration par les faits, Jésus-Christ unit les faits aux paroles afin de convaincre les plus opiniâtres qu'il s'est fait homme et qu'il est mort réellement. Si, malgré tant de preuves convaincantes, l'incrédulité de quelques-uns subsiste encore sur ce point, quelle n'eût pas été cette incrédulité en l'absence de ces preuves! Ainsi remarquez, mes frères, en combien de manières Jésus-Christ prouve, et par ses paroles et par ses actions, la vérité de la chair et de l'humanité qu'il a prise.

« Il vient donc à Pierre », et lui dit : « Quoi! « vous n'avez pu veiller une heure avec moi »? Ils dormaient tous, et il ne reprend que Pierre, pour lui reprocher sans doute cette présomption avec laquelle il venait de protester qu'il mourrait plutôt que de le renoncer jamais. Ce mot « avec moi » n'est pas mis non plus au hasard et il a bien aussi sa portée. C'est comme si le Sauveur disait : Vous n'avez pu veiller une heure avec moi, et vous pourriez mourir pour moi? On trouve encore la même intention et la même allusion dans ce qui suit : « Veillez « et priez afin que vous ne tombiez point dans « la tentation ». Il s'efforce par cet avis de les délivrer de la vanité, et de leur ôter cette enflure d'une vaine présomption pour leur inspirer l'humilité et la contrition du cœur, en leur apprenant qu'ils doivent rendre grâces à Dieu de tout, et lui attribuer le bien qu'ils font.

Cet avertissement, tantôt il l'adresse à saint Pierre, tantôt aux autres en général. Il dit à saint Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé « à vous cribler tous comme on crible le fro-« ment, mais j'ai prié pour vous ». Et il dit en général aux autres : « Priez afin que vous « n'entriez point dans la tentation ». Ainsi il a soin partout de réprimer leur orgueil, et de les tenir dans la crainte. Mais afin qu'il ne parût pas trop sévère, il adoucit ce qu'il avait dit par cette parole qu'il ajoute : « L'esprit est « prompt, mais la chair est faible ». Car, encore que vous désiriez mépriser la mort, la

chair néanmoins en a tant d'horreur, que vous ne le pourrez faire, si Dieu ne vous assiste de son Saint-Esprit. La même pensée se retrouve encore exprimée plus loin.

« Il s'en alla donc prier encore une seconde « fois en disant : « Mon Père, si ce calice ne « peut passer sans que je le boive, que votre « volonté soit faite (42) ». Il fait voir, dans cette prière, combien il était attaché à la volonté de Dieu, et combien nous devions travailler à nous y rendre conformes. « Il retourna ensuite « vers eux, et il les trouva dormant (43) ». Car, outre qu'ils étaient en pleine nuit, « leurs « yeux étaient encore appesantis par la tris- « tesse ».

« Et les quittant, il s'en alla encore prier « pour la troisième fois, usant des mêmes pa- « roles (44) ». Il prie par deux ou trois fois pour prouver qu'il était homme par cette triple prière ; car dans l'usage de l'Ecriture, ces sortes de répétitions sont une marque de vérité. C'est ainsi que Joseph dit à Pharaon : « Pour cet autre second songe qui vous est « apparu, ce n'est que pour vous confirmer la « vérité du premier ». (Gen, XLI, 32.) Dieu n'a permis cela qu'afin qu'il ne vous restât plus aucun doute. C'est pour cette raison que Jésus-Christ fait ici deux et trois fois la même prière, afin qu'on ne pût douter de la vérité de sa chair.

Mais pourquoi retourne-t-il encore la seconde fois à ses disciples ? Pour les reprendre de ce qu'ils étaient tellement plongés dans la tristesse qu'ils ne s'apercevaient même plus de sa présence. Il ne leur fait plus néanmoins de reproche, mais il se retire un peu ; montrant quelle était leur faiblesse, puisque même après la réprimande qu'il leur avait faite, ils n'en étaient pas plus vigilants. Et il est à remarquer qu'à la troisième fois il ne les réveille point, et qu'il ne les reprend plus, de peur de les troubler encore davantage : il se retire sans leur parler, et va prier encore, puis retournant à eux, il leur dit : « Dormez mainte- « nant et reposez-vous (45) ». Quoiqu'ils eussent alors plus besoin de veiller que jamais, il leur commande néanmoins de dormir pour leur témoigner qu'ils n'avaient pas même la force d'envisager les maux, et qu'ils fuyaient aussitôt qu'ils en sentaient les approches. Il leur marque encore, en leur ordonnant de dormir alors, qu'il n'avait aucun besoin de leurs secours, pour se délivrer des Juifs, et que de toute nécessité il devait être livré.

« Dormez maintenant et reposez-vous. Voici « l'heure qui est proche, et le Fils de l'homme « va être livré entre les mains des pécheurs ». Il montre encore par ces paroles qu'il ne lui arrivait rien dans cette rencontre que par une conduite admirable de sa sagesse. Car en disant « qu'il sera livré entre les mains des pé- « cheurs », il montre que sa mort n'était que l'effet de leurs crimes ; et qu'ainsi c'était son Père même qui l'abandonnait à la fureur des méchants, quoiqu'il fût l'innocence même.

2. « Levez-vous, allons : Celui qui me doit « trahir est bien près d'ici (46) ». Toutes ses paroles ne tendent qu'à faire comprendre à ses disciples que sa passion, sa croix et sa mort ne seraient point un effet de sa faiblesse ou de quelque nécessité dont il ne se pouvait dispenser s'il l'eût voulu ; mais seulement l'accomplissement d'un ordre établi de son Père par une providence admirable et auquel il s'était volontairement soumis. Car sachant que celui qui le devait trahir était proche, non-seulement il ne fuit pas, mais il va même au devant de lui. « Il parlait encore, lorsque Judas, « un des douze, arriva, et avec lui une grande « troupe de gens armés d'épées et de bâtons, « qui avaient été envoyés par les princes des « prêtres, et par les sénateurs du peuple juif « (47) ». Les honorables instruments pour des prêtres ! vous l'entendez, ils viennent avec des épées et des bâtons. Et avec eux, dit l'évangéliste, se trouvait Judas, l'un des douze. Il l'appelle encore une fois l'un des douze, la honte ne peut l'empêcher de l'appeler ainsi.

« Or, celui qui le trahissait leur avait donné « ce signal. Celui que je baiserai est celui que « vous cherchez : Saisissez-vous-en (48) ». Considérez, mes frères, combien ce disciple devait avoir l'âme noire et corrompue pour agir de la sorte. De quels yeux put-il alors regarder son maître ? ou de quelle bouche l'osa-t-il baiser ? Disciples malheureux, quels sont vos desseins ? quelles sont vos pensées ? qu'osez-vous entreprendre ? Et quel signal donnez-vous pour livrer votre maître ? « Or, celui qui le « trahit leur avait donné ce signal : Celui que « je baiserai », dit-il, « est celui que vous « cherchez : Saisissez-vous-en (48). Aussitôt, « venant à Jésus, il lui dit : Je vous salue, mon « maître, et il le baisa (49) ». Il se fiait en la douceur de Jésus-Christ, et il prenait pour marque de sa trahison un signal qui suffisait

lui seul pour le confondre et pour le rendre indigne de tout pardon, puisqu'il trahissait un maître qu'il savait lui-même être si bon et si doux. Mais pourquoi donnait-il ce signal aux Juifs ? Parce qu'il avait souvent vu que Jésus-Christ était passé sans être reconnu au milieu de ceux qui venaient pour le prendre. Ce qui néanmoins serait encore arrivé cette fois, s'il n'eut voulu se laisser prendre. C'est pour faire comprendre ceci à Judas, qu'il frappa d'aveuglement tous ces hommes. « Qui cherchez-« vous » ? leur demanda-t-il ; ils ne le connaissaient pas, et cependant ils avaient des lanternes et des flambeaux, et Judas avec eux. Lorsqu'ils eurent répondu « Jésus », il leur dit : « Je « suis celui que vous cherchez ». Mais il dit à Judas : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire « ici (50) ? » Après qu'il a fait voir quelle était sa force et sa puissance, il permet alors qu'on le prenne. Mais saint Luc marque que jusqu'au moment même où Judas commettait une action si noire, Jésus-Christ ne cessait point de l'avertir : « Judas », lui dit-il, « vous trahis-« sez le Fils de l'homme par un baiser » ? Et vous ne rougissez point de vous servir de ce signal pour accomplir votre perfidie ? Cependant ce reproche si modéré ne peut retenir ce cœur de pierre. Il le baise, et Jésus-Christ de son côté souffre ce baiser parricide, pour s'abandonner lui-même entre les mains des pécheurs.

« En même temps ils s'avancèrent, ils mi-« rent la main sur Jésus, et se saisirent de lui « (50) ». Ils le prirent la nuit même où ils avaient mangé la Pâque, tant ils étaient bouillants d'impatience et de fureur. Toute cette rage néanmoins eût été inutile et sans aucun effet, si Jésus-Christ n'eût permis qu'elle agît sur sa personne : mais cette condescendance du Sauveur n'excuse point la perfidie de Judas. Elle l'augmente au contraire et la redouble, puisque ce traître, ayant tant de preuves de la bonté de son maître, ne laissait pas de le traiter avec une dureté si inhumaine.

Que cet exemple, mes frères, nous inspire de l'horreur pour l'avarice, puisqu'elle inspire cette fureur à Judas, et qu'elle rend cruelles et impitoyables toutes les âmes qu'elle possède. Si l'avare n'épargne pas sa propre vie, comment pourrait-il épargner celle des autres ? On le voit tous les jours, cette passion est si furieuse, qu'elle va même au delà de cette rage que l'amour brutal inspire aux âmes dont il se rend maître. Rougissons, mes frères, lorsque nous voyons que tant de gens renoncent aux plaisirs infâmes plutôt par le mouvement de leur avarice, que par l'amour de Jésus-Christ, et par le désir d'être chastes.

Je ne cesserai jamais de parler contre ce vice. Car enfin dans quel dessein amassez-vous tant de richesses ? Pourquoi voulez-vous ainsi appesantir votre fardeau ? Pourquoi voulez-vous vous rétrécir vos liens, et vous resserrer vos chaînes ? Pourquoi voulez-vous vous accabler de nouveaux soins ? Croyez si vous voulez que l'or de toutes les mines du monde, et que tout l'argent qui est dans le sein de la terre est à vous. Regardez tout ce qu'il y a dans les trésors publics comme s'il vous appartenait ; si tout cela était à vous, qu'en auriez-vous autre chose que l'inquiétude de le garder ? Si vous craignez de telle sorte de toucher à ce que vous possédez déjà ; si vous le conservez aussi religieusement que s'il appartenait à des étrangers, combien seriez-vous plus avare si vous étiez encore plus riche ? Car plus un avare a de bien, plus il le ménage.

Mais je sais, me direz-vous, que je suis riche, et que tous ces biens sont à moi. Vous ne cherchez donc les richesses que pour satisfaire votre esprit, et non pour en user ? Les hommes, me direz-vous, m'en honorent davantage, et j'en suis plus craint. Dites plutôt que vous en êtes plus en butte aux riches et aux pauvres, aux voleurs et aux calomniateurs. Voulez-vous véritablement qu'on vous craigne, et qu'on tremble devant vous ? Retranchez d'abord tout ce qui peut donner prise aux hommes sur vous, et dont ceux qui s'efforcent de vous nuire peuvent se servir pour vous faire tort.

3. N'avez-vous jamais entendu ce proverbe : Que cent hommes ensemble ne peuvent dépouiller un seul homme nu ? Sa pauvreté est comme un rempart qui le défend contre toutes leurs violences ; et il n'y a point de roi, ni d'empereur qui le puisse vaincre. Tout le monde, au contraire, peut aisément nuire à l'avare, et non-seulement les hommes, mais les vers. Que dis-je, les vers ? le temps seul lui enlève ses trésors, et les consume par la rouille. Après cela, où est le plaisir et le repos d'esprit qu'on trouve dans les richesses ? Pour moi, je vous avoue que je n'y vois que des sujets d'affliction et de misère, des soins, des divisions,

des querelles, des piéges, des haines, des craintes, une avidité continuelle et insatiable, et un chagrin qui ne donne point de relâche. Un avare au milieu des richesses est, selon l'expression de l'Ecriture, comme un eunuque auprès d'une vierge, il brûle d'un feu qu'il ne peut éteindre. (Eccl. xx, 2.)

Qui pourrait dire tous les maux que ce vice entraîne, et qui sont comme sa suite inséparable? Combien l'avare est-il à charge à tout le monde? Combien ses domestiques le haïssent-ils? Combien ses voisins en ont-ils d'horreur? Combien les magistrats, combien les ministres, combien les riches et les pauvres, combien les fermiers et les laboureurs, combien sa femme même et ses enfants qu'il traite comme des esclaves, enfin combien tout le monde ensemble le déteste-t-il? Il se rend le jouet et la fable de tous les hommes. Il est le sujet de l'entretien et du divertissement de toutes les compagnies. On le raille et on le déchire partout.

Voilà l'état où se jette un avare; ou plutôt voilà un faible crayon et une ombre du véritable malheur dans lequel il se précipite, puisqu'il n'y a point de paroles qui le puissent égaler. Comparez avec cela les déplorables satisfactions qu'il retire de ses richesses. Je passe, dit-il, pour riche dans l'esprit du monde. Quel est ce misérable plaisir de passer pour riche, et de devenir en même temps l'objet de l'envie? Cette réputation n'est-elle pas un nom vain et une pure chimère qui n'a rien de réel et de véritable?

Vous me direz peut-être qu'il suffit que l'avare se contente, et qu'il se satisfasse dans cette pensée. Et moi je vous demande s'il lui est avantageux de se réjouir de ce qui le devrait faire pleurer, puisque ses richesses ne servent qu'à le rendre lâche, efféminé, et inutile à toute chose. Il n'ose entreprendre un voyage, il craint la mort infiniment plus que tous les autres. Il aime plus l'argent que la vie; il ne se plaît pas même à voir la lumière du soleil, ni la beauté de cet astre, parce qu'il ne devient pas plus riche en le regardant, et que ses rayons ne sont pas de l'or qu'il puisse serrer dans ses coffres.

Mais vous m'objecterez qu'on ne peut pas nier qu'il n'y en ait au moins plusieurs qui jouissent fort longtemps de leurs richesses, qui en usent avec plaisir, qui sont toujours dans les délices et dans les festins, et qui tâchent de satisfaire leur sensualité en toute chose. Ce sont certainement ceux qu'on doit regarder comme les plus misérables, et je les plains encore plus que ces avares qui se contentent de posséder leurs richesses sans en user. Ces derniers s'abstiennent au moins de tous les autres vices, et ils ne s'attachent qu'au seul amour de l'argent qui les dominent, au lieu que les autres, outre cet amour insatiable pour l'argent dont ils brûlent, sont encore les esclaves de beaucoup de vices qui sont autant de tyrans auxquels ils sont forcés d'obéir.

« Ils servent leur ventre », comme dit saint Paul, et ils s'en font un Dieu; ils se plongent dans les plaisirs, et ils s'abandonnent à toutes sortes d'excès. Ils donnent leur bien à des infâmes et à des prostituées. Le soin d'avoir une table magnifique est la plus grande de leurs affaires. Ils se font suivre partout d'une troupe de flatteurs. Ils s'abandonnent à toutes sortes de passions, dont le déréglement ruine la nature et remplit leur corps et leur âme d'une infinité de maladies. Ils ne se servent jamais des choses pour la seule nécessité, ils en passent toujours les bornes, et ils ne travaillent par ce luxe et par ces superfluités qu'à se perdre sans ressource, et pour ce monde et pour l'autre. Ils tombent par cette recherche si raffinée de leurs délices dont ils croient ne pouvoir se passer, dans la même erreur où tombent ces personnes qui font de grandes dépenses pour s'embellir, et qui croient que ces profusions sont nécessaires.

Mais celui-là seul, mes frères, est véritablement dans le plaisir et est véritablement riche, qui est le maître de ses richesses, et qui en sait user sagement. Les autres ne sont que les esclaves de leurs biens, et ils ne s'en servent que pour nourrir leurs passions, et pour multiplier leurs maux et leurs maladies. Où sera donc la paix et le repos dans cette âme toujours troublée, toujours tourmentée de ses passions? Si les richesses trouvent un homme peu sensé et peu solide, elles lui gâtent tout à fait l'esprit; et si elles le trouvent un peu déréglé, elles le rendent entièrement vicieux.

Vous me direz peut-être : A quoi sert la sagesse, lorsqu'on n'a rien? Que sert au pauvre d'être prudent puisqu'il est pauvre? Je ne m'étonne pas de cette demande. Je sais que ceux qui n'ont point d'yeux ne peuvent voir la beauté de la lumière. Salomon dit que « le « Sage a autant d'avantage sur l'insensé que

« la lumière en a sur les ténèbres ». (Eccl. II, 13.) Comment peut-on instruire quelqu'un qui est dans un si profond aveuglement ? Car l'avarice est une sorte de nuit qui obscurcit toutes choses, ou plutôt qui les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. Un homme qui serait dans des ténèbres épaisses, ne pourrait discerner la beauté d'un vase très-précieux, ou le prix des diamants ou des étoffes de pourpre qu'on lui montrerait. L'avare de même ne peut comprendre la beauté des choses spirituelles. Renoncez donc à cette passion, et vous commencerez alors à juger équitablement des choses, et selon ce qu'elles sont en elles-mêmes. C'est ce qu'on ne peut bien faire que lorsqu'on est pauvre. Ce qui paraît être quelque chose et n'est rien en effet, ne trahira son néant en aucun autre état aussi bien que dans celui d'une vertueuse pauvreté.

4. Mais quelle est cette frénésie qui fait que vous avez horreur des pauvres, et qui vous fait dire que leur pauvreté est la honte et de leur vie et de leur maison ? Dites-nous donc, je vous prie, quelle est cette infamie que la pauvreté apporte avec elle, et en quoi la maison du pauvre est déshonorée. Ses lits à la vérité ne sont pas d'ivoire, ses vases ne sont pas d'argent ni d'une matière précieuse. Tout y est de terre ou de bois. Mais c'est en cela même que consiste la gloire de sa maison. Le mépris de tout cet ornement extérieur fait que l'âme s'applique tout entière à elle-même, et qu'elle met tous ses soins à devenir belle et précieuse aux yeux de Dieu. Lorsqu'un homme au contraire est tout occupé des choses de ce monde, il témoigne dès-là une bassesse dont tout homme sage devrait rougir.

C'est au contraire dans les maisons des riches qu'on ne voit rien de beau ni rien d'honnête aux yeux de la foi. Car, à quoi ressemblent ces tapisseries relevées d'or et de soie, ces lits d'argent et ces autres ornements si précieux, sinon à la magnificence et aux décorations des théâtres ? Qu'y a-t-il donc de plus indigne d'un chrétien, que de rendre sa maison semblable à une salle de bal et de comédie ? Ainsi, les maisons des riches ressemblent à des théâtres, et celles des pauvres sont semblables à celle de l'apôtre Paul ou du patriarche Abraham. Après cela, peut-on douter lesquelles de ces maisons nous doivent paraître plus belles et mieux parées ?

Pour mieux comprendre ceci, je vous prie d'entrer en esprit, et par la pensée dans la maison de Zachée, et de considérer de quelle manière il l'orna lorsque Jésus-Christ y devait entrer. Il n'alla point emprunter de ses voisins leurs plus magnifiques meubles. Il ne s'empressa point de tirer de ses coffres de riches tapisseries. Il ne voulut point d'autres ornements pour recevoir Jésus-Christ, que ceux qui plaisent à Jésus-Christ : « Je donne », dit-il, « la moitié de mes biens aux pauvres ; « et je rends au quadruple tout ce que j'ai « pris ». (Luc, XIX, 7.) Parons de cette manière nos maisons, mes frères, pour mériter d'y recevoir le Sauveur. Nous ne pouvons lui rien préparer qui lui plaise davantage. Ces ornements, dont je vous parle, ne se font que dans le ciel. C'est de là qu'ils descendent sur la terre ; et partout où ils se trouvent, là se trouve aussi le Roi du ciel. Si vous pensez à quelque autre magnificence, et à ce luxe qui ne satisfait que les yeux, c'est le démon et ses anges que vous recevez dans votre cœur.

Lorsque le même Sauveur alla chez Matthieu, qui était encore publicain, que fit celui-ci pour se préparer à le recevoir, sinon de commencer à s'orner au dedans de lui-même par une charité ardente, qui le porta à quitter tout pour suivre le divin Maître ? (Matth. IX, 10.) Ainsi, Corneille le Centenier orna sa maison, non par les pierres précieuses, mais par les prières et par les aumônes : et ces ornements lui ont mérité un palais dans le ciel, où il habite éternellement. (Act. X, 4.) Une maison n'est point méprisable parce qu'on y voit des vases pauvres, des meubles mal arrangés, des lits en désordre, des murailles nues et toutes noircies de fumée. Mais ce qui la déshonore véritablement, c'est le déréglement de ceux qui l'habitent. Jésus-Christ nous a assez persuadés de cette vérité, lorsqu'il n'a pas dédaigné d'entrer dans de pauvres cabanes, et dans des maisons de boue, quand ceux qui y demeuraient étaient riches en vertus ; au lieu qu'il fuit les maisons des méchants et des impies, quand elles seraient toutes pleines d'or. Peut-on nier donc que le lieu où Dieu même habite ne soit préférable à tous les palais du monde ? et que les maisons des méchants, quelque magnifiques qu'elles soient, sont au contraire devant Dieu comme des amas de boue et des lieux d'ordure et d'infection ?

Je dis ceci, mes frères, non pas des riches qui usent bien de leurs richesses, mais de ces

riches avares qui volent et qui pillent tout le monde. On ne travaille jamais dans ces maisons à satisfaire simplement le nécessaire. On donne tout au luxe et aux plaisirs. Mais ceux d'entre les riches qui sont sages ne font point ces dépenses superflues. C'est pour ce sujet, mes frères, qu'il n'est point marqué que Jésus-Christ soit entré dans les palais des princes. Il a fui ces maisons superbes des rois de la terre, et il a été chercher des maisons de publicains, et des cabanes de pécheurs.

Si vous voulez donc attirer Jésus-Christ chez vous, travaillez à orner votre maison par l'aumône, par la prière, par les supplications, et par les veilles. Ce sont là les ornements qui plaisent au Roi que nous servons. Les autres ne plaisent qu'au démon qui est l'ennemi de Jésus-Christ. Ainsi, que les chrétiens ne rougissent plus de voir leurs murailles nues, puisque lorsque leurs maisons sont sans ces ornements extérieurs, ils les parent beaucoup mieux par la sainteté de leur vie. Que les riches au contraire ne se glorifient point de leurs meubles somptueux, mais qu'ils en rougissent plutôt, et qu'ils préfèrent à leurs bâtiments magnifiques une petite cabane, puisque c'est là qu'ils mériteront de recevoir Jésus-Christ en cette vie, et d'être reçus de lui dans l'autre, par la grâce et par la miséricorde du même Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIV.

« ALORS UN DE CEUX QUI ÉTAIENT AVEC JÉSUS, METTANT LA MAIN A L'ÉPÉE, ET FRAPPANT UN DES GENS DU GRAND PRÊTRE, LUI COUPA L'OREILLE. JÉSUS LUI DIT : REMETTEZ VOTRE ÉPÉE EN SON LIEU ; CAR TOUS CEUX QUI PRENDRONT L'ÉPÉE, PÉRIRONT PAR L'ÉPÉE ». (CHAP. XXVI, 51, 52, JUSQU'AU VERSET 67.)

ANALYSE.

1. Ce que signifient ces deux glaives dont il est question dans le XXVI^e^ chapitre de saint Matthieu et dans les autres évangélistes ; comment ils se trouvaient là et pourquoi Jésus-Christ permet à ses disciples de les prendre.
2. Dans leur préoccupation à chercher le moyen de se défaire de Jésus-Christ en le mettant à mort, Caïphe et les autres prêtres juifs avaient oublié de manger la Pâque au temps prescrit.
3 et 4. Caïphe, dans un mouvement d'indignation feinte, déchire ses vêtements et obtient du conseil la condamnation de Jésus-Christ. — Combien il est avantageux à un chrétien de céder à celui qui lui fait violence, et de souffrir d'être vaincu. — Que la patience est la plus grande de toutes les victoires. — Exemple du patriarche Joseph.

1. Quel est, mes frères, ce disciple qui frappa un des gens du grand prêtre, et qui lui coupa l'oreille? Saint Jean le nomme, et nous dit que ce fut saint Pierre, car cette action était l'effet de son zèle et de sa chaleur ordinaire. On peut se demander ici pourquoi les disciples avaient des épées, puisqu'on ne peut douter qu'ils n'en eussent, tant par la circonstance de ce serviteur blessé, que par la réponse qu'ils firent à Jésus-Christ, lorsqu'étant interrogés s'ils avaient avec eux quelque épée, ils lui répondirent qu'ils en avaient deux. Mais pourquoi Jésus-Christ leur permettait-il d'en porter? Car saint Luc marque qu'il dit à ses disciples : « Quand je « vous ai envoyés sans bourse, sans sac, sans « souliers, avez-vous manqué de quelque « chose »? Et lorsqu'ils lui eurent répondu que non, il leur dit : « Que celui maintenant « qui a une bourse, ou un sac, les prenne ; et « que celui qui n'en a point, vende son man- « teau pour acheter une épée ». (Luc, XXII, 36.) Ils répondirent à cela qu'ils en avaient deux,

à quoi le Fils de Dieu répliqua : « Cela suf-« fit ».

Pourquoi leur parlait-il alors d'épées, sinon pour leur faire mieux comprendre qu'il allait être bientôt livré ? Ce n'était que pour les assurer que son heure était proche, qu'il leur commanda de prendre avec eux une épée, et non pour les exhorter à s'en servir. Pourquoi voulait-il aussi qu'ils eussent alors une bourse? C'était pour leur témoigner qu'ils devaient à l'avenir prendre soin d'eux-mêmes. Il les soutenait lui seul dans les commencements, parce qu'ils étaient faibles, mais il les traite maintenant comme de petits oiseaux que la mère fait sortir du nid, lorsqu'ils commencent à avoir des aîles, afin qu'ils s'en servent à l'avenir, et qu'ils cherchent eux-mêmes leur nourriture. Et pour leur faire voir plus clairement que ce n'était point par faiblesse ou par impuissance qu'il se déchargeait de ce soin pour les en charger eux-mêmes, il rappelle à leur mémoire tout ce qui s'était passé : « Quand je « vous ai envoyés », dit-il, « sans sac, sans « bourse et sans souliers, avez-vous manqué de « quelque chose » ? Il veut qu'ils demeurent persuadés de son amour envers eux, et qu'ils reconnaissent, dans ce changement de sa conduite, sa tendresse et sa puissance ; en ce que d'abord il les a soutenus comme il a fait en prévenant tous leurs besoins; et en ce que dans la suite, il les a peu à peu rendus capables de se soutenir eux-mêmes.

Mais comment ces épées se trouvaient-elles là? C'est parce qu'ils sortaient de la cène, où, à cause de la cérémonie de l'Agneau, ils devaient avoir des glaives. Et comme ils avaient ouï dire que l'on conspirait contre leur maître, ils les prirent avec eux comme pour s'en servir au besoin, et pour le défendre. C'était la seule raison pour laquelle ils étaient armés alors de ces épées. C'est pourquoi Jésus-Christ fit un sévère reproche à saint Pierre, lorsqu'il s'en servit en frappant un des gens du grand prêtre, quoiqu'il n'eût point d'autre dessein en le frappant que de défendre son maître qu'il aimait avec ardeur.

Jésus-Christ ne put souffrir qu'on eût ainsi blessé ce serviteur du grand prêtre, il le guérit à l'heure même par un grand miracle, qui suffisait seul pour témoigner d'un côté quelle était la douceur et la puissance de ce divin Maître, et pour nous donner lieu de l'autre de connaître quel était l'amour et l'humilité de ce disciple. Car comme il n'avait tiré l'épée que par l'amour extrême qu'il avait pour le Sauveur, il la remit dans le fourreau par soumission dès que Jésus-Christ lui eut dit : « Remettez votre épée en son lieu » (Luc, XXII, 49). Saint Luc dit que les apôtres demandèrent à Jésus-Christ s'ils tireraient l'épée pour frapper, mais que Jésus-Christ les empêcha de le faire, et qu'il guérit celui qui était déjà blessé ; faisant en même temps une réprimande sévère à saint Pierre, afin que les autres ne pensassent point à l'imiter : « Tous ceux », dit-il, « qui frapperont de l'épée, mourront par « l'épée ». Il donne ensuite la raison de cette défense qu'il leur fait :

« Pensez-vous que je ne puisse pas prier « mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de « douze légions d'anges (53) ? Comment donc « s'accompliront les Ecritures, où il est dit « qu'il en doit être ainsi (54) »? Il arrête par ces paroles la passion de ces disciples, en leur faisant voir qu'il ne se faisait rien alors qui n'eût été prédit par les Ecritures. C'est pour la même raison qu'il avait auparavant prié par trois fois, afin que ses disciples reconnaissant si visiblement la volonté de Dieu dans ce qui lui arrivait, ils s'y soumissent avec moins de peine. Ainsi, il les console par une double considération, en leur faisant voir d'un côté les maux que souffriraient un jour ceux qui lui tendaient ce piége : « Tous ceux », dit-il, « qui « prendront l'épée périront par l'épée » : et en leur montrant de l'autre, combien il acceptait volontairement ces souffrances si rudes auxquelles il s'offrait lui-même, puisque s'il ne les eût pas voulu souffrir, il n'avait qu'à s'adresser à son Père, pour rendre inutile toute la fureur de ses ennemis : « Pensez-vous que « je ne puisse pas prier mon Père, et il « m'enverrait aussitôt plus de douze légions « d'Anges » ?

Pourquoi ne dit-il pas plutôt : Croyez-vous que je ne puisse perdre moi-même tous mes ennemis ? C'est parce que ses apôtres n'avaient pas encore une idée assez haute de sa puissance. Ils étaient bien plus disposés à croire que ce secours dont il parlait lui pourrait venir de son Père, surtout après ces paroles qu'ils venaient d'entendre : « Mon âme est triste jus-« qu'à la mort : Mon Père, que ce calice s'éloi-« gne de moi » ; en outre il avait été vu dans une agonie qui lui fit répandre une sueur de sang, et dans laquelle un ange le vint sou-te-

nir. Comme donc en ce moment ce qu'il faisait, laissait plus voir en lui l'homme que le Dieu, s'il eût dit à ses apôtres qu'il pouvait perdre ces troupes qui le venaient prendre, ceux-ci ne l'eussent pas pu croire.

C'est pourquoi il leur dit modestement : « Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon « Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze « légions d'Anges » ? (IV Rois, XIX, 35.) Si un seul ange autrefois eut la force de tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes armés, était-il besoin de douze légions d'anges contre un millier d'hommes? Nullement; mais il parle ainsi pour s'accommoder à la frayeur de ses disciples et à leur faiblesse; car ils étaient à demi-morts de frayeur. Il s'appuie même sur l'autorité des Ecritures, en disant : « Comment « donc s'accompliront les Ecritures, où il est « dit qu'il en doit être ainsi » ? Il ne pouvait leur dire rien de plus puissant pour leur ôter la pensée de le défendre : Puisque cela, leur dit-il, est ordonné et marqué même dans l'Ecriture, pourquoi voulez-vous vous y opposer? Mais, pendant qu'il parle de la sorte à ses apôtres, voyons ce qu'il dit à ces troupes qui le prennent.

2. « Vous êtes venus à moi comme à un vo- « leur avec des épées et des bâtons pour me « prendre : j'étais tous les jours assis au mi- « lieu de vous, enseignant dans le Temple, et « vous ne m'avez point pris (55) ». Voyez en combien de manières il tâche de les faire rentrer en eux-mêmes. Il les renverse tous par terre, il guérit la plaie de ce serviteur. Il les menace de les faire périr par l'épée, et accompagne cette menace d'un miracle, afin qu'ils en doutent moins. Ainsi, il leur fait voir par ce qu'il fait sur-le-champ, et par ce qu'il leur prédit de l'avenir, quelle est sa puissance, afin qu'ils n'attribuent point sa prise à leur propre force. C'est pourquoi il ajoute : « J'étais tous « les jours au milieu de vous, enseignant dans « le temple, et vous ne m'avez point pris »; pour leur faire remarquer dans ces paroles qu'ils ne l'avaient pris dans ce moment que parce que lui-même le leur avait permis.

Il ne leur parle que de ses prédications, et non point de ses miracles, de peur qu'ils ne crussent qu'il leur parlait de ces choses par vanité. Vous ne m'avez point pris, leur dit-il, lorsque je vous enseignais, et vous venez m'attaquer lorsque je suis dans le silence. J'étais tous les jours dans le temple sans que personne m'arrêtât : et vous me venez chercher maintenant au milieu de la nuit, dans un lieu secret et solitaire. Qu'aviez-vous besoin d'armes pour prendre quelqu'un qui était tous les jours au milieu de vous? Il prouve par toutes ces paroles que s'il ne se fût offert volontairement à la mort, ses ennemis n'auraient jamais eu de pouvoir sur lui. Car si lorsqu'ils l'avaient entre leurs mains, et qu'ils le tenaient au milieu d'eux, ils ne pouvaient néanmoins le prendre; n'est-il pas visible qu'ils n'eussent pas eu alors plus de pouvoir sur sa personne, s'ils ne l'avaient reçu de lui-même? Enfin l'évangéliste fait voir clairement pourquoi les choses se passaient de la sorte, et lève toute ambiguité lorsqu'il dit : « Tout cela s'est « fait afin que l'Ecriture et les prophéties fus- « sent accomplies (56) ». Considérez, mes frères, qu'au moment même où l'on prenait le Fils de Dieu, il n'avait point d'autre pensée que de faire du bien à ceux même qui l'outrageaient. Il les guérit, il leur prédit des choses terribles, il les menace de l'épée, il leur montre combien il s'offrait volontairement à la mort. Et il fait voir qu'il n'avait qu'une même volonté avec son Père, en disant qu'il fallait accomplir les Ecritures.

Mais d'où vient qu'ils ne le prirent pas dans le Temple? C'était parce qu'ils craignaient le peuple. C'est pour cette raison que Jésus-Christ se retire de lui-même, qu'il va dans un lieu plus propre pour sa prise, et qu'il leur donne un temps et une heure favorable, afin de leur ôter jusqu'au dernier moment de sa vie tout prétexte de s'excuser à l'avenir. Car comment celui qui s'offrait lui-même pour être pris, afin d'accomplir les Ecritures, eût-il pu être contraire à Dieu en aucune chose?

« Alors ses disciples l'abandonnant s'enfui- « rent tous (56). Mais ceux qui s'étaient saisis « de Jésus l'emmenèrent chez Caïphe qui était « grand prêtre, où les docteurs de la Loi et « les sénateurs étaient assemblés (57) ». Lorsque les Juifs prenaient Jésus-Christ, et qu'ils le liaient, ses disciples ne s'enfuyaient point encore; mais lorsqu'ils voient le Sauveur parler ainsi à ces troupes, et que, sans rien faire pour se défendre, il s'offre de lui-même pour être pris, et pour accomplir les Ecritures; c'est alors qu'ils s'enfuient tous pendant que les soldats mènent Jésus chez Caïphe.

« Or, Pierre le suivait de loin jusqu'à la « cour de la maison du grand prêtre, et y étant

« entré il était assis avec les gens pour voir la « fin de tout ceci (58) ». Il faut reconnaître ici que l'amour de ce disciple pour son maître était grand, puisqu'il n'était point épouvanté lorsque les autres fuyaient, et qu'il suivait Jésus-Christ jusqu'en la maison du grand prêtre. Saint Jean en fit autant, il est vrai, mais il faut remarquer qu'il était connu du Pontife. Ces troupes donc mènent Jésus-Christ au lieu où les prêtres étaient assemblés, afin de ne rien faire que par leur avis. C'est pour ce sujet qu'ils s'étaient trouvés chez Caïphe, qui était le grand prêtre cette année-là. Ils passèrent cette nuit chez lui sans se mettre beaucoup en peine de la célébration de la Pâque : « Et lorsque le matin fut venu, ils n'en- « trèrent point dans le prétoire », comme dit saint Jean, « afin qu'ils ne fussent point im- « purs, et qu'ils pussent manger la Pâque ».

Ceci nous peut donner lieu de croire qu'ils violèrent peut-être la Loi à cause de la passion ardente qu'ils avaient de faire mourir Jésus-Christ, et qu'ils différèrent la Pâque à un autre jour. Car Jésus-Christ certainement n'avait point violé les ordonnances de la Loi dans la célébration de cette cérémonie légale, mais ces hommes hardis et accoutumés à violer les lois de Dieu en mille rencontres, après avoir tenté inutilement tant de fois de faire cette prise, voyant tout d'un coup une occasion favorable pour ce détestable dessein qu'ils souhaitaient tant de pouvoir faire réussir, ne firent point peut-être de difficulté de remettre la Pâque à un autre jour, pour trouver moyen de satisfaire ainsi leur cruauté.

Ils s'assemblent tous plutôt pour exécuter que pour prendre cette résolution qui était déjà formée. Ils font quelques informations à la hâte, et quelques recherches pour sauver les apparences, et pour couvrir au moins leur homicide de quelque prétexte, et de quelques formalités de justice. Les faux témoins qu'on faisait paraître, se contredisaient et se combattaient l'un l'autre, et tout était si plein de trouble et de tumulte, qu'il était visible, même pour les moins intelligents, que tout ce qui se faisait alors n'était qu'un fantôme et une fiction de jugement.

« Cependant les premiers des prêtres, les « sénateurs, et tout le conseil, cherchaient un « faux témoignage contre Jésus pour le faire « mourir (59). Et ils n'en trouvaient point, « quoique plusieurs faux témoins se fussent « présentés. Enfin il vint deux faux témoins qui « dirent (60) : Celui-ci a dit : Je puis détruire le « temple de Dieu, et le rebâtir trois jours après « (61) ». Il est vrai que le Sauveur avait dit qu'il le rétablirait en trois jours ; mais il n'avait pas dit qu'il le détruirait, mais « détrui- « sez-le ». Et il ne parlait pas du temple matériel, mais « de son corps ». Que fait à cela le grand prêtre ? Il veut engager Jésus-Christ à répondre et à donner prise sur lui par ses paroles : « Alors le grand prêtre se levant lui « dit : Vous ne répondez rien à ce que ceux- « ci déposent contre vous (62) ? Mais Jésus se « taisait (63) ». Il était inutile de répondre, puisqu'il n'y avait personne qui voulut écouter. Il n'y avait qu'un simulacre de jugement. Et ce concile n'était en effet qu'une assemblée d'homicides et de voleurs.

« Et le grand prêtre lui dit : Je vous conjure « par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes « le Christ Fils de Dieu (63). Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit : Mais je vous déclare que vous « verrez un jour le Fils de l'homme assis à la « droite de la Majesté de Dieu, et venant dans « les nuées du ciel (64). Alors le grand prêtre « déchira ses vêtements, en disant : Il a blas- « phémé. Qu'avons-nous besoin de témoins ? « Vous venez d'entendre son blasphème (65) ». Il fait ce geste pour donner plus de force à ce qu'il dit et pour joindre l'action à la parole. Cette parole de Jésus-Christ les ayant remplis de terreur, ils firent envers lui ce qu'ils firent ensuite envers son premier martyr Etienne, lorsqu'ils se bouchèrent les oreilles pour ne le point écouter. Ce grand prêtre agit ici de même. Mais quel était le blasphème dont il l'accuse ? Jésus-Christ leur avait dit ailleurs en pleine assemblée ces paroles du psaume : « Le « Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez- « vous à ma droite » (Ps. CIX) : et l'explication qu'il leur donna les remplit d'une telle confusion qu'ils n'osèrent plus l'interroger ni le contredire.

3. Pourquoi donc disaient-ils ici « qu'il blas- « phémait » ? Et pourquoi Jésus-Christ leur fit-il cette réponse, sinon pour leur ôter toute excuse ? C'est pour cette raison que jusqu'au dernier jour de sa vie il disait ouvertement qu'il était le Christ, qu'il était assis à la droite de son Père, et qu'il devait venir encore pour juger le monde, montrant par toutes ces circonstances l'union parfaite qu'il avait avec son Père. Le grand prêtre, ayant donc déchiré

ses vêtements, interroge les autres, et leur dit : « Que vous en semble? Ils répondirent : Il a « mérité la mort (66) ». Il ne veut pas prononcer de lui-même l'arrêt de mort contre Jésus-Christ, mais il veut adroitement le faire prononcer par les autres, en essayant de leur montrer qu'il était manifestement coupable, et qu'il était tombé dans un blasphème visible. Il ne doutait pas que si l'on examinait l'affaire à fond, et dans les formes ordinaires de la justice, son innocence ne fût bientôt reconnue. C'est pourquoi il veut qu'il soit condamné entre eux, et il prévient même leur jugement, en disant : « Vous avez vous-mêmes « ouï le blasphème qu'il a dit » : Il veut les presser, et arracher d'eux ce cruel arrêt qu'il en attendait. Et, en effet, ils répondent tous : « Il est coupable de mort ». Ainsi, ils étaient eux-mêmes les accusateurs, les témoins, les examinateurs et les juges : eux seuls tenaient lieu de tout.

Mais comment ne s'avisaient-ils pas ici de l'accuser d'avoir violé le sabbat? C'est parce qu'il leur avait fermé la bouche une infinité de fois sur ce sujet, outre qu'ils voulaient le condamner sur ce qu'il leur disait à l'heure même qu'on lui faisait son procès. Le pontife anime tous les esprits en déchirant ses vêtements. Il excite leur colère et leur animosité, et quand il a réuni tous les suffrages contre ce prétendu coupable, il le renvoie à Pilate, comme ayant été condamné légitimement. Tant il est vrai qu'ils n'oubliaient rien pour colorer leur injustice, et pour mêler l'adresse à la violence. Lorsqu'ils sont au contraire devant Pilate, ils ne disent rien de semblable : « Si ce n'était un méchant homme », disent-ils, « nous ne vous l'aurions pas livré » : voulant ainsi le faire punir comme s'il était coupable de crimes publics et scandaleux.

Mais pourquoi ne le faisaient-ils pas plutôt assassiner en secret que de chercher tant de détours pour le perdre? C'est parce qu'ils voulaient le décrier publiquement, et noircir éternellement sa mémoire. Et comme tout le peuple le révérait extraordinairement, et qu'il avait été ravi d'admiration par sa doctrine et par ses miracles, ces implacables ennemis voulaient qu'il mourût comme un criminel pour lui faire perdre en même temps l'honneur et la vie. Jésus-Christ ne s'opposa point à leur dessein, et il se servit au contraire de leur malice pour établir la vérité de sa mort. Car sa passion et sa croix étant devenues manifestes à tout le monde, il en a tiré un autre effet que celui auquel ils s'étaient attendus. Ils voulurent le faire mourir publiquement pour le couvrir d'infamie; il a rendu au contraire sa mort le principe de sa gloire. Et comme après avoir dit : « Tuons-le, de peur que les Romains « ne viennent et ne détruisent notre ville » (Jean, II, 48), ils l'ont tué, et leur ville a été détruite : ainsi, après l'avoir crucifié pour le déshonorer, sa croix n'a servi qu'à le faire adorer dans toute la terre.

Pilate leur déclare qu'ils avaient la puissance de faire mourir Jésus-Christ par eux-mêmes : « Prenez-le, vous autres », dit-il, « et « jugez-le selon votre loi ». (Jean, XVIII, 31.) Mais ils voulaient qu'il mourût comme un méchant, comme un criminel d'Etat, comme un tyran et un usurpateur, et comme un factieux et un rebelle. Ils veulent rendre sa mort la plus honteuse qu'ils peuvent. Ils affectent de le mettre entre deux voleurs. Ils disent à Pilate : « N'écrivez point qu'il est le roi des « Juifs; mais qu'il a dit qu'il était le roi des « Juifs ». Tout cela se fit pour prouver mieux la vérité de sa mort, de sorte qu'il ne reste plus aux Juifs la moindre excuse ni le moindre prétexte pour se couvrir. Cette garde même si soigneuse du sépulcre, et ces sceaux qu'ils y firent mettre, n'étaient-ils pas une preuve suffisante pour faire paraître la vérité avec éclat? Ne font-ils pas aussi le même effet par leurs outrages et par leurs insultes? Tant il est vrai que rien n'est plus faible que l'imposture, qu'en voulant s'établir elle se détruit, et qu'elle se perd par ses propres armes. C'est ce qui est arrivé aux Juifs. Ils croyaient avoir vaincu Jésus-Christ, et ils n'ont trouvé après sa mort que leur malheur, leur ruine, et une éternelle confusion. Jésus-Christ, au contraire, paraîtra vainqueur, et sa croix est devenue le trophée de son innocence, la marque de son pouvoir et la source de sa gloire.

Ne cherchons donc point, mes frères, à vaincre toujours, et ne craignons point quelquefois d'être obligés de céder. Il y a des rencontres dans lesquelles il est dangereux d'avoir l'avantage, il y en a d'autres dans lesquelles il est même utile d'être vaincu. Celui qui, dans un transport de colère, outrage impitoyablement un homme, paraît alors avoir le dessus, mais c'est en effet lui-même qui est vaincu par sa propre passion, et qui se blesse lui-

même à mort. C'est celui qui souffre courageusement cette injure, et qui garde la patience dans ces outrages qui demeure véritablement victorieux. L'un n'a pu vaincre sa passion, et l'autre a vaincu son ennemi. L'un a cédé à sa propre faiblesse, et l'autre a guéri celle de son frère. Non-seulement il n'a point brûlé lui-même, mais il a encore éteint le feu qui brûlait les autres. Que s'il eût été jaloux de cette victoire apparente, au lieu de rechercher celle qui est solide et véritable, il eût succombé sans doute, et en résistant à la passion de son ennemi, il l'eût rendue plus forte et plus invincible. Ainsi ils auraient été renversés tous deux comme des femmes ou des enfants qui se querellent et qui se battent. Mais celui qui agit chrétiennement dans ces occasions, ne tombe point dans ce désordre; il se dresse et s'érige à lui-même et à son frère un riche trophée sur les ruines de la colère.

4. Vous voyez donc qu'il ne faut pas toujours désirer d'avoir l'avantage sur un autre. Celui qui offense un autre homme paraît avoir le dessus sur lui; mais cette victoire lui est funeste. Si, au contraire, celui qui a été offensé souffre l'injure avec patience, sa patience sera sa couronne. C'est pourquoi il est souvent plus glorieux d'être vaincu que de vaincre, et alors c'est gagner la victoire que de la céder. Quand nous souffrons qu'on nous ravisse notre bien, qu'on nous frappe, qu'on nous porte envie, et que nous ne cherchons point à nous venger de ces injures, nous pouvons dire alors que nous sommes véritablement victorieux de notre ennemi. Mais pourquoi parler ici de la victoire qu'on remporte sur l'avarice et sur l'envie, puisque celui qui est livré au martyre, que l'on bat de verges, que l'on déchire avec les ongles de fer, et que l'on fait mourir cruellement, est le vainqueur de ceux mêmes qui lui font souffrir ces violences.

Dans les guerres des hommes, celui qui succombe sous son ennemi en est vaincu; mais parmi les chrétiens, celui qui cède de bon cœur à son ennemi, et qui souffre son injustice est véritablement victorieux. Notre gloire est de ne faire de mal à personne, et de souffrir celui qu'on nous fait. La plus grande de toutes les victoires est celle qui se gagne par la patience. Cette disposition est l'ouvrage de Dieu seul, et plus elle est contraire à la nature et à l'inclination humaine, plus elle témoigne la malignité de celui qui veut vaincre de cette manière. C'est ainsi que les rochers brisent les flots qui viennent fondre sur eux. C'est ainsi que les plus grands saints se sont le plus signalés par leur courage, et ont triomphé par leur douceur de la victoire de leurs ennemis.

Vous n'avez point besoin pour cela d'un grand effort, ni d'un grand travail. Dieu met lui-même la victoire entre vos mains, et il veut que vous la remportiez non par la difficulté d'un combat, mais par la facilité de la patience. Ne vous préparez donc point à résister à votre ennemi, et cela seul vous fera gagner la victoire. Ne combattez point contre ceux qui vous attaquent, et vous en serez vainqueur. C'est là sans doute le moyen le plus facile et le plus assuré, pour vous mettre au-dessus de vos adversaires. Pourquoi vous déshonorez-vous vous-même, en donnant lieu à votre ennemi de dire que vous ne l'avez vaincu qu'avec grand'peine? Qu'il admire plutôt votre vertu, qu'il soit surpris de votre courage, que votre constance l'étonne, et qu'il dise à tout le monde que vous l'avez vaincu sans le combattre.

C'est ainsi que Joseph, ce grand patriarche, qui a toujours souffert avec constance les injures qu'on lui faisait, a été loué comme étant toujours demeuré victorieux. Il n'opposa à l'envie de ses frères, et aux impostures de cette malheureuse Egyptienne, que la fermeté de sa patience. Et ne me dites point qu'on le vit traîner une vie misérable dans une prison, pendant que son accusatrice demeurait dans un palais. Voyons plutôt lequel des deux a l'avantage, et lequel des deux a été renversé ou est demeuré ferme. Cette femme est vaincue premièrement par son impudicité, et ensuite par la chasteté de ce saint homme; et Joseph est victorieux, et de cette infâme, et de cette passion si dangereuse qu'elle s'efforçait d'allumer en lui.

Considérez ce que dit cette Egyptienne, et jugez vous-même si ses paroles ne font pas voir clairement qu'elle est vaincue : « Vous « nous avez fait venir », dit-elle, « un scélérat « pour nous insulter ». (Gen. XXXIX, 14.) Insensée que vous êtes! Ce n'est point Joseph, c'est le démon qui vous insulte, lorsqu'il vous a fait croire que vous pourriez corrompre Joseph et fléchir la fermeté de son cœur. Ce n'est point votre mari qui vous a amené ce jeune homme pour vous tendre un piége, c'est le

démon qui se joue de vous par ses artifices, et qui vous inspire ce détestable dessein.

Que fait donc Joseph, mes frères, dans ce tumulte et dans ces accusations? Il se tait; il demeure dans le silence, et se laisse condamner comme fait ici Jésus-Christ dont il était la figure. Mais cependant, dites-vous, vous ne pouvez pas nier que Joseph ne soit dans une prison, et cette femme dans une maison magnifique. Qu'importe où soit l'un et l'autre; puisque Joseph est couronné de gloire dans la prison, et que cette femme est plus malheureuse dans une maison superbe que ceux qui languissent au fond d'un cachot?

Mais ne jugeons pas par cela seul de leur victoire. Jugeons-en par l'événement des choses. Qui des deux a réussi dans son dessein? N'est-ce pas celui qui est dans les fers, et non celle qui est dans cette magnificence et dans ce luxe? L'un a désiré de garder sa chasteté; l'autre s'est efforcée de la corrompre. Qui des deux a fait ce qu'il désirait? Est-ce celui qui a souffert si généreusement l'injure, ou celle qui l'a faite si injustement? C'est donc Joseph, mes frères, qui est demeuré le vainqueur.

Ayons du zèle pour ces heureuses victoires; et mettons notre gloire à souffrir avec courage. Fuyons avec horreur ces avantages, qui sont le fruit de l'injustice et le prix de la violence. C'est ainsi que nous trouverons en ce monde la paix, et la gloire en l'autre, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXV.

« AUSSITÔT ON LUI CRACHA AU VISAGE, ON LE FRAPPA A COUPS DE POING, ET D'AUTRES LUI DONNÈRENT DES SOUFFLETS. EN DISANT : CHRIST, PROPHÉTISE-NOUS QUI T'A FRAPPÉ ». (CHAP. XXVI, 67, 68, JUSQU'AU VERSET 10 DU CHAP. XXVII.)

—

ANALYSE.

1. Admirable véracité des évangélistes.
2. Saint Marc, disciple de saint Pierre, raconte avec de plus grands détails que les autres évangélistes le triple reniement de son Maître. — Désespoir de Judas. — Quelle leçon pour les avares!
3 et 4. Contre ceux qui font des présents à l'Église du bien qu'ils ont pris aux autres. — Exhortation à faire l'aumône aux pauvres. — Combien les Juifs doivent en ce point faire rougir les chrétiens. — Que c'est l'avarice des peuples qui oblige les évêques d'avoir le maniement de quelques biens pour en assister les pauvres. — Qu'il n'y aurait point de pauvres dans le monde, si on y voulait donner quelque ordre.

1. Pourquoi, mes frères, les Juifs traitaient-ils avec ces outrages un homme qu'ils allaient tuer? Pourquoi lui font-ils souffrir ces sanglantes railleries, sinon parce qu'ils ne suivaient à son égard que les mouvements de leur cruauté et non les règles de la justice? Ils ont enfin trouvé la proie qu'ils cherchaient, et ils assouvissent sur elle la fureur et la rage dont ils sont transportés et enivrés; c'est pour eux une fête à laquelle ils courent avec joie : ils laissent voir combien ils étaient altérés de sang.

Mais considérez, mes frères, quelle est la sincérité des évangélistes qui marquent si particulièrement toutes ces circonstances, quoiqu'elles soient si ignominieuses en apparence pour leur maître et qui nous font voir ainsi combien ils aimaient la vérité. Ils ne cachent rien de ces traitements si humiliants. Ils rapportent avec soin toutes ces particularités.

Car ils regardaient tous ces excès comme étant très-glorieux à leur maître. Et on peut dire en effet, mes frères, que la plus grande gloire de Jésus-Christ est que, étant maître de toute la terre, il ait bien voulu se rabaisser jusqu'à être si cruellement méprisé par les derniers de tous les hommes. Il ne faut point d'autres preuves pour nous faire comprendre quelle était la charité que Jésus-Christ nous portait, et l'impardonnable méchanceté des Juifs, puisqu'ils traitaient avec tant de barbarie cet agneau si doux et si paisible, qui souffrait leurs violences sans parler, ou qui ne parlait que pour leur dire des choses capables de changer les lions mêmes en agneaux. Sa douceur et leur cruauté sont toutes deux montées à leur comble ; leur impiété se répand dans toutes leurs actions et dans toutes leurs paroles, et ils ne pensent qu'à satisfaire leur fureur.

Le prophète Isaïe avait prédit ces emportements et les avait renfermés dans ce peu de paroles : « Les hommes », dit-il, « seront sur- « pris en vous voyant, tant vous paraîtrez sans « gloire et sans honneur parmi les hommes ». (Is. LIII, 3.) En effet, y a-t-il rien de si effroyable que ces insultes qu'on fait souffrir au Sauveur ? Cette face que la mer avait respectée en la voyant, que le soleil ne put voir sur la croix sans voiler ses rayons, ces misérables la conspuaient, la soufflettaient. Ils traitent leur Dieu avec une fureur plus que brutale ; ils se jouent de lui comme d'un roi de théâtre, ils lui donnent des coups sur la tête, ils ajoutent à l'outrage des soufflets l'infamie honteuse des crachats et les railleries les plus cruelles et les plus sanglantes. « Prophétise », lui disent-ils, « qui « est celui qui t'a frappé » ? Ils lui parlent de la sorte, parce que la plupart des Juifs le regardaient comme un prophète. Un autre évangéliste marque qu'en le traitant ainsi ils lui voilaient le visage, comme s'il eût été le dernier des hommes, bon à servir de jouet non-seulement aux grands du monde, mais même aux esclaves.

Lisons ceci, je vous prie, mes frères, avec les yeux de la foi. Ecoutons les souffrances de Jésus-Christ avec une attention digne de lui, et gravons dans nos cœurs ce que nous lisons. Rien n'est plus glorieux au Sauveur du monde qu'un abaissement si prodigieux. Je trouve toute ma gloire dans ces souffrances. Et je n'admire pas moins Jésus-Christ lorsqu'il s'élève au-dessus de toutes les insultes et de toutes les douleurs, que lorsqu'il commande à la nature et qu'il ressuscite mille morts.

Saint Paul s'occupait toujours l'esprit de ce grand objet. Il portait toujours présente l'idée de la croix du Fils de Dieu, de ses souffrances, de ses insultes, de ses outrages et de sa mort. C'est lui qui dit : « Allons à Jésus- « Christ en portant toutes ses ignominies ». (Hébr. XIII, 13.) Et il nous fait ressouvenir : « Que Jésus-Christ, au lieu de la vie tranquille « et heureuse dont il pouvait jouir, s'est offert « volontairement à souffrir les derniers mé- « pris, et à mourir sur la croix ». (Hébr. XII, 2).

« Pierre cependant était assis dehors dans la « cour. Et une servante s'approchant lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée (69). « Mais il le nia devant tout le monde en disant : « Je ne sais ce que vous me dites (70). Et comme « il sortait hors la porte, une autre servante « l'ayant vu dit à ceux qui se trouvèrent là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth « (71). Et lui le nia une seconde fois, en disant « avec serment : Je ne connais point cet « homme (72). Peu à peu ceux qui étaient là « s'avançant, dirent à Pierre : Vous êtes cer- « tainement de ces gens-là, car votre parler « vous fait assez connaître (73). Il commença « alors à détester et à jurer en disant : Je ne « connais point cet homme, et aussitôt le coq « chanta (74). Et alors Pierre se ressouvint de « la parole que Jésus lui avait dite : avant que « le coq chante vous me renoncerez trois fois. « Et étant sorti dehors il pleura amèrement « (75). » Voici, mes frères, une chose bien surprenante. Quand on vient prendre Jésus-Christ, ce disciple témoigne un zèle si ardent qu'il tire l'épée et en frappe un des serviteurs du grand prêtre ; et lorsqu'il devait entrer dans une plus grande indignation pour les outrages sanglants dont on déshonorait son maître en sa présence, il s'abat au contraire jusqu'à le renoncer par trois fois. Qui eut pu n'être point saisi d'indignation en voyant ces traitements si injurieux et ces insultes si outrageuses ? Cependant ce disciple, interdit par la crainte, non-seulement n'éprouve point ce zèle qui paraissait si raisonnable ; mais il tremble de peur et ne peut supporter la voix d'une servante qui lui parle. Il renonce son maître jusqu'à trois fois, et il le renonce ainsi devant des servantes et des gens de rien, et non pas devant les juges qui l'eussent peut-

être intimidé, puisqu'il est marqué qu'il était dehors. Car il « était assis dehors dans la cour ». C'est lorsqu'il fut sorti qu'on lui demanda s'il n'était pas disciple de Jésus-Christ.

Saint Luc dit que cet apôtre ne s'aperçut point de sa faute et qu'il ne rentra en lui-même que lorsque Jésus-Christ le regarda. Ainsi non-seulement il renonça Jésus-Christ, mais il fut encore si éloigné de reconnaître ce crime, nonobstant le chant du coq, que si Jésus-Christ ne l'eût fait rentrer en lui-même, il n'y eût pas fait de réflexion. Il eut donc besoin du secours de la grâce du Sauveur. Ce regard fut comme une voix puissante qui lui parla, et sans laquelle la peur dont il était saisi l'eût fait demeurer toujours dans sa faute. Saint Marc dit que dès le premier renoncement de saint Pierre, le coq chanta pour la première fois; et qu'au troisième renoncement, le coq chanta pour la seconde fois. Il est le seul qui ait marqué si en détail et avec tant d'exactitude le soin que Jésus-Christ témoigna alors pour son disciple, et la faiblesse prodigieuse dont saint Pierre se laissa saisir. Comme saint Marc était le disciple de cet apôtre, il a pu savoir de lui plus particulièrement cette circonstance, et nous ne pouvons assez admirer que non-seulement il n'ait point omis cette faute d'un homme qui lui était si vénérable, mais qu'il l'ait même décrite avec plus de circonstance que les autres.

2. Comment donc, puisque saint Matthieu dit : « Avant que le coq chante vous me renon-« cerez trois fois », saint Marc peut-il dire qu'après le triple renoncement de saint Pierre le coq chanta pour la seconde fois? Ces deux évangélistes s'accordent fort bien; comme le coq a coutume de chanter trois ou quatre fois à chaque reprise, saint Marc s'exprime comme il fait pour montrer que le chant répété du coq n'arrêtait pas saint Pierre, ne le faisait pas rentrer en lui-même. Les deux versions sont donc vraies, car le coq n'avait pas encore achevé sa première reprise, lorsque Pierre renonça pour la troisième fois son maître. Et lorsque Jésus-Christ l'eut averti de son crime il n'osa même encore pleurer devant tout ce monde, de peur que ses larmes ne le fissent reconnaître; mais « il sortit dehors, et pleura « amèrement ».

« Le matin étant venu, tous les princes des « prêtres et les sénateurs du peuple juif tinrent « conseil contre Jésus pour le faire mourir. « (Chap. xxvii, 1.) Et l'ayant lié, ils l'emmenè-« rent devant Ponce Pilate le gouverneur (2) ». Comme ils avaient résolu sa mort, et qu'ils ne le pouvaient faire mourir à cause de la fête de Pâques, ils le mènent à Pilate. Remarquez, mes frères, ils sont amenés à le faire mourir le jour même de cette fête, qui n'avait été autrefois établie parmi les Juifs que comme une figure de la vérité.

« Alors Judas qui l'avait trahi, voyant qu'il « était condamné, se repentit de ce qu'il avait « fait, et rapporta les trente pièces d'argent « aux princes des prêtres (3) ». Cette circonstance redouble la faute de Judas et celle des prêtres. Elle augmente le crime de Judas, non parce qu'il se repentit de sa trahison; mais parce qu'il le fit trop tard, et qu'il le fit mourir par un détestable désespoir; se déclarant ainsi coupable de perfidie à la face de toute la terre. Elle redouble aussi le péché des prêtres, parce qu'au lieu d'être touchés de l'exemple de Judas, et de condamner comme lui leurs cruels desseins, ils aimèrent mieux y demeurer opiniâtrément que d'en faire pénitence. Mais considérez que Judas ne se repent de son crime que lorsqu'il n'y peut plus remédier. C'est ainsi que le démon se conduit envers les hommes. Il ne leur laisse comprendre dans quels excès ils se sont laissés emporter que lorsque le mal est fait, et qu'il est irréparable, de peur qu'ils ne soient touchés de quelque sentiment de douleur, et qu'ils n'abandonnent leurs mauvais desseins. Judas, qui était jusque-là demeuré sourd à tant d'avertissements de Jésus-Christ, commence enfin lorsqu'il voit son crime achevé d'en concevoir du regret, mais un regret bien superflu et bien inutile. C'est une action très-juste, et même louable que celle qu'il fait en se condamnant lui-même, en rejetant cet argent qui n'était que le prix de son crime, et en montrant qu'il n'était point retenu par la crainte ou par le respect des Juifs, mais on ne peut excuser la fureur avec laquelle il se fait mourir. Ce dessein ne peut être que l'ouvrage du démon. Le démon le soustrait d'avance à la pénitence de peur qu'il n'en recueille les salutaires fruits, et il le fait périr d'une mort la plus honteuse et publiquement connue, en lui persuadant de se tuer lui-même.

Considérez, je vous prie, comment la vérité s'établit, et s'appuie de toutes parts, par tout ce que font et ce que souffrent les ennemis déclarés de Jésus-Christ. Car cette mort funeste

à laquelle Judas se condamna lui-même est l'arrêt des Juifs qui condamnèrent Jésus-Christ; et elle ne leur laisse pas la moindre excuse. Que peuvent-ils dire de cette mort, après que Judas s'en est puni lui-même si sévèrement? Car remarquez ces paroles dont il se sert pour exprimer son regret: « J'ai péché parce que j'ai « trahi le sang innocent. Mais ils lui répondi- « rent : Que nous importe? C'est à vous à y « penser (4). Et ayant jeté cet argent dans le « temple, il se retira; et s'en étant allé, il « s'étrangla (5) », parce qu'il ne put souffrir les remords qui déchiraient sa conscience. Mais qui peut assez admirer jusqu'où va l'endurcissement des Juifs, qui, au lieu d'être touchés de cet exemple, demeurent au contraire opiniâtres dans leur péché, jusqu'à ce qu'ils l'aient porté à son comble? Car le crime de Judas, c'est-à-dire sa trahison, était déjà accompli, mais celui des Juifs, c'est-à-dire la mort de Jésus-Christ, ne l'était pas encore. On voit néanmoins qu'aussitôt qu'ils l'eurent achevé, ils entrèrent dans la confusion et dans le trouble. Tantôt ils disent : « N'écrivez point « qu'il est le Roi des Juifs ». Que pouvaient-ils encore craindre en le voyant déjà en croix? Tantôt ils donnent ordre qu'on garde son tombeau avec des soldats : « De peur », disent-ils, « que ses disciples ne le dérobent, et qu'ils ne « disent qu'il est ressuscité des morts, et cette « dernière erreur serait pire que la première ». Mais quand les disciples le diraient, si cela n'était pas vrai en effet, ne serait-il pas aisé de les convaincre de faux? Et comment le pourraient-ils dérober, puisqu'ils n'osent pas même demeurer au lieu dans lequel on l'avait pris, et que saint Pierre, qui était leur chef, succombant à la seule voix d'une servante, le renonce par trois fois?

Mais, comme je viens de le dire, un grand trouble s'était emparé d'eux; car ils savaient assez l'excès du péché qu'ils commettaient, comme on peut le voir par ces paroles qu'ils répondirent à Judas : « Que nous importe? « C'est à vous à y penser ». Avares, je vous appelle encore ici, et vous conjure de voir dans quel abîme de maux Judas se précipite lui-même; car il se trouve enfin qu'il commet le plus grand de tous les crimes, et qu'en ayant rejeté le prix, il perd en même temps son argent, sa vie et son âme. Tel est enfin le succès de l'avarice. Elle fait perdre à celui qu'elle tyrannise, et l'argent dont elle lui inspirait une si curieuse passion, et le bonheur de cette vie, et les biens de l'autre.

Elle jette ici Judas dans une confusion épouvantable, et, après l'avoir rendu méprisable devant ceux même à qui il avait livré son Maître, elle le fait mourir de la mort la plus infâme. C'est ce qui confirme ce que j'ai dit : que quelques-uns ne reconnaissent leurs crimes qu'après qu'ils les ont commis. Car je vous prie de considérer combien ces Juifs appréhendent de trop approfondir ce qu'ils font et de voir trop clairement l'énormité de leur attentat : « C'est à vous à y penser », disent-ils. Et ceci rend leur faute encore plus grande. Transportés et comme enivrés par leur passion et par leur audace, ils ne pensent qu'à venir à bout de leur entreprise diabolique, et ils tâchent de se la dissimuler à eux-mêmes, par une ignorance affectée, et par de vains prétextes dont ils veulent se couvrir.

S'ils ne parlaient de la sorte qu'après avoir déjà fait mourir le Sauveur, et lorsque le mal serait sans remède, quoique cette parole ne les justifiât pas, au moins ne les condamnerait-elle pas autant qu'elle le fait maintenant. Mais lorsqu'il est encore en leur pouvoir de ne pas commettre un si grand crime, et de s'abstenir de tremper leurs mains dans le sang de cet innocent, comment peuvent-ils dire : « C'est à « vous à y penser » ? Cette excuse les accuse encore davantage. Ils rejettent toute la faute sur Judas. C'est sur lui qu'ils veulent faire retomber le crime de ce sang répandu, lorsqu'ils peuvent encore s'en rendre innocents eux-mêmes, en ne le répandant pas.

Mais ils vont encore plus loin que Judas. Judas a trahi Jésus-Christ, et les Juifs le crucifient. Il les empêchait d'aller plus loin, d'aller jusqu'à la mort, et ils passent outre. Pourquoi leur fureur continue-t-elle? Pourquoi le font-ils mourir avec une précipitation inouïe, et avec une malice si noire que la justice des supplices qu'ils s'attirèrent et qu'ils souffrirent depuis, paraît visible à tout le monde? Nous allons voir que Pilate même leur donnant le choix de Jésus ou de Barabas, ils préfèrent un voleur insigne au Sauveur du monde. Ils sauvent un détestable meurtrier, et ils mettent en croix Jésus-Christ, qui, bien loin de leur avoir jamais fait le moindre mal, les avait comblés de tous biens. Mais retournons encore à Judas. Voyant qu'il travaillait en vain, et que les Juifs ne voulaient point reprendre cet

argent, « il le jeta dans le temple, et s'en étant « allé, il s'étrangla ».

3. « Mais les princes des prêtres ayant pris « l'argent dirent : il ne nous est pas permis de « le mettre dans le trésor, parce que c'est le « prix du sang (6). Et ayant délibéré là-dessus « ils en achetèrent le champ d'un potier pour « y ensevelir les étrangers (7). C'est pourquoi « ce même champ est appelé encore aujour- « d'hui Haceldama, c'est-à-dire le champ du « sang (8). Alors cette parole du prophète Jé- « rémie fut accomplie : Ils ont reçu les trente « pièces d'argent qui étaient le prix de celui « qui a été mis à prix, mis à prix par les « enfants d'Israël (9). Et ils les ont donnés « pour en acheter le champ d'un potier, « comme le Seigneur me l'a ordonné (10) ». Remarquez qu'ils se condamnent encore ici eux-mêmes. Comme ils n'ignoraient pas qu'ils avaient acheté injustement la mort d'un homme innocent, ils ne voulurent point mettre cet argent dans le trésor; mais ils en achetèrent un champ pour la sépulture des étrangers, qui devait être une preuve manifeste et un monument éternel de leur trahison. Car le nom seul de ce champ est comme une voix éclatante qui publie partout le crime qu'ils ont commis. Et ils ne font point cette action sans en délibérer entre eux. Ils assemblent tout le conseil. Ce qu'ils font afin qu'il n'y eût personne d'entre les princes des prêtres qui fût innocent, et qu'ils fussent tous coupables d'un si grand crime.

Le prophète Jérémie avait décrit toutes ces particularités plusieurs siècles auparavant. Et nous pouvons remarquer que ce ne sont pas seulement les apôtres et les évangélistes ; mais encore les prophètes qui ont marqué en particulier, tous les outrages dont on a couvert Jésus-Christ, et qui ont parlé pleinement des circonstances de sa mort. Les Juifs ne se conduisirent de la sorte que par le mouvement de cette fureur aveugle qui les transportait. S'ils eussent mis cet argent dans le trésor, ils eussent moins signalé leur injustice, mais l'ayant employé pour en acheter un champ, ils ont rendu toute la postérité témoin de leur cruauté et de leur crime.

Ecoutez ceci, vous tous qui faites gémir par votre avarice le pauvre et l'orphelin. Lorsque vous donnez en aumône un bien qui est le prix de quelque violence, ou qui vous vient du sang et de la substance des pauvres; vous imitez Judas qui alla donner au temple l'argent qui était le prix du sang de Jésus-Christ, et vos aumônes sont plutôt diaboliques que chrétiennes. Il y en a encore aujourd'hui qui, après s'être enrichis du bien d'autrui, se croient excusés de tous crimes s'ils en donnent quelque partie aux pauvres. C'est de ceux-là que le prophète parle, lorsqu'il dit : « Vous couvrez « mon autel de larmes ». (Malach. II, 13.) Jésus-Christ ne veut point être nourri de rapines. Cette nourriture lui est odieuse. Comment méprisez-vous le Seigneur jusqu'au point d'oser lui offrir des choses impures? Ne vaut-il pas encore mieux qu'il sèche de faim, que de le soulager par ces sortes d'aliments? On n'est que cruel en le laissant mourir de faim; mais on joint l'outrage et l'insulte à la cruauté, lorsqu'on lui offre une si horrible nourriture. Il vaut mieux ne rien donner du tout, que de donner aux uns le bien des autres.

Dites-moi, je vous prie, si vous voyiez deux hommes, l'un nu et l'autre vêtu, ne feriez-vous pas une injustice et une injure à celui qui est vêtu, si vous le dépouilliez afin de revêtir celui qui est nu? Il est certain que vous en feriez une, et une très-grande. Si donc, lorsque vous donneriez à l'un tout ce que vous auriez pris à l'autre, il est vrai que vous n'exerceriez pas une charité, mais plutôt que vous commettriez une injustice ; de quel supplice ne serez-vous point châtié, lorsque vous ne donnez pas la trentième partie de ce que vous avez ravi, et que vous ne laissez pas de l'appeler une aumône?

Si Dieu condamnait autrefois ceux qui lui offraient en sacrifice une victime boiteuse, comment vous excuserez-vous en le traitant avec encore plus de mépris? Et si un larron, après avoir restitué au légitime maître ce qu'il avait dérobé, était encore coupable d'injustice, et ne pouvait, durant l'ancienne Loi même, expier son crime qu'en rendant le quadruple du larcin ; quels feux n'attire point sur sa tête celui qui ne dérobe pas seulement en cachette, mais qui ravit avec violence, qui ne rend pas ce qu'il a pris à celui à qui il l'a pris, mais qui le donne à un autre; qui ne rend pas au quadruple, mais qui ne donne pas même la moitié ; et qui ne vit pas sous l'ancienne Loi de Moïse, mais sous la nouvelle Loi de la grâce?

Que s'il n'en est pas encore puni en ce monde, il n'en est que plus à plaindre, parce qu'il s'amasse un trésor de plus grands châtiments et

de plus sévères peines, s'il ne fait pénitence de son crime : « Quoi donc », dit Jésus-Christ dans l'Evangile, « vous imaginez-vous que ces « dix-huit hommes sur lesquels la tour de « Siloé est tombée, et qu'elle a tués, fussent « plus redevables à la justice de Dieu que tous « les habitants de Jérusalem? Non, je vous en « assure, mais si vous ne faites pénitence, vous « périrez tous de la même manière ». (Luc, XIII, 4.) Faisons donc pénitence, mes frères; faisons des aumônes qui soient pures et exemptes de toute avarice. Donnons, non pas avec retenue, mais avec profusion.

Souvenez-vous que les Juifs nourrissaient autrefois tous les jours huit mille lévites, et avec eux les veuves et les orphelins, sans parler des autres taxes pour la guerre auxquelles ils étaient obligés. L'Eglise, au contraire, possède des terres, des maisons, des logements qu'elle loue, des chariots, des chevaux, des mulets, et plusieurs autres choses semblables, qu'elle ne possède qu'à cause de vous, et de votre cruauté. Car l'ordre eût voulu que ce trésor de l'Eglise fût demeuré entre vos mains, et que l'Eglise reçût de grands fruits de votre charité. Or, cette possession des biens ecclésiastiques a produit en même temps deux grands maux : l'un que vous restez sans produire aucun fruit de charité ; et l'autre que les pontifes de Dieu et les ministres de Jésus-Christ sont mêlés dans le commerce des choses profanes.

4. L'Eglise ne pouvait-elle pas autrefois posséder des terres et des maisons? Et pourquoi les apôtres vendaient-ils celles qu'on leur offrait pour en donner l'argent aux pauvres, sinon parce que cette conduite était plus excellente et plus avantageuse au bien de l'Eglise? Mais nos pères ensuite ayant vu que vous étiez embrasés de l'amour des choses temporelles et séculières, ils sont entrés dans une juste crainte, que, lorsque vous ne travailleriez qu'à recueillir sans rien semer, toute la troupe des veuves, des orphelins et des vierges ne mourût de faim; et c'est dans cette appréhension qu'ils ont été contraints d'acquérir des biens et des revenus assurés. Ce n'est qu'avec peine et avec violence qu'ils se sont laissés aller à cette acquisition qui leur était peu honorable, et leur plus grand désir était de recevoir de tels fruits de votre piété et de votre dévotion, qu'ils n'eussent point d'autre soin que de s'appliquer à la prière. Mais maintenant vous les avez forcés d'imiter le soin et le procédé de ceux qui manient les affaires séculières : ce qui cause une confusion et un trouble universel.

Car lorsque nous sommes, comme vous, occupés des choses de la terre, quel est celui d'entre nous qui peut rendre Dieu favorable aux autres? Nous n'avons plus aujourd'hui la liberté d'ouvrir la bouche pour nous rendre médiateurs entre lui et les hommes, ni pour reprendre les excès du siècle, parce que l'Eglise n'est pas mieux gouvernée que le sont les choses du monde. Ne savez-vous pas que les apôtres ne crurent pas devoir eux-mêmes distribuer ces sommes d'argent qui avaient été recueillies sans peine? Et aujourd'hui les évêques qui leur succèdent sont devenus comme des intendants ou des économes, des receveurs, des dispensateurs, des trafiqueurs, à cause du soin et de l'occupation que leur donnent les biens temporels. Au lieu de veiller sur leur troupeau, et sur les âmes que Dieu leur a confiées, ils s'appliquent avec ardeur au ménagement des revenus des terres et du profit de l'argent, comme feraient des publicains et des financiers. Ils pensent tout le jour à ces affaires, et pour elles seules ils sont actifs et vigilants.

Je ne déplore pas ce malheur en vain, mais par le désir que j'ai qu'il se fasse quelque changement en mieux; afin que nous, qui souffrons cette dure servitude, nous obtenions miséricorde, et que vous procuriez, vous, des fruits et des revenus à l'Eglise. Que si vous ne voulez pas faire cela, vous voyez les pauvres devant vos yeux, nous ne négligerons pas de nourrir tous ceux que nous pourrons, mais nous vous enverrons les autres, auxquels je vous prie de donner avec soin de quoi vivre, de peur qu'au jour terrible du jugement vous n'entendiez ces paroles qui seront dites contre les avares : « Vous m'avez vu avoir faim, et « vous ne m'avez pas donné à manger ».

Il est certain que cette inhumanité nous rend dignes de risée aussi bien que vous. Car, de ce que les ecclésiastiques quittent le soin de la prédication, de la prière et le reste du service de l'Eglise, il s'en suit que les uns ont des différends à démêler avec des vendeurs de vin, les autres avec des vendeurs de blé, les autres avec d'autres marchands qui gâtent et altèrent les marchandises. De là viennent des disputes, des querelles, des injures, et ces diffa-

mations, et ces noms encore que l'on a donnés à chacun des prêtres, comme étant propres aux affaires séculières qu'ils gouvernent. Or, il faudrait qu'ils ne reçussent point d'autres noms que des choses pour lesquelles les apôtres ont établi des lois et des règles; savoir : de la nourriture des pauvres, de la protection des faibles, de la réception des voyageurs et des passants, de la défense de ceux qui sont opprimés, du secours des orphelins, de l'assistance des veuves, et de la garde soigneuse et charitable des vierges.

Ce serait ces offices qu'on devrait distribuer entre les prêtres, au lieu des métairies et des maisons dont ils ont soin. Ce sont là les ornements de l'Eglise; ce sont les plus riches trésors qui nous peuvent rendre la vie plus douce, et vous apporter plus de douceur à vous-mêmes, avec plus d'utilité et plus de fruit. Car, par la grâce de Dieu, je crois qu'il s'assemble bien cent mille chrétiens dans cette Eglise, et si chacun d'eux donnait tous les jours un pain à un pauvre, tous les pauvres auraient abondamment de quoi vivre. Si même chacun d'eux donnait seulement une obole, nul ne manquerait de rien, et nous ne serions pas exposés au blâme et aux reproches qu'on nous fait d'être attachés aux biens temporels.

Il est vrai qu'on pourrait dire maintenant aux prélats de l'Eglise, avec quelque sorte de justice, ce que Notre-Seigneur dit dans l'Evan-« gile : Allez, vendez tout ce que vous avez, et le « donnez aux pauvres, et venez me suivre », à cause des grands biens et des grands domaines que leurs églises possèdent. Car il n'est pas aisé de suivre parfaitement Jésus-Christ, si nous ne sommes dégagés des occupations terrestres et des soins du siècle. N'est-ce pas une chose pitoyable que des prêtres de Dieu assistent aux vendanges et à la moisson, et soient présents à toutes les ventes, et à tous les achats des biens de la terre?

Les prêtres juifs qui n'avaient que les ombres et les figures du véritable culte de Dieu, quoique leur administration et leurs exercices fussent grossiers et corporels, étaient néanmoins exempts de tous ces soins; et nous qui sommes appelés au plus secret sanctuaire du ciel, et qui entrons dans le véritable Saint des saints, nous faisons une vie de marchands et de trafiqueurs. Et c'est de là que vient notre grande négligence dans l'étude des Ecritures divines, notre grande paresse dans la prière, et ce mépris où nous sommes tombés pour toutes les choses spirituelles. Car il est impossible que l'homme qui est partagé par ce double soin, s'applique suffisamment à l'un et à l'autre.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, d'ouvrir de toutes parts les sources de votre charité, afin que les pauvres soient plus facilement nourris, que Dieu soit glorifié; et que la grandeur de vos œuvres de miséricorde, et l'abondance de vos aumônes vous procurent les biens que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVI.

« OR, JÉSUS FUT PRÉSENTÉ DEVANT LE GOUVERNEUR. ET LE GOUVERNEUR L'INTERROGEA EN CES TERMES : ÊTES-VOUS LE ROI DES JUIFS? JÉSUS LUI RÉPONDIT : VOUS LE DITES. ET ÉTANT ACCUSÉ PAR LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES SÉNATEURS, IL NE RÉPONDIT RIEN ». (CHAP. XXVII, 11, 12, JUSQU'AU VERSET 27.)

—

ANALYSE.

1. Dans quel sens Jésus-Christ se dit roi. — Jésus devant Pilate.
2. Pilate cherche à délivrer Jésus. Ce juge tombe par faiblesse dans une prévarication très-grave. Il fallait qu'il fît son devoir comme le tribun dont il est parlé dans les actes, lequel sauva saint Paul de la fureur des Juifs.
3 et 4. Combien il faut craindre les moindres fautes, puisque c'est par elles que le démon tâche de nous faire tomber dans les plus grandes. — Exemple sur ce sujet. — Que les plus grands désordres dont on gémit dans le monde, viennent d'avoir négligé d'abord les péchés les plus légers. — Contre le désespoir. — Des mauvais effets d'un zèle indiscret.

1. Remarquez, mes frères, que ce juge commence à interroger Jésus-Christ sur un fait dont les Juifs l'accusaient sans cesse. Comme ils voyaient que ce Romain était fort indifférent aux accusations des crimes qui ne regardaient que leur Loi, ils lui allèguent des crimes d'Etat. C'est ainsi qu'ils agirent ensuite envers les apôtres. Ils les accusaient continuellement de prêcher un certain Jésus, et de le vouloir faire passer pour roi, quoique ce ne fût qu'un particulier et un homme fort ordinaire, pour les rendre ainsi odieux comme des rebelles à l'empire, et comme des partisans d'un usurpateur et d'un tyran. C'est ce qui nous fait voir que le déchirement de la tunique et l'indignation du grand prêtre n'étaient qu'une feinte. Ces gens voulaient faire mourir Jésus, et pour atteindre ce but ils usaient de tous les moyens, tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là.

C'est donc la première demande que Pilate fait à Jésus-Christ, à quoi le Sauveur répond : « Vous le dites ». Il avoue qu'il est roi ; mais il déclare en même temps que son royaume vient du ciel, comme il est marqué plus nettement dans saint Jean : « Mon royaume « n'est pas de ce monde » (Jean, XVIII, 36); il disait cela pour ôter toute excuse à Pilate et à tous les Juifs. La preuve qu'il donne de la vérité de cette déclaration est sans réplique : « Si mon royaume », dit-il, « était de ce monde, « mes sujets feraient la guerre, pour empêcher que je ne fusse livré ». C'était pour repousser ce soupçon qu'il avait voulu payer le tribut, et avait commandé aux autres de le payer, afin qu'en ce point on n'eût aucune prise sur lui. Ce fut encore pour ce même motif qu'il s'enfuit, lorsque tout le peuple venait pour le faire roi.

Vous me demanderez peut-être pourquoi Jésus-Christ n'alléguait point toute sa conduite passée pour se défendre de ce crime qu'on lui objectait. Je vous réponds que les Juifs avaient mille preuves de la modération du Sauveur, et du soin qu'il avait toujours eu de tempérer et de couvrir sa souveraine puissance. Mais ils s'aveuglaient volontairement eux-mêmes pour satisfaire leur fureur ; il voulut demeurer ici dans le silence sans se mettre en peine de se justifier, parce que tout était corrompu dans ces assemblées, et qu'on ne gardait envers lui aucune règle, ni aucune forme de justice.

Voilà quelle était la raison de ce silence qu'il ne rompait que de temps en temps et seulement par de courtes réponses, de peur qu'un silence complet ne passât pour un effet de l'orgueil. Ainsi, il répondit au grand prêtre, lorsqu'il le conjura de lui parler, et il fit quelques réponses courtes à Pilate : mais il ne se mit point en peine de se justifier des accusations dont on le chargeait, et comme il était très-assuré qu'il ne les persuaderait jamais de son innocence, il ne dit pas un mot pour la leur

prouver. C'est ce que le prophète avait marqué longtemps auparavant par ces paroles : « Il a « été jugé et condamné dans son humilité ». (Is. LIII, 8.) Pilate était étrangement surpris de cette conduite. Et en effet c'était une chose surprenante de voir demeurer dans un silence si profond un homme qui avait tant de preuves si certaines de son innocence, que ceux mêmes qui l'accusaient ne trouvaient aucun crime à lui reprocher, et qu'il était visible que l'envie seule les faisait agir. C'est pourquoi voyant que tous les faux témoins qu'ils avaient sollicités n'avaient rien pu dire de sérieux, ils voulurent accabler l'innocent de leur seule autorité. Ils ne sont touchés ni de la mort de Judas, ni de la résistance de Pilate qui se lave les mains pour ne point tremper dans cette mort. Après même qu'il fut livré à Pilate, Jésus fit beaucoup de choses qui pouvaient les faire rentrer en eux-mêmes ; mais leur opiniâtreté fut inflexible, et rien ne les toucha.

Pilate donc voyant la fermeté de Jésus-Christ, lui dit : « N'entendez-vous pas de com- « bien de choses ils vous accusent (13) » ? Il lui parlait de la sorte, afin qu'il se défendît lui-même, parce qu'il le voulait sauver. « Et il ne « lui répondit pas un seul mot, de sorte que « le gouverneur en était tout étonné (14) ». Mais comme Jésus-Christ ne répondait rien, Pilate s'avisa d'une autre invention. « Le gou- « verneur avait coutume, à toutes les fêtes de « Pâques, de remettre au peuple un prisonnier, « celui qu'ils voulaient (15). Or, il y avait alors « dans la prison un insigne voleur nommé « Barabas (16). Comme ils étaient donc tous as- « semblés, Pilate leur dit : Lequel voulez-vous « que je vous délivre de Barabas ou de Jésus « qui est appelé Christ (17) ? Car il savait bien « que c'était par envie qu'ils l'avaient livré « (18) ». Il souhaite de délivrer Jésus par cette voie, afin que si les Juifs ne le voulaient pas absoudre comme innocent, ils le sauvassent au moins comme coupable par la considération d'une fête si solennelle. Considérez, mes frères, ce renversement des choses. Le peuple avait coutume de demander au gouverneur la grâce de quelque criminel. Et c'est ici le gouverneur même qui demande la grâce de Jésus-Christ, et cependant les Juifs n'en sont point touchés. Leur cruauté ne s'adoucit point, et leur envie redouble. Car ils ne pouvaient le convaincre d'aucun crime, alors même qu'il ne leur répondait pas. Son innocence et sa vie sans tache était une voix qui, dans son silence même, leur reprochait leur cruauté et leur injustice.

« Et comme Pilate était assis sur son tribu- « nal, sa femme lui envoya dire : Ne vous em- « barrassez point dans l'affaire de ce Juste. Car « j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée « dans un songe à cause de Lui (19) ». Remarquez encore combien cet événement devait être capable de les détourner de leur attentat. Car ce n'était pas une chose de peu d'importance que ce songe qui venait après tant d'autres preuves témoigner en faveur de l'innocence de Jésus-Christ.

Mais pourquoi, mes frères, n'est-ce point Pilate lui-même qui est tourmenté de ce songe ? C'est ou parce qu'il ne le méritait pas autant que sa femme, ou parce qu'on ne l'aurait pas cru s'il eût dit qu'il avait eu un songe, ou parce que l'ayant eu il n'aurait point voulu en parler. C'était donc par une providence particulière de Dieu que cette femme eut plutôt ce songe, afin que cet incident fût connu de tout le monde, et que son mari, touché de sa peine, fût plus réservé à condamner l'innocent. La rencontre du temps était bien remarquable ; puisqu'elle eut ce songe la nuit même où Jésus fut traîné devant le sanhédrin.

Vous me direz peut-être qu'il n'était pas sûr à Pilate de Sauver Jésus-Christ, puisqu'il était accusé d'un crime d'Etat, et d'avoir voulu usurper la royauté. Mais il fallait donc prouver ce crime ; il fallait en convaincre l'accusé ; il fallait produire quelques marques de ces desseins imaginaires qu'il aurait formés sur l'Etat. Il fallait faire voir quels soldats il avait levés ; où étaient ses armées, ses trésors, et tous les préparatifs qu'il aurait dû faire pour exciter des troubles, et pour soutenir une guerre. C'est pourquoi Jésus-Christ ne l'excuse point de s'être laissé si grossièrement surprendre. Il lui dit à lui-même : « Celui qui « m'a livré à vous est encore plus coupable « que vous ne l'êtes ». C'est sa seule mollesse qui le laisse aller à condamner Jésus-Christ au fouet, et après le fouet, à la mort et à la Croix. Pilate a été un homme faible et sans cœur ; mais les prêtres étaient malicieux et cruels. Ce furent eux qui, après que Pilate eut imaginé, pour sauver Jésus, de profiter de la coutume qui existait de délivrer un criminel à la fête de Pâques, sollicitèrent le peuple à demander plutôt Barabas.

2. « Mais les princes des prêtres et les séna-« teurs persuadèrent au peuple de demander « Barabas et de perdre Jésus (20) ». Ainsi, pendant que Pilate faisait tous ses efforts pour leur épargner ce crime, ils faisaient de leur côté tout ce qu'ils pouvaient pour y tomber sans qu'il leur restât aucun prétexte pour excuser un si grand excès. Car enfin pouvait-on raisonnablement douter lequel des deux il fallait plutôt délivrer; celui qui était manifestement coupable, ou celui dont au moins le crime était encore douteux? Si un criminel pouvait, après même que son arrêt était prononcé, être arraché de la mort et du supplice qu'il était près de souffrir, combien pouvait-on davantage sauver celui dont le procès n'était pas encore instruit, et envers qui on n'avait gardé aucune forme? Car sans doute Jésus-Christ ne leur paraissait pas plus coupable que les meurtriers et les homicides. C'est pourquoi l'évangéliste dit que Barabas n'était pas seulement un voleur, mais que c'était « un voleur « insigne », qui avait commis plusieurs meurtres. Cependant ils le préférèrent au Sauveur du monde, sans avoir aucun égard ni à la sainteté du jour « qui devait être inviolable », ni aux lois de l'humanité, ni à la justice, ni à la raison : leur envie et leur fureur les aveuglent entièrement; n'étant pas contents de leur propre corruption, ils sollicitent encore le peuple de se joindre à eux, ce que Dieu permit sans doute, afin qu'ils lui répondissent un jour de l'aveuglement de ce peuple, et qu'il se vengeât sur eux de la malignité qu'ils lui ont inspirée.

« Le gouverneur donc leur dit : Lequel des « deux voulez-vous que je vous délivre? Ils lui « répondirent : Barabas (21). Pilate leur dit : « Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle le « Christ (22) »? Il s'efforce de les toucher encore de quelque honte; et il leur laisse la liberté de choisir, afin que par pudeur du moins ils choisissent le Sauveur, et qu'on puisse attribuer sa délivrance à leur douceur et à leur miséricorde. Car il voyait que plus il soutenait son innocence devant eux, plus ils s'opiniâtraient à le faire condamner; et il crut qu'il viendrait plus aisément à bout d'eux, s'il les prenait par la douceur et par la générosité. Mais, bien loin d'entrer dans ces sentiments, « ils répondirent tous : Qu'il soit crucifié! Le « gouverneur dit : Mais quel mal a-t-il fait? « Et ils commencèrent à crier encore plus fort : « Qu'il soit crucifié (23)! Pilate donc voyant « qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte « s'excitait toujours de plus en plus, se fit ap-« porter de l'eau, et, lavant ses mains devant « tout le peuple, leur dit : Je suis innocent du « sang de ce Juste. Ce sera à vous à en répon-« dre (24) ». O Pilate, si vous croyez Jésus innocent, pourquoi donc le livrez-vous à la fureur de ce peuple? Que ne l'arrachez-vous d'entre leurs mains, comme le tribun sauva depuis saint Paul d'entre les mains des Juifs, quoiqu'il sût combien il les aurait obligés, s'il avait voulu leur abandonner cet apôtre? Il s'était excité une grande sédition, et toute la ville était en trouble à son sujet; et néanmoins ce tribun ne laissa pas de résister courageusement au peuple, et de s'opposer à ses demandes injustes. Pilate, au contraire, ne fait rien paraître de cette générosité, ni de cette fermeté si digne d'un juge, et il ne témoigne que de la faiblesse. Il n'y avait donc là que des hommes corrompus. Pilate ne résiste point au peuple, ni le peuple aux prêtres. Ils se rendent tous inexcusables, puisque, après toutes les raisons que leur représente ce juge, ils élèvent encore leurs voix pour crier plus haut : « Qu'il « soit crucifié! » Ils ne se contentent plus que le Sauveur meure d'une simple mort, ils veulent malgré la résistance du juge qu'il soit condamné à la croix.

Considérez encore une fois, mes frères, combien Jésus-Christ a fait de choses pour les tirer de leur aveuglement. Car comme on voit qu'en plusieurs rencontres il s'efforçait de rappeler Judas à lui et de lui faire quitter son détestable dessein; on voit de même qu'il s'efforce durant tout le temps de sa prédication et au moment de sa mort, d'apaiser la cruauté des prêtres et du peuple juif. Car ne devaient-ils pas être touchés de voir Pilate se laver les mains, protester publiquement qu'il était innocent du sang de ce juste, leur demander lui-même la grâce de Jésus-Christ, et les prier de le délivrer à cause de la fête? Si Judas même, quoiqu'il l'eût trahi, fut ensuite saisi de désespoir jusqu'à se pendre, et à condamner ainsi lui-même son action; si le juge est si ferme à rejeter tous les faux crimes dont on voulait charger le Sauveur; si la femme de Pilate est si inquiétée durant la nuit au sujet de cet innocent; si Pilate demande sa grâce pour le sauver quand même il aurait été criminel, que leur pourra-t-il rester pour s'excuser de

leur crime ? S'ils étaient résolus de ne plus le regarder comme innocent, devaient-ils lui préférer un scélérat ? Mais, bien loin de s'adoucir, nous voyons au contraire que lorsque Pilate se lava les mains, et qu'il protesta hautement qu'il était innocent du sang de ce juste, ils crièrent tous :

« Que son sang retombe sur nous et sur nos « enfants (25) ». Quand ils ont prononcé cette sentence contre eux-mêmes, Pilate leur permet ensuite tout ce qu'ils veulent. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer ici leur aveuglement, et de considérer comment la cupidité aveugle l'esprit, jusqu'à ne plus lui laisser la liberté de reconnaître ce qui est juste et raisonnable. Car si vous consentez, ô Juifs, à ce que cette malédiction tombe sur vous, pourquoi voulez-vous encore qu'elle tombe sur vos enfants ? Cependant Jésus-Christ, qu'ils traitent avec tant d'outrage, fut trop bon pour les traiter avec autant de sévérité qu'ils témoignaient en avoir contre eux-mêmes et contre leurs propres enfants, et c'est au contraire d'eux et de leurs enfants qu'il choisit ce grand nombre de personnes qu'il appela à la pénitence, et qu'il combla de tant de grâces. Saint Paul était de ce peuple, ainsi que ces milliers de personnes qui crurent à Jérusalem : « Vous voyez, mon « frère », dit saint Jacques, « combien de mil- « liers de Juifs croient maintenant en Jésus- « Christ » (Act. xxi, 10), et ces Juifs sans doute descendaient de ceux qui faisaient ici des imprécations si cruelles. Que si quelques-uns ont résisté à sa bonté, et ont rejeté ses grâces, c'est à leur opiniâtreté seule qu'ils doivent attribuer leur malheur.

« Alors Pilate leur délivra Barabas, et ayant « fait fouetter Jésus, il le leur mit entre les « mains pour être crucifié (26) ». Pourquoi le fait-il fouetter, sinon pour le traiter comme un condamné ; ou pour garder quelque forme de justice, ou pour satisfaire la cruauté des Juifs ? Il devait au moins résister avec plus de fermeté, principalement après leur avoir dit : « Prenez-le, vous autres, et jugez-le selon votre « loi ». Car il y avait plusieurs considérations qui devaient détourner Pilate et les Juifs de ce détestable jugement. Tant de miracles si inouïs et si surprenants qu'il avait faits ; cette douceur incroyable d'un innocent avec laquelle il souffrait des injures si atroces ; ce silence si profond dans une rencontre si extraordinaire ; tant d'autres circonstances semblables, ne devaient-elles pas leur ouvrir les yeux, et leur frapper l'esprit et le cœur ? Car après avoir fait voir qu'il était homme par cette prière qu'il venait de faire à son Père dans le jardin des Oliviers, il montre ensuite qu'il était plus qu'un homme par ce silence qu'il garda, et par ce mépris qu'il témoigna de tout ce qu'on disait de lui. Ce silence seul était capable de le faire respecter de ses ennemis même, s'ils n'eussent été dans un tel état que rien ne pouvait plus les toucher.

3. C'est ainsi, mes frères, que lorsque la raison est une fois étouffée ou par l'ivresse de l'esprit, ou par l'emportement de la fureur, il est très-difficile qu'un homme même en revienne, à moins que ce ne soit une âme généreuse et capable de quelque chose de grand. Il est très-dangereux, oui, je le redis encore une fois, il est très-dangereux d'ouvrir la porte à des passions si violentes. On ne peut apporter assez de soin pour les rejeter loin de soi et pour leur fermer l'entrée dans son cœur. Si elles peuvent une fois s'en rendre les maîtresses et devenir les plus fortes, elles y font ensuite ce que fait un feu ardent dans une forêt.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, de vous faire comme des retranchements et comme de fortes murailles pour vous défendre de ces passions et pour leur fermer l'entrée de vos âmes. Que personne n'ait recours à cette excuse qui est la source ordinaire de tous les désordres du monde. Qu'on ne dise plus : qu'importe telle ou telle chose ? Ce sont ces sortes de discours qui ouvrent la porte à toutes espèces de dérèglements. Le démon, étant aussi artificieux qu'il est, emploie toutes ses adresses et toute sa malice pour perdre les hommes. Il ne commence d'abord que par des choses fort légères et peu importantes. On peut le voir dans cet exemple que je vais rapporter.

Il avait résolu autrefois de faire tomber Saül dans les enchantements de cette femme qui avait l'esprit de Python. Ce crime était grossier, et s'il l'eût sollicité tout d'abord de le commettre, il ne lui aurait pu persuader. Car comment celui qui chassait avec tant de sévérité ces sortes de personnes de toute l'étendue de son royaume, eût-il pu se résoudre tout à coup à avoir quelque communication avec elles ? C'est pourquoi le démon ne le poussa dans cet excès que peu à peu et par degrés. Il

commença par le porter à désobéir à Samuel, à offrir lui-même à Dieu en l'absence du prophète les victimes et les holocaustes. Lorsque Samuel l'accusa de ce crime, il répondit qu'il y avait été engagé par les ennemis qui le pressaient, et, au lieu d'être dans la douleur de son péché, il n'en fut pas plus touché que s'il ne l'eût point commis. Dieu lui ordonna ensuite d'exterminer entièrement les Amalécites, et il conserva le roi et une partie du peuple et du butin contre l'ordre divin. Il s'emporta encore de fureur contre David et il fit tout ce qu'il put pour le perdre, et ainsi tombant de jour en jour dans de nouvelles fautes, il se trouva enfin dans le fond de cet abîme où le démon avait résolu de l'entraîner.

C'est ainsi que ce même esprit de malice se conduisit autrefois envers Caïn. Il ne lui persuada pas d'abord de tuer son frère. L'horreur d'un si grand crime l'aurait frappé et lui en aurait fait perdre la pensée pour jamais. Il commence par le porter à n'offrir à Dieu que ce qu'il avait de moins bon dans ses troupeaux, il lui fait croire qu'en cela il ne commettait aucun mal. Il lui empoisonne ensuite le cœur par une secrète envie, et il lui représente encore ce crime comme une chose de peu d'importance. Ainsi s'étant emparé peu à peu du fond de son âme, il le pousse enfin dans le parricide, et après lui avoir inspiré une assez grande barbarie pour le commettre, il lui donne ensuite assez d'impudence pour le nier.

Il faut donc veiller avec grand soin contre le mal dans ses premières approches. Quand le péché dont nous sommes tentés ne devrait attirer après lui aucune autre fâcheuse suite, nous ne devrions pas laisser de le fuir de toutes nos forces; mais étant assurés d'ailleurs qu'un premier mal est bientôt suivi d'un autre et qu'il croît dans l'âme par des degrés insensibles, nous ne pouvons veiller assez pour l'étouffer dès sa naissance. Il ne faut pas s'arrêter à considérer la qualité du premier péché dont nous nous sentons tentés, ni à juger s'il est peu ou beaucoup considérable. Nous devons être persuadés que si nous n'arrachons cette racine, quelque petite qu'elle soit d'abord, elle produira dans la suite des fruits de mort.

Ce que je vais dire vous surprendra. Il me semble que nous devons moins veiller contre les grands crimes que contre les fautes qui nous paraissent légères et que nous méprisons aisément. L'horreur des premiers peut assez nous en défendre, mais la petitesse des autres nous surprend, et comme elle trouve notre âme dans une certaine indifférence et comme dans une sorte de mépris, cette insensibilité même fait qu'elle ne peut plus s'élever contre ces péchés pour les combattre et pour les vaincre. C'est ce qui fait qu'en très-peu de temps ils croissent par notre faute et que de petits qu'ils étaient ils deviennent grands.

Nous voyons tous les jours une image de ce que je dis dans ce qui arrive dans le corps. Car souvent de petits maux qu'on négligeait au commencement s'augmentent de telle sorte qu'enfin ils deviennent incurables. C'est ainsi que dans l'âme de Judas le mal grandit jusqu'à devenir crime de trahison. Si d'abord il n'eût pas regardé comme une faute légère le sacrilége qu'il commettait en volant un bien qui était destiné aux pauvres, il ne serait pas tombé dans une si noire perfidie. Si les Juifs de même n'eussent pas considéré d'abord l'orgueil dont ils étaient possédés comme une faute bien légère, ils n'en seraient pas venus jusqu'à cet excès de faire mourir en croix le Sauveur du monde.

Les plus grands crimes ne se sont jamais commis que de cette manière. Personne ne passe tout d'un coup de la vertu au comble du vice. Il y a un reste de pudeur et de retenue qui est encore naturel à l'âme, qu'elle ne peut étouffer que peu à peu et par un long enchaînement de désordres et de crimes. C'est ainsi que le culte des idoles s'est introduit dans le monde, par suite de ce que les hommes ont eu trop de respect et des complaisances excessives pour d'autres hommes qui étaient morts ou pour d'autres qui étaient encore vivants. C'est ainsi qu'on s'est laissé aller jusqu'à adorer des images et des statues. C'est ainsi enfin que la fornication et tous les autres vices se sont répandus comme un déluge qui a inondé toute la terre.

Prenons un exemple : quelqu'un a ri mal à propos; une personne sage l'en reprend : une autre au contraire lui lève tout ce scrupule en disant que ce n'est rien, qu'il n'y a point de mal à rire, que le ris est une chose innocente et qui ne produit aucun mal. Cependant c'est de cette source et de ces ris immodérés que sortent toutes les bouffonneries, toutes les railleries, toutes les paroles et toutes les actions déshonnêtes. Qu'on blâme de même

une personne de ce qu'elle dit des paroles offensantes à ses frères, ne répondra-t-elle pas que cela n'est rien et qu'il n'y a point de mal à user librement de ces termes entre des frères? Et cependant ce sont ces paroles qui sont la source des querelles, des dissensions, des haines et des inimitiés mortelles qui éclatent enfin ouvertement et qui se terminent souvent à une mort tragique et sanglante.

4. Ainsi, vous voyez que le démon commence toujours par de petites choses, et qu'il conduit insensiblement les hommes jusqu'aux plus grands crimes, d'où il les jette ensuite dans le désespoir qui est le comble de tous les autres. Car celui qui désespère après son crime, sera plus damné pour son désespoir que pour son crime qui en est la cause. Lorsqu'un homme a commis un grand péché, il peut le guérir s'il a recours à la pénitence; mais si, après avoir péché, au lieu de se repentir, il désespère du pardon, il rend son mal incurable, parce qu'il fuit le remède qui le doit guérir. Le démon a encore un troisième piége pour surprendre les personnes de piété et pour les faire tomber dans le crime. Car quelquefois il leur déguise tellement le vice sous une apparence de vertu, qu'il les fait pécher en croyant bien faire. Est-il possible, me direz-vous, que le démon ait une si grande puissance? Je m'en vais vous le faire voir. Apprenez ses artifices pour les craindre et pour les éviter en les craignant.

Nous savons par exemple que Jésus-Christ a commandé par saint Paul que l'homme ne se sépare point de sa femme, et qu'ils ne se refusent point le devoir l'un à l'autre sans un mutuel consentement. Cependant on a vu des femmes comme emportées par un amour ardent pour la chasteté, se séparer indiscrètement de leurs maris et prétendre même faire une action d'une haute vertu, lorsqu'elles les contraignaient, par cette séparation illégitime, à commettre des adultères. Pleurez, mes frères, le malheur de ces personnes aveuglées, puisqu'après avoir souffert tous les travaux de la chasteté, elles n'en peuvent enfin attendre d'autre fruit que la punition des adultères où leur zèle indiscret a fait tomber leurs maris. On en a vu d'autres qui, s'abstenant de l'usage de la viande selon la loi du jeûne, se sont enfin laissées aller jusqu'à la détester avec horreur par un excès qui les a rendues criminelles aux yeux de Dieu.

Ces maux, mes frères, arrivent lorsque des personnes ont assez de présomption pour préférer leurs sens et leurs lumières particulières aux règles de l'Ecriture. Ce fut par ce désordre que quelques Corinthiens crurent que c'était être fort parfait que de manger indifféremment de tout, et des choses mêmes qui étaient expressément défendues. Cependant cette licence, bien loin d'être une perfection, était au contraire une très-grande faute. Saint Paul s'emporte contre elle avec beaucoup de force, et il menace ceux qui en sont coupables d'un supplice éternel, s'ils ne s'en corrigent et ne s'en repentent. (I Cor. VIII, 4.)

D'autres croient faire une action de grande vertu, en laissant croître leurs cheveux. Cependant c'est une chose défendue et qui est déshonorante. D'autres louent ces excès de douleur, et ces abattements de tristesse où l'on tombe après ses péchés, comme si ces tristesses immodérées étaient fort avantageuses; au lieu que nous voyons, par l'exemple de Judas, que c'est le démon qui par ses artifices jette les âmes dans ces pensées noires qui les accablent, et qui les empêchent de trouver leur paix dans un véritable repentir. C'est pourquoi saint Paul craignit très-justement pour ce Corinthien qui était tombé dans un inceste. Sa sagesse lui fit appréhender qu'il ne tombât dans le désespoir, et il avertit les Corinthiens de hâter sa réconciliation, de peur qu'il ne s'abimât dans l'excès de sa douleur; il montre ensuite que c'était le démon seul qui était l'auteur de cette profonde tristesse, lorsqu'il ajoute: « Afin que Satan n'emporte rien sur « nous. Car nous n'ignorons pas ses pensées « et ses artifices ». (II Cor. II, 6.)

Si le démon nous faisait une guerre ouverte, il nous serait plus aisé de le vaincre; et j'ose dire même que, si nous veillions sur nous, nous ne trouverions rien de difficile dans cette guerre. Car Dieu nous a assez instruits contre tous ses piéges, et armés contre toutes ses violences, lorsqu'il nous a conseillé de ne point mépriser les petites choses: « Celui », dit Jésus-Christ, « qui appelle son frère fou, mé« ritera le feu d'enfer »: Et celui « qui aura « regardé une femme avec un mauvais désir, « a commis un adultère dans son cœur ». (Matth. V, 22, 28.) Il déplore de même le malheur de ceux qui rient; il les appelle « mal« heureux »; et on voit que partout il s'efforce d'arracher les premières racines du mal, en

nous menaçant de nous faire rendre compte de toutes nos paroles inutiles. (Matth. XII, 36.) Aussi nous voyons dans l'Ecriture que Job avait soin d'offrir à Dieu des sacrifices pour expier les fautes que ses enfants avaient peut-être commises, non-seulement dans leurs actions, mais même dans leurs paroles. (Job. I, 5.)

Mais voici de quelle manière l'Ecriture parle contre le désespoir : « Celui qui est tombé ne « se relèvera-t-il pas? Celui qui s'en est allé, « ne reviendra-t-il pas » ? (Jérem. VIII, 4.) Et ailleurs : « Je ne veux point la mort du pé- « cheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il « vive ». (Ezéch. XVIII, 23.) Et ailleurs : « Au- « jourd'hui si vous entendez sa voix ». (Ps. XCIV, 8.) Et enfin l'Evangile nous assure que « les anges se réjouissent dans le ciel pour un « pécheur qui fait pénitence ». (Luc, XV, 9.) Nous voyons dans toute l'Ecriture plusieurs exemples semblables. Et afin que le prétexte d'une fausse piété ne nous surprenne point en ces occasions, il faut se souvenir continuellement de cette parole de saint Paul : « De peur « qu'il ne soit accablé d'une tristesse excessive ». (II Cor. II, 7.)

Méditons ces vérités, mes frères, et opposons la force de l'Ecriture aux artifices dont le démon se sert pour surprendre les faibles. Ne dites point : Quel mal ferai-je, si je regarde curieusement cette femme ? Celui qui a déjà commis le crime dans le fond de son cœur, ne se fera guère de scrupule de le commettre au dehors. Ne dites point : Quel mal ai-je fait de passer devant ce pauvre sans lui rien donner ? Le mépris que vous avez fait de ce pauvre vous en fera mépriser encore un autre, et ensuite vous les mépriserez tous. Ne dites point : Quel mal fais-je, de désirer le bien de mon prochain ? C'est ce qui a perdu le roi Achab. Quoique ce prince offrît à Naboth de lui donner tout ce que valait sa terre, ce seul péché de vouloir acheter ce que l'autre ne voulait pas vendre, fut un crime qui le jeta dans cet abîme de maux que nous savons. Celui qui veut acheter un bien ne doit pas contraindre celui qui en est le juste maître de le vendre, mais seulement lui en donner le prix lorsqu'il s'en défait volontairement. Mais si Achab a été justement puni de Dieu, quoiqu'il offrît à Naboth le prix de sa vigne, que deviendront ceux qui n'achètent pas, mais qui ravissent le bien d'autrui par une pure violence, principalement dans le temps de la loi nouvelle, et de la grâce de l'Evangile ?

Pour éviter donc ces justes peines, mes frères, fuyons de tout notre cœur toutes les violences et les rapines. Conservons-nous purs non-seulement de tout péché, mais des commencements même du péché. Vivons en chrétiens pour régner un jour avec Dieu, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVII.

« LES SOLDATS DU GOUVERNEUR MENÈRENT JÉSUS DANS LE PRÉTOIRE, ET TOUTE LA COHORTE S'ASSEMBLA AUTOUR DE LUI. ET LUI AYANT ÔTÉ SES HABITS, ILS LE REVÊTIRENT D'UN MANTEAU D'ÉCARLATE. ET TRESSANT UNE COURONNE D'ÉPINES, ILS LA LUI MIRENT SUR LA TÊTE AVEC UN ROSEAU DANS SA MAIN DROITE, ET S'AGENOUILLANT DEVANT LUI, ILS SE MOQUAIENT DE LUI, EN DISANT : SALUT, ROI DES JUIFS. ET LUI CRACHANT AU VISAGE, ILS PRENAIENT LE ROSEAU, ET LUI EN FRAPPAIENT LA TÊTE ». (CHAP. XXVII 27, 28, 29, 30, JUSQU'AU VERSET 45.)

ANALYSE.

1 et 2. Jésus-Christ, après avoir essuyé tout ce que la cruauté des plus féroces ennemis a pu inventer de tourments, meurt sur la croix en montrant qu'il est Dieu.

3 et 4. De la force du signe de la croix imprimé avec foi sur le front. — Combien un chrétien doit avoir présente dans son esprit la patience que le Sauveur a témoignée en mourant. — Que ce n'est point être patient que de ne se mettre point en colère, lorsque personne ne nous irrite. — Qu'un chrétien ne doit pas haïr ceux qui le déshonorent, mais ceux qui le louent. — Que la bonne vie est au-dessus de la médisance.

1. Il semble que le démon alors avait comme donné un signal pour faire conspirer tout le monde contre Jésus-Christ. Soit, l'envie et la jalousie dont les Juifs étaient consumés, les portait à se déchaîner contre lui ; mais les soldats, quelle raison pouvaient-ils avoir de l'insulter ? N'est-ce pas visiblement le démon qui les animait? Ils trouvaient leur plaisir dans ces outrages sanglants, et ils faisaient un jeu de leur cruauté. Au lieu de répandre des larmes et d'être touchés de regret, comme fit ensuite le peuple, ils se conduisirent tout différemment. Ils ajoutèrent injure sur injure, et outrage sur outrage ; soit peut-être pour plaire eux aussi aux Juifs, ou pour satisfaire leur humeur qui d'elle-même était brutale et cruelle. Ils lui insultèrent en cent manières différentes : tantôt ils frappaient sa tête sacrée d'un roseau ; tantôt ils lui donnaient des soufflets; tantôt ils le perçaient d'une couronne d'épines, faisant une raillerie de ce traitement si barbare.

Quelle excuse pouvons-nous avoir lorsque nous trouvons les moindres mépris insupportables, après un si grand exemple que nous donne le Sauveur du monde ? Car l'insulte et la violence peuvent-elles aller au delà de ce qu'il souffre, et non-seulement dans un de ses membres, mais dans tout son corps? Sa tête est percée d'épines, frappée d'un roseau, et meurtrie de coups de poing. Son visage est couvert de crachats, ses joues de soufflets, tout son corps déchiré par la flagellation, déshonoré par la nudité, et encore plus par ce manteau d'écarlate dont on le couvre, pour lui insulter par de cruelles adorations, comme à un roi de théâtre. Sa main porte un roseau au lieu de sceptre. On ne pardonne pas même à sa bouche et à sa langue, à laquelle on fait sentir l'âpreté du fiel et du vinaigre.

Que peut-on s'imaginer de plus insupportable que tous ces traitements ? ne sont-ils pas au-dessus de nos paroles et de nos pensées. Il semble que ces cruels Juifs avaient peur d'oublier quelque genre de cruauté dont ils ne fissent l'essai sur le Sauveur. Après s'être accoutumés à répandre le sang des prophètes, ils répandent enfin celui du Fils de Dieu même. Ils le condamnent eux-mêmes à la mort, quoiqu'ils se couvrent du nom de Pilate. Ils veulent « que son sang retombe sur eux et sur leurs enfants ». Ce sont eux seuls qui lui font toutes ces insultes, qui le lient, qui le mènent à Pilate, et qui le font traiter si outrageusement et si cruellement par les soldats. Pilate n'avait rien ordonné de tout ceci :

Ce sont eux qui ont été ses accusateurs, ses juges et ses bourreaux.

Nous lisons ceci publiquement dans l'assemblée de toute l'Eglise, pour empêcher que les païens ne disent que nous vous annonçons les actions miraculeuses de Jésus-Christ, mais que nous vous cachons ses souffrances et ses opprobres. Le Saint-Esprit a tellement conduit les choses, qu'il fait lire cette histoire dans l'Eglise au temps de Pâques, et dans une solennité où tout le monde, jusqu'aux femmes et aux petits enfants, s'y rassemblent. Nous ne cachons rien de ces outrages du Sauveur, au milieu de cette grande assemblée : et cependant personne ne doute que Jésus-Christ ne soit Dieu. Nous l'adorons tous, non-seulement à cause de tant de grâces dont il nous a comblés, mais particulièrement pour cet amour si rare qu'il nous témoigne à sa passion ; puisqu'il fait voir qu'il a bien voulu se rabaisser pour nous, jusqu'à ce dernier degré d'humiliation, pour nous donner dans sa personne un parfait modèle de la plus haute vertu.

Lisons donc ceci, mes frères, puisque cette lecture nous peut être si avantageuse. Lorsque nous voyons le Sauveur traité avec tant de mépris ; outragé par les derniers des hommes ; adoré d'une manière si offensante, si cruellement tourmenté dans toutes les parties de son corps, et enfin terminant sa vie par un supplice si infâme : il est impossible, quand nous serions de roche, que nous ne nous amollissions comme la cire, et que nous n'abaissions l'enflure de notre cœur en le perçant d'une componction sainte, et que nous ne soyons pas dans un profond anéantissement. Mais écoutons la suite d'une si tragique histoire :

« Après s'être ainsi joués de lui, ils lui « ôtèrent ce manteau d'écarlate, et lui ayant « remis ses habits ils l'emmenèrent pour le « crucifier (31). Et comme ils sortaient, ils « rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé « Simon, qu'ils contraignirent de porter la « croix de Jésus (32). Et ils vinrent au lieu ap- « pelé Golgotha, c'est-à-dire, le lieu du Cal- « vaire (33). Et ils lui donnèrent à boire du « vin mêlé de fiel, et en ayant goûté il ne vou- « lut point en boire (34). Mais après qu'ils « l'eurent crucifié, ils partagèrent entre eux « ses vêtements, les tirant au sort (34). Afin « que cette parole du prophète fût accomplie : « Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et « ils ont tiré ma robe au sort (35) ». Ils firent alors, à l'égard du Sauveur, ce qui ne se faisait qu'à l'égard des hommes les plus méprisables, et qui étaient abandonnés de tout le monde. Ils partagèrent entre eux ses vêtements sacrés qui avaient fait tant de miracles ; mais qui n'en firent point alors, parce que Jésus-Christ arrêta toute leur vertu. Ils traitent le Sauveur avec tant de mépris, qu'ils épargnent même davantage les deux voleurs qui furent crucifiés avec lui.

« Et s'étant assis près de lui, ils le gardaient « (36). Ils mirent aussi au-dessus de sa tête « le titre de sa condamnation ainsi écrit : C'est « Jésus le roi des Juifs (37). En même temps « on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa « droite et l'autre à sa gauche (38) ». Ils le crucifièrent ainsi au milieu de deux larrons, afin qu'il passât comme eux pour un scélérat. Ils lui donnèrent du vinaigre à boire par une dérision cruelle, mais il n'en voulut point boire ; et un autre évangéliste dit que lorsqu'il en eut goûté, il dit : « Tout est consommé ».

Que veulent dire ces paroles : « Tout est « consommé », sinon que cette prophétie a été accomplie ? « Ils m'ont donné du fiel pour ma « nourriture ; et ils m'ont abreuvé de vinaigre « dans ma soif ». (Ps. LXVIII, 26.) Saint Jean ne dit pas non plus que Jésus-Christ ait bu de ce vinaigre, et il s'accorde fort bien avec saint Matthieu, puisqu'il n'y a point de différence entre goûter fort légèrement quelque chose, ou n'en point boire du tout. Leur fureur ne se termina point encore là. Après cette nudité si honteuse en apparence où ils le réduisirent, après le crucifiement, après le fiel et le vinaigre, ils ne purent encore satisfaire leur cruauté, et lorsqu'ils le virent attaché en croix, ils lui dirent des injures, et ils lui insultèrent de mille manières ; ce qui me paraît encore plus cruel que tout le reste.

« Et ceux qui passaient par là le blasphé- « maient en branlant la tête (39), et en disant : « Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le « rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même : Si « tu es le Fils de Dieu, descends de la croix (40). « Les princes des prêtres se moquaient aussi « de lui avec les docteurs de la loi et les sé- « nateurs, en disant (41) : Il a sauvé les autres, « et il ne saurait se sauver lui-même. S'il est « le roi d'Israël, qu'il descende présentement « de la croix, et nous croirons en lui (42). Il met « sa confiance en Dieu : Si donc Dieu l'aime

« qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le « Fils de Dieu (43) ». Ils agissaient de la sorte afin de le faire passer pour un séducteur, pour un superbe, pour un homme vain qui n'avait point eu d'autre but que de tromper les hommes. Ils voulaient qu'il finît sa vie dans une infamie publique. C'est pourquoi ils avaient voulu qu'il fût condamné à la croix, et qu'il y mourût devant tout le monde. Ils l'avaient même livré à dessein entre les mains des soldats, afin que leur insolence augmentât encore les outrages dont ils voulaient le combler.

2. Certes, la désolation et les larmes de la foule qui suivait Jésus-Christ eussent pu toucher les pierres elles-mêmes ; néanmoins, elles ne firent aucune impression sur ces bêtes féroces. C'est pour cela que le Sauveur adresse la parole aux personnes qui le suivaient en pleurant ; mais il ne dit pas un mot à ces furieux, qui, non contents d'exercer sur sa personne sacrée toutes les cruautés qu'ils désiraient, voulurent encore, comme s'ils avaient craint sa résurrection, noircir sa gloire par ces outrages dont ils le déshonorèrent publiquement, en le confondant avec les voleurs et les scélérats, et en le traitant de « séducteur » et « d'imposteur », après sa mort même.

« Va », lui disent-ils lorsqu'il mourait : « Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le « rebâtis en trois jours, descends de la croix ». Et comme ils ne pouvaient effacer ce titre que Pilate avait écrit : « Le Roi des Juifs », parce qu'il leur résista en disant : « Ce qui est écrit « est écrit », ils faisaient au moins ce qu'ils pouvaient pour montrer que Jésus-Christ n'était point leur roi : « Si c'est le roi d'Israël », disaient-ils, « qu'il descende maintenant de la « croix. Il a sauvé les autres, et il ne peut se « sauver lui-même ». Ils s'efforçaient par ces paroles d'obscurcir et de rendre suspects et douteux tous les miracles que Jésus avait faits jusqu'alors : « S'il est le Fils de Dieu », disaient-ils encore ; « et si Dieu l'aime, qu'il le sauve ».

Ames scélérates, âmes exécrables, tant de prophètes, dont vous avez répandu le sang, ont-ils cessé d'être prophètes, ou tant de saints d'être saints, parce que Dieu ne les a pas sauvés de vos mains ? Votre barbarie leur a-t-elle ravi leur sainteté, et ont-ils cessé d'être justes après l'injustice de vos violences ? Y a-t-il donc un renversement d'esprit, et un aveuglement égal au vôtre ? Car si vous êtes contraints d'avouer que les prophètes n'ont point cessé d'être ce qu'ils étaient, au milieu des supplices dont vous les avez tourmentés, ne deviez-vous pas à plus forte raison croire la même chose du Sauveur, qui avait tant de fois prédit sa mort, et qui, prévoyant cette fausse accusation que vous en pourriez concevoir, l'avait souvent détruite par ses actions et par ses paroles ?

Aussi tous leurs artifices n'ont pu blesser en la moindre chose l'honneur et la réputation de Jésus-Christ. Ce fut alors même qu'un de ces deux voleurs, qui était crucifié avec le Sauveur, après avoir passé sa vie dans toutes sortes de crimes, mourut saintement en croyant en lui. Il publie sa gloire, lorsque les princes des prêtres s'efforcent de l'obscurcir, et il le reconnaît pour roi lorsqu'on le traite en esclave. Tout le peuple aussi pleure Jésus-Christ, et est touché de ses souffrances. Cependant on n'apercevait alors dans le Sauveur que des marques de faiblesse. Tout ce qui se passait alors ne pouvait former qu'une impression de son impuissance dans l'esprit de ceux qui ne pénétraient pas les desseins de Dieu dans ce grand mystère. Et néanmoins Jésus-Christ a fait voir qu'il était Dieu, en mourant comme le dernier des hommes, et il a établi cette vérité par les choses mêmes qui paraissaient la devoir détruire.

Gravez, mes frères, dans le fond de votre cœur cette image de la patience de Jésus-Christ, afin qu'elle y étouffe tous les mouvements de la colère. Si vous sentez que vous commenciez à vous troubler, imprimez aussitôt sur vous le signe de cette croix du Sauveur. Repassez dans votre mémoire tout ce qu'il a souffert pour vous, et votre colère sera bientôt dissipée. Souvenez-vous des injures dont on a outragé le Fils de Dieu, et de tant de cruelles circonstances de son supplice. Pensez à ce qu'il est, et à ce que vous êtes, qu'il est votre Seigneur, et vous son esclave. Souvenez-vous que le Sauveur ne souffrait que pour les autres, et que vous souffrez pour vous-même. Qu'il souffrait de la part de ceux qu'il avait comblés de biens, et vous de ceux que vous avez peut-être maltraités. Qu'il souffrait des traitements si indignes à la vue de toute une ville, devant les Juifs et les étrangers, parlant à tous avec une douceur extrême ; et que vous ne pouvez endurer la moindre insulte, dont il y aura deux ou trois témoins.

Les disciples mêmes du Sauveur l'abandon-

nent, ce qui me paraît le plus grand de ses outrages. Ses amis le fuyaient, ses ennemis l'entouraient pendant son supplice, l'insultaient, l'injuriaient, se riaient, se moquaient, se raillaient de lui, les Juifs et les soldats d'en haut et d'en bas et les voleurs de chaque côté. Car il est marqué que d'abord ils lui dirent tous deux des injures, mais que l'un ensuite l'adora comme Dieu, pendant que l'autre le blasphémait. Il semble que Dieu ait voulu encore ici prévenir la malice des hommes, et que les voulant empêcher de dire que ce qui est rapporté de ces deux hommes avait été inventé, et que ce voleur n'était point un véritable voleur, il ait permis que le bon larron blasphémât d'abord Jésus-Christ pour faire admirer davantage la manière si soudaine et si puissante dont Dieu lui toucha le cœur.

3. Que la pensée donc d'une si admirable patience excite en vous le désir de l'imiter. Car que pouvez-vous souffrir d'aussi cruel et d'aussi ignominieux que ce que votre maître a souffert pour vous? Quelqu'un vous a-t-il dit publiquement des injures? Elles ne peuvent être aussi horribles que celles qu'on a dites contre Jésus-Christ. Vous a-t-on outragé avec des fouets et des verges? Vous ne le pouvez être comme il l'a été, et on ne vous réduira point dans une nudité si honteuse. Vous a-t-on donné un soufflet? Ce ne peut être avec des circonstances si outrageantes que celles que vous voyez ici. Considérez de plus, comme je viens de vous le dire, qui était celui qui souffrait ces choses, pour qui il les souffrait, et en quel temps il les souffrait.

Ce qui était encore plus insupportable, c'est que personne ne se plaignait d'une violence si extrême; personne n'ouvrait la bouche pour défendre son innocence, et pour blâmer ces injustices. Tout le monde conspirait à l'outrager, les bourreaux et les soldats, le peuple et les prêtres. On regardait Jésus-Christ comme un imposteur et un séducteur, et on se raillait de lui comme d'un homme qui ne pouvait se défendre, ni soutenir ses paroles par ses actions. Jésus-Christ n'opposait que son silence à tous ces outrages. Il souffrait tout avec une constance infatigable, pour nous apprendre jusqu'où doit aller notre patience.

Cependant un si grand exemple nous est inutile. Qu'un serviteur ait fait une chose qui nous déplaise, nous entrons en fureur. Nous sommes inexorables et sans pitié, lorsqu'on fait quelque chose contre nous, et nous sommes insensibles à tout ce qui se fait contre Dieu. Nous n'épargnons pas même nos propres amis. Que l'un d'eux nous blesse en quelque chose, nous ne le pouvons souffrir; qu'il nous méprise, nous devenons furieux. Il ne nous sert de rien de lire ou d'écouter la passion du Sauveur, de voir qu'un de ses disciples le trahit, que les autres l'abandonnent; que les Juifs à qui il avait fait tant de bien se déclarent contre lui; qu'on lui crache au visage, qu'un serviteur lui donne un soufflet, que les soldats l'outragent; que les prêtres l'insultent; que les voleurs le blasphèment, et que cependant il ne dit aucune parole d'aigreur, et qu'étant environné de tant de gens qui l'attaquent si cruellement, il ne les veut vaincre que par son silence.

Ceci nous apprend, mes frères, que plus nous aurons de douceur et de patience dans l'affliction, plus nous serons invincibles, et plus nous nous rendrons vénérables à tous les hommes. Qui n'admirerait cette paix où nous serons parmi les injures de ceux qui nous oppriment? Que si nous nous laissons aller à l'impatience, tout le monde au contraire nous méprisera. Car comme celui qui souffre avec constance paraît innocent, lors même qu'il est coupable, de même celui qui étant innocent témoigne de l'impatience dans ce qu'il souffre, semble justifier les maux qu'il endure, et on le regarde comme un esclave de la colère, qui assujétit la noblesse de son âme à la tyrannie de sa passion. Celui qui est dans cet état a beau être libre; dès lors qu'il s'asservit à la colère, il est esclave, quand il aurait d'ailleurs mille serviteurs qui le regarderaient comme leur maître.

Vous me répondrez peut-être que celui contre qui vous vous emportez vous a offensé cruellement. Qu'importe? N'est-ce pas alors qu'il faut témoigner plus de vertu? Ne voyons-nous pas que les bêtes les plus furieuses ne nous font point de mal, lorsque nous ne les aigrissons pas, et qu'elles ne témoignent leur furie que contre ceux qui les attaquent et qui les irritent? Que si vous vous trouvez dans la même disposition, ne pouvant retenir votre colère lorsqu'on vous a irrité, quel avantage avez-vous donc sur des bêtes? On peut dire même qu'elles en ont sur vous. Car d'ordinaire les hommes les attaquent les premiers, et leur colère n'est pas en leur pouvoir, parce qu'elles

sont emportées par leur instinct destitué de raison, et par l'impétuosité de la nature. Mais quelle excuse vous reste-t-il à vous qui, étant homme, agissez en bête ?

Car quel mal vous a-t-on fait ? vous a-t-on ravi votre bien ? C'est ce qui devrait vous donner de la joie, puisqu'en souffrant cette perte elle vous sera très-avantageuse et que vous en recevrez plus de bien qu'on ne vous en ôte. Vous a-t-on méprisé ? A quoi se réduit ce mépris ? En êtes-vous moins que vous n'étiez si vous avez un peu de vertu pour le souffrir ? Si vous ne souffrez donc en cela aucun mal qui soit véritable, pourquoi vous fâchez-vous contre une personne qui, bien loin de vous nuire, vous a fait du bien ? Ne savez-vous pas que l'honneur et l'estime rendent encore plus faibles ceux qui sont lâches, et que le mépris rend encore plus forts ceux qui sont forts ? Les traitements injurieux abattent les tièdes et les négligents, mais les louanges leur nuisent. Car si nous pesons les choses dans une juste balance, nous trouverons que ceux qui nous blâment ne servent qu'à accroître notre vertu et notre mérite, et qu'au contraire ceux qui nous louent ne peuvent nourrir que notre complaisance et notre orgueil, qui est la source de tous les maux.

Nous pouvons remarquer la vérité de ce que je dis dans la manière dont les pères se conduisent envers leurs enfants. Ils craignent de les louer, et ils leur font souvent des réprimandes, de peur qu'ils ne s'affaiblissent et qu'ils ne se relâchent par les louanges qu'ils leur donneraient. Les maîtres agissent aussi tous les jours de la même manière à l'égard de leurs disciples. C'est pourquoi s'il était permis à un chrétien d'avoir de l'aversion pour quelqu'un, il en devrait plutôt avoir pour ceux qui le louent et qui le flattent, que pour ceux qui l'offensent et le décrient. Les flatteries sont bien plus dangereuses que les injures, et si nous ne veillons bien sur nous, il est beaucoup plus aisé de nous y laisser surprendre. C'est pourquoi il faut que celui qui ne se laisse point toucher par l'honneur et par les louanges, ait une grandeur d'âme et de piété tout à fait rare, et il doit attendre de Dieu une récompense toute extraordinaire.

C'est un miracle bien plus grand de voir un homme qui ne se trouble point lorsqu'on le blesse dans son honneur, que d'en voir un autre qui ne tombe point lorsqu'on le frappe dans son corps. Mais le moyen, dites-vous, que je sois insensible à l'outrage ? Vous le ferez si, lorsqu'on vous offense, vous avez aussitôt recours au signe de la croix et si vous l'imprimez sur votre cœur ; si vous êtes chrétien, vous ne pouvez vous souvenir de ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, sans oublier ce que vous souffrez. Ne vous arrêtez pas aux injures que vous fait cet homme ; pensez aux biens que vous en recevrez. C'est ainsi que vous cesserez bientôt de vous fâcher contre lui, et que vous passerez à des sentiments de douceur et de bonté. Je dis plus, mes frères, craignez Dieu, que sa crainte vous soit toujours présente, qu'elle soit gravée dans le fond de votre cœur et elle vous rendra doux et paisibles.

4. Que l'exemple aussi de vos domestiques vous avertisse continuellement de votre devoir. Considérez, lorsque vous leur faites quelquefois des réprimandes, quel silence ils gardent alors, et que cela vous apprenne que ce n'est pas une chose qui vous soit si difficile que de vous taire lorsque les autres vous offensent. Vous apprendrez ainsi à condamner vos emportements, vous reconnaîtrez avec douleur dans la plus grande chaleur de votre colère que vous faites mal, et vous vous accoutumerez peu à peu à devenir comme insensible lorsqu'on vous outrage et qu'on vous fait des insultes. Souvenez-vous que celui qui s'emporte contre vous n'est plus maître de lui-même ; qu'il est comme un homme qui a perdu l'esprit et vous n'aurez plus de peine à souffrir toutes ses injures.

Combien de fois les possédés nous frappent-ils ? Et cependant, bien loin de nous en fâcher, nous n'avons pour eux que de la compassion et de la tendresse. Faites de même, mes frères, ayez pitié de celui qui vous dit des injures. Il est dévoré par la colère comme par une bête furieuse et déchiré par un monstre terrible qui est le démon. Hâtez-vous de délier un homme qui est si misérablement tourmenté et qui par une passion si courte se cause une mort qui ne finira jamais. Cette maladie est si violente, qu'en un moment elle perd celui qu'elle possède. De là vient cette parole : Le moment de sa fureur est le moment de sa chute. Car c'est ce qu'il y a de particulier et d'épouvantable dans cette passion. Elle ne peut pas durer longtemps. Et cependant dans le peu qu'elle dure elle cause des maux presque irréparables. Si sa durée éga-

lait sa violence, personne n'y pourrait résister.

Je voudrais vous pouvoir représenter l'état d'un homme qui dans la colère en offense un autre, et l'état de celui qui souffre en paix cette injure, et vous faire voir à nu le cœur de l'un et de l'autre. Vous verriez que l'âme du premier est comme une nuée au milieu de la tempête et que celle du dernier est comme un port toujours calme et toujours tranquille. Les esprits de malice et les princes de l'air ne troublent jamais la paix de son âme. Comme celui qui fait une injure n'a point d'autre but que d'irriter celui qu'il offense, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est hors d'atteinte et hors de prise, il quitte bientôt sa mauvaise humeur pour rentrer dans la douceur et dans la paix.

Il est impossible que, tôt ou tard, celui qui s'est mis en colère ne se repente de son emportement et de ses excès. Quand même sa colère serait juste, il faudrait nécessairement qu'il témoignât son mécontentement contre quelqu'un; n'est-il pas plus aisé et plus sûr de le faire sans passion et sans chaleur et d'une manière dont on puisse se repentir? Hélas! si nous voulons nous conserver dans nous-mêmes un trésor de biens, il ne tiendra qu'à nous avec la grâce de Dieu de le posséder avec assurance et d'y trouver notre véritable gloire. Notre malheur est que nous cherchons la gloire des hommes. Si nous avions soin de nous honorer nous-mêmes, personne ne pourrait nous déshonorer; mais si nous nous déshonorons nous-mêmes, quand tout le monde nous accablerait de louanges, nous n'en serions pas plus estimables. Comme nul ne nous peut rendre vicieux, si de nous-mêmes nous ne nous portons point au vice; ainsi nul ne nous peut déshonorer à moins que nous nous déshonorions nous-mêmes.

Supposons qu'un homme d'une piété admirable soit regardé de tout le monde comme un méchant, comme un voleur, comme un scélérat plongé dans les plus grands crimes, sans qu'il soit touché de ces impostures, quel mal recevra-t-il de tous ces faux bruits? Mais, dites-vous, tout le monde parle mal de lui. — Il est vrai, mais toutes ces paroles ne peuvent atteindre jusqu'à lui. Ce sont ceux qui sèment ces faux bruits, qui se déshonorent eux-mêmes, en jugeant si mal d'un homme si parfait. Si quelqu'un publiait que le soleil n'est pas une source de lumière, à qui ferait-il tort, à soi-même ou au soleil? Croirait-on sur sa parole que le soleil ne serait plus lumineux, et ne croirait-on pas plutôt que lui-même ne serait pas sage? Ainsi, lorsque les méchants accusent les bons, leurs calomnies sont leur propre condamnation et la gloire de ceux qu'ils condamnent.

Faisons donc tous nos efforts, mes frères, pour purifier notre vie de telle sorte que nous ne donnions aucune prise sur nous à la médisance et à l'imposture. Mais si, nonobstant toutes ces précautions, l'envie et la passion déchirent notre innocence, ne nous laissons point aller à la tristesse, et tâchons de n'en être point touchés. Que le juste soit tant décrié que l'on voudra, il sera toujours juste, et il ne cessera point d'être ce qu'il est. Mais ceux qui se laissent aisément engager dans ces faux soupçons, se percent le cœur d'une plaie mortelle. Que le méchant au contraire soit tant loué que l'on voudra, toute cette estime ne servira qu'à le confirmer dans sa méchanceté, et qu'à attirer sur lui de plus grands supplices. Car lorsqu'un méchant homme passe dans le monde pour ce qu'il est, cette diffamation publique peut quelquefois l'humilier et le faire rentrer en lui-même : mais lorsque son péché demeure couvert, il l'oublie lui-même, et il tombe dans l'endurcissement. Car si ceux qui sont dans le crime sont touchés à peine lorsque tout le monde les condamne, comment reviendront-ils de leur égarement, lorsque, bien loin d'être blâmés, ils trouveront des approbateurs de leurs injustices et de leurs excès? Ne savez-vous pas que c'est ce que saint Paul blâmait dans les Corinthiens? Ne voyez-vous pas avec quelle force il les reprend non-seulement de ce qu'ils ne permettaient pas que l'incestueux reconnût son crime, mais même de ce qu'en le soutenant et en l'honorant, ils le poussaient encore en de plus grands maux?

C'est pourquoi, mes frères, je vous conjure de vous élever également au-dessus des louanges et des injures, et de n'avoir nul égard aux faux rapports et aux vains soupçons. Travaillons seulement à faire en sorte que notre conscience nous rende un bon témoignage devant Dieu, et que notre vie soit pure à ses yeux. Car ce sera ainsi que nous pourrons mériter, et dans ce monde et dans l'autre, une gloire solide et véritable, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVIII.

« OR, DEPUIS LA SIXIÈME HEURE DU JOUR JUSQU'A LA NEUVIÈME, TOUTE LA TERRE FUT COUVERTE DE TÉNÈBRES. ET SUR LA NEUVIÈME HEURE JÉSUS JETA UN GRAND CRI EN DISANT : ÉLI, ÉLI, LAMMA SABATHANI. C'EST-A-DIRE, MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AVEZ-VOUS ABANDONNÉ ? » (CHAP. XXVII, 45, 46, JUSQU'AU VERSET 62.)

—

ANALYSE.

1. Des ténèbres qui couvrirent le monde à la mort de Jésus-Christ, qu'elles étaient miraculeuses. — Qu'il y eut une éclipse de soleil à peu près à l'époque où fut prêchée cette homélie, et un peu auparavant.
2. Les corps des saints qui ressuscitèrent alors sont une preuve de la résurrection future. — Le centurion qui assista au crucifiement de Jésus-Christ se convertit, dit-on, et devint martyr.
3 et 4. Que Jésus-Christ récompensera plus ceux qui auront fait du bien aux pauvres, que ceux qui lui en auront fait à lui-même en personne. — Qu'un chrétien ne doit point rougir lorsqu'il entend dire que Jésus-Christ est pauvre. — Combien les pasteurs sont obligés de recommander souvent à leurs peuples l'aumône et la charité envers les pauvres. — Que la douleur de l'Eglise est que la vie des chrétiens soit si disproportionnée aux grandes grâces que Dieu leur a faites.

1. C'est ici le signe que Jésus-Christ promit autrefois aux Juifs, lorsque, lui demandant un signe du ciel, il leur dit : « Cette race cor-« rompue et adultère demande un signe, et on « ne lui en donnera point d'autre que celui du « prophète Jonas ». (Matth. XII, 39 ; Luc. XI, 29.) Ce qu'il entendait de sa croix, de sa mort, de sa sépulture et de sa résurrection. Et pour marquer encore ailleurs, d'une autre manière, la vertu toute-puissante de sa croix, il dit : « Lorsque « vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, « vous connaîtrez alors qui je suis » (Jean, VIII, 28) ; comme s'il leur disait : Lorsque vous m'aurez crucifié, et que vous croirez m'avoir vaincu, c'est alors que vous saurez quel est mon pouvoir. Car en effet sa mort a été suivie de la destruction de leur ville, de l'anéantissement de leur loi, de l'embrasement de leur temple ; de la ruine de leur état, et de la perte de leur liberté. L'Evangile au contraire commença dès lors à fleurir de toutes parts, la prédication s'étendit jusques aux extrémités de la terre ; et l'on voit maintenant la terre et la mer, les lieux peuplés et les plus déserts, retentir du nom et des louanges de Jésus-Christ.

Voilà de quels événements il veut parler, sans oublier ceux qui arrivèrent au temps de sa passion et de son crucifiement. C'était un bien plus grand miracle qu'il fit toutes ces merveilles, lorsqu'il était crucifié et qu'il allait expirer, que s'il les eût faites durant sa vie. Mais ce qui augmentait ces prodiges, c'est qu'ils étaient du ciel, c'est-à-dire dans l'air, tels que les Juifs le demandaient, ce qui n'était encore arrivé que dans l'Egypte, aux approches de la Pâque et de la délivrance de ce peuple. Car tout était alors une figure de ce qui devait arriver.

Mais remarquez à quelle heure ces ténèbres arrivent, c'est-à-dire en plein midi, afin que tous les hommes qui étaient alors sur la terre pussent en être les témoins. Ce seul miracle si grand de soi-même, et arrivant dans le moment qu'il arriva, devait suffire pour convertir tous les Juifs. Car Dieu ne le permit que lorsqu'ils avaient déjà satisfait toute leur rage, et que le feu de leur colère commençait à s'éteindre, après qu'ils se furent enfin lassés d'outrager le Sauveur et d'insulter à ses maux. Car après qu'ils eurent fait et qu'ils eurent dit tout ce qu'ils voulaient, les ténèbres commencèrent à paraître, afin que leur âme n'étant plus si possédée de cette fureur qui l'animait, ils fussent plus disposés à retirer quelque fruit d'un

si grand miracle. Il était sans doute bien plus glorieux au Sauveur de faire ces prodiges en mourant sur la croix, que de descendre même de la croix. Car, soit qu'ils les attribuassent à Jésus-Christ, ils devaient le craindre et croire en lui ; soit qu'ils les attribuassent au Père, ils devaient encore être touchés de regret et se convertir, puisque ces ténèbres étaient une marque visible de la colère de Dieu sur eux.

Car pour montrer que cette éclipse n'était point une éclipse naturelle, mais seulement un effet extraordinaire de l'indignation de Dieu, il ne faut que considérer cet espace de trois heures pendant lesquelles elle dura, au lieu que tout le monde sait que les éclipses naturelles que nous voyons tous les jours passent bien plus vite. Vous me demanderez peut-être comment tout le monde alors ne fut point frappé d'un si grand prodige, et ne reconnut point la divinité de celui qui était attaché à la croix. A quoi je réponds que les hommes étaient alors dans un étrange assoupissement à l'égard de Dieu ; que ce miracle n'ayant duré que trois heures, et n'ayant point de suite, les hommes négligèrent aisément d'en reconnaître la cause ; et que la longue habitude de leurs impuretés et de leurs crimes, les avait jetés dans un si profond aveuglement, qu'ils étaient incapables d'attribuer ces ténèbres à une autre cause qu'à une cause ordinaire et toute naturelle.

Après cela pouvez-vous vous étonner de l'indifférence qui parut alors chez les païens qui n'avaient aucune connaissance de Dieu, et s'ils négligèrent de s'informer de la cause de ces ténèbres, puisque les Juifs mêmes, après tant de grands miracles du Fils de Dieu, s'élevèrent encore contre lui, quoiqu'ils ne pussent pas ignorer qu'il fût la cause de ce prodige ? C'est pour cette raison qu'il jeta un grand cri vers la fin de ces ténèbres, pour faire connaître à tout le monde qu'il était encore en vie, et qu'il avait répandu cette nuit épaisse sur ses ennemis pour les toucher et pour leur donner lieu de se convertir.

Il dit : « Eli, Eli, lama Sabacthani », c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'a-« vez-vous abandonné » ? afin qu'on sût que, jusqu'au dernier moment de sa vie, il honorait son Père, et qu'il ne lui était point opposé. Il choisit à dessein une parole des prophètes pour montrer qu'il approuvait l'Ancien Testament, et il la dit en hébreu, afin que tout le monde connût qu'il n'avait qu'une même volonté avec son Père. Mais admirez encore ici l'aveuglement de ce peuple.

« Quelques-uns de ceux qui étaient là, en-« tendant ce cri, dirent : il appelle Elie (47). « Et aussitôt l'un d'eux courut emplir une « éponge de vinaigre, et la mettant au bout « d'un roseau, lui présentait à boire (48). Les « autres disaient : Attendez : Voyons si Elie « ne viendra point pour le délivrer (49). Jésus « jetant un grand cri pour la seconde fois rendit l'esprit », pour accomplir ce qu'il avait dit auparavant : « J'ai le pouvoir de quitter « ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre ». (Jean, x, 17.) C'était pour marquer ce souverain pouvoir qu'il criait avec tant de force un moment avant qu'il mourût. Saint Marc dit que Pilate s'étonna de ce qu'il était sitôt mort. (Marc, xv, 44 ; Luc, xxiii, 47.) Mais le centenier le fut d'autant plus que, voyant un homme mourant jeter un si grand cri, il crut qu'il n'était point mort par faiblesse, mais parce qu'il l'avait voulu.

« Mais Jésus jetant un grand cri pour la « seconde fois, rendit l'esprit (50). En même « temps le voile du temple fut déchiré en « deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre « trembla, les pierres se fendirent (51). Les « sépulcres s'ouvrirent : Et plusieurs corps de « saints qui étaient dans le sommeil de la mort « ressuscitèrent (52). Et sortant de leurs tom-« beaux après sa résurrection, vinrent en la « ville sainte, et apparurent à plusieurs (53). « Or, le centenier et ceux qui étaient avec lui « pour garder Jésus, ayant vu le tremblement « de terre et tout ce qui se passait, furent sai-« sis d'une extrême crainte et dirent : Cet « homme était vraiment le Fils de Dieu (54) ». Cette voix de Jésus-Christ déchira donc le voile du temple, ouvrit les tombeaux, et elle a causé depuis la ruine du temple. Ce n'est pas qu'il méprisât ce lieu saint, lui qui avait dit avec indignation : « Ne faites point de la maison de « mon Père une maison de trafic (Jean, ii, « 16.) » ; mais il montrait que les Juifs n'étaient pas dignes de le conserver, pas plus que lorsqu'il l'avait autrefois livré aux Babyloniens. Ces prodiges de plus ont marqué, outre la ruine du temple qui devait arriver quarante ans après, le changement du monde et le renouvellement de toutes choses en un état plus parfait et plus heureux, et la souveraine puissance de Celui qui mourait en croix

Les morts mêmes ressuscitèrent alors : ce qui était sans doute la plus grande marque de la divinité de Celui qui avait voulu mourir sur une croix. Elisée ayant autrefois touché un mort, le fit ressusciter ; mais ici un corps attaché en croix, d'un seul cri en ressuscite plusieurs. L'un n'était que la figure de l'autre, et n'arriva qu'afin de rendre ce dernier miracle plus aisé à croire.

2. Mais ces prodiges ne se terminèrent pas à la résurrection de quelques morts. On vit encore les pierres se fendre et la terre s'ébranler : ce que Dieu permit alors, afin qu'on reconnût que Celui qui était si puissant, aurait bien pu perdre ses bourreaux. Car la même main qui faisait trembler la terre, et qui obscurcissait le soleil aurait pu exterminer sans peine ces hommes de sang. Mais il ne le voulut pas. Il se contenta de témoigner sa puissance sur les éléments, et il voulut épargner ces âmes si criminelles pour leur donner lieu de se sauver. Cependant rien ne put fléchir leur esprit ni amollir leur dureté. Ils firent voir en ce point jusqu'où va l'excès de l'envie, que rien ne peut arrêter, et qui porte tout aux extrémités. Ils osèrent résister encore à des miracles si éclatants, et nous voyons même que Jésus-Christ étant ressuscité malgré tous ces gardes qui l'environnaient, ils corrompirent les soldats, afin d'étouffer par leur imposture la vérité de sa résurrection. Il ne faut donc pas s'étonner de cette indifférence qu'ils témoignent ici, puisque leur endurcissement les rendait capables de tout.

Considérons plutôt quels étaient ces miracles que Jésus-Christ fit lorsqu'il était attaché en croix. Les uns se font dans le ciel, les autres dans la terre, et les autres dans le temple. Il voulait témoigner par ces différents prodiges, ou que son indignation était extrême, ou que sa bonté nous allait bientôt découvrir ce qui jusque-là nous avait été caché, c'est-à-dire, que les cieux seraient ouverts aux hommes, et qu'il les allait introduire dans le véritable sanctuaire. Les Juifs disent : « S'il est roi « d'Israël, qu'il descende de la croix » ; et lui témoigne par ses miracles qu'il est le Roi de tout l'univers. Ils disent : « Va, toi qui détruis « le temple de Dieu, et qui le rétablis en trois « jours » ; et lui leur témoigne par des preuves certaines qu'il allait bientôt être ruiné. Ils disent : « Il a sauvé les autres et il ne peut se « sauver lui-même » ; et lui fait voir sensiblement le contraire de ce qu'ils disent, puisque celui qui ressuscitait tant de morts aurait bien pu se sauver lui-même. Car si la résurrection de Lazare, quatre jours après sa mort, était un si grand miracle, quel ne fut pas celui qui a fait revivre des personnes mortes depuis tant de temps par une résurrection qui était tout ensemble une preuve et une figure de la résurrection générale ? « Car plusieurs corps de « saints qui étaient dans le sommeil de la mort « ressuscitèrent ; et, sortant de leurs tombeaux « après sa résurrection, vinrent en la ville « sainte et apparurent à plusieurs ». Afin que ce que dit l'Evangile ne passât point pour une illusion, il est marqué que ces morts ressuscités apparurent à plusieurs dans la ville.

« Mais le centenier rendit gloire à Dieu, en « disant : Cet homme était vraiment le Fils de « Dieu ; et le peuple qui était venu voir ce « spectacle fut saisi de crainte et s'en retourna « en se frappant la poitrine ». La puissance de Jésus-Christ crucifié fut telle qu'après tant d'outrages et tant d'insultes, après la mort même qu'il avait souffert, tout le peuple ne laissa pas d'être touché de regret, et que le centenier reconnut que celui qui avait été crucifié était Fils de Dieu. Quelques-uns disent que ce centenier fut ensuite tellement fortifié dans la foi et dans la vertu, qu'il endura le martyre.

« Il y avait là aussi plusieurs femmes qui le « regardaient de loin, lesquelles avaient suivi « Jésus depuis la Galilée, ayant soin de l'assis- « ter (55). Entre lesquelles était Marie Made- « leine, Marie mère de Jacques et de Joseph, « et la mère des fils de Zébédée (56) ». Comme les femmes sont naturellement plus tendres et plus compatissantes que les hommes, celles-ci répandaient des larmes en voyant des événements si douloureux. Et considérez cette constance qu'elles témoignent. Elles assistent Jésus-Christ et le suivent jusque dans les plus grands périls. Elles sont présentes à son supplice, et elles en voient toutes les circonstances. Elles l'entendent pousser son dernier cri, elles le voient expirer, elles voient les pierres se fendre et toutes les autres choses que l'Evangile rapporte. C'est pourquoi elles furent aussi les premières qui virent le Fils de Dieu ressuscité ; et le sexe qui avait le premier péché et qui avait été ensuite le premier condamné de Dieu, fut le premier qui jouit des biens de la nouvelle vie que Jésus-Christ apporta aux

hommes. Ce qui nous doit faire admirer encore davantage la force de ces femmes, c'est que les disciples mêmes avaient quitté Jésus et s'étaient enfuis.

Mais quelles étaient ces femmes, sinon sa mère que l'Evangile appelle « la mère de « Jacques, » et quelques autres qui l'avaient suivie durant sa vie ? Saint Luc dit que « plu- « sieurs d'entre le peuple se frappaient la poi- « trine en voyant toutes ces choses » ; ce qui montre jusqu'où allait la cruauté des Juifs, puisqu'ils se glorifiaient et qu'ils se réjouissaient de ce qui causait une douleur si générale. Quoique tous les signes qui accompagnèrent cette mort fussent autant de marques de la colère, ou plutôt de la fureur de Dieu, ils n'en furent point touchés. Ces ténèbres si terribles, ces pierres qui se fendent, ce voile qui se rompt, et tous ces tremblements de terre ne font aucune impression sur eux.

« Sur le soir, un homme riche d'Arimathie, « nommé Joseph, qui était aussi disciple de « Jésus (57), vint trouver Pilate et lui demanda « le corps de Jésus, et Pilate commanda qu'on « le lui donnât (58). Joseph donc ayant pris le « corps, l'enveloppa dans un linceul blanc (59), « Et il le mit dans un sépulcre qui n'avait « point encore servi et qu'il avait fait tailler « dans le roc ; et ayant fermé l'entrée du « sépulcre avec une grande pierre, il s'en « alla (60) ». Cet homme, qui était en secret disciple de Jésus-Christ, osa après la mort du Sauveur entreprendre une chose assez hardie. Car ce n'était point un homme du commun qui fût peu considérable, mais un magistrat et un homme d'autorité. Ce qui nous fait voir davantage la force et le courage qu'il lui fallait pour s'exposer si généreusement à la mort et à la haine de tout le monde. Car il va demander « hardiment » le corps, et il ne cesse point de le demander qu'il ne l'ait obtenu de Pilate. On voit quelle était l'ardeur de l'amour que cet homme avait pour le Sauveur, non-seulement en ce qu'il va demander son corps et qu'il l'ensevelit avec tant de magnificence, mais encore en ce qu'il le met dans son sépulcre qui n'avait point encore servi : ce que Dieu disposa ainsi par une admirable sagesse, afin que personne ne crût que ce fût quelque autre qui fût ressuscité au lieu du Sauveur.

« Et Marie Madeleine et l'autre Marie étaient « là, se tenant assises auprès du sépulcre (61) ». Pourquoi ces femmes demeuraient-elles en ce lieu, sinon parce qu'elles n'avaient pas encore une assez haute idée de la divinité de Jésus-Christ ? C'est pourquoi elles portent des parfums, et elles demeurent auprès du tombeau, afin qu'aussitôt que la fureur des Juifs le leur permettrait, elles eussent la consolation de les répandre sur son corps sacré. Considérez donc, mes frères, le courage de ces femmes ; considérez l'ardeur de leur charité envers Jésus-Christ ; considérez leur sainte profusion pour acheter des parfums ; considérez ces cœurs intrépides dans les périls et préparés à la mort.

3. Imitons, nous autres qui sommes hommes, imitons au moins ces femmes. N'abandonnons point Jésus-Christ dans ses tentations et dans ses maux. Ces femmes, pour parfumer son corps mort, dépensent beaucoup d'argent, et s'exposent même au danger de perdre la vie ; et nous, comme je m'en plains si souvent, nous négligeons de l'assister dans sa faim et de le vêtir lorsqu'il est nu. Et lorsqu'il nous tend la main pour nous demander l'aumône, nous passons outre sans l'écouter. Il n'y a personne, si dur qu'on le suppose, dans cette assemblée, qui ne donnât tout son bien à Jésus-Christ s'il le voyait ici en personne ; et maintenant nous ne lui donnons rien, quoique ce soit lui-même qui se présente à nous, et qu'il nous ait assuré qu'il regardait cette aumône comme si nous la lui avions faite à lui-même : « Ce que vous faites », dit-il « à « un de ces plus petits, vous me le faites à « moi-même ».

Pourquoi donc ne donnez-vous pas l'aumône à ce pauvre, puisqu'il n'y a point de différence entre donner à ce pauvre ou à Jésus-Christ ? Vous ne serez pas moins récompensé que ces femmes qui nourrissaient Jésus-Christ durant sa vie, et, si je l'ose dire, que personne ne se trouble de cette parole, vous le serez beaucoup davantage. Car il faut moins de vertu pour donner à manger au Sauveur lorsqu'il est présent, et que sa présence est capable d'amollir un cœur de pierre, que pour nourrir et assister les pauvres, les mendiants et les malades par le seul respect que l'on porte à ses paroles. Dans le premier cas, le visage et la dignité d'un Dieu homme, vivant et parlant, a beaucoup de part à la bonne action ; mais dans l'autre, le mérite de votre libéralité et de votre charité est tout à vous. Et de plus, c'est une très-grande marque de la révérence que

l'on porte à Jésus-Christ que de se résoudre, sur une seule de ses paroles, à prendre tout le soin possible de ceux qui ne sont que serviteurs comme nous.

Ayez donc soin des pauvres, mes frères. Nourrissez-les de vos aumônes, et confiez-vous en Celui qui reçoit de vous cette aumône et qui vous dit : « C'est à moi que vous la don-« nez. » Car si ce n'était véritablement à lui que vous la donnez, il ne récompenserait pas votre don de la gloire de son royaume. Et si ce n'était aussi sur lui-même que retombe le mépris que vous faites de ses pauvres, il ne vous condamnerait pas aux feux éternels, lorsque vous renvoyez une personne abjecte et misérable sans assistance. Mais parce que c'est Jésus-Christ lui-même que l'on méprise en la personne de ce pauvre, ce mépris est un grand crime. C'est ainsi que saint Paul le persécutait, lorsqu'il croyait ne persécuter que ses disciples, et ce fut pour ce sujet que Jésus lui cria du ciel : « Pourquoi me persécutez-vous? » (Act. IX, 13).

Lors donc, mes frères, que nous donnons l'aumône à un pauvre, donnons-la-lui comme à Jésus-Christ même, puisque nous devons plus croire ses paroles que nos yeux. Et quand nous voyons un pauvre, souvenons-nous de ses paroles, par lesquelles il déclare que c'est à lui que l'on donne. Quoique tout ce qui paraît à nos yeux ne soit point Jésus-Christ, c'est lui néanmoins qui reçoit et qui demande du pain sous l'habit et sous la figure de ce pauvre.

Vous rougissez peut-être, lorsque vous entendez dire que Jésus-Christ est pauvre, et qu'il vous demande du pain. Que ne rougissez-vous plutôt de ce que vous lui refusez du pain, lors même qu'il vous en demande? L'un peut causer quelque honte et quelque pudeur, mais l'autre est digne de peine et de supplice. Car c'est sa bonté qui le porte à nous demander du pain, et une action de sa bonté ne nous peut être qu'un sujet de gloire ; au lieu que c'est notre propre cruauté qui nous porte à lui refuser ce qu'il nous demande. Que si vous ne croyez pas maintenant que c'est Jésus-Christ même à qui vous refusez, lorsque vous refusez à un pauvre qui vous demande l'aumône, au moins est-il certain que vous le croirez, lorsqu'il vous amènera devant tous les hommes au dernier jour, et qu'il dira : « C'est à moi-même que vous n'avez pas fait ce que vous n'avez pas fait aux moindres de mes serviteurs ». Que Dieu ne permette pas que nous apprenions jamais de sa bouche cette vérité funeste, mais que, la croyant dès cette heure sur sa parole, nous écoutions plutôt cette heureuse voix qui nous appelle à la félicité de son royaume : « Venez, vous que mon Père a bé-« nis, etc. »

Vous me direz peut-être que je vous parle toujours de la charité et de l'aumône, et que je ne vous recommande autre chose que les pauvres. Je répondrai que j'ai bien raison de le faire, et que je ne cesserai jamais de vous exhorter à pratiquer cette vertu. Et quand même vous exécuteriez parfaitement ce que je désire de vous, je ne devrais pas laisser de vous encourager de nouveau, de peur de vous laisser retomber dans votre négligence; toutefois je serais moins pressant dans mes instances ; mais puisque vous ne faites pas encore la moitié de ce que je vous demande, ce n'est plus moi que vous devez accuser de ces redites, et c'est à vous-mêmes que vous devez faire ces reproches, non pas à moi. Votre plainte est semblable à celle que ferait un enfant qui, par négligence ou par stupidité, ne pourrait qu'avec peine apprendre à lire, et se plaindrait de ce que son maître ne lui parlerait que de lettres et de syllabes.

Car je vous demande, qui d'entre vous est devenu par mes exhortations plus prompt et plus ardent à donner l'aumône? Qui donne son bien avec plus de profusion aux pauvres? Qui de vous en a donné la moitié? Qui en a donné le tiers? Ne serait-il donc pas étrange, lorsque vous n'avez encore rien appris de nous en ce point, de vouloir que nous cessions de vous instruire? Vous devriez faire le contraire, et si nous nous lassions de vous exhorter à donner l'aumône, vous devriez nous conjurer de continuer toujours. Si quelqu'un de vous avait mal aux yeux, et que je fusse médecin, et qu'après quelques remèdes, voyant tout mon art inutile, je cessasse de le traiter, ne viendrait-il pas à ma porte, pour me reprocher mon indifférence, et ne m'accuserait-il pas de discontinuer cette cure, lorsque son mal est encore dans toute sa force? Que si pour me justifier je lui disais qu'il lui doit suffire que je lui aie donné tel et tel remède, se contenterait-il de ma réponse, et me laisserait-il en paix ? Ne me représenterait-il pas plutôt le peu d'avantage qu'il aurait tiré de mes remèdes, puisque son mal est encore aussi violent?

Agissez donc ainsi, mes frères, à l'égard de vos maladies spirituelles.

Si de même vous aviez une main sèche et sans mouvement, et qu'après quelques remèdes je cessasse cette cure en vous laissant dans le même état, ne vous plaindriez-vous pas de moi ? C'est là véritablement le mal dont je tâche depuis si longtemps de vous guérir. Vous avez la main sèche et resserrée. Je fais tout ce que je puis pour lui donner le mouvement afin qu'elle s'ouvre sans peine, et je ne cesserai point jusqu'à ce que je voie que vous l'étendez autant que je le désire. Plût à Dieu que vous voulussiez m'imiter, et qu'à mon exemple vous ne parlassiez d'autre chose que de l'aumône; que chez vous, dans vos maisons, dans les assemblées publiques et à vos tables, vous n'eussiez que l'aumône dans la bouche : que vous vous y occupassiez durant tout le jour, et qu'elle ne sortît point de votre pensée durant la nuit; puisque si nous y pensions comme il faut durant le jour, elle occuperait aussi notre esprit durant la nuit.

4. Après cela, ne vous plaignez plus de ce que je vous parle si souvent de l'aumône. Je souhaiterais de tout mon cœur que vous n'eussiez plus besoin de mes conseils et de mes exhortations touchant ce point, et que je n'eusse qu'à vous instruire et à vous fortifier contre les erreurs des Juifs, des païens et des hérétiques. Mais qui peut armer ceux qui ne sont pas encore guéris, et doit-on mener au combat des hommes qui sont retenus au lit par leurs maladies et par leurs blessures? Si je vous voyais en pleine santé, je vous animerais à cette guerre, et j'espère que, par la grâce de Dieu, vous y verriez nos ennemis confondus. Nous avons été contraints de les combattre par nos livres; mais la joie que nous avons de cette victoire est étouffée par votre négligence; et votre vie relâchée empêche même que nous ne les surmontions tout à fait. Lorsque nous les réduisons au silence par la force de nos paroles et par la solidité de nos raisons, ils nous objectent votre conduite déréglée, et les excès de ceux qui vivent dans le sein de l'Eglise.

Que pourrions-nous nous promettre de vous avec cette faiblesse, si nous vous exposions au combat, puisque vous ne pourriez que nous être incommodes en vous laissant abattre aux premiers coups de nos ennemis? La plupart d'entre vous ont, comme j'ai dit, la main desséchée, et ne peuvent l'ouvrir pour faire l'aumône. Comment pourraient-ils donc l'étendre pour prendre les armes et pour porter le bouclier, afin de se défendre contre la dureté et l'insensibilité du cœur? Quelques autres d'entre vous sont boiteux, et vont sans cesse au théâtre ou à d'autres lieux de débauche. Comment pourraient-ils donc demeurer fermes dans le combat, et n'être point blessés par l'intempérance? Les autres ont les yeux malsains, et la vue mauvaise. Ils ne voient rien d'un œil pur, ils considèrent curieusement tous les visages avec de mauvais desseins; comment ces malades pourraient-ils regarder les ennemis, et les percer de leurs dards, puisqu'ils ne peuvent éviter eux-mêmes les flèches qui les percent de tous côtés?

Il y en a d'autres encore qui ont de grands maux dans les entrailles, et qui les ont aussi étendues et aussi enflées que les hydropiques par l'excès des viandes dont ils se remplissent. Comment pourrais-je mener à la guerre des gens qui sont toujours dans le luxe des festins et dans les excès du vin? Les autres ont la bouche gâtée et l'haleine insupportable, comme les colères, les blasphémateurs et les médisants : comment ceux-là pourraient-ils chanter après la victoire, comment pourraient-ils être courageux dans la guerre, puisqu'ils ne peuvent être qu'un sujet de raillerie à nos ennemis?

C'est ce qui m'oblige avec douleur de faire tous les jours comme la ronde autour de cette armée, afin de refermer les plaies de ceux qui sont blessés, ou de guérir les ulcères de ceux qui sont malades. Si je vois qu'enfin mes travaux réussissent, et que vous deveniez capables de combattre les ennemis, je vous dresserai à cette guerre, et je vous formerai à ces exercices militaires. Je vous apprendrai à manier les armes. Vos armes seront vos propres œuvres, et vous surmonterez tous vos ennemis par votre charité, par votre douceur, par votre modestie, par votre patience, et par vos autres vertus. Si quelqu'un alors ose nous résister, nous irons le combattre ensemble, et nous vous mènerons avec nous dans cette guerre; mais jusqu'ici vous n'auriez pu que nous être un empêchement.

Car jugez, je vous prie, quel est notre état. Nous disons tous les jours que Jésus-Christ nous a fait des grâces sans nombre en rendant les hommes comme des anges ; et lorsque

l'on nous presse, et qu'on nous contraint de faire paraître chacun de vous en particulier pour examiner si sa vie répond à cette grandeur dont nous parlons, nous demeurons dans le silence, et nous craignons que ceux que nous produirions pour soutenir la dignité du christianisme, ne paraissent plus semblables à des bêtes qu'à des anges.

Je sais que ce que je dis vous est sensible ; mais je ne le dis pas de tout le monde, et je ne parle que contre ceux qui sont coupables de ces crimes, ou plutôt je ne parle pas contre eux, mais pour eux. On voit assez combien l'état présent de l'Eglise est déplorable, et combien tout y est dans la confusion et dans le désordre. L'Eglise aujourd'hui n'est en rien différente d'une étable de bœufs, d'ânes ou de chameaux, et lorsque j'y cherche des brebis, je n'en puis trouver. Je ne vois partout que des gens qui regimbent comme des chevaux et des ânes sauvages et qui jettent partout la boue et l'ordure : telle est l'image de leurs propos, de leurs entretiens. Si je pouvais vous faire voir tout ce qui se dit dans les compagnies soit d'hommes ou de femmes, vous avoueriez qu'il n'y a rien dans toute la nature qui égale l'infamie et la puanteur de ces paroles.

Je vous conjure, mes frères, de faire enfin cesser cette honte de l'Eglise, et de faire en sorte à l'avenir qu'elle devienne la bonne odeur de Jésus-Christ par la sainteté de votre vie. Quel avantage serait-ce d'avoir soin, comme nous faisons, de brûler ici de l'encens et des parfums, et de ne point travailler à chasser la mauvaise odeur qui sort de vos âmes ? A quoi servent ces parfums et cet encens, lorsqu'on néglige ce que Dieu demande ? Je rougis de dire ceci, mais je le dirai néanmoins. Nous ne déshonorerions pas tant l'Eglise en y déposant des ordures, du fumier, que nous la déshonorons par tous ces entretiens d'intérêts, d'avarice, d'intrigues et de bagatelles. Cependant on ne voit rien de plus ordinaire dans l'Eglise, où l'on ne devrait voir au contraire que des chœurs d'anges, où l'on ne devrait parler que pour louer Dieu, où l'on ne devrait écouter que sa parole, et où dans tout le reste on devrait garder un silence plein de respect et de piété. Vivons ainsi à l'avenir, mes frères, pour nous rendre dignes des biens éternels, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIX.

« MAIS LE LENDEMAIN, QUI ÉTAIT LE JOUR D'APRÈS CELUI QUI EST APPELÉ LA PRÉPARATION DU SABBAT, LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES PHARISIENS S'ÉTANT ASSEMBLÉS VINRENT TROUVER PILATE, ET LUI DIRENT : SEIGNEUR, NOUS NOUS SOMMES SOUVENUS QUE CET IMPOSTEUR A DIT LORSQU'IL ÉTAIT ENCORE EN VIE : JE RESSUSCITERAI TROIS JOURS APRÈS MA MORT. COMMANDEZ DONC, S'IL VOUS PLAÎT, QUE LE SÉPULCRE SOIT GARDÉ JUSQUES AU TROISIÈME JOUR, DE PEUR QUE SES DISCIPLES NE VIENNENT LA NUIT DÉROBER SON CORPS ET NE DISENT : IL EST RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS, ET AINSI LA DERNIÈRE ERREUR SERA PIRE QUE LA PREMIÈRE ». (CHAP. XXVII, 62, 63, 64, JUSQU'AU V. 11, DU CHAP. XXVII.)

ANALYSE.

1 et 2. Résurrection de Jésus-Christ ; elle est démontrée vraie.

3 et 4. Les femmes sont les premières à voir Jésus-Christ après sa résurrection. — Contre le luxe et la vanité des femmes. — Que les âmes qui se plaisent à ces puérilités, ne peuvent s'appliquer à rien de grand, et sont toujours dans une bassesse et dans une servitude honteuse. — Qu'on doit particulièrement éviter ces magnifiques habits, lorsqu'on va à l'église, où les chrétiens n'en ont que de l'horreur. — Que la gloire des femmes est leur modestie. — Combien il est rare de voir une femme qui veuille vendre un seul de ses diamants pour nourrir les pauvres.

1. L'erreur et l'imposture tombe toujours d'elle-même, et elle sert enfin malgré elle à établir la vérité. Voyez en effet : il fallait que toute la terre crût que Jésus-Christ avait souffert, qu'il était mort, qu'il avait été enseveli, et qu'ensuite il était ressuscité. Or, tout cela s'établit par l'artifice et par la malice de ses propres ennemis. Pesez toutes leurs paroles, et considérez avec étonnement le témoignage qu'elles rendent à la vérité de nos mystères : « Nous nous sommes souvenus, disent-ils, « que cet imposteur a dit lorsqu'il était encore « en vie, » il n'était donc plus alors en vie, et il était mort : « Je ressusciterai trois jours « après ma mort. Commandez donc que le sé- « pulcre soit gardé. » Il était donc dans le sépulcre : « De peur que ses disciples ne viennent « la nuit dérober son corps. » Puisque le sépulcre du Sauveur est gardé avec tant de soin, n'est-il pas visible qu'il n'y a plus lieu de craindre aucune illusion de la part de ses disciples ? Ainsi vos précautions font qu'on ne doit plus douter de la vérité de cette résurrection. Car le sépulcre du Fils de Dieu ayant été scellé et gardé avec tant de vigilance, quelle tromperie pourrait-on craindre ? Que s'il n'y en a aucune, et que le sépulcre néanmoins se soit trouvé vide, n'est-il pas certain que cela n'a pu se faire que par la résurrection véritable de Celui qui y était enseveli ?

Vous voyez comment ils établissent la vérité qu'ils veulent détruire. Mais considérez, je vous prie, la sincérité des évangélistes, et combien ils sont exacts à ne rien cacher de ce que les ennemis de Jésus-Christ disaient de plus honteux et de plus injurieux à sa grandeur, puisqu'ils ne cèlent point qu'ils l'appelaient « séducteur et imposteur. » Cet outrage nous fait voir également la cruauté des Juifs, qui ne pouvaient encore pardonner à un homme mort, et la sincérité des disciples à rapporter fidèlement toutes choses.

Mais il est bon maintenant de rechercher quand est-ce que le Sauveur a dit aux Juifs qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Nous voyons souvent dans l'Evangile qu'il avait dit à ses apôtres qu'il ressusciterait après trois jours : mais nous n'y voyons point qu'il l'ait dit aux Juifs, autrement que dans l'exemple de Jonas. Ils avaient donc bien compris ce qu'on leur disait ; et ce n'était que par un excès de malice, et par une abondance de

mauvaise volonté qu'ils se conduisaient de cette manière. Que leur répond donc Pilate?

« Vous avez des gardes, allez, faites-le « garder comme vous l'entendrez (65). Ils s'en « allèrent donc ; et pour s'assurer du sépul- « cre, ils en scellèrent la pierre et y mi- « rent des gardes (66) ». Il ne veut pas que ce soit ses soldats qui gardent le sépulcre. Comme il était parfaitement informé de toute cette affaire, il ne s'en veut plus mêler ; mais pour se défaire d'eux, il leur dit d'aller garder eux-mêmes le tombeau comme ils l'entendraient, afin qu'ensuite ils ne rejetassent point leurs accusations sur personne. Si les soldats de Pilate eussent gardé ce sépulcre, les Juifs eussent pu dire qu'ils se seraient accordés avec les disciples du Sauveur, et qu'ils leur auraient donné son corps. La fausseté et l'invraisemblance de cette supposition n'eût pas empêché ces imposteurs hardis et sans honte de l'avancer, et ils eussent aisément fait croire que cet accommodement des disciples avec les soldats aurait donné lieu à ce bruit de la résurrection. Mais Pilate les ayant chargés eux-mêmes de ce soin, ils ne pouvaient plus raisonnablement faire retomber cette accusation sur les autres.

Ainsi on ne peut assez admirer comment malgré eux ils travaillent à établir la vérité, puisqu'ils vont eux-mêmes trouver Pilate, qu'ils lui demandent eux-mêmes le corps, qu'ils scellent eux-mêmes le sépulcre, y posent eux-mêmes des gardes, et se réduisent eux-mêmes par tant de précautions dans l'impuissance de donner quelque couleur à l'imposture qu'ils ont depuis publiée. Car enfin quand les disciples du Fils de Dieu auraient-ils dérobé son corps? Serait-ce le jour du Sabbat? Mais comment l'auraient-ils pu, puisqu'il n'était pas permis en ce jour d'aller même au sépulcre? Mais quand ils auraient pu transgresser la loi qui leur défendait cela, comment étant aussi intimidés qu'ils l'étaient alors, auraient-ils osé approcher seulement de ce tombeau pour dérober le corps de leur maître? Comment auraient-ils pu faire croire ensuite à tout un peuple qu'il serait véritablement ressuscité! Qu'auraient-ils dit? qu'auraient-ils fait? quel courage auraient-ils eu en défendant le parti d'un homme qu'ils eussent su être véritablement mort? Quelle récompense en auraient-ils pu attendre? Lorsqu'il était encore vivant entre les mains des Juifs qui l'avaient pris, ils s'enfuyaient tous et ils l'abandonnaient; comment donc auraient-ils pu après sa mort parler si courageusement pour lui, s'ils n'eussent su d'une manière certaine qu'il était ressuscité?

Mais pour montrer qu'ils n'eussent jamais ni pu ni voulu feindre cette résurrection si elle n'eût été véritable, il ne faut que considérer que Jésus-Christ leur avait souvent parlé de sa résurrection ; qu'il les en avait souvent assurés ; jusque-là même que les Juifs témoignent ici qu'il leur avait dit : « Je ressusciterai « dans trois jours ». Si donc il ne fût pas ressuscité véritablement, n'est-il pas clair que ses disciples se voyant trompés par lui, en butte aux attaques de toute une nation, sans refuge, sans patrie à cause de lui, l'auraient nécessairement renoncé, et qu'ils n'auraient jamais voulu travailler à établir dans le monde la gloire d'un homme qui les aurait indignement trompés encore une fois et exposés aux plus affreux dangers?

Il est inutile de s'arrêter davantage à prouver que si la résurrection de Jésus-Christ eût été fausse, il eût été impossible aux apôtres de la feindre. Car sur quoi auraient-ils pu s'appuyer pour établir un mensonge si visible? Auraient-ils tâché de le confirmer par la force de leurs paroles? Ils étaient tous ignorants; se seraient-ils appuyés sur leurs richesses? ils n'avaient rien ; sur leur naissance? ils étaient les derniers du peuple; sur la grandeur de leur ville? ils étaient d'un lieu peu connu; sur leur grand nombre? ils n'étaient que onze, et la peur les avait même dispersés en divers lieux.

Pouvaient-ils se fonder sur les promesses de leur maître? Quelle impression eussent-elles pu faire sur leurs esprits, s'il ne fût pas ressuscité lui-même comme il l'avait si souvent promis? Mais comment auraient-ils pu soutenir la fureur de tout un peuple? Car si leur chef même n'avait pu résister à la voix d'une servante, si tous les autres voyant Jésus-Christ pris et lié se dispersèrent aussitôt, comment auraient-ils pu se persuader qu'ils eussent pu parcourir toute la terre et établir partout la croyance de cette fausse résurrection? Si saint Pierre trembla devant une portière, si tous les autres craignirent si fort le peuple, comment auraient-ils pu témoigner de la fermeté devant les rois, devant les princes, devant les peuples, lorsqu'ils avaient à craindre les tourments, le

fer, le feu et mille sortes de morts qu'on leur préparait à tout moment, si la force de Jésus-Christ ressuscité ne les eût soutenus dans ces rencontres? Les Juifs, après tant de miracles de Jésus-Christ, qu'ils avaient vus de leurs yeux, ne laissent pas d'en perdre le souvenir et de crucifier Celui qui les avait faits; et on pourrait croire que lorsque les apôtres leur prêcheraient la résurrection de ce même Jésus-Christ, ils se laisseraient persuader par eux? Qui pourrait avoir cette pensée? Ce n'est donc point de cette manière que toutes ces choses se sont faites. C'est la seule force de Jésus-Christ ressuscité qui a agi dans ses apôtres.

2. Mais considérez la malignité de ces prêtres juifs : « Nous nous sommes souvenus », disent-ils, « que cet imposteur a dit, lorsqu'il était « encore en vie : Je ressusciterai dans trois « jours ». Si c'est un imposteur qui ne disait que des choses vaines, pourquoi les craignez-vous? pourquoi tremblez-vous? pourquoi témoignez-vous tant d'inquiétude? pourquoi employez-vous tant de ressorts? « Nous crai-« gnons », disent-ils, « que ses disciples ne « viennent dérober son corps et qu'ils ne trom-« pent ensuite le peuple ». Nous venons de faire voir que cela était impossible. Cependant comme la malice des hommes est opiniâtre dans ses desseins, ils ne se rendent point et ils agissent contre toute la lumière de la prudence. Ils commandent qu'on garde exactement le sépulcre jusqu'au troisième jour, sous prétexte de soutenir leur loi contre un imposteur; ils ont surtout si fort à cœur de montrer que Jésus-Christ était un séducteur, qu'ils étendent leur envie et leur malignité contre lui jusqu'après sa mort.

C'est pour cela que le Fils de Dieu se hâte de ressusciter de bonne heure, afin de ne leur point donner lieu de dire qu'il n'avait pas tenu sa parole, et qu'on était venu l'enlever. Car on ne pouvait trouver à redire qu'il ressuscitât un peu plus tôt qu'il n'avait dit, tandis que le faire un peu plus tard eût donné lieu à beaucoup de soupçons. En effet, si Jésus-Christ ne fût ressuscité lorsque ces soldats environnaient encore son sépulcre pour le garder, et qu'il ne l'eût fait que lorsqu'ils se seraient retirés après le troisième jour, les Juifs auraient eu quelques raisons, sinon fondées, du moins spécieuses à alléguer, pour justifier leur refus de croire à la résurrection. Il se hâta donc de ressusciter pour ôter à ses ennemis jusqu'au moindre prétexte. Car il fallait qu'il ressuscitât, lorsque son sépulcre était encore environné de ses gardes. Il ne devait pas attendre que les trois jours fussent entièrement accomplis, puisque sa résurrection eût pu être trop suspecte. C'est pourquoi il permit que les Juifs prissent toutes les précautions qu'ils voulaient, qu'ils scellassent son tombeau, et qu'ils y missent des gardes. Et lorsqu'ils agissaient de la sorte, ils ne se mettaient guère en peine du jour du sabbat, mais ils n'avaient point d'autre but que de satisfaire leur passion. Ils crurent qu'ils auraient ainsi l'avantage sur le Sauveur par un aveuglement incompréhensible, et par une crainte tout à fait à contre-temps, puisqu'ils témoignaient appréhender un homme mort, à qui ils avaient fait tout ce qu'ils avaient voulu pendant sa vie. Car ne devaient-ils pas, si Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres, faire alors cesser toutes leurs craintes, et être dans un plein repos pour l'avenir?

Mais enfin Jésus-Christ voulant leur montrer qu'il n'avait rien souffert de leur part que ce qu'il avait bien voulu souffrir, leur fait voir ici qu'avec cette pierre si bien scellée et ces gardes, ils ne pouvaient le retenir. Tout ce qu'ils ont gagné par leurs artifices, c'est qu'ils ont rendu sa résurrection plus célèbre et plus constante; de sorte qu'on ne peut en douter raisonnablement, puisqu'il ressuscita en présence des Juifs mêmes et des soldats.

« Le soir du sabbat, à la première lueur du « jour qui suit le sabbat, Marie Madelaine et « l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. « (Chap. XXVIII, 1). Et voilà qu'il se fit un « grand tremblement de terre : car un ange « du Seigneur descendit du ciel, et vint ren-« verser la pierre qui était devant la porte du « sépulcre et s'assit dessus (2). Son visage était « brillant comme un éclair, et ses vêtements « blancs comme la neige (3) ». L'ange parut aussitôt après la résurrection du Fils de Dieu. Pourquoi parut-il et enleva-t-il la pierre de dessus le sépulcre, sinon à cause de ces femmes qui avaient vu le Sauveur dans le tombeau? Afin donc qu'elles crussent qu'il était véritablement ressuscité, on leur fit voir que le corps n'était plus dans le sépulcre. Voilà pourquoi l'ange ôta la pierre, pourquoi le tremblement de terre eut lieu, c'était afin de les avertir de se lever et de se réveiller. Comme elles étaient

venues pour oindre le corps de parfums, et qu'il était encore nuit, il est vraisemblable que quelques-unes d'entre elles pouvaient être assoupies.

« Et les gardes en furent tellement saisis de « frayeur, qu'ils devinrent comme morts (4). « Mais l'ange s'adressant aux femmes leur dit : « Pour vous, ne craignez point; car je sais que « vous cherchez Jésus qui a été crucifié (5) ». Pourquoi l'ange leur dit-il : « Pour vous, ne « craignez point », sinon parce que tout d'abord il voulait les délivrer de la frayeur où elles étaient avant de leur parler de la résurrection? Ce mot, « pour vous autres », est bien honorable pour ces femmes, et montre en même temps que si ceux qui avaient osé commettre un attentat si étrange, ne rentraient en eux-mêmes, ils devaient s'attendre à une horrible vengeance. Car ce n'est pas à vous à craindre, dit-il à ces femmes; c'est à ceux qui ont crucifié le Sauveur. Après les avoir ainsi délivrées de cette frayeur, et par ses paroles, et par la joie qui était peinte sur son visage, dont l'expression était d'accord avec l'heureuse nouvelle qu'il apportait, il continue de leur parler : « Je sais que vous « cherchez Jésus qui a été crucifié ». Il ne rougit point de dire que Jésus-Christ a été crucifié, parce qu'il savait que sa croix était la source de tous nos biens. « Il n'est point ici, « il est ressuscité ». Et pour le prouver, il ajoute, « comme il l'avait dit lui-même (6) ». Si vous vous défiez de mes paroles, souvenez-vous de la sienne, et vous me croirez. Et pour leur en donner encore une autre preuve, il leur dit : « Venez voir le lieu où le Seigneur « avait été mis ». Ainsi l'ange avait détourné la pierre, afin que les femmes fussent convaincues par leurs propres yeux. « Et hâtez-vous « d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité « d'entre les morts : Il va devant vous en Ga- « lilée, c'est là que vous le verrez : je vous en « avertis auparavant (7) ». Il veut qu'elles annoncent ensuite aux autres ce qu'il leur a fait croire avec tant de certitude. Il marque à dessein la « Galilée » comme un lieu paisible éloigné des périls, et où leur foi ne devait être mêlée d'aucune crainte.

« Et sortant aussitôt du sépulcre avec crainte « et avec beaucoup de joie, elles coururent « pour annoncer ceci aux disciples (8) ». Elles sont saisies d'une extrême joie mêlée de crainte, parce qu'elles avaient vu une chose tout à fait étonnante et bien consolante tout ensemble; elles avaient vu ouvert et vide ce même sépulcre, où elles avaient vu peu auparavant ensevelir Jésus-Christ. L'ange les avait fait approcher, afin que cette vue même du tombeau les persuadât que le Sauveur était véritablement ressuscité. Car elles pouvaient bien s'assurer que le sépulcre étant gardé par tant d'hommes armés, nul n'aurait pu enlever son corps, à moins que lui-même ne l'eût rejoint à son âme en ressuscitant. Ainsi, dans l'admiration où elles se trouvent, elles sont ravies de joie, et elles reçoivent enfin le prix de leur persévérance, ayant été jugées dignes de voir les premières Jésus-Christ ressuscité, et d'annoncer ensuite aux apôtres non-seulement ce que les anges leur avaient dit, mais ce qu'elles avaient vu de leurs propres yeux.

3. « Et comme elles allaient porter cette « nouvelle aux disciples, Jésus se présenta de- « vant elles, et leur dit : Salut! Elles s'appro- « chèrent, lui embrassèrent les pieds et l'ado- « rèrent (9) ». Et après s'être ainsi approchées de lui avec ce transport de joie, et avoir, par l'attouchement de ses pieds, connu la vérité de sa résurrection, « elles l'adorèrent ». Mais que leur dit Jésus-Christ?

« Alors Jésus leur dit : Ne craignez point « (10) ». Il bannit encore toute crainte de leur esprit, afin que cette paix prépare dans leur cœur l'entrée à la foi. « Allez dire à mes « frères qu'ils s'en aillent en Galilée, c'est là « qu'ils me verront ». Considérez encore une fois, mes frères, comment Jésus-Christ se sert de ces femmes, pour annoncer ses mystères à ses disciples. Il veut relever ainsi l'honneur de ce sexe qui était tombé dans le mépris, par la chute d'Eve, il anime sa confiance et il le guérit de ses faiblesses.

Je ne doute point, mes frères, qu'il n'y en ait parmi vous qui souhaiteraient d'avoir été avec ces saintes femmes pour embrasser avec elles les pieds du Sauveur. Mais si ce désir est sincère dans votre cœur, vous pouvez encore aujourd'hui embrasser non-seulement ses pieds ou ses mains, mais même sa tête sacrée, lorsque vous participez à nos redoutables mystères avec une conscience pure et sainte. Car vous le verrez non-seulement ici, mais encore au jour de sa gloire, lorsqu'il viendra accompagné de tous ses anges, si vous êtes charitables envers les pauvres. Il ne vous dira pas seulement ces paroles : « Je vous salue »; mais celles-ci :

« Venez, vous que mon Père a bénis, possédez « le royaume qui vous a été préparé dès le « commencement du monde ».

Devenons donc, mes frères, reconnaissants envers Dieu et charitables envers nos frères. Ayons de l'amour pour toutes sortes de personnes. Et vous, mes sœurs, qui étant chrétiennes, avez tant de soin d'employer l'or et l'argent pour vous parer, considérez ces femmes de notre Evangile, et renoncez enfin à la vanité et à l'avarice. Si vous avez quelque zèle pour imiter ces saintes femmes, vendez ces ornements superflus dont vous êtes inutilement chargées, et revêtez-vous de la compassion et de la miséricorde comme d'un vêtement précieux. Dites-moi, je vous prie, quelle utilité vous pouvez tirer de ces pierres de si grand prix, et de ces habits si magnifiques? Vous me dites que l'esprit s'y satisfait, et qu'il trouve du plaisir dans cette magnificence. Mais, hélas! je vous demande quelle utilité vous retirez de vos vanités, et vous ne me dites que les maux qu'elles vous causent. Il n'y a rien de plus déplorable que de se plaire dans ces vains ajustements, d'y trouver de la satisfaction, et de s'y attacher. Cette servitude si basse et si honteuse devient encore plus horrible lorsqu'on y trouve du plaisir.

Comment une femme chrétienne pourra-t-elle s'appliquer comme elle le doit aux exercices d'une piété solide, et mépriser les folies du siècle, lorsqu'elle trouve de la joie à se parer d'or et de pierreries? N'est-il pas vrai que celui qui trouve son repos dans la prison, ne désirera jamais d'en sortir; et que cette personne qui s'est volontairement liée de ces chaînes, ne pourra jamais se résoudre à les quitter? Elle sera comme la victime d'une passion si basse, et elle trouvera tant de dégoût aux œuvres de piété, qu'elle n'en pourra pas même souffrir le nom.

Je vous demande donc encore : A quoi vous servent tous ces ornements d'un si grand prix et si inutiles? Car si vous me dites que vous y trouvez votre satisfaction, je vous ai déjà fait voir que ce n'est pas là un avantage, mais un très-grand mal. Vous me répondrez peut-être que vous vous faites ainsi admirer de tous ceux qui vous regardent. Mais n'est-ce pas encore là un autre mal, que ces ornements magnifiques soient la pâture de votre orgueil? Puis donc que vous ne pouvez me dire quel avantage vous retirez de ce luxe, permettez que je vous énumère les maux qui vous en reviennent. Premièrement, vous savez vous-mêmes que vous en avez plus d'inquiétude que de plaisir. Et j'ose dire que la plupart de ceux qui vous voient, et particulièrement les esprits les plus stupides, ont plus de satisfaction de toute cette vaine magnificence que vous n'en avez vous-même. La vôtre est mêlée de chagrin, la leur est toute pure, et vous prenez bien de la peine pour leur donner de quoi contenter leurs yeux. De plus, ces préoccupations de votre vanité vous tiennent l'esprit sans cesse attaché à de basses pensées et vous exposent aux atteintes de l'envie. Les femmes qui demeurent auprès de vous, brûlant du désir d'être aussi parées que vous, s'arment ensuite contre leurs maris, et leur font une guerre furieuse.

N'est-ce pas encore un mal bien considérable que d'être livrée tout entière à des soins si vains et si inquiets; de négliger la beauté de son âme, et l'amour de son salut, de se remplir d'orgueil, de vanité et de folie, d'être comme enivrée de l'amour du siècle, de quitter volontairement ces ailes saintes qui vous élèvent à Dieu, que de se rendre semblable, non pas à l'aigle comme cela devrait être, mais aux chiens et aux pourceaux? Car au lieu de tendre toujours au ciel, vous allez comme ces animaux chercher dans la terre ce qui peut plaire à vos sens, sans craindre de prostituer la dignité de votre âme, et de l'asservir à des choses si basses et si indignes de vous.

Vous me répondrez peut-être encore que, lorsque vous paraissez dans les rues ou dans les assemblées, tout le monde vous regarde et tient les yeux arrêtés sur vous. C'est pour cela même que vous devriez fuir ces ornements, afin de ne point attirer ainsi sur vous les regards de tous les hommes, et de ne point donner lieu à la médisance. Nul de ceux qui vous regardent ne vous estime autant que vous vous l'imaginez. Tout le monde se rit de vous, comme d'une femme vaine et ambitieuse, qui désire de se faire voir, et qui est toute plongée dans l'amour et dans la vanité du siècle.

Que si, après cela, vous entrez dans nos églises, vous n'y trouverez que des personnes qui auront de l'horreur de ces vains ajustements. Ce ne seront pas seulement les spectateurs de votre luxe qui vous détesteront de la sorte, les prophètes mêmes le feront : Isaïe,

celui de tous qui a la plus grande voix, dira de vous dès que vous entrerez ici : « Voici ce « que dit le Seigneur aux princesses, filles de « Sion : Parce qu'elles ont marché avec pompe, « la tête levée, les yeux volages et égarés, « qu'elles ont traîné après elles ces longues « queues de leurs robes, le Seigneur les dé- « pouillera avec honte de tous ces vains orne- « ments, et la boue succédera aux parfums, et « les liens de cordes aux ceintures de perles et « de diamants ». (Is. III, 16.)

C'est là, mes très-chères sœurs, la récompense que vous devez attendre de vos vanités. Mais ce n'est point seulement contre les filles de Sion que le Prophète parle. Ces menaces sont contre toutes celles qui les imitent. Saint Paul parle de même qu'Isaïe, lorsqu'il commande à Timothée « d'avertir les femmes de « ne se parer ni avec des cheveux frisés, ni « avec des ornements d'or ou de perles, ni des « habits somptueux ». (I Tim. II, 9.) C'est donc toujours un mal de se parer avec l'or; mais c'est un mal encore bien plus grand, lorsqu'on vient ainsi parée à l'église, et qu'on passe en cet état parmi tant de pauvres. Si vous aviez dessein de soulever tout le monde contre vous, vous n'en pourriez pas trouver un meilleur moyen, que de sacrifier ainsi les biens que vous avez reçus de Dieu à la cruelle satisfaction de votre luxe. Considérez cette troupe de pauvres, parmi lesquels vous passez. Votre magnificence les irrite au milieu de la faim qui les presse et qui les dévore, et leur nudité crie vengeance contre ces vêtements superbes et cet appareil diabolique. Ne vaudrait-il pas mieux donner du pain à ceux qui n'en ont point, que de se percer l'oreille pour y suspendre la nourriture des pauvres et la vie d'une infinité de misérables?

4. Mettez-vous donc votre gloire à être riches, ou à vous parer avec l'or et les diamants? Quand votre bien serait acquis le plus justement qu'il pourrait être, vous seriez néanmoins très-coupables de le prodiguer en ces folies. Mais comme il est souvent le fruit des rapines et de l'injustice, que sera-ce que d'user si mal d'un bien mal acquis? Si vous aimez l'honneur solide, quittez tout ce faste, et le monde vous admirera, votre modestie fera votre gloire et vous comblera de joie. Mais maintenant votre vanité est votre honte, et elle est encore votre supplice. Car outre la perte que cause tout ce luxe, quel désordre est-ce dans une maison, lorsqu'une perle ou une pierre précieuse vient à s'égarer? On maltraite les femmes de service; on tourmente les hommes. On chasse les uns et on emprisonne les autres. On soupçonne, on accuse, on plaide; le mari querelle la femme et la femme le mari, ils se brouillent même avec leurs amis; ils font de la peine à tout le monde, et encore plus à eux-mêmes.

Mais supposons que vous ne perdiez rien, ce qui néanmoins est très-difficile : N'est-ce pas toujours une peine bien grande, que de garder avec tant de soin des meubles si inutiles que ces objets de toilette? Car ils ne servent ni à votre maison ni à votre personne. Ils incommodent l'une et la tiennent dans l'inquiétude, et ils déshonorent l'autre.

Comment pourriez-vous, étant ainsi parée, embrasser et baiser les pieds de Jésus-Christ, comme ces saintes femmes de notre Evangile, puisqu'il a ce faste en horreur? C'est pour cette raison qu'il a voulu naître dans la maison d'un charpentier, et non pas même dans sa maison, mais dans une étable. Comment oseriez-vous donc vous présenter à lui, n'ayant aucun des ornements qui lui sont chers et précieux, mais en ayant d'autres qui lui sont insupportables? Celui qui veut s'approcher de lui, doit se parer non d'or et de perles, mais de vertus.

Car enfin qu'est-ce que cet or que vous aimez tant, sinon un peu de terre qui, mêlée avec de l'eau, serait de la boue? C'est donc cette terre qui est votre idole; c'est de cette boue que vous vous faites un Dieu que vous portez partout, comme s'il était votre félicité et votre gloire. Vous n'épargnez pas même le temple de Dieu, dont la sainteté ne devrait pas être violée par votre luxe. Car l'Eglise n'a pas été bâtie afin que vous y veniez étaler vos vanités. On y doit paraître riche, mais en grâce et en vertu, et non en or et en diamants. Cependant vous vous parez pour y venir, comme si vous alliez au bal, ou comme les comédiennes qui vont paraître sur le théâtre, tant vous avez soin que tout conspire à vous faire regarder, c'est-à-dire, à vous faire moquer de ceux qui vous voient. C'est pourquoi j'ose vous dire que vous êtes ici comme une peste publique, qui tue non les corps mais les âmes. Quand cette sainte assemblée est finie, et que chacun retourne chez soi, on ne s'entretient que de vos vanités et de vos folies. On oublie les instruc-

tions importantes que saint Paul ou les prophètes nous y ont données; on ne s'entretient que du prix de vos belles étoffes et de l'éclat de vos pierreries.

C'est l'attachement à ces vanités qui vous rend aujourd'hui si froides à faire l'aumône. Il est bien rare de trouver aujourd'hui une femme qui veuille se résoudre à vendre quelque chaîne d'or ou quelqu'une de ses pierreries pour nourrir un pauvre. Et comment pourraient-elles renoncer au moindre de ces ornements pour en assister les misérables, puisqu'elles aimeraient mieux souffrir elles-mêmes les dernières extrémités que de s'en priver? On en voit de si passionnées pour tous ces ajustements, qu'elles ne les aiment pas moins que leurs propres enfants. Si vous dites que cela n'est pas, témoignez-le donc par vos actions, puisqu'elles m'assurent du contraire de ce que vous dites.

Qui d'entre toutes ces femmes qui sont attachées à ces folies, a donné jamais une perle pour sauver son fils de la mort? Mais que dis-je pour sauver son fils? Quelle est celle qui a donné quelque chose pour se sauver elle-même? On les voit perdre les journées entières pour étudier ces ajustements. Lorsqu'elles ressentent la moindre maladie du corps, elles font tout pour s'en délivrer; et lorsqu'elles ont l'âme percée de plaies, elles ne veulent rien faire pour la guérir. Elles voient périr leurs âmes et leurs enfants, et elles ne s'en mettent point en peine, pourvu qu'elles conservent cet or et cet ornement que le temps gâte peu à peu. Vous donnez mille talents pour être toute vêtue d'or, et les membres de Jésus-Christ n'ont pas même du pain à manger. Dieu, qui est le maître du pauvre comme du riche, a préparé également le ciel à l'un et à l'autre, et il leur fait part à tous deux indifféremment des richesses de sa table spirituelle. Et cependant vous ne voulez pas que le pauvre ait aucune part, ni à votre bien, ni à votre table. Vous êtes esclaves de ce que vous possédez, et vous ne pensez qu'à appesantir vos chaînes.

C'est là la source d'une infinité de maux, de ces jalousies cruelles, et de ces adultères qui déshonorent la fidélité du mariage, lorsqu'au lieu de porter les hommes par votre exemple à l'amour de la chasteté et de la modestie, vous leur apprenez au contraire à aimer toutes ces choses dont se parent les femmes prostituées. C'est là ce qui les fait tomber si facilement. Si vous leur appreniez à mépriser tout ce luxe et à se plaire dans la modestie, dans l'humilité et dans toutes les vertus, ils ne seraient pas si susceptibles de ces passions qui perdent leurs âmes; et vous vous distingueriez ainsi des comédiennes et des femmes débauchées, qui peuvent bien se parer de l'éclat des diamants, mais non de celui des vertus.

Vous donc, ô femme chrétienne, accoutumez votre mari à aimer en vous ce qu'il ne saurait jamais trouver dans ces courtisanes. Et comment l'y accoutumerez-vous, sinon en renonçant vous-même à ces ornements criminels, et en vous rendant digne de respect et d'amour par votre modestie et votre sagesse? Ainsi le bonheur de votre mariage sera en sûreté, votre mari, dans la joie, et vous, en honneur. Dieu vous bénira, et les hommes vous admireront, et vous passerez de cette vie à celle du ciel, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XC.

« APRÈS QU'ELLES FURENT PARTIES, QUELQUES-UNS DES GARDES VINRENT DANS LA VILLE ET RAPPORTÈRENT TOUT CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ AUX PRINCES DES PRÊTRES. CEUX-CI SE RÉUNIRENT AVEC LES ANCIENS ET AYANT TENU CONSEIL, ILS DONNÈRENT UNE GRANDE SOMME D'ARGENT AUX SOLDATS, EN LEUR DISANT : DITES QUE SES DISCIPLES SONT VENUS DURANT LA NUIT LORSQUE VOUS DORMIEZ, ET ONT DÉROBÉ SON CORPS ». (CHAP. XXVIII, 11, 12, 13, JUSQU'A LA FIN.)

—

ANALYSE.

1 et 2. La nouvelle de la résurrection de Jésus-Christ est apportée aux princes des prêtres et aux anciens. — Moyens qu'ils emploient pour tromper encore une fois le peuple. — Dernières paroles de Jésus-Christ à ses apôtres ; il les envoie évangéliser le monde.

3 et 4. Combien tout ce que Dieu nous commande est facile à exécuter. — Que c'est cette facilité qui sera cause que nous serons plus châtiés au jour de son jugement. — Que l'avarice corrompt tout. — Du martyre des riches et de la vanité des richesses. — Que le christianisme inspire l'amour de la pauvreté.

1. Ces grands tremblements de terre ne se firent que pour étonner les soldats, afin qu'ils rendissent témoignage de ce qu'ils avaient vu, comme ils le firent en effet. Rien n'était moins suspect que cette sorte de témoignage que les gardes mêmes rendaient à la vérité de la résurrection du Sauveur. Car une partie de ces prodiges se faisaient alors à la vue de toute la terre ; et les autres se passaient en particulier en présence d'un petit nombre de personnes. Les miracles qui se firent devant tout le monde furent les ténèbres et l'obscurcissement du soleil ; les autres plus particuliers furent le tremblement de terre auprès du sépulcre et tout ce qui fut fait ou qui fut dit par les anges.

Lors donc que les gardes furent venus dans la ville, et qu'ils eurent rapporté aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé au sépulcre du Sauveur (grande gloire pour la vérité, puisqu'elle eut pour témoins ses ennemis mêmes), ces prêtres leur donnèrent encore une grande somme d'argent, afin qu'ils publiassent partout que ses disciples étaient venus, et qu'ils avaient dérobé son corps. Mais, aveugles et insensés que vous êtes, comment les disciples ont-ils pu faire ce larcin ? Comment osez-vous opposer une opiniâtreté si stupide et si grossière à une vérité si évidente, sans qu'il vous reste le moindre prétexte pour colorer tant soit peu vos mensonges et vos impostures ? Car comment les disciples ont-ils pu dérober le corps de leur Maître ? Comment serait-il possible que des hommes sans science, sans nom, sans appui, qui étaient alors si frappés de crainte qu'ils n'osaient pas même paraître, eussent jamais pensé à former une entreprise si hardie ? Ce tombeau n'était-il pas scellé ? N'était-il pas environné des gardes, des soldats et des Juifs, qui se défiaient de cela même, qui n'étaient là que pour empêcher cet accident, qui veillaient avec soin, et qui n'oubliaient rien pour se défendre de cette surprise ?

Mais par quel motif ces disciples auraient-ils voulu dérober ce corps ? Aurait-ce été afin d'établir par cet artifice la croyance de la résurrection de leur Maître dans toute la terre ? Comment ce dessein aurait-il pu tomber dans l'esprit de pauvres gens qui se trouvaient trop heureux de pouvoir vivre dans un lieu secret et de demeurer inconnus à tous les hommes ? Comment auraient-ils pu exécuter ce dessein quand ils l'auraient eu, sans être découverts ? Quand ils auraient été assez résolus pour mépriser la mort, comment auraient-ils osé entreprendre de forcer tant de gardes et de gens armés ? Mais ce qui était arrivé un peu auparavant, nous assure beaucoup plus de leur

timidité que de leur hardiesse. Car ils ne virent pas plutôt leur Maître pris qu'ils s'enfuirent tous. Si donc lorsqu'il était encore en vie ils tremblent de peur et l'abandonnent, comment oseront-ils après sa mort attaquer tant de gardes pour se saisir de son corps? Il ne s'agissait pas seulement d'avoir quelque adresse pour ouvrir et pour faire entrer secrètement un homme dans le tombeau. Car l'entrée en était bouchée par une grosse pierre, qui n'aurait pu être remuée que par un grand nombre d'hommes.

Les princes des prêtres avaient donc bien raison de dire « que cette dernière erreur serait « pire que la première », et ils le disaient contre eux-mêmes, puisque, au lieu de devenir plus sages après tant de crimes, ils en ajoutaient un qui était le couronnement des autres. Ils ajoutent malice sur malice. Ils ont acheté le sang de Jésus-Christ avec de l'argent. Ils veulent acheter de même avec de l'argent l'imposture qui doit combattre et étouffer s'il se peut la vérité de la résurrection.

Considérez, je vous prie, comment ils tombent partout dans leurs propres piéges. Car s'ils ne s'étaient adressés à Pilate, s'ils n'avaient demandé des gardes, ils auraient pu avec plus de vraisemblance faire courir dans le monde tous ces faux bruits. Mais, après tant de précautions qu'ils ont prises, ils ne le pouvaient plus. Ainsi donc, ils ont eu soin de faire eux-mêmes tout ce qu'il fallait pour se fermer la bouche à eux-mêmes et pour rendre leur imposture sans effet et sans vraisemblance. Car si les plus fidèles et les plus ardents de ses disciples n'ont pas pu même veiller avec lui lorsqu'il les y exhortait et qu'il les reprenait de leur négligence, comment ces mêmes hommes auraient-ils pu être si vigilants et si résolus, après l'avoir vu mourir sur une croix? Que s'ils avaient pu avoir le dessein de dérober ce corps, pourquoi ne le firent-ils pas lorsqu'il n'y avait point encore de gardes auprès du sépulcre, et qu'ils pouvaient le faire sans s'exposer? Car les prêtres ne s'adressèrent à Pilate pour lui demander des gardes que le jour du sabbat, et le sépulcre était demeuré seul toute la nuit précédente.

2. Mais que direz-vous de ces suaires qui étaient pleins de parfums, que saint Pierre vit dans le sépulcre? Si les apôtres avaient dérobé le corps, ne l'auraient-ils pas fait emporter avec tous ces linges, non-seulement par le respect qui les aurait empêchés de le mettre à nu, mais encore par l'appréhension d'être trop longtemps à les défaire et de donner lieu aux soldats de se réveiller; et d'autant plus que ce parfum de myrrhe, dont on avait oint le corps mort, s'attache très-fortement aux corps et à toutes les choses où on l'applique. Ainsi les apôtres auraient dû être longtemps à défaire ces linges et à les séparer du saint corps. Il est donc de la plus claire évidence que toute cette fable de l'enlèvement du corps n'a pas la moindre ombre de vraisemblance. De plus, les apôtres ne savaient-ils pas jusqu'où allait la fureur des Juifs et qu'après avoir tué leur Maître ils eussent tourné contre eux toute leur rage? Et enfin que pouvaient-ils gagner à cette feinte, si leur Maître n'avait été véritablement ressuscité?

Les Juifs donc qui avaient concerté entre eux toute cette intrigue et cette imposture, donnèrent une grande somme d'argent aux soldats, afin qu'ils ne les démentissent pas : « Publiez », leur disent-ils, « que ses disciples sont venus « durant la nuit comme vous dormiez et ont « dérobé son corps ».

« Et si le gouverneur vient à le savoir, nous « l'apaiserons et nous vous tirerons de peine « (14) ». Ils voulaient donc qu'on répandît ce bruit partout, et ils s'imaginaient qu'ils étoufferaient ainsi la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Mais ils l'autorisent au contraire malgré eux, et ils l'affermissent sans le savoir. Car ce faux bruit qu'ils font courir que les disciples du Sauveur sont venus enlever son corps, est ce qui prouve péremptoirement qu'il est véritablement ressuscité, puisqu'ils déclarent eux-mêmes que son corps ne se trouve plus dans le sépulcre. Car la pierre si bien scellée, la présence des gardes et la timidité des apôtres font assez voir que cet enlèvement n'est qu'une fable, et que la résurrection qu'on veut étouffer est très-constante et très-assurée. Cependant ils ne rougissent de rien, et quoique tant de preuves différentes les convainquent d'imposture, ils ne laissent pas de dire à ces gardes : « Publiez « partout que ses disciples sont venus durant « la nuit lorsque vous dormiez, et qu'ils ont « enlevé son corps; et si le gouverneur vient « à le savoir, nous l'apaiserons et nous vous « tirerons de peine ». Ainsi vous voyez que tous ces hommes étaient des imposteurs et des gens sans conscience, Pilate lui-même, puis-

qu'il se laissa persuader, les soldats et tous les Juifs. Mais il ne faut pas s'étonner que des soldats se soient laissé gagner par de l'argent, puisqu'un des disciples du Sauveur l'a vendu pour un peu d'argent.

« Les soldats ayant reçu l'argent firent ce « qu'on leur avait dit; et ce bruit qu'ils « firent courir est commun encore aujour- « d'hui parmi les Juifs (15) ». J'admire encore ici la sincérité des évangélistes qui ne rougissent point de dire cela, et d'avouer que ce faux bruit a prévalu contre toutes leurs prédications et s'est confirmé de plus en plus par la succession des temps parmi les Juifs.

« Or, les onze disciples s'en allèrent en Gali- « lée sur la montagne où Jésus leur avait com- « mandé de se trouver. Et le voyant ils l'ado- « rèrent. Quelques-uns aussi furent dans le « doute (16) ». Il me semble que ce fut ici la dernière apparition de Jésus-Christ qui arriva en Galilée, lorsque Jésus-Christ envoya ses apôtres dans tout l'univers pour convertir et pour baptiser les hommes. Et je vous prie encore d'admirer ici la véracité des évangélistes qui ne cachent rien de tous les défauts que les apôtres firent paraître jusqu'au dernier jour. Mais si quelques-uns étaient dans le doute, cette dernière apparition les rassura et les confirma entièrement.

Que leur dit donc Jésus-Christ, lorsqu'il les vit assemblés? « Et Jésus s'approchant leur dit: « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel « et sur la terre (17) ». Il leur parle encore en quelque sorte humainement, parce qu'ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit qui devait élever leurs âmes : « Allez donc et instruisez tous les « peuples, les baptisant au nom du Père, du « Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à « observer toutes les choses que je vous ai com- « mandées (18) ». Ce qu'il entend et des maximes de la foi et des règles de la morale. Il ne leur dit pas un seul mot des Juifs, et il ne leur parle point de tout ce que ce peuple venait de faire contre sa personne. Il ne reproche point non plus à saint Pierre son triple renoncement; il ne se plaint point de la fuite et de l'abandonnement des autres. Il leur commande seulement d'aller dans tout le monde, et il leur donne en abrégé toute la doctrine qu'ils doivent prêcher, en baptisant les hommes, en leur disant : « Qu'ils leur apprennent à obser- « ver toutes les choses qu'il leur a comman- « dées », et pour rassurer leurs esprits dans la frayeur que ces grands commandements leur pouvaient causer, il ajoute ces paroles : « Et voi- « là, je suis avec vous jusqu'à la consommation « des siècles (19) ». Considérez encore ici, mes frères, la grandeur et la souveraine puissance du Fils de Dieu. Voyez aussi comment, en parlant à ses apôtres, il continue de condescendre à leur faiblesse. Il proteste qu'il sera lui-même toujours non-seulement avec eux, mais encore avec tous ceux qui doivent croire un jour en lui. Les apôtres ne devaient pas vivre jusques à la fin du monde, et c'est visiblement à tous les fidèles qu'il parle, qu'il regarde comme un seul corps. Ne m'objectez donc point, leur dit-il, la difficulté des choses que je vous ordonne, parce que je suis avec vous, et que je vous rendrai tout facile. C'est la parole et la promesse dont il rassurait aussi autrefois ses prophètes, et on voit qu'il dit à Jérémie, qui lui représentait son enfance, à Moïse et à Ezéchiel, qui hésitaient à suivre ses ordres : « Je vous « assure que je suis avec vous ».

Mais quelle différence voyons-nous ici entre les apôtres et les prophètes? Les prophètes s'excusent, lorsqu'on ne les envoie prêcher qu'à un seul peuple, et les apôtres ne font point ces difficultés, lorsqu'on les envoie dans tout l'univers. Il leur parle, et il les fait à dessein souvenir de la fin du monde et « de la « consommation des siècles », afin de les attirer à lui, et de les empêcher de considérer seulement les maux qu'ils souffriraient sur la terre, mais de penser encore aux biens du ciel. Il semble qu'il leur dise par cette parole : Les maux dont vous serez affligés se termineront dans cette vie, puisque le monde même verra sa fin ; mais les biens dont je vous ferai jouir ensuite seront éternels, comme je vous l'ai déjà souvent promis. Ainsi, après les avoir fortifiés et rassurés par cette promesse, et leur avoir rappelé dans l'esprit ce dernier jour, il les quitte et il se retire dans le ciel. Ce jour est sans doute l'objet des vœux de tous les bons, comme il est le sujet de la crainte et de la terreur de tous les méchants, parce qu'ils y entendront l'arrêt éternel et irrévocable de leur condamnation. Mais ne nous contentons pas, mes frères, de regarder ce jour avec frayeur. Préparons-nous-y pendant que nous en avons le temps, en réglant toute notre vie, et en renonçant à tous nos désordres. Nous le pouvons si nous le voulons. Car si tant de personnes l'ont fait avant la grâce du Sauveur et

de l'Evangile, combien plus le peut-on faire après un si grand secours?

3. Et enfin, qu'est-ce que Dieu nous commande de si pénible? Nous ordonne-t-il de couper les montagnes, de voler dans l'air, et de traverser les mers? Il nous ordonne au contraire des choses si faciles, que nous n'aurons point besoin pour les exécuter d'aucune chose qui soit hors de nous; mais seulement d'une volonté pleine et d'une affection sincère. Qu'avaient les apôtres de tous les biens extérieurs, lorsqu'ils faisaient de si grandes choses? Avaient-ils plus d'un habit? N'avaient-ils pas les pieds nus, lorsqu'ils parcouraient toute la terre, et n'étaient-ils pas en cet état plus forts que tous les hommes et tous les démons?

Qu'y a-t-il de si difficile dans ces préceptes de Jésus-Christ? N'ayez point d'ennemis, ne haïssez personne, ne parlez point mal de votre frère, puisqu'au contraire ce sont les choses opposées à ces préceptes qui sont pénibles et laborieuses. Mais il a commandé aussi, dites-vous, de renoncer à nos biens. Trouvez-vous donc cela fort pénible? Je vous réponds même qu'il ne l'a pas commandé absolument : il ne l'a que conseillé. Mais quand il en aurait fait une loi expresse, est-ce une chose fort difficile de ne se point charger d'un fardeau, de ne le point porter partout avec soi, et de se débarrasser de tous les soins et de toutes les inquiétudes qui l'accompagnent?

Mais, ô détestable enchantement de l'avarice! l'argent aujourd'hui tient lieu de tout. De là vient cette corruption et cette confusion générale qui est dans le monde. Si on dit qu'un homme est heureux, on parle aussitôt de son bien. Si on en pleure un autre comme malheureux, on le plaint tout d'abord de ce qu'il est pauvre. Toutes nos conversations se passent à dire de quelle manière un tel s'est enrichi, et qu'un autre s'est appauvri. Si un homme pense à prendre l'épée ou à se marier, ou à s'engager dans un emploi, il considère d'abord s'il y trouvera son intérêt et s'il pourra s'y enrichir. Puis donc, mes frères, que nous nous trouvons ici assemblés dans le temple de Dieu, tâchons de trouver quelques remèdes pour guérir une maladie si dangereuse.

Ne rougissons-nous point, lorsque nous pensons à la vertu de nos pères, de ces premiers chrétiens, dont il est parlé dans les Actes? Lorsque trois mille eurent été convertis en une seule prédication, et cinq mille en une autre, ils vivaient ensemble, et ils possédaient tout en commun. Quel avantage pouvons-nous véritablement tirer de cette vie passagère, si nous ne nous en servons pour acquérir celle qui ne finira jamais? Jusqu'à quand serez-vous misérables, et n'étoufferez-vous point enfin ce monstre de l'avarice qui vous a dominés jusqu'à cette heure? Jusqu'à quand ne soupirerez-vous point après votre liberté, et ne ferez-vous point cesser tous ces commerces honteux? Si vous étiez devenus les esclaves d'un homme, il n'y aurait rien que vous ne fissiez s'il vous promettait la liberté; et lorsque vous êtes les esclaves de l'avarice, vous ne pensez pas même à vous en délivrer. Et cependant, si l'on pèse ces deux sortes de servitude, la première n'est rien en comparaison de la seconde.

Considérez à quel prix Jésus-Christ vous a rachetés. Il a répandu tout son sang, il a donné sa propre vie : et après cela vous rampez à terre, vous ne respirez que la terre, vous êtes esclaves, et ce qui est encore plus insupportable, vous faites vanité de votre servitude; vous révérez vos chaînes, et vous faites les délices de votre cœur de ce qui devrait être l'objet de votre aversion et de votre haine. Mais puisqu'il ne suffit pas de condamner un vice, si on n'en propose aussi le remède, considérons, je vous prie, d'où vient que vous avez tant d'ardeur pour acquérir de l'argent. N'est-ce pas parce que le bien procure l'honneur et la sécurité? Mais quelle est cette sécurité? Est-ce parce que nous serons assurés de n'avoir jamais faim ni froid, et de ne tomber point dans le mépris? Si donc je vous promets tout cela sans être riche, cesserez-vous d'aimer les richesses? Car si vous trouviez sans avoir de bien tout ce que vous pourriez espérer en en possédant, quel sujet vous resterait-il d'en rechercher?

Vous me demanderez peut-être comment il pourra se faire que vous ayez ce que vous désirez, sans néanmoins être riche. Et moi je vous demande, au contraire, comment un riche peut avoir cette paix et cette sécurité que vous cherchez. Car il faut nécessairement qu'il flatte les grands et les petits, qu'il dépende d'une infinité de personnes, qu'il s'assujétisse honteusement à ceux dont il a affaire, qu'il soit agité de soins, d'inquiétudes et de soupçons, et qu'il appréhende sans cesse l'œil des envieux, la langue des médisants et les entre-

prises des avares. La pauvreté n'est point exposée à toutes ces peines et à tous ces périls. C'est un asile inviolable ; c'est un port assuré, c'est l'épreuve de la vertu et de la sagesse, c'est une imitation de la vie des anges.

Ecoutez donc, mes frères, ce que je m'en vais vous dire. Ce n'est point un mal que de n'être pas pauvre, mais c'est un mal que de ne vouloir pas être pauvre. Ne considérez plus la pauvreté comme un mal, et elle ne sera plus un mal pour vous. Car tout le mal qu'on y trouve ne vient pas de ce qu'elle est naturellement, mais de la faiblesse et de l'imagination des hommes lâches. Quand je dis que la pauvreté n'est point un mal, je dis trop peu, et j'ai honte moi-même d'en parler si bassement. Car si vous avancez un peu dans la vertu et dans la sagesse chrétienne, vous trouverez que non-seulement la pauvreté n'est pas un mal, mais qu'elle est la source de tous les biens. Que si quelqu'un vous offrait d'un côté l'empire, les grandes charges, les richesses et toutes les délices du monde, et de l'autre la pauvreté, et qu'il vous obligeât de choisir l'un ou l'autre, je ne doute point que vous ne fussiez prêts à embrasser la pauvreté de tout votre cœur, si vous aviez une fois connu les trésors et les plaisirs célestes qu'elle renferme.

4. Je sais que plusieurs se moquent de moi, en m'entendant parler de la sorte; mais je ne m'en étonne pas : je vous conjure seulement de m'écouter avec patience, et je m'assure que vous serez bientôt de mon sentiment. Je ne puis mieux comparer la pauvreté qu'à une vierge extrêmement modeste et d'une admirable beauté, et l'avarice à quelqu'une de ces femmes monstrueuses comme Scylla, ou bien à l'hydre, ou bien à ces autres monstres qui sont dans les poètes. Ne m'alléguez point ici ceux qui accusent et qui détestent leur pauvreté, mais plutôt ceux qui en l'honorant se sont honorés eux-mêmes. C'est elle qui a toujours été aimée du saint prophète Elie, qui l'a nourri par un corbeau, et qui l'a fait enfin monter dans le ciel dans un char de feu. C'est elle qui a rendu son disciple Elisée non moins illustre que lui. C'est elle qui a fait admirer saint Jean-Baptiste de tous les Juifs, et qui a été la gloire de tous les apôtres. Achab, au contraire, Jézabel, Giesi, Judas, Néron et Caïphe, ont été idolâtres des richesses, et leur avarice sera pour jamais leur condamnation et leur honte.

Mais ne relevons pas seulement ceux qui se sont signalés par l'amour de la pauvreté, jetons les yeux sur la pauvreté même, et considérons l'excellente beauté de cette vierge. L'œil de l'avarice n'est jamais tranquille. Ou l'intempérance l'altère, ou l'envie le trouble, ou la fureur l'agite. Mais l'œil de la pauvreté est toujours pur, toujours agréable, et toujours paisible ; il n'a d'aversion pour personne, il est doux, il est accessible, il est favorable à tout le monde. L'avarice au contraire est toujours inquiète. Car partout où est l'amour de l'argent, là se trouve aussi la source de la haine et de l'inimitié, des guerres et des querelles. La bouche de l'avarice est pleine d'injures et de médisances ; son cœur est rempli d'orgueil et de fiel, et son esprit d'artifices et de fourberies. Au contraire la langue de la pauvreté est toujours chaste et toujours modeste. Elle n'ouvre la bouche que pour rendre à Dieu des actions de grâces, que pour bénir les hommes, et pour leur parler avec une douceur humble, avec une estime respectueuse, avec une complaisance discrète, et avec une affection tendre et charitable. Si vous considérez tout le reste de son corps, vous y verrez une admirable proportion, et vous conclurez que la pauvreté est une vierge d'une pureté admirable et d'une parfaite beauté, et que l'avarice au contraire est un monstre par sa difformité et par sa laideur. Que si après tous ces avantages de la pauvreté, le monde néanmoins en a tant d'aversion, il ne faut pas s'en étonner, puisque les insensés ont la même horreur de toutes les autres vertus.

Mais vous m'objectez que le pauvre tous les jours est outragé par le riche. Et moi je vous réponds que c'est là un des grands avantages de la pauvreté. Car lequel des deux est le plus heureux de celui qui fait une injure ou de celui qui la souffre? N'est-il pas visible que c'est celui qui la souffre courageusement? C'est donc l'avarice qui porte les hommes à outrager leurs frères, et c'est la pauvreté qui les porte à souffrir chrétiennement ces outrages. Cependant, me direz-vous, on voit le pauvre endurer la faim. Il est vrai ; saint Paul l'a soufferte aussi. Il ne trouve point, ajoutez-vous, un lieu de retraite. Avez-vous oublié que Jésus-Christ lui-même n'avait pas non plus où reposer sa tête? Considérez jusqu'où s'élève la gloire de la pauvreté, jusqu'où elle vous fait monter. Elle vous associe à Jésus-Christ, elle vous rend l'imitateur de Dieu même.

Si l'or était une bonne chose, Jésus-Christ en aurait fait avoir à ses disciples qu'il a voulu enrichir du plus excellent de tous les dons. Mais nous voyons au contraire que, bien loin de leur en donner, il leur a défendu d'en avoir. C'est pourquoi nous voyons que saint Pierre, non-seulement ne rougit pas de sa pauvreté, mais qu'il en fait toute sa gloire, lorsqu'il dit hardiment : « Je n'ai ni or ni argent; « mais je vous donne ce que j'ai ». (Act. III, 4.) Qui de vous, mes frères, ne souhaiterait de pouvoir dire une semblable parole? Je crois qu'il n'y en a pas un qui ne le désirât avec ardeur. Jetez donc cet or, renoncez à ces richesses.

Mais quand j'aurai fait cela, me direz-vous, aurai-je la même puissance que saint Pierre? Je vous prie de me dire ce qui a rendu saint Pierre heureux : Est-ce parce qu'il a fait marcher droit un boiteux? Nullement, mais c'est parce qu'en foulant aux pieds tout le monde, il s'est acquis la gloire que Dieu nous promet.

Ne savons-nous pas que plusieurs ont fait aussi bien que lui des miracles, et qu'ils sont néanmoins tombés dans l'enfer ; mais que ceux qui ont été comme lui pauvres sur la terre, sont devenus comme lui des rois dans le ciel?

C'est ce que nous apprenons des paroles mêmes de saint Pierre que nous venons de rapporter. Car il dit deux choses : « Je n'ai ni « or ni argent ; et, au nom de Jésus-Christ, le- « vez-vous et marchez ». Laquelle de ces deux choses a rendu cet apôtre si heureux? Est-ce de faire marcher droit un boiteux, ou d'avoir renoncé à tout? Consultons Jésus-Christ, et qu'il soit lui-même notre juge. Il ne commanda point à celui qui lui demandait le moyen d'acquérir la vie éternelle, de faire marcher droit les boiteux, mais il lui dit : « Vendez ce que vous avez, donnez-le aux « pauvres, et venez me suivre ; et vous aurez « un trésor dans les cieux ». Et saint Pierre ne dit pas non plus à Jésus-Christ, quoiqu'il le pût : Nous avons chassé les démons en votre nom, mais : « Nous avons tout quitté, « et nous vous avons suivi, quelle récompense donc en aurons-nous » ? Et Jésus-Christ ne lui répond pas : Celui qui fera marcher droit les boiteux, mais : « Celui qui à cause de moi et « de l'Evangile quittera ses maisons et ses « terres, recevra le centuple dans ce monde, « et la vie éternelle dans l'autre ».

Imitons donc ce saint apôtre, mes frères, afin que nous ne soyons point confondus au dernier jour, que nous puissions nous tenir avec confiance devant le tribunal du souverain Juge : et que Jésus-Christ « demeure toujours « avec nous », comme il est toujours demeuré avec les apôtres, selon la promesse qu'il leur en a fait dans l'Evangile. Il sera assurément avec nous si nous voulons imiter ces saints qui l'ont imité, et prendre leur vie pour le modèle de la nôtre. C'est pour cela que le Sauveur vous donnera des louanges ; c'est pour cela qu'il vous récompensera : et il ne vous demandera point compte de ce que vous n'aurez ni redressé les boiteux, ni ressuscité les morts. Ce ne seront point ces miracles, mais ce sera le renoncement à tous les biens de ce monde, qui vous rendra semblable à saint Pierre.

Mais vous me direz que vous ne pouvez pas quitter votre bien. Je n'exige point cela de vous : Je ne vous fais point de violence sur ce point. Tout ce que je vous demande, c'est que vous en fassiez part aux pauvres, que vous le leur donniez peu à peu, et que vous n'en reteniez pour vous que ce qui vous est absolument nécessaire. C'est ainsi que vous jouirez d'une grande paix dans cette vie, et de la gloire dans l'autre, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, appartient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

AVERTISSEMENT.

Dans ces Homélies, le Saint prend une autre route que celle qu'il avait tenue dans l'explication de l'Evangile de saint Matthieu. Il rapporte les versets de son texte, et s'arrête principalement sur ceux que les hérétiques détournaient du vrai sens, qu'ils appliquaient favorablement à leurs erreurs, et qu'ils objectaient aux catholiques. Le Saint prémunit et fortifie son auditeur contre leurs arguments et leurs sophismes : et c'est là son intention principale, c'est à quoi il tend, à quoi il s'applique plus fortement. Il veut former le soldat chrétien, qu'il voit tous les jours aux mains avec les hérétiques, il lui fournit des armes et le met en état de repousser les traits de son adversaire. C'est aussi ce que le lecteur ne doit point perdre de vue dans la lecture de la plupart de ces Homélies, afin de n'en pas perdre le fruit.

Mais ce peu d'attention qu'on lui demande ne le doit pas rebuter. Tous ces discours ne sont pas polémiques, le Saint n'y combat pas toujours les hérétiques seulement, il les attaque et les repousse, lorsqu'il rencontre les passages, qui prouvent et établissent l'égalité et la consubstantialité du Fils, ou ceux dont ils abusaient pour appuyer leurs blasphèmes. Lorsqu'il ne s'y agit point de la divinité, ni de la consubstantialité du Fils, il explique en peu de mots la lettre de son texte, et ensuite il finit par une exhortation morale, pathétique, et toujours très-éloquente.

Nous avons quatre-vingt-huit Homélies de saint Chrysostome sur l'Evangile de saint Jean. Mais, dit le savant Éditeur, comme il y avait beaucoup d'Ariens et d'Anoméens dans Antioche et à Constantinople, il n'est pas facile de découvrir dans laquelle de ces deux villes le Saint les a prêchées. Toutefois, par un endroit de la septième Homélie, sur la première Epître aux Corinthiens, il fait voir et prouve assez vraisemblablement que c'est à Antioche que le saint Docteur les a prononcées. Le Saint y renvoie ses auditeurs à la cinquantième Homélie sur saint Jean. Il est donc certain et indubitable qu'il les a prononcées dans Antioche, les ayant prêchées avant les Homélies qu'il a faites sur la première et la deuxième Epître aux Corinthiens.

Le Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon se propose ensuite trois questions : 1° En quel temps saint Chrysostome a prêché ces Homélies. — 2° Pourquoi il les a prononcées dès le matin, au point du jour. — 3° Quels auditeurs il avait.

A la première question, il répond qu'elle n'est pas facile à résoudre, et qu'il est même impossible d'assigner l'année. Saint Chrysostome fut fait prêtre l'an 386. Il prêcha ensuite ses Homélies sur saint Matthieu, qui sont au nombre de 90, des panégyriques, et sur d'autres sujets : il a donc pu commencer à prêcher celles-ci vers l'an 390, et les finir en 394 ou 395, et prêcher les 74 Homélies sur la première et la deuxième Epître aux Corinthiens dans les années suivantes et jusqu'au commencement de l'an 398, qu'il fut malgré lui arraché d'Antioche, amené à Constantinople, et ordonné évêque de cette ville impériale.

Sur la seconde, pourquoi le Saint prêchait au point du jour, le savant Editeur conjecture que c'était pour ne pas interrompre la suite des autres Sermons qu'il prêchait pendant le cours de l'année et où assistaient généralement tous les catholiques de tout âge, de tout sexe, et de toutes conditions.

D'où il suit, pour répondre à la troisième question, qu'il ne se trouvait à ces Sermons du matin que des hommes et des femmes, qui, ayant plus de zèle, de ferveur et d'esprit, étaient aussi plus en état de profiter des instructions du saint Docteur, et plus capables de combattre ensuite contre les hérétiques et de réfuter les arguments que ces hommes, qui fuyaient la lumière, tiraient principalement de plusieurs passages de saint Jean qu'ils n'entendaient point, et qu'ils détournaient à leurs sens dépravés.

Saint Chrysostome avait deux emplois : l'un d'instruire tous les catholiques dans la piété, dans la vertu, et contre toutes sortes de vices, et il le faisait avec beaucoup de force, de courage et d'assiduité, prêchant souvent, malgré la faiblesse et la délicatesse de sa santé, jusqu'à deux ou trois fois la semaine; l'autre, d'armer les fidèles contre les assauts des hérétiques, qui se trouvaient alors en foule parmi eux, et de les mettre en état de répondre aux discours qu'ils semaient dans les entretiens familiers, et aux arguments qu'ils prétendaient tirer de plusieurs textes de l'Evangile de saint Jean, comme on le verra dans ces Homélies.

Les Anoméens sont les hérétiques que saint Jean Chrysostome combat plus particulièrement dans ces discours. Il les a vivement poursuivis pendant tout le temps qu'il a rempli le ministère de la prédication, et à Antioche, presque aussitôt que Flavien, son évêque, l'eût élevé au sacerdoce, et à Constantinople, lorsqu'il fut mis sur le siége patriarcal de cette ville. A Antioche, il les attaqua dès la première année qu'il commença à prêcher, il y fit même douze Sermons où il les réfute excellemment; il repousse leurs traits avec beaucoup de vigueur, et fournit de très-puissants arguments contre eux. Mais toutefois dans ses premiers discours il ne les attaque pas avec la même force, ni de la même manière qu'il le fit dans la suite, parce qu'il en voyait venir plusieurs à ses Sermons et l'écouter avec plaisir; parce qu'ainsi qu'il le dit lui-même, il ne voulait pas « chasser le gibier », et qu'il désirait de les attirer et de les gagner par la douceur, et par l'évidence des raisonnements et des preuves. Dans la suite, les Anoméens l'ayant eux-mêmes engagé d'entrer en lice, il attaqua vivement leurs erreurs, et néanmoins toujours honnêtement et charitablement, ne voulant point blesser ou terrasser ses ennemis, mais au contraire les relever de leur chute.

Quoique saint Chrysostome réfutât les Anoméens avec des termes d'amitié et de bonté, il ne laissait pourtant pas de les pousser vigoureusement, et certes c'est avec raison et avec justice : car ces hérétiques s'attribuaient la science de toutes choses. Et ce qui surprend davantage, c'est qu'ils disaient qu'ils connaissaient Dieu, comme Dieu se connaissait lui-même. Ces hérétiques se vantant donc d'avoir une si haute et si sublime connaissance, il n'est point étonnant qu'ils aient eu la témérité de sonder les profondeurs de Dieu, et l'audace d'examiner sa substance, d'agiter tant de questions sur la Divinité, et de les proposer à tous les catholiques qu'ils rencontraient, même dans les places publiques. Si quelqu'un les reprenait de cette extrême insolence, ils lui répliquaient : « Quoi ! vous ne connaissez pas ce « que vous adorez » ? Ils rebattaient continuellement ces paroles, et aux oreilles de tout le monde : « Le « Fils n'est point consubstantiel à son Père : il est une créature, il n'a pas un pouvoir égal à celui de son « Père, il ne juge pas avec la même autorité : celui qui prie son Père, ne peut point être égal à son « Père ». Ils ajoutaient encore : « Le Fils n'est pas semblable au Père » ; d'où ils furent appelés Anoméens, c'est-à-dire Dissemblables. Comme donc ces hérétiques étaient fort opiniâtres, grands parleurs, et qu'ils disputaient continuellement contre les catholiques, le Saint ne cesse point de les combattre dans les Homélies qu'il a prêchées à Antioche et à Constantinople. Et comme ils tiraient leurs arguments et leurs preuves de plusieurs textes de saint Jean, expliqués à leur manière, et accommodés à leur sens, c'est aussi dans ces Homélies que saint Chrysostome les attaque et les presse plus fortement. Le lecteur ne sera sans doute pas fâché de trouver ici leurs principaux arguments avec les réponses du saint Docteur, après que nous lui aurons donné une idée succincte de l'origine et du progrès de leur hérésie. En effet, il est nécessaire de connaître ces hommes que le Saint combat si souvent : Sans cette connaissance on ne peut même lire avec goût et avec fruit un grand nombre de ses Homélies.

Origine et progrès de l'hérésie des Ariens et des Anoméens.

Arius répandit son exécrable hérésie dans l'Eglise de Jésus-Christ vers l'an 320. Il eut beaucoup de disciples et de sectateurs, il jeta le trouble partout, presque toutes les églises du monde en furent ébranlées. Les principaux chefs et articles de l'hérésie d'Arius et des Ariens sont que « Dieu n'avait pas « toujours été Père », que « le Fils n'avait pas toujours été » ; qu' « il y avait eu un temps auquel il

« n'était point » ; qu' « il n'était point avant qu'il fût né » ; qu' « il avait été fait dans le temps et tiré du « néant » ; qu' « il n'était pas proprement de la nature, ou de la substance du Père » ; qu' « il était une « créature parfaite, mais non pas comme une autre des créatures » ; qu' « il n'était pas vrai Dieu, mais « Dieu par participation » ; qu' « il n'était pas éternel, mais qu'il avait été créé avant le temps et les « siècles » ; que « le Fils ne connaissait pas et ne voyait pas parfaitement le Père ». Ils eurent même l'impiété de dire que « le Fils n'était pas l'unique et le véritable Verbe », et qu' « il n'était le Verbe que « de nom » ; qu' « il n'était la Sagesse que de nom seulement » ; que « c'était par grâce qu'il était Fils, le « premier-né des créatures » ; que « le Verbe était muable » ; et qu' « il y avait plusieurs Verbes ».

Arius lui-même disait que le Verbe qui était en Dieu était différent de celui dont saint Jean disait : « Au commencement était le Verbe ». Car dans cette impie doctrine, les Ariens n'étaient pas tous d'accord entre eux ; souvent l'un enseignait le contraire de ce que disait l'autre : et comment auraient-ils été d'accord entre eux, puisqu'ils ne l'étaient pas toujours avec eux-mêmes ? Tant il est vrai que l'erreur est peu stable et peu ferme !

Il s'en trouvait encore parmi eux qui soutenaient que le Fils n'était point semblable à son Père. Sur ce dogme il se forma différents partis : les uns excluant absolument toute ressemblance, les autres en admettant une, et même de substance. Ceux qui niaient que le Fils était « Homoousios », consubstantiel, et qui le disaient « Homoiousios », semblable en substance, firent une secte particulière, et étant différents en quelque chose des purs Ariens, ils furent appelés « Semi-Ariens ». Ces « Demi-Ariens » se partagèrent aussi en diverses sectes : car quelques-uns d'eux enseignaient que le Fils était semblable au Père en substance, par une ressemblance imparfaite, telle que peut être celle de la créature au Créateur, de l'image à l'original. Cette image, cette ressemblance qui est hors de Dieu, disaient-ils, c'est Dieu qui l'a faite ; et elle est semblable à la substance de Dieu, autant qu'une chose créée hors de Dieu peut être semblable à la substance de Dieu. Et ceux-ci ne différaient des purs Ariens que de nom et de parole. En effet, les Ariens, recevant l'Evangile, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître une ressemblance imparfaite entre les créatures et le Créateur, puisqu'il est dit dans l'Evangile : « Afin que vous soyez « semblable à votre Père, etc. »

Mais d'autres Semi-Ariens, dont Basile, évêque d'Ancyre, était le chef, expliquaient cette ressemblance de substance d'une manière toute différente ; car ils admettaient dans le Père et le Fils une entière ressemblance de substance. Mais toutefois ils rejetaient « l'Homoousion », ou la consubstantialité du Père et du Fils ; et pour plusieurs raisons que rapporte et réfute en même temps saint Athanase « dans son Livre des Synodes, p. 764 ». Ce Père ajoute « dans ce même Livre, p. 757 » que ces Demi-Ariens, dont nous parlons, rejetaient le mot : « Homoousion », parce qu'il avait été proscrit dans le concile d'Antioche, où Paul de Samosate fut condamné, quoique ce ne fût pas dans le même sens que le concile de Nicée le reçut depuis, et le mit dans sa profession de foi : ce qui se prouve évidemment par les propres paroles de Denis d'Alexandrie qui avait assisté et souscrit au concile d'Antioche. Cet évêque ayant été accusé devant Denis, évêque de Rome, de ne se point servir dans ses sermons de « l'Ho- « moousion », répondit qu'il le recevait et le regardait comme tout à fait catholique ; mais qu'il s'abstenait alors de s'en servir, parce qu'il avait affaire aux Sabelliens qui en abusaient, l'employant pour confondre les trois Personnes en une seule, et détruisant la Trinité par le terme même de « Con- « substantialité ».

Ces Semi-Ariens, plus doux et plus mitigés, rejetaient le mot : « Homoousion », et lui substituaient celui de « Homoiousion », qu'ils expliquaient dans un sens tout à fait catholique, ne différant que dans les termes et les expressions. Car ils admettaient une parfaite ressemblance de substance entre le Père et le Fils, et ils confessaient que le Fils était égal au Père ; quoique le mot : « Homoiousios », semblable, exprime en soi quelque chose d'impie. En effet, si le Fils est semblable à son Père par sa substance, s'il est véritablement Dieu, comme ils l'avouaient, il ne peut point être d'une autre substance, d'une substance différente : on ne peut pas dire qu'une chose qui est une et la même, soit seulement semblable. Mais si le Père et le Fils sont de différente substance, si le Père est Dieu, si le Fils est aussi Dieu, il y aura donc deux Dieux ; car la substance de Dieu est Dieu même. Ainsi le Fils, semblable au Père par sa substance, sera Dieu semblable à Dieu ; il y aura donc deux Dieux. Mais les Semi-Ariens, dont nous parlons, ne recevaient pas cette conséquence, quoiqu'elle parût naturellement suivre de l' « Homoiousios ». Certainement dans l'explication ils s'approchaient du sens catholique, mais ils avaient tort d'introduire ce terme, et aussi ils étaient blâmables de ne recevoir pas le mot d' « Homoousion », de consubstantiel, que le saint concile de Nicée avait introduit et appliqué à cette signification. Néanmoins saint Athanase, cette grande lumière de l'Eglise, ne veut pas qu'on les traite d'ennemis, ou d'hérétiques, comme on le peut voir « dans son Livre des Synodes, p. 755 ». Il s'ensuit donc de ce que nous venons

d'exposer que ces Demi-Ariens ne différaient des catholiques que dans les paroles et dans les expressions, et qu'ils étaient au fond de même sentiment. Aussi saint Athanase ne faisait pas difficulté de dire qu'il espérait que bientôt ils se réuniraient tout à fait à l'Eglise, et par l'unité de foi, et par l'unité d'expressions et de langage, usant de la même formule de foi. Et c'est ce qui arriva dans la suite, etc.

Comme donc ces Semi-Ariens étaient au fond réellement d'accord avec les catholiques, de même aussi les autres Semi-Ariens qui enseignaient que le Fils avait été tiré et fait du néant, et qu'il n'était point coéternel au Père, encore qu'ils le disent « Homoiousion », c'est-à-dire, semblable au Père en substance, étaient peu ou point du tout différents des Ariens, et de ceux qui soutenaient que le Fils était « Anomoion », c'est-à-dire, dissemblable au Père : c'est pourquoi ces Semi-Ariens ne furent pas longtemps séparés des Ariens et des Anoméens, et ils furent enfin presque tous appelés « Anoméens », comme je le crois, dit le Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, que nous suivons dans cette histoire des Ariens et de leurs sectateurs.

Les historiens rapportent qu'Aétius fut l'auteur et le chef de ces nouveaux Anoméens qui s'élevèrent alors : cet Aétius que son impiété fit surnommer Athée. Ils commencèrent à troubler l'Eglise dès le temps de saint Athanase, disant que le Fils était tout à fait dissemblable au Père ; en quoi ils s'accordaient parfaitement avec Arius et avec les Ariens. Car dès lors qu'ils tenaient que le Fils était créé et fait du néant, il s'ensuivait sûrement de leur impie doctrine, qu'il y avait autant de différence entre le Père et le Fils, qu'il y en a entre le Créateur et la créature ; et qu'y ayant une distance immense entre le Créateur et la créature, il y en avait une de même entre le Père et le Fils. Ils disaient donc le Christ « Anomoion », dissemblable, d'où ils furent appelés « Anoméens ».

Saint Chrysostome, ayant commencé à prêcher l'an 386, trouva la ville d'Antioche entièrement inondée et infectée de ces abominables Anoméens : ce qui l'engagea à composer contre eux les douze Homélies de « l'incompréhensibilité de Dieu » ; et dès cette année et dans les suivantes il les réfuta par des preuves et des raisonnements également pleins de feu, de force et d'éloquence. Car ces Anoméens embrassaient tous les dogmes des Ariens, et les soutenaient, y ajoutant encore beaucoup d'autres blasphèmes et d'autres impertinences, que le saint Docteur leur reproche à tous moments. Ils se vantaient insolemment d'une science universelle, comme nous l'avons déjà remarqué, et de connaître Dieu aussi parfaitement que Dieu se connaît lui-même : pouvait-on rien entendre de plus absurde et de plus insensé ! Mais c'en est assez et même trop. Car nous déclarons, avec le pieux auteur des *Mémoires sur l'Histoire Ecclésiastique* [1], que c'est avec horreur et avec regret que nous osons écrire ces blasphèmes, qui ont fait frémir tous les saints évêques dans le concile de Nicée. Et nous pouvons dire, avec saint Athanase, que c'est la seule nécessité de notre sujet qui nous empêche de les supprimer. Quoique dans ses discours le Saint ne cesse point d'attaquer les Anoméens, qu'il nomme rarement par leur nom d'Anoméens, toutefois il ne cite et ne réfute jamais plus particulièrement leurs arguments, que « dans ces Homélies sur l'Evangile de saint Jean ». C'est pourquoi, pour en faciliter la lecture et en donner une plus claire intelligence, il est à propos d'exposer ici au moins une partie des textes sur lesquels ils prétendaient s'appuyer et établir leurs dogmes impies.

Preuves et arguments des Anoméens. — Réponses et réfutations de saint Chrysostome.

Il paraît que les Anoméens, qui sont sortis des Ariens, se distinguaient particulièrement d'eux, et se caractérisaient par l'impertinente vanité de s'attribuer une science universelle, et d'assurer qu'ils connaissaient Dieu aussi parfaitement que Dieu les connaissait eux-mêmes, et qu'il se connaissait lui-même : ce qui était également fou et impie. Enflés de cette science imaginaire, ils se croyaient forts, et partout ils attaquaient hardiment les catholiques, qui les réfutaient principalement par l'Evangile de saint Jean, et tiraient de ce divin arsenal les traits dont ils se servaient pour les repousser et les abattre : les Anoméens en tiraient aussi du même Evangile pour les écarter et les détourner. Ces impies étaient extrêmement chagrins et piqués de ce qu'on renversait leurs dogmes par ces paroles du sublime Théologien : Le Verbe était Dieu : Mon Père et moi nous sommes une même chose : Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi : Afin que tous honorent le Père, comme ils honorent le Fils : Comme mon Père me connaît, je connais mon Père : Celui qui me voit, voit mon Père : Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et par d'autres semblables, par lesquels Jésus-Christ déclare qu'il est un avec son Père, de la même substance, égal à lui, et vrai Dieu. Ces hérétiques donc, pour se défendre, tâchaient de tirer aussi des preuves et des arguments du même texte de saint Jean,

[1] Tillemont.

et ils opposaient aux catholiques ces paroles : « Au commencement était le Verbe » ; ces paroles, disaient-ils, ne marquent point l'éternité du Fils, puisqu'il est dit aussi des choses créées : « Au com-« mencement Dieu a fait le ciel et la terre ». Donc, ajoutaient-ils, c'est vainement qu'on se sert de ce mot : « Au commencement », pour prouver l'éternité du Fils. Saint Chrysostome réplique fort au long à ce sophisme, mais en des termes proportionnés à la portée de ses auditeurs. Pour expliquer, dit-il, ces paroles : « Au commencement était le Verbe », il ne faut pas aller bien loin chercher des témoignages, il n'y a qu'à y joindre ce peu de paroles qui suivent immédiatement : ET LE VERBE ÉTAIT AVEC DIEU, ET LE VERBE ÉTAIT DIEU ». Ce mot « était avec Dieu » signifie « était dans Dieu ». Or tout ce qui est dans Dieu est certainement éternel. Mais que le Verbe soit dans Dieu, le Fils le déclare lui-même en disant : JE SUIS DANS MON PÈRE, ET MON PÈRE EST EN MOI. Je suis dans mon Père et mon Père est aussi en moi, cette parole démontre clairement et invinciblement l'unité, l'égalité, et par conséquent l'éternité du Fils.

Nous passons les autres arguments des Anoméens : on les trouvera bien détaillés « dans les Homé-« lies III, IV et V ». Nous y renvoyons le lecteur, pour ne pas tomber dans des redites, et n'être pas trop longs. Saint Chrysostome n'attaque pas seulement les Anoméens, mais souvent aussi Paul de Samosate, les Sabelliens, les Marcionites, les Manichéens, et les Docètes, ou « Apparens », qui prétendaient que l'Incarnation n'était qu'une illusion et un fantôme ; c'est-à-dire que Jésus-Christ n'était né, n'était mort, et n'était ressuscité qu'en apparence. Cette hérésie, qui s'était élevée dans l'Eglise dès les premiers siècles, vivait encore au temps de saint Chrysostome, comme il le témoigne dans la onzième Homélie.

Le Saint prémunit souvent ses auditeurs, et leur prête des armes contre les plus anciens hérétiques, dont les sectateurs s'étaient conservés jusqu'à son siècle, parce qu'ils étaient continuellement aux prises avec les catholiques, et ne cessaient point de les attaquer. Les catholiques n'avaient pas seulement alors à combattre contre les hérétiques : ils avaient aussi à se défendre des Gentils, dont le nombre était encore fort grand. On verra que le Saint les dresse à ces sortes de combats « dans l'Homélie dix-« septième ». Mais quoiqu'en bien des endroits il attaque les Gentils et les anciens hérétiques, il s'attache pourtant davantage à repousser les Anoméens, et il a grand soin de réfuter leurs objections, et d'enseigner à ses auditeurs la manière d'y répondre. Quelquefois aussi il relève leur arrogance et leur folie, comme « dans l'Homélie seizième », où il les apostrophe en ces termes : « Jean-Baptiste se dé-« clare indigne de dénouer les courroies des souliers de Jésus-Christ ; et les ennemis de la vérité ont « l'insolence et la folie de se vanter de le connaître aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même ! est-« il rien de plus détestable que cette manie ? Est-il rien de plus furieux que cette arrogance ? »

Dans ces Homélies sur saint Jean, le saint docteur combat donc les Anoméens plus vivement et plus fortement que les autres hérétiques, parce qu'ils étaient les plus puissants en nombre et en arrogance, les plus effrontés et les plus hardis à attaquer continuellement les catholiques ; et que tous les passages qu'ils trouvaient, où Jésus-Christ pour s'abaisser, pour prouver son incarnation et son humanité, parlait et s'énonçait en des termes simples et populaires, humbles et modestes, ils les détournaient à leur sens, et s'en servaient tant pour battre les fidèles, que pour appuyer et soutenir leurs impiétés et leurs blasphèmes. Nous en pourrions produire bien des exemples, mais nous nous bornons à un seul. Il sera facile au lecteur de remarquer les autres. « Il est certain », dit le saint Docteur aux Anoméens, « que Jésus-Christ a souvent parlé comme homme, et voilà les expressions que vous sai-« sissez et que vous n'entendez point. Mais il n'est pas moins certain qu'il a très-souvent parlé comme « Dieu ; et voilà ce que vous ne voulez point entendre et sur quoi vous faites la sourde oreille. Jésus-« Christ vous déclare manifestement son égalité et sa divinité, quand il dit : MON PÈRE ET MOI NOUS « SOMMES UNE MÊME CHOSE : JE SUIS DANS MON PÈRE, ET MON PÈRE EST EN MOI », etc.

C'est à cause que Jésus-Christ se faisait égal à Dieu, continue-t-il encore, et qu'il se déclarait Dieu, que les Juifs lui faisaient des reproches, qu'ils s'élevaient contre lui, qu'ils le persécutaient, et voulaient même le faire mourir, « parce que non-seulement il ne gardait point le sabbat, mais aussi parce « qu'il disait que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu ». A cette preuve si éclatante et si lumineuse les Anoméens répondaient que Jésus-Christ ne se faisait point égal à Dieu, mais que seulement les Juifs le croyaient et l'en soupçonnaient. Sur quoi saint Chrysostome s'élève, et repoussant ses adversaires jusqu'au pied du mur, il ne leur laisse aucune échappatoire. Vous avouez, leur dit-il, que les Juifs ont cru que Jésus-Christ se faisait égal à Dieu : vous ne pouvez nier qu'il n'ait dit bien des choses qui les jetaient dans ce soupçon et dans cette opinion, comme quand il dit : « Mon Père et moi, « nous sommes une même chose : Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi : Celui qui me voit, « voit mon Père, etc. » Et beaucoup d'autres choses qui non-seulement donnaient lieu aux Juifs, mais encore à tous ceux qui les entendaient, de penser qu'il se faisait égal à Dieu le Père, et qu'il se mon-

trait véritablement Dieu : donc s'il n'eût pas été égal à son Père, s'il n'eût pas été véritablement Dieu, étant pieux, saint et juste, comme vous le reconnaissez et le confessez, aurait-il pu laisser les Juifs dans leur erreur, leur laisser croire qu'il se faisait égal à Dieu le Père, et qu'il se disait Dieu? Non, certes, s'il n'était pas un fourbe et un imposteur, ce qui est horrible à dire, il ne pouvait pas s'empêcher de leur découvrir leur erreur, et de leur déclarer ce qu'il était. Et toutefois, il fait le contraire : il insiste continuellement là-dessus, il leur confirme son égalité avec son Père, par de nouvelles paroles et de nouveaux témoignages ; et il leur marque sa puissance et sa divinité par des prodiges et des miracles toujours plus évidents.

Il est vrai que dans ces mêmes paroles et ces mêmes œuvres qui prouvent sa divinité, son égalité avec son Père et sa consubstantialité, Jésus-Christ mêle beaucoup de choses tout humaines et tout ordinaires : mais c'est parce qu'il parlait souvent comme homme ; c'est parce qu'il voulait donner aux hommes un modèle de modestie et d'humilité, et être lui-même ce modèle ; c'est aussi parce que, les Juifs étant méchants, le haïssant, ne cherchant que l'occasion de le surprendre et de l'accuser, et ne pouvant souffrir la doctrine de la divinité et de la consubstantialité, il voulait peu à peu les adoucir, les attirer, les faire entrer dans leur devoir et les convertir. Mais néanmoins, nulle part, ni jamais, il n'a rétracté aucune des paroles qu'il avait dites, pour montrer son égalité avec son Père et sa consubstantialité. Et même, s'il mêle quelquefois dans son discours quelques paroles peu relevées et communes, il y en joint aussitôt d'autres qui prouvent et démontrent qu'il est véritablement Dieu, et consubstantiel à son Père.

C'est pourquoi il faut lire l'Evangile de saint Jean avec beaucoup d'attention et de prudence, pour ne point se heurter contre les pierres d'achoppement qu'on y rencontre, et ne pas tomber dans les précipices. Ce qui est arrivé est une preuve que ce chemin en est bordé de tous côtés, mais pour ceux qui se confient en leur propre sens, et qui ne s'attachent point à l'Eglise de Dieu. Sabellius, uniquement attentif à ces paroles par lesquelles Jésus-Christ montre son égalité avec son Père et sa consubstantialité, a ôté la distinction des personnes pour avoir mal entendu la consubstantialité, et a dit que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit n'étaient qu'une seule et même personne : Arius, ayant trouvé une pierre d'achoppement dans les paroles tout humaines de Jésus-Christ, est tombé dans une autre impiété, en enseignant que la substance du Père est différente de la substance du Fils, et que celle-ci lui est inférieure. C'est ainsi que doivent toujours craindre de faire naufrage en la foi, tous ceux qui abandonnent la grosse ancre, ou qui s'écartent de la doctrine et des décisions de l'Eglise.

Ces pierres d'achoppement ne se rencontrent pas seulement dans l'Ecriture, il s'en trouve aussi dans les Pères : dans saint Chrysostome, il s'en trouve. Le Saint dit, ou plutôt il paraît dire dans quelques-unes de ses Homélies que « Dieu ne nous prévient point ». Si nous nous arrêtons à l'écorce de ces sortes d'expressions, nous sommes Pélagiens : « Il est de foi que Dieu nous a aimés le premier », que « la vocation à la foi est purement gratuite », qu' « il nous prévient de sa grâce par sa sainte miséri- « corde », que « sans les mérites du divin Sauveur nous serions tous demeurés dans le péché et morts « ennemis de Dieu, etc. » Pour ne se heurter et ne se briser pas contre ces pierres d'achoppement, le vrai secret est de lire toujours avec attention et avec prudence, de s'assurer d'abord de la doctrine de l'auteur, de voir en quel siècle, en quel temps, contre qui il a écrit, quelles hérésies déchiraient alors l'Eglise, et d'examiner enfin ce qui précède et ce qui suit. Par exemple, dans l'endroit de saint Chrysostome que nous citons, le Saint ajoute immédiatement et tout de suite : « La grâce ne nous force « point » ; il parle aux Manichéens, qui ôtaient absolument toute liberté à l'homme, etc. Le saint Docteur veut donc simplement établir contre ces impies, que Dieu ne force et ne nécessite point l'homme, qu'il lui conserve sa liberté ; qu'il lui fait vouloir et faire le bien librement ; en un mot, que la grâce ne détruit point le libre arbitre.

Véritablement, l'expression paraît d'abord un peu forte ; mais, en suivant de près la doctrine du saint Docteur, qui est toujours pure et orthodoxe, en considérant la fureur enragée de ces ennemis de Dieu et de son Eglise, elle reprend sa nature, et on découvre le vrai sentiment de l'auteur. C'est à quoi un lecteur sage et judicieux doit toujours faire attention, pour ne se pas laisser entraîner dans les piéges de ceux qui, ou par ignorance, ou par des préjugés et des sentiments de parti, jugent témérairement de la doctrine des plus grandes lumières de l'Eglise, décident en maîtres, lorsqu'ils devraient s'honorer de la qualité de disciples, et condamnent hardiment ceux à qui ils doivent tout leur respect et leur profonde vénération.

Pour finir ce que nous avions à dire sur ces Homélies, nous ne ferons plus que cette seule observation. Comme saint Jean est celui de tous les évangélistes qui a le plus fortement et avec le plus de

lumière établi la divinité du Fils, son égalité avec son Père et sa consubstantialité, saint Chrysostome est aussi celui de tous les Pères qui a soutenu et défendu avec plus de feu et plus d'ardeur, et d'une manière plus pleine et plus étendue cette divinité, cette égalité, et cette consubstantialité contre les Ariens, les Anoméens, et les autres ennemis de cette grande et très-importante vérité, soit dans les douze Homélies qu'il a expressément composées contre eux, ou dans plusieurs de celles-ci sur saint Jean. En effet, c'est dans ces discours que brillent davantage son éloquence et la force de ses raisonnements, qu'il repousse et qu'il terrasse leurs objections et leurs blasphèmes par des réponses et des preuves si vives, si pressantes et si solides, qu'il serait difficile de trouver un autre athlète qu'on lui pût comparer, et qu'il faut nécessairement avouer qu'on les doit regarder comme les plus admirables et les plus excellents que saint Chrysostome ait composés.

En lisant « la LII^e^ Homélie », où le Saint explique « le VIII^e^ chapitre de saint Jean », on sera sans doute surpris de n'y pas trouver l'histoire de la femme adultère. On peut donc demander pourquoi saint Chrysostome l'a omise. Le Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, après nous avoir renvoyé aux auteurs critiques qui ont traité de l'Evangile de saint Jean, et nommément à Sixte de Sienne, « Bibli. Lib. « VI, annot. CXCVIII », nous en donne ces raisons : C'est, dit-il, ou parce que cette histoire ne se trouvait pas dans l'exemplaire du Saint, ou parce que prêchant à un peuple fort enclin et livré même à ce vice, il ne jugeait pas à propos de lui exposer l'histoire de la femme adultère, ou pour quelque sujet que nous ne savons pas. Il ajoute qu'il croit que cette histoire manquait dans les exemplaires de l'église d'Antioche : Il n'est pas à croire, dit-il, que saint Chrysostome l'eût passée à dessein, si on l'avait lue dans cette église. Enfin, il nous fait observer que cette omission n'en diminue point l'autorité, et qu'on la lisait dans tout l'Occident, dans l'Afrique, dans l'église d'Alexandrie, qui était la seconde du monde chrétien, et aussi dans toute la Grèce, si l'on en excepte quelques églises.

Les Homélies de saint Chrysostome se divisent en deux parties ; elles forment en quelque sorte deux discours et comprennent deux sujets : l'un dogmatique, et l'autre moral. Le premier est un commentaire du texte sacré, où le Saint nous explique la doctrine de Jésus-Christ et de l'Eglise ; le second est une exhortation familière, instructive, édifiante, toujours vive, pressante et éloquente, où il nous détourne du vice, en nous faisant connaître ce qu'il a d'horrible et d'affreux ; où il nous excite à la vertu, en nous représentant combien elle est belle, combien elle est aimable : Quand même, dit-il en plusieurs endroits, quand même il n'y aurait point de récompenses à espérer, il faudrait toujours l'aimer, parce qu'elle est à elle-même sa propre récompense ; si on l'aime pour elle-même, on l'aimera toujours, etc.

COMMENTAIRE

SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

TRADUCTION DE M. L'ABBÉ LE MÈRE, REVUE ET CORRIGÉE.

HOMÉLIE I.

ANALYSE.

1. Excellence et utilité de l'Evangile de saint Jean. — Eloge de cet apôtre. — Qui sont ceux qui peuvent comprendre son Evangile?
2. Dispositions nécessaires pour entendre la parole de Dieu.
3. Sermons fréquents de saint Chrysostome.
4. Infamie des spectacles et des théâtres. — Obligations des chrétiens.

1. S'il se présente aux jeux publics un athlète ferme et courageux, qui ait déjà remporté le prix, les spectateurs accourent tous pour considérer sa contenance dans le combat, son adresse et sa force. Vous verriez alors, mes frères, le théâtre plein d'une multitude d'hommes, dont l'esprit et les yeux sont entièrement appliqués à tout voir, afin que rien de ce qui s'y passe, ne puisse leur échapper.

S'il arrive un excellent musicien, ces mêmes curieux remplissent également le théâtre ; quelque affaire qu'ils aient, nécessaire, pressante, de quelque nature qu'elle puisse être, ils la quittent pour aller prendre place en foule sur les gradins du théâtre, écouter avec grande attention le chant et le son des instruments, et juger si l'un et l'autre sont bien d'accord.

Voilà pour le vulgaire. Ceux qui sont versés dans la rhétorique en font autant à l'égard des orateurs ; car il y a de même pour ceux-ci des théâtres, des auditeurs, des applaudissements, des battements de mains et des éclats de voix, et des critiques capables d'apprécier rigoureusement le talent des adversaires.

Si donc les orateurs, les joueurs d'instruments et les athlètes trouvent des auditeurs, des spectateurs si attentifs ; vous, mes frères, vous, avec quelle ardeur et quel zèle ne devez-vous pas venir ici ? Ce n'est point un musicien ou un orateur qui vous appelle au spectacle, c'est un homme dont la voix du haut du ciel se fait entendre plus clairement que le tonnerre. En effet, par cette voix il a attiré, captivé et rempli tout l'univers, non par la grandeur et l'éclat du son, mais par une langue que le

mouvement de la grâce faisait parler. Et, ce qui est admirable, cette voix, qui se fait entendre si loin, n'a rien de rude, rien de désagréable, mais elle est plus douce, plus aimable que la musique la plus harmonieuse.

Ajoutons à cela, que c'est un homme très-saint, très-respectable, plein de tant de trésors et de secrets, et qui apporte de si grands biens, que ceux qui le reçoivent avec empressement, et qui savent le retenir avec eux, ne sont plus des hommes, ni ne demeurent plus sur la terre, mais s'élèvent au-dessus de toutes les choses terrestres; et, devenant semblables aux anges, ils sont sur la terre, comme étant déjà habitants du ciel. Cet enfant du tonnerre (Marc, III, 17) que Jésus aimait, qui est la colonne de toutes les églises du monde, qui a les clefs du ciel, qui a bu au calice de Jésus-Christ, et a été baptisé de son baptême, qui s'est reposé avec une grande confiance sur le sein du Seigneur, vient maintenant chez nous, non pour donner une pièce de théâtre, non couvert d'un masque pour jouer un rôle (ce n'est point de ces sortes de vanités qu'il doit nous entretenir) : il ne va pas monter à la tribune, aux harangues, ni danser dans l'orchestre; il n'est pas couvert d'un habit d'or, mais il se présente à nous avec un vêtement d'une beauté extraordinaire, il est revêtu de Jésus-Christ; ses pieds sont beaux (Rom. X, 15), ils sont chaussés (Ephes. VI, 15) et tout prêts à partir pour aller annoncer l'Evangile de la paix; il a une ceinture, non sur son sein, mais autour de ses reins; elle n'est pas dorée ni d'un cuir couleur de pourpre, mais elle est tissue et formée de la vérité même.

Tel est celui qui s'offre à nous : son visage n'est pas couvert d'un masque, car il n'y a dans lui ni déguisement, ni fiction, ni mensonge; mais ayant la tête nue, il annonce la pure vérité. Il ne cherchera point à se montrer à ses auditeurs par son geste, son regard, sa voix, différent de ce qu'il est en réalité. Pour remplir sa mission, il n'aura besoin d'aucun accompagnement, ni de harpe, ni de lyre, ni d'aucun instrument pareil. C'est par sa voix qu'il fait tout, et cette voix fait entendre une harmonie plus salutaire et plus douce que le son de la harpe ou de la musique la plus mélodieuse.

Tout le ciel est la scène, toute la terre est le théâtre, tous les anges sont ses spectateurs et ses auditeurs, et tous ceux d'entre les hommes qui sont ou qui désirent devenir des anges.

Voilà ceux qui peuvent attentivement entendre cette harmonie, et s'en inspirer pour leur propre conduite; voilà les dignes auditeurs. Tous les autres, semblables aux enfants, écoutent à la vérité mais ils ne comprennent rien à ce qu'ils ont écouté, parce qu'ils s'amusent à des bagatelles et à des puérilités [1]. Adonnés aux ris et aux délices, livrés aux richesses et à l'ambition, et ne songeant qu'à leur ventre, ils entendent véritablement quelquefois la divine parole, mais attachés qu'ils sont à des ouvrages de fange et de boue [2], ils ne font rien de grand, rien de noble, rien d'élevé.

Les puissances célestes accompagnent cet apôtre, elles voient avec admiration la beauté de son âme, sa prudence et cette brillante vertu, par laquelle il a attiré Jésus-Christ même dans son cœur, et reçu les grâces spirituelles : car tel en quelque sorte qu'une lyre que les pierres précieuses et les cordes d'or dont elle est ornée, font briller, il fait retentir des sons spirituels qui ont quelque chose de grand et de sublime.

2. C'est pourquoi écoutons-le, mes frères, non comme le pécheur, ou comme le fils de Zébédée, mais comme un homme plein de « l'esprit qui pénètre ce qu'il y a de plus caché « dans la profondeur de Dieu (I Cor. II) », comme une lyre, dis-je, que l'Esprit-Saint pince et fait résonner. Ce n'est point la voix d'un homme que vous allez entendre, mais c'est la voix de Dieu. Tout ce qu'il vous dira est puisé dans les sources divines; dans ces secrets, dans ces mystères que les anges mêmes n'ont point connus, avant qu'ils aient eu leur accomplissement : car c'est avec nous, par la voix de Jean, c'est par nous qu'ils ont appris ce que nous avons connu nous-mêmes : un autre apôtre nous le déclare par ces paroles : « Afin « que maintenant les principautés et les puis- « sances connaissent par l'Eglise la sagesse de « Dieu si merveilleuse dans les différents « ordres de sa conduite ». (Ephés. III, 10.) Si donc les Principautés, les Puissances, les Chérubins et les Séraphins ont appris ces choses de l'Eglise, il est évident que c'est avec une grande attention qu'ils les ont apprises : et certes, que les anges aient appris avec nous

[1] Littéralement : à des gâteaux.
[2] *Vils. Lett.* A des ouvrages de brique et de tuile.

des choses qu'ils ignoraient, nous n'y avons pas peu de gloire : mais que ce soit aussi de nous qu'ils les ont apprises, je n'expliquerai point encore comment cela est arrivé.

Ecoutons saint Jean avec modestie, gardons un grand silence, non-seulement aujourd'hui, ou dans le jour seulement auquel nous l'écoutons, mais aussi pendant toute notre vie : il est avantageux d'être en tout temps attentifs à sa voix. Si nous sommes curieux d'apprendre ce qui se passe à la cour, ce que fait l'empereur, ce qu'il a résolu de faire pour ses sujets, quoique souvent il n'y ait rien en cela qui nous regarde, nous devons beaucoup plus désirer de savoir ce que Dieu a dit, et surtout puisqu'ici tout nous importe, tout est pour nous. Jean nous donnera la connaissance de toutes ces choses, parce qu'il est l'ami du Roi, ou plutôt parce qu'il a en lui-même le Roi qui parle par sa bouche, et qu'il sait de lui tout ce qu'il apprend de son Père. Jésus-Christ dit : « Je vous ai appelé mes amis, parce que « je vous ai fait savoir tout ce que j'ai ap- « pris de mon Père ». (Jean, xv, 15.) Or, si nous voyions descendre tout à coup du ciel quelqu'un qui nous promît de nous dire ce qui s'y passe, nous accourrions tous auprès de lui : accourons donc présentement de même.

Cet homme nous parle du haut du ciel : il n'est pas de ce monde, c'est Jésus-Christ lui-même qui le déclare : « Vous n'êtes point », dit-il, « de ce monde ». (Jean, xv, 19.) L'Esprit-Saint dont il est rempli lui parle, cet Esprit qui est présent partout, qui connaît ce qui est en Dieu, de même que l'esprit de l'homme, qui est en lui, connaît ce qui se passe en lui (I Cor. II, 11), c'est-à-dire l'Esprit de sainteté, l'Esprit de vérité, qui conduit et mène au ciel, qui donne de nouveaux yeux, qui nous rend présentes les choses futures, et qui, quoique nous soyons encore dans notre chair, nous fait voir les choses célestes.

C'est pourquoi, mes frères, présentons-nous à lui avec un esprit paisible et tranquille durant tout le cours de notre vie ; qu'aucun indifférent, aucun homme sans ferveur, aucun débauché, une fois entré ici, ne demeure tel qu'il était. Mais élevons-nous au ciel, c'est là que l'évangéliste parle à ceux qui y vivent. Si nous sommes habitants de la terre, nous ne rapporterons aucun fruit. La doctrine de saint Jean n'est pas pour ceux qui mènent une vie sensuelle et toute animale, de même que les choses terrestres ne le touchent et ne le regardent point. Certes, le tonnerre qui gronde dans l'air nous épouvante et nous effraye par son bruit confus ; mais la voix de Jean ne trouble point les âmes fidèles, elle les délivre au contraire du trouble et de la terreur, et n'est terrible qu'aux démons et aux esclaves des démons. Pour voir et pour connaître comment il les effraye et les met en fuite, que notre esprit, que notre langue gardent un profond silence, mais surtout notre esprit : de quelle utilité serait-il que la langue fût dans le silence, lorsque l'esprit serait dans l'agitation et dans le trouble? Je demande la paix de l'âme, parce que je veux que l'âme soit attentive et m'écoute. Que la cupidité, l'amour de la gloire, que la colère, ce cruel tyran, que toutes les autres passions cessent donc de nous agiter : l'oreille qui n'est pas bien purifiée ne peut dignement entendre, ni pleinement concevoir la sublimité de ces paroles, la formidable grandeur de ces ineffables mystères, en un mot, l'excellence de ces divins oracles. Si, faute de prêter une exacte attention, il est impossible de bien apprécier un air joué sur la flûte ou la lyre, comment l'auditeur appelé à entendre une voix mystique, le pourra-t-il si son âme sommeille?

3. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous donne cet avertissement : « Gardez-vous de donner « les choses saintes aux chiens, et ne jetez « point vos perles devant les pourceaux ». (Matth. VII, 6.) Il appelle ses paroles des perles (quoiqu'elles soient infiniment plus précieuses que ne le sont celles-ci), parce que les perles sont ce qu'il y a de plus précieux sur la terre. Il a coutume aussi de comparer leur douceur au miel, non que le miel puisse l'égaler, mais parce que nous n'avons rien de plus doux. Mais qu'elles surpassent en effet, et de beaucoup, et le prix des pierres précieuses, et la douceur du miel ; si vous en doutez, écoutez ce qu'en dit le Prophète : « Elles sont plus « désirables que l'abondance de l'or et des « pierres précieuses, et plus douces que n'est « le miel, et qu'un rayon plein de miel » (Ps. XVIII, 11 et 12) ; mais pour ceux-là seulement qui se portent bien ; aussi a-t-il ajouté : « Car votre serviteur les garde ». Et ailleurs encore, après avoir dit : *douce*, il joint : *à moi :* « Que vos paroles », dit-il, « me sont douces ! » Et pour marquer leur excellence, il ajoute :

« Elles le sont plus que le miel et le rayon [1] de « miel ne le sont à ma bouche ». (Ps. CXVIII, 103.) Le prophète parle de la sorte, parce que son âme était pure et saine. N'entrons donc pas ici, si nous sommes malades, et ne mangeons de ce pain qu'après avoir purifié nos âmes. Voilà pourquoi tant de paroles et un si long discours : avant d'arriver à notre texte j'ai voulu vous préparer et vous porter à purifier vos âmes, afin que chacun de vous se guérît de toutes ses maladies, et n'abordât ce texte sacré qu'avec une âme exempte de colère, de soucis, d'inquiétudes terrestres et de toute autre passion, comme s'il allait entrer dans le ciel. Nous ne pourrions faire ici aucun profit considérable, si nous n'avions auparavant purifié nos âmes.

Qu'on ne me dise point : mais comment se préparer? le temps qui nous reste jusqu'à la prochaine assemblée est très-court. A quoi je répondrai : Vous pouvez, mes frères, vous pouvez changer de vie, non-seulement dans l'espace de cinq jours, mais vous le pouvez même en un instant.

Répondez-moi à votre tour, je vous le demande : Est-il quelqu'un de plus scélérat qu'un larron et un assassin? N'est-ce pas là le comble de l'iniquité? Toutefois un larron est parvenu du premier coup au faîte de la vertu, il est entré dans le paradis, et n'a pas eu besoin pour cela de plusieurs jours, ni de la moitié d'un jour, mais seulement d'un petit moment : on peut donc changer de vie en un instant, et de boue que l'on était auparavant, on peut devenir un or pur; comme ce n'est point par nature que nous sommes ou vertueux, ou vicieux, le changement est facile, notre volonté étant libre et nullement nécessitée. « Si vous voulez et si vous m'écoutez », dit l'Ecriture, « vous serez rassasiés des biens « de la terre ». (Isai. I, 19.)

Ne le voyez-vous pas, mes frères, qu'il ne faut que la seule volonté? non point cette volonté banale qui ne fait défaut à personne, mais une volonté ferme et vigilante. Je le sais fort bien : il n'y a personne qui ne veuille aller promptement au ciel; mais c'est par les œuvres qu'il faut montrer sa volonté. Le marchand qui veut s'enrichir, ne se contente pas d'en avoir la pensée et la volonté, mais il fait construire un vaisseau, il engage des matelots, prend un bon pilote, équipe son vaisseau de toutes choses, il emprunte de l'argent, traverse les flots, il va dans les pays étrangers, il s'expose à beaucoup de périls, et souffre tous les maux que connaissent ceux qui ont coutume d'aller sur mer. C'est de cette manière que nous devons faire connaître notre volonté. Nous avons aussi nous-mêmes à naviguer, non d'une terre à une autre, mais de la terre au ciel. Préparons donc nos âmes à cette navigation, afin qu'elle nous conduise au ciel : pourvoyons-nous de matelots obéissants et d'un bon navire, si nous ne voulons être en butte aux périls, aux naufrages du monde, ou être emportés par le vent de l'orgueil; si nous voulons être alertes et dispos. Que si nous nous pourvoyons ainsi d'un navire, d'un pilote et de nautoniers, notre navigation sera heureuse, nous obtiendrons le secours du Fils de Dieu, ce vrai pilote, qui ne permettra pas que notre esquif soit submergé, mais qui, au fort des plus terribles orages, commandera aux vents et à la mer (Matth. VIII, 26), et fera succéder un grand calme à la tempête.

4. Venez à l'assemblée prochaine, mes chers frères, avec ces dispositions, si vous désirez en profiter, et garder en dépôt dans votre cœur ce qu'on vous dira. Que personne ne soit « chemin », que personne ne soit « pierre », que personne ne soit « rempli d'épines ». (Luc, VIII, 5 et suiv.) Faites de vos âmes une terre bien cultivée, et nous sèmerons avec ardeur, quand nous verrons une terre franche. Mais si nous trouvons une terre pierreuse et en friche, excusez-nous de ne vouloir pas travailler en vain; car si, cessant de semer, nous commencions par arracher les épines.... d'un autre côté, jeter la semence dans une terre inculte, serait une conduite insensée.

Il n'est point permis à un homme qui assiste à ces entretiens de participer à la table des démons (I Cor. X, 21); car quelle société peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité (Ibid. VI, 24)? vous êtes auditeurs de Jean, vous apprenez de lui des choses qui sont de l'Esprit de Dieu : et vous iriez ensuite entendre des courtisanes qui disent des obscénités [1] et font des

[1] *Le rayon.* N. Vulg. dit seulement *le miel*, mais le saint Auteur n'est pas le seul qui ajoute : *et le rayon de miel.* Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, et les anciens psautiers lisent de même : *Super mel et favum ori meo.*

[1] Des femmes montaient sur le théâtre comme les bouffons, et jouaient tous les mêmes personnages; leurs paroles et leurs gestes étaient pleins d'ordures et d'obscénités, ce qui excitait souvent le zèle de notre saint Docteur.

représentations encore plus obscènes ; et vous iriez voir des infâmes échanger des soufflets sur la scène! Comment pourrez-vous vous purifier, après vous être vautré dans un bourbier si immonde? Est-il nécessaire de faire ici le détail de toutes ces indécences? Dans ces lieux tout est ris dissolus, tout est infamie, tout est injure atroce, tout est traits satyriques, tout est débauche, tout est perdition. Je vous le dis, et je vous le déclare à vous tous : qu'aucun de ceux qui participent à cette table, n'aille corrompre son âme à ces spectacles pernicieux. Tout ce qui s'y dit, tout ce qui s'y fait est pompe de Satan.

Vous tous qui avez été initiés à nos saints mystères, vous savez à quelles conditions nous vous avons reçus, et ce que vous nous avez promis, ou plutôt à Jésus-Christ, puisque c'est lui-même qui vous initie : vous savez ce que vous lui avez dit, quelle parole vous lui avez donnée sur les pompes de Satan, comment vous avez renoncé et à Satan et à ses anges; et vous avez promis de n'y point retourner? Celui donc qui viole ces promesses a infiniment à craindre de se rendre indigne de ces mystères. Ne voyez-vous pas qu'à la cour ce ne sont pas ceux qui ont commis des fautes dans leurs charges, mais ceux qui s'en sont acquittés avec honneur, qu'on élève aux premières dignités, qu'on fait entrer au conseil du roi, et que l'on met au rang de ses amis? Il nous est venu du ciel un ambassadeur, que Dieu nous envoie lui-même pour nous parler de choses très-importantes et très-nécessaires. Mais vous, sans vous mettre en peine de savoir ce qu'il vous veut, ou ce qu'il a à vous dire, vous courez aux spectacles écouter des bouffons. Une telle conduite ne mérite-t-elle pas les foudres et toute la colère du ciel? Car, comme il n'est pas permis de participer à la table des démons, il ne l'est pas non plus d'assister à ces démoniaques assemblées, ni de se présenter vêtu d'un habit sale à cette table magnifique, couverte de toutes sortes de mets exquis, que Dieu a dressée lui-même, et dont la vertu est si grande, qu'elle élève tout d'un coup dans le ciel ceux qui y participent, si toutefois ils sont attentifs et vigilants. Oui, certes, celui qu'enchante constamment cette divine parole, ne reste pas sur cette terre vile et abjecte : il prend des ailes, il s'envole, il entre dans la sublime et céleste région, où il jouit de ses biens immenses, desquels puissions-nous tous entrer en possession, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE. (VERSET 1.)

ANALYSE.

1. Saint Jean était pauvre et sans lettres.
4. Combien néanmoins l'apôtre de Jésus-Christ l'emporte sur les plus fameux philosophes. — Les peuples barbares, en embrassant le Christianisme, ont appris à philosopher.
3. Contre les doctrines des philosophes et en particulier contre la métempsycose.
4. Pourquoi saint Jean a parlé du Fils sans parler du Père. — Quelle est la vraie philosophie ?
5. L'esprit ne peut tout à la fois s'appliquer à plusieurs choses. — Avec quelle attention on doit lire l'Evangile de saint Jean.

1. Si c'était Jean qui dût nous parler lui-même et nous entretenir de ce qui le regarde personnellement, il serait de mon sujet, mes frères, de vous rapporter l'histoire de sa famille, de sa patrie et de son éducation ; mais comme ce n'est point lui, comme c'est Dieu qui parle par sa bouche, il semble qu'il soit inutile et superflu d'entrer dans ce détail : mais non, ce n'est pas inutile; bien au contraire, il est important et nécessaire de vous en faire le récit. Quand vous saurez d'où, et de quels parents il est sorti, quel il était, et que vous entendrez ensuite sa voix et toute sa doctrine, alors vous connaîtrez que ce qu'il vous dit, il ne vous le dit pas de lui-même ; mais qu'il parle sous l'impulsion de la puissance divine.

Quelle est donc sa patrie? il n'en eut point, à vrai dire : il naquit dans un pauvre bourg et dans un pays décrié qui ne produisait rien de bon. En effet, c'est par mépris pour la Galilée que les Scribes disent : « Demandez et « apprenez qu'il ne sort point de prophète de « la Galilée ». (Jean, VII, 52.) Le vrai Israélite [1] de même n'en fait point de cas, quand il dit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Naza- « reth? » (Jean, I, 46.) Le lieu même de ce pays où il était né, n'avait rien d'illustre, ni de recommandable; son nom n'y était point connu, son père était un pauvre pêcheur, et si pauvre, qu'il élevait ses enfants dans sa profession.

[1] Nathanaël.

Or, vous le savez tous, mes frères, nul artisan n'aime à laisser son métier pour héritage à son fils, s'il n'y est forcé par son extrême pauvreté, et surtout si l'art qu'il professe est vil et abject : vous savez aussi qu'il n'est rien de plus pauvre, de plus dédaigné, et même de plus ignorant que les pêcheurs. Là cependant, comme partout, il y a des degrés et des rangs. Mais l'apôtre était d'un rang inférieur : car il ne pêchait même pas dans la mer, mais dans un petit étang : et c'est là que Jésus-Christ l'appela, comme il était avec son père [1], et Jacques, son frère, raccommodant ensemble leurs filets (Matth. IV, 21), ce qui est la marque d'une très-grande indigence. C'est dire assez qu'il était complétement étranger à toutes les sciences profanes : et d'ailleurs saint Luc nous assure que non-seulement il était du commun du peuple, mais aussi un homme sans lettres. (Act. IV, 13.)

Et pouvait-il en être autrement? un homme qui ne fréquentait ni le barreau, ni ce qu'il y a d'honnêtes gens dans une ville, qui s'occupait uniquement de pêche et n'avait de société et de commerce qu'avec des marchands de poissons et des cuisiniers, comment aurait-il pu être au-dessus des animaux et des brutes? comment n'aurait-il pas été aussi muet que les poissons eux-mêmes?

Voyons néanmoins, mes chers frères, voyons ce que dit et ce qu'avait appris ce pêcheur, qui passait sa vie autour des étangs, occupé

[1] Zébédée.

de filets et de poissons, cet homme de Bethsaïde de Galilée, ce fils d'un pêcheur pauvre, extrêmement pauvre, cet ignorant dont l'ignorance était si profonde et qui demeura illettré et avant et après qu'il se fût attaché à Jésus-Christ. Ne va-t-il pas nous parler de champs, de rivières et de commerce de poissons? On ne s'attend peut-être pas à d'autres discours d'un pêcheur; mais ne craignez point. Nous n'entendrons rien de ce genre, il ne nous entretiendra que de choses célestes, que de choses que personne ne savait avant lui : il va nous enseigner une doctrine aussi sublime, une morale aussi excellente, et une philosophie aussi belle que le peut et le doit celui qui a puisé dans les trésors de l'Esprit-Saint, et qui vient tout présentement de descendre du ciel : ou plutôt, il est à croire que les anges mêmes qui sont dans le ciel ne savaient pas encore, avant qu'il eût parlé, ce qu'il va nous apprendre.

Je vous le demande : Est-ce là le langage d'un pêcheur, ou même d'un rhéteur? d'un sophiste, d'un philosophe? de l'homme le plus profondément versé dans la science humaine? Non, certes. Car il n'est point d'intelligence humaine capable de philosopher, ou de raisonner comme lui sur la nature bienheureuse et immortelle; sur les puissances qui lui sont subordonnées; sur l'immortalité et la vie éternelle, ni sur les corps mortels qui doivent dans la suite devenir immortels; sur le supplice et le jugement futurs; sur le compte que chacun rendra de ses paroles, de ses actions, de ses pensées; ni de savoir ce que c'est que l'homme, ce que c'est que le monde, ce qu'est véritablement l'homme, à la différence de ce qui semble l'être, et ne l'est pourtant point; en quoi consiste le vice, en quoi consiste la vertu.

2. Platon et Pythagore ont agité quelques-unes de ces questions : pour les autres philosophes, ils ne méritent pas qu'on les nomme, tant ils se sont rendus ridicules : les plus célèbres chez les païens, ceux qui sont regardés par eux comme les princes de la science, je les ai nommés : c'est à eux qu'on doit, par exemple, certains traités sur la République et les lois : tout cela ne les a pas empêchés de se ridiculiser par des opinions dont rougiraient des enfants, la communauté des femmes, le bouleversement de la société, l'avilissement du mariage. C'est à promulguer ces absurdités et d'autres encore, qu'ils ont dépensé leur vie tout entière. Mais rien de plus honteux que leurs doctrines sur la nature de l'âme : ils ont enseigné que les âmes des hommes devenaient des mouches, des moucherons, des arbrisseaux; que Dieu même était l'âme, et d'autres infamies pareilles. Et ce n'est pas seulement pour cela qu'ils sont à reprendre, ils le sont encore pour leurs innombrables contradictions : agités comme l'Euripe [1], ce n'est que flux et reflux dans leurs sentiments et dans leur doctrine; aussi n'avaient-ils rien de vrai, rien de solide à dire.

Mais le pêcheur ne dit rien que de certain, rien que de vrai; fondé sur la pierre, il est inébranlable et ne peut chanceler. Admis dans le sanctuaire même du ciel, parlant par l'inspiration du Seigneur, sa parole n'éprouve aucune des défaillances de l'humanité.

Les philosophes, au contraire, qui n'ont jamais été reçus à cette cour céleste, pas même en songe, qui pêle-mêle avec le reste des hommes n'ont hanté que les places publiques, voulant s'élever jusqu'aux êtres invisibles, par la seule force de leur esprit, sont tombés dans de grandes erreurs : ils ont osé discourir de choses ineffables, et, comme des aveugles ou des ivrognes, ils se sont heurtés mutuellement dans leur course à l'aventure; que dis-je? ils se sont contredits eux-mêmes, perpétuellement infidèles à leurs propres opinions.

Saint Jean est un homme sans lettres, grossier, de Bethsaïde, fils de Zébédée. Que les Grecs se moquent et rient de la rudesse de ces noms; je ne parlerai pas pour cela avec moins de confiance, j'en aurai même davantage : car plus cette nation leur paraît barbare et éloignée de leurs mœurs et de leurs coutumes, plus aussi ce que j'en dirai paraîtra grand et admirable. En effet, un barbare, un ignorant dit des choses qui ont été jusqu'à présent inconnues au reste des hommes; et non-seulement il les dit, mais il les persuade : se fût-il borné à les dire, ce serait déjà une grande merveille : mais voici qui la surpasse : il ne

[1] L'Euripe est un canal, ou détroit entre la Béotie et l'Eubée, continuellement agité par le flux et le reflux. D'où sont venus ces dictons proverbiales : *Homme euripe*, pour dire homme inégal : *Esprit euripe*, pour dire esprit flottant : *Fortune euripe*, pour fortune changeante. Εὐριπίζειν, être dans une agitation continuelle. Cicéron compare les assemblées du peuple romain à l'Euripe. *Quel détroit*, dit-il, *quel Euripe, avec ses agitations et ses bourrasques, approche des bourrasques et des agitations qui règnent dans nos assemblées!* Pro Planc.

cesse de persuader tous ceux qui l'écoutent, et confirme par cette nouvelle preuve qu'il est inspiré de Dieu. Qui n'admirerait un pareil pouvoir? Ce talent, ce don de persuasion, comme je l'ai fait voir, prouve manifestement que la doctrine et les préceptes qu'il enseigne ne sont pas de lui. Ce barbare a donc fait entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre (Ps. XVIII, 4), et a répandu son Evangile dans tout le monde. Il l'a semé par lui-même en personne dans la moitié de l'Asie, là où les sages, où les philosophes grecs tenaient leurs écoles de philosophie : c'est en quoi il est formidable aux démons, car il brille au milieu des ennemis, il dissipe leurs ténèbres et renverse leurs forts : mais son âme s'est élevée au ciel, dans le séjour qui convient à Celui qui opère de si grands prodiges. Et voici que tous les dogmes des philosophes sont tombés et anéantis, tandis que la doctrine de Jean acquiert tous les jours plus de force et une nouvelle splendeur. A peine a-t-il paru avec les autres pêcheurs que les doctrines de Platon et de Pythagore, naguère puissantes, tombent dans le silence et l'oubli, jusque-là que la plupart ignorent aujourd'hui le nom même de ces philosophes.

Cependant Platon passe pour avoir été appelé à la cour des tyrans; il eut, dit-on, beaucoup d'amis et fit le voyage de Sicile. Pythagore domina sur la grande Grèce, et mit en œuvre mille prestiges : ainsi s'explique ce qu'on raconte de lui, qu'il parlait avec les bœufs [1]. En quoi il paraît visiblement qu'un philosophe qui parlait ainsi avec les bêtes n'était nullement utile aux hommes, ou plutôt qu'il ne pouvait que leur être très-nuisible. C'est à l'homme qu'il appartient spécialement par sa nature de s'élever à la philosophie ; toutefois celui-ci parlait, à ce que l'on dit, ou feignait de parler avec les aigles et avec les bœufs. Non que d'une nature irraisonnable, il sût faire (ce qui est interdit à l'homme) quelque chose de raisonnable (ce que l'homme ne peut point), il ne faisait que tromper les sots par des prestiges et des illusions. Au lieu d'enseigner aux hommes une doctrine utile, il leur disait que manger des fèves et avaler la tête de leurs parents c'était une même chose. Il persuadait à ses disciples que l'âme de leur maître devenait tantôt un arbrisseau, tantôt une jeune fille, tantôt un poisson. N'est-il pas naturel que de semblables rêveries aient fini par tomber dans un profond oubli? Oui, certes, et la raison le voulait ainsi. Mais on n'en peut pas dire autant de ce qu'a enseigné l'homme grossier et sans lettres : les Syriens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, et une infinité d'autres nations, ayant traduit en leurs langues la doctrine et les instructions qu'il leur a données, ont appris à philosopher, quoique ce ne fussent que des barbares.

3. Je n'ai donc pas eu tort de dire que tout le monde entier lui a servi de théâtre. Il n'a pas, comme Pythagore, quitté et rejeté ceux qui étaient de même nature que lui, pour aller vainement instruire les bêtes : travail infructueux et inutile, qui marque une très-grande folie en celui qui l'entreprend. Mais exempt de ce vice, aussi bien que de tout autre, il s'attachait uniquement à apprendre aux hommes ce qui leur est utile, et ce qui peut les élever de la terre au ciel. C'est pourquoi il n'a point enveloppé ses dogmes de nuages et de ténèbres, comme ceux qui couvraient d'obscurités, ou d'une espèce de voile la mauvaise doctrine qu'ils débitaient : mais la doctrine de saint Jean est plus lumineuse que les rayons du soleil ; aussi généralement tous les hommes la voient à découvert. Car il ne prescrivait pas à ses disciples cinq années de silence : de même que ce philosophe, il ne leur ordonnait pas de rester immobiles comme des pierres en l'écoutant [1] ; enfin il ne soutenait pas faussement qu'on pouvait tout définir, tout expliquer par les nombres : mais, rejetant toute cette vaine et fastueuse doctrine, écartant de nous ces pernicieux piéges de Satan, il a mêlé et répandu tant de lumière et de facilité dans ses paroles, qu'il n'a rien dit qui ne soit clairement entendu, non-seulement des hommes et des sages, mais des plus simples femmes et des enfants. Car il croyait cette parole véritable et bonne pour tous ceux qui l'écouteraient : et c'est ce qui résulte de toute la suite des temps, car elle a attiré à soi tous les hommes qui

[1] Le Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon dit sur cet endroit, qu' « il ne se souvient pas d'avoir lu nulle part, que Pythagore ait parlé avec les bœufs et avec les aigles ; si ce n'est qu'on y veuille rapporter ce qu'écrit Diogène Laërce, dans la vie de ce philosophe, que l'âme de Pythagore avait passé dans les arbres et dans les animaux qu'elle avait voulu choisir ». LE MÈRE. — Le conte auquel saint Chrysostome fait allusion est rapporté dans les Vies de Pythagore par Porphyre (chap. XXIII), et par Iamblique (chap. XIII). *Note du nouveau traducteur.*

[1] Comme s'il eût eu à instruire des pierres insensibles. *Autrement :* Comme s'il eût été assis au milieu d'un monceau de pierres insensibles, etc.

l'ont écoutée, et les a délivrés de tous les maux et des tragiques événements dont leur vie était perpétuellement agitée. Voilà pourquoi, nous tous qui l'avons entendue, nous aimerions mieux perdre la vie que l'héritage de vérité qui nous a été légué par ce saint apôtre.

Tout ce récit vous fait clairement voir, mes chers frères, que saint Jean ne nous a rien dit, ni rien enseigné d'humain, mais qu'au contraire tout ce qui part de cette âme sublime, tout ce qui d'elle est venu jusqu'à nous renferme une doctrine toute céleste et toute divine. Sa voix n'éclatera point, elle ne fera point retentir nos oreilles. Nous entendrons un discours simple, sans enflure, sans fard, sans vains ornements, toutes choses très-éloignées de l'amour de la vraie sagesse ; nous n'y trouverons qu'une force invincible et divine, une abondance inépuisable de vérités, un trésor sans pareil. Le prédicateur doit dédaigner un vain faste qui ne sied qu'à des sophistes, ou plutôt à de jeunes sots : à ce point qu'un philosophe païen[1] nous montre son maître[2] rougissant de sa profession et disant à ses juges qu'il leur répondra dans les premiers termes venus, et non point par un discours apprêté ni orné de mots étudiés et choisis. « Car », disait-il, « il ne serait pas convenable « à mon âge, ô citoyens, de venir devant vous « comme un enfant, avec un discours soigneu« sement composé[3] ». Mais considérez, je vous prie, le ridicule qui éclate en ceci : ce philosophe, qui nous montre son maître fuyant l'éloquence et les ornements, comme une chose honteuse, indigne de la philosophie et bonne pour des jeunes gens, s'y est lui-même appliqué plus que personne, tant il est vrai que ces philosophes n'avaient en vue que leur vanité ! et il n'y a pas autre chose à admirer chez Platon. De même donc que si vous ouvriez des sépulcres blanchis au dehors, vous les trouveriez au dedans pleins de pourriture, d'infection et d'ossements hideux et corrompus ; ainsi, si vous dépouillez des ornements de l'éloquence la doctrine de ce philosophe, vous y verrez bien des sentiments et des préceptes abominables, et surtout quand il raisonne sur l'âme qu'il exalte jusqu'au blasphème.

[1] Platon.
[2] Socrate.
[3] Apologie de Socrate.

Car c'est un des piéges du diable de ne garder aucune mesure, de ne point tenir de milieu, mais de pousser à l'une et à l'autre extrémité ceux qu'il a infectés d'une mauvaise doctrine. Tantôt Platon dit que l'âme est formée de la substance de Dieu ; tantôt, après l'avoir ainsi excessivement élevée, et d'une manière impie, il la déshonore par une autre hyperbole, et la fait passer dans les pourceaux, dans les ânes et dans les plus vils animaux[1] ; mais en voilà assez sur la doctrine de ces philosophes, nous nous y sommes même un peu trop étendus. On aurait raison de s'y arrêter davantage, s'il en pouvait revenir quelque profit : mais comme nous n'en avons dû parler qu'autant qu'il fallait, pour en découvrir la honte et l'infamie, ce que nous en avons rapporté est plus que suffisant. C'est pourquoi laissons là leurs fables et passons à notre doctrine qui nous est envoyée du Ciel par le canal et l'entremise de ce pêcheur : venons, dis-je, à cette doctrine qui n'a rien d'humain.

Commençons donc, exposons ses paroles, et comme nous vous avons exhorté au commencement à les écouter avec une grande attention, nous vous y exhortons encore. Par où l'évangéliste commence-t-il donc ? « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « avec Dieu ». Voyez, mes frères, avec quelle confiance et quelle énergie il s'exprime. Considérez qu'il ne doute point, qu'il ne forme point de conjectures, mais qu'il parle d'un ton ferme et décisif. En effet, il est d'un docteur de ne point vaciller dans ce qu'il avance. Celui qui, voulant enseigner les autres, a besoin d'un second pour appuyer et confirmer ce qu'il dit, ne mérite pas d'être mis au rang des docteurs, mais seulement parmi les disciples. Que si quelqu'un me demande la raison pour laquelle saint Jean, omettant la cause première, passe tout à coup à la seconde, je répondrai que nous ne connaissons point ici

[1] Platon avait pris la métempsycose de Pythagore. S'il l'a véritablement crue et enseignée, c'est sur quoi il me semble que les sentiments sont partagés. Il a exposé ses opinions d'une manière si enveloppée, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que les uns les expliquent d'une façon, et les autres d'une autre : que les uns prennent sa métempsycose dans un sens physique et réel, les autres dans un sens moral : une âme passe dans un lion, disent-ils, et en prend la figure, lorsque la fureur de la colère l'agite et l'emporte ; elle passe dans un pourceau, lorsqu'elle se livre aux sales voluptés, etc. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après avoir fait un fort beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, il est tombé dans de grandes erreurs sur cette matière, soit par rapport à la substance de l'âme, soit par rapport à son origine, soit encore par rapport à ses autres opinions. Platon mourut la première année de la 108e Olympiade, à l'âge de 81 ans, et le même jour qu'il était né.

de premier ni de second : car la divinité est au-dessus du nombre, du temps et des siècles. C'est aussi pour cela que, passant là-dessus, nous confessons que le Père ne tire son origine de personne, et que le Fils est engendré du Père.

4. Nous l'entendons, direz-vous, mais pourquoi omettant le Père parle-t-il du Fils? Le voici : c'est parce que le Père était très-connu de tous, sinon comme Père, du moins comme Dieu : et qu'au contraire le Fils unique n'était point connu. Il a donc raison de se hâter d'en donner d'abord au commencement la connaissance à ceux qui ne le connaissaient point; mais cependant il ne laisse pas de parler du Père dans ce discours. Considérez avec moi l'esprit et la prudence de ce saint docteur. Il sait que les hommes, depuis très-longtemps, et même avant toute autre connaissance, ont celle de Dieu, et qu'ils l'adorent sur toutes choses. C'est pourquoi, sur ce fondement il établit son principe, et en tirant la conséquence, et avançant ensuite, il assure que le Fils est Dieu.

Il ne fait pas comme Platon, qui dit que l'un est esprit, l'autre âme : idées très-indignes de cette nature divine et immortelle. Car elle n'a rien de commun avec nous, mais elle est très-éloignée de rien avoir qui participe des créatures : je dis quant à la substance, et non quant à la forme extérieure[1]; c'est pour cela qu'il l'a appelé Verbe. Car voulant nous apprendre que ce Verbe était le fils unique de Dieu; de peur que quelqu'un ne pensât que c'était par une génération passible, il écarte toutes les fausses idées qui pourraient naître dans l'esprit; faisant précéder le nom de Verbe, et déclarant que ce Verbe est né de lui, et qu'il est né de lui impassiblement[2].

Vous voyez, mes chers frères, ce que je viens de dire, que saint Jean, en parlant du Fils, ne tait et n'omet pas le Père. Que si cela ne suffit pas encore pour vous mettre cette vérité dans toute son évidence, ne vous en étonnez pas : c'est de Dieu que nous vous parlons, dont la nature ne se peut représenter dignement ni en paroles, ni en pensées. Voilà pourquoi saint Jean ne se sert point ici du nom de substance, parce que personne ne peut dire ce que Dieu est selon sa substance; mais partout il nous le fait connaître par ses ouvrages. On voit que dans la suite ce Verbe est appelé lumière, et que la lumière est aussi appelée vie : ce n'est point pour cette seule raison qu'il l'a ainsi appelé; mais c'est la première, et voici la seconde : le Verbe devait nous apprendre ce qui regarde le Père; car il dit : « Je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père ». (Jean, xv, 15.)

L'évangéliste appelle le Verbe et lumière et vie, parce qu'il nous a donné la lumière qui nous éclaire et fait connaître toutes choses, et que par la lumière il nous a donné la vie. En un mot : un seul, ni deux, ni trois, ni plusieurs noms ne suffisent pour nous faire connaître ce que Dieu est; mais il faut se tenir pour content, si par plusieurs noms même nous pouvons, du moins obscurément, nous former une idée de ses attributs. Saint Jean ne l'a pas simplement appelé « Verbe », mais en ajoutant l'article « le », il l'a désigné comme un être à part.

Faites ici attention, mon cher auditeur, que je n'ai pas vainement dit que cet évangéliste nous parle du haut du ciel; et pour cela remarquez jusqu'à quelle sublimité il a d'abord, dès le commencement, élevé l'esprit et l'âme de ses auditeurs. Car après l'avoir élevée au-dessus de tout ce qui peut tomber sous les sens, au-dessus de la terre, de la mer et du ciel, il lui fait entendre qu'il faut qu'elle monte encore plus haut, et qu'elle s'élève au-dessus même des Chérubins, des Séraphins, des Trônes, des Principautés, des Puissances, et enfin au-dessus de toutes les créatures. Quoi donc! Est-ce qu'après nous avoir élevé à de si hautes et de si sublimes idées, il a pu nous y arrêter? nullement; mais il en est comme d'un homme qui, voyant quelqu'un arrêté sur le bord de la mer, pour considérer les villes, les côtes et les ports, après l'avoir

[1] « Quant à la forme extérieure », ou « Quant à ce qui a paru de lui au dehors ». Le grec dit σχεσις, en latin, *habitus*. J'explique ce mot sur ce que saint Paul nous apprend du Verbe, lorsqu'il dit : « Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme, par tout ce qui a paru de lui au dehors ». Voilà la forme extérieure; voilà en quoi et comment le Verbe divin, qui n'a rien de commun avec l'homme, quant à la substance, participe des créatures dans son incarnation, s'étant revêtu de notre chair et rendu semblable aux hommes.

[2] « Impassiblement », d'une manière impassible, c'est-à-dire, « sans passion, ni altération, ni diminution, ni changement de la part du Père qui engendre, ni du Fils qui est engendré ». C'est là la vraie idée, ou explication du mot ἀπαθῶς dans le langage des Pères grecs.

Comme ἀπαθης appliqué à Dieu, marque que la nature divine est « inaltérable, immuable, imperturbable, incapable de rien recevoir de nouveau en elle-même, ni d'être jamais autre chose que ce qu'elle a été une fois », et par conséquent « indivisible ». Voyez le premier avertissement aux protestants, de M. Bossuet, évêque de Meaux.

transporté au milieu de l'Océan, et lui avoir ôté la vue des premiers objets qui l'occupaient, le placerait en un lieu qui, n'étant point borné, offrirait à ses yeux un spectacle immense. Ainsi l'évangéliste nous élève au-dessus de toutes les créatures, nous envoie au delà des siècles qui ont précédé la création, et nous tient les yeux en l'air et en suspens, sans nous fixer un terme, parce qu'il n'y en a point : car la raison, qui veut pénétrer dans ce commencement, cherche quel est ce commencement; et trouvant qu'il est dit du Verbe : « Il « était », elle veut encore aller plus loin, et ne voit point où se fixer ; elle regarde sans relâche jusqu'à ce qu'enfin la fatigue la force à redescendre : car ce mot « Au commencement « était », ne désigne et ne montre que ce qui a toujours été, et ce qui est éternel.

Vous le voyez, mes frères, qu'il n'en est pas de la vraie philosophie, et des dogmes divins, comme de ceux des Grecs : les païens reconnaissent et assignent des temps, et disent qu'entre leurs dieux, il y en a de vieux et de jeunes, d'anciens et de nouveaux : mais on ne trouve parmi nous rien de semblable. Car s'il y a un Dieu, comme il y en a sûrement un, il n'y a rien avant lui : s'il est le Créateur de toutes choses, il est avant toutes choses : s'il est le Seigneur et le Souverain de tous les êtres, rien ne vient qu'après lui, et les créatures et les siècles.

J'avais dessein d'entrer dans d'autres questions, mais peut-être votre esprit est déjà fatigué ; c'est pourquoi, après avoir donné quelques avis utiles et nécessaires pour l'intelligence de ce que j'ai dit et de ce qui me reste à vous dire, je finirai ce discours. De quoi veux-je donc vous avertir ? le voici : Je sais que les longs sermons fatiguent bien des gens ; mais cela n'arrive que lorsque l'esprit des auditeurs est préoccupé et accablé du soin et de l'embarras des affaires séculières. Car comme l'œil, quand il est pur et net, voit les objets clairement et distinctement, et ne se fatigue point, lors même qu'il regarde les corps les plus petits et les plus subtils, tandis qu'au contraire, quand il découle du cerveau quelque mauvaise humeur, ou qu'il s'élève des entrailles quelque nuage épais qui vient s'attacher sur la prunelle, il ne peut même pas clairement distinguer les corps les plus gros et les plus matériels : ainsi, tant que l'âme reste pure et saine, et n'est infectée d'aucune maladie, elle regarde sans défaillance tout ce qu'elle doit voir ; mais quand elle est souillée de mille passions, et qu'elle a perdu son ancienne vigueur, elle ne peut pas facilement atteindre aux choses célestes, mais elle se fatigue aussitôt, elle tombe dans l'accablement, se laisse gagner par le sommeil et par la paresse, et néglige et abandonne ainsi ce qui la conduirait à la vertu et à une vie honnête, ou elle ne s'y porte que mollement et faiblement.

5. Pour ne pas tomber dans ce malheur, mes chers frères (car je ne cesserai point de vous répéter ce que je viens de vous dire), ranimez votre courage ; de cette manière vous ne nous obligerez pas de vous faire le reproche que saint Paul faisait aux Hébreux nouvellement convertis à la foi : « Nous aurions », leur disait-il, « beaucoup de choses à dire qui « sont difficiles à expliquer » : Non qu'elles le soient de leur nature, « mais à cause de notre « lenteur et de notre peu d'application à les « entendre ». (Héb. v, 11.) En effet, celui qui a l'esprit lourd et paresseux se fatigue également d'un court comme d'un long discours, et trouve difficile à entendre ce qui est clair et aisé. Loin d'ici donc de tels auditeurs ! mais qu'après s'être déchargé de tout le soin des choses terrestres, chacun vienne écouter la divine parole qu'on va vous expliquer.

Lorsque l'auditeur est prévenu de l'amour des richesses, il ne peut plus être possédé de celui de l'instruction, attendu qu'un même cœur ne peut suffire à plusieurs passions, qu'une passion chasse l'autre, et qu'étant partagé il en devient plus faible [1] : la passion dominante attire tout à soi. C'est ce qu'on a coutume de voir dans les pères à l'égard de leurs enfants. Si un père n'a qu'un seul enfant, il lui donne toute son affection et sa tendresse, mais quand il en a plusieurs, son amour se partage et s'affaiblit d'autant. Que s'il en est ainsi pour les attachements les plus impérieux de la nature et du sang, et quand l'affection, tout en se dispersant, ne sort pas de la famille, que sera-ce des amours qui proviennent de la volonté, surtout lorsqu'ils sont inconciliables à ce point? car l'amour des richesses est contraire à l'amour d'une telle doctrine. Nous en-

[1] Nul ne peut servir deux maîtres, dit notre souverain Maître, car ou il haïra l'un, et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses. (Matth. vi, 24.)

trons dans le ciel quand nous entrons dans ce temple. Ce n'est pas du lieu, mais c'est du sentiment et de la disposition du cœur que je parle. Celui qui est encore sur la terre peut être habitant du ciel, il peut se représenter les choses célestes, il peut les entendre. Que nul ne porte donc rien de terrestre dans le ciel ; que nul ne s'occupe de ses affaires domestiques, lorsqu'il est en ce lieu. Il faudrait au contraire emporter dans sa maison et à la place publique les trésors que l'on amasse ici, bien loin d'embarrasser et de charger l'Eglise du bagage des maisons et des places. Si nous montons dans cette chaire de doctrine, c'est pour vous purifier de toute cette fange mondaine. Si ce peu d'attention et de tranquillité que nous demandons de vous, vous allez l'affaiblir et le perdre par des soins et des pensées vaines et étrangères, mieux eût valu ne pas venir.

Gardez-vous donc, mes très-chers frères, de penser dans l'Eglise à vos affaires domestiques, mais plutôt quand vous serez chez vous, entretenez-vous de ce qu'on vous apprend ici. Ces choses doivent vous être plus précieuses que toutes les autres : celles-ci regardent l'âme, celles-là le corps, ou plutôt ce qu'on vous enseigne ici sert au corps et à l'âme. Voilà pourquoi vous devez vous attacher aux unes comme étant les plus importantes et les plus nécessaires, et faire les autres par manière d'acquit : car celles-là sont utiles et pour la vie future et pour la vie présente, mais celles-ci ne servent ni à l'une ni à l'autre, si l'on ne se conforme à ce que prescrit la loi. En effet, nous devons apprendre ici, non-seulement quelle sera notre vie dans l'autre monde, mais encore comment nous devons nous conduire en celle-ci.

Cette maison est un laboratoire spirituel, où l'on prépare les médicaments, afin que nous y trouvions de quoi guérir les plaies que nous fait le monde : n'y venons donc pas nous en faire de nouvelles, pour en sortir ensuite en plus mauvais état que nous n'y étions entrés. Si nous ne sommes attentifs à la voix de l'Esprit-Saint qui nous parle, non-seulement nous ne laverons pas nos premiers péchés, mais encore nous nous souillerons de taches nouvelles. Soyons donc soigneusement attentifs à la lecture et à l'explication du Livre saint. Nous n'aurons pas dans la suite beaucoup de peine à l'entendre, si une fois nous en avons bien compris les principes et les bases : et si nous nous sommes donné un peu de peine au commencement, nous serons ensuite en état d'instruire les autres, comme saint Paul nous y exhorte. L'Evangile de l'apôtre saint Jean est très-élevé et très-sublime, et les dogmes surtout y abondent. Ne l'écoutons point négligemment, je vous en prie, mes chers frères : je vous l'expliquerai peu à peu, afin qu'il vous soit plus facile de tout entendre et de ne rien oublier.

Nous devons craindre que la sentence que prononce Jésus-Christ, quand il dit : « Si je « n'étais point venu, et que je ne leur eusse « point parlé, ils n'auraient point le péché « qu'ils ont (Jean, xv, 22) », ne soit prononcée contre nous-mêmes. Quel avantage aurons-nous sur ceux qui n'ont rien entendu, si nous sortons du sermon sans en rien rapporter avec nous, et si nous nous sommes contentés d'admirer la beauté des paroles? Faites donc en sorte que nous jetions la semence dans une bonne terre ; faites-le si vous voulez nous encourager toujours davantage : et si quelqu'un a des épines, qu'il les consume par le feu du Saint-Esprit ; s'il a un cœur dur et obstiné, que par le même feu il l'amollisse, et le rende docile ; s'il est attaqué dans le chemin d'une foule de pensées, qu'il se retire dans le secret de son cœur et qu'il n'écoute point ces ennemis, qui n'y voudraient entrer que pour voler : de cette sorte nous aurons la consolation de vous voir faire de riches et d'abondantes moissons. Si nous veillons ainsi sur nous, et si nous écoutons la parole de Dieu avec soin, nous nous débarrasserons de tous les intérêts séculiers, sinon sur-le-champ, du moins peu à peu. Faisons donc en sorte qu'on ne dise pas de nous : « Leurs oreilles sont semblables à celles « de l'aspic qui est sourd ». (Ps. LVII, 4.)

Un auditeur sourd, dites-le-moi, en quoi diffère-t-il de la bête? Comment ! celui qui n'écoute pas Dieu, lorsqu'il lui parle, n'est-il pas plus irraisonnable que tout ce qu'il y a de plus irraisonnable? Si plaire à Dieu, c'est là le tout de l'homme, qu'on n'appelle point autrement que bête celui qui ne veut pas apprendre ce qui lui procurerait ce bonheur. (Eccl. XII, 13.) Considérons donc quel mal nous commettons, lorsque Jésus-Christ voulant rendre les hommes semblables aux anges, nous, d'hommes que nous sommes, nous nous changeons en bêtes : car se rendre esclave de la sensualité,

avoir de la passion pour les richesses, être colère, mordre et regimber, ce n'est pas d'un homme, mais d'une bête : or, chaque bête, pour ainsi dire, a les passions de son espèce : mais l'homme qui a éteint en lui-même la lumière de la raison, et abandonné la manière de vivre que Dieu lui a prescrite, tombe sous le joug de toutes les passions : ce n'est plus une bête, c'est un monstre informe et bizarre qui n'a pas même l'excuse de la nature ; car toute sa méchanceté vient de son libre arbitre et de sa volonté.

Mais à Dieu ne plaise que nous concevions jamais une telle idée de l'Eglise de Jésus-Christ ! nous avons une meilleure opinion de vous et de votre salut (Héb. VI, 9), mes très-chers frères, mais plus elle est grande et forte chez nous, cette bonne opinion, moins aussi cesserons-nous de vous mettre en garde par nos discours, afin qu'après que vous serez parvenus au comble des plus éminentes vertus, vous acquériez l'héritage qui nous est promis. Puissions-nous tous en être gratifiés, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE. (VERSET 1.)

—

ANALYSE.

1. Consacrer au Seigneur un des sept jours de la semaine. — Quelle éducation il faut donner à la jeunesse.
2. Sentiment des hérétiques anoméens sur le Verbe.
3. et 4. Preuves de l'éternité du Verbe.
5. et 6. Contre la vaine gloire. — Maux qu'elle produit. — On lui sacrifie ses richesses. — On imagine tout, on fait tout pour plaire au peuple. — Belle définition du peuple. — La gloire du peuple n'est point une vraie gloire. — Cas qu'on doit faire de la multitude. — Ne chercher que Dieu seul pour spectateur et pour panégyriste des bonnes œuvres que l'on fait.

1. Il serait à présent inutile de vous exhorter à être assidus et attentifs aux sermons, tant vous êtes empressés de mettre à profit ma dernière exhortation. Ce concours, cette persévérance à rester debout, cette ardeur, cet empressement à venir occuper les places les plus proches de la chaire, d'où vous pouvez plus facilement entendre ma voix ; cette constance à ne point sortir d'ici jusqu'à ce que tout soit fini, quoique vous y soyiez bien à l'étroit, et fort gênés, ces acclamations, ces applaudissements, tout en un mot, montre visiblement et la ferveur de votre âme, et l'attention de votre esprit : voilà pourquoi il serait superflu de vous parler davantage sur ce sujet : mais il est à propos de vous dire, et il importe même de vous avertir de persévérer dans le même esprit, et non-seulement d'apporter ici ce zèle et cette affection, mais encore de vous entretenir dans vos maisons de ce que vous avez entendu au sermon : le mari avec sa femme, le père avec son fils : que chacun dise ce qu'il a retenu et interroge les autres ; que tous, à tour de rôle, apportent au trésor commun leur contribution.

Et ne me dites point qu'il n'est pas temps encore d'occuper les enfants de ces choses ; car je vous répondrai que non-seulement il leur serait nécessaire d'en faire leur étude, mais aussi leur unique occupation. Toutefois, je ne

vous l'ordonne point à cause de votre faiblesse ; je ne veux pas détourner les jeunes gens de l'étude des auteurs profanes, pas plus que vous des affaires civiles : des sept jours de la semaine, je vous prie seulement d'en consacrer un à Notre-Seigneur.

Ne serait-il pas ridicule à nous, qui obligeons nos domestiques de nous servir, sans y manquer un seul jour, de ne pas donner à Dieu au moins quelques petits moments de notre loisir, et surtout puisque nos services, qui ne sont nullement utiles à Dieu, car le Seigneur n'a besoin de rien, tournent entièrement à notre profit et à notre avantage ?

Mais quand vous menez vos enfants au théâtre et aux spectacles, vous n'avez point d'études, ni d'autres occupations à prétexter : il n'en est plus question ; et lorsqu'il s'agit de quelque profit spirituel, vous dites que c'est un dérangement ! Comment n'irriteriez-vous pas la colère de Dieu ? vous trouvez du temps de reste pour toute autre chose, mais pour le service de Dieu, vous jugez que le loisir manque à vos enfants ! Ne vous conduisez pas ainsi, mes chers frères, ne vous conduisez pas ainsi. C'est principalement cet âge qui a besoin de nos leçons : comme il est tendre, l'instruction que l'on donne entre facilement dans l'esprit, et s'y imprime comme le cachet sur la cire ; sans compter que c'est le moment critique qui décide du penchant de la vie entière ou au vice, ou à la vertu. Si donc au commencement, et dès les premières années, on détourne les enfants du vice, et qu'on les mette dans le droit chemin, on leur inculquera certaines habitudes qui resteront en eux comme une seconde nature : ils ne se porteront pas d'eux-mêmes facilement au mal, la coutume les retiendra et les entraînera au bien. Par là, nous les rendrons plus respectables et plus utiles à l'Etat que les vieillards eux-mêmes, et nous leur inspirerons, dès la jeunesse, les vertus de la maturité.

Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, que ceux qui assistent à ces sermons, et fréquentent un si grand apôtre, n'en retirent un très-grand fruit : homme ou femme, jeune ou vieux, nul ne prendra en vain sa part d'un tel banquet. Si, par la parole, nous apprivoisons les bêtes que nous avons prises, à combien plus forte raison ne porterons-nous pas les hommes à la vertu par la parole spirituelle, quand il y a tant de disproportion entre ces deux objets de nos soins comme entre ces deux espèces de remèdes ? Il n'y a pas en nous autant de férocité que dans les bêtes, car dans les bêtes la férocité naît de leur nature ; mais dans les hommes elle vient de leur libre arbitre. Et aussi, il y a une grande différence dans les paroles : les unes ne sont qu'une production de l'homme ; mais les autres viennent de la vertu et de la grâce du Saint-Esprit. Si quelqu'un désespère donc de soi, qu'il pense à ces bêtes qu'on a apprivoisées, et jamais il ne tombera dans le désespoir ; qu'il vienne souvent en ce lieu de guérison ; qu'il écoute assidûment la parole de Dieu ; et, de retour dans sa maison, qu'il repasse dans son esprit ce qu'il a entendu ; de cette sorte, il s'affermira dans la bonne espérance et dans la confiance, averti de ses progrès par sa propre expérience. Quand le diable voit la loi de Dieu gravée dans une âme, et que le cœur est la table où elle est écrite, il n'ose aller plus avant. Lorsque les édits du roi, non gravés sur une colonne de bronze, mais empreints dans une âme pieuse par le Saint-Esprit, font rejaillir au dehors leur beauté et leur lumière, il ne peut les regarder en face, il leur tourne le dos et s'enfuit promptement[1] : rien en effet n'est si formidable au démon, et n'écarte mieux les pensées qu'il inspire, qu'une âme qui médite la loi de Dieu, et qui demeure toujours penchée sur cette fontaine. Aucun accident, quelque fâcheux qu'il soit, ne pourra la troubler : nulle prospérité ne pourra l'enfler, ni l'enorgueillir ; mais, au milieu des orages et de la tempête, elle jouira d'un grand calme.

2. Non, ce ne sont pas les choses en soi qui nous agitent et nous troublent, mais bien l'infirmité de notre cœur. Sinon, il faudrait nécessairement que tous les hommes fussent dans le trouble. Nous naviguons tous sur la même mer, nous sommes donc tous exposés aux mêmes flots et aux mêmes tempêtes. Que s'il y a des gens qui s'élèvent au-dessus de la tempête et des furieux orages de la mer, il est évident que ce n'est pas la fortune qui produit ces orages, mais l'état de notre cœur : si nous nous tenons donc prêts à toute sorte d'événements, nous ne serons nullement exposés aux flots et à la tempête, mais nous jouirons toujours d'un calme parfait.

[1] On peut regarder cet endroit comme une allusion au verset 3 du chapitre III de la deuxième Epître de saint Paul aux Corinthiens. — Voyez le

Je ne m'étais point proposé d'entrer dans ce détail : je ne sais comment j'en suis venu à m'étendre aussi longuement là-dessus. Pardonnez cet écart, je vous en prie, mes chers frères, à la crainte, à la vive crainte que j'éprouve de voir se refroidir votre zèle. Si j'avais été rassuré sur ce point, certainement je ne vous aurais point parlé de toutes ces choses, car votre zèle eût suffi pour vous rendre tout aisé et facile.

Il est temps de commencer, de peur que vous n'entriez au combat étant déjà fatigués. Nous avons à combattre les ennemis de la vérité, ceux qui font tous leurs efforts pour renverser la gloire du Fils de Dieu, ou plutôt la leur propre : car la gloire du Fils de Dieu ne peut recevoir de changement [1]; elle est toujours la même, les langues médisantes ne peuvent l'affaiblir; mais eux, lorsqu'ils s'étudient et s'efforcent d'abattre Celui qu'ils adorent (à ce qu'ils disent), ils se couvrent d'infamie et condamnent leurs âmes aux supplices.

Que disent-ils donc, lorsque nous prononçons ces paroles : « Au commencement était « le Verbe? » Ils répondent que ces mots : « Au commencement était le Verbe », ne marquent pas ouvertement l'éternité; car, disent-ils, on l'a de même dit du ciel et de la terre. Oh! quelle impudence, et quelle extrême impiété! je te parle de Dieu, et toi tu me parles de la terre et des hommes qui en sont sortis? Quoi donc, parce que Jésus-Christ est dit Fils de Dieu et Dieu, et que l'homme est dit aussi fils de Dieu et dieu; parce qu'il est écrit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes « tous enfants du Très-Haut » (Ps. LXXXI, 6), tu disputeras de la filiation avec le Fils de Dieu, et tu diras qu'il n'a rien de plus que toi? Nullement, réponds-tu. Tu le fais, te dis-je, bien que tu ne l'avoues pas expressément. Comment? c'est en disant que tu as reçu l'adoption par grâce, et lui aussi : car, quand tu dis qu'il n'est pas Fils par nature, tu ne dis autre chose, sinon qu'il est Fils par grâce.

Mais voyons quelles preuves, quels témoignages nous apportent ces hérétiques : « Au « commencement Dieu a fait le ciel et la terre : « et la terre était invisible, et toute en désor- « dre ». (Gen. I, 1.) Et, « il était un homme « d'Armathaïm Sipha ». (I Rois, I.) Ces paroles leur paraissent fortes : et véritablement elles le sont; mais c'est pour démontrer la vérité de notre doctrine. Car pour prouver leur blasphème, rien n'est plus faible. En effet, je te le demande : qu'y a-t-il de commun entre cette parole : « Il a fait », et celle-ci : « Il « était? » Qu'est-ce que Dieu a de commun avec l'homme? Pourquoi joins-tu ce qu'on ne peut joindre ensemble? Pourquoi confonds-tu ce qui est séparé, et mets-tu en bas ce qui est en haut? En cet endroit-ci le terme « Il était », ne montre pas l'éternité, si on le prend seul; mais il la montre et la déclare, si on le joint à ceux-ci : « Au commencement « il était », et « le Verbe était » : comme donc le mot « étant », quand il est dit de l'homme, ne marque que le temps présent, et lorsqu'il est dit de Dieu, désigne l'éternité; de même aussi le mot « il était », s'il est dit de notre nature, signifie un temps passé et même encore un passé borné : mais quand il est dit de Dieu, il marque l'éternité. C'est assez, pour celui qui a entendu ces paroles, d'avoir ouï nommer « la « terre » et « l'homme », pour n'en penser et n'en rien dire de plus que ce qui convient à la nature créée. Tout ce qui a été fait, a été fait dans le temps ou dans le siècle : mais le Fils de Dieu n'est pas seulement avant le temps; il est aussi avant tous les siècles, puisqu'il en est le Créateur. Car l'Ecriture dit de lui : « Par « qui il a même créé les siècles ». (Héb. I, 2.) Or le Créateur est certainement antérieur aux créatures.

Mais comme il se trouve des gens assez insensés pour s'abuser encore après cela sur le rang qui leur appartient, l'Ecriture arrête tout à coup à leur esprit, et renverse toute leur impudence par ce mot : « Il a fait », et cet autre : « Il était un homme ». Car tout ce qui a été fait, le ciel, la terre, a été fait dans le temps, a eu un commencement temporel, et aucune de toutes ces choses n'est sans un commencement, par cela seul qu'elle a été créée. Ainsi donc, quand vous entendez ces mots : « il a créé la terre », et : « l'homme « était », toutes vos objections ne sont plus qu'un bavardage inutile. Je vais plus loin. Quand bien même il serait dit de la terre : Au commencement était l'homme, il n'en faudrait penser rien de plus que ce que nous en connaissons maintenant, quoique l'Ecriture se fût servie de ces expressions, parce qu'ayant fait précéder le nom de terre, et celui d'homme, quelque chose qu'elle en dise après,

[1] Car Dieu, dit saint Jacques, ne peut recevoir ni de changement, ni d'ombre par aucune révolution.

l'esprit ne peut rien concevoir au delà de ce que nous en savons : et, tout au contraire, le nom de Verbe, quelques basses expressions qu'on emploie ensuite en parlant de lui, ne permet pas néanmoins qu'on s'en forme une idée basse et indigne. Mais de plus l'Ecriture parle après de la terre en ces termes : « Or, la « terre était invisible et tout en désordre ». (Gen. I, 1.) Ayant dit que Dieu avait créé la terre, et qu'il lui avait prescrit ses bornes (Ps. CXIII, 9), elle rapporte ensuite ce qui suit en toute assurance, sachant bien qu'il n'y aura personne d'assez insensé pour penser que la terre n'a point eu de commencement, et qu'elle n'a point été créée. En effet, le mot : « terre », et cet autre : « il a créé », sont plus que suffisants pour persuader à l'homme le plus déraisonnable, qu'elle n'est ni éternelle, ni incréée, mais qu'elle est du nombre des choses qui ont été faites dans le temps.

3. En outre, ce mot : « il était », étant dit de la terre et de l'homme, ne signifie pas simplement l'existence de l'un et de l'autre ; il sert à expliquer, pour ce qui regarde l'homme, son origine ; pour ce qui concerne la terre, sa forme ; car l'Ecriture n'a pas simplement dit : la terre était ; elle n'en est pas restée là, mais elle a fait connaître sa forme après sa création ; elle a dit : « La terre était invisible et « toute en désordre », elle était encore couverte d'eau, et mêlée dans les eaux. Et parlant d'Elcana, elle n'a pas seulement dit : « Il était un homme », mais elle a ajouté le lieu de sa naissance, « d'Armathaïm Sipha ».

Mais quand il s'agit du Verbe, ce n'est pas ainsi qu'elle en parle. Et en vérité, j'ai honte d'examiner ces choses ensemble. Si nous blâmons ceux qui font ces sortes d'examens et de comparaisons à l'égard des hommes, lorsqu'il y a une grande différence dans la vertu de ceux que l'on compare ensemble, quoique néanmoins ils soient tous d'une seule et même nature ; quand au contraire il y a une distance infinie entre les personnes comparées pour la nature et à tout égard, n'est-il pas alors d'une extrême folie d'oser agiter ces sortes de questions ? mais, veuille Celui qu'outragent ces blasphèmes nous excuser et nous pardonner ! la faute n'est point à nous, mais à ces ennemis de leur propre salut, qui nous forcent d'entrer dans de semblables explications.

Que dis-je donc ? je dis que ce mot : « il « était », étant dit du Verbe, ne marque autre chose qu'une existence éternelle, car l'Evangéliste dit : « Au commencement était le « Verbe » ; et que le second, « il était » qui vient après, signifie que le Verbe était avec quelqu'un. Comme c'est le plus spécial attribut de Dieu, d'être éternel et sans principe, c'est aussi ce que l'Evangéliste a premièrement posé et établi. Ensuite, de peur qu'en entendant cette parole : « Au commencement il « était », quelqu'un ne dît que le Verbe était aussi non engendré, « comme le Père », il le prévient aussitôt et l'arrête, en disant : « Il « était avec Dieu », avant de dire ce qu'il était : et encore, de peur qu'on ne pensât que le Fils était la parole externe ou interne, il en détruit le soupçon et la pensée par l'article qu'il fait précéder, comme je l'ai dit plus haut, et par ce qu'il joint après ; car il n'a point dit : Le Verbe était dans Dieu, mais « il était avec « Dieu » ; en quoi il marque l'éternité de son hypostase, ce qu'il exprime ensuite plus clairement, en ajoutant : « Le Verbe était Dieu ».

Je le vois, vous m'allez dire : « Le Verbe « était Dieu » ; mais c'est parce qu'il a été fait Dieu. Rien n'empêchait donc que saint Jean ne dît : Au commencement Dieu a fait le Verbe ? Moïse parlant de la terre n'a point dit : Au commencement était la terre, mais il a dit : Dieu a fait la terre (Gen. I, 1), et la terre a été faite. Qu'est-ce donc qui a empêché Jean de dire : Au commencement Dieu a fait le Verbe ? le voici. Si Moïse a dit : la terre a été faite, parce qu'il craignait que quelqu'un ne dît qu'elle n'avait point été faite, saint Jean aurait eu bien plus de raison de craindre, si le Fils eût été créé, qu'on n'eût dit de lui qu'il n'avait point été créé, car la terre étant visible, annonce par elle-même le Créateur : « Les « Cieux », dit le Prophète, « racontent la gloire « de Dieu » (Ps. XVIII, 1) : mais le Fils est invisible, et il est infiniment au-dessus de toutes les créatures. Si donc, quoiqu'il n'y eût nul besoin ni de paroles, ni de doctrine, pour nous apprendre que le monde avait été fait, le Prophète, toutefois, le marque clairement, et avant toutes choses, saint Jean avait bien plus de raison de le dire du Fils, s'il eût été créé.

Vous m'objecterez encore : Mais saint Pierre le dit clairement et manifestement : Où et quand le dit-il ? c'est lorsqu'adressant la parole aux Juifs, il leur dit : « Dieu l'a fait Sei- « gneur et Christ ». (Act. II, 36.) Mais, dites-moi vous-mêmes pourquoi vous n'avez point

ajouté ce qui suit : « Ce Jésus que vous avez « crucifié ». Ignorez-vous que de ces paroles, les unes se rapportent à la nature immortelle, et les autres à l'Incarnation. Si cela n'est point ainsi, et si vous appliquez tout à la divinité, vous conclurez et vous nous prouverez que Dieu est passible ; mais s'il n'est point passible, il s'ensuit aussi qu'il n'a point été fait. Car si c'est de la nature divine et ineffable qu'a coulé le sang qui a été répandu, et si c'est elle qui, au lieu de la chair, a été déchirée et percée de clous sur la croix, le sophisme que vous me faites est appuyé sur la raison. Mais si le diable même n'a point blasphémé de la sorte, toi, pourquoi feins-tu une ignorance impardonnable, dont jamais les démons mêmes ne se sont avisés ?

Mais de plus, ces noms : Seigneur et Christ, sont des noms de dignité, et ne désignent point la substance. L'un marque la puissance, l'autre l'onction. Que diras-tu donc du Fils de Dieu? S'il est créé, comme tu le dis, tout ce qui est écrit de lui tombe et n'a plus de lieu. En effet, il n'a pas été créé auparavant, afin qu'alors Dieu lui tendît la main pour marquer son choix et l'élever : il n'a pas non plus une origine, un commencement vil et abject; mais ce qu'il est, il l'est par sa nature et par sa substance. Quand on lui demanda s'il était roi, il répondit : « C'est pour cela que je suis « né ». (Jean, XVIII, 37.) Saint Pierre parle donc comme de quelqu'un qui a été choisi et destiné, parce que c'est de l'homme qu'il parle.

4. Pourquoi vous étonner de ces paroles de saint Pierre ? Saint Paul, prêchant aux Athéniens, qualifie le Fils seulement d'homme, disant : « Par un homme qu'il a destiné pour « être le juge, et il en a donné des preuves à « tout le monde lorsqu'il l'a ressuscité ». (Act. XVII, 31.) Il ne dit point qu'il a la forme de Dieu, ni qu'il est égal à Dieu, ni qu'il est la splendeur de sa gloire, et c'est avec raison. Il n'était pas encore temps de le dire, et c'était alors assez pour eux de croire qu'il était homme et qu'il était ressuscité. Jésus-Christ lui-même l'a ainsi pratiqué ; saint Paul, qui avait appris de lui, dispensait de même la parole de l'Evangile. Car Jésus-Christ ne nous a pas d'abord révélé sa divinité ; mais auparavant le Prophète, et le Christ était simplement regardé comme un homme ; et ensuite, par ses paroles et par ses œuvres, il a fait connaître ce qu'il était véritablement : voilà pourquoi saint Pierre en use de la sorte au commencement : les paroles que vous m'avez alléguées sont du premier sermon qu'il a prêché aux Juifs. Comme ils n'étaient point capables encore de rien apprendre de la divinité de Jésus-Christ, il leur parle de sa nature humaine, afin que leurs oreilles y étant accoutumées, fussent après plus propres et plus disposées à recevoir toute la suite de la doctrine. Que si quelqu'un veut reprendre de plus haut cette prédication de l'Apôtre, il y trouvera la preuve évidente de ce que je dis, il verra que saint Pierre appelle Jésus-Christ homme, et qu'il parle fort au long de sa passion, de sa résurrection et de sa génération selon la chair. Quant à ce que dit saint Paul du Fils de Dieu, qu' « il lui est né « selon la chair, du sang et de la race de David « (Rom. I, 3) », il ne nous apprend rien autre chose, sinon que par ce mot : « il est né », il a en vue l'incarnation, et il ne fait en cela que confirmer notre sentiment.

Mais l'enfant du tonnerre nous parle maintenant de son ineffable existence, qui est avant tous les siècles. C'est pourquoi il ne dit point : « il a été fait » ; mais « il était ». Et c'est ce qu'il fallait expressément marquer ici, s'il eût été créé. Saint Paul a pu craindre que quelque insensé ne pensât que le Fils était plus grand que le Père, et que le Père était assujetti au Fils; car c'est cette crainte qui lui fait dire aux Corinthiens : « Quand l'Ecriture dit « que tout lui est assujetti, il est indubitable « qu'il en faut excepter celui qui lui a assujetti « toutes choses ». (I Cor. XV, 26, 27.) Et qui pourrait penser que le Père fût assujetti au Fils avec toutes choses ? Et néanmoins saint Paul a craint qu'il n'y eût des hommes capables de concevoir des pensées si absurdes, et a dit pour cela même : « Excepté celui qui lui a « assujetti toutes choses », saint Jean avait bien plus de raison de craindre, si le Fils eût été créé, que quelqu'un ne crût qu'il était incréé, et de nous l'apprendre préférablement à toute autre chose. Mais comme il est engendré, ni saint Jean, ni aucun autre, ou apôtre ou prophète, ne disent comme de juste qu'il ait été créé. Bien plus, le Fils unique lui-même n'aurait pas manqué de le dire, si véritablement il eût été créé. Celui qui dit de soi tant de choses basses par condescendance, aurait encore beaucoup moins tu qu'il n'était qu'une créature : je crois même qu'il est plus vrai-

semblable qu'il a plutôt tu et caché une partie de sa grandeur et de son excellence, que caché et tu ce qui lui manquait, et omis de déclarer qu'il ne l'avait pas. Voulant enseigner l'humilité aux hommes, il avait un sujet raisonnable de garder le silence sur ses plus sublimes attributs : mais ici, « à l'égard de sa « prétendue création », vous ne sauriez m'alléguer la moindre raison un peu spécieuse de la taire. Car pourquoi Celui qui passait sous silence une infinité de ses titres, s'il eût été créé, l'aurait-il caché? Celui qui, pour enseigner l'humilité, a souvent parlé dans des termes qui ne lui étaient ni propres, ni convenables, n'aurait pas omis, à plus forte raison, qu'il était créé, s'il eût été créé.

Ne vois-tu pas qu'il n'est rien qu'il ne fasse et ne dise pour empêcher qu'on pense qu'il n'est point engendré ; qu'il dit même des choses qui sont au-dessous de sa dignité et de sa nature, et qu'il s'abaisse jusqu'à l'humble qualité de prophète? car ces paroles : « Je juge « selon ce que j'entends » (Jean, v, 30), et ces autres : « C'est lui, c'est mon Père, qui m'a « enseigné ce que je dois dire, et ce que je « dois enseigner [1] », sont des paroles qui n'appartiennent qu'à des prophètes. Si donc, pour prévenir ce soupçon, il n'a pas dédaigné de tenir un si humble langage, à plus forte raison s'il eût été créé se serait-il encore exprimé de la sorte de peur que quelqu'un ne pensât qu'il était incréé : il eût dit, par exemple : Gardez-vous de croire que j'aie été engendré par le Père : j'ai été fait, et je ne suis point engendré, je ne suis pas non plus de la même substance que le Père. Mais maintenant il fait tout le contraire, il dit des choses qui nous forcent, même malgré nous, d'embrasser le sentiment opposé, comme par exemple : « Je suis dans « mon Père, et mon Père est en moi ». (Jean, XIV, 10.) Et : « Il y a si longtemps que je suis « avec vous, et vous ne me connaissez pas « encore? Philippe, celui qui me voit, voit « mon Père ». (Jean, XIV, 9.) Et : « Afin que « tous honorent le Fils, comme ils honorent « le Père ». (Jean, v, 23.) « Comme le Père « ressuscite les morts, et leur rend la vie, ainsi « le Fils donne la vie à qui il lui plaît ». (Jean, v, 21.) « Mon Père ne cesse point d'agir jus- « qu'à présent, et j'agis aussi incessamment ». (Jean, v, 1.) « Comme mon Père me connaît « je connais mon Père ». (Jean, x, 15.) « Mon « Père et moi nous sommes une même chose ». (Jean, x, 30.) Et partout il met : « comme » et « ainsi » : il dit que son Père et lui sont une même chose, et il déclare qu'il n'y a aucune différence entre eux.

Mais encore : il montre et manifeste sa puissance, et par ces paroles et par plusieurs autres. Comme lorsqu'il dit : « Tais-toi, calme-toi » (Marc, IV, 39), « je le veux, soyez guéri » (Matth. VIII, 3), « je te le commande : Démon « sourd et muet, sors de cet enfant ». (Marc, IX, 24.) Et ceci encore : « Vous avez appris qu'il a « été dit aux anciens : vous ne tuerez point; « mais moi je vous dis, que quiconque se met- « tra en colère sans sujet contre son frère, « méritera d'être condamné ». (Matth. v, 21, 22.) Et tant d'autres préceptes ou miracles qui suffisent pour prouver sa puissance; que dis-je? c'est bien des fois plus qu'il n'en faut pour gagner et convaincre tout homme qui n'aura pas perdu le sens et la raison.

5. Mais telle est la force de la vaine gloire, que, même dans les choses les plus claires et les plus évidentes, elle peut aveugler l'esprit de ceux qui en sont possédés, leur persuader de combattre ce qui est le mieux avéré; elle peut même pousser au mensonge et à la révolte ceux qui sont le mieux convaincus de la vérité. C'est là ce qu'ont fait les Juifs : car ils ne niaient pas le Fils de Dieu par ignorance, mais pour se concilier la faveur du vulgaire : « Ils croyaient en lui », dit l'Ecriture, « mais « ils craignaient d'être chassés de la syna- « gogue ». (Jean, XII, 42.) Et ils perdaient leur salut pour l'amour des autres. Celui qui recherche ainsi la gloire du monde ne peut acquérir celle qui vient de Dieu. Voilà pourquoi Jésus-Christ leur fait ce reproche : « Com- « ment pouvez-vous croire, vous qui recherchez « la gloire des hommes, et qui ne recherchez « point celle qui vient de Dieu? » (Jean, v, 44.)

La vaine gloire, mes frères, est en quelque sorte une profonde ivresse. Voilà pourquoi celui qui est attaqué de cette maladie s'en délivre difficilement : elle est un cruel tyran qui, arrachant du ciel l'âme de ses esclaves, l'attache à la terre, ne lui permet pas de voir la vraie lumière, la pousse à se vautrer toujours dans la boue, et lui donne des maîtres si puissants, qu'ils la font obéir sans lui faire aucun commandement : car celui qui est infecté de cette passion, fait volontairement, quoique

[1] Le saint Docteur cite ici le sens, et non les paroles; mais ces paroles, quant au sens, se trouvent en plusieurs endroits de saint Jean.

personne ne l'y engage et ne l'y force; fait, dis-je, tout ce qu'il imagine pouvoir plaire à ces maîtres. C'est pour l'amour d'eux, c'est afin de leur plaire qu'il se revêt de beaux vêtements, qu'il orne son visage, non pour soi, mais pour les autres; qu'il se fait accompagner à la place d'une foule de domestiques, afin de s'attirer les regards et l'admiration de tout le monde; enfin, tout ce qu'il fait, c'est pour les autres qu'il le fait. Est-il une pire et plus dangereuse maladie que celle-là? souvent pour se faire regarder et admirer, il se précipite dans quelque abîme. Certes, ce qu'en a dit Jésus-Christ suffit pour en montrer toute la tyrannie. Mais je veux encore la faire connaître par d'autres endroits. Demandez à ces citoyens qui répandent leurs richesses avec tant de profusion pourquoi ils donnent de si grosses sommes d'argent, à quelle fin cette prodigieuse dépense? ils n'auront que cette seule réponse à vous faire : c'est pour plaire au peuple. Mais interrogez-les encore, demandez-leur ce que c'est que le peuple? c'est quelque chose, diront-ils, qui est plein de tumulte et d'agitation, où la déraison domine, qui va au hasard, comme les flots de la mer, un chaos d'idées et de sentiments contradictoires : est-il donc rien de plus misérable que celui qui se donne un tel maître?

Mais que les personnes séculières s'attachent à la vaine gloire et la recherchent, c'est un mal sans doute, mais un mal relativement minime : au contraire, quand cette maladie s'acharne avec un redoublement de fureur sur ceux qui prétendent avoir renoncé au monde, c'est alors surtout que les effets en sont terribles. Car ceux-là ne prodiguent et ne perdent que leur argent, mais ceux-ci perdent leur âme : pour l'amour de la vaine gloire, abandonner la saine doctrine! pour s'acquérir l'estime, déshonorer Dieu! quelle lâcheté, quel engourdissement, quelle folie une telle conduite ne marque-t-elle pas? Les autres vices, s'ils causent de grands dommages, procurent au moins quelque plaisir, quoique court et passager. Car l'avare, l'ivrogne, celui qui aime les femmes, goûtent en se perdant un instant de plaisir; mais ceux qui sont captifs de cette passion mènent une vie dure et cruelle, sans jouir jamais d'aucun plaisir. En effet, jamais ils n'atteignent à ce qu'ils désirent le plus, je veux dire à la gloire, la considération publique : ils paraissent véritablement en jouir, et toutefois ils n'en jouissent point, parce que ce n'est point là une vraie gloire.

Voilà pourquoi cette passion n'est point appelée gloire, mais chose vide de gloire; et tel est le sens du nom que lui ont donné justement les anciens [1], parce qu'elle n'a rien de réel, rien de beau, rien de glorieux au dedans. Un masque [2] paraît au dehors beau et aimable, mais il est vide au dedans, et ne peut, pour cela même, bien que supérieur en beauté à bon nombre de visages, s'attirer jamais l'amour de personne : ainsi en est-il de cette gloire du peuple; elle est même quelque chose de plus misérable, car elle engendre la tyrannique et redoutable passion dont nous avons parlé : elle n'a qu'une beauté extérieure et superficielle, tandis que l'intérieur non-seulement est vide, mais encore flétri par l'infamie et désolé par la tyrannie la plus atroce.

D'où provient donc, me direz-vous, une si sotte et si extravagante passion, qui n'est capable de donner aucun plaisir? D'où? Elle ne peut venir que d'une âme basse et rampante. Il est bien difficile qu'un homme infatué de cette gloire conçoive de grands et de nobles sentiments; nécessairement il sera sans honneur, bas, rampant, méprisable; il ne fait rien pour la vertu, il fait tout pour plaire à de viles créatures, et il suit à l'aveugle leurs erronées et fausses opinions : comment vaudrait-il quelque chose?

Mais remarquez ceci, mes chers frères; si quelqu'un lui fait cette demande et lui dit : Vous même, que pensez-vous de la multitude? Il répondra sans doute : C'est une troupe de fainéants. Eh quoi? Désireriez-vous de lui ressembler? Si quelqu'un lui adresse cette nouvelle question, je ne crois pas qu'il y réponde affirmativement. N'est-il donc pas bien ridicule de rechercher avec soin l'estime et la faveur de gens à qui on ne voudrait jamais ressembler?

6. Irez-vous dire qu'ils forment un groupe nombreux? Raison de plus pour les mépriser. Si chacun d'eux est digne de mépris, leur réunion est méprisable à plus forte raison. Leur nombre, en se multipliant, ne fait que multiplier leur déraison. C'est pourquoi si vous les prenez en particulier, vous pourrez

[1] Saint Jean Chrysostome donne ici une étymologie qui peut paraître arbitraire. Nous avons rectifié en ce sens la traduction de Le Mère qui semble n'avoir pas compris.

[2] Dans l'antiquité, les masques avaient la forme de la tête et la couvraient tout entière.

les corriger ; s'ils sont une fois réunis, vous aurez bien de la peine, parce qu'alors leur folie redouble, et aussi parce qu'ils se laissent mener comme les bêtes, et qu'ils suivent aveuglément les opinions les uns des autres.

La voilà cette popularité : de grâce, dites-moi, la rechercherez-vous encore? N'en faites rien, mes frères, je vous en prie et je vous en conjure, une pareille ambition est capable de tout renverser : elle est une source d'avarice, d'envie, d'accusations, de piéges : elle arme, elle irrite ceux qui n'ont reçu aucune offense contre ceux mêmes qui ne les ont nullement offensés : celui qui est infecté de cette maladie ne connaît ni amis, ni parents, ne respecte absolument personne ; son âme dégradée, incapable désormais de constance et d'affection, devient l'ennemie du genre humain. La colère est à la vérité une passion tyrannique et insupportable, néanmoins elle n'est pas toujours en mouvement, mais seulement quand on la provoque : au contraire, la passion de la vaine gloire est incessante ; il n'y a pour ainsi dire aucun temps où elle s'adoucisse, si la raison ne la réprime et ne l'éteint, mais elle est toujours là, non-seulement pour nous exciter à commettre le mal, mais encore pour nous ôter tout le mérite des bonnes actions que nous avons pu faire, quand elle ne nous a pas empêchés tout d'abord. Que si saint Paul appelle l'avarice une idolâtrie (Ephés. v, 5), quel nom donnerons-nous à sa mère, à sa racine et à sa source, c'est-à-dire à la vaine gloire? Nous n'en trouverons sûrement point qui soit propre à exprimer une si grande malignité.

Rentrons donc dans notre bon sens, mes chers frères, et dépouillons-nous de ce funeste vêtement : déchirons-le, mettons-le en pièces, délivrons-nous enfin de cette servitude, jouissons de la vraie liberté et prenons conscience de cette noblesse que Dieu nous a donnée : méprisons souverainement la faveur de la multitude ; il n'est rien en effet de plus ridicule et de plus déshonnête, rien de plus honteux ni de moins glorieux que cette passion. Bien des raisons le montrent : rechercher la gloire, c'est ignominie : la mépriser et n'en faire aucun cas, pour conformer à la volonté de Dieu toutes ses actions et toutes ses paroles, c'est en quoi consiste la vraie gloire.

Nous pourrons obtenir la récompense de Celui qui voit et considère avec soin toutes nos œuvres, lorsque nous nous contenterons de l'avoir seul pour spectateur et pour arbitre. En quoi avons-nous besoin d'autres yeux, puisque Celui qui doit nous donner la récompense et la gloire ne cesse point d'avoir ses yeux attentifs sur nous et sur nos œuvres? et certes, qu'un serviteur fasse tout pour plaire à son maître, qu'il ne désire d'être vu que de lui seul, qu'il ne recherche pas que d'autres voyent ce qu'il fait, quelque grands, quelque considérables que puissent être ces spectateurs, mais qu'il n'ait point d'autre but, d'autre intention que d'être vu de son maître : que nous, au contraire, qui avons un si grand Maître, nous cherchions d'autres spectateurs, qui ne nous peuvent aider en rien, mais qui peuvent nous nuire en nous regardant et rendre notre travail infructueux et inutile, n'est-ce point là une absurdité et une extravagance?

Ah! je vous en prie, mes chers frères, ne nous conduisons pas de la sorte; mais appelons et sollicitons les regards et les éloges de Celui-là seul dont nous devons recevoir la récompense. N'ayons nul désir, nulle envie d'attirer sur nous les yeux des hommes. Quand d'ailleurs cette gloire nous tenterait, le meilleur moyen de l'obtenir ce serait encore de ne rechercher que la seule gloire qui vient de Dieu. « Car je glorifierai », dit l'Ecriture, « quiconque m'aura rendu gloire ». (I Rois, II, 30.) Et comme, lorsque nous méprisons les richesses, c'est alors même que nous sommes le plus dans l'abondance de toutes sortes de biens, puisque Jésus-Christ dit : « Cherchez le « royaume de Dieu, et toutes ces choses vous « seront données comme par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Il en est de même pour la gloire. Là où il n'y a nul péril de donner les richesses ou la gloire, là Dieu les répand avec profusion : or, nous recevons sans péril et les richesses et la gloire lorsqu'elles ne nous commandent point, ne nous dominent point, et ne se servent pas de nous comme de leurs esclaves, mais qu'elles nous servent elles-mêmes comme des hommes libres qui sont leurs maîtres.

C'est pour cette raison que Jésus-Christ ne veut pas que nous les aimions, de peur que nous ne devenions leurs esclaves : si nous savons en user en maîtres, il nous les donne avec une grande abondance. En effet, quoi de plus illustre que ce Paul qui a dit : « Nous ne

« cherchons aucune gloire de la part des « hommes, ni de vous, ni d'aucun autre ! » (I Thess. II, 6.) Qui est plus riche que celui qui, n'ayant rien, possède tout? car lorsque nous ne nous assujettirons pas aux richesses, comme je viens de le dire, alors nous les posséderons, alors elles nous seront données avec profusion. Si nous voulons donc acquérir la gloire, fuyons-la : c'est de cette sorte qu'en gardant les commandements de Dieu, nous pourrons obtenir les biens présents et les biens futurs, par la grâce de Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE, ET LE VERBE ÉTAIT DIEU. (VERSET 1.)

—

ANALYSE.

1. Pourquoi, lorsque les autres évangélistes ont commencé l'histoire du Fils de Dieu par son incarnation, saint Jean se contente-t-il d'un mot sur ce sujet? — Paul de Samosate, petit esprit qui rampe à terre.
2. Le Verbe, ce qu'il est.
3. Le saint Docteur réfute cette objection des hérétiques que le Fils est appelé θεός, Dieu, sans article.
4 et 5. Jésus-Christ a souffert et est mort pour nous délivrer de l'idolâtrie. — Rendre à la créature le culte qui n'est dû qu'au Créateur, extrême injustice. — La foi et la doctrine inutiles au salut, si la vie et les mœurs sont corrompues. — Eteindre promptement la colère. — Les hommes louent ou blâment, selon qu'ils aiment ou qu'ils haïssent : belle peinture d'un homme en colère. — Contre ceux qui observent scrupuleusement les heures et les temps.

1. Les maîtres ne chargent pas tout d'abord d'une infinité de connaissances les enfants qu'on leur donne à élever ; ce n'est pas tout à la fois qu'ils leur donnent leurs instructions, mais peu à peu : ils leur répètent souvent les mêmes choses pour les inculquer plus facilement dans leur mémoire : ils se gardent bien de les effrayer au commencement par de trop longues leçons, qu'ils ne pourraient point retenir : ils craindraient qu'ils ne vinssent à se décourager et à s'endormir en présence du nombre et de la difficulté des matières qu'ils devraient s'assimiler. Je suivrai cet exemple et cette méthode, j'adoucirai votre travail, mes frères, je rendrai votre peine légère : peu à peu, et par petites portions, je vous distribuerai ce qu'on nous sert sur cette sainte table, et de cette manière je le ferai entrer dans votre esprit et dans votre cœur.

Voilà pourquoi je vais reprendre encore les paroles de mon texte, non pour vous redire les mêmes choses, mais pour suppléer à ce que j'ai omis. Commençons donc, rappelons les paroles que j'ai dites au commencement de mes discours : « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était avec Dieu ». Pourquoi les autres évangélistes, ayant commencé leur Evangile par l'Incarnation de Jésus-Christ (car saint Matthieu commence ainsi : « Le « Livre de la génération de Jésus-Christ, Fils de David » ; saint Luc entre en matière par l'histoire de « Marie », et saint Marc rapporte presque les mêmes choses, commençant par l'histoire de Jean-Baptiste) ; pourquoi, dis-je, saint Jean se contente-t-il d'un mot sur ce sujet : « Et le Verbe s'est fait chair », et passant sous silence tout le reste, sa conception, son enfantement, sa croissance, son éducation, arrive-t-il aussitôt à sa génération éternelle? Vous m'en demandez la raison? Je vais vous l'expliquer sur-le-champ.

Comme les autres évangélistes s'étaient beau-

coup étendus sur l'Incarnation du Verbe, il était à craindre que certains petits esprits, que ces âmes qui rampent à terre, ne s'arrêtassent à ces seuls dogmes, comme Paul de Samosate. Justement préoccupé d'arracher à ces basses pensées ceux qui seraient tentés d'y tomber, et voulant élever leurs regards vers le ciel, saint Jean a soin de commencer sa narration par l'existence céleste et éternelle du Verbe. Saint Matthieu avait commencé son histoire par le roi Hérode ; saint Luc par Tibère-César; saint Marc par Jean-Baptiste ; saint Jean laisse là toutes ces choses, s'élève incontinent et au-dessus du temps, et au-dessus de tous les siècles, y fixe en quelque sorte l'esprit de ses auditeurs, et dit : « Au commencement il « était » : il ne marque point de lieu où l'on puisse s'arrêter et ne fixe point d'époque, comme font les autres évangélistes, qui nomment Hérode, Tibère et Jean-Baptiste. De plus, ce qui est infiniment admirable, après s'être élevé à la plus haute sublimité, il ne néglige pas de parler de l'Incarnation : et de même les évangélistes, qui en ont fait le récit, ne se sont point tus sur l'existence antérieure aux siècles, ce qui était juste, et ne pouvait être autrement, puisque c'est un seul et même Esprit qui les inspirait et les faisait parler : voilà pourquoi on voit tant d'accord, et une si belle harmonie dans ce qu'ils ont écrit.

Pour vous, mes chers frères, lorsque vous entendez nommer le « Verbe », ne souffrez pas ceux qui le disent une créature, ni ceux qui s'imaginent qu'il est simplement la parole : car il y a plusieurs paroles, plusieurs ordres de Dieu, à quoi les anges mêmes obéissent, mais aucune de ces paroles n'est Dieu, elles sont toutes des prophéties et des commandements, et c'est ainsi que l'Ecriture a coutume d'appeler les lois, les préceptes et les ordonnances que Dieu fait. Voilà pourquoi elle dit des anges : « Vous êtes puissants et remplis de force, « vous faites ce qu'il vous dit » (Ps. CII, 20) ; mais ce Verbe est une substance dans une hypostase, « ou une personne », qui émane du Père impassiblement. Voilà, je l'ai déjà dit, ce que saint Jean veut désigner par le nom de VERBE.

Comme donc ce mot : « Au commencement « était le Verbe », montre l'éternité, de même celui-ci : « Le Verbe était au commence- « ment avec Dieu », marque la coéternité. De peur qu'en entendant ces paroles : « Au com- « mencement était le Verbe », tout en comprenant que le Fils est éternel, vous n'alliez vous imaginer que le Père soit plus vieux que lui, qu'il le précède de quelque intervalle, et que, par suite, vous n'attribuiez un commencement au Fils unique, l'évangéliste ajoute : « Il était au commencement avec Dieu » : ainsi le Fils est éternel comme le Père, car le Père n'a jamais été sans son Verbe, mais le Verbe a toujours été Dieu avec lui, dans sa propre hypostase.

Comment donc, direz-vous, s'il était avec Dieu, Jean a-t-il ajouté : « Il était dans le monde ?» (I, 10.) C'est parce qu'étant Dieu, il était avec Dieu, et dans le monde : soit le Père, soit le Fils, ni l'un ni l'autre n'est renfermé dans des bornes. En effet, « si sa grandeur n'a point de « bornes » (Ps. CXLIV, 3), et, « si sa sagesse « n'en a point non plus » (Ps. CXLVI, 5), il est visible que sa substance n'a point un commencement temporel. Avez-vous entendu ces paroles : « Au commencent Dieu a fait le ciel et « la terre ? » Que concluez-vous de ce commencement ? Certainement que l'un et l'autre ont été faits avant toutes les choses visibles : de même, lorsque vous entendez dire du Fils unique : « Au commencement il était », il faut que vous entendiez qu'il est avant tous les êtres intelligibles, et avant les siècles.

Que si quelqu'un dit : Et comment peut-il se faire qu'étant le Fils, il ne soit pas plus jeune que son Père, car celui qui est par quelqu'un est nécessairement moins ancien que celui par qui il est ? nous répondrons que ce sont là des idées humaines ; que celui qui peut former de pareilles questions est capable d'en faire encore de plus absurdes, et qu'on ne doit point même prêter l'oreille à de semblables discours ; c'est de Dieu que nous vous parlons, et non de la nature humaine, sujette à ces nécessités, et aux conséquences de ces sortes de raisonnements ; mais toutefois, pour confirmer les faibles, nous allons vous donner une réponse.

2. Dites-nous donc : le rayon du soleil sort-il de la substance du soleil, ou de quelqu'autre corps ; si nous n'avons pas perdu le sens et la raison, nous avouerons nécessairement qu'il sort de sa substance ; et cependant, quoique le rayon émane du soleil, nous ne dirons jamais qu'il est moins ancien que la substance du soleil, puisqu'on n'a jamais vu le soleil sans le rayon : que si, parmi les êtres visibles et sensibles, il s'en trouve qui, étant par un autre,

ne sont pas moins anciens que celui par qui ils sont, pourquoi ne le croyez-vous pas de même de la nature invisible et ineffable ? C'est la même chose ici, autant que la nature divine le comporte.

C'est aussi pour cette raison que saint Paul appelle ce même Fils d'un nom, par lequel il déclare tout à la fois, et qu'il émane du Père, et qu'il lui est coéternel. (Héb. I, 3.) Quoi donc ! N'est-ce pas par lui que tous les siècles et le temps ont été faits ? Il faut que tout homme, s'il n'est devenu fou, le confesse. Il n'y a donc point d'espace de temps entre le Fils et le Père. S'il n'y en a aucun, le Fils n'est donc pas moins ancien, il est coéternel : car « avant » et « après » sont des termes qui marquent le temps, qui le supposent. Or, Dieu est au-dessus des temps et des siècles.

Mais abrégeons : que si vous vous entêtez à soutenir que le Fils a un commencement, prenez garde que vous ne soyiez forcé, par la même raison, à donner aussi au Père un commencement : à la vérité plus ancien, mais qui pourtant sera toujours un commencement. En effet, répondez-moi : prescrire ainsi un terme et un commencement au Fils, et avancer, pousser au delà de ce commencement, n'est-ce pas dire que le Père existait auparavant? Certes, cela est visible. Dites-moi donc : de quel espace de temps le Père a-t-il la préexistence sur le Fils ? Car, soit que vous le disiez court, soit que vous le disiez long, vous avez dès lors renfermé le Père sous un commencement. En effet, après avoir mesuré cet espace de temps, vous nous direz s'il est ou court ou long ; mais une telle détermination serait impossible, s'il n'y avait des deux parts un commencement ; il est donc vrai, qu'autant qu'il est en vous, vous avez donné un commencement au Père, et ainsi, selon vous, le Père même aura un commencement.

Par là, mes chers frères, vous pouvez parfaitement connaître la vérité de cette parole du Sauveur, et que ce qu'il dit est en tout et partout un témoignage de sa vertu et de sa sagesse : mais que dit-il ? « Celui qui n'honore « pas le Fils, n'honore pas le Père [1] ». Je sais qu'il y a bien des gens qui ne comprennent pas ces choses. Voilà pourquoi nous évitons souvent d'agiter ces questions de raisonnement, parce qu'elles ne sont pas à la portée du peuple, ou que, s'il y entend quelque chose, il n'y trouve rien d'assez solide ni d'assez inébranlable : car « les raisons des hommes sont « sujettes à erreur, et leurs pensées sont trom- « peuses ». (Sag. IX, 14.)

Au reste, je voudrais bien demander à nos adversaires ce que signifient ces paroles du prophète : « Il n'y a point eu d'autre Dieu « avant moi, et il n'y en aura point après « moi ». (Isai. XLIII, 10, et XLV, 22.) Car si le Fils est moins ancien que le Père, comment le Père dit-il : « Il n'y en aura point après moi ? » Nierez-vous donc la substance du Fils unique? Il faut, en effet, ou que vous en veniez jusqu'à cet excès d'impudence, ou que vous reconnaissiez et confessiez la divinité dans la propre hypostase du Père et du Fils. Mais comment ces paroles : « Tout a été fait par lui », sont-elles vraies ? Si le temps est plus ancien que lui, comment ce qui est avant lui a-t-il été fait par lui ? Ne voyez-vous pas maintenant, mes frères, dans quel abîme de témérité et d'impudence le raisonnement a jeté ces hérétiques pour s'être une fois écartés de la vérité?

Mais pourquoi l'Evangéliste n'a-t-il pas dit que le Fils a été fait de choses qui n'étaient point, comme saint Paul le déclare et l'assure de toutes choses, par ces paroles : « Qui a ap- « pelé ce qui n'est point comme ce qui est » (Rom. IV, 17), et pourquoi dit-il : « Au com- « mencement était le Verbe », car ces paroles de saint Jean sont contraires à celles de saint Paul? A quoi je réponds que c'est avec justice et avec raison que l'Evangéliste s'explique ainsi, car Dieu n'est point fait, et il n'y a rien avant lui. Mais, disons-le, ces discours ne peuvent sortir que de la bouche des païens.

Répondez-moi sur ceci : Ne conviendrez-vous pas que le Créateur est incomparablement plus excellent que toutes les créatures? Mais si ce qui est créé de rien lui [1] était semblable, où se trouverait-elle alors cette excellence incomparable? Et de plus, comment expliquerez-vous ces paroles : « C'est moi qui « suis le premier et le dernier » (Isaïe, XLI, 4), et : « Il n'y a point eu d'autre Dieu avant « moi ? » (Isaïe, XLIII, 10.) Car si le Fils n'est pas consubstantiel au Père, il y a un autre Dieu :

[1] Ce passage ne se trouve point dans les Evangiles quant aux paroles, mais seulement quant au sens. Les Pères citent quelquefois de mémoire, s'attachant plus au sens qu'aux paroles

[1] Au lieu d'αὐτοῖς, que je trouve dans le texte qui est sous mes yeux, je ne puis m'empêcher de lire αὐτῷ. Avec αὐτῷ, le sens est clair, concordant et parfait, et le raisonnement concluant. Avec αὐτοῖς, il n'y a plus même de sens possible. (J.-B. J.)

s'il ne lui est coéternel, il est après lui; et s'il n'est pas émané de sa substance, il est visible qu'il a été fait.

Que si les Ariens et les Anoméens nous répliquent que c'est par opposition aux idoles que le prophète a parlé de la sorte, « ou pour « distinguer d'elles le seul vrai Dieu », pourquoi n'accorderont-ils pas aussi que Dieu est dit seul vrai Dieu par opposition aux idoles? Que si, encore une fois, ces paroles ne sont là que pour marquer la différence qu'il y a entre Dieu et les idoles, comment expliqueront-ils tout le passage en entier? Car Isaïe dit : « Après moi il n'y a point d'autre Dieu ». Par où il ne prétend point exclure le Fils de la Divinité, mais il veut seulement déclarer et enseigner ceci : « Il n'y a point d'idole-Dieu « après moi », non que pour cela le Fils ne soit point Dieu. Soit, direz-vous. Mais quoi! ces paroles : « Avant moi il n'y a point eu d'autre « Dieu », les expliquerez-vous aussi en disant qu'à la vérité il n'y a point eu auparavant d'idole-Dieu, mais que néanmoins le Fils est antérieur?

Et quel démon parlerait de la sorte? Non, je ne crois pas que le diable même l'osât; mais, en un mot, si le Fils n'est pas coéternel au Père, comment direz-vous que sa vie n'a point de fin? Car s'il a commencé, dût-il ne point finir, il ne sera pourtant pas immense : l'immense doit être immense, et quant au commencement, et quant à la fin. Saint Paul l'a ainsi défini par ces paroles : « Il n'a ni com- « mencement ni fin de sa vie ». (Héb. VII, 3.) En quoi l'Apôtre déclare que le Fils n'a point de commencement ni de fin. S'il est sans bornes de ce côté, il est sans bornes aussi de l'autre : il ne finira point, il n'a pas commencé.

3. Mais comment, étant la vie, y aurait-il eu un temps auquel il n'aurait point été? Il n'y a personne qui ne dise et ne confesse que la vie est toujours, qu'elle n'a ni commencement ni fin, et, par suite, le Fils qui est la vie : mais s'il a été un jour auquel il n'était point, comment celui qui un jour n'était point serait-il la vie des autres? Pourquoi donc, disent les hérétiques, Jean lui a-t-il donné un commencement, en disant : « Au commencement il « était? » Quoi! vous vous arrêtez à ce mot : « Au commencement », et à celui-ci : « Il « était », et vous ne portez pas votre attention jusqu'à cet autre : « Le Verbe était? » Que répondrez-vous donc à ce que le prophète dit du Père : « Vous êtes[1], depuis le siècle, et jusque « dans le siècle ». (Ps. LXXXIX, 2.) Est-ce que par ces paroles il lui donne des bornes? Point du tout, mais il déclare et il montre son éternité. Pensez de même de cet endroit de saint Jean : ce n'a point été pour le renfermer dans des bornes qu'il a usé de ces termes, car il n'a point dit : il a eu un commencement, mais : « Au commencement il était », vous portant à penser par ces paroles : « Il était », que le Fils est sans commencement.

Mais vous m'objecterez : le Père est appelé Dieu avec l'article, et le Fils sans article[2]. N'est-il pas vrai que l'Apôtre, parlant du Fils de Dieu, dit : « Du grand Dieu, et notre Sau- « veur Jésus-Christ? » (Tit. II, 13.) Il dit encore : « Qui est Dieu », élevé « au-dessus de tout » (Rom. IX, 5) : je l'accorde; saint Paul, en ce dernier passage, nomme le Fils, sans ajouter l'article devant le mot Dieu; mais observez aussi qu'il fait de même à l'égard du Père, car, dans l'Epître qu'il écrit aux Philippiens, il parle également de lui sans mettre l'article : « Qui ayant », dit-il, « la forme et la nature de « Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une « usurpation d'être égal à Dieu ». (Philip. II, 6.) Et encore dans celle aux Romains : « Que « Dieu notre Père, et Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur vous donnent la grâce et la paix ». (Rom. I, 7.) Sans compter qu'il eût été superflu de faire ici précéder l'article, lequel est répété plus haut dans plusieurs autres endroits. Quand l'Ecriture dit du Père : « Dieu est esprit » (Jean, IV, 24), quoique le mot « Esprit » ne soit pas précédé de l'article, nous ne contestons pourtant pas que Dieu soit incorporel : de même, dans l'endroit que vous alléguez, de ce qu'il n'y a point d'article avant le mot Dieu attribué au Fils, il ne s'ensuit pas que le Fils soit Dieu à un degré inférieur. Pourquoi? c'est que lorsqu'elle a dit : « Dieu », et « Dieu », elle ne nous a marqué aucune différence de Divinité, ou plutôt c'est parce qu'elle fait précisément tout le contraire. Car, ayant d'abord

[1] « Vous êtes », sans y joindre « Dieu ». Tous nos exemplaires, les Septante le portent simplement ainsi : « *Tu es* », sans « *Deus* ». Ce qui est suivi par saint Augustin, par le Syriaque, et par les anciens psautiers latins, etc.

[2] Cette objection des Ariens regarde ces premières paroles de l'Evangile de saint Jean : καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θεὸν, καὶ θεὸς ἦν ὁ λόγος, où τὸν θεὸν avec l'article est dit du Père, καὶ θεὸς ἦν, sans article est dit du Fils. De là les Ariens et les Anoméens concluaient et soutenaient que le Fils n'était pas Dieu comme le Père, qu'il ne lui était pas égal, et qu'il n'était pas proprement Dieu. Le saint Docteur réfute cette objection par des exemples contraires, comme il est facile de le voir dans ce qui suit, etc.

dit : « Et le Verbe était Dieu », de peur que quelqu'un ne pensât que la divinité du Fils n'était pas égale à celle du Père, elle produit et présente aussitôt des témoignages de sa vraie divinité, en déclarant son éternité par ces paroles : « Il était au commencement avec Dieu »; et encore : en lui attribuant la puissance de créer, et disant de lui : « Toutes choses ont été « faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a « été fait sans lui » : puissance que son Père donne partout par la bouche des prophètes pour être le plus grand et le plus visible témoignage de sa nature divine. Les prophètes reviennent souvent sur cette sorte de démonstration, et cela, non sans motif, parce qu'ils ont en vue l'abolition du culte des idoles. Car, « Périssent les dieux », dit Jérémie, « qui n'ont « point fait le ciel et la terre » (Jérém. x, 11) : et ailleurs : « C'est moi qui de ma main ai « étendu le ciel ». (Is. xliv, 24.) Le Père voulant donc montrer que c'est là une preuve visible et manifeste de sa divinité, la met partout, et partout il l'emploie : mais l'évangéliste, non content encore de ce qu'il a dit du Fils, l'appelle aussi « vie » et « lumière ».

Si donc le Fils a toujours été avec le Père, si tout a été fait par lui, si c'est lui qui maintient et conserve toute chose, car c'est ce que marque saint Jean, en disant qu'il est la vie; s'il illumine tout, qui sera assez fou pour dire que l'évangéliste a ainsi mis et placé ces mots[1] pour diminuer la divinité du Fils, tandis qu'il se sert au contraire de la preuve la plus forte pour établir son égalité et sa parfaite ressemblance avec le Père?

Je vous en conjure, mes chers frères, ne confondons point la créature avec le Créateur, de peur que nous n'entendions dire aussi de nous-mêmes : « Ils ont rendu à la créature l'a- « doration et le culte souverain, au lieu de le « rendre au Créateur ». (Rom. i, 25.) En vain l'on dirait qu'il faut entendre ces paroles des cieux, elles interdisent absolument le culte de la créature, qui est proprement l'idolâtrie.

4. Ne nous exposons donc pas à une si grande malédiction. Le Fils de Dieu est venu au monde pour nous délivrer de ce culte. Il a pris la forme de serviteur pour nous délivrer de cet esclavage : c'est encore pour cela qu'il a bien voulu être déshonoré par d'infâmes crachats et de honteux soufflets, et souffrir une mort très-ignominieuse. Ne nous rendons pas inutiles toutes ces grâces et ces bienfaits, je vous en conjure, mes frères, et ne retournons pas à notre ancienne impiété, ou plutôt à une impiété plus grande et plus énorme : car il est d'une injustice extrême de rendre à la créature l'adoration et le culte souverain, et d'abaisser le Créateur jusqu'à la bassesse de la créature autant qu'il est en nous : car cela ne l'empêche pas certes de subsister tel qu'il est; « mais « pour vous », dit le Prophète, « vous êtes tou- « jours le même, et vos années ne passeront « point ». (Ps. ci, 28.) Glorifions-le donc comme nous l'avons appris de nos pères : glorifions-le par notre foi et par nos œuvres. Car la foi et la doctrine sont inutiles pour le salut, si la vie est corrompue.

C'est pourquoi, réglons-la sur la volonté de Dieu : écartons, chassons loin de nous toute action déshonnête, toute injustice, toute avarice : soyons comme des étrangers hors de leur pays et de leur maison, soyons très-indifférents pour les choses présentes. Si quelqu'un a de grandes richesses et de grands biens (I Cor. vii, 30, 31), qu'il en use comme un voyageur qui doit partir dans peu, soit qu'il le veuille, ou qu'il ne le veuille pas : si quelqu'un a reçu une injure, qu'il ne garde pas éternellement sa colère, ou plutôt qu'il ne l'écoute jamais : l'apôtre ne la souffre que pour un seul jour : « Que le soleil », dit-il, « ne se couche point « sur votre colère ». (Ephés. iv, 26.) Et cela est véritablement juste : il est à craindre que la colère, quelque courte qu'elle soit, ne nous porte à de fâcheux et de funestes excès, et même il est difficile de l'empêcher; mais si la nuit nous y surprend, tout devient plus difficile et plus dangereux, parce qu'alors le souvenir de l'injure allume un grand feu dans le cœur, et qu'agités de cruelles pensées, nous sommes un long temps à en garder l'amer souvenir. Saint Paul veut donc que nous prévenions et nous éteignions le mal avant que la nuit, que le temps du repos nous surprenne, et vienne attiser l'incendie.

La colère est une violente agitation plus vive et plus furieuse que la flamme même : voilà pourquoi il n'y a nul temps à perdre, et l'on ne peut user de trop de diligence pour prévenir le feu et empêcher que la flamme ne s'élève. En effet, cette passion cause une infinité de maux : elle renverse les maisons, elle rompt les anciennes amitiés; en peu de temps,

[1] Ces mots, c'est-à-dire : τὸν θεὸν, en parlant du Père, et θεὸν, en parlant du Fils.

et dans un moment, elle porte à des excès déplorables, et nous fait commettre les actions les plus tragiques : « Parce que », dit l'Ecriture, « l'émotion de la colère qu'il a dans le « cœur est sa ruine ». (Eccl. I, 28.)

Retenons donc cette bête avec le frein : retenons-la par la crainte du jugement futur ; c'est le mors le plus fort et le plus puissant de tous. Lorsqu'un ami vous aura offensé, ou qu'un des vôtres vous aura irrité, pensez à la multitude des péchés que vous avez commis contre Dieu, et considérez que si vous savez vous retenir et vous modérer, vous serez traité avec moins de rigueur au jour du jugement, car Jésus-Christ dit : « Remettez, il vous sera « remis » (Luc, VI, 37), et aussitôt vous serez guéri de votre maladie.

Mais je veux encore que vous examiniez si, lorsqu'il vous est arrivé de vous mettre en colère, vous ne vous êtes pas quelquefois retenu et si quelquefois aussi vous ne vous êtes pas laissé emporter : la comparaison que vous ferez de ces deux états vous aidera beaucoup à vous corriger. Dites-moi, je vous prie, quand est-ce que vous vous êtes applaudi vous-même? Est-ce lorsque la colère vous a surmonté, ou lorsque vous l'avez surmontée ? N'est-il pas vrai que lorsque nous y avons succombé, nous nous blâmons fortement nous-mêmes, nous rougissons, quoique personne ne nous fasse aucun reproche, et par nos paroles et nos actions nous donnons de grandes marques de repentir ; et que lorsqu'au contraire nous l'avons vaincue, nous nous réjouissons, nous tressaillons d'allégresse, comme venant de remporter une victoire ? Pour un homme en colère, la victoire ne consiste pas à rendre la pareille (ce qui est au contraire la pire défaite) ; elle consiste à souffrir courageusement le mal qu'on nous a fait, ou qu'on a dit de nous. En effet, l'avantage ne reste pas à celui qui a fait le mal, mais à celui qui l'a enduré.

Lors donc que vous vous mettez en colère, ne dites point : il faut que je rende la pareille, il faut que je me venge ; et à ceux qui vous exhortent à vous contenir, ne répondez pas : non, je ne souffrirai point qu'après s'être moqué de moi, il demeure impuni. Sachez qu'il ne se moquera véritablement de vous, que lorsqu'il vous verra user de vengeance ; mais s'il rit, s'il se moque de vous, quand vous vous tenez tranquille et en repos, il fait l'action d'un fou.

Pour vous, n'ambitionnez point pour votre victoire les éloges des insensés ; contentez-vous de ceux que les sages vous donneront : mais à quoi pensé-je de vous proposer un public infime, un public composé d'hommes ? Tournez-vous plutôt vers Dieu, c'est lui qui vous approuvera. Fort d'un tel suffrage, gardez-vous de rechercher la gloire que dispensent les hommes. Leurs éloges sont dictés souvent par la faveur ou par un esprit de rivalité, et encore leurs louanges ne sont-elles d'aucune utilité ; mais le suffrage de Dieu est impartial et souverainement utile à celui qui en est honoré ; ce sont donc là les louanges et la gloire que nous devons chercher.

5. Voulez-vous connaître quel mal c'est que la colère ? Arrêtez-vous sur la place, quand vous y verrez des gens se quereller : vous ne pourriez pas facilement découvrir sur vous-même toute la laideur de cette infirmité, votre raison étant alors ensevelie dans l'ivresse et dans les ténèbres ; mais lorsque vous ne serez point ému de cette passion, et que votre jugement ne sera point prévenu, alors regardez-vous et contemplez-vous vous-même dans les autres. Voyez cette foule de peuple qui s'amasse de tous côtés, ces hommes en colère qui étalent en public leur honteuse folie ; dès que la colère vient à bouillonner, à exciter le cœur, à l'exaspérer, le feu sort et des yeux et de la bouche ; le visage s'enfle, les mains s'agitent de mouvements désordonnés, les pieds trépignent ridiculement, prêts à frapper ceux qui cherchent à intervenir dans ces transports insensés ; l'homme en colère ressemble absolument à un fou : il ne diffère même pas de ces ânes sauvages qui ruent et qui mordent. L'homme irascible est incapable de se modérer.

Mais les acteurs de ces scènes ridicules, de retour ensuite dans leurs maisons, rentrant en eux-mêmes et réfléchissant sur ce qu'ils viennent de faire, sont tout à la fois saisis de douleur et de crainte : alors ils cherchent et repassent dans leurs esprits ceux qui ont été présents à leur querelle : et ces mêmes hommes qui, pareils à des fous, ne faisaient nulle attention à ceux qui les regardaient, se demandent ensuite, leur sang-froid une fois revenu, quels étaient les assistants. Etaient-ce des amis, des ennemis ? ils craignent également les uns et les autres : ceux-là pour leurs reproches, qui les feront rougir de honte et de con-

fusion ; ceux-ci pour la joie qu'ils auront de leur déshonneur et de leur ignominie.

S'il y a eu des coups donnés, des plaies, des blessures, la crainte est alors bien plus grande : on redoute qu'il n'arrive quelque chose de pis à ceux qu'on a frappés ou blessés ; on craint que la fièvre ne leur survienne et ne leur cause la mort, ou qu'une plaie difficile à guérir ne les mette en péril de la vie. A quoi bon, disent-ils, cette bataille, ce débat, ces injures ? Peste soit de ceci et de cela ! et ils maudissent ainsi tout ce qui a donné lieu à la querelle : il en est qui poussent la démence jusqu'à s'en prendre à la malignité des démons, à l'heure, au temps.

Mais ce n'est pas la mauvaise heure qui est cause de ce qu'ils ont fait : il n'y a point d'heure mauvaise ; les malins démons non plus ne sont pas les auteurs de ce qui s'est passé ; tout vient de la méchanceté de ceux qui ont cédé à la colère. Ce sont eux qui attirent les démons, et qui se font à eux-mêmes tout le mal. Mais, direz-vous, la bile s'émeut, le cœur s'enflamme, et se pique des outrages ? Je le sais, je l'ai éprouvé moi-même comme vous, c'est pour cela que j'admire ceux qui répriment cette méchante bête. Car, si nous voulons, nous pouvons chasser cette maladie. En effet, pourquoi, si des grands, si des princes nous outragent, ne cherchons-nous pas à nous venger ? N'est-ce pas parce que la crainte, qui n'est pas moins forte que la colère, intimide cette colère, et ne lui permet même pas d'éclater au dehors, mais qu'elle l'étouffe au dedans dès le commencement ? Pourquoi enfin, nos serviteurs, quand nous les chargeons de mille injures, le souffrent-ils sans dire un seul mot ? N'est-ce pas parce que cette même crainte les lie et les retient ? Mais vous, ne vous bornez point à songer à la crainte de Dieu : dites-vous que ce même Dieu qui vous prescrit le silence, est lui-même l'auteur de l'offense, et alors vous ne songerez plus à vous plaindre.

Dites à celui qui vous insulte : Que puis-je vous faire ? un autre retient ma langue et ma main : et cette parole deviendra pour vous et pour l'agresseur une raison de vous modérer. Mais nous souffrons les choses même les plus insupportables par considération, et par respect pour les hommes ; nous disons souvent à ceux qui nous insultent : c'est un autre, ce n'est point vous qui m'avez fait de la peine : et nous n'aurons pas les mêmes égards, le même respect pour Dieu ? Quel pardon pouvons-nous attendre ? Disons-nous à nous-mêmes : c'est Dieu qui nous frappe maintenant, c'est lui aussi qui lie nos mains, gardons-nous de regimber et de nous montrer moins obéissants à Dieu qu'aux hommes.

Vous tremblez à cette parole ? Tremblez donc aussi au moment d'agir. Dieu nous a commandé, si l'on nous donne des soufflets, non-seulement de les souffrir, mais encore de nous offrir à un pire traitement. (Matth. v, 39.) Et nous, nous nous défendons avec tant de force et de vigueur, que non-seulement nous ne voulons pas supporter le moindre mal, mais que nous faisons même tous nos efforts pour nous venger, que dis-je ? nous allons jusqu'à devenir nous-mêmes provocateurs, et nous nous jugeons vaincus, faute d'avoir rendu la pareille. Et ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus funeste pour nous, c'est que nous nous imaginons avoir remporté la victoire, lorsque nous avons subi la pire défaite et que nous sommes par terre ; c'est que nous croyons avoir triomphé du diable, lorsqu'il nous a porté mille coups et couverts de blessures.

C'est pourquoi, apprenons, je vous prie, en quoi consiste ici la victoire, et tâchons de la remporter ; souffrir, c'est être couronné. Si nous voulons donc que Dieu même nous proclame victorieux, gardons-nous de suivre les maximes en usage dans les luttes du monde ; mais observons la loi que Dieu a prescrite pour ces combats, qui consiste à souffrir courageusement et avec patience. Ainsi puissions-nous vaincre nos ennemis, et obtenir les biens de cette vie et de l'autre, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire, l'empire, l'honneur appartiennent au Père et au Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours, dans tous les siècles des siècles Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

TOUTES CHOSES ONT ÉTÉ FAITES PAR LUI, ET SANS LUI RIEN N'A ÉTÉ FAIT DE CE QUI A ÉTÉ FAIT. (VERSET 3, JUSQU'AU VERSET 6.)

—

ANALYSE.

1. Comment certains hérétiques altéraient le sens du 3e verset du 1er chapitre de l'Evangile selon saint Jean, par un changement de ponctuation.
2. Conséquences absurdes auxquelles conduit le sens admis par les héré iques. — Que le Saint-Esprit n'a pas été fait.
3. Le Fils de Dieu est égal à son Père. — Fécondité inépuisable du Créateur. — Dieu n'est pas un être composé.
4. Que les pécheurs ne diffèrent point des gens ivres et furieux. — Il faudrait mieux aller et se montrer nu dans les rues, que couvert et chargé de péchés.

1. Moïse commence l'histoire de l'Ancien Testament par ce qui est sensible à nos yeux, et en fait une description fort étendue. Il dit : « Au commencement Dieu a fait le ciel et la « terre » (Gen. I, 1) ; il ajoute : Il a fait la lumière, le firmament, les étoiles, et des animaux de toutes sortes d'espèces : car il serait trop long de nommer tout en particulier.

Mais notre évangéliste renferme tout en un seul mot : et ces choses, et toutes celles qui sont au-dessus d'elles. Et certes, c'est avec justice et avec raison : Premièrement, toutes ces choses sont connues des auditeurs ; et en second lieu, il se hâte d'entrer dans un sujet plus grand et plus élevé. Ainsi il commence sa narration, non par les ouvrages, ou par les créatures, mais par leur auteur et leur Créateur. C'est pourquoi Moïse, n'ayant entrepris de traiter que la moindre partie de la création, puisqu'il n'a point parlé des puissances invisibles, s'arrête uniquement à ce point : mais Jean, qui tout à coup veut s'élever jusqu'au Créateur, passe légèrement et en courant sur toutes ces choses, et renferme tout ce qu'a dit Moïse et ce qu'il a omis, dans ce peu de paroles : « Tout a été fait par lui ». Et de peur que vous ne croyiez qu'il n'a en vue que ce dont le législateur a déjà fait mention, il ajoute : « Rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans « lui », c'est-à-dire, rien de ce qui peut tomber sous les sens, ou de ce qui est invisible et purement intellectuel, n'a été fait que par la vertu, et par la puissance du Fils.

Nous ne mettrons pas un point après ces mots : « Rien n'a été fait », comme font les hérétiques, qui, voulant que le Saint-Esprit ait été créé, lisent ainsi : « Ce qui a été fait était vie « dans lui ». C'est rendre ces paroles inintelligibles. Car premièrement, il n'était pas à propos de parler du Saint-Esprit en cet endroit ; et en second lieu, si l'évangéliste avait voulu l'indiquer, pourquoi se serait-il expliqué si obscurément ? Où est la preuve que ce soit du Saint-Esprit qu'il ait dit ces paroles ? mais encore, selon leur manière même de ponctuer, nous trouverons que ce n'est pas le Saint-Esprit qui a été fait, mais que c'est le Fils qui s'est fait lui-même.

Soyez donc attentifs, afin de bien retenir le texte, et nous, lisons cependant le passage selon leur manière de le ponctuer ; l'absurdité qui en résulte sera plus visible et plus manifeste : « Ce qui a été fait était vie dans lui ». Sur quoi ils disent que le mot : « Vie » signifie le Saint Esprit. Mais il se rencontre ici, que la vie est aussi appelée lumière : car l'évangéliste ajoute : « Et la vie était la lumière des « hommes ». Donc, selon eux, saint Jean dit ici que le Saint-Esprit est la lumière des hommes : mais que diront-ils sur ce qui suit ? Saint Jean

ajoute encore : « Un homme a été envoyé de « Dieu, pour rendre témoignage à la lumière ». Il faut bien qu'ils répondent que cela est dit aussi du Saint-Esprit ; car celui-là même qu'il a nommé « Verbe » ci-dessus, il le qualifie « Dieu, vie et lumière » dans les paroles suivantes : « Ce Verbe, » dit-il, « était la vie », et cette même vie « était la lumière ». Si donc le Verbe était la vie, et si le Verbe qui est la vie, s'est fait chair, la vie s'est fait chair, c'est-à-dire le Verbe : « Et nous avons vu sa gloire, « comme du Fils unique du Père ».

Si ces hérétiques soutiennent donc qu'en cet endroit le Saint-Esprit est appelé la vie, voyez combien il s'ensuit d'absurdités : il résulte de là que c'est le Saint-Esprit qui s'est incarné, et non pas le Fils ; que le Saint-Esprit est le Fils unique. Et si cela n'est point ainsi, ou s'ils veulent éviter ces conséquences, ils tomberont dans de plus grandes extravagances, en lisant comme ils font. S'ils avouent que c'est du Fils qu'il est parlé en ce lieu et s'ils ne ponctuent pas et ne lisent pas comme nous, il faut nécessairement qu'ils disent que le Fils a été fait par lui-même. En effet, si le Verbe était la vie, si ce qui a été fait, était vie en lui : de cette façon de lire il s'ensuit que le Verbe a été fait en lui-même, et par lui-même. L'Evangile ajoute ensuite quelques lignes après : « Et nous avons vu sa gloire, sa gloire, » dis-je « comme du Fils unique du Père (14) ». Voilà comment de leur façon de lire, et de leur manière de s'expliquer, il résulte que le Saint-Esprit est le Fils unique ; car « selon « eux », c'est de l'Esprit-Saint qu'il est uniquement parlé, c'est à lui seul que se rapporte tout ce discours.

Ici, mes frères, ne voyez-vous pas dans quels précipices, et dans quelles absurdités on tombe, lorsqu'une fois on s'égare et l'on s'écarte de la vérité ? Quoi donc ? L'Esprit-Saint, direz-vous, n'est-il pas la lumière ? Oui, il est sûr qu'il est la lumière ; mais il n'est point fait mention de lui en cet endroit. Quoique Dieu soit Esprit, c'est-à-dire incorporel, il ne s'ensuit pourtant pas de là que toutes les fois qu'on dit esprit, ce soit de Dieu qu'on parle. Et pourquoi vous étonneriez-vous, si nous le disions du Père ? Du Paraclet, du Consolateur même, nous ne dirons pas que partout où l'on trouve le nom d'esprit, ce soit de l'Esprit Consolateur qu'on parle : quoique ce nom lui soit propre, et celui qui lui convient le plus, toutefois partout où on lit le nom d'esprit, il ne faut pas toujours l'entendre du Paraclet ; car Jésus-Christ aussi est appelé la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu. Mais partout où on nomme la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu, ce n'est pas toujours de lui qu'on parle. Il en est de même en ce lieu : quoique le Saint-Esprit illumine, ce n'est pas néanmoins de lui que parle maintenant l'évangéliste. Mais nous avons beau faire justice de ces absurdités : eux, dans leur extrême obstination à combattre la vérité, ne cessent point de dire : « Ce qui a été fait, était « vie en lui », c'est-à-dire, ce qui a été fait était vie.

Quoi donc ? le châtiment des Sodomites, le déluge, les tourments, et mille autres choses semblables, tout cela était vie ? Mais, disent-ils, nous parlons de la création. Certes, ces choses appartiennent à la création. Mais pour combattre plus fortement encore leurs sentiments, interrogeons-les : dites-nous donc, le bois est-il vie ? Les pierres, ces êtres inanimés et sans mouvement, sont-ils vie ? l'homme lui-même est-il absolument vie ? Qui pourrait le prétendre ? L'homme n'est point la vie, mais capable de vie.

2. Considérez encore ici leurs absurdités, car nous les suivrons pas à pas, pour mettre leur folie dans un plus grand jour ; tant nous sommes sûrs qu'ils n'allèguent rien qui puisse convenir au Saint-Esprit ! En effet, forcés dans leurs retranchements, et contraints d'abandonner leurs premières opinions, ils appliquent aux hommes ce qu'ils croyaient auparavant pouvoir dignement attribuer à l'Esprit-Saint ; mais examinons maintenant leur leçon dans ce nouveau sens.

La créature est à présent appelée vie, elle est donc aussi la lumière : et Jean est venu pour lui rendre témoignage. Pourquoi donc n'est-il pas lui-même la lumière ? L'Ecriture dit : « Il « n'était pas la lumière » ; cependant il était du nombre des créatures : comment n'est-il donc pas la lumière ? Et comment expliquer : « Il était dans le monde, et le monde a été fait « par lui ?» La créature était dans la créature, et la créature a été faite par la créature : comment le monde ne l'a-t-il point connu ? Est-ce que la créature n'a point connu la créature ? « Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le « pouvoir d'être faits enfants de Dieu ». Mais en voilà assez pour faire rire tout le monde de leurs impertinences ; ce sera maintenant à vous

à combattre leurs monstrueuses opinions. Je vous les abandonne, de peur qu'il ne semble que nous n'avons rien dit jusqu'à présent que pour rire et nous moquer d'eux, et que nous perdons le temps.

En effet, si ces paroles ne sont point dites du Saint-Esprit, comme nous l'avons déjà démontré, ni de la créature, et si néanmoins ils soutiennent et défendent leur même leçon, il s'ensuivra, comme nous l'avons fait voir, la plus grande de toutes les absurdités, savoir : que le Fils a été fait par lui-même. Car si le Fils est la vraie lumière, et si cette lumière était la vie, et si la vie a été faite en lui, il s'ensuit nécessairement de leur leçon, que le Fils a été fait par lui-même ; c'est pourquoi laissons leur manière de ponctuer, rejetons-la, et venons à celle qui est juste, et à la bonne interprétation. Quelle est-elle ? elle consiste à terminer le sens de ces paroles : « Ce qui a été « fait ». Et de commencer ensuite par celles-ci : « Dans lui était la vie », par où l'évangéliste veut nous faire entendre que « rien de « ce qui a été fait, n'a été fait sans lui ». Si quelque chose a été faite, dit-il, elle n'a point été faite sans lui.

Ne voyez-vous pas, mes frères, qu'au moyen de cette courte addition, saint Jean a dissipé tous les doutes et toutes les absurdités qui pouvaient naître ? Car par ces mots : « Rien n'a « été fait sans lui », et par cette courte addition : « De ce qui a été fait », il comprend et renferme ensemble tous les êtres intellectuels, et met à part le Saint-Esprit. Comme il avait dit : « Toutes choses ont été faites par lui, et « rien n'a été fait sans lui » ; cette addition était nécessaire, de peur que quelqu'un n'alléguât : mais si toutes choses ont été faites par lui, le Saint-Esprit a donc été fait par lui. C'est des choses qui ont été faites, dit-il, que je dis qu'elles ont été faites par lui : ces choses fussent-elles invisibles, incorporelles, célestes. Voilà pourquoi je n'ai pas dit simplement toutes choses ; mais j'ai dit : si quelque chose a été faite, c'est-à-dire, ce qui a été fait. Or l'Esprit n'a pas été fait.

Vous voyez combien cette doctrine est exacte. L'évangéliste a rappelé la création des choses sensibles, dont Moïse nous avait auparavant instruits ; ensuite nous voyant suffisamment éclairés là-dessus, il a élevé nos esprits à des choses plus sublimes, c'est-à-dire, à ce qui est incorporel et invisible, et il a séparé le Saint-Esprit de toutes les créatures ; c'est ainsi, c'est en ce sens que saint Paul, inspiré de la même grâce, disait : « Car tout a été créé par lui ». (Col. I, 16.) Je vous prie d'observer ici la même exactitude ; car le même esprit mouvait aussi cette âme. De crainte que quelqu'un ne retranchât de la création aucune des choses qui ont été faites, à cause qu'elles étaient invisibles, ou qu'il n'y joignît le Paraclet, le saint apôtre passe sur les choses sensibles, qui étaient connues de tout le monde, et fait la description des choses célestes en ces termes : « Soit les « Trônes, soit les Dominations, soit les Princi- « pautés, soit les Puissances ». (Col. I, 16.) Par ce mot : « soit » chaque fois répété, il ne nous fait entendre que ceci : « Tout ce qui a été fait « par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été « fait sans lui ».

Que si vous croyez que ce mot : « Par », marque quelque chose de moins, « comme un « simple ministère », écoutez ce que dit le Prophète : « Vous avez, Seigneur, dès le commen- « cement fondé la terre, et les cieux sont les « ouvrages de vos mains ». (Ps. CI, 26.) Ce qui est dit du Père, comme Créateur, l'évangéliste le dit ici du Fils : il ne l'aurait point dit s'il ne le regardait pas comme Créateur, mais bien comme simple ministre. Que s'il est dit : « Par lui », ce n'est qu'afin qu'on ne croie pas que le Fils n'est point engendré. Mais pour avoir un témoignage bien sûr que, quant à la dignité de créateur le Fils n'a rien de moins que le Père, écoutez en quels termes il parle de lui-même : « Comme le Père », dit-il, « ressuscite les morts et leur rend la « vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui « plaît ». (Jean, V, 21.) Si c'est du Fils qu'il est dit dans l'Ancien Testament : « Vous avez, « Seigneur, dès le commencement fondé la « terre », sa dignité de Créateur est visible et manifeste ; mais si vous dites que le prophète a parlé du Père en cet endroit, et que saint Paul a attribué au Fils ce qui était dit du Père, il s'ensuit pourtant toujours la même chose. L'apôtre ne se serait pas porté à attribuer aussi la création au Fils, s'il n'avait été tout à fait certain que le Fils est égal au Père en dignité et en puissance. Il y aurait eu en effet une extrême témérité d'attribuer à celui qui est moindre et inférieur, un pouvoir propre à l'incomparable nature du Tout-Puissant.

3. Mais le Fils n'est ni moindre que le Père, ni inférieur à lui en essence, en sub-

stance ; c'est pourquoi saint Paul n'a pas seulement osé lui attribuer cette dignité, mais encore d'autres semblables. Car ce mot : « Duquel », que vous n'attribuez qu'à la dignité du Père seul, il l'applique également au Fils dans ces paroles : « Duquel », dit-il, « tout le « corps » de l'Eglise « recevant l'influence par « les vaisseaux qui en joignent et lient toutes « les parties, s'entretient et s'augmente par « l'accroissement que Dieu lui donne ». (Col. II, 19.) Ce n'est pas tout, il vous ferme encore mieux la bouche d'une autre façon, en disant du Père : « Par qui », expression qui, selon vous, implique infériorité : « Car », dit-il, « Dieu par qui vous avez été appelés à la société « de son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, est « fidèle et véritable ». (I Cor. I, 9.) Et encore : « Par sa volonté » ; et ailleurs : « Tout est de lui, « tout est par lui, et tout est en lui ». (Rom. XI, 36.)

Enfin ce terme : « Duquel » est attribué non-seulement au Fils, mais aussi au Saint-Esprit, puisque l'ange disait à Joseph : « Ne craignez « point de prendre avec vous Marie votre « femme ; car ce qui est né dans elle, est du « Saint-Esprit ». (Matth. I, 20.) Et de même ce mot : « En qui », qui est propre au Saint-Esprit, le prophète ne fait point de difficulté de l'attribuer à Dieu « le Père », lorqu'il dit : « En Dieu[1] nous ferons des actions de vertu ». Et saint Paul dit : « Dans ses prières, si EN LA « VOLONTÉ DE DIEU[2], je dois trouver enfin une « voie favorable pour aller vers vous » (Rom. I, 10) ; il le dit aussi de Jésus-Christ : « En Jésus-Christ ». Et certes, ces paroles et ces expressions : « En qui, duquel, par qui », etc., se trouvent souvent dans l'Ecriture indifféremment appliquées et attribuées aux trois personnes de la sainte Trinité ; ce qui ne serait point, et n'arriverait pas, si leur substance n'était la même et égale en tout.

Mais de peur que vous ne croyiez que ces paroles : « Tout a été fait par lui », doivent à présent s'entendre des prodiges et des miracles (car les autres évangélistes en ont fait mention), saint Jean ajoute ensuite : « Il était dans « le monde, et le monde a été fait par lui », mais non le Saint-Esprit, qui n'est pas au nombre des créatures, et qui est au contraire au-dessus de toutes les choses créées.

Passons à l'explication du reste du chapitre. Saint Jean, après avoir dit, parlant de la création : « Toutes choses ont été faites par lui, et « rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui », fait aussi mention de la Providence par ces paroles : « Dans lui était la vie ». Car, de peur que quelque incrédule ne doutât que tant et de si grandes choses eussent été faites par lui, il a ajouté : « Dans lui était la vie ». Or, de même qu'on ne peut diminuer une source qui jette des abîmes d'eaux et les répand par torrents, quelque quantité qu'on en puise ; ainsi faut-il penser du Fils unique : la puissance qu'il a de créer est inépuisable : quelques productions que vous puissiez lui attribuer, elle n'est en rien diminuée.

Mais plutôt servons-nous d'un exemple plus propre et plus convenable, comme de celui de la lumière, dont le saint évangéliste parle ensuite en disant : « Et la vie était la lumière ». Comme donc la lumière, quelques milliers d'hommes qu'elle éclaire, ne perd rien de sa splendeur : ainsi et de même, Dieu, et avant et après avoir créé ses ouvrages, et les avoir produits au dehors, demeure également entier, et ne souffre ni diminution, ni altération, quel que soit le nombre de ses œuvres. Fallût-il même créer encore mille mondes semblables à celui-ci : en fallût-il produire un nombre infini, il suffirait à toutes ces choses, et non-seulement pour les créer, mais aussi pour les faire subsister après les avoir créées. Car ici le nom de vie ne marque pas seulement la puissance qu'il a de créer, mais encore cette providence par laquelle il conserve les choses qu'il a créées. Bien plus, par ce nom saint Jean jette dans nous les fondements de la doctrine de la résurrection, et le principe de cette révélation ineffable. Car la vie venant à nous, l'empire de la mort est détruit ; la lumière nous illuminant, les ténèbres sont dissipées ; la vie demeure pour toujours dans nous, et la mort ne peut avoir de domination sur elle.

Ainsi tout ce qui est dit du Père serait également bien dit du Fils : « C'est en lui que nous avons « la vie, le mouvement et l'être ». (Act. XVII, 28.) Saint Paul le déclare aussi par ces paroles : « Tout a été créé par lui, et toutes choses sub-« sistent en lui ». (Col. I, 16, 17.) Voilà pourquoi il est appelé et la racine et le fondement.

Donc quand vous entendez dire du Fils :

[1] « En Dieu » : Il serait mieux de dire : « Avec Dieu » ; mais l'application qu'en fait le saint Docteur demande que je traduise comme je fais.

[2] « Si en la volonté de Dieu » : je suis forcé de traduire de même pour me conformer au sens ; on dira mieux : « je demande continuellement à Dieu dans mes prières, que si c'est sa volonté, il m'ouvre enfin quelque voie favorable pour aller vers vous ».

« Dans lui était la vie », ne pensez pas qu'il soit un être composé. Car le Fils dit ensuite du Père : « Comme le Père a la vie en lui-même, « il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-« même » (Jean, v, 10); et comme vous ne direz pas pour cela que le Père soit un être composé, ne le dites pas non plus du Fils, puisque l'Ecriture dit aussi ailleurs : « Dieu est la « lumière même » (I Jean, i, 5); et encore : « Dieu habite une lumière inaccessible ». (I Tim. vi, 16.) Elle ne s'énonce point en ces termes pour nous faire penser qu'il y ait en Dieu de la composition, mais afin que nous nous élevions peu à peu au comble de la doctrine.

Comme effectivement le petit peuple et les faibles auraient peine à comprendre de quelle manière la vie subsiste en lui, c'est aussi pour cette raison qu'elle dit premièrement ce qu'il y a de plus simple et de plus bas, et, de ce premier degré d'instruction, nous élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime. Car Celui qui a dit : « Il a donné au Fils d'avoir la vie », est le même que Celui qui dit : « Je suis la vie », et encore : « Je suis la lumière ». Mais quelle est, je vous prie, cette lumière? Elle n'est point sensible, mais elle est spirituelle, et c'est elle qui illumine l'âme. Jésus-Christ devait dire : « Personne ne peut venir à moi si mon Père « ne l'attire ». (Jean, vi, 44.) Voilà pourquoi l'évangéliste nous prévient, et dit : « C'est lui « qui illumine » ; il le dit aussi afin que si vous entendez dire quelque chose de semblable du Père, vous sachiez et vous confessiez que cela n'est pas uniquement propre au Père, mais encore au Fils, car Jésus-Christ dit : « Tout « ce qui est à mon Père est à moi ». (Jean, xvi, 15.)

L'évangéliste nous a donc premièrement enseigné que toutes choses ont été créées : il nous a fait connaître ensuite par un seul mot les biens spirituels que nous a apportés le Fils lorsqu'il est venu au monde, en disant : « Et « la vie était la lumière des hommes ». Il n'a point dit : Il était la lumière des Juifs, mais de tous les hommes. Car ce ne sont pas seulement les Juifs, mais encore les gentils, qui sont parvenus à la connaissance de cette lumière : cette lumière était commune à tous, exposée aux yeux de tous les hommes.

Mais pourquoi n'a-t-il pas ajouté les anges, et n'a-t-il nommé que les hommes ? C'est parce qu'il parle maintenant de la nature humaine, et que c'est aux hommes qu'il s'apprête à annoncer la bonne nouvelle.

« Et la lumière luit dans les ténèbres (5) ». Saint Jean appelle « ténèbres », la mort et l'erreur. Car la lumière sensible[1] ne luit pas dans les ténèbres, mais à l'écart et à part des ténèbres : au contraire, la lumière de la prédication a brillé au milieu même de l'erreur qui régnait sur le monde, et l'a dissipée : et Jésus-Christ, attaquant lui-même la mort par sa mort, l'a si bien vaincue, qu'il a tiré et délivré de son empire ceux qu'elle retenait déjà dans ses liens[2] : comme donc ni la mort, ni l'erreur, n'ont pu surmonter, ni vaincre cette lumière, et qu'au contraire elle illumine tout, et brille par sa propre vertu ; voilà pourquoi l'évangéliste dit : « Et les ténèbres « ne l'ont point comprise ». Car cette lumière est invincible, et elle n'habite pas volontiers dans les âmes qui ne veulent point être illuminées.

4. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si cette lumière n'illumine pas tous les hommes : Dieu ne nous attire point à lui par force ou par violence, mais librement et selon la disposition de notre volonté. Ne fermez point la porte à cette lumière, et vous jouirez de toutes sortes de félicités. La foi l'attire à nous, cette lumière, et quand elle est venue, elle illumine infiniment celui qui la reçoit : si votre vie est pure et sainte, elle demeurera toujours en vous. Car Jésus-Christ dit : « Si quelqu'un m'aime, « il gardera mes commandements, et nous « viendrons à lui mon Père et moi, et nous « ferons en lui notre demeure ». (Jean, iv, 23.) Comme on ne peut pas bien jouir de la lumière du soleil, si l'on n'ouvre les yeux, de même, on ne participe pas pleinement à cette resplendissante lumière, si l'on n'ouvre les yeux de l'âme, et si on ne les met en état de la recevoir de toutes parts : mais comment le peut-on ? c'est en se purifiant de tous ses vices.

Le péché n'est que ténèbres, il est couvert de nuages épais, et cela paraît visiblement, puisque c'est inconsidérément et sans témoins qu'on le commet : car, « quiconque fait le mal « hait la lumière, et ne s'approche pas de la « lumière ». (Jean, iii, 20.) Et : « La pudeur

[1] La lumière sensible, c'est-à-dire le soleil.

[2] Le saint Docteur ne ferait-il pas ici allusion à ces paroles de saint Pierre : « Jésus-Christ étant mort en sa chair, mais étant ressuscité par l'Esprit, par lequel aussi il alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison ? » (I Pierre, iii, 28, 29.)

« ne permet pas seulement de dire ce que ces « personnes font en secret ». (Ephés. v, 12.) De même que dans les ténèbres nous ne connaissons ni l'ami ni l'ennemi, et ne discernons pas les objets, ainsi dans le péché nous ne voyons rien : l'avare ne distingue pas l'ami de l'ennemi ; l'envieux voit d'un œil d'inimitié l'homme qui lui est le plus dévoué ; celui qui tend des piéges déclare la guerre à tout le monde. En un mot, quiconque est asservi au péché ne diffère point des gens ivres et furieux et cesse de discerner les choses. Comme dans la nuit, faute de lumière pour distinguer les objets : le bois, le plomb, le fer, l'argent, l'or, les pierres précieuses, tout paraît semblable à nos yeux ; de même celui qui vit dans l'impureté ne connaît point l'excellence de la sagesse ni la beauté de la philosophie. En effet, dans les ténèbres, comme je l'ai déjà dit, les pierres précieuses ne montrent pas leur propre beauté ; et cela ne provient point de leur nature, mais de l'ignorance de ceux qui les regardent.

Mais ce n'est point là le seul malheur qui accable celui qui vit dans le péché : il est dans une crainte perpétuelle, et de même que ceux qui se trouvent en chemin dans une nuit obscure, où la lune ne brille point, tremblent toujours, quoiqu'il n'y ait là personne pour causer leurs alarmes ; ainsi les pécheurs sont dans une méfiance continuelle, quand bien même personne ne leur ferait de reproches. Mais les remords de leur conscience font que tout les effraie, tout leur est suspect, que tout est plein pour eux de crainte et de terreur, et qu'ils ne voient rien qui ne les inquiète.

Fuyons donc une vie si tourmentée, car après ces inquiétudes la mort viendra, et une mort éternelle, où les supplices n'auront point de fin. Mais en ce monde même, ces pécheurs, qui s'imaginent des choses sans réalité, ne diffèrent point des fous ; ils se croient riches, et ils ne le sont pas ; il leur semble qu'ils vivent dans les plaisirs et dans les délices, et ils n'ont ni délices ni plaisirs, et ils ne reconnaissent et ne sentent comme il faut combien leurs idées sont fausses et trompeuses qu'après s'être guéris de leur démence, avoir secoué leur léthargie. Voilà pourquoi saint Paul veut que nous soyions tous sobres et vigilants, et Jesus-Christ nous le commande aussi. Celui qui est sobre et qui veille, si le péché le surprend, aussitôt il le chasse ; mais l'insensé ou celui qui dort ne sait pas comment le péché s'empare de lui. Ne nous endormons donc point, car la nuit est passée, nous sommes dans le jour. « Mar- « chons donc avec bienséance et avec honnê- « teté, comme » marchant « durant le jour ». (Rom. xiii, 13.)

En effet, rien n'est plus laid, rien n'est plus honteux que le péché. Ce serait un moindre mal, à le prendre du côté de la honte et de la laideur, d'aller nu dans les rues, que couvert et chargé de péchés et de crimes. D'aller nu, ce ne serait pas un si grand crime, puisque souvent l'indigence en est la cause ; mais il n'est rien de si infâme ni de si méprisable que le pécheur.

Représentons-nous ces voleurs qu'on traîne devant les juges pour leurs rapines et leurs spoliations : voyons combien leurs insolences, leurs friponneries et leurs violences les rendent hideux, ridicules et méprisables. Oh que nous sommes misérables et malheureux ! Nous qui ne voulons pas souffrir sur nous un manteau mal arrangé ou à l'envers, et qui, si nous le voyons ainsi sur un autre, y portons aussitôt la main pour l'ajuster : si notre prochain et nous, nous marchons de travers dans la voie des commandements de Dieu, nous ne nous en apercevons point du tout. Qu'est-il, je vous prie, de plus vilain et de plus infâme qu'un homme qui entre chez une prostituée ? Qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus risible qu'un homme violent, qu'un médisant, qu'un envieux ? Comment peut-il se faire qu'on ne regarde pas ces choses comme aussi honteuses que d'aller nu dans les rues ? C'est seulement parce qu'on s'est accoutumé à ces sortes de vices ; car on n'a jamais vu personne marcher nu dans les rues volontairement : mais la coutume fait que l'on pèche hardiment.

Certes, si quelqu'un entrait dans la société des anges, où il ne s'est jamais rien passé de semblable, il connaîtrait bientôt combien ces sortes d'actions sont honteuses et ridicules. Mais pourquoi nommé-je la société des anges ? Aujourd'hui même, et parmi nous, si quelqu'un ose introduire une femme de mauvaise vie dans le palais de l'empereur, ou s'y enivrer, ou y commettre quelqu'autre action honteuse, il en est puni du dernier supplice. Que s'il n'est pas permis de rien faire de semblable dans le palais du prince, à plus forte raison, commettre de pareilles actions quelque part que ce soit, quand le Roi de l'univers est pré-

sent partout et voit tout, c'est encourir les derniers supplices.

C'est pourquoi, je vous en conjure, mes chers frères, vivons en ce monde dans une grande paix, et travaillons à nous rendre purs et irréprochables : nous avons un Roi qui a continuellement les yeux attentifs sur tout ce que nous faisons. Afin donc que cette lumière nous illumine toujours, attirons ses rayons sur nous. De cette sorte nous jouirons et des biens présents et des biens futurs, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

UN HOMME A ÉTÉ ENVOYÉ DE DIEU, QUI S'APPELAIT JEAN. (JUSQU'AU VERSET 9.)

ANALYSE.

1. De quelle manière Jésus-Christ reçoit témoignage de saint Jean. — La saine doctrine ne sert de rien sans les bonnes œuvres.

1. L'évangéliste, après avoir dit dans son exorde ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire à connaître du Verbe-Dieu, suivant l'ordre et la suite de son sujet, nous va maintenant parler du précurseur qui devait annoncer le Verbe, et qui s'appelait Jean comme lui. Pour vous, lorsque vous entendez que Jean est un homme qui a été envoyé de Dieu, cessez de croire qu'il y ait eu rien d'humain dans ses paroles ; ce n'est point sa doctrine qu'il nous a enseignée, mais celle de Celui qui l'envoya. Voilà pourquoi il est appelé ange : or, le devoir d'un ange ou d'un ambassadeur est de se borner à répéter ce qu'on lui a dit. Ce mot : « il a été » ne signifie pas ici le passage du non-être à l'être, ou à l'existence, mais la mission même. Cette parole : « il a été envoyé de « Dieu » ne signifie autre chose sinon qu'il était ambassadeur de Dieu.

Comment donc les hérétiques peuvent-ils soutenir que le passage qui dit : « Qui ayant « la forme et la nature de Dieu » (Philip. II, 6), ne prouve pas que le Fils est égal au Père, pour cela seul que le mot θεοῦς « de Dieu », n'est pas précédé de l'article τοῦ ? Car voici encore un endroit[1] sans article. Diront-ils que ce n'est pas du Père qu'il y est parlé ? mais que répondront-ils encore sur ces paroles du prophète : « J'envoie devant vous mon ange qui « vous préparera la voie ? » (Mal. III, 1 ; Matth. XI, 10.) Ces paroles : « moi » et « vous » signifient deux personnes.

« Il vint pour servir de témoin, pour rendre « témoignage à la lumière (7) ». Quoi ! dira peut-être quelqu'un, le serviteur rend témoignage à son Maître ? mais lorsque vous verrez le Maître, non-seulement recevoir le témoignage de son serviteur, mais encore venir à lui, et se faire baptiser par lui avec les Juifs, ne serez-vous donc pas dans un plus grand étonnement et dans un plus grand doute ? Mais il ne faut pas vous étonner, ou vous troubler ; vous devez plutôt admirer l'ineffable bonté de ce Maître. Que si quelqu'un demeure saisi de vertige et de trouble, Jésus-Christ lui dira ce qu'il répondit à Jean : « Laissez-moi faire pour cette

[1] On voit bien que le saint Docteur parle du verset qu'il explique : « Un homme a été envoyé de Dieu », où dans le texte le mot θεοῦ n'est point précédé de l'article τοῦ, quoiqu'il soit visible que c'est de Dieu le Père que parle l'évangéliste.

« heure, car c'est ainsi qu'il faut que nous ac- « complissions toute justice ». (Matth. III, 15.) Et si son étonnement redouble, il lui répétera ce qu'il a dit aux Juifs : « Pour moi, ce n'est « pas d'un homme que je reçois le témoi- « gnage ». (Jean, v, 34.)

S'il n'a donc pas besoin de ce témoignage, pourquoi Jean est-il envoyé de Dieu? ce n'est pas pour le besoin qu'avait le Verbe de ce témoignage, ce serait une extrême impiété de le dire : mais enfin, pourquoi? Jean nous l'apprend lui-même, lorsqu'il dit : « Afin que tous « crussent par lui » ; mais comme Jésus-Christ après avoir dit, parlant de Jean : « Il y en a « un autre qui rend témoignage de moi : Et je « sais que le témoignage qu'il en rend est vé- « ritable », dit maintenant : « Pour moi, ce « n'est pas d'un homme que je reçois le té- « moignage », il pouvait sembler aux fous et aux insensés, qu'il se contredisait lui-même par ces dernières paroles; aussi l'explication arrive-t-elle tout de suite : « Mais », dit-il, « je « dis ceci afin que vous soyez sauvés ». (Jean, v, 34.) C'est comme s'il disait : Je suis Dieu, et le vrai Fils de Dieu, émané de cette immortelle et bienheureuse substance : je n'ai besoin du témoignage de personne. Car, quand personne ne voudrait me rendre témoignage, je ne serais pas pour cela diminué dans ma nature. Jaloux du salut du monde, je me suis abaissé et humilié jusqu'à vouloir bien charger un homme de me rendre témoignage. En effet, les Juifs, sur une conduite si proportionnée à leur faiblesse et à leur grossièreté, devaient plus facilement se porter à croire en lui.

Comme le Verbe s'est donc revêtu de notre chair, de peur que, venant à nous dans sa majesté et dans tout l'éclat de sa divinité, il ne nous perdît tous ; il a de même envoyé devant lui un homme pour lui servir de précurseur, afin que les hommes d'alors, entendant une voix de même nature que la leur, s'en approchassent plus facilement. Mais, qu'il n'avait pas besoin de ce témoignage, la preuve en est visible : il n'avait qu'à se montrer dans sa substance toute pure, pour frapper tous les hommes de crainte et de terreur : il ne l'a point fait, comme je viens de dire, parce qu'ils auraient tous péri, nul ne pouvant soutenir la force et la splendeur de cette lumière inaccessible. C'est aussi pour cette raison qu'il s'est revêtu de la chair, et il a donné la charge à un de nos compagnons de rendre témoignage de lui, parce qu'il a tout fait pour le salut des hommes, et qu'il n'a pas seulement eu égard à sa dignité, mais encore à la faiblesse des hommes et à leur intérêt.

Jésus-Christ nous le déclare lui-même par ces paroles : « Je dis ceci afin que vous soyez « sauvés ». (Jean, v, 34.) L'évangéliste, qui parle conformément à ce que dit le Seigneur, nous en avertit aussi. Car, après avoir dit : « Il vint pour rendre témoignage à la lu- « mière », il a ajouté : « Afin que tous crus- « sent par lui ». C'est à peu près comme s'il disait : Ne croyez pas que Jean-Baptiste soit venu rendre témoignage pour donner plus de force et d'autorité à la parole du Seigneur, et la rendre plus croyable : ce n'est point pour cela qu'il est venu, mais afin que ses concitoyens crussent par lui.

Ce qui suit démontre évidemment que c'est pour prévenir ce soupçon qu'il a dit ces choses, car il ajoute : « Il n'était pas la lumière » : paroles qui deviendraient inutiles, et seraient plutôt une simple répétition qu'une explication de sa doctrine, si l'évangéliste, en les ajoutant, n'eût pas voulu nous prémunir contre ce soupçon. Ayant dit : « Il vint pour rendre té- « moignage à la lumière », pourquoi dit-il encore : « Il n'était pas la lumière » ? Ce n'est pas en vain ni sans raison, mais c'est parce que souvent parmi nous, celui qui rend témoignage, est plus grand et plus considéré que celui à qui il rend ce témoignage ; et que souvent il paraît aussi plus digne de foi. Voilà pourquoi, de peur qu'on eût lieu d'avoir ce sentiment de Jean, l'évangéliste détruit dès le commencement tout ce mauvais soupçon, et après l'avoir complétement extirpé, il fait connaître quel est celui qui rend témoignage, et quel est celui de qui le témoignage est rendu, et l'extrême différence qu'il y a entre l'un et l'autre. Après l'avoir fait, et avoir montré l'incomparable excellence de celui à qui Jean rend témoignage, il poursuit son discours avec sécurité ; une fois qu'il a fait exacte justice de toutes les absurdes pensées qui pouvaient venir dans l'esprit des gens sans intelligence, il sème et répand ensuite facilement et sans obstacle la doctrine du salut.

C'est pourquoi, mes chers frères, prions maintenant le Seigneur qui nous a révélé de si grandes choses, et qui nous a donné une si pure doctrine, de nous faire la grâce de me-

ner, en outre, une vie pure et toute sainte. Car la saine doctrine n'apporte aucune utilité sans les bonnes œuvres. Quand nous posséderions la foi la plus pure, et une parfaite intelligence des saintes Ecritures, si la sainteté de nos mœurs et de notre vie ne nous soutient et nous protége, rien n'empêchera que nous ne soyions jetés au feu de l'enfer, et éternellement brûlés dans cette flamme qui ne s'éteindra point. De même que ceux qui auront fait de bonnes œuvres ressusciteront pour la vie éternelle, ainsi ceux qui n'auront pas craint d'en faire de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés à un supplice éternel, et qui ne finira jamais.

Appliquons donc tous nos soins à ne pas perdre par nos mauvaises œuvres le profit de la vraie foi, et à nous signaler en outre par nos actions (Tit. II, 12), afin que nous puissions nous présenter à Jésus-Christ avec confiance. Rien ne peut égaler un si grand bonheur. Veuille le Ciel qu'ayant bien profité de cette instruction, nous n'ayons tous en vue que la gloire de Dieu, à qui soit-elle rendue, et au Fils unique, et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

CELUI-LA ÉTAIT LA VRAIE LUMIÈRE, QUI ILLUMINE TOUT HOMME VENANT EN CE MONDE. (VERSET 9.)

—

ANALYSE.

1. Il ne faut point chercher à comprendre ce qu'il y a d'incompréhensible en Dieu.
2. Vraie folie, vraie connaissance du Père et du Fils. — Folie et insensée doctrine des Sabelliens et des Marcelliens. — Contre les Anoméens. — Comment on obtient le pardon des péchés, et on les efface.

1. Si c'est par petites portions, mes très-chers enfants, que nous vous nourrissons du pain des saintes Ecritures, si nous ne vous le donnons pas tout à la fois, c'est afin que vous gardiez facilement chacun des morceaux que nous vous servons. Celui qui, construisant un édifice, met et entasse les pierres les unes sur les autres, avant que les premières qu'il a posées, soient jointes et liées ensemble, ne bâtit pas solidement; et les murs qu'il élève tomberont bientôt en ruines : celui au contraire qui attend que la chaux ait lié et consolidé les pierres, pour en joindre d'autres peu à peu, bâtit une maison stable, solide et qui dure longtemps. Nous imitons ces excellents architectes, et bâtissons de la même manière l'édifice du salut de vos âmes : autrement, nous craindrions que les dernières instructions n'effaçassent entièrement les premières de votre mémoire, puisque l'esprit ne peut tout à la fois tout comprendre et tout retenir.

Que vient-on donc de vous lire aujourd'hui ? ces paroles : « Celui-là était la lumière qui il- « lumine tout homme venant en ce monde » : l'évangéliste qui, parlant ci-dessus de Jean, disait qu'il était venu « pour rendre témoi- « gnage de la lumière », et qu'il était maintenant envoyé pour remplir ce ministère, élève tout à coup nos esprits, et nous fait monter jusqu'à cette existence, qui ne connaît point de commencement, et qui n'aura point de fin, de peur que ce qu'il avait dit de Jean, et que le subit et nouvel avènement d'un précurseur, qui venait pour rendre témoignage, ne donnât lieu à de mauvais soupçons touchant Celui à qui il devait rendre témoignage.

Et comment, direz-vous, cette existence peut-elle n'avoir ni commencement ni fin ;

puisque c'est du Fils qu'il est ici parlé? mais c'est d'un Dieu que nous parlons, et vous dites : comment cela se peut-il? Et vous ne craignez pas, ou plutôt vous n'avez pas horreur de faire une pareille demande? mais si quelqu'un vous demande comment les âmes et les corps jouiront un jour d'une vie immortelle, vous vous mettez à rire, parce que, direz-vous, il n'est pas de l'esprit humain de raisonner en ces matières, mais seulement de croire : ni d'examiner curieusement la parole, mais de tenir pour une démonstration suffisante la toute-puissance de celui qui parle : et si nous vous disons que Celui qui a créé les âmes et les corps, et qui est sans comparaison au-dessus de toutes les créatures, n'a point de commencement, vous oserez nous demander comment cela se peut? Est-ce le fait d'une âme rassise, d'un esprit droit?

Vous avez entendu cette parole : « Celui-« là était la vraie lumière ». Pourquoi tant de vains et d'inutiles efforts pour comprendre par la seule raison une vie qui n'a point de fin? Pourquoi chercher à connaître ce qui ne peut être connu? Pourquoi sonder ce qui est incompréhensible? Pourquoi soumettre à un examen ce qui échappe à tout examen? Cherchez à remonter à l'origine des rayons du soleil, vous ne la trouverez point, et toutefois vous ne serez ni fâché, ni chagrin de votre incapacité. Pourquoi donc seriez-vous téméraires et inconsidérés dans de plus grandes choses?

Jean, cet enfant du tonnerre, ce héraut spirituel, au moment où l'Esprit-Saint lui a fait entendre cette parole : « Il était », s'est tu et n'a point cherché à approfondir davantage : et vous qui n'avez pas reçu de si grandes grâces, vous qui ne parlez que suivant les faibles lumières de votre raison, vous voulez en savoir plus que lui? Voilà pourquoi vous n'atteindrez jamais au degré même de connaissance où il est parvenu.

C'est ainsi que procède le diable : il fait passer à ceux qui l'écoutent et lui obéissent les limites que Dieu nous a prescrites, comme si nous pouvions aller beaucoup plus loin : mais après nous avoir fait perdre la grâce du Seigneur par les appâts de cette belle espérance, non-seulement il ne fait rien de plus pour nous, car comment le ferait-il, puisqu'il est le diable? mais il ne nous permet même pas de revenir à ce premier état, où nous étions en paix et en sûreté; il nous fait au contraire errer de côté et d'autre, sans que nous puissions jamais nous fixer.

C'est ainsi qu'il a chassé notre premier père du paradis. Il enfla son cœur de l'espérance d'une plus grande science et de plus grands honneurs, et lui fit perdre ainsi ceux dont il jouissait paisiblement : non-seulement Adam ne devint pas semblable à Dieu, comme il le lui faisait espérer, mais il le soumit au tyrannique empire de la mort : non-seulement Adam n'apprit rien pour avoir mangé du fruit de l'arbre défendu, mais encore il ne perdit pas peu de cette science qu'il avait, pour en avoir espéré une plus grande : car dans ce moment il commença à rougir de sa nudité, honte à laquelle il avait été supérieur jusqu'à sa faute. Donc la connaissance de sa nudité, le besoin où il fut désormais de se vêtir, ces malheurs et plusieurs autres furent une conséquence de sa curiosité.

Mais de peur qu'il ne nous en arrive autant, mes frères, soyons obéissants à Dieu, et gardons ses commandements : ne cherchons pas curieusement à approfondir davantage, pour ne pas perdre comme eux les grâces que nous avons reçues. Les hérétiques voulant chercher un commencement dans cette vie qui n'a point de commencement, ont perdu avec cette connaissance qu'ils n'auront jamais, celles qu'ils auraient pu acquérir. En effet, ils n'ont point trouvé ce qu'ils cherchaient, car ils ne le pouvaient pas, et ils ont perdu la vraie foi au Fils unique.

Pour nous, ne sortons point des anciennes bornes que nos pères ont posées, et soyons soumis en tout aux lois que l'Esprit-Saint nous a tracées. Lorsque nous entendons : « Il était « la vraie lumière », ne cherchons rien de plus, nous ne pouvons en savoir davantage, ni atteindre plus haut. Si Dieu avait engendré son Fils comme les hommes engendrent, il y aurait nécessairement quelque espace de temps entre celui qui engendre et celui qui est engendré : mais puisqu'il l'a engendré d'une manière ineffable, propre et convenable à un Dieu, cessons de nous servir de ces expressions : « Avant » et « Après », car ce sont là des noms qui appartiennent au temps : mais le Fils est le créateur même de tous les siècles.

2. Il n'est donc pas son Père, direz-vous, mais son frère. Où est-elle, je vous prie, cette nécessité? Si nous disions que le Père et le Fils

sont sortis de différente racine, ou ne sont pas de même substance, vous pourriez avoir raison de parler de la sorte : mais si nous sommes bien éloignés de cette impiété, si nous disons que le Père est sans commencement, et n'a point été engendré, et que le Fils est véritablement sans commencement, mais qu'il est engendré du Père, en quoi cette idée conduit-elle nécessairement au langage impie que vous tenez? Car le Fils est la splendeur! or, la splendeur est comprise et renfermée dans la même nature dont elle est la splendeur. C'est pour cette raison que saint Paul, afin que vous n'alliez pas vous figurer qu'il y a un milieu entre le Père et le Fils, l'a ainsi appelé. C'est là, en effet, ce qu'exprime le nom de splendeur.

L'apôtre, après cet exemple, redresse les pensées absurdes qui pouvaient naître de là dans l'esprit des insensés. Que ce nom de splendeur, dit-il, que vous venez d'entendre, ne vous donne pas lieu de croire que le Fils n'ait pas sa propre hypostase, c'est là un sentiment impie, une folie qu'il faut laisser aux sabelliens et aux marcelliens : mais nous, nous sommes bien éloignés de cette doctrine : nous enseignons que le Fils existe dans sa propre hypostase : voilà pourquoi saint Paul, au nom de splendeur, joint celui de « caractère « de sa substance » (Héb. I, 3); par où il marque qu'il a sa propre hypostase, et montre que sa substance est la même que celle dont il est le caractère. Un nom seul, comme je l'ai déjà dit, n'est pas suffisant pour apprendre aux hommes ce qu'ils doivent croire au sujet de Dieu. Il faut se tenir pour content si, après en avoir joint plusieurs ensemble, on sait tirer ensuite de chacun ce qui convient véritablement à la Divinité. C'est de cette manière que nous pourrons dignement glorifier Dieu; je dis dignement, c'est-à-dire, autant qu'il est en nous et que nous en sommes capables.

Que s'il est quelqu'un qui ose croire qu'il peut dignement parler de Dieu, et assurer qu'il le connaît comme on se connaît soi-même, personne assurément ne le connaît moins.

Instruits de ces vérités, soyons soigneux de bien retenir ce que nous ont appris du Verbe ceux qui, dès le commencement, l'ont vu de leurs propres yeux, et en ont été les ministres; et n'ayons pas la curiosité de chercher à en savoir davantage. Cette maladie cause deux grands maux dans celui qui en est infecté : l'un, qu'il se tourmente vainement à chercher ce qu'il ne peut trouver; l'autre, qu'il irrite la colère de Dieu, en s'efforçant de renverser les bornes qu'il a mises lui-même. Mais jusqu'à quel point cela excite sa colère, c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de vous dire, puisque vous le savez tous.

C'est pourquoi, rejetons et fuyons la témérité et l'arrogance des hérétiques. Ecoutons la parole de Dieu avec crainte et avec tremblement, afin qu'il nous protége incessamment; car il dit : « Sur qui jetterai-je les yeux, sinon « sur celui qui est doux et humble et paisible, « et qui écoute mes paroles avec tremble- « ment? » (Ps. LXVI, 2.) Rejetant donc cette vaine curiosité, brisons nos cœurs, pleurons nos péchés, ainsi que Jésus-Christ nous le commande : soyons touchés de componction au souvenir de nos crimes, et repassons exactement dans notre esprit toutes les fautes que nous avons commises jusqu'à présent : appliquons tous nos soins et toutes nos forces à nous en laver entièrement. Car Dieu nous a donné pour cela bien des voies et des moyens. « Déclarez le premier », nous dit-il, « vos ini- « quités, afin que vous soyez justifié ». (Is. XLIII, 26, Sept.) Et encore : « J'ai dit : Je con- « fesserai au Seigneur contre moi-même mon « injustice, et vous m'avez » aussitôt « remis « l'impiété de mon cœur ». (Ps. XXXI, 6, Sept.) Repasser souvent ses péchés dans sa mémoire, et s'en accuser, c'est ce qui ne sert pas peu à en diminuer le poids et l'énormité.

Mais voici un second moyen de laver ses péchés encore plus efficace : Ne vous mettez point en colère contre celui qui vous a offensé; pardonnez à tous ceux qui ont commis des fautes contre vous. En voulez-vous apprendre un troisième? Daniel va vous le donner, écoutez-le : « C'est pourquoi rachetez vos péchés « par les aumônes, et vos iniquités par les « œuvres de miséricorde envers les pauvres ». (Dan. IV, 24.) Il y en a encore un autre : c'est l'oraison fréquente, et la persévérance dans les prières qu'on fait à Dieu. Le jeûne également, s'il est joint à la douceur et à la charité envers le prochain, n'est pas d'une légère consolation, il contribue à la rémission des péchés, il éteint le feu de la colère de Dieu : « Car « l'eau éteint le feu, lorsqu'il est le plus ardent, « et l'aumône lave les péchés ». (Eccl. III, 33.)

Marchons donc dans toutes ces voies : si

nous ne cessons pas d'y marcher, si nous employons tout notre temps et tous nos soins à ces pratiques, non-seulement nous laverons nos péchés passés, mais nous amasserons aussi de grands trésors pour l'autre monde. Car nous ne donnerons point de prise au diable, nous ne nous laisserons aller ni à la paresse, ni à une pernicieuse curiosité. Car le démon met à profit ces occasions, entre autres, pour susciter les folles recherches et les controverses dangereuses, une fois qu'il nous a surpris dans l'oisiveté et dans la mollesse, et qu'il nous voit négliger la vertu. Mais nous, soyons attentifs à lui fermer cette entrée, veillons et soyons sobres, afin qu'après nous être donné quelques petites peines dans cette vie qui est si courte, nous jouissions des biens immortels pendant toute l'éternité, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit la gloire au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

CELUI-LA ÉTAIT LA VRAIE LUMIÈRE, QUI ILLUMINE TOUT HOMME VENANT EN CE MONDE. (JUSQU'AU VERSET 9.)

—

ANALYSE.

1. Pourquoi Jésus-Christ, vraie lumière, n'illumine pas tous les hommes.
2. Réponses aux questions des gentils : Que faisait Jésus-Christ avant son avènement, etc. ? — On ne peut s'attacher aux choses de la terre, et rechercher comme il faut celles du ciel. — Grande différence entre les serviteurs de Jésus-Christ, et les serviteurs de l'argent. — Servir Dieu qui récompense magnifiquement.

1. Je reprends le texte de mon dernier sermon : car rien n'empêche, mes frères, d'examiner les mêmes paroles, puisque l'exposition des dogmes, auxquels nous nous arrêtâmes, ne nous permit pas de vous expliquer tout ce dont on vous avait fait la lecture.

Où sont donc ceux qui disent que le Fils n'est pas vrai Dieu ? C'est pourtant lui qui est appelé la vraie lumière, et ailleurs, la vérité même, la vie même. Mais nous approfondirons davantage ces paroles, et nous les expliquerons plus clairement, lorsque nous y serons arrivés.

Maintenant, et avant de passer outre, il est nécessaire d'examiner les paroles de mon texte, et de les expliquer à votre charité. Je dis donc : si le Fils illumine tout homme venant en ce monde, comment y a-t-il tant d'hommes qui ne sont point illuminés ? car tous ne croient pas en Jésus-Christ, tous ne lui rendent pas le culte qui lui est dû. Comment donc illumine-t-il tout homme ? il l'illumine autant qu'il est en lui. Mais si quelques-uns ferment de plein gré les yeux de leur âme, pour ne point recevoir les rayons de cette lumière, et demeurent dans les ténèbres, il ne faut pas s'en prendre à la nature de la lumière, mais à la malignité de ceux qui se privent volontairement de ce don ; car la grâce est répandue dans tous : elle ne rejette ni le Juif ni le gentil, ni le barbare, ni le scythe, ni le libre, ni l'esclave (Col. III, 11), ni l'homme, ni la femme, ni le vieux, ni le jeune, mais elle les reçoit tous également, et les appelle tous sans distinction. C'est pourquoi ceux qui ne veulent pas profiter d'un si grand bienfait, ne doivent imputer leur aveuglement qu'à eux-mêmes ; la porte est ouverte à tout le monde, personne

n'en ferme l'accès : si donc quelques-uns s'obstinent à demeurer dehors, c'est par leur propre faute qu'ils périssent.

« Il était dans le monde » ; mais ce n'est pas à dire qu'il fût du même âge que le monde : loin de nous une pareille pensée. Voilà pourquoi l'évangéliste ajoute : « Et le monde a été « fait par lui », par où il vous ramène à l'existence du Fils unique avant les siècles : car celui qui est une fois instruit que tout ce vaste univers est l'ouvrage de ses mains (manquât-il tout à fait de raison, fût-il ennemi déclaré de la gloire de Dieu) est forcé de confesser malgré lui que le Créateur est avant les créatures.

Voilà pourquoi la folie de Paul de Samosate m'étonne toujours davantage : j'admire qu'il ait pu combattre une vérité si lumineuse et si éclatante, et se jeter de gaieté de cœur dans le précipice : car il n'est pas tombé dans l'erreur par ignorance, il l'a embrassée avec pleine connaissance de la vérité comme les Juifs. En effet, comme ceux-ci l'ont trahie par complaisance pour les hommes (ils savaient que Jésus-Christ était le Fils unique de Dieu, mais ils ne l'ont pas confessé par crainte de leurs princes, et pour n'être pas chassés de la synagogue), on rapporte de même que l'autre a trahi sa conscience et perdu son salut par complaisance pour une certaine femme [1]. Et certes la vaine gloire est un cruel et très-dangereux tyran ; elle peut aveugler les yeux des sages mêmes, s'ils ne sont vigilants et attentifs. Si les présents ont ce pouvoir, cette passion, bien plus forte, le peut encore davantage. Voilà pourquoi Jésus-Christ disait aux Juifs : « Comment « pouvez-vous croire, vous qui recherchez la « gloire des hommes, et qui ne recherchez « point la gloire qui vient de Dieu seul? » (Jean, v, 44.)

« Et le monde ne l'a point connu (10) ». L'évangéliste appelle ici le monde cette multitude de gens corrompus qui n'a de goût et d'empressement que pour les choses de la terre, la foule, la populace, le peuple insensé ; car les amis de Dieu, les grands hommes, l'avaient tous connu, avant même son incarnation. Jésus-Christ le dit nommément du grand patriarche : « Abraham votre père », dit-il, « a « désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a « vu, et il en a été rempli de joie ». (Jean, VIII, 56.) Et de même de David, en disputant contre les Juifs : « Comment donc », leur dit-il, « David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur « par ces paroles : le Seigneur a dit à mon Sei- « gneur, asseyez-vous à ma droite? » (Matth. XXII, 43.) Souvent aussi en les combattant il nomme Moïse ; l'apôtre saint Pierre le déclare des autres prophètes, car il assure que tous les prophètes, depuis Samuel, ont connu Jésus-Christ, et ont prédit son avènement longtemps auparavant : « Tous les prophètes », dit-il, « qui sont venus de temps en temps depuis « Samuel, ont prédit ce qui est arrivé en ces « jours ». (Act. III, 24.) Il s'est fait voir, et il a parlé à Jacques et à son père, et même à son grand-père (I Cor. XV, 5, 6, 7 et 8) ; il leur a fait beaucoup et de très-grandes promesses, et il les a effectivement accomplies.

Pourquoi, répliquerez-vous, dit-il donc lui-même : « Beaucoup de prophètes ont souhaité « de voir ce que vous voyez et ne l'ont point « vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne « l'ont point entendu? » (Luc, X, 24.) Est-ce qu'ils n'en ont point eu la connaissance? Ils l'ont eue sûrement, et je tâcherai de le démontrer par le même endroit par lequel quelques-uns croient prouver le contraire. Jésus-Christ dit : « Beaucoup ont souhaité de voir ce que « vous voyez ». Ils ont donc connu qu'il devait venir parmi les hommes, et accomplir ce qu'il a véritablement accompli : car s'ils n'avaient point eu cette connaissance, ils n'auraient pas formé ce souhait. Personne, en effet, ne peut désirer de voir ce dont il n'a nulle connaissance, nulle idée. C'est pourquoi ils ont connu le Fils de Dieu, et ils ont su qu'il devait venir parmi les hommes.

Quelles sont donc ces choses qu'ils n'ont point connues, qu'ils n'ont point entendues? Ce sont celles-là même que vous voyez et que vous entendez maintenant. Les prophètes ont entendu sa voix et l'ont vu ; mais ils ne l'ont pas vu incarné, conversant avec les hommes, leur parlant familièrement : voilà ce que Jésus-Christ déclare lui-même ; car il n'a pas dit simplement : Ils ont désiré de me voir. Mais qu'a-t-il dit? « Ils ont désiré de voir ce que « vous voyez ». Il n'a pas dit : ils ont désiré de m'entendre ; mais : « Ils ont désiré d'entendre « ce que vous entendez ». C'est pourquoi, s'ils n'ont pas vu son avènement dans la chair, du moins ils ont connu que Celui qu'ils désiraient de voir viendrait un jour dans le monde, et

[1] Zénobie, reine de Palmyre.

ils ont cru en lui, quoiqu'ils ne l'ayent point vu incarné.

Mais les gentils pourront nous attaquer et nous adresser cette question : Que faisait Jésus-Christ dans ces premiers temps auxquels il n'avait point encore soin du genre humain ? Et pourquoi aussi est-il venu à la fin des temps prendre soin de notre salut, après l'avoir négligé pendant tant de siècles ? A quoi nous répondrons qu'il était venu dans le monde avant cet avènement même ; qu'il y avait préparé la voie aux œuvres qu'il devait opérer, et qu'il s'était fait connaître à tous ceux qui en étaient dignes. Que si, pour n'avoir pas été connu de tous, mais seulement des gens de bien et des personnes de vertu, vous dites qu'il a été inconnu et ignoré des hommes, vous pourrez également dire qu'encore maintenant il n'est pas adoré de tous, à cause qu'aujourd'hui même tous ne le connaissent pas ; mais comme dans le temps présent, pour être inconnu et ignoré de beaucoup, personne, toutefois, n'osera avancer qu'il ne soit pas connu de plusieurs ; de même on ne doit pas douter que, dans ces premiers temps, il n'ait été connu de plusieurs, ou plutôt de tout ce qu'il y avait alors de grand et d'admirable parmi les hommes.

2. Que si quelqu'un me fait cette demande : Et pourquoi, dans ce temps-là, tous ne se sont-ils pas attachés à lui et ne lui ont-ils pas tous rendu le culte qui lui est dû, mais seulement les justes ? moi, à mon tour, je leur ferai celle-ci : Pourquoi, à présent même, tous ne le connaissent-ils pas ? Mais plutôt, pourquoi m'arrêté-je à parler de Jésus-Christ ? car je puis demander du Père pourquoi et alors et maintenant tous ne l'ont-ils pas connu ! Il en est qui prétendent que tout marche au gré du hasard ; d'autres attribuent le gouvernement du monde aux démons ; il s'en trouve aussi qui imaginent et se forgent un second Dieu. Quelques blasphémateurs vont jusqu'à voir en lui-même la puissance contraire et enseigner que ses lois sont l'ouvrage du mauvais démon. Quoi donc ! dirons-nous qu'il n'y a point de Dieu, parce que quelques-uns disent qu'il n'y en a point ? dirons-nous que Dieu est mauvais, parce que quelques-uns ont l'impiété de le croire ? Mais c'en est assez, laissons-là ces folies et ces horribles extravagances. Si nous fondions nos principes et nos dogmes sur le jugement et les raisonnements de ces furieux, rien ne nous empêcherait de tomber bientôt nous-mêmes dans la pire démence.

Et certes, quoiqu'il y ait des yeux faibles et délicats qui ne peuvent supporter la lumière, personne ne dira que le soleil soit de sa nature pernicieux aux yeux ; mais on en juge d'après les bonnes vues, et on le dit lumineux ; quoique le miel semble amer à quelques malades, personne ne dira pour cela que le miel soit amer. Et on trouvera des gens qui, sur l'opinion de quelques esprits malades, ne craindront pas de décider, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il y en a un mauvais, ou que l'action de la Providence n'est pas continue. Mais qui dira que ces sortes de gens aient l'esprit sain et le sens commun ? Qui ne les traitera pas au contraire de furieux et d'extravagants ?

« Le monde ne l'a point connu » ; mais : « Ceux dont le monde n'était pas digne » (Héb. XI, 38) l'ont connu. En disant quels sont ceux qui ne l'ont point connu, l'évangéliste indique d'un mot la cause de leur ignorance ; car il n'a pas simplement dit : Personne ne l'a connu, mais il a dit : « Le monde ne l'a point connu », c'est-à-dire, ces hommes qui sont uniquement attachés au monde, et qui n'ont d'affection que pour lui. Et c'est ainsi que Jésus-Christ a coutume de les appeler, comme quand il dit : « Père saint, le monde ne vous a point connu ». (Jean, XVII, 25.) Par où il est visible, comme nous vous l'avons fait remarquer, que ce n'est pas seulement le Fils que le monde n'a point connu, mais encore le Père. Rien en effet ne trouble et n'obscurcit autant l'esprit que de désirer avec ardeur les choses présentes.

Instruits de cette vérité, mes frères, séparez-vous du monde, et éloignez-vous des choses charnelles, autant que cela se peut ; en effet, ce n'est pas à perdre des choses viles et de nul prix que vous expose l'attachement au monde, mais à perdre le bien suprême ; l'homme qui est fortement épris des choses présentes n'est point capable de s'attacher à celles du ciel (I Cor. II, 14) ; il faut que celui qui recherche les unes perde les autres. « Vous ne pouvez ser- « vir tout ensemble », dit Jésus-Christ, « Dieu « et l'argent » (Luc, XVI, 13) ; nécessairement il faut aimer l'un et haïr l'autre. Voilà ce que l'expérience toute seule nous crie assez haut : ceux qui n'ont nul désir des richesses, qui s'en moquent et les méprisent, voilà ceux qui aiment Dieu, comme on doit l'aimer ; et de même ceux qui convoitent l'opulence, sont

précisément ceux qui aiment le moins Dieu ; car une âme éprise de l'amour des richesses ne s'abstiendra pas facilement des actions ni des paroles qui excitent la colère de Dieu, puisqu'elle sert un autre maître qui lui commande de faire tout ce que défend la loi du Seigneur.

C'est pourquoi, revenez à vous, sortez de votre sommeil ; et pensant à Celui dont nous sommes les serviteurs, n'aimons que son royaume ; pleurons et gémissons sur le temps passé, durant lequel nous avons été les esclaves de l'argent ; secouons une bonne fois ce joug pesant, ce joug insupportable ; et portons avec persévérance celui de Jésus-Christ qui est doux et léger ; il ne nous commandera rien de ce que l'argent commande ; car celui-ci nous ordonne de haïr tous les hommes, mais Jésus-Christ nous commande au contraire de les chérir et de les aimer tous ; l'un nous attachant à la boue, à l'argile, je veux dire à l'or, ne nous laisse pas même respirer durant la nuit ; l'autre nous délivre de ces soins superflus et insensés, et nous commande de nous amasser des trésors dans le ciel, non d'injustices faites au prochain, mais d'œuvres de justice ; l'un, après bien des sueurs et des misères qu'il nous fait essuyer, ne pourra pas nous secourir, lorsque nous serons condamnés au dernier supplice, et que, pour avoir obéi à ses lois, nous souffrirons des tourments infinis ; que dis-je ? il ne fera qu'attiser la flamme ; l'autre, s'il nous a commandé de donner à boire un verre d'eau froide (Matth. x, 42), ne permettra même pas qu'un si léger bienfait soit privé de rémunération, mais il le récompensera largement.

Ne serait-il donc pas d'une extrême folie de négliger le service d'un Maître si doux, et qui récompense magnifiquement ses serviteurs, pour servir un tyran ingrat, qui ne peut aider ses esclaves, ses courtisans, ni en ce monde ni en l'autre ? Qu'il ne retire pas du supplice ceux qui y sont condamnés, ce n'est point en quoi consiste tout le mal et le dommage ; mais c'est, comme j'ai dit, en ce qu'il accable ses serviteurs d'une infinité de peines et de misères. Car en l'autre monde on verra que la plupart des damnés n'ont été livrés aux supplices que pour avoir servi l'argent, aimé l'or et n'avoir pas fait l'aumône aux pauvres.

Pour nous, de peur d'être condamnés à ces tourments, répandons nos biens avec libéralité sur les pauvres ; garantissons notre âme et des soins importuns et nuisibles de cette vie, et du supplice réservé aux coupables dans l'autre ; formons-nous dans le ciel un dépôt de bonnes œuvres ; au lieu d'amasser les richesses terrestres, faisons-nous des trésors qui ne puissent ni périr, ni nous être ravis ; des trésors qui puissent entrer avec nous dans le ciel, qui puissent nous protéger à l'heure critique et nous rendre notre Juge propice. Plaise à Dieu que ce Juge, nous étant propice et favorable, et à présent et au jour de son jugement, nous jouissions avec liberté des biens qu'il a préparés dans le ciel pour ceux qui l'aiment comme il doit être aimé ! Je vous le souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

IL EST VENU CHEZ SOI, ET LES SIENS NE L'ONT POINT REÇU. (JUSQU'AU VERSET 11.)

ANALYSE.

1. *Les siens ne l'ont pas reçu.* — Qui sont *les siens ?* — Les Juifs d'abord, qui étaient son peuple choisi, puis ceux des autres hommes qui n'ont pas cru en lui et qui lui appartiennent comme ses créatures.
2. L'incrédulité, cause de l'aveuglement des Juifs : l'orgueil, cause de leur incrédulité. — La grâce que Dieu a miséricordieusement répandue sur les gentils ne fait aucun tort aux Juifs. — Saint Paul les reprend et rabaisse leur orgueil et leur insolence. — Ils sont jaloux du salut des gentils. — L'orgueil rend toutes les vertus inutiles.

1. Si vous gardez fidèlement dans votre mémoire nos précédentes instructions, ce sera pour nous un encouragement à continuer notre tâche avec un redoublement d'ardeur, dans la certitude que nos efforts ne sont point perdus. Si vous vous souvenez de ce que nous avons dit, vous aurez plus de facilité à comprendre la suite, et nous, nous aurons moins de peine, car nous serons secondés par votre zèle qui vous fera voir plus nettement ce qu'il nous reste à vous exposer. Celui qui oublie continuellement ce qu'on vient de lui enseigner, aura toujours besoin d'un maître, et ne saura jamais rien ; mais celui qui retient ce qu'on lui a enseigné, et qui y ajoute ce qu'on lui enseigne de nouveau, de disciple qu'il était, deviendra bientôt maître lui-même, et se rendra utile et à soi et aux autres. Voilà le fruit que j'attends de mes discours, si je n'augure pas trop de votre zèle à venir m'écouter. Commençons donc, déposons l'argent du Seigneur dans vos âmes, comme dans un trésor très-fidèle et très-sûr, et tâchons de vous expliquer, autant que la grâce du Saint-Esprit nous donnera de force et de lumière, le sujet que nous nous sommes proposés de traiter aujourd'hui.

L'évangéliste, parlant des premiers temps, avait dit : « Le monde ne l'a point connu ». Maintenant il descend au temps de la prédication et il dit : « Il est venu chez soi, et les « siens ne l'ont point reçu ». Il appelle en cet endroit les siens, les Juifs, comme étant particulièrement son peuple, ou même tous les hommes, comme ayant été créés par lui. Et comme, s'étonnant de la folie de plusieurs et rougissant pour notre commune nature, il disait là que le monde, qui a été fait par lui, n'avait point connu son Créateur ; de même ici sa douleur et son affliction de l'ingratitude des Juifs et de plusieurs autres, le poussant à prononcer une plus forte et plus grièvе accusation, il dit : « Les siens ne l'ont point reçu », quoiqu'il soit venu chez eux. Et non-seulement lui, mais encore les prophètes ont dit avec étonnement la même chose ; saint Paul en a aussi marqué sa surprise.

Ecoutez d'abord la voix des prophètes parlant au nom de Jésus-Christ : « Un peuple que « je n'avais point connu m'a été assujetti : il « m'a obéi aussitôt qu'il a entendu ma voix. « Des enfants étrangers m'ont manqué de fidé- « lité ; des enfants étrangers sont tombés dans « la vieillesse ; ils ont boité et » n'ont plus marché « dans leurs voies ». (Ps. XVII, 48.) Et encore : « Ceux à qui il n'a point été parlé de « lui le verront, et ceux qui n'ont point ouï « entendront ». Et : « J'ai été trouvé par ceux « qui ne me cherchaient pas ; je me suis fait « voir à ceux qui ne demandaient point à me « connaître [1] ». (Isaïe, LXV, 1.) Saint Paul écrit aux Romains en ces termes : « Après cela, que « dirons-nous, sinon qu'Israël, qui recherchait « la justice, ne l'a point trouvée ; mais que

[1] Ce passage est conçu un peu différemment et dans les Septante et dans la Vulgate : le saint Docteur l'a apparemment cité de mémoire, ou sur quelque manuscrit particulier.

« ceux qui ont été choisis de Dieu l'ont trou-« vée ? » (Rom. XI, 7.) Et ailleurs : « Que di-« rons-nous donc, sinon que les nations qui « ne cherchaient point la justice ont embrassé « la justice ; et que les Israélites, au contraire, « qui recherchaient la loi de la justice, ne « sont point venus à la loi de la justice ? » (Rom. IX, 30.)

C'est effectivement une chose surprenante de voir que ceux qui sont nourris dans la doctrine des prophètes, à qui on lit tous les jours Moïse, qui parle en mille endroits de l'avènement de Jésus-Christ, et les prophètes de l'époque postérieure ; que ceux qui ont vu Jésus-Christ même opérant continuellement des miracles, ne demeurant et ne conversant qu'avec eux, et ne permettant point encore alors à ses disciples d'aller vers les gentils, ni d'entrer dans les villes des Samaritains (Matth. X, 5), ce qu'il ne faisait pas lui-même ; mais qui leur disait souvent qu'il n'avait été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël (Matth. XV, 24) : il y a, dis-je, de quoi s'étonner, qu'après tant de miracles opérés en leur faveur, les Juifs, à qui on lisait tous les jours les prophètes, et qui ont entendu les continuelles prédications de Jésus-Christ même, se soient rendus si aveugles et si sourds, qu'aucune de ces preuves n'ait pu les amener à croire en Jésus-Christ.

Les gentils, au contraire, privés de tous ces avantages, n'avaient aucunement ouï parler des divins oracles : il ne s'en était pas même présenté à eux la moindre idée en songe, mais des fables insensées (car c'est ainsi que j'appelle la philosophie des païens), occupaient tout leur temps et faisaient toute leur science ; uniquement appliqués et livrés aux rêveries des poètes, ils s'étaient attachés au culte des idoles de bois et de pierre ; et, soit sur le dogme, soit sur la morale, ils n'avaient nulle idée bonne ou saine : leur vie était encore plus impure et plus criminelle que leur doctrine. Et, en effet, pouvait-on attendre autre chose de gens qui voyaient leurs dieux se plaire aux crimes les plus infâmes ; des dieux dont le culte ne consistait qu'en des paroles obscènes et des actions encore plus obscènes et plus impudiques, et qui se trouvaient par là fêtés et honorés ; des dieux auxquels on rendait hommage par des meurtres abominables et des massacres d'enfants, en quoi leurs adorateurs ne faisaient que suivre leur exemple. Ces hommes, toutefois, qui étaient ainsi tombés dans l'abîme même de la corruption et de la méchanceté, en ont été tout à coup retirés comme par une espèce de ressort et de machine, et se sont montrés à nous du haut des cieux dans tout l'éclat de la gloire.

Mais comment et par quelle voie ce prodige est-il arrivé ? Saint Paul nous l'apprend, écoutez-le, car ce bienheureux apôtre n'a pas cessé de chercher soigneusement la cause de cet événement extraordinaire jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée pour nous la découvrir ensuite. Quelle est-elle, et d'où venait aux Juifs un si grand aveuglement ? Apprenez-le de celui à qui avait été confié le ministère de la prédication.

Que dit donc saint Paul pour dissiper le doute où plusieurs étaient ? Les Juifs, dit-il, « ne connaissant point la justice qui vient de « Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre jus-« tice, ne se sont point soumis à Dieu pour « recevoir cette justice qui vient de lui ». (Rom. X, 3.) Voilà l'origine de leur malheur. L'Apôtre l'explique encore ailleurs en d'autres termes : « Que dirons-nous donc, sinon que les « nations qui ne cherchaient point la justice « ont embrassé la justice, et la justice qui « vient de la foi ; et que les Israélites, au con-« traire, qui recherchaient la loi de la justice, « ne sont point parvenus à la loi de la justice ? » Dites-nous, grand apôtre, quelle en est la raison ? « C'est parce qu'ils ne l'ont point recher-« chée par la foi, car ils se sont heurtés contre « la pierre d'achoppement » (Rom. IX, 30, 31, 32) ; c'est-à-dire leur incrédulité a été la cause de leurs maux, et c'est de leur orgueil qu'est née leur incrédulité.

Les Juifs, qui avaient auparavant de grands avantages sur les gentils, comme d'avoir reçu la loi, de connaître Dieu, et bien d'autres que Saint Paul rapporte [1], voyant qu'après l'avènement de Jésus-Christ les gentils qui avaient été appelés à la foi jouissaient également avec eux des mêmes honneurs et des mêmes prérogatives ; qu'après avoir embrassé la foi il n'y avait nulle différence, nulle distinction entre le circoncis et l'incirconcis, passèrent de l'orgueil à la jalousie, et ne purent souffrir cette immense et ineffable miséricorde du Seigneur : ce qui ne venait que de leur orgueilleuse insolence, de leur méchanceté et de leur égoïsme.

[1] Voyez les chap. II, III, IX, X, XI, de saint Paul aux Romains.

2. Mais, ô les plus insensés de tous les hommes ! quel tort Dieu vous a-t-il fait en étendant sa divine providence sur les autres nations? la participation des autres à la même grâce et aux mêmes bienfaits a-t-elle diminué vos biens? mais la malignité est aveugle, et elle se rend difficilement compte de ce qu'il convient de faire. Les Juifs donc, aigris et irrités de voir que d'autres allaient participer à leur liberté, ont eu la rage de se plonger eux-mêmes le poignard dans le sein, et par là ils se sont exclus, comme de juste, de la miséricorde de Dieu. Jésus-Christ leur dit : « Mon ami, je « ne vous fais point de tort ; pour moi je veux « donner à ceux-ci autant qu'à vous ». (Matth. xx, 13, 14.) Mais disons plutôt qu'ils ne méritent pas même qu'on leur tienne ce langage. Celui à qui il s'adresse, s'il souffrait avec peine, s'il se plaignait que son maître donnât une pareille récompense à ses compagnons, pouvait du moins représenter ses peines, ses sueurs; qu'il avait travaillé tout le long du jour, et qu'il avait porté le poids de la chaleur; mais ceux-ci, qu'ont-ils à dire? que peuvent-ils alléguer? certainement, rien de semblable. Ils n'ont en eux que lâcheté, qu'intempérance et mille autres vices dont les prophètes les accusaient et leur faisaient des reproches continuels, et, par ces vices, ils n'offensaient pas moins Dieu que les gentils. Saint Paul le déclare quand il dit : « Car il n'y a nulle diffé- « rence entre le juif et le gentil, parce que « tous ont péché et ont besoin de la gloire de « Dieu, étant justifiés gratuitement par sa « grâce ». (Rom. III, 22, 23, 24.)

L'apôtre traite pleinement ce sujet dans cet épître, et le fait d'une manière très-utile et très-prudente. Au commencement il montre qu'ils ont mérité même d'être plus sévèrement punis que les gentils. « Car », dit-il, « tous « ceux qui ont péché étant sous la Loi, seront « jugés par la Loi (Rom. II, 12), c'est-à-dire, avec plus de rigueur, parce qu'outre la nature, ils auront aussi la Loi pour accusatrice : et non-seulement pour cela, mais encore pour avoir été cause que les nations ont blasphémé Dieu : « Car », dit l'Ecriture, « vous « êtes cause que le nom de Dieu est blasphémé « parmi les nations ». (Is. LII, 5 ; Rom. II, 24.)

La vocation des gentils était donc ce qui irritait le plus les Juifs. Car les fidèles circoncis en étaient eux-mêmes frappés d'étonnement : c'est pourquoi, lorsque saint Pierre fut de retour de Césarée à Jérusalem, ils lui firent des reproches et des plaintes d'avoir été chez des hommes incirconcis, et d'avoir mangé avec eux. (Act. XI, 3 et suiv.) Et après qu'il leur eût appris qu'il n'avait rien fait que par l'ordre de Dieu, ils s'étonnaient encore de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils (Act. X, 45) : en quoi ils montraient visiblement qu'ils ne s'y étaient jamais attendus. Saint Paul sachant donc bien que c'était là ce qui les piquait et les chagrinait le plus, ne perd aucune occasion de réprimer leur orgueil et de rabaisser leur hauteur et leur insolence.

Voyez, mes frères, comment il s'y prend : après avoir disputé contre les gentils, avoir montré qu'ils étaient tout à fait inexcusables, qu'ils n'avaient nulle espérance de salut, et leur avoir vivement reproché leurs erreurs et leurs dissolutions, il adresse la parole aux Juifs : il raconte d'abord ce que le prophète avait dit d'eux, qu'ils étaient méchants, fourbes, trompeurs, qu'ils étaient tous devenus inutiles, que nul d'eux ne cherchait Dieu, mais que tous s'étaient détournés de la droite voie (Ps. XIII, 3, 4, 5, et LII, 3, 4), et bien d'autres choses semblables, à quoi il ajoute : « Or, « nous savons que toutes les paroles de la Loi « s'adressent à ceux qui sont sous la Loi, afin « que toute bouche soit fermée, et que tout le « monde se reconnaisse condamnable devant « Dieu..... Parce que tous ont péché, et ont « besoin de la gloire de Dieu ». (Rom. III, 19, 23.) De quoi donc, ô Juifs ! pouvez-vous vous glorifier? d'où vous vient tant d'orgueil? on vous a aussi fermé la bouche, votre confiance vous est ôtée, vous êtes condamnables avec tout le monde, et vous avez besoin, comme les autres, d'être justifiés gratuitement.

Et certes, quand même vous auriez toujours bien vécu, quand même vous auriez sujet d'avoir une grande confiance en Dieu, vous n'auriez jamais dû porter envie à ceux à qui le Seigneur, par sa bonté, a bien voulu faire miséricorde et accorder la grâce du salut. Car c'est le fait d'une extrême méchanceté de ne pouvoir souffrir qu'on fasse du bien aux autres, et principalement quand il ne vous en revient aucun mal. Encore, si le salut d'autrui vous faisait tort, vos plaintes seraient excusables, bien que peu dignes d'hommes instruits dans la sagesse ; mais si le malheur d'autrui n'augmente pas votre récompense, et si son bonheur

ne diminue point le vôtre, pourquoi vous affliger qu'un autre ait reçu le salut gratuitement? Il fallait donc, comme je l'ai dit, quand même votre vie aurait été irréprochable, ne vous pas chagriner que Dieu ait étendu la grâce du salut sur les gentils. Mais vous-mêmes étant coupables des mêmes péchés et ayant également offensé le Seigneur, que vous ne puissiez supporter qu'il fasse du bien aux autres, que vous vous vantiez d'avoir seuls droit à la grâce, ce n'est point là seulement une marque d'orgueil et d'envie, c'est encore une si grande et si extrême folie, qu'elle vous rend dignes des supplices les plus rigoureux. Car vous avez planté l'orgueil dans votre cœur, et l'orgueil est la racine de tous les maux.

Voilà pourquoi un Sage disait : « Le prin« cipe de tout péché, est l'orgueil » (Eccli. x, 15), c'est-à-dire, l'orgueil est la racine, la source et le père de tout péché. C'est l'orgueil qui a fait déchoir le premier homme de sa félicité primitive. Le diable par qui il fut trompé, c'est l'orgueil encore qui l'avait fait tomber lui-même de la sublime dignité où il était élevé : il le savait bien, ce malin esprit, que ce péché avait la force de chasser du ciel même ceux qui en sont atteints : aussi prit-il cette voie pour dépouiller Adam de tous ses honneurs. C'est en enflant son cœur de l'orgueilleuse espérance de devenir égal à Dieu, qu'il l'a abattu, et l'a précipité au fond de la terre. Rien n'est en effet plus capable d'éloigner de nous la miséricorde de Dieu, et de nous livrer au feu de l'enfer que la tyrannie de l'orgueil. Quand elle possède notre cœur, toute notre vie devient impure : fussions-nous chastes et vierges : fussions-nous adonnés au jeûne, à la prière, à l'aumône et aux plus saintes pratiques : « Tout homme », dit l'Ecriture, « qui a « le cœur superbe, est souillé devant le Sei« gneur». (Prov. xvi, 5, Sept.)

Réprimons donc, mes chers frères, réprimons cette élévation, cette enflure du cœur, si nous voulons être purs et échapper au supplice qui a été préparé pour le diable. Ecoutez ce que dit saint Paul, et vous apprendrez que l'orgueilleux sera condamné au même supplice que le diable : « Que ce ne soit point un « néophyte », dit-il, « de peur que, s'élevant « d'orgueil, il ne tombe dans le jugement et « dans le piége du diable ». (I Tim. iii, 6, 7.) Que veut dire le saint apôtre par le mot de « jugement ? » il veut dire : la même condamnation, le même supplice.

Mais comment éviterez-vous ce malheur? vous l'éviterez, si vous réfléchissez en vous-même sur votre nature, sur la multitude de vos péchés, sur la grandeur des tourments : si vous considérez combien est fragile et périssable ce qui paraît brillant en ce monde, et que tout cela se flétrit plus vite que l'herbe et les fleurs du printemps. Non, le diable, quelque effort qu'il fasse, ne pourra pas facilement enfler nos cœurs d'orgueil, ni nous prendre en trahison, si nous nous occupons souvent de ces pensées, et si nous nous rappelons continuellement le souvenir des hommes les plus distingués par leurs vertus. Que le Dieu des humbles, le bon Dieu, le Dieu clément, nous donne et à vous et à moi un cœur contrit et humilié ! Par là tout le reste nous deviendra facile pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

IL EST VENU CHEZ SOI, ET LES SIENS NE L'ONT POINT REÇU. (JUSQU'AU VERSET 14.)

ANALYSE.

1. Dieu ne force et ne contraint point notre libre arbitre.
2. Ce que signifie cette parole : *Il est venu.* — Que ceux qui n'ont pas voulu recevoir Jésus-Christ sont assez punis par le fait et par les suites de ce refus. — Effets du baptême.
3. Qu'il dépend de nous de conserver la pureté de notre baptême. — Peines et châtiments de ceux qui souillent la robe qu'ils ont reçue dans le baptême. — La foi et la pureté de la vie nécessaires au salut. — De quelle robe doivent se revêtir ceux qui sont appelés aux noces royales.

1. Dieu, qui est clément, libéral et magnifique dans ses dons, Dieu, mes chers frères, n'oublie et n'omet rien de ce qu'il faut pour que nous brillions par l'éclat de nos vertus, parce qu'il veut que nous nous rendions dignes de son approbation; et ce n'est point par force ou par contrainte qu'il veut que nous allions à lui; mais il invite, il attire par les bienfaits tous ceux qui veulent se laisser persuader. Voilà pourquoi, à sa venue, les uns l'ont reçu, les autres, repoussé : c'est qu'il ne veut point de serviteur qui le serve malgré soi, ou forcément; mais il veut que tous viennent à lui librement et volontairement, et qu'ils lui rendent des actions de grâces de cette sorte de servitude.

Les hommes ont besoin de l'aide des serviteurs, voilà pourquoi ils les soumettent malgré eux à la loi de l'obéissance; mais Dieu n'ayant besoin de personne (Act. xvii, 25), n'étant nullement sujet aux nécessités qui pèsent sur nous, et ne faisant rien que pour notre salut, laisse tout à notre libre arbitre et à notre volonté; c'est pourquoi il ne force et ne contraint personne, et dans tout ce qu'il fait il n'a en vue que notre utilité. En effet, servir Dieu forcément et malgré soi, ce serait la même chose que de ne le point servir du tout.

Pourquoi donc, direz-vous, punit-il ceux qui ne veulent point lui obéir? Et pourquoi a-t-il menacé de l'enfer ceux qui ne gardent pas ses commandements? c'est parce qu'étant bon, il prend un grand soin de nous, quoique nous ne lui soyons pas obéissants, et qu'il ne s'éloigne et ne se retire pas de nous, lors même que nous nous dérobons et que nous fuyons. Or, comme nous n'avons pas voulu entrer par cette première voie des dons et des grâces, ni nous rendre à la persuasion et aux bienfaits, il en a pris une autre, et c'est celle des supplices et des tourments, qui véritablement est très-rigoureuse, mais toutefois nécessaire. Car la première ayant été méprisée, la seconde est devenue absolument indispensable.

En effet, les législateurs établissent contre les coupables des peines nombreuses et sévères, et cependant nous ne les haïssons pas; nous ne faisons que les en honorer davantage, car sans rien exiger de nous, et souvent même sans connaître ceux que protégeraient leurs lois, ils ont veillé et pourvu à notre sûreté et au bon ordre de la république, soit en comblant d'honneurs les gens de bien et les élevant aux dignités, soit en réprimant et punissant les malfaiteurs qui troublent le repos public. Que si, dis-je, nous les admirons et nous les aimons, ne devons-nous pas beaucoup plus admirer et aimer Dieu, qui a un si grand soin des hommes? car il y a une différence extrême et infinie entre leurs soins et la providence que Dieu a pour nous : certes, les richesses de sa bonté sont ineffables, et surpassent tout ce qu'on en pourrait dire.

Ici, mes frères, renouvelez votre attention : « Il est venu chez soi », non par nécessité : Dieu, comme je l'ai dit, n'a besoin de rien ; mais il est venu pour répandre ses grâces et ses bienfaits sur les siens. Et quoiqu'il soit venu pour leur utilité, pour leur faire du bien, ceux qui étaient les siens ne l'ont point reçu, ils l'ont au contraire rejeté. Et encore ne s'en sont-ils pas contentés ; mais après l'avoir jeté hors de la vigne, ils l'ont tué. (Matth. xxi, 39.) Néanmoins, il ne les a point exclus de la pénitence ; mais il leur a promis que si, après une action si noire et si détestable, ils voulaient laver leurs crimes en croyant en lui, il les rendrait égaux à ceux qui n'ont rien fait de semblable, et même à ses amis les plus dévoués.

Au reste, je ne parle point en l'air ni pour vous faire illusion : tout ce qui est arrivé à saint Paul en rend un assez éclatant témoignage. Paul avait persécuté Jésus-Christ après sa mort ; il avait lapidé par les mains de plusieurs [1] Etienne son martyr ; mais quand il eut fait pénitence, qu'il eut condamné ses premières erreurs et se fut rallié à celui qu'il avait persécuté, le divin Sauveur le mit aussitôt parmi ses amis, et au premier rang, en chargeant de l'annoncer et de répandre sa doctrine dans tout le monde, ce blasphémateur, ce persécuteur, cet impie (I Tim. i, 13) : ainsi que dans la joie dont son âme est pénétrée en songeant à la miséricorde divine, il ne rougit pas de le déclarer lui-même ; que dis-je ? il ne craint pas même de rendre publics à la face de tout l'univers, dans ses épîtres, et de graver, pour ainsi dire, sur une colonne, les crimes qui avaient précédé sa conversion ; persuadé qu'il était mieux d'exposer à la censure publique sa vie passée, afin que la grandeur du bienfait qu'il avait reçu de Dieu parût et éclatât manifestement, que de laisser dans l'ombre cette infinie et ineffable bonté dans la crainte de dévoiler aux yeux de tous ses propres égarements. Voilà pourquoi il parle très-souvent des persécutions qu'il a dirigées contre l'Eglise, des piéges qu'il lui a tendus et des guerres qu'il lui a faites. Tantôt il dit : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, « parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ». (I Cor. xv, 9.) Tantôt, Jésus-Christ « est venu « dans le monde sauver les pécheurs, entre « lesquels je suis le premier ». (I Tim. i, 15.) Et encore : « Vous savez de quelle manière j'ai « vécu autrefois dans le judaïsme, avec quel « excès de fureur je persécutais l'Eglise de « Dieu, et la ravageais ». (Gal. i, 13.)

2. C'est en effet comme pour reconnaître publiquement la patience dont Jésus-Christ avait usé à son égard, en montrant quel homme, quel ennemi lui avait dû son salut, que le saint apôtre raconte ainsi librement la guerre qu'il lui faisait au commencement avec tant de fureur, donnant aussi par là une bonne espérance à ceux qui auraient pu se désespérer : car il dit que Jésus-Christ l'a reçu à pénitence, et lui a fait miséricorde, afin qu'il fût le premier en qui le divin Sauveur fît éclater son extrême patience et les immenses richesses de sa bonté, et qu'il devînt comme un modèle et un exemple à ceux qui croiront au Seigneur pour acquérir la vie éternelle. (I Tim. i, 16.) Les hommes avaient commis des crimes trop énormes et trop grands pour en pouvoir jamais attendre le pardon, et c'était pour le faire connaître que l'évangéliste disait : « Il est venu chez soi, et les siens ne « l'ont point reçu ».

D'où est-il venu celui qui remplit tout, qui est présent partout ? Quel lieu a-t-il quitté celui qui tient et renferme tout dans sa main ? Véritablement il n'a quitté aucun lieu, et comment le pourrait-il ? mais il semble en quitter un en descendant chez nous. Comme étant dans le monde, il ne paraissait pas y être, parce qu'il n'y était pas encore connu ; il s'est ensuite fait connaître lui-même, lorsqu'il a bien voulu se revêtir de notre chair. Et c'est cette descente et cette manifestation que l'Ecriture appelle sa venue.

Il y a de quoi s'étonner ici, mes chers frères, que le disciple ne rougisse pas de l'outrage qui a été fait à son maître [1], qu'il ne craigne pas de le consigner par écrit : mais cela même montre parfaitement son ardent amour pour la vérité. A bien considérer les choses, c'est pour les offenseurs qu'il faudrait rougir, et non pour l'offensé, qui n'a fait que croître en gloire, pour s'être montré si charitable envers ceux qui l'avaient outragé : mais eux au con-

[1] Saint Paul a lapidé saint Etienne par les mains de plusieurs, en gardant leurs vêtements.

[1] « L'outrage qui a été fait à son maître ». Saint Jean n'en rougit pas puisqu'il dit clairement que le maître « est venu chez soi, et que les siens ne l'ont point reçu », et que non-seulement ils ne l'ont point reçu, mais encore qu'ils l'ont rejeté, chassé de la vigne, et tué.

traire ont été regardés de tout le monde comme des ingrats et des scélérats, pour avoir chassé comme un adversaire et un ennemi, celui qui était venu leur apporter tant de biens. Et ce n'est point encore là tout le tort qu'ils se sont fait, ils ont en outre été exclus des dons et des grâces qu'ont obtenus ceux qui l'ont reçu. « Mais, » dit saint Jean, « il a « donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir « d'être faits enfants de Dieu (12) ».

Pourquoi, ô bienheureux évangéliste, ne nous racontez-vous pas le supplice auquel ont été livrés ceux qui ne l'ont point reçu? vous vous contentez de nous apprendre qu'ils étaient les siens, et que le maître étant venu chez soi, les siens ne l'avaient point reçu : mais vous n'avez point ajouté, ni à quelle peine ils sont destinés, ni quel sera leur supplice. Cependant, si vous le leur aviez découvert, vous les auriez rendus plus timides et plus retenus, et par la menace que vous leur auriez faite, vous auriez pu amollir la dureté de leur cœur orgueilleux et superbe. Pourquoi donc êtes-vous demeuré dans le silence? Mais est-il un plus grand supplice, répondra-t-il, que de n'avoir pas voulu soi-même être fait enfant de Dieu, en ayant reçu le pouvoir; et de s'être volontairement privé d'une si éminente dignité et d'un si grand honneur? et toutefois, de n'avoir pas reçu ce don et cette grâce, ce n'est point en cela seul que consiste le supplice qu'ils subiront, ils seront aussi jetés dans un feu qui ne s'éteindra point. L'évangéliste l'a dans la suite plus ouvertement déclaré.

En attendant, il raconte les biens ineffables que recevront ceux qui l'ont reçu, et il les explique dans ce peu de paroles : « Il a donné « à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être « faits enfants de Dieu » : soit serviteurs, soit libres, soit Grecs, soit Barbares, soit Scythes, soit ignorants, soit savants, soit hommes, soit femmes, soit enfants, soit vieillards, soit ceux qui sont honorés, soit ceux qui sont méprisés, soit riches, soit pauvres, soit princes, soit particuliers : tous, dit-il, tous reçoivent le même honneur. La foi et la grâce du Saint-Esprit ôtant l'inégalité des conditions humaines, les réduit toutes en un même état, n'en fait qu'une seule, marquée du même sceau royal. Est-il rien d'égal à cette bonté?

Un roi, formé de la même boue que nous, ne daigne pas enrôler dans son armée royale, s'ils ont été dans la servitude, ses pareils, ses semblables, dont beaucoup peuvent valoir mieux que lui : mais le fils unique de Dieu ne dédaigne pas d'écrire au livre de ses enfants les publicains, les magiciens, les esclaves et les plus vils de tous les hommes, avec une foule d'estropiés et d'infirmes. Tant est efficace la foi en Jésus-Christ! tant sa grâce est grande et puissante! et de même que le feu n'a qu'à toucher un minerai pour en faire aussitôt de l'or : ainsi, et encore mieux, le baptême change la boue en or chez ceux qu'il purifie; l'Esprit-Saint, comme un feu, tombant alors dans nos âmes et consumant l'image de boue, la refond, pour ainsi dire, et en forme une image nouvelle, céleste et brillante.

Et pourquoi l'évangéliste n'a-t-il pas dit : il les a faits enfants de Dieu, mais : « Il leur a « donné le pouvoir d'être faits enfants de « Dieu? » C'est pour montrer que nous avons besoin de beaucoup d'attention et de soin pour conserver pure et sans tache l'image de l'adoption, qui a été imprimée en nous dans le baptême, et pour faire connaître en même temps que personne ne peut nous ôter ce pouvoir, si nous ne nous en dépouillons pas nous-mêmes les premiers. Si ceux qui ont reçu mandat des hommes pour traiter quelque affaire, ont presque autant de pouvoir que ceux qui leur ont donné commission, à combien plus forte raison nous, qui avons reçu de Dieu cette dignité, si nous ne faisons rien qui nous en rende indignes, serons-nous puissants et les plus puissants de tous les hommes, puisque celui qui nous y a élevés est lui-même tout ce qu'il y a de plus grand et de plus excellent. Saint Jean veut encore nous apprendre que la grâce même ne se répand pas indifféremment sur toutes sortes de personnes, mais seulement sur les hommes de bonne volonté : c'est à eux qu'est donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu : car s'ils ne le veulent point, ce don n'arrive pas, et l'effet est nul.

3. Partout le saint évangéliste rejette la nécessité pour y substituer le libre arbitre et la volonté : c'est ce qu'il fait ici même. Car, dans ces mystérieuses opérations, une chose est de Dieu, c'est-à-dire, de donner la grâce; l'autre est de l'homme, à savoir, de donner sa foi; mais on a besoin ensuite d'une grande attention et de beaucoup de soin. Pour conserver la pureté de l'âme, il ne suffit pas seulement d'être baptisé et de croire, mais il faut,

si nous voulons jouir toujours de cet aimable don, il faut mener une vie qui en soit digne : et Dieu a voulu que cela fût en notre pouvoir. Le baptême nous fait renaître par une génération mystique et spirituelle, et lave les péchés que nous avons commis auparavant : mais il est en notre pouvoir, et il dépend de notre attention et de nos soins, de demeurer purs dans la suite et de ne plus contracter de souillures. Voilà pourquoi saint Jean raconte la manière dont se fait la génération spirituelle; et par la comparaison qu'il en fait avec la naissance charnelle, il en démontre l'excellence en ces termes : « Qui ne sont point nés « du sang, ni de la volonté de la chair, ni de « la volonté de l'homme, mais de Dieu « même (13) ». Et il l'a ainsi racontée, afin que, connaissant la bassesse de la première qui vient du sang et de la volonté de la chair, et qu'ayant compris la dignité et la sublimité de la seconde que la grâce produit, nous concevions de celle-ci une grande et une juste idée, répondant à la majesté de celui qui l'opère, et que nous apportions ensuite beaucoup de soin à la conserver dans toute sa pureté.

Nous avons, en effet, extrêmement à craindre que, ayant souillé cette belle robe par notre paresse et par nos crimes, nous ne soyons chassés de la chambre nuptiale, comme les cinq vierges folles (Matt. xxv, 2), et aussi comme celui qui n'avait point de robe nuptiale (Matt. xxii, 11). Cet homme était du nombre des conviés, il avait été invité aux noces, mais étant appelé, ayant reçu un si grand honneur, il fit un affront, une injure à celui qui l'avait invité. Ecoutez la suite, vous apprendrez combien fut déplorable et digne de larmes la peine qu'il subit. Venu pour s'asseoir à cette magnifique et somptueuse table, non-seulement il en fut chassé et exclu du festin, mais encore, pieds et poings liés, il fut jeté dans les ténèbres extérieures, où il y a des pleurs et des grincements de dents sans fin (Matt. xxii, 13).

Ne croyons donc pas, mes chers frères, que la foi nous suffise seule pour le salut; si nous ne rendons notre vie pure et sainte, et si nous approchons du roi vêtus d'une robe indigne de notre heureuse vocation, rien n'empêchera que nous ne soyons traités comme ce misérable. Il est absurde que celui qui est Dieu et Roi tout ensemble, ne rougissant pas d'appeler des hommes vils et méprisables, et de les faire chercher dans les carrefours pour les inviter à sa table, nous soyons encore si lâches et si insensés, qu'après un si grand honneur même, nous ne devenions pas meilleurs, et que, quoiqu'ainsi appelés, nous persévérions dans notre méchanceté, nous méprisions, nous foulions aux pieds l'ineffable bonté de celui qui a bien voulu nous inviter. Le Seigneur ne nous a point appelés et invités à la participation spirituelle et terrible des saints mystères, pour que nous nous y présentions chargés de nos anciens vices; il veut que, changeant de vie, et nous purifiant de nos iniquités, nous nous revêtions de la robe que doivent porter les convives d'un roi.

Que si nous ne voulons pas nous rendre dignes d'une si grande vocation, c'est à nous que nous devons nous en imputer toute la faute, et non pas à celui qui nous a fait l'honneur de nous inviter. Ce n'est pas lui qui nous chasse, mais c'est nous qui nous excluons nous-mêmes de cette admirable compagnie de conviés. Le roi a fait de son côté tout ce qu'il pouvait : il a fait les noces, il a préparé le festin, il a envoyé ses serviteurs appeler et inviter, il a reçu ceux qui sont venus, et les a comblés de toutes sortes d'honneurs : mais nous, nous étant présentés avec des robes sales, c'est-à-dire souillés par nos mauvaises œuvres, nous avons fait un outrage à sa personne et aux conviés, et nous avons déshonoré les noces. Voilà pourquoi nous en sommes enfin justement exclus. Le roi, chassant de la sorte les téméraires et les insolents, a honoré et les noces et les conviés : il eût paru lui-même leur faire outrage, s'il avait laissé parmi eux ceux qui étaient revêtus de robes sales.

Fasse le ciel que personne ni de nous, ni des autres ne soit du nombre de ces indignes conviés, et n'éprouve leur triste sort! En effet, ces choses ont été écrites avant qu'elles arrivent, afin que les menaces que nous en font les saintes Ecritures, nous portant et nous engageant à changer de vie, et à devenir gens de bien, nous ne tombions pas dans une si grande honte, ni dans un si terrible supplice, mais que nous ne les connaissions que par ouï-dire, et que nous nous présentions revêtus d'une belle robe au lieu où nous sommes appelés. C'est ce que je vous souhaite, mes frères, par la grâce et la miséricorde de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et au Saint-Esprit, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, ET A DEMEURÉ PARMI NOUS. (VERSET 14.)

ANALYSE.

1. Avant d'aller au sermon, lire les passages de l'Ecriture qu'on y doit expliquer. — La forme de serviteur ne diminue point la dignité du Fils de Dieu.
2. Hérétiques qui disaient que le Verbe ne s'était incarné qu'en apparence. — Etat de la nature humaine avant l'avènement de Jésus-Christ : c'était une maison ruinée que le Tout-Puissant seul pouvait relever. — L'Incarnation est un mystère ineffable.— Le Verbe a pris notre chair pour ne la quitter jamais ; c'est pourquoi elle est assise sur le trône royal et adorée de toute l'armée céleste.

1. Je vous demanderai une seule grâce, avant d'expliquer les paroles de mon texte ; mais je vous prie de ne me la point refuser. La chose que je veux vous demander n'a rien de difficile, rien de pénible : elle ne me sera pas seulement utile à moi, mais aussi et surtout peut-être à vous-mêmes. En quoi donc consiste la grâce que je vous prie de me faire? c'est qu'un jour de la semaine [1] ou le dimanche [2], chacun de vous prenne en ses mains cette partie de l'Evangile, dont on vous doit faire la lecture au sermon, pour la lire et relire à l'avance ; quand vous serez tranquillement assis dans vos maisons, pour la digérer, en examiner attentivement le sens : et remarquer aussi ce que vous y trouvez de clair ou d'obscur, et ce qui semble se contredire dans les paroles, quoiqu'il n'y ait nulle contradiction : et qu'après avoir ainsi longtemps tout bien considéré et bien médité, vous veniez ensuite au sermon. Vous et moi, nous ne retirerons pas peu de fruit de cette étude : moi, je n'aurai pas autant de peine à vous donner l'intelligence des paroles, quand votre esprit sera préalablement familiarisé avec le texte ; et vous, vous rendrez votre esprit plus subtil et plus pénétrant, et vous acquerrez plus de facilité, non-seulement pour mieux écouter et mieux apprendre, mais encore pour enseigner aux autres ce que vous aurez appris. De la manière dont vous vous comportez aujourd'hui, plusieurs de ceux qui sont ici présents étant obligés de retenir tout à la fois les paroles de l'Ecriture, et l'explication que nous leur donnons, ne feront pas un grand profit, quand même nous serions une année entière à les leur expliquer. Et comment le pourraient-ils, puisqu'ils ne font attention aux paroles qu'en passant et seulement ici?

Que si quelques-uns allèguent pour excuse les soins, les inquiétudes de la vie, et qu'ils sont obligés d'occuper beaucoup de temps aux affaires publiques et domestiques : premièrement, nous leur répondrons que ce n'est pas une petite faute de se laisser accabler d'une si grande multiplicité d'affaires, et de s'attacher toujours si fort aux choses séculières, qu'ils ne puissent pas donner un peu de temps, ni la moindre application à celles qui sont le plus nécessaires ; en second lieu, que ce sont là de

[1] Un jour de la semaine, ou bien le premier jour de la semaine.
[2] Le jour même du dimanche. — Litt. Le jour même du sabbat.

vains prétextes, de fausses et de frivoles excuces, ce que prouvent visiblement leurs longs entretiens avec leurs amis, le temps qu'ils perdent dans les théâtres et aux spectacles des courses de chevaux, à quoi souvent ils passent des jours entiers, sans toutefois prétexter alors en aucune façon la foule et l'embarras des affaires. Quand donc il s'agit de ces misérables amusements, vous n'avez garde de vous excuser et vous ne manquez pas de temps à perdre : mais faut-il vous appliquer aux choses divines, elles vous paraissent si superflues et si méprisables, que vous estimez qu'elles ne valent pas un de vos instants; mais des gens qui ont de pareils sentiments sont-ils dignes de respirer encore ou de voir le soleil?

Ces lâches, ces paresseux produisent encore un très-vain et très-frivole prétexte : ils disent qu'ils n'ont pas les livres. En ce qui concerne les riches, il serait ridicule à nous de nous arrêter à faire justice de cette excuse. Quant aux pauvres, comme je m'imagine qu'ils y ont souvent recours, je voudrais leur demander si chacun d'eux n'a pas au complet tous les outils propres et convenables à sa profession, fût-il même dans une extrême indigence? N'est-il donc pas bien absurde de ne point prétexter ici sa pauvreté, de ne rien omettre pour surmonter toutes les difficultés et repousser tous les obstacles, et de s'excuser, de se lamenter sur ses occupations et son indigence, quand il y a tant à gagner?

Mais quand même quelques-uns seraient assez pauvres pour ne pouvoir pas se donner ces livres, ils pourraient encore, par la lecture assidue qu'on fait ici des saintes Ecritures, ils pourraient, dis-je, ne rien ignorer de ce que contiennent ces livres divins. Que si cela vous paraît impossible, je le conçois. Car plusieurs n'apportent pas ici un grand zèle pour écouter : après avoir écouté par manière d'acquit, ils s'en vont aussitôt chez eux. Que si quelques-uns restent plus de temps, ils n'en sont pas plus avancés que ceux qui se sont promptement retirés, puisqu'ils n'ont été présents que de corps. Mais pour ne pas vous fatiguer davantage par des reproches, ni consumer tout le temps en réprimandes, reprenons les paroles de notre Evangile : il est temps d'arriver au sujet que nous nous sommes proposé ; soyez attentifs, afin qu'aucune parole ne vous échappe.

« Et le Verbe s'est fait chair, et a demeuré « parmi nous ». Le saint évangéliste, après avoir dit que ceux qui l'ont reçu sont nés de Dieu et sont ses enfants, rapporte la cause ineffable d'un si grand honneur, à savoir celle-ci : le Verbe s'est fait chair, et le Seigneur a pris la forme de serviteur. Etant vrai Fils de Dieu, il s'est fait fils de l'homme, pour faire les hommes enfants de Dieu. Le sublime, en se rapprochant de ce qui est humble et bas, le relève, sans nuire en rien à sa propre gloire : et voilà ce qui s'est fait en la personne de Jésus-Christ. En effet, il n'a point diminué sa nature par un si profond abaissement, et il nous a élevés à une gloire ineffable, nous qui étions toujours demeurés dans l'infamie et dans les ténèbres : ainsi, qu'un roi qui parle avec amour et avec bonté à un pauvre et à un mendiant, ne se déshonore point, ne fait rien de honteux, et rend ce pauvre illustre, le couvre de gloire devant tout le monde. Que si, lorsqu'il s'agit de ces dignités humaines qui sont purement empruntées, celui qui en est revêtu peut, sans se faire tort, fréquenter son inférieur : à plus forte raison, la même chose est-elle vraie de cette immortelle et bienheureuse substance qui n'a rien d'emprunté, d'accidentel ou de passager, mais dont tous les attributs sont immuables et éternels.

C'est pourquoi, quand vous entendrez ces paroles : « Le Verbe s'est fait chair », ne vous troublez point, ne vous scandalisez point. La substance « divine » n'a point été changée en chair ; il serait impie d'avoir une pareille idée : mais Dieu demeurant ce qu'il était a pris la forme de serviteur.

2. Mais pourquoi saint Jean s'est-il servi de cette parole : « Il s'est fait? » C'est pour fermer la bouche aux hérétiques [1]; car il y en a qui prétendent que le Verbe ne s'est point fait réellement homme, et que tout ce qui regarde le mystère de l'Incarnation n'est qu'apparence, allégorie, illusion. Le saint évangéliste a donc usé de ce mot : « Il s'est fait », pour prévenir ce blasphème : il ne veut point par là marquer un changement de substance (Dieu nous garde de cette pensée), mais montrer qu'il a réellement et véritablement pris une chair. Lors

[1] Le saint Docteur combat ici les hérétiques nommés *Docetæ* ou *Apparens*, parce qu'ils prétendaient que Jésus-Christ n'était né, mort et ressuscité qu'en apparence. Ils avaient pour père Simon le Magicien, comme les Gnostiques, c'est-à-dire, les savants et éclairés. — *Voyez S. Ign. M. Epist. ad Trall. et ad Smyrn.* — Dans saint Irénée le mot δοκήσει est traduit en latin par celui de *putative*, en opinion, en apparence, liv. I et suiv. Voy. Till. *Hist. Eccl.* T. II, p. 43 et 54, et la note de D. Bern. de Montf., *hic.*

donc que saint Paul dit : « Jésus-Christ nous a « rachetés de la malédiction de la loi, s'étant « rendu lui-même malédiction pour nous » (Gal. III, 13) : il ne veut pas dire que sa substance ait été séparée et privée de la gloire, et qu'elle soit tombée dans la malédiction. Car ni les démons mêmes, ni les plus fous et les plus extravagants de tous les hommes, ne sont point capables d'un sentiment si extravagant en même temps que si impie! Ce n'est donc point là ce qu'entend le saint apôtre; mais que Jésus-Christ ayant pris sur lui-même la malédiction que nous avions encourue, ne permet pas que nous y soyons soumis davantage et nous en libère. De même en cet endroit saint Jean dit que « le Verbe s'est fait chair », non en changeant sa substance en chair, mais en demeurant ce qu'il était auparavant, après avoir pris la chair.

Que si ces hérétiques disent, que comme Dieu peut tout, il a pu se changer en chair, nous leur répondrons qu'il peut tout, tant qu'il demeure Dieu ; mais s'il pouvait recevoir un changement, et un changement en mal, comment serait-il Dieu? Toute mutabilité, tout changement est infiniment éloigné de cette nature incorruptible. C'est pourquoi le prophète disait : « Ils vieilliront tous comme « un vêtement. Vous les changerez comme un « habit dont on se couvre, et ils seront en effet « changés : mais pour vous, vous êtes toujours « le même, et vos années ne passeront point ». (Ps. CI, 27, 28.) Car cette substance est au-dessus de tout changement : il n'y a rien de meilleur ni de plus excellent que Dieu ; rien à quoi il puisse successivement atteindre et parvenir. Que dis-je, de meilleur? Rien ne lui est égal, rien n'en approche tant soit peu. Il s'ensuit donc que s'il a souffert quelque changement, il s'est changé en quelque chose de moindre : or, cela ne peut point être Dieu ; mais que l'exécration de ce blasphème tombe sur la tête de ceux qui n'ont pas horreur de le proférer.

Ce mot : « Il s'est fait », n'est dit ici que pour vous empêcher de soupçonner que l'Incarnation du Verbe n'a été qu'une illusion ; les seules paroles qui suivent le prouvent visiblement, et étouffent tout mauvais soupçon. Car l'évangéliste ajoute : « Et a demeuré parmi « nous ». C'est comme s'il disait que cette parole : « Il s'est fait », ne nous jette pas dans des pensées et des soupçons absurdes. Je n'ai point dit qu'il y ait eu du changement dans la nature immuable, mais j'ai dit qu'elle a demeuré parmi nous. Or ce qui habite n'est pas l'endroit habité : une chose habite et l'autre est habitée : sans cela il n'y aurait pas habitation. Mais en indiquant cette différence, je parle d'une différence selon l'essence : car, par la jonction et la réunion, le Verbe de Dieu et la chair sont une même personne ; non qu'il y ait confusion ni anéantissement de substance, mais en vertu d'une ineffable et inexplicable union.

Comment cela s'est fait, ne le demandez point : comment cela s'est fait, Dieu le sait. Quelle est donc, dites-vous, la maison qu'il a habitée? le Prophète nous l'apprend : « Je re- « lèverai », vous dit-il, « la maison de David, « qui est ruinée » (Amos, IX, 11) : véritablement elle est ruinée. Notre nature, ruinée par une chute irrémédiable, avait besoin de la main du Tout-Puissant, qui seul pouvait la relever. Elle ne pouvait aucunement se relever si Celui qui l'avait formée ne lui avait tendu la main du haut du ciel, et ne l'avait renouvelée et reformée par la régénération de l'eau et du Saint-Esprit.

Considérez ce mystère, mes chers frères, ce mystère terrible et impénétrable. Le Verbe demeure toujours dans cette maison : il s'est, en effet, revêtu de notre chair, non pour la quitter dans la suite, mais pour habiter toujours en elle. S'il n'avait pas voulu la garder toujours, il ne lui aurait pas fait l'honneur de la placer sur le trône royal, et, la portant avec lui, il ne l'aurait pas fait adorer par toute l'armée céleste : par les anges, par les archanges, par les trônes, par les dominations, par les principautés, par les puissances. Quel esprit, quelle langue pourrait représenter l'honneur immense que Dieu a fait à notre nature, cet honneur qui est tout surnaturel et terrible en même temps? Quel ange? quel archange? Non certes, personne, ou dans le ciel, ou sur la terre, ne le pourra jamais. Les œuvres de Dieu sont de telle nature, et ses bienfaits sont si grands et si sublimes que, non-seulement aucune langue, mais encore nulle vertu céleste et angélique ne peut les raconter exactement.

Voilà pourquoi nous finissons ici notre sermon, pour nous tenir dans le silence, après vous avoir seulement exhortés à rendre grâces à un Dieu si bienfaisant : de quoi encore vous aurez tout le profit dans la suite. Or, rendre

grâces au Seigneur, c'est prendre un grand soin de son âme. Car, par un nouvel effet de sa bonté, Lui, qui n'a nullement besoin d'aucun de nous, il dit que nous lui rendons le retour, que nous le récompensons en quelque sorte, lorsque nous ne négligeons pas le soin de notre âme. Nous ferions donc preuve d'une extrême folie et nous mériterions une infinité de supplices si, ayant reçu un si grand honneur, nous ne faisions pas tout ce qui dépend de nous pour lui rendre de justes actions de grâces, et principalement puisque tout l'avantage doit nous en revenir, puisque des biens sans nombre nous sont promis à cette condition.

Glorifions donc, pour tant de bienfaits, la bonté divine, non-seulement par nos paroles, mais beaucoup plus encore par nos œuvres, afin que nous acquérions les biens futurs, que je vous souhaite, et à vous et à moi, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE; SA GLOIRE, DIS-JE, COMME DU FILS UNIQUE DU PÈRE, ÉTANT PLEIN DE GRACE ET DE VÉRITÉ. (VERSET 14.)

—

ANALYSE.

1. *Gloire comme du Fils unique du Père,* ce que cela signifie.
2 et 3. Prodiges et miracles à l'avènement de Jésus-Christ. — Hérauts et prédicateurs. — Libre arbitre de l'homme. — La vertu est libre. — Les miracles annonçaient Jésus-Christ, et manifestaient qu'il est le Fils unique de Dieu. — Miracles opérés invisiblement et visiblement à sa mort.

1. Peut-être dans notre dernier discours, mes chers frères, vous aurons-nous attristés et offensés; peut-être vous aura-t-il paru que nous avons usé de paroles trop rudes, et que nous nous sommes trop étendus sur la paresse et la lâcheté de plusieurs. Si, en nous étendant ainsi et parlant en ces termes, nous avions seulement voulu vous faire de la peine, vous auriez tous raison de vous fâcher et de vous plaindre : mais c'est uniquement pour votre bien que nous nous sommes exposés à vous déplaire. Vous devez nous savoir gré de notre sollicitude, ou, tout au moins, nous pardonner en faveur de notre profonde affection. Car nous craignons fort que si vous ne répondez à notre zèle que par l'indifférence, vous n'ayez à rendre un plus rigoureux compte au Seigneur. Voilà précisément, mes frères, ce qui nous engage et nous oblige souvent à vous réveiller, à ranimer votre attention; de peur que vous ne perdiez un seul mot de ce que nous vous enseignons : car c'est pour vous le moyen de vivre en assurance en ce monde, et de vous présenter en l'autre avec confiance au tribunal de Jésus-Christ. Mais nous vous avons fait d'assez longues et d'assez fortes réprimandes la dernière fois : commençons donc aujourd'hui par vous expliquer tout de suite les paroles de notre Evangile :

« Et nous avons vu sa gloire; sa gloire », dis-je, « comme du Fils unique du Père ». Saint Jean, après avoir dit que nous avons été faits enfants de Dieu, et montré que cela n'est arrivé que parce que le Verbe s'est fait chair, déclare qu'il nous en est encore revenu un autre avantage. Quel est-il? C'est que « nous

« avons vu sa gloire; sa gloire, » dis-je, « comme du Fils unique du Père ». Et certes, nous ne l'aurions point vue cette gloire, si le Fils unique ne se fût montré à nous, revêtu du corps qu'il s'est uni. Si « les enfants « d'Israël » ne purent regarder le visage de Moïse, qui n'était pas d'autre nature que nous, parce qu'il était resplendissant de lumière (Exo. xxxiv, 29; II Cor. iii, 7); si un voile fut nécessaire pour couvrir et cacher la grande gloire qui environnait ce Juste, pour adoucir et tempérer l'éclat du visage du prophète, comment nous, qui ne sommes que boue et que terre, aurions-nous pu approcher de la Divinité toute pure, de cette lumière qui est inaccessible même aux vertus célestes? Le Fils unique du Père a donc habité parmi nous, afin que nous pussions librement approcher de lui, lui parler et demeurer avec lui.

Mais que signifient ces paroles : « La gloire, « comme du Fils unique du Père » ? Plusieurs prophètes ont paru tout éclatants de gloire, comme Moïse lui-même, Elie, Elisée : l'un est monté au ciel dans un char de feu (IV lib. Rois, ii, 11); l'autre y a été enlevé [1]. Après eux Daniel, les trois enfants, beaucoup d'autres, et tous ceux qui ont opéré des miracles, ont été glorifiés; de même, les anges qui se sont fait voir aux hommes dans la lumière et la splendeur de leur nature, et non-seulement les anges, mais aussi les Chérubins et les Séraphins qui ont apparu au prophète, couverts d'une grande gloire : mais l'évangéliste écartant de nous toutes ces choses, élevant nos esprits au-dessus de la splendeur et de la gloire des créatures, et des autres serviteurs nos compagnons, nous installe au comble même des biens et au centre de la gloire. Ce n'est pas la gloire d'un prophète, ni d'un ange, ni d'un archange, ni des vertus célestes, ni d'aucune autre créature, s'il en est, que nous avons vue : mais nous avons vu la gloire du Seigneur même, du roi même, du vrai Fils unique même, de celui qui est le Seigneur de tous les hommes.

Ce mot : « comme », n'est point ici pour marquer une comparaison, un exemple, une similitude; mais pour établir et pour fixer indubitablement la chose : de même que si l'évangéliste disait : Nous avons vu la gloire qui convient, qui est propre au vrai et à l'unique Fils de Dieu, roi de tout l'univers. C'est là une façon de parler usuelle, et je ne ferai pas difficulté d'invoquer cet usage à l'appui de mes paroles. Car il ne s'agit pas ici de beau langage ni de périodes harmonieuses, mais seulement de votre intérêt : c'est pourquoi rien ne nous empêche de tirer nos preuves de l'usage vulgaire.

Quel est donc cet usage? Vous allez l'apprendre : des personnes ont vu un monarque dans toute sa pompe et sa magnificence, il brille de toutes parts, il est tout couvert de pierres précieuses. S'il leur arrive de vouloir décrire à d'autres cette magnificence, cette pompe, ces ornements, cette gloire, ils peignent à leur manière, et comme ils peuvent, l'éclat de la pourpre, la grosseur des diamants, la blancheur des mules, l'or des harnais, le lustre des housses. Enfin, après avoir fait le récit de ces choses et de plusieurs autres, voyant qu'ils n'en peuvent pas bien représenter toute la richesse et la somptuosité, ils ajoutent aussitôt, mais pourquoi tant de paroles? En un mot, il était comme un empereur, et par ce mot : « comme », ils ne veulent pas dire un homme semblable à l'empereur, mais l'empereur lui-même. C'est donc en ce même sens que l'évangéliste s'est servi de ce mot : « comme », pour montrer l'excellence d'une gloire incomparable. Tous les autres, les anges, les archanges, les prophètes exécutaient en tout les ordres qu'ils avaient reçus : mais le Fils unique agissait en tout avec l'autorité et la puissance qui n'appartient qu'au roi et au souverain Seigneur. Et voilà ce qui faisait l'admiration du peuple (Matth. vii, 28); c'est qu'il les instruisait comme ayant autorité.

2. Les anges, comme je l'ai dit, ont donc apparu sur la terre, avec beaucoup de gloire, à Daniel, à David, à Moïse; mais ils faisaient tout comme des serviteurs qui obéissent à leurs maîtres : le Fils unique, au contraire, agissait en tout comme Seigneur et Roi de tout l'univers. Quoiqu'il soit venu et se soit montré sous une forme vile et basse, toutefois, dans cet abaissement même et sous cette forme de serviteur, la créature a connu son Seigneur. Comment? L'étoile, du haut du ciel, a appelé les mages pour venir l'adorer; une grande

[1] « Enlevé ». Le mot grec signifie proprement : *Communi morte translatus. i. e.* Elisée y a été enlevé par la mort commune à tous les hommes. Cet endroit ne me paraît pas net, je crois qu'il y manque quelque chose.

troupe d'anges, répandue de tous côtés, le servait comme son Maître et chantait des hymnes à sa louange ; d'autres hérauts ont paru tout à coup, et s'étant tous rencontrés et joints ensemble, ils ont annoncé le grand et le profond mystère « de l'Incarnation » ; les anges l'ont annoncé aux pasteurs ; les pasteurs aux habitants de la ville ; Gabriel à Marie et à Elisabeth ; Anne et Siméon à ceux qui étaient dans le temple. Et non-seulement les hommes et les femmes en ont eu une grande joie, mais encore l'enfant qui n'était pas encore sorti du ventre de sa mère ; je parle de cet habitant du désert qui, portant le même nom que notre évangéliste, tressaillit dans le sein maternel (Luc, I, 41) : tous soupiraient dans l'espérance de l'enfantement qui devait arriver. Voilà ce qui s'est passé dans le temps de l'avènement. Mais lorsque le Fils unique se fut davantage manifesté, d'autres miracles plus grands que les premiers éclatèrent. Ce n'est plus une étoile, ni le ciel, ni les anges et les archanges, ni Gabriel et Michel, c'est Dieu le Père lui-même qui l'annonce du haut des cieux, et, avec le Père, le Saint-Esprit qui descend et demeure sur lui (Matth. III, 15 ; Marc, I, 10 ; II Pierre, II, 27), etc.; c'est donc avec vérité que Jean a dit : « Nous avons vu sa « gloire ; sa gloire », dis-je, « comme du Fils « unique du Père ».

Et en s'exprimant ainsi, il ne pense pas seulement à ces choses, mais encore à celles qui les ont suivies. Car les pasteurs, les veuves et les vieillards ne sont plus les seuls à nous l'annoncer : la voix des événements, comme une trompette sonore, retentit à son tour, et si haut, que le son en parvient aussitôt jusqu'ici. « Sa réputation », dit l'Ecriture, « s'est répan- « due par toute la Syrie » (Matth. IV, 24) ; elle l'a fait connaître à tout le monde. Tout publiait à haute voix que le Roi du ciel était arrivé. En effet, on voyait les démons fuir de toutes parts et céder la place ; le diable se retirer couvert de honte ; la mort même, la mort d'abord repoussée, ensuite vaincue et entièrement détruite : toutes sortes d'infirmités étaient guéries, les sépulcres renvoyaient les morts (Matth. XXVII, 52), les démons laissaient tranquilles les possédés, les maladies quittaient les malades. C'est alors qu'on vit tous ces prodiges et ces miracles que les prophètes avaient désiré de voir, comme de juste, et qu'ils n'avaient point vus : c'est alors qu'on a vu des yeux se former et recevoir la lumière ; et Jésus-Christ faisant voir à tous, en un moment et dans la plus excellente partie du corps, ce qui est si curieux, ce que tous les hommes ont dû souhaiter de voir, comment Dieu a formé Adam de la terre [1]. De plus, on a vu des membres que la paralysie avait desséchés et comme détachés du corps, tout à coup rétablis et réunis aux autres ; des mains mortes reprendre le mouvement, des pieds perclus sauter à l'instant, des oreilles bouchées s'ouvrir, et une langue, auparavant muette, parler soudain avec grand bruit. Car tel qu'un habile architecte qui rétablit une vieille maison délabrée, Jésus-Christ a réparé la nature humaine : les pièces qui étaient brisées, il les a remplacées ; celles qui étaient désunies, il les a rejointes : il a relevé celles qui étaient absolument tombées.

Et que dirons-nous du rétablissement de l'âme, opération encore bien plus admirable que la guérison des corps ? Certes, la santé du corps est quelque chose de grand et de considérable ; mais celle de l'âme lui est supérieure et de toute la distance qui sépare l'âme du corps ; comme aussi, pour cette autre raison, qu'il est de la nature du corps de se mouvoir, selon qu'il plaît au Créateur, et d'aller sans résistance partout où il veut qu'il aille, tandis que l'âme qui est libre, et qui a le pouvoir et la liberté d'agir, n'obéit pas en tout à Dieu, si elle ne le veut pas. Car Dieu ne veut pas la rendre belle et vertueuse malgré elle, par force et par contrainte, parce que ce ne serait point là une vertu ; mais il veut la persuader librement et volontairement de devenir vertueuse et belle, ce qui est beaucoup plus difficile que l'autre guérison. Voilà pourtant ce qu'a fait Jésus-Christ. Toutes sortes de méchancetés et de maux ont été détruits. De même que, par les soins qu'il a donnés aux corps, il les a non-seulement guéris, mais encore rétablis dans une parfaite santé : ainsi, non-seulement il a tiré les âmes de l'abîme de la méchanceté et de la corruption, mais il les a élevées au comble même de la vertu. D'un publicain il a fait un apôtre : d'un persécuteur, d'un blasphémateur impie, l'instituteur de l'univers : les mages ont été les docteurs des

[1] Comme dans la guérison de l'aveugle-né, où Jésus-Christ ayant craché à terre et fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle et lui rendit la vue. (Jean, IX, 6.) Dans la résurrection du Lazare, et dans tous les autres miracles qu'il a opérés, etc. (Jean, XI.)

Juifs, le larron est devenu citoyen du ciel: une prostituée a brillé par sa grande foi: de deux femmes, la chananéenne et la samaritaine, celle-ci femme débauchée comme la précédente; l'une entreprend de convertir ses concitoyens et amène à Jésus-Christ tous les habitants de sa ville, comme pris dans un filet; l'autre, par sa foi et sa persévérance, chasse le malin esprit de l'âme de sa fille; d'autres, encore pires que ceux-là, passent tout à coup au nombre des disciples. En un instant tout se réformait, les infirmités des corps, les maladies des âmes: tous recouvraient la santé et arrivaient à la plus haute vertu. Ce n'était pas seulement deux, ou trois, ou cinq, ou dix, ou vingt, ou cent personnes qui changeaient de vie et se convertissaient facilement, mais des villes et des provinces entières. Et qui pourrait parler dignement de la sagesse des préceptes, de la force et de la vertu des lois célestes, de l'excellence d'une morale tout angélique? Car, tel est le genre de vie que Jésus-Christ a introduit ici-bas, telles sont les lois qu'il a établies, et la morale qu'il a fondée, que ceux qui les suivent et s'y conforment deviennent aussitôt des anges, et semblables à Dieu, autant que cela est possible à l'homme, quand bien même ils auraient été les plus méchants de tous les hommes.

3. Voilà pourquoi l'évangéliste, rassemblant et se représentant tout à la fois tous les miracles que Jésus-Christ a opérés, soit dans les corps, soit dans les âmes, soit sur les éléments; et aussi les préceptes, ces dons mystérieux qui sont plus grands et plus sublimes que les cieux mêmes, les lois, la morale, la foi, l'espérance, les promesses des biens futurs, la Passion; voilà, dis-je, pourquoi l'évangéliste a fait tonner sa voix, et prononcé ces admirables paroles qui renferment une sublime doctrine: « Nous avons vu sa gloire; sa gloire », dis-je, « comme du Fils unique du Père, étant plein « de grâce et de vérité ». Ce n'est pas seulement pour les miracles que nous l'admirons, mais nous l'admirons aussi dans sa Passion et dans ses souffrances: nous l'admirons attaché à une croix, flagellé, souffleté, couvert de crachats, et dans les coups que lui ont donné sur les joues ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Il est juste en effet d'appliquer aussi les paroles de saint Jean à ces choses qui paraissent ignominieuses, puisque Jésus-Christ lui-même a appelé tout cela gloire. En effet, ces choses ne sont pas seulement des marques et des témoignages de sa providence et de son amour, mais encore de sa toute-puissance: puisque c'est alors que la mort fut détruite, que la malédiction fut effacée (Gal. III, 13), que les démons furent confondus, qu'on triompha d'eux, et que la cédule de nos péchés fut attachée à la croix (Coll. II, 14).

De plus, comme ces miracles se faisaient invisiblement, il s'en fit quelques-uns visiblement, qui prouvaient que Jésus-Christ était le Fils unique de Dieu, et le Seigneur de toute la nature; son bienheureux corps étant encore attaché à la croix, le soleil retira sa lumière et s'obscurcit, la terre trembla et fut couverte de ténèbres, les sépulcres s'ouvrirent, les fondements de la terre furent ébranlés, une multitude innombrable de morts sortit du tombeau, ressuscita et vint dans la ville (Matth. XXVII, 51, Luc. XXIII, 44). Ensuite cet autre mort, qui avait été cloué et crucifié, ressuscita, sans déranger les pierres de son sépulcre, sans en briser les sceaux; et ayant rempli les onze disciples d'un grand courage et d'une force invincible, il les envoya dans tout le monde pour être les médecins universels de la nature, pour réformer la vie des hommes, pour répandre partout la semence de la céleste doctrine, détruire la tyrannie des démons, et faire connaître aux hommes les vrais, les ineffables biens; pour nous prêcher l'immortalité de l'âme, la vie éternelle du corps, des récompenses qui surpassent notre intelligence, et qui n'auront point de fin.

Le bienheureux évangéliste repassant donc dans son esprit toutes ces choses et plusieurs autres, que sûrement il connaissait bien, mais qu'il n'a pas voulu écrire parce que le monde n'aurait pu les contenir; car « si », dit-il, « on « rapportait tout en détail, je ne crois pas que « le monde entier pût contenir les livres qu'on « en écrirait» (Jean, XXI, 25); considérant, dis-je, toutes ces choses, il s'est écrié: « Nous avons vu « sa gloire; sa gloire », dis-je, « comme du Fils « unique du Père, étant plein de grâce et de vérité ». Il faut donc que ceux qui ont le bonheur de voir tant de merveilles, d'entendre une si belle doctrine, de recevoir de si grands dons, mènent une vie qui soit digne des dogmes, pour mériter de jouir des biens futurs. En effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu pour nous faire voir non-seulement sa gloire terrestre, mais encore sa gloire céleste. Voilà pourquoi il

a dit : « Je désire que là où je suis, ceux que « vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, « afin qu'ils contemplent ma gloire ». (Jean, XVII, 24.) Que si la gloire qu'il a eue sur la terre a été si brillante et si lumineuse, que penserons-nous, que dirons-nous de celle qu'il a dans le ciel? car on ne la verra pas dans une terre sujette à la corruption; elle ne se montrera point à nous tandis que nous sommes dans des corps fragiles et périssables; mais lorsque nous serons devenus des créatures immortelles et impérissables; et elle se fera voir dans une si grande splendeur, qu'aucune parole ne peut l'exprimer. Heureux donc, et mille fois heureux ceux qui auront le bonheur d'être spectateurs de cette gloire, c'est d'elle que parle le prophète, quand il dit : « Que l'impie soit enlevé, pour ne pas voir la « gloire du Seigneur ». (Isaïe, XXVI, 10, LXX.)

Mais à Dieu ne plaise qu'aucun de vous soit enlevé de ce monde et privé de ce spectacle! Si, en effet, nous ne devions jamais en jouir, nous pourrions bien dire, nous aussi : il vaudrait mieux pour nous que nous ne fussions jamais venus au monde (Matth. XXVI, 24). Car pourquoi vivons-nous, pourquoi respirons-nous? Que sommes-nous, si nous sommes privés de la présence du Seigneur, si nous ne devons pas le voir? Si ceux qui ne voyent pas la lumière du soleil mènent une vie plus malheureuse que la mort, que croyez-vous que souffrent ceux qui sont privés d'une si grande lumière? Ici tout le malheur ne consiste que dans cette unique privation, mais là il n'en est pas de même : et pourtant, quand il n'y aurait que ce mal seul, le second supplice ne serait pas égal à l'autre; il le surpasserait d'autant que le soleil de l'autre monde surpasse le nôtre. Mais il y a aussi un autre supplice à attendre; c'est que celui qui ne voit pas ce soleil ne sera pas seulement jeté dans les ténèbres, mais encore il sera brûlé éternellement, éternellement il gémira, grincera des dents, et souffrira une infinité d'autres tortures.

Ne méprisons donc point tellement notre salut, ne nous exposons point par la négligence et le relâchement d'un instant à être jetés dans le supplice éternel : veillons au contraire, soyons sobres, travaillons, faisons tous nos efforts pour acquérir ces biens et échapper à ce fleuve de feu, qui coule à grand bruit devant le terrible et redoutable tribunal. Celui qui y sera une fois tombé, y demeurera éternellement : personne ne pourra le retirer du supplice, ni son père, ni sa mère, ni son frère. Les prophètes nous le crient hautement; l'un dit : « Le frère ne rachète point son frère, « l'homme étranger le rachètera-t-il[1]? » (Ps. XLVIII, 7.) Ezéchiel ajoute quelque chose de plus fort : « Si Noé », dit-il, « et Job et Daniel sont « en ce pays-là, ils n'en délivreront ni leurs « fils, ni leurs filles ». (Ezéch. XIV, 16.) Là une seule chose peut nous aider et nous protéger, ce sont nos bonnes œuvres; celui qui en sera dénué ne pourra se délivrer par aucune autre voie. C'est pourquoi pensons continuellement à ces vérités, méditons-les, purifions notre vie et rendons-la brillante, afin que nous nous présentions au Seigneur avec confiance, et que nous obtenions les biens qui nous sont annoncés, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Sur quoi saint Augustin dit : « Si Jésus-Christ, qui est votre figure, ne vous rachète point, l'homme pourra-t-il vous racheter ?

HOMÉLIE XIII.

JEAN REND TÉMOIGNAGE DE LUI, ET IL CRIE, EN DISANT : VOICI CELUI DONT JE VOUS DISAIS, CELUI QUI DOIT VENIR APRÈS MOI, EST AVANT MOI, PARCE QU'IL EST PLUS ANCIEN QUE MOI. (VERSET 15.)

—

ANALYSE.

1. Le prédicateur ne perd point sa récompense par la paresse de ses auditeurs. — Saint Jean l'évangéliste fait souvent valoir le témoignage de saint Jean-Baptiste, pourquoi?
2 et 3. Témoignage de saint Jean-Baptiste.
4. Rien de plus beau ni de plus brillant qu'une vie bien réglée. — Les dons faits de biens mal acquis sont rejetés.

1. Courons-nous en vain? est-ce inutilement que nous travaillons? Jetons-nous la semence sur des pierres? Tombe-t-elle le long du chemin ou demeure-t-elle cachée dans des épines[1]? J'ai peur, je tremble que mon labourage ne soit inutile, quoique d'ailleurs je ne puisse rien perdre de la récompense qui est attachée à ce travail. La condition du laboureur est autre que celle du prédicateur de la parole: souvent le laboureur, après avoir travaillé toute une année, après avoir souffert tant de peines et de sueurs, ne récolte rien qui réponde à ses soins; et alors rien ne peut plus le dédommager de ses peines; triste et confus il revient de l'aire dans sa maison, auprès de sa femme et de ses enfants, et n'a personne à qui il puisse demander la récompense de ses longs travaux. Nous n'avons rien de pareil à craindre: quand bien même la terre que nous avons cultivée ne donne aucun fruit; si nous avons employé tous nos soins et toutes nos peines, le Seigneur de la terre et du laboureur ne permettra pas que nous soyions frustrés de nos espérances, mais il nous donnera une rémunération. « Chacun », dit l'Ecriture, « recevra sa récompense particulière selon son « travail » (I Cor. III, 8); et non pas selon l'événement. Pour preuve que cela est ainsi, écoutez ce que dit le Seigneur: « Vous donc, « fils de l'homme, exhortez ce peuple, pour « voir s'ils écouteront enfin et s'ils comprendront ». Et voici l'explication d'Ezéchiel: « Si la sentinelle », dit-il, « avertit de ce qu'il « faut fuir et de ce qu'il faut suivre, elle a délivré son âme, quoique personne ne l'écoute[1] ». (Ezéch. II, 5, 6.)

Toutefois, encore que nous ayions cette ferme consolation, encore que nous soyions sûrs de la récompense, lorsque nous ne vous voyons pas profiter de nos instructions, nous ne sommes ni plus consolés ni en meilleure disposition que les laboureurs, qui gémissent et pleurent, qui sont honteux et confus. Telle est la charité d'un prédicateur, telle est la sollicitude pastorale. Moïse pouvait se délivrer de l'ingrate nation des Juifs et obtenir un plus glorieux gouvernement, celui d'un peuple beaucoup plus nombreux. Dieu lui dit: « Laisse-moi faire, et je les exterminerai, et je t'établirai chef d'un plus grand peuple ». (Exod. XXXII, 10.) Mais comme il était saint et serviteur de Dieu; comme il était vrai ami et homme de bien, il ne put même pas entendre cette parole; au contraire, il aima mieux périr avec le peuple qui lui avait été confié, qu'être sauvé sans lui et élevé à une plus haute dignité.

Tel doit être celui à qui est confié le soin des âmes; car si un père qui a de méchants enfants veut continuer néanmoins à être appelé leur père et ne consentirait point à en changer, il serait absurde que continuelle-

[1] Allusion à la parabole des semences. Saint Matthieu, XIII; saint Marc, IV, 1; saint Luc, VIII, 4.

[1] On ne lit point ces deux passages, ni dans les Septante, ni dans la Vulgate. L'auteur en prend seulement le sens.

ment un maître changeât de disciples, qu'il les abandonnât pour prendre tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là et ensuite d'autres, sans s'attacher jamais à aucun.

Mais, Dieu nous garde de rien craindre de semblable à votre sujet! Nous avons au contraire cette confiance de croire que votre foi croît toujours de plus en plus en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que la charité mutuelle que vous avez les uns pour les autres et pour tous les hommes s'augmente chaque jour. Ce que nous venons de dire, nous l'avons dit pour ajouter encore à votre zèle et vous faire croître en vertu. Si les yeux de votre âme ne sont point chassieux, si la corruption de la malice ne les obscurcit pas et n'en trouble pas la clairvoyance, vos pensées pourront atteindre à la profondeur des matières que nous avons à traiter.

Qu'est-ce qu'on nous propose aujourd'hui? « Jean rend témoignage de lui, et il crie en « disant: Voici Celui dont je vous disais: Celui « qui doit venir après moi est avant moi, parce « qu'il est plus ancien que moi ». Notre évangéliste fait souvent paraître Jean, le produit à tout instant et en toute occasion, et fait valoir souvent son témoignage. Et ce n'est pas sans raison: il fait preuve en cela d'une extrême prudence. Comme les Juifs admiraient extraordinairement cet homme, (Josèphe, qui s'étend beaucoup sur son éloge, attribue à la mort qu'Hérode lui fit souffrir et la guerre [1], et la ruine de Jérusalem [2]); comme, dis-je, les Juifs l'admiraient extraordinairement, l'évangéliste, pour les couvrir de confusion, leur répète souvent son témoignage. Et véritablement les autres évangélistes renvoient leurs auditeurs, sur chaque action qu'ils rapportent, aux anciens prophètes qu'ils leur citent. Quand ils racontent la naissance du Fils de Dieu, ils disent: « Or, tout cela se fit pour accomplir « ce que le Seigneur avait dit par le Prophète, « en ces termes (Matth. I, 22): Une Vierge « concevra, et elle enfantera un fils ». (Isaïe, VII, 14.) Quand ils décrivent les piéges qu'on lui tendait; les exactes recherches, les poursuites qu'on faisait pour le perdre, et le massacre qu'Hérode fit des innocents, ils produisent ce que Jérémie avait autrefois prophétisé: « On a entendu un grand bruit dans Rama, on « y a ouï des cris mêlés de plaintes et de sou« pirs: Rachel pleurant ses enfants ». (Jérém. XXXI, 15.) Et quand ils rapportent son retour de l'Egypte, ils citent cette prédiction d'Osée: « J'ai rappelé mon Fils d'Egypte ». (Osée, XI, 1.) Partout ils en usent de même; mais saint Jean, qui parle avec plus d'élévation que les autres évangélistes, apportant un témoignage plus clair et plus récent, ne produit pas seulement des morts, mais un homme vivant qui avait montré Jésus-Christ présent et qui l'avait baptisé: non toutefois pour prouver qu'il fallait croire en Jésus-Christ sur le témoignage du serviteur, mais pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs. Car comme on n'aurait pas reçu le Seigneur s'il n'avait pris la forme de serviteur, de même la plus grande partie des Juifs n'aurait pas cru à sa parole, s'il n'y eût accoutumé leurs oreilles par une voix semblable à la leur.

2. Ajoutons que l'évangéliste, en en usant ainsi, avait en vue un autre résultat, grand et merveilleux: comme celui qui avance quelque chose de grand sur son propre compte, se rend suspect, et déplaît souvent à ceux qui l'entendent, voici venir un nouveau témoin pour appuyer son autorité de la sienne: et aussi comme la multitude a coutume d'accourir à la voix qui lui est naturelle et familière, parce qu'elle a moins de peine à la reconnaître, c'est pour cela que la voix du ciel ne s'est fait entendre qu'une ou deux fois, et que la voix de Jean-Baptiste se fait ouïr très-souvent. En effet, ceux qui s'élevaient au-dessus de la faiblesse et de la grossièreté du peuple, qui s'étaient dépouillés des choses sensibles et terrestres, étaient capables d'entendre la voix du ciel, et n'avaient pas tant de besoin de celle de l'homme, puisqu'ils obéissaient à la première et se laissaient guider par elle; mais il fallait une voix plus humble à ceux qui

[1] « La guerre » qu'Arétas, roi de Pétra, déclara à Hérode le Tétrarque.

[2] Ce que le saint Docteur rapporte ici de Josèphe ne nous paraît pas tout à fait conforme à ce que nous lisons dans son histoire. Voici le passage: « Plusieurs Juifs ont cru que cette défaite de l'armée d'Hérode était une punition de Dieu à cause de Jean, surnommé Baptiste. C'était un homme de grande piété qui exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, et à recevoir le Baptême, après s'être rendu agréable à Dieu en ne se contentant pas de ne point commettre quelque péché, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme. Aussi, comme une grande quantité de peuple le suivait pour écouter sa doctrine, Hérode, craignant que le pouvoir qu'il aurait sur eux, n'excitât quelque sédition, parce qu'ils seraient toujours prêts à entreprendre tout ce qu'il leur ordonnerait, crut devoir prévenir ce mal pour n'avoir pas sujet de se repentir d'avoir attendu trop tard à y remédier. Pour cette raison il l'envoya prisonnier dans la forteresse de Machera, dont nous venons de parler. Et les Juifs attribuèrent la défaite de son armée à un juste châtiment de Dieu d'une action si injuste ». Arn. d'And. hist. de Josep. in-fol. Tom. I, p. 689. N. 781.

étaient encore attachés à la terre, et plongés dans les ténèbres. Voilà donc pourquoi Jean-Baptiste, s'étant entièrement dépouillé des choses terrestres, n'a pas eu besoin d'avoir des hommes pour maîtres, mais il a reçu sa doctrine du ciel. Car il dit : « Celui qui m'a en« voyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur « qui vous verrez descendre le Saint-Esprit, « est le Fils de Dieu ». (Jean, I, 33, 34.) Les Juifs au contraire qui n'étaient encore que des enfants, et qui ne pouvaient atteindre à cette élévation, avaient pour maître un homme qui leur annonçait non sa propre doctrine, mais celle du ciel.

Que dit donc celui-ci ? « Il rend témoignage « de lui, et il crie, en disant » : Que veut dire ce mot : « Il crie ? » il prêche avec confiance, avec liberté, exempt de toute crainte. Et quelle est cette prédication, ce témoignage, ce cri ? « Voici celui dont je vous disais : Celui qui est « venu après moi, est avant moi, parce qu'il « est plus ancien que moi ». Ce témoignage est obscur et bien terrestre encore ; en effet, Jean n'a point dit : Celui-ci est le Fils unique de Dieu ; il a dit : « Voici celui dont je vous « disais : Celui qui est venu après moi, est « avant moi, parce qu'il est plus ancien que « moi ». De même que les mères des petits oiseaux ne montrent pas tout d'un coup, ni dans un seul jour à leurs petits la manière de voler, mais qu'au commencement elles ne font que les faire sortir de leur nid, les laissent ensuite reposer, puis les remettent au vol ; et le lendemain leur font faire de plus grands efforts, les excitant de la sorte peu à peu et insensiblement à s'élever à une hauteur convenable : ainsi le bienheureux Jean-Baptiste n'amène pas sur-le-champ les Juifs à ce qu'il y a de plus sublime, mais il commence par les élever un peu de terre, en leur disant que Jésus-Christ lui est supérieur. Ce n'était pas peu en effet que ses auditeurs pussent croire que celui qui ne s'était point encore fait voir, et qui n'avait point opéré de miracles, était supérieur à Jean, cet homme si illustre et si admirable, vers qui tout le peuple accourait, et qu'on regardait comme un ange.

Ainsi il tâchait d'abord, et s'efforçait de persuader à ses auditeurs que celui dont il rendait témoignage, était plus grand que le témoin ; que celui qui devait venir était au-dessus de celui qui était venu ; et que l'inconnu surpassait l'homme célèbre. Voyez avec quelle prudence Jean-Baptiste rend témoignage ! Non-seulement il montre Jésus, lorsqu'il est présent ; mais il le prédit avant qu'il paraisse. Car telle est l'allusion renfermée dans ces paroles : « Voici celui dont je vous disais ». C'est ainsi que, selon saint Matthieu, il disait à tous ceux qui venaient à lui : « Pour moi, je vous « baptise dans l'eau ; mais il en doit venir un « autre qui est plus puissant que moi, et je ne « suis pas digne de dénouer les cordons de ses « souliers ». (Matth. III, 11 ; Marc, I, 7 ; Luc, III, 17.) Pourquoi donc a-t-il ainsi parlé, avant que Jésus vînt ? C'est afin que quand il paraîtrait, son témoignage trouvât créance, les esprits y étant disposés par les discours tenus auparavant à son sujet, et que le vil vêtement qu'il portait ne nuisît pas à son crédit. Si les Juifs n'eussent rien ouï dire de Jésus-Christ, avant de le voir, s'ils n'eussent reçu qu'en le voyant ce grand et admirable témoignage, la simplicité et la pauvreté de ses habits aurait sans doute fait tort à la majesté de sa parole. En effet, Jésus-Christ marchait dans les rues si simplement et si pauvrement vêtu, que les femmes de Samarie, les femmes de mauvaise vie, les publicains, tous osaient librement et hardiment l'approcher et lui parler.

3. Si les Juifs donc, comme je l'ai dit, avaient entendu ces paroles, et vu sa personne en même temps, ils auraient ri du témoignage de Jean-Baptiste ; mais ayant souvent entendu ce témoignage avant la venue de Jésus-Christ, et ce qu'ils en avaient ouï dire leur ayant inspiré le désir de le voir, tout le contraire est arrivé : ils ont pu voir ce Sauveur annoncé, sans rejeter sa doctrine, et la foi qu'ils ont eue en lui sur ce qu'ils en avaient ouï dire le leur a fait regarder comme plus grand encore.

Ces paroles : « Celui qui doit venir après moi », signifient : celui qui doit prêcher, et non pas naître, après moi. Saint Matthieu le déclare, en disant : « Il vient un homme après moi » ; où il ne parle point de la naissance du Fils de Marie ; mais de sa venue pour prêcher. En effet, si l'évangéliste eût voulu parler de sa naissance, il ne se serait pas servi d'un temps présent, mais d'un temps passé ; il n'aurait pas dit : « Il vient », mais : « Il est venu ». Car Jésus-Christ était déjà né, lorsque Jean-Baptiste disait ces choses.

Mais que veut dire ce mot : « Il est avant « moi » ? Entendez : il est plus illustre et plus célèbre que moi. De plus, quoique je sois venu

prêcher le premier, ne croyez pas pour cela que je sois plus grand que lui : je suis de beaucoup inférieur à lui, et si inférieur, que je ne suis pas digne d'être même regardé comme son serviteur. Et c'est là ce que signifient ces paroles : « Il est avant moi » : idée que saint Matthieu exprime autrement, en disant : « Et je ne suis pas digne de délier les « cordons de ses souliers [1] ». (Matth. III, 11.) Or que ces paroles : « Il est avant moi », ne s'entendent point de la naissance de Jésus-Christ, celles qui suivent le montrent visiblement : si Jean-Baptiste avait voulu qu'elles s'entendissent de la naissance, il lui eût été inutile d'ajouter : « Parce qu'il est plus ancien « que moi ». Qui en effet eût été assez stupide et assez fou pour ignorer que celui qui était né avant lui était plus ancien que lui ? Que si l'on entend ces paroles, de cette existence qui est avant les siècles, elles ne signifient autre chose que ceci : « Celui qui vient après moi, « est avant moi » ; autrement il aurait parlé inconsidérément, et ce serait en vain qu'il aurait produit la raison de cette ancienneté. Encore une fois, s'il avait voulu parler de la naissance, il devait construire sa phrase d'une autre façon, et dire : « Celui qui vient après « moi, est plus ancien que moi, parce qu'il « est né avant moi » : car que quelqu'un soit avant, on en peut justement donner cette raison, qu'il est né le premier; mais on n'établit point qu'une personne est née avant une autre en disant qu'elle est la première.

Ce que nous disons là est juste et bien fondé, vous le savez tous : c'est des choses obscures, qu'il faut donner la raison et l'explication, et non de celles qui sont claires et évidentes. Si ce discours tombait sur la naissance, il n'y aurait ni doute, ni difficulté à admettre que le premier est le premier né : mais comme Jean parle de la dignité et de la prééminence, il a raison d'ôter la difficulté qui y paraissait. Effectivement, il est vraisemblable que plusieurs auraient eu des doutes, et n'auraient pu concevoir comment et pour quelle raison celui qui est venu après, est avant, c'est-à-dire, est plus honorable. Voilà pourquoi Jean-Baptiste en donne aussitôt la raison : c'est parce que, dit-il, « il est plus ancien que « moi » : Ce n'est pas, dit-il, que, me trouvant d'abord devant lui, il ait réussi à prendre le pas sur moi : mais il est plus ancien que moi, quoiqu'il vienne après moi.

Mais comment, direz-vous, si Jean a en vue l'éclatant avènement du Christ et la gloire qui doit l'accompagner, parle-t-il d'une chose qui n'était point encore, comme si déjà elle était arrivée ? car il ne dit pas : il sera, mais il est : c'est parce que depuis la plus haute antiquité les prophètes étaient dans l'usage d'annoncer les choses futures, comme si elles étaient déjà accomplies. Isaïe, parlant de la mort de Jésus-Christ, n'a point dit : « Il sera mené à la mort « comme une brebis qu'on va égorger » : ce qui devait arriver; mais : « Il a été mené à la « mort comme une brebis qu'on va égorger [1] ». (Is. LIII, 7, 70.) Et toutefois il ne s'était point encore incarné; mais le prophète raconte ce qui devait arriver, comme étant déjà accompli. Et David, prédisant le crucifiement, n'a point dit : ils perceront mes mains et mes pieds ; mais : « Ils ont percé mes mains et mes « pieds ». Et : « Ils ont partagé entr'eux mes « habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe ». (Ps. XXI, 18 et 19.) Et parlant du traître Judas, qui n'était point né encore, il dit : « Celui qui mangeait avec moi, a fait éclater « sa trahison contre moi ». (Ps. XL, 10.) De même, rapportant ce qui s'est passé, lorsqu'il était attaché sur la croix, il dit : « Ils m'ont « donné du fiel pour ma nourriture, et dans « ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à « boire ». (Ps. LXVIII, 26.)

4. Voulez-vous que nous vous apportions encore d'autres autorités, ou celles-là vous suffisent-elles ? pour moi, je le crois. Si nous n'avons pas donné toute son étendue au sujet que nous venons d'examiner, du moins nous l'avons suffisamment approfondi. Et certes il n'y a pas un moindre travail à ceci qu'à cela, et nous craindrions de vous ennuyer, si nous vous arrêtions plus longtemps sur cette question. Finissons donc : cela est juste. Mais par où finirons-nous le mieux ? C'est en rendant à Dieu la gloire qui lui est due, et cela, non-seulement par nos paroles, mais encore plus par nos œuvres.

Que votre lumière luise, dit Jésus-Christ, « afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et « qu'ils glorifient votre Père qui est dans les

[1] Saint Matthieu, que cite le saint Docteur, dit : « Et je ne suis pas digne de porter ses souliers ». Mais saint Marc et saint Luc disent : « de dénouer le cordon de ses souliers ». (Marc, I, 7; Luc, III, 16.) Tout revient au même. La différence ne doit point arrêter.

[1] Il faut observer que c'est ici la leçon des Septante. Notre Vulgate dit : « Il sera mené à la mort ».

« cieux ». (Matth. v, 16.) Rien en effet n'est plus brillant, mes chers frères, qu'une vie bien réglée. Le sage le déclare : « La voie des « justes », dit-il, « brillera comme la lumière ». (Prov. iv, 18.) Certes, elle éclairera non-seulement ceux qui allument leurs lampes par leurs bonnes œuvres, et qui marchent dans la voie droite, mais encore tous leurs voisins : mettons donc de l'huile dans ces lampes, afin que le feu en soit plus vif et la lumière plus abondante. Ce n'est pas seulement aujourd'hui que cette huile a une grande force, elle a fait aussi merveilleusement éclater la vertu de ceux qui ont vécu au temps des sacrifices. C'est pourquoi Dieu dit : « C'est l'huile [1] que « je veux, et non le sacrifice ». (Osée, vi, 6; Matth. ix, 13.) Et en vérité, rien de plus juste. L'autel des sacrifices était inanimé, mais notre autel est animé; le feu consumait tout, tout se réduisait en cendres et se dissipait, la fumée s'évanouissait dans l'air : mais ici, il n'arrive rien de semblable; il se produit d'autres fruits. C'est ce que déclare saint Paul, lorsque, décrivant les trésors de charité des Corinthiens, il dit : « Cette obligation, dont « nous sommes les ministres, ne supplée pas « seulement aux besoins des saints; mais elle « est riche et abondante envers Dieu, par le « grand nombre d'actions de grâces qu'elle « lui fait rendre ». Et encore : « Parce que ces « saints se portent à glorifier Dieu de la sou- « mission que vous témoignez à l'Evangile de « Jésus-Christ, et de la bonté avec laquelle « vous faites part de vos biens, soit à eux, soit « à tous les autres, et à témoigner par les « prières qu'ils font pour vous, l'amour qu'ils « vous portent ». (II Cor. ix, 12, 13, 14.) Ne voyez-vous pas qu'ici l'offrande aboutit à des actions de grâces, à un tribut d'hommages, à des prières continuelles de la part des pauvres secourus, à un redoublement de charité?

Sacrifions donc, mes chers enfants, sacrifions tous les jours sur ces autels. Ce sacrifice est plus excellent que les prières, que le jeûne et mainte autre pratique, pourvu qu'on le fasse d'un bien acquis légitimement par un honnête travail, et qui ne soit point souillé d'avarice, de rapine ou de violence. Telles sont les oblations que Dieu reçoit; il hait, il rejette les autres. Il ne veut pas qu'on l'honore au détriment d'autrui; un pareil sacrifice est impur et profane; il irritera plutôt Dieu qu'il ne l'apaisera. C'est pourquoi nous devons apporter tous nos soins et toute notre vigilance à ne pas outrager, sous prétexte d'hommage, celui que nous voulons honorer. Si Caïn, pour avoir offert à Dieu la moindre et la plus vile partie de ses biens (Gen. iv), sans toutefois avoir fait tort à personne, fut puni, ne recevront-ils pas un plus rigoureux châtiment, ceux qui lui présenteront les fruits de leurs rapines et de leur avarice? Si Dieu nous a donné ce précepte, c'est pour que nous fassions l'aumône au prochain, et non pour que nous l'opprimions. Celui qui ravit le bien d'autrui et le donne à un autre, celui-là n'est point miséricordieux, mais injuste et souverainement criminel. Comme donc on ne tire pas de l'huile d'une pierre, la cruauté de même ne produit pas l'humanité. On ne peut pas appeler aumône ce qui sort de cette source impure.

Je vous conjure donc, mes frères, de n'être point seulement zélés et attentifs à donner l'aumône, mais encore de ne pas la faire au préjudice du prochain. Car « si l'un prie et « que l'autre maudisse, de qui Dieu exaucera- « t-il la voix ? » (Eccl. xxxiv, 29.) Si nous sommes ainsi vigilants sur nous-mêmes, nous pourrons, par la grâce de Dieu, obtenir ses bontés, sa clémence, sa miséricorde, la rémission de tous les péchés que nous avons commis pendant notre vie, et éviter le fleuve de feu. Fasse le ciel que nous nous en garantissions tous, et que tous nous entrions dans le royaume des cieux, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Saint Chrysostome lit ici ἔλαιον (huile) et non ἔλεον (miséricorde) : ces deux mots se prononçant de même, la confusion s'explique aisément. Au reste, le sens est le même puisque l'huile est prise dans l'Ecriture pour le symbole de la miséricorde. Voyez, dans le commentaire sur saint Matthieu, l'explication de la parabole des dix vierges. (Chap. xxv.)

HOMÉLIE XIV.

ET NOUS AVONS TOUS REÇU DE SA PLÉNITUDE, ET GRACE POUR GRACE. (VERSET 16.)

ANALYSE.

1. Ce que nous avons reçu de la plénitude de Jésus-Christ.
2. Différence entre l'ancienne et la nouvelle Loi. — Signification de ces paroles : *Grâce pour grâce.* — Dieu nous prévient toujours de ses bienfaits.
3 et 4. Les figures de l'Ancien Testament ont eu leur accomplissement dans le Nouveau. — Explication de quelques-unes de ces figures. — Dans les combats publics on n'excite point à la course ceux qui se sont laissé renverser, mais seulement les braves athlètes. — Au contraire, dans les combats spirituels on exhorte, on anime indifféremment les uns et les autres, parce que ceux qui sont tombés, peuvent se relever, et remporter encore la victoire. — L'amertume des remèdes ne doit décourager ni rebuter personne : leur utilité se montrera dans la suite. — Les pécheurs et les justes même, tous ont besoin de remèdes, de corrections et de bons avis.

1. Nous disions dernièrement, mes frères, que Jean-Baptiste, pour lever les doutes de ceux qui se demanderaient comment Jésus-Christ, venu après lui pour prêcher, pouvait être plus ancien et plus illustre que lui, avait ajouté ces mots : « Parce qu'il est plus ancien « que moi ». C'est là une des raisons; mais il en ajoute une autre que nous avons maintenant à vous expliquer. La voici : « Nous avons « tous reçu de sa plénitude, et grâce pour « grâce ». Et après celle-là il en ajoute encore une autre : « Car la loi a été donnée par « Moïse, mais la grâce et la vérité a été appor- « tée par Jésus-Christ (17) ».

Que signifient ces paroles, direz-vous : « Nous avons tous reçu de sa plénitude? » C'est à quoi je dois d'abord m'attacher. Donner, pour lui, veut-il dire, ce n'est point partager, il est lui-même le principe et la source de tous les biens; il est la vie même, la lumière même, la vérité même ; il ne retient pas en lui-même ses trésors, mais il les répand sur tous les autres; et après qu'il les a répandus, il demeure plein; après qu'il a donné aux autres, il n'a rien de moins; mais il prodigue ses biens, toujours il les répand, et en les répandant avec profusion sur les autres, il demeure dans la même perfection, dans la même plénitude. Ce que j'en ai moi-même n'est qu'une petite portion que j'ai reçue d'un autre, et la moindre partie du tout, et comme une goutte d'eau si on la compare à cette ineffable source, à cette mer immense.

Mais cette comparaison même n'explique point assez ce que nous tâchons de vous faire entendre. Car si vous puisez dans la mer une goutte d'eau, dès lors vous l'avez diminuée, quoique cette diminution soit imperceptible aux yeux. Or, on ne peut pas dire la même chose de cette source ; quelque quantité d'eau que vous y puisiez, elle demeure néanmoins entière et ne souffre aucune diminution. C'est pourquoi il faut prendre un autre exemple; mais il est encore faible et ne suffit pas pour représenter ce que nous voudrions décrire; toutefois il nous achemine mieux que l'autre à l'idée dont il s'agit. Supposons un foyer où l'on allume mille, deux mille, trois mille flambeaux, et beaucoup plus encore; ce feu, après avoir communiqué sa lumière et sa vertu à tous ces milliers de flambeaux, ne demeure-t-il pas plein et entier? Personne ne l'ignore. Que si parmi les corps, choses divisibles, que le partage diminue, on en trouve qui peuvent donner du leur aux autres, sans souffrir de diminution, à combien plus forte raison en sera-t-il de même pour l'Etre incorporel et impérissable? Car s'il n'y a pas nécessairement partage quand la chose communiquée est une substance corporelle, lorsqu'on parle d'une vertu, et d'une vertu provenant d'une substance incorporelle, n'est-il pas plus évident

encore qu'elle ne doit subir aucune division? Voilà pourquoi saint Jean dit : « Nous avons « tous reçu de sa plénitude », et joint son témoignage à celui de Jean-Baptiste. Car ce n'est pas le précurseur, mais l'Apôtre qui dit ces paroles : « Nous avons tous reçu de sa « plénitude ». Et voici ce qu'il veut dire par là. Ne croyez pas que nous, qui avons demeuré longtemps avec Jésus-Christ, et mangé à sa table, nous rendions témoignage de lui par faveur et par complaisance. Jean-Baptiste, qui ne l'avait point vu ni rencontré avant de le baptiser, le voyant alors avec les autres, s'est écrié : « Il est plus ancien que moi ». Mais nous, tous les douze, les trois cents personnes, cinq cents, trois mille, cinq mille, plusieurs milliers de Juifs, toute la multitude des fidèles, qui a été alors, qui est maintenant, et qui sera, nous avons tous reçu de sa plénitude.

Mais qu'avons-nous reçu ? « Grâce pour « grâce ». Quelle grâce, pour quelle grâce ? Nous avons reçu la nouvelle grâce pour l'ancienne. Comme il y avait une justice et une justice : « Pour ce qui est », dit saint Paul, « de la justice de la loi, ayant mené une vie « irréprochable » (Phil. III, 6), il y a aussi une foi et une foi : « De la foi dans la foi » (Rom. I, 17), une adoption et une adoption : « A qui « appartient l'adoption » (Rom. IX, 4), dit le même apôtre. Il y a aussi, selon lui, deux gloires : « Si le ministère qui devait finir a été « glorieux, celui qui durera » toujours « le « doit être beaucoup davantage » (II Cor. III, 11); et deux lois, car il dit encore : « La « loi de l'esprit de vie m'a délivré » (Rom. VIII, 2); et deux cultes : « Dont la servi- « tude », c'est-à-dire le culte ; et ailleurs : « Servant Dieu en esprit ». Il y a aussi deux testaments : « Je ferai avec vous », dit le Seigneur, « une nouvelle alliance, non une « alliance pareille à celle que je fis avec vos « pères ». (Jérém. XXXI, 31, 32.) Il y a aussi une sanctification et une sanctification, un baptême et un baptême, un sacrifice et un sacrifice, un temple et un temple, une circoncision et une circoncision, et de même il y a une grâce et une grâce. Mais les premières de ces choses sont en quelque sorte la figure, celles-ci sont la vérité : ces mots sont homonymes, mais ils ne sont pas synonymes; c'est ainsi que, dans les images, une figure dessinée avec du noir sur du blanc s'appelle homme, tout aussi bien que l'homme peint au naturel avec les couleurs convenables. De même les statues, qu'elles soient d'or ou de terre cuite, on les appelle également statues ; mais d'une part il n'y a qu'une figure, de l'autre se trouve la vérité.

2. De la seule conformité des noms, ne concluez donc pas, que les choses soient les mêmes, ni davantage qu'elles soient différentes. Les figures anciennes, en tant que figures, avaient quelque chose de la vérité, mais l'ombre dont elles restaient couvertes les rendaient inférieures à la vérité proprement dite. Quelle différence donc y a-t-il entre ces deux ordres de choses ? Voulez-vous que nous l'examinions dans une ou deux de celles que j'ai rapportées ci-dessus ? par là vous connaîtrez parfaitement toutes les autres. Nous verrons que celles-là contenaient des lois et des préceptes pour des enfants ; que celles-ci sont faites pour des hommes mûrs et forts; que celles-là étaient données comme pour former des hommes; que celles-ci sont établies comme pour faire des anges. Par où commencerons-nous donc? Souhaitez-vous que ce soit par l'adoption? Quelle différence y a-t-il entre l'ancienne et la nouvelle ? La première n'était qu'une prérogative nominale, la seconde est réelle et véritable. De celle-là il est écrit : « J'ai dit : vous êtes des Dieux, et vous êtes tous « enfants du Très-Haut ». (Ps. LXXXI, 6.) Mais de celle-ci : « Ils sont nés de Dieu même ». (Jean, I, 13.) Comment, de quelle façon ? « C'est « par l'eau de la renaissance, et par le renou- « vellement du Saint-Esprit ». (Tit. III, 5.) Et certes, les Juifs, quoiqu'appelés enfants de Dieu, avaient encore l'esprit de servitude ; ils demeuraient esclaves, tout en étant honorés du nom d'enfants : mais nous, devenus libres, nous avons reçu l'honneur d'être faits enfants de Dieu ; non de nom, mais réellement et de fait : et c'est là ce que nous déclare saint Paul, en disant : « Vous n'avez point reçu l'esprit de « servitude pour vous conduire encore par la « crainte : mais vous avez reçu l'esprit de « l'adoption des enfants, par lequel nous « crions : Mon père, mon père ». (Rom. VIII, 15.) En effet, c'est régénérés par la vertu d'enhaut, et comme entièrement renouvelés, que nous avons été appelés enfants de Dieu.

Mais si l'on apprend quelle était la mesure de leur sainteté, en quoi ils la faisaient consister : si l'on considère ce qu'est le Juif, ce

qu'est le chrétien, on y trouvera encore bien de la différence. Les Juifs, quand ils n'adoraient pas les idoles, quand ils ne commettaient ni fornications, ni adultères, étaient appelés saints ; mais nous, nous devenons saints, non pour nous être seulement abstenus de ces vices, mais par la possession des plus éminentes vertus. Ce don, nous l'acquérons premièrement par la descente du Saint-Esprit en nous, et ensuite par une vie beaucoup plus excellente que celle du Juif. Mais, afin que vous ne croyiez pas que je vous parle ainsi par ostentation, écoutez ce que leur dit l'Ecriture : « Gardez-vous de laver et de purifier vos en« fants, parce que vous êtes un peuple saint[1] ». (Deut. XVIII, 10.) S'abstenir du culte des idoles, c'était donc là en quoi consistait leur sainteté, mais il n'en est pas ainsi de nous : « Il faut « être saint de corps et d'esprit » (I. Cor. VII, 34) : il faut « tâcher d'avoir la paix et de vivre « dans la sainteté, sans laquelle nul ne verra « Dieu ». (Héb. XII, 14.) Et : « Achever l'œuvre « de notre sanctification dans la crainte de « Dieu ». (II Cor. VII, 1.) Le nom de « saint » n'a pas la même signification appliqué à tous. Dieu est appelé saint, mais non comme nous. Faites attention à ce que dit le prophète quand il entendit les séraphins prononcer ce nom : « Malheur à moi, que je suis malheureux, « parce qu'étant homme, j'ai des lèvres im« pures et que j'habite au milieu d'un peuple « qui a aussi des lèvres souillées ». (Isaïe, VI, 5, LXX.) Voilà comme Isaïe parle de lui-même, quoiqu'il fût pur et saint : mais pour nous, si nous comparons notre sainteté à cette sainteté qui habite dans les cieux, nous sommes impurs. Les anges sont saints, les archanges, les chérubins et les séraphins sont saints : mais il y a encore une autre sainteté supérieure à celle de ces puissances célestes non moins qu'à la nôtre. Je pourrais parcourir ainsi les différences de toutes les autres saintetés, mais je m'aperçois que mon discours est déjà trop long ; c'est pourquoi, sans nous arrêter davantage à cette recherche, nous la laisserons à votre examen. Vous pouvez, quand vous serez dans vos maisons, vous rappelant ce que nous venons de vous faire observer, envisager cette différence et l'étendre à tout le reste : « Don« nez une occasion au sage », dit l'Ecriture, « et il deviendra encore plus sage ». (Prov. IX, 9.) Nous avons commencé, ce sera maintenant à vous de finir.

Poursuivons notre discours. L'évangéliste ayant dit : « Nous avons tous reçu de sa plé« nitude », ajoute : « Et grâce pour grâce ». Par où il nous fait connaître que les Juifs ont aussi été sauvés par la grâce. Car, dit le Seigneur, ce n'est pas parce que vous vous êtes multipliés que je vous ai choisis, mais c'est à cause de vos pères. Si ce n'est donc pas pour leurs propres mérites que Dieu les a choisis, il est évident que c'est par la grâce qu'ils ont reçu cet honneur. Et nous aussi nous avons été sauvés par la grâce, mais non de la même manière. Nous ne l'avons pas été par les mêmes voies, mais par des moyens beaucoup plus grands et plus sublimes. C'est pourquoi la grâce que nous avons reçue n'est pas la même que la leur. Nous n'avons pas seulement reçu la rémission de nos péchés ; en quoi il n'y a nulle différence entre eux et nous, également pécheurs : mais Dieu nous donne aussi la justice, la sainteté, l'adoption, la grâce du Saint-Esprit avec plus de magnificence et d'abondance. C'est cette grâce qui nous rend chers et agréables à Dieu, non plus comme de simples serviteurs, mais comme étant ses enfants et ses amis. Voilà pourquoi saint Jean dit : « Grâce pour grâce ».

Les lois et les cérémonies légales étaient aussi des grâces : comme c'en est une encore d'avoir été tiré du néant. Car ce n'est point là une grâce de nos mérites précédents : comment cela se pourrait-il, puisque nous n'étions pas ? mais Dieu nous prévient toujours de ses bienfaits. Et non-seulement notre création est une grâce, mais c'en est encore une que Dieu ait donné aux hommes qu'il a créés la connaissance de ce qu'ils doivent faire et ne point faire ; et que cette loi, nous la trouvions dans la nature : que dans nous il ait placé l'incorruptible tribunal de la conscience ; c'est une très-grande grâce et un effet de son ineffable bonté. C'est encore une grâce d'avoir rétabli par la loi écrite la loi naturelle que nous avions violée ; car la conséquence naturelle eût été le supplice et la vengeance de ceux qui avaient défiguré la loi une fois donnée. Cependant Dieu ne l'a point fait ; mais il leur a fourni les moyens de se corriger, il leur a accordé le pardon, qu'il ne leur devait point, par un pur effet de sa grâce et de sa miséri-

[1] Saint Chrysostome cite ici de mémoire, ou il ne prend que la substance de ce passage, car il est autrement dans les Septante et dans la Vulgate, où on peut le voir au lieu cité.

corde. Que ce fut là un pur don de sa miséricorde et de sa grâce, David nous l'apprend ; écoutez ce qu'il dit : « Le Seigneur fait ressen- « tir les effets de sa miséricorde, et il fait justice « à tous ceux qui souffrent l'injustice et la vio- « lence ; il a fait connaître ses voies à Moïse et « ses volontés aux enfants d'Israël ». (Ps. CII, 6, 7.) Et derechef : « Le Seigneur est plein de « douceur et de droiture, c'est pour cela qu'il « donnera à ceux qui pèchent la loi qu'ils « doivent suivre dans leur conduite ». (Ps. XXIV, 9.)

3. La loi que le Seigneur nous a donnée est donc l'ouvrage de sa miséricorde, de sa compassion, de sa grâce. C'est pourquoi saint Jean ayant dit : « Grâce pour grâce », insiste avec plus de force sur la grandeur de ses dons, et il ajoute : « La loi a été donnée par Moïse ; « mais la grâce et la vérité a été apportée par « Jésus-Christ ». Considérez avec quelle douceur et quel ménagement Jean-Baptiste et le disciple élèvent peu à peu, et par une seule parole, leurs auditeurs à la plus haute connaissance ; après les y avoir préparés par ce qu'il y a de plus simple et de plus bas. Jean-Baptiste commence par comparer avec lui-même celui qui, sans comparaison, surpasse tous les autres ; mais ensuite il fait connaître son excellence, en disant : « Celui-ci est avant « moi », et ajoutant après : « Il est plus ancien « que moi ». Le disciple a fait quelque chose de plus ; mais il est pourtant demeuré au-dessous de ce que demandait la dignité de Fils unique. Car il ne le compare pas à Jean-Baptiste, mais à celui que les Juifs admiraient plus que Jean-Baptiste, c'est-à-dire à Moïse. « La « loi », dit-il, « a été donnée par Moïse : mais « la grâce et la vérité a été apportée par Jésus- « Christ ». Voyez, mes frères, voyez sa prudence, il ne fait ni comparaison, ni examen des personnes, mais des choses. Comme les choses que Jésus-Christ avait opérées se montraient visiblement beaucoup plus grandes, nécessairement aussi les plus aveugles devaient-ils consentir au témoignage qui lui était rendu : alors, en effet, que les œuvres mêmes, qu'on ne peut soupçonner ni de flatterie, ni d'envie, ou de haine, parlent et rendent témoignage ; quelque prévenus que soient ceux qui les voient, ils ne peuvent les nier, tant ce témoignage est sûr et certain : car elles demeurent à tous les yeux telles qu'elles ont été faites : c'est pourquoi elles sont au-dessus de tout soupçon et de toute réplique.

Mais observez, mes frères, combien l'évangéliste a soin de ménager les esprits de ses auditeurs, de manière à ne pas choquer même les plus faibles. Il n'entasse point les paroles pour faire ressortir la supériorité que l'un a sur l'autre ; mais en opposant la grâce et la vérité à la loi, et ce mot : « A été apportée », à celui-ci : « A été donnée », il montre la différence des choses par leur simple dénomination. Cette différence est grande, car ces mots : « A été donnée », marquent un ministre qui donne ce qu'il a reçu à ceux à qui il lui a été ordonné de le transmettre : mais ceux-ci : « La grâce et la vérité a été apportée », désignent un roi qui remet les péchés par sa puissance et par son autorité, et qui dispose lui-même de ses dons. Voilà pourquoi il disait : « Vos péchés vous seront remis ». Et encore : « Or, afin que vous sachiez que le Fils de « l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre « les péchés, il dit au paralytique : Levez-vous, « je vous le commande, emportez votre lit, et « allez-vous-en en votre maison ». (Marc, II, 9, 10, 11.)

Ne voyez-vous pas de quelle manière la grâce est apportée par Jésus-Christ ? voyez aussi comment il a apporté la vérité. Ses paroles, ce qu'il a fait à l'égard du larron, le don du baptême, la grâce du Saint-Esprit qui nous est donnée par lui, et plusieurs autres choses, montrent visiblement la grâce.

Maintenant, si nous étudions le sens des figures, nous découvrirons plus manifestement la vérité que Jésus-Christ a apportée. Car ce qui devait avoir son accomplissement dans le Nouveau Testament, des figures l'avaient marqué à l'avance autant qu'il appartient à des figures, et Jésus-Christ venant au monde les a accomplies. Examinons donc ces figures dans un petit nombre d'exemples : car le temps ne nous permet pas d'épuiser ce sujet. Le petit nombre de celles que je vais expliquer vous donnera l'intelligence des autres. Voulez-vous que nous commencions par celles qui regardent la Passion de Notre-Seigneur ? Que dit la figure ? « Prenez un agneau pour chaque « maison, immolez-le et faites comme le Sei- « gneur vous l'a prescrit, et vous le com- « mande ». (Exod. XII, 3.) Jésus-Christ ne parle pas de même, il ne commande pas de faire cela, mais il s'offre et s'immole lui-même à son Père comme une hostie.

4. Voyez, mes frères, comment la figure a été donnée par Moïse, et la vérité a été apportée par Jésus-Christ. Et encore : sur le mont Sina, lorsque les Amalécites vinrent attaquer les Hébreux, les bras de Moïse étaient soutenus des deux côtés par Hor et Aaron (Exod. xvii), mais Jésus-Christ a tenu lui-même ses mains étendues sur la croix. En quoi vous voyez comment la figure a été donnée et la vérité a été apportée. La loi disait : « Maudit qui-« conque ne demeure pas ferme dans ce qui « est écrit dans ce livre [1] ». (Deut. xxvii, 26, lxx.) Mais que dit la grâce? « Venez à moi, « vous tous qui êtes fatigués et qui êtes char-« gés, et je vous soulagerai ». (Matth. xi, 28.) Et saint Paul : « Jésus-Christ nous a rachetés « de la malédiction de la loi, s'étant rendu « lui-même malédiction pour nous ». (Gal. iii, 13.) Puisque nous jouissons donc d'une si grande grâce, et de la vérité, je vous en conjure, mes chers frères, prenons garde que la grandeur de ce don ne nous rende plus lâches et plus paresseux. Plus est grand l'honneur que nous avons reçu, plus aussi doit être grande notre vertu. Celui qui, ayant peu reçu, rapporte peu, n'est pas beaucoup à blâmer : mais on jugera digne du plus grand supplice celui qui, élevé au plus haut degré d'honneur, ne fait ensuite rien que de bas et de méprisable.

Mais, à Dieu ne plaise que nous ayons jamais à craindre pour vous rien de semblable : au contraire, nous avons dans le Seigneur cette ferme confiance que vos âmes, comme portées par des ailes, se sont absolument détachées de la terre et élevées jusque dans le ciel, et que, quoique vous demeuriez encore dans ce monde, vous ne vous occupez nullement de ce qui s'y passe. Toutefois, avec cette bonne confiance, nous ne cessons pas de vous réitérer souvent les mêmes avis. Ainsi, dans les combats publics, les spectateurs ne s'attachent qu'à encourager ces braves athlètes qui luttent et courent vaillamment, et ils ne disent mot à ceux qui se sont laissé renverser et jeter par terre ; ils savent que leurs exhortations n'auraient pas le pouvoir de relever ceux qui se sont une fois exclus de la victoire, et ne perdent point leur peine à les réprimander : ici, dans ces combats spirituels, il y a toujours à espérer, non-seulement de vous qui veillez et vous tenez sur vos gardes, mais encore de ceux qui sont tombés, s'ils veulent se relever et changer de vie. Voilà donc pourquoi nous mettons tout en œuvre : nous usons de prières, d'exhortations, de reproches, de réprimandes, de louanges, pour opérer votre salut.

Ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous exhorte souvent à mener une vie simple et honnête. Nos exhortations ne sont point des imputations de négligence ; elles attestent seulement les bonnes espérances que nous avons pour vous. Au reste, ce que nous disons et ce que nous avons encore à dire ne vous regarde pas seuls, mais nous aussi. Nous aussi, nous avons besoin des mêmes leçons : quoiqu'elles soient dans notre bouche, ce n'est pas à dire qu'elles ne nous regardent point. La prédication corrige le pécheur, et elle éloigne de plus en plus du péché l'homme de bien qui en est exempt. Et certes, nous-mêmes, nous ne sommes pas sans péché. La médecine nous est commune, les remèdes nous sont également offerts à tous, mais la guérison dépend de notre volonté. Celui qui use du remède comme il faut, recouvre la santé ; celui qui n'applique point de remède à sa plaie, augmente le mal et marche à sa ruine. Gardons-nous donc de murmurer du traitement : au contraire, il faut nous en réjouir, quand la prédication nous causerait d'amères douleurs : le fruit n'en sera que plus délicieux. N'oublions, n'omettons rien, pour arriver à la vie éternelle, exempts des plaies et des blessures que les dents du péché font à l'âme ; afin que nous étant rendus dignes de paraître devant Jésus-Christ, nous ne soyons pas en ce terrible jour livrés aux puissances cruelles et vengeresses, mais à celles qui nous introduiront dans l'héritage des cieux, qui est préparé pour ceux qui aiment Dieu. Je le prie de nous en faire part à nous tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Autrement : Maudit celui qui ne demeure pas ferme dans les ordonnances de cette Loi. Vulg.

HOMÉLIE XV.

NUL N'A JAMAIS VU DIEU : LE FILS UNIQUE, QUI EST DANS LE SEIN DU PÈRE, EST CELUI QUI EN A DONNÉ LA CONNAISSANCE. (VERSET 18.)

ANALYSE.

1. Personne n'a jamais vu Dieu dans sa substance.
2 et 3. Jésus-Christ connaît parfaitement le Père parce qu'il est dans son sein. — Dispute contre les Ariens et tous les autres hérétiques qui ont combattu la Divinité de Jésus-Christ. — Ce que Jésus-Christ nous a fait connaître de plus que les prophètes et Moïse. — Les chrétiens ne sont tous qu'un seul corps, ce qui est le plus grand lien de l'amitié.

1. Ce n'est pas la volonté de Dieu que nous écoutions seulement les mots et les paroles de la sainte Ecriture : nous devons encore en méditer profondément le sens. C'est pour cette raison que le bienheureux David a mis à plusieurs de ses psaumes cette inscription : « Pour « l'intelligence », et qu'il disait : « Otez le « voile qui est sur mes yeux, et je considérerai « les merveilles qui sont enfermées dans votre « loi ». (Ps. CXVIII, 18.) Après lui, son fils Salomon nous apprend qu'il faut désirer la sagesse avec le même empressement qu'on recherche l'argent, ou plutôt qu'il faut l'estimer plus que l'or. Le Seigneur exhorte les Juifs à examiner avec soin les Ecritures (Jean, v, 39), et nous invite à en faire notre plus grande étude : il n'aurait pas parlé de la sorte si, pour les entendre, il n'y avait qu'à les lire. Personne, en effet, ne s'avisera d'examiner attentivement ce qui se fait connaître au moment qu'il se présente aux yeux, mais seulement ce qui est obscur, et ce qui a besoin d'un long examen : il appelle les Ecritures un trésor caché, pour nous exciter à le chercher.

Je dis ceci, mes frères, afin que nous n'abordions pas légèrement et négligemment les saintes Ecritures : je le dis, afin que vous les écoutiez avec beaucoup d'attention. Si on les écoute sans préparation, sans attention, et si l'on n'en prend que la lettre, on se formera de Dieu bien d'absurdes idées : on le croira homme, on croira qu'il est d'airain, colère, furieux, et l'on adoptera bien d'autres dogmes encore pires. Mais si l'on en pénètre l'esprit, si l'on entre dans leur profondeur, on sera bien éloigné de ces ridicules opinions.

Par exemple, dans les paroles qu'on a lues, et que nous nous proposons d'expliquer, il est dit que Dieu a un sein, ce qui n'appartient qu'aux corps. Mais il n'y a personne d'assez insensé pour penser que l'Etre incorporel soit un corps. Afin donc que nous prenions tout dans un sens spirituel, examinons cet endroit en remontant plus haut. « Nul », dit l'évangéliste, « n'a jamais vu Dieu » : par quel enchaînement d'idées est-il conduit à cette proposition ? Après avoir montré la magnificence des dons que nous devons à Jésus-Christ et comment ils surpassent infiniment tout ce qu'a fait Moïse, il veut enfin nous découvrir la vraie cause de la différence qui est entre eux et entre leurs dons. Moïse, en effet, étant un serviteur, a été un ministre chargé de la dispensation des moindres présents ; mais celui-ci qui est seigneur, qui est roi, fils du roi, qui est toujours avec son Père, et le voit sans cesse, nous a apporté des dons infiniment supérieurs à ceux de Moïse. Voilà pourquoi saint Jean poursuit en ces termes : « Nul n'a jamais vu « Dieu ».

Que répondrons-nous donc à Isaïe qui fait si hautement retentir sa voix, en disant : « J'ai « vu le Seigneur assis sur un trône sublime « et élevé ? » (Isaïe, VI, 1.) A Jean, qui lui rend

ce témoignage qu' « il a dit ces choses, lors-« qu'il a vu sa gloire?» (Jean, XII, 41.) A Ezéchiel? car il a vu aussi le Seigneur assis sur les chérubins (Ezéch. I). A Daniel, qui dit que « l'ancien des jours s'assit? » (Dan. VII, 9.) Et à Moïse lui-même, qui parle ainsi à Dieu : « Montrez-vous à moi vous-même, afin que je « vous voie manifestement? » (Ex. XXXIII, 13, LXX.) Jacob, pour avoir vu Dieu, a été appelé Israël (Gen. XXXII, 28, et XXXV, 10) : car Israël signifie un homme qui voit Dieu [1]; d'autres aussi l'ont vu.

Pourquoi saint Jean dit-il donc : « Nul n'a « jamais vu Dieu? » C'est pour nous faire connaître que dans ces apparitions Dieu tempérait l'éclat de sa majesté, s'accommodant à la faiblesse humaine, et qu'il ne s'est jamais fait voir dans sa pure substance. Si ces hommes l'avaient vu dans sa nature même, ils ne l'auraient point vu de différentes manières, puisqu'il est simple, sans figure, sans composition, sans bornes, qu'il n'est ni assis, ni debout, et qu'il ne marche point. Ce sont là, en effet, des choses propres aux corps. Mais ce qu'il est, lui seul le connaît. Et ce que je viens de dire, Dieu le Père le déclare par la bouche d'un de ses prophètes : « C'est moi », dit-il, « qui ai « instruit les prophètes par un grand nombre « de visions, et ils m'ont représenté à vous « sous des images différentes » (Osée, XII, 10) : c'est-à-dire, je me suis proportionné à leur faiblesse, je ne leur ai point apparu tel que je suis.

Comme il devait venir à nous dans notre véritable chair, depuis longtemps il préparait les hommes à voir la substance de Dieu, autant qu'ils la pouvaient voir. En effet, ce que Dieu est, non-seulement les prophètes, mais les anges et les archanges mêmes ne le voient pas. Interrogez-les, ils ne vous répondront rien sur la substance, mais seulement ils chanteront : « Gloire soit à Dieu dans le plus haut des « cieux ! que la paix règne sur la terre, et que « les hommes soient chéris de Dieu ». (Luc, II, 14.) Si vous voulez apprendre quelque chose des chérubins et des séraphins, ils vous répondront par ce chant mystique de sanctification : « Les cieux et la terre sont remplis de « sa gloire ». (Isaïe, VI, 3.) Si vous vous adressez aux puissances célestes, vous n'en apprendrez autre chose, sinon que tout leur office est de louer Dieu : « Louez le Seigneur », dit l'Ecriture, « vous tous qui êtes ses puissances ». (Ps. CXLVIII, 2.) Il est donc certain que le Fils seul le voit, et de même le Saint-Esprit. Car comment la nature créée pourrait-elle voir l'Etre incréé? Que si nous ne pouvons clairement voir aucune puissance incorporelle, quoiqu'elle soit créée (ce qui s'est vérifié souvent pour les anges) nous pourrons bien moins voir la nature incorporelle et incréée : c'est pourquoi saint Paul dit aussi : « Nul des « hommes ne l'a vu, et ne peut le voir ». (I Tim. VI, 16.)

Mais est-ce là un avantage, une propriété particulière au Père seul, et que le Fils n'ait point? Loin de nous une telle pensée : le Fils a le même avantage, la même propriété. Et si vous en doutez, écoutez saint Paul qui le déclare : « Il est », dit-il, « l'image du Dieu invi-« sible ». (Col. I, 15.) Or, celui qui est l'image du Dieu invisible, est lui-même invisible, autrement il ne serait point l'image. Que s'il dit ailleurs : « Dieu s'est manifesté dans la chair » (I Tim. III, 16), ne vous en étonnez pas : la manifestation par la chair n'est pas une manifestation selon la substance. Aussi cet apôtre montre-t-il qu'il est invisible, non-seulement aux hommes, mais encore aux puissances célestes; car après avoir dit : « Il s'est mani-« festé dans la chair », il ajoute : « Il a paru « aux anges ».

2. C'est pourquoi il a paru aux anges lorsqu'il s'est revêtu de chair : auparavant ils ne le voyaient pas de même, sa substance étant invisible pour eux-mêmes; mais, direz-vous, comment Jésus-Christ dit-il : « Ne méprisez « aucun de ces petits. Je vous déclare que leurs « anges voient sans cesse la face de mon Père « qui est dans les cieux? » (Matth. XVIII, 10.) Eh quoi ! Dieu a-t-il une face, et est-il enfermé dans les cieux? Que personne ne soit assez fou pour le dire. Qu'est-ce donc qu'entend Jésus-Christ par ces paroles? ce qu'il entend quand il dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur « parce qu'ils verront Dieu ». (Matth. V, 8.) Il parle de cette vision spirituelle qui nous est possible, de la pensée de Dieu; de même, nous devons dire des anges, qu'étant des créatures pures et vigilantes, ils ont toujours Dieu pré-

[1] C'est le sentiment non-seulement de notre saint Docteur ici et homélie LVII, sur la Genèse, mais encore de Philon, lib. de Temul. et lib. de prœm. et pœm.; d'Origène, tome V, in Joan. et hom. XI in Num.; de saint Basile, in caput. I Isaiæ, de saint Grégoire de Nazianze, orat. XI de Theol., de saint Augustin, lib. XVI, de Civitat. Dei, chap. XXXIX. Cependant, selon le texte hébreu, Israël signifie *un prince de Dieu, ou fort contre Dieu.*

sent et ne pensent jamais qu'à lui. C'est aussi pour cette raison qu'il dit lui-même : « Nul « ne connaît le Père que le Fils ». (Matth. xi, 27.) Quoi donc ! sommes-nous tous dans l'ignorance ? A Dieu ne plaise ! Mais nul ne le connaît de même que le Fils. Comme donc plusieurs l'ont vu, autant que l'esprit de l'homme peut atteindre à cette vision, et que personne n'a vu sa substance, maintenant de même nous connaissons tous Dieu, mais nul ne connaît sa nature ni sa substance, sinon Celui qui est né de lui. Car, par le mot de connaissance, saint Jean entend ici une vision et une intelligence certaine, « pleine et entière », et telle que le Père l'a du Fils. « Comme mon Père « me connaît », dit Jésus-Christ, « je connais « mon Père ». (Jean, x, 15.)

C'est pourquoi voyez et considérez, mes frères, avec quelle fermeté et quelle confiance l'évangéliste s'énonce ; ayant dit : « Nul n'a « jamais vu Dieu », il n'a point ajouté : le Fils qui l'a vu en a donné la connaissance; mais il a dit quelque chose de plus que voir, par ces paroles : « Celui qui est dans le sein du Père ». En effet, être dans le sein du Père, c'est bien plus que voir. Celui qui seulement voit n'a pas une connaissance tout à fait pleine et parfaite de l'objet qu'il voit : mais celui qui habite dans le sein n'ignore rien. Lors donc que vous entendez ces paroles : « Nul ne connaît le Père que le Fils », ne dites point : Si le Fils connaît le Père plus que les autres, toutefois il ne le connaît pas dans sa plénitude ; car c'est pour prévenir cette objection que l'évangéliste nous fait remarquer que le Fils demeure dans le sein du Père, et que Jésus-Christ dit qu'il connaît autant le Père que le Père connaît le Fils.

Demandez donc aux contradicteurs : Le Père connaît-il le Fils ? S'il n'est fou, il répondra : oui. Allons plus avant, faisons-lui ensuite cette demande : Le Fils voit-il et connaît-il le Père par une vision exacte et une connaissance parfaite, et connaît-il pleinement ce qu'il est ? Il vous l'avouera encore. Concluez de là que la connaissance que le Fils a du Père est exacte, pleine et entière. Car il a dit lui-même : « Comme mon Père me connaît, je connais « mon Père ». Et ailleurs : « Personne n'a vu « Dieu, sinon Celui qui est de Dieu ». Voilà pourquoi, comme je l'ai dit, l'évangéliste fait mention du sein, nous faisant connaître à la fois, par cette seule parole, qu'il y a entre le Père et le Fils liaison étroite, unité de substance, parfaite égalité de connaissance et de puissance. Le Père n'aurait pas dans son sein quelqu'un qui serait d'une autre substance : et le Fils n'oserait pas demeurer dans le sein du Père, s'il n'était qu'un serviteur et le premier venu. C'est là ce qui n'appartient qu'au Fils, qui vit familièrement avec le Père, et n'a rien de moins que lui.

Voulez-vous connaître son éternité ? écoutez ce que dit Moïse du Père : Si les Egyptiens veulent savoir, demandait-il, qui est Celui qui m'a envoyé, que leur répondrai-je ? Il eut ordre de répondre : Celui qui est « m'a en- « voyé ». Ce mot: Celui qui est, signifie que Dieu est toujours, qu'il est sans commencement, qu'il est véritablement et proprement. Il signifie encore ceci : « Il était au commen- « cement », et montre qu'il est toujours, « qu'il « est éternel ». Ici saint Jean s'est donc servi d'une expression qui fait connaître que le Fils est sans commencement et de toute éternité dans le sein de son Père. Mais afin que la conformité de nom ne nous induise pas à croire que le Fils est du nombre de ceux qui sont fils par grâce, il met l'article qui le distingue de ceux-ci.

Que si cela ne vous suffit pas, et si vous êtes encore courbés vers la terre, écoutez ce nom qui lui est plus propre encore : c'est le nom d'unique. Si pourtant vos yeux restent encore attachés à la terre, je ne ferai pas difficulté d'employer une parole humaine en parlant de Dieu ; c'est-à-dire de me servir du mot de « sein », pourvu seulement que vous n'y attachiez pas une signification basse. Voyez-vous quelle est la providence et la bonté du Seigneur ? Dieu s'attribue des noms indignes de lui, afin qu'au moins de cette manière vous le connaissiez, et que vous ayez de lui de grands et de hauts sentiments. Et vous, vous rampez à terre ! Dites-moi, pourquoi est-il ici parlé de sein, nom charnel et grossier ? Est-ce afin que nous pensions que Dieu est un être corporel ? Dieu nous en garde ! direz-vous. Pourquoi donc ? Si par cette parole on ne prouve pas que le Fils est véritablement fils, et l'on n'établit pas que Dieu est un être incorporel, vainement se sert-on de ce nom « de sein » qui n'est d'aucun usage ; pourquoi donc s'en sert-on ? car je ne cesserai point de faire cette question. N'est-il pas évident qu'il est mis là pour que nous n'y attachions pas d'autre idée, sinon

que Jésus-Christ est véritablement le Fils unique, et qu'il est coéternel à son Père? « Il en « a », dit l'évangéliste, « donné la connais- « sance ». Quelle connaissance a-t-il donnée? « Nul n'a jamais vu Dieu ». Il n'y a qu'un seul Dieu; mais les autres prophètes et Moïse crient souvent : « Le Seigneur votre Dieu est le seul « et unique Seigneur ». (Deut. VI, 4.) Et Isaïe : « Il n'y a point eu de Dieu formé avant moi, « et il n'y en aura point après moi ». (Isaïe, XLIII, 10.)

3. Qu'est-ce que le Fils nous a donc appris de plus, lui qui est dans le sein du Père? Qu'est-ce que le Fils unique nous a enseigné? Premièrement, que ces choses proviennent de son opération : en second lieu, que nous avons reçu une connaissance beaucoup plus claire, et que nous connaissons que « Dieu est esprit, « et qu'il faut que ceux qui l'adorent, l'ado- « rent en esprit et en vérité ». (Jean, IV, 24.) Et encore, ceci même : qu'il est impossible de voir Dieu, et que nul ne le connaît, sinon le Fils : et que Dieu est le Père d'un vrai Fils unique, et universellement tout ce qui est dit de lui.

Or ce mot : « Il a donné la connaissance », marque cette plus claire et plus évidente connaissance, qu'il a donnée, non-seulement aux Juifs, mais encore à tout le monde. Tous les Juifs n'avaient pas cru aux prophètes, mais tout l'univers s'est soumis au Fils unique de Dieu, et a cru en lui. Le mot de connaissance signifie donc ici l'évidence de la doctrine : Voilà pourquoi il est appelé VERBE et Ange du grand conseil.

Puis donc que nous avons eu le bonheur de recevoir une plus belle et plus parfaite doctrine, et des connaissances plus hautes, Dieu ne nous parlant plus par les prophètes, mais par son propre Fils dans ces derniers jours (Héb. I, 1), ayons une conduite beaucoup plus réglée et plus sainte, et vivons d'une manière digne d'un si grand honneur. Il serait ridicule que Jésus-Christ eût condescendu au point de ne vouloir plus nous parler par ses serviteurs, mais par lui-même, et que nous, nous ne fissions rien de plus que ceux qui sont venus avant nous. Ils ont eu Moïse pour docteur; et nous, nous avons pour docteur le maître même de Moïse. Professons donc une philosophie digne d'un si grand honneur, et n'ayons rien de commun avec la terre. Car Jésus ne nous a apporté une doctrine du ciel, que pour y élever nos pensées, et afin que nous imitions notre docteur selon nos forces et notre capacité.

Mais, direz-vous, comment pourrions-nous être les imitateurs de Jésus-Christ? Nous le ferons si nous rapportons tout à l'utilité publique, et si nous ne recherchons pas nos propres intérêts. Jésus-Christ, dit saint Paul, « n'a pas cherché à se satisfaire lui-même, « mais comme il est écrit : les ouvrages de « ceux qui vous insultaient, sont tombés sur « moi. (Rom. XV, 3; Ps. LXVIII, 12.) Que per- « sonne donc ne cherche ses propres intérêts ». (I Cor. X, 24.) Ainsi on cherche ses propres intérêts, si l'on a en vue le bien de son prochain : car le bien de notre prochain est notre propre bien. « Nous ne sommes tous qu'un « seul corps, et nous sommes tous réciproque- « ment membres les uns des autres » (Rom. XII, 5) et des portions. Ne nous regardons donc pas comme des étrangers séparés les uns des autres. Que personne ne dise : celui-là n'est point mon ami, mon parent, mon voisin, je n'ai rien de commun avec lui : sous quel prétexte irai-je chez lui? que lui dirai-je? Il ne vous est pas parent, il n'est point votre ami : mais il est homme de même nature que vous, il a le même maître, il est votre compagnon et il loge sous la même tente; car il habite le même monde.

Que s'il a la même foi, voilà qu'il est votre membre. Quelle amitié peut former une plus grande union, que la parenté qui vient de l'unité de foi? Nous ne devons point montrer seulement à l'égard les uns des autres l'attachement qui unit l'ami avec son ami; mais celui qui lie un membre avec un membre. Et certes, vous ne trouverez pas de plus solide lien d'amitié et de parenté, ni de nœud si fort que celui-ci. Comme un membre ne saurait dire d'un autre membre du même corps : d'où me vient l'étroite liaison et la parenté que j'ai avec lui; car en cela il y aurait du ridicule; de même vous ne sauriez le dire de votre frère. « Car nous avons tous été baptisés dans le « même esprit, pour n'être tous ensemble « qu'un même corps ». (I Cor. XII, 12.) Pourquoi, pour n'être tous qu'un même corps? afin que nous ne nous désunissions pas, et que, par cette parenté et cette mutuelle amitié, nous fassions tous ensemble les fonctions d'un seul corps. Ne méprisons donc pas notre prochain, si nous ne voulons nous mépriser nous-mêmes.

« Car nul », dit l'Ecriture, « ne hait sa propre « chair, mais il la nourrit et l'entretient ». (Ephés. v, 29.)

C'est pour cette raison que Dieu nous a donné ce monde pour seule maison, qu'il nous a partagé toutes choses avec égalité; qu'il a créé un seul soleil pour éclairer tout le monde; qu'il a étendu le ciel comme une seule tente (Ps. CIII, 3), préparé une seule table, qui est la terre; il a aussi préparé une autre table, beaucoup plus excellente que celle-là; mais celle-ci encore est unique, comme le savent ceux qui participent à nos saints mystères; il nous a octroyé à tous la même régénération spirituelle. Nous n'avons tous qu'une même patrie qui est dans le ciel : nous buvons tous un même breuvage. Point d'avantage pour le riche, point de désavantage ni d'infériorité pour le pauvre : le Seigneur a également appelé tous les hommes, et il leur a également distribué les biens charnels et les biens spirituels. D'où vient donc une si grande inégalité dans la vie? c'est de l'avarice et de l'insolence des riches.

Mais je vous en conjure, mes frères, ne vous conduisez plus de même à l'avenir; unis et liés tous ensemble par la communauté que Dieu a établie, et par le don qu'il nous a fait de tout ce qui nous est le plus nécessaire; que les biens terrestres et périssables ne divisent pas nos cœurs : que les richesses et la pauvreté, la parenté charnelle, la haine, l'amitié ne puissent rompre notre union. Toutes ces choses ne sont qu'une ombre, et moins qu'une ombre pour ceux que la charité de Dieu a unis. Conservons ce lien dans sa force et son intégrité, et nous fermerons par là tout accès aux esprits malins qui pourraient ébranler cette solide union, que je vous souhaite à tous, mes frères, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit la gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

OR, VOICI LE TÉMOIGNAGE QUE RENDIT JEAN, LORSQUE LES JUIFS ENVOYÈRENT DE JÉRUSALEM DES PRÊTRES ET DES LÉVITES POUR LUI DEMANDER : QUI ÊTES-VOUS ? (CHAP. I, VERS. 19, JUSQU'AU VERS. 28.)

ANALYSE.

1. Comment la malignité des Juifs se déclare dans les questions qu'ils adressent à saint Jean-Baptiste.
2. Comment ce fidèle précurseur renvoie à Jésus-Christ la gloire que ces mêmes Juifs veulent lui attribuer à lui-même — Grande opinion qu'avaient les Juifs de saint Jean-Baptiste.— Leur incrédulité à l'égard de Jésus-Christ est sans excuse et indigne de pardon. — Humilité de saint Jean-Baptiste. — Contre les Anoméens. — L'orgueil renverse toute la vertu de l'âme, et corrompt toutes les bonnes œuvres : il est le père du diable, le principe, la source et la cause de tous les péchés. — De l'aumône. — Les pauvres transportent dans le ciel les biens de ce monde, et les riches qui les leur confient.

1. L'envie, mes chers frères, est une chose terrible et funeste; oui, mais aux envieux et non à ceux à qui on porte envie. Elle nuit aux premiers, elle les infecte, insinuant en quelque sorte un poison mortel dans leur âme; que si elle fait du tort à ceux qu'elle attaque, ce tort est léger et nullement considérable, et le profit qui en revient surpasse le dommage. Et non-seulement il en est ainsi de l'envie, mais encore de tous les autres vices; et le dommage qu'ils causent retombe, non sur celui qui souffre, mais sur celui qui fait le mal. S'il n'en était pas ainsi, saint Paul n'aurait pas ordonné à ses disciples de plutôt souffrir

l'injure que de la faire ; il ne leur eût pas dit : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt les « injustices ? Pourquoi ne souffrez-vous pas « plutôt qu'on vous trompe ? » (I Cor. VI, 7.) En quoi le saint apôtre fait bien voir qu'il savait parfaitement que le mal retombe sur celui qui le fait et non pas sur celui qui le reçoit.

C'est la jalousie des Juifs, mes frères, qui m'a inspiré cette digression. Ceux qui, sortant des villes, accouraient à Jean, confessaient leurs péchés, étaient baptisés par lui, sont les mêmes qui, par une espèce de repentir de ce qu'ils venaient de faire, envoyent lui demander : « Qui êtes-vous ? » Vraie race de vipères, vrais serpents et quelque chose de pire, s'il est possible ; race méchante, adultère, pervertie ; quoi ! après avoir reçu le baptême, tu t'inquiètes de savoir qui t'a baptisée ? Est-il une plus grande folie que la tienne ? Comment es-tu venue à lui ? Comment as-tu confessé tes péchés ? Comment es-tu accourue à celui qui baptise ? Comment lui as-tu demandé ce que tu devais faire ? Alors, tu n'as pa su ce que tu faisais, tu as agi inconsidérément, sans t'enquérir de la première chose qu'il t'importait de savoir. Mais saint Jean ne leur en a pas dit un seul mot, ni fait le moindre reproche ; au contraire, il leur a répondu avec la plus grande douceur.

Mais pourquoi ? Cherchons maintenant à le découvrir ; il faut en pénétrer la raison. La méchanceté des Juifs en éclatera davantage aux yeux de tout le monde. Souvent saint Jean-Baptiste leur a rendu témoignage de Jésus-Christ ; souvent il leur en parlait en les baptisant, et leur disait : « Pour moi, je vous « baptise dans l'eau, mais celui qui doit venir « après moi est plus puissant que moi. C'est « lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et « dans le feu ». (Matth. III, 11.) Ils ont donc été dupes, en ce qui concerne Jean, d'une illusion toute humaine. Ayant en vue la gloire du monde, et ne s'attachant qu'à ce qui se présentait à leurs yeux, ils croyaient qu'il était indigne de lui d'être inférieur à Jésus-Christ. En effet, plusieurs choses relevaient saint Jean : premièrement, son illustre naissance : il était fils d'un prince des prêtres ; en second lieu, sa vie dure et austère, son mépris pour toutes les choses de ce monde ; par exemple, son vêtement, sa table, sa maison, le peu de soin qu'il avait de sa nourriture, le désert qu'il habitait auparavant. Jésus-Christ, au contraire, était de basse naissance, ce que souvent ils lui reprochaient en ces termes : « N'est-ce pas le fils de ce charpentier ? Sa mère « ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères « Jacques et Joseph ? » (Matth. XIII, 55.) Et encore : la ville, qu'on regardait comme sa patrie, était dans un si grand mépris, que Nathanaël même disait : « Peut-il venir quel- « que chose de bon de Nazareth ? » (Jean, I, 46.)

Ajoutons qu'il vivait comme tout le monde et que ses vêtements n'avaient rien de particulier. Il ne portait pas une ceinture de cuir autour des reins, son vêtement n'était pas de poils de chameau, il ne se nourrissait pas de sauterelles et de miel sauvage. Son genre de vie ne le distinguait en rien des autres hommes ; il s'asseyait quelquefois à la table d'hommes pervers, de publicains, afin de les gagner. Mais les Juifs ne pénétrant point la sagesse de cette conduite, la lui reprochaient, comme il le dit lui-même : « Le Fils de « l'homme est venu mangeant et buvant, et « ils disent : voilà un homme qui aime à faire « bonne chère et à boire du vin, il est ami des « publicains et des gens de mauvaise vie ». (Matth. IX, 19.)

Or, comme Jean-Baptiste ne cessait de renvoyer les Juifs à Jésus-Christ, qui leur paraissait inférieur à lui, quoiqu'ils en eussent de la honte et du chagrin, aimant mieux l'avoir lui-même pour docteur, ils n'osèrent pas néanmoins le déclarer ouvertement ; mais ils députèrent des gens vers lui dans l'espérance de l'engager par cette flatterie à confesser qu'il était le Christ ; et ils ne lui envoyèrent pas des hommes de basse condition, comme à Jésus-Christ, lorsque, voulant le surprendre dans ses paroles, ils dépêchèrent auprès de lui des serviteurs, des hérodiens (Matth. XXII, 15, 16) et d'autres hommes de cette espèce ; mais des prêtres et des lévites ; et encore, non toute sorte de prêtres, mais des prêtres de Jérusalem, c'est-à-dire les plus considérables et les plus honorables ; car ce n'est pas sans raison que l'évangéliste l'a remarqué. Ils les envoient donc pour lui demander : « Qui êtes « vous ? » En effet, la naissance de Jean-Baptiste était si illustre et si célèbre que tous disaient : « Quel pensez-vous que sera un jour « cet enfant ? » (Luc, I, 66.) Et que « le bruit « de ces merveilles se répandit dans tout le « pays des montagnes de Judée ». (Luc, I, 65.)

Et encore, lorsqu'il vint au Jourdain, toutes les villes accoururent en foule, et de Jérusalem et de toute la Judée on venait à lui pour être baptisé. Les prêtres et les lévites interrogent donc Jean ; ce n'est pas qu'ils ne sachent qui il est, (il était trop bien connu) ; mais c'était pour le porter à se dire le Christ, comme je l'ai dit ci-dessus.

2. Ecoutez donc, mes frères, comment ce saint homme répond à la pensée de ceux qui l'interrogent et non à la demande qu'ils lui font. Lorsqu'ils lui disent : « Qui êtes vous ? » il ne répond pas d'abord ce qu'il semblait naturel de répondre : « Je suis la voix de celui « qui crie dans le désert » ; mais il impose silence à leurs conjectures. Car sur la demande : « Qui êtes-vous ? » l'Ecriture dit : « Il « confessa, et il ne le nia point ; il confessa « qu'il n'était point le Christ (20) ». Faites ici attention à la sagesse de l'évangéliste : il répète trois fois cette réponse, pour faire connaître la vertu de Jean-Baptiste et la méchanceté et la folie de ces ambassadeurs. Et saint Luc dit que le peuple, que tous pensant en eux-mêmes qu'il était le Christ (Luc, III, 15), il avait lui-même éloigné et étouffé cette pensée. C'est le devoir d'un bon et fidèle serviteur, non-seulement de ne point s'arroger la gloire qui n'est due qu'à son maître, mais encore de rejeter celle que la multitude veut ôter à celui-ci pour la lui donner à lui-même.

Le peuple à la vérité avait conçu ce sentiment par simplicité et par ignorance ; mais les prêtres et les lévites, comme j'ai dit, faisaient cette question dans une intention maligne ; ils espéraient par leur adulation obtenir ce qu'ils désiraient ; s'ils ne s'en fussent pas flattés, ils n'auraient pas aussitôt passé à une autre demande, mais ils se seraient plaints de ce que Jean-Baptiste n'avait pas répondu à leur question, et ils auraient dit : Est-ce que nous avons eu cette pensée ? Est-ce là ce que nous sommes venus te demander ? Etant donc comme pris et découverts, ils passent vite à une autre question, et ils lui demandent : « Quoi donc ? Etes-vous Elie ? Et il leur répon« dit : Je ne le suis point (21) ». En effet, ils attendaient Elie, comme Jésus-Christ le dit. Car « ses disciples l'ayant interrogé, et lui « ayant dit : Pourquoi donc les scribes disent« ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ? Il « leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit venir « et qu'il rétablira toutes choses ». Ils poursuivent ensuite, et ils lui demandent : « Etes-vous LE prophète [1] ? Et il leur répondit : « Non ». (Matth. XVII, 10, 11.) Et cependant il était prophète ; pourquoi donc répond-il négativement ? C'est qu'il répond encore à l'esprit et à la pensée de ceux qui l'interrogent : ils attendaient un grand prophète, parce que Moïse avait dit : « Le Seigneur votre Dieu vous « suscitera un prophète comme moi d'entre « vos frères ; écoutez-le ». (Deut. XVIII, 15.) Et Jésus-Christ était ce prophète. Voilà pourquoi ils ne disent pas : Etes-vous prophète, du nombre des prophètes ? mais ils disent avec l'article : Etes-vous LE prophète qui a été prédit par Moïse ? C'est pour cela qu'il a nié, non qu'il était prophète, mais ce prophète. « Ils « lui dirent donc : » mais « qui êtes-vous, afin « que nous rendions réponse à ceux qui nous « ont envoyés ? Que dites-vous de vous« même ? (22) » Ne voyez-vous pas qu'ils pressent, qu'ils poursuivent leurs interrogations, qu'ils ne cessent point de le questionner, et que lui, au contraire, ayant auparavant repoussé avec douceur leur fausse opinion, établit le vrai sentiment qu'ils doivent avoir de lui ; car il leur dit : « Je suis la voix de celui « qui crie dans le désert : Rendez droite la « voie du Seigneur, comme a dit le prophète « Isaïe (23) ». Comme Jean-Baptiste avait parlé de Jésus-Christ d'une manière grande et sublime, eu égard à l'opinion qu'ils en avaient, il a promptement recours au prophète, et il s'appuie de son témoignage pour gagner la confiance de ses auditeurs.

« Or, ceux qu'on lui avait envoyés », dit l'évangéliste, « étaient des pharisiens (24) ; ils « lui firent » encore « une nouvelle » demande, « et lui dirent : Pourquoi donc bapti« sez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, « ni prophète ? (25) » Ceci vous fait voir, mes frères, que je n'ai pas témérairement dit qu'ils avaient voulu l'amener là, « ou l'engager à se « déclarer le Christ ». Et certes, au commencement ils ne s'expliquaient pas si nettement, de crainte que tout le monde ne découvrît

[1] « Le Prophète ». J'exprime avec les plus savants commentateurs grecs « l'article » qui est dans le grec, qui marque un prophète particulier que les Juifs attendaient, comme le prophète prédit par Moïse, ainsi que l'observe le saint Docteur. Cet article est même si absolument nécessaire en cet endroit, que sans lui l'explication et la réflexion de saint Chrysostome n'ont point de sens, et ne peuvent être entendues. Ainsi, demander à Jean-Baptiste : « Etes-vous le prophète ? » c'était dire : Etes-vous celui que nous attendons, ce grand prophète, ce prophète par excellence, promis par Moïse. Voilà pourquoi il répond : « Je ne le suis pas, c'est-à-dire, je ne suis pas le Messie ».

leur intention. Ensuite, après qu'il a dit : « Je ne suis point le Christ, voulant cacher ce qu'ils machinaient dans leur cœur, ils reviennent encore à Elie et à la qualité de prophète. Mais dès qu'il leur a répondu qu'il n'est ni l'un ni l'autre, ils sont déconcertés, forcés de quitter leur masque, et de montrer à nu leur artificieux projet, en disant : « Pourquoi donc « baptisez-vous, si vous n'êtes point le Christ? » Puis revenant à leur hypocrite dessein, ils prononcent ces nouveaux noms, celui d'Elie, celui du prophète. Comme ils n'avaient pu le surprendre par leur flatterie, ils espéraient, mais à tort, le forcer par leur accusation à dire ce qui n'était point. O folie! ô arrogance! ô malséante curiosité! Vous avez été envoyés pour apprendre de Jean-Baptiste qui il est et d'où il est; n'allez-vous pas maintenant lui faire la loi? Car vous agissez encore en personnes qui veulent le contraindre de se déclarer le Christ. Cependant il ne se fâche point même alors; il ne leur dit rien de ce qu'on aurait attendu : Prétendez-vous me commander et me faire la loi? Mais il montre encore une grande modestie en ce qu'il dit : « Pour « moi, je baptise dans l'eau, mais il y en a un « au milieu de vous que vous ne connaissez « pas; c'est lui qui va venir après moi [1], qui « est au-dessus de moi, et je ne suis pas digne « de délier la courroie de ses souliers (26, 27) ».

3. Que peuvent opposer les Juifs à ce que nous venons de dire? les voilà confondus; ils ne peuvent éviter leur jugement, ni attendre aucun pardon : ils ont eux-mêmes prononcé leur arrêt. Comment? de quelle façon? Ils croyaient Jean-Baptiste un homme digne de foi, et si véridique, qu'ils le croyaient non-seulement quand il rendait témoignage aux autres, mais encore quand il parlait de lui-même. Et en effet, s'ils n'eussent pas été dans ces dispositions, ils n'auraient pas envoyé lui demander à lui-même qui il était. Vous le savez, nous ne croyons à ceux qui rendent témoignage d'eux-mêmes, qu'autant que nous les regardons comme les plus véridiques de tous les hommes. Et ce n'est point là seulement ce qui leur ferme la bouche; mais c'est aussi l'intention dans laquelle ils étaient venus l'interroger. D'abord ils sont vifs et pressants, ensuite ils changent et se modèrent. Jésus-Christ le montre par ces paroles : « Jean était une « lampe ardente, et vous avez voulu vous ré- « jouir pour un peu de temps à la lueur de sa « lumière ». (Jean, v, 35.) Mais d'ailleurs sa réponse le rendait plus croyable. Car « celui « qui ne cherche pas sa propre gloire », dit encore Jésus-Christ, « est véritable, et il n'y a « point en lui d'injustice ». (Jean, vii, 18.) Or, Jean-Baptiste ne l'a point cherchée, mais il les a envoyés à un autre. Et, de plus, ceux qui avaient été envoyés étaient les plus dignes de foi d'entr'eux, des premiers et des plus considérables; d'où il s'ensuit qu'il ne leur reste point d'excuse pour n'avoir pas cru en Jésus-Christ.

Car, je vous le demande, ô Juifs, pourquoi ne vous êtes-vous pas rendus à ce que Jean vous disait de Jésus-Christ? Vous avez envoyé les premiers et les plus considérables d'entre vous, par leur bouche vous l'avez interrogé; vous avez ouï ce qu'il a répondu. Vos envoyés ont employé tout leur zèle, tous leurs soins et toute leur adresse; ils se sont informés de tout, ils ont tout examiné et nommé tous ceux sur qui vous aviez jeté vos soupçons : et toutefois il a confessé avec une grande liberté qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni le prophète attendu. Non content de cela, il vous a appris qui il était, et vous a entretenu de la nature de son baptême; il vous a déclaré que c'était peu de chose, qu'il n'avait rien de grand, rien de plus que de l'eau, vous montrant en même temps la supériorité et l'excellence du baptême conféré par Jésus-Christ. Il vous a aussi cité le prophète Isaïe, qui, longtemps auparavant, avait témoigné que Jésus-Christ était le maître et le Seigneur, et Jean-Baptiste le ministre et le serviteur. Enfin que restait-il? y avait-il autre chose qu'à croire à celui de qui on rendait témoignage, qu'à l'adorer et le confesser Dieu? mais que ce témoignage fut un témoignage non de complaisance, mais de vérité : les mœurs et la sagesse de celui qui le rendait, le faisaient bien voir. Et en voici une preuve évidente : personne ne préfère son prochain à soi, ni ne cède à un autre l'honneur qu'il peut s'attirer à lui-même, surtout quand cet honneur est si grand. C'est pourquoi si Jésus-Christ n'eût pas été Dieu, jamais Jean-Baptiste ne lui aurait rendu ce témoignage. Et, puisqu'il a éloigné de soi cet honneur, comme étant infiniment au-dessus de sa nature et de sa condition, il

[1] « Qui va venir après moi », c'est-à-dire, « Qui va prêcher après moi » selon saint Chrysostome.

est certain qu'il ne l'a point attribué à une autre personne inférieure.

« Mais il y en a un au milieu de vous que « vous ne connaissez pas (26) ». L'évangéliste a dit cela, parce que Jésus-Christ, ainsi qu'il était naturel, se mêlait et se confondait au milieu de la foule du peuple, comme s'il eût été lui-même un homme du commun, voulant en tout nous montrer le mépris que nous devons faire de la pompe et du faste. Mais par le mot de « connaissance », il entend la parfaite connaissance, c'est-à-dire qui il était et d'où il était venu. Souvent il a répété ces paroles : « Il doit venir après moi », et c'est comme s'il disait : Ne pensez pas que tout s'accomplisse dans mon baptême : si mon baptême était parfait, un autre ne viendrait pas après moi vous apporter un autre baptême : le mien n'est qu'une certaine préparation à celui-ci : ce que nous faisons n'est qu'une ombre et une figure ; il faut qu'il en vienne un autre, pour vous apporter la vérité. C'est pourquoi ce mot : « Celui « qui va venir après moi », marque principalement sa dignité. Car si le premier baptême était parfait, il ne serait nullement nécessaire de recourir à un autre. « Il est avant moi », c'est-à-dire il est plus honorable et plus illustre que moi. Après quoi, de peur qu'ils ne crussent que c'était par comparaison à lui, que Jésus-Christ était plus grand et plus excellent; pour faire voir qu'il n'y a nulle comparaison à faire, il ajoute : « Je ne suis pas digne de dé- « nouer les cordons de ses souliers (27) », c'est-à-dire : Non-seulement il est avant moi, mais il est tel que je ne mérite pas d'avoir même une place parmi ses derniers serviteurs ; car déchausser, c'est le ministère le plus bas. Que si Jean-Baptiste n'est pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, ce Jean-Baptiste, dont il est dit, qu' « entre tous ceux qui sont « nés des femmes, il n'en est point né de plus « grand que lui » (Luc, VII, 18), en quel rang nous-mêmes nous mettrons-nous, si celui qui était égal à tout le monde, ou plutôt qui était plus grand et au-dessus, qui était du nombre de ceux dont saint Paul dit que « le monde « n'en était pas digne » (Héb. XI, 38), se dit indigne d'être compté parmi les derniers serviteurs, que dirons-nous, nous qui sommes autant au-dessous de la vertu de Jean-Baptiste que la terre est éloignée du ciel?

4. Jean-Baptiste se dit donc indigne de dénouer les cordons des souliers, mais les ennemis de la vérité tombent dans un si grand excès de folie, qu'ils osent se prétendre dignes de connaître Dieu, comme il se connaît lui-même : peut-on voir rien de pire qu'une telle démence? rien de plus insensé qu'une telle présomption? Un sage l'a fort bien dit : « Le « commencement de l'orgueil est de ne point « connaître Dieu [1] ». (Eccli. X, 14.) Celui qui devint le diable ne le serait point devenu, n'aurait pas été chassé du paradis, s'il n'eût été possédé de cette maladie. C'est là ce qui a causé sa disgrâce, c'est là ce qui l'a précipité dans l'enfer, ce qui a été la source de tous ses maux. En effet, ce vice suffit pour gâter tout ce qu'il y a de bon dans une âme : aumône, oraison, jeûne, que sais-je encore? « Ce qui « est grand aux yeux des hommes est impur [2] « devant Dieu ». (Luc, XVI, 15.) Ce n'est donc pas seulement la fornication, ni l'adultère qui souille l'homme, c'est encore et surtout l'orgueil. Pourquoi? parce qu'à l'égard de la fornication, quoiqu'elle soit indigne de pardon, l'homme néanmoins peut s'excuser sur sa concupiscence : mais l'orgueil n'a ni cause, ni excuse à prétexter, qui puisse lui fournir une ombre de justification : il n'est autre chose qu'un renversement d'esprit, une très-grande et très-cruelle maladie qui vient uniquement de la démence : car il n'est rien de plus insensé que l'homme orgueilleux, fût-il très-riche, eût-il toute la sagesse du monde, fût-il très-puissant, possédât-il, en un mot, tout ce que les hommes regardent comme digne d'envie.

Si celui que les vrais biens enorgueillissent est malheureux et misérable ; s'il perd toute la récompense qu'il en pouvait espérer : celui qui s'élève pour des choses qui n'ont rien de réel, qui enfle son cœur pour une ombre, pour la fleur de l'herbe, car la gloire mondaine n'est pas autre chose [4], n'est-il pas le plus ridicule de tous les hommes? Pareil à un pau-

[1] Ou bien comme on lit dans les Septante : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de se révolter contre Dieu, et d'éloigner son cœur de celui qui nous a faits ». Ou encore comme notre Vulgate : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de commettre une apostasie à l'égard de Dieu ». Ce qui peut fort bien s'appliquer et à la chute de Lucifer, et à la chute d'Adam. On peut encore l'entendre du mépris de Dieu, qui accompagne toutes sortes de péchés. L'orgueil, le mépris de Dieu, source de tous péchés. *Nullum peccatum fieri potest, potuit, aut poterit sine superbia : siquidem nihil aliud est omne peccatum, nisi contemptus Dei.* S. Prosp. de vita contemplat. lib. III, chap. 3 et 4.

[2] Saint Chrysostome dit : ἀκαθαρτόν, *impurum*, le texte grec du N. Test. lit βδέλυτμα, *abominatio*. La différence des mots ne change point le sens : ce qui est impur devant Dieu, est en abomination devant lui.

[4] Toute la gloire de l'homme, dit saint Pierre, est comme la fleur de l'herbe. (I Pierre, I, 24.)

vre qui, mendiant son pain, souffrant la faim continuellement, se glorifierait d'avoir eu une fois pendant la nuit un songe agréable. Malheureux et misérable que vous êtes, quoi ! votre âme est infectée d'une très-dangereuse maladie, vous êtes dans la plus extrême pauvreté, et vous vous enorgueillissez de posséder tant et tant de talents d'or, d'avoir une foule de serviteurs à vos ordres? Mais ces choses ne sont point à vous ; si vous ne m'en croyez pas, consultez l'expérience de ceux qui ont été riches avant vous. Mais si vous êtes si ivre, que l'exemple d'autrui ne soit pas capable de vous instruire, attendez un peu, et votre propre expérience vous apprendra que vous ne retirerez de ces prétendus biens aucun avantage, lorsqu'au lit de mort, ne disposant plus d'une heure ni d'un seul moment, vous serez obligé de les laisser malgré vous à ceux qui seront là, et souvent à des personnes à qui vous ne voudriez pas les donner. Plusieurs, en effet, n'ont pas eu le pouvoir d'en disposer à leur gré ; ils sont morts subitement, et lorsqu'ils désiraient le plus d'en jouir, ils ne l'ont pu : enlevés, arrachés de force, ils ont été contraints de les laisser à d'autres, à qui certainement ils n'auraient pas voulu les donner.

De peur donc qu'un pareil malheur ne vous arrive, dès maintenant, dès aujourd'hui que nous sommes en santé, envoyons ces biens en notre patrie ; c'est seulement de cette manière que nous pourrons en jouir. Par là, nous les mettrons en dépôt dans un asile sûr et inviolable. Là haut, en effet, on ne trouve aucune des choses qui peuvent y porter atteinte; là [1], ni mort, ni testaments, ni héritiers, ni calomnies, ni piéges : mais celui qui sort de ce monde, chargé de biens, en jouira toujours. Quel est l'homme si misérable qui ne veuille pas vivre éternellement dans les délices avec ses richesses? Transportons-les donc, nos richesses, déposons-les dans le ciel. Il ne nous faut pour ce transport ni ânes, ni chameaux, ni chariots, ni navires. Dieu nous a délivrés de toute difficulté, de tout embarras ; nous n'avons besoin que des pauvres, des boiteux, des aveugles, des malades. C'est à ceux-là que revient la charge d'opérer ce transport ; ce sont eux qui font passer nos richesses dans le ciel ; ce sont eux qui ouvrent l'héritage des biens éternels aux possesseurs de pareilles richesses. Fasse le ciel que nous en jouissions tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Voyez saint Matthieu, chap. vi, 19 et 20.

HOMÉLIE XVII.

CECI SE PASSA A BÉTHANIE, AU DELA DU JOURDAIN, OU JEAN BAPTISAIT. — LE LENDEMAIN JEAN VIT JÉSUS QUI VENAIT A LUI, ET IL DIT : VOICI L'AGNEAU DE DIEU, VOICI CELUI QUI ÔTE LE PÉCHÉ DU MONDE. (VERS. 28, 29, JUSQU'AU VERS. 35.)

ANALYSE.

1. *Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers; voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde;* ces paroles de Jean-Baptiste sont d'admirables témoignages rendus à la grandeur de Jésus-Christ.
2. Jésus-Christ n'avait besoin d'aucun baptême.
3 et 4. On a faussement avancé que Jésus-Christ avait fait des miracles dans son enfance.— Pourquoi les Juifs n'ont point cru en Jésus-Christ, ayant ouï la prédication de saint Jean-Baptiste, et vu tant de prodiges et de miracles. — Quoiqu'il y ait eu des visions sous des figures sensibles, tous cependant ne les ont pas vues. — Si l'on ne voit pas que saint Jean-Baptiste ait rendu ce témoignage à Jésus-Christ, qu'il était le Fils de Dieu, c'est que tout n'est pas écrit. — Fidélité des évangélistes. — Contre les Gentils du temps de saint Chrysostome. — On trouve des défenseurs du théâtre, on n'en trouve point de la vérité et de la religion. — Ecrits des philosophes contre les chrétiens du temps du saint Docteur.

1. C'est un grand bien de parler hardiment et avec une entière liberté ; de mépriser tout, quand il s'agit de confesser Jésus-Christ : ce bien est si grand et si admirable, que le Fils unique de Dieu fera lui-même l'éloge de celui qui l'aura ainsi confessé devant les hommes. Et certes, il n'y a point de proportion dans la récompense. Vous le confessez et le reconnaissez sur la terre, et lui vous reconnaîtra dans le ciel (Matth. x, 32) : vous le reconnaissez devant les hommes, et lui vous reconnaîtra devant son Père et devant tous les anges. Tel était Jean-Baptiste : il ne regardait ni à la multitude, ni à la gloire, ni à quoi que ce soit; mais toutes ces choses, il les foulait aux pieds, et, avec cette liberté qui convenait à son ministère, il prêchait Jésus-Christ devant tout le monde. Car, si l'évangéliste marque le lieu où Jean prêchait, c'est pour montrer la liberté avec laquelle ce héraut faisait tonner et retentir sa voix. Ce n'est point dans sa maison, ni dans un coin reculé, ni dans le fond d'un désert, mais c'est sur les bords du Jourdain, au milieu d'une multitude d'hommes, et en présence de tous ceux qu'il baptisait; car les Juifs y étaient : c'est là, dis-je, qu'il fit cette admirable confession, pleine d'une très-grande, très-profonde et très-sublime doctrine, par où il déclara qu'il n'était pas digne lui-même de dénouer les cordons des souliers de Jésus-Christ.

Mais comment l'évangéliste marque-t-il le lieu? par ces paroles : « Ceci se passa à Bétha- « nie ». Sur quoi il est à observer que les meilleurs textes portent à Béthabara. Car Béthanie n'est pas au delà du Jourdain, ni dans le désert, mais proche de Jérusalem.

Saint Jean marque aussi le lieu pour d'autres raisons. Comme il avait à raconter des choses qui n'étaient point anciennes, mais qui s'étaient tout récemment passées, il en prend à témoin ceux qui s'y étaient trouvés présents et qui les avaient vues. Etant bien sûr qu'il n'ajoutait rien à la vérité, et qu'il rapportait véritablement et simplement les choses comme elles s'étaient passées, il tire sa preuve du lieu qui ne pouvait point être, comme j'ai dit, une faible démonstration de la vérité.

« Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à « lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu qui ôte « le péché du monde ». Les évangélistes se sont partagés les temps. Saint Matthieu passant légèrement sur le temps qui a précédé l'emprisonnement de Jean-Baptiste, se hâte de venir à ce qui s'est fait après : Saint Jean l'évangéliste, non-seulement ne passe pas en peu de mots sur ces faits, mais il y insiste particuliè-

rement. Saint Matthieu, après que Jésus est sorti du désert, laissant ce qui s'est passé dans l'intervalle, par exemple : les interrogations des envoyés des Juifs, les réponses de Jean-Baptiste, et toutes les autres choses, vient tout à coup à sa prison : « Jésus », dit-il, « ayant ouï « dire que Jean avait été mis en prison, se re- « tira de là [1] ». Mais saint Jean ne fait pas de même, il ne parle point du départ de Jésus pour le désert, comme ayant été rapporté par saint Matthieu; mais il raconte ce qui s'est passé après que Jésus fut descendu de la montagne, et, omettant bien des circonstances, il ajoute : « Car alors Jean n'avait pas encore été « mis en prison ». (Jean, III, 24.)

Et pourquoi, direz-vous, Jésus vint-il alors auprès de Jean, non une fois, mais deux? Saint Matthieu le fait venir, parce qu'il le fallait, pour recevoir le baptême, et Jésus le déclare, en disant : « C'est ainsi que nous de- « vons accomplir toute justice ». (Matth. III, 15.) Mais Jean dit qu'il vint une seconde fois, après qu'il eut reçu le baptême; ce qu'il fait visiblement connaître par ces paroles : « J'ai « vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme « une colombe, et demeurer sur lui ». (Jean, I, 32.) Pourquoi vient-il donc à Jean? non-seulement il vint à lui, mais il fit une marche pour venir le trouver : « Jean vit Jésus », dit-il, « qui venait à lui ». Pourquoi donc est-il venu? C'est parce que Jean l'ayant baptisé avec plusieurs autres, on aurait pu croire qu'il était venu à lui pour le même sujet qu'eux, c'est-à-dire pour confesser ses péchés, et en faire pénitence en les lavant dans le fleuve : il fut le voir une seconde fois, pour lui donner lieu par là d'effacer un pareil soupçon. Car lorsque Jean dit : « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le « péché du monde », il éloigne et dissipe entièrement cette fausse opinion. Il est évident, en effet, que celui qui est si pur, qu'il peut laver les péchés des autres, ne vient point pour confesser ses péchés; mais pour donner occasion à cet admirable prédicateur d'imprimer plus profondément dans l'esprit de ses auditeurs ce qu'il avait dit auparavant, en le leur répétant une seconde fois, et d'y ajouter encore quelqu'autre chose.

2. Jean dit : « le voici », parce que plusieurs le cherchaient depuis longtemps à cause de ce qu'ils avaient entendu dire. Il le montre présent, et il dit : « le voici », pour leur faire connaître que c'était là celui même qu'on cherchait depuis si longtemps. « Celui-ci est « l'agneau », il l'appelle agneau, rappelant ainsi à l'esprit des Juifs la prophétie d'Isaïe (Is. XVI, 1, LIII, 7), et encore l'agneau figuratif qu'on immolait du temps de Moïse, pour les mieux conduire à la vérité par la figure. Et certes, cet agneau n'a pris, ni effacé le péché de personne, mais celui-ci a pris et effacé les péchés de tout le monde : ce monde qui était prêt à périr, il l'a tout à coup délivré de la colère de Dieu. (I Thess. I, 10.) « C'est celui-là « même de qui j'ai dit : Il vient après moi un « homme, qui est avant moi [1] (30) ». Ne voyez-vous pas ici, mes frères, l'explication que donne saint Jean à ce qu'il a dit ci-dessus? Après avoir appelé Jésus agneau, et dit de lui qu'il ôte le péché du monde, il dit maintenant : « Il est avant moi », par où il fait entendre que le mot : « avant », doit s'expliquer par là : que c'est lui qui ôte le péché du monde, que c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Mon avènement n'a rien opéré de plus, que de vous annoncer le commun bienfaiteur de tout l'univers, et de vous administrer le baptême de l'eau; mais l'avènement de celui-ci purifie tous les hommes, et donne l'efficace vertu du Saint-Esprit. Celui-ci est avant moi, c'est-à-dire il est plus grand, plus illustre que moi, « parce qu'il est plus ancien que moi ». Que ceux qui ont adopté les folles erreurs de Paul de Samosate [2] rougissent de combattre une vérité si claire et si évidente!

« Pour moi je ne le connaissais pas (31) ». Voyez comment il ôte tout soupçon par ce témoignage, montrant qu'il ne parle point ainsi de lui par faveur et par amitié; mais que c'est par la révélation que Dieu lui en a faite. « Je ne le connaissais pas », dit-il, comment êtes-vous donc un témoin digne de foi? Comment le ferez-vous connaître aux autres, si vous-même, vous ne le connaissez pas? Jean-Baptiste n'a point dit : je ne le connais pas, mais : « Je ne le connaissais pas », en sorte que par cela même il se montre très-digne de foi. Comment, en effet, aurait-il eu de la complaisance pour celui qu'il ne connaissait pas? « Mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin « qu'il soit connu dans Israël ». Jésus-Christ

[1] « De là », *i. e.* dans la Galilée. (Matth. IV, 12.)

[1] « Avant » *i. e.* Plus grand, plus considérable, comme le saint Docteur l'explique quelques lignes après.

[2] Paul de Samosate enseignait que le Fils n'avait point d'hypostase, ou qu'il n'était point une personne, avant qu'il naquît de Marie.

n'avait donc pas besoin du baptême de Jean : Et ce bain n'a été institué que pour acheminer tous les autres hommes à la foi en Jésus-Christ. Car Jean-Baptiste n'a point dit : je suis venu baptiser pour rendre purs ceux que j'aurai baptisés, ni pour les délivrer de leurs péchés ; mais, « afin qu'il soit connu dans Israël ».

Mais quoi ! est-ce que sans le baptême de Jean, on ne pouvait ni prêcher, ni attirer le peuple ? Je réponds que cela n'eût pas été si facile. Si le baptême n'eût pas accompagné la prédication, tous n'auraient pas accouru de même, et ils n'auraient point connu la prééminence d'un baptême sur l'autre, sans en faire la comparaison. Si le peuple sortait des villes, ce n'était point pour aller entendre la prédication de Jean-Baptiste. Pourquoi donc ? Afin que, confessant leurs péchés, ils fussent baptisés. Mais, une fois arrivés, ils apprenaient à connaître Jésus-Christ, et aussi la différence des baptêmes : le baptême de Jean était plus excellent que celui des Juifs, et voilà pourquoi tous y accouraient, mais cependant ce baptême était lui-même imparfait.

Comment donc l'avez-vous connu ? c'est, dit-il, par la descente du Saint-Esprit. Mais de peur que quelqu'un ne fût par là induit à croire qu'il avait eu besoin du Saint-Esprit, comme nous-mêmes nous en avons besoin, écoutez comment il ôte encore ce soupçon, faisant voir que le Saint-Esprit était seulement descendu pour lui révéler qu'il devait prêcher Jésus-Christ. Car ayant dit : « Pour moi, je ne « le connaissais pas », il a ajouté : « mais ce- « lui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a « dit : Celui sur qui vous verrez descendre et « demeurer le Saint-Esprit, est celui qui bap- « tise dans le Saint-Esprit (33) ». Ces paroles ne vous font-elles pas voir, mes frères, que le Saint-Esprit est uniquement descendu pour faire connaître Jésus-Christ ? Le témoignage de Jean-Baptiste était sans doute par lui-même exempt de tout soupçon ; mais le saint précurseur, pour donner encore plus de poids et de créance à son témoignage, le rapporte à Dieu et au Saint-Esprit. Comme la vérité qu'il avait annoncée, que Jésus-Christ seul ôtait tous les péchés du monde, et qu'il était si grand et si puissant qu'il suffisait seul pour opérer une si grande rédemption, était si excellente et si admirable, qu'elle pouvait jeter tous les auditeurs dans l'étonnement, il la fortifie et la confirme ; il la confirme en faisant voir que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il n'avait nullement besoin du baptême, et que le Saint-Esprit n'est descendu que pour le faire connaître. Car il n'était pas au pouvoir de Jean de donner le Saint-Esprit, ce que déclarent ceux qui avaient reçu de lui le baptême ; puisqu'ils disent : « Nous n'avons pas seulement ouï dire « qu'il y ait un Saint-Esprit ». (Act. XIX, 2.) Jésus-Christ n'avait donc besoin, ni du baptême de Jean, ni d'aucun autre ; mais plutôt le baptême avait besoin de la puissance de Jésus-Christ : car ce qui lui manquait encore était le bien suprême, je veux parler du don de l'Esprit fait au baptisé. C'est Jésus-Christ qui, par son avènement, a apporté au monde le don du Saint-Esprit.

« Et Jean rendit alors ce témoignage, en di- « sant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre du « ciel comme une colombe, et demeurer sur « lui. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais « celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a « dit : Celui sur qui vous verrez descendre et « demeurer le Saint-Esprit, est celui qui bap- « tise dans le Saint-Esprit ; je l'ai vu, et j'ai « rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu « (32, 33, 34) ». Jean répète souvent : « Je ne « le connaissais pas », et ce n'est pas sans raison ; c'est parce qu'il lui était parent selon la chair. « Sachez », dit l'Ecriture, « qu'Elisa- « beth, votre cousine, a conçu aussi elle-même « un fils ». (Luc, I, 36.) De peur donc qu'il ne parût rendre ainsi de lui des témoignages si avantageux à cause de sa parenté, il dit souvent : « Je ne le connaissais pas ». Et véritablement il ne le connaissait pas, puisqu'éloigné de la maison de son père, il passait sa vie dans le désert.

Mais pourquoi, s'il ne le connaissait pas avant la descente du Saint-Esprit, et si ce n'est qu'alors qu'il l'a connu pour la première fois, « se défendait-il » avant le baptême, en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par « vous ? » (Matth. III, 14.) C'était là effectivement un signe qu'il lui était parfaitement connu. Mais ce n'était que depuis peu, et même il n'en aurait pu être autrement : car ces miracles qui s'étaient faits dans l'enfance de Jésus, comme à l'égard des Mages, et d'autres semblables, étaient arrivés longtemps auparavant, Jean lui-même étant encore enfant : et pendant tout le temps qui avait suivi, Jésus était demeuré inconnu à tout le monde. En effet, s'il eût été connu, Jean n'aurait pas dit :

« Je suis venu baptiser, afin qu'il soit connu « dans Israël ».

3. Il est donc évident que les miracles qu'on attribue à Jésus-Christ dans son enfance sont faux, et qu'ils ont été inventés et imaginés. Si Jésus avait fait des miracles dès son enfance, Jean l'aurait connu, et tout le reste du peuple n'aurait pas eu besoin d'un docteur pour le lui faire connaître. Or, voici que Jean dit lui-même que s'il est venu, c'était afin que Jésus fût connu dans Israël, et c'est pour cela aussi qu'il disait : « C'est moi qui dois être baptisé « par vous ». Ensuite, comme le connaissant mieux, il l'annonce au peuple, en disant : « C'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient « après moi un homme qui est avant moi, et « qui m'a envoyé baptiser dans l'eau ». Il a envoyé Jean pour se faire connaître dans Israël, et lui-même s'est révélé à Jean avant la descente du Saint-Esprit. Voilà pourquoi celui-ci disait avant que Jésus fût venu à lui : « Celui « qui est avant moi vient après moi ». Jean ne le connaissait donc pas avant qu'il vînt auprès du Jourdain, et qu'il baptisât tout le peuple : mais il le connaissait quand il vint pour se faire baptiser. Le Père lui-même le révéla au prophète, et le Saint-Esprit le fit connaître aux Juifs pendant qu'on le baptisait. Car c'est pour eux que le Saint-Esprit descendit. En effet, de peur qu'on ne méprisât le témoignage de Jean, qui disait : « Il est avant moi », et : « Il baptise « dans le Saint-Esprit », et : « Il jugera le « monde » ; le Père annonçant son Fils fit entendre sa voix; le Saint-Esprit vint, qui fit tomber cette voix sur la tête de Jésus-Christ. Comme Jean baptisait, comme Jésus était baptisé, quelqu'un de ceux qui étaient présents aurait pu croire que c'était à Jean que s'appliquaient ces paroles; le Saint-Esprit vint ôter ce soupçon. Lors donc que Jean dit : « Je ne « le connaissais pas », il faut entendre cela du temps passé, et non de celui qui avait précédé immédiatement le baptême; autrement, comment se serait-il défendu en disant : « C'est « moi qui dois être baptisé par vous? » Comment aurait-il dit de lui de si grandes choses?

Pourquoi donc, direz-vous, les Juifs n'ont-ils point cru en Jésus-Christ? Jean n'était pas le seul qui eût vu le Saint-Esprit sous la figure d'une colombe. Qu'ils l'aient vu, je veux bien l'admettre. Toutefois ces prodiges, pour être bien vus, n'ont pas tant besoin des yeux du corps que des yeux de l'âme : autrement on les regarde comme de vaines illusions et de pures imaginations. Si les Juifs, quand ils ont vu Jésus-Christ faire des miracles, quand ils l'ont vu toucher de ses mains les corps des malades et des morts, et les rappeler à la vie, à la santé, par le seul attouchement, ont été tellement possédés de l'ivresse de l'envie, qu'ils n'ont pas craint de publier le contraire de ce qu'ils venaient de voir, comment se seraient-ils guéris de leur incrédulité pour une simple apparition du Saint-Esprit? Mais quelques-uns répondent que tous n'ont pas vu ces choses, mais seulement Jean et ceux qui étaient dans de bonnes dispositions. Quoiqu'en effet tous ceux qui avaient des yeux pussent voir le Saint-Esprit descendre en forme de colombe, il ne s'ensuit pas pourtant de là que tous l'aient manifestement vu. Zacharie, Daniel et Ezéchiel, ont vu bien des choses sous des figures sensibles, et toutefois ils n'ont point eu de compagnons ni de témoins de leurs visions. Moïse aussi a vu bien des choses, et de telles choses que nul autre que lui ne les a vues. Tous les disciples n'ont pas été jugés dignes de voir la transfiguration de Notre-Seigneur sur la montagne : bien plus, tous n'ont pas vu sa résurrection. Saint Luc le déclare en disant : « Il s'est montré aux « témoins que Dieu avait choisis avant tous les « temps ». (Luc, x, 41.)

« Je l'ai vu », dit saint Jean, « et j'ai rendu « témoignage qu'il est le Fils de Dieu (34) ». Mais où l'a-t-il rendu ce témoignage qu'il est le Fils de Dieu? Il l'a appelé Agneau et il a dit qu'il devait baptiser dans le Saint-Esprit, mais jamais il n'a dit qu'il était le Fils de Dieu. D'ailleurs les autres évangélistes écrivent qu'il a cessé de prêcher après le baptême, et passant sur ce qui s'est fait dans cet intervalle de temps, ils rapportent les miracles que Jésus a opérés après que Jean-Baptiste fut pris et mis en prison. D'où nous pouvons conjecturer qu'ils ont passé sous silence ces choses et bien d'autres encore. (Jean, xxi, 25.) Saint Jean lui-même nous en avertit à la fin de son Evangile; les évangélistes ont été si éloignés de rien inventer à la gloire de Jésus-Christ, qu'au contraire, ce qui paraissait le rabaisser, ils l'ont tous rapporté comme de concert, et l'on ne trouvera pas qu'aucun d'eux en ait rien omis ; mais, à l'égard des miracles, quelques-uns n'ont point parlé de ceux dont les

autres avaient déjà fait mention, et il y en a aussi qu'ils ont omis tous ensemble.

Je ne dis pas ceci sans sujet, je le dis pour réprimer l'impudence des gentils. Car ce que je viens d'exposer sur le caractère des évangélistes suffit pour montrer leur zèle et leur amour pour la vérité, et pour prouver qu'ils n'ont rien écrit par faveur ou par complaisance. Vous pourrez vous servir de cette raison, entre autres, pour les réfuter. Mais donnez-y tous vos soins et toute votre attention : il serait absurde et honteux, quand on voit les médecins, les corroyeurs, les tisserands, en un mot les hommes de toute profession apporter tous leurs soins à plaider la cause de leur industrie, que celui qui se vante d'être chrétien ne pût pas même dire un seul mot pour la défense de sa foi. Cependant, si un artisan néglige de faire valoir son talent, il ne risque que de perdre de l'argent; mais, en négligeant de défendre sa foi, c'est son âme que l'on tue. Et cependant nous sommes dans de si misérables dispositions, que nous donnons à la première de ces choses toute notre application; et qu'à l'égard de ces soins nécessaires, qui sont le fondement de notre salut, nous les négligeons, nous les méprisons comme s'ils n'avaient aucune importance.

4. Voilà, mes frères, voilà ce qui fait que les gentils persistent à prendre au sérieux leurs erreurs; car eux, qui ne se fondent et ne s'appuient que sur le mensonge, n'omettent rien pour colorer et couvrir la turpitude de leurs dogmes; et nous, au contraire, qui faisons profession d'aimer et de suivre la vérité, nous ne savons même pas ouvrir la bouche pour la défendre; comment de là ne prendraient-ils pas occasion d'accuser notre doctrine de faiblesse? Comment ne regarderaient-ils pas notre religion comme fausse et insensée? Comment ne blasphémeraient-ils pas Jésus-Christ comme un fourbe et un séducteur, qui a su profiter de la folie de plusieurs pour nous tromper tous? Oui, mes chers frères, oui, c'est nous qui sommes la cause de ces blasphèmes, pour n'avoir pas voulu consacrer nos veilles à étudier les preuves qui servent à défendre notre religion, pour avoir négligé cette occupation comme une chose superflue et inutile, et ne nous être attachés qu'aux biens de la terre. Et certes, celui qui aime un danseur, ou un cocher[1], ou un athlète qui se prépare à combattre contre les bêtes, met tout en œuvre et n'oublie rien pour qu'ils soient victorieux dans leurs combats; il les loue extrêmement, il est tout prêt à les défendre contre ceux qui osent les blâmer, et charge de mille injures leurs ennemis. Mais quand il s'agit de la défense du christianisme, tous baissent la tête, se grattent, bâillent et s'en vont bafoués.

De quelle indignation, de quelle horreur n'êtes-vous pas dignes, vous qui faites état d'un danseur plus que de Jésus-Christ? Quoi! vous êtes tout prêt à défendre par mille raisons ces sortes de gens, encore qu'ils soient les plus infâmes de tous les hommes, et quand il s'agit de prendre la défense des miracles de Jésus-Christ qui ont converti l'univers, on ne voit même pas que vous y pensiez un instant, ni que vous vous en mettiez en peine. Nous croyons en Dieu le Père, en Dieu le Fils, en Dieu le Saint-Esprit, en la résurrection de la chair, en la vie éternelle. Si donc quelque gentil vous interroge et dit : Qui est ce Père? Qui est ce Fils? Qui est ce Saint-Esprit? Et comment, vous qui dites qu'il y a trois Dieux, nous reprochez-vous d'admettre la pluralité des dieux? Que direz-vous? que répondrez-vous? Comment repousserez-vous cette objection? Et encore : Que répondrez-vous, si votre silence leur donne lieu de vous faire cette autre question : Quelle est cette résurrection? Est-ce dans ce corps que nous ressusciterons? Est-ce dans un autre? Si c'est dans celui-ci, quel besoin a-t-il de se dissoudre? A ces questions, que répondrez-vous? Mais que répliquerez-vous s'il vous objecte ceci : Pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas venu plus tôt? N'est-ce qu'à présent qu'il s'avise de prendre soin du genre humain, et l'a-t-il négligé dans tout le temps passé? Et s'il vient à examiner plusieurs autres articles de notre foi, que lui repartirez-vous? Je n'en dis pas davantage : il ne convient pas de multiplier les questions sans en donner la solution, de peur qu'elles ne soient un sujet de scandale et de chute pour les simples. En effet, en voilà assez pour vous tirer de votre profond assoupissement.

Eh bien! si l'on vous fait donc ces questions et que vous ne soyez pas même en état d'en comprendre les termes, pensez-vous, je vous prie, que vous serez légèrement punis, vous

[1] Ces cochers, dont parle ici saint Chrysostome, étaient ceux qui dans les jeux publics du cirque disputaient avec leurs concurrents à qui remporterait le prix de la course des chariots.

qui aurez tant contribué à égarer ceux qui sont dans les ténèbres? Je voudrais, si vous en aviez le loisir, vous apporter et vous lire ici un écrit qu'a composé contre nous un exécrable philosophe païen, et aussi celui d'un autre beaucoup plus ancien, afin de vous réveiller par cette lecture, et de chasser votre extrême paresse. Quand ces philosophes ont passé tant de nuits sans dormir pour nous attaquer, quel pardon pouvons-nous espérer si nous ne savons pas même repousser les traits qu'ils ont lancés contre nous? Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde? N'entendez-vous pas l'apôtre qui vous dit : « Soyez tou-« jours prêts à répondre pour votre défense « à tous ceux qui vous demanderont raison « de l'espérance que vous avez ». (I Pierre, III, 15.) Saint Paul aussi vous donne le même avertissement : « Que la parole de Jésus-Christ » , dit-il , « demeure en vous avec « plénitude ». (Col. III, 16.) A cela que répondent ces étourdis, ces insensés? Soit bénie toute âme simple , et « celui qui marche « simplement marche en assurance ». (Prov. X, 9.) Ils appliquent mal les passages de l'Ecriture : et voilà la cause de tous les maux, que bien des gens ne sachent point les employer à propos. Par exemple, à l'endroit cité, l'Ecriture ne parle point d'un homme insensé, ni de l'ignorant, mais de celui qui n'est ni méchant ni artificieux : du sage. S'il fallait entendre ce passage selon l'application qu'ils en font, ce serait en vain qu'il est dit : « Soyez prudents comme des serpents et sim-« ples comme des colombes ». (Matth. X, 16.)

Mais pourquoi nous arrêter davantage à des choses dont vous ne ferez aucun profit? Aux reproches que nous vous avons déjà faits, nous en pourrions ajouter bien d'autres encore sur vos mœurs et sur la conduite de votre vie. Car de quelque côté qu'on nous envisage, on ne voit en nous que misères et sujets de risée ; toujours prêts à reprendre les autres, nous sommes des lâches et des paresseux quand il s'agit de nous corriger des imperfections qu'on relève en nous. C'est pourquoi, je vous en conjure, rentrons en nous-mêmes et ne nous bornons pas à censurer ; cela ne nous suffirait pas pour apaiser la colère de Dieu et nous le rendre propice ; mais attachons-nous à nous perfectionner en toutes choses, afin qu'après avoir vécu en vue de la gloire de Dieu, nous jouissions de la gloire future ; puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

LE LENDEMAIN JEAN ÉTAIT ENCORE LA AVEC DEUX DE SES DISCIPLES. — ET JETANT LA VUE SUR JÉSUS QUI MARCHAIT, IL DIT : VOILA L'AGNEAU DE DIEU. — CES DEUX DISCIPLES L'AYANT ENTENDU PARLER AINSI, SUIVIRENT JÉSUS. (VERS. 35, 36, 37.)

ANALYSE

1. Pourquoi saint Jean-Baptiste repétait souvent les mêmes choses ? — Quelques catéchumènes différaient de recevoir le baptême jusqu'à l'extrémité.
2. Les prophètes et les apôtres ont prêché Jésus-Christ absent, saint Jean-Baptiste l'a annoncé présent.
3. et 4. Un passage de saint Chrysostome qui demande à être interprété avec précaution. — Préférer la doctrine de Jésus-Christ à toute autre chose. — Regarder toute sorte de temps comme propre et convenable. — Plus on donne de nourriture au corps, plus on l'affaiblit : plus on en donne à l'âme, plus on la fortifie. — Le dégoût des viandes est un signe de la maladie du corps : le dégoût de la parole de Dieu, l'est de même de celle de l'âme. — Quelle est sa nourriture ? — Contre le théâtre et les spectacles.

1. L'homme est indolent et enclin à se perdre, non par la condition même de la nature, mais par une indolence volontaire. Voilà pourquoi elle a besoin de remontrances multipliées ; et c'est pour cela que saint Paul, écrivant aux Philippiens, disait : « Il ne m'est « pas pénible, et il vous est avantageux que je « vous écrive les mêmes choses ». (Philip. III, 1.) Quand une fois la terre a reçu la semence, elle porte aussitôt du fruit et n'a pas besoin de nouvelles semailles ; mais il n'en est pas ainsi de notre âme : après y avoir souvent jeté la semence et l'avoir cultivée avec grand soin, on est trop heureux encore, si elle a reçu une seule fois la graine. En effet, ce qu'on dit ne s'imprime pas tout d'abord dans l'esprit, parce que le sol est très-dur, encombré d'épines, et que l'âme est entourée d'une multitude d'ennemis qui ne cherchent qu'à lui tendre des piéges et à arracher la semence. En second lieu, après que la semence est entrée et a jeté des racines, il faut les mêmes soins pour que la tige se fortifie, qu'elle croisse et porte son fruit et que rien ne l'en empêche. A l'égard des semences, on peut dire que l'épi une fois formé et parvenu à toute sa vigueur, n'a plus de peine à braver la nielle, la sécheresse, ni les autres dangers; mais à l'égard de la doctrine, il n'en est pas de même : même après que l'œuvre est achevée, un orage qui survient, des difficultés, des troubles qui naissent, les embûches des méchants, une foule de tentations peuvent renverser tout l'édifice.

Ce n'est pas sans raison que nous disons tout ceci ; mais, comme Jean-Baptiste répète les mêmes choses, c'est afin que vous ne le preniez pas pour un conteur importun. Il aurait bien voulu qu'il lui eût suffi de parler une fois pour se faire entendre; mais, s'apercevant que l'assoupissement où étaient plongés la plupart de ses auditeurs, les empêchait de comprendre sur-le-champ ce qu'il leur enseignait, il les réveille par ces répétitions ; mais vous-mêmes, soyez attentifs, Jean-Baptiste a dit : « Celui qui vient après moi est avant « moi ». Et: « Je ne suis point digne moi- « même de dénouer les cordons de ses sou- « liers », et : « C'est lui qui vous baptisera dans « le Saint-Esprit et dans le feu » ; et qu'il « a « vu le Saint-Esprit descendre comme une « colombe et demeurer sur lui, et il a rendu « témoignage qu'il est le Fils de Dieu ». (Matth. III, 11). Et personne n'y a fait attention, nul ne l'a interrogé ou lui a dit : Pourquoi dites-vous ceci, à quel sujet, pour quelle raison ?

Il a dit encore : « Voilà l'agneau de Dieu,

« qui ôte le péché du monde » : et ils n'en sont ni plus touchés, ni moins nonchalants. Voilà pourquoi il est dans l'obligation de répéter les mêmes choses, d'en user comme un laboureur qui voudrait amollir une terre dure et en friche à force de la remuer, de soulever par la parole comme avec la charrue leur esprit lourd et pesant, afin que la semence qu'il y jettera ensuite puisse pénétrer plus avant : voilà pourquoi il ne fait pas de longs discours, n'ayant en vue que de les amener à Jésus-Christ. Il savait bien que s'ils avaient une fois accueilli avec soumission sa parole, ils n'auraient plus besoin, à l'avenir, de son témoignage : comme effectivement il arriva. Car si les samaritains, aussitôt qu'ils l'ont entendu parler, disent à la femme qui le leur avait annoncé : « Ce n'est plus sur ce que vous nous « avez dit que nous croyons en lui ; car nous « l'avons ouï nous-mêmes, et nous savons « qu'il est le Christ, le Sauveur du monde » (Jean, IV, 42) ; des disciples devaient être encore plus promptement gagnés, comme véritablement ils le furent ; puisque l'ayant suivi et entendu seulement un soir, ils ne retournèrent plus à Jean, mais s'attachèrent si fort à Jésus qu'ils en reçurent le ministère de leur premier Maître, et prêchèrent le nouveau. « André « trouva », dit l'évangéliste, « son frère Simon « et lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-« à-dire le Christ ». (Jean, I, 41.)

Ici, mes frères, je vous prie de considérer une chose avec moi ; c'est que quand Jean-Baptiste disait : « Celui qui vient après moi « est avant moi ». Et : « Je ne suis pas digne « de dénouer les cordons de ses souliers », il n'a gagné personne ; mais que, lorsqu'il a parlé de l'incarnation et tenu un langage moins sublime, c est précisément alors que les disciples l'ont suivi. Et ce n'est point là seulement à quoi vous devez vous arrêter ; mais vous avez à observer encore qu'on n'attire point tant de gens lorsqu'on dit de Dieu des choses grandes et relevées, que lorsqu'on parle de sa clémence, de sa miséricorde, et de ce qui regarde le salut des auditeurs. En effet, ils ont ouï que Jésus ôtait le péché, et aussitôt ils sont accourus. S'il est possible de laver nos péchés et nos crimes, disaient-ils, pourquoi temporisons-nous ? il y a quelqu'un ici qui sans peine et sans travail nous en délivrera : ne serait-il pas d'une extrême folie de remettre à un autre temps pour recevoir un si grand bienfait ? Que les catéchumènes écoutent ceci, eux qui remettent leur salut, qui diffèrent de recevoir le baptême, jusqu'au dernier souffle de vie.

« Jean était encore là », dit l'Ecriture, « et « il dit : Voilà l'agneau de Dieu ». Jésus-Christ ne parle point, c'est Jean qui dit tout : l'Epoux a coutume de faire de même, il ne dit rien à l'épouse ; mais il se présente et se tient dans le silence. D'autres l'annoncent et lui présentent l'épouse. Elle paraît et l'époux ne la prend pas lui-même, mais il la reçoit des mains d'un autre. Après qu'il l'a ainsi reçue d'autrui, il se l'attache si fortement qu'elle ne se souvient plus de ceux qu'elle a quittés pour le suivre. La même chose s'est passée à l'égard de Jésus-Christ. Il est venu pour épouser l'Eglise, il n'a rien dit lui-même, il n'a fait que se présenter. Jean, l'ami de l'époux, a mis dans sa main la main de l'épouse, en d'autres termes, les âmes des hommes persuadés par sa prédication : Jésus-Christ les ayant reçus, les a comblés de tant de biens, qu'ils ne sont plus retournés à celui qui les lui avait amenés.

2. C'est n'est point là seulement, mes frères, sur quoi vous devez porter votre attention : comme dans les noces, ce n'est pas l'épouse qui va trouver l'époux ; mais l'époux qui court avec empressement vers l'épouse, fût-il lui-même fils de roi, et l'épouse fût-elle au contraire de basse condition, voire même une servante ; ici de même la nature de l'homme n'est point montée au ciel, mais l'époux s'est lui-même abaissé jusqu'à cette vile et méprisable nature. Et après la célébration des noces, l'époux n'a pas permis qu'elle demeurât davantage ici-bas, mais l'ayant prise avec soi, il l'a menée dans la maison paternelle.

Mais pourquoi Jean-Baptiste ne tire-t-il pas ses disciples à l'écart, pour les instruire de ces grandes vérités, et les donner ensuite à Jésus-Christ ? Pourquoi leur dit-il en public et en présence de tout le monde : « Voilà l'agneau « de Dieu ? » C'est de peur que la chose ne parût concertée. Si ses disciples eussent été trouver Jésus-Christ à la suite d'exhortations particulières et comme pour lui faire plaisir, peut-être auraient-ils eu hâte de s'en aller : mais s'étant au contraire portés à suivre Jésus-Christ sur ce qu'ils avaient publiquement ouï dire de lui, ils ont persévéré avec fermeté, et sont devenus de fidèles disciples ; comme l'ayant suivi, non par complaisance pour leur

maître, mais pour leur propre utilité et leur avantage.

Les prophètes et tous les apôtres ont prêché Jésus-Christ absent, ceux-là avant son avènement, ceux-ci après son ascension : mais Jean-Baptiste seul l'a annoncé présent : c'est pourquoi il est appelé l'ami de l'époux, étant le seul qui ait été présent aux noces. En effet, c'est lui qui a tout fait et tout achevé : c'est lui qui a commencé l'ouvrage; c'est lui qui, « jetant la vue sur Jésus qui marchait, dit : « Voilà l'agneau de Dieu », montrant que ce n'était pas seulement par la voix, mais encore des yeux qu'il lui rendait témoignage. Il admirait Jésus-Christ, et en le contemplant son cœur tressaillait de joie. D'abord il ne le prêche pas, mais il se contente de l'admirer présent; il fait connaître le don que Jésus est venu nous apporter, et il enseigne aussi de quelle manière on doit se purifier et se préparer à le recevoir, car le nom d'agneau marque l'une et l'autre chose. Il n'a point dit : c'est lui qui doit ôter, ou qui a ôté; mais c'est lui qui ôte le péché du monde, parce qu'il l'ôte toujours. Il n'a pas ôté les péchés seulement dans sa passion, quand il a souffert la mort pour nous; mais depuis ce temps jusqu'à celui-ci il les ôte, quoiqu'il ne soit pas tous les jours crucifié, toujours attaché à la croix : il n'a offert qu'un seul sacrifice pour les péchés, mais par ce sacrifice seul il purifie toujours.

De même que le nom de Verbe montre son excellence, et celui de Fils sa prééminence et sa supériorité sur les autres, ainsi les noms d'agneau et de Christ et de prophète, de vraie lumière, de bon pasteur, et universellement tout autre nom qu'on lui donne, en y ajoutant l'article, marquent une grande distinction. Car il y a eu plusieurs agneaux, plusieurs prophètes, plusieurs christs, plusieurs fils; mais l'article met celui-ci infiniment au-dessus de tous les autres. L'Ecriture établit et confirme cette vérité, non-seulement par l'article, mais encore par l'addition du mot « unique ». Effectivement, ce Fils n'a rien de commun avec la créature.

Que s'il semble à quelqu'un que la dixième heure ne soit pas un temps propre à d'aussi sérieux entretiens ; car, dit l'Ecriture : « Il était « alors la dixième heure » du jour : pour moi, j'en juge autrement, et je dis que penser ainsi c'est se tromper beaucoup. Je conviens qu'à l'égard de plusieurs et de tous ceux qui vivent selon la chair, et lui sont asservis après le dîner, le temps n'est point propre à discourir de choses sérieuses, parce que le poids des viandes appesantit l'esprit : mais songeons que celui qui parlait n'usait même pas des aliments communs, et était aussi léger le soir que nous le sommes le matin, ou plutôt beaucoup plus : il pouvait donc parfaitement, même à une heure avancée du soir, former ces sortes d'entretiens. Pour nous, souvent les restes et les fumées des viandes reviennent à pareille heure troubler notre imagination : mais ce lest n'appesantissait point le corps du saint prédicateur. De plus, il demeurait dans le désert et auprès du Jourdain, où tous accouraient au baptême avec beaucoup de crainte et de respect, fort indifférents à tous les soins charnels : à ce point qu'ils demeurèrent trois jours continus avec Jésus-Christ sans rien manger (Matth. xv, 32). Il est d'un prédicateur courageux et zélé et d'un laboureur vigilant, de ne point quitter son champ qu'il n'ait vu sa semence prendre racine.

Mais pourquoi Jean-Baptiste, au lieu de parcourir toute la Judée, pour prêcher Jésus-Christ, s'est-il arrêté au long du fleuve à l'attendre, pour le montrer quand il viendrait? C'est parce qu'il voulait que cela se fît par les œuvres, et cependant il s'appliquait à le leur faire connaître, et à persuader à quelques-uns d'écouter celui qui a les paroles de la vie éternelle; mais il a laissé à Jésus-Christ la tâche de se rendre à lui-même le plus grand témoignage, celui des œuvres, selon ce que dit Jésus-Christ lui-même : « Pour moi, ce n'est « pas d'un homme que je reçois le témoignage, « car les œuvres que mon Père m'a donné « pouvoir de faire, ces œuvres », dis-je, « rendent témoignage de moi ». (Jean, v, 34, 36.) Voyez combien ce témoignage est plus grand et plus efficace. Jean avait jeté une petite étincelle de feu ; Jésus-Christ a paru, et aussitôt la flamme s'allume et s'élève. En effet, ceux qui auparavant ne faisaient pas même attention à la parole de Jean, disent enfin : « Tout ce « que Jean a dit de celui-ci, s'est trouvé vrai ». (Jean, x, 42.) Or, si Jean fût allé partout tenant ce langage au sujet de Jésus-Christ, son témoignage aurait paru naître d'une affection toute humaine, et on n'aurait point eu de foi à sa prédication.

3. « Deux de ses disciples l'ayant entendu « parler ainsi, suivirent Jésus (37) ». Jean

avait pourtant encore d'autres disciples ; mais ceux-ci, non-seulement ne suivirent point Jésus, mais encore ils lui portaient envie, car ils disaient : « Maître, celui qui était avec vous « au delà du Jourdain, auquel vous avez rendu « témoignage, baptise maintenant, et tous vont « à lui ». (Jean, III, 26.) Et de plus, ces mêmes disciples, faisant des reproches à Jésus, disaient : « Pourquoi jeûnons-nous, et vos dis- « ciples ne jeûnent point ? » (Matth. IX, 14.) Mais ceux qui étaient meilleurs que les autres n'étaient pas dans les mêmes sentiments, ni dans les mêmes dispositions ; aussi, dès qu'ils eurent entendu parler de Jésus, ils le suivirent. Et ils le suivirent, non par mépris pour leur premier maître, mais parce qu'ils lui étaient très-obéissants, et montrèrent par là que la droite raison, qu'un esprit de sagesse dictait leur docilité. Ce ne sont pas des exhortations qui les ont portés à suivre Jésus-Christ ; cela aurait été suspect ; ils l'ont suivi sur la seule annonce qu'il baptiserait dans le Saint-Esprit. Ils n'ont donc pas quitté leur maître, mais ils ont voulu savoir ce que Jésus apportait de plus que lui. Faites attention à leur prudente conduite et à leur retenue. Arrivés auprès de Jésus, ils ne l'interrogent pas tout aussitôt sur les choses importantes et nécessaires au salut, ni sur les grandes vérités qu'on leur avait annoncées ; ils ne l'interrogent pas publiquement en présence de tout le monde, ni comme en passant ; mais ils cherchent à conférer avec lui en particulier. Ils savaient bien que ce que leur maître leur avait dit de Jésus était véritable, et non pas seulement inspiré par l'humilité.

« André, frère de Simon Pierre, était l'un « des deux qui avaient entendu dire ceci à « Jean, et qui avaient suivi Jésus (40) ». Pourquoi donc l'évangéliste ne nomme-t-il pas l'autre ? Quelques-uns disent que c'est celui-là même qui a écrit cet Evangile ; d'autres, au contraire, que ce disciple n'étant pas des plus remarquables, il importait peu de rapporter son nom, et que saint Jean avait cru ne devoir rien dire que de nécessaire. Quelle utilité en reviendrait-il de l'avoir nommé, puisqu'on ne rapporte pas les noms des soixante-douze disciples ? Observez aussi que saint Paul en a usé de même : « Nous avons », dit-il, « envoyé « aussi avec lui notre frère, qui est devenu cé- « lèbre par l'Evangile ». (II Cor. VIII, 18.) Au reste, l'évangéliste nomme André pour une autre raison. Quelle est cette raison ? Afin qu'entendant que Simon, aussitôt qu'il avait ouï dire à Jésus : « Suivez-moi, et je vous ferai « devenir pêcheurs d'hommes » (Matth. IV, 19), n'avait point douté d'une promesse si grande et si peu attendue, vous soyez avertis que son frère avait jeté depuis longtemps dans lui les fondements de la foi.

« Jésus se retourna, et voyant qu'ils le sui- « vaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? » Ceci nous apprend que Dieu ne prévient pas notre volonté de ses dons, mais que lorsque nous avons commencé et contribué de notre volonté, il nous donne alors un très-grand nombre de moyens de salut [1].

« Que cherchez-vous ? » Que veut dire cela ? Quoi ! « Celui qui connaît les cœurs de tous les « hommes (Act. I, 24), celui devant qui tou- « tes nos pensées sont à nu et à découvert » (Héb. IV, 13), interroge et demande ? mais ce n'est pas pour apprendre. Et comment pourrait-on le dire ? il les interroge, pour se les attacher davantage, pour leur inspirer une plus grande confiance et pour faire voir qu'ils sont dignes de son entretien. Car il est vraisemblable qu'étant inconnus, ils étaient honteux et craintifs avec un maître dont ils avaient ouï dire de si grandes choses. Jésus donc les interroge ; par là il chasse leur crainte et leur honte, et il ne permet pas qu'ils aillent en silence jusqu'à sa demeure. Mais quand même il ne leur aurait pas demandé ce qu'ils cherchaient, ils ne l'auraient pas moins suivi et ne seraient pas moins allés avec lui jusqu'à sa maison. Pourquoi donc les interroge-t-il ? C'était pour ce que j'ai dit, c'est-à-dire pour les encourager, pour chasser leur honte et leur timidité, et leur inspirer de la confiance. Mais ce n'est pas seulement en suivant Jésus que ces disciples marquèrent leur désir et leur envie de s'attacher à lui, mais encore par la ré-

[1] *Hæc cum quadam exceptione intelligenda sunt*, dit fort bien le R. P. Bern. de Montf. Et nous disons de même qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit ici saint Chrysostome ; mais expliquer sa pensée par plusieurs autres endroits, où visiblement et conformément à la doctrine et à la foi de l'Eglise, il reconnaît et établit la nécessité de la grâce et du secours divin, comme on en pourra juger par ces témoignages que nous en apportons, auxquels il nous serait facile d'en joindre assez d'autres, pour composer un traité de la grâce très-orthodoxe, et former un gros volume ; mais nous devons nous borner à ce court éclaircissement, qui excède même les bornes d'une note.

Nécessité de la grâce : « Nous devons nous dégager de tout, dit le saint Docteur, pour pouvoir courir dans la voie de Dieu. ET NOUS NE LE POURRONS FAIRE A MOINS QUE D'ÊTRE SOULEVÉS SUR LES AILES DU SAINT-ESPRIT. S'il faut donc que notre âme soit non-seulement déchargée des soins du siècle, mais qu'ELLE SOIT ENCORE SOUTENUE

ponse qu'ils firent à sa demande. Avant d'avoir rien appris de lui, de lui avoir rien ouï dire, ils ne laissent pas de l'appeler leur maître, s'introduisant comme de force au nombre de ses disciples, et faisant connaître que s'ils le suivent, c'est pour apprendre de lui des choses utiles.

Considérez, je vous prie, leur prudence. Ils ne disent pas : Instruisez-nous, ou apprenez-nous quelque chose d'utile et de nécessaire ; mais que disent-ils? « Où demeurez-vous? » Ils désiraient, comme j'ai dit, lui parler, l'entendre, se faire instruire tout à leur aise. Voilà pourquoi ils ne diffèrent point et ne disent pas : Nous viendrons demain, et nous vous entendrons, lorsque vous parlerez en public ; mais ils montrent leur grand désir de l'entendre, en cela même qu'ils ne s'en retournent pas chez eux, quoique l'heure les presse, le soleil étant près de se coucher. L'Ecriture le fait remarquer : « Il était alors », dit-elle, « environ la dixième heure du jour ». Aussi Jésus-Christ ne leur indique point le lieu de sa demeure, ni les moyens de la reconnaître, mais il les engage encore plus à le suivre ; en quoi il fait voir qu'il les a déjà reçus au nombre de ses disciples. Voilà pourquoi il ne leur dit rien de semblable : il est bien tard, il n'est pas temps de venir à présent dans ma maison, vous apprendrez demain ce que vous voudrez, maintenant allez-vous-en chez vous : mais il leur parle comme à des amis familiers attachés depuis longtemps à sa personne.

Pourquoi donc Jésus dit-il ailleurs : « Le « Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Luc, IX, 58) ; et ici : « Venez et voyez où je « demeure (39) »? Mais ces paroles : « Il n'a pas « où reposer sa tête », marquent qu'il n'avait pas de maison à lui, et nullement qu'il ne logeât point dans quelque maison. C'est ainsi qu'il faut entendre la parabole. Au reste l'évangéliste dit, qu' « ils demeurèrent chez lui « ce jour-là », mais il n'en a pas dit la raison, parce qu'elle est évidente. Ils n'ont en effet suivi Jésus, ou Jésus ne les a lui-même attirés et engagés à venir chez lui, que pour apprendre sa doctrine, qu'ils ont reçue en une nuit si abondamment et avec tant d'ardeur et de zèle, que chacun d'eux peu après a couru de son côté en appeler d'autres.

4. Apprenons de là, mes frères, à préférer la divine doctrine à toute autre chose, et à regarder toute sorte de temps comme propre et convenable pour notre instruction. Ne négligeons jamais de faire un si heureux commerce ; fallût-il entrer dans une maison étrangère ; fallût-il nous présenter devant de grands personnages sans être connus d'eux ; fallût-il le faire à une heure indue et au moment le moins opportun. Que le manger, les bains, les repas, et les autres choses qui regardent la vie ayent donc leur temps marqué, mais que l'étude de la céleste philosophie n'ait point d'heure fixe, que toute heure lui soit bonne et propre : « A « temps, à contre-temps », dit l'Ecriture, « reprenez, suppliez, menacez ». (II Tim. IV, 2.) Le Prophète dit aussi : « Il méditera jour et « nuit la loi du Seigneur ». (Ps. I, 2.) Moïse ordonnait de même aux Juifs de la méditer toujours. Ce qui regarde la vie, comme les bains et les aliments, quelle qu'en soit la nécessité, peut, si l'on en use trop fréquemment, affaiblir le corps et le faire dépérir : mais, à l'égard de la doctrine, plus on l'inculque dans l'âme, plus on rend celle-ci forte et vigoureuse.

Et, toutefois, nous consacrons tout notre temps à des bagatelles, à des inutilités ; au lever de l'aurore, le matin, à midi, le soir, nous allons vainement le perdre dans un lieu assigné, et si nous entendons la parole de Dieu une ou deux fois la semaine, nous nous assoupissons, nous nous dégoûtons : pourquoi? Parce que notre esprit est gâté ; nous l'usons, nous dissipons tout son feu et toute son acti-

DE LA GRACE DE DIEU POUR NOUS ÉLEVER EN HAUT, comment le pourrons-nous faire, puisque bien loin de cette disposition nous nous engageons tous les jours dans une autre toute contraire? etc. *In Matth.* Hom. II, VII, p. 24. a ».

Et encore : « Que si les uns sont punis si rigoureusement, c'est par une grande justice, et ce sont leurs péchés qui les condamnent ; et si les autres sont si glorieusement récompensés, c'est par une GRANDE MISÉRICORDE, ET C'EST LA GRACE QUI LES COURONNE, QUI LES A PRÉVENUS DE SA BONTÉ. Car quand ils auraient fait mille actions de vertu, ce ne peut être que L'OUVRAGE DE LA GRACE de rendre de si grands biens pour DES CHOSES SI PETITES, et de récompenser des actions si légères et d'un moment, d'un poids éternel de gloire et de tout le bonheur du Paradis. *In Matth.* Hom. LXXIX, Tom. VII, p. 761, a ».

Et derechef parlant de la chute de saint Pierre, il dit : « Ce fut cette chute dont nous parlons ici, qui fut comme le principe et la source de son humilité dans toute la suite de sa vie. Jusque-là c'était à ses propres forces qu'il attribuait tout ce qu'il était, comme lorsqu'il disait : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de chute et de scandale, vous ne le serez jamais pour moi. Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point ». (Matth. XXVI, 33, 35.) AU LIEU QU'IL DEVAIT PRIER LE SAUVEUR DE L'ASSISTER DE SA GRACE, ET RECONNAÎTRE QUE SANS SON SECOURS IL NE POUVAIT RIEN... Nous apprenons d'ici cette grande vérité, que LA BONNE VOLONTÉ DE L'HOMME NE LUI SUFFIT PAS POUR LE BIEN, SI ELLE N'EST SOUTENUE ET ANIMÉE PAR LE SECOURS DE LA GRACE. Et que de même ce secours du ciel ne nous peut servir de rien, lorsque notre volonté lui résiste. Judas et saint Pierre sont deux preuves de l'une et de l'autre de ces vérités. *In Matth.* LXXXII. Tom. VII, p. 787, a. Edit. Nov. B. »

vité à ces bagatelles : voilà pourquoi il ne nous reste plus d'appétit pour les aliments spirituels. Entre autres signes de maladie, c'en est un bien grand de ne sentir ni faim ni soif, et de rebuter les aliments. Que si, à l'égard du corps, ce dégoût est le signe et la cause de dangereuses maladies, il en est de même, à plus forte raison, pour l'âme. Maintenant donc qu'elle est infirme et accablée du poids de son infirmité, comment pourrons-nous la relever et la rétablir? Que ferons-nous? que dirons-nous? Il faut écouter attentivement la divine parole, lire avec application les livres des prophètes, des apôtres, des évangiles et tous les autres. Nous connaîtrons alors qu'il est mieux et beaucoup plus avantageux d'user de pareils aliments que de mets impurs; car tel est le nom qu'on peut donner justement aux niaiseries et aux réunions frivoles dont j'ai parlé.

Dites-moi, je vous prie, lequel vaut le mieux, ou de parler de marché, de procès, de guerre, ou de s'entretenir des choses célestes et de ce qui doit arriver après cette vie? lequel est le plus profitable, de parler de son voisin, de ses affaires, et de s'informer curieusement de ce que font les autres, ou de discourir sur les anges et sur ce qui nous importe? Ce qui est à votre voisin n'est point à vous; mais ce qui concerne le ciel vous concerne aussi. Mais, direz-vous, il suffit de dire un mot de ces sortes d'affaires, pour être quitte de son devoir. Pourquoi donc ne pensez-vous pas ainsi de toutes ces choses sur lesquelles vous disputez vainement et témérairement? pourquoi y passez-vous toute votre vie? pourquoi trouvez-vous que ce genre de sujets n'est jamais épuisé?

Je ne dis point encore ce qu'il y a de pire. Les conversations dont je parle sont celles des honnêtes gens. Mais les hommes sans principes et sans mœurs ne savent parler que de baladins, de comédiens, de danseurs et de cochers; et par ces discours ils souillent leurs oreilles, ils corrompent leur âme, ils dégradent leur nature, gâtent leurs inclinations et se prédisposent à toute sorte de vices et de crimes. Car à peine a-t-on prononcé le nom d'un danseur, qu'aussitôt son image, sa figure, son ajustement efféminé, et toute sa personne plus efféminée encore, se peint et se retrace dans l'âme. Un autre se met à parler d'une prostituée, il entretient la compagnie de ses paroles, de ses gestes, de ses yeux, de ses regards lascifs, de l'arrangement de ses cheveux, du fard, du rouge qu'elle met sur ses joues et autour de ses yeux; et par là il ressuscite et embrase le feu de la concupiscence. Mais cette description, même dans ma bouche, n'a-t-elle fait aucune impression sur vous? Avouez-le, n'en soyez pas honteux, n'en rougissez point: car c'est là un effet tout naturel, l'âme reçoit l'impression des choses qu'elle entend. Or, si moi-même vous parlant, si, debouts dans l'église et bien éloignés de tous ces objets, seulement pour en entendre dire un mot, vous vous sentez émus, pensez dans quelle disposition doivent être ceux qui vont tranquillement s'asseoir au théâtre, où ils ne sont retenus par aucune crainte ni par le respect qu'éveille la vue de cette auguste assemblée, où ils voient et entendent sans rougir tout ce qui se fait et tout ce qui se dit. Et pourquoi, dira peut-être quelqu'auditeur inattentif, si cette affection de l'âme, si ce qui se passe en nous est une nécessité de la nature, n'en rejetez-vous pas le blâme sur elle, et nous en accusez-vous? C'est parce que, si la nature est responsable de l'ébranlement produit par ces discours, aller les entendre, ce n'est point le péché de la nature, c'est le péché de la volonté; de même, nécessairement, celui qui se jette dans le feu se brûle, l'infirmité de la nature le voulant ainsi: mais ce n'est pas la nature qui nous jette dans le feu et cause ainsi notre perte: un tel malheur n'est imputable qu'à la corruption de notre volonté.

Voilà ce que je vous conjure de vaincre et d'amender. Prenez garde de vous jeter vous-mêmes dans le précipice, dans l'abîme, dans le brasier du vice; ne nous exposons pas aux flammes qui ont été préparées pour le diable. Je prie Dieu de nous délivrer tous de l'une et de l'autre de ces flammes, et de nous recevoir dans le sein d'Abraham, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

ET AYANT TROUVÉ LE PREMIER SON FRÈRE SIMON, IL LUI DIT : NOUS AVONS TROUVÉ LE MESSIE, C'EST-A-DIRE LE CHRIST. — ET IL L'AMENA A JÉSUS. (VERS. 41, 42.)

—

ANALYSE.

1. Que l'homme ne peut se passer de la société. — André ayant découvert le Messie, appelle aussitôt son frère pour le rendre participant de son bonheur.
2. La prophétie manifeste la puissance divine avec non moins de certitude que le miracle.
3. Les anciens avaient plusieurs noms : les chrétiens n'ont que le seul nom de chrétien. — Combien ce nom est honorable et respectable. — Ne rien faire qui soit indigne d'un si grand nom. — Nous portons le nom de Jésus-Christ. — Nous sommes aussi proches de Jésus-Christ que la tête l'est du corps : cela nous engage à l'imiter. — Faire un honnête usage des richesses, comment ? — Distribuer son bien aux pauvres c'est s'enrichir.

1. Au commencement, Dieu ayant créé l'homme, ne le laissa point seul, mais il lui donna la femme pour être son aide et sa compagne (Gen. II, 18), sachant que de cette société il naîtrait un grand bien. Mais si la femme n'en a pas usé comme elle devait, que s'ensuit-il ? Malgré cela, si l'on examine la chose en soi, on trouvera qu'une pareille société procure de grands avantages à ceux qui ont du sens et de la raison. Cela n'est pas vrai seulement de l'homme et de la femme ; mais encore des frères qui, s'ils vivent ensemble, jouiront du même bienfait : Voilà pourquoi le prophète disait : « Qu'il est doux et « agréable de voir les frères réunis ensem- « ble ! » (Ps. CXXXII, 1.) Et saint Paul nous avertit de ne nous point « retirer de nos as- « semblées » (Héb. X, 25) : car c'est en quoi nous différons des bêtes. Voilà ce qui nous fait bâtir des villes, des places publiques, des maisons, pour être réunis ensemble, non-seulement par la communauté d'habitation, mais aussi par le lien de la charité. Dieu Créateur de notre nature, l'ayant formée de façon qu'elle a besoin des autres, et ne se suffit point à elle-même, a si bien dispensé toutes choses, que la mutuelle société et les assemblées remédient et suppléent à cette indigence. C'est pourquoi les noces ont été établies, afin que l'un trouve chez l'autre ce qui lui manque à lui-même ; ainsi la nature qui était pauvre se suffit enfin, en sorte que, quoiqu'elle soit devenue mortelle, elle conserve une sorte d'immortalité par la continuelle succession de l'un à l'autre. Je pourrais m'étendre sur cette matière, et vous faire voir quel est l'avantage d'une étroite et sincère union : mais le sujet que nous avons à traiter nous presse, et ce n'est qu'à son occasion que nous avons touché ces choses.

André étant demeuré avec Jésus, et ayant appris beaucoup de lui, ne cacha point ce trésor dans son sein ; mais il se hâta de courir auprès de son frère, voulant le faire participer à ses richesses : mais pourquoi Jean n'a-t-il pas rapporté ce que Jésus-Christ leur dit ? Et d'où savons-nous que c'est pour entendre Jésus que ces disciples sont demeurés avec lui ? Nous vous le fîmes voir il n'y a pas bien longtemps : et on peut s'en instruire encore par la lecture d'aujourd'hui. Considérez ce qu'André dit à son frère : « Nous avons trouvé « le Messie, c'est-à-dire le CHRIST ». Par là, vous le voyez, il révèle ce qu'il venait d'apprendre en si peu de temps : il fait paraître la vertu et la sagesse du maître qui leur avait donné cette connaissance et les avait persuadés, ainsi que le zèle et la diligence de ceux qui au commencement se sont attachés à connaître Jésus-Christ. En effet, ce que dit et

ce que fait André, marque une âme qui désire de tout son cœur l'avènement du Messie, qui espère qu'il viendra du ciel, qui tressaille de joie quand elle apprend qu'il est venu, et se hâte d'annoncer aux autres une si grande nouvelle. Dans les choses spirituelles, se tendre mutuellement la main, c'est le fait d'une amitié fraternelle et d'un vrai parent qui aime bien et sincèrement.

Ecoutez-le, comment lui aussi, il ajoute l'article. Car André n'a pas seulement dit un Messie, mais le Messie : « Celui que nous atten- « dons ». Par où il paraît qu'ils attendaient un Christ, qui n'avait rien de commun avec les autres. Mais remarquez que dès le commencement Pierre est d'un esprit docile et soumis. D'abord, et sans plus tarder il accourt : « Il « l'amena à Jésus » (dit l'évangéliste). Au reste, que nul ne blâme sa facilité à recevoir cette parole sans beaucoup d'examen. Il est vraisemblable que son frère la lui expliqua avec soin et au long ; mais les évangélistes s'attachant à la brièveté, rapportent sommairement bien des choses. D'ailleurs saint Jean ne dit pas que Pierre crut aussitôt ; mais « qu'il l'amena à Jésus », pour le lui donner, afin qu'il apprît toutes choses de lui. L'autre disciple y était aussi présent et participait à tout. Que si, lorsque Jean-Baptiste a dit : Voilà l'agneau, voilà celui qui baptise dans le Saint-Esprit, il a laissé à Jésus-Christ le soin de nous donner une plus claire intelligence de cette doctrine ; André, qui sans doute, ne s'estimait pas capable de tout expliquer, a dû à plus forte raison faire de même : Aussi s'est-il contenté d'amener à la source même de la lumière son frère, qui en avait un si grand empressement et une si grande joie, qu'il n'hésita même pas un petit moment. « Jésus l'ayant regardé lui « dit : Vous êtes Simon fils de Jean : Vous « serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre ». Ici déjà Jésus-Christ commence à découvrir peu à peu sa divinité par des prédictions. Et c'est ainsi qu'il en usa avec Nathanaël (Jean, I, 48), et avec la femme samaritaine. (Jean, IV, 18.)

2. Car les prophéties ne touchent pas moins les hommes que les miracles, et elles excluent toute idée de charlatanisme. Les insensés peuvent calomnier les miracles : « Cet homme », disaient les Juifs, « chasse les démons par la « vertu de Béelzébuth » (Matth. XII, 24) ; mais jamais on n'a parlé de même des prédictions et des prophéties. A l'égard donc de Simon et de Nathanaël, Jésus-Christ s'est servi de cette sorte de doctrine et d'instruction ; mais il n'a pas fait de même à l'égard d'André et de Philippe. Pourquoi ? parce qu'ils avaient ouï le témoignage de Jean-Baptiste, qui n'avait pas médiocrement servi à les préparer : la vue des autres disciples fut pour Philippe un témoignage digne de foi, capable d'exciter et d'embraser son cœur. « Tu es Simon fils de Jean : « Tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre ». Jésus rend croyable la prédiction d'une chose future au moyen d'une chose présente : celui qui nommait le père de Pierre prévoyait sans doute l'avenir. Or, il y a de l'honneur et de la gloire à prédire ainsi ce qui ne doit arriver que longtemps après. Au reste ce n'était point là un compliment flatteur, mais une vraie prédiction de l'avenir, l'avenir même le montra.

Mais faites attention à la force avec laquelle Jésus reprend la Samaritaine, en lui découvrant sa vie passée : « Vous avez eu cinq ma- « ris », lui dit Jésus-Christ, « et maintenant « celui que vous avez n'est pas votre mari ». (Jean, IV, 18.) De même son père parle souvent de la prophétie, lorsqu'il s'élève contre le culte des idoles : « Qu'ils découvrent », dit-il, « ce « qui vous doit arriver », et encore : « J'ai « prédit » l'avenir, « et je vous ai sauvés, et il « n'y a point d'étranger parmi vous [1] ». Et c'est la même chose dans toutes les prophéties. Car c'est là principalement son œuvre, que les démons ne peuvent imiter, quelque effort qu'il fassent. En effet, dans les miracles l'apparence et l'illusion peuvent tromper : mais la nature immortelle, mais Dieu seul peut exactement prédire l'avenir. Que si quelquefois les démons ont fait des prédictions, ils n'ont fait que tromper les fous ; aussi toujours leurs oracles se sont trouvés faux.

Pierre ne répond rien à ce que lui prédit Jésus : il ne voyait rien clairement encore, mais cependant il apprenait : il ne voyait pas clairement la prédiction dans son entier : Car Jésus n'avait pas encore dit : Je te surnommerai Pierre, « et sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise », mais : « Tu seras appelé Céphas ». (Matth. XVI, 18.) La première parole marquait une plus grande autorité et une plus grande

[1] Je n'ai pu trouver ces deux passages ni dans les Septante, ni dans la Vulgate. Le saint Docteur a apparemment cité de mémoire non les paroles, mais le sens.

puissance. Jésus-Christ ne révèle pas dès le commencement toute la puissance future de Pierre; il ménage d'abord ses termes. Mais après qu'il a dévoilé et manifesté sa divinité, il parle alors avec plus d'autorité, disant : « Tu es bienheureux, Simon, parce que c'est « mon Père qui t'a révélé ceci » (Matth. XVI, 17), et encore : « Et moi aussi je te dis que tu es « Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise ». (Ibid. 18.) Il lui donna donc ce nom, mais Jacques et son frère, il les appela enfants du tonnerre. (Marc, III, 17.) Pourquoi? Afin de montrer qu'il était celui même qui a donné l'Ancien Testament, qui a changé les noms et a appelé Abram Abraham, Sara Sarra, Jacob Israël. Il donna aussi les noms à plusieurs à leur naissance; comme à Isaac, à Samson et à d'autres dont font mention Isaïe et Osée; il a même changé à plusieurs le nom que leurs parents leur avaient donné, comme à ceux que je viens de remarquer ci-dessus, et à Jésus, fils de Navé. Les anciens avaient la coutume de donner des noms tirés des faits : ainsi fit Elie lui-même. Et ce n'était pas sans raison; ils en usaient de la sorte, afin que le nom même fût un monument du bienfait de Dieu, ou qu'en exprimant une prophétie il en réveillât le souvenir dans l'esprit des auditeurs : ainsi Dieu a donné à Jean son nom dès le sein de sa mère. Car ceux qui dès l'enfance devaient être célèbres pour leurs vertus, prenaient de là leur nom (Isaïe, XLIX, 1) : mais ceux qui ne devaient se rendre illustres que dans la suite, dans la suite aussi recevaient le nom qui leur était propre.

3. Dans ces temps on donnait donc à chacun plusieurs noms. Maintenant nous n'avons tous qu'un seul et même nom; mais c'est un nom qui est plus grand que tous ceux-là, puisque nous sommes appelés chrétiens et enfants de Dieu, et amis de Dieu et son corps. Ce nom nous excite et nous encourage plus que tous les autres; il nous rend plus attentifs et plus diligents à exercer la vertu. Ne faisons donc rien qui soit indigne d'un nom si grand et si honorable : pensons à l'incomparable honneur que nous avons de porter le nom de Jésus-Christ; car c'est de ce nom que saint Paul nous a appelés chrétiens. Contemplons et respectons la grandeur de ce nom. Si celui qu'on dit fils de quelque grand capitaine ou d'un illustre personnage, conçoit de hauts sentiments quand il entend dire qu'il appartient ou à celui-là ou à celui-ci, se fait un très-grand honneur de porter un si beau nom, et n'omet rien pour ne le pas déshonorer par sa lâcheté : nous qui tirons notre nom, non d'un capitaine, non d'un prince de la terre, non d'un ange, ou d'un archange, ou d'un séraphin, mais de leur Roi, n'exposerons-nous pas notre vie, ne la perdrons-nous pas plutôt que de déshonorer celui qui nous a honorés de son nom? Ne connaissez-vous pas la maison de l'empereur, ses compagnies des gardes, ses soldats armés de boucliers, ses piquiers qui l'accompagnent et gardent sa personne; ne savez-vous pas de quels honneurs et de quels priviléges ils jouissent? Ainsi nous qui approchons de beaucoup plus près notre Roi, et qui en sommes d'autant plus proches que la tête l'est plus du corps, nous devons tout faire et tout mettre en œuvre pour imiter Jésus-Christ.

Que dit donc Jésus-Christ? « Les renards « ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel « leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas « où reposer sa tête ». (Luc, IX, 58.) Si nous exigeons de vous la même chose, peut-être plusieurs trouveront-ils le précepte dur et rigoureux? C'est pourquoi je ne demanderai pas une imitation si parfaite, pour épargner votre faiblesse. Mais je vous prierai de ne vous pas attacher trop à l'argent, et si, à cause de votre faiblesse, je n'exige de vous qu'une vertu bornée, vous, de votre côté, et à plus forte raison, fuyez l'excès de la perversité. Je ne vous blâme point d'avoir des maisons, des terres, des richesses, des serviteurs; mais je désire que vous sachiez posséder toutes ces choses comme il convient, et sans péril pour vous. Que veux-je dire par là? que vous devez en être les maîtres et non pas les esclaves; les posséder sans qu'elles vous possèdent; en user et n'en point abuser. Les richesses s'appellent dans la langue grecque d'un mot qui signifie « se servir », pour nous faire entendre que nous devons les faire servir à nos besoins et non pas les renfermer et les garder. L'un est d'un serviteur, l'autre d'un maître; les garder, c'est la fonction d'un serviteur : s'en servir, les dépenser, c'est agir en maître, c'est montrer son autorité. Vous ne les avez pas reçues pour les enfouir dans la terre, mais pour les distribuer. Si Dieu avait voulu qu'on les gardât, il ne les aurait pas données aux hommes, mais il les aurait laissées cachées dans la terre :

comme il veut qu'on les répande, il permet que nous les ayons, afin que nous nous en fassions largesse mutuellement. Que si nous les retenons dans nos maisons, nous n'en sommes donc plus les maîtres.

Mais si vous voulez les accroître, et si c'est pour cela que vous les gardez, ce sera sûrement un excellent moyen de les augmenter que de les distribuer et de les répandre de toutes parts [1]. En effet, nul gain sans frais; toujours il en coûte pour s'enrichir : ce qui se passe tous les jours dans nos affaires temporelles le montre assez. Ainsi font le marchand et le laboureur; celui-ci répand sa semence, celui-là son argent : l'un va sur mer et dépense, l'autre, durant toute l'année, s'occupe à semer et à cultiver ce qu'il a semé.

Dans le commerce que je vous propose, vous n'avez pas besoin d'équiper des vaisseaux, d'atteler des bœufs, de labourer la terre, vous n'avez pas à observer le temps, ni les saisons, vous n'avez pas la grêle à craindre. Sur cette mer on ne rencontre ni flots, ni rochers, ni écueils. Cette navigation, ce labourage ne requièrent de vous qu'une seule chose : c'est de répandre vos biens. Le vigneron, celui dont Jésus-Christ dit : « Mon Père « est le vigneron » (Jean, xv, 1), fera tout le reste. Ne serait-il pas très-ridicule de croupir dans la paresse et la fainéantise lorsqu'il ne s'agit que de récolter sans prendre aucune peine, et de prodiguer ses soins, son activité, ses sueurs, ses préoccupations, pour un résultat qui peut tromper nos espérances? Ne tombons donc pas dans une si grande folie, je vous en conjure, mes frères, il s'agit de notre salut; laissons ce qui est le plus pénible, et courons à ce qui est aisé et utile; afin que nous acquérions les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à usure, et il lui rendra ce qu'il lui aura prêté. (Prov. xix, 17.)

HOMÉLIE XX.

LE LENDEMAIN JÉSUS VOULANT S'EN ALLER EN GALILÉE, TROUVA PHILIPPE, ET IL LUI DIT : SUIVEZ-MOI. PHILIPPE ÉTAIT DE LA VILLE DE BETHZAÏDE, D'OU ÉTAIENT AUSSI ANDRÉ ET PIERRE. (VERS. 43, 44, JUSQU'AU VERS. 49.)

ANALYSE.

1. Vocation de Philippe. — D'une seule parole, Jésus l'entraîne à sa suite. — Philippe amène Nathanaël à Jésus.
2. Caractère de Nathanaël, sa prudence ; comment il est amené à la foi.
3. Les fidèles sont dans l'obligation de faire tout ce que Jésus-Christ veut et demande d'eux. — La joie d'avoir connu Jésus consiste à lui obéir. — Il faut le nourrir quand il a faim, lui donner à boire quand il a soif. — Il ne rejettera point nos présents, quelque petits qu'ils soient. — L'ami reçoit avec plaisir tout ce que lui donne son ami, quelque peu considérable qu'il soit. — L'amour se montre non par les paroles, mais par les œuvres.

1. Tout homme qui cherche avec soin fait quelque profit [1] : comme il est écrit dans les Proverbes. Mais Jésus-Christ fait entendre quelque chose de plus, en disant : « Qui « cherche, trouve ». (Matth. vii, 8.) Aussi y a-t-il lieu d'admirer que Philippe ait suivi Jésus-Christ. André vint à lui après avoir ouï Jean, et Pierre après avoir entendu André. Mais Philippe, sans avoir rien appris de personne, seulement sur ce que Jésus-Christ lui dit : « Suivez-moi », obéit sur-le-champ pour ne le plus quitter et l'annoncer lui-même aux

[1] Ou bien, selon l'hébreu : « Dans tout travail sera le profit » : ou comme la Vulgate : « Partout où l'on travaille, là est l'abondance ».

autres. Accourant auprès de Nathanaël, il lui dit : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse a « écrit dans la loi, et que les prophètes ont « prédit ». (Jean, I, 45.) Ne voyez-vous pas sa vigilance, son assiduité à lire les livres de Moïse, et qu'il était de ceux qui attendaient la venue de Jésus-Christ? En effet, ces paroles : « Nous avons trouvé », marquent un homme qui cherche continuellement.

« Le lendemain, Jésus voulant s'en aller en « Galilée », Jésus-Christ, avant que quelqu'un se soit attaché à lui, n'appelle personne. Et ce n'est pas sans sujet; c'est l'effet d'une extrême sagesse et d'une très-grande prudence : s'il avait appelé des disciples avant qu'aucun se fût attaché à lui, ils se seraient peut-être retirés dans la suite; mais ayant d'eux-mêmes pris le parti de le suivre, ils sont demeurés fermes. Or, s'il appelle Philippe, c'est parce qu'il lui était plus connu que les autres, étant né et ayant été élevé dans la Galilée. Jésus-Christ donc, après avoir reçu ces disciples, part pour en aller chercher d'autres, et il attire à soi Philippe et Nathanaël. Quant à celui-ci, il n'y a pas tant de quoi s'étonner, « la répu- « tation de Jésus s'étant répandue par toute la « Syrie » (Matth. IV, 24); mais il est surprenant que Pierre et Jacques et Philippe l'aient suivi, non-seulement parce qu'ils ont cru avant d'avoir vu des miracles, mais encore parce qu'ils étaient de la Galilée, d'où il ne sortait point de prophète et d'où il ne venait rien de bon : car le peuple de ce pays était rustique, simple et grossier.

Mais en cela même Jésus-Christ a fait éclater sa puissance, lui qui d'une terre stérile et infructueuse a su tirer ses principaux disciples. Il y a donc de la vraisemblance que Philippe suivit Jésus, pour avoir vu Pierre faire de même et avoir entendu Jean; il est aussi à croire que la voix de Jésus-Christ avait opéré quelque chose en lui : car Jésus-Christ connaissait ceux qui étaient propres à son ministère. Mais l'évangéliste rapporte sommairement tout ceci. Que le Christ dût venir, Philippe le savait; mais que celui-ci fût le Christ, c'est ce qu'il ignorait et c'est aussi ce que je crois qu'il avait appris de Pierre ou de Jean-Baptiste. Au reste l'évangéliste nomme la patrie de Philippe, afin de vous apprendre que « Dieu a choisi les faibles, selon le monde ». (I Cor. I, 27.)

« Philippe ayant trouvé Nathanaël, lui dit : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit « dans la loi, et que les prophètes ont prédit; « savoir, Jésus de Nazareth, fils de Joseph ». Philippe dit cela pour donner, par l'autorité de Moïse et des prophètes, plus de créance à sa prédication, et aussi pour rendre son auditeur docile et respectueux. Et comme Nathanaël était savant et très-zélé pour la vérité, ainsi que Jésus-Christ même en rend témoignage, et que sa propre conduite le prouve, il le renvoie avec raison à Moïse et aux prophètes, afin que, Jésus-Christ le recevant ensuite, le trouvât instruit. Si l'évangéliste appelle Jésus fils de Joseph, ne vous en troublez point, alors on le croyait encore fils de Joseph. Mais, Philippe, par où est-il certain que ce Jésus est celui que vous dites? Quelle preuve nous en donnez-vous? Ce n'est pas assez que vous le disiez. Quel prodige, quel miracle avez-vous vu? Il y a du risque et du péril à croire témérairement de si grandes choses. Quelle raison avez-vous donc? la même qu'André, dit-il; car André n'ayant ni assez de force, ni assez de capacité pour annoncer le trésor qu'il avait découvert, ni assez d'éloquence pour le faire connaître, amène son frère à celui qu'il a trouvé. De même Philippe n'explique pas comment ce Jésus est le Christ, ni en quoi, ni quand les prophètes l'ont prédit; mais il amène Nathanaël à Jésus, bien sûr que désormais il ne le quittera point, s'il a une fois entendu sa parole et sa doctrine.

« Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque « chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit : « Venez et voyez ».

« Jésus voyant Nathanaël qui le venait trou- « ver, dit de lui : Voici un vrai Israélite, sans « déguisement et sans artifice ». Nathanaël avait dit : « Peut-il venir quelque chose de « bon de Nazareth? » Et Jésus le loue et l'admire : mais toutefois n'était-il pas plutôt à blâmer? Non, certes, ce qu'il avait dit n'était pas une marque d'incrédulité, ni un crime qui méritât une réprimande, mais c'était une chose digne de louanges. Comment et pour quelle raison ? Parce qu'il était plus versé dans les prophéties que Philippe. Il avait appris des Ecritures que le Christ devait sortir de Bethléem, et du même bourg où était né David. Ce bruit s'était répandu parmi les Juifs, et longtemps auparavant un prophète l'avait prédit en ces termes : « Et toi Bethléem, tu n'es « pas la dernière d'entre les principales villes

« de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef « qui conduira mon peuple d'Israël ». (Mich. v, 2 ; Matth. II, 6 ; Jean, VII, 42.) Nathanaël donc, entendant dire que Jésus était de Nazareth, se trouble, il chancelle, parce qu'il voit que ce que dit Philippe ne s'accorde pas avec la prédiction du prophète. Mais dans son doute même, considérez quelle est sa prudence et sa retenue ; car il ne réplique pas sur-le-champ : Tu me trompes, Philippe, tu mens : non, je ne te crois point, je n'irai pas le voir : j'ai appris des prophètes qu'il doit sortir de Bethléem, et tu dis qu'il est de Nazareth : ce Jésus n'est donc pas celui que le prophète a prédit. Mais que fait-il ? Il va lui-même le trouver, et ne convenant point qu'il soit de Nazareth, il montre en cela même son zèle et son amour pour l'Ecriture, et qu'il n'est point capable de se laisser surprendre : il marque aussi qu'il désirait ardemment l'avènement du Christ, puisqu'il ne repoussa pas avec mépris celui qui lui annonçait cette nouvelle. C'est qu'il pensait que Philippe se trompait vraisemblablement sur le lieu de la naissance.

2. Considérez encore, mes frères, combien il est réservé et modéré dans le refus qu'il fait d'ajouter foi à ce que dit Philippe, et dans sa manière de l'interroger. Il ne dit pas : la Galilée ne produit rien de bon ; mais : comment « peut-il venir quelque chose de bon de Naza- « reth ? » Philippe était aussi extrêmement prudent, il ne s'offense, il ne se fâche point de ce que Nathanaël contredit ; mais néanmoins il persiste à vouloir l'amener à Jésus-Christ, et dès le commencement il fait paraître sa fermeté apostolique : c'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Voici un vrai Israélite, sans déguise- « ment et sans artifice ». Un Israélite peut donc être menteur : mais celui-là ne ment pas ; car son jugement est sans prévention : il ne dit rien par faveur ni par haine. Pourtant, lorsqu'on demanda aux Juifs où devait naître le Christ, ils répondirent : à Bethléem, et s'appuyèrent de ce témoignage : « Et toi, Bethléem, « tu n'es pas la dernière d'entre les principales « villes de Juda ». Mais c'est avant d'avoir vu Jésus qu'ils rendaient ce témoignage : après l'avoir vu, ils dissimulaient, par jalousie, leurs anciens propos, et disaient : « Mais pour celui- « ci, nous ne savons d'où il est ». (Jean, IX, 29.) Nathanaël n'en use pas ainsi, mais il reste ferme dans l'opinion qu'il avait de lui au commencement, à savoir, qu'il n'était pas de Nazareth.

Pourquoi donc les prophètes l'appellent-ils Nazaréen ? (Matth. II, 23.) Parce qu'il avait été élevé à Nazareth, et qu'il y avait demeuré. Or, Jésus-Christ ne dit pas à Nathanaël : Je ne suis pas de Nazareth, comme Philippe vous l'a dit, mais de Bethléem. Il passe sur cela, il ne lui en parle point, pour ne pas rendre d'abord suspect ce qu'il lui voulait dire. De plus, quand même il l'aurait persuadé qu'il était de Bethléem, toutefois ce n'était point là suffisamment prouver qu'il était le Christ : ne pouvait-il être né à Bethléem, sans être le Christ ? Bien d'autres y étaient nés. Il passe donc sur cela, et en déclarant qu'il avait été présent à leur entretien, il fait ce qui pouvait le mieux l'engager à croire. Lorsque Nathanaël eut dit : « D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répon- « dit : Avant que Philippe vous eût appelé, je « vous ai vu lorsque vous étiez sous le fi- « guier (48) ». Considérez ce caractère ferme et rassis. Jésus-Christ ayant dit de lui : « Voici « un vrai Israélite », il n'est pas enflé par ces louanges, ravi de ces éloges ; il persiste à chercher et à examiner avec plus de soin : il veut voir clair. Nathanaël donc, comme homme, cherche et s'informe encore ; mais Jésus comme Dieu répond : Je vous ai déjà vu auparavant : car longtemps auparavant Jésus avait connu sa droiture et sa probité, non comme un homme qui l'aurait suivi, mais comme Dieu : Et maintenant je vous ai vu sous le figuier, lorsque nul n'y était avec vous, lorsque vous, Philippe, et vous, Nathanaël, vous étiez tous seuls, et que vous y parliez de moi en tête à tête. C'est pourquoi l'évangéliste dit : « Jésus « le voyant de loin, dit : Voici un vrai Israé- « lite », pour faire voir qu'avant même que Philippe arrivât, Jésus-Christ avait rendu ce témoignage, afin qu'il ne fût pas suspect. C'est aussi pour cela qu'il désigne et le temps, et le lieu, et l'arbre. S'il eût seulement dit : Je vous avais vu avant que Philippe vînt près de vous, la chose aurait été suspecte ; on aurait cru qu'il avait lui-même envoyé Philippe, et qu'il n'y avait rien de grand, rien d'extraordinaire dans ce qu'il disait : mais en désignant le lieu où Nathanaël parlait avec Philippe, le nom de l'arbre et le temps de l'entretien, il rend indubitable sa connaissance des choses les plus secrètes.

Mais ce n'est pas là seulement en quoi il lui manifeste qu'il est le Christ ; il le fait encore d'une autre manière, c'est en lui rappelant ce

qu'il avait dit, savoir : « Peut-il venir quelque « chose de bon de Nazareth ? » Voilà comment Jésus gagna Nathanaël et se l'attacha très-étroitement; et aussi pour ne l'avoir pas blâmé d'avoir parlé de la sorte, et l'avoir même loué et admiré : Voilà par où Nathanaël connut que Jésus était véritablement le Christ; à savoir : par la découverte qui lui fut faite de sa propre pensée et de ses sentiments, Jésus lui ayant montré qu'il voyait et savait parfaitement ce qui se passait dans son cœur; mais surtout parce qu'il ne le reprit pas de ce qu'il avait paru dire contre lui, et qu'au contraire il l'en loua. Jésus lui dit encore que c'était Philippe qui l'avait appelé, mais il passa sur le reste et ne lui parla point de ce qu'ils avaient dit ensemble, laissant cette tâche à sa conscience, et ne voulant point le confondre davantage.

3. Quoi donc? Est-ce que Jésus vit seulement Nathanaël, lorsque Philippe l'appela? ou ne l'avait-il pas vu auparavant avec cet œil qui ne dort jamais ? certainement il l'avait vu : que personne n'en doute. Mais Jésus n'a dû dire alors que ce qui était nécessaire. Nathanaël confessa donc que Jésus était le Christ, en voyant un signe évident de sa prescience; ses hésitations avaient prouvé sa sagesse; son acquiescement démontra sa bonne foi. Car « il « repartit à Jésus », dit le texte sacré : « Maître, « vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi « d'Israël (49) ». Ne voyez-vous pas là une âme qui subitement tressaille de joie? Ne voyez-vous pas un homme qui, par ses paroles, embrasse Jésus ? Vous êtes, dit-il, celui qui est attendu et désiré. Ne le voyez-vous pas s'étonner, admirer, tressaillir et bondir de joie?

Nous devons être aussi dans la joie, nous qui avons reçu la connaissance du Fils de Dieu; nous devons, dis-je, non-seulement nous réjouir au fond du cœur, mais encore marquer et exprimer au dehors notre joie par nos œuvres mêmes. Mais cette joie, en quoi consiste-t-elle ? A être obéissants à celui que vous avez connu. Or, cette obéissance consiste à faire ce que veut Jésus-Christ : si nous faisons ce qui irrite sa colère, comment manifesterons-nous notre allégresse? Ne voyez-vous pas que celui qui a reçu son ami dans sa maison, fait tout avec joie, qu'il court de tous côtés, qu'il n'épargne rien; fût-il besoin de répandre même tout son bien, il est prêt à le faire, et cela uniquement pour plaire à son ami. S'il n'accourait pas quand il l'appelle, s'il ne faisait pas toutes choses selon son désir et sa volonté, assurât-il même mille fois qu'il se réjouit de son arrivée, son hôte ne le croirait point, et ce serait avec raison : il faut en effet marquer sa joie par ses œuvres et par ses actions.

C'est pourquoi Jésus-Christ étant venu chez nous, montrons que nous nous en réjouissons et ne faisons rien qui puisse lui déplaire et le fâcher; parons, ornons cette maison où il est venu : voilà ce qu'on doit faire quand on est dans la joie. Présentons-lui à manger ce qui est le plus de son goût : c'est là ce que doit faire celui qui est dans l'allégresse. Mais quelle est la nourriture que nous lui devons présenter? Il nous l'apprend lui-même : « Ma nourriture », dit-il, « est de faire la volonté de celui qui « m'a envoyé ». (Jean, IV, 34.) Donnons-lui à manger lorsqu'il a faim; donnons-lui à boire lorsqu'il a soif : quand vous ne lui donneriez qu'un verre d'eau froide, il le recevra, car il vous aime : les présents de l'ami, quelque petits qu'ils soient, paraissent grands à un ami. Seulement ne soyez point paresseux, ni lents à donner; quand vous ne donneriez que deux oboles, il ne les rejettera point, mais il les recevra comme quelque chose de grand prix. En effet, n'ayant besoin de personne, et ces choses ne lui étant nullement nécessaires, c'est avec raison qu'il ne regarde point à la grandeur des dons, mais à l'intention et à la volonté de celui qui donne. Seulement faites voir que vous êtes content de l'avoir chez vous, qu'il n'est rien que vous ne soyez prêts à faire pour lui, et que sa présence vous réjouit.

Considérez quel amour il a pour vous ; c'est pour vous qu'il est venu, pour vous il a donné sa vie. Et après de si grands bienfaits, il ne refuse même pas de vous prier. Car, dit saint Paul : « Nous faisons la charge d'ambas-« sadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même « qui vous exhorte par notre bouche ». (II Cor. V, 20.) Et qui est assez insensé pour ne pas aimer son Seigneur ? Et ce que je dis là, je sais qu'aucun de vous ne le démentira de la bouche ni du cœur. Mais celui que l'on aime veut qu'on lui marque son amour, non-seulement par des paroles, mais encore par des œuvres. Dire que l'on aime, et ne point faire ce qu'ont coutume de faire ceux qui aiment, c'est sûrement une chose bien ridicule et devant Dieu et devant les hommes. Puis donc qu'il est non-seulement inutile, mais encore

très-nuisible, de confesser Jésus-Christ seulement de bouche, et de le renoncer par ses œuvres, je vous conjure, mes frères, de le confesser également par vos actes, afin que Jésus-Christ lui-même nous reconnaisse en ce jour, où il déclarera devant son Père ceux qui sont dignes « d'être reçus de lui ». C'est la grâce que je vous souhaite en Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

NATHANAEL LUI DIT : MAÎTRE, VOUS ÊTES LE FILS DE DIEU, VOUS ÊTES LE ROI D'ISRAEL. — JÉSUS LUI RÉPONDIT : VOUS CROYEZ, PARCE QUE JE VOUS AI DIT QUE JE VOUS AI VU SOUS LE FIGUIER : VOUS VERREZ DE BIEN PLUS GRANDES CHOSES ! (VERS. 49, 50, JUSQU'AU VERS. 4 DU CHAP. II.)

ANALYSE.

1. La confession de Nathanaël était beaucoup moins parfaite que celle que fit plus tard saint Pierre.
2. Jésus fait son premier miracle à la demande de sa mère.
3 Jésus-Christ veut que chacun le prie et lui demande ses besoins : preuve tirée de l'exemple des plus excellents médecins. — Pourquoi il fait une dure réponse à sa mère. — Il ne nous sert de rien d'avoir des parents gens de bien, si nous ne le sommes pas nous-mêmes. — Les parents de Notre-Seigneur appelés DESPOSYNES. — Que nos pères et nos ancêtres aient été bons chrétiens, c'est de quoi rougir de honte, et mériter une plus grande condamnation.

1. Il faut, mes chers frères, il faut de grands soins, beaucoup d'application et de longues veilles, pour pénétrer dans la profondeur des saintes Ecritures : les lâches et les paresseux n'en acquerront point l'intelligence. Il faut un exact et soigneux examen et ne point cesser de prier, si nous voulons percer tant soit peu l'obscurité de ces saints mystères. Aujourd'hui même la question qui se présente n'est pas des plus aisées à résoudre : elle demande un attentif et diligent examen. Lorsque Nathanaël dit : « Vous êtes le Fils de Dieu », Jésus-Christ lui répond : « Parce que je vous ai dit que je « vous ai vu sous le figuier, vous croyez? « Vous verrez de bien plus grandes choses ».

Quelle difficulté propose-t-on sur ces paroles? On nous demande pourquoi Pierre, qui avait vu tant de miracles, qui avait reçu de si grandes instructions, ayant fait cette même confession : « Vous êtes le Fils de Dieu » (Matth. XVI, 17), est proclamé bienheureux, parce que c'est Dieu le Père qui le lui a révélé, et Nathanaël qui, avant les miracles, avant toute instruction, prononce une semblable profession de foi, ne s'entend pas louer de même, mais il est renvoyé à de plus grandes choses, comme s'il n'avait rien dit qui répondît à la grandeur de ce qu'il fallait exprimer? Quelle est donc la cause de cette différence? La voici : Pierre et Nathanaël ont bien prononcé les mêmes paroles, mais ils ne les ont pas dites l'un et l'autre dans le même sens. Pierre a confessé Jésus Fils de Dieu, mais comme vrai Dieu ; et Nathanaël comme simple homme. Qu'est-ce qui nous le montre? Les paroles qui suivent. Après avoir dit : « Vous êtes « le Fils de Dieu », il a ajouté : « Vous êtes le « roi d'Israël ». Or le Fils de Dieu n'est pas seulement roi d'Israël, mais encore de tout le monde.

Et cela n'est pas seulement visible par ces paroles, mais aussi par les suivantes. Jésus-

Christ, parlant à Pierre, n'ajouta rien de plus, mais, comme si sa foi eût été parfaite, il promet de bâtir son Eglise sur sa confession. Ici Jésus-Christ ne dit rien de semblable; il est même à observer qu'il dit le contraire. En effet, comme si cette confession eût été insuffisante dans sa principale partie, il y ajoute ce qui y manquait. Que dit-il? « En vérité, en vérité, je « vous le dis: Vous verrez dans peu le ciel ou- « vert, et les anges de Dieu monter et descen- « dre sur le Fils de l'homme ». Ne voyez-vous pas comment il l'élève peu à peu de terre, et l'amène à ne plus le regarder simplement comme homme? Celui que les anges servent, Celui sur qui les anges montent et descendent, pourrait-il être simplement homme? C'est pourquoi il a dit: « Vous verrez de bien plus « grandes choses », et, pour le lui expliquer, il lui a présenté le ministère des anges; c'est comme s'il disait: Nathanaël, il vous paraît surprenant que je vous aie découvert votre pensée et vos sentiments, et pour cela vous m'avez reconnu roi d'Israël: que direz-vous donc, lorsque vous verrez les anges monter et descendre sur moi? Par là il lui fait entendre qu'il doit aussi le confesser et le reconnaître pour Seigneur des anges. Car les ministres du Roi descendaient et montaient, comme pour venir servir le vrai et légitime Fils de leur Roi.

Les anges descendaient lorsque Jésus fut crucifié, ils montaient à sa résurrection et à son ascension, et même auparavant, comme lorsqu'ils s'approchèrent de lui et qu'ils le servaient (Matth. IV, 11); lorsqu'ils annonçaient sa naissance, lorsqu'ils criaient: « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux et paix sur la « terre! » (Luc, II, 14), lorsqu'ils vinrent auprès de Marie, lorsqu'ils vinrent auprès de Joseph. Ce qu'il avait souvent fait, il le fait maintenant encore: il prédit deux choses, il donne la preuve de l'une, et par là il assure que l'autre aura son accomplissement. Quant à celles qu'il a dites ci-dessus, les unes étaient déjà sûrement arrivées, comme ce qu'il a dit avant la vocation de Philippe: « Je t'ai vu sous « le figuier »; les autres devaient arriver et étaient en partie arrivées, à savoir, l'ascension et la descente des anges: « Elles étaient arri- « vées dans le temps de la naissance, elles de- « vaient arriver encore » au crucifiement, à la résurrection et à l'ascension. Ce sont là les prédictions que les précédentes rendent croyables, même avant leur réalisation. Car celui à qui les événements accomplis avaient fait connaître la puissance de Jésus, devait avoir moins de peine à croire ce qu'il annonçait pour l'avenir.

A cela que dit Nathanaël? Il ne répondit rien. C'est pourquoi Jésus-Christ n'en dit pas davantage; il le laisse méditer et repasser dans son esprit ce qu'il a entendu, et ne veut pas répandre toute la graine à la fois; mais, sachant qu'il a jeté sa semence en bonne terre, il lui donne le temps de porter son fruit. C'est sur quoi il s'explique ailleurs en ces termes: « Le royaume des cieux est semblable à un « homme qui avait semé de bon grain; pen- « dant qu'il dormait son ennemi vint, et sema « de l'ivraie au milieu du blé ». (Matth. XIII, 24, 25.)

J'ai déjà dit que Jésus était connu principalement en Galilée. C'est pourquoi il est convié aux noces et il s'y trouve; il ne regarde point à sa dignité, mais il y va pour nous faire du bien. Et certes, celui qui a bien voulu prendre la forme de serviteur, dédaignera bien moins d'assister aux noces de ses serviteurs; celui qui mangeait avec les publicains et avec les pécheurs, ne refusera pas, à plus forte raison, de prendre place aux noces avec les conviés. D'ailleurs, les gens qui l'avaient invité n'avaient pas de lui l'opinion qu'il eût fallu avoir, et ne le considéraient pas même comme un personnage illustre, mais comme le premier venu parmi leurs connaissances. L'évangéliste nous le fait même entendre, en disant: « La « mère de Jésus y était, et ses frères »; comme ils avaient convié sa mère et ses frères, ils l'avaient aussi convié lui-même. « Et le vin « venant à manquer, la mère de Jésus lui dit: « Ils n'ont point de vin (3) ». Sur quoi on a lieu de demander d'où il était venu dans l'esprit de la mère d'attendre quelque chose de grand de son fils; car il n'avait point encore fait de miracles: « Ce fut là », dit l'Ecriture, « le premier des miracles de Jésus, qui fut « fait à Cana en Galilée ». (Jean, II, 11.)

2. Mais peut-être on objectera que ce témoignage ne prouve pas que ce fut là le premier miracle, attendu que l'évangéliste ajoute: « A Cana en Galilée »: il s'est pu faire, dira-t-on, que ce fut le premier accompli à Cana, sans être le premier de tous; et il est vraisemblable qu'il en avait fait d'autres ailleurs; nous ferons la réponse que nous avons

déjà faite. Que dirons-nous? Ce que dit Jean-« Baptiste : Pour moi, je ne le connaissais pas, « mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin « qu'il soit connu dans Israël ». En effet, si Jésus avait fait des miracles dans son enfance, les Israélites n'auraient eu besoin de personne pour le leur faire connaître. Celui qui, parvenu à l'âge viril, s'est rendu par ses miracles si célèbre, non-seulement dans la Judée, mais encore dans la Syrie et au delà, et cela dans le seul espace de trois ans, ou plutôt qui n'a même pas eu besoin de trois années pour se faire une réputation, puisque, du premier jour, son renom s'était répandu partout; celui, dis-je, qui, par le nombre de ses miracles, a dans si peu de temps illustré son nom jusqu'à le faire connaître de tout le monde, celui-là n'aurait pu, à plus forte raison, demeurer caché et inconnu, s'il eût opéré des miracles dans son enfance : les miracles qu'opère un enfant font bien plus de bruit et causent beaucoup plus d'admiration; et d'ailleurs, il aurait eu deux ou trois fois plus de temps pour s'illustrer.

Mais Jésus dans son enfance n'a rien fait de plus que ce que rapporte saint Luc, qu'à l'âge de douze ans il s'était assis dans le temple au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant (Luc, II, 46, 47); et que par les questions qu'il leur avait faites, il s'était rendu digne d'admiration. D'ailleurs, on conçoit aisément qu'il n'ait pas commencé dès son enfance à faire des miracles. Les Juifs les auraient regardés comme de pures illusions. Si, étant déjà homme fait, il ne fut pas à l'abri de pareils soupçons, à plus forte raison l'auraient-ils soupçonné s'il en avait fait dans sa plus grande jeunesse. De plus, l'envie dont les Juifs étaient animés, les aurait poussés à le crucifier plus tôt et avant le temps déterminé, et ainsi l'œuvre même de la rédemption eût été révoquée en doute.

Sur quoi donc, direz-vous, la Mère conçut-elle une aussi haute opinion de son Fils? C'est que déjà il commençait à être connu, et par le témoignage de Jean-Baptiste, et par ce qu'il avait dit lui-même à ses disciples. Et avant toutes ces choses, la manière même dont il avait été conçu et ce qui s'était passé à sa naissance, donnait à la mère une haute idée de son Fils. Elle écoutait tout ce qu'on disait de cet enfant, et « elle conservait dans son « cœur », dit l'Ecriture, « toutes ces choses ». (Luc, II, 51.) Et pour quelles raisons, objecterez-vous encore, n'a-t-elle rien dit auparavant? Parce qu'il commença, comme j'ai dit, seulement alors à paraître en public, et qu'avant ce temps il vivait dans l'obscurité, comme un homme du commun; c'est pourquoi sa mère n'aurait pas osé lui faire alors une pareille demande; mais lorsqu'elle eut appris que c'était pour lui que Jean-Baptiste était venu et qu'il lui avait rendu un si grand témoignage, qu'enfin son fils avait des disciples, alors elle s'adressa à lui avec confiance, et voyant que le vin manquait, elle dit : « Ils n'ont point de « vin ». Par là, elle voulait, d'une part, obliger ses hôtes; de l'autre, être glorifiée grâce à son Fils; peut-être aussi eut-elle quelques sentiments humains, comme ses frères qui lui disaient : « Faites-vous connaître au monde » (Jean, VII, 4), espérant profiter de la gloire qu'il s'acquerrait par ses miracles. Voilà pourquoi Jésus lui fit cette réponse assez vive : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi? Mon heure n'est pas encore venue »; mais toutefois il avait une très-grande considération pour sa mère. Saint Luc remarque qu'il était soumis à ses parents » (Luc, II, 51), et l'évangéliste saint Jean nous apprend le grand soin qu'il eut de Marie lorsqu'il était sur la croix. (Jean, XIX, 26.)

En effet, nous devons être soumis à nos parents, lorsqu'ils ne nous empêchent pas de remplir nos devoirs envers Dieu et qu'ils n'y apportent point d'obstacles; il est très-dangereux de ne pas suivre cette règle; mais quand ils demandent quelque chose d'inopportun, et nous gênent dans les choses spirituelles, il n'est alors ni bon, ni sage de leur obéir. C'est pour cela que Jésus, ici et ailleurs encore, répond : « Qui est ma mère et qui sont mes « parents? » (Marc, III, 33.) Car ils n'avaient pas encore de lui les sentiments qu'ils devaient avoir; mais sa mère, pour l'avoir mis au monde, croyait, selon la coutume des autres mères, pouvoir lui ordonner tout ce qu'elle voudrait, elle qui aurait dû l'honorer et l'adorer comme son Seigneur. Voilà pourquoi il lui répondit alors de cette façon.

Considérez, je vous prie, mes frères, ce spectacle : d'une part, Jésus est environné d'un grand peuple, toute cette foule uniquement attentive à l'entendre et à écouter sa doctrine; de l'autre, une femme accourt, perce la foule, vient l'appeler pour le faire sortir de l'assemblée et lui parler en particulier. Elle vient,

non pour entrer dans la maison, mais pour l'en faire sortir et le prendre à part. C'est pourquoi il dit : « Qui est ma mère et qui sont « mes frères ? » Non pour faire une injure à sa mère, Dieu nous garde d'une telle pensée, mais pour lui rendre le plus grand service en lui apprenant à concevoir une idée plus juste de sa dignité. S'il avait soin des autres, et s'il n'omettait rien pour leur inspirer la juste opinion qu'ils devaient avoir de lui, à plus forte raison le faisait-il pour sa mère? Et comme il y a de l'apparence qu'ayant entendu ce qu'avait dit son Fils, elle ne voulut pourtant pas lui obéir, mais avoir le dessus, comme étant sa mère, c'est aussi pour cette raison qu'il lui fit cette réponse. En effet, Jésus ne l'aurait pas tirée de la basse opinion qu'elle avait de lui, ni élevée aux grands et sublimes sentiments qu'elle en devait avoir, si elle s'était toujours attendue à être honorée de son Fils comme sa mère, au lieu de le regarder comme son Seigneur et son Maître. C'est donc pour cette raison qu'il lui répondit alors : « Femme, qu'y « a-t-il de commun entre vous et moi ? »

Il y en avait d'ailleurs une autre qui l'obligeait à parler de la sorte : c'est qu'on aurait pu tenir pour suspect le miracle qu'il allait faire; car c'était à ceux qui étaient dans l'indigence et dans le besoin à le prier, et non pas à sa mère. Pourquoi ? Parce que les plus grands prodiges, s'ils sont faits à la prière de parents, perdent le plus souvent beaucoup de leur mérite au jugement de ceux qui en sont témoins; mais quand les pauvres demandent et supplient eux-mêmes, le miracle cesse d'être suspect, les éloges qu'on en fait sont purs et sincères, et le fruit en est considérable.

3. En effet, si un excellent médecin, venu pour visiter plusieurs malades dans leurs maisons, au lieu d'apprendre leur état de leur bouche même, ou de celle de leurs proches, est seulement supplié par sa propre mère, dès lors il sera suspect et incommode aux malades; et ni ces infirmes, ni ceux qui sont auprès d'eux n'en espéreront beaucoup : Voilà pourquoi Jésus-Christ reprit alors sa mère, en lui disant : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et « moi? » Et ce fut là pour elle un avertissement de ne pas recommencer. Car s'il tenait à honorer sa mère, il avait encore bien plus à cœur son salut, et le bien qu'il devait faire au monde, s'étant pour cette fin revêtu de notre chair : ce n'était point là parler avec hauteur à une mère, mais veiller sagement sur ses paroles, et pourvoir à ce que les miracles s'opérassent avec la dignité convenable. Au reste, qu'il honorât beaucoup sa mère, il n'en faut point d'autre preuve, pour négliger toutes les autres, que la réprimande qu'il lui adressa; cette sévérité montre même un grand respect : comment? la suite vous le fera voir.

Pensez donc à ces choses : Rappelez-les-vous, lorsque vous entendrez une femme dire : « Heureuses sont les entrailles qui vous « ont porté, et les mamelles qui vous ont « nourri », et Jésus répondre : « Mais plutôt « heureux sont ceux qui font la volonté de « mon Père » (Luc, XI, 27, 28); et soyez persuadés que c'est dans la même intention et dans le même esprit qu'il répond de la sorte à sa mère. Jésus ne fait pas à sa mère cette réponse pour la rebuter, mais pour lui déclarer qu'il ne lui serait nullement avantageux de l'avoir enfanté, si elle n'était très-vertueuse et très-fidèle. Or, s'il n'eût été d'aucune utilité à Marie d'avoir enfanté Jésus-Christ, à supposer que son âme n'eût pas été intérieurement ornée de vertu, à plus forte raison nous sera-t-il inutile à nous, qui n'avons rien de bon, d'avoir eu un père, un frère, un enfant, bons et vertueux, si nous sommes nous-mêmes éloignés de la vertu; car David dit : « Le frère ne ra- « chète point son frère, l'homme étranger le « rachètera-t-il? » (Ps. XLVIII, 7.) En effet, après la grâce de Dieu, on ne doit fonder l'espérance du salut sur nulle autre chose que sur les bonnes œuvres.

Autrement, si l'enfantement du Christ avait suffi pour le salut de la Vierge, la parenté selon la chair qu'avaient les Juifs avec Jésus aurait dû pareillement leur être utile, de même pour la ville où il était né et pour ses frères. Mais ses frères mêmes ne gagnèrent rien à une telle parenté, lorsqu'ils négligeaient le soin de leur salut, et se firent condamner avec le reste du monde; ils ne furent des objets d'admiration que lorsqu'ils eurent commencé à briller par leur propre vertu. De même, l'avènement du Sauveur n'a pas préservé Jérusalem d'être détruite et brûlée; ni les Juifs, ces parents de Jésus selon la chair, d'être massacrés et de périr misérablement, parce que l'appui de la vertu leur faisait défaut. Mais les apôtres se sont élevés au-dessus de tous les hommes, parce que, par leur soumission et leur obéissance, ils sont véritable-

ment entrés dans la famille de Jésus. Ces exemples et ces vérités nous apprennent, mes frères, que nous avons besoin de la foi et de l'éclat de la vertu ; car c'est là uniquement ce qui nous pourra procurer notre salut.

Certes, pendant longtemps les parents de Jésus-Christ ont fait l'admiration de tous les hommes, et ont été appelés *Desposynes* [1] ; mais maintenant nous ignorons même leurs noms ; et au contraire les noms et la vie des apôtres sont célèbres par tout le monde. Ne nous glorifions donc pas de la noblesse de notre origine ; mais quand nous pourrions même nous vanter d'être issus d'un grand nombre d'aïeuls célèbres et illustres, efforçons-nous de surpasser leur vertu, sachant qu'au jugement futur nous ne retirerons aucun avantage du mérite d'autrui, et n'en serons au contraire jugés que plus sévèrement, si, nés de parents gens de bien, et ayant devant nos yeux un exemple domestique, nous n'imitons pas ceux que nous devons regarder comme nos modèles et nos maîtres.

Je dis maintenant ceci, parce que je vois bien des gentils qui, lorsque nous les exhortons à embrasser la foi et le christianisme, se couvrent de leurs parents et de leurs aïeux, et disent : Tous mes parents, mes amis et mes camarades sont de bons chrétiens. Et de quoi cela vous sert-il, misérables et malheureux que vous êtes ? Vous ne suivez pas vos camarades dans leur course, vous n'imitez pas leur vertu : c'est justement ce qui vous perdra. D'autres encore, qui, à la vérité, sont fidèles, mais peu réglés dans leurs mœurs, apportent la même excuse, quand on les excite à la vertu : Mon père, mon aïeul, mon bisaïeul ont été des hommes d'une grande piété et d'une éminente vertu. Mais voilà précisément de quoi vous damner ; vous sortez de ces saints personnages et vous dégénérez, et vous faites des actions indignes d'une si belle origine ! Ecoutez ce que le prophète dit aux Juifs : « Jacob a été réduit à servir et à garder les « troupeaux pour avoir Rachel ». (Osée, XII, 12.) Ecoutez ce que dit Jésus-Christ : « Abraham « votre père a désiré avec ardeur de voir mon « jour : il l'a vu, et il en a été rempli de joie ». (Jean, VIII, 56.) Où vous voyez que partout la vertu des ancêtres est produite non-seulement comme un titre de gloire, mais encore comme un nouveau sujet d'accusation.

Puisque nous le savons, mes chers frères, faisons tous nos efforts pour nous sauver par nos propres œuvres, de peur que, comptant vainement sur celles d'autrui, nous ne connaissions que nous nous sommes trompés que lorsque cette connaissance nous sera inutile. Car, dit l'Ecriture, « qui est celui qui vous « confessera dans l'enfer ? » (Ps. VI, 5.) Faisons donc pénitence en ce monde, afin que nous puissions acquérir les biens éternels. Plaise à Dieu que tous nous les obtenions, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire et l'empire soient au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Desposynes, c'est-à-dire, ceux qui appartiennent au Maître, au Seigneur.

HOMÉLIE XXII.

FEMME, QU'Y A-T-IL DE COMMUN ENTRE VOUS ET MOI ? MON HEURE N'EST PAS ENCORE VENUE. (VERSET 4, JUSQU'AU VERSET 10.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ fait chaque chose en son temps, non qu'il soit soumis au temps, lui le Créateur des années et le Maître des siècles, mais par amour pour l'ordre.
2. Jésus-Christ, par le miracle de Cana, montre qu'il est le Créateur de l'eau et du vin, et ainsi il confond les hérétiques.
3. Les miracles de Jésus-Christ surpassent de beaucoup les effets naturels. — Jésus-Christ change en mieux nos volontés lâches et rebelles. — Les biens de ce monde ne sont point stables : ils s'évanouissent en un instant, ils coulent avec la rapidité d'un torrent. — La frugalité est la mère de la santé. — Les délices de la table et la bonne chère sont très-nuisibles au corps et à l'âme : elles produisent une infinité de maladies.

1. La prédication a ses difficultés et ses fatigues; saint Paul le reconnaît et le déclare par ces paroles : « Que les prêtres qui gouvernent « bien soient doublement honorés; principa- « lement ceux qui travaillent à la prédication « de la parole et à l'instruction » (I Tim. v, 17) des peuples. Mais il dépend de vous de rendre ce travail ou doux ou pénible. Si vous rejetez ce que nous disons, ou même si, sans le rejeter, vous n'en faites pas voir le fruit dans vos œuvres, le travail nous sera dur et pénible; parce que nous connaîtrons que nous travaillons en vain et inutilement : mais si vous êtes attentifs, et si vous pratiquez ce que vous avez entendu, nous ne nous apercevrons point de nos sueurs : le produit du travail n'en laisse pas sentir la peine. C'est pourquoi, si vous voulez nous encourager et animer notre ardeur, produisez-nous du fruit, je vous le demande en grâce; afin que voyant de belles et de riches moissons, soutenus de la confiance d'avoir fait un bon travail, et supputant nos richesses, nous ne nous ralentissions pas dans un commerce si heureux et si profitable.

La question qui se présente aujourd'hui n'est pas légère. Marie dit à Jésus : « Ils n'ont « point de vin », Jésus-Christ lui répond : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi ? Mon heure n'est pas encore venue » ; et après une pareille réponse, Jésus fait ce que lui demandait sa mère. Cette seconde difficulté n'est pas moins grande que la première. Invoquons celui qui a opéré ce miracle avant d'aborder la solution. Mais ce n'est point en ce seul endroit que se trouve cette parole; le même évangéliste dit dans la suite : « Ils ne « purent point le prendre, parce que son heure « n'était pas encore venue » (Jean, vii, 8); et encore : « Personne ne mit la main sur lui, « parce que son heure n'était pas encore ve- « nue »; et ailleurs : « L'heure est venue, « glorifiez votre Fils ». (Jean, xvii, 1.) J'ai rassemblé ici ces textes qui sont répandus dans tout l'Evangile, pour leur donner à tous une seule explication. Quelle est-elle cette explication? Jésus-Christ n'était point assujetti à la nécessité du temps, il ne disait pas : « Mon « heure n'est pas encore venue », pour observer les heures. Comment en aurait-il tenu compte, lui, le maître du temps, le créateur des années et des siècles? mais par ces paroles Jésus-Christ veut nous apprendre qu'il fait tout dans le temps propre et convenable, afin de ne point troubler l'ordre des choses : ne pas faire chaque chose dans son temps, c'eût été tout confondre : la naissance, la résurrection, le jugement.

Renouvelez ici votre attention, mes frères; il a fallu créer les créatures, mais non toutes ensemble : l'homme et la femme, mais non

les deux ensemble. Il a fallu condamner à la mort le genre humain et le ressusciter, mais il a dû y avoir un grand intervalle entre ces deux événements. Il a fallu donner la loi et la grâce, mais non pas à la fois : la loi et la grâce ont dû être dispensées chacune dans son temps. Jésus-Christ n'était donc point assujetti à la nécessité des temps, lui qui, comme créateur, a prescrit au temps l'ordre qu'il a voulu établir. Saint Jean fait dire ici à Jésus-Christ : « Mon heure n'est pas encore venue », pour montrer qu'il n'était pas encore bien connu, et qu'il n'avait pas encore entièrement rempli le collége de ses disciples. André et Philippe le suivaient, mais nul autre avec eux : ou plutôt, tous ceux-ci ne le connaissaient pas comme il faut, ni même sa mère, ni ses frères. Car après tant de miracles, l'évangéliste parlant de ses frères, dit : « Ses frères ne croyaient « pas en lui » (Jean, VII, 5) : de même pour ceux qui étaient aux noces, ils ne le connaissaient pas. S'ils l'avaient connu, ils se seraient approchés de lui, et, dans le besoin où ils se trouvaient, ils l'auraient prié d'y avoir égard.

Jésus dit donc : « Mon heure n'est pas en- « core venue ». Je ne suis pas encore connu de ceux qui sont ici présents, et même ils ne savent pas que le vin leur manque : attendez qu'ils le sachent. Il ne convenait pas que vous me fissiez cette demande, étant ma mère, vous rendez le miracle suspect, il fallait que ceux qui sont dans le besoin vinssent s'adresser à moi, et me prier, non que j'aie besoin de leurs prières, mais afin qu'ils reçussent mon bienfait avec pleine adhésion. Car lorsque celui qu'une urgente nécessité presse, obtient ce qu'il demande, il en a une vive reconnaissance ; mais celui qui ne s'est pas encore aperçu du besoin où il est, ne connaît point aussi tout le prix du bien qu'on lui fait.

Mais, repartirez-vous, pourquoi, après avoir dit : « Mon heure n'est pas encore venue », et avoir refusé, fit-il ensuite ce que sa mère lui avait demandé ? Afin que si l'on voulait faire des objections, et prétendre qu'il était assujetti à l'heure, on connût, à n'en pouvoir douter, qu'il n'était nullement assujetti ni à l'heure, ni au temps. En effet, s'il eût été assujetti à l'heure, comment, l'heure convenable n'étant point encore arrivée, aurait-il pu faire ce miracle ? De plus, il l'a fait par égard pour sa mère, pour ne pas paraître la contrarier, pour qu'on n'attribuât pas son refus à faiblesse et à impuissance, pour ne pas couvrir sa mère de confusion dans une si grande assemblée : car elle lui avait déjà présenté les serviteurs. Ainsi, après avoir dit à la Chananéenne : « Il « n'est pas juste de prendre le pain des enfants, « et de le donner aux chiens » (Matth. XV, 26) ; néanmoins, touché de sa persévérance, il lui accorda ensuite ce qu'elle demandait ; et quoiqu'il dît : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de « la maison d'Israël, qui se sont perdues » (Ibid. 24) ; toutefois, après une telle réponse, il guérit sa fille.

2. D'où nous apprenons, mes frères, que souvent par la persévérance nous nous rendons dignes de recevoir des grâces et des bienfaits, quelque indignes que nous en puissions être. C'est pourquoi la mère de Jésus attendit, et fit sagement approcher de lui ceux qui servaient, afin que plusieurs le priassent ensemble. C'est aussi pour cette raison qu'elle ajouta : « Faites tout ce qu'il vous dira (5) ». Car elle savait parfaitement bien que ce n'était point par impuissance qu'il avait refusé, mais parce qu'il fuyait l'éclat, et qu'il ne voulait pas sembler chercher l'occasion de faire un miracle ; voilà pourquoi elle fit approcher ceux qui servaient.

« Or, il y avait là six grandes urnes de pierre, « pour servir aux purifications qui étaient en « usage parmi les Juifs, dont chacune tenait « deux ou trois mesures (6).

« Jésus leur dit : Emplissez les urnes d'eau, « et ils les emplirent jusqu'au haut (7) ». Ce n'est pas sans sujet que l'évangéliste a dit : « Pour servir aux purifications qui étaient en « usage parmi les Juifs » ; mais c'est de peur que quelque infidèle n'eût peut-être lieu de soupçonner qu'il était resté de la lie de vin dans ces vases, et qu'on n'eût qu'à y jeter et à y mêler de l'eau, pour obtenir un vin fort léger ; voilà, dis-je, pourquoi saint Jean dit : « Pour servir aux purifications qui étaient en « usage parmi les Juifs » ; par là il fait voir qu'on n'avait jamais gardé de vin dans ces urnes. En effet, comme il y a une grande disette d'eau dans la Palestine, et qu'il est rare d'y trouver des sources et des fontaines, les Juifs avaient soin d'avoir toujours des urnes pleines d'eau, pour n'être pas obligés de courir aux fleuves, s'ils contractaient par hasard quelque impureté, et pour avoir sous leur main de quoi se purifier.

Mais pourquoi ne fit-il pas le miracle avant qu'on emplît ces urnes d'eau, ce qui aurait été beaucoup plus merveilleux ? car autre chose est de changer la matière qui existe, et qu'on a sous sa main, en lui donnant une autre forme, autre chose de créer la substance même qui n'existait point ; l'un de ces prodiges est bien plus admirable que l'autre. Mais plusieurs auraient regardé ce dernier miracle comme incroyable, et c'est pour cette raison que souvent Jésus-Christ a volontairement diminué la grandeur de ses miracles, afin qu'on les crût plus facilement.

Et pourquoi, direz-vous, n'a-t-il pas mis l'eau lui-même et a-t-il ordonné aux serviteurs d'emplir ces urnes ? C'est encore pour la même raison, et aussi afin d'avoir pour témoins de ce miracle ceux mêmes qui avaient puisé et apporté l'eau, afin qu'ils pussent attester que ce n'était pas un prestige, une illusion. Si quelques-uns avaient impudemment osé le nier, ceux qui servaient pouvaient dire : C'est nous qui avons puisé l'eau. De plus, Jésus par cette conduite renverse les doctrines qui se sont élevées contre l'Eglise. En effet, comme quelques-uns enseignent qu'il y a un autre Créateur du monde, et que ce n'est pas lui qui a créé les êtres visibles, mais un autre Dieu qui lui est contraire ; pour réprimer leur folie, il fait la plupart de ses miracles, en se servant des substances mêmes qui sont déjà créées. Car si le Créateur lui était contraire et opposé, il ne se servirait pas de l'ouvrage d'autrui, pour montrer et faire éclater sa propre puissance. Mais il fit voir, par ce prodige, qu'il est celui-là même qui change l'eau dans les vignes, et qui, y faisant entrer la pluie par les racines, la convertit en vin, en opérant dans un instant aux noces ce qu'il fait dans la vigne même avec plus de temps.

Or, après qu'ils eurent rempli les urnes d'eau, Jésus leur dit : « Puisez maintenant, et « portez-le au maître d'hôtel. Et ils lui en por- « tèrent (8).

« Le maître d'hôtel ayant goûté de cette eau « qui avait été changée en vin, et, ne sachant « d'où venait ce vin, quoique les serviteurs « qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il ap- « pela l'époux (9).

« Et lui dit : Tout homme sert d'abord le « bon vin, et, après qu'on a beaucoup bu, il « en sert alors de moindre : mais, pour vous, « vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon « vin (10) ». Sur cet endroit encore quelques-uns plaisantent et disent : C'était là une compagnie d'ivrognes, de gens sans goût, sans discernement, incapables de juger des choses, jusqu'à ne savoir dire si on leur présentait de l'eau ou du vin : car, qu'ils étaient ivres, c'est ce que le maître d'hôtel déclare lui-même. Voilà qui est fort plaisant, sans doute. Mais l'évangéliste a prévenu toute interprétation de ce genre. Il ne dit pas que ce furent les conviés qui jugèrent du vin, mais le maître d'hôtel qui était à jeun et n'avait encore goûté de rien. Vous le savez tous, mes frères, les gens chargés de l'ordonnance d'un grand repas, ne prennent aucune part au festin et n'ont d'autre soin que de veiller à ce que tout se passe dans l'ordre. Voilà pourquoi Jésus appelle à témoin du miracle qu'il vient de faire cet homme à jeun ; car il n'a point dit : Versez du vin aux conviés ; mais « portez-en au maî- « tre d'hôtel. Le maître d'hôtel ayant goûté de « cette eau qui avait été changée en vin, et ne « sachant d'où venait ce vin, quoique les ser- « viteurs le sussent bien, appela l'époux ».

Pourquoi ne s'adresse-t-il pas aux serviteurs ? C'était la voie la plus courte de publier le miracle. C'est que Jésus, loin de divulguer lui-même ses prodiges, voulait que la vertu et la puissance qu'il avait de faire des miracles, vinssent insensiblement et peu à peu à la connaissance des hommes. Si dès lors celui-là avait été répandu, on n'aurait pas ajouté foi au récit des serviteurs ; on les aurait jugés fous d'attribuer une si grande action à celui qui, dans l'opinion de plusieurs, était un homme ordinaire. A la vérité, ils avaient clairement vu ce qui s'était passé, ils en avaient une parfaite connaissance ; ils ne pouvaient pas révoquer en doute ce que leurs mains avaient fait, mais toutefois ils n'étaient pas propres à persuader les autres. C'est pourquoi Jésus-Christ n'a pas découvert ce miracle à tous les conviés, mais seulement à celui qui pouvait mieux l'apercevoir, réservant à l'avenir de le mettre dans une plus grande évidence ; car les autres prodiges qu'il devait faire ne pouvaient manquer de rendre celui-ci plus croyable. Du moins, à l'occasion de la guérison du fils de l'officier, l'évangéliste fait entendre, par ce qu'il en dit, que ce miracle du changement de l'eau en vin était dès lors plus connu. En effet, la connaissance, comme j'ai dit, qu'en avait cet officier, est ce qui le porta

le plus à s'adresser à Jésus. Saint Jean le déclare ouvertement, en disant : « Jésus vint à « Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en « vin » (Jean, IV, 46) ; non-seulement en vin, mais en un vin excellent.

3. Tels sont les miracles de Jésus-Christ : ils surpassent de beaucoup par leur excellence les effets de la nature. Ainsi, pour les membres qu'il a redressés, il les a rendus plus forts et plus robustes que ceux qui ont toujours été sains et vigoureux. Non-seulement des serviteurs, mais encore le maître d'hôtel et l'époux, allaient donc certifier que c'était là du vin et un vin excellent ; et ceux qui avaient tiré l'eau devaient naturellement déclarer que Jésus-Christ avait fait le miracle de la changer en vin, en sorte que ce prodige ne pouvait manquer d'être à la fin révélé. C'est ainsi que Jésus s'était réservé pour l'avenir bien des témoignages nécessaires. Les serviteurs étaient témoins qu'il avait changé l'eau en vin, le maître d'hôtel et l'époux, que ce vin était bon. Et il y a aussi toute apparence que l'époux répondit quelque chose quand il goûta le vin : mais l'évangéliste, se hâtant de passer à des choses plus nécessaires, s'est contenté de raconter le fait, et il a omis tout le reste. Il importait qu'on sût que Jésus avait changé l'eau en un bon vin ; mais saint Jean n'a pas jugé nécessaire de rapporter la réponse que fit l'époux au maître d'hôtel. En effet, un grand nombre de miracles ont été au commencement dans l'obscurité, qui, dans la suite des temps, sont devenus célèbres, ceux qui les avaient vu opérer en ayant fait un exact et fidèle récit.

Alors donc Jésus changea l'eau en vin ; dès lors et maintenant il ne cesse point d'améliorer de même nos volontés lâches et rebelles. Il est des hommes, il en est, dis-je, qui ne diffèrent point de l'eau, tant ils sont froids, mous et flottants ! Ces sortes de gens ainsi malades, amenons-les à Jésus-Christ, afin qu'il change leur volonté ; à l'eau il donnera la qualité du vin : ils coulent et se répandent de tous côtés, il les rendra stables et solides, et ils seront un sujet de joie et pour eux-mêmes et pour les autres. Mais qui sont ces hommes froids ? Ce sont ceux qui s'attachent aux biens passagers de cette vie, ceux qui ne méprisent pas les plaisirs de ce monde, ceux qui aiment la gloire et la puissance. Toutes ces choses sont fragiles et passagères : elles coulent avec rapidité et disparaissent en un instant ; celui qui est riche aujourd'hui, demain sera pauvre ; celui qui marche aujourd'hui précédé d'un héraut, ceint d'une écharpe, monté sur un char, escorté de plusieurs licteurs, est souvent le lendemain jeté dans une obscure prison, et laisse malgré lui à un autre son pompeux équipage. L'homme voluptueux et dissolu, après s'être rempli l'estomac, ne peut pas, un seul jour même, se contenter de sa plénitude ; mais tout se dissipant et s'évaporant, il est obligé d'ingurgiter encore ; en cela il ne diffère pas d'un torrent : car comme dans un torrent les flots qui coulent se pressent les uns les autres ; nous de même d'un repas nous courons à un autre. Telle est la nature des choses de ce monde, elles n'ont point de stabilité : toujours elles coulent, toujours impétueusement elles sont emportées.

Mais les délices de la table, non-seulement coulent et passent, mais encore elles nous créent mille embarras. Se répandant avec violence, elles détruisent la force du corps et la vertu de l'âme. Non, les plus rapides flots des fleuves qui viennent à se déborder n'ont pas coutume de faire tant de ravage sur leurs bords qu'en fait la bonne chère dans notre santé, dont elle entraîne avec soi les fondements. Voyez, interrogez un médecin, il vous dira que c'est de là que viennent toutes les maladies : une table couverte de mets simples et communs entretient la santé. Ne point se rassasier, demeurer sur son appétit, c'est là ce qu'ils appellent se bien porter : manger modérément, disent-ils, c'est santé : « La table « frugale est la mère de la santé ». Que si la frugalité est la mère de la santé, sans doute l'intempérance est la mère des infirmités et la cause de maladies qui surpassent l'art des médecins : maux aux pieds, à la tête, aux yeux, aux mains ; tremblements, paralysie, jaunisse, fièvres continues et ardentes, et beaucoup d'autres encore que je n'ai pas le temps de détailler. Toutes ces maladies sont causées, non par la diète ou par un régime sobre, mais par l'excès des viandes et par l'intempérance.

Que si vous voulez maintenant examiner et connaître les maladies que suscitent à l'âme l'excès des viandes et l'intempérance, vous trouverez que c'est de cette malheureuse source que sortent l'avarice, la mollesse, la mélancolie, la paresse, la concupiscence et l'ignorance. Les âmes qui font leurs délices de

pareils repas sont aussi méprisables que les bêtes [1], puisqu'elles se laissent déchirer par de tels monstres. Je n'omettrai pas ici le dégoût auquel sont sujets ceux que cette maladie a infectés; et ne pouvant tout rapporter, je vous découvrirai encore un mal dans lequel se résument tous les autres. C'est que ces amateurs de la bonne chère, ces hommes intempérants, ne jouissent jamais avec plaisir de leurs festins. Car si la frugalité est la mère de la santé, elle est également la mère du plaisir. Et comme la satiété est la source et le principe des maladies, elle l'est aussi du dégoût: car où est la satiété, là ne peut se trouver l'appétit; et où l'appétit manque, comment peut-il y avoir du plaisir? Voilà pourquoi nous voyons que les pauvres ne sont pas seulement plus prudents et plus vigoureux que les riches; mais encore qu'ils jouissent de plus grands plaisirs.

Considérant toutes ces choses, mes frères, fuyons l'excès du vin et les délices: non-seulement les délices de la table, mais aussi toutes celles qu'on peut trouver dans les choses de ce monde, et en leur place nous acquerrons les biens spirituels et nous nous réjouirons dans le Seigneur, comme le prophète nous l'enseigne: « Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous « donnera ce que votre cœur demande » (Ps. XXXVII, 6); afin que nous jouissions et des biens présents et des biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Les bêtes, litt., les ânes.

HOMÉLIE XXIII.

CE FUT LA LE PREMIER DES MIRACLES DE JÉSUS, QUI FUT FAIT A CANA, EN GALILÉE. (VERSET 11, JUSQU'AU VERSET 22.)

ANALYSE.

1. Le changement de l'eau en vin est le premier miracle opéré par Jésus-Christ. — Sur quels témoignages se fonde la vérité de ce miracle, qui porte les disciples à la foi.
2. Jésus-Christ chasse les vendeurs du temple : il fit encore une autre fois la même action, mais dans les derniers jours de sa prédication.
3. Pourquoi Jésus-Christ a fait des prédications obscures. — Les apôtres n'ont pas connu la résurrection. — Jésus-Christ ne la leur a point révélée, pourquoi ? — On croit ce qui est prouvé par des faits : ce qui ne l'est que par des paroles, peu le croient. — Le Saint-Esprit donné aux apôtres pour les faire ressouvenir de tout ce que Jésus-Christ leur avait dit. — Il les a fait ressouvenir, et Jésus-Christ les a enseignés. — Combien était grande la vertu des apôtres. — Leur éloge. — Belle exhortation à l'aumône : sans elle on ne peut entrer à la porte du ciel.

1. Le diable fait tous ses efforts pour nous tenter, il nous serre de près et nous tend de tous côtés des piéges pour nous perdre. Il faut donc veiller et lui fermer toutes les portes; s'il trouve la moindre entrée, bientôt il s'en fera une plus grande, et peu à peu il y fera passer toutes ses forces. Si nous faisons donc quelque état de notre salut, ne le laissons même pas approcher dans les petites choses, afin de le prévenir pour les plus grandes. Il serait, en effet, d'une extrême folie, sachant combien il est vigilant et attentif à perdre notre âme, de n'apporter pas une égale vigilance et une pareille attention au soin de notre salut. Je ne dis pas ceci sans sujet : je le dis, parce que je crains que le loup ne soit maintenant, à notre

insu, au milieu de la bergerie, prêt à ravir la brebis qui, ou par négligence, ou par malice, s'est séparée du troupeau. Encore si les blessures étaient visibles, ou si c'était le corps qui reçût les plaies, il ne serait pas nécessaire de nous tant prémunir contre les embûches que nous dresse notre ennemi : mais comme l'âme est invisible, comme c'est à elle que sont portés les coups, nous avons besoin d'une grande vigilance à nous examiner, « car nul homme « ne connaît ce qui est en l'homme, sinon « l'esprit de l'homme qui est en lui ». (I Cor. II, 11.)

Ma voix se fait entendre de vous tous, mon discours vous présente des remèdes communs à tous ; mais c'est à chacun de mes auditeurs de prendre ce qui est propre à guérir et à chasser sa maladie. Je ne connais ni ceux qui sont malades, ni ceux qui sont en santé : voilà pourquoi je parle de tout, je dis ce qui convient à chacune des maladies de l'âme : je parle tantôt de l'avarice, tantôt des délices de la table, tantôt de l'incontinence : ensuite je loue l'aumône, et je vous exhorte à la faire ; de là je passe à d'autres sortes de bonnes œuvres. Car j'appréhenderais, si je m'attachais à un seul point, que le remède proposé ne convînt point à vos maux. Si je n'avais ici qu'une seule personne qui m'écoutât, je ne me croirais pas obligé d'embrasser tant de sujets différents ; mais comme il y a toute apparence que, parmi une si grande foule d'auditeurs, il se trouve aussi beaucoup de maladies différentes, nous n'avons pas tort de diversifier nos instructions et de parler sur différents sujets : la parole se répandant sur tous, trouvera certainement à qui être utile. C'est pour cette raison que l'Ecriture, adressant la parole universellement à tous les hommes, varie les sujets et traite d'une infinité de matières. Au reste, il ne se peut pas que toutes sortes de maladies ne se rencontrent dans une si grande multitude, quoiqu'elles ne se trouvent pas toutes dans chacun en particulier. Songeons donc à nous en purifier, et puis prêtons l'oreille à la parole divine ; aujourd'hui, écoutons avec un esprit extrêmement attentif l'explication du texte qui vient d'être lu.

Quel est ce texte ? « Ce fut là le premier des « miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Ga- « lilée ». Dernièrement je dis que quelques-uns croient que ce n'est point là le premier miracle. Oui, disent-ils, le premier miracle, si l'on ne parle que de Cana en Galilée. Pour moi, je ne voulus pas m'arrêter à disputer curieusement là-dessus, mais je dis que Jésus-Christ n'a commencé à faire des miracles qu'après son baptême : nous avons déjà fait connaître qu'il n'en a fait aucun auparavant. Or, que ce soit là le premier miracle que Jésus a fait après son baptême, ou qu'il en ait fait quelqu'autre, c'est ce que je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rechercher et d'examiner.

« Et par là il fit connaître sa gloire ». Comment, et de quelle manière ? car peu de gens firent attention à ce qui se passait ; les serviteurs, le maître d'hôtel et l'époux seuls y prirent garde : comment donc fit-il connaître sa gloire ? Il y contribue du moins pour sa juste part. Que si alors ce miracle ne fut pas connu, sûrement dans la suite tous en ont ouï parler ; car jusqu'à ce temps encore tout le monde en parle, loin qu'il soit demeuré caché. Mais la suite fait voir que le jour même tous ne l'ont pas connu. Saint Jean, après avoir dit : « Il fit connaître sa gloire », ajoute : « Et ses « disciples crurent en lui », ses disciples qui déjà l'admiraient. Ne voyez-vous pas qu'il était surtout nécessaire de faire des miracles, lorsqu'il se trouvait là des hommes sages et attentifs ? car de tels hommes devaient être particulièrement disposés à croire et à prêter une exacte attention à ce qui se passait. Et comment Jésus aurait-il été connu sans les miracles ? certainement la doctrine, et la prophétie jointe au miracle, suffisaient pour inculquer les choses dans l'esprit des auditeurs ; afin qu'y étant déjà faits et accoutumés ils fussent plus soigneusement attentifs aux œuvres qu'ils voyaient. Voilà pourquoi souvent les évangélistes disent de certains lieux que Jésus n'y avait point fait de miracles, à cause de la corruption et de la méchanceté des habitants.

« Après cela il alla à Capharnaüm avec sa « mère, ses frères et ses disciples, mais ils y « demeurèrent peu de jours (12) ». Pourquoi alla-t-il à Capharnaüm avec sa mère ? car il n'y fit aucun miracle, et les habitants de cette ville ne lui étaient point affectionnés, c'étaient des gens très-corrompus. Jésus-Christ lui-même l'a fait connaître, en disant : « Et toi, « Capharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel, tu « seras précipitée dans le fond des enfers ». (Luc, x, 15.) Pourquoi donc y alla-t-il ? Il y fut, à ce qu'il me le paraît, parce qu'il devait aller

peu après à Jérusalem ; il y fut alors, parce qu'il ne voulait pas mener partout avec lui sa mère et ses frères. Y ayant donc été, il s'y arrêta quelque temps par considération pour sa mère, et l'y ayant laissée, il opéra encore des miracles (13). C'est pourquoi l'évangéliste dit qu'ayant demeuré quelque temps à Capharnaüm, il alla de là à Jérusalem. Jésus fut donc baptisé peu de jours avant la Pâque. Et à Jérusalem que fait-il? une action de grande autorité (14, 15). Il chassa du temple tous les marchands qu'il y trouva, les changeurs, ceux qui vendaient des colombes, et des bœufs, et des moutons, et qui se tenaient là pour leur trafic.

2. Un autre évangéliste rapporte qu'en chassant ces gens, il avait dit : « Ne faites pas de la « maison de mon père une caverne de vo- « leurs ». (Matth. xx, 13 ; Marc, xi, 17; Luc, xix, 46.) Et saint Jean dit : « Une maison de tra- « fic (16) ». En quoi pourtant ils ne se contredisent point. Mais ils nous apprennent que Jésus a chassé du temple ces vendeurs à deux reprises ; cette première fois au commencement de la prédication, l'autre lorsqu'il approchait du temps de sa passion : c'est pour cela que, parlant alors plus durement, il dit : Pourquoi faites-vous de la maison de mon Père une caverne? ce qu'il ne fait pas dans cette première occurrence, où sa réprimande est plus modérée : ce qui explique qu'il ait recommencé.

Et pourquoi, direz-vous, Jésus-Christ les a-t-il ainsi chassés, et avec une violence qu'il n'a montrée en aucune autre occasion, lors même que les Juifs le chargeaient d'outrages et d'injures, l'appelaient samaritain et démoniaque? Car il ne s'en tint pas aux paroles, il alla jusqu'à prendre un fouet pour chasser ces hommes. Mais les Juifs, si prompts à la colère, quand ils le voyaient faire du bien aux autres, se conduisent autrement après ce châtiment qui aurait dû, ce semble, les exaspérer. En effet, ils ne firent point de reproches à Jésus, ils ne l'outragèrent point ; mais que lui dirent-ils? « Par quel miracle nous montrez-vous « que vous avez droit de faire de telles cho- « ses? (18) ». Ne remarquez-vous pas leur furieuse jalousie, et comment le bien fait à autrui les indignait bien davantage? Jésus-Christ donc reproche aux Juifs, tantôt d'avoir fait du temple une caverne de voleurs, indiquant par là que ce qu'on y vendait avait été volé, et provenait de rapine et d'avarice, et qu'ils s'enrichissaient de la misère d'autrui ; tantôt qu'ils en avaient fait une maison de trafic, par allusion à leurs commerces honteux.

Mais pourquoi Jésus fit-il cela? Parce qu'il devait guérir des malades le jour du sabbat et faire bien des choses qu'ils regarderaient comme une violation de la loi ; il le fit pour ne point paraître en cela un rival, un ennemi de son Père ; par là il prévint tous ces soupçons ; celui qui avait fait paraître tant de zèle pour l'honneur du temple, ne pouvait pas aller à l'encontre du Maître qui y était adoré. Les premières années de sa vie, dans lesquelles il avait vécu selon la loi, suffisaient pour prouver qu'il respectait le Législateur, et qu'il ne venait point substituer une loi à la sienne. Mais comme ces premières années pouvaient être oubliées, ou parce que tous n'en avaient pas connaissance, ou parce qu'il avait été élevé dans une pauvre maison, il fait cette action d'éclat en présence de tout le monde (la Pâque des Juifs était proche), en quoi il s'exposa à un grand péril : car non-seulement il chassa les vendeurs, mais aussi il renversa leurs bureaux et jeta par terre leur argent, afin qu'ils pensassent en eux-mêmes que celui qui, pour la gloire du temple, s'exposait au péril, n'en méprisait pas le Maître. Si ce zèle qu'il faisait éclater eût été seulement feint et simulé, il s'en serait tenu à des remontrances et à des exhortations ; mais il se jette au milieu du danger : certes, l'action est hardie. En effet, ce n'était pas peu de chose que de s'exposer à la fureur de forains, de gens brutaux, comme étaient ces marchands ; d'outrager cette foule sans raison, et de l'animer contre soi ; certes, on ne peut pas dire que ce fut là l'action d'une personne qui feint, qui déguise, mais bien d'un homme qui affronte toutes sortes de périls pour la gloire de la maison de Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ fait connaître son union avec le Père, non-seulement par ses actions, mais encore par ses paroles ; car il n'a pas dit : la sainte maison, mais la maison de mon Père. Il appelle Dieu son Père, et ils ne s'en scandalisent point, ils ne s'en fâchent pas, c'est qu'ils croyaient alors qu'il le disait par simplicité. Mais lorsque dans la suite il parla plus clairement pour établir qu'il était égal au Père, ils se mirent en fureur.

Que dirent-ils donc? « Par quel miracle « nous montrez-vous que vous avez droit de « faire de telles choses? » O folie extrême! Il

était besoin d'un miracle pour les obliger de mettre un terme à ces mauvaises pratiques, par lesquelles ils déshonoraient la maison du Seigneur? Ce grand zèle pour la maison de Dieu n'était-il pas un très-grand miracle et suffisant pour prouver sa vertu et sa puissance ? Au reste, cette action fit connaître les bons. Car ses « disciples se souvinrent « qu'il est écrit : Le zèle de votre maison me « dévore (17) ». Mais les Juifs ne se souvinrent pas de la prophétie ; ils disaient : « Quel mi- « racle nous montrez-vous? » Affligés de se voir arrêtés dans leurs trafics sordides et honteux, et comptant par là lui lier les mains, ils sollicitent de lui un miracle pour avoir lieu de s'inscrire en faux contre ce qu'il ferait ; c'est pourquoi il ne leur en donne point. Déjà, quelque temps auparavant, ils étaient venus le trouver pour lui en demander un, et il leur avait fait la même réponse : « Cette nation « corrompue et adultère demande un prodige, « et il ne lui en sera point donné d'autres que « celui du prophète Jonas ». (Matth. XVI, 4.) Mais sa première réponse était plus claire, celle-ci est plus enveloppée ; il en use ainsi à cause de leur folie. Celui qui prévenait ceux qui ne demandaient pas et leur donnait des miracles, n'aurait pas repoussé ceux qui lui en demandaient un, s'il n'avait connu leur fourberie et leur méchanceté. La manière même dont ils demandent, de quelle méchanceté et de quelle malignité ne témoigne-t-elle pas? Faites-y attention, je vous en prie ; ils devaient louer son zèle et son amour, et admirer le grand soin qu'il prenait de la maison de Dieu, et au contraire ils le blâment, ils soutiennent qu'il leur est permis de vendre, et qu'il n'a pas le droit de les en empêcher, s'il ne le leur montre par un miracle.

Que leur répondit donc Jésus-Christ? « Dé- « truisez ce temple et je le rétablirai en trois « jours (19) ». Il dit ainsi bien des choses qui sont obscures pour ceux qui les entendent, mais qui sont claires pour ceux qui viendront dans la suite. Pourquoi? Afin que l'accomplissement de sa prédiction prouvât un jour la connaissance qu'il avait de l'avenir, et c'est ce qui arriva pour cette prophétie : « Après qu'il « fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples « se ressouvinrent qu'il leur avait dit cela, et « ils crurent à l'Ecriture et à la parole que « Jésus-Christ avait dite (22) ». Quand Jésus-Christ disait ces choses, les uns hésitaient sur le sens de ses paroles, les autres disputaient, disant : « Ce temple a été quarante-six ans à « bâtir et vous le rétablirez en trois jours? (20) ». En disant quarante-six ans, ils font voir qu'ils parlent de la dernière construction du temple ; car la première fut finie en vingt années.

3. Pourquoi donc ne résout-il pas cette énigme et n'a-t-il pas dit : Je ne parle pas de ce temple, mais du temple de mon corps ? L'évangéliste, écrivant longtemps après, a donné cette explication, mais Jésus-Christ n'en a dit mot ; pourquoi ? Parce que les Juifs n'auraient pas ajouté foi à ses paroles. En effet, si alors les disciples mêmes ne pouvaient pas comprendre ce qu'il disait, le peuple l'aurait bien moins compris. « Après que Jésus fut ressuscité d'entre les morts », dit saint Jean, ils se ressouvinrent, et ils crurent à la parole et à l'Ecriture ». Jésus-Christ proposa alors deux choses à croire : la résurrection, et, ce qui est plus grand, que celui qui était dans ce corps qu'ils voyaient était Dieu ; il leur insinue l'un et l'autre, en disant : « Détruisez ce « temple et je le rétablirai en trois jours ». Saint Paul ayant ces paroles en vue, dit qu'elles ne sont pas une faible preuve de la divinité, ce qu'il explique en ces termes : « Qui a été « prédestiné » pour être « Fils de Dieu dans » une souveraine « puissance, selon l'Esprit de « sainteté, par sa résurrection d'entre les « morts » ; touchant, dis-je, « Jésus-Christ « Notre-Seigneur ». (Rom. I, 4.)

Pourquoi là, et ici, et ailleurs, Jésus-Christ donne-t-il cette preuve, disant tantôt : « Quand j'aurai été élevé ». (Jean, XII, 32.) Et : « Quand « vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, « alors vous connaîtrez qui je suis ». Et tantôt : « Il ne lui sera point donné d'autre prodige « que celui de Jonas ». Et ici encore : « Je « le rétablirai en trois jours? » Il la donne, cette preuve, parce que c'est elle principalement qui fait connaître qu'il n'était pas simplement un homme, qu'il pouvait triompher de la mort, détruire sa longue tyrannie, et finir en peu de temps une guerre si difficile. Voilà pourquoi il dit : « Alors vous connaî- « trez ». Quand, alors ? Lorsqu'après ma résurrection j'attirerai tout le monde, alors vous connaîtrez que, comme Dieu et vrai Fils de Dieu, « j'ai voulu être élevé sur une croix », pour venger l'outrage que les hommes ont fait à mon Père.

Mais pour quelle raison Jésus-Christ ne dit-il pas quels miracles il faudrait pour les empêcher de faire le mal, et leur en promit-il un? Parce que s'il leur avait tenu ce premier discours, il les aurait bien plus irrités, et que de l'autre manière il les étonna davantage. Toutefois ils ne répliquèrent rien, car jugeant qu'il disait quelque chose d'incroyable, ils n'eurent plus la force de l'interroger, et comme si ce qu'il avait dit eût été impossible, ils le laissèrent tomber. S'ils avaient eu un peu de sens, quelque incroyable que leur eût paru cette assurance, après lui avoir vu faire beaucoup de miracles, ils l'auraient alors interrogé, alors ils l'auraient prié de les tirer de leur doute ; mais comme ils n'étaient que des fous et des insensés, à de certaines choses ils ne donnaient pas même la moindre attention ; à d'autres ils prêtaient l'oreille, mais avec un esprit malin et corrompu. Voilà pourquoi Jésus-Christ leur parlait énigmatiquement et par figures.

Maintenant on demande pourquoi les disciples n'ont pas connu que Jésus-Christ ressusciterait d'entre les morts? C'est parce qu'ils n'avaient pas encore reçu la grâce du Saint-Esprit : entendant donc souvent parler de la résurrection, ils n'y comprenaient rien ; mais ils recherchaient en eux-mêmes ce que cela pouvait être. En effet, ce que disait Jésus-Christ était étonnant et inouï : que quelqu'un pût se ressusciter soi-même, et se ressusciter de cette manière. C'est pourquoi Pierre fut repris, parce que n'ayant aucune connaissance de la résurrection, il disait à Jésus-Christ : « Epargnez-vous à vous-même tous ces maux ». (Matth. xvi, 22.) Avant sa résurrection, Jésus-Christ n'a point révélé à ses disciples ce mystère, de peur qu'il ne fût pour eux un sujet de scandale, et qu'ils ne doutassent de la réalisation d'une prédiction aussi étrange, ignorant encore qui était Jésus.

Car, si personne ne fait difficulté de croire ce dont les œuvres mêmes et les faits donnent clairement la preuve, il y avait toute apparence qu'à l'égard de ce qui ne serait fondé que sur la parole seule, tous n'auraient pas la même foi. Voilà pourquoi Jésus-Christ permit d'abord que son langage demeurât obscur : mais quand il amena ses paroles à réalisation, alors il en donna l'intelligence et il répandit sur ses disciples la grâce du Saint-Esprit avec tant de profusion, qu'aussitôt ils comprirent toute la vérité. Le Saint-Esprit, disait-il, « vous « fera ressouvenir de tout ce que je vous ai « dit ». (Jean, xiv, 26.) En effet, des disciples, qui dans un seul soir perdent tout le respect qu'ils avaient eu jusque-là pour leur maître, qui l'abandonnant, s'enfuient tous ; qui soutenaient qu'ils ne le connaissaient point, se seraient très-difficilement souvenus de ce qu'ils avaient ouï, et de ce qu'ils avaient vu depuis longtemps, s'ils n'avaient reçu de l'Esprit-Saint une grâce abondante.

Mais, direz-vous, si c'est le Saint-Esprit qui devait les instruire, quelle nécessité y avait-il qu'ils demeurassent avec Jésus-Christ, ne comprenant pas ce qu'il leur disait? c'est parce que le Saint-Esprit ne leur a rien révélé, mais seulement les a fait ressouvenir de tout ce que Jésus-Christ leur avait dit. Au reste, que le Saint-Esprit fût envoyé pour rappeler la mémoire de tout ce qu'avait dit Jésus-Christ, cela ne contribuait pas peu à sa gloire. Certainement c'est par un pur bienfait de Dieu, qu'au commencement la grâce du Saint-Esprit s'est répandue sur eux avec tant de profusion et d'abondance ; mais c'est ensuite par leur vertu qu'ils ont conservé un si grand don. Car leur sainteté rendait leur vie illustre, leur sagesse éclatait, leur travail était continuel : ils méprisaient la vie présente, ils ne faisaient aucun cas des choses de ce monde ; ils étaient au-dessus du reste des hommes, et s'envolant en haut avec la légèreté des aigles, ils s'élevaient jusqu'au ciel par leurs œuvres.

Nous-mêmes aussi, mes frères, imitons-les : n'éteignons pas nos lampes, mais conservons-les brillantes par nos aumônes. C'est ainsi qu'on entretient la lumière de ce feu. Faisons donc provision d'huile dans des vases pendant que nous vivons. Après notre départ de ce monde nous ne pourrons point en acheter, ni en recevoir d'ailleurs que des mains des pauvres : faisons-en, dis-je, une bonne provision, si nous voulons entrer avec l'Epoux dans la chambre nuptiale : que si nous ne la faisons pas, nécessairement nous demeurerons dehors. Car, quand même nous ferions mille bonnes œuvres, il est impossible, il est, dis-je, impossible d'entrer sans l'aumône dans la porte du royaume du ciel. C'est pourquoi répandons largement nos aumônes sur les pauvres, afin que nous jouissions de ces biens ineffables, que je vous souhaite, par la grâce et la miséri-

corde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, en tous lieux, la gloire et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

PENDANT QU'IL ÉTAIT DANS JÉRUSALEM A LA FÊTE DE PAQUES, PLUSIEURS CRURENT EN SON NOM. (VERSET 23, JUSQU'AU VERSET 4 DU CHAPITRE III.)

ANALYSE.

1. Tous ceux que la doctrine a attachés à Jésus-Christ ont été plus fermes et plus constants que ceux que les prodiges avaient attirés. — Pourquoi il ne se fait plus de miracles.
2. Nicodème, faiblesse et imperfection de sa foi ; condescendance de Jésus-Christ.
3. Ne chercher pas à approfondir avec trop de curiosité les saints mystères. — La curiosité égare de la foi. — Lorsqu'on ne soumet pas sa raison à la foi, on tombe dans mille absurdités. — La raison humaine qui n'est pas éclairée d'en-haut ne produit que des ténèbres. — Les richesses sont des épines qui nous déchirent.

1. Entre ces hommes « qui voyaient alors les « miracles » de Jésus-Christ, les uns demeuraient dans leurs erreurs, les autres embrassaient la vérité ; mais plusieurs d'entre eux ne l'ont gardée que peu de temps, et sont retombés ensuite. Jésus-Christ nous les a fait connaître dans la comparaison qu'il en a faite avec les semences qui ne jettent pas de profondes racines et qui, tombant sur une terre sans profondeur, sèchent aussitôt (Matth. XIII, 3, etc.) C'est d'eux aussi que parle en cet endroit l'évangéliste, quand il dit : « Pendant qu'il était dans Jérusalem à la fête « de Pâques, plusieurs crurent en son nom, « voyant les miracles qu'il faisait, mais Jésus « ne se fiait point à eux (24) ». Les disciples, qui, touchés non-seulement de ses miracles, mais encore de sa doctrine, étaient venus à lui, et l'avaient suivi, furent plus fermes ; car les prodiges attiraient les plus grossiers, mais les prophéties et la doctrine engageaient ceux qui avaient de la raison et du jugement. Tous ceux donc que la doctrine lui a attachés ont été plus fermes et plus constants que ceux que les prodiges avaient attirés, et ce sont ceux-là que Jésus-Christ a déclarés bienheureux par ces paroles : « Heureux ceux qui, sans avoir vu, « ont cru ». (Jean, XX, 29.) Mais que les autres n'étaient pas de vrais disciples, ce qui suit le prouve : « Jésus ne se fiait point à eux ». Pourquoi ? Parce qu'il connaissait tout, « Et « qu'il n'avait pas besoin que personne lui « rendît témoignage d'aucun homme ; car il « connaissait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme (25) », c'est-à-dire, pénétrant au fond de leurs cœurs et dans leurs pensées, il n'écoutait pas leurs paroles, et sachant que leur ferveur n'était que pour un temps, il ne se fiait point à eux, comme à de parfaits disciples : il ne leur confiait pas toute sa doctrine comme à des personnes qui auraient fermement embrassé sa foi.

Or, de connaître le cœur des hommes, cela n'appartient qu'à Celui « qui a formé le cœur « de chacun d'eux » (Ps. XXXII, 15), savoir, de Dieu seul ; car « vous seul », dit l'Ecriture, « vous connaissez les cœurs ». (Act. I, 24.) Il n'avait pas besoin de témoins pour connaître les pensées et les mouvements de cœur qu'il avait formés : c'est pourquoi il ne se fiait pas aux premières marques de foi qu'ils donnaient. Souvent les hommes, qui ne connaissent ni le présent, ni l'avenir, disent sans crainte et confient tout à des fourbes, qui viennent ma-

lignement les écouter, pour se retirer et les quitter peu après : Jésus-Christ ne fait pas de même, connaissant parfaitement tout ce que ces hommes avaient de plus secret et de plus caché dans leurs cœurs. Tels sont aujourd'hui plusieurs, qui véritablement ont le nom de fidèles, mais qui sont inconstants et volages. Voilà pourquoi Jésus-Christ ne se fie point à eux, mais leur cache beaucoup de choses. Comme en effet nous ne nous fions pas à toute sorte d'amis, mais seulement aux vrais; de même Dieu ne se fie pas indifféremment à tous. Ecoutez plutôt ce que Jésus-Christ dit à ses disciples : « Je ne vous appelle plus servi-« teurs, car vous êtes mes amis ». Comment? pourquoi ? « Parce que je vous ai fait savoir « tout ce que j'ai appris de mon Père ». (Jean, xv, 15.) C'est pour cette raison qu'il refusait aux Juifs les miracles qu'ils demandaient : il savait qu'ils ne les demandaient que pour le tenter.

Est-ce maintenant, comme autrefois, tenter Dieu, que de lui demander des miracles? Car il y a aujourd'hui des gens qui font la question suivante : Pourquoi maintenant encore Dieu ne fait-il pas des miracles? Si vous êtes fidèles, comme vous devez l'être; si vous aimez Jésus-Christ, comme il est juste de l'aimer, vous n'avez pas besoin de miracles : les miracles sont pour les infidèles. Pourquoi donc, direz-vous, n'en a-t-on pas donné aux Juifs? Sûrement on leur en a donné! mais, quelquefois ils ont été repoussés, lorsqu'ils en demandaient, parce qu'ils ne les demandaient pas pour se guérir de leur aveuglement et de leur incrédulité, mais pour s'y fortifier davantage et devenir plus méchants.

« Or, il y avait un homme d'entre les pha-« risiens, nommé Nicodème, sénateur des « Juifs (2), qui vint la nuit trouver Jésus ». Cet homme semble défendre Jésus-Christ au milieu de la prédication de l'Evangile, car il dit : « Notre loi ne condamne personne sans « l'avoir ouï auparavant ». (Jean, vii, 51.) Les Juifs se fâchent contre lui et lui répondent avec indignation : « Lisez avec soin les Ecri-« tures, et apprenez qu'il ne sort point de pro-« phète de Galilée ». (Ibid. 52.) De même, après que Jésus-Christ eut été crucifié, il eut un grand soin de la sépulture du corps de Notre-Seigneur. « Nicodème », dit l'évangéliste, « qui était venu trouver Jésus durant la « nuit, y vint aussi avec environ cent livres « d'une composition de myrrhe et d'aloès ». (Jean, xix, 39.) Dès lors cet homme était bien affectionné pour Jésus-Christ : mais néanmoins, non pas autant qu'il était juste, ni avec l'esprit qu'il fallait; une certaine faiblesse juive le dominait encore. C'est pourquoi il vint de nuit; car il n'aurait pas osé venir de jour. Mais Dieu, plein de bonté et de miséricorde, ne le rejeta point, ne lui fit aucun reproche et ne le priva pas de sa doctrine. Il lui parla au contraire avec beaucoup de douceur, il lui découvrit sa sublime doctrine, à la vérité d'une manière enveloppée, mais toutefois il la lui découvrit : car il était beaucoup plus excusable que ceux qui faisaient la même chose avec une maligne disposition. En effet, ceux-ci sont tout à fait indignes d'excuse ; celui-là était à la vérité blâmable, mais point tant que les autres. Pourquoi donc l'évangéliste ne l'a-t-il pas marqué? D'abord il a dit ailleurs que plusieurs des sénateurs mêmes avaient cru en Jésus-Christ, mais qu'à cause des Juifs ils n'osaient le reconnaître publiquement, de crainte d'être chassés de la synagogue. Mais ici il a tout dit, tout fait connaître par ces mots : il est venu durant la nuit. Que dit donc Nicodème? « Maître, nous savons que vous « êtes venu de la part de Dieu pour nous ins-« truire comme un docteur; car personne ne « saurait faire les miracles que vous faites, si « Dieu n'est avec lui (3) ».

2. Nicodème rampe encore à terre, il a encore de Jésus-Christ des sentiments tout humains, il parle de lui comme d'un prophète, les miracles qu'il a vus n'ont point élevé son esprit et ne lui ont rien inspiré de grand. « Nous savons », dit-il, « que vous êtes un « docteur envoyé de Dieu ». Pourquoi donc venez-vous de nuit secrètement trouver celui qui dit des choses divines et qui est envoyé de Dieu? Pourquoi ne l'abordez-vous pas avec confiance? Mais Jésus-Christ ne lui dit pas même cela, il ne lui fait aucune réprimande : « Car il ne brisera point le roseau cassé », dit l'Ecriture, « et il n'éteindra point la mèche « qui fume encore : il ne disputera point, il « ne criera point ». (Isaïe, xlii, 3; Matth. xii, 19, 20.) Et en un autre endroit : « Je ne suis « pas venu pour juger le monde, mais pour « sauver le monde ». (Jean, xii, 47.)

« Personne ne saurait faire les miracles que « vous faites, si Dieu n'est avec lui ». Cet homme parle encore selon l'opinion des héré-

tiques : il dit que Jésus-Christ est mû par un autre, et qu'il a besoin du secours d'autrui pour faire ce qu'il fait. Que répond donc Jésus-Christ ? Voyez sa grande douceur. Il n'a point dit : Je n'ai besoin du secours de personne, et je fais tout par ma puissance et avec autorité : car je suis le vrai Fils de Dieu et j'ai le même pouvoir que mon Père. Il ne s'est pas expliqué alors sur ce point par condescendance pour la faiblesse de son auditeur : ce que je dis souvent, je vous le répéterai ici : pendant longtemps, Jésus-Christ s'est moins attaché à révéler sa dignité qu'à persuader qu'il ne faisait rien contre la volonté de son Père. Voilà pourquoi souvent dans ses discours il se rabaisse : mais il n'en est pas de même quand il agit. Ainsi, opère-t-il des miracles, il parle avec autorité, disant : « Je le veux, soyez « guéri (Marc, I, 41) : Ma fille, levez-vous, je « vous le commande (Ibid. V, 41) : Etendez « votre main (Ibid. III, 5) : Vos péchés vous « sont remis (Matth. IX, 5) : Tais-toi, calme-« toi (Marc, IV, 39) : Emportez votre lit, et « vous en allez en votre maison (Luc, V, 24) : « Esprit impur, sors de cet homme (Marc, V, « 8) : Qu'il vous soit fait selon que vous de-« mandez (Matth. VIII, 13) : Si quelqu'un vous « dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur « en a besoin (Ibid. XXI, 3) : Vous serez au-« jourd'hui avec moi dans le paradis (Luc, « XXIII, 43) : Vous avez appris qu'il a été dit « aux anciens : vous ne tuerez point ; mais « moi je vous dis que quiconque se mettra en « colère sans raison contre son frère, méritera « d'être condamné par le jugement (Matth. V, « 21, 22) : Suivez-moi, et je vous ferai devenir « pêcheurs d'hommes ». (Ibid. IV, 19.) Et partout nous voyons sa grande autorité. Car personne ne pouvait trouver à redire à ses œuvres : et en quoi l'aurait-on pu ? Encore si l'effet n'avait pas suivi sa parole, quelqu'un aurait pu dire que ces ordres étaient vains et présomptueux ; mais comme ils avaient leur prompt accomplissement, la vérité du miracle forçait les Juifs malgré eux-mêmes à garder le silence. Mais en ce qui regarde les paroles, leur impudence aurait pu les porter à les accuser de hauteur et de vanité.

Maintenant donc Jésus-Christ parlant à Nicodème, ne lui dit ouvertement rien de grand, rien de sublime ; mais par des paraboles et des figures il le ramène et le tire des bas sentiments qu'il avait conçus de lui, lui faisant connaître qu'il se suffisait à lui-même pour opérer des miracles ; car son Père l'a engendré parfait, se suffisant à soi-même et n'ayant aucune imperfection. Mais de quelle manière Jésus-Christ établit-il cette vérité ? Nicodème a dit : « Maître, nous savons que vous êtes venu de « la part de Dieu pour nous instruire comme « un docteur, et que personne ne saurait faire « les miracles que vous faites si Dieu n'était « avec lui ». En quoi il crut avoir dit de Jésus-Christ quelque chose de grand. Que fit donc Jésus-Christ ? Il lui fit voir qu'il était encore bien éloigné de la vérité, qu'il n'en avait pas la moindre idée, et que lui et tout autre qui parlait de la sorte, et qui avait une pareille opinion du Fils unique, errait hors du royaume de Dieu et n'approchait pas encore de la véritable connaissance. Que dit-il ? « En vérité, en « vérité, je vous dis que personne ne peut voir « le royaume de Dieu s'il ne renaît de nou-« veau » ; c'est-à-dire, si vous ne renaissez d'en-haut et si vous ne recevez pas la véritable connaissance des mystères, vous errez au dehors et vous êtes éloigné du royaume de Dieu. Mais il ne le dit pas clairement, et afin que ce qu'il disait lui cause moins de peine et d'inquiétude, il lui parle d'une manière enveloppée ; il dit en général « si on ne renaît », comme s'il disait : Si vous, ou quelqu'autre que ce soit, vous avez de moi de tels sentiments, vous êtes tous hors du royaume. Si ce n'était pas dans cet esprit que Jésus-Christ a dit ces choses, sa réponse ne conviendrait point au sujet. Au reste, si les Juifs l'avaient ouïe, ils se seraient retirés et en auraient ri. Mais Nicodème, même en cela, montre un sincère désir de s'instruire. Souvent Jésus-Christ parle d'une manière couverte, et c'est pour rendre ses auditeurs plus prompts à l'interroger et plus attentifs. En effet, ce qui est clair et d'une facile intelligence n'attire pas l'attention de l'auditeur et se perd aisément de la mémoire ; mais l'attention et la curiosité se réveillent quand on dit quelque chose d'obscur, et aussi on le retient mieux et plus longtemps.

Voici ce que signifient ces paroles de Jésus-Christ : Si vous ne renaissez d'en-haut, si vous ne recevez le Saint-Esprit par le baptême de la régénération, vous ne pouvez véritablement me connaître : l'opinion que vous avez de moi n'est point spirituelle, elle est charnelle. Jésus-Christ ne s'est pas servi de ces termes, de peur

d'intimider Nicodème, qui avait parlé selon son esprit et sa capacité ; mais, après avoir gagné sa confiance, il l'élève à une plus grande connaissance, en disant : « Si on ne renaît d'en- « haut » : ce mot, « d'en-haut », les uns l'entendent du ciel ; d'autres disent qu'il signifie « de nouveau » : Celui, dit-il, qui ne renaît pas de cette manière, ne peut point voir le royaume de Dieu, c'est-à-dire, Jésus-Christ lui-même ; par là il faisait connaître qu'il n'était pas seulement ce que l'on voyait au dehors, mais que, pour le voir, il fallait avoir d'autres yeux.

Nicodème ayant ouï cela, dit : « Comment « peut naître un homme qui est déjà vieux ? (4) » Quoi ! vous l'appelez maître, vous dites qu'il est venu de la part de Dieu ; et à celui que vous reconnaissez pour votre maître, vous faites une réponse qui peut l'embarrasser et le jeter dans un grand trouble ! En effet, cette parole : « Comment », exprime le doute d'une âme peu croyante et encore attachée à la terre. Sara rit en disant : « Comment », et ce rire marquait son doute et sa défiance, et plusieurs autres, pour avoir fait une pareille demande, se sont égarés de la foi.

3. C'est ainsi que les hérétiques, faisant de semblables demandes, s'obstinent dans leurs hérésies. Les uns disent : COMMENT s'est-il incarné ? d'autres : COMMENT est-il né ? Par où ils soumettent l'immense substance à leurs faibles lumières. Nous donc, fuyons une curiosité si mal placée. Ceux qui agitent ces sortes de questions ne sauront jamais comment ces choses se sont faites et perdront la vraie foi. Voilà pourquoi Nicodème, dans son doute, cherche et demande : COMMENT. Il a compris que ce que disait Jésus-Christ le regarde ; il en est tout troublé ; couvert de ténèbres, il s'arrête et ne sait où aller. Il a cru venir trouver un homme, et il entend une doctrine trop grande et trop élevée pour qu'elle puisse venir d'un homme, une doctrine que jamais personne n'a entendue : véritablement Jésus-Christ élève son esprit aux sublimes paroles qu'il lui a fait entendre, mais Nicodème retombe dans les ténèbres et ne peut en sortir : il ne peut se fixer, il est emporté de toutes parts, souvent il s'écarte de la foi. C'est pourquoi il persiste à tenter l'impossible, afin d'engager Jésus-Christ à lui enseigner plus clairement sa doctrine. « Un homme », dit-il, « peut-il entrer une « seconde fois dans le sein de sa mère pour « naître encore ? »

Considérez, mes frères, quels propos ridicules on profère, quand, dans les choses spirituelles, on se livre à ses propres pensées ; et comment on semble débiter des rêveries dignes d'une personne ivre, lorsque, contre la volonté de Dieu, on veut trop curieusement sonder sa parole, et ne pas soumettre sa raison à la foi. Nicodème entend parler de naissance, et il ne comprend pas que c'est d'une naissance spirituelle qu'on parle ; mais il tourne sa pensée sur la méprisable génération de la chair, et veut rattacher un mystère si grand et si sublime à l'ordre de la nature. De là ces doutes, ces questions ridicules ; c'est ce qui fait dire à saint Paul : « L'homme animal n'est point « capable des choses qui sont de l'Esprit de « Dieu ». (I Cor. II, 14.) Mais toutefois Nicodème garde le respect qu'il doit à Jésus-Christ : il ne rit pas de ce qu'il a entendu : il le regarde comme impossible, il se tait. Deux choses pouvaient paraître douteuses : cette nouvelle naissance et le royaume. Car ces noms de royaume et de renaissance étaient encore inconnus parmi les Juifs ; mais il s'arrête principalement à la première de ces choses : voilà ce qui agite son esprit et le tourmente le plus.

Instruits de ces vérités, mes chers frères, ne raisonnons pas sur les choses divines, ne les comparons pas aux productions de la nature, et ne les soumettons pas à des lois nécessaires ; mais, confiants aux paroles de l'Ecriture, croyons pieusement à tout ce qu'elle nous enseigne. Celui qui sonde avec trop de curiosité ne gagne rien, et outre qu'il ne trouvera point ce qu'il cherche, il sera de plus très-rigoureusement puni. Vous dit-on que le Père a engendré ? Croyez ce qu'on vous dit ; ne cherchez point à connaître COMMENT : vous ne le savez pas ; que ce ne soit point une raison pour vous de refuser de croire à cette génération ; c'est en quoi il y aurait une extrême méchanceté. Si Nicodème, ayant ouï parler de génération, non de l'ineffable génération, mais de la renaissance qu'opère la grâce ; si, dis-je, Nicodème, pour n'avoir pas élevé son esprit, n'avoir rien pensé de grand, n'avoir conçu que des idées basses, humaines et toutes terrestres, s'est précipité dans le doute et dans les ténèbres, ceux qui sondent et examinent curieusement cette redoutable et si respectable génération, qui surpasse notre raison et toutes nos pensées, quel supplice ne mériteront-ils pas ? Rien ne produit de plus épaisses ténèbres

que la raison humaine, qui ne s'entretient que de choses terrestres et n'est point éclairée d'en-haut. Car elle est toute offusquée par la fange terrestre de ses pensées. C'est pourquoi nous avons besoin de ces sources d'eau qui tombent du ciel, afin qu'après avoir lavé la boue dont notre âme est souillée, ce qui y restera de pur s'élève en haut et aille se mêler avec la divine doctrine. Or, cela arrive lorsque nous avons soin d'embellir notre âme et de vivre dans la pureté et dans la sainteté. Car notre âme peut se couvrir de ténèbres; oui, elle le peut, non-seulement par une curiosité mal placée, mais encore par la mauvaise vie. Voilà pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens : « Je ne vous ai nourris que de lait et « non de viandes solides, parce que vous n'en « étiez pas capables; et à présent même vous « ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes « encore charnels, puisqu'il y a parmi vous « des jalousies et des disputes ». (I Cor. III, 2.) Le saint apôtre dit encore, dans l'épître aux Hébreux, et souvent ailleurs, que c'est là la source et la cause des mauvaises doctrines qui s'élèvent et se répandent dans l'Eglise. L'âme qui s'est adonnée à ses passions ne peut rien voir de grand, rien penser de noble et d'élevé; étant offusquée par une espèce de chassie, elle demeure ensevelie dans de profondes ténèbres.

Purifions donc notre âme, éclairons-la de la lumière que répand la connaissance de Dieu, de peur que la semence ne tombe parmi les épines. Vous savez quelle est l'abondance de ces épines, quoique nous n'en parlions point. Vous avez souvent entendu Jésus-Christ appeler du nom d'épines (Matth. XIII, 22), les inquiétudes de ce siècle et l'illusion des richesses. Et certes, c'est avec raison : comme les épines sont stériles, les richesses le sont aussi; comme celles-là déchirent ceux qui en approchent, de même celles-ci déchirent l'âme, et comme le feu les consume facilement, et que les vignerons ne peuvent les souffrir, le feu de même consumera les biens de ce monde, de même le vigneron les rejettera; et encore, comme les bêtes dangereuses, telles que les vipères et les scorpions, se cachent dans les épines, elles se cachent aussi dans les trompeuses richesses. C'est pourquoi mettons le feu du Saint-Esprit dans ces épines, et préparons notre champ, arrachons-en toutes les mauvaises plantes, afin qu'il soit net à l'arrivée du vigneron; arrosons-le ensuite des eaux spirituelles. Plantons-y le fertile olivier, cet arbre si beau, si agréable, qui est vert en tout temps, qui éclaire, qui nourrit, qui est bon à la santé. L'aumône renferme en soi toutes ces qualités, elle est comme un sceau qui garantit la possession de nos biens. La mort même ne sèche point cet arbre, mais il demeure ferme, et ne meurt jamais; toujours éclairant l'âme, entretenant ses forces, les conservant dans toute leur vigueur », il la rend plus robuste. Si nous le possédons toujours, cet arbre, nous pourrons avec confiance nous présenter à l'époux, et entrer dans la chambre nuptiale; fasse le ciel que nous y entrions tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soit la gloire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

JÉSUS LUI RÉPONDIT : EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ JE VOUS DIS QUE SI UN HOMME NE RENAÎT DE L'EAU ET DE L'ESPRIT, IL NE PEUT ENTRER DANS LE ROYAUME DE DIEU. (VERSET 5.)

—

ANALYSE.

1 Saint Chrysostome prêchait deux fois la semaine. — Nicodème n'entend pas les paroles du Sauveur parce qu'il veut raisonner humainement dans les choses spirituelles. —Si un homme ne naît pas de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.

2. et 3. Croire ce qu'on ne voit point. — Dans la première création le Créateur s'est servi de la terre pour créer l'homme. — Dans la seconde, le Saint-Esprit se sert de l'eau. — Le premier homme a été créé avec une âme vivante ; et le second est rempli de l'Esprit vivifiant. — Le premier homme avait besoin d'un aide ; le second, recevant la grâce du Saint-Esprit, n'a pas besoin d'un autre aide. — Belle description de ce que Dieu a fait pour le premier homme, et de ce qu'il fait pour le second.— Nous attendons une autre vie beaucoup meilleure. — Se soumettre à la parole de Dieu, elle est plus certaine que la vue. — C'est elle qui a tout produit, elle mérite que nous la croyions. — L'eau est nécessaire au baptême, pourquoi ? — Cérémonies du baptême. — Les grands mystères que Jésus-Christ a opérés pour nous, et qu'il nous a confiés, doivent nous porter à mener une vie qui en soit digne. — Les catéchumènes sont hors du corps des fidèles. — Contre les catéchumènes qui diffèrent jusqu'à la mort de recevoir le baptême. — Prêter son argent à Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de ses péchés. — Donner les petits biens qu'on a pour en acheter de très-grands.

1. Les petits enfants vont tous les jours à l'école trouver leur maître, recevoir la leçon et la réciter, et ne cessent jamais de faire le même exercice, ou plutôt souvent au jour ils joignent la nuit. Et vous les obligez de faire tout cela pour des biens fragiles et passagers ; mais nous ne demandons pas de vous, qui êtes dans un âge plus fort et plus mûr, ce que vous exigez de vos enfants. Nous ne vous demandons pas de venir tous les jours au sermon, mais nous vous exhortons seulement d'y assister deux fois la semaine, et d'y être attentifs, et encore, afin d'adoucir votre peine et votre travail, ce n'est que pour une petite partie du jour. Voilà pourquoi nous prenons et nous expliquons peu à peu les paroles de l'Ecriture, afin que vous ayez plus de facilité à les comprendre, à les placer dans les réservoirs de votre mémoire, et à les retenir dans votre esprit, pour les rapporter aux autres avec beaucoup de soin et d'exactitude, si vous n'êtes pas extrêmement négligents et plus paresseux que de petits enfants.

Reprenons donc la suite des paroles de notre évangile. Nicodème était tombé dans de basses idées, il avilissait ce qu'avait dit Jésus-Christ, l'entendant d'une naissance charnelle, et il disait qu'il est impossible qu'un homme qui est déjà vieux pût naître une seconde fois. Jésus-Christ explique plus clairement comment se doit faire cette renaissance, véritablement en des termes difficiles à comprendre pour celui qui l'avait interrogé avec un esprit charnel et tout terrestre, mais qui toutefois pouvaient le relever et le tirer des bas sentiments qu'il avait conçus. En effet, que dit le divin Sauveur ? « Je vous dis en vérité que si « un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il « ne peut entrer dans le royaume de Dieu » ; c'est-à-dire : vous pensez que ce que je dis est impossible ; et moi, je le dis tout à fait possible, et même si nécessaire que sans cela personne ne peut être sauvé ; car les choses nécessaires, Dieu les a rendues tout à fait faciles. Et certes la naissance terrestre, qui est selon la chair, vient de la poussière ; c'est pourquoi les portes du ciel lui sont fermées : Qu'est-ce en effet qu'a de commun la terre avec le ciel ? mais la naissance qu'opère le Saint-Esprit nous ouvre facilement les portes célestes.

Ecoutez ceci, vous tous qui n'avez pas encore reçu le baptême : Soyez saisis de frayeur,

gémissez : la menace que vous venez d'entendre fait trembler, cette sentence est terrible. « Celui », dit Jésus-Christ, « qui n'est pas né « de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans « le royaume des cieux », parce qu'il porte un vêtement de mort, c'est-à-dire de malédiction et de corruption : il n'a pas encore reçu le symbole du Seigneur [1], il est un étranger et un ennemi. Il n'a pas le signe royal : « Si un « homme », dit-il, « ne naît de l'eau et de « l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume « des cieux ».

Mais Nicodème ne l'a pas pris en ce sens. Sur quoi je dis qu'il n'est rien de pire que de se livrer aux raisonnements humains dans les choses spirituelles ! Voilà ce qui a empêché cet homme de s'élever à quelque chose de grand et de sublime. Nous sommes appelés fidèles, afin que, méprisant la faiblesse des raisonnements humains, nous nous élevions à la sublimité de la foi, et que nous confiions notre trésor et nos biens à cette doctrine. Si Nicodème l'avait fait, cette régénération ne lui aurait pas paru impossible. Que dit donc Jésus-Christ ? Pour le tirer de ce sentiment bas et rampant, et pour montrer qu'il parle d'une autre génération, il dit : « Si un homme « ne naît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut en- « trer dans le royaume des cieux ». Or, il parle ainsi pour l'amener à la foi par cette menace, pour le convaincre qu'il ne doit pas croire que ce soit là une chose impossible, et pour le tirer de la pensée d'une génération charnelle. Je parle, dit-il, d'une autre naissance, ô Nicodème ! pourquoi, ce que je dis, l'abaissez-vous jusqu'à terre ? Pourquoi, ce qui est au-dessus de la nature, le soumettez-vous aux lois de la nature ? cette naissance surpasse la naissance ordinaire, elle n'a rien de commun avec nous. L'autre est également appelée naissance ; mais ces deux naissances n'ont rien de commun entr'elles que le nom ; elles diffèrent dans la chose. Eloignez de votre esprit l'idée des générations ordinaires : j'introduis dans le monde une autre sorte de naissance. Je veux que les hommes soient engendrés d'une autre manière ; j'apporte un autre mode de création. J'ai formé l'homme de la terre et de l'eau, cette figure de terre et d'eau n'a rien produit de bon ; le vase a pris une mauvaise forme. Je ne veux plus me servir de terre et d'eau, mais de l'eau et de l'Esprit.

[1] Le symbole du Seigneur, c'est-à-dire, la foi, la grâce.

Que si quelqu'un me fait cette question : Comment de l'eau peut-il se faire quelque chose ? Je lui en ferai une autre, et je lui dirai : comment de la terre s'est-il pu faire quelque chose ? comment la génération a-t-elle pu être si multiple, les productions si diverses, quand la matière qui a été employée était d'une seule espèce ? D'où se sont formés les os, les nerfs, les artères, les veines ? D'où se sont formés les membranes, les vaisseaux organisés, les cartilages, les tuniques, le foie, la rate, le cœur ? D'où s'est formée la peau, le sang, la pituite, la bile ? D'où viennent tant d'opérations ? d'où se produisent tant de différentes couleurs ? car ces choses ne naissent pas de la terre ou de la boue. Comment la terre ensemencée pousse-t-elle la semence au dehors, et la chair corrompt-elle ce qu'elle reçoit ? comment la terre nourrit-elle ce qu'on jette dans son sein ; et la chair au contraire est-elle nourrie de ce qu'elle reçoit, loin de le nourrir ? Donnons un exemple : la terre ayant reçu de l'eau en a fait du vin, et la chair change en eau le vin qu'elle reçoit. D'où sait-on donc que c'est la terre qui produit ces choses, puisque dans ces productions, comme j'ai dit, la terre produit un effet tout contraire ? Je ne puis le concevoir par le raisonnement, je ne le conçois donc, et je ne le sais que par la foi seulement ; or, si les choses mêmes qui se font tous les jours, qui se passent sous nos yeux, sous nos sens, et que nous touchons et manions de nos mains, ont besoin de la foi, à combien plus forte raison des choses mystérieuses et spirituelles en auront-elles besoin ? car comme la terre, tout inanimée et immobile qu'elle est, a reçu de Dieu, par le commandement qu'il lui en fait, la vertu de produire des choses si admirables et si merveilleuses, de même de l'Esprit et de l'eau joints ensemble s'opèrent facilement tous ces prodiges et ces miracles, qui surpassent la raison.

2. Ne refusez donc pas de croire ce que vous ne voyez pas. Vous ne voyez point l'âme, et néanmoins vous croyez qu'il y a une âme, et une âme distincte du corps. Mais Jésus-Christ n'emploie pas cet exemple pour instruire Nicodème, il se sert d'un autre. Il ne lui propose pas celui-ci, qui est incorporel et insensible, savoir : l'exemple de l'âme, parce que Nicodème était encore trop grossier. Il lui présente donc un autre exemple, emprunté à une chose qui certainement n'a pas la grossièreté des

corps, ni aussi la spiritualité des êtres incorporels, c'est-à-dire, l'impétuosité et l'agilité des vents. D'abord il commence par l'eau, qui est plus subtile et plus légère que la terre, et plus épaisse que le vent. Comme dans la création la terre servit de matière et que le Créateur fit tout le reste, maintenant de même, l'eau sert de matière, et la grâce du Saint-Esprit fait tout le reste : alors « l'homme reçut « l'âme et la vie » (Gen. II, 7); maintenant il est rempli de l'Esprit vivifiant ». (I Cor. XV, 45.) Mais il y a une grande différence entre l'une et l'autre chose ; car l'âme ne donne pas la vie, mais l'Esprit, non-seulement vit par lui-même, mais encore il communique la vie aux autres. C'est ainsi que les apôtres ont rendu la vie aux morts. Autrefois l'homme ne fut formé qu'après la création du monde, maintenant, au contraire, le nouvel homme est créé avant la nouvelle création. Car il est régénéré le premier, et ensuite le monde est transformé. Et comme au commencement le Créateur a créé le premier homme tout entier, maintenant de même le Saint-Esprit crée le second homme tout entier. Alors Dieu dit : « Faisons-« lui un aide semblable à lui » (Gen. II, 18) ; mais ici il ne dit rien de semblable. En effet, celui qui a reçu la grâce du Saint-Esprit, de quelle autre aide peut-il avoir besoin ? Celui qui demeure dans le corps de Jésus-Christ, de quel secours ensuite aura-t-il besoin ? Alors Dieu fit l'homme à son image, maintenant il se l'est uni à lui-même. Alors il lui commanda de dominer sur tous les poissons et sur tous les animaux, maintenant il a élevé nos prémices au-dessus des cieux. Alors il nous donna le paradis pour l'habiter, maintenant il nous a ouvert les portes du ciel. Alors l'homme fut formé le sixième jour, parce qu'auparavant il fallait finir la création du monde, maintenant il est formé le premier jour, et dès le commencement, et avec la lumière. Par où tout le monde voit que tout ce qui s'est fait dans la seconde création regarde une meilleure vie et une vie qui ne finira jamais.

La première formation est donc terrestre, et c'est celle d'Adam ; après vient celle de la femme, qui fut formée d'une des côtes d'Adam, et ensuite celle d'Abel, qui est né d'Adam. Et toutefois nous ne pouvons connaître aucune de ces générations, ni les expliquer par nos paroles, quoiqu'elles soient charnelles et terrestres. Comment donc pourrons-nous rendre raison de la génération spirituelle qu'opère le baptême et qui est beaucoup plus excellente et plus sublime? Comment pouvons-nous espérer de concevoir une naissance si étonnante ? Les anges s'y sont trouvés présents, mais personne ne pourra expliquer la manière dont se fait par le baptême cette admirable génération. Les anges y ont assisté sans y coopérer, sans y rien faire, seulement ils ont vu ce qui s'y est fait. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit fait tout[1].

Soumettons-nous donc à la parole de Dieu, qui est plus certaine que la vue même. Car souvent les yeux se trompent, tandis que la parole de Dieu est infaillible. Soumettons-nous donc à cette divine parole ; car la parole qui a créé ce qui n'était point, mérite bien qu'on la croie lorsqu'elle parle de la nature des choses qu'elle a produites. Que dit-elle donc ? Qu'il se fait une régénération dans le baptême. Que si quelqu'un vous dit : Comment cela ? Fermez-lui la bouche par la parole de Jésus-Christ qui est une sorte de preuve et une démonstration évidente ; mais si quelqu'un demande pourquoi on prend de l'eau, demandons-lui nous-mêmes à notre tour pourquoi la terre a été premièrement créée pour la formation de l'homme. En effet, personne n'ignore que Dieu pouvait former l'homme sans prendre de la terre. C'est pourquoi ne cherchez pas avec trop de curiosité à en savoir davantage. Or que l'eau soit nécessaire, apprenez-le par cet exemple : Le Saint-Esprit étant un jour descendu avant l'eau du baptême, l'apôtre ne s'arrêta point à cela ; mais pour montrer que l'eau était nécessaire et non pas superflue, voici ce qu'il dit, écoutez-le : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui « ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous? » (Act. X, 44, 47.)

Pourquoi donc l'eau est-elle nécessaire au baptême ? Je vais vous l'expliquer pour vous découvrir un mystère caché, car il y a plusieurs autres mystères cachés dans ce sacrement. Aujourd'hui, parmi ce grand nombre, je vous en découvrirai un. Quel est-il? Dans le baptême, on célèbre des symboles divins, on représente la sépulture, la passion, la résurrection, la vie de Jésus-Christ, et ces choses se font toutes à la fois. Notre tête étant plongée dans l'eau comme dans un tom-

[1] « Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit » FAIT TOUT, pour « font tout ». Saint Chrysostome, comme l'observe Savillus, dit : FAIT TOUT, pour marquer, et mieux exprimer l'unité de substance des trois personnes.

beau, le vieil homme est enseveli et entièrement noyé; quand nous sortons ensuite de cette eau, le nouvel homme ressuscite [1]. Comme il nous est facile de nous plonger dans cette eau et d'en sortir ensuite, il est de même facile à Dieu d'ensevelir le vieil homme et d'en former un nouveau. Cette immersion se fait par trois fois, pour nous apprendre que c'est la vertu du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, qui opère toutes ces choses. Mais pour vous persuader que ce n'est pas par conjecture que nous disons ceci, écoutez ce que dit saint Paul : « Nous avons été ensevelis avec lui », avec Jésus-Christ, « par le baptême, pour mourir » au péché (Rom. VI, 4); et ensuite : « Notre « vieil homme a été crucifié avec lui » (Rom. VI, 6); et encore : « Nous sommes entrés avec « lui, par la ressemblance de sa mort ». (Rom. VI, 5.) Or, non-seulement le baptême est appelé une croix, mais la croix aussi est appelée un baptême : « Vous serez baptisés », dit Jésus-Christ, « du baptême dont je dois être « baptisé » (Marc, X, 39); et ailleurs : « Je dois « être baptisé d'un baptême que vous ne con- « naissez pas [2] ». Car comme il nous est facile d'être baptisés et de sortir de l'eau, de même, Jésus-Christ étant mort, est ressuscité lorsqu'il l'a voulu, ou plutôt beaucoup plus facilement encore que nous ne sortons de l'eau, quoique par une sage et mystérieuse dispensation, il soit demeuré trois jours dans le tombeau.

3. Ayant donc reçu la grâce de participer à de si grands mystères, menons une vie qui soit digne d'un don si singulier; que toute notre conduite soit parfaitement bien réglée; mais vous, qui n'en avez pas encore été jugés dignes, faites tous vos efforts pour le devenir, afin que nous ne soyons tous qu'un seul corps, afin que nous soyons tous frères. Tant que nous sommes ainsi séparés, celui qui est séparé, fût-il notre père, ou notre fils, ou notre frère, quel qu'il soit enfin, il n'est point encore véritablement notre parent, puisqu'il n'a point de part à l'alliance qui vient d'en-haut. En effet, quelle utilité peut-il revenir d'une union de boue, si l'on n'est point spirituellement unis? Quel gain retirera-t-on d'une parenté terrestre, étant étrangers à l'égard du ciel?

[1] Le saint Docteur fait allusion à la manière de baptiser de son temps par trois immersions. On plongeait l'homme entièrement dans l'eau, et cette action représentait assez bien un homme qui descend dans le tombeau, et qui disparaît aux yeux des hommes, etc.

[2] Je n'ai point trouvé ce passage. C'est toujours une juste allusion aux paroles de Jésus-Christ.

Le catéchumène est un étranger à l'égard d'un fidèle : il n'a ni le même chef, ni le même père, ni la même cité, ni la même nourriture, ni le même vêtement, ni la même table; mais tout est séparé. Tout ce que possède celui-là est sur la terre : tout ce que possède celui-ci est dans le ciel; Jésus-Christ est le roi de celui-ci, l'autre a pour rois le péché et le diable; Jésus-Christ fait les délices de l'un; la corruption, de l'autre. L'ouvrage des vers est le vêtement de celui-là; le vêtement de celui-ci, c'est le Seigneur des anges. Le ciel est la cité de l'un, la terre l'est de l'autre. Puis donc qu'il n'y a rien de commun entre nous, en quoi, je vous prie, communiquerons-nous? Mais, direz-vous, nous avons tous une même naissance, nous sortons tous du sein d'une même terre? Je vous répondrai : mais cela ne suffit pas pour faire une véritable et légitime alliance. Travaillons donc à devenir citoyens de la cité du ciel. Jusques à quand demeurerons-nous dans notre exil, nous qui devrions faire tous nos efforts pour rentrer dans notre ancienne patrie? La perte que nous risquons de faire n'est ni légère, ni de vil prix. Le Seigneur veuille bien nous en préserver! mais si une mort imprévue venait à nous enlever de ce monde, avant d'avoir reçu le baptême, fussions-nous chargés de mille biens, de toute sorte de bonnes œuvres, nous n'aurions pour partage que l'enfer, et un ver venimeux; qu'un feu qui ne s'éteint point, et des liens indissolubles.

Mais, à Dieu ne plaise qu'aucun de mes auditeurs tombe dans ce lieu de supplices! Nous l'éviterons si, après avoir été initiés aux saints mystères, nous mettons au fondement de l'édifice du salut notre or, notre argent et nos pierres précieuses. C'est ainsi qu'en l'autre monde nous pourrons nous trouver riches, si nous n'avons pas laissé ici notre argent, et si nous l'avons envoyé là-haut, par les mains des pauvres, au trésor inviolable, si nous l'avons prêté à Jésus-Christ. Nous avons contracté de grandes dettes envers ce trésor, non en argent, mais par nos péchés. Prêtons donc notre argent à Jésus-Christ, afin d'obtenir la rémission de nos péchés; c'est lui qui est notre juge. Ne le méprisons pas ici lorsqu'il a faim, afin que là il nous nourrisse : ici habillons-le, afin que là il ne nous laisse pas nus, en nous privant de sa protection. Si nous lui donnons à boire ici, nous ne dirons pas avec le riche : « Envoyez « Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt

« dans l'eau pour me rafraîchir la langue qui « est toute en feu ». (Luc, xvi, 24.) Si ici nous le recevons chez nous, là il nous préparera plusieurs demeures. Si nous allons le visiter, lorsqu'il est en prison, il nous délivrera, lui aussi, des liens. Si nous exerçons l'hospitalité envers lui, il ne souffrira pas que nous restions étrangers au royaume des cieux ; mais il nous fera citoyens de la cité d'en-haut. Si nous allons le voir quand il est malade, il nous guérira sur-le-champ de nos infirmités. Ainsi donc, puisqu'il suffit de donner peu pour recevoir beaucoup, donnons quoi que ce soit, afin d'être amplement rémunérés ; pendant que nous en avons encore le temps, semons pour moissonner un jour. Lorsque l'hiver sera arrivé, lorsque la mer ne sera plus navigable, il ne sera plus alors en notre pouvoir de commercer.

Et quand aurons-nous l'hiver? lorsque le grand jour, le jour plein de lumière sera arrivé. Alors nous ne naviguerons plus sur cette grande et vaste mer de la vie présente. Maintenant c'est le temps de semer, alors ce sera le temps de faire la moisson et d'amasser. Si l'on ne sème pas pendant les semailles, et si, au temps de la moisson, on sème, outre qu'on ne récolte rien, on se rend ridicule. Si c'est le temps de semer, il ne faut donc pas chercher maintenant à recueillir, mais il faut semer. En conséquence, répandons pour amasser ensuite ; ne nous attachons pas maintenant à recueillir, de peur que nous ne perdions notre moisson : le temps présent, comme j'ai dit, nous appelle à semer et à répandre, et non pas à amasser ni à faire des provisions. C'est pourquoi ne perdons pas l'occasion, mais jetons copieusement la semence, et n'épargnons rien de ce qui est chez nous, afin de recouvrer tout avec usure, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit la gloire, au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

CE QUI EST DE LA CHAIR, EST CHAIR, ET CE QUI EST NÉ DE L'ESPRIT, EST ESPRIT. (VERSET 6, JUSQU'AU VERSET 11.)

ANALYSE.

1. De la renaissance spirituelle, ses caractères.
2. *Le vent souffle où il veut.* — La régénération spirituelle préfigurée et prédite.
3. *Nous rendons témoignage de ce que nous avons vu.* — Persuader par la douceur. — Ne se mettre pas en colère. — Fuir les crieries. — Description de la colère, ses effets. — Celui qui dit des injures fait une action honteuse : celui qui les souffre patiemment est un vrai philosophe. — Les serviteurs sont de même nature que les maîtres, les maîtres ne doivent pas les injurier. — Ce qu'ils font par crainte de leurs maîtres, les maîtres le doivent faire par la crainte de Dieu.

1. Le Fils unique de Dieu a eu la bonté de nous initier à de grands mystères : oui, certes, ils sont grands ces mystères, et nous n'en étions pas dignes : mais il était de sa grandeur et de sa dignité de nous les communiquer. Que si l'on considère notre mérite, non-seulement nous étions indignes de ce bienfait, mais nous méritions sa vengeance et une sévère punition. C'est à quoi néanmoins il n'a point regardé : il ne nous a pas seulement délivrés du supplice, il nous a encore donné une vie bien plus noble que la première, il nous a introduits dans un autre monde, il a formé une nouvelle créature : « Si quelqu'un appar-

« tient à Jésus-Christ », dit l'Ecriture, « il est « devenu une nouvelle créature ». (II Cor. v, 17.) Quelle est-elle cette nouvelle créature? Ecoutez le Fils de Dieu, il vous l'apprend lui-même : « Si un homme ne renaît », vous dit-il, « de l'eau et de l'Esprit, il ne peut en- « trer dans le royaume de Dieu ». (Jean, III, 5.) Il nous avait confié la garde du paradis de délices (Gen. II, 15); nous nous sommes rendus indignes de l'habiter : il nous a élevés au ciel. Dans notre première demeure nous ne lui avons pas été fidèles, et cependant il nous a donné quelque chose de plus grand. Nous n'avons pu nous abstenir de manger du fruit d'un seul arbre (Gen. II, 17), et il nous a donné les délices célestes. Etant dans le paradis nous n'avons pas persévéré dans le bien, et il nous a ouvert les cieux. Saint Paul a donc eu raison de s'écrier : « O profondeur des tré- « sors de la sagesse et de la science de Dieu! » (Rom. XI, 33.)

Non, aujourd'hui il n'est plus besoin ni de mère, ni d'enfantement, ni de sommeil, ni de mariage, ni d'embrassements : l'ouvrage de notre nature s'opère enfin dans le ciel, et se forme de l'eau et de l'Esprit : c'est l'eau qui conçoit et produit l'enfant. Ce qu'est le ventre de la mère à l'embryon, l'eau l'est au fidèle, car il est conçu et enfanté dans l'eau. Au commencement Dieu avait dit : « Que les eaux « produisent des poissons vivants ». (Gen. I, 20.) Mais depuis que le Seigneur est entré dans le fleuve du Jourdain, ce ne sont plus des poissons vivants que l'eau produit : elle engendre des âmes raisonnables, qui portent le Saint-Esprit. Et ce qui a été dit du soleil, qu' « il est comme un époux qui sort de sa « chambre nuptiale » (Ps. XVIII, 5); maintenant on le peut dire des fidèles, qui jettent des rayons plus brillants que le soleil. Encore il faut du temps pour que ce qui est conçu dans le sein de la mère se forme et vienne à terme : mais il n'en arrive pas de même de ce qui se produit dans l'eau, tout s'y forme en un instant : quand il s'agit d'une vie périssable, résultat d'une corruption charnelle, le fruit tarde à voir le jour : car il est dans la nature des corps de n'arriver que peu à peu à la maturité : mais il n'en est pas ainsi des choses spirituelles : elles sont parfaites dès le commencement.

Comme Nicodème, en entendant dire ces choses, se troublait toujours, voyez comment Jésus-Christ lui découvre le secret de ce mystère, et lui éclaircit ce qui était auparavant obscur : « Ce qui est né de la chair est chair, « et ce qui est né de l'Esprit est esprit ». Il l'éloigne par là de tout ce qui tombe sous les sens, et ne lui permet pas de sonder les mystères avec des yeux corporels. Nous ne parlons pas de la chair, ô Nicodème! lui dit-il; mais de l'Esprit. Ainsi il élève son esprit aux choses spirituelles : n'imaginez, lui dit-il, ne cherchez rien de sensible. Ce n'est pas avec ces yeux qu'on voit l'Esprit : ne pensez pas que l'Esprit produise la chair.

Comment donc, dira peut-être quelqu'un, la chair du Seigneur est-elle née? Elle est née, non de l'Esprit seulement, mais encore de la chair, ce que saint Paul nous apprend par ces paroles : « Il est né d'une femme et assujetti à « la loi » (Gal. IV, 4) : le Saint-Esprit l'a ainsi formé, mais non pas tiré du néant : en effet, s'il l'avait tiré du néant, en quoi le sein d'une femme aurait-il été nécessaire? l'Esprit l'a formé de la chair d'une vierge : mais comment? je ne puis l'expliquer. Au reste, Jésus-Christ est né d'une femme, de peur qu'on ne crut qu'il n'avait rien de commun avec notre nature. Si, alors même que la chose s'est ainsi passée, il se trouve pourtant des gens qui ne croient pas à cette génération : à quel comble d'impiétés ne se serait-on pas porté, à supposer que cette chair n'eût pas été tirée de celle d'une vierge?

« Ce qui est né de l'Esprit, est esprit » : Ne voyez-vous pas en cela la dignité et la puissance du Saint-Esprit? il fait l'ouvrage de Dieu. L'évangéliste disait ci-dessus : « Ils sont « nés de Dieu »; maintenant il dit ici : ils sont engendrés de l'Esprit. « Ce qui est né de l'Es- « prit, est esprit » : c'est-à-dire celui qui est né de l'Esprit est spirituel. Jésus-Christ ne parle pas ici de la génération, quant à la substance, mais quant à la dignité et à la grâce. Si donc le Fils est né de cette manière, qu'aura-t-il de plus que le reste des hommes, qui sont nés de même? comment est-il le Fils unique? car, moi aussi, je suis né de Dieu, mais non pas de sa substance : si donc le Fils lui-même n'est pas né de sa substance, en quoi diffère-t-il de nous? De cette manière il se trouvera aussi qu'il est au-dessous du Saint-Esprit. Car la génération dont nous parlons se fait par la grâce de l'Esprit-Saint. Est-ce que, pour rester le Fils, il a besoin du Saint-Esprit?

mais en quoi cette doctrine diffère-t-elle de celle des Juifs?

Jésus-Christ donc après avoir dit : ce qui est né de l'Esprit est esprit; comme il voit Nicodème encore dans le trouble, passe à un exemple sensible. « Ne vous étonnez pas », dit-il, « de ce que je vous ai dit, qu'il faut que « vous naissiez encore une fois. Le vent souffle « où il veut (7, 8) ». Quand Jésus-Christ dit à Nicodème : « Ne vous étonnez pas », il marque le trouble et l'agitation de son esprit, et en même temps il l'introduit dans un monde moins grossier que celui des corps; déjà par ces paroles : « Ce qui est né de l'Esprit est « esprit », il l'avait éloigné de toutes ces idées charnelles. Mais comme Nicodème ne comprenait pas ce que cela voulait dire, il lui apporte encore un autre exemple, il ne le tire pas de la grossièreté des corps, il ne parle non plus en aucune façon des choses incorporelles, à quoi Nicodème ne pouvait rien entendre, mais il lui propose une chose qui tient le milieu entre ce qui est corporel et ce qui est incorporel; savoir, le vent qui de sa nature est subtil et impétueux, et c'est par ce symbole qu'il l'instruit; il dit du vent : « Vous enten- « dez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il « vient, ni où il va ». Quand il dit : « Il souffle « où il lui plaît »; il ne veut pas dire que le vent s'emporte à son gré, mais il veut marquer son impétuosité et sa force irrésistible. C'est la coutume de l'Ecriture de parler ainsi des choses inanimées [1] : comme lorsqu'elle dit : « Les créatures sont assujetties à la vanité, « et elles ne le sont pas volontairement ». (Rom. VIII, 20.) Ce mot donc : « Il souffle où « il lui plaît », signifie qu'on ne peut le retenir, qu'il se répand partout, que personne ne peut l'empêcher d'aller de côté et d'autre, et qu'il se déchaîne avec une grande violence, nul ne pouvant arrêter son impétuosité.

2. « Et vous entendez bien sa voix », en d'autres termes, le bruit, le son : « Mais vous « ne savez d'où il vient, ni où il va : il en est « de même de tout homme qui est né de l'Es- « prit » : c'est là la conclusion. Si vous ne pouvez pas, dit-il, expliquer l'impétuosité du vent, que l'ouïe et le tact vous font sentir, et si vous ne connaissez pas la route qu'il suit, pourquoi cherchez-vous curieusement à sonder l'opération de l'Esprit-Saint, vous qui ne comprenez pas la violence du vent, quoique vous en entendiez le bruit? car ce mot : « Il souffle « où il lui plaît », est dit de la puissance du Saint-Esprit, et c'est ainsi qu'il faut l'expliquer. Si personne ne peut arrêter le vent, et s'il souffle où il lui plaît, ni les lois de la nature, ni les bornes des générations corporelles, ni quelqu'autre chose que ce puisse être, ne pourront à bien plus forte raison empêcher l'opération de l'Esprit-Saint. Or, que ce soit du vent qu'il est dit : « Vous entendez sa « voix », c'est ce qui est évident : Jésus-Christ n'aurait pas dit à un infidèle, à un ignorant, en voulant parler de l'opération de l'Esprit-Saint, « vous entendez sa voix ». Comme donc on ne voit pas le vent, quoiqu'il fasse du bruit, de même on n'aperçoit pas des yeux du corps la génération spirituelle : et néanmoins le vent est un corps, quoique très-subtil : car tout ce qui est soumis aux sens est un corps. Si donc ce n'est ni une peine, ni un chagrin pour vous, de ne pas voir un corps, ni aussi une raison d'en nier l'existence, pourquoi vous troublez-vous quand vous entendez parler de l'Esprit-Saint? pourquoi demandez-vous tant de comptes, puisque vous ne faites pas de même à l'égard d'un corps? quelle est donc la conduite de Nicodème? Après un exemple si clair, il demeure encore dans ses basses idées, dans sa grossièreté juive; et comme dans le doute, où il persiste toujours, il dit encore à Jésus-Christ : « Comment cela se « peut-il faire? (9) » Le divin Sauveur lui répond plus durement : « Quoi! vous êtes maître « en Israël, et vous ignorez ces choses? (10) » Considérez toutefois que jamais il ne l'accuse de malice, que seulement il lui reproche sa grossièreté et sa stupidité.

Mais qu'a de commun, dira-t-on, cette génération avec ce qui s'est passé parmi les Juifs? mais plutôt dites-moi, je vous prie, ce qui ne s'y rapporte pas. La création du premier homme, la formation de la femme tirée de son côté; les femmes stériles devenues fécondes, et tout ce qui a été opéré par l'eau et sur les eaux, savoir : dans la fontaine d'où Elisée retira le fer qui y était tombé; les prodiges qui se sont faits au passage de la mer Rouge; les miracles arrivés à la piscine dont l'ange remuait l'eau (Jean, c, 5), et la guérison miraculeuse de Naaman de Syrie dans le Jourdain; toutes ces choses, dis-je, étaient comme des figures et des symboles de la génération

[1] C'est-à-dire, d'attribuer du sentiment et de la raison aux créatures insensibles.

et de la purification qui devait un jour arriver, et qui les annonçaient d'avance; les oracles mêmes des prophètes prédisaient en quelque sorte cette nouvelle manière de naître, comme par exemple, ces paroles : « La postérité à « venir sera annoncée par le Seigneur, et les « cieux annonceront sa justice au peuple qui « doit naître » dans la suite; « au peuple qui a « été fait par le Seigneur ». (Ps. XXI, 34.) Et celles-ci : « Il renouvelle sa jeunesse comme « celle de l'aigle ». (Ps. CII, 5.) Ces autres : « Jérusalem, recevez la lumière : car voilà « que votre roi est venu ». (Isaïe, LX, 1.) Et encore : « Heureux sont ceux à qui les ini- « quités ont été remises ». (Ps. XXXI, 1.) Isaac était aussi une figure de cette naissance.

Dites, ô Nicodème! dites-le nous : comment Isaac est-il né? Est-ce purement selon la loi de la nature? Non : donc cela s'est fait d'une manière qui tenait et de la naissance naturelle, et de la nouvelle naissance, car Isaac est né d'un mariage, et d'autre part il n'est pas simplement né du sang. Et moi, je vous ferai voir que non-seulement cette naissance, mais encore l'enfantement de la Vierge, ont été prédits et annoncés d'avance par les prodiges figuratifs dont je viens de parler. Comme personne n'aurait pu facilement croire qu'une Vierge enfantât, premièrement les femmes stériles, et non-seulement les femmes stériles, mais encore les vieilles ont enfanté. Et toutefois, qu'une femme soit formée d'une côte, c'est quelque chose de plus merveilleux et de plus étonnant : mais comme ce prodige était très-ancien, une autre espèce d'enfantement a paru dans la suite : et la fécondité des femmes stériles a préparé les esprits à croire à l'enfantement de la Vierge; c'est pour rappeler ces célèbres événements à Nicodème que Jésus-Christ lui disait : « Quoi! vous êtes maître en « Israël, et vous ignorez ces choses? Nous di- « sons ce que nous savons, et nous rendons « témoignage de ce que nous avons vu, et « cependant personne ne reçoit notre témoi- « gnage ». Jésus-Christ ajouta ces choses, et pour prouver encore par d'autres exemples ce qu'il avait dit, et pour s'accommoder à sa faiblesse.

3. Mais que signifient ces paroles : « Nous « disons ce que nous savons, et nous rendons « témoignage de ce que nous avons vu (11)? »

Comme de tous les sens, la vue est celui qui nous persuade le plus, comme lorsque nous voulons qu'on nous croie, nous disons que nous n'avons pas entendu de nos oreilles, mais que nous avons vu de nos propres yeux; voilà pourquoi Jésus-Christ, parlant à Nicodème, emprunte le langage des hommes et leur façon de parler; il l'emprunte pour persuader ce qu'il dit : mais que cela soit ainsi, que telle ait été son unique intention, et qu'il ne veuille pas parler de la vue sensible, ses propres paroles le font voir visiblement. Il avait dit : « Ce « qui est né de la chair est chair, et ce qui est « né de l'Esprit est esprit », il ajoute : « Nous « disons ce que nous savons, et nous rendons « témoignage de ce que nous avons vu ». Mais cela n'était point encore arrivé. Pourquoi dit-il donc : « Ce que nous avons vu? » N'est-il pas évident qu'il parle de cette exacte et parfaite connaissance qui ne peut se tromper? « Et cependant personne ne reçoit notre té- « moignage. » Ce mot donc : « Ce que nous « savons », Jesus-Christ le dit ou de soi et de son Père, ou de soi seulement; mais celui-ci : « Personne ne reçoit », il ne le dit pas maintenant pour marquer sa colère et son indignation, mais seulement pour faire connaître ce qui se passe. Car il n'a point dit : Est-il rien de plus insensible que vous? Quoi! vous ne recevez pas ce que nous vous expliquons avec tant de soin et d'exactitude? Il montre au contraire une très-grande modération et dans ses actions, et dans ses paroles; il ne dit rien d'approchant, mais il prédit avec douceur ce qui en arriverait, et nous donne à nous cet exemple d'une extrême patience, afin que nous ne soyions ni fâchés, ni chagrins, lorsque nous ne persuadons pas ceux à qui nous parlons.

En effet, que sert de se fâcher? on n'y gagne rien; au contraire, on s'aliéne les esprits, on les rend plus opiniâtres dans leur incrédulité. C'est pourquoi il faut bien se garder de se fâcher : il faut s'attacher à rendre digne de foi ce qu'on dit, en s'abstenant non-seulement de se mettre en colère, mais aussi de se répandre en clameurs; car des clameurs naît la colère. Arrêtons donc le cheval, pour renverser le cavalier. Coupons les ailes à la colère, et nous comprimerons son essor. Elle est un venin subtil, qui s'insinue facilement, et qui infecte l'âme. Il faut donc lui fermer toutes les portes. Il serait ridicule d'adoucir et d'apprivoiser des bêtes, et de négliger notre âme, de la laisser devenir brutale et farouche. La colère est un grand feu qui dévore tout : elle

corrompt le corps, elle ruine l'âme; elle rend l'homme laid et horrible à voir. Certes si un homme en colère voulait se regarder au miroir, il ne lui faudrait point d'autre avertissement : rien n'est plus affreux qu'un visage en colère. La colère est une espèce d'ivresse, ou plutôt elle est pire et plus misérable qu'un démon : mais être attentifs à ne se pas répandre en clameurs, c'est la meilleure voie pour arriver à la vraie philosophie. Voilà pourquoi saint Paul commande de fuir non-seulement la colère, mais encore les clameurs : « Que « toute colère », dit-il, « et toute clameur « soient bannies d'entre vous ». (Ephés. IV, 31.)

Soyons donc soumis et obéissants au grand Maître de toute philosophie, de toute sagesse! Et lorsque nous nous sentons émus de colère contre nos serviteurs, pensons à nos péchés et rougissons de honte en voyant leur douceur et leur patience. Car quand vous chargez d'injures votre serviteur, et qu'il écoute vos injures patiemment et en silence, que vous faites une action honteuse, et que lui, il se conduit en vrai philosophe : c'est un avertissement qui devrait vous suffire. En effet, quoiqu'il ne soit qu'un valet, toutefois il est homme, doué d'une âme immortelle et honoré des mêmes dons que nous par notre commun Maître. Que si nous étant égal dans les plus grandes choses et dans les dons spirituels, il souffre patiemment vos outrages à cause de je ne sais quelle légère prérogative humaine, de quel pardon et de quelle excuse serons-nous dignes, nous, qui même par la crainte de Dieu ne pouvons, ou même ne voulons pas nous contenir, comme ce domestique le fait par la crainte qu'il a de nous?

Réfléchissons donc en nous-mêmes sur toutes ces choses, pensons que nous sommes des pécheurs, et que nous participons tous à une même nature; étudions-nous à parler avec douceur en toute occasion, afin qu'étant humbles de cœur, nous procurions à nos âmes le repos et la paix, et de la vie présente et de la vie future. Je prie Dieu de nous l'accorder à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui, etc.

HOMÉLIE XXVII.

MAIS SI VOUS NE ME CROYEZ PAS LORSQUE JE VOUS PARLE DES CHOSES DE LA TERRE, COMMENT ME CROIREZ-VOUS QUAND JE VOUS PARLERAI DES CHOSES DU CIEL? — PERSONNE N'EST MONTÉ AU CIEL, QUE CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, SAVOIR, LE FILS DE L'HOMME QUI EST DANS LE CIEL. (VERSET 12, JUSQU'AU VERSET 16.)

ANALYSE.

1. Il ne faut pas chercher à comprendre par la raison la génération du Fils unique.
2. Le serpent d'airain, figure de Jésus-Christ. — Combien Dieu a aimé le monde.
3. Amour de Dieu : excès de sa bonté pour des pécheurs et des ingrats.— Dieu, pour nous sauver, n'a même pas épargné son Fils, et nous épargnons notre argent : mauvais usage qu'on fait des richesses. — Ce que Jésus-Christ a fait pour nous : notre ingratitude, notre dureté pour lui en la personne des pauvres. — Eussions-nous mille vies, nous devrions les répandre toutes pour Jésus-Christ. — Contre ceux qui, donnant tout à leur luxe, négligent et méprisent les pauvres.

1. Je l'ai souvent dit, je le répéterai maintenant encore, et je ne cesserai point de le dire : Qu'est-ce donc? C'est que souvent Jésus-Christ, lorsqu'il veut parler de choses élevées et sublimes, s'abaisse à la portée de ses auditeurs, et ne se sert point de paroles dignes de

sa grandeur, mais des plus simples et des plus grossières. S'il avait une fois parlé des choses divines en propres termes, il n'avait pas besoin de se répéter pour nous instruire, du moins autant qu'il est possible ; mais il n'en est pas de même des paroles simples et grossières, par lesquelles il se mettait à la portée de ses auditeurs : si elles n'eussent été fréquemment répétées, comme il s'agissait de choses sublimes, elles n'auraient point touché, ni ébranlé un auditeur charnel qui rampait à terre. Voilà pourquoi Jésus-Christ a beaucoup plus dit de choses simples que d'élevées : mais de peur que cela ne fît tort à ses disciples, et ne les laissât toujours courbés vers la terre, il ne dit point ces choses simples, il ne se sert point de ces grossières comparaisons, sans marquer pour quelle raison il en use de la sorte : et c'est ce qu'il a fait en cet endroit. Ayant discouru du baptême, et de cette renaissance qu'opère la grâce ; voulant parler ensuite de son ineffable et mystérieuse génération, il interrompt son discours et il en déclare lui-même la cause. Quelle est-elle ? c'est la grossièreté et la faiblesse de ses auditeurs : il l'a même insinué incontinent après par ces paroles : « Si vous ne me croyez pas lorsque je « vous parle des choses de la terre, comment « me croirez-vous quand je vous parlerai des « choses du ciel ? » C'est pourquoi, quand Jésus-Christ dit quelque chose de simple et de grossier, il faut en attribuer la raison à la faiblesse et à la grossièreté de ses auditeurs.

Au reste quelques-uns croient qu'en cet endroit ces mots : les choses de la terre, signifient le vent, et que cela revient à dire : si vous ayant donné l'exemple des choses de la terre, néanmoins je ne me suis pas fait entendre, comment pourrez-vous comprendre des choses qui sont très-élevées et très-sublimes ? mais s'il appelle ici le baptême terrestre, n'en soyez pas surpris : il l'appelle ainsi, ou parce qu'il est conféré sur la terre, ou parce qu'il le compare avec sa redoutable génération ; car quoique la renaissance qu'opère le baptême soit céleste, si néanmoins on la compare avec cette génération que produit la substance du Père, on peut la dire terrestre. Et remarquez que Jésus-Christ n'a point dit : Vous ne comprenez pas ; mais : Vous ne croyez pas. En effet, accuser de folie celui qui ne veut pas croire, ne le comprenant pas, ce qui est du domaine de la raison, rien n'est plus juste : et au contraire si quelqu'un refuse de recevoir ce que la raison n'admet pas et qui n'est accessible qu'à la foi, on ne l'accuse pas de folie, mais on le blâme à cause de son incrédulité. Jésus-Christ donc voulant ramener Nicodème, lui parle avec plus de force et lui reproche son incrédulité, afin qu'il ne cherche pas à comprendre par le raisonnement le sens de ses paroles : mais si la foi nous oblige de croire à notre régénération, quel supplice ne méritent pas ceux qui cherchent à connaître par la raison la génération du Fils unique ?

Mais peut-être quelqu'un dira : pourquoi Jésus-Christ a-t-il dit ces choses, si ses auditeurs devaient refuser de les croire ? C'est parce que si ceux-là ne les croyaient pas, il était sûr que les hommes qui viendraient après eux les croiraient, et en retireraient un grand avantage. Jésus-Christ donc, parlant à Nicodème avec beaucoup de force, lui fait voir enfin que non-seulement il connaît ces choses, mais encore bien d'autres, incomparablement plus grandes ; ce qu'il montre par les paroles qui suivent, où il dit : « Personne n'est « monté au ciel, que celui qui est descendu du « ciel », savoir : « le Fils de l'homme qui est « dans le ciel ». Et quelle est, direz-vous, cette conséquence ? elle est très-grande et très-bien liée à ce qui précède ; Nicodème avait dit : « Nous savons que vous êtes venu de la part « de Dieu » pour nous instruire comme « un « docteur » ; Jésus-Christ amende ces paroles, en lui disant, ou à peu près : Ne pensez pas que je sois docteur, comme l'ont été plusieurs prophètes, qui étaient des hommes terrestres, car moi, je viens du ciel. Aucun des prophètes n'est monté au ciel, et moi j'y habite. Ne voyez-vous pas, mes frères, que ce qui paraît même très-élevé reste fort au-dessous d'une telle grandeur ? Car Jésus-Christ n'est pas seulement dans le ciel, il est partout, il remplit tout ; mais il se rabaisse encore à la portée et à la faiblesse de son auditeur, afin de l'élever peu à peu. Au reste, en cet endroit, Jésus-Christ n'appelle pas la chair le Fils de l'homme, mais il se désigne tout entier, pour ainsi parler, par le nom de la moindre substance. En effet, il a coutume de se nommer tout entier, tantôt par la divinité, tantôt par l'humanité.

« Et comme Moïse éleva dans le désert le « serpent » d'airain, « il faut de même que le « Fils de l'homme soit élevé en haut (14) ». Ceci encore paraît ne pas se rattacher à ce qui

précède, et néanmoins s'y rapporte tout à fait. Car, après avoir dit que le baptême procure aux hommes un très-grand bien, il découvre aussitôt la source de ce bienfait, et fait connaître qu'elle n'est pas moins précieuse que l'autre, puisque le baptême tire toute sa vertu de la croix. Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, en use de même, il joint ces biens ensemble, en disant : « Est-ce Paul qui a été cru-« cifié pour vous, ou avez-vous été baptisé au « nom de Paul? » (I Cor. I, 13). Par où l'apôtre fait parfaitement connaître l'ineffable amour de Jésus-Christ, en ce qu'il a souffert pour ses ennemis et est mort pour eux, afin de leur remettre entièrement leurs péchés par le baptême.

2. Mais pourquoi n'a-t-il pas clairement dit qu'il devait être crucifié, et a-t-il renvoyé ses auditeurs à l'ancienne figure? Premièrement pour leur montrer la liaison et la concorde qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et leur apprendre que ce qui s'est passé dans l'un, n'est pas contraire à ce qui se passe dans l'autre. En second lieu, afin que vous compreniez vous-mêmes et que vous soyiez bien persuadés qu'il n'est pas allé à la mort malgré lui; de plus que cette mort ne lui fait aucun tort, et enfin que c'est par elle qu'il procure le salut de plusieurs. Et de peur que quelqu'un ne dît : Comment peut-il se faire que ceux qui croient à un homme crucifié soient sauvés, puisque la mort l'a enlevé lui-même? il nous rappelle une ancienne histoire. Si les Juifs qui regardaient la figure du serpent d'airain (Exod. XXI), évitaient la mort, à plus forte raison, ceux qui croient en Jésus-Christ crucifié, recevront-ils de grands dons et des grâces plus excellentes. En effet, si Jésus-Christ a été crucifié, ce n'est pas qu'il ait été le plus faible ou les Juifs les plus forts; son temple animé a été attaché à la croix, parce que Dieu a aimé le monde.

« Afin que tout » homme « qui croit en lui, « ne périsse point, mais qu'il ait la vie éter-« nelle (15) ». Ne voyez-vous pas la cause de la mort et le salut qu'elle procure? Ne voyez-vous pas l'accord de la figure avec la vérité? Alors les Juifs évitèrent la mort, mais une mort temporelle; maintenant les fidèles sont préservés de la mort éternelle. Là le serpent élevé en l'air guérissait les morsures des serpents; ici, Jésus crucifié guérit les blessures que fait le dragon spirituel. Là, celui qui regardait des yeux du corps était guéri; ici, celui qui voit des yeux de l'âme, se décharge de tous ses péchés. Là pendait une figure d'airain qui représentait un serpent, ici le corps du Seigneur que le Saint-Esprit a formé. Là, un serpent mordait et un serpent guérissait; ici la mort a donné la mort, et la mort a donné la vie. Le serpent qui tuait avait du venin, celui qui donnait la vie n'avait point de venin. Ici c'est la même chose : la mort qui donnait la mort avait le péché, comme le serpent avait le venin; mais la mort du Seigneur était exempte de tout péché, comme le serpent d'airain l'était du venin : « Car il n'avait commis aucun « péché », dit l'Ecriture, « et de sa bouche il « n'est jamais sorti aucune parole de trompe-« rie ». (I Pierre, II, 22.) C'est là ce qu'a déclaré saint Paul par ces paroles : « Jésus-Christ « ayant désarmé les principautés et les puis-« sances, les a menées hautement en triomphe « à la face de tout le monde, après les avoir « vaincues par lui-même ». (Col. II, 15.) De même qu'un courageux athlète, qui, élevant fort haut son ennemi, le jette par terre, remporte une plus illustre victoire, ainsi Jésus-Christ, à la face de tout le monde, a terrassé les puissances qui nous étaient ennemies, et, après avoir guéri ceux qui avaient été blessés dans le désert, il les a, par son crucifiement, délivrés de toutes les bêtes; aussi Jésus-Christ n'a point dit : Il faut que le Fils de l'homme soit attaché à une croix, mais il a dit : Il faut qu'il soit élevé; de manière à choquer moins celui qui l'écoutait, et à se rapprocher de la figure.

« Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il « a donné son Fils unique, afin que tout » homme « qui croit en lui ne périsse point, « mais qu'il ait la vie éternelle (16) ». C'est-à-dire : Ne vous étonnez pas que je sois élevé, afin que vous soyiez sauvés; ainsi a décidé mon Père, et mon Père vous a tellement aimés, qu'il a donné son Fils pour ses serviteurs et pour des serviteurs ingrats, quand personne n'en ferait autant pour son ami. Saint Paul dit même : « Et certes, à peine quelqu'un voudrait-il « mourir pour un juste ». (Rom. V, 7). L'apôtre appuie davantage sur cet amour de Dieu, parce qu'il parlait à des fidèles; Jésus-Christ l'exprime ici avec plus de ménagement, parce qu'il parlait à Nicodème; mais ce qu'il dit est plus significatif encore, comme on peut s'en convaincre en pesant chacun des mots dont il

se sert. Car ces paroles : « Il a tellement aimé », et cette opposition : « Dieu, le monde », montrent un incomparable amour.

En effet, elle est grande la différence qui est entre Dieu et le monde, ou plutôt elle est immense. Dieu, l'immortel, celui qui est sans principe, qui a une grandeur infinie, a aimé des hommes formés de terre et de cendres, chargés d'une multitude de péchés, qui ne cessaient de l'offenser, des ingrats : oui, dis-je, voilà ceux qu'il a aimés. Les paroles qui suivent sont aussi fortes, car il ajoute : « Qu'il a « donné son Fils unique », non pas un de ses serviteurs, ni un ange, ni un archange. Mais personne n'a jamais marqué tant d'affection, tant d'amour pour son fils même, que Dieu en a eu pour des serviteurs ingrats. Jésus-Christ prédit donc ici sa Passion, sinon ouvertement, du moins d'une manière enveloppée : mais l'avantage et le bien qui devait revenir de sa Passion, il le déclare ouvertement : « Afin », dit-il, « que tout » homme « qui croit en lui, « ne périsse point, mais qu'il ait la vie éter- « nelle ». Jésus-Christ avait dit qu'il serait élevé, et il avait insinué sa mort. Ces paroles pouvaient causer du chagrin et de la tristesse à Nicodème, lui inspirer à son sujet des sentiments humains, et lui faire penser que sa mort serait la fin de sa vie. Voyez de quelle façon il rectifie tout cela, en disant que la victime offerte est le Fils de Dieu, le principe et la source de la vie, et de la vie éternelle ; or, celui qui, par sa mort, devait donner la vie aux autres, ne pouvait longtemps demeurer dans la mort. Si ceux qui croient en Jésus-Christ crucifié ne périssent point, bien moins périra-t-il celui qui est crucifié. Celui qui tire les autres de leur perte doit lui-même être bien plus exempt de périr ; celui qui donne la vie aux autres, à plus forte raison se la donnera-t-il à lui-même.

Ne voyez-vous pas, mes chers frères, que partout on a besoin de la foi ? car Jésus-Christ dit que la croix est une source et un principe de vie. La raison ne l'admettra pas facilement : témoin les sarcasmes actuels des gentils. Mais la foi qui s'élève au-dessus de la faiblesse de la raison, croit et reçoit cette vérité. Et d'où vient que Dieu a tant aimé le monde ? d'où cela vient-il ? Uniquement de sa bonté.

3. Qu'un si grand amour nous couvre donc de honte ; qu'un si grand excès de bonté nous fasse donc rougir. Dieu, pour nous sauver, n'a même pas épargné son propre Fils (Rom. VIII, 32), et nous épargnons nos richesses pour notre perte. Dieu a donné pour nous son Fils unique, et nous ne méprisons pas l'argent pour son amour, ni même pour notre bien et notre avantage. Une pareille conduite, une ingratitude si extrême, de quel pardon est-elle digne ? Si nous voyons un homme s'exposer pour nous aux périls et à la mort, nous le préférons à tous les autres, nous le considérons même comme notre ami le plus intime, nous lui donnons tous nos biens et nous disons qu'ils sont plus à lui qu'à nous-mêmes, et encore ne croyons-nous pas nous être assez libérés envers lui. Mais, à l'égard de Jésus-Christ, nous ne nous conduisons pas de même, nous n'avons pas un cœur si reconnaissant. Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, et il a répandu pour nous son précieux sang ; pour nous, dis-je, êtres sans bonté et sans amour pour lui. Mais nous, notre argent, nous ne le dépensons même pas pour notre utilité ; nous abandonnons celui qui est mort pour nous, nous le laissons nu, nous le laissons sans logement : et qui nous délivrera du supplice au jugement futur? Si Dieu ne nous punissait pas, si c'était à nous à nous punir nous-mêmes, ne prononcerions-nous pas l'arrêt contre nous? ne nous condamnerions-nous pas au feu de l'enfer, pour avoir méprisé et laissé se consumer de faim celui qui a donné sa vie pour nous ?

Et pourquoi m'arrêter à parler de l'argent et des richesses ? Si nous avions mille vies, n'aurait-il pas fallu les offrir toutes pour Jésus-Christ ? Et en cela même nous n'aurions encore rien fait qui fût comparable au bien que nous avons reçu. En effet, celui qui oblige le premier, donne une marque évidente de sa bonté, mais celui qui a reçu un bienfait, quoiqu'il donne ensuite, ne fait pas une grâce : il s'acquitte d'une dette, et surtout lorsque celui qui donne le premier fait ce bien à des gens qui sont ses ennemis, et que celui qui use de retour et de reconnaissance donne à son bienfaiteur des biens qu'il lui doit, et qu'il doit recouvrer un jour.

Mais toutes ces choses ne nous touchent pas, et nous sommes si ingrats, que lors même que nous couvrons d'or nos serviteurs, nos mules, nos chevaux, nous méprisons Notre-Seigneur, nous le laissons marcher nu dans les rues, demander son pain de porte en porte, debout dans les carrefours, et nous tendre les mains,

sans lui rien donner, et souvent même en le regardant avec dureté, bien qu'il se soumette pour notre amour à toutes ces peines et ces misères. Car volontairement il a faim, afin que vous le nourrissiez; il marche nu, pour vous fournir l'occasion de revêtir un vêtement incorruptible; et cependant vous ne lui donnez rien : vos habits, ou les vers les mangent, ou bien vous en chargez inutilement des coffres, et ils ne sont pour vous qu'un embarras, pendant que celui qui vous les a donnés, avec tout ce que vous possédez, se promène tout nu dans les rues.

Mais vous ne les enfermez pas dans vos coffres, vous vous en habillez magnifiquement? Que vous en revient-il de plus, je vous prie? Est-ce afin que cette foule de peuple qui inonde la place vous regarde? Et de quoi cela vous sert-il? le peuple n'admire pas celui qui porte ces habits magnifiques, mais bien celui qui donne aux pauvres. Si vous voulez qu'on vous admire, habillez les pauvres, et vous recevrez mille applaudissements. Alors Dieu se joindra aux hommes pour vous louer; mais si vous faites le contraire, personne ne vous louera; tous vous porteront envie et parleront mal de vous, voyant votre corps bien paré et votre âme négligée. Ces sortes d'ornements se voient jusque sur le corps des prostituées, souvent même ce sont elles qui portent les plus beaux et les plus riches habits. Mais les gens de bien ne recherchent que la vertu et s'appliquent seulement à bien orner leur âme.

Je vous dis souvent ces choses, et je ne cesserai point de vous les dire, moins par intérêt pour les pauvres que par sollicitude pour vos âmes. Si nous-mêmes nous n'assistons pas les pauvres, il leur viendra du moins d'ailleurs quelque consolation, quelque secours; et quand même il ne leur en viendrait aucun, quand ils périraient de faim, ce ne serait pas pour eux une grande perte. La faim et la pauvreté, quel tort ont-elles fait à Lazare? Mais vous, rien ne vous délivrera de l'enfer, si les pauvres n'accourent à votre secours : dénués, privés de toute consolation, vous direz ce que dit le riche condamné au feu éternel. Mais à Dieu ne plaise que la réponse qui lui fut faite s'adresse jamais à aucun de vous! Au contraire, fasse le ciel que vous soyiez tous reçus dans le sein d'Abraham, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

CAR DIEU N'A PAS ENVOYÉ SON FILS DANS LE MONDE POUR JUGER LE MONDE, MAIS AFIN QUE LE MONDE SOIT SAUVÉ PAR LUI. (VERS. 17, JUSQU'AU VERS. 21.)

—

ANALYSE.

1. Plus la miséricorde du Seigneur est grande, plus seront grands ses châtiments. — Dieu a ouvert les portes de la pénitence à tous les hommes. — Deux avènements de Jésus-Christ.
2. et 3. Celui qui ne croit pas en moi est déjà condamné. — Qui sont ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ ? — Les grands pécheurs : Les hommes obstinés dans leur incrédulité, attachés à leurs déréglements et à leurs vices. — Pour être chrétien, il faut joindre la bonne vie à la pureté de la doctrine. — Raison pourquoi les gentils ne peuvent se résoudre d'embrasser la foi. — Les philosophes païens exerçaient la vertu par vaine gloire. — Ceux qui se sont éloignés de Jésus-Christ n'ont nul moyen d'excuse. — Pour se bien convertir, il faut se prescrire auparavant une règle pour bien vivre. — Nul gentil n'est exempt de tous vices. — L'amour de la vaine gloire a perdu et perd bien des hommes. — La vaine gloire est le plus dangereux de tous les vices : la fuir ; elle détruit tout ce que la vertu peut opérer de bon. — Celui qui l'a en vue, perd tout le fruit de ses bonnes œuvres. — Pour acquérir la gloire des hommes et celle qui vient de Dieu, il ne faut désirer et ne rechercher que celle-ci uniquement.

1. Beaucoup d'hommes sans vertu, abusant de la clémence de Dieu pour multiplier leurs péchés et croître en paresse, osent tenir ce langage : Il n'y a point d'enfer, il n'y a point de supplice, Dieu remet tous les péchés. Mais un sage leur ferme la bouche par ces paroles : « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur « est grande, il aura pitié du grand nombre « de mes péchés. Car la miséricorde et la co- « lère sont en sa présence, et son indignation « s'allumera sur les pécheurs ». (Eccli. v, 6, 7.) Et ailleurs : « Plus sa miséricorde est « grande, et plus seront grands ses châti- « ments ». (Ibid. xvi, 13.) Mais que devient, direz-vous, la miséricorde, si nous devons tous recevoir le châtiment en proportion de nos péchés ? Le prophète et saint Paul déclarent que nous devons tous recevoir selon nos mérites : écoutez-les ; le prophète le dit en ces termes : « Seigneur, vous rendrez à chacun « selon ses œuvres » (Ps. lxi, 11) ; l'apôtre en ceux-ci : « Dieu rendra à chacun selon ses « œuvres ». (Rom. ii, 6.)

Mais néanmoins, que la clémence de Dieu soit grande, le partage qu'il a fait de notre vie en deux, l'une pour les combats, l'autre pour les couronnes, le démontre et ne permet pas d'en douter ; car en cela même il fait éclater sa grande miséricorde. Comment ? Parce que, ayant commis un nombre infini de péchés, et que n'ayant point cessé depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse de souiller notre âme de crimes, nous ne sommes point punis de tant de fautes, et qu'il nous accorde le pardon par le baptême de la régénération, en nous donnant la justice, la pureté et la sainteté. Mais, direz-vous, si celui qui a reçu la grâce du baptême dès son enfance, tombe ensuite dans mille péchés ? S'il y tombe, il est certainement plus coupable, et aussi mérite-t-il un plus grand châtiment : si, après le baptême, nous nous laissons aller à toutes sortes d'excès et de crimes, les péchés que nous commettons alors seront beaucoup plus sévèrement punis que ceux que nous avons commis auparavant, quoique les uns et les autres soient de la même espèce et de la même qualité. Saint Paul le déclare et en donne la raison par ces paroles : « Celui », dit-il, « qui a violé la loi de « Moïse, est condamné à mort sans miséri- « corde, sur la déposition de deux ou trois té- « moins. Combien donc, croyez-vous, que « méritera de plus grands supplices celui qui « aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui

« aura tenu pour une chose vile et profane le « sang de l'alliance, par lequel il avait été « sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit « de la grâce ». (Héb. x, 28, 29.) Cet homme sera donc digne d'un plus grand supplice : mais cependant Dieu lui a ouvert les portes de la pénitence, et lui a fourni plusieurs moyens de laver ses péchés, s'il veut s'en servir et en profiter.

Considérez, je vous prie, mes frères, combien le Seigneur nous a donné de témoignages et de preuves de sa clémence. Premièrement, par la grâce du baptême, il nous a remis tous nos péchés ; et en second lieu, après même une si grande grâce, il ne punit pas encore le pécheur qui s'est rendu digne du supplice, mais il lui laisse le temps de se corriger et de faire pénitence. C'est pourquoi Jésus-Christ dit à Nicodème : « Dieu n'a pas envoyé son Fils « dans le monde pour juger le monde, mais « pour sauver le monde ». (Jean, III, 17.) Car il y a deux avènements de Jésus-Christ : l'un est déjà arrivé, l'autre doit arriver ; mais ils ne sont pas tous les deux pour la même cause et la même fin : Jésus-Christ est venu d'abord, non pour juger nos péchés, mais pour les remettre ; la seconde fois, il viendra, non pour les remettre, mais pour les juger. Voilà pourquoi le divin Sauveur dit du premier avènement : « Je ne suis pas venu pour juger le « monde, mais pour sauver le monde ». Mais du second, il dit : « Quand le Fils viendra dans « la gloire de son Père, il mettra les brebis à « sa droite et les boucs à sa gauche ; et alors « celles-là iront dans la vie éternelle, et ceux- « ci dans le supplice éternel ». (Matth. XXV, 31 et suiv.)

Mais toutefois le premier avènement était aussi pour juger, quant à ce que demande la justice. Pourquoi ? Parce que, avant son avènement, il y avait une loi naturelle, des prophètes, et de plus la loi écrite, la doctrine, des instructions, des promesses, des miracles, des supplices, et plusieurs autres choses qui pouvaient corriger les hommes et les retenir dans leur devoir. Demander compte de toutes ces choses, eût été dans l'ordre. Mais comme Jésus-Christ est clément, il n'a point jugé, il n'a pas fait rendre compte, et il a tout pardonné. S'il eût fait rendre compte, s'il eût jugé, tous les hommes auraient péri. « Car « tous ont péché », dit l'Ecriture, « et ont be- « soin de la gloire de Dieu ». (Rom. III, 23.) Ne voyez-vous pas son immense miséricorde?

« Celui qui croit dans le Fils n'est pas con- « damné ; mais celui qui ne croit pas est déjà « condamné (18) ». Mais si Jésus-Christ n'est pas venu alors pour juger le monde, comment celui qui ne croit pas est-il déjà condamné, puisque le temps du jugement n'est point encore arrivé ? Jésus-Christ dit cela, ou parce que l'incrédulité qui n'est pas suivie de la pénitence est elle-même un supplice ; car être hors de la lumière, c'est en soi un grand supplice : ou pour prédire ce qui arrivera. En effet, comme un homicide est déjà condamné par la nature de son crime, quoiqu'il ne le soit pas encore par la sentence du juge, il en est de même pour l'incrédulité, puisqu'Adam est mort le jour qu'il a mangé du fruit de l'arbre défendu, son arrêt de mort lui ayant été ainsi prononcé : « Au même temps que vous aurez « mangé du fruit de cet arbre, vous mourrez ». (Gen. II, 17.) Néanmoins il vivait : comment donc était-il mort ? Il était mort par la sentence même, et par la nature de son action : celui qui s'est rendu coupable d'un crime qui mérite le supplice est dès lors sous le coup du supplice, sinon réellement, du moins par la sentence qu'a prononcée la loi.

Mais, de peur qu'en entendant ces paroles : « Je ne suis pas venu pour juger le monde », quelqu'un ne s'imaginât pouvoir impunément pécher, et ne devînt plus négligent et plus paresseux, Jésus-Christ ôte ce vain prétexte à la négligence, en disant : « Il est déjà condamné ». Comme le temps du jugement futur n'était point encore arrivé, Jésus-Christ fait intervenir l'image et la crainte du supplice. Certes, voilà un témoignage d'une grande bonté. Non-seulement Dieu donne son Fils, mais encore il diffère le temps du supplice, afin que les pécheurs et les incrédules puissent laver leurs péchés.

« Celui qui croit en Jésus-Christ n'est pas « condamné ». Celui qui croit, non celui qui examine curieusement, celui qui croit, non celui qui raisonne. Mais si sa vie est impure et ses œuvres mauvaises ? D'abord, des hommes de cette espèce, saint Paul dit qu'ils ne sont pas véritablement fidèles : « Qu'ils font profes- « sion de connaître Dieu ; mais qu'ils le renon- « cent par leurs œuvres ». (Tit. I, 16.) Au reste, ce divin Sauveur déclare ici que ce n'est pas sur ce point qu'ils seront jugés ; qu'ils seront condamnés et plus sévèrement punis pour leurs

œuvres ; mais, qu'ayant cru, ils ne seront pas punis comme infidèles.

2. Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ, qui a commencé son discours par des choses étonnantes et terribles, y revient encore ici. Au commencement il avait dit : « Si un « homme ne naît de l'eau et de l'Esprit, il ne « peut entrer dans le royaume de Dieu » ; il dit maintenant : « Celui qui ne croit pas en moi « est déjà condamné » ; c'est-à-dire, ne croyez pas que le retardement du supplice soit favorable au pécheur, s'il ne change de vie : car il n'y aura point de différence entre celui qui n'aura pas cru, et ceux qui sont déjà condamnés et punis.

« Et le sujet de cette condamnation est que « la lumière est venue dans le monde, et que « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que « la lumière (19) » ; c'est-à-dire, ils sont punis, parce qu'ils n'ont pas voulu sortir des ténèbres et accourir à la lumière : par ces paroles il leur ôte toute excuse. Si j'étais venu, dit-il, pour leur faire rendre compte et les punir, ils pourraient dire : c'est pour cela même que nous nous sommes éloignés de vous. Mais je suis venu pour les tirer des ténèbres et les amener vers la lumière. Qui donc aura pitié d'un homme qui refuse de passer des ténèbres à la lumière ? En effet, dit-il, ils n'ont aucun reproche à nous faire, ils ont reçu de nous mille bienfaits, et ils nous fuient, et ils s'éloignent de nous. Jésus-Christ, les accusant encore de cette même conduite, disait : « Ils m'ont haï « sans aucun sujet » (Ps. XXXIV, 22) ; et ailleurs : « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse « point parlé, ils n'auraient point le péché » (Jean, XV, 22) qu'ils ont : car celui qui, en l'absence de la lumière, reste dans les ténèbres, est en quelque sorte digne d'excuse et de pardon ; mais celui qui, après que la lumière est venue, se tient dans les ténèbres, montre visiblement sa mauvaise volonté et son obstination. Et comme il devait paraître incroyable à plusieurs qu'il y eût des hommes capables de préférer les ténèbres à la lumière, contre le sentiment général, l'évangéliste nous découvre la raison de cette méchante disposition. Quelle est-elle ? C'est, dit-il, « parce que leurs « œuvres étaient mauvaises. Car quiconque « fait le mal hait la lumière et ne s'approche « point de la lumière, de peur que ses œuvres « ne soient condamnées (20) ». Et cependant Jésus-Christ n'est pas venu pour juger ni pour demander compte, mais pour remettre et pardonner les péchés, et pour sauver par la foi.

Pourquoi se sont-ils donc éloignés ? Si Jésus-Christ s'était assis dans son tribunal pour les juger, ils auraient eu une espèce d'excuse : celui qui se sent coupable de crimes, fuit ordinairement son juge ; mais si le juge accorde le pardon, tous les criminels s'approchent de lui. Puis donc que Jésus-Christ est venu pardonner les péchés, ceux qui se sentaient le plus coupables étaient aussi ceux qui devaient accourir à lui avec le plus d'empressement ; plusieurs même l'ont fait : car les publicains et les pécheurs venant trouver Jésus, mangeaient avec lui. De qui veut donc parler Jésus-Christ ? De ceux qui avaient tout à fait résolu de persévérer dans leur méchanceté. En effet, il est venu pour remettre les péchés passés et pour affermir et fortifier ceux qui prenaient la résolution de ne plus pécher à l'avenir ; mais comme il y a des hommes assez mous et assez lâches, quand il s'agit de la vertu et des peines qu'elle exige, pour persister obstinément dans leurs péchés jusqu'au dernier souffle de vie, ce sont ceux-là qu'il veut censurer ici.

Le christianisme demande à ses disciples qu'ils joignent la bonne vie à la pureté de la doctrine. Ces gens craignent de nous approcher, dit Jésus, parce qu'ils ne veulent pas vivre dans la pureté et dans la sainteté. Personne ne reprend ceux qui vivent dans l'erreur des gentils, à cause de leurs excès : ceux qui adorent les dieux du paganisme, et célèbrent des fêtes aussi infâmes, aussi ridicules que le sont leurs dieux mêmes, ont une conduite digne de la doctrine qu'ils professent : mais ceux qui adorent Dieu, s'ils sont des lâches, s'ils vivent mal ; il n'est personne qui ne leur adresse des réprimandes et des reproches : tant la vérité est en admiration, même parmi ses ennemis.

Considérez donc, mes frères, avec quelle exactitude et quelle précision Jésus-Christ parle : il ne dit pas : celui qui fait le mal ne s'approche point de la lumière, mais celui qui persévère dans le mal ; en d'autres termes, celui qui se plaît à se vautrer toujours dans la boue du péché, ne veut point se soumettre à mes lois : il se tient à l'écart, pour se livrer librement à la volupté et faire toutes les autres choses que je défends ; s'il s'approchait de

moi, il serait comme un voleur que la lumière découvre aussitôt. Voilà pourquoi il fuit mon empire. Et véritablement nous entendons dire à bien des gentils, que la raison pour laquelle ils ne peuvent se résoudre à embrasser notre religion, c'est qu'ils ne sauraient s'abstenir de l'ivrognerie, de la fornication et d'autres vices semblables.

Quoi donc! direz-vous, est-ce qu'il n'y a pas des chrétiens dont la vie n'est pas meilleure que celle des païens? est-ce qu'il n'y a pas des païens qui vivent philosophiquement? Qu'il y ait des chrétiens qui font le mal, je le sais aussi bien que vous ; mais qu'il y ait des gentils qui fassent le bien, c'est ce qui n'est pas également venu à ma connaissance. Et ne me parlez pas de ceux qui sont naturellement modérés, modestes et ornés de belles qualités ; car ce n'est point là en quoi consiste la vertu : mais parlez-moi de ceux qui, étant violemment agités par les passions, vivent néanmoins philosophiquement. Certes, vous ne m'en trouverez point. En effet, si la promesse d'un royaume, si la menace d'un enfer et bien d'autres semblables vérités, peuvent à peine retenir les hommes dans l'exercice de la vertu ; combien plus difficilement la pratiqueront-ils, ceux qui ne croient rien de tout cela? Que si quelques-uns contrefont la vertu, c'est par un esprit de vanité : or, ceux qui se contrefont ainsi, et qui exercent la vertu par vaine gloire, ne s'abstiendront pas, s'ils espèrent échapper aux regards, de satisfaire leurs mauvaises inclinations. Mais, toutefois, afin qu'on ne pense pas de nous que nous aimons à contester, nous vous accordons que parmi les gentils il s'en rencontre quelques-uns qui vivent bien ; car cela ne détruit nullement ce que nous avons avancé, puisque nous n'avons entendu parler que de ce qui arrive communément, et non pas de ce qui peut se rencontrer quelquefois.

3. Considérez encore que Jésus-Christ leur ôte d'ailleurs tout prétexte et toute excuse, en disant que la lumière est venue dans le monde : l'ont-ils cherchée, dit-il, cette lumière? Se sont-ils donné quelque peine, quelque mouvement pour la trouver? La lumière s'est elle-même présentée à eux, et ils n'ont pas même fait un pas vers elle. Mais comme ils peuvent alléguer la mauvaise vie de quelques chrétiens et s'en faire une excuse, nous leur répondrons qu'il n'est pas ici question de ceux qui sont nés chrétiens et qui ont reçu de leurs pères la véritable religion, quoique le plus souvent leur mauvaise vie finisse par les écarter de la vraie foi. Néanmoins je ne crois pas que ce soit d'eux que parle maintenant Jésus-Christ, je pense au contraire qu'il a en vue ces gentils ou ces Juifs qui auraient dû se convertir et embrasser la vraie foi. Car il fait voir qu'aucun de ceux qui vivent dans l'infidélité, ne peut approcher de la foi, qu'il ne se soit auparavant prescrit une règle de bonne vie, et que personne ne demeurera dans l'incrédulité, si auparavant il n'a résolu de persévérer dans le mal. Ne me dites pas : cet homme est chaste, il ne vole pas le bien d'autrui, parce que ce n'est point en ces choses seulement que consiste la vertu. En effet, de quoi lui servira-t-il d'être chaste, de ne point voler, si d'ailleurs il est passionné pour la vaine gloire, ou si, par complaisance pour ses amis, il demeure dans l'infidélité? ce n'est pas là bien vivre. L'esclave de la gloire ne pèche pas moins que le fornicateur, ou plutôt il commet beaucoup plus de péchés et de beaucoup plus grands.

Mais faites-moi connaître quelqu'un qui soit exempt de tous vices et de tous péchés et qui néanmoins reste païen : je vous en défie : jamais vous ne m'en pourrez trouver un seul. Ceux d'entr'eux qui ont le plus brillé et qu'on dit avoir méprisé les richesses et la bonne chère, ont été, plus que les autres, esclaves de la gloire, qui est la source de toutes sortes de maux. Voilà par où les Juifs ont persévéré dans leur malice et dans leur méchanceté, et c'est aussi la raison pour laquelle Jésus-Christ leur fait ce reproche : « Comment pouvez-vous « croire, vous qui recherchez la gloire qui « vient des hommes? » (Jean, v, 44.) Mais pourquoi n'a-t-il point parlé de cela à Nathanaël, à qui il enseignait la vérité, et ne lui a-t-il pas tenu de longs discours? c'est parce que l'âme de celui-ci n'était point infectée de cette passion, et qu'il était venu le trouver avec un cœur simple, disposé à faire ce qu'il lui ordonnerait : et qu'il employait, à écouter sa doctrine et ses instructions, le temps que les autres donnent au repos et au sommeil. A la vérité il était venu trouver Jésus à la sollicitation de Philippe ; cependant le divin Sauveur ne le rebuta pas ; en effet, c'est à lui qu'il dit : « Vous verrez un jour les cieux ouverts, « et les anges de Dieu monter et descendre ».

(Jean, I, 51.) Mais à Nicodème il ne dit rien de cela, il l'entretient de l'incarnation et de la vie éternelle, parlant diversement à chacun selon les dispositions de son cœur : Nathanaël, qui entendait les prophètes, et qui n'était pas si craintif, dut se tenir pour content de ce qu'il lui dit ; quant à Nicodème, qui était encore timide et craintif, il ne lui révèle pas tout sur-le-champ, mais il ébranle son âme pour chasser la crainte par la crainte ; il lui fait entendre que celui qui ne croit pas est déjà condamné ; que ne pas croire, c'est l'effet d'une mauvaise volonté. Et comme il tenait grand compte de la gloire humaine et même plus que des supplices, car, dit l'Ecriture, « Plu- « sieurs des sénateurs crurent en lui, mais à « cause des Juifs ils n'osaient le reconnaître « publiquement » (Jean, II, 42), il en tire un argument propre à le toucher, et, par ses paroles, lui fait connaître qu'on ne peut avoir d'autre raison de ne pas croire en lui que de mener une vie déréglée et impie. Il est à remarquer que dans la suite Jésus-Christ dit : « Je suis la lumière du monde » (Jean, VIII, 12), et qu'ici il dit seulement : « La lumière est « venue dans le monde ». (Jean, III, 19.) La raison en est qu'au commencement il parlait d'une manière obscure, dans la suite il s'exprime plus clairement. Mais de plus la crainte de l'opinion publique retenait cet homme et l'intimidait. Voilà pourquoi Jésus-Christ ne lui parle qu'avec réserve.

Fuyons donc la vaine gloire : elle est le plus fort et le plus dangereux de tous les vices, c'est d'elle que naissent l'avarice et l'amour des richesses ; c'est elle qui enfante les haines, les guerres, les différends. Car celui qui désire d'avoir plus qu'il n'a ne peut jamais se fixer ni demeurer en repos ; et l'on n'ambitionne toutes les autres choses que parce qu'on aime la vaine gloire. Pourquoi, je vous prie, cette troupe d'eunuques, cette foule d'esclaves et de serviteurs ; pourquoi tout cet étalage, une si grande pompe, un si grand faste ? Est-ce pour autre chose que pour s'attirer plus de spectateurs et de témoins de sa folle magnificence ? Si donc nous extirpons la vanité en arrachant la racine du mal, nous en emporterons aussi les branches, et rien n'empêchera que nous ne vivions sur la terre comme si déjà nous étions dans le ciel. L'amour de l'ostentation n'entraîne pas seulement au mal ceux qu'il possède ; il s'insinue et se glisse encore adroitement jusque dans la vertu, et s'il n'est pas assez fort pour nous en éloigner, il nous persécute jusque dans son sein en nous imposant des labeurs que rien ne vient rémunérer. Car celui qui a en vue la vaine gloire, soit qu'il jeûne, soit qu'il prie, soit qu'il fasse l'aumône, en perd toute la récompense. Se macérer en vain, s'exposer aux ris et à la moquerie des hommes, et perdre la gloire céleste, la récompense du ciel, est-il rien de plus misérable, est-il une perte qui soit comparable à celle-là ? On ne peut acquérir ensemble et la gloire humaine et la gloire du ciel, quand on les recherche toutes deux. Car autrement nous pouvons obtenir l'une et l'autre. Ne les désirons pas toutes les deux, mais ne recherchons que la gloire du ciel ; si nous les aimons l'une et l'autre, nous ne les obtiendrons pas à la fois, cela est impossible ; c'est pourquoi, si nous voulons acquérir la gloire, fuyons la gloire du monde, désirons, recherchons celle qui vient de Dieu seul ; de cette sorte nous obtiendrons et la gloire présente et la gloire future. Fasse le ciel que nous jouissions de celle-ci, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

APRÈS CELA JÉSUS ÉTANT VENU EN JUDÉE, SUIVI DE SES DISCIPLES, IL Y DEMEURAIT AVEC EUX, ET Y BAPTISAIT. (VERS. 22, JUSQU'AU VERS. 30.)

ANALYSE.

1. Rien n'est plus grand que la vérité, rien n'est plus bas que le mensonge. — Pourquoi Jésus-Christ ne baptisait pas, mais seulement ses disciples.
2. Les disciples de Jean portaient envie à ceux de Jésus-Christ.
3. Comment l'Eglise devient l'épouse de Jésus-Christ. — Maux et pertes que cause la vaine gloire : elle renverse les villes et les déserts. — Comment on peut se délivrer de ce vice et le vaincre. — La gloire de ce monde est vaine et fausse : la gloire du ciel est seule réelle et véritable : y élever ses yeux, vrai moyen de mépriser tout ce qui est ici-bas, et toute la gloire des hommes.

1. Rien n'est plus illustre, rien n'est plus fort et plus puissant que la vérité, comme aussi rien n'est plus bas, rien n'est plus faible que le mensonge : il a beau se déguiser, facilement on le démasque, facilement on le dissipe. La vérité, au contraire, se montre à nu à tous ceux qui veulent contempler sa beauté; elle ne cherche pas à se cacher, elle ne craint point le péril ni les piéges, elle n'ambitionne pas les hommages de la multitude. Rien d'humain n'a d'empire sur elle; mais, supérieure à tous les piéges qu'on lui tend, elle les voit sans s'ébranler; ceux qui se réfugient dans son sein y trouvent un asile assuré, ils y sont gardés comme dans une forteresse imprenable; telle est la grandeur de sa puissance; les coups cachés qu'on lui porte, elle les détourne; mais ses œuvres, elle les expose aux yeux de tout le monde; c'est ce que Jésus-Christ déclare à Pilate en lui répondant : « J'ai parlé publique- « ment à tout le monde, et je n'ai rien dit en « secret ». (Jean, XVIII, 20.)

Ce que le divin Sauveur dit alors, maintenant il le fait : « Après cela », dit l'évangéliste, « Jésus étant venu en Judée, suivi de ses dis- « ciples, il y demeurait avec eux et y bapti- « sait ». Aux jours de fêtes solennelles, Jésus allait à Jérusalem pour enseigner publiquement sa doctrine à ceux qui s'y assemblaient, et afin que tous profitassent de ses miracles. Mais quand la fête était passée, il s'en allait souvent auprès du Jourdain, parce qu'une multitude de peuple y accourait; car il se rendait toujours aux lieux les plus fréquentés, non par vanité ou par ambition, mais pour faire du bien à plus de monde. D'ailleurs, l'évangéliste dit dans la suite que ce n'était pas Jésus qui baptisait, mais ses disciples (Jean, IV, 2); il est donc évident qu'il faut entendre la même chose ici, à savoir que les disciples baptisaient seuls.

Mais pourquoi, direz-vous, Jésus-Christ ne baptisait-il pas? Longtemps auparavant Jean-Baptiste avait dit : « C'est lui qui vous bapti- « sera dans le Saint-Esprit et dans le feu ». (Matth. III, 11.) Or il n'avait pas encore donné le Saint-Esprit; c'est donc pour une bonne raison qu'il ne baptisait pas, mais seulement ses disciples baptisaient parce qu'ils voulaient engager beaucoup de monde à venir écouter la prédication et la doctrine du salut. Et pourquoi les disciples de Jésus baptisant, Jean-Baptiste ne cessa-t-il point de baptiser jusqu'à ce qu'il fût mis en prison? Car quand l'évangéliste dit : « Jean baptisait à Ennon », il y ajoute : « Alors « Jean n'avait pas encore été mis en prison » (Jean, III, 23, 24); il montre donc que Jean-Baptiste n'avait pas encore cessé de baptiser. Et encore pourquoi a-t-il baptisé jusqu'à ce temps? Cependant, il aurait fait connaître que

les disciples de Jésus étaient plus dignes de baptiser que lui, si, lorsqu'ils commencèrent, il eût lui-même cessé. Pour quelle raison donc baptisait-il? Ce fut pour ne leur pas attirer plus d'envie et de plus grandes disputes. En effet, si, publiant souvent ce qu'était Jésus-Christ, lui cédant la première place et se déclarant inférieur à lui, il ne persuada pas pour cela les Juifs que c'était à lui qu'ils devaient aller; s'il eût, dis-je, cessé de baptiser, il les aurait encore plus émus et les aurait rendus plus opiniâtres. Voilà pourquoi Jésus-Christ commença principalement à prêcher après la mort de Jean-Baptiste. Au reste, je crois qu'il ne vécut pas longtemps, afin que les esprits de cette multitude se réunissent et se tournassent tous vers Jésus-Christ, et qu'ils ne fussent plus partagés entre l'un et l'autre. De plus, Jean-Baptiste, pendant qu'il baptisait, ne cessait point de les exhorter à aller trouver Jésus-Christ et de leur rendre de grands témoignages de lui. D'ailleurs il baptisait au nom de celui qui devait venir après lui, afin qu'ils crussent en lui. Si donc celui qui prêchait ainsi Jésus-Christ eût discontinué de baptiser, comment aurait-il fait connaître l'excellence et la supériorité des disciples de Jésus? N'aurait-on pas cru, au contraire, que c'était par jalousie ou par dépit qu'il ne baptisait plus? Mais en continuant il confirme et fortifie ce qu'il a dit. Car il ne cherchait pas à s'acquérir de la gloire, mais il envoyait ses auditeurs à Jésus-Christ. Et il ne le servait pas moins que les disciples, ou plutôt encore plus, attendu que son témoignage était moins suspect et que sa réputation l'emportait dans l'esprit de tout le monde sur celle des disciples. L'évangéliste voulant nous le faire entendre, disait : « Toute « la Judée et tout le pays des environs du « Jourdain allaient le trouver, et ils étaient « baptisés par lui ». (Matth. III, 5.) Quoique les disciples de Jésus baptisassent, le peuple ne cessait pas d'accourir en foule à Jean-Baptiste.

Que si quelqu'un demande en quoi le baptême des disciples était supérieur à celui de Jean, nous répondrons : en rien, car l'un et l'autre était dénué de la grâce du Saint-Esprit, et les uns et les autres n'avaient tous qu'un seul et même motif : c'était d'envoyer à Jésus-Christ ceux qu'ils baptisaient. En effet, afin de n'être pas obligés de courir de toutes parts, pour chercher et assembler ceux qui devaient croire en Jésus-Christ, comme André qui avait amené Simon, et Philippe Nathanaël, ils résolurent et convinrent de baptiser, afin que par le baptême ils pussent sans peine et sans travail les attirer à Jésus-Christ, et préparer le chemin à la foi qu'il devait prêcher; mais que ces baptêmes n'eussent aucun avantage l'un sur l'autre, les paroles qui suivent le font voir.

Quelles sont ces paroles? « Il s'excita une « dispute entre les disciples de Jean, et un « Juif[1], touchant la purification[2] (25) ». Et cela n'est pas surprenant, puisque les disciples de Jean portaient continuellement envie aux disciples de Jésus-Christ, ou plutôt à Jésus-Christ même : lorsqu'ils les virent baptiser, ils commencèrent dès lors à parler à ceux qu'ils baptisaient pour leur insinuer que leur baptême, à eux, avait une supériorité sur celui des disciples de Jésus-Christ, et s'étant approchés de quelqu'un de ceux qui venaient d'être baptisés, ils tâchèrent de le lui persuader et ne le purent pas : mais l'évangéliste fait clairement entendre que ce sont les disciples de Jean, et non pas ce Juif, qui ont excité cette dispute : car il ne dit pas qu'un certain Juif leur avait demandé leur avis; mais il dit que la question touchant la purification d'où vint la dispute, fut agitée par les disciples de Jean avec un Juif.

2. Faites attention, je vous prie, mes frères, à la douceur et à la retenue de l'évangéliste. Il ne prend point de parti, il ne s'emporte ni contre les uns, ni contre les autres; mais autant qu'il le peut, il diminue la faute, disant seulement qu'il s'éleva une dispute. Toutefois, la suite fait bien voir que c'est par jalousie que ces disciples avaient excité la dispute; mais il le rapporte encore avec bien de la modération, car il dit : « Ils vinrent trouver Jean, « et lui dirent : Maître, celui-là qui était avec « vous au delà du Jourdain, auquel vous avez « rendu témoignage, baptise maintenant et « tous vont à lui (26) ». C'est-à-dire celui que vous avez baptisé; car c'est ce que signifie ce mot : « Celui auquel vous avez rendu témoi-

[1] « Un Juif », saint Chrysostome dit : μετὰ τουδαίου, et plusieurs exemplaires lisent de même. Notre Vulgate dit : « Les Juifs ». Au reste, il est facile de concilier cette petite différence; parce qu'il est assez vraisemblable que la contestation ayant d'abord été commencée par un Juif qui avait reçu le baptême de Jésus-Christ, passa aux autres et devint générale.

[2] « La Purification », autrement « le Baptême », qui est appelé « Purification », parce que les Juifs le mettent au nombre des purifications légales. On peut aussi appeler le baptême « purification », parce que le propre effet du baptême est de purifier.

« gnage » ; en d'autres termes : celui que vous avez illustré, et que vous avez rendu célèbre, ose imiter ce que vous faites : ils n'eurent garde de dire : celui que vous avez baptisé : ils auraient été forcés de faire mention de cette voix qui s'était fait entendre d'en-haut et aussi de la descente du Saint-Esprit : mais que disent-ils ? « Celui qui était avec vous au « delà du Jourdain, auquel vous avez rendu « témoignage ». C'est-à-dire : celui qui était au nombre de vos disciples, qui n'avait rien de plus que nous, s'est séparé de nous et baptise. Mais ce n'est pas seulement par là qu'ils croyaient pouvoir l'animer contre Jésus, c'est encore en lui insinuant que son baptême serait à l'avenir moins illustre et moins célèbre : car, ajoutent-ils, « tous vont à lui ». D'où il paraît visiblement qu'ils ne purent même pas amener à leur sentiment le Juif avec qui ils avaient disputé. Ils parlaient ainsi, parce qu'ils étaient incomplétement instruits et encore sensibles à l'ambition.

Que fit donc Jean-Baptiste ? il ne les reprit pas durement, de crainte qu'en le quittant ils ne se portassent à quelque mauvaise action. Mais que leur dit-il ? « L'homme ne peut rien « recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel (27)». Que s'il parle de Jésus-Christ dans des termes trop bas, ne vous en étonnez pas ; il ne pouvait pas tout d'un coup instruire des hommes si prévenus, et qui étaient dans de si mauvaises dispositions. Mais cependant il tâche de les effrayer, et de leur faire connaître que, de combattre contre Jésus, c'était combattre ainsi contre Dieu même. Gamaliel fit la même réponse : « Vous ne pourrez détruire « cette œuvre, et vous seriez en danger de « combattre contre Dieu même ». (Act. v, 39.) L'évangéliste établit la même vérité d'une manière un peu enveloppée. Il fait répondre à ces disciples : « L'homme ne peut rien rece- « voir, s'il ne lui a été donné du ciel. » C'est-à-dire, vous tentez l'impossible, et en agissant de la sorte, vous vous mettez en danger de combattre contre Dieu même. Quoi donc ? Théodas (Act. v, 36) n'agissait-il pas par lui-même ? J'en conviens : il agissait véritablement par lui-même ; mais à peine parut-il, qu'il fut anéanti et toute son œuvre avec lui. Mais il n'en est pas ainsi de l'œuvre de Jésus-Christ. Par là, Jean apaise insensiblement ses disciples, en leur faisant voir que ce Jésus, à qui ils osaient s'opposer, n'est pas un homme, mais un Dieu qui les surpasse en dignité et en gloire. Qu'ainsi, si ses œuvres brillaient et éclataient, si tous allaient à lui, il ne fallait pas s'en étonner, car telles sont les œuvres de Dieu : que celui qui faisait de si grandes choses était un Dieu, autrement ses œuvres n'auraient pas eu tant de force ni tant de vertu. Qu'au reste, les œuvres des hommes se découvrent et se détruisent facilement ; or, il n'en est pas de même pour celles-ci : elles ne sont donc pas des œuvres humaines. Et remarquez comment il tourne contre eux-mêmes ces paroles : « Celui à qui vous avez rendu témoi- « gnage », par où ils croyaient l'exciter à perdre Jésus-Christ. Car après leur avoir montré que ce n'était pas par son témoignage que Jésus-Christ était devenu illustre, il leur ferme la bouche en disant : « L'homme ne « peut rien recevoir de soi-même, s'il ne lui a « été donné du ciel ».

Que veut dire cela ? Si vous admettez mon témoignage, et si vous le croyez véritable, apprenez de même, que ce n'est pas moi que vous devez mettre au-dessus de lui, mais lui que vous devez regarder comme au-dessus de moi. Quel est en effet le témoignage que j'ai porté ? Je vous en prends à témoin : Voilà pourquoi il ajoute : « Vous me rendez vous-mêmes « témoignage que j'ai dit : Je ne suis point le Christ, mais : J'ai été envoyé devant lui (28) ». Si donc c'est à cause du témoignage que je lui ai rendu, que vous venez me dire : « Celui à « qui vous avez rendu témoignage » ; qu'il vous en souvienne donc de mon témoignage, et vous reconnaîtrez que non-seulement il ne l'a point abaissé, mais encore qu'il l'a beaucoup relevé. Mais d'ailleurs ce témoignage ne venait point de moi, il vient de Dieu même, qui le lui a rendu par ma bouche. C'est pourquoi si je vous parais digne de foi, rappelez-vous qu'entre plusieurs autres choses que j'ai dites, j'ai dit aussi que « j'ai été envoyé « devant lui ».

Ne voyez-vous pas que Jean-Baptiste fait insensiblement connaître que cette parole est divine ? Car voici ce qu'il veut dire : Je suis un ministre, et je dis ce que m'a ordonné de dire celui qui m'a envoyé ; je ne cherche pas à plaire aux hommes, mais je remplis le ministère que m'a confié son Père en m'envoyant ; ce n'est ni par faveur, ni par complaisance que j'ai rendu ce témoignage ; j'ai dit ce que j'avais mission de dire. Ne croyez donc pas que je

sois pour cela quelque chose de grand; ma mission, mes paroles, tout ne tend qu'à faire connaître sa grandeur et son excellence. Car il est le Seigneur et le maître de toutes choses; ce qu'il déclare encore par les paroles qu'il ajoute : « L'époux est celui à qui est l'épouse; « mais l'ami de l'époux qui se tient debout, et qui l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux (29) ». C'est pourquoi celui qui a dit : « Je ne suis pas digne de dénouer les cor- « dons de ses souliers », se dit maintenant son ami, non pour s'élever et se donner des louanges, mais pour montrer combien il a à cœur les intérêts de Jésus-Christ; que ce qui se passe ne se fait point malgré lui, ni contre sa volonté, mais à son grand contentement; et qu'il n'a rien dit, qu'il n'a rien fait qui ne tendît à cette unique fin; voilà ce qu'il fait très-prudemment connaître par le nom d'ami. En effet, dans les mariages les serviteurs de l'époux n'ont ni tant de joie, ni tant de plaisir que ses amis. Jean-Baptiste ne se dit donc pas égal en dignité à l'époux, à Dieu ne plaise! mais il se dit son ami, pour marquer l'excès de sa joie et pour se mettre à la portée de ses disciples. Il a déjà fait entendre qu'il n'est qu'un envoyé, qu'un ministre, en se disant envoyé devant lui. C'est pourquoi il se dit l'ami de l'époux, et aussi parce qu'il voyait ses disciples souffrir de ce qu'on allait à Jésus-Christ; par là il leur fait voir que non-seulement cela ne lui fait aucune peine, mais encore qu'il s'en réjouit extrêmement.

Puis donc que je suis venu, dit-il, pour travailler et contribuer à ce grand ouvrage, bien loin de m'attrister que tous aillent à Jésus-Christ, j'aurais au contraire une douleur extrême, s'il en était autrement. Si l'épouse n'allait pas trouver son époux, c'est alors que je m'affligerais; mais non maintenant que je vois réussir nos efforts. Son œuvre s'accomplit, c'est un sujet de gloire; pour nous ce que nous désirions avec tant d'ardeur se réalise; l'épouse connaît son époux. Et vous-mêmes, vous m'en rendez témoignage, quand vous me dites : « Tous vont à lui ». Voilà ce que je voulais, et c'est pour cela que j'ai tout fait : aussi, témoin de cet heureux succès, je m'en réjouis, je tressaille, je bondis d'allégresse.

3. Mais que signifient ces paroles : « L'ami « de l'époux qui se tient debout, et l'écoute, « est ravi de joie » d'entendre « la voix de « l'époux? » Jean-Baptiste se sert ici d'une parabole pour arriver à son sujet. Car en parlant d'époux et d'épouse, il montre comment se font les fiançailles, à savoir : par la parole et par la doctrine; c'est ainsi que l'Eglise est fiancée à Dieu. C'est pourquoi saint Paul disait : « La « foi vient de ce qu'on a ouï, et on a ouï parce « que la parole de Jésus-Christ » (Rom. x, 17) a été prêchée. Cette parole me ravit de joie. Mais à l'égard de ce mot : « Qui se tient debout », ce n'est pas sans intention qu'il s'exprime ainsi, mais pour montrer que son ministère est fini, qu'il faut maintenant qu'il se tienne debout et qu'il écoute après avoir remis l'épouse à son époux : qu'il est le ministre et le serviteur de l'époux, que ses bonnes espérances, que ses vœux sont comblés; voilà pourquoi il continue ainsi : « Je me vois donc dans l'ac- « complissement de cette joie » ; c'est-à-dire, j'ai accompli mon œuvre, nous n'avons plus rien à faire. Ensuite, il retient, il renferme dans son cœur la vive douleur qui le presse, en considérant, non-seulement les maux présents, mais ceux aussi qui doivent arriver encore. Il en prédit quelque chose et le confirme et par ses paroles, et par ses œuvres, en disant : « Il faut qu'il croisse et que je di- « minue » ; c'est-à-dire, mon ministère est fini, je dois me retirer et disparaître; mais pour lui, son temps est arrivé, il doit s'avancer et s'élever; c'est pourquoi, ce que vous craignez, non-seulement va arriver présentement, mais encore s'accroîtra de plus en plus. Et voilà même ce qui illustre le plus notre ministère, et ce qui en fait toute la gloire; c'est pour cela que j'ai été son précurseur, et je suis ravi de joie de voir que l'œuvre de Jésus-Christ ait un si grand et si heureux succès, et que le but vers lequel ont tendu tous nos efforts, soit désormais atteint.

Ne voyez-vous pas, mes chers frères, avec quelle patience et quelle sagesse Jean-Baptiste apaise la douleur de ses disciples, étouffe leur jalousie et leur fait connaître que s'opposer à l'accroissement de Jésus-Christ, c'est tenter l'impossible? remède propre, entre tous, à guérir leurs mauvaises intentions. Car si la divine Providence a permis que toutes ces choses arrivassent du vivant de ce saint précurseur, et lorsqu'il baptisait encore, c'est afin qu'il rendît témoignage de la supériorité du Sauveur, et que ses disciples fussent sans excuse, s'ils s'obstinaient à ne pas croire en Jésus-Christ. En effet, ce ne fut pas de lui-

même qu'il se porta à rendre ces témoignages, ni pour satisfaire la curiosité d'autres personnes ; ce fut pour répondre aux demandes de ses disciples, qui seuls l'interrogeaient et entendaient ses réponses. Car, s'il eût parlé de son propre mouvement, ils n'auraient pas cru si facilement, qu'en apprenant ce qu'il pensait, et par la réfutation de leurs objections, et par la réponse à leurs demandes. Ainsi les Juifs, qui lui avaient envoyé des gens pour l'interroger et savoir son sentiment, ne s'y étant pas rendus, lorsqu'ils le connurent, se sont pour cela même rendus indignes de tout pardon.

Qu'est-ce donc que tout cela nous apprend ? Que la vaine gloire est la source et la cause de tous les maux : c'est elle qui a jeté les Juifs dans une furieuse jalousie ; c'est elle qui les a ranimés après une courte trève, et portés à aller trouver Jésus-Christ pour lui dire : « Pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils point? » (Matth. IX, 14.) Fuyons donc ce vice, mes bien-aimés. Si nous le fuyons, nous nous préserverons de l'enfer : car c'est principalement ce vice qui en attise le feu, tant sa domination s'étend sur tout, tant il exerce son tyrannique empire sur tout âge et sur tout rang ; c'est lui qui met le trouble dans l'Eglise, qui ruine les républiques, qui ruine les maisons, les villes, les peuples, les provinces. Pourquoi vous en étonner, quand il a bien pu pénétrer jusque dans le désert, où il a fait sentir toute la force de son pouvoir ? Ceux qui s'étaient dépouillés de leurs biens et de leurs richesses, qui avaient renoncé au luxe du monde, à toutes ses pompes et à ses maximes, qui avaient surmonté les désirs de la chair et les violentes passions de la cupidité, ont souvent tout perdu pour s'être laissé vaincre par la vaine gloire. C'est par ce vice que celui qui avait beaucoup travaillé a été vaincu par celui qui, bien loin d'avoir travaillé, avait au contraire commis beaucoup de péchés. Je parle du pharisien et du publicain. Mais prêcher contre ce vice, vous montrer les maux qu'il cause, ce serait peine perdue, car tout le monde est du même avis sur ce point ; et ce dont il s'agit, c'est de réprimer en soi cette funeste passion.

Comment donc en viendrons-nous à bout ? En opposant la gloire à la gloire. Comme, en effet, nous dédaignons les richesses de la terre, lorsque nous en envisageons d'autres ; comme nous méprisons cette vie, lorsque nous pensons à une autre qui est bien préférable, nous pourrons de même rejeter la gloire de ce monde, lorsque nous songerons à une gloire plus belle, à ce qui est proprement la vraie gloire. Celle dont nous parlons n'est qu'une vaine et fausse gloire, un nom sans réalité ; mais celle du ciel est une gloire véritable, qui a pour panégyristes, non les hommes, mais les anges, les archanges et le Seigneur des archanges, ou plutôt aussi les hommes mêmes. Si vous jetez les yeux sur ce théâtre, si vous cherchez à connaître le prix de ces couronnes, si vous vous transportez au lieu où retentissent ces applaudissements, les biens de la terre ne seront pas capables de vous toucher et de vous arrêter ; vous ne vous prévaudrez plus de leur possession, vous ne chercherez pas à les acquérir si elles vous manquent. Dans cette cour, on ne voit aucun des satellites du roi, au lieu de rechercher les bonnes grâces de celui qui siége sur le trône et porte le diadême, s'occuper de ces cris d'oiseaux, de ces bourdonnements de moucherons qui s'appellent les éloges des hommes.

Connaissant donc la bassesse des choses humaines, envoyons, plaçons tous nos biens et toutes nos richesses dans ces inviolables trésors, et cherchons la gloire qui est stable et éternelle. Je prie Dieu de nous l'accorder à tous, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, etc.

HOMÉLIE XXX.

CELUI QUI EST VENU D'EN-HAUT, EST AU-DESSUS DE TOUS. CELUI QUI TIRE SON ORIGINE DE LA TERRE, EST DE LA TERRE, ET SES PAROLES TIENNENT DE LA TERRE. (VERS. 31, JUSQU'AU VERS. 34.)

—

ANALYSE.

1. Efforts de saint Jean-Baptiste pour amener ses disciples à Jésus-Christ.
2. On ne peut rejeter Jésus-Christ sans accuser de mensonge Dieu qui l'a envoyé.
3. Il ne faut pas lire ou écouter légèrement les paroles de la sainte Ecriture : peser toutes les paroles, et observer toutes les circonstances. — Les paroles de la sainte Ecriture sont des armes, mais il faut savoir les manier et s'en servir. — Quand on défend mal les vérités de la religion, on est la risée et la fable des païens et des hérétiques. — Pour les affaires de ce monde chacun est adroit et habile ; pour la grande affaire du salut, nous ne sommes que des lâches. — Les Livres saints n'ont pas seulement été écrits pour les anciens, mais encore pour nous.

1. L'amour de la gloire est un vice très-pernicieux ; oui, dis-je, très-pernicieux, et la source de toutes sortes de maux ! C'est une épine que difficilement on arrache, une bête qu'on ne peut apprivoiser, une hydre à cent têtes armée contre ceux mêmes qui la nourrissent. Comme les vers rongent le bois qui les nourrit, comme la rouille dévore le fer d'où elle naît, et la teigne mange la laine, ainsi la vaine gloire donne la mort à l'âme sa nourrice. C'est pourquoi il nous faut être bien vigilants et attentifs pour arracher et détruire ce vice. Voyez ici encore tout ce que dit Jean-Baptiste à ses disciples, parce qu'il les voit infectés de cette maladie et qu'il a peine à les calmer. A ces premières paroles que vous avez entendues, il ajoute encore celles-ci pour les apaiser : « Celui « qui est venu d'en-haut est au-dessus de tous ; « celui qui tire son origine de la terre est de « la terre, et ses paroles tiennent de la terre ». Puisque partout, dit-il, vous exaltez mon témoignage, puisque vous publiez que je suis très-digne de foi, vous devez savoir que ce n'est pas à celui qui est de la terre à rendre digne de foi celui qui est venu d'en-haut ; mais ce mot : « Il est au-dessus de tous », que signifie-t-il ? Que celui qui est venu du ciel n'a besoin de personne, qu'il se suffit à lui-même, et que sans comparaison il est le plus grand de tous. Au reste, Jean-Baptiste dit de soi qu'il est de la terre et que ses paroles tiennent de la terre, non qu'il parlât de son propre mouvement, mais dans le sens auquel Jésus-Christ dit : « Si « vous ne me croyez pas lorsque je vous parle « des choses de la terre » (Jean, III, 12), désignant ainsi le baptême, non qu'il soit terrestre, mais parce qu'il le comparait alors à son ineffable génération ; en cet endroit de même, Jean-Baptiste dit qu'il parle en habitant de la terre, par comparaison de sa doctrine à celle de Jésus-Christ ; car ces mots : « Ses paroles « tiennent de la terre », signifient seulement que ce qu'il dit est bas et grossier, et pour ainsi dire semblable aux choses de la terre, si on le compare avec la sublimité et l'excellence de la doctrine que Jésus-Christ enseigne : « Puisqu'en lui sont renfermés tous les trésors « de la sagesse ». (Col. II, 3.) Mais encore ces paroles : « Celui qui tire son origine de la « terre, est de la terre », font voir évidemment elles-mêmes qu'il ne veut point parler de pensées humaines ; en effet, il n'était pas tout entier de terre ; la meilleure partie de son être venait du ciel, car il avait une âme et il participait à l'esprit, et ces choses ne sont pas de la terre. Comment dit-il donc qu'il est de la terre ? Cette façon de parler ne signifie rien de plus que ceci : Je suis peu de chose, puisque je

rampe à terre et que je suis né sur la terre. Le Christ, au contraire, nous est venu d'enhaut.

Enfin Jean-Baptiste ayant guéri, par tous ces discours, la maladie de ses disciples, parle ensuite de Jésus-Christ avec plus d'assurance; en parler auparavant, c'eût été jeter ses paroles en l'air et les prodiguer en pure perte, puisqu'elles n'auraient point trouvé d'entrée dans l'esprit de ses disciples. Mais après qu'il a arraché les épines, alors il sème avec confiance en disant : « Celui qui est venu du ciel est au-« dessus de tous. Et il rend témoignage de ce « qu'il a vu et de ce qu'il a entendu, et per-« sonne ne reçoit son témoignage (32) ». Jean, après avoir parlé de Jésus-Christ en termes sublimes, baisse ensuite le ton; car ce mot : « Ce qu'il a entendu et ce qu'il a vu », appartient au langage des hommes. Ce que Jésus-Christ savait, il ne l'avait point appris par la vue ni par l'ouïe, mais il le tenait de sa propre nature; étant sorti parfait du sein de son Père, il n'avait pas besoin de maître ainsi qu'il le dit lui-même : « Comme mon Père me connaît, je « connais mon Père ». (Jean, x, 15.) Que signifie donc ceci : « Il dit ce qu'il a entendu, et il rend témoignage de ce qu'il a vu? » Comme c'est par ces sens que nous apprenons parfaitement toutes choses, et qu'on nous regarde comme des maîtres dignes de foi sur les choses que nous avons ou vues ou entendues, parce qu'alors on est persuadé que nous n'inventons point et que nous ne disons rien de faux; c'est pour se conformer à notre usage que Jean-Baptiste a dit : « Jésus-Christ rend « témoignage de ce qu'il a entendu et de ce « qu'il a vu », pour faire voir qu'il n'y a point en lui de mensonge et qu'il ne dit rien que de vrai. Ainsi, souvent nous-mêmes, nous avons la curiosité d'interroger celui qui nous raconte quelque chose, et de lui dire : l'avez-vous vu, l'avez-vous entendu vous-même? S'il l'assure, nous regardons alors son témoignage comme véritable. Ainsi Jésus-Christ dit : « Je juge selon « ce que j'entends » (Jean, v, 30); et : « Je ne « dis que ce que j'ai appris de mon Père » (Jean, viii, 26); et : « Nous rendons témoi-« gnage de ce que nous avons vu » (Jean, iii, 11), et plusieurs autres choses semblables, non pour nous faire entendre que ce qu'il dit il l'a appris (le croire serait le comble de la démence); mais de peur que les Juifs n'eussent l'insolence de regarder comme suspect aucune de ses paroles; car, attendu qu'ils n'avaient pas encore de lui l'opinion qu'ils devaient avoir, il s'autorise souvent de son Père pour persuader ce qu'il dit.

2. Mais pourquoi s'étonner qu'il cite le témoignage de son Père, puisque souvent il a recours aux prophètes et aux Ecritures, comme lorsqu'il dit : « Ce sont elles qui ren-« dent témoignage de moi? » (Jean, 10, 39.) Il emprunte le témoignage des prophètes, dirons-nous pour cela qu'il est au-dessous d'eux? A Dieu ne plaise! Il se proportionne à la faiblesse de ses auditeurs. Il dit qu'il rapporte ce qu'il a appris de son Père, non qu'il ait besoin d'un docteur, mais afin de prouver qu'il ne dit rien de faux. Ainsi ce que dit Jean-Baptiste, vous devez l'expliquer de cette manière : j'ai besoin de ses leçons, puisqu'il est venu du ciel et qu'il nous apporte une doctrine céleste, que lui seul entend parfaitement. Car voilà ce que signifie ce mot : Il a entendu et il a vu. « Et personne ne reçoit son témoi-« gnage ». Mais il a eu des disciples, et plusieurs écoutaient assidûment sa parole; pourquoi donc dit-il : « Personne ne reçoit? » c'est-à-dire : Il y en a peu qui le reçoivent. S'il avait voulu dire : « Personne », pourquoi aurait-il ajouté : « Celui qui a reçu son témoi-« gnage a attesté que Dieu est véritable (33)? »

Ici Jean-Baptiste reproche à ses disciples leur peu de foi en Jésus-Christ : en effet, par ce qui suit on voit clairement qu'ils ne crurent pas même après ces paroles. Voilà pourquoi étant en prison, il les envoya à Jésus, afin de les lui mieux attacher. Et alors néanmoins ils ne crurent pas encore tout à fait en lui, comme Jésus-Christ le fait connaître par ces paroles : « Heureux celui qui ne prendra point « de moi un sujet de scandale et de chute! » (Matth. xi, 6.) Jean-Baptiste n'a donc point eu d'autre raison de dire : « Et personne ne reçoit « son témoignage », que dans l'intention d'instruire ses disciples; c'est comme s'il disait : quoiqu'il y en ait peu qui doivent croire en lui, ne pensez pas que ce qu'il dit ne soit pas véritable, car il rend témoignage de ce qu'il a vu. Au reste, il le dit aussi pour censurer l'aveuglement des Juifs, de même qu'au commencement de son évangile, saint Jean les réprimande en disant : « Il est venu chez soi, et les « siens ne l'ont point reçu » (Jean, i, 11) : par la faute, non de celui qui est venu, mais de ceux qui ne l'ont pas voulu recevoir : « Celui

« qui a reçu son témoignage, a attesté que « Dieu est véritable (33) »; par ces paroles il les effraie et les épouvante, car il leur fait voir que celui qui rejette le Fils ne le rejette pas lui seul, mais encore son Père; c'est pourquoi il ajoute : « Celui que Dieu a envoyé ne dit « que des paroles de Dieu (34) ». Puis donc qu'il ne dit que des paroles de Dieu, celui qui croit en lui, croit en Dieu, et celui qui ne croit pas en lui, ne croit point en Dieu. Mais ce mot : « Il a scellé », veut dire : il a fait connaître. Après quoi ayant ainsi augmenté leur crainte, il ajoute : « Que Dieu est véritable », pour marquer qu'on ne peut rejeter Jésus-Christ, ou ne pas croire en lui, sans accuser de mensonge Dieu qui l'a envoyé. Puis donc que Jésus-Christ ne dit rien qui ne vienne de son Père, celui qui ne l'écoute point, n'écoute point son Père qui l'a envoyé.

Ne voyez-vous pas ici, mes frères, avec quelle force Jean-Baptiste frappe encore sur ses disciples? Jusque-là ils ne croyaient pas qu'il y eût du mal à ne pas croire en Jésus-Christ. Voilà pourquoi il leur représente vivement l'extrême péril auquel s'exposent les incrédules; afin qu'ils apprennent que n'écouter pas Jésus-Christ, c'est la même chose que de ne pas écouter son Père. Il poursuit, et se proportionnant à leur portée, il leur dit : « Parce que Dieu ne lui donne pas son Esprit « par mesure ». Il se sert encore, comme j'ai dit, d'expressions basses et grossières, accommodant ainsi son langage à leur intelligence; autrement il n'aurait pu exciter en eux la crainte. S'il avait dit de Jésus-Christ des choses grandes et élevées, ils ne l'auraient pas cru, ils l'auraient repoussé avec mépris : voilà pourquoi il rapporte tout au Père, parlant quelquefois de Jésus-Christ comme d'un homme.

Mais que signifie ceci : « Dieu ne lui donne « pas son Esprit par mesure? » Nous, dit Jean-Baptiste, nous recevons les dons du Saint-Esprit par mesure : car, par le Saint-Esprit il entend ici les dons. En effet, ce sont les dons qui sont distribués. Mais Jésus-Christ a en lui-même tous les dons, ayant reçu toute la plénitude du Saint-Esprit sans mesure. Or, si ces dons sont immenses, à plus forte raison sa substance est-elle immense. Ne voyez-vous pas aussi que le Saint-Esprit est immense « comme « le Père? » Celui donc qui a reçu toute la vertu du Saint-Esprit, qui connaît Dieu, qui dit : « Nous disons ce que nous avons entendu, « et nous rendons témoignage de ce que nous « avons vu », comment nous pourrait-il paraître suspect? il ne dit rien qui ne soit de Dieu, rien qui ne soit du Saint-Esprit : mais cependant Jean-Baptiste ne parle point de Dieu le Verbe; l'autorité qu'il donne à sa doctrine, il la tire toute du Père et du Saint-Esprit. Ses disciples connaissaient un Dieu, ils savaient qu'il y a un Saint-Esprit, quoiqu'ils n'en eussent pas une juste idée : mais qu'il y eût un Fils, ils l'ignoraient. C'est pour cela que, voulant donner de l'autorité à ce qu'il dit, et le persuader, il a toujours recours au Père et au Saint-Esprit. Car séparer cette raison « qui « oblige Jean-Baptiste d'en user ainsi », et recevoir la doctrine en soi, comme elle se présente, ce serait se tromper beaucoup et s'écarter extrêmement de l'idée qu'on doit avoir de la dignité de Jésus-Christ. En effet, le motif de leur foi en Jésus-Christ ne devait pas être qu'il avait la vertu du Saint-Esprit, puisqu'il n'a nullement besoin du secours du Saint-Esprit, et qu'il se suffit à lui-même : Jean-Baptiste se conforme donc ainsi à l'opinion des simples, pour les élever peu à peu à de plus hauts et de plus grands sentiments.

Au reste, je dis ceci, mes chers frères, pour vous faire connaître que nous ne devons pas légèrement passer sur les paroles de la sainte Ecriture, qu'il faut faire attention au but et à l'intention de celui qui parle, à l'esprit et à la faiblesse de ses auditeurs, et examiner bien d'autres choses. Car les docteurs ne découvrent et n'expliquent pas clairement tout, comme ils le voudraient, mais ils tempèrent beaucoup de choses, selon la portée de leurs disciples. C'est pourquoi saint Paul dit : « Je « n'ai pu vous parler comme à des hommes « spirituels, mais comme à des personnes « encore charnelles : je ne vous ai nourris « que de lait, et non de viandes solides ». (I Cor. III, 1, 2.) Je voudrais, dit-il, vous parler comme à des hommes spirituels, et je ne l'ai pu, pourquoi? Ce n'est pas qu'il en fût lui-même incapable, c'est qu'ils n'auraient pu l'entendre, s'il leur avait parlé comme à des hommes spirituels. De même Jean-Baptiste voulait enseigner de grandes choses à ses disciples, mais ils ne pouvaient encore les comprendre; voilà pourquoi il s'attache si fort aux expressions les plus simples et les plus basses.

3. Il faut donc observer toutes choses avec

soin ; car les paroles de l'Ecriture sont des armes spirituelles. Mais si nous n'avons pas l'adresse de les bien manier, ni d'en équiper nos disciples comme il faut, elles ne perdent rien, à la vérité, de leur vertu propre, mais elles nous deviennent inutiles. Supposons qu'il y ait ici une forte cuirasse, un casque, un bouclier, une pique : qu'ensuite quelqu'un les prenne, et qu'il se mette la cuirasse aux pieds, le casque non sur la tête, mais sur les yeux, le bouclier, non sur la poitrine, mais sur les jambes : pourra-t-il s'en aider? ou plutôt n'en sera-t-il pas embarrassé? Sans aucun doute. Mais ce n'est pas la faute des armes ; c'est la sienne, celle de son ignorance, puisqu'il ne sait ni s'en revêtir ni s'en servir. Il en est de même des saintes Ecritures : si nous en confondons l'ordre, elles n'en auront pas moins en soi leur force et leur vertu, mais elles ne nous serviront de rien. J'ai beau vous répéter ces vérités, et en public et en particulier; c'est peine perdue : toujours je vous vois attachés aux affaires du siècle, toujours je vous vois mépriser les choses spirituelles : voilà pourquoi nous nous mettons peu en peine de bien vivre, et, lorsque nous combattons pour la vérité, nous sommes sans force et nous devenons la fable et la risée des gentils, des Juifs et des hérétiques. Quand bien même vous seriez aussi négligents dans les autres choses, on ne devrait même pas vous le pardonner. Mais dans les affaires séculières chacun de vous est plus subtil et plus perçant qu'une épée, tant l'artisan que le magistrat : mais dans les choses nécessaires et spirituelles nous sommes d'une extrême négligence, traitant les bagatelles comme des affaires sérieuses, et n'attachant pas même une importance secondaire aux plus pressants de nos intérêts. Ignorez-vous que ce qui est écrit dans les livres saints ne l'est pas pour les anciens, pour nos pères seulement, mais aussi pour nous? La voix de saint Paul qui dit : « Tout ce « qui est écrit a été écrit pour nous servir « d'instruction, à nous autres qui nous trou- « vons à la fin des temps, afin que nous con- « cevions une espérance ferme par la patience « et par la consolation que les Ecritures nous « donnent » (Rom. xv, 4; I Cor. x, 11); cette voix, dis-je, n'est-elle pas venue jusqu'à vous?

Je parle inutilement, je le sais bien; mais je ne cesserai point de parler. En le faisant, je me justifierai devant Dieu, quand bien même personne ne m'écouterait. Prêcher devant des gens dociles et attentifs, c'est une peine allégée : mais prêcher souvent sans être écouté, et néanmoins, sans se rebuter, prêcher toujours, c'est se rendre digne d'une plus grande récompense; parce que, quelque dégoût qu'il y ait à n'être point écouté, on ne laisse pas de remplir son ministère selon la volonté de Dieu. Toutefois, quoique votre négligence doive nous procurer une plus grande récompense, nous aimons mieux l'avoir moindre et être plus sûrs de votre salut : car votre avancement et votre profit est une grande récompense à nos yeux. Au reste, si nous vous représentons maintenant ces choses, mes chers frères, ce n'est pas pour vous chagriner ni pour vous faire de la peine, mais pour vous exposer la vive douleur que votre tiédeur nous cause. Puisse le ciel nous guérir tous de ce vice, afin que nos cœurs étant embrasés de l'amour des choses spirituelles, nous acquérions les biens célestes, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit la gloire au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

LE PÈRE AIME LE FILS, ET IL LUI A MIS TOUTES CHOSES ENTRE LES MAINS. — CELUI QUI CROIT AU FILS, A LA VIE ÉTERNELLE : CELUI QUI NE CROIT PAS AU FILS, NE VERRA POINT LA VIE, MAIS LA COLÈRE DE DIEU DEMEURE SUR LUI. (VERS. 35, 36, JUSQU'AU VERS. 12 DU CHAP. IV.)

—

ANALYSE.

1. La foi sans la bonne vie ne sert de rien pour le salut.
2. Pourquoi Jésus-Christ se retire. — Origine des Samaritains.
3. Vie laborieuse de Jésus-Christ. — Histoire de la Samaritaine.
4. Continuation du même sujet. — Jésus-Christ abolit les observances du judaïsme.
5. Bel exemple que donne la Samaritaine de l'amour et du zèle qu'on doit avoir pour la parole de Jésus-Christ : elle invite les autres à venir l'entendre, les Juifs les en détournaient. — Faire ce qui n'est point agréable à Dieu, c'est vivre inutilement et pour sa perte. — Nous rendrons compte du temps que nous avons perdu, pour l'avoir employé à des inutilités. — Dieu nous a mis en ce monde pour y travailler pour l'autre. — L'âme est immortelle : Le corps sera aussi immortel, afin que nous jouissions des biens éternels. — Dieu nous offre le ciel, et nous lui préférons la terre : outrage que nous faisons à Dieu.

1. L'expérience nous apprend, mes frères, qu'en toutes choses l'esprit de ménagement procure de grands biens et de grands avantages : ainsi l'on devient habile dans les arts, dont on a reçu d'un maître à peine les premiers éléments. Ainsi l'on bâtit les villes, mettant insensiblement et peu à peu une pierre l'une sur l'autre ; ainsi nous entretenons, nous conservons notre vie. Et ne vous étonnez pas que cette sage conduite ait tant de vertu et d'efficacité dans tout ce qui concerne cette vie, lorsqu'elle en a tant dans les choses spirituelles. C'est ainsi qu'on a pu arracher les Juifs de leur idolâtrie, en les ramenant et les persuadant peu à peu, eux qui au commencement n'avaient entendu rien de grand, rien de sublime, ni quant à la doctrine, ni quant aux mœurs. C'est ainsi encore, qu'après l'avènement de Jésus-Christ, lorsque le temps d'annoncer la sublime doctrine fut arrivé, les apôtres attiraient à eux tous les hommes, évitant de leur parler tout d'abord des choses grandes et élevées. C'est ainsi qu'en usait au commencement Jésus-Christ à l'égard de plusieurs. C'est ainsi qu'en use maintenant Jean-Baptiste : il parle de Jésus-Christ comme d'un homme admirable, et jette un voile sur ce qui dépasse la portée humaine. Au commencement il disait : « L'homme ne peut rien rece- « voir de soi-même » ; ensuite, après avoir ajouté quelque chose de grand, et dit : « Celui « qui est venu du ciel est au-dessus de tous », il baisse encore le ton, et dit entre autres choses : « Car Dieu ne lui donne pas son Esprit « par mesure » ; et ensuite : « Le Père aime « le Fils, et il lui a mis toutes choses entre les « mains ». De là il arrive aux peines, sachant que la crainte du supplice est d'une grande utilité, et que plusieurs ne sont pas tant touchés des promesses que des menaces ; et c'est enfin par où il finit, disant : « Celui qui croit « au Fils, a la vie éternelle ; celui qui ne croit « pas au Fils, ne verra point la vie, mais la co- « lère de Dieu demeure sur lui ». Ici encore ce qu'il dit des peines, il le rapporte au Père, car il n'a pas dit la colère du Fils, quoique le Fils soit le juge ; mais il a nommé le Père pour effrayer davantage.

Ne suffit-il pas, direz-vous, de croire au Fils, pour avoir la vie éternelle ? Non. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ, qui le déclare par ces paroles : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, « Seigneur, n'entreront pas dans le royaume « des cieux ». (Matth. VII, 21.) Et le blasphème contre le Saint-Esprit suffit pour nous faire jeter dans l'enfer. Et pourquoi parler d'un ar-

ticle de doctrine ? Quand bien même on croirait parfaitement au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, si l'on ne vit bien, la foi seule ne servira de rien pour le salut. Lors donc que Jésus-Christ dit : « La vie éternelle consiste à « vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu « véritable » (Jean, XVIII, 3) ; ne pensons pas que cette créance nous suffise pour le salut, mais nous avons besoin encore d'une bonne vie et d'une conduite bien réglée. Quoique Jean-Baptiste ait dit ici : « Celui qui croit au « Fils, a la vie éternelle », il insiste davantage sur ce qui suit. Car dans son discours il joint et lie ensemble le bien et le mal, et voyez comment, à sa première proposition, il ajoute celle-ci : « Celui qui ne croit pas au Fils, ne « verra point la vie, mais la colère de Dieu « demeure sur lui ». Mais néanmoins nous ne concluons pas de là que la foi suffise seule pour le salut ; ce qui se prouve par une infinité d'autres endroits de l'Evangile, où il est parlé de la bonne vie. Voilà pourquoi Jésus-Christ n'a point dit : La vie éternelle consiste seulement à vous connaître ; ni : Celui qui croit seulement au Fils, a la vie éternelle ; mais il marque, à propos de ces deux choses, que la vie y est attachée : certes, si la bonne vie n'accompagne pas la foi, la foi ne nous sauvera pas d'un grand supplice. Car il n'a pas dit : La colère l'attend ; mais la colère demeure sur lui ; par où il déclare que la colère ne se retirera jamais de lui.

Mais de peur que ce mot : « Il ne verra point « la vie », ne vous induisît en erreur, et ne vous donnât lieu de penser qu'il ne s'agit que de cette vie présente ; et afin que d'autre part vous soyiez persuadé que le supplice est éternel, il a dit : « La colère demeure », pour montrer qu'elle demeure éternellement, et qu'elle séjourne sur l'incrédule. Au reste, l'intention de Jean-Baptiste est d'exciter ses disciples par toutes ces paroles, et de les pousser vers Jésus-Christ. C'est pourquoi il ne leur adresse pas la parole à eux seuls et en particulier ; mais il l'adresse à tous en général, et de la manière qui pouvait mieux les attirer et les gagner. Car il n'a point dit : Si vous croyez, si vous ne croyez pas ; mais il parle en général, pour ne leur pas donner de la défiance, et il le fait avec plus de force que Jésus-Christ. Le Sauveur dit : « Celui qui ne croit pas est déjà con- « damné » ; mais Jean-Baptiste s'exprime ainsi : « Il ne verra point la vie, mais la colère de « Dieu demeure sur lui ». Et certes il a raison. Jésus-Christ ne pouvait parler de soi comme un autre en pouvait parler. S'il avait parlé de même, on aurait cru que souvent il revenait sur ce sujet par amour-propre et par vanité ; mais Jean n'était pas exposé à ce soupçon. Que si, dans la suite, Jésus-Christ s'est lui-même servi d'expressions plus fortes, c'est lorsque sa réputation s'étant établie, on avait de lui une grande opinion.

« Jésus ayant donc su que les pharisiens « avaient appris qu'il faisait plus de disciples « et baptisait plus de personnes que Jean, « quoique Jésus ne baptisât pas lui-même, « mais ses disciples, il quitta la Judée et s'en « alla en Galilée ». (Chap. IV, 1, 2, 3.)

Véritablement Jésus ne baptisait pas lui-même, mais, pour exciter plus d'envie contre lui, on le rapportait ainsi. Pourquoi, direz-vous, se retira-t-il ? ce ne fut pas par crainte, mais pour ôter tout sujet d'envie et adoucir la jalousie. Il pouvait contenir ceux qui l'attaquaient, mais il ne voulait pas trop souvent le faire, de peur de détruire la foi à l'incarnation. Si étant pris, il se fût souvent échappé miraculeusement de leurs mains, plusieurs auraient tenu cette vérité pour suspecte. Voilà pourquoi il faisait bien des choses humainement : voulant qu'on le crût Dieu, il voulait aussi qu'on crût qu'il s'était revêtu de notre chair. Voilà pourquoi, après sa résurrection, il disait à un de ses disciples : « Touchez et con- « sidérez qu'un esprit n'a ni chair ni os ». (Luc, XXIV, 39.) Voilà pourquoi il reprit Pierre, qui lui disait : « Ayez soin de vous, cela ne « vous arrivera point ». (Matth. XVI, 22.) Tant il a pris soin d'établir cette créance.

2. En effet, entre les dogmes de l'Eglise, celui de l'incarnation n'est pas le moins important, ou plutôt il est le principal ; puisque l'incarnation est l'origine et le principe de notre salut, puisque c'est par elle que tout a été fait, que tout a été consommé. C'est elle qui a détruit la mort, qui a ôté le péché, qui a annulé la malédiction, qui nous a apporté une infinité de grâces. Voilà pourquoi Jésus-Christ voulait qu'on crût principalement à l'incarnation, qui a été pour nous la racine et la source de toutes sortes de biens. Mais tout en agissant comme un homme, il ne laissait pas la divinité s'obscurcir en lui. Ayant donc quitté la Judée, il continuait de faire ce qu'il avait fait auparavant. Car ce n'était pas sans

sujet qu'il s'en était allé en Galilée, il préparait les grandes œuvres qu'il voulait opérer parmi les Samaritains, et il ne les dispensait pas indifféremment, mais avec cette sagesse qui lui était convenable; afin de ne pas laisser le moindre sujet d'excuse au juif le plus impudent. L'évangéliste nous l'insinue par ce qu'il ajoute : « Et comme il fallait qu'il passât « par la Samarie (4) », en quoi il montre que c'était comme en passant qu'il avait été dans la Samarie. Les apôtres faisaient de même : lorsque les Juifs les persécutaient, ils s'en allaient vers les gentils; Jésus-Christ, de même (Marc, VII, 26), chassé par les uns, s'en allait vers les autres, comme il le fit à l'égard de la Syrophénicienne.

Or cela s'est fait ainsi pour ôter aux Juifs tout prétexte, tout sujet de dire : il nous a quittés pour passer vers les incirconcis. C'est pour cette raison que les apôtres, voulant se justifier, disaient : « Vous étiez les premiers à « qui il fallait annoncer la parole de Dieu; « mais puisque vous vous en jugez vous-« mêmes indignes, nous nous en allons pré-« sentement vers les gentils ». (Act. XIII, 46.) Et Jésus-Christ : « Je n'ai été envoyé qu'aux « brebis de la maison d'Israël qui se sont per-« dues ». (Matth. XV, 24.) Et : « Il n'est pas « juste de prendre le pain des enfants, et de le « donner aux chiens ». (Ibid. 26.) Mais lorsque les Juifs le rejetèrent, ils ouvrirent dès lors la porte aux gentils. Et néanmoins il n'allait pas exprès chez eux, mais seulement en passant : c'est donc en passant, « qu'il vint en une ville « de la Samarie, nommée Sichar, près de l'hé-« ritage que Jacob donna à son fils Joseph (5). « Or il y avait là un puits », qu'on appelait « la fontaine de Jacob (6) ». Pourquoi l'évangéliste parle-t-il du lieu avec tant d'exactitude? C'est afin qu'en entendant une femme dire : « Notre père Jacob nous a donné ce « puits », vous ne vous en étonniez pas. C'était la ville où Lévi et Siméon, transportés de colère, pour l'outrage fait à Dina leur sœur, firent ce cruel massacre que vous savez.

Mais il ne sera pas hors de propos de rapporter ici l'origine des Samaritains. Car tout ce pays s'appelait Samarie. D'où ont-ils donc pris ce nom? La montagne qui était auprès s'appelait Somor, d'un homme de ce nom qui l'avait possédée, comme dit Isaïe : « Ephraïm sera la « capitale de Somoron » (Isaïe, VII, 9); ceux qui l'habitaient alors ne s'appelaient pas Samaritains, mais Israélites. Dans la suite des temps ces hommes offensèrent le Seigneur. Phaceïa régnait, lorsque Theglathphalassar entra dans le royaume, se rendit maître de plusieurs places, attaqua Ela, le tua, et donna le royaume à Osée. (IV Rois, XV.) Salmanasar fit la guerre à ce dernier, prit d'autres villes et se les rendit tributaires. Osée se soumit au commencement, il se révolta ensuite et envoya chercher du secours dans l'Ethiopie [1]. Le roi d'Assyrie, l'ayant appris, marcha contre lui, et enleva Samarie, où il ne laissa aucun des précédents habitants, de peur qu'ils ne se révoltassent une seconde fois. Il les transféra à Babylone et dans la Médie; il envoya d'autres peuples tirés de différents endroits de ces pays, habiter Samarie, afin d'y affermir pour toujours son empire, en donnant tout le pays à des nations dévouées. (IV Rois, XVII.)

Les choses s'étant ainsi passées, Dieu, pour manifester sa puissance et faire voir que ce n'était pas par faiblesse qu'il avait livré les Juifs, mais pour les punir de leurs péchés, envoya contre ces barbares des lions qui exercèrent partout les plus grands ravages : on en porta la nouvelle au roi : il fit retourner à Samarie un des prêtres qu'on avait emmené captif, avec ordre d'apprendre à ces peuples le culte qui doit être rendu à Dieu. (IV Rois, XVII, 26, 27.) Mais ils ne renoncèrent qu'à moitié à leur impiété. Cependant, ayant dans la suite rejeté le culte des idoles, ils adorèrent le vrai Dieu. Tel était l'état de ce pays, lorsque les Juifs y revinrent : ils eurent une grande aversion contre les habitants, qu'ils regardaient comme des étrangers et des ennemis, et ils les appelaient Samaritains, du nom du mont Somoron. Les Samaritains ne recevaient pas toutes les Ecritures, ce qui donnait lieu à de nouvelles contestations entre eux et les Juifs. Ils ne recevaient que les livres de Moïse, et faisaient peu de cas des prophètes. Au reste, ils prétendaient s'arroger la noblesse des Juifs et faisaient remonter leur origine jusqu'à Abraham, qu'ils disaient être le chef de leur race, en tant que Chaldéen; ils appelaient Jacob leur père, comme descendant d'Abraham. Mais les Juifs les avaient autant en horreur et en abomination que tous les autres peuples. Voilà pourquoi, voulant injurier et outrager Jésus-Christ, ils lui disaient : « Vous êtes un sama-« ritain, vous êtes possédé du démon ». (Jean,

[1] « Dans l'Ethiopie », c'est une méprise, il faut dire l'Egypte.

VIII, 48.) C'est aussi pour cette même raison que Jésus-Christ, faisant l'histoire d'un homme qui était descendu de Jérusalem à Jéricho, introduit un samaritain « qui exerça la misé- « ricorde envers lui » (Luc, x, 30 et suiv.), à savoir, une personne vile, méprisable et abominable selon eux : que des dix lépreux qu'il guérit, il n'en appelle qu'un seul étranger, parce qu'il était samaritain (Luc, XVII, 18) : et qu'instruisant ses disciples, il leur disait : N'allez point vers les gentils (Matth. x, 5), et n'entrez point dans les villes des Samaritains.

3. Ce n'est pas seulement pour composer son histoire et en suivre le fil, que l'évangéliste a nommé Jacob ; mais c'est aussi pour faire connaître que les Juifs étaient depuis longtemps rejetés. En effet, déjà depuis longtemps et du vivant de leurs pères, les Samaritains habitaient ces pays : car la terre qu'habitaient leurs pères, sans qu'elle leur appartînt, les Juifs, après en être devenus les maîtres, l'avaient perdue par leur négligence et leur méchanceté. Ainsi il ne sert de rien aux enfants d'être sortis de pères vertueux et gens de bien, s'ils dégénèrent eux-mêmes de leur vertu. Ces barbares n'eurent pas plutôt été en butte aux ravages des lions, qu'ils revinrent à la loi et au culte des Juifs; mais les Juifs, après avoir été châtiés par tant de fléaux et de calamités, n'en devinrent pas pour cela meilleurs. Voilà donc le pays où alla Jésus-Christ; voilà le peuple qu'il fut visiter, faisant une guerre continuelle à la vie molle et voluptueuse, et montrant par son exemple qu'il faut vivre dans l'austérité et dans le travail. Car dans ce voyage il ne se servit point de bêtes de somme, il le fit à pied, et si vite, qu'il en fut fatigué. Jésus-Christ nous apprend partout, que chacun doit travailler, et tâcher de se suffire à soi-même ; il veut enfin que nous soyions si éloignés du superflu, que nous nous retranchions même beaucoup de choses nécessaires. C'est pourquoi il disait : « Les renards ont des « tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; « mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer « sa tête ». (Matth. VIII, 20.) C'est aussi pourquoi souvent il demeure sur les montagnes et dans le désert, et non-seulement le jour, mais encore la nuit. David parlant de lui par une inspiration prophétique, disait : « Il boira de « l'eau du torrent dans le chemin » (Ps. CIX, 8), pour montrer son grand détachement. Saint Jean marque ici la même chose : « Jésus étant « fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine » pour se reposer. « Il était environ la sixième « heure du jour. Il vint alors une femme de la « Samarie pour tirer de l'eau (7); Jésus lui « dit : Donnez-moi à boire. Car ses disciples « étaient allés au marché pour acheter à man- « ger (8) » : par où nous voyons sa patience dans les fatigues de ses voyages, le peu de soin qu'il avait de sa nourriture, le peu d'attention qu'il y donnait. Ses disciples avaient appris à l'imiter en cela : ils ne portaient point de provisions avec eux. C'est ce qu'un autre évangéliste nous fait remarquer à cette occasion : Jésus leur ayant dit de se garder du levain des pharisiens (Matth. XVI, 6), ils pensèrent qu'il leur parlait ainsi, parce qu'ils n'avaient point pris de pains. De même, lorsqu'il est question de la faim qui les obligea de rompre des épis (Matth. XII, 1), pour manger, et encore en rapportant que Jésus-Christ lui-même s'approcha d'un figuier, parce qu'il avait faim. (Matth. XXI, 18.) Par tous ces exemples, il nous apprend qu'il faut mépriser son ventre, et n'en avoir point tant de soin.

Observez encore ici, mes frères, que les disciples n'avaient rien apporté avec eux, et qu'ils ne s'empressaient pas de faire des provisions dès le matin, mais qu'ils allaient acheter à manger à l'heure du dîner. Nous, au contraire, à peine sommes-nous sortis du lit, qu'avant toute autre chose nous songeons à manger; nous appelons vite nos cuisiniers et nos sommeliers, et leur faisons mille recommandations : après quoi, nous pensons à nos affaires, donnant toujours aux choses charnelles la préférence sur les choses spirituelles, et considérant comme nécessaire ce qui est fort accessoire. Ainsi nous faisons tout à contre-temps. C'est tout autrement que nous devrions agir : nous devrions nous attacher avec grand soin aux choses spirituelles, et après y avoir donné tout le temps requis, passer à nos autres affaires.

Enfin, observez encore dans Jésus-Christ, outre sa patience dans les fatigues et dans les travaux, son extrême éloignement pour le faste : remarquez, non-seulement qu'il était fatigué, qu'il s'assit le long du chemin, mais aussi qu'on l'avait laissé seul, et que ses disciples s'en étaient allés. Toutefois, s'il l'avait voulu, il pouvait, ou ne les pas envoyer tous à la fois, ou bien, eux partis, se donner d'autres serviteurs : mais il ne le voulut pas, parce que

de cette manière il accoutumait ses disciples à mépriser le faste. Et qu'y a-t-il là de merveilleux, dira peut-être quelqu'un ? s'ils étaient humbles et modestes, ce n'étaient que des pêcheurs et des faiseurs de tentes? Mais ces pêcheurs se sont tout à coup élevés au ciel, ils se sont rendus plus illustres que les rois, puisqu'ils sont devenus les amis du Seigneur de tout l'univers, et les compagnons de ce Maître admirable. Or, vous le savez, ceux qui d'une basse condition s'élèvent aux dignités, en deviennent plus facilement orgueilleux et insolents, pour cela seul qu'auparavant ils n'étaient pas accoutumés à de tels honneurs. Jésus-Christ, en les retenant dans leur simplicité primitive, leur apprenait à être humbles et modestes en tout, et à n'avoir jamais besoin de serviteurs.

Jésus, dit l'évangéliste, étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine pour se reposer. Ne voyez-vous pas que la fatigue et la chaleur l'obligèrent de s'asseoir pour attendre ses disciples ? car il savait bien ce qui devait arriver des Samaritains. Mais ce n'était point là le principal sujet qui l'avait attiré ; néanmoins, une femme qui faisait paraître tant d'envie et de désir de s'instruire, n'était point à rejeter. En effet, il était venu vers les Juifs, et les Juifs ne voulaient pas le recevoir. Les gentils, au contraire, l'appelaient et le pressaient de venir chez eux, quand il voulait aller ailleurs : ceux-là lui portaient envie, ceux-ci croyaient en lui : les Juifs concevaient de l'indignation contre lui, les gentils l'admiraient et l'adoraient. Quoi donc ! fallait-il négliger le salut de tant d'hommes et abandonner des gens qui étaient dans de si bonnes et si heureuses dispositions? Certes cela était indigne de la bonté du divin Sauveur : c'est pourquoi il conduisait toutes choses avec la sagesse qui lui est propre et convenable. Il était assis, il reposait son corps et se rafraîchissait auprès de cette fontaine. C'était alors l'heure de midi, l'évangéliste le déclare : « Il était environ », dit-il, « la « sixième heure » du jour, « et il s'assit ». Que veut dire ce mot : « Assis ? » Non sur un trône, non sur un coussin, mais simplement à terre. « Il vint alors une femme de la Samarie « pour tirer de l'eau ».

4. Voyez la précaution que prend Jésus-Christ de faire connaître que cette femme était sortie de la ville pour un tout autre motif, et comme partout il réprime les impudentes chicanes des Juifs, comme il leur ôte tout sujet de dire qu'il avait lui-même violé sa défense, d'entrer dans les villes des Samaritains (Matth. x, 5), lui qui parlait avec eux. C'est pourquoi l'évangéliste dit que ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger, insinuant que Jésus-Christ avait eu bien des raisons de s'entretenir avec cette femme. Que fit-elle donc ? Ayant entendu ces paroles : « Donnez-moi à « boire », elle en prit occasion, avec beaucoup de prudence, de lui proposer quelques questions, et elle lui dit : « Comment vous, qui « êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi « qui suis samaritaine ? car les Juifs n'ont « point de commerce avec les Samaritains (9) ». Mais qu'est-ce qui lui fit penser qu'il était juif? Peut-être son habit ou son langage. Pour vous, remarquez combien cette femme est avisée et prudente. En effet, s'il y avait à prendre garde à quelque chose, c'était plutôt à Jésus-Christ à user de précaution qu'à elle. Car elle n'a pas dit : Les Samaritains n'ont point de commerce avec les Juifs ; mais : les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. Cependant cette femme, quoiqu'elle fût exempte de reproche, croyant qu'un autre était en faute, ne se tut pas, mais elle releva ce qu'elle regardait comme une transgression de la loi.

Mais quelqu'un pourrait bien demander : pourquoi Jésus lui demanda à boire, la loi ne le permettant pas? Si l'on dit qu'il prévoyait qu'elle ne lui donnerait point d'eau, il devait encore moins lui en demander. Que faut-il donc répondre? Que dès lors il était indifférent pour lui de s'affranchir de ces sortes d'observances. Car celui qui portait les autres à les transgresser devait bien, à plus forte raison, les transgresser lui-même. « Ce n'est pas ce qui « entre dans la bouche », dit Jésus-Christ, « qui « souille l'homme, mais c'est ce qui en sort ». (Matth. xv, 11.) Au reste, cet entretien avec cette femme n'est pas un faible sujet de reproche et d'accusation contre les Juifs, car il les avait souvent invités, et par ses paroles, et par ses œuvres, à s'approcher de lui, sans réussir à les gagner. Voyez au contraire la docilité de cette femme ; sur une courte demande que lui fait Jésus-Christ, aussitôt elle accourt. Or Jésus ne pressait encore personne d'entrer dans cette voie, mais il n'empêchait pas de venir à lui ceux qui le voulaient [1]. Car il a simplement dit à ses disciples : N'entrez pas dans les villes des

[1] C'est-à-dire, il ne forçait pas les gens à venir écouter ses ins-

Samaritains, mais il ne leur a pas dit de repousser, de rejeter ceux qui s'approcheraient d'eux : c'eût été là une recommandation indigne de sa bonté. Voilà pourquoi il répondit ainsi à cette femme : « Si vous connaissiez le « don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, vous lui auriez peut-être « demandé vous-même, et il vous aurait donné « de l'eau vive (10) ». Premièrement Jésus lui fait entendre qu'elle mérite d'être écoutée, et de n'être point rejetée, et ensuite il lui découvre qui il est : car tout en apprenant qui est celui qui lui parle, elle sera docile et obéissante, ce que personne ne peut dire des Juifs. En effet, les Juifs ayant appris qui il était, ne lui ont proposé aucune question, ne lui ont fait aucune demande, et ils n'ont point voulu apprendre de lui ce qui leur aurait été utile pour le salut ; au contraire ils le chargeaient d'injures et le chassaient.

Après ces paroles, voyez avec quelle modestie répond cette femme : « Seigneur, vous « n'avez point de quoi en puiser, et le puits « est profond : d'où auriez-vous donc de l'eau « vive (11) ? » Déjà Jésus l'a tirée de la basse opinion qu'elle avait de lui, en sorte qu'elle ne le regardait plus comme un homme du commun. Non-seulement elle l'appelle Seigneur, mais aussi elle lui parle d'une manière honnête et respectueuse. La suite même fait voir que c'est pour l'honorer qu'elle lui parle ainsi. Car elle ne se moqua point de lui, elle ne lui dit rien de désobligeant, mais seulement elle hésitait encore. Que si d'abord elle n'a pas tout compris, ne vous en étonnez pas. Nicodème lui-même ne comprenait pas ce que lui disait Jésus-Christ. Pourquoi dit-il : « Comment cela « se peut-il faire ? » Et encore : « Comment « peut naître un homme qui est déjà vieux ? » Et derechef : « Peut-il entrer une seconde fois « dans le sein de sa mère pour naître encore ? » Mais cette femme répond avec plus de retenue : « Seigneur, vous n'avez point de quoi en puiser, et le puits est profond : d'où auriez-vous « donc de l'eau vive ? » Jésus-Christ disait une chose, elle en pensait une autre, n'entendant que la lettre des paroles, peu capable encore d'en comprendre l'esprit et la sublimité.

Et certes, elle aurait pu répondre avec vivacité : Si vous l'aviez, cette eau vive, vous ne me demanderiez point à boire, vous seriez le premier à boire l'eau que vous avez : vainement donc vous vous vantez. Mais elle ne parle point de la sorte, elle répond avec modestie et au commencement et dans la suite. Au commencement elle dit : « Comment, vous qui êtes « juif, me demandez-vous à boire ? » Elle n'a point dit, comme si elle eût parlé à un étranger et à un ennemi : Dieu me garde de vous donner à boire, à vous qui êtes un ennemi de notre nation, un étranger ! Ensuite, l'entendant parler de lui dans ces termes magnifiques qu'irritent par-dessus tout la malveillance, au lieu de se moquer de lui, elle lui dit simplement : « Etes-vous plus grand que notre père « Jacob, qui nous a donné ce puits et en a bu lui- « même, aussi bien que ses enfants et ses trou- « peaux ? (12) » Ne voyez-vous pas avec quelle adresse elle s'arroge la noble extraction des Juifs ? Mais voici ce qu'elle a voulu dire : Jacob s'est servi de cette eau, il n'a rien eu de meilleur à nous donner. Par là elle fait connaître qu'elle a attaché à la première réponse un sens élevé et sublime ; car quand elle dit : « Il « en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants « et ses troupeaux », elle ne fait entendre autre chose sinon qu'elle a quelque idée, quelque sentiment d'une eau meilleure, que d'ailleurs elle ne connaît pas bien.

Au reste, ce qu'elle entend, je vais plus clairement vous le développer : vous ne pouvez pas dire que Jacob nous a donné ce puits, mais qu'il s'est servi d'un autre ; car lui et ses enfants en buvaient, et certes ils n'auraient pas bu de cette eau s'ils en avaient eu une meilleure. Or vous-même vous ne sauriez donner de cette eau, et vous ne pouvez en avoir une meilleure, à moins que vous ne vous déclariez plus grand que Jacob. D'où pouvez-vous donc avoir l'eau que vous promettez de nous donner ? Les Juifs au contraire n'usent pas avec lui de si douces paroles, lorsque, les entretenant sur le même sujet, il leur parle de cette eau ; mais aussi ils n'en tirent aucun profit. Quand il fait mention d'Abraham, ils cherchent à le lapider. Cette femme ne se conduisait pas de même à son égard ; mais patiente malgré la chaleur du milieu du jour, elle dit, elle écoute tout avec une très-grande douceur, et elle n'éprouve aucun de ces sentiments que vraisemblablement les Juifs auraient fait éclater, savoir, qu'il était un insensé, un homme hors de son bon sens, qui avait des visions, qui parlait sans cesse d'une fontaine et d'un puits

tructions et sa doctrine, mais aussi il ne les empêchait pas, il ne rejetait pas ceux qui voulaient venir à lui.

qu'il ne montrait point, mais qu'il promettait avec beaucoup de vanité et d'ostentation. La Samaritaine au contraire écoute avec persévérance, jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherche.

5. Mais si cette femme samaritaine a du zèle et de l'empressement pour s'instruire, si elle s'assied auprès de Jésus-Christ qu'elle ne connaît pas, quel pardon espérons-nous, nous qui le connaissons, qui ne sommes pas assis sur un puits, ni dans un lieu désert, ni exposés aux chaleurs du midi et aux brûlants rayons du soleil, mais qui, à la fraîcheur du matin, à l'ombre de ce toit, étant fort commodément et à notre aise, écoutons impatiemment la parole de Dieu et languissons dans notre lâcheté et notre paresse? Non, la Samaritaine ne fait pas de même, elle est si attentive à ce que lui dit Jésus, qu'elle appelle, qu'elle invite même les autres à venir l'entendre. Mais les Juifs, non-seulement n'appelaient pas les autres, mais même, s'ils voulaient venir à Jésus, ils les en détournaient; c'est pourquoi ils disaient : « Y « a-t-il quelqu'un des sénateurs qui croie en « lui? Car pour cette populace qui ne sait ce « que c'est que la loi, ce sont des gens maudits « de Dieu ». (Jean, VII, 38, 49.)

Imitons donc la Samaritaine : entretenons-nous avec Jésus-Christ; maintenant encore il est au milieu de nous, il nous parle par les prophètes et par ses disciples. Ecoutons-le donc et soyons obéissants à sa voix. Jusques à quand mènerons-nous une vie oisive et inutile? Car faire ce qui n'est point agréable à Dieu, c'est vivre inutilement, ou plutôt ce n'est pas seulement vivre inutilement, mais c'est encore vivre pour sa perte. En effet, si nous perdons le temps qui nous a été donné en l'employant à des choses tout à fait inutiles, nous sortirons de ce monde pour être punis de l'avoir mal et inutilement employé. Puisque celui qui a consommé et dévoré l'argent qui lui avait été donné pour le faire profiter, en rendra compte à son maître qui le lui avait confié (Matth. XXV; Luc, XIX); sûrement celui qui passe sa vie à des inutilités, ne sera pas exempt du supplice. Non certes, Dieu ne nous a pas fait naître, ne nous a pas mis en ce monde et ne nous a pas donné une âme seulement pour jouir de cette vie, mais afin d'y travailler et d'y faire du profit pour la vie future. Les bêtes n'ont que l'usage de la vie présente, mais nous, nous n'avons une âme immortelle qu'afin que nous fassions tous nos efforts pour acquérir cette vie future.

Si quelqu'un demande à quel usage sont destinés les chevaux, les ânes, les bœufs et les autres animaux de la même espèce? A nul autre, dirons-nous, qu'à nous servir en cette vie ; mais à notre égard il n'en est pas de même : nous attendons un sort plus heureux, nous serons dans une meilleure vie quand nous serons sortis de celle-ci ; et il n'est rien que nous ne devions faire pour nous y rendre illustres et nous mêler au chœur des anges, pour être éternellement et dans tous les siècles des siècles en la présence du Roi. C'est pourquoi notre âme est immortelle et nos corps seront immortels, afin que nous jouissions des biens éternels. Mais si les cieux, vous étant destinés et préparés pour vous, vous vous attachez à la terre, quelle injure, quel outrage ne faites-vous pas à celui qui vous les veut donner? C'est à quoi vous devez penser. Dieu vous présente les cieux, et vous, n'en faisant pas un grand cas, vous leur préférez la terre. Voilà pourquoi, méprisé par vous, il vous a menacés de l'enfer; il veut vous apprendre combien sont grands les biens dont vous vous privez. Mais à Dieu ne plaise que nous tombions dans ce lieu de supplice! que plutôt, nous rendant agréables au Seigneur, nous possédions les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

JÉSUS LUI RÉPONDIT : QUICONQUE BOIT DE CETTE EAU, AURA ENCORE SOIF : — AU LIEU QUE CELUI QUI BOIRA DE L'EAU QUE JE LUI DONNERAI, N'AURA JAMAIS SOIF : MAIS L'EAU QUE JE LUI DONNERAI DEVIENDRA DANS LUI UNE FONTAINE D'EAU QUI REJAILLIRA JUSQUE DANS LA VIE ÉTERNELLE. (VERS. 13, 14, JUSQU'AU VERS. 20.)

ANALYSE.

1. L'Ecriture appelle le Saint-Esprit tantôt un feu, tantôt une eau : termes qui expriment, non la substance, mais l'opération. — Suite de l'histoire de la Samaritaine.
2. Docilité de la Samaritaine.
3. Sagesse de Jésus-Christ ; avec quelle bonté il ménage les moments de notre conversion. — L'empressement qu'a la Samaritaine de s'instruire des vérités du salut, est un grand sujet de confusion pour les chrétiens. — Le saint Docteur recommande la lecture et la méditation des saintes Ecritures. — On se pique plus d'avoir de beaux livres bien conditionnés que d'en faire un bon usage. — On en fait parade dans de magnifiques bibliothèques ; et c'est tout le fruit qu'on en retire. — Livres en lettres d'or : c'est une vanité juive. — Le démon n'ose entrer dans la maison où est le livre des Evangiles. — La lecture spirituelle sanctifie.

1. L'Ecriture appelle la grâce du Saint-Esprit tantôt un feu, tantôt une eau; faisant voir que ces noms marquent, non la substance, mais l'opération. Car le Saint-Esprit ne peut être composé de différentes substances, puisqu'il est indivisible, et d'une seule nature. Jean-Baptiste désigne l'une de ces choses quand il dit : « C'est celui qui vous « baptisera dans le Saint-Esprit et dans le « feu ». (Matth. III, 11.) L'autre est désignée par Jésus-Christ lui-même : « Il sortira », dit-il, « des fleuves d'eau vive de son cœur. Ce qu'il « entendait de l'Esprit que devaient recevoir « ceux qui croiraient en lui ». (Jean, VII, 38.) C'est pourquoi, dans l'entretien qu'il a avec la Samaritaine, il appelle eau le Saint-Esprit : « Celui », dit-il, « qui boira de l'eau que je lui « donnerai, n'aura jamais soif ». L'Ecriture appelle ainsi l'Esprit-Saint un feu, pour montrer la force et l'ardeur de la grâce, et la destruction des péchés ; elle l'appelle une eau, pour marquer qu'elle purifie et rafraîchit l'âme de ceux qui la reçoivent. Et c'est avec raison : car tel est un jardin planté d'arbres chargés de fruits, et toujours verts, telle est une âme vigilante et soigneuse qu'embellit la grâce de l'Esprit-Saint. Elle ne permet pas, cette grâce, que la tristesse et la douleur, ni les ruses et les artifices de Satan lui portent la moindre atteinte, elle qui repousse facilement les traits enflammés de l'esprit malin.

Pour vous, mon cher auditeur, considérez, je vous prie, la sagesse de Jésus-Christ, et avec quelle douceur il encourage cette femme et élève son cœur. Car il ne lui a point dit au commencement : « Si vous saviez qui est celui « qui vous a dit : Donnez-moi à boire » ; ce n'est qu'après lui avoir donné lieu de le regarder comme juif et de l'accuser à ce titre que, pour se justifier, il lui parle ainsi ; mais aussi par ces paroles : « Si vous saviez qui est celui « qui vous a dit : Donnez-moi à boire, vous lui « en auriez peut-être demandé vous-même », et par ses grandes promesses qui la portèrent à rappeler la mémoire du patriarche, il ouvrit les yeux de son esprit. Ensuite, à sa réplique : « Etes-vous plus grand que notre père Jacob? » il ne répondit pas : Oui, je le suis. Il aurait paru le dire par ostentation, faute de preuve suffisante. Toutefois, par ce qu'il dit il l'y prépare. Car il ne dit pas simplement : Je vous donnerai de l'eau; mais ayant gardé le silence sur Jacob, il releva ce qu'il était, faisant con-

naître, par la nature du don et par la différence des biens qu'il apportait, la différence des personnes, et sa prééminence, sa supériorité sur le patriarche. Si vous admirez, dit-il, que Jacob vous ait donné cette eau, que direz-vous si je vous en donne de beaucoup meilleure? Déjà vous avez presque reconnu que je suis plus grand que Jacob, lorsque vous m'avez demandé : Etes-vous plus grand que notre père Jacob, pour promettre une eau meilleure? Si je vous la donne, cette eau, vous conviendrez donc alors que je suis plus grand que lui? Voyez-vous l'équité de cette femme, qui sans faire acception de personnes, juge par les œuvres mêmes et du patriarche et de Jésus-Christ?

Mais les Juifs n'ont pas fait de même : ils ont vu Jésus-Christ chasser les démons, et ils l'ont appelé démoniaque ; bien loin de le dire plus grand que le patriarche. La Samaritaine au contraire juge par où Jésus-Christ voulait qu'elle jugeât, à savoir, par cette évidence qui vient des œuvres : car c'est là sur quoi il juge lui-même, en disant : « Si je ne fais pas les « œuvres de mon Père, ne me croyez pas : « mais si je les fais, quand vous ne me vou- « driez pas croire, croyez à mes œuvres ». (Jean, x, 37.) C'est aussi par là qu'il persuade cette femme et l'amène à la foi. Elle a dit : « Etes-vous plus grand que notre père Jacob? » Jésus-Christ laisse Jacob, mais il parle de l'eau et dit : « Quiconque boit de cette eau, aura « encore soif ». Et sans s'arrêter à dépriser l'eau du patriarche, il passe tout à coup à l'excellence et à la supériorité de la sienne propre; il ne dit point : cette eau n'est rien ou peu de chose, il se borne à produire le témoignage qui résulte de sa nature même : « Quiconque boira de cette eau aura encore « soif : au lieu que celui qui boira de l'eau « que je lui donnerai n'aura jamais soif ». Cette femme avait déjà entendu parler d'une eau vive, mais elle n'avait pas compris quelle était cette eau : comme on appelle eau vive celle qui coule continuellement de source et ne tarit jamais, elle croyait que c'était celle-là qu'il fallait entendre. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans la suite, lui fait plus clairement connaître l'eau dont il s'agit, et lui en montrant l'excellence par la comparaison qu'il en fait avec l'autre, il continue ainsi : « Celui qui « boit de l'eau que je lui donnerai, n'aura « jamais soif », lui montrant par là, comme j'ai dit, son excellence, et encore par ce qui suit : en effet, l'eau matérielle n'a aucune des qualités qu'il attribue à la sienne. Qu'est-ce donc qui vient ensuite? « L'eau que je don- « nerai deviendra dans lui une fontaine d'eau « qui rejaillira jusque dans la vie éternelle ». Car de même que l'homme qui a chez lui une fontaine, n'aura jamais soif, il en est de même de celui qui aura cette eau.

Cette femme crut aussitôt, en quoi elle se montra beaucoup plus sage que Nicodème, et non-seulement plus sage, mais aussi plus forte. Nicodème, en effet, ayant ouï une foule de semblables choses, ne fut appeler ni inviter personne, il ne crut même pas et n'eut point confiance : la Samaritaine, au contraire, annonçant à tout le monde ce qu'elle a appris, fait la fonction d'apôtre. Nicodème, à ce qu'a dit Jésus-Christ, réplique : « Comment cela se « peut-il faire? » (Jean, III, 9.) Et Jésus ayant apporté un exemple clair et sensible, l'exemple du vent, il ne crut pas encore : mais la Samaritaine se conduit bien autrement : elle doutait au commencement; ensuite, sur un simple énoncé sans preuves, elle se rend et croit aussitôt. Car après que Jésus eut dit : « L'eau que « je lui donnerai deviendra dans lui une fon- « taine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie « éternelle »; elle réplique sur-le-champ : « Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie « plus soif, et que je ne vienne plus ici pour en « tirer (15) ».

2. Ne voyez-vous pas, mes frères, comment insensiblement Jésus-Christ l'élève à la plus haute doctrine et à la perfection de la foi? D'abord elle le regardait comme un juif schismatique et violateur de la loi : ensuite, lorsque Jésus eut éloigné cette accusation (car il ne convenait pas que celui qui devait l'instruire fût suspect), ayant entendu parler d'une eau vive, elle pensa que c'était de l'eau naturelle et sensible qu'il parlait; comprenant enfin que l'eau qu'il promettait était spirituelle, elle crut que ce breuvage avait la vertu de désaltérer, et toutefois elle ne savait pas ce que c'était que cette eau; mais elle doutait encore : comprenant déjà qu'il s'agissait d'une chose dépassant la portée des sens, mais n'en ayant pas encore une entière connaissance. Enfin elle voit plus clair, et néanmoins elle ne comprend pas tout, puisqu'elle dit : « Donnez-moi de cette eau, « afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne « plus en tirer ». Ainsi déjà elle préférait

Jésus à Jacob. Non, je n'ai pas besoin de cette fontaine, disait-elle en elle-même, si vous me donnez l'eau que vous me faites espérer : en quoi vous voyez bien qu'elle le préfère au patriarche. Voilà la marque d'un bon esprit. Elle a fait paraître qu'elle avait une grande opinion de Jacob : elle vit un homme plus grand que Jacob, son premier sentiment ne fut pas capable de l'arrêter. Cette femme ne crut donc pas facilement, et elle ne reçut pas inconsidérément ce qu'on lui disait, puisqu'elle chercha avec tant de soin à s'éclaircir et à découvrir la vérité, mais aussi elle ne fut ni indocile, ni opiniâtre ; sa demande le fait bien voir.

Au reste, quand Jésus-Christ a dit aux Juifs : « Celui qui mangera de ma chair, n'aura « point de faim : et celui qui croit en moi, « n'aura jamais soif » (Jean, VI, 35); non-seulement ils ne l'ont point cru, mais encore ils s'en sont choqués et scandalisés. Cette femme, au contraire, attend et demande; le Sauveur disait aux Juifs : « Celui qui croit en moi n'au- « ra jamais soif » ; mais à la Samaritaine il ne parle pas de même, il se sert d'une expression plus basse et plus grossière : « Celui qui boira « de cette eau n'aura jamais soif ». Comme cette promesse tombait uniquement sur des choses spirituelles, et non pas sur des choses charnelles et sensibles, Jésus-Christ, élevant l'esprit de la Samaritaine par des promesses, continue à lui proposer des choses sensibles, parce qu'elle ne pouvait pas comprendre encore ce qui était purement spirituel. S'il eût dit : Si vous croyez en moi, vous n'aurez jamais soif; ne sachant pas qui était celui qui lui parlait, ni de quelle soif il s'agissait, elle ne l'aurait pas compris. Mais pourquoi n'a-t-il pas parlé de même aux Juifs? parce qu'ils avaient vu beaucoup de miracles, tandis que cette femme n'en avait vu aucun, et que c'était la première fois qu'elle entendait la parole. Voilà pourquoi il va désormais lui révéler prophétiquement sa vertu et sa puissance. Voilà aussi pourquoi il ne la reprend pas d'abord de ses déréglements. Mais que lui dit-il? « Al- « lez, appelez votre mari et venez ici (16) ». Cette femme lui répondit : « Je n'ai point de « mari ». Jésus lui dit : « Vous avez raison de « dire que vous n'avez point de mari (17). Car « vous avez eu cinq maris, et maintenant « celui que vous avez n'est pas votre mari : « vous avez dit vrai en cela (18) ». Cette femme lui dit : « Seigneur, je vois bien que « vous êtes prophète (19) ».

Ah ! quelle philosophie dans une femme ! avec quelle douceur ne reçoit-elle pas la réprimande ! Et pourquoi, direz-vous, ne l'aurait-elle pas reçue? Jésus-Christ n'a-t-il pas souvent repris les Juifs avec plus de force et de sévérité? car il y a bien plus de vertu et de puissance à pénétrer dans ce qu'il y a de plus caché dans le cœur, qu'à découvrir une action secrète qui s'est passée au dehors. L'une de ces choses n'appartient qu'à Dieu seul et à celui qui a conçu la pensée dans son esprit; l'autre est possible à quiconque vit avec nous. Cependant les Juifs s'irritent des réprimandes et des reproches que leur fait Jésus-Christ. Quand il leur dit : « Pourquoi cherchez-vous à me faire « mourir? » (Jean, VII, 20), non-seulement ils n'en sont pas surpris, comme cette femme, mais ils le chargent d'injures et d'outrages, bien qu'ils eussent devant leurs yeux des preuves et des exemples de beaucoup d'autres miracles, et que la Samaritaine n'eût entendu que cette seule parole. Et non-seulement, dis-je, ils n'ont point été étonnés, mais ils l'ont chargé d'outrages, lui disant : « Vous êtes pos- « sédé du démon. Qui est-ce qui cherche à « vous faire mourir? » (Ibid.) Celle-ci, au contraire, non-seulement elle n'injurie, elle n'outrage point, mais elle est dans l'étonnement et dans l'admiration; elle honore Jésus-Christ comme un prophète, quoiqu'il la réprimande plus sévèrement qu'il n'a repris les Juifs. Car enfin, son péché lui était particulier à elle seule, elle seule en était coupable; au lieu que celui des Juifs était public, et commun à tous. Or nous avons coutume de n'être pas si humiliés des péchés qui nous sont communs avec bien d'autres, que de ceux qui nous sont propres et particuliers. Et véritablement les Juifs croyaient faire quelque chose de grand en faisant mourir Jésus-Christ; mais l'action de cette femme, généralement tout le monde la regardait comme mauvaise. Néanmoins, elle ne se fâcha point, elle ne s'emporta point; au contraire, elle fut dans l'étonnement et dans l'admiration.

Jésus-Christ se conduisit de la même manière à l'égard de Nathanaël. D'abord il ne prophétisa pas, il ne dit pas : « Je vous ai vu « sous le figuier » (Jean, I, 48); mais il ne lui fit cette réponse, qu'après qu'il eût dit : « D'où « me connaissez-vous? » Il voulait que ceux

qui venaient le trouver, donnassent eux-mêmes occasion aux miracles et aux prophéties, afin de se les attacher davantage et d'échapper à tout soupçon de vaine gloire. La conduite qu'il tient envers la Samaritaine est tout à fait pareille. Il jugeait qu'il lui serait désagréable, et même inutile, d'entendre au premier abord ce reproche : « Vous n'avez point de mari » : mais le placer après qu'elle en avait donné l'occasion, c'était alors le faire à propos et d'une manière convenable; par là, il la rend et plus docile et plus attentive. Et à propos de quoi, demandez-vous, Jésus-Christ lui dit-il : « Appelez votre mari ? » Il s'agissait d'une grâce et d'un don qui surpasse la nature humaine : cette femme le lui demandait avec instance. Jésus a dit : « Appelez votre mari », pour lui faire entendre que son mari y devait aussi participer. Elle cache son déshonneur par le désir qu'elle a de recevoir ce don, et croyant parler à un homme, elle répond : « Je « n'ai point de mari ». La voilà l'occasion, elle est belle, Jésus-Christ la saisit et lui parle, sur les deux points, avec une grande précision : car il énumère tous les maris qu'elle a eus auparavant, et déclare celui qu'elle cachait. Que fit-elle donc ? Elle ne s'en offensa point, elle ne s'éloigna point pour aller se cacher; elle ne prit pas le reproche en mauvaise part, au contraire elle en fut dans une plus grande admiration, et n'en devint que plus ferme et plus persévérante; elle dit : « Je vois bien que vous êtes « un prophète ». Au reste, faites attention à sa prudence : elle ne court pas aussitôt à la ville, mais elle s'arrête encore à réfléchir sur ce qu'elle vient d'entendre, et elle en est toute surprise. Car ce mot : « Je vois », veut dire : Vous me paraissez un prophète. Puis, une fois qu'elle a conçu ce soupçon, elle ne propose à Jésus-Christ aucune question sur les choses terrestres, ni sur la santé du corps, ni sur les biens de ce monde, ni sur les richesses; mais promptement elle l'interroge sur la doctrine, sur la religion. Et que dit-elle ? « Nos pères « ont adoré sur cette montagne », parlant d'Abraham, parce que les Samaritains disaient qu'il y avait amené son fils. « Et vous autres, « comment pouvez-vous dire que c'est dans « Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer ? (20) »

3. Ne voyez-vous pas, mes frères, combien l'esprit de cette femme s'est élevé ? Auparavant elle ne pensait qu'à apaiser sa soif, elle ne pense plus maintenant qu'à s'instruire. Que fait donc Jésus-Christ ? Il ne résout pas la question proposée; car il ne s'attachait pas à répondre exactement à tout, c'eût été une chose inutile. Mais il élève toujours de plus en plus son esprit, et il ne commence à entrer en matière qu'après qu'elle l'a reconnu pour prophète, afin qu'elle ajoute plus de foi à ses paroles. En effet, regardant Jésus-Christ comme un prophète, elle ne doutera point de ce qu'il lui dira.

Quelle honte, quelle confusion pour nous, mon cher auditeur ! cette femme, qui avait eu cinq maris, cette samaritaine, a un si grand désir de s'instruire et de connaître la vraie religion, que ni l'heure, ni aucune affaire ne peuvent la distraire ni la détourner de cette occupation. Et nous, non-seulement nous ne faisons point de questions sur des dogmes, mais nous sommes en tout lâches et paresseux. Aussi tout est négligé.

Qui de vous, je vous prie, lorsqu'il est dans sa maison, prend entre ses mains le livre chrétien, en examine les paroles, les lit et les médite avec soin ? Personne; mais chez plusieurs, nous trouverons des osselets et des dés; des livres chez personne ou chez un bien petit nombre. Encore ceux-ci n'en font-ils pas plus d'usage que ceux qui n'en ont point : ils les gardent précieusement dans leurs cabinets, bien roulés, ou serrés dans des coffrets, et ne sont curieux que de la finesse du parchemin ou de la beauté du caractère; car de les lire, c'est de quoi ils ne se mettent nullement en peine. En effet, s'ils achètent des livres, ce n'est pas pour les lire et en profiter, mais pour faire orgueilleusement parade de leurs richesses. Tant est grand le faste que produit la vaine gloire ! Je n'entends pas dire que personne tire vanité de bien comprendre ce que contiennent ses livres, mais plutôt, on se glorifie et on se vante d'avoir des livres écrits en lettres d'or. Et quel avantage, je vous prie, en revient-il ? Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour que nous les laissions dans les livres, mais afin que, par la lecture et la méditation, nous les gravions dans nos cœurs. Certes, il y a une ostentation juive à garder ainsi les livres, à se contenter d'avoir les préceptes écrits sur beau parchemin; mais sûrement la loi ne nous a pas ainsi été donnée au commencement : elle a été écrite sur des tablettes de chair qui sont nos cœurs. (II Cor.

III, 3.) Au reste, je ne dis pas ceci pour vous détourner d'acheter des livres ; au contraire, je vous en loue, et je souhaite que vous en ayez ; mais je voudrais que vous en eussiez assez présents dans votre esprit et le texte et le sens, pour en être purifiés. Car si le diable n'est pas assez hardi pour entrer dans une maison où l'on garde le livre des saints evangiles, le démon ou le péché oseront beaucoup moins approcher d'une âme instruite et remplie de ces divins oracles.

Sanctifiez donc votre âme, sanctifiez votre corps : ayez les paroles de l'Ecriture continuellement à la bouche et dans le cœur. Si les paroles déshonnêtes souillent et appellent les démons, certes, il est visible que la lecture spirituelle sanctifie et attire la grâce spirituelle. Les Ecritures sont comme des enchantements divins : chantons-les donc en nous-mêmes, et appliquons ces remèdes aux maladies de notre âme. Si nous comprenions bien ce qu'on nous lit, nous l'écouterions avec beaucoup de soin et d'attention. Toujours je vous le dis et je ne cesserai point de vous le dire. N'est-il pas honteux que, pendant qu'on voit sur la place publique des gens rapporter avec une étonnante mémoire les noms des cochers [6] et des danseurs, leur extraction, leur patrie, leurs talents et même les bonnes et les mauvaises qualités des chevaux ; ceux qui s'assemblent dans ce temple ne sachent rien de ce qui s'y dit et de ce qui s'y fait, et ignorent même le nombre des livres de la sainte Ecriture ? Si c'est le plaisir que vous y trouvez qui vous engage à apprendre les choses que j'ai dites, je vous ferai voir qu'on en goûte ici un plus grand. Car lequel, je vous prie, est le plus réjouissant, lequel est le plus admirable, ou de voir un homme lutter contre un homme, ou de voir un homme combattre contre le diable, et un corps disputer la victoire à une puissance incorporelle, et la remporter ? Contemplons ces sortes de combats, ces combats, dis-je, qu'il est beau et utile d'imiter, et dont l'imitation nous procure une couronne ; mais fuyons ces combats qui rendent infâmes ceux qui s'y exercent ; vous la verrez, cette lutte contre les démons : vous la verrez avec les anges et le Seigneur des anges, si vous daignez y porter vos regards.

Dites-moi, mon cher auditeur, si les rois et les princes vous faisaient asseoir auprès d'eux pour vous faire mieux jouir du spectacle, ne regarderiez-vous pas cela comme un très-grand honneur ? Ici donc, où l'on voit, avec le Roi des anges, le diable lié et garrotté, se débattre et s'efforcer vainement de rompre ses liens, pourquoi n'accourez-vous pas à ce spectacle ? « Vous vaincrez, vous lierez « le diable », si vous avez entre vos mains le livre de l'Ecriture. Palestres, courses, côtés faibles de l'ennemi, artifices du juste, ce livre vous enseignera tout cela. Si vous savez contempler ces spectacles, vous apprendrez vous-mêmes l'art de combattre, et vous vaincrez, et vous terrasserez les démons. Au reste, ces autres spectacles que vous fréquentez, sont des fêtes et des assemblées de démons, et non des théâtres à l'usage des hommes. S'il n'est pas permis d'entrer dans le temple des idoles, il l'est encore moins d'assister aux assemblées de Satan. Voilà ce que je ne cesserai point de redire, au risque de vous importuner, jusqu'à ce que je voie du changement en vous. Car « il ne m'est pas pénible », dit l'Apôtre, « et il « vous est avantageux que je vous prêche les « mêmes choses ». (Phil. III, 1.) Ne trouvez donc pas mauvais que je vous aie fait cette réprimande ; et certes, si quelqu'un devrait s'en chagriner et se fâcher, ce serait bien plutôt moi, qui ne suis point écouté, que vous qui m'entendez toujours et ne faites rien de ce que je dis ; mais à Dieu ne plaise que je sois toujours obligé de vous faire des reproches ! Fasse le ciel que, vous étant délivrés de ce vice honteux, vous soyiez jugés dignes d'assister au spectacle céleste, et de jouir de la gloire future que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

[6] COCHERS. Nous avons déjà observé ailleurs que ces cochers dont parle quelquefois saint Chrysostome sont ceux qui servaient aux jeux publics, et qui menaient leurs chariots avec beaucoup d'adresse et de rapidité, etc.

HOMÉLIE XXXIII.

JÉSUS LUI DIT : FEMME, CROYEZ-MOI, LE TEMPS EST VENU QUE VOUS N'ADOREREZ PLUS LE PÈRE, NI SUR CETTE MONTAGNE, NI DANS JÉRUSALEM. — VOUS ADOREZ CE QUE VOUS NE CONNAISSEZ POINT : POUR NOUS, NOUS ADORONS CE QUE NOUS CONNAISSONS : CAR LE SALUT VIENT DES JUIFS. (VERS. 21, 22, JUSQU'AU VERS. 27.)

ANALYSE.

1. L'homme a toujours besoin de foi. — La foi est comme le vaisseau qui nous porte sur la mer de ce monde.
2. De la véritable adoration. — Humilité, abaissement de Jésus-Christ de ne pas dédaigner de s'entretenir avec une simple femme. — Respect et vénération de ses disciples. — Rien n'est égal à être aimé de Jésus-Christ. — Ce qui a attiré à saint Jean le grand amour du Sauveur : son humilité et sa grande douceur. — Saint Pierre Coryphée, ou chef et prince des apôtres. — L'humilité est le fondement de la vertu. — Vanité des richesses. — Le saint Docteur recommande l'aumône.

1. Partout, mes chers frères, partout la foi nous est nécessaire, cette foi qui est la source de toutes sortes de biens, qui opère le salut [1], sans laquelle nous ne pouvons comprendre les dogmes ni les grandes vérités de notre religion : sans la foi nous sommes semblables à des gens qui tâchent de passer la mer sans navire; ils nagent un peu de temps avec leurs mains et leurs pieds, mais aussitôt qu'ils se sont avancés, les flots les submergent : de même ceux qui se livrent à leurs propres raisonnements, font naufrage avant d'avoir rien appris, comme le dit saint Paul : « Ils ont fait « naufrage en la foi ». (I Tim. I, 19.) Pour nous, de peur qu'un pareil malheur ne nous arrive, attachons-nous fortement à cette ancre sacrée dont aujourd'hui Jésus-Christ se sert pour attirer à lui la Samaritaine. Elle disait : « Comment, vous autres, dites-vous que c'est « dans Jérusalem qu'est le lieu qu'il faut ado- « rer ? » Et Jésus-Christ répondit : « Femme, « croyez-moi, le temps est venu que vous n'a- « dorerez plus le Père, ni sur cette montagne, « ni dans Jérusalem ». Il lui révéla une très-grande vérité, qu'il n'a point découverte ni à Nicodème, ni à Nathanaël. La Samaritaine soutient que son culte vaut mieux que celui des Juifs, et s'efforce de le confirmer par l'autorité des anciens. Jésus-Christ ne répondit rien à cela. En effet, il eût été inutile alors de faire voir pourquoi les anciens avaient adoré sur la montagne, pourquoi les Juifs adoraient dans Jérusalem. C'est pour cette raison qu'il passe ce point sous silence, et laissant de côté les titres qui pouvaient être produits des deux parts, il élève son âme, montrant que ni les Juifs, ni les Samaritains n'ont rien de grand à donner à l'avenir; et alors il marque la différence qu'il y a entre les deux cultes : d'ailleurs il déclare que les Juifs sont au-dessus des Samaritains, non qu'il préfère un des lieux à l'autre; mais il leur accorde la primauté, pour une seule raison, qui est la suivante : Il ne s'agit pas maintenant, dit-il, de disputer sur la prééminence du lieu : quant à la manière de rendre le culte, certainement les Juifs sont préférables aux Samaritains : Car « vous adorez ce que « vous ne connaissez point : pour nous, nous « adorons ce que nous connaissons ».

Comment donc les Samaritains ne connaissaient-ils point ce qu'ils adoraient ? c'est qu'ils croyaient à un Dieu local et partiel. Telle est donc l'idée qu'ils avaient de Dieu, tel est le culte qu'ils lui rendaient; c'est dans cet esprit qu'ils déclarèrent aux Perses, que le Dieu de ce lieu était en colère contre eux, ne donnant

[1] « Qui opère le salut ». Litt. La médecine du salut.

rien de plus à Dieu qu'à une idole. C'est pourquoi ils adoraient également et Dieu et les démons, confondant ainsi ce qui ne peut s'allier ensemble. Mais les Juifs, exempts de cette superstitieuse opinion, éloignés de cette erreur, regardaient celui qu'ils adoraient comme le Dieu de tout l'univers, quoique tous n'eussent pas la même foi et la même créance. Voilà pourquoi Jésus dit : « Vous adorez ce que « vous ne connaissez point : pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ». Au reste, ne vous étonnez pas qu'il s'associe aux Juifs : il parle selon l'opinion de cette femme, et comme prophète des Juifs. C'est pour cela qu'il se sert de cette expression : « Nous adorons ». Car que Jésus-Christ soit adoré, c'est ce que personne n'ignore. En effet, il est de la créature d'adorer, mais il n'appartient qu'au Seigneur des créatures d'être adoré. Néanmoins il parle ici comme juif. Ce mot donc : « Nous », veut dire : nous Juifs.

Jésus-Christ relevant ainsi le culte des Juifs, se rend digne de foi ; et en écartant tout ce qui peut paraître suspect, en ôtant tout soupçon, en montrant qu'il ne donne pas la préférence aux Juifs par faveur, à cause de l'alliance qu'il a avec eux, il persuade ce qu'il dit. En effet, le jugement qu'il porte sur le lieu, dont les Juifs se glorifiaient le plus, comme d'un avantage incomparable ; cette prééminence qu'il leur ôte ; tout cela, dis-je, fait bien voir qu'il n'avait point d'égard aux personnes, mais qu'il jugeait suivant la vérité et par cette vertu prophétique qui était en lui. Après donc qu'il a tiré la Samaritaine de son erreur et de sa fausse créance, en lui disant : « Femme, « croyez-moi », et le reste, il ajoute : « Car le « salut vient des Juifs », c'est-à-dire, ou parce que c'est de là que sont venus tant de biens au monde (car c'est de là que sont sorties la connaissance de Dieu, la réprobation des idoles, et aussi toutes les autres vérités : votre culte même, quoiqu'il ne soit pas pur, vous le tenez des Juifs) : ou bien c'est son avènement que Jésus-Christ appelle le salut ; mais plutôt l'on ne se tromperait point, en voyant dans l'une et l'autre chose ce salut que Jésus-Christ dit venir des Juifs. Saint Paul l'insinue même par ces paroles : « Desquels est sorti, selon la « chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu au- « dessus de tout ». (Rom. IX, 5.) Ne remarquez-vous pas l'éloge que fait Jésus-Christ de l'Ancien Testament, et comment il déclare qu'il est la racine et la source de tous biens, et qu'il n'est nullement contraire à la loi? puisqu'il publie que la source de tous les biens sort des Juifs. « Mais le temps vient, et il est « déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront « le Père (23) ». Femme, dit-il, dans la manière d'adorer, nous sommes préférables à vous, mais désormais ce culte va finir ; il y aura un changement, non-seulement de lieu, mais encore dans la manière de rendre le culte. Et en voici le commencement : Car « le temps vient, « et il est déjà venu ».

2. Or comme les prophètes ont annoncé les choses futures longtemps avant qu'elles dussent arriver, ici Jésus-Christ prend la précaution de dire : « Le temps est déjà venu ». Ne croyez pas, dit-il, que cette prédiction ne doive s'accomplir qu'après une longue suite d'années : son accomplissement est présent, le salut est à la porte, et « déjà le temps est venu, que « les vrais adorateurs adoreront le Père en es- « prit et en vérité ». Quand il a dit : « Les « vrais », dès lors il a également exclu et les Juifs et les Samaritains : quoique ceux-là valussent mieux que ceux-ci, ils sont pourtant très-inférieurs aux adorateurs qui leur devaient succéder ; ils le sont autant que la figure est au-dessous de la vérité. Par ce nom de « vrais « adorateurs », Jésus-Christ entend l'Eglise, qui est elle-même une vraie adoration, et un culte digne de Dieu. « Car ce sont là les adora- « teurs que le Père cherche ». (Jean, IV, 23.) Si donc ce sont là les adorateurs que le Père cherchait, ce n'est point par sa propre volonté qu'autrefois les Juifs l'ont adoré de la manière qu'ils faisaient, mais c'est par condescendance qu'il l'a permis, afin de former et d'introduire dans la suite les vrais adorateurs. Qui sont-ils donc, les vrais adorateurs ? Ce sont ceux qui n'enferment point le culte dans un lieu, et qui adorent Dieu en esprit, comme dit saint Paul : Dieu « que je sers par le culte » intérieur « de « mon esprit dans l'Evangile de son Fils » (Rom. I, 9) ; et encore : « Je vous conjure de « lui offrir vos corps », comme « une hostie « vivante et agréable à ses yeux », pour lui rendre « un culte raisonnable et spirituel ». (Rom. XII, 1.)

Quand Jésus-Christ dit : « Dieu est esprit (24) », il ne veut marquer autre chose, sinon qu'il est incorporel ; il faut donc que le culte que nous rendons à un Dieu incorporel soit incorporel lui-même, et que nous lui offrions nos

adorations par ce qu'il y a dans nous d'incorporel, je veux dire par l'âme et par l'esprit pur. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : « Et il faut « que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et « en vérité ». Comme les Samaritains et les Juifs négligeaient leur âme, et avaient au contraire un grand soin de leur corps, qu'ils purifiaient soigneusement en toutes manières, il leur apprend que ce n'est point par la pureté du corps qu'il faut honorer l'incorporel, mais par ce qu'il y a d'incorporel en nous, c'est-à-dire par l'esprit. N'offrez donc pas à Dieu des brebis et des veaux, mais offrez-vous vous-mêmes à lui en holocauste : c'est là lui offrir une hostie vivante. Il faut adorer en vérité.

Dans l'ancienne loi, toutes choses étaient des figures, savoir, la circoncision, les holocaustes, les sacrifices, l'encens. Dans la nouvelle, il n'en est pas de même : tout est vérité. En effet, ce n'est point la chair qu'on doit circoncire, mais les mauvaises pensées : il faut se crucifier soi-même, et retrancher, immoler les désirs honteux de la concupiscence. Voilà ce qui parut obscur à la Samaritaine : son esprit n'ayant pu atteindre à la sublimité de ces paroles, elle hésite, elle doute, elle dit : « Je sais « que le Messie, c'est-à-dire, le Christ, doit « venir (25) ». Jésus lui dit : « C'est moi-même « qui vous parle (26) ». Comment les Samaritains pouvaient-ils attendre le Christ, eux qui ne recevaient que Moïse ? Grâce aux livres mêmes de Moïse. Au commencement de ses livres, Moïse annonce et fait connaître le Fils. En effet, cette parole : « Faisons l'homme à « notre image et à notre ressemblance » (Gen. I, 26), s'adresse au Fils ; c'est le Fils qui parle à Abraham dans sa tente (Gen. XVIII) : Jacob l'annonce prophétiquement en ces termes : « Le sceptre ne sera point ôté de Juda ; ni le « Prince qui est de sa race, jusqu'à la venue « de celui à qui il est réservé [1], et il est l'at- « tente des nations ». (Gen. XL, 9, 10.) Moïse aussi lui-même le prédit : « Le Seigneur votre « Dieu vous suscitera un Prophète comme moi, « d'entre vos frères : c'est lui que vous écou- « terez ». (Deut. XVIII, 15.) Et encore ce qui est écrit du serpent, de la verge de Moïse, d'Isaac, du bélier, et plusieurs autres choses qu'on peut voir et recueillir dans l'Ancien Testament, prédisaient toutes l'avènement du Christ.

Et pourquoi, direz-vous, Jésus-Christ ne s'est-il pas servi de ces figures et de ces preuves pour persuader cette femme ? Il a cité le serpent à Nicodème, à Nathanaël il a rapporté les prophéties, et à celle-ci il n'a fait aucune mention de toutes ces choses ? Pourquoi cela, et quelle en est la raison ? C'est que ceux-là étaient des hommes versés dans les saintes Ecritures, et que celle-ci n'était qu'une pauvre femme, simple et grossière, sans connaissance de ces Livres saints. Voilà pourquoi, dans l'entretien que Jésus a avec elle, il n'emploie pas ces figures, mais par l'eau, et par la prophétie, il l'attire à lui : c'est par là qu'il rappelle dans sa mémoire le Christ, et enfin il se fait connaître. Que si tout d'abord il eût discouru de ces choses avec cette femme, qui ne l'interrogeait pas, elle l'aurait pris pour un homme insensé, qui parlait sans savoir ce qu'il disait : mais, en réveillant peu à peu ses souvenirs, il trouve l'occasion de se découvrir à elle fort à propos. Les Juifs s'étaient souvent assemblés autour de lui, pour lui dire : « Jusqu'à quand « nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si « vous êtes le Christ, dites-le-nous » (Jean, X, 24) ; sans qu'il leur répondît clairement : mais à cette femme il déclare ouvertement qu'il est le Christ, parce qu'elle était dans de meilleures dispositions que les Juifs : les Juifs ne l'interrogeaient pas pour s'instruire, mais toujours ils l'épiaient malignement pour le surprendre. S'ils eussent voulu s'instruire, ils en trouvaient assez le moyen dans sa doctrine, dans ses paroles, ses miracles, et les Ecritures. La Samaritaine, au contraire, parlait avec simplicité et sincérité, comme le fait voir la conduite qu'elle tint ensuite. Car elle écouta, elle crut, elle engagea les autres à croire, et en tout on voit son attention, sa fidélité et sa foi. « En même temps « ses disciples arrivèrent (27) ». Ils arrivèrent à propos, dans le temps qu'il fallait, lorsque Jésus-Christ l'avait parfaitement instruite. « Et « ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une « femme. Néanmoins nul ne lui dit : Que lui « demandez-vous, ou, d'où vient que vous parlez avec elle ?

3. De quoi les disciples s'étonnaient-ils ? qu'admiraient-ils ? Un accès si facile, tant d'humilité dans une si grande et si illustre personne ; qu'il ne dédaignât point de parler à une pauvre femme ; qu'il se rabaissât jusqu'à s'entretenir avec une samaritaine. Néanmoins, dans leur étonnement, ils ne demandèrent point à Jésus pourquoi il s'arrêtait à parler

[1] C'est-à-dire : « De celui à qui le sceptre est réservé », c'est la leçon des Septante, et celle de notre texte.

avec cette femme : tant ils savaient bien garder le rang de disciples ; tant était grande et profonde la vénération qu'ils avaient pour leur Maître ! S'ils n'avaient pas encore de lui l'opinion qu'ils devaient avoir, ils le regardaient pourtant, et ils l'honoraient comme un homme admirable. Souvent néanmoins ils ont paru plus hardis, comme lorsque Jean se reposa sur son sein (Jean, XIII, 23) ; lorsqu'ils s'approchèrent de lui et lui dirent : « Qui est le plus grand « dans le royaume des cieux? » (Matth. XVIII, 1) ; lorsque les enfants de Zébédée demandent d'être assis dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche (Matth. XX, 21). Pourquoi donc ici les disciples ne demandent-ils point à Jésus la raison de cet entretien? Parce que, quand il s'agissait de leur propre intérêt, alors ils étaient dans la nécessité de demander ; mais ici rien ne les regardait. Au reste, ce n'est que longtemps après que Jean se reposa sur le sein de Jésus ; c'est lorsque, s'appuyant sur l'amour que Jésus lui portait, cet amour même lui inspira plus de hardiesse et de confiance. Car, parlant de soi, il dit : « C'était là « le disciple que Jésus aimait ». (Jean, XIX, 26.) Est-il rien d'égal à ce bonheur ?

Mais n'en demeurons point là, mes chers frères, ne nous contentons pas d'exalter cet apôtre et de le nommer bienheureux : faisons nous-mêmes tous nos efforts pour atteindre à la félicité des bienheureux ; imitons l'évangéliste et cherchons à connaître ce qui lui a attiré ce grand amour de Jésus-Christ. Quelle en est la cause? Il a quitté son père, et sa barque, et ses filets, et il a suivi Jésus-Christ : mais cela lui était commun avec son frère, et aussi avec Pierre, et avec André, et avec les autres apôtres. Qu'y a-t-il donc eu en lui de si grand, de si excellent pour lui mériter un si grand amour ? Saint Jean n'a rien dit de soi, sinon qu'il était aimé ; la raison de cet amour, il l'a cachée par modestie. Qu'il fût extrêmement aimé de Jésus-Christ, cela était visible pour tout le monde : cependant nous ne voyons pas qu'il eût des entretiens avec lui, ni qu'il l'interrogeât en particulier, comme souvent le firent Pierre et Philippe, et Judas, et Thomas (Jean, XIII, 24) ; si ce n'est une seule fois, et encore par amitié pour un de ses confrères dans l'apostolat, qui l'en avait prié. Le Coryphée des apôtres lui ayant fait signe d'adresser une question, il le fit : car ils avaient une vive affection l'un pour l'autre. Ainsi l'on rapporte d'eux qu'ils étaient montés ensemble au Temple, qu'ils avaient prêché ensemble (Act. III, 1). D'ailleurs Pierre montre souvent plus d'ardeur et de feu que les autres, et enfin c'est à lui que Jésus-Christ dit : « Pierre, m'aimez-vous plus « que ne font ceux-ci ? » (Jean, XXI, 15.) Or, celui qui aimait plus que les autres, était sûrement aimé. Mais à l'égard de l'un on voyait éclater son amour pour Jésus, à l'égard de l'autre, c'était l'amour de Jésus qui paraissait visiblement. Qu'est-ce donc qui a fait aimer Jean d'un amour singulier ? Pour moi, il me semble que c'est son humilité et sa grande douceur : c'est pourquoi on remarque souvent une certaine crainte dans sa conduite.

Moïse nous l'apprend, combien est grande cette vertu de l'humilité : car c'est elle qui l'a rendu si grand. Rien, en effet, ne lui est comparable : voilà pourquoi c'est par elle que Jésus-Christ commence les béatitudes (Matth. V, 3) ; voulant jeter le fondement d'un grand édifice, il a placé l'humilité la première. En effet, sans elle personne ne peut obtenir la grâce du salut : qu'on jeûne, qu'on prie, qu'on donne l'aumône, si c'est par vanité et par ostentation, tout est abominable ; comme au contraire avec elle tout est agréable, tout est doux et aimable, tout est paix et sûreté. Conduisons-nous donc humblement, mes chers frères, conduisons-nous humblement : certes il nous sera aisé et facile de pratiquer cette vertu, si nous veillons sur nous-mêmes. O homme, qu'avez-vous enfin qui puisse vous enorgueillir? Ignorez-vous la bassesse de votre nature? Ne savez-vous pas que votre volonté est portée au mal? Pensez à la mort, pensez à la multitude de vos péchés.

Peut-être vos belles actions vous inspirent de hauts sentiments et vous enflent le cœur ? mais cela même vous en fera perdre tout le fruit. Voilà pourquoi ce n'est point tant le pécheur, que l'homme de bien et de vertu, qui doit s'attacher à l'humilité. Pour quelle raison? Parce que celui-là, sa conscience l'y force ; mais celui-ci, s'il ne veille extrêmement, bientôt un vent impétueux l'emporte, et toute sa vertu s'évanouit, comme celle du pharisien dont parle l'évangéliste (Luc, XVIII, 10). Vous faites l'aumône aux pauvres ? mais ce n'est point de votre bien ; c'est de celui qui appartient au Seigneur : c'est de ce qui vous est commun avec vos compagnons. Voilà justement pourquoi vous devez être et plus humbles et

plus modestes ; prévoyant par les calamités de vos frères celles qui pendent sur vos têtes, et retrouvant en eux votre propre nature.

Peut-être ne sommes-nous pas sortis de parents si misérables? Je le veux ; mais si les richesses sont entrées dans nos maisons, sans doute elles nous quitteront bientôt. Et encore, ces richesses, que sont-elles? Une vaine ombre, une fumée qui s'exhale, la fleur de l'herbe, ou plutôt elles sont plus viles que la fleur de l'herbe. Pourquoi donc vous glorifier d'un peu d'herbe? Les richesses ne viennent-elles pas, et aux voleurs, et aux impudiques, et aux femmes prostituées, et aux profanateurs des sépulcres? Est-ce donc d'avoir de tels compagnons de richesses que vous vous glorifiez? Vous êtes avides d'honneur? Mais rien n'est plus propre à vous attirer de grands honneurs que l'aumône. Ceux que procurent les richesses et les dignités sont accompagnés de haine ; mais les honneurs que produit l'aumône sont libres et volontaires ; ils partent du cœur et de la conscience de ceux qui les rendent, qui ne peuvent nous les ravir. Que si les hommes ont tant de vénération et de respect pour ceux qui font l'aumône, et s'ils leur souhaitent toutes sortes de biens et de prospérités, songez à la rétribution, à la récompense que le Dieu des miséricordes leur octroiera. Travaillons donc à les acquérir, ces richesses qui demeurent toujours et que jamais on ne peut perdre, afin que, et en cette vie et en l'autre, nous soyons grands et illustres, et que nous jouissions un jour des biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

CETTE FEMME CEPENDANT LAISSANT LA SA CRUCHE, S'EN RETOURNA A LA VILLE, ET COMMENÇA A DIRE A TOUT LE MONDE : — VENEZ VOIR UN HOMME QUI M'A DIT TOUT CE QUE J'AI JAMAIS FAIT : NE SERAIT-CE POINT LE CHRIST? (VERS. 28, 29, JUSQU'AU VERS. 39.)

ANALYSE.

1. Suite de l'histoire de la Samaritaine : humilité de cette femme.
2. Pour quelle raison Jésus-Christ, ainsi que les prophètes, exprime souvent sa pensée par des comparaisons, des métaphores, des allégories. — Les prophètes ont semé, les apôtres ont moissonné.
3. Suivre l'exemple de la Samaritaine, confesser soi-même ses péchés pour en faire pénitence. — On craint les hommes, on ne craint pas Dieu : on craint d'être déshonoré devant les hommes, et on ne craint pas de l'être devant Dieu. — On cache ses péchés aux hommes, et on ne s'efforce pas de les effacer devant Dieu par la pénitence. — Vraie pénitence, en quoi elle consiste. — Retourner au péché, c'est être semblable au chien qui retourne à ce qu'il a vomi. — Excellents moyens pour se corriger de ses vices : examiner ses péchés chacun en particulier, n'en passer aucun. — Saint Chrysostome a cru que la fin du monde était proche. — Le Seigneur arrivera subitement : se tenir toujours prêt à son avènement.

1. Il nous faut beaucoup de ferveur, il faut qu'un grand zèle nous anime, sans quoi nous ne pourrons acquérir les biens que Jésus-Christ nous a promis. Et certes, il le déclare lui-même, tantôt en disant : « Si quelqu'un « ne se charge pas de sa croix et ne me suit « pas, il n'est pas digne de moi ». (Matth. x, 38.) Et tantôt : « Je suis venu pour mettre « le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon « qu'il s'allume ? » (Luc, xii, 49.) Par ces paroles, Jésus-Christ nous apprend que son disciple doit être fervent, tout de feu et

toujours prêt à s'exposer à toutes sortes de périls. Telle était la Samaritaine : son cœur était si brûlant de la parole de Jésus-Christ qu'elle venait d'entendre, que laissant là sa cruche et l'eau pour laquelle elle est allée à ce puits, elle court à la ville inviter tout le peuple à venir voir Jésus. « Venez », dit-elle, « venez voir un homme qui m'a dit tout ce « que j'ai jamais fait ». Remarquez son zèle, remarquez sa prudence : elle était venue puiser de l'eau, et ayant trouvé la véritable source, elle quitte, elle méprise la fontaine terrestre, pour nous apprendre, quoique par un exemple bien humble, que si nous voulons soigneusement nous appliquer à l'étude de la céleste doctrine, nous devons mépriser toutes les choses du siècle et n'en faire aucun cas. Ce qu'ont fait les apôtres, cette femme l'a fait aussi, et même avec plus d'ardeur dans la proportion de son pouvoir. Ceux-là étant appelés, ont abandonné leurs filets, mais celle-ci, volontairement, et sans que personne le lui commande, laisse sa cruche et fait l'office d'évangéliste; sa joie lui prête des ailes, et elle n'amène pas à Jésus-Christ une ou deux personnes, comme André et Philippe, mais elle met toute la ville en mouvement et lui attire tout le peuple.

Observez avec quelle prudence elle parle. Elle n'a point dit : venez voir le Christ; mais avec ces mêmes ménagements par lesquels Jésus-Christ avait gagné son cœur, elle attire, elle engage les autres. « Venez », dit-elle, « venez « voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai « jamais fait » ; elle n'eut point de honte de dire : « Il m'a dit tout ce que j'ai jamais fait », quoiqu'elle eût pu dire : venez voir le Prophète. Mais quand une âme est embrasée du feu divin, rien de terrestre ne la touche plus, elle est insensible à la bonne et à la mauvaise réputation, elle va où l'emporte l'ardeur de sa flamme. « Ne serait-ce point le Christ? » Remarquez encore la grande sagesse de cette femme : elle n'assure rien, mais elle ne garde pas non plus le silence. Car elle ne voulait pas les attirer à son opinion par son propre témoignage, mais elle voulait qu'ils vinssent entendre Jésus-Christ, afin qu'ils partageassent tous son sentiment, jugeant bien que, par là, ce qu'elle avait dit acquerrait et plus de force, et plus de vraisemblance. Toutefois Jésus-Christ ne lui avait pas découvert toute sa vie, mais ce qu'elle en venait d'entendre lui fit juger qu'il avait aussi la connaissance de tout le reste. Elle n'a point dit : venez, croyez; mais, « ve- « nez, voyez » ; ce qui, certainement, était moins fort et plus propre à les attirer. L'avez-vous bien remarquée, la sagesse de cette femme? Elle savait, oui, elle savait à n'en point douter, qu'aussitôt qu'ils auraient goûté de cette eau, il leur arriverait ce qui lui était arrivé à elle-même. Au reste, une personne d'un esprit plus grossier aurait parlé du reproche qu'on lui avait fait dans des termes plus enveloppés; mais cette femme déclare ouvertement sa vie, et en fait une confession publique pour attirer et gagner tout le monde à Jésus-Christ.

« Cependant ses disciples le priaient de « prendre quelque chose, en lui disant : Maître, « mangez (31) ». Ces mots : « ils le priaient », signifient dans leur langage : « Ils l'exhor- « taient ». Voyant qu'il était accablé de chaud et de lassitude, ils l'exhortaient : ce n'était point une liberté trop familière qui les portait à le presser de prendre quelque chose, mais l'amour qu'ils avaient pour leur Maître. Que leur répondit donc Jésus-Christ? « J'ai une « viande à manger que vous ne connaissez « pas (32). Ils se disaient donc l'un à l'autre : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à man- « ger? (33) » Pourquoi donc vous étonnez-vous qu'une femme, entendant nommer l'eau, ait cru qu'il s'agissait d'eau naturelle, lorsque les disciples eux-mêmes n'ont pas d'autres sentiments et ne s'élèvent à rien de spirituel; ils doutent, tout en montrant, selon leur coutume, la vénération et le profond respect qu'ils ont pour leur Maître, et discourent ensemble sans oser l'interroger. Ils font de même dans une autre occasion, où, souhaitant de lui demander la raison d'une chose, ils s'en abstiennent pourtant. Que dit encore Jésus-Christ? « Ma nourriture est de faire la volonté de « celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son « œuvre (34) ». Ici Jésus-Christ appelle sa nourriture le salut des hommes, en quoi il nous montre le soin extrême qu'il a de nous, et la grandeur de sa divine Providence. Car cet ardent désir que nous avons des choses nécessaires à la vie, Dieu l'éprouve à l'égard de notre salut.

Mais faites attention à ceci : d'abord, Jésus-Christ ne découvre pas tout, mais premièrement il met l'auditeur en suspens, il le jette dans le doute, afin qu'après avoir commencé

à chercher le sens de ce qu'il a entendu, tourmenté par l'incertitude, il reçoive ensuite avec plus d'empressement et de joie l'explication qu'il cherchait, et redouble d'empressement à écouter. Pourquoi donc le Sauveur n'a-t-il pas d'abord dit : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père? quoique cela ne fût pas tout à fait clair, ce l'était pourtant plus que ce qu'il avait déjà dit; mais que dit-il? « J'ai une « viande à manger que vous ne connaissez « pas ». Premièrement donc, comme j'ai dit, par le doute même où il les met, il les rend plus attentifs, et il les accoutume à comprendre ce qu'il dit énigmatiquement et par figures. Au reste, Jésus-Christ déclare dans la suite quelle est la volonté de son Père.

2. « Ne dites-vous pas vous-mêmes que dans « quatre mois la moisson viendra? mais moi « je vous dis : Levez vos yeux et considérez les « campagnes qui sont déjà blanches et prêtes « à moissonner (35) ». Voilà encore que Jésus-Christ, par des paroles simples, par une comparaison familière, élève l'esprit de ses disciples à la contemplation des choses les plus grandes et les plus sublimes : sous le nom de viande, il n'a voulu leur faire connaître autre chose, sinon que le salut futur et prochain des hommes! Par ceux de champ et de moisson il exprime encore la même chose, c'est-à-dire cette multitude d'âmes qui était prête à recevoir la prédication. Par les yeux, il entend ici et ceux de l'âme et ceux du corps. Ils voyaient effectivement alors les Samaritains accourir en foule vers lui; leur volonté ainsi disposée et soumise, c'est ce qu'il appelle les campagnes blanches. Comme les épis, lorsqu'ils sont blancs, sont tout prêts à moissonner, ainsi ceux-ci sont tout préparés et disposés pour le salut. Mais pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit clairement : Les Samaritains viennent pour croire en moi; déjà instruits par les prophètes, ils sont disposés et tout prêts à recevoir la parole et à porter du fruit? et pourquoi les a-t-il désignés sous les noms de campagne et de moisson? ces figures, que signifient-elles? En effet, ce n'est pas ici seulement, mais c'est encore dans tout l'Evangile qu'il en use de la sorte : les prophètes font de même, et prédisent bien des choses sous l'enveloppe des métaphores et des figures. Quelle en est donc la raison? l'Esprit-Saint n'a pas vainement établi cette coutume. Mais enfin pourquoi? Pour deux raisons : la première, pour donner au discours plus de force et d'énergie, pour l'animer et le rendre plus sensible, car l'objet que représente une image naturelle excite et réveille davantage, et l'esprit qui le voit comme peint sur un tableau en est plus vivement frappé : voilà la première raison. La seconde, afin que la narration soit plus agréable et que le souvenir s'en conserve plus longtemps. En effet, rien ne se fait mieux écouter de la plupart des auditeurs, rien aussi ne les persuade davantage, qu'un discours qui nous présente les choses mêmes dont nous avons l'expérience. Cette parabole en fournit un exemple admirable.

« Et celui qui moissonne reçoit la récom- « pense, et amasse les fruits pour la vie éter- « nelle (36) ». Les fruits qu'on recueille de la moisson des biens de la terre ne servent point pour la vie éternelle, mais pour cette vie présente et passagère; au contraire, ceux qui proviennent de la moisson spirituelle, sont réservés pour la vie immortelle. Voyez-vous comment, si la lettre est grossière, le sens est spirituel, et comment les paroles elles-mêmes distinguent et séparent les choses terrestres des choses du ciel? Comme, à l'égard de l'eau, Jésus-Christ en a marqué la qualité propre par ces paroles : « Celui qui boira de cette eau « n'aura jamais soif »; de même ici, à l'égard de la moisson, il déclare que le moissonneur récolte pour la vie éternelle : « Afin que celui « qui sème et celui qui moissonne se réjouis- « sent ensemble ».

Qui est-ce qui sème? qui est-ce qui moissonne? les prophètes ont semé, mais ce sont les apôtres qui ont moissonné (Jean, IV, 28). Ceux-là néanmoins n'ont pas été privés de la joie, ni de la récompense de leurs travaux, et quoiqu'ils ne moissonnent pas avec nous, ils partagent notre allégresse : car le travail de la moisson n'est pas le même que celui des semailles : là donc où il y a moins de travail, il y a aussi plus de joie : je vous ai réservés pour moissonner et non pour semer, en quoi il y a beaucoup à travailler. En effet, dans la moisson le profit est considérable et le travail n'est pas si grand, il est au contraire aisé et facile [1]. Au reste, par ces paroles, Jésus-Christ veut dire : la volonté des prophètes mêmes est que tous les hommes viennent à moi, la loi a proposé la voie; ils ont semé pour produire ce fruit : le Sauveur montre aussi que c'est lui qui les a

[1] En effet, il est toujours plus doux de recueillir que de semer.

envoyés, et qu'il y a beaucoup d'affinité entre l'ancienne et la nouvelle loi ; et tout cela il le fait par cette parabole. Il cite encore ce proverbe qui était dans la bouche de tout le monde : « Car », dit-il, « ce que l'on dit d'ordi- « naire est vrai en cette rencontre : que l'un « sème et l'autre moissonne (37) ». En effet, plusieurs disaient : Quoi ! les uns ont eu toute la peine, et les autres ont recueilli tout le fruit ? Et Jésus-Christ dit que cette parole trouve ici sa juste application : les prophètes ont travaillé, et vous, vous recueillez le fruit de leurs travaux. Il n'a point dit la récompense, car ils n'ont pas accompli gratuitement un si grand travail ; il dit seulement : le fruit.

Daniel s'est vu dans le même cas ; il cite ce proverbe : « C'est aux méchants à faire le « mal [1]. David aussi, en répandant des larmes, rappelle le même proverbe [2]. (I Rois, XXIV, 14.) Jésus-Christ avait déjà dit auparavant : « Ainsi que celui qui sème soit dans la joie, « aussi bien que celui qui moissonne ». Comme il devait dire que l'un sèmerait et l'autre moissonnerait, afin qu'on ne crût pas, comme j'ai dit, que les prophètes seraient privés de leur récompense, il ajoute quelque chose de tout nouveau et à quoi on ne pouvait pas s'attendre, quelque chose qui n'arrive point dans les choses sensibles, mais qui distingue les choses spirituelles. Car s'il arrive dans les choses sensibles que l'un sème et que l'autre moissonne, le semeur et le moissonneur ne sont pas ensemble dans la joie ; mais l'un est dans la tristesse d'avoir travaillé pour l'autre, et celui-ci est seul dans la joie. Or, ici il n'en est pas de même : ceux qui ne moissonnent pas ce qu'ils ont semé sont dans la joie comme ceux qui moissonnent ; d'où il est visible qu'ils participent tous à la récompense. « Je vous ai envoyé « moissonner ce qui n'est pas venu par votre « travail : d'autres ont travaillé, et vous êtes « entrés dans leurs travaux (38) ». Par ces paroles Jésus-Christ les excite et les encourage davantage. S'il paraissait dur et pénible de parcourir toute la terre et de prêcher, il fait voir au contraire que cela leur serait facile. En effet, ce qui était laborieux et causait de grandes sueurs, c'était d'ensemencer et d'amener à la connaissance de Dieu une âme qui n'en avait nulle idée.

Mais à quelle fin Jésus-Christ dit-il ceci ? Afin que, quand il les enverrait prêcher, ils ne se troublassent et ne se découragassent point, comme s'ils étaient envoyés à une œuvre laborieuse et bien difficile. La fonction des prophètes était effectivement pénible, leur dit-il ; et les faits confirment ce que je dis, que votre tâche, à vous, est facile. Ainsi que dans la moisson il est facile d'amasser des fruits, et qu'en peu de temps on remplit l'aire de gerbes, sans attendre la saison, ni l'hiver, ni le printemps, ni les pluies ; c'est la même chose ici : les faits l'attestent assez haut. Pendant que Jésus-Christ discourait ainsi avec ses disciples, les Samaritains sortirent de leur ville et arrivèrent ; et le fruit fut amassé sur-le-champ. Voilà pourquoi il disait : « Levez vos yeux et « considérez les campagnes qui sont déjà blanches ». Le Sauveur dit ces choses, et l'effet suit aussitôt la parole. « Il y eut beaucoup de « Samaritains de cette ville-là qui crurent en « lui sur le rapport de cette femme, qui les « assurait qu'il lui avait dit tout ce qu'elle « avait jamais fait (39) ». Car ils voyaient bien que ce n'était ni par faveur, ni par complaisance, qu'elle avait loué Jésus, puisqu'il l'avait reprise de ses péchés et qu'elle n'aurait pas découvert ainsi à tout le monde la honte de sa vie pour faire plaisir à quelqu'un.

3. Suivons donc l'exemple de la Samaritaine, et que la crainte des hommes ne nous empêche pas de confesser publiquement nos péchés ; mais craignons Dieu comme il est juste de le craindre : Dieu qui à présent voit nos œuvres, Dieu qui punira un jour ceux qui maintenant ne font pas pénitence. Mais, hélas ! nous faisons tout le contraire : nous ne craignons pas celui qui nous doit juger ; et ceux dont nous n'avons rien à craindre, qui ne nous peuvent faire aucun mal, nous les redoutons, nous ne craignons rien tant que d'être flétris par eux. Voilà pourquoi nous serons punis en cela même en quoi nous craignons de l'être [1] : car celui qui ne prend garde qu'à n'être point déshonoré devant les hommes, et qui ne rougit point de commettre le mal devant Dieu, s'il ne fait pénitence, sera diffamé au jour du jugement, non devant une ou deux personnes, mais aux yeux de tout le monde entier. En effet, que là il se doive trouver une grande assemblée, pour voir

[1] Ou : « Le mal est venu des méchants ».

[2] En disant : « Les impies agiront avec impiété ». Dan. XII, 10.

[1] Je rirai à mon tour à votre mort, dit le Seigneur, et je me railleral lorsque ce que vous craignez sera arrivé, lorsque le malheur imprévu tombera sur vous, etc. Prov. I, 26.

vos bonnes et vos mauvaises œuvres, c'est ce que vous apprend la parabole des brebis et des boucs. (Matth. xxv, 31.) Saint Paul vous en avertit aussi : « Car nous devons tous », dit-il, « comparaître devant le tribunal de Jésus-« Christ ; afin que chacun reçoive ce qui est « dû aux bonnes ou aux mauvaises actions « qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu « de son corps ». (II Cor. v, 10.) Et encore : « Il découvrira les plus secrètes pensées du « cœur ». (I Cor. iv, 5.)

Vous avez commis un péché, ou vous avez eu la pensée de le commettre, cela, à l'insu des hommes? mais ce ne sera point à l'insu de Dieu : et cependant vous n'en êtes nullement en peine, et vous ne craignez que les yeux des hommes. Pensez donc que, dans ce jour, il ne vous sera pas possible de vous cacher aux hommes, et qu'alors tout sera exposé à nos yeux comme dans un tableau, afin que chacun prononce la sentence contre soi-même. C'est là de quoi l'exemple du riche ne nous permet pas de douter. Il vit debout devant ses yeux le pauvre qu'il avait méprisé, je veux dire Lazare, et celui qu'il avait rejeté avec horreur : maintenant il le prie de soulager sa soif d'une goutte d'eau sur le bout de son doigt. (Luc, xvi, 19.) Je vous en conjure donc, mes frères, encore que personne ne voie ce que nous faisons, que chacun de vous entre dans sa conscience, qu'il prenne la raison pour juge, et qu'à ce tribunal il fasse comparaître ses péchés. Et s'il ne veut pas qu'ils soient divulgués au jour terrible du jugement, qu'il y applique les remèdes de la pénitence et qu'il guérisse ses plaies. Car chacun peut, quoique chargé de mille plaies, chacun peut s'en aller guéri. « Si vous pardonnez », dit Jésus-Christ, « vos fautes vous seront pardonnées ; mais si « vous ne pardonnez point, elles ne vous se-« ront point pardonnées ». (Matth. vi, 14, 15.) En effet, comme les péchés noyés dans le baptême ne reparaissent plus, ainsi les autres seront effacés, si nous faisons pénitence.

Or, la pénitence consiste à ne plus commettre les mêmes péchés. « Car celui qui y « retourne est semblable à un chien qui re-« tourne à ce qu'il avait vomi » (II Pierre, ii, 21, 22), et à celui aussi qui, comme dit le proverbe, bat le feu [1], et qui tire de l'eau dans un vase percé [2]. Il faut donc s'abstenir du vice, et de fait et de cœur, et appliquer à chaque péché le remède qui lui est contraire. Par exemple : avez-vous ravi le bien d'autrui ? avez-vous été avare? abstenez-vous de voler, et appliquez à votre plaie le remède de l'aumône. Vous avez commis le péché de fornication? cessez de le commettre et appliquez à cette plaie la chasteté. Vous avez terni la réputation de votre frère par votre langue ? cessez de médire et appliquez le remède de la charité. Faisons ainsi la revue de chacun de nos péchés en particulier, et n'en passons aucun ; car le temps de rendre compte est proche, certainement il est proche : c'est pourquoi saint Paul disait : « Le Seigneur est proche. Ne vous « inquiétez de rien ». (Phil. iv, 5, 6.) Mais à nous, au contraire, peut-être faut-il nous dire : le Seigneur est proche, soyez dans l'inquiétude. Ces fidèles avaient de la joie d'entendre ces paroles : « Ne vous inquiétez de rien », eux qui passaient leur vie dans les calamités, dans les travaux, dans les combats. Mais à ceux qui, vivant dans les rapines et dans les voluptés, ont un terrible compte à rendre, ce n'est point cela qu'il leur faut dire, mais : le Seigneur est proche, inquiétez-vous !

Et certes la consommation du siècle n'est point éloignée, déjà le monde se hâte vers sa fin. Les guerres, la misère, les tremblements de terre, le refroidissement de la charité, la prédisent et l'annoncent. Comme le corps qui expire et qui est près de mourir est accablé de mille douleurs ; comme aussi d'une maison qui va s'écrouler se détachent du toit et des murailles bien des morceaux qui tombent à terre, de même la fin du monde est proche, et voilà pourquoi toutes sortes de maux l'attaquent de toutes parts. Si alors le Seigneur était proche, il l'est bien plus à présent; si plus de quatre cents ans se sont écoulés depuis que saint Paul a dit : le Seigneur est proche ; s'il appelait son époque l'accomplissement des temps, à plus forte raison, du temps présent, doit-on dire qu'il est la fin du monde. Mais peut-être c'est pour cela que quelques-uns ne le croient pas. Eh ! n'est-ce pas, au contraire, une nouvelle raison de le croire ? D'où le savez-

[1] « Qui bat le feu ». Ou qui remue, qui agite, qui souffle le feu : celui qui retombe dans les mêmes péchés, lui est semblable ; parce qu'au lieu d'éteindre sa passion et sa concupiscence, il l'allume, de même que celui qui bat, ou souffle le feu, le ranime et l'enflamme davantage, bien loin de l'éteindre. *Vid. Adag. Erasm.*

[2] On sait que tirer de l'eau dans un vaisseau percé, ou dans un crible, c'est perdre son temps et sa peine ; c'est ne rien faire. Il en est de même de celui qui retombe toujours dans les mêmes péchés qu'il a pleurés, et dont il a fait pénitence, etc.

vous, ô homme, que la fin n'est pas proche, que cette prédiction de saint Paul est encore loin de son accomplissement? Comme ce n'est pas le dernier jour que nous disons être la fin de l'année, mais aussi le dernier mois, quoiqu'il soit de trente jours; de même, quand il s'agit d'un si grand nombre d'années, un espace de quatre cents années peut être appelé la fin. Quoi qu'il en soit, dès lors l'apôtre a prédit la fin du monde.

Modérons-nous donc, changeons de vie, complaisons-nous dans la crainte de Dieu. Car dans le temps même où nous aurons le plus de confiance, lorsque nous y penserons le moins et que nous ne nous y attendrons pas, c'est alors que tout à coup le Seigneur arrivera. Voilà de quoi Jésus-Christ nous avertit, en disant : « Il arrivera, à la consommation de ce « siècle, ce qui arriva au temps de Noé et au « temps de Loth ». (Matth. XXIV, 37.) Saint Paul nous le prédit de même : « Lorsqu'ils di- « ront » : Nous voici en « paix » et en « sû- « reté, ils se trouveront surpris tout d'un coup « d'une ruine imprévue, comme l'est une « femme grosse des douleurs de l'enfante- « ment ». (I Thess. V, 3.) Qu'est-ce que cela veut dire, des douleurs d'une femme grosse? Souvent les femmes grosses, au moment où elles jouent, dînent, sont au bain, se promènent sur la place publique, ne pensent à rien moins qu'à ce qui va leur arriver, se trouvent subitement attaquées des douleurs de l'enfantement : puis donc que nous sommes également menacés d'être surpris, tenons-nous toujours prêts. On ne nous dira pas toujours ces choses, nous n'aurons pas toujours la même faculté. « Qui est celui », dit l'Ecriture, « qui « vous louera dans l'enfer? » (Ps. VI, 5.) Faisons donc pénitence en ce monde, afin que Dieu ait pitié de nous au jour futur, et que nous obtenions le pardon entier de nos péchés. Je le demande pour nous tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

LES SAMARITAINS ÉTANT DONC VENUS LE TROUVER, LE PRIÈRENT DE DEMEURER CHEZ EUX, ET IL Y DEMEURA DEUX JOURS. — ET IL Y EN EUT BEAUCOUP PLUS QUI CRURENT EN LUI, POUR L'AVOIR ENTENDU PARLER. — DE SORTE QU'ILS DISAIENT A CETTE FEMME : CE N'EST PLUS SUR CE QUE VOUS NOUS EN AVEZ DIT QUE NOUS CROYONS EN LUI, CAR NOUS L'AVONS OUÏ NOUS-MÊMES, ET NOUS SAVONS QU'IL EST VRAIMENT LE CHRIST, SAUVEUR DU MONDE. — DEUX JOURS APRÈS IL SORTIT DE CE LIEU, ET S'EN ALLA EN GALILÉE. (VERS. 40, 41, 42, 43, JUSQU'AU VERS. 53.)

ANALYSE.

1. Plus docile à la grâce que les Juifs, les Samaritains confessent, après avoir seulement vu et entendu Jésus-Christ, qu'il est le Sauveur du monde.
2. Guerison du fils d'un officier de la cour d'Hérode.
3. Ne point demander à Dieu des miracles, ou des gages de sa puissance. — Louer et aimer Dieu dans l'une et l'autre fortune : dans la joie et dans les afflictions ; dans la santé et dans la maladie : et souffrir tout pour son amour.

1. Il n'est rien de pire que l'envie et la jalousie. Rien n'est plus dangereux que la vaine gloire : elle corrompt le plus souvent tout le bien que l'on fait. Les Juifs en sont un exemple. Avec de plus grandes connaissances que les Samaritains, grâce aux prophètes qui les

avaient élevés, ils leur furent néanmoins inférieurs. Les Samaritains crurent au témoignage d'une femme, et sans avoir vu de miracles ils sortirent de leur ville pour venir prier Jésus-Christ de demeurer chez eux; mais les Juifs, même après avoir vu des prodiges et des miracles, bien loin de l'engager à demeurer avec eux, le chassèrent et n'omirent rien pour l'éloigner tout à fait de leur pays; eux, pour qui il était venu, ils le repoussèrent, tandis que d'autres le sollicitaient de demeurer chez eux. Jésus-Christ ne devait-il donc pas aller chez ceux qui l'en priaient, et se donner à ceux qui brûlaient de le posséder? Devait-il s'obstiner à ce point à rester parmi ses ennemis, parmi des traîtres? cela n'aurait pas été digne de sa providence. Voilà pourquoi il se rendit à la prière des Samaritains et demeura deux jours chez eux. Ils auraient bien voulu le retenir et le garder dans leur ville; l'évangéliste l'insinue par ces paroles : « Ils le prièrent de demeurer chez eux »; mais il ne le voulut pas, il y demeura seulement deux jours, et dans ce peu de temps un grand nombre crurent en lui; cependant il n'y avait point d'apparence qu'ils crussent en lui, soit parce qu'ils n'avaient vu aucun miracle, soit à cause de la haine qu'ils portaient aux Juifs. Mais néanmoins, jugeant avec impartialité ses paroles, ils conçurent de si grands sentiments de lui, que tous ces obstacles ne purent les étouffer, et ils l'admirèrent à l'envi : « De sorte qu'ils « disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce « que vous nous avez dit que nous croyons en « lui, car nous l'avons ouï nous-mêmes et nous « savons qu'il est vraiment le Christ, sauveur « du monde ». Les disciples surpassèrent leur maîtresse; ils auraient pu, avec justice, accuser les Juifs, eux qui avaient cru en Jésus-Christ et qui l'avaient reçu. Ceux-là pour qui il avait entrepris l'œuvre du salut lui jetèrent souvent des pierres, mais ceux-ci, lorsqu'il n'allait point chez eux, l'engagèrent à y venir; ceux-là, après avoir vu des miracles, persistent dans leur obstination et dans leur incrédulité; mais ceux-ci, sans en avoir vu, font paraître une grande foi, et même ils se glorifient d'avoir cru en Jésus sans le secours des miracles; mais ceux-là ne cessent point de le tenter et de lui demander des miracles. Ainsi, toujours il est nécessaire qu'une âme soit bien disposée; la vérité venant alors à se présenter, entrera facilement en elle et s'en rendra la maîtresse. Que si elle ne se rend pas la maîtresse, cela ne vient point de la faiblesse de la vérité, mais de l'endurcissement de l'âme. En effet, le soleil éclaire facilement les yeux qui sont purs et nets, mais s'il ne les éclaire pas, c'est la maladie des yeux, ce n'est point la faiblesse du soleil qui en est cause.

Ecoutez donc ce que disent les Samaritains : « Nous savons qu'il est vraiment le Christ, « Sauveur du monde ». Remarquez-vous en combien peu de temps ils ont connu qu'il attirerait à soi tout le monde, qu'il était venu pour opérer le salut de tous les hommes, que sa providence ne devait point se renfermer et se borner aux Juifs seulement, et que sa parole se ferait entendre et se répandrait partout? Mais les Juifs, bien différents d'eux, « s'efforçant d'établir leur propre justice, ne se sont « point soumis à Dieu, pour recevoir cette justice qui vient de lui ». (Rom. x, 3.) Les Samaritains, au contraire, confessent que tous les hommes sont coupables, et publient hautement cet oracle de l'Apôtre : « Tous ont péché et ont « besoin de la gloire de Dieu, étant justifiés « gratuitement par sa grâce ». (Rom. III, 23, 24.) Car en disant qu'il est le Sauveur du monde, ils font voir que le monde était perdu; ils montrent en même temps la puissance d'un tel Sauveur. Plusieurs sont venus pour sauver les hommes, des prophètes, des anges : mais celui-ci est le vrai Sauveur, qui donne le salut véritablement et réellement, et non pas seulement pour un temps limité. Voilà un témoignage évident de la sincérité et de la pureté de leur foi.

En effet, les Samaritains sont doublement admirables : ils le sont et pour avoir cru, et pour avoir cru sans voir de miracles; aussi ce sont eux que Jésus-Christ déclare heureux, en disant : « Heureux ceux qui, sans avoir vu, ont « cru » (Jean, XX, 29) : ils sont encore admirables pour avoir cru sincèrement, puisqu'ayant ouï une femme dire, avec quelque sorte de doute : « Ne serait-ce point le Christ? ils ne dirent pas : Nous doutons aussi, nous en jugeons de même; mais : « Nous savons », non-seulement cela, mais encore « qu'il est vrai-« ment le Sauveur du monde ». Ils ne le regardaient plus comme un homme ordinaire, mais ils le reconnaissaient pour le vrai Sauveur. Cependant, qui avaient-ils vu qu'il eût sauvé? ils n'avaient entendu que des paroles, et toutefois ils parlent, comme ils auraient pu le

faire, s'ils avaient vu beaucoup de miracles et des plus grands. Et pourquoi les évangélistes ne rapportent-ils pas ce que Jésus-Christ a dit, et ne font-ils pas mention de ces discours admirables? C'est afin que vous sachiez que, parmi les grandes choses qu'il a dites et qu'il a faites, ils en passent beaucoup sous silence; mais néanmoins, en rapportant l'issue, ils indiquent suffisamment tout le reste. En effet, Jésus-Christ a converti par sa parole tout le peuple et toute la ville. C'est quand les auditeurs n'ont été ni dociles, ni soumis, qu'ils sont dans la nécessité de rapporter ce qu'a dit Jésus-Christ, de peur qu'on ne rejette sur le prédicateur ce qui n'est imputable qu'à l'aveuglement des auditeurs. « Deux jours après, il « sortit de ce lieu, et s'en alla en Galilée. Car « Jésus témoigna lui-même qu'un prophète « n'est point honoré dans son pays (44) ». Pourquoi l'évangéliste ajoute-t-il cela? Parce qu'il ne fut pas à Capharnaüm, mais en Galilée, et de là à Cana. Et afin que vous ne demandiez pas pourquoi il ne demeura pas chez les siens, mais chez les Samaritains, il vous en donne la raison, en disant que c'est parce qu'ils ne l'écoutaient point: il n'y alla donc pas, pour ne les pas rendre plus coupables, et dignes d'un jugement plus rigoureux.

2. Au reste, par sa patrie, je crois que l'évangéliste entend ici Capharnaüm: Jésus-Christ nous apprend lui-même qu'il n'y a point été honoré; écoutez ce qu'il dit: « Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu « seras précipitée jusque dans le fond des enfers ». (Luc, x, 15.) Il l'appelle sa patrie dans le langage de l'incarnation, comme y résidant habituellement. Quoi donc! direz-vous, ne voyons-nous pas bien des personnes fort estimées et honorées de leurs compatriotes? D'abord, de ces exceptions, il n'y a rien à conclure. De plus, si quelques-uns se sont fait une réputation dans leur patrie, ils en avaient une bien plus grande au dehors: l'habitude de vivre ensemble engendre souvent le mépris.

« Etant donc revenu en Galilée, les Galiléens « le reçurent » avec joie, « ayant vu tout ce « qu'il avait fait à Jérusalem au jour de la fête, « à laquelle ils avaient été aussi (45) ». Ne remarquez-vous pas que ceux dont on parlait mal sont ceux-là mêmes qui accoururent à lui plus promptement? Qu'on en parlât mal, ce que rapporte l'évangéliste ne nous permet pas d'en douter: « Peut-il venir quelque chose de « bon de Nazareth? » (Jean, I, 46.) Et d'autres: « Lisez avec soin les Ecritures, et apprenez « qu'il ne sort point de prophète de Galilée ». (Jean, VII, 52.) Les Juifs tenaient ce langage pour insulter Jésus-Christ, car plusieurs le croyaient de Nazareth. Ils lui faisaient encore ce reproche, comme s'il eût été samaritain: « Vous êtes un samaritain, et vous êtes possédé « du démon » (Jean, VIII, 48): mais voilà, dit l'Ecriture, que les Samaritains et les Galiléens croient, pour la honte des Juifs: et même les Samaritains se montrent meilleurs que les Galiléens. En effet, ils ont reçu Jésus-Christ sur le seul témoignage d'une femme, mais les Galiléens n'ont cru en lui qu'après avoir vu les miracles qu'il avait faits.

« Jésus vient donc de nouveau à Cana en Ga- « lilée, où il avait changé l'eau en vin (46) ». L'évangéliste rapporte ici le miracle à la louange des Samaritains. Les Galiléens crurent en Jésus-Christ, mais après avoir vu les miracles qu'il avait opérés et à Jérusalem et chez eux; les Samaritains, au contraire, le reçurent pour sa doctrine seulement. Saint Jean rapporte que Jésus vint en Galilée pour mortifier la jalousie des Juifs; mais pourquoi alla-t-il à Cana? Il y fut la première fois parce qu'il était invité aux noces; mais, maintenant pourquoi y va-t-il? Pour moi, il me semble véritablement qu'il y fut pour confirmer, par sa présence, la foi au miracle qu'il y avait opéré, et aussi pour s'attacher plus sûrement ces hommes, en allant chez eux de son propre mouvement, sans qu'ils l'en eussent prié, et en quittant même sa patrie pour leur donner la préférence sur les siens.

« Or, il y avait un seigneur de la cour dont « le fils était malade à Capharnaüm, lequel « ayant appris que Jésus venait de Judée, en « Galilée, l'alla trouver, et le pria de vouloir « venir chez lui, pour guérir son fils (47) »: ainsi qualifié seigneur de la cour [1], ou comme étant de la race royale, ou comme exerçant quelque dignité. Quelques-uns croient que c'est le même que celui dont parle saint Matthieu, mais on prouve visiblement que c'est un autre, et par sa dignité et par sa foi; celui-là, quoique Jésus-Christ voulût bien aller chez

[1] « Seigneur de la cour ». C'est ce que signifie le mot Βασιλικὸς dans le grec, et celui de *Regulus* dans la Vulgate, qui a la même signification que *Regius*, ou, comme l'explique saint Jérôme, *Palatinus. i. e.* un officier de la cour du prince, ou d'Hérode, que les Galiléens appelaient roi, quoique les Romains ne lui donnassent que le nom de Tétrarque.

lui, le prie de ne pas se donner cette peine ; celui-ci, au contraire, le presse de venir dans sa maison, quoiqu'il ne s'y offre pas ; l'un dit : « Je ne suis pas digne que vous entriez « dans ma maison » (Matth. VIII, 8), l'autre fait de grandes instances : « Venez, » dit-il, « avant que mon fils meure (29) ». Celui-là, descendant de la montagne, vint à Capharnaüm ; celui-ci fut au-devant de lui, de Samarie, comme il allait non à Capharnaüm, mais à Cana. Le serviteur de celui-là était attaqué d'une paralysie, le fils de celui-ci d'une fièvre. « Et il le pria de vouloir « venir chez lui pour guérir son fils qui allait « mourir ». Que lui répondit Jésus-Christ ? « Si vous ne voyez des miracles et des pro- « diges, vous ne croyez point (48) ». Toutefois, que cet officier vînt le trouver et le priât, c'était une marque de sa foi, de quoi l'évangéliste lui rend témoignage, en rapportant ensuite que Jésus lui ayant dit : « Allez, votre « fils se porte bien, il crut à la parole que « Jésus lui avait dite, et s'en alla (50) ».

Que prétend donc ici l'évangéliste ? ou nous faire admirer avec lui les Samaritains pour avoir cru sans voir de miracles, ou pour censurer en passant la ville de Capharnaüm, qu'on regardait comme la patrie de Jésus. Car un autre qui dit, dans saint Luc[1] : « Seigneur, je « crois, aidez-moi dans mon incrédulité » (Marc, IX, 23), s'est servi des mêmes paroles. Au reste, cet officier a cru, mais sa foi n'était point pleine et entière ; il le fait voir en s'enquérant de l'heure où la fièvre avait quitté son fils. Car il voulait savoir si la fièvre l'avait quitté d'elle-même, ou si c'était par le commandement de Jésus-Christ. « Et comme il « reconnut que c'était la veille à la septième « heure » du jour, « il crut en lui, et toute sa « famille (53) ». Ne voyez-vous pas qu'il crut, non sur ce qu'avait dit Jésus-Christ, mais sur le témoignage de ses serviteurs ? Aussi le Sauveur lui fait un reproche sur l'esprit dans lequel il était venu le trouver, et par là il l'excitait davantage à croire en lui. En effet, avant le miracle, il ne croyait qu'imparfaitement. Que si cet officier est venu trouver Jésus et le prier, il n'est rien en cela de merveilleux ; les pères, dans leur tendresse pour leurs enfants, s'ils en ont un de malade, courent précipitamment aux médecins, et non-seulement à ceux en qui ils ont une entière confiance, mais aussi à ceux mêmes sur qui ils ne comptent pas entièrement, tant ils craignent de rien négliger. Et toutefois, celui-ci n'est venu trouver Jésus que par occasion, lorsqu'il allait en Galilée ; s'il eût pleinement cru en lui, son fils étant à la dernière extrémité et prêt à mourir, il n'aurait pas manqué de l'aller chercher jusque dans la Judée. Que s'il craignait, c'est aussi en quoi on ne peut l'excuser.

Remarquez, je vous prie, mes frères, que ses paroles mêmes montrent sa faiblesse et son peu de foi. Car il est constant qu'il aurait dû avoir une plus grande opinion de Jésus-Christ, sinon avant, du moins après qu'il eut fait connaître les bas sentiments qu'il avait de lui, et qu'il en eut été repris. Cependant écoutez-le parler, vous verrez combien il rampe encore à terre : « Venez, » dit-il, « venez avant « que mon fils meure (49) ; » comme si Jésus-Christ n'aurait pas pu ressusciter son fils s'il était mort, comme s'il ne savait pas l'état où il était. Voilà pourquoi il le reprend et parle à sa conscience un langage sévère, lui faisant connaître que les miracles se font principalement pour le salut de l'âme. Ainsi il guérit également et le père qui est malade d'esprit, et le fils qui est malade de corps, pour nous apprendre qu'il ne faut pas tant s'attacher à lui à cause des miracles, que pour la doctrine. Le Seigneur opère les miracles, non pour les fidèles, mais pour les infidèles et les hommes les plus grossiers.

3. Dans sa tristesse et dans sa douleur, cet officier ne faisait pas beaucoup d'attention aux paroles de Jésus-Christ, il n'écoutait guère que celles qui tendaient à la guérison de son fils ; mais dans la suite il devait se les rappeler et en faire un grand profit : c'est ce qui arriva. Mais pourquoi Jésus-Christ, sans en être prié, offre-t-il d'aller chez le centenier, et ne fait-il pas la même offre à celui qui le presse et le sollicite vivement ? C'est que la foi du centurion étant parfaite, voilà pourquoi Jésus-Christ offre d'aller chez lui, afin de nous faire connaître la vertu de cet homme ; mais l'officier n'avait encore qu'une foi imparfaite. Comme donc il le pressait instamment en lui disant : « Venez, » faisant voir par là qu'il ne savait point encore que Jésus pouvait guérir son fils, quoique absent et éloigné, Jésus lui montre qu'il le peut, afin que la connaissance qu'avait le centurion par lui-même, cet officier l'acquît, voyant que Jésus avait guéri

[1] C'est par erreur que Chrysostome cite saint Luc.

son fils sans aller chez lui. Ainsi quand il dit : « Si vous ne voyez des miracles et des « prodiges, vous ne croyez point », c'est comme s'il disait : Vous n'avez point encore une foi digne de moi, et vous me regardez encore comme un prophète. Jésus-Christ donc, pour manifester ce qu'il est et montrer qu'il faut croire en lui, même indépendamment des miracles, s'est servi des mêmes paroles par lesquelles il s'est fait connaître à Philippe : « Ne croyez-vous pas que je suis dans mon « Père et que mon Père est en moi ? (Jean, XIV, « 10.) Quand vous ne me voudriez pas croire, « croyez à mes œuvres ». (Jean, X, 38.)

« Et comme il était en chemin, ses servi- « teurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent : « Votre fils se porte bien (51).

« Et s'étant enquis de l'heure qu'il s'était « trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier, « environ la septième heure » du jour « la « fièvre le quitta (52).

« Son père reconnut que c'était à cette heure- « là que Jésus lui avait dit : Votre fils se porte « bien ; et il crut, lui et toute sa famille (53) ».

Ne le remarquez-vous pas, mes très-chers frères, que le bruit de ce miracle se répandit aussitôt ? En effet, cet enfant ne fut pas délivré d'une manière ordinaire du péril où il était, mais sa guérison eut lieu sur-le-champ ; d'où il est visible qu'elle n'était point naturelle, et que c'est Jésus-Christ qui l'avait opérée par sa vertu et par sa puissance. Déjà il était arrivé aux portes de la mort, comme le déclarent ces paroles du père : « Venez avant que mon fils « meure », lorsque tout à coup il en fut arraché ; voilà aussi ce qui étonna les serviteurs. Peut-être même accoururent-ils non-seulement pour apporter cette bonne nouvelle, mais encore parce qu'ils regardaient comme inutile que Jésus-Christ vînt : ils savaient effectivement que leur maître devait être arrivé ; voilà pourquoi ils furent à sa rencontre par le même chemin. Au reste, cet officier cessant de craindre, ouvre son cœur à la foi, pour montrer que c'est son voyage qui lui a procuré le miracle de la guérison de son fils ; il déploie toute sa diligence de peur qu'on ne croie qu'il l'ait fait inutilement ; et c'est aussi pour cela qu'il s'informe exactement de tout : « Et il crut, lui « et toute sa famille ». Ce témoignage était exempt de tout doute et de tout soupçon. En effet, ses serviteurs, qui n'avaient point été présents au miracle, qui n'avaient point entendu Jésus-Christ, ni su l'heure, ayant appris de leur maître que c'était à cette même heure que lui avait été accordée la guérison de son fils, eurent une preuve très-certaine et très-évidente de la puissance de Jésus-Christ, et voilà pourquoi ils crurent aussi eux-mêmes.

Quel enseignement, mes frères, tirerons-nous de là ? Que nous ne devons point attendre des miracles, ni demander au Seigneur des gages de sa divine puissance. Je vois des gens qui font paraître un plus grand amour de Dieu lorsque leurs fils ou leurs femmes ont reçu quelque soulagement dans leur maladie ; mais quand bien même nos vœux et nos désirs ne sont point exaucés, il est juste de persévérer toujours dans la prière, de ne pas cesser de chanter des cantiques d'actions de grâces et de louanges. C'est là le devoir des serviteurs fidèles ; c'est là ce que doivent au Seigneur ceux qui l'aiment et le chérissent comme il faut ; ils doivent, dans la prospérité et dans l'adversité, dans la paix et dans la guerre, toujours également accourir et s'attacher à lui ! Rien, en effet, n'arrive que par l'ordre de sa divine providence : « Car le Seigneur châtie « celui qu'il aime, et il frappe de verges tous « ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants ». (Hébr. XII, 6.) Celui qui ne le sert et qui ne l'honore que lorsqu'il vit dans la paix et dans la tranquilité, ne donne pas des marques d'un fort grand amour, et ne montre pas qu'il aime purement et sincèrement Jésus-Christ ; mais pourquoi parler de la santé, des richesses, de la pauvreté, de la maladie ? Quand même vous seriez menacés du feu, des plus cruels et des plus horribles tourments, vous ne devriez pas pour cela cesser un instant de chanter les louanges du Seigneur ; mais il vous faudrait tout souffrir pour son amour : tel doit être le fidèle serviteur, telle est une âme ferme et constante. Avec ces dispositions, vous supporterez facilement, mes chers frères, les afflictions et les calamités de la vie présente, vous acquerrez les biens futurs, et vous vous présenterez avec beaucoup de confiance devant le trône de Dieu. Veuille le ciel nous la départir à tous, cette confiance, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

CE FUT LA LE SECOND MIRACLE QUE JÉSUS FIT, ÉTANT REVENU DE JUDÉE EN GALILÉE. (VERS. 54, JUSQU'AU VERS. 5 DU CHAP. V.)

—

ANALYSE.

1. La piscine des brebis, figure du baptême.
2. Le paralytique de trente-huit ans, beau modèle de patience. — Persévérer dans la prière. — Qualités de la prière. — Pourquoi la vie de l'homme est pénible et laborieuse. — Pourquoi la loi. — Le travail est nécessaire : l'homme ne peut soutenir la vie oisive. — Pourquoi le plaisir accompagne le vice, et la peine la vertu. — Vrais chastes, qui ? — La chasteté, en quoi elle consiste. — Il faut combattre pour remporter la victoire. — Trois genres d'eunuques, Jésus-Christ n'en récompense qu'un. — Artisans du vice, qui ? — On ne fait pas le bien sans peine, pourquoi. — Peines mêlées dans la vertu. — On admire plus ceux qui sont bons par leur volonté que ceux qui le sont par tempérament. — Point de travail, point de modération. — Nager dans les délices, rien de plus méprisable. — Agir ou travailler, la différence. — Dieu ne cesse point d'agir. — Le plaisir que procure le vice est court ; la joie que donne la vertu est éternelle. — Nulle volupté dans ce monde : la vraie volupté est dans le ciel.

1. Comme tout homme expert dans l'art d'extraire l'or des mines qui le renferment ne néglige pas la moindre veine, sachant bien qu'il en peut tirer de grandes richesses, de même, dans les divines Ecritures, vous ne sauriez, sans grand dommage, passer un seul « iota » ni un seul point; il faut tout observer, tout examiner : car c'est le Saint-Esprit qui en a dicté toutes les paroles, et elles ne contiennent rien d'inutile. Considérez donc ici ce que dit l'évangéliste : « Ce fut là le second miracle « que Jésus fit, étant revenu de Judée en Gali« lée ». Ce mot de « second », il ne l'a point ajouté sans sujet; mais il le met là pour célébrer encore la conversion que l'admiration avait opérée chez les Samaritains ; faisant voir que les Galiléens, même après un second miracle, n'ont point atteint à cette sublime élévation, à laquelle sont arrivés les Samaritains, sans avoir vu aucun miracle.

« Après cela, la fête des Juifs étant arrivée, « Jésus s'en alla à Jérusalem (Chap. v, 1.) ».

« Après cela, c'était la fête des Juifs ». Quelle fête ? La Pentecôte, comme il me semble. Et « Jésus s'en alla à Jérusalem ». Souvent Jésus-Christ allait à Jérusalem passer les jours de grandes solennités, et afin que les Juifs l'y vissent célébrer leurs fêtes avec eux, et pour attirer à lui le petit peuple qui est simple. Car à ces fêtes accouraient principalement ceux qui sont les plus simples de cœur et d'esprit.

« Or il y avait à Jérusalem la piscine des « brebis, qui s'appelle en hébreu Bethsaïda, « qui a cinq galeries (2), dans lesquelles étaient « couchés un grand nombre de malades, d'a« veugles, de boiteux et de ceux qui avaient « les membres desséchés, qui tous attendaient « que l'eau fût remuée (3) ».

Quelle était cette manière de guérir les malades ? Quel mystère nous propose-t-on ? Ce n'est pas sans sujet que ces choses sont écrites. Dans cette figure, dans cette image, l'Ecriture peint en quelque sorte et expose à nos yeux ce qui doit arriver, afin que nous y soyons préparés, et que quand il arrivera quelque chose d'étonnant, à quoi l'on ne s'attendait point, la foi de ceux qui le verront n'en soit nullement ébranlée, mais demeure ferme. Qu'est-ce donc qu'elle nous présente, que nous prédit-elle? Le baptême que nous devions recevoir, ce baptême plein de vertu, qui devait apporter et répandre une abondance de grâces, qui devait laver tous les péchés, et rendre la vie aux morts. Ces grands prodiges sont donc peints et représentés comme sur un tableau, et dans la piscine, et dans plusieurs autres figures.

Dieu donna d'abord une eau propre à laver les taches et les souillures, non les véritables, mais seulement celles qu'on regardait comme véritables, à savoir, les souillures qu'on contractait par les funérailles, par la lèpre et autres semblables, qu'on peut voir dans l'ancienne loi, et qui étaient purifiées par l'eau.

Mais reprenons notre sujet. Premièrement donc, comme nous l'avons dit, l'eau lavait les taches du corps, et en second lieu, elle guérissait plusieurs maladies différentes. Dieu, pour nous approcher de la grâce du baptême et nous la faire voir de plus près, a voulu que la piscine ne lavât pas seulement alors les taches, mais qu'elle guérît aussi les maladies. En effet, les figures les plus voisines en date de la vérité, ou du temps du baptême, de la passion et des autres mystères, sont plus claires et plus lumineuses que les plus anciennes. Et comme les gardes qui approchent de près la personne du roi sont plus élevés en dignité que ceux qui en sont plus éloignés, ainsi les figures qui sont venues dans un temps plus proche et plus voisin des choses qu'elles marquaient, sont plus claires et plus brillantes.

« Et l'ange descendant dans cette piscine, en « remuait l'eau (4) », et lui communiquait la vertu de guérir les malades; afin que les Juifs apprissent qu'à plus forte raison le Seigneur des anges peut guérir toutes les maladies de l'âme. Mais comme l'eau de cette piscine n'avait pas en elle-même et par sa nature la vertu de guérir simplement les maladies, car alors elle les aurait toujours et continuellement guéries, mais l'acquérait par l'opération de l'ange; de même en nous l'eau n'opère pas simplement et par sa propre vertu, mais après qu'elle a reçu la grâce du Saint-Esprit, elle lave, elle efface alors tous les péchés.

« Autour de cette piscine étaient couchés un « grand nombre de malades, d'aveugles, de « boiteux et de ceux qui avaient les membres « desséchés, qui tous attendaient que l'eau fût « remuée (3) ». Alors la maladie était elle-même un obstacle à la guérison du malade, elle empêchait de se guérir celui qui le voulait : mais maintenant chacun a le pouvoir d'approcher et de venir à la piscine. Ce n'est point un ange qui en remue l'eau; c'est le Seigneur des anges qui opère tout, qui fait tout. Et nous ne pouvons pas dire : « Pendant le temps que je « mets à y aller, un autre descend avant « moi (7) ». Quand même tout le monde entier y viendrait, la grâce ne s'épuise point, ni sa vertu; elle demeure toujours la même. Et de même que les rayons du soleil éclairent tous les jours le monde sans s'épuiser, et ne perdent rien de leur lumière pour se répandre en plusieurs endroits de la terre; ainsi, à plus forte raison, la grâce du Saint-Esprit ne diminue point par la multitude de ceux qui la reçoivent. Or Dieu a opéré ce prodige, afin que ceux qui apprendraient que l'eau a le pouvoir de guérir les maladies du corps, et qui en auraient eux-mêmes fait l'épreuve depuis longtemps, eussent plus de facilité à croire que les maladies de l'âme pouvaient aussi se guérir.

Mais pourquoi donc Jésus-Christ, laissant tous les autres malades, s'approcha-t-il de celui qui l'était depuis trente-huit ans? Pourquoi lui fait-il cette question : « Voulez-vous « être guéri (5, 6)? » Ce n'était pas pour l'apprendre qu'il lui fit cette demande, elle aurait été inutile; mais c'était pour faire connaître la persévérance de cet homme, et pour nous montrer que c'était là la raison pour laquelle, préférablement aux autres, il était venu à celui-là. Que dit donc le malade? « Il lui ré- « pondit : Seigneur, je n'ai personne pour me « jeter dans la piscine après que l'eau a été « troublée : et pendant le temps que je mets « à y aller, un autre y descend avant moi (7) ». Jésus l'interrogea donc, et lui dit : « Voulez- « vous être guéri? » Afin que nous apprissions ces circonstances. Et il ne lui dit pas : Voulez-vous que je vous guérisse? parce qu'on n'avait pas encore de lui une si grande opinion, mais : « Voulez-vous être guéri? » Certes, elle est tout à fait admirable la persévérance de ce paralytique : depuis trente-huit ans, espérant chaque année d'être délivré de sa maladie, il demeura dans ce lieu et n'en sortit point. Mais s'il n'eût été très-patient, quand même des années d'attente ne l'auraient point lassé, la perspective d'une attente nouvelle ne l'aurait-elle pas rebuté? Pensez avec quel soin veillaient les autres malades; car on ne savait pas le temps où l'eau serait troublée. Les boiteux et les estropiés pouvaient observer le moment; quant aux aveugles, ils en étaient peut-être informés par l'agitation générale.

2. Rougissons donc, mes très-chers frères, rougissons et répandons des larmes sur notre prodigieuse lâcheté. Cet homme a persévéré

pendant trente-huit ans, sans obtenir la guérison qu'il désirait, il ne l'obtenait point, et toutefois il ne renonçait point, et s'il n'obtenait point cette grâce, ce n'était point faute de soin ou de bonne volonté : mais c'est parce que d'autres l'en empêchaient, et usaient de violence à son égard : cependant il ne s'est point découragé. Nous, au contraire, si nous persévérons dix jours à prier pour obtenir quelque grâce, et que nous ne l'obtenions pas, nous nous engourdissons, nous nous décourageons aussitôt, nous n'avons plus ni la même ardeur ni le même zèle. Nous qui passons tant d'années à capter la faveur d'un homme, qui ne craignons point, pour cela, d'aller à la guerre exposer notre vie, de passer nos jours dans l'affliction et dans la misère, de nous appliquer à des œuvres basses et serviles, et qui souvent à la fin sommes frustrés de nos belles espérances, nous n'avons ni la force, ni le courage de persévérer auprès de Notre-Seigneur avec tout le zèle et toute l'ardeur que nous devrions avoir; quoique la récompense promise soit beaucoup plus grande que ne le sont les travaux eux-mêmes; car « cette espérance », dit l'Ecriture, « n'est point trompeuse ». (Rom. v, 5.) Et de quel supplice ne nous rendons-nous pas dignes par une telle conduite? En effet, n'eussions-nous rien à attendre, nulle récompense à recevoir, le bonheur de s'entretenir souvent avec Dieu n'en est-il pas une qui égale, qui surpasse tous les biens imaginables?

Mais, direz-vous, la prière continuelle n'est-elle pas une chose pénible? Et quoi! dans l'exercice de la vertu tout n'est-il pas pénible? Que la volupté accompagne le vice, et la peine la vertu, voilà, direz-vous encore, qui m'inspire mille doutes. C'est là de quoi, si je ne me trompe, plusieurs recherchent la cause. Quelle en est donc la cause? En nous créant, Dieu nous a donné une vie exempte d'inquiétudes et de peines : nous avons abusé de ce don, et nous étant privés d'un si grand bien par notre lâcheté, nous avons perdu le paradis. Voilà pourquoi le Seigneur a rendu la vie de l'homme pénible et laborieuse, et on peut dire qu'il se justifie auprès du genre humain de cette manière : Au commencement je vous ai donné les délices, mais vous êtes devenus plus méchants par la bonté que j'ai eue pour vous; voilà pourquoi je vous ai condamné à vivre dans le travail et dans les sueurs. (Gen. III, 19.) Et comme ce travail ne vous empêchait pas de faire le mal, il vous a encore donné la loi, qui contient beaucoup de préceptes, comme on met un frein et des entraves à un cheval fougueux et indomptable qu'on ne peut manier; car c'est ainsi qu'en usent les écuyers pour retenir et dresser les chevaux. Il nous est donc ordonné de mener une vie laborieuse, parce que l'oisiveté a coutume de nous corrompre. En effet, notre nature ne peut soutenir une vie oisive, mais aisément elle tombe de l'inaction dans le vice. Supposons qu'un homme tempérant et vertueux n'ait pas besoin de travailler, et que tout lui arrive en dormant, cette vie aisée, à quoi aboutira-t-elle? ne nous rendra-t-elle pas vains et insolents?

Mais pourquoi, direz-vous, tant de plaisirs accompagnent-ils le vice, tant de peines et de sueurs suivent-elles la vertu? Et quel mérite auriez-vous, à quelle récompense auriez-vous droit, si la vertu n'était pas pénible et laborieuse? Que de gens je pourrais citer, qui naturellement haïssent les femmes et fuient leur commerce comme quelque chose de détestable! dites, je vous prie, sont-ce là ceux que nous appellerons chastes, ou à qui nous donnerons des louanges et des couronnes? Non sûrement; car la chasteté est une continence, une victoire sur la volupté, remportée à la suite d'un combat. A la guerre, là où le combat est le plus animé, là sont aussi les plus glorieux trophées; mais quand personne ne résiste, c'est tout le contraire. Il est bien des hommes qui sont par nature lâches et indolents : dirons-nous que ces sortes de gens sont doux? Nullement : c'est pourquoi Jésus-Christ ayant distingué trois sortes d'eunuques, en laisse deux sans couronnes, sans récompenses, et fait entrer l'autre dans son royaume. (Matth. XIX, 12.)

Mais, direz-vous, à quoi le vice est-il bon? Et moi je dis : Qui en est l'artisan? En est-il un autre que la paresse, qui part de la volonté? Mais, direz-vous, il faudrait qu'il n'y eût que des gens de bien. Et qu'est-ce qui lui est propre, à l'homme de bien? N'est-ce pas de veiller constamment sur soi-même, ou est-ce de dormir et de ronfler dans son lit? Et pourquoi, direz-vous, n'a-t-il pas ainsi été établi dans la nature, que nous fissions tous le bien sans peine et sans travail? paroles vraiment dignes des bêtes et de tous ceux qui font leur Dieu de leur ventre. Mais, afin que vous sachiez

que ce sont là les discours des lâches et des paresseux, répondez-moi : Supposons ici un roi et un général d'armée, et que, tandis que le roi est à boire, à s'enivrer, à dormir, le général se soit élevé des trophées par un grand travail, à qui attribuerons-nous la victoire? Qui des deux recevra les éloges de cette belle action, qui en goûtera les fruits? Ne le remarquez-vous pas, que le cœur s'attache davantage à ce qui a coûté plus de sueurs et de peines? Le Seigneur a mêlé des peines à la vertu, à laquelle il veut accoutumer l'âme. C'est pour cette raison que nous admirons la vertu, encore que nous ne la suivions pas; et le vice, quoique très-doux, nous le condamnons.

Que si vous dites : Pourquoi n'admirons-nous pas plutôt ceux qui sont naturellement bons que ceux qui le sont par leur volonté? Parce qu'il est juste de préférer celui qui travaille à celui qui ne travaille point. Et pourquoi, dites-vous, travaillons-nous maintenant? C'est que vous n'avez point su résister aux tentations du repos. De plus, si on l'examine de près, on trouvera que la paresse nous perd d'une autre manière, et nous cause bien des peines et du travail. Si vous le voulez, tenons un homme enfermé, nourrissons-le seul, engraissons-le, ne lui permettons pas de se promener, ni de rien faire; mais faisons-le jouir des plaisirs de la table et du lit; faisons-le nager dans les délices sans interruption : y aurait-il une vie plus misérable? Mais autre chose est d'agir, direz-vous, autre de travailler : et au commencement, sans travailler, l'homme pouvait agir. Le pouvait-il? Sûrement, il le pouvait, et Dieu le voulait ainsi. Mais c'est vous qui avez troublé cet ordre, car Dieu vous avait établi pour cultiver le paradis, il vous avait donné votre tâche, mais sans y mêler le travail. Si au commencement l'homme avait travaillé, Dieu ne lui aurait pas, dans la suite, imposé cette peine : l'homme, de même que les anges, peut en même temps et agir et ne point travailler. En effet, que les anges agissent, le prophète vous l'apprend, écoutez-le : « Anges du Seigneur, qui êtes puissants « et remplis de force, qui faites ce qu'il vous « dit » (Ps. CII, 20) : certes, maintenant la diminution des forces rend l'activité pénible. Mais alors nous étions dans un état bien différent : « Car celui qui est entré dans son re- « pos », dit l'Ecriture, « s'est reposé de ses « œuvres, comme Dieu s'est reposé après ses « ouvrages ». (Héb. IV, 4, 10.) Par ce repos, l'Ecriture n'entend pas l'inaction, mais l'absence de travail. En effet, encore maintenant Dieu agit, comme dit Jésus-Christ : « Mon Père « ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis « aussi incessamment ».

C'est pourquoi, je vous en conjure, mes frères, chassant toute paresse, suivons, embrassons la vertu. Le plaisir que procure le vice est court, mais la douleur qu'il cause est éternelle : au contraire, la joie que donne la vertu est immortelle, et le travail passager. La vertu, avant de distribuer ses couronnes à son disciple, le soulage et le nourrit par l'espérance : le vice, au contraire, avant même la condamnation au supplice, tourmente son sectateur, bourrelle sa conscience de remords, de craintes, de mille inquiétudes. Or, ces peines ne sont-elles pas pires que tous les travaux et toutes les sueurs ensemble? Et quand même on pourrait s'en délivrer et ne sentir que la volupté seule, est-il rien de plus vil et de plus méprisable que cette volupté? Elle paraît et disparaît aussitôt; elle se flétrit; avant qu'on la tienne, elle s'enfuit : vantez, exaltez tant qu'il vous plaira la volupté du corps, la volupté de la table, la volupté des richesses, chaque jour, à chaque instant elle s'use et se perd. Et comme à toutes ces choses doit s'ajouter le supplice et les tourments, est-il quelqu'un de plus malheureux et de plus misérable que celui qui recherche ces plaisirs? Instruits de ces vérités, souffrons tout pour la vertu; c'est ainsi que nous jouirons de la vraie volupté, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

JÉSUS LUI DIT : VOULEZ-VOUS ÊTRE GUÉRI ? — LE MALADE LUI RÉPONDIT : OUI, SEIGNEUR : MAIS JE N'AI PERSONNE POUR ME JETER DANS LA PISCINE APRÈS QUE L'EAU A ÉTÉ TROUBLÉE. (VERS. 6, 7, JUSQU'AU VERS. 13.)

—

ANALYSE.

1. Combien est grand le profit qu'on tire des saintes Ecritures. — Résignation du paralytique de saint Jean, différent de celui de saint Matthieu.
2. Foi du paralytique.
3. Combien est grand le mal que produit le vice : parallèle des hommes furieux et des envieux : leur misérable condition. — Belle peinture de l'envie. — Les envieux sont sans excuse, leur péché est impardonnable.

1. L'utilité qu'on tire des saintes Ecritures est grande, le profit en est impérissable, comme le déclare saint Paul en disant : « Car « tout ce qui est écrit a été écrit pour nous « servir d'instruction, à nous autres, qui nous « trouvons à la fin des temps : afin que nous « concevions une espérance ferme par la pa- « tience et par la consolation que les Ecri- « tures nous donnent » (Rom. xv, 4; I Cor. x, 11) : ces divins livres sont un trésor de toutes sortes de remèdes. Faut-il réprimer l'orgueil, éteindre la concupiscence, fouler aux pieds les richesses, mépriser la douleur, élever le cœur, lui donner du courage et de la fermeté, fortifier la patience? c'est là que chacun trouve de prompts et de puissants secours. Quel homme, en effet, parmi ceux qui depuis longtemps luttent contre la pauvreté, ou qu'une dangereuse maladie retient dans leur lit, ayant lu ces belles paroles de l'apôtre, ne se sentira pas pénétré d'une vive consolation?

Ce paralytique de trente-huit ans voit chaque année les autres malades recouvrer la santé; il se voit lui-même toujours dans son infirmité, et il ne se laisse point abattre, et il ne se décourage point, encore que le chagrin d'avoir vu tant d'années s'écouler inutilement, et l'attente d'un avenir incertain, où ne se montrait nulle lueur d'espérance, pussent bien le mettre au supplice. Ecoutez donc sa réponse, considérez toute l'horreur de son infortune. Jésus-Christ lui ayant dit : « Voulez-vous être « guéri? » il répondit : « Oui, Seigneur; mais « je n'ai personne pour me jeter dans la pis- « cine après que l'eau a été agitée ». Quoi de plus triste que ces paroles? Quoi de plus malheureux qu'un tel sort? Voyez-vous ce cœur brisé par une si longue misère? Ne remarquez-vous pas comme il retient et étouffe son chagrin? De sa bouche il ne sort aucun blasphème, aucun murmure, tels que dans la calamité et dans l'affliction nous entendons souvent plusieurs en prononcer. Il ne maudit point le jour de sa naissance, il ne se fâcha point de la question qui lui était faite, et il ne dit pas : Vous me demandez si je veux être guéri, n'est-ce pas pour m'insulter et vous moquer de moi? mais il répondit avec beaucoup de douceur et de calme : « Oui, Sei- « gneur ». Il ne connaît pas celui qui l'interroge, il ne sait pas que c'est lui qui le doit guérir, et cependant il raconte tout sans aigreur, et il ne demande rien, comme le font ceux qui parlent à leur médecin; mais il expose simplement son état. Peut-être s'attendait-il que Jésus-Christ l'aiderait, et lui prêterait la main pour le jeter dans l'eau, peut-être aussi voulait-il par ces paroles le toucher et l'y engager. Que dit donc le Sauveur? Vou-

lant montrer qu'il pouvait tout faire par sa parole : « Levez-vous », lui dit-il, « emportez « votre lit et marchez (8) ».

Quelques-uns croient que ce paralytique est le même que celui dont parle saint Matthieu : mais il n'en est rien, comme le démontrent un grand nombre de preuves. Premièrement : celui-ci n'avait personne qui eût soin de lui ; mais celui-là avait bien des gens qui le soignaient et le portaient. L'autre dit : « Je n'ai « personne ». La réponse fait une seconde différence : celui-là ne parle point, celui-ci raconte tout ce qui le regarde. Une troisième preuve se tire du temps : l'un fut guéri un jour de fête, et le jour même du sabbat, l'autre en un autre jour. Il y a aussi une différence de lieux : celui-là est guéri dans une maison, celui-ci auprès de la piscine. Le mode de guérison est aussi différent : là Jésus-Christ dit : « Vos péchés vous sont remis » (Ibid.), ici il guérit premièrement le corps, et l'âme ensuite : là il donne la rémission, car il dit : « Vos « péchés vous sont remis » ; ici il invite, il exhorte à se tenir sur ses gardes pour l'avenir : « Ne péchez plus à l'avenir », dit-il, « de peur « qu'il ne vous arrive quelque chose de pire ». (Jean, v, 14.) Les accusations des Juifs ne diffèrent pas moins : ici ils blâment Jésus-Christ d'avoir fait la guérison le jour du sabbat, là ils l'accusent d'avoir blasphémé.

Pour vous, mon cher frère, considérez l'immense sagesse de Dieu. Il ne fit pas sur-le-champ sortir le paralytique de son lit ; mais premièrement, discourant avec lui et l'interrogeant, il gagne son affection et sa confiance, afin d'ouvrir dans son cœur un chemin à la foi. Et non-seulement il le fait lever et le guérit, mais encore il lui commande de porter son lit, afin d'établir la réalité du miracle, et que personne ne pût y soupçonner de prestige ou d'illusion. En effet, si les membres n'avaient pas repris leur force et leur vigueur, il n'aurait pas pu porter son lit.

Souvent Jésus-Christ en use de la sorte, pour mieux clore la bouche à l'impudence des incrédules. Dans le miracle des pains (Matth. xiv, 14), de peur que quelqu'un ne dît que le peuple avait seulement été rassasié, et que la multiplication des pains n'était qu'une pure imagination, il eut soin qu'il restât une grande quantité de morceaux. Quand il eut guéri le lépreux, il lui dit : « Allez vous montrer aux « prêtres » (Matth. viii, 4) ; afin de rendre manifeste cette guérison, et de réprimer l'insolence de ceux qui l'accusaient d'aller contre les préceptes de Dieu. Le Sauveur a fait la même chose, lorsqu'il changea l'eau en vin (Jean, ii, 8) : car il ne fit pas seulement voir le vin, mais il en fit porter au maître d'hôtel, afin que celui qui pouvait assurer qu'il ne savait pas comment la chose s'était passée rendît un témoignage qui ne fût point suspect. C'est pourquoi l'évangéliste a dit : Le maître d'hôtel ne savait pas d'où venait ce vin (Ibid. 9) ; par là il a fait connaître que le témoignage de cet homme était tout à fait certain. Et ailleurs, après avoir ressuscité un mort, Jésus dit : « Donnez-lui à manger » (Matth. v, 43), pour rendre indubitable le miracle de cette résurrection. C'est par toutes ces choses que Jésus-Christ persuade, même les plus insensés, qu'il n'est point un fourbe, ou un enchanteur, et qu'il est venu pour le salut de tous les hommes.

Mais pourquoi, à ce paralytique, Jésus-Christ ne demande-t-il pas la foi, comme à ces aveugles à qui il dit : « Croyez-vous que je puisse « faire ce que vous me demandez ? » (Marc, vi, 35 ; Luc, ix, 12 ; Matth. ix, 28.) Parce que cet homme ne savait pas encore qui il était : Jésus-Christ n'a pas coutume de demander la foi avant, mais après les miracles. Et c'est avec justice qu'il l'exigeait de ceux qui avaient vu dans les autres des effets de sa puissance ; mais à l'égard de ceux qui ne le connaissaient point encore, et qui devaient le connaître par les miracles, il ne les invite à croire qu'après les avoir opérés. C'est pourquoi saint Matthieu ne marque pas, dans son évangile, que Jésus-Christ ait demandé la foi, quand il commença de faire des miracles ; mais qu'il l'exigea de ces deux aveugles seulement après qu'il eût guéri bien des malades.

Ici, mon cher auditeur, remarquez la foi de ce paralytique. Entendant ces paroles : « Em- « portez votre lit, et marchez », il ne rit pas, il ne dit pas : Qu'est-ce que cela veut dire ? l'ange descend et trouble l'eau, et il ne guérit qu'un seul malade : et vous, qui êtes un homme, vous espérez faire, par votre seul commandement, plus qu'un ange ? Il y a là un orgueil et une présomption tout à fait risible. Mais il ne dit rien de cela, ou même il n'en eut pas la pensée ; et aussitôt qu'il eut entendu cette parole : « Levez-vous », il se leva et fut guéri ; il obéit sur-le-champ à celui qui lui fit

ce commandement : « Levez-vous, emportez « votre lit, et marchez ». Certes, cela est admirable ! mais ce qui suit l'est beaucoup plus : ou plutôt qu'il ait cru au commencement, quand personne ne murmurait, cela n'est pas si merveilleux ; mais que dans la suite il soit demeuré ferme dans sa foi, lorsque les Juifs, comme des furieux et des enragés, se jetaient sur lui, le chargeaient de reproches, l'assiégeaient de toutes parts et lui disaient : « Il ne vous est pas « permis d'emporter votre lit » ; qu'alors non-seulement il ait méprisé leur furie et leur rage, mais qu'il ait hautement et publiquement proclamé, avec une fermeté pleine et entière, le bienfait qu'il avait reçu, et réprimé leur insolence ; c'est là, selon moi, la marque d'une âme vraiment forte et généreuse. En effet, les Juifs se jettent sur lui, l'accablent d'injures et d'outrages, lui disent avec insolence : « C'est aujourd'hui le sabbat, il ne vous « est pas permis d'emporter votre lit », et il leur répond froidement : « Celui qui m'a guéri « m'a dit : Emportez votre lit, et marchez (11) ». Seulement il s'abstient de leur dire : Vous êtes des fous et des insensés de vouloir que je ne regarde pas comme mon Maître celui qui m'a délivré d'une si longue et si cruelle maladie, et que je n'exécute pas tout ce qu'il m'a ordonné. Au reste, s'il eût voulu user d'artifice, il pouvait se tirer d'affaire d'une autre manière, en disant : Je ne fais pas ceci volontairement, mais pour obéir au commandement qu'on m'en a fait ; s'il y a du mal, rejetez-le sur cette personne, et je vais laisser là mon lit, ou peut-être aurait-il caché le bienfait de sa guérison : car il savait fort bien que ce n'était point tant la violation du sabbat qui leur tenait au cœur, que de voir qu'un malade eût été guéri. Mais il n'a point célé le miracle, ne s'est point excusé : il a nettement confessé le bienfait de sa guérison, et l'a hautement publié. Voilà ce qu'a fait le paralytique.

Mais maintenant considérez, je vous prie, avec quelle malignité les Juifs se conduisirent. Ils ne dirent pas : Qui est-ce qui vous a guéri ? mais laissant cela, ils relevaient avec grand bruit cette violation du sabbat. « Qui est donc « cet homme-là qui vous a dit : Emportez votre « lit, et marchez (12) ? Mais celui qui avait été « guéri, ne savait pas lui-même qui il était : « car Jésus s'était retiré de la foule du peuple « qui était là (13) ». Et pourquoi Jésus-Christ se cacha-t-il ? Premièrement, afin que par son absence il rendît le témoignage exempt de tout soupçon : car celui qui avait en lui-même le sentiment et la preuve du rétablissement de sa santé, était un témoin du bienfait tout à fait digne de foi : en second lieu, pour n'allumer pas davantage dans leur cœur le feu de leur colère ; il savait que la seule présence de celui qui est en butte à l'envie est capable d'en attiser le feu. C'est pourquoi il se retire et leur laisse toute liberté de discuter entre eux cette affaire, ne disant rien lui-même pour sa justification, mais voulant que ceux qui avaient été guéris, parlassent seuls avec les accusateurs. Et ces accusateurs eux-mêmes rendent aussi témoignage du miracle ; en effet, ils ne disent pas : Pourquoi avez-vous commandé que cela se fît le jour du sabbat ? mais : pourquoi faites-vous cela le jour du sabbat ? où l'on voit que ce n'est pas la transgression de la loi qui anime, mais la jalousie qu'ils ont de la guérison du paralytique. Et toutefois, à considérer les choses humainement, il fallait bien plutôt accuser d'avoir travaillé le paralytique, que Jésus-Christ, qui avait seulement prononcé une parole. Ici c'est par un autre que Jésus-Christ fait violer le sabbat, ailleurs c'est lui-même qui le viole, savoir, lorsqu'il fait de la boue avec sa salive (Jean, IX, 6), et qu'il en oint les yeux. Au reste, Jésus-Christ opérant ces guérisons, ne transgresse point la loi, mais il passe et s'élève au-dessus de la loi. Nous reviendrons sur ce sujet dans la suite : car étant accusé de ne pas garder le sabbat, il ne se justifie pas partout de la même manière ; c'est ce qu'on doit exactement observer.

3. Mais en attendant, voyons, mes frères, combien est grand le mal que produit l'envie : voyons de quelle manière elle aveugle les yeux de l'âme pour la ruine de celui qui l'éprouve. Comme souvent ceux qui sont transportés de fureur se plongent le poignard dans le sein ; de même aussi les envieux, ne regardant qu'à la perte de celui à qui ils portent envie, se précipitent avec une brutale impétuosité à la leur propre. Ces hommes sont pires que les bêtes mêmes : car si les bêtes s'arment contre nous, c'est, ou parce qu'elles n'ont point à manger, ou parce que nous les avons provoquées ; mais ceux-ci, après avoir reçu des bienfaits, traitent souvent comme ennemis leurs propres bienfaiteurs. Sûrement, ils sont pires que les bêtes, pareils aux démons ; ou plutôt, peut-être sont-ils plus méchants

qu'eux. En effet, les démons ont contre nous une haine implacable, mais du moins ils ne dressent pas de piéges aux autres démons, leurs semblables. Et même Jésus-Christ se servit de cet exemple pour réfuter les Juifs, lorsqu'ils disaient qu'il chassait les démons par Béelzébuth. (Matth. XII, 24.) Les envieux au contraire ne respectent même pas les êtres de leur nature; ils ne s'épargnent pas eux-mêmes; car avant de nuire à ceux à qui ils portent envie, ils nuisent à leur âme, en la remplissant vainement de trouble et de tristesse.

O homme, pourquoi vous tourmentez-vous du bien qui arrive à votre frère? vous devriez vous affliger du mal qui vous arrive, et non du bonheur de votre prochain. Voilà pourquoi votre péché est tout à fait indigne de pardon. L'impudique peut s'excuser sur la concupiscence, un voleur sur la pauvreté, un homicide sur la colère; excuses à la vérité frivoles et insensées, mais pourtant concevables. Pour vous, quel prétexte, je vous prie, quelle excuse donnerez-vous? Absolument aucune, si ce n'est votre extrême malignité. L'évangéliste nous commande d'aimer nos ennemis (Matth. V, 44); à quels supplices serons-nous condamnés, si nous haïssons nos amis? Et si celui qui aime ses amis, n'a rien fait de plus que ce que font les païens (Ibid. 46, 47); celui qui fait du mal à ceux qui ne l'offensent point, quel pardon, quelle consolation peut-il espérer? Ecoutez saint Paul qui dit: « Quand j'aurais livré mon « corps pour être brûlé, si je n'ai point la cha- « rité, tout cela ne sert de rien ». (I Cor. XIII, 3.) Or, que là où est la jalousie et l'envie, là il n'y ait absolument point de charité; c'est ce qu'on ne peut ignorer.

Cette passion est pire que la fornication et l'adultère; car ces derniers vices s'arrêtent dans celui qui les commet; mais l'envie étend son tyrannique empire sur tout: elle a renversé des églises entières; elle a désolé tout l'univers: elle est la mère des meurtres. C'est elle qui a excité Caïn à tuer son frère: l'envie a animé Esaü contre Jacob, ses frères contre Joseph, le diable contre tout le genre humain. Mais vous ne tuez point? ah! vous commettez de bien plus grands crimes que le meurtre, lorsque vous priez pour que votre frère soit couvert d'ignominie, lorsque vous lui tendez des piéges de tous côtés, lorsque vous rendez inutiles tous les travaux qu'il a entrepris pour la vertu, lorsque vous ne pouvez souffrir qu'il soit agréable au Maître du monde. Ce n'est donc pas lui que vous attaquez, mais c'est celui qu'il adore et qu'il sert: voilà celui à qui vous faites un outrage, lorsque vous voulez qu'on vous honore préférablement à lui. Et, ce qui est pire que tout le reste, ce crime énorme, vous n'y voyez qu'une chose indifférente. Que vous fassiez l'aumône, que vous veilliez, que vous jeûniez, vous êtes le plus méchant de tous les hommes, si vous portez envie à votre frère. Les exemples le prouvent: Un Corinthien tomba dans la fornication (I Cor. V, 1), mais il en fut repris et se convertit promptement: Caïn porta envie à Abel, et jamais il ne se guérit; mais quoique Dieu prodiguât les remèdes à la plaie de son cœur, il s'aigrissait davantage et se hâtait encore plus de commettre le meurtre qu'il avait médité; d'où vous voyez que cette passion est plus forte et plus violente que l'autre, et que difficilement on s'en délivre, si l'on n'y fait une grande attention.

Arrachons-la donc jusqu'à la racine, cette misérable passion; considérant que, autant nous offensons Dieu lorsque nous envions la prospérité de notre frère, autant nous lui sommes agréables, lorsque nous nous réjouissons avec le prochain du bien qui lui arrive; et que par là nous nous assurons une part des récompenses préparées pour celui qui fait le bien. C'est pourquoi saint Paul nous exhorte à être dans la joie, avec ceux qui sont dans la joie, et à pleurer avec ceux qui pleurent (Rom. XII, 15), afin qu'à ces deux titres nous retirions un grand profit. Considérant donc que quoique nous ne travaillions pas nous-mêmes, si nous avons de bons sentiments pour celui qui travaille, nous nous assurons une part de ses couronnes: chassons toute envie et allumons dans nos cœurs le feu de la charité, afin que, par les louanges et les applaudissements que nous donnerons aux belles actions de nos frères, nous acquérions et les biens présents et les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit la gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

DEPUIS, JÉSUS TROUVA CET HOMME DANS LE TEMPLE, ET IL LUI DIT : VOUS VOYEZ QUE VOUS AVEZ ÉTÉ GUÉRI, NE PÉCHEZ PLUS A L'AVENIR, DE PEUR QU'IL NE VOUS ARRIVE QUELQUE CHOSE DE PIRE. (VERS. 14, JUSQU'AU VERS. 21.)

—

ANALYSE.

1. Dieu châtie le corps pour les péchés de l'âme. — La plupart des maladies viennent du péché.
2 et 3. Reconnaissance du paralytique. — Jésus se compare à Dieu son Père, et se déclare son égal.
4. Cette parole : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même*, marque la parfaite égalité et la parfaite union du Père et du Fils. — Contre l'ambition et la passion de s'élever sur les autres. — Fuir la vaine gloire, maux qu'elle produit : chercher la gloire qui vient de Dieu. — Gloire qui vient des hommes, gloire qui vient de Dieu ; leur différence.

1. Le péché est un grand mal, oui, un grand mal, et la perte de l'âme ; mais, de plus, il peut arriver que ce mal déborde jusque sur le corps. Comme, pour l'ordinaire, quand l'âme est malade, nous ne sentons aucune douleur, et, au contraire, si le corps est un peu incommodé, nous apportons tous nos soins pour le délivrer de son incommodité, Dieu pour cela même châtie le corps à cause des péchés de l'âme, afin de rendre la santé à la plus noble portion de l'homme par le châtiment de la moins noble. C'est ainsi que saint Paul corrigea l'incestueux de Corinthe (I Cor. v), il mortifia sa chair pour guérir son âme ; l'incision qu'il fit à son corps le guérit de son vice. En quoi il imita l'habile médecin qui, voyant que l'hydropisie ou le mal de rate ne cède point aux remèdes intérieurs, applique au dehors et le fer et le feu. C'est ainsi qu'en usa Jésus-Christ à l'égard du paralytique, il le déclare lui-même, écoutez ce qu'il dit : « Vous « voyez que vous avez été guéri, ne péchez « plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Que nous apprend-il donc par là ? Premièrement, que c'est du péché qu'était venue sa maladie ; secondement, qu'il faut véritablement croire qu'il y a un enfer ; troisièmement, que le supplice de l'enfer est éternel.

Qu'ils paraissent donc ici ceux qui disent : Dans l'espace d'une heure j'ai tué, en un instant j'ai commis un adultère. Quoi ! pour un péché si court, je souffrirai une éternité de peines ? Mais voilà un homme dont le péché n'a pas duré aussi longtemps que la punition et qui a passé presque tout le cours d'une vie humaine dans la peine de son péché. En effet, les péchés ne sont pas mesurés au temps, mais à la nature même des crimes. De plus, vous avez à remarquer que, quoique nous soyions sévèrement punis des premiers péchés, nous le serons encore avec beaucoup plus de rigueur dans la suite, si nous retombons à l'avenir dans les mêmes fautes, et cela est très-juste. Car celui que le châtiment ne corrige pas sera désormais plus rigoureusement puni, comme un homme incorrigible et endurci. Car le premier châtiment aurait dû suffire pour le rendre meilleur et l'empêcher de retomber. Si cette première punition ne le rend ni plus modéré, ni plus sage, et qu'il ne craigne pas de comemttre les mêmes fautes, il mérite le supplice, il se l'est lui-même attiré. Or si, même ici-bas, les péchés de rechutes sont plus sévèrement punis que les autres, quand ici nous n'en recevons aucun châtiment, n'avons-nous pas extrêmement à craindre et à trembler qu'en l'autre monde nous n'ayions à souffrir des tourments insupportables ?

Et pourquoi, direz-vous, tous ne sont-ils pas punis de même ? Nous voyons beaucoup de scélérats dont l'embonpoint annonce la bonne

santé, et qui jouissent d'une heureuse fortune. Je le crois, mais ne nous y fions pas, et plaignons-les comme étant les plus à plaindre de tous les hommes. S'ils ne souffrent rien ici, c'est pour eux un gage et des arrhes d'un plus rigoureux supplice qui leur est réservé. Saint Paul l'a déclaré par ces paroles : « Mais main-« tenant lorsque nous sommes jugés de la « sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin « que nous ne soyons pas condamnés avec ce « monde. » (I Cor. XI, 32.) Ici, c'est le lieu de l'avertissement, là du supplice.

Quoi donc! direz-vous, est-ce que toutes les maladies viennent des péchés? Non toutes, mais plusieurs. Il y en a qui tirent leur origine de la paresse; l'intempérance, l'ivrognerie, l'oisiveté, engendrent des maladies corporelles. Au reste, dans tout ce qui nous arrive, nous avons une chose à observer, c'est de souffrir toutes sortes de plaies et d'afflictions avec actions de grâces. Le Seigneur nous envoie aussi des maladies pour nous punir de nos péchés. Nous lisons dans les livres des Rois qu'un homme fut attaqué de la goutte en punition de ses fautes [1]. Il nous en envoie encore pour nous éprouver et nous rendre plus illustres; c'est pourquoi Dieu dit à Job : « Ne croyez « pas que je vous aie traité de cette manière à « autre intention que de faire connaître et de « publier votre justice? » (Job, XI, 3, LXX.) Mais pourquoi, quand il s'agit de la guérison de ces paralytiques, Jésus-Christ publie-t-il leurs péchés? Car à celui dont parle saint Matthieu, il dit : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés « vous sont remis »; et à celui-ci : « Voyez, « vous avez été guéri, ne péchez plus à l'ave-« nir ». (Matth. IX, 2.) Je sais que quelques-uns accusent ce paralytique d'avoir mal parlé de Jésus-Christ, et qu'ils disent que c'est pour cela que le Sauveur lui dit : « Ne péchez plus ». Mais que répondrons-nous sur l'autre dont saint Matthieu fait mention? Jésus-Christ lui a dit aussi : « Vos péchés vous sont remis ». D'où l'on voit clairement que ce n'est point là la raison pour laquelle il lui a fait cette remontrance. Et ce qui suit le fait même plus clairement connaître. « Depuis », dit l'évangéliste, « Jésus trouve cet homme dans le temple »; c'était là sûrement une marque de piété; il n'allait pas à la place publique, ni aux lieux de promenade, il ne se livrait pas aux plaisirs de la table, ni à la paresse, mais il se tenait au temple : encore qu'il dût prévoir que tout le monde l'en chasserait, rien pourtant ne fut capable de l'en faire sortir. Jésus-Christ l'ayant donc rencontré après s'être entretenu avec les Juifs, ne fit pourtant aucune allusion de ce genre; or, s'il eût voulu lui faire des reproches à ce sujet, il lui aurait dit : Quoi, vous persistez encore dans les mêmes fautes, et après avoir recouvré la santé, vous n'avez point changé de conduite, vous n'êtes pas devenu meilleur? Mais il ne lui dit rien de semblable, seulement il le confirme pour l'avenir.

2. Mais pourquoi, quand il guérit les boiteux et les estropiés, ne leur dit-il rien de la rémission des péchés? Pour moi, il me semble que chez ceux-là la maladie était la peine du péché, et chez ceux-ci une simple infirmité corporelle. Si cela n'était pas, Jésus-Christ leur aurait fait une pareille remontrance. Et de plus, de toutes les maladies, la paralysie étant la plus grande et la plus fâcheuse, en y apportant le remède, il l'applique également aux moindres. De même qu'en guérissant un autre lépreux, il lui ordonna d'aller rendre gloire à Dieu (Matth. VIII, 4), et ne donna pas cet avertissement à lui seul, mais par lui à tous ceux qui seraient guéris de leurs infirmités; ainsi par ceux-là il exhorte tous les autres, et il donne à chacun ces salutaires avis. A quoi il faut ajouter encore que Jésus-Christ avait vu sa grande persévérance; c'est pourquoi il l'avertit d'observer ce qu'il lui prescrit comme le pouvant bien, et tant par le bienfait de sa guérison que par la crainte des maux à venir, il le retient et l'engage à être sage.

Remarquez, mes frères, combien Jésus-Christ est éloigné de toute vanité. Il n'a point dit : Vous voyez que je vous ai guéri, mais : « Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez « plus à l'avenir ». Il n'a pas dit non plus : De peur que je ne vous punisse, mais : « De peur « qu'il ne vous arrive quelque chose de pire ». Nulle part il ne fait mention de sa personne; il lui montre aussi que s'il a recouvré la santé

[1] L'exemple que rapporte le saint Docteur ne se trouve point dans la sainte Ecriture, où il n'est nulle part fait mention de goutte, mais la vérité qu'il avance n'en est pas moins constante : Dieu a quelquefois visiblement frappé de maladie le pécheur en punition de son péché. Entre une infinité d'autres exemples qu'on pourrait facilement tirer des Livres saints, celui d'Ozias est bien mémorable : Ce prince a la témérité de mettre la main à l'encensoir, et, sur-le-champ, il est frappé de lèpre. (II Paral. XXVI.) L'avarice et le mensonge de Giezi sont punis de la même maladie. (IV Rois, V, 26, 27, etc.)

c'est plutôt une grâce que l'effet de son mérite. Car il n'a pas dit qu'il a été délivré de ses peines pour son mérite, mais qu'il a été sauvé et guéri par la miséricorde de Dieu. Si cela n'était pas ainsi, il aurait dit : Vous voyez que vous avez été puni de vos péchés comme vous le deviez, prenez garde à vous à l'avenir. Or il ne lui parle point de la sorte, mais comment : « Vous voyez que vous avez été guéri, ne pé- « chez plus à l'avenir ». Disons-le-nous souvent, mes frères, et quoique châtiés, quoique dans l'affliction, que chacun de nous se dise à soi-même : « Vous voyez que vous avez été « guéri, désormais ne péchez plus ». Que si, persévérant dans les mêmes fautes, nous n'en sommes point châtiés, répétons-nous ces paroles de l'apôtre : « La bonté de Dieu vous « invite à la pénitence. Et cependant, par notre « dureté et par l'impénitence de notre cœur, « nous nous amassons un trésor de colère ». (Rom. II, 4, 5.) Et non-seulement en rétablissant son corps, mais encore autrement, Jésus-Christ donna au paralytique un grand témoignage de sa divinité. Car, en lui disant : « Ne « péchez plus à l'avenir », il lui fit voir qu'il connaissait tous les péchés qu'il avait commis auparavant, et par conséquent qu'il devait désormais le juger digne de foi et croire en lui.

« Cet homme s'en alla donc trouver les « Juifs et leur dit que c'était Jésus qui l'avait « guéri (15) ». Observez cette nouvelle marque de la reconnaissance de ce paralytique. Car il n'a point dit : C'est Jésus qui m'a dit : « Em- « portez votre lit ». En effet, comme les Juifs lui objectaient continuellement ce qui paraissait blâmable, lui, toujours il leur répond ce qui relevait la gloire de son médecin, et devait les gagner et les attirer. Il n'était ni assez stupide, ni assez ingrat pour trahir son bienfaiteur et parler malignement contre lui, après en avoir reçu une si grande grâce, et une grâce jointe à un avis si salutaire. Eût-il été barbare et inhumain comme une bête féroce, eût-il eu un cœur de pierre, le bienfait et la crainte auraient retenu sa langue. La menace que lui avait faite Jésus-Christ lui aurait encore fait craindre qu'il ne lui arrivât quelque chose de pire, ayant surtout éprouvé par lui-même jusqu'où pouvait aller le pouvoir d'un si grand médecin. D'ailleurs, s'il eût voulu le charger, le rendre blâmable, il aurait tu et caché sa guérison et il n'aurait parlé que de la violation du sabbat ; mais, au contraire, avec beaucoup de fermeté et d'assurance, avec un cœur reconnaissant, il célèbre la gloire de son bienfaiteur, en quoi il ne diffère point de l'aveugle qui disait : « Il a fait de « la boue avec sa salive et il en a oint mes « yeux » (Jean, IX, 6) ; celui-ci dit tout de même : « C'est Jésus qui m'a guéri ».

« Et c'est pour cela que les Juifs persécu- « taient Jésus et voulaient le faire mourir, « parce qu'il faisait ces choses le jour du sab- « bat (16) ». Que répondit donc Jésus-Christ ? « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à pré- « sent, et j'agis aussi incessamment ». (Jean, V, 17.) Quand il s'agissait de défendre ses disciples, Jésus produisait aux Juifs le témoignage de David, leur compagnon : « N'avez-vous « point lu », leur disait-il, « ce que fit David, « se voyant pressé de la faim ? » (Matth. XII, 3.) Mais quand il parle pour lui-même, il cite l'exemple de son Père, montrant par l'un et par l'autre qu'il est égal à son Père, et lorsqu'il le nomme son propre Père, et lorsqu'il fait voir qu'il opère les mêmes œuvres que lui. Et pourquoi Jésus ne rapporte-t-il pas les miracles qu'il a faits auprès de Jéricho ? (Matth. XX, 29.) Il les voulait tirer de leurs idées charnelles et grossières, et faire qu'ils ne le regardassent plus comme « purement » homme, mais qu'ils vinssent et recourussent à lui comme à Dieu et à leur Législateur. Car s'il n'était pas Fils de Dieu et de la même substance, la défense qu'il produisait était pire que l'accusation. En effet, si un magistrat, accusé d'avoir transgressé la loi de son roi, s'excusait sur ce que le roi l'aurait lui-même transgressée, il ne serait pas pour cela absous de son crime, mais au contraire il serait regardé comme plus coupable et plus digne de châtiment ; mais ici, où la dignité est égale, la défense est tout à fait juste et légitime : pour la même raison que vous justifiez Dieu, justifiez-moi. Voilà pourquoi, avant toutes choses, le Sauveur dit : « Mon Père, » afin de les forcer malgré eux de reconnaître en lui une même autorité et une même puissance, en l'honorant comme vrai Fils de Dieu.

Que si quelqu'un dit : Et où est-ce que le Père agit, lui qui s'est reposé le septième jour (Gen. II, 2) après ses ouvrages ? Qu'il apprenne de quelle manière Dieu agit. Comment donc agit-il ? Il gouverne et conserve ses ouvrages par sa providence. Lors donc que vous voyez le lever du soleil, le cours de la lune, les

étangs, les fontaines, les fleuves, les pluies et le mouvement de la nature, soit dans les semences, soit dans nos corps, soit dans ceux des bêtes, et de toutes les autres choses qui composent ce monde, reconnaissez-y l'action continuelle du Père, « qui fait lever son so- « leil », dit l'Ecriture, « sur les bons et sur les « méchants ». (Matth. v, 45.) Et encore : « Si « donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une « herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui « sera demain jetée au feu ». (Matth. vi, 30.) Et derechef, sur les oiseaux : « Votre Père cé- « leste les nourrit ». (Matth. vi, 29.)

3. Ainsi, tout ce qu'a fait Jésus-Christ le jour du sabbat, il l'a fait par sa parole, sans rien de plus. Quant au crime dont on l'accusait, il s'en est justifié par ce qui se faisait dans le temple (Matth. xii, 5), et par l'exemple même de ses accusateurs ; mais quand il commande de travailler, comme d'emporter le lit (ce qui, sûrement, n'est pas un travail bien considérable, mais tel néanmoins qu'il marque clairement l'inobservance du sabbat), alors il parle plus haut, il leur apporte des preuves plus relevées, pour les confondre et leur imposer silence par la dignité de son Père, et les élever à de plus grands sentiments. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit du sabbat, il ne se justifie pas comme homme seulement, ni comme Dieu seulement, mais tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Car il voulait qu'on crût à la fois, et à l'abaissement de son incarnation, et à la dignité, à la majesté de sa divinité. Voilà pourquoi maintenant il se justifie comme Dieu. En effet, s'il leur eût toujours parlé humainement, toujours ils auraient eu de lui des sentiments bas et grossiers ; c'est donc pour les tirer de leur opinion et les éclairer, qu'il nomme son Père.

Au reste, les créatures elles-mêmes agissent au jour du sabbat : le soleil poursuit son cours, les fleuves roulent leurs eaux, les fontaines coulent, les femmes accouchent ; mais afin que vous sachiez que le Fils de Dieu n'est pas du nombre des créatures, il n'a point dit : J'agis aussi, car les créatures agissent, mais quoi ? J'agis aussi, car mon Père agit : « Mais « les Juifs cherchaient encore avec plus d'ar- « deur à le faire mourir, parce que non-seu- « lement il ne gardait pas le sabbat, mais qu'il « disait même que Dieu était son Père, se fai- « sant ainsi égal à Dieu (18) ». Et il ne le démontra pas seulement par ses paroles, mais encore plus par ses œuvres. Pourquoi par ses œuvres ? Parce que, de ses paroles, ils pouvaient prendre texte pour lui faire des reproches, pour l'accuser d'orgueil et de vanité ; mais en voyant la vérité et la réalité des choses et des œuvres, qui manifestaient et publiaient sa puissance, alors ils ne pouvaient même pas ouvrir la bouche contre lui.

Ceux qui ne veulent pas croire pieusement ces vérités, disent : Jésus-Christ ne s'est pas fait égal à Dieu, mais seulement les Juifs l'en soupçonnaient : c'est pourquoi, revenons sur ce qui a été dit plus haut. Dites-moi : les Juifs persécutaient-ils Jésus-Christ, ou ne le persécutaient-ils pas ? Certainement ils le persécutaient ; personne ne l'ignore. Le persécutaient-ils pour cette raison qu'il se faisait égal à Dieu, ou pour une autre ? c'était sûrement pour cette raison, comme tous le reconnaissent. Gardait-il le sabbat, ou non ? il ne le gardait pas, nul n'osera le nier. Disait-il que Dieu était son Père, ou ne le disait-il pas ? certes, il le disait. Donc tout le reste s'ensuit de même : comme les faits d'appeler Dieu son Père, de ne pas garder le sabbat, d'être persécuté des Juifs pour la première de ces raisons, et encore plus pour l'autre, sont des vérités parfaitement établies ; quand il s'égalait à Dieu, il ne faisait que parler encore dans le même esprit : et ceci est encore plus évident par ce qui est rapporté ci-dessus ; car dire ces paroles : « Mon Père agit, et j'agis aussi », c'était la même chose que de se faire égal à Dieu. Jésus-Christ ne montre aucune différence entre ces paroles. Il n'a point dit : Il agit, et moi je le sers, je l'aide ; mais : comme il agit, j'agis aussi moi-même ; et il fait voir une grande égalité.

Que si, cette égalité, Jésus-Christ n'avait pas voulu la montrer, et si les Juifs l'en avaient vainement soupçonné, il n'aurait pas permis qu'ils gardassent cette fausse opinion de lui, mais il l'aurait corrigée. Et l'évangéliste ne l'aurait point passée sous silence, mais il aurait publiquement déclaré que les Juifs avaient eu ce soupçon, mais que Jésus-Christ ne s'était pas fait égal à Dieu ; c'est ainsi qu'il en use ailleurs, lorsqu'il voit que ce qui a été dit dans un sens, on le prend dans un autre ; par exemple, à propos de cette phrase : « Détruisez « ce temple, et je le rétablirai en trois jours » (Jean, ii, 19), qui concernait sa chair. Mais les Juifs, ne comprenant pas ce qu'avait dit Jésus-

Christ, et croyant qu'il parlait de leur temple, disaient : « Ce temple a été quarante-six ans « à bâtir, et vous le rétablirez en trois jours? » (Jean, II, 20.) Comme donc Jésus-Christ avait dit une chose, et que les Juifs en avaient pensé une autre, que ce qu'il avait dit de sa chair, ils l'avaient entendu de leur temple, l'évangéliste, pour le faire remarquer, ou plutôt pour corriger cette fausse opinion, a ajouté : « Mais « il entendait parler du temple de son corps ». (Jean, II, 21.) De même, si en cet endroit Jésus-Christ ne s'était pas fait égal à son Père, sûrement l'évangéliste aurait redressé la pensée des Juifs qui le croyaient, et il aurait dit : Les Juifs croyaient que Jésus-Christ se faisait égal à Dieu, mais il ne parlait pas de cette égalité. Et non-seulement notre évangéliste en use ainsi dans l'endroit que nous avons cité, mais un autre aussi fait de même ailleurs. Jésus-Christ ayant dit à ses disciples : « Ayez soin « de vous garder du levain des Pharisiens et « des Saducéens », et les disciples ayant pensé et dit entre eux : « Nous n'avons point pris de « pain » (Matth. XVI, 6); comme le Sauveur voulait dire une chose, appelant levain leur doctrine, et les disciples en entendaient une autre, pensant que c'était du pain que Jésus parlait, il rectifie cette pensée : et même ici ce n'est pas l'évangéliste, c'est Jésus-Christ lui-même qui la corrige, en disant : « Comment ne comprenez-« vous point que ce n'est pas du pain que je « vous ai parlé? » (Matth. XVI, 11.) Mais dans le passage sur lequel roule la dispute, on ne voit nulle correction.

Mais, dira quelqu'un, Jésus-Christ ruine cette interprétation, en ajoutant : « Le Fils ne « peut rien faire de lui-même ». Que dites-vous? c'est tout le contraire : loin de nier l'égalité par ces mêmes paroles que vous alléguez, il l'établit et la confirme. Renouvelez votre attention, mes frères, la question est très-considérable et très-importante. Cette expression : « De lui-même », se rencontre souvent dans l'Ecriture, où elle s'applique, et à Jésus-Christ, et au Saint-Esprit; il en faut donc connaître la valeur et la force, pour ne pas tomber dans de très-grandes et de très-grossières erreurs. En effet, si vous la prenez dans le premier sens qu'elle présente, quelles absurdités ne s'en suivra-t-il pas? Faites-y attention. L'Ecriture n'a point dit que Jésus-Christ pouvait faire certaines choses de lui-même, et qu'il n'en pouvait pas faire d'autres; mais elle dit en général : « Le Fils ne peut « rien faire de lui-même (19) ».

4. Nous ferons donc cette demande à notre contradicteur : Jésus-Christ, selon vous, ne peut donc rien faire de lui-même? S'il répond : Non, nous repartirons : Mais il a fait le plus grand de tous les biens par lui-même; saint Paul le crie et le publie hautement : « Qui « étant l'image de Dieu », c'est de Jésus-Christ qu'il parle, « n'a point cru que ce fût pour « lui une usurpation d'être égal à Dieu : mais « il s'est anéanti lui-même, en prenant la « forme de serviteur ». (Phil. II, 6, 7.) Et encore : Jésus-Christ lui-même dit ailleurs : « J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le « pouvoir de la reprendre, et personne ne me « la ravit : c'est de moi-même que je la « quitte ». (Jean, X, 18.) Ne voyez-vous pas que celui qui s'est anéanti lui-même, en prenant de lui-même notre chair, a en son pouvoir et la mort et la vie? Et que dis-je de Jésus-Christ? Nous qui sommes ce qu'il y a de plus vil et de plus abject, nous faisons toutefois bien des choses de nous-mêmes; de nous-mêmes nous choisissons le vice, de nous-mêmes nous pratiquons la vertu. Que si nous ne faisons pas ce choix de nous-mêmes, et si nous n'en avons pas le pouvoir, le péché ne saurait nous précipiter dans l'enfer; ni les bonnes œuvres nous ouvrir le royaume des cieux. Donc, cette parole : « Jésus-Christ ne « peut rien faire de lui-même », ne signifie autre chose, sinon qu'il ne peut rien faire de contraire à son Père, rien d'opposé, rien d'étranger : ce qui marque justement l'égalité et une parfaite union.

Et pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : le Fils ne fait rien de contraire, mais : il ne peut pas faire? c'est encore pour montrer par là une parfaite égalité. Car par cette expression l'Ecriture ne désigne pas une faiblesse, mais elle fait voir sa grande puissance. En effet, saint Paul aussi parle ailleurs du Père en ces mêmes termes : « Afin qu'étant appuyés sur ces deux « choses inébranlables, par lesquelles il est « impossible que Dieu nous trompe ». (Héb. VI, 18.) Et derechef : « Si nous le renonçons [1], « il demeure fidèle; car il ne peut pas se con-

[1] « Si nous le renonçons ». Mon texte le porte de même. Saint Chrysostome le prend du verset précédent. Ainsi que nous lisons dans les textes grec et latin du Nouveau Testament, il faudrait dire : Si nous sommes infidèles. Mais la pensée est toujours la même.

« tredire lui-même ». (II Tim. II, 13.) Ce mot : « Il est impossible », ne marque nullement une faiblesse, mais un pouvoir et une puissance ineffable. Et voici ce que cela signifie. Cette substance n'admet et ne souffre aucune de ces sortes de choses, aucune de ces imperfections. Comme lorsque nous disons : Il est impossible que Dieu pèche, nous ne lui attribuons pas un défaut, ou une faiblesse, mais nous témoignons, au contraire, de sa puissance ineffable ; de même aussi, lorsque Jésus-Christ dit : « Je ne puis rien faire de moi-« même », cela signifie : il est absolument impossible que je fasse rien de contraire à mon Père.

Mais, afin que vous puissiez vous convaincre que c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, examinons ce qui suit et voyons de quel côté est Jésus-Christ, ou du vôtre, ou du nôtre. Vous dites que ces paroles marquent un défaut de pouvoir, une limitation d'autorité et de puissance : et moi je soutiens, au contraire, qu'elles montrent évidemment une égalité entière et parfaite, et que tout se fait comme par une même volonté et une même puissance. Interrogeons Jésus-Christ lui-même, et par ses réponses nous jugerons si les paroles sur lesquelles nous disputons, il les explique selon votre opinion ou selon la nôtre. Que dit-il donc? « Tout ce que le Père fait, le Fils « aussi le fait comme lui ». Ne voyez-vous pas qu'il renverse et détruit absolument votre opinion, au lieu qu'il établit et confirme la nôtre? En effet, si le Fils ne fait rien de lui-même, le Père aussi ne fera rien de lui-même, puisque tout ce que fait le Père, le Fils le fait également. Et s'il n'en était pas ainsi, il s'ensuivrait une autre absurdité. Car Jésus-Christ n'a point dit : Le Fils fait ce qu'il a vu faire au Père, mais : il ne fait rien, s'il ne le voit faire au Père ; comprenant ainsi tous les temps dans son affirmation : or, selon vous, il apprendra toujours à faire les mêmes choses. Sentez-vous combien est élevée et sublime cette pensée qui, quoiqu'enveloppée d'expressions basses et grossières, force pourtant, malgré eux, les hommes les plus impudents et les plus téméraires, d'éloigner de leur esprit toutes basses idées, tous sentiments indignes d'une si grande majesté? Et qui serait assez misérable et assez malheureux pour dire que le Fils apprend chaque jour ce qu'il doit faire? Alors, comment serait vrai ce que dit le prophète-roi : « Mais pour vous, vous êtes toujours « le même, et vos années ne passeront point? » (Ps. CI, 28.) Et comment ceci le sera-t-il? « Toutes choses ont été faites par lui, et rien « de ce qui a été fait n'a été fait sans lui » (Jean, I, 3), si ce que fait le Père, le Fils l'imite en le voyant? Ne remarquez-vous pas comme son autorité et sa puissance se découvrent et se manifestent, et par ce qu'on a dit ci-dessus, et par ce qu'on va dire encore?

Que si Jésus-Christ emploie quelquefois des expressions tout humaines, ne vous en étonnez pas. Comme les Juifs, pour l'avoir entendu parler en des termes plus élevés, le persécutaient et le prenaient pour un ennemi de Dieu, il commence par s'exprimer d'une manière un peu basse et grossière, seulement quant aux expressions ; puis il s'élève, il parle d'une manière plus sublime, ensuite il redescend, baisse le ton ; variant ainsi son discours et ses instructions, afin que les plus endurcis puissent aisément croire en lui. Voyez ; après avoir dit : « Mon Père agit, et j'agis aussi », et s'être montré égal à Dieu, il dit encore : « Le Fils ne « peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce « qu'il voit faire au Père ». Ensuite, il s'énonce en des termes plus élevés, et il dit : « Tout ce « que le Père fait, le Fils aussi le fait comme « lui ». Après quoi, il s'abaisse de nouveau : « Le Père aime le Fils et lui montre tout ce « qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres en-« core plus grandes que celles-là (20) ». Peut-on voir un plus grand abaissement? Non, certes, car ce que j'ai dit, et ce que je ne cesserai point de dire, je vais le répéter maintenant. Lorsque Jésus-Christ veut dire quelque chose d'une manière basse et humble, il ne craint point l'excès, de telle sorte que la grossièreté des paroles persuade même les plus méchants de recevoir avec piété ce qu'ils entendent. En effet, si ce n'était point là l'intention du divin Sauveur, considérez combien seraient absurdes ses paroles ; pour s'en convaincre, il suffit de les examiner. Quand il dit : « Il lui montrera « des œuvres encore plus grandes que celles-« ci », il paraît n'avoir pas encore appris beaucoup de choses, ce qu'on ne peut pas même dire des apôtres ; car dès que les apôtres eurent reçu la grâce du Saint-Esprit, ils reçurent aussitôt toutes les connaissances et tous les pouvoirs qui leur étaient nécessaires ; mais, de cette manière, il se trouverait que le Fils n'avait pas encore appris bien des choses qu'il

lui était nécessaire de savoir. Que pourrait-on imaginer de plus absurde qu'une pareille idée? Que veulent donc dire ces paroles? Le voici : Comme, après avoir guéri le paralytique d'une manière si éclatante, il devait ressusciter un mort, il use de ces expressions comme pour dire : Vous êtes remplis d'admiration de m'avoir vu guérir sur-le-champ un paralytique, vous verrez des œuvres encore plus grandes que celles-ci. Néanmoins, il n'a pas si clairement expliqué sa pensée, mais il l'a enveloppée d'expressions plus simples et plus grossières, pour apaiser la fureur des Juifs.

Mais, pour connaître que ce mot : « Il lui « montrera », ne doit pas se prendre à la lettre, voyez ce qui suit : « Car, comme le « Père ressuscite les morts et leur rend la vie, « ainsi le Fils donne la vie à qui il veut ». Or ces paroles : « Il ne peut rien faire de lui-« même », sont contraires à celles-ci : « A qui « il veut ». Car, s'il donne la vie à qui il veut, il peut faire quelque chose de lui-même. En effet, le vouloir suppose le pouvoir. Et s'il ne peut rien faire de lui-même, il ne donne donc pas la vie à qui il lui plaît; ce mot : « Comme le Père ressuscite », prouve une égale vertu; et celui-ci : « A qui « il veut », montre un pouvoir égal. Par où vous voyez que ces paroles : « Il ne peut rien « faire de lui-même », loin de rien ôter à son pouvoir, marquent, au contraire, une puissance égale et une même volonté. Ce mot : « Il lui montrera », entendez-le de même. Car le Fils dit ailleurs : « Je le ressusciterai au « dernier jour. » (Jean, VI, 40.) Et encore, pour montrer que cette vertu, que ce pouvoir d'agir, il ne l'a pas reçu, il dit : « Je suis la « résurrection et la vie ». (Jean, XI, 25.) Ensuite, afin que vous ne disiez pas qu'il ressuscite les morts et qu'il donne la vie à qui il lui plaît, mais que les autres choses, il ne les fait pas de même, il prévient l'objection et la résout par ces paroles : « Tout ce que le Père fait, le Fils « le fait aussi comme lui », déclarant que tout ce que le Père fait, il le fait aussi comme lui, savoir, qu'il ressuscite les morts, qu'il forme les corps, leur rend la vie, qu'il remet les péchés, et qu'il fait toutes les autres choses de même que le Père les fait.

5. Mais ceux qui négligent leur salut ne font nulle attention à ces choses, tant est grand le mal que produit l'amour de la domination. C'est lui qui a enfanté les hérésies; c'est lui qui a établi l'idolâtrie des gentils. Dieu voulait que ses perfections invisibles devinssent visibles par la création du monde (Rom. I, 20); mais les gentils ont fermé les yeux à la lumière, ils ont rejeté cette doctrine et se sont eux-mêmes frayé un autre chemin; voilà pourquoi ils se sont égarés de la droite voie. Les Juifs n'ont point cru, parce qu'ils ont aspiré à la gloire qui vient des hommes, et qu'ils n'ont point recherché celle qui vient de Dieu. (Jean, V, 44.) Mais nous, mes très-chers frères, fuyons cette passion avec un très-grand soin, et de toutes nos forces. Eussions-nous fait une infinité de belles actions et de bonnes œuvres, le venin de la vaine gloire les gâtera toutes. Si nous avons donc en vue les louanges, recherchons celles qui viennent de Dieu. La louange des hommes, de quelque nature qu'elle soit, s'évanouit aussitôt qu'elle paraît; et quand même elle ne s'évanouirait pas, sûrement elle ne nous procurerait aucun avantage; d'ailleurs, souvent elle vient d'un jugement corrompu. Qu'a-t-elle de si admirable, la gloire humaine, cette gloire dont jouissent de jeunes danseurs, des femmes impudiques, des avares, des voleurs? Mais celui que Dieu loue est admiré, non avec ces sortes de gens, mais avec les saints; savoir : avec les prophètes et les apôtres, avec les hommes qui ont mené une vie angélique. Que si nous aimons à amasser la foule autour de nous et à nous faire regarder, examinons bien ce que c'est que cela, et nous trouverons que rien n'est plus vil ni plus méprisable. En un mot, si vous aimez la foule, attirez à vous une grande troupe d'anges, rendez-vous redoutables aux démons; par là, vous ne ferez nul cas des hommes; par là, vous foulerez même aux pieds, comme de la fange et de la boue, tout ce qui paraît briller, et vous connaîtrez clairement alors que rien n'avilit tant l'âme que l'amour de la gloire.

Non, certes, non, il ne se peut pas que l'amateur de la vaine gloire ne traîne une vie pleine d'amertumes, de même qu'il est impossible que celui qui la méprise, ne foule aux pieds une infinité de vices. Celui qui est victorieux de la vaine gloire, vaincra aussi l'envie, l'amour des richesses et les autres maladies les plus cruelles. Et comment, direz-vous, la vaincrons-nous? Nous en triompherons si, dans tout ce que nous faisons, nous avons l'autre gloire en vue, je veux dire la gloire céleste, dont celle-ci s'efforce de nous chasser. C'est

elle qui, dans cette vie, nous rend illustres, et qui nous suit dans l'autre ; c'est elle qui nous délivre de toute servitude charnelle.

Attachés à la terre et aux choses terrestres, maintenant nous sommes misérablement esclaves de la chair. Soit que vous alliez vous promener sur la place publique, soit que vous entriez dans votre maison, soit que vous alliez dans les rues, dans les lieux d'assemblées, dans les hôtelleries ; si vous montez sur un vaisseau pour naviguer, si vous allez dans une île, ou dans les palais des rois, si vous suivez le barreau, ou si vous allez au sénat, partout vous trouverez les sollicitudes de ce siècle, et vous verrez s'occuper, avec mille fatigues, des choses de ce monde, les voyageurs, les citoyens, les navigateurs, les laboureurs, ceux qui demeurent à la campagne, ceux qui habitent la ville ; en un mot, tous les hommes.

Quelle espérance pouvons-nous avoir de notre salut, nous qui, habitant la terre de Dieu, ne songeons nullement aux choses de Dieu ? La Loi nous commande de vivre ici en étrangers, et nous sommes étrangers à l'égard du ciel, et habitants du monde. N'est-ce pas là une stupidité monstrueuse ? Tous les jours on nous parle du jugement et du royaume des cieux, et nous ne craignons pas d'imiter ceux qui vivaient au temps de Noé, et les habitants de Sodome (Matth. XXIV, 37; Gen. XIII, 13, et XVIII, 19) ; nous attendons l'expérience pour nous instruire. Mais si toutes ces choses sont écrites, c'est afin que celui qui ne croit pas ce qui doit arriver apprenne du passé à lire dans l'avenir. Méditons donc ces vérités, mes frères, tant celles qui ont eu leur accomplissement, que celles qui s'accompliront infailliblement un jour, et secouons un peu le joug rigoureux de notre servitude : ayons quelque soin de notre âme, afin que nous acquérions les biens présents et les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

LE PÈRE NE JUGE PERSONNE, MAIS IL A DONNÉ AU FILS TOUT POUVOIR DE JUGER. — AFIN QUE TOUS HONORENT LE FILS, COMME ILS HONORENT LE PÈRE. (VERS. 22, 23, JUSQU'AU VERS. 30.)

ANALYSE.

1. Craindre le jugement dernier.
2. Pourquoi Jésus-Christ use de paroles simples. — Sabellien enseignait qu'il n'y a qu'une seule personne en Dieu.
3. Jésus-Christ parle souvent du jugement de la vie, de la résurrection, pourquoi ?
4. Deux volontés en Jésus-Christ, comment ?
5. Dans l'étude de l'Ecriture sainte ne rien passer, examiner les circonstances, sonder, peser tout, ne pas s'excuser sur son ignorance, sur sa simplicité. — Il est ordonné d'être prudent. — Pardonner aux autres, afin que le Seigneur nous pardonne : refuser le pardon aux autres, c'est se le refuser à soi-même. — Pardonner de même que Jésus-Christ nous a pardonné. — Ce qu'il faut faire pour acquérir la vie éternelle. — Recommandation de l'aumône.

1. Il faut, mes très-chers frères, il faut en toutes choses user d'une grande attention ; car nous rendrons un compte exact, et de nos paroles et de nos œuvres. Nos affaires ne sont pas limitées dans les bornes étroites de cette vie, mais une autre vie nous attend, et nous comparaîtrons tous au redoutable jugement du Seigneur. « Nous devons tous comparaître », dit saint Paul, « devant le tribunal de Jésus-« Christ, afin que chacun reçoive ce qui est

« dû aux bonnes ou aux mauvaises œuvres « qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu « de son corps ». (I Cor. v, 10.) Pensons toujours à ce tribunal; c'est là le vrai moyen de nous appliquer toujours à la vertu. Comme celui qui écarte ce jour de son esprit, semblable à un cheval qui a pris le mors aux dents, se jette dans les précipices (le Psalmiste dit: « Ses voies sont souillées en tout temps », et il en donne la raison : « Vos jugements ne se pré- « sentent point devant sa vue) » (Ps. IX, 26); de même, celui qui craint le jugement, marchera avec modestie et sera retenu dans toutes ses actions : « Souvenez-vous de votre dernière « fin », dit le Sage, « et vous ne pècherez point ». (Eccli. VII, 40.) Celui qui à présent nous remet nos péchés, alors sera notre juge; celui qui est mort pour nous viendra juger ici tout le genre humain. Jésus-Christ « apparaîtra », dit encore saint Paul, « non pour expier le péché, « mais pour le salut de ceux qui l'attendent ». (Héb. IX, 28.) C'est pourquoi le Sauveur dit ici : « Mon Père ne juge personne, mais il a donné « au Fils tout pouvoir de juger, afin que tous « honorent le Fils, comme ils honorent le « Père ». Quoi donc! direz-vous, l'appellerons-nous le Père? Dieu nous en garde! Car il dit le Fils, afin que demeurant le Fils, nous l'honorions comme nous honorons le Père : celui au contraire qui l'appelle le Père, n'honore pas le Fils comme il honore le Père; mais il confond tout. Comme donc les châtiments rappellent plutôt les hommes à leurs devoirs que les bienfaits, Jésus-Christ nous fait de terribles menaces, afin que du moins la crainte nous porte à l'honorer.

Lorsque Jésus-Christ dit : « Tout », il nous fait entendre qu'il a le pouvoir de punir et de récompenser, et de faire l'un et l'autre selon qu'il lui plaît. Il dit : « Il a donné », afin que vous ne pensiez pas qu'il n'est point engendré, et que vous ne croyiez pas qu'il y a deux Pères : car tout ce qu'est le Père, le Fils l'est aussi, demeurant engendré et Fils. Mais, pour ne vous laisser aucun doute que ce mot : « Il a « donné », signifie la même chose que : « il a « engendré », il le déclare expressément ailleurs, en disant : « Comme le Père a la vie en « lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la « vie en lui-même (26) ». Quoi donc! le Père a-t-il premièrement engendré le Fils, et n'est-ce qu'ensuite qu'il lui a donné la vie? Celui qui donne, donne à quelqu'un qui est : le Fils était-il donc engendré sans avoir la vie? Mais les démons mêmes, tout démons qu'ils sont, ne sont point capables d'une pensée si abominable, où éclatent également et l'extravagance et l'impiété. Disons donc que, comme ce mot : « Il a « donné la vie », est la même chose que : il l'a engendré vivant; de même : « Il a donné le « pouvoir de juger », signifie : il l'a engendré juge. Et de peur qu'entendant ces mots, qui marquent que le Père est le principe du Fils, vous ne pensiez qu'il y a une inégalité de substance entre l'un et l'autre, et une moindre dignité dans celui-ci, il vient lui-même vous juger, pour vous montrer son égalité. Car celui qui a le pouvoir de punir et de récompenser ceux qu'il veut, peut faire les mêmes choses que le Père. En effet, s'il n'avait pas un égal pouvoir, s'il n'avait reçu cet honneur que dans la suite, après avoir été engendré, quelle aurait été l'origine de cette élévation? par quels degrés serait-il parvenu dans la suite à une si éminente dignité? Ne rougissez-vous pas d'avoir des sentiments si bas et si charnels de cette nature immortelle qui ne peut recevoir aucun accroissement?

Pourquoi, direz-vous, parle-t-il donc de la sorte? Afin que les hommes croient plus facilement ce qu'il dit, et pour les préparer à entendre des choses plus élevées; de là ce mélange des deux langages. Mais voyez et examinez bien comment il opère ce mélange, et pour cela il ne sera pas hors de propos de reprendre les choses dès le commencement. Il a dit : « Mon Père agit, et j'agis aussi » ; et par là, il montre qu'il est égal à son Père et qu'il doit être également honoré : « Et les Juifs cher- « chaient à le faire mourir ». Que fait-il ensuite? Il tempère, il adoucit ses paroles, mais il leur conserve le même sens, en disant : « Le « Fils ne peut rien faire de lui-même ». Après, il parle encore d'une façon plus élevée, et dit : « Tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait « comme lui ». Puis il baisse le ton : « Parce « que le Père », dit-il, « aime le Fils et il lui « montre tout ce qu'il fait, et il lui montrera « des œuvres encore plus grandes que celles- « ci ». Après quoi, il remonte : « Car comme « le Père ressuscite les morts et leur rend la « vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui « plaît ». Puis viennent des paroles basses mêlées avec des paroles élevées : « Le Père ne « juge personne, mais il a donné au Fils tout « pouvoir de juger ». Ensuite le langage se

relève : « Afin que tous honorent le Fils comme « ils honorent le Père ».

Ne remarquez-vous pas de quelle manière il varie son discours, par l'admirable mélange des paroles et des idées élevées, avec des expressions et des choses plus basses et plus grossières, afin que les hommes d'alors les reçussent plus facilement, et que ceux qui viendraient dans la suite des temps ne perdissent pas le fruit et l'avantage qu'ils en devaient retirer, mais qu'interprétant les expressions tout humaines au moyen de celles qui sont plus élevées et plus sublimes, ils eussent de Jésus-Christ l'opinion qu'on en doit avoir? En effet, s'il n'en est pas ainsi, si ce n'est point par condescendance que Jésus-Christ a parlé comme il l'a fait, comment expliquer les choses sublimes qui se trouvent mêlées à son langage? Si celui qui doit parler de soi d'une manière grande et élevée reste au-dessous de ce qu'il pourrait dire, il donne lieu de croire que c'est par une sorte de ménagement qu'il en use ainsi. Mais si un homme qui doit parler de soi en des termes humbles et modestes, s'exprime avec pompe : pourquoi s'attribue-t-il, dira-t-on de lui, ce qui est au-dessus de sa nature et de sa condition? Ce n'est plus esprit de ménagement, mais extrême impiété.

2. Si donc Jésus-Christ s'exprime quelquefois dans un langage si humble, nous pouvons en donner la juste raison, une raison convenable à sa divinité : nous dirons qu'il agit ainsi par condescendance, qu'il nous apprend de cette manière à être humbles et modestes, et que par là il pourvoit à notre salut; il le déclare ailleurs par ces paroles : « Mais je dis ceci afin que vous soyez sauvés ». (Jean, v, 34.) Comme ne voulant point s'appuyer de son propre témoignage, ce qui eût été indigne de sa grandeur et de sa dignité, il rapporte celui de Jean-Baptiste, il explique en même temps la raison pour laquelle il se sert de termes pareils, en disant : « Mais je dis ceci « afin que vous soyez sauvés ».

Mais vous, qui prétendez qu'il n'a pas un pouvoir égal à celui du Père, que répondrez-vous quand vous lui entendrez dire qu'il a une vertu, une puissance, une gloire égales à celles du Père? Si, comme vous le soutenez, il est beaucoup inférieur au Père, pourquoi veut-il être honoré comme lui? Car il ne se contente pas de dire ce que nous venons de rapporter ci-dessus ; et il ajoute : « Celui qui n'honore « point le Fils, n'honore point le Père qui l'a « envoyé ». (Jean, v, 23.) Remarquez-vous comment il joint l'honneur qui doit être rendu au Fils avec celui qu'on doit rendre au Père? Et qu'est-ce que cela prouve, dira quelqu'un, nous voyons qu'il en fait autant à l'égard des apôtres : « Celui qui vous reçoit », dit-il, « me « reçoit? » (Matth. x, 40.) Mais là, il parle de la sorte pour montrer qu'il regarde comme fait pour lui ce qu'on fait pour ses serviteurs; ici, il veut dire que la substance est la même et la gloire égale. De plus, il n'a point dit des apôtres qu'il faut les honorer; mais, parlant de soi, il a dit formellement : « Celui qui n'ho- « nore point le Fils, n'honore point le Père ». Si de deux monarques régnant ensemble on en offense un, l'offense rejaillit aussi sur l'autre, et surtout si celui qui est offensé est son fils ; que dis-je? C'est outrager le roi que d'outrager un de ses soldats ; mais c'est l'outrager indirectement et non de la même manière. Ici, au contraire, tout est personnel. Si donc Jésus-Christ a pris soin de dire : « Afin que tous « honorent le Fils comme ils honorent le « Père » ; c'est pour que, lorsqu'il dira ensuite : « Celui qui n'honore point le Fils n'ho- « nore point le Père », vous compreniez qu'il s'agit d'un même honneur, d'un culte égal. Car il n'a pas dit simplement : Celui qui n'honore point, mais : celui qui n'honore point en la manière que j'ai dit, n'honore point le Père.

Et comment, direz-vous, celui qui envoie et celui qui est envoyé sont-ils de la même substance? Quoi! vous revenez encore aux idées humaines et terrestres, et vous ne faites pas attention que Jésus-Christ n'a dit toutes ces choses que pour nous faire connaître le principe, pour nous empêcher de tomber dans l'erreur de Sabellius, et pour guérir, par ce remède, la maladie des Juifs, qui étaient tentés de voir en lui un ennemi de Dieu ; car ils disaient de lui : « Cet homme n'est point de « Dieu ; cet homme n'est pas venu de Dieu? » C'est donc pour leur ôter ce soupçon qu'il ne se servait point tant de paroles élevées que de paroles humaines et grossières. S'il disait souvent qu'il avait été envoyé, ce n'était pas pour vous donner lieu de croire qu'il est inférieur au Père, mais pour fermer la bouche aux Juifs. Voilà pourquoi souvent il s'autorise de son Père, tout en mêlant à ce témoignage sa propre autorité. S'il eût toujours parlé d'une

manière conforme à sa dignité, les Juifs n'auraient point reçu sa parole, puisque souvent même, pour quelques paroles plus dignes de sa grandeur, ils le persécutaient et jetaient des pierres sur lui. Que si, en vue d'eux, il eût toujours dit des choses grossières et humiliantes, plusieurs, dans la suite, s'en seraient scandalisés, et cela aurait été préjudiciable à leur salut ; c'est pour cette raison que le Sauveur mêle dans sa doctrine du grand et du simple : du simple, comme j'ai dit, pour imposer silence aux Juifs ; du grand, pour dévoiler la dignité de sa personne et retirer de la basse idée qu'on avait de lui, ceux qui avaient du sens et de la raison, faisant assez connaître que les choses humaines et grossières qu'il disait, ne lui convenaient nullement : car être envoyé marque un passage d'un lieu à un autre. Et Dieu est partout.

Pourquoi dit-il donc qu'il a été envoyé ? Jésus-Christ use de paroles plus grossières lorsqu'il veut montrer son unité de sentiment et de volonté avec le Père. Et c'est pour la même raison qu'il tempère ce qui suit : « En « vérité, en vérité je vous dis que celui qui « entend ma parole et croit à celui qui m'a « envoyé, a la vie éternelle (24) ». Ne remarquez-vous pas que, pour détruire entièrement ce soupçon des Juifs, qu'il était contraire à Dieu, il répète très-souvent la même chose qu'ici, et dans ce qui suit, et par les menaces, et par les promesses, il leur ôte tout lieu de contester et de chicaner, et qu'encore ici il se rabaisse extrêmement par la simplicité et la grossièreté des expressions dont il se sert ? Il n'a point dit : Celui qui entend ma parole et qui croit en moi ; ils auraient regardé ces paroles comme fastueuses et dictées par une vaine jactance. En effet, si, après leur avoir donné tout le temps de le connaître, après avoir opéré tant de miracles, il s'exposait, en usant de paroles élevées, à se faire accuser par eux d'orgueil et de vanité, à combien plus forte raison en eût-il été de même alors. C'est pourquoi ils lui disaient : « Abraham est mort et « les prophètes aussi ; comment dites-vous : « Celui qui gardera ma parole ne mourra ja- « mais ? » (Jean, VIII, 51.) Ecoutez donc ce qu'il dit pour les empêcher de se laisser emporter à la colère : « Celui qui entend ma pa- « role et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la « vie éternelle ». Ils devaient être plus disposés à écouter, en l'entendant dire que ceux qui l'écoutaient croyaient au Père : admettant cela volontiers, ils devaient être plus portés dès lors à croire tout le reste. C'est ainsi qu'en disant quelque chose de simple et d'aisé à comprendre, Jésus préparait le chemin aux vérités plus élevées et plus sublimes.

Jésus-Christ dit : « Il a la vie éternelle » ; à quoi il ajoute aussitôt : « Et il ne vient point « en jugement, mais il est déjà passé de la « mort à la vie ». Joignant ainsi ces deux choses ensemble, il gagne la confiance, il persuade, et parce qu'il disait qu'il fallait croire au Père, et parce qu'à celui qui croirait il lui promettait de grands biens. Au reste, ces paroles : « Il ne vient point en jugement », signifient : il n'est point condamné, il n'est point puni ; la « mort » ne doit point s'entendre de la mort naturelle, mais de la mort éternelle ; et de même pour la vie, il ne s'agit point de la vie terrestre, mais de la vie immortelle.

« En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure « vient et qu'elle est déjà venue, que les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et que « ceux qui l'entendront vivront (25) ». Jésus-Christ prouve ce qu'il dit par les œuvres mêmes, car ayant dit : « Comme le Père res- « suscite les morts et leur rend la vie, ainsi le « Fils donne la vie à qui il lui plaît » ; afin qu'on ne pense pas que c'est par orgueil et par vanité qu'il parle de la sorte ; ce qu'il avance, il le prouve par les œuvres en disant : « L'heure « vient ». Ensuite, pour que vous ne croyiez pas qu'il y aura beaucoup à attendre, il ajoute : « Et elle est déjà venue, que les morts enten- « dront la voix du Fils de Dieu, et que ceux « qui l'entendront vivront ». Ne voyez-vous pas ici, mes frères, cette autorité et cette puissance ineffable ? Ce qui arrivera dans la résurrection, dit-il, arrive de même dès maintenant. Alors la voix éclatante de celui qui commande s'étant fait entendre, tous ressusciteront. « Au « signal que Dieu aura donné », dit l'Ecriture, « les morts ressusciteront ». (I Thess. IV, 16.) Et qu'est-ce qui prouve, direz-vous, que ce ne sont point là de vaines et de fastueuses paroles ? Ce qui suit : « L'heure est déjà venue ». Si Jésus-Christ n'avait prédit que des choses éloignées, on aurait été dans le doute et dans la défiance ; mais il fournit le moyen de vérifier ce qu'il avance. Moi demeurant, vivant avec vous, dit-il, cela arrivera. S'il n'eût pas eu le pouvoir de réaliser sa promesse, il n'aurait pas promis, de peur de paraître ridicule à

tout le monde. Ensuite, ce qu'il a dit, il l'explique par ces paroles : « Car, comme le Père « a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils « d'avoir la vie en lui-même (26) ».

3. Faites bien attention à ceci, mes frères, que Jésus-Christ établit l'égalité et met cette seule différence entre le Père et le Fils, que l'un est le Père, l'autre le Fils; car ce mot : « Il a donné », met seul cette différence; mais il montre que tout le reste est égal et pareil. D'où il est visible que Jésus-Christ fait tout avec la même puissance et par la même vertu que le Père, et qu'il n'emprunte point d'ailleurs cette vertu. En effet, la vie qu'il a, il l'a de même que le Père. Voilà pourquoi il ajoute encore ce qui suit, pour nous le faire comprendre. Quoi? « Et il lui a donné le pou- « voir de juger (27) ».

Et pourquoi Jésus-Christ parle-t-il si fréquemment de la résurrection et du jugement? « Car », dit-il, « comme le Père ressuscite les « morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne « la vie à qui il lui plaît ». Et encore : « Le « Père ne juge personne : mais il a donné au « Fils tout pouvoir de juger ». Et derechef : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a « aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui- « même ». Et : « Ceux qui entendront la voix « du Fils de Dieu, vivront ». Et en cet endroit-ci : « Il lui a donné même le pouvoir de ju- « ger ». Pourquoi donc parle-t-il si souvent de ces choses, à savoir, du jugement, de la vie, de la résurrection? Parce que c'est là principalement ce qui peut toucher et amollir le cœur le plus dur et le plus obstiné. Celui, en effet, qui croit qu'il doit ressusciter, et qu'il sera puni de ses crimes, cette foi seule à la résurrection et au jugement, à défaut de tout témoignage visible, suffira sans doute pour qu'il accourre à Jésus-Christ, afin de se rendre son juge propice et favorable.

« Ne vous étonnez point que ce soit le Fils « de l'homme (27) ». Paul de Samosate ne lit pas de même; voici comme il lit : « Il lui a « donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le « Fils de l'homme ». Mais le texte, lu de cette façon, n'a ni suite ni sens. Jésus-Christ n'a pas reçu ce pouvoir de juger, parce qu'il est homme. Autrement, qu'est-ce qui empêcherait que tous les hommes ne fussent juges? Mais le Fils est engendré de l'ineffable substance du Père; voilà pourquoi il est juge. Voici donc comment il faut lire : « Ne vous « étonnez point que ce soit le Fils de « l'homme ». Jésus-Christ paraissait à ses auditeurs dire des choses qui se contredisaient, et ils ne le regardaient que comme un homme; toutefois, ses paroles leur semblaient être au-dessus de l'homme, ou plutôt au-dessus des anges, et ne pouvoir venir que d'un Dieu; pour résoudre donc l'objection et la détruire, il a ajouté : « Ne vous étonnez point que ce « soit le Fils de l'homme, car le temps vient « où tous ceux qui sont dans les sépulcres en- « tendront la voix du Fils de Dieu (28) : Et « ceux qui auront fait de bonnes œuvres sor- « tiront des tombeaux pour ressusciter à la « vie; mais ceux qui en auront fait de mau- « vaises en sortiront pour ressusciter à leur « condamnation ».

Et pourquoi n'a-t-il pas dit : Ne vous étonnez point que ce soit le Fils de l'homme, car il est aussi le Fils de Dieu; et n'a-t-il parlé que de la résurrection? La qualité de Fils de Dieu, il l'avait déjà établie plus haut en disant : « Ils « entendront la voix du Fils de Dieu ». S'il l'omet ici, n'en soyez pas surpris. Ayant parlé d'une œuvre qui est propre à Dieu, il a laissé à ses auditeurs à inférer de là qu'il est et Dieu et Fils de Dieu. S'il l'eût souvent répété, il les aurait rebutés et rendus plus opiniâtres; mais confirmant ainsi sa doctrine par ses miracles, il amenait les Juifs à la recevoir avec moins de peine. C'est ainsi que souvent, dans le raisonnement, lorsqu'il suffit de poser les prémisses pour convaincre, on ne tire pas soi-même la conclusion, on dispose mieux l'auditeur, on remporte une plus glorieuse victoire, en forçant l'adversaire à tirer lui-même la conséquence : de cette façon, ceux qui soutenaient l'opinion opposée ont moins de peine à donner raison à leur contradicteur.

Lorsque Jésus-Christ a parlé de la résurrection de Lazare, il n'a point fait mention du jugement, parce que ce n'est point pour ce sujet qu'il l'a ressuscité. Au contraire, lorsqu'il a parlé de la résurrection générale des morts, il a ajouté ceci : que ceux qui auront fait de bonnes œuvres, ressusciteront pour vivre éternellement ; mais que ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés. Saint Jean a stimulé de même son auditeur, soit en lui rappelant le jugement dernier, soit en disant que celui qui ne croit pas au Fils, ne verra point la vie, mais que la colère de Dieu demeurera sur lui. (Jean, III,

26.) De même Jésus-Christ a dit à Nicodème : « Celui qui croit au Fils n'est pas condamné : « mais celui qui ne croit pas est déjà con- « damné ». (Ibid. 18.) De même, ici encore, il fait mention et du jugement et du supplice auquel seront condamnés ceux qui auront fait le mal. Comme il avait dit auparavant : « Ce- « lui qui écoute ma parole, et qui croit à celui « qui m'a envoyé, n'est point jugé [1] », de peur qu'on ne crût qu'il suffisait de croire pour être sauvé, il ajoute qu'on rendra compte de la vie : ceux qui auront fait de bonnes œuvres, ressusciteront pour la vie : ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés. Comme donc il avait dit que tout le monde lui rendrait compte, et qu'à sa voix tous ressusciteraient, vérité jusqu'alors certainement inconnue, à laquelle on ne s'attendait pas, à laquelle encore aujourd'hui plusieurs ne croient point, même parmi ceux qui semblent y croire, et à plus forte raison les Juifs de ce temps : comme donc Jésus-Christ avait dit que tous lui rendraient compte, que tous ressusciteraient, écoutez et observez de quelle manière il l'annonce pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs : « Je ne puis », dit-il, « rien faire de moi-même, je juge selon ce « que j'entends, et mon jugement est juste, « parce que je ne cherche pas ma volonté, « mais la volonté de celui qui m'a envoyé (30) ». Toutefois il n'avait pas donné une faible preuve de la résurrection, lorsqu'il guérit le paralytique. C'est pourquoi il n'en a parlé qu'après avoir opéré cette guérison, qui ne différait pas beaucoup d'une résurrection : Quant au jugement, il y a fait allusion après avoir rétabli le corps du paralytique, en disant : « Vous « voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à « l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quel- « que chose de pire ». (Jean, v, 14.) Cependant il prédit, et la résurrection particulière de Lazare, et la résurrection générale. Et ayant prédit ces deux résurrections, celle de Lazare qui devait bientôt arriver, et celle de tous les hommes qui ne devait arriver que très-long-temps après, il confirme la proximité de la première par la guérison du paralytique, en disant : « L'heure vient, et elle est déjà ve- « nue », et il annonce la résurrection générale par celle de Lazare, exposant aux yeux des hommes une image des choses à venir dans celles qui se sont déjà passées. Nous le voyons agir ainsi constamment : lorsqu'il fait deux ou trois prédictions ; celle dont l'événement est le plus éloigné, il la persuade par ce qui est déjà arrivé.

4. Jésus-Christ, connaissant donc que les Juifs étaient extrêmement faibles et grossiers, ne s'est point contenté des premières instructions qu'il leur avait déjà données, ni des premières œuvres qu'il avait opérées devant eux ; mais, pour vaincre leur obstination et leur dureté, il ajoute à cela de nouvelles paroles, et dit : « Je ne puis rien faire de moi-même : « Je juge selon ce que j'entends, et mon juge- « ment est juste ; parce que je ne cherche pas « ma volonté, mais la volonté de celui qui « m'a envoyé ». Mais sa doctrine devait paraître nouvelle, étrangère, différente de celle que les prophètes avaient enseignée ; car les prophètes disaient que c'est Dieu qui juge toute la terre, c'est-à-dire le genre humain. David le publie partout : « Il jugera », dit-il, « les peuples dans l'équité » (Ps. xcv, 12) ; et : « Dieu est un juge » également « juste, fort et « patient » (Ps. vii, 12) ; tous les prophètes et Moïse le déclarent de même. Jésus-Christ, au contraire, disait : « Le Père ne juge personne : « mais il a donné au Fils tout pouvoir de « juger ». Comme donc cette doctrine pouvait troubler le Juif qui l'entendait, et le porter à soupçonner Jésus d'être contraire à Dieu, voilà, dis-je, pourquoi il se rabaisse si fort, c'est-à-dire autant que le demandait leur faiblesse, afin d'arracher jusqu'à la racine ce pernicieux soupçon de leur esprit ; voilà pourquoi il dit : « Je ne puis rien faire de moi-même » ; c'est-à-dire, vous ne me verrez rien faire, ou vous ne m'entendrez rien dire qui soit contraire à la volonté du Père, qui soit différent de ce qu'il veut. De plus, comme il a dit auparavant qu'il était le Fils de l'homme et montré que les Juifs le prenaient pour un homme pur et simple, il fait de même en cet endroit. Comme donc encore, lorsqu'il dit ci-dessus : « Nous « disons ce que nous savons, et nous rendons « témoignage de ce que nous avons vu » (Jean, iii, 11) ; et saint Jean : « Il rend témoignage « de ce qu'il a vu, et personne ne reçoit son « témoignage » (Ibid. 32) ; il parle d'une connaissance certaine et intime du Père à l'égard du Fils, et du Fils à l'égard du Père, et non pas simplement de celle qu'on acquiert par l'ouïe et par la vue ; de même ici, par l'ouïe il n'entend autre chose, sinon qu'il ne peut faire

[1] *i. e.* Condamné.

que ce que veut le Père. Mais il ne l'a pas expliqué si clairement, parce que s'il l'avait ouvertement déclaré, les Juifs auraient été incapables encore d'ajouter foi à ses paroles.

Mais de quelle manière s'énonce-t-il? En des termes très-simples et très-humains : « Je « juge selon ce que j'entends », il ne fait pas mention d'enseignement de la doctrine ; il ne dit pas : selon ce qu'on m'enseigne, mais : « selon ce que j'entends ». Et encore ce n'est pas qu'il ait besoin d'entendre; car non-seulement il n'avait pas besoin d'être instruit, mais pas même d'entendre. Par ces paroles donc, il ne montre autre chose, sinon la parfaite union qui est entre le Père et le Fils, et l'identité de leur jugement ; c'est comme s'il disait : je juge de même que si c'était le Père qui jugeât. Après quoi Jésus-Christ ajoute : « Et je sais « que mon jugement est juste, parce que je « ne cherche pas ma volonté, mais la volonté « de celui qui m'a envoyé (30) ». Que dites-vous, Seigneur? Avez-vous une autre volonté que la volonté du Père? Ailleurs, vous avez dit : « Comme vous et moi nous sommes un ». (Jean, XVII, 21, 22.) Et encore, parlant de la volonté et de l'union : « Comme vous, mon « Père, vous êtes en moi, et moi en vous; « qu'ils soient de même un en nous (Ibid.) », c'est-à-dire, par la foi en nous.

Ne remarquez-vous pas, mes frères, que ce qui paraît le plus simple, renferme sous cette écorce un sens sublime et très-élevé? Voici ce que Jésus-Christ nous apprend : il nous fait connaître que la volonté du Père n'est point différente de la sienne : la volonté du Père, dit-il, et la mienne sont aussi bien une que celle d'une seule âme est une. Et ne vous étonnez pas s'il dit que cette union est étroite à ce point, puisque saint Paul, parlant du Saint-Esprit, se sert du même exemple, et dit : « Qui des hommes connaît ce qui est en « l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui « est en lui? Ainsi nul ne connaît ce qui est « en Dieu, que l'Esprit de Dieu ». (I Cor. II, 11.) Jésus-Christ ne veut donc dire autre chose, sinon ceci : Je n'ai point de volonté propre, ni d'autre volonté que la volonté du Père : mais s'il veut quelque chose, je le veux aussi, et si je veux quelque chose, il le veut de même. Comme donc personne ne peut blâmer le Père dans ses jugements, personne ne peut me blâmer dans les miens : la même pensée forme et produit l'un et l'autre jugement. Que si, en disant ces choses, Jésus-Christ emprunte la manière de parler des hommes, n'en soyez pas surpris ; c'est parce que les Juifs le prenaient pour un homme ordinaire. C'est pourquoi, dans ces endroits, il ne faut pas seulement faire attention aux paroles, mais encore à l'opinion des hommes, et regarder la réponse comme étant donnée en conformité de cette opinion : autrement il s'ensuivrait bien des absurdités.

Observez ceci, je vous prie. Le Sauveur a dit : « Je ne cherche point ma volonté ». Il a donc une autre volonté, et de beaucoup inférieure ; et non-seulement inférieure, mais aussi moins utile. Si cette volonté est salutaire et conforme à celle du Père, pourquoi ne la cherchez-vous pas? Les hommes peuvent dire cela avec justice, eux qui ont plusieurs volontés contraires à la volonté de Dieu : mais vous, pourquoi parlez-vous de la sorte, vous qui êtes en tout égal et semblable au Père? Ce langage ne convient pas même à un homme parfait, à un crucifié. Saint Paul se lie et s'unit si étroitement à la volonté de Dieu, qu'il dit : « Je vis, « ou plutôt ce n'est plus moi qui vis ; mais « c'est Jésus-Christ qui vit en moi » (Gal. II, 20) ; comment le Maître de tout le monde a-t-il pu dire : « Je ne cherche pas ma volonté, mais « la volonté de celui qui m'a envoyé », comme s'il s'agissait d'une autre volonté? Quelle explication donc faut-il donner à ces paroles? Celle-ci : Jésus-Christ parle comme homme, et selon l'opinion de ses auditeurs. Comme il a parlé ci-dessus tantôt comme Dieu, et tantôt comme homme, il dit encore ici, comme homme : « Mon jugement est juste ». Et d'où cela paraît-il? De ce qu'il dit : « Parce que je « ne cherche pas ma volonté, mais la volonté « de celui qui m'a envoyé ». En effet, comme on ne peut justement accuser un homme qui est exempt de passion d'avoir jugé contre les règles de la justice ; de même à présent vous ne pouvez me faire aucun reproche. Que celui qui veut établir sa fortune, on le soupçonne d'avoir foulé aux pieds la justice, peut-être y a-t-il quelque raison, quelque fondement? mais celui qui ne cherche pas ses propres intérêts, quelle raison aurait-il de juger injustement? Servez-vous donc de ce raisonnement pour juger de ma doctrine et de mes œuvres. Encore si je disais que je n'ai pas été envoyé par le Père, et si je ne lui rapportais pas la gloire de mes actions, peut-être quelqu'un de

vous pourrait-il penser que je me vante, et que je ne dis pas la vérité ? Mais si tout ce que je fais, je le rapporte à un autre, pourquoi ma parole vous serait-elle suspecte ? Ne voyez-vous pas où en vient Jésus-Christ, et comment il prouve que son jugement est juste par un argument d'un usage vulgaire et général ? Ne voyez-vous pas avec quelle clarté et quelle lumière se montre ce que j'ai souvent dit ? Et qu'est-ce que j'ai dit ? Que l'excès même de grossièreté qu'il y a souvent dans les paroles du Sauveur est justement ce qui porte les hommes de sens à ne point s'arrêter aux basses idées qu'elles présentent d'abord, et à les expliquer dans un sens plus élevé et plus sublime ; par là, ceux qui maintenant rampent à terre, sont amenés peu à peu, et sans peine, à s'élever plus haut.

5. Faisons attention à toutes ces choses, je vous prie, et, dans la lecture de l'Ecriture sainte, n'omettons rien, ne passons pas la moindre parole ; mais examinons tout avec soin, et considérons bien la raison de chaque parole. Ne croyons pas pouvoir nous excuser sur notre ignorance ou sur notre simplicité. Jésus-Christ ne nous a pas seulement ordonné d'être simples, mais encore d'être prudents (Matth. x, 16.) Usons donc de simplicité, mais joignons à cela la prudence, soit dans l'étude de la doctrine, soit dans nos actions, et jugeons-nous nous-mêmes, afin qu'au jour du jugement nous ne soyons pas condamnés avec ce monde (I Cor. xi, 31, 32). Tels que nous désirons que Notre-Seigneur soit à notre égard, tels soyons nous-mêmes à l'égard de nos serviteurs. « Remettez-nous nos dettes », dit l'Ecriture, « comme nous les remettons à ceux qui nous « doivent ». (Matth. vi, 12.) Je le sais fort bien, que le cœur ne souffre pas volontiers les injures ; mais si nous faisons réflexion qu'en les supportant courageusement, ce n'est pas pour celui qui nous offense que nous agissons, mais pour nous-mêmes, promptement nous chasserons le poison de la colère. En voici un exemple : Celui qui ne remit pas à son débiteur sa dette de cent deniers (Matth. xviii, 24), ne fit pas tort au prochain, mais il se rendit lui-même débiteur de cent mille talents dont on venait de lui remettre la dette.

Ainsi, lorsque nous ne pardonnons pas aux autres, c'est à nous-mêmes que nous refusons le pardon. Ne disons donc pas seulement à Dieu : Seigneur, ne vous souvenez point de nos offenses ; mais disons-nous aussi chacun de nous à nous-mêmes : Ne nous souvenons pas des offenses de nos compagnons. Vous êtes votre premier juge, Dieu ne l'est qu'après vous. Vous-même vous écrivez la loi qui vous absout ou qui vous condamne : vous-même vous prononcez la sentence d'absolution ou de condamnation ; il dépend donc de vous que Dieu se souvienne de vos péchés, ou qu'il ne s'en souvienne pas. Voilà pourquoi saint Paul commande de remettre et de pardonner, si l'on a quelque grief contre quelqu'un (I Cor. vi) ; et non-seulement de tout remettre, de tout oublier, mais encore d'étouffer tout ressentiment, en sorte qu'il n'en reste pas la moindre étincelle. Jésus-Christ non-seulement n'a pas publié nos péchés, mais il ne nous en a même pas rappelé le souvenir; il ne nous a pas dit : Vous avez péché en cela et en cela ; mais il nous a pardonné, il a effacé la cédule qui nous était contraire (Col. ii, 14), il n'a pas même tenu compte de nos péchés, comme le déclare saint Paul.

Faisons de même, mes frères ; effaçons tout de notre esprit. Si celui qui nous a offensés nous a fait quelque bien, n'ayons égard qu'à ce bienfait ; s'il nous a fait du mal, éloignons-en le pénible souvenir, effaçons-le, qu'il n'en reste pas la moindre trace dans notre mémoire. S'il ne nous a jamais fait aucun bien, et que nous lui pardonnions alors généreusement son offense, la récompense et la louange que nous obtiendrons en retour en seront d'autant plus grandes. D'autres expient leurs péchés par les veilles, en couchant sur la dure, et par mille autres macérations; pour vous, vous pouvez laver tous vos crimes par une voie plus aisée, à savoir, par l'oubli des injures. Pourquoi, comme un furieux et un insensé, vous plongez-vous le poignard dans le sein, et vous excluez-vous vous-même de la vie éternelle, au lieu de faire tous vos efforts pour l'acquérir ? Si la vie actuelle vous paraît si désirable, que direz-vous donc de celle d'où sont bannies la douleur, la tristesse, les larmes (Apoc. xx, 4)? où l'on n'a point à craindre la mort, ni la perte des biens que l'on possède ? Heureux, et trois fois heureux ceux qui jouissent de ce bienheureux partage ! Malheureux, et mille fois malheureux ceux qui se privent eux-mêmes de ce bonheur !

Et qu'est-ce qui nous procurera cette vie ? demanderez-vous. Ecoutez ce que répondit

notre juge à un jeune homme qui lui faisait cette question : « Quel bien faut-il que je fasse « pour acquérir la vie éternelle ? » (Matth. XIX, 16.) Jésus-Christ, après lui avoir énuméré les autres commandements, finit par celui de l'amour du prochain. Peut-être quelqu'un de mes auditeurs me répondra comme cet homme riche : Nous avons gardé tous ces commandements, nous n'avons point dérobé, nous n'avons point tué, nous n'avons point commis d'adultère : mais vous ne pourrez pas dire que vous ayez aimé votre prochain, comme vous le deviez ; car, ou vous lui avez porté envie, ou vous l'avez outragé, ou vous ne l'avez pas secouru quand on l'a maltraité, ou vous ne lui avez pas fait part de vos biens : vous ne l'avez pas aimé. Au reste, ce n'est point là seulement ce que Jésus-Christ commande ; il y a une autre chose encore, et quoi ? « Vendez « tout ce que vous avez et le donnez aux « pauvres : puis venez et suivez-moi ». (Matth. XIX, 21.) C'est-à-dire : Imitez-moi dans votre conduite.

Qu'apprenons-nous de là ? Premièrement, que celui qui n'a pas toutes ces qualités et ne possède pas toutes ces vertus, ne pourra point être placé dans le royaume des cieux au rang des premiers. Ce jeune homme ayant répondu : J'ai gardé tous ces commandements, comme s'il lui manquait encore quelque chose de grand pour atteindre à la perfection, Jésus lui dit : « Si vous voulez être parfait, vendez « tout ce que vous avez et donnez-le aux pau- « vres : puis venez et suivez-moi ». Voilà donc ce qu'il faut premièrement apprendre ; secondement, que Jésus le reprit de s'être donné de vaines louanges. En effet, cet homme qui avait de grands biens, et qui laissait les pauvres dans la détresse, comment aurait-il aimé son prochain ? Il ne disait donc pas vrai.

Mais nous, sachons remplir toutes nos obligations, et répandons tous nos biens pour acquérir le ciel. Si quelques-uns prodiguent tous leurs biens pour se procurer une dignité séculière, une dignité, dis-ie, qu'on ne peut posséder que dans cette vie, et encore fort peu de temps : car longtemps avant leur mort plusieurs ont été dépouillés de leur magistrature ; d'autres, à l'occasion de cette charge, ont même perdu la vie ; on le sait, et toutefois on emploie tout pour s'y élever : si donc il n'est rien qu'on ne tente pour acquérir ces sortes de dignités, quoi de plus misérable que nous, qui ne voulons pas faire la moindre dépense, ni donner ce que nous allons perdre dans peu et laisser ici-bas, pour acquérir une dignité permanente, éternelle, et qu'on ne pourra jamais nous ravir ? Quelle étrange manie ! ce qu'on va nous arracher malgré nous, nous ne voulons pas le donner de bon gré, et l'emporter avec nous ? Ah ! certes, si quelqu'un, nous conduisant à la mort, nous proposait de racheter notre vie pour tous nos biens, nous l'accepterions bien vite, et nous ferions encore de grands remerciements. Et maintenant que, près d'être plongés dans les abîmes de l'enfer, on nous propose de nous en racheter, en donnant seulement la moitié de nos biens, nous aimons mieux être ensevelis dans ce lieu de supplices, et garder inutilement ce qui ne nous appartient pas, pour perdre ce qui est véritablement à nous. Quelle excuse aurons-nous à donner ? Quelle pitié, quelle compassion mériterons-nous, si, ayant négligé d'entrer dans ce chemin aisé et facile, qui se présentait si heureusement à nous, nous aimons mieux nous précipiter dans la fatale route qui conduit à l'abîme, et nous priver nous-mêmes de tous les biens de cette vie et de tous ceux de la vie future, lorsque nous aurions pu librement jouir et des uns et des autres ? Mais si, jusqu'à présent, nous n'avons point réfléchi sur ces importantes vérités, rentrons du moins maintenant en nous-mêmes, et faisons sagement une juste dispensation des biens présents, afin que nous puissions facilement acquérir les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

SI JE RENDS TÉMOIGNAGE DE MOI, MON TÉMOIGNAGE N'EST PAS VÉRITABLE. — IL Y EN A UN AUTRE QUI REND TÉMOIGNAGE DE MOI : ET JE SAIS QUE SON TÉMOIGNAGE EST VÉRITABLE. (VERS. 31, 32, JUSQU'AU VERS. 38.)

—

ANALYSE.

1. Explication très-simple et très-satisfaisante d'un texte qui, au premier abord, semble difficile.
2. Témoignage de Jean en faveur de Jésus-Christ, et témoignage des œuvres de Jésus-Christ.
3. Témoignage de Dieu le Père.
4. Combattre les hérétiques par les saintes Ecritures. — L'avarice est la racine de tous les maux : belle peinture des maux que cause ce vice. — Nul ne peut servir deux maîtres : Dieu et les richesses. — De quelle manière il faut faire l'aumône. — Combien le jugement dernier sera rigoureux pour ceux qui ont été inhumains et cruels envers les pauvres.

1. Si un homme ignorant dans l'art de fouiller dans les mines, s'avise d'en ouvrir une et d'y vouloir travailler, au lieu de s'enrichir, il ne fera que tout brouiller au hasard, et son travail sera infructueux, ou plutôt très-nuisible : de même, ceux qui ne connaissent pas l'enchaînement des choses que contiennent les livres sacrés, qui n'examinent point la propriété des paroles et du langage, et n'observent pas les règles, mais qui se contentent de tout parcourir uniformément, ceux-là mêlent l'or avec la terre, et ne trouveront jamais le trésor qu'elle garde en dépôt dans son sein.

Je dis ceci, mes frères, parce que le texte qu'on nous propose est à la vérité tout d'or; mais cet or, loin d'être apparent, est, au contraire, caché à de grandes profondeurs. C'est pourquoi il faut, en fouillant et en déblayant, tâcher de pénétrer jusqu'au vrai sens. Qui est-ce, en effet, qui ne sera pas sur-le-champ saisi et tout troublé en entendant Jésus-Christ dire : « Si je rends témoignage de moi, mon « témoignage n'est pas véritable? » En effet, il rend souvent témoignage de lui-même : il a dit à la Samaritaine : « C'est moi-même qui « vous parle » (Jean, VI, 26); il a dit à l'aveugle-né : « C'est celui-là même qui parle à « vous » (Jean, IX, 37); et faisant une réprimande aux Juifs, il leur dit : « Pourquoi « dites-vous que je blasphème, parce que j'ai « dit que je suis Fils de Dieu? » (Jean, X, 36), et de même en plusieurs autres endroits. Or, si toutes ces choses étaient des mensonges, quelle espérance pourrions-nous avoir de nous sauver? où donc trouverons-nous la vérité, puisque celui qui est la vérité même, dit : « Mon témoignage n'est pas véritable? » Et ce n'est pas seulement ce texte qui semble en contradiction avec le précédent; il y en a un autre encore qui ne le paraît pas moins. Jésus-Christ dit, dans la suite : « Quoique je me « rende témoignage à moi-même, mon témoi- « gnage est véritable ». (Jean, VIII, 24.) Lequel donc de ces deux textes recevrai-je? Lequel des deux croirai-je faux? Si nous les admettons indifféremment sans examiner quelle est la personne qui parle, quel est le sujet, et toutes les autres circonstances, ils se trouveront faux l'un et l'autre. Si le témoignage de Jésus-Christ n'est pas véritable, ceci ne l'est pas non plus; et le premier texte, pas plus que le second.

Quel est donc ici le sens? Nous avons besoin de beaucoup de vigilance et d'attention, ou plutôt de la grâce de Dieu, pour ne pas nous arrêter à l'écorce et à la lettre toute nue. C'est ainsi que se trompent les hérétiques, faute d'examiner quel est le but, quelle est l'intention de celui qui parle; et aussi quel est l'esprit, quelles sont les dispositions de ceux à qui

l'on adresse la parole. Si nous ne faisons donc attention à ces deux choses, à la personne qui parle et à ceux à qui on parle, et même à d'autres encore, comme au temps, au lieu, à l'esprit et aux dispositions des auditeurs, il s'ensuivra bien des absurdités. Que signifient donc ces paroles qu'on vient d'exposer? Les Juifs ne pouvaient manquer de dire : « Si vous « rendez témoignage de vous-même, votre « témoignage n'est pas véritable ». Voilà pourquoi Jésus-Christ les arrête tout court et les prévient, en leur disant, à peu de choses près : Vous me direz sans doute, nous ne vous croyons point : car parmi les hommes nul ne croit celui qui se rend témoignage à lui-même. Il ne faut donc pas passer légèrement sur ce mot : « Il n'est pas véritable », mais il faut sous-entendre : selon leur opinion; c'est comme s'il disait : selon vous, il n'est pas véritable. Jésus-Christ ne dit donc rien de contraire à sa dignité, mais il parle selon leur opinion. Et quand il dit : « Mon témoignage n'est pas « véritable », il leur reproche leur sentiment, et prévient l'objection qu'ils lui allaient faire. Mais lorsqu'il dit : « Quoique je me rende té- « moignage à moi-même, mon témoignage « est véritable », il découvre la vérité, telle qu'elle est, à savoir, qu'étant Dieu, il faut le croire digne de foi, lors même qu'il se rend témoignage à lui-même. Ayant prédit la résurrection des morts et le jugement, ayant dit que celui qui croit en lui n'est pas condamné, mais qu'il est déjà passé de la mort à la vie, qu'assis à son tribunal il fera rendre compte à tous les hommes de toutes leurs œuvres, et qu'il a la même puissance et la même vertu que le Père, pour confirmer toutes ces vérités par de nouveaux arguments, il est dans l'obligation d'exposer premièrement l'objection des Juifs.

Et voici comment il le fait : j'ai dit que « comme le Père ressuscite les morts et leur « rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui « il lui plaît ». (Jean, v, 21.) J'ai dit que « le « Père ne juge personne; mais qu'il a donné « au Fils tout pouvoir de juger ». (Jean, v, 22.) J'ai dit qu' « il faut honorer le Fils comme on « honore le Père ». (Jean, v, 23.) J'ai dit que « celui qui n'honore point le Fils, n'honore « point le Père ». (Jean, v, 23.) J'ai dit que « celui qui entend ma parole, et qui y croit, « ne mourra point, mais qu'il est déjà passé « de la mort à la vie ». (Jean, v, 24.) J'ai dit que ma voix ressuscitera les morts, dès maintenant et dans la suite (Jean, v, 25). J'ai dit que je ferai rendre compte de tous les péchés (Jean, v, 28, 29). J'ai dit que je jugerai justement, et que je récompenserai ceux qui auront fait de bonnes œuvres (Jean, v, 30). Comme donc Jésus-Christ avait dit tout ce que nous venons d'exposer; comme tout ce qu'il avait dit était certainement grand et important, et qu'il n'en avait néanmoins point encore donné de preuves claires et évidentes, mais qu'il avait tout laissé dans l'obscurité; il propose d'abord ce qu'on objectait, pour venir ensuite à la véritable preuve de ce qu'il a avancé; c'est comme s'il parlait ainsi, quoiqu'en d'autres termes : Peut-être direz-vous : vous dites toutes ces choses, mais vous n'êtes pas un témoin digne de foi, vous qui vous rendez témoignage à vous-même.

Voilà donc comment Jésus-Christ résout d'abord la difficulté que faisaient les Juifs : il la résout en leur découvrant ce qu'ils voulaient opposer, en leur faisant connaître qu'il voit ce qu'il y a de plus caché dans leur cœur, et en leur donnant cette première preuve de sa vertu et de sa puissance; enfin, après avoir exposé leur objection et y avoir satisfait, il leur apporte d'autres preuves claires, évidentes et invincibles; c'est en leur présentant trois témoins : ses œuvres, le témoignage du Père et la prédication de Jean-Baptiste. De ces trois témoignages, il leur présente le plus faible le premier, savoir : celui de Jean-Baptiste. Il avait dit : « Il y en a un autre qui rend té- « moignage de moi : et je sais que son témoi- « gnage est véritable (31) » ; il ajoute : « Vous « avez envoyé vers Jean; et il a rendu témoi- « gnage à la vérité (33) ». Mais si votre témoignage n'est pas véritable, comment dites-vous vous-même : le témoignage de Jean est véritable : « Et il a rendu témoignage à la vé- « rité? » Cela seul, mes frères, ne vous fait-il pas clairement voir que Jésus-Christ a dit : « Mon témoignage n'est pas véritable », en se plaçant au point de vue des Juifs?

2. Mais, direz-vous, n'est-ce point par complaisance que Jean a rendu témoignage? Jésus-Christ ôte ce soupçon, et il empêche les Juifs de tenir ce langage. Voyez comment : il n'a point dit d'abord : Jean a rendu témoignage de moi; mais auparavant il a dit : Vous avez envoyé à Jean; or, vous n'auriez pas député vers lui, si vous ne l'eussiez jugé digne

de foi. Et ce qui est encore plus grand et plus considérable, c'est qu'ils ne l'envoyèrent pas questionner sur Jésus-Christ, mais sur lui-même; or, celui qu'ils regardaient comme un homme digne de foi, dans le témoignage qu'il porterait de lui-même, à plus forte raison le tenaient-ils pour tel dans celui qu'il rendrait d'un autre. Il est de coutume, parmi nous autres mortels, de ne pas croire autant ceux qui parlent d'eux-mêmes, que ceux qui parlent d'autrui. Mais pour Jean-Baptiste, ils le croyaient si sincère et si digne de créance, que lors même qu'il parlait de foi, il n'avait besoin d'aucun autre témoignage. Et en effet, les députés ne lui firent pas cette demande : Que dites-vous de Jésus-Christ? Mais : « Qui « êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? » Tant était grande leur considération et leur admiration pour lui! Jésus-Christ donc fait allusion à tout cela, en disant : « Vous avez « envoyé à Jean ». Voilà pourquoi aussi l'évangéliste ne dit pas seulement que les Juifs avaient envoyé à Jean; mais encore il marque, en termes exprès, que les députés étaient des prêtres et des pharisiens, des hommes considérables, incapables de se laisser corrompre ou tromper, et parfaitement en état de bien entendre sa réponse.

« Pour moi ce n'est pas d'un homme que je « reçois le témoignage (34) ». Pourquoi recevez-vous donc le témoignage de Jean? C'est que sûrement son témoignage n'était pas le témoignage d'un homme. « Celui », dit Jean-Baptiste, « qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, « m'a dit ». (Jean, I, 33.) Ainsi le témoignage de Jean était le témoignage de Dieu : ce qu'il disait, il l'avait appris de Dieu. Mais afin que les Juifs ne disent pas : où est la preuve que ce que Jean a dit? il l'a appris de Dieu, et que de là ils ne prissent occasion d'une nouvelle dispute, Jésus-Christ leur ferme absolument la bouche, en se plaçant encore au point de vue de leur opinion. Car il n'y avait nulle apparence que bien des gens connussent que Jean était l'organe de Dieu; mais ils l'écoutaient comme parlant de lui-même sans autre impulsion. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : « Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je « reçois le témoignage ».

Mais si vous ne deviez pas recevoir le témoignage d'un homme, et si vous ne vouliez pas vous en servir, pourquoi avez-vous produit ce témoignage? De peur donc que les Juifs ne lui fissent cette objection, il la prévient, voyez comment : Après avoir dit : « Ce n'est pas « d'un homme que je reçois le témoignage », il ajoute : « Mais je dis ceci afin que vous soyez « sauvés ». C'est-à-dire : Je n'avais pas besoin du témoignage d'un homme, étant Dieu; mais comme vous n'avez des yeux et des oreilles que pour Jean, que vous le croyez le plus digne de foi de tous les hommes; que vous accourez à lui comme à un prophète (toute la ville allait en foule le trouver auprès du Jourdain), et que moi, vous ne m'avez pas cru, lors même que j'ai opéré des miracles : voilà pourquoi je vous apporte ce témoignage.

« Jean était une lampe ardente et luisante, « et vous avez voulu vous réjouir pour un peu « de temps à la lueur de sa lumière (35)». De peur que les Juifs ne répliquassent : Et bien, Jean a rendu témoignage de vous, mais nous n'avons pas reçu son témoignage; Jésus-Christ fait voir qu'ils l'ont reçu. Car il n'avait pas député à Jean des hommes du commun, mais des prêtres et des pharisiens; tant ils admiraient cet homme, et étaient incapables de résister à ses paroles! Ce mot : « Pour un peu « de temps », marque leur légèreté et leur extrême inconstance, en ce qu'ils l'avaient si tôt quitté et si promptement oublié.

« Mais pour moi, j'ai un témoignage plus « grand que celui de Jean (36) ». Si vous vouliez recevoir la foi en considérant l'admirable enchaînement des choses qui se passent devant vous, je vous y aurais bien mieux et plus facilement amenés par mes œuvres; mais comme vous ne le voulez pas, je vous renvoie à Jean, non que j'aie besoin de son témoignage, mais parce que je fais tout pour procurer votre salut : J'ai dans mes œuvres un témoignage plus grand que celui de Jean. Mais je ne cherche pas seulement, pour me recommander à vous, des témoins dignes de foi, mais encore des témoins connus et vénérés parmi vous. Ainsi, après les avoir repris par ces paroles : « Vous avez voulu vous réjouir « pour un peu de temps à la lueur de sa lu- « mière », et leur avoir fait connaître que leur zèle n'avait été qu'un feu volage et passager, il appelle Jean une lampe, pour leur montrer que la lumière qu'il avait ne venait pas de lui, mais de la grâce du Saint-Esprit. Toutefois, il n'a pas encore marqué en quoi il différait de Jean, à savoir qu'il était lui-même le soleil de justice; mais l'ayant seulement

insinué, il les réprimande vivement et fait voir que s'ils n'avaient pas su croire en lui, cela provenait de la même disposition d'esprit et de cœur, qui les avait portés à mépriser Jean. Car ils n'avaient admiré Jean que « pour un « peu de temps » : s'ils n'avaient pas été si légers et si inconstants, Jean les aurait bientôt amenés à Jésus-Christ.

Après avoir ainsi montré que les Juifs sont tout à fait indignes de pardon, Jésus-Christ ajoute : « Mais pour moi, j'ai un témoignage « plus grand que celui de Jean ». Lequel ? Celui des œuvres. « Car les œuvres », dit-il, « que mon Père m'a donné pouvoir de faire, « les œuvres », dis-je, « que je fais, rendent « témoignage de moi que c'est mon Père qui « m'a envoyé ». Par là, il rappelle la guérison du paralytique et de plusieurs autres. A l'égard du témoignage de Jean, peut-être quelqu'un aurait-il pu le soupçonner d'emphase et de complaisance, bien qu'il ne convînt guère de parler ainsi de Jean, de cet homme si sage, si appliqué à la philosophie, qui excitait parmi eux tant d'admiration ? mais les œuvres ne pouvaient donner prise aux mêmes soupçons, même de la part des hommes les plus insensés. Voilà pourquoi Jésus-Christ apporte un autre témoignage en disant : « Les œuvres que mon « Père m'a donné pouvoir de faire, les œu- « vres », dis-je, « que je fais, rendent témoi- « gnage de moi que c'est mon Père qui m'a « envoyé ». Ici Jésus-Christ repousse et anéantit l'accusation de n'avoir pas gardé le sabbat. (Jean, IX, 16.) Les Juifs disaient : Comment cet homme serait-il de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat ? Voilà pourquoi il dit : « Les « œuvres que mon Père m'a donné pouvoir de « faire », quoiqu'il agît par sa propre autorité ; mais il voulait prouver plus fortement qu'il ne faisait rien de contraire au Père ; c'est pourquoi il ne craint point d'employer ce langage qui le rabaisse.

3. Et pourquoi, direz-vous, n'a-t-il pas dit : Les œuvres que mon Père m'a donné pouvoir de faire rendent témoignage que je suis égal au Père ? Certainement par les œuvres on pouvait facilement connaître ces deux vérités, et qu'il ne faisait rien de contraire à son Père, et qu'il était égal à son Père ; ce qu'il prouve ailleurs quand il dit : « Si vous ne me croyez « pas, croyez à mes œuvres, afin que vous « sachiez et que vous croyiez que je suis dans « mon Père et que mon Père est en moi » (Jean, X, 38) ; ses œuvres donc rendaient témoignage de ces deux choses, et qu'il était égal à son Père, et qu'il ne faisait rien de contraire à son Père. Pourquoi donc n'a-t-il pas ouvertement déclaré tout ce qu'il est, et a-t-il omis ce qu'il y a de plus grand en lui pour ne découvrir que ce qui l'est moins ? Parce que c'était premièrement là de quoi il s'agissait. Quoiqu'il fût beaucoup moins grand pour lui qu'on le crût envoyé de Dieu, qu'égal à Dieu (les prophètes, en effet, avaient prédit sa mission, mais non son égalité), toutefois il a grand soin d'insister sur ce titre inférieur, sachant bien que ce point, une fois accordé, le reste sera désormais admis sans difficulté ; il omet donc ce qu'il y a de plus grand, et parle seulement de ce qui l'est moins, afin que la première de ces choses passât à la faveur de l'autre. Après quoi, il ajoute encore :

« Mon Père qui m'a envoyé a rendu lui- « même témoignage de moi (37) ». Où l'a-t-il rendu, ce témoignage ? Sur le Jourdain, lorsqu'il a dit : « C'est mon Fils bien-aimé, écou- « tez-le ». (Matth. III, 17.) Mais ce témoignage n'était pas bien clair, il avait besoin de quelque explication ; celui de Jean, au contraire, était manifeste : les Juifs avaient eux-mêmes député vers lui, et ils ne pouvaient le nier ; les miracles aussi étaient évidents : ils les avaient eux-mêmes vu opérer ; ils avaient ouï parler de la guérison du paralytique, et ils y avaient cru ; c'est même pour cela qu'ils accusaient Jésus-Christ de n'avoir pas gardé le sabbat. Enfin il ne manquait plus que d'apporter le témoignage du Père ; pour le produire Jésus-Christ a ajouté : « Vous n'avez jamais ouï sa voix ». Comment donc Moïse dit-il : Dieu parlait, Moïse a répondu ? (Exod. XX, 19.) Comment David dit-il : « Il entendit une voix qui lui était inconnue ? » (Ps. LXXX, 6.) Moïse dit encore : S'il y a un « peuple qui ait entendu la voix de Dieu ». (Deut. IV, 33.)

« Ni vu sa figure ». Et toutefois il est écrit d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de plusieurs autres qu'ils ont vu Dieu. Que fait donc maintenant Jésus-Christ ? Il élève ses disciples à la plus haute et à la plus sublime philosophie, leur montrant insensiblement que dans Dieu il n'y a ni voix, ni figure, et qu'il est au-dessus et des sons, et de ces sortes de figures qu'ils imaginaient ; comme, en disant : « Vous n'avez « jamais ouï sa voix », il ne veut pas dire que le Père parle et qu'on ne l'entend pas ; de

même, lorsqu'il dit: « Vous n'avez point vu sa « figure », il ne veut pas dire qu'il a une figure, et que néanmoins on ne la voit pas, mais il entend que Dieu n'a pas plus de figure que de voix, ni quoi que ce soit de pareil. Afin donc que les Juifs ne disent pas : C'est vainement que vous vous vantez, Dieu n'a parlé qu'à Moïse seul (ils disaient en effet : « Nous savons « que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci « nous ne savons d'où il est » (Jean, IX, 29) ; Jésus-Christ dit ces choses pour leur apprendre qu'en Dieu il n'y a ni voix, ni figure. Mais que dis-je? Non-seulement vous n'avez point entendu sa voix, ni vu sa figure, mais encore ce dont vous vous glorifiez tant, ce dont vous êtes si fiers, à savoir, d'avoir reçu ses commandements, et de les observer, vous ne pouvez pas même vous en prévaloir, et voilà pourquoi il ajoute : « Et sa parole ne demeure point en « vous (38)»; c'est-à-dire, ses commandements, ses préceptes, sa loi, ses prophètes. Véritablement Dieu a donné ces choses, mais elles ne demeurent point en vous, puisque vous ne croyez pas en moi. Partout et à tous moments les Ecritures répètent qu'il faut croire en moi, et vous, cependant, vous n'en faites rien; il est donc évident que sa parole s'est retirée de vous; aussi, Jésus-Christ ajoute encore : « Parce « que vous ne croyez point à celui qu'il a en- « voyé ».

Ensuite, de peur que les Juifs ne répliquent : Si nous n'avons pas entendu sa voix, comment a-t-il rendu témoignage de vous? Jésus-Christ dit : « Lisez avec soin les Ecritures, car ce sont « elles qui rendent témoignage de moi (39) » ; par où il leur insinue que c'est dans les Ecritures que Dieu a rendu témoignage de lui. En effet, et sur le Jourdain, et sur la montagne, ce témoignage avait été rendu; mais Jésus-Christ ne rapporte point les paroles que le Père fit entendre, peut-être ne l'auraient-ils pas cru. Car la voix que le Père avait fait entendre sur la montagne, ils ne l'avaient pas ouïe, et celle qu'il avait fait entendre sur le Jourdain, s'ils l'avaient ouïe, ils n'y avaient point fait d'attention. Voilà pourquoi il les renvoie aux Ecritures, leur faisant connaître que c'est là qu'ils trouveront le témoignage du Père. Mais auparavant il détruit leurs anciennes prétentions, comme d'avoir vu Dieu, ou d'avoir entendu sa voix. Jésus-Christ donc renvoie les Juifs au témoignage des Ecritures, parce qu'il était vraisemblable qu'ils ne croiraient pas à la voix du Père qu'il leur citait, et qu'ils s'imagineraient qu'il voulait parler de ce qui était arrivé sur le mont Sina. Mais auparavant il corrige le sentiment qu'ils pouvaient s'être formé à ce sujet, en leur faisant connaître que Dieu en avait usé de la sorte par condescendance et par bonté.

4. Nous aussi, mes frères, lorsque nous avons à combattre les hérétiques et à nous armer pour défendre la vérité contre eux, prenons nos armes dans les saintes Ecritures. « Car », dit l'apôtre, « toute Ecriture qui est inspirée de « Dieu est utile pour instruire, pour repren- « dre, pour corriger et pour conduire à la « piété et à la justice, afin que l'homme de « Dieu soit parfait, étant propre et parfaite- « ment préparé à tout bien ». (II Tim. III, 16, 17.) Mais il ne faut pas que l'athlète qui doit entrer en lice n'ait qu'une seule partie des armes, et soit dépourvu de l'autre ; il ne serait pas alors parfaitement préparé. De quelle utilité serait-il, je vous le demande, de prier assidûment et de ne pas donner largement l'aumône ? ou de répandre libéralement ses biens, et de ravir et voler le bien d'autrui, même de faire l'aumône par ostentation et par vaine gloire ? ou de distribuer véritablement ses aumônes avec les dispositions requises, et selon la volonté de Dieu, mais de s'en prévaloir ensuite et de s'en vanter ? ou d'être à la vérité humble et de jeûner, mais d'être néanmoins avare, usurier, attaché aux choses terrestres, et d'introduire dans son âme la mère de tous les maux? car « l'avarice est la racine de tous « les maux ». Ayons-la en horreur, fuyons ce vice.

C'est l'avarice qui renverse tout le monde : c'est elle qui trouble tout et met tout en confusion : c'est elle qui nous fait sortir de l'aimable et très-heureuse servitude de Jésus-Christ. « Vous ne pouvez », est-il écrit, « servir Dieu et « les richesses » (Matth. VI, 24), qui ordonnent le contraire de ce que Jésus-Christ commande. Jésus-Christ dit : donnez aux pauvres ; les richesses disent : ravissez le bien des pauvres. Jésus-Christ dit : pardonnez à ceux qui vous dressent des embûches et à ceux qui vous offensent ; les richesses disent au contraire : à ceux qui ne vous ont nullement offensés, tendez-leur des piéges. Jésus-Christ dit : soyez doux, soyez bons ; celles-ci disent au contraire : soyez inhumains, soyez cruels, ne faites aucune attention aux larmes des pauvres, pour nous rendre

notre Juge sévère au grand jour de son jugement. En effet, alors toutes nos œuvres se présenteront à nous, et ces malheureux que nous aurons outragés, dépouillés et mis à nu, nous fermeront la bouche et nous ôteront toute défense. Si Lazare, à qui le riche n'avait fait aucun tort, mais aussi qu'il n'avait point secouru, fut pour lui, au grand jour, un terrible accusateur, et l'empêcha d'obtenir le pardon de sa dureté, quelle excuse, je vous prie, apporteront ceux qui ravissent le bien d'autrui, au lieu de distribuer le leur aux pauvres, et qui renversent la maison de l'orphelin? Si ceux qui ne donnent pas à manger à Jésus-Christ lorsqu'il a faim (Matth. xxv, 42), amassent tant de charbons de feu sur leurs têtes, ceux qui volent le bien de leur prochain, qui suscitent mille procès et qui envahissent les richesses de tout le monde, quelle consolation, quelle commisération peuvent-ils espérer?

Chassons donc, mes frères, chassons cette passion. Nous l'arracherons de nos cœurs, si nous pensons au sort qu'ont eu les hommes avares et injustes qui ont été avant nous et qui sont morts. D'autres ne jouissent-ils pas de leurs richesses, du fruit de leurs travaux, et eux-mêmes ne sont-ils pas condamnés à un supplice, à un tourment, à des maux insupportables? Ne serait-il pas d'une extrême folie de se tourmenter pour se charger, dans cette vie, de soins et de peines, et quand nous en sortirons être ensuite livrés à des supplices, à des tourments insupportables, lors même qu'il ne tient qu'à nous de vivre, même ici-bas, dans les délices? Rien en effet ne procure une si grande joie que l'aumône, qu'une conscience pure et nette, que de se voir à la mort délivrés de tous maux, et d'acquérir des biens ineffables et infinis. Comme le vice, avant même de précipiter dans l'enfer ceux qui s'y livrent, a coutume de les accabler dès à présent de mille peines et de mille travaux; la vertu, de même, avant d'ouvrir la porte du royaume des cieux à ceux qui l'exercent, remplit leur âme de mille délices par la bonne espérance et la joie continuelle qu'elle répand sur toute la vie. Afin donc de nous procurer cette joie, et dans cette vie, et dans la vie future, exerçons-nous aux bonnes œuvres; c'est de cette manière que nous obtiendrons ces couronnes immortelles que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

LISEZ AVEC SOIN LES ÉCRITURES, PUISQUE VOUS CROYEZ Y TROUVER LA VIE ÉTERNELLE : ET CE SONT ELLES QUI RENDENT TÉMOIGNAGE DE MOI. — MAIS VOUS NE VOULEZ PAS VENIR A MOI POUR AVOIR LA VIE ÉTERNELLE. (VERS. 39, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. Il ne faut pas lire l'Ecriture sainte seulement en courant et à la légère.
2. Les Juifs auront pour accusateur Moïse lui-même.
3. Réfutation des prétextes et vaines excuses des Juifs : leur malice et leur méchanceté. — Description d'un fourbe et de la malignité. — La vertu produit la prudence. — Description de la vertu. — Le péché naît de la folie. — Celui qui a la crainte de Dieu est très-sage : celui qui ne l'a pas est un insensé.

1. Ayons grand soin, mes très-chers frères, de rechercher les choses spirituelles, et ne croyons pas qu'il nous suffise, pour le salut, d'y donner une part quelconque de notre ap-

plication. Si, dans les affaires terrestres de ce monde, nul ne fait de grands profits, lorsqu'il s'y applique mollement et légèrement, à plus forte raison en sera-t-il ainsi dans les choses spirituelles et célestes, parce que celles-ci requièrent et plus de soin et plus de vigilance. Voilà pourquoi Jésus-Christ, quand il renvoie les Juifs aux Ecritures, ne les y renvoie pas pour en faire une simple lecture, mais pour les étudier avec soin et avec attention. Car il n'a point dit : lisez les Ecritures, mais approfondissez les Ecritures. Pour y découvrir le témoignage qu'elles rendent de lui, il fallait beaucoup chercher, beaucoup travailler. En effet, à l'égard des Juifs, ces témoignages étaient cachés sous des ombres et des figures. C'est pour cette raison que Jésus-Christ leur commande de fouiller et de creuser dans les Ecritures, afin qu'ils puissent trouver ce qu'elles recèlent dans leur profondeur. Ces témoignages ne sont pas à la surface ni apparents, ils sont très-profondément cachés comme un trésor. Or, celui qui veut découvrir un trésor profondément enfoui, ne le trouvera jamais sans beaucoup de soin et de peine. Voilà pourquoi Jésus-Christ, après avoir dit : « Lisez avec « soin les Ecritures », a ajouté : « puisque vous « croyez y trouver la vie éternelle ». Il n'a point dit : vous pouvez, mais, vous croyez y trouver. Par où il leur montre qu'ils ne feront pas un grand profit, tant qu'ils croiront pouvoir acquérir le salut par la seule lecture, sans la foi. C'est comme s'il disait : N'admirez-vous pas les Ecritures, ne les regardez-vous pas comme des sources de vie? C'est sur elles maintenant que je me fonde moi-même ; car ce sont elles qui rendent témoignage de moi ; mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie éternelle.

Jésus-Christ avait donc raison de dire : « Vous « croyez » ; puisqu'ils ne voulaient pas écouter sa doctrine, et qu'ils tiraient vanité de la lecture simple qu'ils faisaient des Ecritures. Ensuite, de peur qu'on ne le soupçonnât de vaine gloire, à cause du grand soin qu'il avait de se faire connaître, et qu'on ne pensât que, dans son désir d'inspirer la foi en lui, il avait en vue ses propres intérêts (car il avait cité le témoignage de Jean et celui de Dieu le Père, il avait fait mention de ses œuvres, et il avait promis la vie éternelle, se servant de toutes ces choses pour les attirer et les gagner) : comme, dis-je, il était croyable que plusieurs le soupçonneraient de rechercher la gloire, voici ce qu'il a ajouté, faites-y attention : « Je « ne tire point ma gloire des hommes (41) » ; c'est-à-dire, je n'en ai point besoin ; je ne suis pas de nature à avoir besoin de la gloire qui vient des hommes. Si la lumière du soleil ne reçoit point d'accroissement de celle d'une lampe, moi, je dois avoir bien moins besoin de la gloire humaine. Mais si vous n'en avez point besoin, pourquoi avez-vous apporté ces témoignages? « Afin que vous soyez sauvés ». Jésus-Christ l'avait déclaré ci-dessus, ici encore il l'indique par ces paroles : « Afin que vous « ayez la vie éternelle ». Il apporte même une autre raison, que voici : « Mais je vous con- « nais : je sais que vous n'avez point en vous « l'amour de Dieu (42) ». Comme, sous prétexte de zèle et d'amour de Dieu, souvent ils le persécutaient, parce qu'il se prétendait égal à Dieu ; comme il savait aussi qu'ils ne croiraient point en lui, il a voulu les prévenir et les empêcher de dire : Pourquoi parlez-vous de la sorte? Je le fais, leur dit-il, pour vous reprendre, parce que ce n'est pas l'amour de Dieu qui vous porte à me persécuter. Car Dieu rend témoignage de moi, et par les œuvres et par les Ecritures. Si donc, dans la pensée que j'étais contraire à Dieu, auparavant vous me chassiez, vous me persécutiez, maintenant que je vous ai fait connaître la vérité, vous devriez vous empresser de venir à moi, pour peu que vous eussiez d'amour pour Dieu ; mais vous ne l'aimez pas véritablement. J'ai dit ces choses pour vous prouver que l'orgueil et la vanité vous animent, et que vous ne cherchez qu'à couvrir l'envie que vous me portez. Voilà ce que Jésus-Christ démontre, non-seulement par ce qu'il vient de dire, mais encore par ce qu'il ajoute ensuite, car il dit : « Je suis venu au nom « de mon Père, et vous ne me recevez pas : si un « autre vient en son propre nom, vous le rece- « vrez (43) ». Vous voyez, mes frères, que si partout Jésus-Christ dit qu'il a été envoyé, qu'il a reçu du Père le pouvoir de juger, et qu'il ne peut rien faire de lui-même, c'est pour ôter tout prétexte à l'endurcissement des Juifs.

Mais de qui dit-il qu'il viendra en son propre nom? De l'Antechrist, et il démontre la malice et la méchanceté des Juifs par des preuves incontestables. Si c'est effectivement l'amour de Dieu qui vous porte à me persécuter, vous devrez donc, à plus forte raison,

persécuter l'Antechrist. L'Antechrist ne vous prêchera pas une doctrine semblable à la mienne ; il ne dira pas que le Père l'a envoyé, ni qu'il vient de sa part et par son ordre. Mais, au contraire, il exercera un empire tyrannique, usurpant ce qui ne lui appartient pas, et s'annonçant comme le Dieu de tout l'univers, selon les paroles de saint Paul : « Il s'élè- « vera au-dessus de tout ce qui est appelé « Dieu, ou qui est adoré, voulant lui-même « passer pour Dieu ». (II Thess. II, 4.) Car c'est là venir en son propre nom. Pour moi, je ne parle pas de même ; mais je déclare que je suis venu au nom de mon Père. Or, qu'après un tel aveu, qu'après avoir si manifestement déclaré qu'il était envoyé du Père, ils ne le reçussent pas, cette obstination suffisait seule pour faire voir à tout le monde qu'ils n'aimaient point Dieu. Et maintenant, par le contraste de l'accueil qu'ils devaient faire à l'Antechrist, il met au jour leur impudente malignité. Car, puisqu'ils ne recevaient pas celui qui se déclarait envoyé de Dieu, et qu'ils devaient adorer celui qui ne connaîtrait point Dieu, mais qui se vanterait d'être le Dieu de tout l'univers, il était visible que leurs persécutions contre Jésus-Christ partaient de leur envie et de la haine contre Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ donne deux raisons de ce qu'il a dit ; d'abord, la meilleure : « Afin que « vous soyez sauvés, afin que vous ayez la « vie » ; mais, sachant qu'ils riraient et se moqueraient de lui, il leur en expose une seconde, plus forte que celle-là, à savoir, que s'ils ne se soumettent pas et s'ils n'obéissent pas à sa parole, Dieu ne cessera point pour cela d'agir en toutes choses selon sa coutume.

2. Saint Paul, parlant prophétiquement de l'Antechrist, dit : « Dieu leur enverra une « opération d'erreur, afin que ceux qui, au « lieu d'ajouter foi à la vérité, ont consenti à « l'iniquité, soient tous condamnés ». (II Thess. II, 11, 12.) Le Sauveur ne dit pas que l'Antechrist viendra, mais « s'il vient », s'abaissant ainsi à la portée de ses auditeurs ; leur iniquité n'était pas encore arrivée à son comble ; c'est pourquoi il a tu la raison de cet avènement. Mais saint Paul l'a ouvertement déclarée pour ceux qui sont intelligents : c'est l'Antechrist qui ôte aux Juifs toute excuse. Jésus-Christ découvre ensuite la cause de leur incrédulité, en disant : « Comment pouvez-vous croire, « vous qui recherchez la gloire que vous vous « donnez les uns aux autres, et qui ne re- « cherchez point la gloire qui vient de Dieu « seul ? (44) » Par où il montre encore qu'ils n'avaient pas en vue les intérêts de Dieu, mais qu'ils couvraient de ce prétexte leurs propres passions. Ils étaient, en effet, si éloignés de faire ce qu'ils faisaient pour la gloire de Dieu, qu'ils recherchaient moins sa gloire que celle des hommes. Comment auraient-ils donc conçu un si grand zèle pour la gloire de Dieu, eux qui la méprisaient si fort, qu'ils lui préféraient même la gloire humaine ? Puis, après avoir dit que les Juifs n'avaient point d'amour de Dieu, et le leur avoir prouvé par deux raisons : l'une, par ce qu'ils avaient fait contre lui ; l'autre, par ce qu'ils feraient pour l'Antechrist, et leur avoir démontré clairement qu'ils étaient indignes de tout pardon, Jésus-Christ fait comparaître Moïse pour prononcer contre eux une nouvelle accusation.

« Ne pensez pas que ce soit moi qui vous « doive accuser devant le Père : vous avez un « accusateur, qui est Moïse, en qui vous espé- « rez (45).

« Car si vous croyiez Moïse, vous me croi- « riez aussi, parce que c'est de moi qu'il a « écrit (46).

« Que si vous ne croyez pas ce qu'il a « écrit, comment croirez-vous ce que je vous « dis ? (47) ». C'est-à-dire, dans ce que vous faites contre moi, c'est Moïse que vous outragez avant moi : le refus que vous faites de croire atteint Moïse plus que moi-même. Vous voyez de quelle manière il les pousse jusque dans leurs retranchements, et leur ôte tout moyen de justification. Lorsque vous me persécutiez, vous alléguiez l'amour que vous avez pour Dieu ? Or, j'ai fait voir que c'est la haine de Dieu qui vous a poussés à agir de la sorte. Vous m'accusez de ne point garder le sabbat et de violer la loi ? Je me suis justifié de cette accusation. Vous assurez que vous marquez votre fidélité à Moïse dans ce que vous avez la hardiesse de faire contre moi ? Et moi je montre que c'est là principalement en quoi vous désobéissez à Moïse. Et tant s'en faut que je m'oppose à la loi ; que vous n'aurez point d'autre accusateur que celui-là même qui vous a donné la loi. Comme donc, parlant des Ecritures, Jésus-Christ disait : « Vous croyez y « trouver la vie éternelle » ; maintenant de même, parlant de Moïse, il dit : « En qui vous « espérez » : où l'on voit que le Sauveur les

prend en tout par leurs propres paroles.

Et par où saurons-nous, diront les Juifs, que Moïse doit être notre accusateur, et que vous ne parlez pas en l'air? Qu'y a-t-il de commun entre vous et Moïse? vous n'avez point gardé le sabbat qu'il a ordonné de garder : comment donc se portera-t-il pour accusateur contre nous? Et comment prouverez-vous que nous croirons en un autre qui viendra en son propre nom? Toutes ces choses, vous les dites sans témoins et sans preuves. Bien au contraire, elles trouvent toutes leurs preuves dans ce que j'ai dit ci-dessus : puisque, par mes œuvres, par le témoignage de Jean, par celui du Père, il est évident et certain que c'est Dieu qui m'a envoyé, sûrement il l'est aussi que Moïse sera votre accusateur. En effet, qu'a dit Moïse? « S'il vient quelqu'un « qui fasse des prodiges et des miracles, qui « amène à Dieu, et qui prédise véritablement « l'avenir, ne faudra-t-il pas le croire? » (Deut. XIII, 1.) Jésus-Christ n'a-t-il pas fait toutes ces choses? Il a opéré de vrais miracles dont on ne peut contester la vérité, il a attiré tous les hommes à Dieu, il a confirmé ses prédictions par l'accomplissement des choses qu'il a prédites. Mais où est la preuve que les Juifs croiront à un autre? En ce qu'ils ont haï et persécuté Jésus-Christ. Ceux qui se déclarent contre celui qui vient avec l'aveu de Dieu recevront sans doute celui qui est son ennemi. Au reste, si le Sauveur, après avoir dit : « Ce « n'est pas d'un homme que je reçois le témoi- « gnage », cite maintenant Moïse, ne vous en étonnez pas, ce n'est point à Moïse qu'il renvoie les Juifs, mais à la sainte et divine Ecriture : et parce qu'ils la craignaient moins que leur législateur, il le leur présente en personne comme leur accusateur, pour leur inspirer plus de crainte et d'effroi. Après quoi il réfute un à un tous leurs discours.

Donnez à ceci, mes frères, toute votre attention : les Juifs disaient qu'ils persécutaient Jésus pour l'amour de Dieu; et Jésus-Christ leur montre que c'est par haine de Dieu qu'ils le persécutent. Les Juifs se vantaient d'être attachés à Moïse, et le Sauveur leur prouve que leur persécution venait de ce qu'ils ne croyaient point à Moïse; car s'ils étaient zélés pour la loi, ils devaient recevoir celui qui accomplissait la loi. S'ils aimaient Dieu, ils auraient dû croire à celui qui attirait à Dieu; s'ils croyaient à Moïse, il fallait qu'ils adorassent celui qu'il a lui-même prédit. Puisqu'avant de refuser de me croire, vous avez refusé de croire à Moïse; que maintenant vous me chassiez, moi qu'il vous a annoncé; c'est de quoi on ne doit nullement s'étonner. Comme donc Jésus-Christ fait voir que ceux qui admiraient Jean le méprisaient eux-mêmes en se déclarant contre lui, Jésus, et le persécutant; de même, il prouve que ces mêmes Juifs, lorsqu'ils s'imaginaient croire Moïse, ne le croyaient point; et il retorque contre eux tout ce qu'ils alléguaient pour se justifier. Je suis si éloigné, dit-il, de vous détourner de la loi, que j'appelle à témoin contre vous votre législateur même. Jésus-Christ déclare donc que les Ecritures rendent ce témoignage : mais où? il ne le marque pas, et c'est pour leur inspirer plus de crainte et de terreur, et les engager à chercher, à examiner et à l'interroger. S'il leur avait marqué les endroits, sans qu'ils l'eussent demandé, ils auraient rejeté le témoignage. Mais pour peu qu'ils fissent attention à ce que leur disait Jésus-Christ, avant toutes choses ils l'interrogeraient et s'instruiraient auprès de lui. Voilà pourquoi, non-seulement il leur donne des preuves et des témoignages clairs et évidents, mais souvent aussi il leur fait des reproches et des menaces, pour les ramener du moins par la crainte : et cependant ils gardent le silence. Telle, en effet, est la malice : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, elle ne change point, elle conserve toujours son venin.

3. C'est pourquoi il faut, mes frères, se dépouiller de toute malice et se garder d'user d'artifice et de déguisement. « Car Dieu en- « voie », dit l'Ecriture, « des voies perverses « aux pervers ». (Prov. XXI, 8, LXX.) Et : « L'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, « fuit le déguisement, et il se retire des pensées « qui sont sans intelligence ». (Sag. 1, 5.) Rien ne rend l'homme si fou que la malice. Un fourbe, un homme pervers, ingrat (car tout cela tient à la malice), un homme qui persécute ceux qui ne l'offensent pas, qui emploie contre eux l'artifice et le déguisement, ne donne-t-il pas les marques d'une extrême folie?

Rien, au contraire, n'inspire plus de prudence que la vertu : elle rend l'homme reconnaissant, honnête, miséricordieux, doux, humble, modeste : c'est elle qui produit toutes les sortes de biens. Et qu'est-il de plus

sage que celui dont l'âme est dans de si heureuses dispositions? En effet, la vertu est véritablement la source et la racine de la prudence : la malice au contraire est la fille de la folie. L'homme superbe, arrogant et colère, n'est infecté de tous ces maux que parce que la prudence lui manque. C'est pourquoi le prophète disait : « Ma chair est toute malade... « mes plaies ont été remplies de corruption et « de pourriture, à cause de mon extrême folie » (Ps. XXXVII, 3, 5) : par où il montre que le péché, de quelque nature qu'il soit, naît de la folie ; et que celui qui est doué de vertu et qui craint Dieu, est le plus sage de tous les hommes. Voilà pourquoi le Sage dit : « La « crainte du Seigneur est le commencement « de la sagesse ». (Prov. I, 7.) Or, si celui qui craint Dieu possède la sagesse, le méchant, qui ne le craint point, en est donc absolument dépourvu : et puisqu'il est privé de la vraie sagesse, il est le plus fou de tous les hommes. Cependant, plusieurs respectent les méchants comme pouvant leur nuire et leur faire du mal, et ils ne voient pas, ils ne comprennent pas, qu'il les faut regarder comme les plus malheureux de tous les hommes, parce que c'est dans leur propre sein qu'ils plongent leur épée, lorsqu'ils croient en frapper les autres : signe visible d'une étrange folie, que de se percer soi-même, sans le savoir, et de se tuer, en pensant faire du mal à autrui.

Voilà pourquoi saint Paul, qui savait parfaitement que lorsque nous voulons frapper les autres, nous nous tuons nous-mêmes, disait : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt les « injustices? Pourquoi ne souffrez-vous pas « plutôt qu'on vous trompe? » (I Cor. VI, 7.) Car celui qui n'offense personne n'est point offensé, et celui qui ne fait point de mal n'en reçoit point : je le soutiens, quoique cela puisse paraître une énigme et un paradoxe à la foule incapable de raisonner. Sachant cela, mes frères, disons malheureux, et plaignons, non ceux qui sont offensés et outragés, mais ceux qui offensent et qui outragent. C'est véritablement se faire tort à soi-même que d'attaquer Dieu et lui déclarer la guerre, d'ouvrir la bouche à mille accusateurs, et de se faire une mauvaise réputation en ce monde, en se préparant des supplices immenses dans l'autre : comme, au contraire, souffrir courageusement les injures et les outrages, c'est de quoi se rendre Dieu propice et favorable, et s'attirer la pitié, l'approbation et les louanges de tout le monde : ceux donc qui donnent un si grand et si bel exemple de philosophie chrétienne, seront illustres et célèbres en cette vie, et en l'autre ils jouiront des biens éternels, que je prie Dieu de nous accorder à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

JÉSUS S'EN ALLA ENSUITE AU DELA DE LA MER DE GALILÉE, QUI EST LE LAC DE TIBÉRIADE. — ET UNE FOULE DE PEUPLE LE SUIVAIT, PARCE QU'ILS VOYAIENT LES MIRACLES QU'IL FAISAIT SUR LES MALADES. — JÉSUS MONTA DONC SUR UNE MONTAGNE, ET S'Y ASSIT AVEC SES DISCIPLES. — OR, LA PAQUE DES JUIFS APPROCHAIT. (VERS. 1, 2, 3, 4, DU CHAP. VI, JUSQU'AU VERS. 15.)

—

ANALYSE.

1. Il est quelquefois bon de se retirer loin de la persécution.
2. Miracle de la multiplication des pains. — Erreur des Marcionites.
3. Avec quel soin Jésus-Christ ménage l'instruction de ses disciples dans l'opération de ses miracles.
4 Mépriser les dignités humaines et les richesses de la terre. — Les honneurs et les richesses de ce monde n'ont rien de comparable aux honneurs et aux biens que Dieu nous a promis.— La gloire des hommes est servile, pernicieuse, et de peu de durée. — Aimer, non cette gloire passagère, mais la gloire immortelle. — Différence de la servitude du monde et de celle de Jésus-Christ. — Contre les spectacles. — L'argent qu'on y dépense est criminellement employé : de quelle supplice n'est-on pas digne, lorsqu'on donne à des femmes de mauvaise vie et à des abominables l'argent qu'on doit distribuer aux pauvres?

1. Ne tenons point tête aux méchants, mes très-chers frères, mais apprenons à laisser le champ libre à leurs attaques contre nous, autant du moins que nous le pourrons sans compromettre notre vertu; c'est ainsi qu'on arrête et qu'on rend inutile toute leur fureur. Et comme un dard, s'il choque contre un corps dur et solide, revient avec une grande impétuosité sur celui qui l'a décoché ; et, comme il perd aussitôt sa violence et toute sa force, si, quoique violemment lancé, il ne rencontre rien qui ait de la fermeté et de la résistance : de même les hommes colères et emportés deviennent plus furieux, lorsque nous leur résistons; et si nous cédons, aussitôt leur fureur s'apaise. Voilà pourquoi Jésus-Christ, lorsque les pharisiens eurent appris qu'il avait à sa suite plus de disciples que Jean, et qu'il baptisait plus que lui, s'en alla en Galilée pour étouffer leur jalousie, et par sa retraite il calma la fureur qu'avait sans doute allumée dans leur cœur l'envie qu'ils lui portaient. De retour en Galilée, il ne va point aux mêmes lieux où il avait été auparavant. Il ne vint point à Cana, mais il fut au delà de la mer. Une grande foule de peuple le suivait pour contempler ses miracles. Quels miracles? Pourquoi saint Jean ne les raconte-t-il pas? Parce que cet évangéliste a rempli la plus grande partie de son livre des prédications de Jésus-Christ. En effet, dans l'histoire d'une année entière et même de la fête de Pâques, il ne fait mention d'aucun autre miracle que de la guérison du paralytique et du fils de l'officier ; parce qu'il n'a pas voulu tout rapporter, et certainement il ne l'aurait pas pu; il s'est donc contenté de rapporter une faible partie des grandes œuvres que Jésus-Christ a opérées.

« Et une grande foule de peuple le suivait », dit-il, « parce qu'ils voyaient les miracles qu'il « faisait ». Ce peuple ne suivait pas Jésus par une foi pure et ferme : il se laissait plutôt entraîner par la curiosité de voir des miracles que par amour pour l'admirable doctrine qu'ils avaient entendu prêcher : ce qui montre une âme grossière; car, dit l'apôtre : « Les « miracles sont, non pour les fidèles, mais « pour les infidèles ». (I Cor. XIV, 22.) Mais le peuple, dont parle saint Matthieu, n'était pas de même, écoutez ce qu'il en dit : « Ils étaient « tous dans l'admiration de sa doctrine, parce « qu'il les instruisait comme ayant autorité ». (Matth. XVII, 28, 29.) Pourquoi Jésus monta-t-il sur une montagne et s'y assit-il avec ses disci-

ples? C'est à cause du miracle qu'il allait faire. Mais que les disciples y soient montés seuls, c'est la faute du peuple qui ne l'avait pas suivi. Au reste, Jésus-Christ n'est pas monté sur une montagne pour cette unique raison, mais encore pour nous apprendre à fuir la foule et le tumulte, et montrer que la solitude est propre à l'étude de la sagesse. Souvent aussi Jésus se retirait seul sur une montagne, et y passait toute la nuit en oraison (Luc, VI, 12), pour nous enseigner que celui qui veut s'approcher de Dieu, doit avoir l'esprit libre, exempt de tout trouble et de toute dissipation; et chercher un lieu paisible et tranquille.

« Or, le jour de Pâques, qui est la grande « fête des Juifs, était proche ». Pourquoi, direz-vous, Jésus ne se rendit-il pas à cette fête, et lorsque tous allaient à Jérusalem, pourquoi fut-il en Galilée, non seul, mais accompagné de ses disciples; et de là à Capharnaüm? C'est qu'il prenait l'occasion de la méchanceté des Juifs, pour abolir peu à peu la loi.

« Jésus ayant levé les yeux, vit une grande « foule de peuple (5) ». Ici Jésus-Christ nous fait connaître qu'il ne s'est jamais assis avec ses disciples, sans une raison particulière; comme de leur parler, de les instruire avec plus d'attention, et de se les attacher: en quoi nous voyons le grand soin que sa divine Providence en avait, et combien il s'abaissait pour se proportionner à leur faiblesse. Ils étaient assis tous ensemble, sans doute les yeux fixés les uns sur les autres. Ensuite « Jésus regar- « dant, vit une grande foule de peuple qui « venait à lui ». Les autres évangélistes marquent que les disciples, s'approchant de Jésus, l'avaient prié et conjuré de ne les pas renvoyer à jeun. Saint Jean dit que Jésus-Christ s'adressa à Philippe. Je tiens pour vrais l'un et l'autre rapport, mais ces choses ne sont point arrivées dans le même temps; l'une a précédé l'autre, et les faits relatés sont différents. Pourquoi donc s'est-il adressé à Philippe? Jésus-Christ savait qui de ses disciples avait le plus besoin d'instruction: et c'est Philippe qui dit à Jésus: « Montrez-nous votre Père, et il nous suffit ». (Jean, XIV, 8.) C'est pourquoi il l'instruit auparavant de ce qu'il va faire: s'il eût tout simplement opéré le miracle, et sans l'y préparer, il ne lui aurait pas paru si grand. Il a donc soin de lui faire d'abord avouer sa disette, afin qu'il connaisse mieux la grandeur du miracle. Faites attention à sa réponse: « Où trou- « verons-nous tout le pain qu'il faut pour « donner à manger à tout ce monde? » Le Seigneur fit de même, dans l'ancienne loi, à l'égard de Moïse, et cela avant d'opérer le miracle qu'il voulait faire: « Que tenez-vous à la « main? » (Exod. IV, 2), lui dit-il. Comme les miracles qui arrivent inopinément et tout à coup, font facilement oublier ce qui s'est passé auparavant, Jésus-Christ rend Philippe attentif en lui faisant premièrement sentir et confesser sa disette; afin qu'ensuite son étonnement ne lui fasse pas perdre le souvenir de ce qu'il a lui-même reconnu et déclaré, et que la comparaison qu'il fera lui montre toute la grandeur du miracle. Voilà aussi ce qui arriva en cette occasion. Philippe, à la question que lui fait Jésus-Christ, répond: « Quand on aurait pour « deux cents deniers de pain, cela ne suffirait « pas pour en donner à chacun tant soit « peu (7). Mais Jésus disait ceci pour le tenter, « car il savait bien ce qu'il devait faire (6) ». Que signifie cette parole: « Pour le tenter? » Jésus-Christ ignorait-il ce que répondrait Philippe? Non, c'est ce qu'on ne peut dire.

2. Quel est donc le sens de cette parole? Nous pouvons l'apprendre des livres de l'Ancien Testament, où on lit: « Après cela Dieu tenta Abra- « ham, et lui dit: Prenez Isaac, votre fils uni- « que, pour qui vous avez tant d'affection ». (Gen. XXII, 1, 2.) Car Dieu ne dit point cela pour savoir si Abraham obéirait ou s'il n'obéirait pas, « lui qui connaît toutes choses avant « même qu'elles soient faites ». (Dan. XIII, 42.) Mais, en l'un et l'autre endroit, Dieu parle à la manière des hommes, comme lorsque l'Ecriture dit: « Dieu pénètre le fond du cœur » (Rom. VIII, 27), elle n'attribue pas à Dieu une ignorance, mais une exacte et parfaite connaissance; ainsi, lorsqu'elle dit: « Dieu ten- « ta »; cela ne signifie autre chose, sinon que le Seigneur connut exactement, ou bien on peut encore dire que Dieu les rendit plus fermes dans la foi, en donnant alors à Abraham, et maintenant à Philippe, une plus grande connaissance du miracle par la demande même qu'il leur fit. C'est pourquoi l'évangéliste, de crainte que la simplicité de ces paroles ne vous inspirât d'absurdes sentiments, a ajouté: « Car il savait bien ce qu'il « devait faire ». D'ailleurs, il faut partout remarquer le soin que prend l'évangéliste de réprimer tous les mauvais soupçons. De même qu'en cet endroit il a soin de prévenir la fausse

opinion que les Juifs pouvaient concevoir, en disant : « Car il savait bien ce qu'il devait « faire » ; de même, lorsqu'il dit plus haut : les Juifs le persécutaient « parce que non-« seulement il ne gardait pas le sabbat, mais « qu'il disait même que Dieu était son Père, se « faisant ainsi égal à Dieu » (Jean, v, 18); si ce n'eût été là le sentiment que Jésus-Christ lui-même voulait qu'on eût de lui et qu'il avait établi et confirmé par ses œuvres, il n'aurait pas manqué de relever l'erreur. En effet, si dans ce que Jésus-Christ dit de lui-même, l'évangéliste craint les mauvaises interprétations et va au-devant des fausses idées qu'on pouvait se former, à plus forte raison, dans ce que les autres disaient de lui, a-t-il dû craindre de laisser passer des erreurs sans les signaler. Si donc, en cet endroit, il n'a rien dit, c'est qu'il savait que ces paroles exprimaient la pensée de Jesus-Christ et sa volonté éternelle. Voilà pourquoi saint Jean ayant dit : « Se faisant égal à Dieu », n'a point ajouté de correctif, parce que l'opinion des Juifs n'était point fausse, et qu'en cela ils avaient de Jésus-Christ le vrai sentiment qu'ils en devaient avoir, ses œuvres établissant et démontrant cette égalité.

Lors donc que Jésus eût interrogé Philippe, « André, frère de Simon Pierre, dit (8) : Il y a « ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et « deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour « tant de gens? (9) ». André a de plus grands sentiments que Philippe, et cependant il n'a pas tout à fait compris l'intention de Jésus-Christ. D'ailleurs, je crois qu'il n'a point parlé ainsi au hasard, mais qu'ayant appris les miracles des prophètes, comme celui d'Elisée dans la multiplication des pains (IV Rois, iv, 42), il conçut quelques sentiments plus élevés, sans atteindre toutefois le sommet. Pour nous, mes frères, qui aimons la bonne chère, remarquons ici quelle était la nourriture de ces hommes admirables, combien elle était simple par la qualité et le nombre des mets, et tâchons de les imiter en cela. Ce qu'André dit ensuite marque beaucoup de grossièreté, car à ces paroles : Un petit garçon a cinq pains d'orge, il ajouta : « Mais qu'est-ce « que cela pour tant de gens? » Il pensait apparemment que celui qui opérait des miracles ferait peu de choses de peu et beaucoup de beaucoup. Mais c'est en quoi il se trompait, car il était aussi facile à Jésus de produire une grande abondance avec beaucoup qu'avec peu, car il n'avait nullement besoin d'avoir la matière entre ses mains. Mais de peur qu'on ne crût qu'il n'était pas convenable à sa sagesse de faire usage des créatures, comme l'ont follement enseigné les marcionites, il s'est expressément servi des choses créées pour opérer des miracles. Lors donc que ces deux disciples avaient perdu toute espérance, Jésus-Christ fait le miracle. De cette manière, après qu'ils eurent reconnu et confessé la difficulté de trouver la quantité de pains qu'il fallait pour donner à manger à cette foule de peuple, le miracle leur fut plus avantageux et plus profitable, en leur faisant connaître la vertu et la puissance de Dieu. Et comme ce miracle était de la nature de ceux que les prophètes avaient opéré, quoique Jésus-Christ ne le produisît pas de même qu'eux et qu'il fît précéder l'action de grâces, de peur toutefois que ces personnes simples et faibles ne tombassent dans quelque soupçon et dans quelque doute, voyez, mes frères, comment il prend tous les moyens pour élever leur esprit et leur faire sentir la différence. Lorsque les pains ne paraissaient point encore, c'est alors même qu'il fait le miracle, afin que vous sachiez que ce qui n'est point, comme ce qui est, lui est également soumis, ainsi que le déclare saint Paul : « Dieu « appelle ce qui n'est point comme ce qui « est ». (Rom. iv, 17.) Comme si déjà la table était préparée et le repas servi, Jésus-Christ ordonne sur-le-champ qu'on les fasse asseoir : et voilà par où il élève l'esprit de ses disciples. Mais la preuve que la demande qu'il leur avait faite leur avait été utile, c'est qu'aussitôt ils obéirent; ils ne furent point troublés, ils ne dirent pas : Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi commandez-vous qu'on les fasse asseoir, lorsqu'on ne voit rien à manger? Ainsi, les disciples, avant de voir le miracle, commencèrent à croire, eux qui au commencement ne croyaient pas de même et qui disaient : « Où achèterons-nous des pains? » Ou plutôt même ils firent asseoir le peuple avec joie.

Mais d'où vient que Jésus-Christ, avant de guérir le paralytique, de ressusciter un mort, de calmer la mer, ne prie point, et qu'ici il prie lorsqu'il va multiplier les pains? C'est pour nous apprendre qu'avant de manger, il faut rendre grâces à Dieu. Au reste, c'est dans les plus petites choses que Jésus-Christ a cou-

tume de rendre ainsi grâces à Dieu, afin de vous apprendre que ce n'est pas par nécessité qu'il le fait, car s'il avait eu besoin de le faire, il l'aurait plutôt fait dans les grandes œuvres qu'il a opérées. Mais celui qui les a produites avec cette suprême autorité, on ne peut douter que, dans les autres, il n'agît ainsi par condescendance.

3. De plus, ici était présente une grande foule de peuple à qui il fallait persuader qu'il était envoyé de Dieu. Voilà pourquoi, lorsque Jésus-Christ opère quelque miracle en particulier, il ne fait point d'action de grâces; mais s'il le produit en présence de plusieurs, il en fait pour ôter le soupçon qu'il était ennemi de Dieu et contraire au Père. « Et il distribua les « pains et les poissons à ceux qui étaient assis, « et ils furent rassasiés (11) ». Remarquez la différence qu'il y a entre le serviteur et le maître : les serviteurs, recevant la grâce avec mesure, faisaient aussi leurs miracles; mais Dieu, agissant avec un pouvoir absolu, opère toutes choses avec un luxe de puissance.

« Il dit à ses disciples : Amassez les mor- « ceaux qui sont restés. Ils les ramassèrent et « remplirent douze paniers (12 et 13) ». Jésus-Christ ne fit pas amasser les morceaux par affectation et par vanité, mais afin qu'on ne regardât pas le miracle comme une illusion et un prestige, et c'est aussi pour cela qu'il crée de nouveau, en se servant de la matière qu'il a sous sa main. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il fait distribuer le pain par ses disciples, et non par le peuple? Parce que ce sont principalement eux qu'il voulait instruire, eux qui devaient être les docteurs de tout le monde. Le peuple ne devait pas encore tirer un grand fruit des miracles; en effet, ils oublièrent aussitôt celui-ci, et ils en demandèrent un autre. Mais les disciples en devaient beaucoup profiter, et aussi ce ne fut point là un faible sujet de condamnation pour Judas, qui avait porté un panier comme les autres. Or, que ce soit pour leur instruction que Jésus-Christ ait fait cela, l'allusion qu'il y fit ensuite le montre clairement; car il leur dit : « Ne vous souvient-il « point encore du nombre des paniers que « vous avez emportés? » (Matth. xvi, 9.) Et c'est aussi pour la même raison que le nombre des paniers fut égal à celui des disciples. Mais dans le second miracle, comme ils étaient déjà instruits, il ne resta que sept corbeilles.

Pour moi, dans ce miracle, je n'admire pas seulement la multiplication des pains, mais, avec cette quantité de morceaux, j'admire ce juste nombre de paniers, et le soin qu'eut Jésus-Christ qu'il n'en restât ni plus ni moins, mais précisément ce qu'il voulut, prévoyant la consommation qui serait faite, signe visible d'une puissance ineffable. Ces morceaux confirmèrent donc le miracle, en prouvant, et qu'il n'y avait point là de prestige ni d'illusion, et que le repas avait laissé des restes. Le miracle des poissons, Jésus-Christ le fit alors des poissons mêmes qu'on lui avait présentés; mais après sa résurrection, il n'employa plus de matière. Pourquoi? pour nous apprendre que s'il s'était servi dans cette occasion d'une chose déjà créée, ce n'était pas qu'il eût besoin de matière ni d'éléments, mais que c'était uniquement pour fermer la bouche aux hérétiques [1].

« Le peuple disait : C'est là vraiment le pro- « phète (14) ». O prodige de la gourmandise! Jésus-Christ avait fait une infinité de miracles plus admirables que ceux-ci, et ils n'ont reconnu et confessé qu'il était le prophète [2], qu'après qu'ils eurent été rassasiés. Mais notre récit prouve évidemment qu'ils étaient dans l'attente de quelque grand et excellent prophète. En effet, les uns disaient : « N'êtes-vous « pas le prophète? » les autres : « Il est le pro- « phète. Mais Jésus sachant qu'ils devaient « venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit « encore sur la montagne (15) ». Ah! qu'il est grand le tyrannique empire de la gourmandise! Quelle légèreté d'esprit! ils ne vengent plus la loi, ils ne se mettent plus en peine de la violation du sabbat. Ils ne sont plus emportés du zèle de l'amour de Dieu; leur ventre est plein, ils ont tout oublié; le voilà maintenant, leur prophète, et ils vont le couronner roi : mais Jésus-Christ s'enfuit. Pourquoi? Pour nous apprendre à mépriser les dignités, et nous faire connaître qu'il n'a nul besoin des choses terrestres. Celui qui, venant au monde, a cherché la simplicité en tout, dans le choix d'une mère, d'une maison, d'une patrie, dans son éducation, dans ses habits, ne devait pas se rendre illustre par les choses de la terre : il était grand et illustre par les choses qu'il a apportées du ciel, par les anges, par l'étoile,

[1] « Hérétiques ». Les marcionites, les manichéens et leurs sectateurs.

[2] « Le Prophète ». C'est-à-dire le prophète attendu, prédit, annoncé par Moïse. (Deut. xviii, 15.)

par la voix que le Père a fait retentir, par le témoignage de l'Esprit-Saint, par les prophètes qui longtemps auparavant l'avaient annoncé. Sur la terre, tout était bas, tout était vil, afin que sa puissance en éclatât davantage. De plus, il est venu pour nous enseigner que nous devons mépriser les choses présentes, et ne point admirer ce qui paraît brillant en cette vie, mais nous en moquer et n'aimer que les biens à venir. En effet, celui qui admire les choses de ce monde n'admirera point celles du ciel. Voilà pourquoi Jésus-Christ disait à Pilate : « Mon royaume « n'est pas de ce monde » (Jean, XVIII, 36), afin qu'il ne parût pas se servir d'une crainte ni d'une puissance humaine pour persuader son innocence. Pourquoi donc le prophète dit-il : « Voici votre roi qui vient à vous plein « de douceur; il est monté sur l'ânon de celle « qui est sous le joug? » (Zach. IX, 9; Matth. XXI, 5.) Le prophète parle du royaume céleste et non pas de celui de la terre. C'est pourquoi Jésus-Christ disait encore : « Je ne tire point « ma gloire d'un homme ». (Jean, V, 41.)

4. Apprenons donc, mes très-chers frères, à mépriser les dignités humaines, bien loin de les désirer. Nous sommes élevés à une grande et haute dignité; c'est un outrage, une moquerie et une vraie comédie que de lui comparer les dignités, les honneurs de ce monde : de même que les richesses de la terre, si vous les comparez à celles du ciel, sont la pauvreté même, et cette vie sans l'autre, une mort : « Laissez aux morts », dit Jésus-Christ, « le soin d'ensevelir leurs morts » (Matth. VIII, 22); de même aussi cette gloire, si on la compare à celle qui nous attend, n'est qu'une honte, une risée, un jeu. Ne la recherchez donc pas. Si ceux qui la donnent sont plus vils et plus méprisables que l'ombre et qu'un songe, la gloire elle-même l'est bien plus encore. « La gloire de l'homme est « comme la fleur de l'herbe ». (I Pierre, I, 24.) Est-il rien de plus vil que la fleur de l'herbe? Mais quand cette gloire serait de longue durée, quel profit, quel avantage l'âme en retirerait-elle ? Aucun : au contraire, elle nuit extrêmement, elle nous asservit, nous rend ses valets et de pire condition que les esclaves, des valets forcés de servir, non un seul maître, mais deux, trois et mille qui commandent tout à la fois des choses différentes. Combien n'est-il pas plus avantageux d'être libre que d'être esclave? d'être libre de la servitude des hommes, et d'obéir aux commandements de Dieu? Enfin, vous voulez aimer la gloire, aimez-la; mais aimez la gloire immortelle : elle est plus brillante et beaucoup plus utile. C'est au prix de votre salut que le monde vous rend son admiration; mais Jésus-Christ vous donne le centuple de tout ce que vous lui donnez, et encore y ajoute-t-il la vie éternelle. Que vaut-il donc mieux : être l'admiration de la terre ou du ciel; des hommes ou de Dieu? Pour votre perte ou pour votre profit? Etre couronné pour un jour ou pour des siècles sans fin?

Donnez à l'indigent et non à ce baladin, de peur qu'avec votre argent vous ne perdiez aussi son âme. Lorsque vous allez curieusement et fort mal à propos le voir danser, vous êtes responsable de sa perte. Si ces malheureux savaient que leur art ne leur sera d'aucun profit, déjà depuis longtemps ils l'auraient abandonné : mais lorsqu'ils vous voient accourir, applaudir, ouvrir votre bourse et épuiser toutes vos richesses pour les enrichir, encore qu'ils ne voulussent plus s'obstiner dans leur métier, l'appétit du gain les y tient attachés. S'ils savaient que personne ne prendra plaisir à leurs exercices, le profit cessant, vite ils quitteraient le métier; mais comme ils se voient admirés, l'approbation publique est une amorce qui les séduit.

Cessons de faire d'inutiles dépenses : apprenons en quoi et quand il faut dépenser : craignons d'irriter la colère de Dieu; et en amassant par où il n'est pas permis d'amasser, et en répandant où il ne le faut point. De quelle vengeance n'êtes-vous pas digne lorsque, laissant là le pauvre, vous donnez à une prostituée? Et quand même vous ne lui donneriez qu'un argent bien acquis, récompenser le crime et honorer ce qui mérite punition, n'est-ce pas là un grand péché? Mais si vous dépouillez l'orphelin et frustrez la veuve pour encourager l'incontinence, songez au feu que Dieu allumera pour punir une action si abominable. Ecoutez ce que dit saint Paul : « Ceux qui font ces choses sont dignes de « mort; et non-seulement ceux qui les font, « mais aussi quiconque approuve ceux qui les « font ». (Rom. I, 32.) Peut-être nos réprimandes sont-elles trop dures et trop fortes, mais notre silence même ne vous préserverait pas des supplices préparés pour ceux qui ne se

corrigent point. A quoi bon flatter de douces paroles ceux qui sont menacés d'un supplice effectif? Vous louez ce danseur, vous l'applaudissez, vous l'admirez, donc vous êtes pire que lui. Lui, sa pauvreté semble l'excuser, si elle ne le justifie pas ; mais vous, vous ne pouvez pas même nous apporter cette excuse. Lui, si je l'interroge et lui dis : Pourquoi avez-vous laissé de côté les autres arts pour en exercer un qui est impur et exécrable, il me répondra : C'est parce que, moyennant un petit travail, je puis beaucoup gagner. Mais vous, si je vous demande pourquoi allez-vous applaudir un homme sans mœurs, qui vit pour la perte d'une infinité de gens? vous ne pourrez pas avoir recours à une pareille excuse : vous serez forcé de baisser les yeux, et vous rougirez malgré vous. Que si, même devant nous, vous êtes hors d'état de vous justifier, lorsque le terrible et redoutable Juge paraîtra assis à son tribunal, lorsqu'il nous faudra rendre compte, et de nos pensées et de nos actions, comment pourrons-nous subsister? De quels yeux regarderons-nous notre juge? Que dirons-nous? Quelle défense apporterons-nous? Quelle excuse bonne ou mauvaise aurons-nous à donner? Dirons-nous que nous avons été au spectacle pour y faire de la dépense, pour le plaisir que nous y trouvions, pour la ruine de ceux que nous faisons périr par cet infâme métier? Sûrement nous ne pourrons rien répondre, mais nous serons infailliblement condamnés à un supplice qui ne finira jamais, qui durera éternellement. Dès maintenant prenons garde de ne pas tomber dans ce malheur, afin que, sortant de cette vie avec une bonne espérance, nous obtenions les biens éternels que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

LORSQUE LE SOIR FUT VENU, SES DISCIPLES DESCENDIRENT AU BORD DE LA MER — ET MONTÈRENT SUR UNE BARQUE, POUR PASSER AU DELA DE LA MER, VERS CAPHARNAUM. IL ÉTAIT DÉJA NUIT QUE JÉSUS N'ÉTAIT PAS ENCORE VENU A EUX. — CEPENDANT LA MER COMMENÇAIT A S'ENFLER A CAUSE DU GRAND VENT QUI SOUFFLAIT. (VERS. 16, 17, 18, JUSQU'AU VERS. 26.)

ANALYSE.

1. Jésus traverse la mer sans barque et apaise une tempête. — Jésus faisait certains miracles, sans autres témoins que ses disciples.
2. Inconstance et légèreté du peuple. — Miracle du passage de la mer Rouge, miracle de Jésus-Christ marchant sur la mer ; leur différence. — Dieu veut que nous lui rendions grâces des biens terrestres et des biens spirituels qu'il nous fait. — Ne demander à Dieu que les biens spirituels, comme les seuls nécessaires. — Quelles sont les choses que nous devons principalement demander au Seigneur. — Les pécheurs, les scélérats sont riches, pourquoi ? — Aimer les véritables richesses.

1. Ce n'est pas seulement quand Jésus-Christ est, de corps, auprès de ses disciples, qu'il s'occupe d'eux, c'est encore lorsqu'il est absent et même fort éloigné. Sa toute-puissance lui permet de produire des effets pareils dans les conjonctures les plus différentes. Remarquez, par exemple, ce qu'il fait ici : ayant laissé ses disciples, il gravit la montagne. Le Maître étant absent, les disciples, sur le tard, descendirent au bord de la mer et demeurèrent là

jusqu'au soir à attendre qu'il revînt; lorsque le soir fut venu, dans l'inquiétude et l'impatience où ils étaient, ils cherchèrent avec empressement leur cher Maître, tant leur âme était embrasée du feu de son amour. Ils ne disent pas : Le soir est venu, la nuit approche, maintenant où irons-nous? Ce lieu est dangereux, l'heure est périlleuse : inspirés par leur ardente affection, ils montent dans une barque. Et ce n'est pas sans raison que l'évangéliste indique le temps, c'est pour montrer l'ardeur de leur amour. Pourquoi donc Jésus s'était-il éloigné de ses disciples? ou plutôt pourquoi paraît-il de nouveau tout seul, marchant sur la mer? Premièrement, pour leur apprendre combien il était triste et dangereux pour eux d'être seuls et séparés de lui, et pour enflammer davantage leur cœur; en second lieu, pour leur montrer sa puissance. Comme Jésus-Christ ne les instruisait pas seulement en public avec tout le peuple, mais encore en particulier, de même aussi il faisait pour eux des miracles particuliers que le peuple ne voyait pas, parce qu'il était juste que ceux à qui il devait confier la conversion et le gouvernement de tout le monde, reçussent aussi de plus grandes grâces et de plus grands dons que les autres.

Et quels sont les miracles, direz-vous, que les seuls disciples ont vu? La transfiguration sur la montagne, le miracle que Jésus fait ici sur la mer, beaucoup de choses admirables et merveilleuses après sa résurrection, et, comme je le crois, bien d'autres encore. Les disciples vinrent donc vers Capharnaüm; véritablement ils ne savaient pas où était allé leur Maître, mais ils espéraient de le rencontrer là ou dans leur navigation. Saint Jean l'insinue en disant que le soir étant arrivé, Jésus n'était pas encore venu, et que la mer s'était enflée à cause d'un grand vent qui soufflait. Et les disciples? Ils étaient troublés, et certes, il y avait sujet de l'être; bien des choses étaient capables de les épouvanter : le temps, car il était nuit; la tempête, car la mer s'était enflée; le lieu, car ils n'étaient pas proche de la terre. Mais « comme ils eurent fait environ vingt-cinq « stades (19) », il leur arrive enfin ce à quoi ils ne s'attendaient pas, « car ils virent Jésus « qui marchait sur la mer », et comme ils étaient fort effrayés, il leur dit : « C'est moi, « ne craignez point (20) ». Pourquoi donc leur apparaît-il? Pour leur faire connaître que c'était lui qui apaiserait la tempête. Ces paroles de l'évangéliste nous le font entendre : « Ils « voulurent le prendre dans leur barque; et « la barque se trouva aussitôt au lieu où ils « allaient (21) ». Ainsi, non-seulement il les délivra du danger, mais encore il les fit heureusement arriver au port. Il ne se fit pas voir au peuple marchant sur la mer, parce que ce miracle était au-dessus de sa portée, et même il ne s'y fit pas voir longtemps à ses disciples, mais il se montra, il apparut et disparut aussitôt; pour moi, il me semble que c'est ici un autre miracle que celui que saint Matthieu raconte, et même bien des choses prouvent qu'il est différent. Au reste, souvent Jésus-Christ fait les mêmes miracles, afin qu'ils n'étonnent pas seulement ceux qui les voient, mais, qu'étant accoutumés à les voir, ceux-ci les reçoivent avec beaucoup de foi.

« C'est moi, ne craignez point ». Jésus, par sa parole, chasse la crainte de leur cœur; il ne fit pas de même dans une autre occasion où Pierre dit : « Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous ». (Matth. XIV, 28.) Pourquoi donc alors les disciples ne le reconnurent-ils pas aussitôt, tandis qu'à présent ils le reconnaissent et croient en lui? Parce qu'alors la tempête continuait et tourmentait la barque, et que maintenant sa voix calme la mer. S'il n'en est pas ainsi, c'est sûrement, comme je viens de le dire, parce que Jésus, faisant souvent les mêmes miracles, les premiers rendaient les seconds plus croyables. Et pourquoi ne monte-t-il pas dans la barque? C'était pour faire un plus grand miracle, et en même temps pour manifester plus clairement sa divinité, et pour montrer que quand il avait rendu grâces, il ne l'avait pas fait par besoin, mais par condescendance. Il permit que la tempête s'élevât, pour les engager à le chercher toujours, et il l'apaisa sur-le-champ, pour manifester sa puissance; enfin, il ne monta point dans la barque pour faire un plus grand miracle.

« Le lendemain le peuple, qui était demeuré « à l'autre côté de la mer, ayant vu qu'il n'y « avait point là d'autre barque et que Jésus « n'y était point entré avec ses disciples (22) », ils entrèrent aussi eux-mêmes dans d'autres barques, qui étaient arrivées de Tibériade. Pourquoi saint Jean détaille-t-il toutes ces circonstances, ou plutôt pourquoi n'a-t-il pas dit que le lendemain, les gens s'étant embarqués, s'en

allèrent? Il veut nous apprendre quelqu'autre chose. Quoi? Que si Jésus-Christ n'avait pas ouvertement déclaré cela au peuple, il l'avait néanmoins secrètement insinué et donné à penser, car il dit : « Le peuple vit qu'il n'y « avait eu là qu'une seule barque », que Jésus n'y était point entré avec ses disciples; et étant entrés dans des barques qui étaient arrivées de Tibériade, « ils allèrent à Capharnaüm cher- « cher Jésus ». En effet, que restait-il à penser, sinon que Jésus était allé à Capharnaüm en traversant la mer à pied? On ne pouvait pas dire qu'il avait passé la mer sur une autre barque, il n'y en avait qu'une, dit saint Jean, celle dans laquelle les disciples sont entrés. Toutefois, après un si grand miracle, ils ne demandèrent pas à Jésus comment il avait fait pour passer la mer, ils ne s'informèrent pas d'un miracle aussi considérable. Que dirent-ils donc? « Maître, quand êtes-vous venu ici (25)? » A moins qu'on ne suppose qu'ici l'évangéliste a mis « quand » pour « com- « ment », et dans le même sens.

2. Ici encore, mes frères, il est important de faire attention à l'inconstance et à la légèreté de ce peuple. Les mêmes qui avaient dit : c'est là le prophète; les mêmes qui avaient été chercher Jésus pour l'enlever et le faire leur roi, l'ont-ils trouvé, ils n'y pensent plus, et perdant, il faut le croire, le souvenir du miracle, ils cessent d'admirer Jésus-Christ pour ses œuvres passées. Peut-être aussi le cherchent-ils, à présent, pour l'engager à leur donner encore à manger, comme précédemment.

Les Juifs passèrent la mer Rouge sous la conduite de Moïse, mais ce miracle était bien différent de celui-ci. Ce que fait Moïse, il le fait comme serviteur, il l'obtient par la prière (Exod. XIV, 22), mais Jésus-Christ opère tout par sa suprême autorité et sa souveraine puissance. Là le souffle d'un vent du midi dessèche l'eau, et les Juifs passent la mer à sec; mais ici le miracle est plus grand : l'eau, sans rien perdre de sa nature, porte le Seigneur sur son dos, confirmant cette parole : « Le Seigneur « marche sur la mer comme sur un pavé ». (Job, IX, 8, 70.) Au reste, le miracle des pains était bien à sa place au moment où Jésus-Christ allait entrer dans Capharnaüm, au milieu d'un peuple incrédule et endurci : il voulait amollir ces cœurs obstinés, non-seulement par les miracles qu'il opérerait dans la ville, mais encore par ceux qu'il ferait au dehors. Une si grande multitude de gens, entrant dans la ville avec tant d'ardeur et d'empressement, n'était-ce pas un spectacle capable d'émouvoir un rocher? Cependant nul n'en fut ému, nul n'en fut touché; mais ils ne recherchaient tous que la nourriture corporelle; voilà pourquoi Jésus-Christ « les reprend ».

Instruits par cet exemple, mes très-chers frères, bénissons le Seigneur, rendons-lui grâces, non-seulement pour les biens terrestres qu'il nous accorde, mais beaucoup plus encore pour les biens spirituels. Il veut que nous lui rendions grâces des uns et des autres; et c'est pour répandre sur nous les biens spirituels qu'il nous donne les biens temporels; il prévient, il attire ceux qui sont plus grossiers et plus imparfaits par des bienfaits sensibles, parce qu'ils désirent encore les choses de ce monde. Mais si, après les avoir reçues, ils s'y renferment, il leur en fait des reproches et des réprimandes. Jésus-Christ voulut premièrement donner au paralytique les biens spirituels; mais ceux qui étaient présents s'y opposaient et ne pouvaient le souffrir; car Jésus ayant dit : « Vos péchés vous sont remis », ils disaient : « Cet homme blasphème ». (Matth. IX, 2, 3.) Loin de nous de tels sentiments, je vous en conjure, mes frères; mais recherchons avant toutes choses les biens spirituels. Pourquoi? Parce que, si nous avons les biens spirituels, la privation des biens temporels ne nous fera aucun tort, ni préjudice; et au contraire, si nous ne les possédons pas, quelle espérance, quelle consolation aurons-nous? Prions donc continuellement le Seigneur de nous les accorder, et demandons-les uniquement. Jésus-Christ nous a appris que ce sont là les biens que nous devons demander.

Si nous méditons la prière qu'il nous a enseignée, nous n'y trouverons rien de charnel, nous n'y trouverons rien que de spirituel. Car ce peu de bien sensible qu'on y demande devient spirituel par la manière dont on le demande. En effet, ne demander à Dieu rien de plus que le pain quotidien ou de chaque jour (Matth. VI, 11), c'est d'une âme spirituelle et d'un vrai philosophe. Mais remarquez ce qui précède : « Que votre nom soit sanctifié; que « votre règne arrive; que votre volonté soit « faite en la terre comme au ciel ». (Ibid. 9, 10.) Ensuite, après cette demande d'une chose terrestre et sensible, il recommence la suite

des demandes spirituelles qu'il nous est prescrit de faire : « Remettez-nous nos dettes, « comme nous les remettons » à ceux « qui « nous doivent ». (Ibid. 12.) Dans cette formule de prière que Jésus-Christ nous a donnée, il n'est question ni de dignités, ni de richesses, ni de gloire, ni de puissance, nous ne demandons que ce qui est utile à l'âme : nous ne demandons rien de terrestre, rien qui ne soit céleste. Puis donc que Dieu nous ordonne de détourner nos yeux des biens de la vie présente, ne serons-nous pas bien malheureux, si nous lui demandons des choses qu'il nous commande de mépriser jusqu'à nous en dépouiller quand nous les avons, afin de nous délivrer de tout soin et de toute inquiétude ; et si nous ne demandons pas, si même nous ne désirons point ce qu'il nous prescrit de lui demander ? C'est là sûrement parler en pure perte : c'est aussi ce qui rend nos prières vaines et infructueuses.

Comment donc, direz-vous, les méchants s'enrichissent-ils ? comment les pécheurs, les scélérats, les voleurs sont-ils dans l'opulence ? Ce n'est point Dieu qui leur donne ces richesses : loin de nous cette pensée ! Mais pourquoi le Seigneur le permet-il ? Il l'a permis à l'égard du riche, pour le réserver à un plus grand supplice. Ecoutez ce qu'on lui dit : « Mon fils, « vous avez reçu vos biens dans votre vie, et « Lazare n'y a eu que des maux. C'est pour- « quoi il est maintenant dans la consolation, « et vous dans les tourments ». (Luc, XVI, 25.) Mais, de peur que cette terrible sentence, nous ne l'entendions aussi prononcer contre nous, nous qui perdons notre vie dans les délices, et qui ajoutons péchés sur péchés ; aimons les véritables richesses, appliquons-nous à la vraie philosophie, afin d'obtenir les biens que Dieu nous a promis : puissions-nous y participer tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

JÉSUS LEUR RÉPONDIT : EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ JE VOUS LE DIS, VOUS ME CHERCHEZ, NON A CAUSE DES MIRACLES QUE VOUS AVEZ VUS, MAIS PARCE QUE JE VOUS AI DONNÉ DU PAIN A MANGER, ET QUE VOUS AVEZ ÉTÉ RASSASIÉS. — TRAVAILLEZ « POUR AVOIR », NON LA NOURRITURE QUI PÉRIT, MAIS CELLE QUI DEMEURE POUR LA VIE ÉTERNELLE. (VERS. 26, 27, JUSQU'AU VERS. 37.)

—

ANALYSE.

1. Ne pas s'inquiéter de la nourriture du corps, mais de celle de l'âme ; d'un autre côté, ne pas abuser de ce précepte pour justifier la paresse.
2. Demander à Dieu ce qui convient de lui demander. — Les plaisirs et les afflictions, les biens et les maux de ce monde n'ont rien de réel. — Il ne faut donc ni désirer les uns, ni craindre les autres. — Dans l'autre monde tout est éternel, les supplices et les récompenses. — Belle peinture des biens de la vie présente et de ceux de la vie future.

1. La douceur et la clémence ne sont pas toujours utiles : souvent un maître a besoin d'user de paroles fortes et menaçantes. Par exemple, lorsque son disciple est lent et paresseux, il doit se servir de l'aiguillon pour le réveiller de son engourdissement. Le Fils de Dieu le fait ici et souvent ailleurs. Le peuple, s'approchant de Jésus, le flatte et lui dit : « Maître,

« quand êtes-vous venu ici? » Jésus-Christ, pour montrer qu'il méprise les hommages des hommes, et qu'il n'a en vue que leur salut, leur répond avec sévérité, non-seulement afin de les corriger, mais aussi pour leur découvrir leur pensée et la produire en public. Et que leur dit-il? « En vérité, en vé- « rité je vous le dis », termes qu'a coutume d'employer celui qui veut insister fortement sur ce qu'il avance, « vous me cherchez non « à cause des miracles que vous avez vus, « mais parce que je vous ai donné du pain à « manger, et que vous avez été rassasiés ». S'il les censure, s'il les réprimande, ce n'est pas avec rudesse, mais avec beaucoup de ménagement. Il ne leur dit pas : O gourmands! hommes esclaves de vos estomacs, j'ai fait cent miracles et vous ne m'avez pas suivi, et vous n'avez pas admiré les prodiges que j'ai opérés! Il leur dit avec beaucoup de douceur et de bonté : « Vous me cherchez, non à cause « des miracles que vous avez vus, mais parce « que je vous ai donné du pain à manger, et que « vous avez été rassasiés »; parlant non-seulement des miracles passés, mais encore de celui qu'il venait de faire. C'est comme s'il disait : le miracle que j'ai fait ne vous a point touchés; vous venez parce que vous avez été rassasiés. En effet, ils firent bientôt voir eux-mêmes que Jésus-Christ ne leur disait pas cela par conjecture, puisqu'ils vinrent encore le chercher pour qu'il les rassasiât une seconde fois. C'est pour cette raison qu'ils disaient : « Nos « pères ont mangé la manne dans le dé- « sert (31) »; ils redemandent encore la nourriture charnelle, ce qui était certainement très-répréhensible. Mais Jésus-Christ ne s'arrête point à leur faire des réprimandes, il s'attache à les instruire, leur disant : « Tra- « vaillez » pour avoir, « non la nourriture « qui périt, mais celle qui demeure pour la « vie éternelle, et que le Fils de l'homme « vous donne, parce que c'est en lui que Dieu « le Père a imprimé son sceau et son carac- « tère ». Ne vous inquiétez pas de cette sorte de nourriture, mais de la nourriture spirituelle.

Quelques-uns, pour vivre mollement dans l'oisiveté, abusent de ces paroles, comme si Jésus-Christ avait interdit le travail des mains : l'occasion est bonne pour leur répondre, car ils discréditent pour ainsi dire tout le christianisme, et sont cause qu'on le tourne en ridicule comme encourageant la paresse. Mais écoutons auparavant ce que dit saint Paul. Quoi? « Il y a plus de bonheur à donner « qu'à recevoir ». (Act. xx, 35.) Or, celui qui n'a rien, comment donnera-t-il? Pourquoi donc Jésus dit-il à Marthe : « Vous vous em- « pressez et vous vous troublez dans le soin « de beaucoup de choses : cependant une « seule chose est nécessaire : Marie a choisi la « meilleure part qui ne lui sera point ôtée ». (Luc, x, 41, 42.) Et encore : « Ne soyez point en « inquiétude pour le lendemain ». (Matt. vi, 34.) C'est à quoi, dis-je, il faut absolument répondre, non-seulement pour exciter les paresseux, si toutefois ils veulent bien nous écouter, mais encore de peur que les divines Ecritures ne paraissent se contredire. En effet, l'apôtre dit ailleurs : « Mais je vous exhorte « de vous avancer et de vous rendre parfaits, « de vous étudier à vivre en repos, de vous « appliquer chacun à ce que vous avez à faire, « de travailler de vos propres mains, afin « que vous vous conduisiez honnêtement en- « vers ceux qui sont hors de l'Eglise ». (I Thess. iv, 10, 11, 12.) Et derechef : « Que « celui qui dérobait ne dérobe plus, mais « qu'il s'occupe, en travaillant des mains, à « quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de « quoi donner à ceux qui sont dans l'indi- « gence ». (Ephés. iv, 28.) Ici saint Paul n'ordonne pas de travailler simplement pour s'occuper, mais de si bien travailler qu'on puisse gagner de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence. Le même apôtre dit encore ailleurs : « Ces mains que vous voyez ont fourni « à tout ce qui m'était nécessaire et à ceux qui « étaient avec moi ». (Act. xx, 34.) Et aux Corinthiens : « En quoi trouverai-je donc un « sujet de récompense : en prêchant de telle « sorte l'Evangile que je le prêche gratuite- « ment? » (I Cor. ix, 18.) Et : « Etant arrivé « dans cette ville, il demeura chez Aquila et « Priscille, et il y travaillait parce que leur « métier était de faire des tentes ». (Act. xviii, 2, 3.) Ce sont ces dernières paroles du saint apôtre qui paraissent le plus combattre les premières, si l'on s'en tient à la lettre. Il est donc nécessaire de résoudre cette difficulté.

Que répondrons-nous donc? Ne point s'inquiéter ne veut pas dire qu'il faut cesser de travailler, mais qu'il ne faut point s'attacher aux choses de ce monde, c'est-à-dire n'être point en inquiétude pour le repos du lende-

main et regarder ce soin comme superflu ; car celui qui travaille peut fort bien n'amasser pas pour le lendemain, celui qui travaille peut n'être point inquiet. En effet, l'inquiétude et le travail ne sont pas une même chose ; Jésus-Christ et l'apôtre parlent ainsi, afin que celui qui travaille ne mette pas sa confiance dans son travail, mais songe seulement à gagner de quoi faire l'aumône. Au surplus, ce que le divin Sauveur dit à Marthe ne regarde pas le travail en lui-même, mais seulement le temps qu'il faut y consacrer. Il veut qu'on y ait égard et qu'on n'emploie pas celui du sermon à des œuvres terrestres et charnelles. Il ne lui dit donc pas cela pour la jeter dans la paresse, mais pour la porter à l'entendre. Je suis venu chez vous, dit-il, pour vous enseigner les choses nécessaires au salut, et vous vous empressez pour nous donner à manger ? Voulez-vous me bien recevoir et me servir un grand festin ? Préparez d'autres mets, soyez attentive à ma parole, imitez l'amour et le zèle de votre sœur. Jésus-Christ ne défend donc pas l'hospitalité, Dieu nous garde de le dire ; mais il nous apprend qu'à l'heure du sermon il ne faut point se livrer à d'autres occupations. Enfin quand il dit : « Travaillez pour avoir non la nourriture « qui périt », il ne veut pas dire qu'il faut vivre dans l'oisiveté ; car c'est là principalement la nourriture qui périt. En effet, « c'est l'oisiveté « qui enseigne tous les maux ». (Ecc. XXXIII, 29.) Mais il déclare qu'il faut travailler et donner à ceux qui sont dans l'indigence : voilà sûrement la nourriture qui ne périt point. Mais celui qui, menant une vie oisive, se livre à la bonne chère et à toute sorte de plaisirs, est véritablement un homme qui travaille pour la nourriture qui périt, et au contraire celui qui, de son propre travail, habille Jésus-Christ, lui donne à manger et à boire, personne, s'il n'a perdu l'esprit, ne dira que celui-là travaille pour la nourriture qui périt, lui à qui le royaume est promis, ainsi que les biens qui ne périssent point : voilà la nourriture qui demeure éternellement.

C'est donc avec raison que la nourriture dont ce peuple se montrait si avide, Jésus-Christ l'appelle une viande qui périt, parce que ces hommes ne se mettaient point en peine d'être instruits des vérités de la foi, parce qu'ils ne s'appliquaient point à connaître qui était celui qui avait opéré le miracle des pains, ni par quelle puissance il l'avait fait, mais qu'ils ne se souciaient que d'une seule chose, de remplir, de rassasier leur ventre sans avoir rien à faire. J'ai nourri vos corps, dit le Sauveur, pour vous engager par là à rechercher une autre viande, une viande solide, qui demeure et qui nourrisse vos âmes ; mais vous courez encore après moi pour avoir la nourriture charnelle. Ainsi, vous ne comprenez point que ce n'est pas pour vous nourrir de cette viande imparfaite que je vous mène avec moi, mais pour vous en donner une qui n'est ni charnelle, ni temporelle, qui vous procurera la vie éternelle, qui ne nourrira pas vos corps, mais vos âmes. Après quoi, comme il avait dit de grandes choses de soi, en promettant de donner cette viande qui ne périt point, de peur que ses auditeurs ne se scandalisent encore de ces paroles, et pour les engager à le croire, il rapporte ce don au Père, car ayant dit : « Que « le Fils de l'homme vous donnera », il a ajouté : « Parce que c'est en lui que Dieu le « Père a imprimé son sceau et son caractère », c'est-à-dire le Père vous l'a envoyé pour cela, pour vous apporter cette viande ; on peut expliquer encore cette phrase d'une autre façon, car Jésus-Christ dit aussi ailleurs : « Le Père a « attesté que celui dont vous écoutez les paroles « est Dieu véritable » (Jean, III, 33), c'est-à-dire il a manifestement fait connaître, et c'est là ce que ces paroles me paraissent insinuer, car ces mots : « Le Père a attesté », ne veulent dire autre chose, sinon, il a montré, il a révélé par son témoignage. Car Jésus-Christ s'est fait connaître, il s'est manifesté lui-même, mais comme il parlait aux Juifs, il a produit le témoignage du Père.

2. C'est pourquoi, apprenons, mes très-chers frères, à demander à Dieu ce qu'il convient de lui demander. De quelque manière que tournent les choses temporelles, elles ne nous portent aucun préjudice. Si nous nous enrichissons, ce n'est qu'ici-bas que nous jouirons du plaisir que procurent les richesses. Si nous tombons dans la pauvreté, nous n'en souffrirons rien de fâcheux. Soit qu'il nous arrive du bien, soit qu'il nous arrive du mal, cela n'est nullement digne de nous causer de la joie ou de la tristesse. Ce sont là des choses qui ne méritent que le mépris et qui passent très-promptement. Et comme elles passent et n'ont qu'une existence éphémère, c'est justement qu'elles sont appelées une voie, un passage.

Mais les peines et les récompenses futures

sont également éternelles. C'est à quoi nous devons donner tous nos soins et toute notre attention, afin d'éviter les unes et d'acquérir les autres. Des biens terrestres, quelle utilité peut-il nous en revenir ? Ils sont aujourd'hui, demain ils s'envoleront ; aujourd'hui c'est une belle fleur, demain une poussière que le vent disperse ; aujourd'hui un feu allumé, demain une cendre éteinte. Mais les biens spirituels ne sont pas de même nature. Toujours ils sont beaux, toujours ils sont fleuris, et chaque jour ils deviennent plus brillants. Jamais ces richesses ne périssent, jamais elles ne nous sont enlevées, jamais elles ne tarissent, elles ne nous causent point d'inquiétude, elles ne nous attirent jamais l'envie et la calomnie, elles ne ruinent point le corps, elles ne corrompent point l'âme, elles n'excitent point la jalousie ou l'envie : maux qui sont attachés aux richesses temporelles. La gloire spirituelle n'inspire ni orgueil, ni insolence, elle n'enfle point le cœur, jamais elle ne cesse, jamais elle ne s'obscurcit. La paix et les délices du ciel sont éternelles : toujours constantes, toujours immortelles, elles n'ont ni bornes ni fin.

Je vous en conjure, mes chers frères, aspirons à cette vie ; si nous la désirons, nous ne ferons aucun cas des choses présentes ; au contraire, nous les mépriserons, nous en rirons. Si quelqu'un nous appelle à la cour, ce qu'on regarde comme un grand bonheur, soutenus et animés de l'espérance des biens éternels, nous refuserons d'y aller : car ce prétendu bonheur paraît vil et méprisable à une âme prévenue de l'amour des choses célestes. En effet, tout ce qui doit finir n'est point tant à désirer. Ce qui a une fin, ce qui est aujourd'hui et ne sera plus demain, quelque grand qu'il paraisse, est au fond très-petit et très-méprisable. Ne recherchons donc pas les biens qui périssent et s'évanouissent, mais ceux qui demeurent éternellement, afin que nous puissions les obtenir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

ILS LUI DIRENT : QUE FERONS-NOUS, POUR FAIRE DES ŒUVRES DE DIEU ? — JÉSUS LEUR RÉPONDIT : L'ŒUVRE DE DIEU EST QUE VOUS CROYIEZ EN CELUI QU'IL A ENVOYÉ. — ILS LUI DIRENT : QUEL MIRACLE DONC FAITES-VOUS, AFIN QUE LE VOYANT NOUS VOUS CROYIONS ? QUE FAITES-VOUS « D'EXTRAORDINAIRE ? » (VERS. 28, 29.)

ANALYSE.

1. La gourmandise est la ruine de l'âme.
2. Le pain de vie, ce que c'est.
3. La foi et la grâce sont nécessaires pour le salut. — Jésus-Christ parle souvent de résurrection, pourquoi.
4. S'entretenir souvent de la résurrection, pour s'exciter à fuir le mal et à faire le bien. — Combien est salutaire la pensée des jugements de Dieu : l'avoir toujours présente, c'est le frein le plus fort et le plus efficace pour réprimer les passions. — Tous comparaîtront au tribunal de Jésus-Christ, les méchants et les bons, pour y recevoir tous selon leurs œuvres ; les uns plus de honte, les autres plus de gloire. — Ce qui est visible est passager ; ce qui est invisible est éternel. — La résurrection et le jugement détruisent le destin. — Rien n'arrive par une fatale nécessité, rien au hasard. — Ne rien oublier pour expier ici ses fautes et ses péchés. — La résurrection et le jugement sont certains : les gens sans foi, les incrédules seront traités comme ils le furent au temps du déluge et de Loth. — La fin du monde surprendra les hommes. — Preuves de la résurrection et du jugement dernier.

1. Rien de plus honteux, rien de pire que la gourmandise : elle épaissit, elle hébète l'esprit et rend l'âme charnelle ; elle ne lui permet pas de voir, elle l'aveugle. Remarquez, mes

frères, comment tous ces malheurs sont arrivés aux Juifs. Dans leur voracité, ils ne pensent qu'aux biens temporels et nullement aux biens spirituels. Jésus-Christ, par des paroles mêlées de reproche et de douceur, veut les tirer de leur assoupissement, et toutefois ils ne se réveillent point, mais ils restent encore couchés par terre. Faites-y attention, je vous prie, le Sauveur leur avait dit : « Vous me cherchez, « non à cause des miracles que vous avez vus, « mais parce que je vous ai donné du pain à « manger et que vous avez été rassasiés ». Par ce reproche, il les aiguillonne, il les pique ; il leur fait connaître la viande qu'ils doivent chercher, en leur disant : « Travaillez » pour avoir, « non la nourriture qui périt ». A quoi il ajoute la promesse de cette récompense : « Mais celle qui demeure pour la vie éter- « nelle ». Ensuite il prévient leur objection, en disant que le Père l'a envoyé. Que répondent-ils donc? Ils parlent comme s'ils n'avaient rien ouï : « Que ferons-nous », disent-ils, « pour faire des œuvres de Dieu ? » Au reste, ils lui font cette demande, non pour apprendre et pour faire ce qu'ils auront appris, comme la suite le fait voir, mais pour l'engager à leur donner encore à manger et à les rassasier de nouveau. Que leur dit Jésus-Christ? « L'œuvre « de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a « envoyé ». A quoi ils répondent : « Quel « miracle faites-vous, afin que le voyant nous « vous croyions? Nos pères ont mangé la manne « dans le désert ». On ne saurait voir pareille folie, pareille démence. Ils avaient encore devant leurs yeux le miracle des pains, et comme si Jésus n'en avait point fait, ils disaient : « Quel miracle faites-vous? » Ils ne lui laissent même pas le choix du miracle, mais ils prétendent lui imposer la loi de n'en point faire d'autres que celui qui avait été fait au temps de leurs pères. « C'est pourquoi ils disent : « Nos pères ont mangé la manne dans le dé- « sert ». Par là ils espèrent le porter à faire un de ces miracles qui leur donne de quoi les nourrir charnellement.

En effet, pourquoi, de tous les anciens miracles, ne rappellent-ils que celui-là seul, quoiqu'alors Dieu en eût beaucoup fait dans l'Egypte, dans la mer, dans le désert, et ne font-ils mention que de celui de la manne? N'est-ce point parce qu'ils obéissaient en esclaves à leur gourmandise? Mais pourquoi, vous qui l'avez appelé prophète, qui avez voulu le faire roi pour avoir vu un miracle, maintenant, comme s'il n'avait rien fait pour vous, êtes-vous ingrats et infidèles envers lui et lui demandez-vous un miracle, criant comme des Parasites et hurlant comme des chiens affamés ? Quoi ! maintenant que votre âme tombe en défaillance, vous parlez avec admiration du miracle de la manne ? Remarquez l'ironie, ils ne disent pas : Moïse a fait ce miracle ; vous, que faites-vous ? de crainte de l'irriter ; mais ils lui adressent la parole avec beaucoup d'honnêteté et de respect, dans l'attente qu'il leur donnera à manger. Ils ne disent pas non plus : Dieu a fait ce miracle, mais vous, que faites-vous ? de peur qu'ils ne parussent l'égaler à Dieu ; et aussi, ils ne nomment pas Moïse, de peur qu'on ne croie qu'ils le mettent au-dessous de Jésus-Christ, mais ils lui présentent cet exemple : « Nos pères ont mangé « la manne dans le désert ». Or Jésus-Christ leur pouvait répondre : Je viens de faire à l'instant un plus grand miracle que celui de Moïse, et je n'ai eu besoin ni d'une verge, ni de prières, mais j'ai tout fait par moi-même. Vous exaltez le miracle de la manne, et moi, je viens de vous donner du pain. Mais il n'était pas alors temps de parler ainsi : Jésus-Christ n'avait en vue que de les attirer et les engager à lui demander la viande spirituelle.

Observez, mes frères, avec quelle prudence Jésus leur répond : « Moïse ne vous a point « donné le pain du ciel, mais c'est mon Père « qui vous donne le véritable pain du ciel « (32). » Pourquoi n'a-t-il pas dit : Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain, mais c'est moi qui vous l'ai donné ? Pourquoi, au lieu de Moïse, a-t-il nommé Dieu, et s'est-il nommé lui-même au lieu de la manne ? C'est parce qu'il avait affaire à des auditeurs fort simples et fort grossiers, comme il y paraît par ce qui suit. Car ces paroles qu'il avait dites au commencement : « Vous me cherchez, non à cause « des miracles que vous avez vus, mais parce « que je vous ai donné du pain à manger et « que vous avez été rassasiés », ne furent pas capables de les retenir et de réprimer leur gourmandise. Comme donc ils ne cherchaient uniquement qu'à manger, il les en reprit, mais ils ne se corrigèrent point et ne cessèrent pas de demander.

Quand Jésus-Christ promit à la Samaritaine de lui donner de l'eau, il ne lui nomma point le Père, mais il lui dit : « Si vous connaissiez

« qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à « boire, vous lui en auriez peut-être demandé « vous-même, et il vous aurait donné de l'eau « vive » ; et encore : L'eau que « je vous donnerai » (Jean, IV, 10) ; et il ne la renvoie pas au Père. Mais ici il parle du Père pour vous faire connaître quelle était la foi de la Samaritaine, et aussi quelle était la faiblesse et la grossièreté des Juifs.

La manne n'était donc pas le pain du ciel ; pourquoi donc la dit-on un pain du ciel ? On l'appelle le pain du ciel dans le même sens que l'Ecriture dit : « Les oiseaux du ciel » (Ps. VIII, 8), et aussi : « Et le Seigneur a tonné « du haut du ciel ». (Ps. XVII, 15.) Le pain que le Père donne, Jésus-Christ l'appelle le pain véritable, non que le miracle de la manne fût faux, mais parce qu'il était une figure et non pas la vérité même. Jésus-Christ, parlant de Moïse, ne s'élève point au-dessus de lui, parce que les Juifs ne lui donnaient pas encore la préférence sur Moïse, et qu'ils croyaient ce législateur plus grand que lui. Voilà pourquoi, ayant dit : « Moïse ne vous a point donné », il n'a pas ajouté : C'est moi qui donne ; mais il dit : C'est mon Père. Alors les Juifs répondirent : « Donnez-nous ce pain à manger » ; ils croyaient encore qu'il s'agissait d'un pain matériel et sensible ; ils s'attendaient encore à contenter leur appétit. Voilà pourquoi ils accoururent si promptement. Que fait donc Jésus-Christ ? Peu à peu il élève leur esprit, et il ajoute : « Le pain de Dieu est celui qui est « descendu du ciel et qui donne la vie au « monde (33) » ; non-seulement aux Juifs, dit-il, mais aussi à tout le monde. Il ne dit pas simplement la nourriture, mais une vie différente de celle-ci : et il dit qu'il donne la vie, parce que ceux qui avaient mangé la manne étaient tous morts ; mais les Juifs encore attachés à la terre, disent : « Donnez-nous ce pain (34) ». Sur quoi Jésus-Christ les reprend de ce que, tant qu'ils ont cru recevoir une viande corporelle, ils sont venus à lui en foule ; mais qu'aussitôt qu'ils ont appris que la viande qu'il leur voulait donner était spirituelle, ils ont cessé d'accourir, et il leur dit : « Je suis le pain de « vie : celui qui vient à moi n'aura point de « faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais « soif (35). Mais je vous l'ai déjà dit : vous « m'avez vu, et vous ne me croyez point (36) ».

2. Jean-Baptiste le leur avait déjà dit d'avance : « Il rend témoignage de ce qu'il a vu « et de ce qu'il a entendu, et personne ne re- « çoit son témoignage ». (Jean, III, 32.) Jésus-Christ, de même : « Nous disons ce que nous « savons, et nous rendons témoignage de ce « que nous avons vu ; et cependant, vous ne « recevez point notre témoignage ». (Jean, II.) C'est pour les avertir et leur montrer qu'il ne s'étonne point de leur incrédulité, qu'il ne recherche point la gloire et qu'il n'ignore point les secrets, soit présents, soit futurs, de leurs cœurs.

« Je suis le pain de vie ». L'évangéliste commence maintenant d'entrer dans l'exposition des mystères. Et premièrement, il découvre la divinité du Christ, en disant : « Je suis le pain « de vie » ; car il ne dit pas cela de son corps. Il parle de son corps vers la fin de ce chapitre : « Et le pain que je donnerai, c'est ma chair « (52) ». Mais ici il parle de sa divinité. Il est le pain parce qu'il est Dieu, le Verbe, de même qu'ici il devient le pain céleste par la descente du Saint-Esprit. Au reste, Jésus-Christ n'apporte point ici de témoignages, comme dans le sermon qui précède, parce qu'il avait celui des pains, et que les Juifs faisaient encore semblant de le croire. En entendant l'autre prédication, ils murmuraient, ils contestaient ; voilà pourquoi il explique ici sa doctrine. Les Juifs, dans l'espérance d'avoir la nourriture corporelle, demeurent à l'écouter et ne se troublent point jusqu'à ce qu'ils se voient déçus dans leur attente. Mais Jésus-Christ ne se tait pas pour cela ; il leur dit, au contraire, bien des choses propres à les faire rentrer en eux-mêmes. Et ces hommes qui, pendant qu'ils mangeaient et se rassasiaient, l'avaient appelé prophète, maintenant se mettent en colère et le disent fils du charpentier. (Matth. XIII, 55.) Ils ne le traitaient pas de même lorsqu'il leur donnait à manger, mais ils disaient : « C'est « ici le prophète », et ils voulaient le faire roi. Au reste, ils paraissaient se fâcher et se mettre en colère lorsqu'il disait qu'il était descendu du ciel ; mais ce n'était point là le vrai sujet de leur colère : ce qui les irritait, c'était de n'avoir plus d'espérance de recevoir la nourriture corporelle. Et certes, si ces paroles les choquaient, que ne s'informaient-ils de Jésus, comment il était le pain de vie, comment il était descendu du ciel ? mais au lieu de le faire, ils se mettent à murmurer.

Ce qui prouve manifestement que ce n'était point là de quoi ils s'offensaient, c'est que

Jésus-Christ disait : « C'est mon Père qui vous « donne le pain »; ils ne dirent pas : Priez-le de nous le donner, mais : Donnez-nous ce pain. Cependant Jésus-Christ n'avait pas dit : C'est moi qui le donne, mais : « C'est mon « Père qui le donne ». Toutefois, leur avide gloutonnerie leur fait penser qu'il pouvait leur donner le pain. Dès lors, comment pouvaient-ils encore s'offenser, et cela, en l'entendant dire que c'était son Père qui le donnait? Quelle est donc la cause de leur colère? Entendant qu'ils n'auraient plus à manger, ils ne le croient plus, et ils couvrent leur incrédulité du prétexte qu'il disait des choses trop élevées. Voilà pourquoi Jésus dit : « Vous « m'avez vu, et vous ne me croyez point », double allusion et aux miracles et au témoignage des Ecritures : « Car, ce sont-elles », dit-il, « qui rendent témoignage de moi » (Jean v, 39); et : « Je suis venu au nom de « mon Père, et vous ne me recevez pas » (Ibid. 43); et : « Comment pouvez-vous croire, vous « qui recherchez la gloire que vous vous don- « nez les uns aux autres? » (Ibid. 44.)

« Tous ceux que mon Père me donne vien- « nent à moi : et je ne jetterai point dehors « celui qui vient à moi (37) ». Ne voyez-vous pas que le divin Sauveur n'oublie rien pour le salut des hommes? Au reste, il a ajouté cela, de peur qu'il ne parût agiter des questions curieuses et inutiles, et parler témérairement. Et que dit-il ? « Tous ceux que « mon Père me donne viendront à moi, et je « les ressusciterai au dernier jour (40) ». Pourquoi Jésus parle-t-il de la résurrection, à laquelle participeront les pécheurs et les méchants, et en parle-t-il comme d'un don et d'une grâce qui est proprement pour ceux qui croient? Parce qu'il ne l'entend pas simplement de la résurrection générale, mais spécialement de la résurrection bienheureuse. Car ayant dit auparavant : « Je ne le jetterai « point »; et : je n'en perdrai aucun (39) », il parle ensuite de la résurrection. En effet, dans la résurrection générale, les uns sont rejetés, ainsi qu'il le dit : « Prenez celui-là et jetez-le « dans les ténèbres extérieures ». (Matth. XXII, 13.) Les autres périssent, comme le déclarent ces paroles : « Craignez plutôt celui qui a le « pouvoir de jeter dans l'enfer et l'âme et le « corps ». (Luc, XII, 5.) C'est pourquoi, voici ce que signifient ces mots : « Je donne la vie « éternelle : ceux qui auront fait de mauvaises « œuvres sortiront » des tombeaux « pour res- « susciter à leur condamnation; mais ceux « qui en auront fait de bonnes en sortiront « pour ressusciter à la vie ». (Jean, v, 29.) Ici donc Jésus-Christ parle de cette résurrection, qui est pour les bons.

Enfin, que veut dire le Sauveur par ces paroles : « Tous ceux que mon Père me donne « viendront à moi? » Il blâme les Juifs de leur incrédulité : il fait connaître que celui qui ne croit point en lui, désobéit à son Père. Toutefois, il ne le dit pas ouvertement, mais il le fait assez entendre : on aperçoit même qu'il le fait partout, pour montrer que ceux qui ne croient point, non-seulement l'offensent lui-même, mais encore son Père. Si c'est la volonté du Père que son Fils sauve tout le monde, et si c'est pour cela que son Fils est venu dans le monde, ceux qui ne croient point sont rebelles à sa volonté. Lors donc que mon Père conduit quelqu'un, dit-il, rien ne l'empêche de venir à moi. Il continue ensuite d'expliquer sa parole, et il dit : « Personne ne peut venir à moi, « si mon Père ne l'attire (44) ». Et cependant saint Paul déclare que « c'est lui qui les « donne au Père : lorsqu'il aura remis son « royaume à son Dieu et au Père ». (I Cor. XV, 24.) Comme donc le Père, lorsqu'il donne, ne se prive point de ce qu'il donne; de même aussi le Fils, lorsqu'il a remis à son Père, ne s'est privé de rien. Au reste, il est dit que le Fils donne au Père, parce que « c'est par lui « que nous avons accès vers le Père ». (Ephés. II, 18.)

3. Ce mot : « Par lequel », l'Ecriture le dit aussi du Père, comme dans ce passage : « Par « lequel vous avez été appelés à la société de « son Fils » (I Cor. I, 9), c'est-à-dire par la volonté du Père. Et encore : « Vous êtes bien- « heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce « n'est point la chair et le sang qui vous ont « révélé ceci ». (Matth. XVI, 17.) En cet endroit, Jésus-Christ insinue à peu près ce que je vais dire : croire en moi ce n'est pas peu de chose, et on a besoin pour cela du secours de la grâce du ciel. Partout le Sauveur établit et confirme cette vérité; enseignant que l'âme courageuse qui est attirée de Dieu, a besoin de la foi.

Mais quelqu'un dira peut-être : Si tous ceux que le Père vous donne vont à vous, si tous ceux aussi qu'il attire vont à vous, et si personne ne peut venir à vous, s'il ne lui a été

donné d'en-haut, ceux à qui le Père ne le donne point, sont exempts de tout péché. Ce sont là des paroles et des prétextes; car notre volonté est aussi nécessaire : d'être instruit et de croire cela dépend de la volonté. Mais ici, par ces paroles : « Ce que le Père me donne », Jésus-Christ déclare seulement ceci : ce n'est pas une chose commune que de croire en moi, et cela ne dépend point du raisonnement humain, mais il faut la révélation d'en-haut, et une âme pieuse qui la reçoive. Cette parole : « Celui qui vient à moi sera sauvé », veut dire que la divine Providence en aura grand soin, car c'est pour cela que je suis venu, et que j'ai pris une chair et la forme de serviteur. A quoi il ajoute : « Je suis des-« cendu du ciel non pour faire ma volonté, « mais pour faire la volonté de celui qui m'a « envoyé (38) ».

Que dites-vous, divin Sauveur? Est-ce que vous avez une volonté et le Père une autre? De peur donc que quelqu'un ne formât ce doute, sur-le-champ il l'ôte par ce qui suit : « La volonté de mon Père, qui m'a envoyé, « est que quiconque voit le Fils et croit en « lui, ait la vie éternelle (40) ». N'est-ce pas là votre volonté? Pourquoi dites-vous donc ailleurs : « Je suis venu pour mettre le feu « sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il « s'allume? » (Luc, XII, 49.) Si c'est donc là votre volonté, il est évident que vous n'avez qu'une seule et même volonté avec votre Père; en effet, Jésus-Christ dit encore ailleurs : « Comme le Père ressuscite les morts « et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la « vie à qui il lui plaît ». (Jean, V, 21.)

Quelle est donc la volonté du Père? N'est-ce pas qu'il ne périsse aucun de tous ceux qu'il vous donne? Et voilà ce que vous voulez vous-même : votre volonté et la volonté du Père ne sont donc pas différentes. De même, en un autre endroit, Jésus-Christ établit encore plus fortement son égalité avec le Père en disant : « Mon Père et moi nous viendrons « à lui, et nous ferons en lui notre demeure » (Jean, XIV, 23); c'est-à-dire : je ne suis venu que pour faire la volonté de mon Père, et je n'ai point d'autre volonté que celle de mon Père. Car : « Tout ce qui est à mon Père est à moi, et « tout ce qui est à moi est à mon Père ». (Jean, XVII, 10.) Donc si tout ce qui est au Père est également au Fils, si tout est commun entre le Père et le Fils, c'est avec raison que le Fils dit : Je ne suis pas venu pour faire ma volonté.

Mais ici Jésus-Christ ne s'explique pas si clairement, il remet à le faire dans la suite. Ces vérités sublimes, comme j'ai dit, il les cache encore et les couvre comme sous une ombre; il veut montrer que s'il avait dit : Telle est ma volonté, les Juifs l'auraient méprisé : il dit donc qu'il coopère à la volonté du Père, afin de les frapper davantage de crainte et de terreur, de même que s'il disait : Que pensez-vous? Pensez-vous qu'en ne croyant point en moi vous me fâchiez? Vous irritez la colère de mon Père : « Car la vo-« lonté de celui qui m'a envoyé est que je ne « perde aucun de tous ceux qu'il m'a don-« nés (39) ». Le divin Sauveur déclare ici qu'il n'a nullement besoin de leur culte, et qu'il n'est pas venu dans son propre intérêt ou dans celui de sa gloire, mais pour leur salut; il l'a dit aussi dans le discours précédent : « Je ne tire point ma gloire des hommes »; et derechef : « Je dis ceci afin que vous soyez « sauvés ». Toujours et partout il s'attache à leur faire connaître qu'il est venu pour leur salut. Au reste, il dit qu'il travaille pour glorifier son Père, afin qu'ils ne puissent former aucun soupçon contre lui.

Il fait voir plus clairement, par la suite, que c'est pour cette raison qu'il a parlé de la sorte : « Celui qui veut faire sa volonté », dit-il, « cher-« che sa propre gloire; mais celui qui cherche « la gloire de celui qui l'a envoyé est véritable; « et il n'y a point en lui d'injustice ». (Jean, VII, 18.) « La volonté de mon Père est que, « quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la « vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier « jour ». (Jean, VI, 40.) Pourquoi Jésus-Christ parle-t-il si souvent de la résurrection? C'est afin que les Juifs ne jugent pas de la providence de Dieu seulement sur les choses de cette vie, afin que ceux qui ne jouissent pas des biens de ce monde ne se découragent pas, mais se consolent par l'espérance des biens futurs; et que ceux qui méritent le châtiment, s'ils ne le reçoivent pas en cette vie, ne bravent point pour cela la Providence; mais qu'ils sachent qu'une autre vie les attend.

4. Mais si les Juifs n'ont, en aucune manière, profité de ces vérités, travaillons fortement nous-mêmes, mes frères, à en faire notre profit, en nous entretenant souvent de la résurrection. Si l'envie de nous enrichir, de

voler ou de commettre quelque mauvaise action nous agite et nous tourmente, aussitôt pensons à ce jour, et représentons-nous le tribunal auquel nous comparaîtrons; cette pensée réprimera la violence de nos passions et de nos désirs plus efficacement qu'aucun autre frein. Disons-le aux autres, disons-le-nous continuellement à nous-mêmes : il y a une résurrection, il y a un tribunal redoutable et terrible. Si nous voyons quelqu'un qui se réjouisse et tire vanité de ses richesses, représentons-lui qu'il y a une résurrection et un jugement, et que tout ce qu'il possède de bien restera ici; si nous trouvons une autre personne dans l'affliction, et gémissant sous le poids de ses calamités, représentons-lui la même chose, faisons-lui savoir que ses peines et ses afflictions finiront; et si nous rencontrons un paresseux, un homme qui vive dans la mollesse, crions-lui la même chose, apprenons-lui qu'il sera puni de sa paresse. Cette parole guérira mieux notre âme que tout autre remède que nous lui pourrions appliquer.

Sûrement il y a une résurrection, et cette résurrection n'est point éloignée, déjà elle est à la porte. « Encore un peu de temps », dit saint Paul, « et celui qui doit venir viendra, « et ne tardera pas » (Héb. x, 37); et encore : « Nous devons tous comparaître devant le tri- « bunal de Jésus-Christ » (II Cor. v, 10), c'est-à-dire et les méchants et les bons; ceux-là pour être couverts de honte et de confusion devant tout le monde, ceux-ci pour recevoir une plus grande gloire en présence de tous les hommes. Comme ici les juges punissent publiquement les méchants et comblent les bons de louanges et d'honneurs en présence de tout le monde, il en sera de même à ce jugement, afin que les uns aient plus de confusion, les autres plus de gloire.

C'est pourquoi, faisons tous les jours de ces vérités le sujet de nos méditations. Si elles nous sont toujours présentes, rien de ce monde, rien de ce qui passe ne sera capable de nous attacher. En effet, ce qui est visible est passager, ce qui est invisible est éternel. Disons-nous donc souvent et réciproquement les uns aux autres : il y a une résurrection, il y a un jugement où il nous faudra rendre compte de nos œuvres. Tous ceux qui croient au destin, qu'ils se le disent, et bientôt ils seront délivrés de cette horrible maladie. Car s'il y a une résurrection et un jugement, il n'y a point de destin, en dépit de l'acharnement des impies obstinés à le soutenir. Mais j'ai honte d'enseigner à des chrétiens qu'il y a une résurrection; être encore à apprendre qu'il y en a une, sûrement c'est n'être pas chrétien; c'est n'être pas chrétien que de n'être pas persuadé qu'il n'y a point de fatale nécessité, que rien ne se fait au hasard ni à l'aventure; c'est pourquoi je vous prie et je vous conjure, mes frères, de vous délivrer et de vous purifier de toutes vos fautes et de tous vos péchés, et de faire tous vos efforts pour en obtenir le pardon et la rémission au jour du jugement.

Mais quelqu'un dira peut-être : Quand la consommation viendra-t-elle, quand arrivera la résurrection? Combien déjà s'est-il passé de temps sans qu'il arrivât rien de pareil? Mais sûrement ce temps viendra, croyez-le. Avant le déluge les hommes parlaient de même et se moquaient de Noé; mais le déluge arriva, et il engloutit dans ses eaux tous ces incrédules; celui-là seul qui avait cru fut sauvé. Et au temps de Loth les hommes ne s'attendaient pas que Dieu leur enverrait cette plaie terrible, jusqu'à ce que le feu et la foudre tombant du ciel les consumèrent tous. Or, ni alors, ni au temps de Noé, il n'y eut aucun signal pour avertir de ce qui devait arriver; mais lorsque tous étaient occupés à faire des festins, à boire, à s'enivrer, ce fut alors que tout à coup ces horribles maux fondirent sur eux; il en sera de même de la résurrection, rien ne l'annoncera; quand nous serons en pleine allégresse, elle arrivera. Voilà pourquoi saint Paul dit : « Lorsqu'ils diront : Nous voici en paix et en « sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un « coup d'une ruine imprévue, comme l'est « une femme grosse des douleurs de l'enfan- « tement, sans qu'il leur reste aucun moyen « de se sauver ». (I Thess. v, 3.) Au reste, la divine Providence l'a ainsi ordonné, afin que nous nous tenions toujours prêts et que nous ne nous croyions pas en sûreté, même lorsque nous ne voyons rien à craindre.

Que répondez-vous ? Vous ne croyez pas qu'il y aura une résurrection et un jugement? Les démons mêmes le croient et le confessent hautement, et vous ne le croyez pas? « Etes- « vous venu ici », disent-ils, « pour nous tour- « menter avant le temps? » (Matth. VIII, 29.) Or, ceux qui disent qu'il y aura des tourments reconnaissent sans doute qu'il y a un juge-

ment, qu'il faudra rendre compte de ses œuvres et qu'il y a un enfer. Par nos folies, par nos extravagances, par nos incrédulités, n'attirons donc point sur nous la colère de Dieu. Comme Jésus-Christ nous a précédés dans les autres choses, en ceci encore il nous précèdera. En effet, c'est pour cela qu'il est appelé « le premier né d'entre les morts ». (Col. I, 18.) Que s'il n'y avait point de résurrection, comment pourrait-il être le premier né d'entre les morts, aucun d'entre les morts ne marchant à sa suite? S'il n'y a point de résurrection, comment sauvera-t-on la justice de Dieu, lorsque tant de méchants vivent dans la prospérité, et que tant de justes passent leur vie dans la peine et les afflictions? Où chacun d'eux recevra-t-il selon ses œuvres et ses mérites, s'il n'y a point de résurrection? Cette résurrection, nul de ceux qui vivent bien ne refuse d'y croire; les gens de bien soupirent sans cesse après cet heureux jour, répétant cette sainte parole : « Que votre « règne arrive ». (Matth. VI, 10.) Qui sont donc ceux qui n'y croient point? Ce sont ceux qui marchent dans les voies de l'iniquité et qui vivent dans l'impureté du péché, comme dit le prophète : Ses voies sont souillées en tout temps : « vos jugements ne se présentent point devant « sa vue ». (Ps. IX, 26, 27.) Non, il n'est point d'homme, il n'en est point, qui, menant une vie pure et sainte, ne croie la résurrection. Et tous ceux qui ne se sentent coupables d'aucun mal, disent, espèrent et croient qu'ils recevront une récompense.

N'irritons donc point la colère de Dieu, mais écoutons ce qu'il dit : « Craignez celui qui « peut perdre et l'âme et le corps dans l'en« fer » (Matth. X, 28), afin que, corrigés par la crainte et préservés de cette perdition, nous soyions jugés dignes d'entrer dans le royaume des cieux, que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et à son adorable, très-saint et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles éternels! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

LES JUIFS SE MIRENT DONC A MURMURER CONTRE LUI DE CE QU'IL AVAIT DIT : JE SUIS LE PAIN VIVANT, QUI SUIS DESCENDU DU CIEL.— ET ILS DISAIENT : N'EST-CE PAS LA JÉSUS FILS DE JOSEPH, DONT NOUS CONNAISSONS LE PÈRE ET LA MÈRE? COMMENT DONC DIT-IL QU'IL EST DESCENDU DU CIEL? (VERS. 41, 42, JUSQU'AU VERSET 53.)

ANALYSE.

1. Dieu attire à lui les hommes sans détruire leur liberté ; réfutation des Manichéens sur ce sujet.
2. Différence entre la manne et le véritable pain de vie.
3 et 4. Grandeur et excès de l'amour de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie. — Quel amour nous-mêmes ne devons-nous pas avoir pour lui. — Effets admirables de cet auguste sacrement : Jésus-Christ, de lui et de nous, ne fait qu'un seul corps, dont il est le Chef, et nous les membres. — Il a pris notre chair pour être de même nature que nous. — Vertu du sang de Jésus-Christ. — Economie et dispensation de ce précieux sang. — Les mystères que Jésus-Christ a confiés à son Eglise, l'Autel sur lequel il est immolé, sont véritablement terribles et redoutables. — De la sainte Table sortent des sources d'eau et de lumière : leurs effets. — Ceux qui participent aux saints mystères deviennent tout d'or. — Le sang de Jésus-Christ est le prix de la rédemption de tout le monde : c'est avec quoi il a acheté et embelli l'Eglise, son épouse. — Selon les dispositions avec lesquelles on approche de la sainte Table, on y reçoit ou la vie ou la mort. — Quiconque reçoit indignement le corps de Jésus-Christ, sera puni comme ceux qui l'ont crucifié. — Veiller, être attentif sur soi, penser aux biens dont le Seigneur nous a comblés : cette pensée calme les passions et les réprime.

1. Saint Paul, écrivant aux Philippiens, dit de quelques-uns d'entre eux, « qu'ils font leur « Dieu de leur ventre, et qu'ils mettent leur « gloire dans leur propre honte » (III, 19) :

Que la même chose pouvait se dire aussi des Juifs, ce qui précède le fait voir, et aussi ce que disaient ceux qui venaient trouver Jésus-Christ. Car quand il leur donnait à manger et qu'il les rassasiait, ils l'appelaient prophète et le voulaient faire roi; mais lorsqu'il leur fait connaître la nourriture spirituelle et la vie éternelle; lorsqu'il les détourne des choses terrestres, lorsqu'il leur parle de la résurrection et qu'il élève leur esprit, lorsqu'enfin ils devaient le plus l'admirer; c'est alors qu'ils se mettent à murmurer, et qu'ils se retirent. Cependant s'il était le prophète, comme auparavant ils l'avaient reconnu en disant : « Voici « celui de qui Moïse a parlé : Le Seigneur « votre Dieu vous suscitera un prophète « comme moi, d'entre vos frères, c'est lui que « vous écouterez » (Deut. XVIII, 15); ils devaient donc l'écouter quand il disait : « Je suis « descendu du ciel ». Mais ils ne l'écoutaient point, et au contraire ils se mettaient à murmurer, gardant néanmoins encore quelque respect pour lui, à cause du miracle qu'il venait de faire pour eux : c'est aussi pour cette raison qu'ils ne le contredisaient pas ouvertement, quoique par leurs murmures ils fissent assez éclater leur dépit et leur colère, de ce qu'il ne leur donnait pas la nourriture qu'ils désiraient. Et en murmurant ils lui faisaient ce reproche : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? » ce qui montre qu'ils n'avaient nulle connaissance de son admirable génération; c'est pour cela qu'ils l'appelaient encore fils de Joseph. Et toutefois le divin Sauveur ne les reprend point, il ne leur dit pas : Je ne suis point le fils de Joseph : non qu'il fût le fils de Joseph, mais parce qu'ils n'étaient pas encore capables d'entendre parler de son admirable génération. Que s'ils ne pouvaient point encore comprendre sa naissance charnelle, bien moins auraient-ils compris sa génération ineffable et céleste. S'il ne leur découvrit pas le secret de sa naissance terrestre, à plus forte raison n'aurait-il pas entrepris de leur révéler un mystère aussi sublime. Cependant c'était pour eux un sujet de scandale que de le croire de naissance vulgaire : néanmoins, il ne leur découvre pas la vérité, de peur qu'en ôtant une pierre d'achoppement, il ne fît qu'en mettre une autre à la place.

A ces murmures, que répond donc Jésus-Christ? « Personne ne peut venir à moi, si « mon Père qui m'a envoyé ne l'attire (44) ». Les manichéens s'emparent de ces paroles malentendues pour s'élever contre la liberté de l'homme, et dire que nous ne pouvons rien faire de nous-mêmes, et toutefois ces paroles prouvent invinciblement que notre volonté est libre et qu'il dépend de nous de vouloir. Eh quoi ! si l'on peut venir à lui, dit le manichéen, quel besoin a-t-on d'être attiré? Mais que le Père nous attire, cela ne détruit pas notre libre arbitre, cela fait seulement connaître que nous avons besoin d'aide et de secours : le Sauveur ne dit point que, pour venir, on a besoin d'un grand secours. Il montre ensuite de quelle manière le Père attire. Car, de peur que les Juifs ne se figuren ici encore une action sensible, il ajoute : « Ce « n'est pas qu'aucun homme ait vu le Père, « si ce n'est celui qui est né de Dieu, c'est « celui-là qui a vu le Père (46) ». Comment attire-t-il ? dit le manichéen. Déjà depuis longtemps un prophète l'a expliqué par ces paroles : « Ils seront tous enseignés de Dieu (45) ». Remarquez ici, mes frères, quelle est la dignité et l'excellence de la foi : Ceux que le Père attire, ne sont point instruits par les hommes, ni par le ministère d'un homme, mais par Dieu même. C'est pourquoi, afin de persuader ce qu'il dit, il les renvoie aux prophètes. Et s'il est dit que tous seront enseignés de Dieu, objecte encore le manichéen, pourquoi en est-il qui ne croient pas ? parce que ce que dit là le prophète, il le dit seulement de la plupart : à le bien prendre, il ne parle pas absolument de tous, mais de tous ceux qui voudront « croire ». En effet, le Maître se présente à tous, prêt à les enseigner tous, à leur donner sa doctrine qu'il répand sur tous.

« Et je le ressusciterai au dernier jour ». Dans ces paroles la dignité du Fils éclate merveilleusement. Le Père attire, et le Fils ressuscite. L'Ecriture ne divise point les œuvres du Père et du Fils : et comment le pourrait-elle? mais elle montre une égalité de puissance, de même qu'en cet endroit : « Et mon « Père qui m'a envoyé rend témoignage de « moi ». Après, de peur que quelques-uns ne cherchassent avec trop de curiosité à sonder ces paroles, il les a renvoyés aux Ecritures; ici de même il les renvoie aux prophètes, il les leur cite fréquemment, pour leur faire voir qu'il n'est pas contraire au Père.

Mais, direz-vous, auparavant par qui les hommes ont-ils été enseignés? est-ce qu'ils

n'ont pas été enseignés de Dieu? qu'est-il en ceci de si extraordinaire et de si admirable? C'est qu'alors des hommes servaient de ministres pour instruire les hommes des choses divines, et que maintenant c'est Jésus-Christ et le Saint-Esprit qui les instruisent. Jésus-Christ conclut ensuite par ces paroles : « Ce « n'est pas qu'aucun homme ait vu le Père; « si ce n'est celui qui est né de Dieu » : où il ne parle pas de ceux qui sont nés de Dieu en tant que cause, mais de celui qui est engendré de sa substance. S'il disait : Nous sommes tous nés de Dieu, on dirait : En quoi donc le Fils l'emporte-t-il sur les autres, en quoi diffère-t-il d'eux?

Et pourquoi, dira-t-on encore, ne l'a-t-il pas plus clairement expliqué? c'est à cause de la faiblesse et de la grossièreté des Juifs. Si, lorsqu'il a dit : « Je suis descendu du ciel », ils s'en sont si fort scandalisés, ne se seraient-ils pas encore beaucoup plus scandalisés et irrités, s'il avait dit : Je suis engendré de la propre substance du Père? Il se dit le pain de Dieu, parce que c'est lui qui nous donne cette vie et la vie future. Voilà pourquoi il ajoute : « Si « quelqu'un mange de ce pain, il vivra éter- « nellement (52) ». Mais ici Jésus-Christ appelle pain la doctrine du salut et la foi en lui, ou bien son corps; car l'une et l'autre chose fortifie et vivifie l'âme. Cependant il a dit ailleurs : « Celui qui écoutera ma parole, ne mourra « jamais » (Jean, VIII, 52), et ils s'en sont scandalisés. Maintenant ils ne se scandalisent point, peut-être, parce qu'ils le considéraient et le respectaient encore à cause des pains qu'il leur avait donnés à manger.

2. Remarquez, mes frères, la différence que met le divin Sauveur entre ce pain et la manne, différence qu'il tire de l'effet que produisent l'un et l'autre. Premièrement, il montre que la manne n'a rien produit de nouveau, en disant : « Vos pères ont mangé la manne dans « le désert; et ils sont morts (49) ». En second lieu, il s'attache principalement à les convaincre qu'ils ont reçu de beaucoup plus grands biens que leurs pères, faisant allusion par là à Moïse même et aux hommes admirables de ce temps. C'est pourquoi, ayant dit que ceux qui avaient mangé la manne étaient morts, il a incontinent ajouté : « Celui qui mange de « ce pain, vivra éternellement ». Or, ce n'est pas sans raison qu'il a mis ce mot : « Dans le « désert ». C'est pour leur faire entendre que la manne n'a pas duré longtemps et qu'elle n'est pas venue jusque dans la terre promise, mais ce pain n'est pas de même nature. « Et « le pain que je donnerai, c'est ma chair que « je dois livrer pour la vie du monde (52) ».

Il est probable que quelqu'un demandera ici avec étonnement quelle était l'opportunité d'un langage qui, loin d'être utile ou édifiant, ne pouvait que nuire à ceux qui étaient déjà édifiés. « Dès lors », dit l'évangéliste, « plu- « sieurs de ses disciples se retirèrent de sa « suite (Jean, VI, 67) et dirent : Ces paroles « sont bien dures, et qui peut les écouter? » (Ibid. 61.) En effet, Jésus-Christ aurait pu ne découvrir et ne communiquer ces mystères qu'à ses disciples seuls, comme dit saint Matthieu : « Etant en particulier, il expliquait « tout à ses disciples ». (Matth. XIII, 36.) Que répondrons-nous à cela? Nous répondrons qu'aujourd'hui encore de telles paroles sont très-utiles et très-nécessaires. Comme les Juifs pressaient instamment Jésus-Christ de leur donner des viandes à manger, mais des viandes corporelles et sensibles; et que, rappelant la nourriture qui avait été donnée à leurs pères, ils vantaient la manne comme quelque chose de grand, il voulut leur faire connaître que ces choses n'étaient que des ombres et des figures, et que la nourriture qu'il leur promettait était seule la vérité : voilà pourquoi Jésus leur parle de cet aliment spirituel.

Mais, repartirez-vous, il fallait dire : Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et moi je vous ai donné du pain. Mais la différence était grande : les Juifs regardaient le pain comme inférieur à la manne, parce que celle-ci était tombée du ciel, et que le miracle des pains avait été fait sur la terre. Comme donc ils demandaient une nourriture qui leur fût envoyée du ciel, c'est pour cela même que le divin Sauveur leur disait souvent : « Je suis « descendu du ciel ». Que si quelqu'un demande pourquoi il leur a parlé des mystères, nous répondrons que c'était là un temps propre à les en entretenir. L'obscurité des paroles excite et réveille toujours l'auditeur et le rend plus attentif. Ils ne devaient donc pas se choquer, ni s'en scandaliser; mais plutôt il fallait interroger, chercher à s'éclaircir et à s'instruire; loin de là, ils se retirent. Ils l'appelaient prophète : s'ils le croyaient tel, il fallait donc ajouter foi à ce qu'il disait. C'est pourquoi, qu'ils se soient choqués et scanda-

lisés, cela vient uniquement de leur folie et non de l'obscurité des paroles. Considérez ici, je vous prie, mes frères, de quelle manière le Sauveur gagne le cœur de ses disciples et se les attache; car ce sont eux qui lui disent : « Vous avez les paroles de la vie éternelle : à « qui irions-nous, Seigneur (69)? »

Au reste, Jésus-Christ dit ici que c'est lui-même qui donnera; il ne dit pas que c'est son Père : « Le pain que je donnerai », dit-il, « c'est ma chair » que je dois livrer « pour la « vie du monde ». Mais le peuple ne parle pas de même; il dit au contraire : « Ces paroles « sont bien dures ». Et voilà pourquoi ils se retirent. Cependant cette doctrine n'était point nouvelle, elle n'était point différente de celle qu'on leur avait enseignée. Déjà auparavant Jean-Baptiste leur avait insinué la même vérité, lorsqu'il appela Jésus agneau. Mais, direz-vous, ils n'avaient point compris ce que cela voulait dire. Je le sais : les disciples eux-mêmes ne l'avaient pas entendu. S'ils n'avaient pas encore une trop claire connaissance de la résurrection, puisqu'ils ignoraient ce qu'avait voulu dire Jésus par ces paroles : « Détruisez « ce temple et je le rétablirai en trois jours » (Jean, xi, 19), ils comprenaient bien moins les paroles de Jean-Baptiste, qui étaient plus obscures. En effet, ils avaient appris que les prophètes étaient ressuscités, quoique l'Ecriture ne le dise pas clairement : mais que quelqu'un eût mangé de la chair « d'un « homme », c'est ce qu'aucun d'eux n'avait dit : toutefois, ils étaient dociles et soumis à Jésus-Christ. Ils le suivaient, et ils confessaient qu'il avait les paroles de la vie éternelle. Car c'est le devoir d'un disciple de ne pas examiner avec trop de curiosité les paroles de son maître, mais d'écouter, d'obéir et d'attendre une occasion pour demander ensuite l'explication de ce qu'il n'a point compris. Pourquoi donc en est-il autrement arrivé, dira-t-on, et pourquoi les Juifs rebroussèrent-ils chemin? Ce fut là un pur effet de leur folie. Lorsque cette douteuse et dangereuse question : « Comment », entre dans l'esprit, l'incrédulité y entre alors avec elle. Ainsi, Nicodème se trouble et s'embarrasse; ainsi il dit : « Comment un homme peut-il « entrer une seconde fois dans le sein de sa « mère? » (Jean, iii, 4.) Ainsi se troublent ceux-ci, et ils disent : « Comment celui-ci nous « peut-il donner sa chair à manger? (53) » Si vous demandez comment cela se peut faire, pourquoi ne dites-vous pas de même des pains : Comment Jésus a-t-il multiplié cinq pains en tant d'autres? c'est qu'alors ils ne se mettaient en peine que de se rassasier, et qu'ils ne faisaient point d'attention au miracle. Mais ici, direz-vous, l'expérience les a instruits. Donc aussi, vu l'expérience qu'ils avaient déjà faite, ils auraient dû croire plus facilement. Le Sauveur a fait précéder le grand miracle des pains, afin qu'ayant reconnu sa puissance et l'efficacité de sa parole, ils n'y fussent plus incrédules dans la suite. Que si les Juifs, en ce temps-là, n'ont point profité de sa doctrine, ni de sa parole, nous, aujourd'hui, nous en retirons réellement tout le fruit et tout l'avantage. C'est pourquoi il faut apprendre quel est le miracle qui s'opère dans nos mystères, pourquoi ils nous ont été donnés, quel profit, quel avantage il nous en doit revenir. « Nous ne som-« mes tous qu'un seul corps », dit l'Ecriture, « et les membres de sa chair et de ses os ». Que ceux qui sont initiés à nos saints mystères écoutent attentivement ce que je vais dire.

3. Afin donc que nous devenions tels non-seulement par l'amour, mais encore réellement, mêlons-nous à cette chair divine. C'est l'effet que produit l'aliment que le Sauveur nous a octroyé pour nous faire connaître l'ardeur et l'excès de son amour. Voilà pourquoi il a uni, confondu son corps avec le nôtre, afin que nous soyons tous comme un même corps, joint à un seul chef. En effet, c'est là le témoignage et la marque d'un ardent amour. Job insinue cette vérité, quand il dit de ses serviteurs qu'ils l'aimaient si fort, qu'ils auraient souhaité de le manger. Car pour marquer leur vif et tendre attachement, ils disaient : « Qui nous donnera de sa chair pour « nous en rassasier? » (Job. xxxi, 31.) Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous; il nous a donné sa chair à manger pour nous engager à avoir pour lui un plus grand amour, et nous montrer celui qu'il a pour nous; il ne s'est pas seulement fait voir à ceux qui ont désiré le contempler, mais encore il s'est donné à toucher, à manier, à manger, à broyer avec les dents, à absorber de manière à contenter le plus ardent amour.

Sortons donc de cette table, mes frères, comme des lions remplis d'ardeur et de feu, terribles au démon, pleins du souvenir de

notre chef, et de cet ardent amour dont il nous a donné de si vives marques. Souvent les parents confient à des nourrices leurs enfants; moi, au contraire, je les nourris de ma chair, je me donne moi-même à manger. Je veux tous vous annoblir et vous donner à tous une bonne espérance des biens à venir. Celui qui s'est livré pour vous dans ce monde vous fera dans l'autre beaucoup plus de bien encore. J'ai voulu être votre frère pour l'amour de vous, j'ai pris votre chair et votre sang afin que l'un et l'autre fût commun entre nous : je vous rends cette chair et ce sang, par lesquels je suis devenu de même nature que vous. Ce sang forme en nous une brillante et royale image : il produit une incroyable beauté, il ne laisse pas la noblesse de l'âme se flétrir, lorsqu'il l'arrose souvent et la nourrit. Les aliments ne se tournent pas d'abord en sang, mais auparavant ils se convertissent en quelqu'autre chose. Mais ce sang se répand dans l'âme aussitôt qu'on l'a bu, il l'arrose et la nourrit. Ce sang, quand on le reçoit dignement, met en fuite les démons, il appelle et fait venir à nous les anges, et même le Seigneur des anges. Car, aussitôt que les démons voient le sang du Seigneur, ils fuient, mais les anges accourent. Ce sang, par son effusion, a lavé et purifié tout le monde.

Saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, dit sur ce sang bien des choses qui sont pleines d'une admirable sagesse. C'est ce sang qui a purifié l'intérieur du temple et le Saint des saints. (Héb. IX.) Que si le symbole de ce sang, et dans le temple des Hébreux, et dans la ville capitale de l'Egypte, seulement jeté par aspersion sur les jambages des portes, a eu tant de puissance et de vertu, la vérité en a bien une plus grande et plus efficace. C'est ce sang qui a consacré l'autel d'or : le grand prêtre n'osait entrer dans le sanctuaire sans en avoir auparavant été arrosé. C'est avec ce sang que se faisait la consécration des prêtres : ce sang figuratif lavait les péchés; si donc la figure a eu tant de vertu et de puissance, si la mort a eu tant de frayeur de l'ombre, combien, je vous prie, craindra-t-elle la vérité? Ce sang est la sanctification et le salut de l'âme. C'est lui qui la lave, la purifie, l'orne, l'enflamme : c'est lui qui rend notre intelligence plus brillante que le feu, notre âme plus resplendissante que l'or. C'est ce sang qui, ayant été répandu, a ouvert le ciel.

4. Les mystères que Jésus-Christ a confiés à son Eglise sont véritablement terribles : l'autel, sur lequel est immolée cette divine victime, est véritablement redoutable. (Gen. II, 10.) Du Paradis sortait une source qui se partageait de tous côtés en des fleuves d'eau sensible : de cette table rejaillit une source qui répand des fleuves d'eau spirituelle. Ce ne sont pas des saules stériles qui s'élèvent autour de cette fontaine, mais des arbres dont la hauteur atteint jusqu'au ciel, qui portent toujours du fruit dans la saison, qui jamais ne se flétrissent. Si quelqu'un est échauffé, qu'il aille à cette fontaine, il y tempérera sa fièvre : car elle dissipe la chaleur et rafraîchit tout ce qui est brûlé et en feu, non ce qui est échauffé par l'ardeur du soleil, mais ce que des flèches de feu ont enflammé. C'est d'en-haut, c'est du ciel que cette fontaine prend sa source et qu'elle tire son origine; c'est là qu'elle se renouvelle. Elle donne naissance à plusieurs ruisseaux que l'Esprit-Saint fait couler, et dont le Fils fait la distribution : Ce n'est pas avec le hoyau qu'il leur trace leur route, mais il ouvre notre cœur et nous dispose à les recevoir. Cette source est une source de lumière qui répand les rayons de la vérité.

Là se trouvent les vertus célestes, qui contemplent la beauté des sources et des canaux, parce qu'ils en connaissent la vertu mieux que nous, et qu'ils voient plus clairement cette lumière inaccessible. Et comme s'il pouvait se faire que quelqu'un mît sa main ou sa langue dans de l'or fondu, il la retirerait toute dorée, de même ceux qui participent aux saints mystères dont nous parlons, changent plus véritablement leur âme en or. Ce fleuve fait bouillonner l'eau à plus gros bouillons et avec plus de véhémence que le feu, mais il ne brûle pas; seulement il lave, il purifie. Les autels, les cérémonies et les sacrifices de l'ancienne loi étaient des figures qui nous annonçaient d'avance ce précieux sang. Voilà le prix de la rédemption de tout le monde; voilà avec quoi Jésus-Christ a acheté son Eglise, c'est par ce sang qu'il l'orne et l'embellit tout entière. De même que celui qui achète des esclaves donne de l'or et les habille d'une étoffe d'or, s'il veut les orner et les parer, ainsi Jésus-Christ nous a achetés et ornés par son sang. Ceux qui participent à ce sang vivent dans la société des anges, des archanges et des puissances des cieux; ils sont revêtus de la robe royale de Jésus-

Christ et équipés des armes spirituelles. Mais c'est trop peu dire; ils sont revêtus du roi même.

Or, comme c'est là quelque chose de grand et d'admirable, si vous approchez de cette table avec une véritable pureté de cœur, vous vous approchez du salut; mais si votre conscience est impure, vous vous précipitez au supplice et vous avez attiré sur vous la vengeance du Seigneur : car, dit saint Paul, « quiconque « en mange et en boit d'une manière indigne « du Seigneur, mange et boit sa propre condamnation ». (I Cor. xi, 29.) S'il est vrai que ceux qui souillent la pourpre royale sont punis comme s'ils l'avaient mise en pièces, doit-on s'étonner que ceux qui reçoivent le corps de Jésus-Christ avec une âme impure, soient condamnés au même supplice que ceux qui le percèrent de clous? Remarquez combien est terrible le supplice que l'apôtre expose à nos yeux! « Celui qui a violé la loi de Moïse », dit-il, « est condamné à mort sans mi- « séricorde, sur la déposition de deux ou « trois témoins. Combien donc croyez-vous « que méritera de plus grands supplices ce- « lui qui aura foulé aux pieds le Fils de « Dieu, qui aura tenu pour une chose vile « et profané le sang de l'alliance, par le- « quel il avait été sanctifié ». (Héb. x, 28, 29.)

Veillons donc sur nous-mêmes, mes très-chers frères, puisque nous avons eu le bonheur de recevoir de si grands biens, et lorsqu'il nous vient dans l'esprit quelque mauvaise pensée, lorsque nous nous sentons portés à dire quelque parole honteuse, ou lorsque nous nous apercevons qu'il s'élève en nous quelque mouvement de colère ou quelqu'autre mauvais sentiment, pensons alors en nous-mêmes aux bienfaits dont le Seigneur nous a honorés, représentons-nous combien grand et excellent est l'esprit que nous avons reçu. Cette pensée réprimera et calmera nos passions. Jusqu'à quand nous attacherons-nous aux choses présentes? Quand nous réveillerons-nous? Jusqu'à quand serons-nous nonchalants, indifférents pour notre salut? Considérons la grandeur et la magnificence des dons de Dieu, rendons-lui des actions de grâces, glorifions-le, non-seulement par la foi, mais encore par les œuvres, afin que nous obtenions les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire appartient, et au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

JÉSUS LUI DIT : EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : SI VOUS NE MANGEZ LA CHAIR DU FILS DE L'HOMME, ET NE BUVEZ SON SANG, VOUS N'AUREZ POINT EN VOUS LA VIE ÉTERNELLE. — CELUI QUI MANGE MA CHAIR ET BOIT MON SANG, A LA VIE EN LUI-MÊME. (VERS. 54, 55, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Suite des admirables effets de la divine Eucharistie. — Jésus-Christ parle souvent de vie, pourquoi ?
2. Les disciples de Jésus-Christ trouvent dures les paroles de leur Maître.
3. Faire les reproches et les réprimandes avec douceur.
4. Jésus prédit à Judas sa trahison. — Notre salut comme notre perte dépend de notre libre arbitre.
5. L'exemple de Judas doit faire trembler ceux mêmes dont la vocation est plus visible et plus certaine. — L'avarice, cause de la trahison de Judas, le sera aussi de notre perte. — Mépriser le pauvre dans sa misère, c'est trahir Jésus-Christ. — Celui qui communie indignement, sera puni comme ceux qui ont fait mourir Jésus-Christ. — Les richesses superflues et inutiles. — Mépris des choses de la terre. — Contre ceux qui, non-seulement nourrissent des chiens, des ânes sauvages, des ours, et d'autres bêtes. — Le ciel est un plus beau toit que tous nos plafonds dorés, il est plus à nous que ceux-là : le regarder, il nous appelle, il nous invite d'aller au Créateur. — Jésus-Christ est nu, nos plafonds sont dorés, quelle honte pour nous, quelle folie ! — Mépriser toutes les choses passagères, ne rechercher que celles qui sont permanentes.

1. Quand nous parlons des choses spirituelles, qu'il ne reste dans nos âmes aucune pensée charnelle ou terrestre ; chassons, éloignons de nous toute idée semblable, pour nous attacher uniquement et tout entier à la divine parole. Si lorsque le roi vient dans la ville, on écarte de sa personne tout ce qui peut faire de l'embarras et du tumulte, n'est-il pas beaucoup plus juste que, lorsque le Saint-Esprit nous parle, nous l'écoutions dans une grande paix et une grande tranquillité, et avec beaucoup de crainte et de respect ? Et véritablement elles sont effrayantes, les paroles qu'on nous a lues aujourd'hui. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ : « En vérité, je vous le dis, quiconque ne « mange pas ma chair et ne boit pas mon sang « n'aura point la vie en soi ». Auparavant les Juifs avaient dit que cela était impossible, le divin Sauveur leur montre que non-seulement cela n'est point impossible, mais que c'est encore très-nécessaire. C'est pourquoi il ajoute : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, « a la vie éternelle et je le ressusciterai au der- « nier jour ». Comme il disait : « Si quelqu'un « mange de ce pain, il ne mourra jamais », et qu'il y avait toute apparence qu'ils s'en scandaliseraient de même qu'auparavant, lorsqu'ils avaient fait paraître leur scandale par ces paroles : « Abraham est mort, et les « prophètes aussi, comment donc pouvez-vous « dire : il ne mourra jamais ? » (Jean, VIII, 52.) Il leur présente la résurrection, par laquelle il résout la difficulté, et leur fait voir que celui qui mange de ce pain ne mourra pas pour toujours.

Au reste, Jésus-Christ revient souvent sur ces mystères, pour faire connaître aux Juifs que la vérité, qu'il leur annonce, est très-importante et très-nécessaire, et qu'absolument il faut manger sa chair et boire son sang. Car il ajoute encore : « Ma chair est véri- « tablement viande, et mon sang est vérita- « blement breuvage (56) ». Que signifie cela ? Ou que la viande véritable est celle qui nourrit l'âme, ou qu'il veut confirmer et persuader ce qu'il dit ; afin qu'ils ne croient pas que ce soit là une énigme ou une parabole, et qu'ils sachent qu'il faut nécessairement manger son corps. Il dit ensuite : « Celui qui mange ma « chair demeure en moi (57) », pour marquer qu'il s'incorpore en lui. Mais ce qui suit ne nous paraîtra pas se lier avec ce qui précède,

si nous n'y faisons beaucoup d'attention. En effet, après avoir dit : « Celui qui mange ma « chair demeure en moi », ajouter : « Comme « mon Père qui m'a envoyé est vivant, moi « aussi je vis par mon Père (58) » ; où est la suite, où est le rapport? Ces choses ont une étroite liaison et un parfait rapport entre elles. Car le Sauveur ayant souvent promis la vie éternelle, pour confirmer sa promesse, il ajoute : « Il demeure en moi ». Or, s'il demeure en moi, comme je vis, il est visible qu'il vivra aussi. Il dit ensuite : « Comme mon « Père qui m'a envoyé est vivant », ce qui est une similitude, et revient à dire : Je vis comme mon Père vit. Et de peur que vous ne le crussiez « non engendré », il a incontinent ajouté : « par le Père », non que pour vivre il ait besoin d'aucune opération : car, afin d'en ôter la pensée, il a déjà dit : « Comme le Père « a la vie en lui-même, il a aussi donné au « Fils d'avoir la vie en lui-même ». (Jean, v, 26.) Que si pour vivre il a besoin d'opération et de secours, il s'ensuivra ou que le Père n'a pas donné au Fils d'avoir la vie, et que cette proposition est fausse ; ou, s'il la lui a donnée, qu'il n'a plus besoin dans la suite d'autre aide ni de secours. Que veut dire ce mot : « Par le « Père? » Il insinue seulement la cause, le principe. Au reste, il veut dire ceci : Comme mon Père vit, moi je vis aussi : « De même, « celui qui me mange, vivra aussi par moi ». Ici Jésus-Christ appelle vie, non toutes sortes de vies, mais la vie glorieuse : que le divin Sauveur n'entende point parler ici de la vie simple et commune, mais de cette vie glorieuse et ineffable, cela se voit manifestement, puisque tous les infidèles et les catéchumènes qui ne sont point initiés aux saints mystères vivent, quoiqu'ils n'aient point goûté à cette chair divine. Voyez-vous que Jésus-Christ ne parle point de cette vie, mais de celle du ciel? Voici ce que signifie ce qu'il dit : Celui qui mange ma chair, quoiqu'il meure et disparaisse à nos yeux, ne périra point et ne tombera point dans le lieu des supplices. D'ailleurs, il ne parle point de la résurrection qui est commune à tous les hommes, car tous ressusciteront pareillement; mais de cette adorable et glorieuse résurrection, qui sera suivie de la récompense.

« C'est ici le pain qui est descendu du ciel. « Ce n'est pas comme la manne que vos pères « ont mangée, et qui ne les a pas empêchés « de mourir. Celui qui mange ce pain, vivra « éternellement (59) ». Jésus-Christ parle souvent de la résurrection, pour imprimer cette vérité dans l'esprit de ses auditeurs. Car c'était là le point le plus important de sa doctrine, d'établir et d'affermir la foi en ces choses, la résurrection et la vie éternelle. Et voilà pourquoi il ajoute la résurrection ; soit parce qu'il a parlé de la vie éternelle, soit pour montrer que la vie qu'il promet n'est pas pour le temps présent, mais pour celui qui suivra la résurrection. Et par où, direz-vous, le prouvera-t-on? Par les Ecritures. Jésus-Christ y renvoie incessamment les Juifs, afin que par elles ils s'instruisent de ces vérités. Il a dit que « ce « pain donne la vie au monde » (Jean, vi, 33), pour les exciter à en manger et leur donner de l'émulation et même du dépit, en voyant les autres jouir d'un si grand bien, de telle sorte qu'ils s'efforcent d'y participer eux-mêmes : et il fait souvent mention de la manne, tant pour leur en faire connaître la différence, que pour les attirer à la foi. Si effectivement, sans moisson, sans blé, sans aucun préparatif, Dieu a pu les nourrir pendant quarante ans, maintenant il le pourra bien mieux, puisqu'il est venu pour opérer de plus grandes merveilles. Et d'ailleurs, si ces choses étaient des figures, et si, sans sueurs et sans travail, ils ramassaient alors de quoi se nourrir, à plus forte raison aurons-nous toutes choses avec abondance, maintenant qu'il y a une si grande différence, qu'il n'y a véritablement point de mort, et que nous jouissons d'une véritable vie.

Au reste, c'est très à propos que le divin Sauveur parle souvent de la vie : la vie est ce que les hommes désirent le plus; rien aussi n'est plus doux ni plus agréable que de ne point mourir. Dans l'Ancien Testament Dieu promettait aux hommes une longue vie, maintenant non-seulement il nous promet une vie longue, mais aussi il nous en fait attendre une qui n'aura point de fin. De plus, Jésus-Christ veut en même temps nous faire connaître que la peine à laquelle le péché nous avait assujettis, est maintenant révoquée, et qu'il a aboli notre sentence de mort par l'institution non d'une vie ordinaire, mais d'une vie éternelle, contrairement au régime antérieur. « Ce fut en enseignant dans la syna- « gogue de Capharnaüm, que Jésus dit ces « choses (60) »; il a fait dans ce lieu un très-

grand nombre de miracles; ainsi on ne devait être nulle part plus attentif à sa parole.

2. Mais pourquoi Jésus enseignait-il dans la synagogue et dans le temple? C'était pour attirer le peuple et pour montrer qu'il n'était pas contraire au Père. « Plusieurs donc de ses « disciples, qui l'avaient ouï, disaient : Ces « paroles sont bien dures (61) ». Que veut dire cela : « ces paroles sont dures? » Elles sont rebutantes et fâcheuses, elles ordonnent des choses trop difficiles et trop pénibles. Mais Jésus-Christ ne disait rien de rebutant, ni de pénible : rien qui prescrivît des règles de vie; seulement il enseignait ce qu'il fallait croire, parlant de temps en temps de la foi qu'on devait avoir en lui. Comment donc ces paroles sont-elles dures? Est-ce parce que le Sauveur promettait la résurrection et la vie éternelle? Est-ce parce qu'il disait qu'il était descendu du ciel? Est-ce parce qu'il enseignait que personne ne peut être sauvé, s'il ne mange sa chair? Ces choses, je vous prie, sont-elles dures? Qui le peut dire? Que signifie donc ce mot, « dur? » Une chose difficile à entendre, qui surpassait leur force et leur intelligence, qui les épouvantait et les effrayait. Ils croyaient que Jésus-Christ leur parlait de lui-même en termes trop magnifiques. Voilà pourquoi ils disaient : « Qui peut les écouter? » Et peut-être aussi parlaient-ils de la sorte pour excuser leur prochaine retraite.

« Mais Jésus connaissant en lui-même que « ses disciples murmuraient sur ce sujet (62) », il était de sa divinité de révéler publiquement ce qu'il y avait de plus caché dans leur cœur. C'est pourquoi il leur dit aussitôt : « Cela vous « scandalise-t-il? » Que sera-ce donc « si vous « voyez le Fils de l'homme monter où il était « auparavant? (63) » Jésus-Christ avait dit la même chose à Nathanaël : « Parce que je « vous ai dit que je vous ai vu sous le figuier, « vous croyez ». (Jean, I, 50.) Et à Nicodème : « Personne n'est monté au ciel, sinon le Fils « de l'homme qui est dans le ciel ». (Jean, III, 13.) Quoi donc? le Sauveur ajoute-t-il difficulté à difficulté? Non, loin de nous cette pensée; mais il tâche d'attirer ses auditeurs et de les gagner par la grandeur et l'excellence de sa doctrine. Si, ayant dit : « Je suis des- « cendu du ciel », il n'avait rien ajouté de plus, il leur eût donné un plus grand sujet de scandale et de chute; mais quand il dit : « Mon « corps donne la vie au monde », et : « Comme « mon Père qui est vivant, m'a envoyé, je vis « aussi par mon Père »; et : « Je suis des- « cendu du ciel », il aplanit, il résout la difficulté. Celui qui dit de soi quelque chose de grand se rend suspect de mensonge; mais celui qui y joint ensuite de telles choses, ôte tout soupçon. Au reste, il n'omet rien pour les empêcher de croire qu'il soit le fils de Joseph. Jésus-Christ n'a donc pas dit ces choses pour augmenter le scandale, mais pour l'ôter. En effet, le regarder comme fils de Joseph, c'était montrer qu'on n'avait pas compris ce qu'il avait dit. Mais être persuadé qu'il était descendu du ciel, et qu'il y devait monter, c'était le vrai moyen d'entendre plus aisément et plus facilement ses paroles.

Après cela il apporte une autre solution de la difficulté : « C'est l'esprit », dit-il, « qui « vivifie; la chair ne sert de rien (64) »; c'est-à-dire, ce que je dis de moi, il faut l'entendre spirituellement; celui qui l'écoute avec un esprit charnel et terrestre n'y comprend rien et n'en retire aucun fruit. Or, c'était être charnel que de douter que Jésus-Christ fût descendu du ciel, et de le croire fils de Joseph, et de dire : « Comment peut-il nous donner sa « chair à manger? » Toutes ces pensées sont charnelles, et ce que disait Jésus-Christ, il fallait le prendre dans un sens mystique et spirituel. Et comment, repartirez-vous, pouvaient-ils entendre ce que cela voulait dire : « Man- « gez ma chair? » Certes, il fallait attendre un temps propre et favorable, il fallait interroger, et ne point cesser de faire des questions.

« Les paroles que je vous dis sont esprit et « vie »; c'est-à-dire, ce que je dis est tout divin et spirituel : je ne parle point de choses charnelles et qui soient soumises à la nature, mais de choses qui sont exemptes de ces sortes de nécessités et des lois de cette vie : ce que je dis a un sens tout autre et tout différent de celui que vous lui donnez. Comme donc ici le Sauveur a dit : Les paroles que je vous dis sont esprit, au lieu de dire, sont des choses spirituelles; de même lorsqu'il dit : La chair ne sert de rien, il ne l'entend pas de la chair en elle-même, mais il insinue qu'ils prenaient dans un sens charnel ce qu'il disait, eux qui n'avaient de goût et de désir que pour les choses charnelles, en un temps où tout les invitait à rechercher celles qui sont spirituelles. Prendre dans un sens charnel ce que dit Jésus-Christ, c'est en perdre tout le fruit et

le profit. Quoi donc? Est-ce que sa chair n'est pas chair? Elle l'est, sûrement. Pourquoi donc a-t-il dit : « La chair ne sert de rien? » Le divin Sauveur ne l'entend pas de sa chair, Dieu nous garde d'une telle pensée, mais de ceux qui recevaient charnellement ce qu'il disait ; et qu'est-ce qu'entendre charnellement? C'est prendre tout simplement et à la lettre ce qu'on dit, et ne rien penser, et ne rien imaginer de plus ; c'est là voir les choses avec des yeux charnels. Or il n'en faut pas juger selon ce qu'elles paraissent aux yeux du corps, mais, tout ce qui est mystère, il faut le voir et le considérer avec les yeux de l'âme, c'est-à-dire spirituellement. N'est-il pas vrai, n'est-il pas certain, que celui qui ne mange point la chair de Jésus-Christ et ne boit point son sang, n'a pas la vie en lui-même? Comment donc la chair ne sert-elle de rien, cette chair sans laquelle nous ne pouvons pas vivre? Vous voyez bien que le Sauveur ne parle point là de sa chair, mais de ce qu'on entend ses paroles d'une manière charnelle.

« Mais il y en a quelques-uns d'entre vous « qui ne croient pas (65) ». Jésus-Christ, selon sa coutume, relève ce qu'il dit, et lui donne de la dignité ; il prédit ce qui doit arriver et fait voir que c'est pour le salut de ses auditeurs qu'il leur parle de ces choses, et non pour s'attirer de la gloire. Au reste, en disant : « Quelques-uns », il sépare ses disciples de ce nombre. Au commencement, il avait dit : « Vous m'avez vu et vous ne m'avez point « cru ». (Jean, VI, 36.) Mais il dit ici : « Il y en « a quelques-uns d'entre vous qui ne croient « pas ». En effet, il savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croiraient point, et qui était celui qui devait le trahir. « Et il « leur disait : C'est pour cela que je vous ai dit « que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui « est donné par mon Père (66) ». L'évangéliste insinue ici que la dispensation des dons et des grâces du Père se fait librement et volontairement. Et il montre la patience de Jésus-Christ. Et ce n'est pas sans raison qu'il met ici ce mot : « Dès le commencement » ; c'est pour vous faire connaître la prescience de Jésus-Christ, et qu'il avait connu leur incrédulité et la trahison de Judas avant qu'ils eussent ouvert la bouche et qu'ils se fussent déclarés par leurs murmures ; ce qui était une preuve bien évidente de sa divinité. Il ajoute ensuite : « S'il ne lui est donné par mon Père », pour les persuader et les engager à croire que Dieu était son Père et non pas Joseph, et leur faire connaître que ce n'était pas une chose commune que de croire en lui ; comme s'il disait : Qu'il y en ait qui ne croient pas en moi, je n'en suis nullement troublé, ni étonné ; car longtemps auparavant que cela arrivât, je l'ai su, j'ai connu qui sont ceux à qui mon Père a donné.

3. Lorsque vous entendez ce mot : « Il a « donné », ne pensez pas que le Père donne au hasard ou à l'aventure, mais croyez que celui qui s'est rendu digne de ce don, le reçoit. « Dès lors, plusieurs de ses disciples se reti- « rèrent de sa suite et n'allaient plus avec lui « (67) ». C'est avec juste raison que l'évangéliste n'a pas dit : Ils s'en allèrent, mais : « Ils « se retirèrent de sa suite » ; pour montrer qu'ils avaient abandonné le chemin de la vertu, et qu'en se séparant de Jésus ils avaient quitté la foi dont jusqu'alors ils avaient fait profession ; mais les douze disciples ne firent pas de même. C'est pourquoi Jésus leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? « (68) ». Par où il leur fait connaître qu'il n'a pas besoin de leur ministère, ni de leur service, et que ce n'est pas pour cela qu'il les mène avec lui. Celui qui leur parle de cette manière, quel besoin aurait-il pu avoir d'eux?

Pourquoi ne les a-t-il pas loués, pourquoi n'a-t-il pas exalté leur vertu? Premièrement, pour conserver sa dignité de maître ; en second lieu, pour montrer que c'est de cette manière qu'ils devaient être attirés et engagés à sa suite. Si Jésus les eût loués croyant qu'ils l'avaient obligé, ils en auraient conçu quelques sentiments humains, quelque amour propre. Mais leur ayant fait connaître qu'il n'avait point besoin de leur compagnie, il les a mieux retenus dans leur devoir, et se les est encore plus fortement attachés.

Remarquez aussi, mes frères, avec quelle prudence il leur parle. Il ne leur a pas dit : Allez-vous-en, car ç'aurait été là leur donner leur congé et les renvoyer. Mais il les interroge et leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi « vous en aller? » Par là il ôte toute contrainte et toute nécessité ; il les prévient, leur donne la liberté de faire ce qu'ils voudront, afin que ce ne soit pas la honte qui les retienne, et qu'au contraire, ils lui soient obligés de la bonté qu'il a de les garder. Et encore, en évitant de leur faire ce reproche publiquement,

en les sondant sur leur volonté avec douceur et avec bonté, le divin Sauveur nous apprend comment nous devons raisonner et nous conduire en ces sortes de rencontres. Pour nous, qui faisons tout par vanité et avec hauteur, et qui croyons perdre de notre gloire si ceux qui nous honoraient nous délaissent, nous méritons par cela même qu'ils nous quittent. En un mot, Jésus-Christ n'a point flatté ses disciples : il ne les a pas congédiés, mais il leur a demandé ce qu'ils voulaient faire, en quoi il ne leur marque aucun mépris, mais seulement il leur témoigne qu'il ne veut pas qu'ils restent avec lui par contrainte et par force, car, autant vaudrait s'en aller que demeurer de cette manière.

Mais Pierre, que répondit-il donc à Jésus-Christ? « A qui irions-nous, Seigneur? vous « avez les paroles de la vie éternelle (68). Nous « croyons et nous savons que vous êtes le « Christ Fils de Dieu (70) ». Ne voyez-vous pas dans cette réponse que ce n'étaient point les paroles de Jésus-Christ qui scandalisaient ses auditeurs, mais bien leur propre étourderie, leur paresse, leur corruption et leur méchanceté? Quand il aurait gardé le silence ils n'auraient pas cessé de se scandaliser, eux qui ne lui demandaient que la nourriture corporelle, et qui étaient uniquement attachés à la terre. Les uns et les autres ont tous ensemble entendu ce qu'a dit Jésus-Christ; mais les vrais disciples, étant dans des dispositions toutes contraires, ont dit : « A qui irions-« nous? » Paroles qui marquent une grande affection et un véritable attachement. Elles font connaître que leur Maître leur était plus cher que toute autre chose, que leurs pères, que leurs mères, que leurs biens; et que ceux qui se séparent de Jésus n'ont plus de refuge. Ensuite, de peur qu'on ne crût que Pierre avait dit : « A qui irions-nous? » parce que ni lui, ni ses compagnons, ne savaient chez qui se retirer désormais, il ajoute aussitôt la raison pour laquelle ils veulent demeurer : « Vous avez les paroles de la vie éternelle ». Car les uns écoutaient la divine parole avec un esprit charnel et terrestre, mais les autres l'écoutaient spirituellement, mettant toute leur confiance dans la foi.

Voilà pourquoi Jésus-Christ disait : « Les « paroles que je vous dis sont esprit »; c'est-à-dire : Ne pensez pas que ce que je vous dis soit sujet à l'enchaînement et à la dépendance des choses de ce monde : les choses spirituelles ne sont pas de cette nature, elles ne sont pas soumises aux lois de la terre. C'est aussi là ce que déclare saint Paul par ces paroles : « Ne dites point en votre cœur : Qui « pourra monter au ciel? c'est-à-dire pour « en faire descendre Jésus-Christ. Ou qui « pourra descendre au fond de la terre? c'est-« à-dire pour appeler Jésus-Christ d'entre les « morts ». (Rom. x, 6 et 7.) Déjà les disciples avaient reçu la doctrine de la résurrection et du partage céleste. Considérez, je vous prie, de quelle manière celui qui aime ses frères prend leur défense et répond pour tous. Pierre n'a point dit : Je sais, mais « nous sa-« vons ». Ou plutôt remarquez de quelle manière il suit et il imite les propres paroles de son Maître, et s'éloigne du langage des Juifs. Les Juifs disaient : Celui-là est le fils de Joseph; mais Pierre répond : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant »; et : « Vous « avez les paroles de la vie éternelle »; peut-être parce qu'il lui avait souvent entendu dire : « Celui qui croit en moi a la vie éter-« nelle ». Car, se servant des mêmes paroles, il fait voir qu'il les a toutes retenues. Et Jésus-Christ, que répond-il? Il ne loue point Pierre, ne le vante point, ce que toutefois il fait ailleurs. Mais que dit-il donc? « Ne vous ai-je « point choisi au nombre de douze? et néan-« moins un de vous autres est un démon (71)». Comme Pierre avait dit : « Et nous savons », Jésus, comme de juste, exempte Judas de ce nombre. Il ne parla point des disciples, lorsqu'en une autre occasion, sur cette demande du Christ : « Et vous autres, qui dites-vous « que je suis? » Pierre lui répondit : « Vous « êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ». (Matth. x, 15, 16.) Mais ici, attendu qu'il avait dit : « Nous croyons », il retranche justement Judas du nombre, et il le fait longtemps auparavant pour détourner ce traître de sa perfidie, sachant que c'était peine perdue, mais voulant faire tout ce qui était en lui.

4. Admirez la sagesse du divin Sauveur : Il ne fit pas connaître Judas, et aussi il ne permit pas qu'il fût tout à fait inconnu; d'une part, afin qu'il ne devînt pas plus impudent, et qu'il ne s'obstinât pas dans son crime; d'autre part, afin que, ne se croyant pas connu, il ne s'y portât pas avec plus de hardiesse et d'insolence. Voilà pourquoi il le reprit dans la suite plus ouvertement. Et certes, la première

fois il le comprit parmi les autres incrédules, en disant : « Il y en a quelques-uns d'entre « vous qui ne croient pas ». C'est ce que l'évangéliste déclare par ces paroles : « Jésus « savait dès le commencement qui étaient « ceux qui ne croyaient point, et qui serait « celui qui le trahirait ». (Jean, VI, 65.) Mais comme il persévérait dans son malheureux dessein, il lui en fait un reproche plus fort et plus piquant : « Un d'entre vous », dit-il, « est « un démon ». Il parle à tous en commun, pour leur inspirer de la crainte à tous et pour couvrir encore Judas. Sur quoi il y a lieu de demander pour quelle raison les disciples ne répondent point à une accusation si terrible, mais ils doutent, ils s'attristent, ils se regardent l'un l'autre et chacun d'eux dit : « Se- « rait-ce moi, Seigneur? » (Matth. XXVI, 22.) Et Pierre fit signe à Jean de s'enquérir du Maître qui était le traître. (Jean, XIII, 24.) Quelle en est donc la raison? Avant que Pierre eut entendu cette foudroyante parole : « Re- « tirez-vous de moi, Satan » (Matth. XVI, 23), il ne craignait point ; mais après que son Maître l'eût si amèrement repris, et qu'ayant parlé avec beaucoup d'affection, il n'en fut point loué, mais il s'entendit même appeler satan, il eut sujet de craindre pour lui, lorsque Jésus dit : « L'un de vous me trahira ». De plus, maintenant Jésus-Christ ne dit pas : « L'un de vous me trahira »; mais : « Un de « vous autres est un démon ». (Matth. XXVI, 21.) Voilà pourquoi les disciples ne comprenaient pas ce qu'avait voulu dire leur Maître, et ils pensaient qu'il leur reprochait seulement leur peu de foi et leur imperfection.

Mais pourquoi le divin Sauveur a-t-il dit : « Ne vous ai-je point choisi au nombre de « douze, et néanmoins un de vous est un dé- « mon (71) ? » C'était pour leur faire connaître que sa doctrine était éloignée de toute flatterie, que ce n'était point par l'adulation qu'il voulait se les attacher et les persuader. Lorsque tous se retiraient, qu'ils demeuraient seuls et qu'ils confessaient hautement le Christ par la bouche de Pierre ; ne voulant même pas alors qu'ils s'attendissent qu'il les flatterait, il leur en ôte toute la pensée ; c'est comme s'il leur disait : Rien n'est capable de m'empêcher de reprendre les méchants : ne croyez pas que, parce que vous demeurez avec moi, je vous flatte et je vous donne des louanges, ou que parce que vous me suivez, je m'abstienne de reprendre les méchants. Ce qui peut le plus flatter un maître ne me touche point, moi ; celui qui demeure donne une marque de son amour. Il arrivera que celui que le maître a choisi sera outragé et chassé par les insensés, comme s'il était lui-même insensé. Mais toutefois rien de tout cela ne m'empêche de reprendre ceux qui font le mal. Voilà sur quoi les gentils reprennent, aujourd'hui encore, Jésus-Christ de la manière la plus ridicule. Dieu n'a pas coutume de contraindre ni de forcer personne à devenir homme de bien ; son élection et sa vocation ne contraignent point, mais il opère par la persuasion. Voulez-vous savoir et vous convaincre que la vocation ne force et ne contraint personne? voyez, examinez combien il y en a parmi ceux qui ont été appelés qui se sont perdus. Par là vous verrez manifestement que le salut et la perte dépendent de notre libre arbitre et de notre volonté.

5. Que ces vérités, mes frères, nous rendent donc extrêmement attentifs et toujours vigilants. Si celui qui était agrégé au sacré collége des apôtres, qui avait reçu un si grand don, qui avait fait des miracles; car il avait été envoyé avec les autres pour ressusciter les morts et guérir les lépreux; si, dis-je, un disciple, pour s'être laissé infecter de la cruelle et très-dangereuse maladie de l'avarice, a trahi son Maître; si tant de bienfaits et de grâces ; si, ni le commerce, ni la familiarité avec Jésus-Christ, ni le lavement des pieds, ni la société de table, ni la garde de la bourse, ne lui ont servi de rien, ou plutôt si toutes ces choses lui ont ouvert le précipice où il s'est jeté; tremblons et craignons nous-mêmes d'imiter un jour ce perfide par notre avarice. Vous ne trahissez pas Jésus-Christ? Mais lorsque vous méprisez le pauvre qui sèche de faim, ou qui transit de froid, vous méritez le sort de Judas et la même condamnation. Et lorsque nous participons indignement aux saints mystères, nous tombons dans le même abîme, où se sont précipités ceux qui ont fait mourir Jésus-Christ. Lorsque nous volons, lorsque nous opprimons le pauvre et l'indigent, nous nous attirons une terrible vengeance : et certes nous la méritons bien. Jusques à quand serons-nous donc possédés de l'amour des biens de ce monde, de ces choses superflues et inutiles? car les richesses sont des choses vaines et sans utilité. Jusques à quand notre cœur

s'attachera-t-il à des vanités, à des bagatelles? Jusques à quand différerons-nous de lever les yeux au ciel? de veiller, de mépriser les biens de la terre, les choses qui passent? Notre propre expérience ne nous apprend-elle pas combien toutes ces choses sont viles et abjectes?

Pensons à ces riches qui ont été avant nous : tout ce que la mémoire nous rappelle d'eux, ne nous semble-t-il pas un songe? N'est-ce pas comme une ombre, une fleur, une eau qui coule, un conte et une fable? Cet homme était riche : mais ses richesses, que sont-elles devenues? Elles ont péri, elles se sont évanouies. Mais les péchés que ces richesses lui ont fait commettre demeurent, et le supplice qui lui est préparé l'attend à cause de ses péchés. Ou plutôt, quand même vous n'auriez point de supplice à craindre et de royaume à espérer, il vous faudrait avoir égard au sort de vos semblables qui ne diffèrent pas du vôtre.

Voyez plutôt : on nourrit des chiens; plusieurs même nourrissent des ânes sauvages, des ours et divers animaux; et l'homme que la faim dévore, nous l'abandonnons! Nous faisons plus de cas d'une nature qui nous est étrangère que de notre propre nature. N'est-ce pas quelque chose de beau, direz-vous, que de bâtir de brillantes maisons, d'avoir un grand nombre de domestiques; et quand nous sommes couchés dans nos appartements, de voir des lambris tout éclatants d'or? C'est là un luxe superflu et inutile. Il y a d'autres édifices beaucoup plus brillants et plus imposants que ceux-là, dont vous devez vous réjouir la vue, et que personne ne peut vous empêcher de contempler. Voulez-vous voir un beau plafond? sur le soir regardez le ciel orné d'étoiles. Mais, direz-vous, ce plafond n'est point à moi : c'est tout le contraire, il est plus à vous que l'autre. Car c'est pour vous qu'il a été fait, et il vous est commun avec vos frères. Mais celui que vous dites à vous, n'est point à vous, il est à ceux qui hériteront de vous après votre mort. Celui-là peut vous être très-utile puisqu'il vous annonce le Créateur et vous invite à vous élever jusqu'à lui; mais celui-ci vous nuira beaucoup et il sera votre plus sévère et plus dangereux accusateur au jour du jugement, lorsqu'il paraîtra devant vous tout brillant d'or, Jésus-Christ n'ayant pas un seul habit pour se couvrir.

C'est pourquoi, gardons-nous, mes chers frères, de tomber dans un si grand excès de folie. Ne courons pas après ce qui passe, ne fuyons pas ce qui demeure, ne perdons pas notre salut; mais attachons-nous tous à l'espérance des biens futurs : les vieux, parce qu'ils savent qu'il leur reste peu de temps à vivre; les jeunes, parce qu'ils doivent être persuadés que la vie est courte : le jour du jugement arrivera, comme un voleur qui vient dans la nuit. (Luc, XII, 39.) Puis donc que ces vérités nous sont parfaitement connues; que les femmes avertissent leurs maris, et les maris leurs femmes. Apprenons-les aux jeunes garçons et aux jeunes filles, et exhortons-nous tous mutuellement les uns les autres à fuir les choses présentes et à ne rechercher et n'aimer que les biens de la vie future; afin que nous puissions les acquérir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

DEPUIS CELA JÉSUS VOYAGEAIT EN GALILÉE, NE VOULANT POINT VOYAGER EN JUDÉE, PARCE QUE LES JUIFS CHERCHAIENT A LE FAIRE MOURIR. — MAIS LA FÊTE DES JUIFS, APPELÉE DES TABERNACLES, ÉTAIT PROCHE. (CHAP. VII, VERS. 1, 2, JUSQU'AU VERS. 8.)

—

ANALYSE.

1. Jalousie des Juifs et incrédulité des parents de Jésus-Christ.
2. Jacques, frère du Seigneur, premier évêque de Jérusalem.
3. Imiter la douceur et la bonté de Jésus-Christ. — Souffrir patiemment les railleries, les injures, les outrages. — La colère est une bête féroce et furieuse. — Honte et chagrin qu'elle produit : remèdes pour se guérir de cette maladie. — Raisons qu'on allègue pour se venger. — Gens colères : leur image, leur supplice en ce monde et en l'autre.

1. Rien n'est plus mauvais que la jalousie ; rien n'est pire que l'envie : c'est par elles que la mort est entrée dans le monde. Le diable voyant que l'homme était en honneur, et ne pouvant souffrir la félicité dont il jouissait, n'omit rien pour le perdre. Et nous voyons tous les jours le même arbre produire le même fruit. C'est l'envie qui a tué Abel : c'est elle qui a attenté aux jours de David ; c'est elle qui a fait souffrir tant de justes ; c'est elle qui a poussé les Juifs à faire mourir Jésus-Christ. L'évangéliste le déclare en disant : « Depuis « cela Jésus voyageait en Galilée. Car il n'avait « pas le pouvoir de voyager en Judée, parce « que les Juifs cherchaient à le faire mourir ». Que dites-vous, bienheureux Jean? Celui qui peut tout ce qu'il veut, ne pouvait pas! Celui qui ayant dit : « Qui cherchez-vous », a renversé par terre tous ceux qui l'étaient venus chercher? Celui qui étant devant nous, n'est point vu quand il lui plaît : quoi ! celui-là n'a pas eu tout pouvoir? Comment dans la suite, au milieu d'eux, dans le temple, un jour de fête solennelle où tous les Juifs étaient assemblés, où étaient présents ceux qui le voulaient faire mourir, a-t-il dit ce qui les piquait et les irritait le plus? Les Juifs en étant étonnés eux-mêmes, disaient : « N'est-ce pas là celui « qu'ils cherchent pour le faire mourir? Et « néanmoins le voilà qui parle devant tout le « monde, sans qu'ils lui disent rien ». (Jean, VII, 25, 26.)

Quelle est cette énigme? Ah! loin de nous ces paroles : l'évangéliste n'a point dit ces choses pour qu'on les regarde comme une énigme, mais pour déclarer que Jésus-Christ a fait des œuvres qui découvrent sa divinité, et qu'il en a fait aussi qui ont fait connaître son humanité. Quand il dit : « Il n'avait pas « le pouvoir », il a parlé de Jésus comme d'un homme qui fait bien des choses à la manière humaine ; mais lorsqu'il dit qu'étant au milieu d'eux, personne n'osa mettre la main sur lui pour l'arrêter, il montre la puissance de sa divinité. Car il se retirait comme homme ; il apparaissait comme Dieu ; représentant l'un et l'autre véritablement. En effet, lorsqu'étant au milieu de ceux mêmes qui tendaient des piéges pour le prendre, il n'était point arrêté, il faisait alors connaître son invincible puissance ; mais lorsqu'il se retirait, il établissait la vérité de son incarnation, afin que ni Paul de Samosate, ni Marcion, ni ceux qui sont attaqués de leur même maladie, ne pussent y contredire. Par cette conduite donc il ferme la bouche à tous ces hérétiques.

« Après cela vint la fête des Juifs », appelée « des tabernacles ». (Jean, VI, 3.) Cette particule, « après cela », ne signifie autre chose, sinon qu'après le dernier sermon que Jésus avait

prêché, l'évangéliste omet un long intervalle de temps ; en voici la preuve : Lorsque Jésus-Christ gravit la montagne et s'y assit avec ses disciples, c'était la fête de Pâques. Mais l'évangéliste parle ici de la fête appelée des tabernacles. Quant aux cinq mois intermédiaires, saint Jean ne nous offre aucun récit, aucune instruction qui s'y rapporte, sinon le miracle des pains et le sermon prêché à ceux qui les mangèrent : d'ailleurs, Jésus-Christ n'avait pas cessé de faire des miracles et de prêcher non-seulement le jour ou le soir, mais encore la nuit, car c'est de nuit que Jésus vint à ses disciples, comme le rapportent tous les évangélistes. Pourquoi ont-ils donc négligé cette période? Parce qu'ils ne pouvaient pas tout raconter. Au reste, ils se sont attachés à rapporter les choses qui devaient dans la suite attirer les reproches ou les murmures des Juifs, et ces choses revenaient souvent. Ils ont souvent, en effet, répété dans leur histoire que Jésus guérissait les malades, qu'il rendait la vie aux morts, ce qui avait excité l'admiration et l'étonnement du peuple. D'ailleurs, lorsqu'il se présente quelque chose de grand et d'extraordinaire, ou quelque accusation dirigée contre Jésus-Christ, ils en font le récit, comme on le voit maintenant, qu'ils disent que ses frères ne croyaient point en lui : ce qui pouvait devenir un grave sujet d'accusation. Et certes, il est admirable de voir combien les disciples ont été fidèles et véridiques dans ce qu'ils ont écrit, eux qui n'ont pas craint de transmettre à la postérité des choses qui semblaient être à la honte de leur Maître et paraissent même raconter ces sortes de faits de préférence aux autres.

C'est pourquoi saint Jean passe ici rapidement sur un nombre de miracles, de prodiges, de sermons, pour arriver à ceci : « Ses frères « lui dirent : Quittez ce lieu, et vous en allez « en Judée, afin que vos disciples voient aussi « les œuvres que vous faites (3). Car personne « n'agit en secret lorsqu'il veut être connu « dans le public. Faites-vous connaître au « monde (4). Car ses frères ne croyaient point « en lui (5) ». Et en quoi, direz-vous, sont-ils incrédules, puisqu'ils le prient de faire des miracles? Oui, certes, ils le sont, et beaucoup; leurs paroles, leur hardiesse, cette liberté prise à contre-temps, marquent leur incrédulité. Car ils croyaient que la parenté leur donnait droit de parler et de demander hardiment. Et si, en apparence, ils lui font une remontrance d'ami, leurs paroles n'en sont pas moins très-piquantes et très-amères : ils l'accusent de timidité et de vaine gloire. En effet, quand ils disent : « Personne n'agit en secret », ils font l'office d'accusateurs, puisqu'ils lui reprochent sa timidité, et que ses œuvres leur sont suspectes ; et quand ils disent : « Il veut être « connu dans le public », ils soupçonnent qu'il y a de la vaine gloire en ce qu'il fait.

2. Pour vous, mon frère, admirez la vertu de Jésus-Christ. Car des rangs de ceux qui parlaient de la sorte sortit le premier évêque de Jérusalem, savoir, le bienheureux Jacques, dont saint Paul dit : « Je ne vis aucun des autres « apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur ». (Gal. I, 19.) Il est dit aussi que Judas avait été un homme admirable. Cependant ces frères de Jésus étaient à Cana, lorsque Jésus changea l'eau en vin, mais ce miracle ne fit point alors d'impression sur leur esprit. D'où leur venait donc une si grande incrédulité? De leur mauvaise volonté et de leur envie. Car les parents ont coutume de porter envie à ceux de leurs parents qu'ils voient dans une plus haute réputation et dans une plus grande estime qu'eux. Qui sont ceux qu'on appelle ici disciples de Jésus-Christ? Le peuple qui le suivait et non les douze qu'il avait choisis. Que répondit donc le divin Sauveur? Remarquez avec quelle douceur il répond. Il n'a point dit : Qui êtes-vous, pour m'oser donner des avis, et m'instruire sur ce que je dois faire? Mais qu'a-t-il dit? « Mon temps n'est pas encore venu (6) ». Il me semble que l'évangéliste veut nous insinuer ici quelque autre chose : que peut-être leur envie les poussait à le livrer aux Juifs, et qu'ils méditaient ce dessein; c'est pour le faire connaître qu'il dit : « Mon temps n'est pas « encore venu », c'est-à-dire le temps de ma croix et de ma mort. Pourquoi vous hâtez-vous de me faire mourir avant le temps? « Mais « pour le vôtre, il est toujours prêt ». C'est-à-dire, les Juifs, encore que vous soyez toujours parmi eux, ne vous feront point mourir, vous qui êtes dans leurs sentiments; mais moi, aussitôt qu'ils m'auront entre leurs mains, ils chercheront à me faire mourir. De sorte que c'est toujours pour vous le temps d'être avec eux : vous n'avez point à craindre qu'ils vous fassent aucun mal : pour moi, ce sera mon temps, lorsque le temps sera venu pour moi d'être crucifié et de mourir. Ce qui suit fait

manifestement voir que c'est là ce qu'a voulu dire Jésus-Christ.

« Le monde ne saurait vous haïr (7) ». Et, comment vous haïrait-il, puisque vous êtes dans ses sentiments et dans ses intérêts, et que vous recherchez ce qu'il recherche? « Mais « pour moi, il me hait, parce que je lui fais « des reproches de ce que ses œuvres sont « mauvaises » ; c'est-à-dire, je lui suis odieux, parce que je lui fais des reproches et des réprimandes. Une réponse si douce et si modeste doit nous apprendre que, quelque vils et méprisables que soient ceux qui se mêlent de nous donner des conseils, nous devons retenir notre colère et notre indignation. Si Jésus-Christ a souffert avec douceur et avec patience les conseils de gens qui ne croyaient point en lui, lors même que, par malignité et avec une mauvaise intention, ils lui conseillaient ce qui ne convenait point, quel pardon obtiendrons-nous, nous qui, n'étant que terre et que cendre, ne pouvons supporter ceux qui nous donnent des avis et des conseils, et qui nous regardons comme offensés pour peu que ceux qui nous reprennent soient inférieurs à nous? Considérez donc avec quelle douceur Jésus-Christ repousse le reproche qu'on lui fait. Ses frères lui disaient : « Faites-vous connaître au « monde » ; il leur répond : « Le monde ne « saurait vous haïr : mais pour moi, il me « hait », détournant ainsi leur accusation : tant s'en faut, dit-il, que je cherche les hommages des hommes, qu'au contraire je ne cesse point de les reprendre, quoique je sache bien que par là je m'attire leur haine et la mort.

Et quand, direz-vous, les a-t-il repris? Mais plutôt, quand a-t-il cessé de les reprendre? Ne disait-il pas : « Ne pensez pas que ce soit moi « qui vous doive accuser devant le Père : vous « avez un accusateur qui est Moïse ». (Jean, v, 45.) Et : « Je vous connais : je sais que vous « n'avez point en vous l'amour de Dieu ». (Jean, v, 42.) Et : « Comment pouvez-vous croire, « vous qui recherchez la gloire que vous vous « donnez les uns aux autres, et qui ne recher- « chez point la gloire qui vient de Dieu seul? » (Jean, v, 44.) Ne voyez-vous pas que, par toutes ces choses, le divin Sauveur fait connaître que la haine qu'ils avaient conçue contre lui venait de ce qu'il les reprenait librement, et non de n'avoir pas gardé le sabbat?

Mais pourquoi les envoie-t-il à la fête, leur disant : « Allez, vous autres, à cette fête : pour « moi, je n'y vais point encore? » Par là, il fait voir qu'il ne le dit point pour s'excuser, ou pour leur complaire, mais pour permettre l'observance du culte judaïque. Pourquoi donc Jésus est-il allé à la fête, après avoir dit : « Je n'irai « pas? » Il n'a point dit simplement : Je n'irai pas, mais il ajoute : Maintenant », c'est-à-dire avec vous, « parce que mon temps n'est pas « encore accompli ». Cependant il ne devait être crucifié qu'à la Pâque prochaine. Pourquoi donc n'y alla-t-il pas avec eux? car s'il n'y fut pas avec eux, parce que son temps n'était pas encore venu, alors il n'y devait point aller du tout? Mais il n'y fut point pour souffrir la mort, seulement il y fut pour les instruire. Pourquoi y alla-t-il secrètement; car il pouvait y aller publiquement, se présenter au milieu d'eux, et réprimer leur fureur et leur violence comme il l'a souvent fait? C'est parce qu'il ne le voulait pas faire trop souvent. S'il y eût été publiquement, et s'il les eût encore frappés d'une sorte de paralysie, il aurait découvert sa divinité avant le temps d'une manière trop claire, et l'aurait trop fait éclater par ce nouveau miracle. Mais comme ils croyaient que la crainte le retenait et l'empêchait d'aller à la fête, il leur fait voir au contraire qu'il n'a nulle crainte; que ce qu'il fait, c'est par prudence, et qu'il sait le temps auquel il doit souffrir : quand ce temps sera venu, il ira alors librement et volontairement à Jérusalem. Pour moi, il me semble que ces paroles : « Allez, vous autres », signifient ceci : Ne croyez pas que je veuille vous contraindre de demeurer avec moi malgré vous. Et quand il ajoute : « Mon temps n'est pas encore ac- « compli », il veut dire qu'il faut qu'il fasse des miracles, qu'il prêche et qu'il enseigne le peuple, afin qu'un plus grand nombre croie, et que les disciples, voyant la constance et l'assurance de leur Maître, et aussi les tourments qu'il a endurés, en deviennent plus fermes dans la foi.

3. Enfin, que ce que nous venons d'entendre nous apprenne, mes chers frères, à avoir de la bonté et de la douceur : « Apprenez de moi », dit Jésus-Christ, « que je suis doux et humble « de cœur ». (Matth. xi, 29.) Et chassons toute aigreur. On nous insulte, donnons des marques de notre humilité ; on s'emporte de colère et de fureur, adoucissons, apaisons cette fureur et cette colère ; on nous chagrine, on nous ca-

lomnie, on nous déshonore, on se rit, on se moque de nous ; ne nous troublons point, ne nous abattons pas, et pour vouloir nous venger ne nous perdons pas nous-mêmes. La colère est une bête, et une bête furieuse et cruelle. C'est pourquoi chantons-nous à nous-mêmes les cantiques des divines Ecritures, et disons-nous : « Tu n'es que terre et que cendre « (Gen. III, 19) : pourquoi la terre et la cendre « s'élèvent-elles d'orgueil ? » (Eccli. X, 9.) Et : « L'émotion de la colère qu'il a dans le cœur « est sa ruine ». (Eccli. I, 28.) Et : « L'homme « colère n'est point agréable ». (Prov. XI, 25, LXX.) En effet, rien n'est plus laid, rien n'est plus affreux que l'aspect d'un homme en colère. Que si son aspect est hideux et horrible, son âme l'est bien plus. Car comme d'un bourbier qu'on remue, il sort et se répand une odeur empestée, de même l'âme que la colère agite sera difforme et infecte.

Mais, direz-vous, je ne puis souffrir les injures que me dit mon ennemi. Pourquoi, je vous prie ? Si ce qu'il dit de vous est vrai, vous devez en sa présence même donner des marques de votre componction, et lui être obligé ; mais si ce qu'il dit est faux, méprisez ses discours. Dit-il que vous êtes pauvre ? riez-en ; que vous êtes de basse naissance, ou que vous avez perdu la raison ? gémissez pour lui. « Ce- « lui qui dit à son frère : Vous êtes un fou, mé- « ritera d'être condamné au feu de l'enfer ». (Matth. V, 22.) S'il vous outrage, pensez au supplice qui l'attend, et non-seulement vous retiendrez votre colère, mais encore vous répandrez des larmes. Personne ne se fâche contre un homme qui a la fièvre ou qu'une maladie aiguë transporte de fureur ; au contraire, on en a pitié, on pleure sur lui. Or, voilà l'image d'une âme en colère. Mais si vous voulez vous venger, gardez le silence ; cela mortifiera plus votre ennemi que tout ce que vous lui pourriez dire. Si, au contraire, vous repoussez l'injure par l'injure, vous attisez le feu.

Mais, direz-vous encore, si nous ne répliquons pas, on nous accusera de faiblesse. Non, on ne vous accusera pas de faiblesse, mais on admirera votre sagesse, votre philosophie. Que si l'injure qu'on vous dit allume votre colère, vous donnerez lieu de croire que ce qu'on vous reproche est véritable. Pourquoi, je vous prie, le riche, qui s'entend dire pauvre, en rit-il ? N'est-ce pas parce qu'il sait bien qu'il n'est pas pauvre ? Nous, de même, si nous rions quand on nous accuse, nous donnerons une très-grande preuve que nous ne sommes nullement coupables. Mais de plus, jusques à quand craindrons-nous les accusations des hommes ? Jusques à quand mépriserons-nous notre commun Maître, et serons-nous attachés à la chair ? « Car, puisqu'il y a parmi vous des « jalousies », dit l'apôtre, « n'est-il pas visible « que vous êtes charnels ? » (I Cor. III, 3.)

Soyons donc spirituels, domptons cette méchante et cruelle bête ; entre la colère et la folie, il n'y a aucune différence : la colère est une espèce de démon passager, ou plutôt elle est pire qu'un démoniaque. On excuse un démoniaque, mais l'homme colère se rend digne de mille supplices ; volontairement il court à sa perte et se jette dans l'abîme ; perpétuellement agité de pensées tumultueuses, nuit et jour dans le trouble et dans les angoisses de l'âme, il souffre ici-bas même des tourments avant-coureurs de l'enfer. C'est pourquoi travaillons à nous délivrer et de ce supplice présent, et de la vengeance future. Chassons loin de nous cette maladie, et comportons-nous en toutes choses avec beaucoup de douceur, afin que nous procurions à nos âmes le repos et la tranquillité, et en ce monde et dans le royaume des cieux, que je vous souhaite, par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

AVANT DIT CES CHOSES, IL DEMEURA EN GALILÉE. — MAIS LORSQUE SES FRÈRES FURENT PARTIS, IL ALLA AUSSI LUI-MÊME A LA FÊTE, NON PAS PUBLIQUEMENT, MAIS COMME S'IL EUT VOULU SE CACHER. (VERS. 9, 10, JUSQU'AU VERSET 24.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ n'agit pas toujours en Dieu, mais souvent aussi en homme, afin de nous laisser des exemples à suivre.
2. Autre est l'hypostase de la personne du Père, autre celle du Fils. — Jésus-Christ se dit égal à Dieu son Père : embûches des Juifs.
3. Jésus-Christ réfute l'accusation de violation du sabbat portée contre lui. — Les instructions que Jésus-Christ a données aux Juifs, s'adressent à tous les hommes. — Dans l'exercice de la charité du prochain, ne pas faire acception de personne. — Etre incorruptible dans ses jugements. — Exercer la justice sans respect humain. — Vivre avec une mauvaise conscience, c'est vivre dans les tourments. — Point d'autre ami dans l'autre monde que la vertu : elle seule délivre de l'enfer, et fait entrer dans le paradis.

1. Les choses que, par une sage dispensation, Jésus-Christ a faites à la manière des hommes, non-seulement il les a faites pour confirmer le mystère de son incarnation, mais encore pour nous instruire et nous former à la vertu. Si en toute occasion il eût agi en Dieu, où aurions-nous pu apprendre la conduite que nous devons garder dans les rencontres épineuses et difficiles ; comme ici, par exemple, s'il s'était présenté au milieu des Juifs qui ne respiraient que sa mort, arrêtant tout à coup leur violence et leur fureur? Si donc Jésus-Christ n'avait point cessé de faire des miracles et des prodiges, si toujours il avait agi en Dieu, nous, venant à tomber dans les mêmes périls, et ne pouvant nous en tirer de même que lui, comment saurions-nous ce qu'il faut faire ; s'il faut nous livrer à la mort ou nous cacher et pourvoir à notre sûreté, afin de prêcher et de répandre la parole de Dieu? Comme donc, faute d'avoir la même puissance, nous n'aurions pas su la conduite à tenir en pareil cas ; c'est pour cela même que Jésus-Christ nous l'a appris par son exemple. Car l'évangéliste rapporte que « Jésus « ayant dit ces choses, demeura en Galilée. « Mais que, lorsque ses frères furent partis, il « alla aussi lui-même à la fête, non pas publi- « quement, mais comme s'il eût voulu se ca- « cher ». Ces paroles : « Lorsque ses frères « furent partis », marquent qu'il ne voulut pas aller à la fête avec eux. Voilà pourquoi il demeura en Galilée et ne se fit point connaître, quoiqu'ils le lui conseillassent.

Mais pourquoi Jésus-Christ, qui parlait toujours publiquement, se conduit-il maintenant comme s'il eût voulu se cacher ? L'évangéliste ne dit point qu'il se soit caché, mais, comme s'il eût voulu se cacher. Car il fallait, comme j'ai dit, qu'il nous apprît les ménagements que nous devons garder en pareil cas. Et d'ailleurs, ce n'était pas la même chose de se faire voir à des gens en colère et en fureur contre lui, ou de se montrer plus tard, après la fête.

« Les Juifs donc le cherchaient, et ils di- « saient : Où est-il (11)? » Voilà, certes, une belle action pour solenniser la fête ! Ils cherchent Jésus avec empressement dans le dessein de le faire mourir ; un jour de fête ils délibèrent sur les moyens de le prendre. En un autre endroit de même, ils disent : « Que « pensez-vous de ce qu'il n'est point venu à ce « jour de fête? » (Jean, XI, 56.) Et ici ils disaient : « Où est-il? » Par un excès de haine ils ne daignent même pas le nommer. Sûrement, c'est là bien célébrer, bien sanctifier la fête : c'est là montrer une grande piété. Ils voulaient profiter de la fête même pour s'em-

parer de Jésus. « Et on faisait plusieurs dis- « cours de lui en secret parmi le peuple ». Au reste, je crois qu'ils étaient entrés en fureur à cause du lieu où avait été opéré le miracle, et qu'ils n'en étaient point tant irrités par indignation de l'œuvre qu'il avait faite, que par crainte qu'il n'en fît d'autres semblables. Mais il arriva tout le contraire de ce qu'ils méditaient : Malgré eux-mêmes, ils relevèrent sa gloire et le rendirent illustre; « car les uns disaient : « C'est un homme de bien; les autres di- « saient : Non, mais il séduit le peuple ». La première opinion, je la crois du peuple; l'autre, des sénateurs et des prêtres. Car c'est à ces hommes méchants et jaloux qu'il appartenait de calomnier Jésus. Il séduit le peuple, disent-ils : En quoi, je vous prie? Est-ce en feignant d'opérer des miracles qu'il ne fait point? Mais vous savez le contraire par expérience. « Personne néanmoins n'osait en « parler avec liberté, par la crainte qu'on « avait des Juifs (13) ». Vous voyez partout que les grands montrent un cœur corrompu, et que le peuple a de bons sentiments, mais manque du courage qui lui était si nécessaire.

« Or, vers le milieu de la fête, Jésus « monta au temple où il se mit à ensei- « gner (14) ». L'attente où ils avaient été les rendit plus attentifs à sa parole. Remarquez, en effet, avec quel empressement ceux qui les premiers jours le cherchaient, et disaient : « Où est-il? » s'approchent de lui, et l'écoutent parler, tant ceux qui disaient : c'est un homme de bien, que les autres qui disaient : c'est un méchant homme. Mais les uns l'écoutaient pour profiter de sa doctrine, l'admirer et l'applaudir; les autres, pour le surprendre dans ses paroles et l'arrêter. Au reste, cette accusation : « Il séduit le peuple », était fondée sur sa doctrine, car ils ne la comprenaient pas. Et ces mots : « C'est un homme de bien », sur ses miracles. Jésus-Christ ayant donc apaisé leur fureur, leur parla avec tant de fermeté et d'assurance, qu'ils l'écoutaient avec attention, la colère ne leur bouchant plus les oreilles. L'évangéliste ne nous apprend point ce qu'il enseigna, seulement il rapporte qu'il disait des choses admirables, qu'il les adoucit, et changea leurs dispositions, tant sa parole avait de vertu et d'efficace! Ceux même qui disaient : « Il séduit le peuple », étant tout changés, s'étonnaient alors et l'admiraient, c'est pourquoi ils parlaient de lui en ces termes : « Comment cet homme sait-il les lettres, lui « qui ne les a point étudiées (15)? » Ne voyez-vous pas que, par ces paroles, l'évangéliste veut nous faire connaître que leur admiration était pleine de malignité? Il ne dit pas qu'ils avaient admiré sa doctrine et reçu sa parole ; mais seulement qu'ils admiraient, c'est-à-dire qu'ils s'étonnaient, disant : « D'où lui vient « cette science », quand ce doute aurait dû leur faire apercevoir qu'il n'y avait rien d'humain chez lui.

Mais, comme ils ne voulaient pas reconnaître cela ni le confesser, et qu'ils se bornaient au simple étonnement, voici ce que leur répond le divin Sauveur; écoutez-le : « Ma doctrine « n'est pas ma doctrine (16) ». Par là il répond encore à leur soupçon, les renvoyant au Père, pour leur fermer la bouche. « Si quelqu'un », dit-il, « veut faire la volonté de Dieu, il re- « connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je « parle de moi-même (17) ». C'est-à-dire, défaites-vous de votre méchanceté, chassez la colère, l'envie, et cette haine que vous avez conçue contre moi sans raison, et alors rien ne vous empêchera de connaître que ma parole est véritablement celle de Dieu : voilà ce qui maintenant couvre votre esprit de ténèbres, voilà ce qui pervertit votre jugement et ne vous permet pas de voir la vérité : si vous ôtez ces obstacles, vos soupçons et vos doutes tomberont et disparaîtront. Mais Jésus ne leur parla point ainsi, pour ne leur pas faire un reproche trop dur et trop piquant; cependant il leur insinue tout cela par ces paroles : « Celui qui fait la volonté de Dieu, reconnaîtra « si ma doctrine est de lui, ou si je parle de « moi-même », c'est-à-dire, si j'enseigne une doctrine étrangère ou nouvelle, ou contraire à celle de Dieu. Car, en employant ce mot : « de moi-même », Jésus-Christ veut toujours dire ceci : Je ne dis rien de contraire à la volonté de Dieu : tout ce que veut le Père, je le veux aussi. « Si quelqu'un fait la volonté de « Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine »... Que signifie cela? « Si quelqu'un fait la volonté de « Dieu? » Si quelqu'un aime la vertu, il sentira bientôt la force de mes paroles. Si quelqu'un veut lire avec soin les prophéties, il connaîtra si ce que j'enseigne y est conforme ou non.

2. Comment sa doctrine peut-elle être sa doctrine, et ne l'être pas? Car il n'a point dit : Cette doctrine n'est pas ma doctrine; mais

après avoir dit ma doctrine, et se l'être appropriée, il ajoute incontinent : ce n'est pas ma doctrine. Comment la même chose peut-elle être et n'être pas à lui? Elle est sa doctrine, parce que la doctrine qu'il enseignait, il ne l'avait pas apprise: elle n'est pas sa doctrine, parce que c'est la doctrine de son Père. Pourquoi dit-il donc : « Tout ce qui est à mon « Père est à moi, et tout ce qui est à moi est à « mon Père? » (Jean, XVII, 10.) Car si la doctrine, pour être de votre Père, n'est point à vous, ce que vous venez de dire se contredit, puisque c'est pour cela même qu'elle doit être à vous. Mais cette parole : « N'est pas ma « doctrine », déclare d'une manière très-forte et très-expresse, que la volonté du Fils et celle du Père ne sont qu'une seule et même volonté; c'est comme s'il disait : « Ma doctrine ne « diffère nullement de celle du Père », comme si elle était d'un autre. Car, quoique autre soit la personne du Père, autre la mienne, néanmoins je parle et j'agis de manière qu'on ne doit point croire que ce que le Père fait et ce qu'il dit soit différent de ce que je dis et de ce que je fais, et qu'au contraire ce que je fais et ce que je dis est absolument la même chose que ce que dit et ce que fait le Père. Jésus-Christ emploie ensuite un autre argument auquel on ne peut répondre, et qui est fondé sur l'usage et la pratique des hommes. Quel est-il, cet argument? « Celui qui parle de son « propre mouvement, cherche sa propre « gloire (18) ». C'est-à-dire celui qui se veut faire une doctrine propre et particulière, ne cherche autre chose en cela que de s'acquérir de la gloire. Or, moi, si je ne cherche pas à m'attirer de la gloire, pourquoi voudrais-je me faire une doctrine propre? Celui qui parle de son propre mouvement, c'est-à-dire, celui qui enseigne une doctrine différente et qui lui est propre, ne l'enseigne que pour se faire un nom, pour se faire valoir et pour en tirer vanité; mais si je n'agis, si je ne parle que pour la gloire de celui qui m'a envoyé, pourquoi voudrais-je enseigner une autre doctrine?

Ne remarquez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ a une raison pour dire qu'il ne fait rien de lui-même? Quelle est-elle, cette raison? C'est de convaincre les Juifs qu'il ne cherche point à se faire honorer du peuple. C'est pourquoi, quand il se sert d'expressions grossières comme : « Je cherche la gloire de « mon Père »; c'est pour leur montrer partout qu'il ne cherche point sa propre gloire. Au reste, pour user ainsi de ces sortes d'expressions simples et grossières, le Sauveur avait plusieurs raisons, savoir : afin qu'on ne le crût pas non engendré, et contraire à Dieu; afin qu'on crût qu'il s'était revêtu de la chair, pour s'accommoder à la faiblesse et à la portée de ses auditeurs; afin de nous apprendre à rechercher l'humilité et à fuir l'ostentation. Mais il n'en avait qu'une seule pour parler d'une manière élevée, c'était la grandeur et la dignité de sa nature. En effet, si, pour l'avoir entendu dire qu'il était avant qu'Abraham fût au monde (Jean, VIII, 58), les Juifs se choquèrent et se mirent en colère, à quel excès de fureur ne se seraient-ils pas portés, s'ils ne lui avaient jamais ouï dire que des choses sublimes et élevées?

« Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi « (19)? Et néanmoins nul de vous n'accomplit « la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire « mourir (20)? » Quel rapport ces paroles ont-elles à celles qui précèdent? Les Juifs imputaient deux crimes à Jésus-Christ : l'un, qu'il ne gardait point le sabbat; l'autre, qu'il appelait Dieu son Père, et qu'il se faisait égal à Dieu. Il est même visible que réellement et de fait Jésus-Christ se disait Fils de Dieu et égal à Dieu, et que ce n'était pas là un vain soupçon des Juifs : il est également certain qu'il ne se disait pas Fils de Dieu, comme sont les hommes en général, mais qu'il s'attribuait cette qualité comme lui étant propre et particulière à lui seul. Plusieurs, souvent, ont appelé Dieu leur Père; en voici un exemple : « Un même Dieu ne nous a-t-il pas tous créés? « N'avons-nous pas tous un même Père? » (Malach. II, 10.) Mais ce n'était pas à dire que le peuple fût égal à Dieu. C'est pourquoi ceux qui l'entendaient dire ne se choquaient et ne se scandalisaient point. Comme donc Jésus-Christ a souvent repris les Juifs, pour avoir dit qu'il n'était pas envoyé de Dieu, comme il s'est défendu de n'avoir pas gardé le sabbat; de même si ce n'eût été que sur un simple soupçon, sur une opinion qui se serait élevée parmi eux, qu'on l'accusât de se faire égal à Dieu, et non parce qu'il l'entendait lui-même ainsi, sans doute il les aurait repris et leur aurait dit : Pourquoi me croyez-vous égal à Dieu? je ne le suis point. Mais il ne leur a rien dit de semblable; au contraire, dans les pa-

roles suivantes, il montre qu'il est égal à Dieu. Ces paroles : « Comme le Père ressuscite les « morts et leur rend la vie, le Fils le fait de « même » (Jean, v, 21); et : « Afin que tous « honorent le Fils comme ils honorent le « Père » (Ibid. 23); et : « Les œuvres que le « Père fait, le Fils les fait aussi comme lui ». (Ibid. 19.) Toutes ces choses, dis-je, établissent et confirment son égalité. Parlant de la loi, il dit : « Ne pensez pas que je sois venu « détruire la loi ou les prophètes ». (Matth. v, 17.) C'est de cette manière qu'il a coutume d'arracher les mauvais soupçons. Mais ici, l'opinion de l'égalité à l'égard du Père, non-seulement il ne l'ôte pas, mais il l'appuie et l'affermit.

C'est pourquoi, lorsque les Juifs lui dirent : « Vous vous faites vous-même Dieu », il ne les détourna point de ce sentiment; au contraire, il le confirma en disant : « Or, afin « que vous sachiez que le Fils de l'homme a « le pouvoir sur la terre de remettre les pé« chés : Levez-vous, dit-il alors au paraly« tique, emportez votre lit et marchez ». (Matth. IX, 6.) Donc la première accusation de se faire égal à Dieu, loin de la détruire, il la confirme; il montre aussi qu'il n'est pas contraire à Dieu, mais qu'il dit et qu'il enseigne les mêmes choses que le Père. Enfin, la seconde, de ne point garder le sabbat, il la repousse par ces paroles : « Moïse ne vous « a-t-il pas donné la loi? Et néanmoins nul « de vous n'accomplit la loi ». Comme s'il disait : La loi défend de tuer; mais vous, vous tuez; et toutefois vous m'accusez d'être un violateur de la loi. Mais pourquoi a-t-il dit : « Nul de vous? » Parce que tous cherchaient à le faire mourir. Pour moi, dit-il, si j'ai violé la loi, je l'ai violée pour sauver la vie à un homme; mais vous, vous la violez pour faire du mal. Quand même je la violerais, je serais excusable, le faisant pour sauver; et ce ne serait point à vous de me le reprocher, à vous qui violez la loi dans les choses graves et importantes : car, ce que vous faites renverse entièrement la loi.

Il dispute ensuite contre eux : il l'avait déjà fait autrefois, et plus au long; mais alors d'une manière plus élevée et conforme à sa dignité, maintenant plus simple et plus grossière. Pourquoi ? Parce qu'il ne voulait pas si souvent les irriter; car cette fois, dans le transport de leur colère, ils n'auraient pas reculé devant un meurtre. Voilà pourquoi il persiste à apaiser leur esprit, employant ces deux moyens et le reproche de leur crime : « Pourquoi cherchez« vous à me faire mourir? » et une remontrance pleine de modestie et de douceur : « Moi qui vous ai dit la vérité » (Jean, VIII, 40); et en leur faisant connaître qu'eux, qui ne respirent que le sang et le carnage, ils ne doivent pas juger les autres.

Pour vous, mon cher auditeur, considérez, je vous prie, combien est humble l'interrogation de Jésus-Christ, combien est insolente et cruelle la réponse des Juifs : « Vous êtes pos« sédé du démon. Qui est-ce qui cherche à « vous faire mourir (20)? » Parole de colère et de fureur, d'impudence ; et cela parce qu'on leur fait un reproche auquel ils ne s'attendaient pas et qu'ils se croyaient insultés. Car, ainsi que les voleurs chantent lorsqu'ils se mettent en embuscade, et qu'ensuite, pour surprendre celui qu'ils veulent attaquer, ils se tiennent dans le silence; les Juifs agissent de même. Au reste, Jésus-Christ renonçant à les confondre, de peur de les rendre plus impudents, se justifie de nouveau sur la violation du sabbat, et dispute avec eux sur la loi.

3. Mais voyez avec quelle prudence. Il n'est pas surprenant, dit-il, que vous ne me croyiez point, que vous ne vous soumettiez pas à moi, vous qui n'écoute même pas la loi que vous paraissez suivre, et qui la violez, cette loi que vous prétendez tenir de Moïse. Il n'est donc pas extraordinaire que vous ne soyiez pas attentifs à ma parole. Comme ils avaient dit : « Dieu a parlé à Moïse : mais pour celui-ci, « nous ne savons d'où il est » (Jean, IX, 29); Jésus leur montre qu'ils font une injure à Moïse, en ne se soumettant pas à la loi qu'il leur a donnée.

« J'ai fait une seule action et vous en êtes « tout surpris (21) ». Sur quoi remarquez, mon cher auditeur, que quand Jésus veut se justifier et réfuter le crime dont on l'accuse, il ne fait pas mention de son Père, mais il présente sa personne seule : « J'ai fait une seule action»; il veut faire voir que s'il ne l'avait point faite, ce serait alors qu'on pourrait dire que la loi aurait été violée, et qu'il y a des choses qu'il est plus nécessaire d'observer que la loi même, et que Moïse avait reçu contre la loi un commandement d'un ordre plus élevé que n'était la loi. Car la circoncision était au-des-

sus du sabbat, quoiqu'elle vînt des patriarches et non de la loi. Or, moi j'ai fait une action meilleure et plus grande que la circoncision même. Il aurait pu arriver ensuite aux préceptes de la loi et montrer, par exemple, que les prêtres violaient le sabbat, comme il l'avait déjà dit; mais il parle d'une manière plus générale; au reste, ce mot : « Vous êtes surpris », signifie : vous êtes troublés.

Or, si la loi avait dû rester immuable, la circoncision ne serait pas au-dessus d'elle; au reste, Jésus-Christ ne dit pas avoir fait une action plus grande que la circoncision, mais ses paroles en impliquent la preuve lorsqu'il dit : « Si un homme reçoit la circoncision le « jour du sabbat (23) ». Remarquez-vous, mes frères, que lorsque le Sauveur détruit la loi, c'est alors qu'elle demeure plus ferme? Remarquez-vous que la violation du sabbat est l'observance de la loi, en sorte que, si le sabbat n'avait pas été violé, nécessairement la loi l'eût été? Par conséquent, dit-il, j'ai affermi la loi. Jésus n'a point dit : Vous vous mettez en colère contre moi, parce que j'ai fait une action plus grande que la circoncision : mais seulement il expose le fait et leur laisse à juger ensuite, si l'entière guérison d'un homme n'est pas plus nécessaire que la circoncision. On viole la loi, dit-il, pour faire à un homme une marque qui ne lui sert de rien pour la santé, et, pour l'avoir guéri d'une si grande maladie, on excite votre colère?

« Ne jugez point selon l'apparence (24) ». Que veut dire cela, « selon l'apparence? » Quoique Moïse soit parmi vous en plus grande réputation que moi, ne jugez pas pour cela sur la dignité des personnes, mais sur la nature des choses; c'est là en effet juger selon la justice. Pourquoi personne n'a-t-il blâmé Moïse? Pourquoi personne ne s'est-il opposé à lui, quand il a ordonné de violer le sabbat par un précepte étranger à la loi? Mais il souffre que ce précepte, on le regarde comme supérieur à sa loi; ce précepte, dis-je, que la loi n'a point établi, mais qui vient d'ailleurs : véritablement il y a là de quoi s'étonner. Vous cependant, qui n'êtes pas des législateurs, vous vengez la loi d'une manière outrée, mais Moïse, qui ordonne de violer la loi par un précepte qui n'est point de la loi, est plus digne de foi que vous. Lors donc que Jésus-Christ dit : J'ai guéri un homme dans tout son corps, il fait entendre que la circoncision ne guérit qu'une partie du corps. Et quelle est cette guérison que procure la circoncision? « Tout homme », dit Moïse, « qui ne sera point circoncis, sera « exterminé ». (Gen. xvii, 14.) Pour moi, je n'ai pas guéri une maladie partielle, mais j'ai entièrement rétabli un corps qui était tout corrompu. « Ne jugez donc pas selon l'appa- « rence ».

Pensons, mes frères, que ces paroles du divin Sauveur ne s'adressent pas seulement aux Juifs, mais à nous encore. Ne manquons en rien à la justice, mais faisons tous nos efforts pour y rester fidèles. Ne regardons pas si celui qui se présente à nous est pauvre ou riche; n'examinons pas les personnes, mais l'affaire que nous avons à juger. « Vous n'au- « rez point de pitié du pauvre en jugement ». (Exod. xxiii, 3.) Que veut dire cela? Si c'est un pauvre qui a commis une injustice et qui a fait du tort, que votre cœur ne s'amollisse point, ne vous laissez point fléchir. Mais s'il ne faut point avoir de compassion du pauvre, bien moins en faut-il avoir du riche. Au reste, ce n'est pas seulement aux juges, mais à tous que je m'adresse ici; il ne faut jamais blesser la justice, mais toujours inviolablement la garder. « Le Seigneur aime « la justice », dit encore l'Ecriture, « mais « celui qui aime l'iniquité, hait son âme ». (Ps. x, 6, 8.)

Ne haïssons pas notre âme, je vous en conjure, mes chers frères, et n'aimons pas l'iniquité. Ici-bas, nous n'en retirerions que peu ou point de profit, et en l'autre monde elle nous serait fatale. Disons mieux, nous ne jouirons point, même ici-bas, de notre iniquité. Vivre dans les délices avec une mauvaise conscience, n'est-ce pas un tourment et un supplice? Aimons donc la justice et ne violons jamais cette loi. Et quel fruit emporterons-nous de cette vie, si nous n'en sortons avec la vertu? Qui nous protégera en l'autre monde? Sera-ce l'amitié, sera-ce la parenté, sera-ce la faveur? Que dis-je, la faveur? Quand bien même nous aurions Noé pour père, ou Job, ou Daniel, tout cela ne nous servira de rien si nos œuvres nous accusent; pour tout aide et pour tout secours nous n'avons besoin que de la vertu. Elle seule nous pourra garantir de tous périls et nous délivrer du feu éternel; elle nous fera entrer dans le royaume des cieux, que je vous souhaite, par la grâce et la

bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

ALORS QUELQUES GENS DE JÉRUSALEM COMMENCÈRENT A DIRE : N'EST-CE PAS LA CELUI QU'ILS CHERCHENT POUR LE FAIRE MOURIR ? — ET NÉANMOINS LE VOILA QUI PARLE DEVANT TOUT LE MONDE SANS QU'ILS LUI DISENT RIEN. — EST-CE QUE LES SÉNATEURS ONT VRAIMENT RECONNU QU'IL EST VÉRITABLEMENT LE CHRIST [1] ? — MAIS NOUS SAVONS CEPENDANT D'OU EST CELUI-CI. (VERS. 25, 26, 27, JUSQU'AU VERS. 36.)

ANALYSE.

1. Les Juifs se contredisent au sujet de Jésus-Christ.
2. Jésus-Christ les démasque et leur montre qu'ils refusent de le recevoir bien qu'ils sachent qu'il est le Messie.
3. Jésus prédit sa mort, ce qui est au-dessus de l'homme. — Nous devons craindre que nos péchés ne nous empêchent d'aller où est Jésus-Christ : c'est de ses disciples que le Sauveur dit : *Je désire que là où je suis, ils y soient aussi avec moi.* — Si l'huile de la charité nous manque, il nous en arrivera de même qu'aux vierges folles. — Ce qui resserre et ce qui éteint le Saint-Esprit dans les âmes. — L'inhumanité, la cruauté, la rapine, l'avarice éteignent l'Esprit-Saint dans les âmes par les chagrins et la tristesse que lui causent ces vices. — Ceux qui n'auront pas exercé la charité envers les pauvres, entendront cette terrible parole : *Je ne vous connais point.*

1. Dans les divines Ecritures, rien n'est inutile, tout a été dicté par le Saint-Esprit; c'est pourquoi examinons-en avec soin toutes les paroles : souvent l'intelligence de tout un passage dépend d'un seul mot, comme il arrive maintenant ici. « Plusieurs personnes de Jéru- « salem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils « cherchent pour le faire mourir ? Et néan- « moins, le voilà qui parle devant tout le « monde, sans qu'ils lui disent rien ». Pourquoi nommer les gens de Jérusalem ? L'évangéliste montre en cela que ceux pour qui Jésus-Christ avait principalement fait tant de miracles, étaient les plus misérables de tous les hommes, puisqu'ayant vu de leurs propres yeux le plus grand témoignage de sa divinité, ils renvoyaient tout au jugement partial de leurs princes. N'était-ce pas là, en effet, la plus grande marque de sa divinité ? Ces hommes furieux et enragés, qui ne respiraient que le meurtre, courent de toutes parts et cherchent Jésus pour le faire mourir; ils l'ont entre leurs mains, et aussitôt ils s'arrêtent. Qui en aurait pu faire autant ? qui, sur-le-champ, aurait pu réprimer une pareille fureur ?

Néanmoins, après tant de miracles, voyez leur folie, voyez leur rage : « N'est-ce pas là », disent-ils encore, « celui qu'ils cherchent pour « le faire mourir ? » Remarquez de quelle manière ils se condamnent eux-mêmes : « Qu'ils « cherchent pour le faire mourir, et ils ne lui « disent rien ». Et non-seulement ils ne disent rien, mais, lors même qu'il parle devant tout le monde, qu'il dit librement ce qu'il veut, qu'il les pique et les irrite, ils ne l'en empêchent point, ils ne l'arrêtent pas. « Ont-ils « vraiment reconnu qu'il est le Christ ? » Mais vous-mêmes, qu'en pensez-vous ? quel jugement portez-vous de lui ? Le jugement contraire, répondent-ils; voilà pourquoi ils disaient : « Mais nous savons cependant d'où est « celui-ci ». O méchanceté ! ô contradiction ! Ils n'en jugent pas comme les princes, mais

[1] Le texte grec et saint Chrysostome lisent ainsi.

ils en portent un autre jugement injuste et digne de leur folie. « Nous savons », disent-ils, « d'où il est » : ou, « que quand le Christ vien- « dra, personne ne saura d'où il est ». (Matth. II, 4, 5.) Mais vos princes des prêtres, interrogés sur le lieu de sa naissance, répondirent que c'était dans Bethléem qu'il devait naître.

D'autres encore viennent dire : « Nous savons « que Dieu a parlé à Moïse : mais, pour celui- « ci, nous ne savons d'où il est ». (Jean, IX, 29.) Voyez ces paroles de gens ivres. Et derechef : « Le Christ viendra-t-il de Galilée ? » (Jean, VII, 41). « Ne viendra-t-il pas de la petite « ville de Bethléem ? » (Ibid. 42.) Ne remarquez-vous pas le jugement de ces insensés ? Nous savons, nous ne savons pas : Il viendra de la petite ville de Bethléem : « Mais quand « le Christ viendra, personne ne saura d'où il « est ». Est-il rien de plus visible que la contradiction de ces paroles ? La seule chose qu'ils avaient en vue, c'était de ne point croire.

Mais, à tous ces discours, que répond Jésus-Christ ? « Vous me connaissez, et vous savez « d'où je suis : et je ne suis pas venu de moi- « même ; mais celui qui m'a envoyé est véri- « table, et vous ne le connaissez point (28) ». Et encore : « Si vous me connaissiez, vous « connaîtriez aussi mon Père ». (Jean, VIII, 19.) Comment donc Jésus-Christ dit-il ici qu'ils le connaissent et qu'ils savent d'où il est ; et ailleurs, qu'ils ne connaissent ni lui, ni son Père ? Le divin Sauveur ne se contredit point, loin de nous une telle pensée ! Il est parfaitement d'accord avec lui-même : il parle d'une autre connaissance, quand il dit : Vous ne me connaissez pas. Comme lorsque l'Ecriture dit : « Les enfants d'Héli étaient des enfants impies[1], « qui ne connaissaient point le Seigneur ». (I Rois, II, 12.) Et encore : « Mais Israël ne m'a « point connu ». (Isaïe, I, 3.) De même que saint Paul dit : « Ils font profession de con- « naître Dieu, mais ils le renoncent par leurs « œuvres ». (Tit. I, 16.) On peut donc connaître et ne pas connaître. Voici ce que veut dire Jésus-Christ : Si vous me connaissiez, vous saviez que je suis le Fils de Dieu. Ce mot : « D'où je « suis », ne désigne point ici le lieu, comme le démontre ce qui suit : « Et je ne suis pas « venu de moi-même, mais celui qui m'a en- « voyé est véritable, et vous ne le connaissez « point ». Il parle ici de cette ignorance que marquent les œuvres, et dont l'apôtre dit : « Ils font profession de connaître Dieu, mais « ils le renoncent par leurs œuvres ». Car leur péché n'était pas un péché d'ignorance, mais de méchanceté et de mauvaise volonté. Ce qu'ils savaient fort bien, ils voulaient l'ignorer.

Mais quelle suite y a-t-il en ceci ? Pourquoi, pour les réfuter, se sert-il de leurs paroles ? Ils disaient : « Nous savons cependant d'où est « celui-ci », et Jésus leur répond : « Vous me « connaissez ». Que disaient-ils ? Disaient-ils qu'ils ne le connaissaient pas ? Au contraire, ils disaient : « Nous savons ». Mais quand ils disaient qu'ils savaient d'où il était, ils ne voulaient dire autre chose, sinon qu'il était de la terre et le fils d'un charpentier. Mais le divin Sauveur les élevait au ciel, en disant : Vous savez d'où je suis, c'est-à-dire : Je ne suis pas venu d'où vous pensez, mais d'où est celui qui m'a envoyé. En effet, lorsqu'il dit : « Je ne suis pas venu de moi-même », il insinue ceci, savoir : qu'ils savaient qu'il était envoyé du Père, quoiqu'ils ne voulussent pas le reconnaître. Jésus-Christ les réfute de deux manières : premièrement, il publie devant tout le monde et crie à haute voix ce qu'ils disaient en secret, afin de les couvrir de confusion ; en second lieu, il découvre et manifeste leur pensée ; c'est comme s'il disait : Je ne suis pas une personne vulgaire, je ne suis pas venu sans raison ; mais : « Celui qui m'a envoyé est « véritable, et vous ne le connaissez point ». Que signifient ces paroles : « Celui qui m'a « envoyé est véritable ? » S'il est véritable, il m'a envoyé pour la vérité. S'il est véritable, il s'ensuit que celui qui a été envoyé est véritable lui-même.

2. Jésus-Christ le prouve encore d'une autre manière, les prenant par leurs propres paroles. Comme ils disaient : « Quand le Christ « viendra, personne ne saura d'où il est » ; par là il leur montre qu'il est le Christ. Car en disant : « Personne ne saura », ils songeaient à la différence des lieux ; et c'est par où il fait voir qu'il est le Christ, puisqu'il est sorti du Père ; et partout il rend témoignage qu'il n'appartient qu'à lui seul de connaître le Père, disant : « Ce n'est pas qu'aucun homme « ait vu le Père, si ce n'est celui qui est né du « Père ». (Jean, V, 1, 46.) Ces paroles allumaient leur colère : lorsqu'il leur disait : Vous ne le connaissez point, et qu'il les convainquait qu'ils savaient véritablement

[1] « Impies » ou « pestilentiels » ; la Vulgate dit « de Bélial », ce qui emporte le même sens.

qui il était, « qu'il était le Messie et le Fils « de Dieu », mais qu'ils feignaient de ne le point savoir; rien n'était plus propre à les piquer, à les enflammer de colère.

« Ils cherchaient donc les moyens de le pren- « dre; et » néanmoins « personne ne mit la « main sur lui, parce que son heure n'était pas « encore venue (30) ». Remarquez-vous bien, mes frères, qu'une main invisible les retenait et qu'elle réprimait leur violence. Et pourquoi saint Jean n'a-t-il pas dit que leur fureur s'était apaisée, parce que Jésus-Christ les avait invisiblement retenus, mais seulement que son heure n'était pas encore venue? L'évangéliste a voulu parler d'une manière humaine et plus simple, afin qu'on crût aussi à l'humanité de Jésus-Christ. En effet, comme partout il raconte de lui des choses grandes et élevées, c'est pour cette raison qu'il en mêle aussi de pareilles çà et là. Mais quand le Sauveur dit : « Je suis de lui », il ne parle pas comme un prophète qui l'est par grâce, il le dit parce qu'il voit le Père et qu'il est avec lui.

« Pour moi, je le connais », dit-il, « parce « que je suis » né « de lui (29) ». Faites-vous bien attention, mes frères, qu'en toute occasion il prouve ce qu'il a déjà dit : « Je ne suis « pas venu de moi-même » ; et : « Celui qui « m'a envoyé est véritable? » C'est de peur qu'on ne le croie séparé de Dieu. Et remarquez en même temps l'utilité de ces paroles simples et grossières. En effet, après cela, continue l'évangéliste, plusieurs disaient : « Quand « le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles « que n'en fait celui-ci (31)? » Quels miracles? Il y en avait trois : celui du vin, celui du paralytique, celui du fils de l'officier; l'évangéliste n'en rapporte pas davantage : d'où l'on voit manifestement, comme je l'ai souvent fait remarquer, que les évangélistes ont omis bien des choses, et se bornent aux miracles, à propos desquels se déclara la malice des princes. Ils cherchaient donc les moyens de le prendre et de le faire mourir. Qui? Ce n'est pas le peuple qui n'aspirait point au gouvernement et dont le cœur n'était pas empoisonné de l'envie, mais ce sont les prêtres. Car pour le peuple il disait : « Quand le Christ viendra, fera-t-il « plus de miracles? » Néanmoins, ce n'était point là une foi saine et irrépréhensible, mais une foi appropriée à l'intelligence d'une telle multitude. Dire : « Quand le Christ viendra », ce n'est point là parler comme des gens qui croient que celui-ci est le Christ. Ou il en faut convenir, ou attribuer ce propos à une intervention secourable du peuple, et dire que, lorsque les sénateurs et les princes des prêtres faisaient tous leurs efforts pour faire entendre que Jésus n'était point le Christ, le peuple dit : Supposons que cet homme ne soit point le Christ, le Christ lui sera-t-il supérieur? Comme je l'ai souvent dit : ce n'est ni la doctrine, ni les sermons, ce sont les miracles qui attirent la populace et la font accourir.

« Les pharisiens entendirent ces discours « que le peuple tenait de lui, et les princes » des prêtres « avec eux, envoyèrent des archers « pour le prendre (31) ». Ne le voyez-vous pas, mes frères, que la violation du sabbat n'était qu'un prétexte? Voilà ce qui les irritait le plus : les discours du peuple. Car, à présent qu'ils n'ont rien à blâmer, ni dans ses paroles, ni dans ses œuvres, toutefois ils veulent s'emparer de lui à cause de ces propos de la foule. Et comme la crainte d'un soulèvement les intimide et les retient, ils envoient des archers tenter l'expédition. Quelle violence ! quelle fureur ! ou plutôt, quelle infamie ! Souvent, ils avaient eux-mêmes essayé de le prendre, et comme ils ne l'avaient pu, ils en donnent la commission à des archers, pour assouvir, par un moyen quelconque, leur fureur et leur rage. Et cependant, Jésus avait été assez longtemps à discourir avec eux auprès de la piscine, sans qu'ils eussent fait la même tentative; véritablement ils avaient cherché les moyens de le prendre, mais ils n'avaient point osé mettre la main sur lui. Maintenant qu'ils voient tout le peuple près d'accourir à Jésus-Christ, ils ne peuvent plus se posséder.

Que répond donc Jésus-Christ? « Je suis en- « core avec vous un peu de temps (33) ». Il pouvait, d'une seule parole, dompter et épouvanter ces hommes, et il leur fait une réponse des plus humbles; c'est comme s'il leur disait : Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? pourquoi me persécutez-vous? Attendez un peu, et sans que vous ayez besoin de faire tant d'efforts, ni d'user de violence, je me livrerai moi-même entre vos mains. Après quoi, de peur qu'on ne crût qu'en disant : « Je suis « encore avec vous un peu de temps », il parlait de la mort commune à tous les hommes, comme, en effet, ils le pensèrent; pour leur ôter cette opinion qu'après sa mort il n'agirait plus, il a ajouté : « Et vous ne pouvez venir

« où je suis (34) ». Or, s'il avait dû demeurer dans la mort, sûrement ils auraient pu l'y aller joindre, car la mort est un pays où nous allons tous. Ainsi, par ces paroles, Jésus gagnait les plus simples, il retenait dans la crainte et le respect les plus violents et les plus emportés, et ceux qui étaient le plus soigneux de s'instruire, il les excitait à se hâter de venir l'écouter, parce qu'il ne devait plus rester ici-bas que peu de temps, et qu'ils n'auraient pas toujours le bonheur d'entendre une si excellente et si admirable doctrine? Le Sauveur n'a pas dit seulement : Je suis ici, mais encore : « Je suis avec vous », c'est-à-dire, dussiez-vous me persécuter, me tourmenter, je ne cesserai pas un seul moment d'avoir soin de vous et de vous prêcher ce qu'il vous est nécessaire de savoir pour votre salut.

« Et je vais » ensuite « vers Celui qui m'a « envoyé ». Ces paroles pouvaient les épouvanter et les inquiéter. Car il leur prédit qu'ils auraient besoin de lui. Vous me chercherez, dit-il, non-seulement vous ne m'oublierez pas, mais encore « vous me chercherez et vous ne « me trouverez point ». Et quand les Juifs l'ont-ils cherché? Saint Luc rapporte que les femmes l'avaient pleuré (Luc, xxiii, 27), et il est probable que beaucoup d'autres, et sur le moment, et lors de la ruine de Jérusalem, souhaitèrent la présence de Jésus-Christ par le souvenir qu'ils avaient de lui et de ses miracles. Au reste, le divin Sauveur dit toutes ces choses pour les attirer et les gagner. En effet, le peu de temps qu'il devait être avec eux, le regret qu'ils auraient de lui, après qu'il s'en serait allé, lorsqu'ils ne pourraient plus le trouver; c'était là de quoi les engager à s'attacher à lui pour profiter de ces derniers moments. S'il ne devait pas arriver qu'ils regrettassent sa présence, ce qu'il leur disait n'avait rien d'extraordinaire, ni d'intéressant : si, au contraire, ils devaient souhaiter sa présence, sans qu'il leur fût impossible de le retrouver, ce qu'il leur disait n'aurait pas été capable de les troubler et de les inquiéter si fort.

3. Et encore, s'il avait dû demeurer beaucoup de temps avec eux, peut-être seraient-ils devenus indolents et paresseux. Mais, par ce discours, maintenant il les presse de toutes parts, et il les effraie. Ces paroles : « Je vais « vers Celui qui m'a envoyé », leur font connaître qu'il n'a rien à craindre de leurs piéges, et qu'il souffrira la mort volontairement. Jésus-Christ a donc prédit deux choses : et qu'il s'en irait dans peu, et qu'ils ne pourraient le venir trouver : certes, il est au-dessus de l'esprit humain de prédire ainsi sa mort. Ecoutez ce que dit David : « Faites-moi connaître, Sei- « gneur, » quelle est « ma fin, et quel est le « nombre de mes jours, afin que je sache ce « qui m'en reste » encore. (Ps. xxxviii, 5, 6.) C'est là sûrement ce que personne ne sait : au reste, Jésus-Christ confirme l'une des choses par l'autre : « La prédiction qu'ils ne le trou- « veraient point, par celle de sa mort ». Pour moi, je pense que le Sauveur dit énigmatiquement ceci aux archers, et que ces paroles les regardent, qu'il les leur adresse pour les gagner tout à fait, leur faisant connaître qu'il savait pourquoi ils étaient venus, comme s'il leur disait : attendez un peu, et après j'irai avec vous.

« Les Juifs disaient donc entre eux : où est-ce « qu'il ira (35)? » Cependant des gens qui auraient désiré avec passion qu'il s'en allât, et fait tout ce qu'ils pouvaient pour ne l'avoir plus devant leurs yeux, n'auraient pas dû s'enquérir de ceci, mais dire : nous nous réjouissons que vous vous en alliez : et quand cela arrivera-t-il? Mais ces paroles les inquiètent; voilà pourquoi ils se demandent les uns aux autres, dans la faiblesse de leur esprit : où est-ce qu'il s'en ira? « Ira-t-il vers la dispersion « des gentils? » Que signifie cela? « Vers la « dispersion des gentils? » C'est ainsi que les Juifs appelaient les gentils, parce qu'ils étaient dispersés partout, et qu'ils se mêlaient librement les uns avec les autres. Dans la suite, les Juifs ont aussi souffert la même confusion et la même ignominie : car ils sont eux-mêmes devenus une dispersion. Autrefois, toute la nation était unie ensemble dans un même lieu, et l'on n'aurait pu trouver un Juif autre part que dans la Palestine : voilà pourquoi les Juifs appelaient les gentils la dispersion : c'était un reproche qu'ils leur faisaient, se glorifiant d'être tous réunis ensemble, et s'en applaudissant extrêmement.

Que veulent donc dire ces paroles : « Vous « ne pouvez venir où je vais », et dans un temps auquel les Juifs se mêlaient partout avec les gentils dans le monde entier? Si Jésus-Christ avait voulu désigner les gentils, il n'aurait pas dit : je vais où vous ne pouvez venir. Mais lorsque les Juifs diront : « Ira-t-il vers la

« dispersion des gentils? » ils n'ajoutèrent point, pour les perdre et les exterminer, mais pour les instruire : ainsi leur colère était déjà apaisée, et ils avaient pris confiance dans la parole de Jésus. S'ils n'y avaient point cru, ils ne se seraient pas demandé entre eux ce qu'il voulait dire : mais en voilà assez sur ce qui les concerne.

Nous avons à craindre, mes chers frères, qu'elle ne s'applique à nous-mêmes, cette parole : vous ne pouvez venir où je suis, à cause des péchés dont notre vie est chargée. Car, de ses disciples, Jésus-Christ dit : « Je désire que « là où je suis, ils y soient aussi avec moi ». (Matth. xvii, 24.) Mais de nous, j'ai peur qu'il ne dise le contraire, qu'il ne nous dise : « Vous « ne pouvez venir où je suis ». Ce qu'il ne nous est pas permis de faire, nous le faisons : comment pourrons-nous aller où il est? Dans ce monde, le soldat qui manque de respect au roi, perd le droit de le voir : il est dégradé et condamné au dernier supplice. Si donc nous ravissons le bien d'autrui, si nous nous livrons à l'avarice, si nous commettons l'iniquité, si nous sommes violents et emportés, si nous ne faisons pas l'aumône, nous ne pourrons point aller là où est Jésus-Christ. Mais il nous arrivera la même chose qu'aux vierges folles (Matth. xxv), qui ne purent entrer avec lui aux noces et qui furent obligées de se retirer, leurs lampes s'étant éteintes, c'est-à-dire, l'huile de la charité et des bonnes œuvres leur ayant manqué. Car le feu de la charité que le Saint-Esprit allume subitement en nous, si nous voulons, nous le rendons plus ardent, et si nous ne voulons pas, nous l'éteignons aussitôt; mais aussi, dès qu'il sera éteint, il n'y aura plus que des ténèbres dans nos âmes. Comme la lampe qui est allumée répand une grande lumière, de même quand elle vient à s'éteindre, tout n'est que ténèbres. Voilà pourquoi l'Ecriture dit : « N'éteignez « pas l'Esprit ». (I Thess. v, 19.) Or, on l'éteint, cet esprit, lorsque l'huile manque, lorsqu'un souffle plus impétueux que le vent vient à l'assaillir; lorsqu'on le comprime et qu'on l'étouffe : car on éteint aussi le feu de cette manière. Or, on étouffe, on comprime cet esprit, en se livrant aux pensées du siècle; on l'éteint, en s'abandonnant aux passions déréglées. Mais surtout, rien n'est plus capable de l'éteindre que l'inhumanité, la cruauté, les rapines. Si, à défaut d'huile, nous versons pardessus de l'eau froide, c'est-à-dire l'avarice qui glace par la tristesse les âmes de ses victimes, comment ensuite pourrons-nous le rallumer? Nous sortirons donc de ce monde, emportant avec nous beaucoup de cendres et une fumée qui nous accusera d'avoir éteint notre lampe. Car où il y a de la fumée, là nécessairement il y a eu du feu, et un feu qu'on vient d'éteindre.

Mais à Dieu ne plaise qu'aucun de vous n'entende cette foudroyante parole : « Je ne « vous connais point! » (Matth. xxv, 12.) Et qu'est-ce qui la provoque, cette terrible parole? sinon d'avoir vu le pauvre et de n'avoir pas fait attention à lui? Si nous avons méconnu Jésus-Christ affamé, il ne nous connaîtra pas non plus lui-même, nous qui aurons été sans pitié. Et certes ce sera justice. Car celui qui méprise le pauvre et ne l'assiste pas de ses biens, comment espérerait-il participer à des biens qui ne lui appartiennent pas? C'est pourquoi, je vous en conjure, mes frères, faisons tout ce que nous pouvons, mettons tout en œuvre pour que l'huile ne nous manque pas. Garnissons bien nos lampes, afin d'entrer avec l'époux dans la chambre nuptiale. Je prie Dieu de nous y faire tous entrer, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles éternels! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

LE DERNIER JOUR DE LA FÊTE, QUI ÉTAIT LE PLUS SOLENNEL, JÉSUS SE TENANT DEBOUT, DISAIT A HAUTE VOIX : SI QUELQU'UN A SOIF, QU'IL VIENNE A MOI, ET QU'IL BOIVE. — SI QUELQU'UN CROIT EN MOI, IL SORTIRA DES FLEUVES D'EAU VIVE DE SON VENTRE, COMME DIT L'ÉCRITURE. (VERSET 37, 38, JUSQU'AU VERS. 44.)

—

ANALYSE.

1. Les auditeurs de la parole de Dieu en doivent avoir une soif ardente.
2. Le Saint-Esprit avait déjà été donné aux saints de l'Ancien Testament; mais les apôtres le reçurent avec une plus grande plénitude.
3. Effets de la malice et de la méchanceté. — On se perd soi-même, en voulant perdre les autres. — Les Juifs ont voulu détruire la prédication de l'Evangile, et ils ont été eux-mêmes détruits et dispersés. — Comment il faut se venger de ses ennemis : beau moyen de se venger. — Laisser à Dieu notre vengeance comme nous voulons que nos domestiques nous laissent la leur. — On guérit le mal non par le mal, mais par le bien.

1. Il faut que ceux qui viennent entendre la parole de Dieu et qui y croient, montrent autant d'ardeur pour elle qu'en ont pour l'eau ceux qui sont pressés d'une soif brûlante : il faut que leur âme soit embrasée de désir et d'amour. C'est ainsi que plus fidèlement et plus sûrement ils la pourront garder dans leur cœur. En effet, ceux qui ont bien soif, avalent avec une extrême avidité le verre d'eau qu'on leur présente, et par là ils étanchent leur soif. Ceux donc qui puisent aux sources de la divine parole, s'ils en sont altérés comme des gens qu'une ardente soif consume, ne cesseront point de boire qu'ils n'aient tout avalé, tout épuisé. L'Ecriture sainte le dit, qu'il faut toujours avoir soif, que toujours il faut avoir faim : « Bienheureux ceux », dit-elle, « qui sont affamés et altérés de la justice ». (Matth. v, 6.) Et ici Jésus-Christ : « Si quel« qu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il « boive » ; c'est-à-dire, je ne contrains, je ne force personne à venir à moi ; mais si quelqu'un a bonne volonté, s'il a de la ferveur et une grande affection, c'est celui-là que j'appelle.

Mais pourquoi l'évangéliste marque-t-il ainsi « le dernier jour de la fête », qui était le plus solennel? Car le premier et le dernier jour étaient les plus solennels, et ceux du milieu de l'octave se passaient en festins et en plaisirs. Pourquoi dit-il donc : « Le dernier jour? » Parce que c'est en ce jour que tout le peuple accourait et s'assemblait. Jésus ne fut pas à la fête le premier jour, et il en dit la raison à ses frères. Il ne prêcha ni le second, ni le troisième, pour ne prêcher pas inutilement, puisqu'en ces jours on s'abandonnait aux plaisirs et à la joie. Mais le dernier jour, auquel chacun se retirait chez soi, il leur donne le viatique du salut ; et il crie à haute voix, soit pour montrer qu'il parle en assurance et en toute liberté, soit pour faire connaître à toute cette assemblée qu'il avait parlé d'un breuvage spirituel, et il ajoute : « Si quelqu'un croit en « moi, comme dit l'Ecriture, il sortira des « fleuves d'eau vive de son ventre ». Jésus appelle ventre le cœur, de même que le Psalmiste dit : « Et votre loi est gravée au milieu « de mon ventre ». (Ps. XXXIX, 11.) Et où est ce que l'Ecriture dit : « Il sortira des fleuves « d'eau de son ventre? » Nulle part. Que veut donc dire ceci : « Celui qui croit en moi, « comme dit l'Ecriture? » Il faut ici ponctuer de manière qu'il ne paraisse que ces mots : « Il sortira des fleuves d'eau de son ventre », sont de Jésus-Christ même. Car comme plu-

sieurs disaient : « C'est Jésus-Christ », et : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles ? » il montre qu'il faut avoir une foi pure, avoir de lui une juste opinion, et ne point tant croire sur les miracles que sur ce qu'enseignent les Ecritures. En effet, un grand nombre de ceux qui lui voyaient faire des miracles, ne le reconnaissaient pas pour le Christ ; et l'on ne pouvait manquer de lui objecter : les Ecritures ne disent-elles pas que le Christ viendra de la race de David?

Jésus parlait souvent des Ecritures, pour faire voir qu'il n'en craignait point le témoignage, et qu'il n'en fuyait point la lumière : et c'est pour cela qu'il renvoie les Juifs aux Ecritures. Car il avait dit auparavant : « Lisez « avec soin les Ecritures » (Jean, v, 39) ; et encore : « Il est écrit dans les prophètes : ils « seront tous enseignés de Dieu ». (Jean, vi, 45.) Et : « Moïse est votre accusateur ». (Jean, v, 45.) Mais ici il dit : « Comme a dit l'Ecri- « ture : il sortira des fleuves de son ventre ». Par où il marque l'abondance et la fécondité de la grâce ; de même qu'il dit ailleurs : « Une « fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la « vie éternelle » (Jean, iv, 14), c'est-à-dire, il recevra une abondance de grâces. Ailleurs il avait dit : La vie éternelle ; ici il dit : Une eau vive. Le Sauveur appelle eau vive celle qui coule, qui opère toujours. Car lorsque la grâce du Saint-Esprit est entrée dans une âme et y a établi sa demeure, elle coule et se répand avec plus de force et d'abondance qu'aucune autre source ; elle ne tarit point et ne cesse jamais de couler. Jésus-Christ donc, pour montrer que jamais cette eau ne tarit, et qu'elle agit d'une manière ineffable, dit une fontaine et des fleuves ; non un seul fleuve, mais une infinité de fleuves. Et en cet endroit il s'est servi du mot de rejaillir, pour celui d'inonder.

Voulez-vous le voir clairement, mes frères, que cette eau se multiplie en une infinité de fleuves? Considérez la sagesse d'Etienne, l'éloquence de Pierre, la force de Paul : considérez que rien n'a pu vaincre ni ralentir leur zèle et leur activité : ni la fureur du peuple, ni la violence des tyrans, ni les piéges des démons, ni la mort à laquelle ils se voyaient tous les jours exposés ; et que, semblables à des fleuves impétueux qui se débordent, ils ont tout entraîné avec eux.

« Ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient « recevoir ceux qui croiraient en lui, car le « Saint-Esprit n'avait pas encore été donné « (39) ». Comment donc les prophètes ont-ils prophétisé et opéré tant de miracles ? Car ce n'est point par l'Esprit, mais par la vertu de Jésus, que les apôtres ont chassé les démons, comme il le dit lui-même : « Si c'est par Béel- « zébuth que je chasse les démons, par qui vos « enfants les chassent-ils ? » Jésus-Christ disait donc cela pour déclarer qu'avant qu'il eût été crucifié ils n'avaient pas tous chassé les démons par le Saint-Esprit, mais par sa vertu. C'est quand il envoya ses disciples prêcher l'Evangile, qu'il leur dit : « Recevez le Saint- « Esprit ». Et encore : « Le Saint-Esprit se ré- « pandit sur eux et ils faisaient des miracles ». (Matth. xx, 22.)

2. Au reste, lorsque Jésus-Christ envoya ses disciples, il n'est point écrit qu'il leur donna le Saint-Esprit, mais il leur donna puissance, disant : « Guérissez les lépreux, chassez les dé- « mons, ressuscitez les morts : donnez gratui- « tement ce que vous avez reçu gratuitement ». (Matth. x, 1, 8.) Or, tout le monde sait que le Saint-Esprit avait été donné aux prophètes ; mais aussi on ne doit pas ignorer que cette grâce était donnée par mesure, qu'elle a été ôtée et qu'elle a cessé sur la terre depuis le jour qu'il fut dit : « Votre maison est aban- « donnée, elle demeurera déserte » (Matth. xxiii, 38) ; et qu'avant ce jour même le Saint-Esprit commençait déjà à faire plus rarement sentir son opération. Il n'y avait plus de prophètes parmi les Juifs, et s'il s'en trouvait, leur grâce, leur vertu ne s'étendait point jusque sur les choses saintes et salutaires.

Les Juifs donc ayant été privés de la grâce du Saint-Esprit, il est venu un temps auquel elle s'est répandue sur les hommes avec une plus grande effusion, et c'est après le crucifiement du Sauveur qu'elle a commencé de se manifester, non-seulement avec plus d'abondance, mais encore par des dons plus grands et plus excellents. Car le don duquel il est dit : « Vous ne « savez pas de quel esprit vous êtes animés » (Luc, ix, 55) ; et encore : « Aussi vous n'avez « point reçu l'esprit de servitude, mais vous « avez reçu l'Esprit de l'adoption » (Rom. viii, 15), était effectivement un don plus merveilleux et plus admirable que ceux que Dieu distribuait dans le Vieux Testament ; car les saints de l'ancienne loi recevaient aussi le Saint-Esprit, mais ils ne le communiquaient point aux autres ; au lieu que les apôtres en rem-

plissaient tout le monde : comme donc ils devaient un jour recevoir cette grâce, et qu'elle ne leur avait point encore été donnée, voilà pourquoi l'évangéliste dit : « L'Esprit n'était « pas encore ». Et sûrement c'est de cette grâce qu'il parle, quand il dit : « Le Saint-Esprit « n'était pas encore, à savoir, donné, parce « que Jésus n'était pas encore glorifié », appelant gloire ou glorification la croix du Sauveur. Comme nous étions des ennemis de Dieu, des pécheurs, privés de la grâce du Seigneur, des impies, et que la grâce est un signe de réconciliation ; comme aussi ce n'est ni à ses ennemis, ni à ceux qu'on hait que l'on fait du bien, mais à ses amis, mais à ceux qu'on croit gens de bien, il a donc fallu offrir pour nous auparavant un sacrifice d'expiation ; il a fallu que l'inimitié fût détruite dans la chair et que nous devinssions amis de Dieu avant de recevoir son présent. Et s'il y a eu un sacrifice offert, lorsque la promesse a été faite à Abraham, il fallait, à plus forte raison, en offrir un sous le régime de grâce ; c'est là ce que déclare saint Paul par ces paroles : « Que si ceux « qui appartiennent à la loi sont les héritiers, « la foi devient inutile et la promesse de Dieu « sans effet ; car la loi produit la colère » (Rom. IV, 14, 15), c'est-à-dire Dieu a promis à Abraham et à sa postérité de lui donner la terre « de Chanaan » ; mais la postérité d'Abraham s'est trouvée indigne de la promesse et n'a pu se rendre agréable à Dieu par ses propres œuvres. C'est pourquoi la foi, qui est une chose facile, est venue dans le monde afin d'attirer la grâce et afin que les promesses de Dieu ne fussent pas sans effet ; et c'est encore pour cette raison que le même apôtre, parlant de la foi, dit : « Afin que nous soyions héritiers par « grâce, et que la promesse demeure ferme ». (Ibid. 16.) Par grâce, attendu que les enfants d'Abraham n'avaient pu l'acquérir ni par leur travail, ni par leurs sueurs.

Mais pourquoi Jésus-Christ ayant dit : « Se- « lon l'Ecriture », n'en a-t-il pas apporté des témoignages ? C'est parce que l'esprit des Juifs était prévenu. Car les uns disaient : « Cet « homme est le prophète, celui que nous atten- « dons (40) ». D'autres : « Il séduit le peuple « (12) ». D'autres : « Le Christ ne viendra pas « de Galilée, mais de la petite ville de Beth- « léem (41, 42) ». Et d'autres : « Quand le « Christ viendra, personne ne saura d'où il est « (27) ». Ainsi leurs opinions étaient partagées, comme il arrive dans les troubles populaires. En effet, ils ne voulaient pas écouter, ne tenaient pas à s'instruire. Voilà pourquoi Jésus ne leur répond rien, quoiqu'il y en eût qui disent : « Le Christ viendra-t-il de Galilée ? » Mais il loua Nathanaël comme un vrai israélite, quoiqu'il parlât avec plus de force et de dureté, et qu'il dît avec mépris : « Peut-il venir « quelque chose de bon de Nazareth ? » Mais les premiers et ceux qui disaient à Nicodème : « Lisez avec soin les Ecritures, et apprenez qu'il « ne sort point de prophète de Galilée (52) », ne parlaient point pour savoir qui il était, mais pour écarter et détruire l'opinion que répandaient ceux qui disaient : « Il est le Christ ». En ce qui concerne Nathanaël, c'était l'amour de la vérité et la connaissance des anciennes prophéties qui le faisaient parler comme il fit : mais ceux-là n'avaient en vue que de détourner le peuple de la pensée que Jésus était le Christ, voilà pourquoi Jésus ne les instruisit point. Car des gens qui se contredisaient, qui tantôt disaient : « Personne ne saura d'où il « est », et tantôt : « Il viendra de Bethléem », eussent-ils véritablement appris qu'il était le Christ, ils n'auraient sûrement pas manqué de le contester. Que parce qu'il avait demeuré à Nazareth, ils ignorassent qu'il était de Bethléem, je le passe, quoiqu'en cela même ils ne soient point excusables, puisque Jésus n'était point né à Nazareth ; mais sa généalogie, pouvaient-ils de même la méconnaître, pouvaient-ils ignorer qu'il était de la maison et de la famille de David ? Comment donc disaient-ils : « Le Christ ne viendra-t-il pas de la race « de David ? » Voilà précisément par où ils tâchaient d'obscurcir et de cacher sa naissance, et de suborner le peuple par les discours qu'ils semaient.

Mais pourquoi ne vinrent-ils pas dire à Jésus-Christ : Maître, nous admirons votre doctrine et vos œuvres, mais puisque vous voulez que nous croyions en vous, conformément à ce qu'enseignent les Ecritures, apprenez-nous pourquoi elles annoncent que le Christ viendra de Bethléem, et pourquoi vous êtes venu de Galilée ? Mais ils ne dirent rien de cela, et la malignité dictait seule tous leurs propos. L'évangéliste fait bien voir qu'ils ne cherchaient point à le connaître, ou même qu'ils ne le voulaient point, puisqu'il ajoute incontinent : « Quelques-uns d'entre eux avaient « envie de le perdre ; mais néanmoins per-

« sonne ne mit la main sur lui (44) ». Et en effet, si quelque chose était capable de les toucher, c'était au moins cette hardie et insolente entreprise, mais ils n'en furent nullement touchés, comme dit le prophète : « Ils ont été di- « visés, mais ne furent pas néanmoins touchés « de componction ». (Ps. xxxiv, 19.)

3. C'est le propre de la malice de ne vouloir céder à personne, et d'avoir uniquement en vue la perte de celui à qui elle tend des piéges. Mais, que dit l'Ecriture ? « Celui qui creuse la fosse « pour son prochain tombera dedans ». (Prov. xxvi, 27.) Et voilà ce qui est alors arrivé aux Juifs. Ils avaient envie de faire mourir Jésus-Christ pour détruire la prédication, pour étouffer l'Evangile dès sa naissance. Ce fut le contraire qui arriva : la prédication fleurit, l'Evangile triomphe par la grâce de Jésus-Christ, et leur république est éteinte, leur Etat est renversé : ils sont errants sur la terre, sans patrie, sans liberté, sans culte ; toute leur prospérité leur est ravie : ils vivent dans la servitude et dans la captivité.

Instruits de ces vérités, gardons-nous de tendre des piéges aux autres, persuadés que c'est là aiguiser une épée contre soi-même, et se faire une plus profonde blessure. Mais on vous a offensé, et vous voulez en tirer vengeance ? Ne vous vengez point, et par là vous serez vengé : si vous vous vengez, vous ne vous vengerez point. Et ne pensez pas que ce soit là une énigme, c'est une vérité. Comment cela ? Parce que, si vous ne vous vengez point, vous attirez la colère de Dieu sur celui qui vous a offensé ; si, au contraire, vous exercez votre vengeance, il n'en est plus de même : le Seigneur ne vous venge point. Car, « c'est à moi que la vengeance est réservée, et « c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur ». (Rom. xii, 19 ; Deut. xxxii, 43.) En effet, qu'il survienne une querelle entre nos domestiques, nous voulons qu'ils nous en laissent toute la vengeance ; mais, s'ils se vengent eux-mêmes, et qu'ensuite ils viennent nous prier de les venger, quelles que soient leurs instances, non-seulement nous ne les vengeons point, mais même nous nous mettons en colère contre eux, et nous leur disons : Déserteur, tu mérites les étrivières ; car ils devaient s'en rapporter entièrement à nous, et nous laisser le soin de les venger. Mais, comme nous leur pouvons dire : Tu t'es vengé toi-même, nous leur répondons : Retire-toi, et ne viens pas davantage m'importuner. A plus forte raison, Dieu, qui nous a commandé de nous remettre à lui de toutes choses, nous fera-t-il cette même réponse. Et quoi ! n'est-il pas ridicule que nous, qui exigeons de nos serviteurs tant de sagesse et de déférence, nous ne confiions pas au Seigneur ce que nous voulons que nos serviteurs nous confient ? Au reste, si je vous dis ceci, mes frères, c'est que je vous vois très-prompts à vous venger.

Le vrai sage ne doit point se venger, il doit remettre et pardonner les fautes qu'on commet contre lui, et il le devrait, quand même il n'aurait pas à attendre une grande récompense, à savoir, la rémission de ses propres péchés : si vous condamnez le pécheur, si vous le punissez, pourquoi, je vous prie, pourquoi péchez-vous vous-même ? pourquoi tombez-vous dans les fautes que vous punissez chez les autres ? Quelqu'un vous a-t-il fait une injure, ne rendez pas injure pour injure, pour ne pas vous punir vous-même le premier. Quelqu'un vous a-t-il frappé, ne rendez pas coup pour coup, vous n'en retireriez aucun avantage. Quelqu'un vous a-t-il causé du chagrin, ne rendez pas la pareille, il n'en revient aucune utilité, sinon de devenir semblable à celui qui a fait le mal. Si vous souffrez tout patiemment et avec douceur, peut-être le couvrirez-vous de confusion, peut-être le ferez-vous rougir assez pour qu'il calme sa colère.

Ce n'est point par le mal qu'on guérit le mal, mais c'est par le bien. Il est des païens qui pensent de même et pratiquent cette philosophie. Rougissons donc de céder, en philosophie, à des fous comme sont les païens. Plusieurs d'entre eux, ayant reçu une injure, l'ont courageusement soufferte ; plusieurs ne se sont point vengé de la calomnie, plusieurs ont fait du bien à ceux qui cherchaient à leur faire du mal. Nous devons craindre que, parmi eux, il ne s'en trouve qui nous surpassent en vertu, et que, pour cela même, nous ne soyions plus sévèrement punis.

En effet, si nous, qui avons reçu le Saint-Esprit, qui attendons un royaume, qui nous exerçons à la vraie philosophie, qui combattons pour acquérir les célestes récompenses, qui n'avons point, comme ces hommes, un enfer à craindre, à qui il est ordonné d'être des anges, qui participons aux saints mystères ; si nous, dis-je, nous n'atteignons même pas à leur vertu, quelle indulgence obtiendrons-

nous? Car si nous sommes obligés de surpasser les Juifs : « Si votre justice » , dit Jésus-Christ, « n'est plus abondante que celle des « scribes et des pharisiens , vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux » (Matth. v, 20) ; à plus forte raison le sommes-nous de surpasser les gentils ; si nous devons surpasser les pharisiens, nous sommes tenus bien plus rigoureusement de surpasser les infidèles. Faute d'avoir surpassé les Juifs et les pharisiens, le royaume nous sera fermé. Si nous sommes plus méchants que les païens, comment ce même royaume nous sera-t-il ouvert?

C'est pourquoi chassons toute aigreur, toute colère, toute fureur. « Il ne m'est pas pénible « de vous écrire les mêmes choses, mais il « vous est sûr que je le fasse ». (Philip. III, 1.) Souvent les médecins réitèrent le même remède; nous, de même, nous ne cesserons point de crier, de vous remémorer les mêmes choses, de vous instruire, de vous exhorter. Les embarras du siècle, une multitude d'affaires vous font oublier tout ce que nous vous prêchons et nous vous enseignons ; et nous avons besoin de recommencer sans cesse. Si nous voulons que nos réunions en ce lieu ne soient pas inutiles, produisons de bons fruits, afin que nous obtenions les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

LES GARDES RETOURNÈRENT DONC VERS LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES PHARISIENS QUI LEUR DIRENT : POURQUOI NE L'AVEZ-VOUS PAS AMENÉ ? — LES GARDES LEUR RÉPONDIRENT : JAMAIS HOMME N'A PARLÉ COMME CET HOMME-LA. (VERS. 45, 46, JUSQU'AU VERS. 19 DU CHAP. VIII.)

ANALYSE.

1. La vérité se découvre d'elle-même aux âmes droites et sincères, et se cache aux esprits infectés de malice.
2. Nicodème, un sénateur, prend la défense de Jésus-Christ contre les pharisiens.
3. Objection des hérétiques. — Réponse. — Jésus-Christ déclare qu'il est consubstantiel à son Père.
4. Blasphémer contre le Fils, c'est aussi blasphémer contre le Père. — Glorifier le Fils comme le Père, il est de même nature : on ne peut connaître le Père sans connaître le Fils : s'il n'était pas de même substance, on pourrait connaître le Père sans connaître le Fils. — On ne peut connaître le Père sans connaître le Fils, parce qu'ils sont de même substance. — On connaît l'homme, et on ne connaît pas l'ange : on connaît la créature, et on ne connaît pas Dieu, parce que les substances sont différentes. — Glorifier le Fils et par la parole et par les œuvres. — Ce que Dieu demande d'un chrétien. — Laideur et puanteur du péché. — Rien n'est plus honteux, ni plus horrible que la rapine et l'avarice.

1. Rien n'est plus clair, rien n'est plus simple que la vérité, quand on la cherche avec un cœur droit et sincère : mais s'il y a dans l'âme de la malice, rien n'est alors plus obscur ni plus impénétrable que cette même vérité. En voici un exemple : Les scribes et les pharisiens, qui paraissaient les plus sages de tous les hommes, qui étaient toujours avec Jésus-Christ, pour lui tendre des piéges, quoiqu'ils vissent les miracles qu'il faisait, quoiqu'ils lussent les Ecritures, n'en ont retiré aucun fruit, aucun profit, et que dis-je ? ils n'ont fait par là que se nuire : au contraire, les gardes, privés de tous ces avantages, une seule prédication les a gagnés. Et ceux qui étaient venus prendre Jésus-Christ, ravis d'ad-

miration, furent pris eux-mêmes. Nous ne devons pas seulement admirer leur sagesse pour avoir su se passer de miracles, et n'avoir eu besoin que de la doctrine seule, de la seule parole de Jésus-Christ pour se convertir (car ils n'ont point dit : Jamais homme n'a fait de si grands miracles, mais bien : « Jamais « homme n'a parlé comme cet homme-là ») : non-seulement donc leur docilité est digne d'admiration, mais aussi la liberté avec laquelle ils répondent à ceux qui les avaient envoyés, aux pharisiens, à ceux qui persécutaient Jésus, et qui n'oubliaient rien pour assouvir l'envie qu'ils lui portaient.

« Les archers retournèrent », dit l'évangéliste, « et les pharisiens leur dirent : Pourquoi « ne l'avez-vous pas amené ? » Etre retournés, c'est plus que d'être demeurés : s'ils n'avaient pas été rejoindre les pharisiens, ils se seraient dérobés à leur colère ; mais par leur retour, ils ont maintenant la gloire d'être prédicateurs de la sagesse de Jésus-Christ, et par là se manifeste mieux leur fermeté. Ils ne disent point : nous n'avons pas pu l'amener à cause du peuple qui l'écoute comme un prophète ; mais quelle est leur réponse? « Jamais homme « n'a si bien parlé ». Et certes, ils auraient pu alléguer l'autre excuse, mais leur cœur est droit, et ils le montrent. En effet, leur réponse n'est pas seulement un témoignage de leur admiration et de leur étonnement, mais aussi du reproche qu'ils font aux pharisiens de les avoir envoyés prendre et garrotter un homme qu'ils auraient plutôt dû eux-mêmes aller écouter. Cependant ils n'avaient entendu qu'une prédication fort courte. A une âme droite et sincère il ne faut pas de longs discours, la vérité a par elle-même assez de force.

Que répliquèrent donc les pharisiens? Lorsqu'ils auraient dû être touchés de componction, ils accusent au contraire ces gardes de s'être laissés séduire : « Etes-vous donc aussi « vous-mêmes séduits (47) ? » Ils les flattent encore et n'usent point de rudes paroles, de peur qu'ils ne les quittent tout à fait, mais toutefois, à travers cette circonspection, on entrevoit leur rage et leur fureur. Les pharisiens auraient dû demander ce qu'avait dit Jésus, et admirer ses réponses, et ils ne le font pas, dans la crainte d'être attirés comme les autres, mais ils répliquent par cet argument absurde : « Pourquoi nul des sénateurs « n'a cru en lui (48) ? » Dites-moi : N'est-ce pas là faire plutôt un reproche aux incrédules qu'à Jésus-Christ? « Car pour cette populace « qui ne sait pas la loi, ce sont des gens mau- « dits (49) ». Et voilà pourquoi vous êtes plus condamnables, vous qui êtes demeurés dans l'incrédulité, tandis que la populace croyait. Ces hommes du peuple se conduisaient comme des gens qui savaient la loi. Comment donc sont-ils maudits? C'est vous qui n'observez pas la loi, qui êtes maudits, et non ceux qui l'observent : et l'incrédulité de ceux qui refusent de croire à Jésus-Christ n'est pas un argument qui puisse être employé contre lui. Ce procédé est très-blâmable ; vous-mêmes, vous n'avez pas cru à Dieu, comme dit saint Paul : « Car enfin, si quelques-uns d'entre « eux n'ont pas cru, leur infidélité anéantira- « t-elle la fidélité de Dieu? Non, certes ». (Rom. III, 3.) Les prophètes aussi vous ont continuellement fait ce reproche, vous disant : « Ecou- « tez la parole du Seigneur, princes de So- « dome » (Isaïe, I, 10); et : « Vos princes n'ob- « servent point la loi ». Et derechef : « N'est-ce « pas à vous de savoir ce qui est juste ? » (Mich. III, 1.) Et partout ils leur font encore de plus fortes réprimandes.

Quoi donc? Vous êtes infidèles, quelqu'un osera-t-il tirer de là un argument contre Dieu? Loin de nous ce blasphème, c'est uniquement votre faute : et quel autre témoignage faut-il, pour connaître que vous ne savez point la loi, que votre seule incrédulité? Lors donc qu'ils eurent dit qu'aucun des sénateurs n'avait cru en Jésus, mais ceux-là seulement qui ne savaient point la loi, Nicodème les reprit fort à propos par ces paroles : « Notre loi permet- « elle de condamner personne sans l'avoir ouï « auparavant (51)? » Il fait voir par là qu'ils ne savent et n'observent point la loi. Car si la loi défend de faire mourir personne sans l'avoir ouï auparavant, et si avant d'avoir ouï Jésus, ils cherchaient à le faire mourir, ils étaient des violateurs de la loi : et comme ils avançaient qu'aucun des sénateurs n'avait cru en lui, l'évangéliste indique exprès que Nicodème était de leur corps, pour faire voir que des sénateurs mêmes avaient cru en lui. Sans doute ils ne l'avaient pas encore témoigné publiquement comme ils l'auraient dû, mais néanmoins ils étaient attachés à Jésus-Christ.

Mais remarquez, mes frères, avec quelle

modération et quelle retenue Nicodème les reprend. Il ne dit point : Vous voulez le faire mourir, et vous le condamnez sans raison comme séducteur. Il ne leur a point parlé en ces termes : il s'est servi de paroles plus douces et plus modérées pour réprimer l'excès de leur violence inconsidérée et sanguinaire. C'est pour cela qu'il invoque la loi en disant : « Sans avoir ouï avec soin et s'être « bien informé de ses actions ». Voilà pourquoi il ne faut pas seulement ouïr, mais il faut ouïr avec soin ; car c'est là ce que signifient ces paroles : « Et sans s'être informé de « ses actions », c'est-à-dire ce qu'il prétend. Quelle est son intention, son but, si sa conduite est celle d'un ennemi qui veut renverser la république? Les pharisiens alors, déconcertés parce qu'ils avaient dit que nul des sénateurs ne croyait en Jésus-Christ, répondent faiblement à Nicodème, bien que sans ménagement.

2. Nicodème avait dit : « Notre loi ne con- « damne personne ». Lui répliquer : « Est-ce que vous êtes aussi galiléen? » c'était une mauvaise réponse qui n'avait nul rapport à ce qu'il avait dit. Il fallait montrer, ou qu'ils n'avaient pas envoyé prendre Jésus sans jugement, ou qu'il n'était point nécessaire de l'entendre, et ils répondent durement et avec colère : « Lisez avec soin, et apprenez qu'il ne « sort point de prophète de Galilée ». Mais, qu'avait dit Nicodème ? Que Jésus était un prophète ? Non, il avait dit qu'on ne devait condamner personne à mort, sans avoir auparavant instruit son procès, et les pharisiens lui font cette outrageante réponse, comme s'il eût absolument ignoré les Ecritures ; c'est lui dire, aux termes près : Allez à l'école, allez étudier ; car tel est le sens de ces paroles : « Lisez avec « soin, et apprenez ».

Que répond donc Jésus-Christ ? Comme les pharisiens n'avaient jamais dans la bouche que les noms de galiléen et de prophète, le Sauveur, pour les éloigner absolument de cette fausse pensée et leur faire voir qu'il n'est pas un des prophètes, mais le Seigneur du monde, dit : « Je suis la lumière du monde (12) ». Non de Galilée, non de la Palestine, non de la Judée. Que répliquent les Juifs ? « Vous vous « rendez témoignage à vous-même », ainsi « votre témoignage n'est point véritable (13) ». O folie ! le Sauveur les renvoie toujours aux Ecritures, et ils disent : « Vous vous rendez « témoignage à vous-même ». Mais quel témoignage a-t-il rendu? « Je suis la lumière du monde ». C'est là une grande parole; oui, certes, c'est là une grande parole. Mais ils ne s'en sont pas beaucoup mis en peine, parce qu'il ne se disait pas égal au Père, ni son Fils, ou Dieu, mais seulement qu'il était la lumière. Néanmoins, ils voulaient aussi détruire cette opinion, car c'était là quelque chose de plus grand que de dire : « Celui qui me suit ne « marche point dans les ténèbres (12) ». Le Sauveur parle de la lumière et des ténèbres spirituelles, c'est-à-dire, il ne demeure point dans l'erreur.

Ici Jésus-Christ attire à soi Nicodème et l'encourage, parce qu'il avait librement parlé et dit son sentiment, et il loue les gardes de leur sage conduite. Ce mot « crier », marque que Jésus a voulu exciter les pharisiens à venir l'écouter. Et en même temps il insinue qu'ils pensaient à tendre secrètement des piéges et à tromper secrètement, c'est-à-dire, dans les ténèbres et dans l'erreur, mais qu'ils ne vaincraient et n'éteindraient pas la lumière. Il rappelle à Nicodème les paroles qu'il avait dites depuis peu : « Quiconque fait le mal, « hait la lumière et ne vient point à la lu- « mière, de peur que ses œuvres ne soient « découvertes ». (Jean, III, 20.) Comme les Juifs disaient qu'aucun des sénateurs n'avait cru en lui, Jésus dit : « Quiconque fait le mal « hait la lumière et ne vient point à la lu- « mière ». Par où il leur fait voir que s'ils ne viennent point, ce n'est pas que la lumière soit faible, mais c'est parce que leur volonté est corrompue et mauvaise.

« Les pharisiens lui dirent : Vous vous « rendez témoignage à vous-même (13); et « Jésus leur répondit : Quoique je me rende « témoignage à moi-même, mon témoignage « est véritable, parce que je sais d'où je viens « et où je vais ; mais pour vous, vous ne savez « point d'où je viens (14) ». Ce que Jésus avait dit auparavant, les Juifs le lui opposent comme une décision. Que répond donc Jésus-Christ? Il renverse cette prétendue décision, et leur montre que c'est selon leur opinion qu'il a parlé de la sorte [1], parce qu'ils le prenaient pour un homme, et il leur dit : « Quoi- « que je me rende témoignage à moi-même,

[1] Il a parlé de la sorte en saint Jean, chap. v, vers. 31, où le Sauveur, parlant selon l'esprit et l'opinion des Juifs, dit : Si je rends témoignage de moi, mon témoignage n'est pas véritable.

« mon témoignage est véritable, parce que je « sais d'où je viens ». Que veut dire ceci? Je suis de Dieu, et Dieu, et Fils de Dieu. Dieu est pour soi un témoin digne de foi : pour vous, vous ne connaissez point Dieu, vous faites le mal volontairement; vous savez et vous feignez de ne point savoir; vous parlez selon vos sentiments humains et terrestres, et vous ne voulez rien savoir, rien connaître de plus que ce qui paraît au dehors. « Vous jugez selon la « chair (15) ». Comme vivre selon la chair, c'est mal vivre; de même, juger selon sa chair, c'est mal juger. « Je ne juge personne, et si je juge, « mon jugement est véritable (16) » ; c'est-à-dire, vous jugez injustement. Mais si nous jugeons injustement, répliquent-ils, pourquoi ne nous reprenez-vous pas? pourquoi ne nous punissez-vous pas? pourquoi ne nous condamnez-vous pas? C'est, dit-il, parce que je ne suis point venu pour cela. Voilà ce que signifie cette parole : « Je ne juge personne. Et si je « juge, mon jugement est véritable ». Car si je voulais juger, vous seriez au nombre des condamnés. Mais si je ne dis pas ceci, dit-il, pour vous juger; et si j'ai dit : « Je ne parle « pas pour juger », ce n'est pas que je craigne de ne pouvoir vous confondre, si je vous mettais en jugement : si je jugeais, vous seriez condamnés justement; mais le temps de juger n'est pas encore venu. Jésus-Christ fait aussi entrevoir le jugement futur, quand il dit : « Parce que je ne suis pas seul, mais « moi, et mon Père qui m'a envoyé ». Enfin il insinue ici qu'il n'est pas seul à les condamner, mais que son Père les condamne aussi. Plus loin, il exprime encore la même chose d'une manière enveloppée, lorsqu'il tâche de les gagner à son témoignage : « Il « est écrit dans votre loi que le témoignage « de deux hommes est véritable (17) ».

3. Quoi donc! diront les hérétiques? Si nous prenons cette parole simplement et dans le sens naturel qu'elle présente, qu'aura Jésus-Christ de plus que le reste des hommes? Car si cette loi est établie parmi les hommes, c'est que nul homme n'est croyable parlant de lui-même. Mais, à l'égard de Dieu, comment pourrait-on admettre cela? Examinons donc en quel sens Jésus-Christ a dit ce mot d'eux : s'est-il servi de ce terme pour désigner deux hommes? Si c'était là son intention, pourquoi n'a-t-il pas apporté le témoignage de Jean-Baptiste, et n'a-t-il pas dit : Je me rends témoignage à moi-même? Jean rend aussi témoignage de moi. Pourquoi ne s'est-il pas servi du témoignage des anges? pourquoi pas de celui des prophètes? Il pouvait produire une infinité d'autres témoignages. Mais Jésus-Christ ne veut pas seulement indiquer deux personnes, mais encore deux personnes de même substance.

« Ils lui disent : Qui est votre Père? Jésus « leur répondit : Vous ne connaissez ni moi, « ni mon Père (19) ». Comme, le sachant, ils feignaient de ne le point savoir, et l'interrogeaient pour le tenter, Jésus ne daigne même pas leur répondre. Dans la suite, il a parlé plus clairement et plus librement, s'autorisant du témoignage de ses œuvres et de sa doctrine, parce qu'alors le temps du crucifiement et de sa mort était fort proche. « Je « sais, » dit-il, « d'où je viens » : cela pouvait ne pas les toucher beaucoup. Mais quand il ajouta : « Où je vais » ; cette parole devait les troubler et les effrayer davantage, comme indiquant qu'il ne devait point demeurer dans la mort.

Et pourquoi n'a-t-il pas dit : « Je sais que je « suis Dieu, » mais « je sais d'où je viens? » Toujours il mêle les choses basses aux choses sublimes, et encore cache-t-il un peu celles-ci. Après avoir dit : « Je me rends témoignage « à moi-même », et l'avoir montré, il passe à quelque chose de moins élevé ; c'est comme s'il disait : Je connais celui qui m'a envoyé, et vers qui j'irai. De cette manière, les Juifs, entendant que le Père l'avait envoyé, et qu'il retournerait à lui, ne pouvaient contredire ce qu'il disait. Je n'ai rien dit que de véritable, dit-il, c'est de là que je viens et j'y retourne, je vais au Dieu de vérité. Mais vous, vous ne connaissez point Dieu, voilà pourquoi vous jugez selon la chair. En effet, après avoir vu tant de témoignages et de preuves, vous dites encore : « Il n'est point véritable ». De Moïse vous dites : Il est digne de foi, et lorsqu'il parle des autres, et lorsqu'il parle de soi; mais vous parlez autrement au sujet de Jésus-Christ, c'est là juger charnellement.

« Je ne juge personne (15) ». D'ailleurs il dit aussi : « Le Père ne juge personne » ; pour-« quoi dit-il : Et si je juge, mon jugement est « juste, parce que je ne suis pas seul? » (Jean, v, 22.) Jésus-Christ parle encore selon l'opinion des Juifs. Cela signifie : Mon jugement est le jugement du Père, car le jugement du Père ne

saurait être différent du mien, ni le mien de celui du Père. Mais pourquoi parle-t-il du Père? Les Juifs ne croyaient pas que le Fils fût digne de foi s'il n'avait le témoignage du Père. Autrement ce qu'il disait serait demeuré sans valeur ; car, parmi les hommes, lorsque deux rendent témoignage dans l'affaire d'autrui, alors leur témoignage est réputé véritable ; c'est là, en effet, le témoignage porté par deux personnes. Mais si quelqu'un se rend témoignage à soi-même, alors il n'y a plus deux témoins.

Voyez-vous bien, mon cher auditeur, que si Jésus-Christ a parlé en ces termes, ç'a été pour montrer qu'il est consubstantiel à son Père, et que par lui-même ensuite il n'a pas besoin du témoignage d'un autre ; enfin, pour faire voir qu'il n'a rien de moins que le Père? Reconnaissez donc son autorité dans ces paroles : « Or, je me rends témoignage à moi-« même, et mon Père qui m'a envoyé me rend « aussi témoignage (18) ». Jésus-Christ n'aurait pas dit cela, s'il était d'une substance inférieure. Ensuite, pour vous convaincre qu'en parlant ainsi il n'a pas eu en vue le nombre « deux », faites bien attention que sa puissance n'est en rien différente de celle du Père. Un homme rend témoignage lorsque, par lui-même, il est digne de foi et qu'il n'a pas besoin du témoignage d'un autre, et cela, lorsqu'il s'agit d'une affaire qui ne le regarde point et qui lui est étrangère; mais dans sa propre cause il n'est pas croyable et il a besoin d'un témoignage. Mais c'est tout le contraire pour Jésus-Christ : lors même qu'il se rend témoignage dans sa propre cause et qu'il dit qu'il a le témoignage d'un autre, il se déclare digne de foi, montrant partout son autorité. En effet, pourquoi ayant dit : « Je ne suis pas seul, mais « moi et mon Père qui m'a envoyé », et le témoignage de deux témoins est véritable ; n'en est-il pas demeuré là et a-t-il ajouté : « Je me « rends témoignage à moi-même? » N'est-ce pas uniquement pour montrer son autorité ? Et il se met le premier : « Je me rends témoignage « à moi-même ». Ici Jésus-Christ montre qu'il est égal en dignité à son Père et qu'il ne sert de rien aux Juifs de se glorifier de connaître Dieu le Père, s'ils ne le connaissent pas lui-même; et encore que c'est parce qu'ils ne veulent pas le connaître qu'ils ne le connaissent pas. Jésus leur dit donc qu'on ne peut connaître le Père sans le connaître lui-même, afin de les attirer par là à sa connaissance. Comme ils le négligeaient et cherchaient toujours à connaître directement le Père, il leur dit : « Vous ne pouvez pas connaître le Père « sans moi ». C'est pourquoi ceux qui blasphèment contre le Fils, ne blasphèment pas seulement contre le Fils, mais aussi contre le Père.

4. Prenons-y garde, mes chers frères, et glorifions le Fils : sûrement il n'aurait point parlé de la sorte, s'il n'était de même nature que le Père. Que si, étant d'une autre substance que le Père, il l'avait seulement fait connaître, on pourrait connaître le Père sans connaître le Fils : et réciproquement, en connaissant le Père, on ne connaîtrait pas pour cela le Fils. En effet, celui qui connaît l'homme ne connaît pas nécessairement l'ange. Pourtant, direz-vous, celui qui connaît la créature, connaît aussi Dieu. Non, certes. Car plusieurs, ou plutôt tous les hommes, connaissent la créature, parce qu'ils la voient; mais ils ne connaissent point Dieu pour cela.

Glorifions donc le Fils de Dieu, non-seulement en lui rendant la gloire qui lui est due, comme Fils de Dieu, mais encore par nos œuvres. Car la gloire qu'on rend par les paroles n'est rien, si elle n'est accompagnée de l'hommage qui vient des œuvres. « Vous », dit l'apôtre, « qui portez le nom de Juifs, qui « vous reposez sur la loi, qui vous faites gloire « d'être à Dieu », prenez garde à ce que vous faites : « Vous instruisez les autres et vous ne « vous instruisez pas vous-mêmes : vous vous « glorifiez dans la loi, et vous déshonorez Dieu « par la violation de la loi? » (Rom. II, 17, 21, 23.) Vous-même, mon cher auditeur, prenez garde que, vous glorifiant d'être dans la foi orthodoxe, vous ne meniez pas une vie conforme à la foi que vous professez ; que vous ne déshonoriez Dieu, en le faisant blasphémer. Dieu veut qu'un chrétien soit le docteur de tout l'univers, le levain, la lumière, le sel. Qu'est-ce que la lumière? C'est une vie brillante, qui n'est offusquée d'aucun nuage. La lumière n'est point utile à soi, le sel ou le levain pas davantage ; mais ces choses sont utiles à autrui : de même on demande de nous, non-seulement ce qui est dans notre intérêt, mais encore ce qui est dans l'intérêt des autres. Car le sel, s'il ne sale pas, n'est plus sel (Matth. v, 13 ; Marc, IX, 49) ; par là nous est encore révélée une autre vérité : c'est que, si nous vivons

bien, les autres aussi vivront bien. Ainsi ce n'est que par notre bonne vie, que nous pouvons être utiles aux autres. (Matth. xxv, 11.) Disons adieu aux folies, aux vanités : car telles sont les choses du monde, telles sont les sollicitudes du siècle. Les vierges sont appelées folles, parce qu'elles s'occupaient des folles affaires du siècle : elles amassaient ici, et elles n'envoyaient pas ce qu'elles avaient amassé où il fallait l'envoyer.

Craignons donc que ce qui leur arriva, ne nous arrive aussi, et que nous n'allions avec un habit sale, où tous sont vêtus d'habits éclatants, car rien n'est plus sale, rien n'est plus hideux que le péché. C'est pourquoi le prophète, pour en présenter en sa personne une vive image à nos yeux, criait à haute voix : « Mes plaies ont été remplies de corruption et « de pourriture ». (Ps. xxxvii, 5.) Voulez-vous connaître la puanteur du péché? considérez-le après l'avoir commis. Lorsque la concupiscence ne vous tiendra plus dans ses fers, lorsque le feu ne bouillonnera plus dans vos veines, alors vous verrez ce que c'est que le péché. Lorsque vous serez rentré dans le calme, considérez la colère; considérez l'avarice, lorsque vous aurez éteint en vous cette passion. Rien n'est plus honteux, rien n'est plus horrible que l'avarice et la convoitise. Nous faisons souvent retentir nos chaires de ces vérités, non pour vous chagriner, mais par un désir de produire en vous de grands et d'admirables effets : car peut-être celui qu'une première remontrance n'aura pas corrigé se rendra à une seconde, ou à une troisième. Fasse le ciel, qu'étant tous délivrés du péché et de tous les maux qui l'accompagnent, nous soyons la bonne odeur de Jésus-Christ (II Cor. II, 15), à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

JÉSUS DIT CES CHOSES ENSEIGNANT DANS LE TEMPLE, AU LIEU OU ÉTAIT LE TRÉSOR : ET PERSONNE NE SE SAISIT DE LUI, PARCE QUE SON HEURE N'ÉTAIT PAS ENCORE VENUE. (VERS. 20, JUSQU'AU VERS. 30.)

ANALYSE.

1. Folie et endurcissement des Juifs.
2. Jésus-Christ, parlant aux Juifs, leur montre constamment son union avec Dieu, son Père. — Il les menace. — Quelques-uns croient en lui.
3. Pour acquérir le salut, lire les saintes Ecritures avec soin et non en passant : en les méditant on apprend la vraie doctrine et la manière de bien vivre.— Fréquenter l'Eglise, ouïr la parole de Dieu ; si d'abord on n'en profite pas, un jour on en profitera.— C'est déjà avoir fait quelque progrès que de se reconnaître misérable. — Cérémonies qu'on pratiquait anciennement pour lire la sainte Ecriture. — S'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte, du moins des saints Evangiles : utilité, fruits qu'on en retire.

1. Quelle folie que celle des Juifs ! Ils cherchaient avant la Pâque à prendre Jésus-Christ : lorsqu'il était au milieu d'eux, ils ont souvent tenté de mettre leurs sacriléges mains sur lui, ou de le faire saisir par d'autres : leurs desseins, leurs efforts sont vains et inutiles ; et ils n'admirent pas encore sa vertu : et sa puissance ne les étonne, ne les effraie point encore, mais ils persistent dans leurs complots. En effet, qu'ils cherchassent continuellement les moyens de le prendre, c'est ce que l'évangéliste atteste par ces paroles : « Jésus dit ces « choses enseignant dans le temple, au lieu où « était le trésor : et personne ne se saisit de lui,

« parce que son heure n'était pas encore ve-« nue ». Il enseignait en maître dans le temple, ce qui devait les exciter davantage : ce qu'il disait les choquait, et ils lui faisaient un crime de ce qu'il se disait égal au Père. Car cette parole : « Le témoignage de deux hommes « est véritable », ne signifie pas autre chose. Cependant, dit l'évangéliste, il enseignait dans le temple et en maître : et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue, c'est-à-dire le temps opportun où il voulait être crucifié. Voilà pourquoi il n'a point été alors en leur pouvoir de le prendre; mais, s'ils n'ont pu assouvir leur passion, c'est par un effet de la sage dispensation du Sauveur. Déjà depuis longtemps ils voulaient l'arrêter, et ils ne l'ont pu; et ils ne l'auraient jamais pu prendre, s'il ne se fût livré lui-même entre leurs mains.

« Jésus leur dit encore : Je m'en vais et « vous me chercherez (21) ». Pourquoi ne cesse-t-il de leur tenir ce langage? Pour toucher leur cœur, et pour les effrayer. Remarquez la frayeur que leur causait cette parole; car voulant le faire mourir pour se délivrer de lui, ils demandent où il va : tant leur paraissaient devoir être grandes les conséquences de cette mort. Il voulait aussi leur apprendre une autre chose, que ce ne serait point par un effet de leur violence qu'il serait crucifié, mais parce que les figures de l'Ancien Testament l'avaient annoncé longtemps auparavant, et par ces paroles il annonce sa résurrection. Ils disaient donc : « Est-ce qu'il se tuera lui-« même? » Que leur répond Jésus-Christ? Pour leur ôter ce soupçon et leur faire connaître que c'était là un péché, il dit : « Pour « vous autres, vous êtes d'ici-bas (23) », c'est-à-dire, il n'est pas étonnant que vous ayez ces sortes de pensées, vous qui êtes des hommes charnels, et qui n'êtes nullement capables de rien concevoir de spirituel; mais moi, je ne ferai rien de semblable : « Je suis d'en-haut ». Pour vous, « vous êtes de ce monde ». Là encore, le Sauveur parle de pensées terrestres et charnelles. Il résulte de là que cette parole : « Je ne suis pas de ce monde », ne signifie pas qu'il n'a point pris une chair, mais qu'il est exempt de leur malice et de leur méchanceté. En effet, il dit aussi que ses disciples ne sont pas de ce monde (Jean, xv, 19), et toutefois ils avaient une chair. De même donc que saint Paul disant : « Vous n'êtes pas « dans la chair » (Rom. viii, 9), ne veut pas dire que ceux à qui il parle n'ont point de corps : ainsi Jésus-Christ, disant à ses disciples qu'ils ne sont pas du monde, veut seulement rendre témoignage de leur sagesse.

« Je vous ai donc dit que si vous ne croyez « pas ce que je suis, vous mourrez dans vos « péchés (24) »; car si Jésus-Christ est venu pour ôter le péché du monde, et si le péché ne peut être effacé que par le baptême, nécessairement il faut que celui qui ne croit pas ait le vieil homme. En effet, celui qui ne veut pas le tuer et l'ensevelir par la foi, mourra avec lui, et avec lui ira recevoir la peine de ses péchés. Voilà pourquoi le Seigneur disait : « Celui qui ne croit pas, est déjà condamné » (Jean, iii, 18), non-seulement parce qu'il ne croit pas, mais aussi parce qu'il va en l'autre monde avec ses premiers péchés. « Ils lui « dirent : Et qui êtes-vous donc (25)? » O l'étrange folie! Après un si long temps, après avoir vu tant de miracles et entendu sa doctrine, ils lui font cette question : « Et qui êtes-« vous? » Que leur répond donc Jésus-Christ? « Je suis le principe de toutes choses, moi qui « vous parle »; c'est-à-dire, vous êtes indignes d'entendre ma parole, bien loin d'apprendre qui je suis : car jamais vous ne me parlez que pour me tenter, et vous ne faites nulle attention à ce que je vous dis : et c'est pour cela que maintenant j'ai bien des reproches à vous faire. Voilà, en effet, ce que signifient ces paroles : « J'ai beaucoup de choses à dire de « vous, et à condamner en vous (26) ». Non-seulement à reprendre, mais encore à punir. Mais celui qui m'a envoyé, je veux dire mon Père, ne le veut pas : « Car je ne suis pas venu « pour juger le monde, mais pour le sauver. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils pour juger « le monde, mais afin que le monde soit sauvé « par lui ». (Jean, iii, 17.) Si c'est donc là pourquoi Dieu m'a envoyé, et si Dieu est véritable, j'ai raison de ne juger personne maintenant, mais je m'attache à enseigner ce qui est nécessaire au salut, et non à faire des réprimandes. Au reste, Jésus-Christ dit cela, afin que les Juifs ne croient pas que lui, qui entend de si grandes choses, il manque de la force nécessaire pour les punir, ou qu'il ignore leurs pensées et leurs dérisions.

« Et ils ne comprirent pas qu'il parlait de « son Père (27) ». O folie! ô aveuglement! Jésus ne cessait de parler de son Père, et ils

ne s'en apercevaient point! Après quoi, n'ayant pu les attirer ni par un grand nombre de miracles, ni par sa doctrine et ses instructions, il les entretient enfin de son crucifiement et leur dit : « Quand vous aurez élevé en haut le « Fils de l'homme », dit-il, « alors vous con- « naîtrez qui je suis, et que je ne parle point « de moi-même, et que mon Père, qui m'a « envoyé, est avec moi et ne m'a point laissé « seul ». Jésus-Christ fait voir par là que c'est avec justice qu'il a dit : « Je suis le prin- « cipe de toutes choses, moi-même qui vous « parle ».

2. Tant les Juifs étaient peu attentifs à ce que leur disait Jésus-Christ. « Lorsque vous « aurez élevé en haut le Fils de l'homme » : alors, dit-il, vous pensez me faire périr, vous débarrasser de moi : mais moi, je vous dis que c'est principalement alors que vous connaîtrez « qui je suis »; vous le connaîtrez par les prodiges et les miracles que je ferai, par ma résurrection, par votre ruine. En effet, toutes ces choses étaient bien propres à faire éclater la puissance du Seigneur. Il n'a point dit : Vous connaîtrez alors qui je suis ; mais il dit : Lorsque vous verrez que la mort n'aura point eu d'empire sur moi, qu'elle n'aura produit en moi nul changement, ni aucune altération, alors vous connaîtrez qui je suis, savoir, que je suis le Christ, Fils de Dieu, qui gouverne et conduit tout ; et qui ne suis pas contraire au Père. Voilà pourquoi il a ajouté : « Et je ne « dis rien de moi-même ». Vous connaîtrez, en effet, ces deux vérités, et ma puissance, et mon union avec mon Père. Car ce mot : « Je « ne dis rien de moi-même », montre l'égalité et l'unité de substance, et qu'il ne dit rien contre la volonté de son Père. Quand votre culte sera changé et aboli, et qu'il ne vous sera plus permis d'adorer le Père selon votre ancienne coutume [1], alors vous connaîtrez, qu'irrité contre ceux qui ne m'ont point écouté, il prend ma défense et me venge lui-même. C'est comme s'il disait : Si j'étais opposé et contraire à Dieu, il n'aurait pas conçu une si grande colère contre vous. Isaïe le déclare aussi : « Il livrera les impies pour sa « sépulture » (Isaïe, LIII, 9) ; et David : « Il leur « parlera alors dans sa colère » (Ps. II, 5) ; et le Seigneur lui-même : « Le temps s'approche « que votre maison demeurera déserte » (Matth. XXIII, 38) ; écoutez de plus la parabole : « Que « fera le Seigneur de la vigne à ces vignerons? « Il fera périr misérablement ces méchants ». (Matth. XXI, 40.) Ne remarquez-vous pas que partout il parle de même, attendu qu'ils ne le croyaient point encore?

Que si le Seigneur doit les faire périr, comme véritablement il le fera (car il dit : « Ceux qui « ne veulent point m'avoir pour roi, qu'on les « amène ici, et qu'on les tue en ma présence). » (Luc. XIX, 27) ; pourquoi cette œuvre, ne se l'attribue-t-il pas à lui-même, mais au Père? C'est pour s'accommoder à la portée des Juifs, et aussi pour honorer son Père. Voilà pourquoi il n'a point dit : Je laisse votre maison déserte, mais « votre maison demeurera dé- « serte », parlant impersonnellement. Mais, avoir dit : « Combien de fois ai-je voulu ras- « sembler tes enfants, et tu ne l'as pas voulu » (Luc, XIII, 34) ; et ajouter ensuite : « Elle de- « meurera » ; c'est montrer assez qu'il est l'auteur de la désolation. Puisque, dit-il, mes bienfaits, ma sollicitude, ne vous ont pas déterminés à croire en moi, les supplices vous feront connaître qui je suis.

« Et mon Père est avec moi ». De peur qu'ils ne crussent que cette parole : « Celui « qui m'a envoyé », marquait qu'il était moins grand que le Père, il ajoute : « Il est avec « moi ». Car l'un de ces termes se rapporte à l'incarnation, l'autre à la divinité. « Et il ne « m'a point laissé seul, parce que je fais tou- « jours ce qui lui est agréable ». Jésus-Christ descend encore à un langage plus humain, combattant sans relâche ce que disaient les Juifs, qu'il n'était point envoyé de Dieu, qu'il ne gardait pas le sabbat ; il dit : « Je fais tou- « jours ce qui lui est agréable ». Par où il insinue que la violation du sabbat est agréable au Père. De même, lorsqu'on le menait à la croix, il dit : « Croyez-vous que je ne puisse « pas prier mon Père? » (Matth. XXVI, 53.) Et toutefois, par cette seule parole : « Qui cher- « chez-vous? » (Jean, XVIII, 4, 6), il les renversa tous par terre. Pourquoi donc ne dit-il pas : Ne croyez-vous pas que je puisse vous faire périr, quand il l'a prouvé par des faits? Il se proportionne à leur portée. Car il avait grand soin de montrer qu'il ne faisait rien de contraire à son Père. De même ici il parle à la manière des hommes et dans le même sens qu'il a dit : « Il ne m'a point laissé seul » ; il dit ici : « Je fais ce qui lui est agréable ».

« Lorsqu'il disait ces choses, plusieurs cru-

[1] *C. à. d.* Par des sacrifices et vos cérémonies légales.

« rent en lui (30) ». Lorsque le Sauveur s'est abaissé et qu'il a parlé d'une manière simple et grossière, alors plusieurs ont cru en lui. Après cela, me demanderez-vous encore pourquoi Jésus s'abaisse ainsi à parler d'une manière simple et grossière ? Mais l'évangéliste vous en a manifestement fait connaître la raison par ces paroles : « Lorsqu'il disait ces choses, plu- « sieurs crurent en lui ». Les faits mêmes semblent crier par sa bouche : Ne vous troublez pas, vous qui m'écoutez, si vous entendez des paroles basses et grossières ; des hommes qui, après avoir entendu une si grande et si sublime doctrine, n'ont point été persuadés que celui qui l'enseignait était envoyé du Père, ne pouvaient guère être amenés à la foi par des choses grossières. Et ceci est la justification de ce que le Sauveur pourra dire dans la suite de bas et de grossier.

Les Juifs crurent donc, non pas comme il aurait fallu, mais selon leur portée, grâce à cette simplicité de langage qui charmait et reposait leur esprit. En effet, que leur foi n'était point parfaite, l'évangéliste le fait voir après, en rapportant les outrages qu'ils firent à Jésus-Christ; et pourtant c'étaient les mêmes Juifs qui avaient cru ; il le déclare ouvertement par ces paroles : « Jésus dit donc aux « Juifs qui croyaient en lui : Si vous persévé- « rez dans la créance de ma parole (31) » ; montrant qu'ils n'avaient point encore compris sa doctrine, et que seulement ils écoutaient ce qu'ils disaient; c'est pourquoi il parle avec plus de force, car il s'était d'abord contenté de dire simplement : « Vous me cher- « cherez »; mais maintenant il ajoute : « Vous « mourrez dans votre péché ». Et il leur fait connaître comment cela arrive : Quand vous serez morts, dit-il, dans votre péché, vous ne pourrez pas me prier, ni me demander grâce. « Ce que je dis dans le monde ». Par ces paroles, il déclare aux Juifs qu'il va passer vers les gentils. Mais comme ils n'avaient pas compris que c'était de son Père qu'il leur avait parlé auparavant, il leur en parla encore ; et l'évangéliste montre la cause pour laquelle le Sauveur s'est servi d'expressions basses et grossières.

3. Si donc nous lisons avec beaucoup de soin et d'attention les saintes Ecritures, et non pas légèrement et en passant, nous pourrons acquérir le salut ; si nous les étudions et les méditons assidûment, nous apprendrons la vraie doctrine et la manière de bien vivre. Qu'on soit dur et violent, qu'on ait une âme molle, qu'on soit lâche, qu'autrefois on n'ait nullement profité de cette lecture, maintenant, du moins, on en profitera et on en retirera quelque utilité, fût-elle imperceptible. En effet, si quelqu'un entre dans la boutique d'un parfumeur et s'y arrête un peu, même malgré lui, il sentira bon, il répandra une douce et agréable odeur ; à plus forte raison la répandra-t-il, cette bonne odeur, celui qui fréquente l'Eglise. Car, comme de la paresse naît la paresse, de même du travail naît la force et la vigueur de l'âme. Encore que vous soyez chargé d'une multitude de péchés, que vous soyez impur, ne vous éloignez pas pour cela de nos saintes assemblées.

Et de quoi, direz-vous, me servira-t-il d'y assister, si je ne profite pas de ce qu'on y enseigne ? Ah ! si vous vous reconnaissez pécheur, si vous vous dites misérable, ce n'est point là un petit profit, ce n'est point là une crainte mal placée, ce n'est point là une frayeur inutile : si seulement vous gémissez de ne pratiquer point ce que vous avez entendu, un jour viendra que vous le pratiquerez. Car il est impossible que celui qui s'entretient avec Dieu et l'écoute, n'en retire pas quelque profit. Au moment de prendre le divin livre des Ecritures, nous nous recueillons et nous lavons nos mains. Ne voyez-vous pas combien de précautions avant même de commencer cette respectable lecture ? Si nous la continuons avec soin et avec attention, nous en rapporterons de grands fruits. En effet, si cette lecture ne nous inspirait de pieuses dispositions, nous ne nous laverions pas les mains ; les femmes, qui ont la tête découverte, ne la couvriraient pas aussitôt de leur voile, en signe de recueillement intérieur ; les hommes, dont la tête est couverte, ne la découvriraient pas. Voyez-vous que la posture extérieure est un témoignage de la piété qu'on a dans le cœur ? Ensuite, assis pour écouter, on pousse des gémissements, on condamne sa vie passée.

Appliquons-nous donc, mon cher auditeur, à la lecture de l'Ecriture sainte, du moins lisons avec soin les saints évangiles. A peine aurez-vous ouvert ce livre, que vous y verrez le nom de Jésus-Christ, et que vous l'entendrez parler : « Quant à la naissance de Jésus- « Christ, elle arriva de cette sorte : « Marie, « sa mère, étant fiancée à Joseph, se trouva

« grosse, ayant conçu dans son sein » par l'opération « du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent « été ensemble ». (Matth. I, 18.) Or, celui qui entend ces paroles est tout à coup épris de l'amour de la virginité, il admire ce merveilleux enfantement, il s'élève au-dessus de la terre, il la quitte. Ce n'est point déjà une chose de médiocre importance, que le Saint-Esprit n'ait pas dédaigné de remplir une vierge de sa grâce, et un ange de lui parler et s'entretenir avec elle; toutefois ce n'est encore là que ce que l'on voit au commencement. Mais si vous continuez votre lecture jusqu'à la fin, bientôt vous rejetterez toutes les choses du siècle, vous rirez de tout ce qui est terrestre; si vous êtes riche, vous ne ferez point de cas des richesses, quand vous aurez appris que cette femme d'un charpentier, logée dans une pauvre maison, est la mère du Seigneur; si vous êtes pauvre, vous ne rougirez point de votre pauvreté, lorsque vous apprendrez que le Créateur du monde n'a point rougi d'habiter une humble chaumière.

Si vous méditez ces choses, mon cher frère, vous ne volerez point, vous ne serez point avare, vous n'envahirez pas le bien d'autrui, mais plutôt, vous aimerez la pauvreté et vous mépriserez les richesses; par là, vous éloignerez de vous toutes sortes de maux et de vices. Et encore, lorsque vous verrez Jésus couché dans une crèche, vous n'aurez plus envie de donner à votre fils un habit tissu d'or, ni à votre femme un lit orné d'argent; et, une fois libre de ces vaines préoccupations, vous ne vous livrerez plus à l'avarice et aux rapines qu'elles provoquent. Il vous en reviendra encore bien d'autres avantages que nous ne saurions présentement détailler, mais que connaîtront ceux qui feront cette expérience.

C'est pourquoi je vous exhorte, mes frères, à faire emplette des saints livres, à en étudier le sens et à le graver dans votre mémoire. Les Juifs, pour les avoir négligés, reçurent l'ordre de les porter attachés à leurs mains. (Deut. VI.) Pour nous, nous ne les portons pas dans nos mains, mais nous les laissons dans nos demeures, au lieu de les graver dans nos cœurs, comme nous le devrions; car c'est de cette manière, qu'après avoir lavé nos souillures, nous obtiendrons les biens à venir, que je vous souhaite, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

JÉSUS DISAIT DONC AUX JUIFS QUI AVAIENT CRU EN LUI : SI VOUS PERSÉVÉREZ DANS MA DOCTRINE, VOUS SEREZ VÉRITABLEMENT MES DISCIPLES. — ET VOUS CONNAÎTREZ LA VÉRITÉ, ET LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. (VERS. 31, 32, JUSQU'AU VERS. 47.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ promet aux Juifs que sa doctrine, s'ils la gardent, les délivrera de la servitude du péché, et eux, toujours attachés au sens terrestre et charnel, répondent qu'étant fils d'Abraham, ils ne sont les esclaves de personne.
2. Si vous aviez Abraham pour père, vous ne chercheriez pas à me faire mourir, leur dit Jésus-Christ.
3. N'étant pas les enfants d'Abraham, les Juifs sont encore moins les enfants de Dieu ; le diable, voilà leur père.
4. Pour entendre et connaître la vérité, il faut mener une vie pure et sainte. — Emporter, non les biens périssables, mais le royaume des cieux. — Celui qui ne connaît pas les petits maux, ne connaîtra pas les plus grands. — Ce qu'on fait quand on veut emporter quelque chose. — Appliquer tous ses soins et son travail à emporter le royaume des cieux. — Comment on l'emporte.

1. Nous avons besoin d'une grande patience, mes chers frères ; cette vertu se forme et croît en nous, lorsque la parole de Dieu a jeté ses racines dans nos cœurs : et, de même que le vent, avec toute sa violence et son impétuosité, ne peut arracher un chêne que de profondes racines tiennent fortement lié à la terre, ainsi personne ne pourra renverser une âme que la crainte a étroitement attachée à Dieu. Car, être cloué, c'est bien plus fort que d'être enraciné. C'est là ce que le prophète demandait au Seigneur : « Percez mes chairs par votre crainte ». (Ps. CXVIII, 120.) Ainsi vous-même percez-vous, et attachez-vous aussi fortement à Dieu qu'un corps le serait à un autre par un clou profondément enfoncé. Ceux qui sont liés de la sorte, à peine peut-on les séparer ; mais ceux qui ne le sont pas de même, sont aisément surpris et renversés.

Voilà ce qui est alors arrivé aux Juifs. Après avoir entendu la parole et avoir cru, ils furent encore renversés. Jésus-Christ, voulant donc rendre leur foi plus solide, plus ferme, plus profonde, laboure leur âme, pour ainsi dire, de reproches plus acérés ; car, puisqu'ils avaient reçu la foi, leur devoir était d'écouter et de souffrir patiemment les réprimandes ; mais tout d'abord ils prirent feu et s'emportèrent. Maintenant, quelle est la marche suivie par Jésus-Christ ? Il commence par cette exhortation : « Si vous persévérez dans ma doctrine, « vous serez véritablement mes disciples, et la « vérité vous rendra libres » ; comme s'il disait : Je dois faire une profonde incision, mais ne vous en troublez pas : ou plutôt, par ces paroles, il rabaisse leur orgueil. De quoi, je vous prie, la vérité les rendra-t-elle libres ? De leurs péchés. Et que répondirent ces insolents ? « Nous sommes de la race d'Abraham, et nous « n'avons jamais été esclaves de personne (33) ». Ils perdirent d'abord l'esprit, parce qu'ils désiraient avidement les choses terrestres.

Ce mot : « Si vous persévérez dans ma doc- « trine », découvre leur pensée et ce qu'ils méditaient dans le cœur, et montre que celui qui parlait de la sorte savait que véritablement ils avaient cru, mais qu'ils n'avaient point persévéré dans la foi : et encore il leur fait espérer quelque chose de grand, savoir, qu'ils seront ses disciples. Comme, depuis peu, plusieurs s'étaient retirés, Jésus, par allusion à ce départ, dit : « Si vous persévérez » ; en effet, ces gens-là aussi avaient ouï sa doctrine, ils avaient cru, et ils s'étaient retirés, parce qu'ils n'avaient pas persévéré. « Car plusieurs de ses « disciples », dit l'évangéliste, « se retirèrent « de sa suite, et n'allaient plus avec lui ». (Jean, VI, 67.)

« Vous connaîtrez la vérité », c'est-à-dire, vous me connaîtrez moi-même, car « je suis la vé- « rité ». (Jean, XIV, 6 ; I Cor. X, 11.) Toute l'histoire juive n'a été qu'une figure ; vous apprendrez de moi la vérité, qui vous délivrera de vos péchés. Comme il disait à ceux-là : « Vous « mourrez dans vos péchés » ; il a dit de même à ceux-ci : « La vérité vous rendra libres de vos « péchés ». Jésus ne leur a point dit : Je vous délivrerai de la servitude, mais il le leur a laissé à penser. Que répondirent-ils donc ? « Nous sommes de la race d'Abraham, et nous « n'avons jamais été esclaves de personne ». Mais s'ils avaient à se choquer, c'était sans doute de ce qu'il avait dit auparavant : « Vous « connaîtrez la vérité » ; et ils auraient dû répondre : Quoi donc ? Est-ce que nous ignorons la vérité ? la loi et nos connaissances sont donc fausses ? Mais ce n'est point là de quoi ils se mettaient en peine ; la perte des biens de la terre était seule capable de les toucher et de les affliger, et c'était de cette perte et de la servitude terrestre qu'ils voulaient parler. Il est aujourd'hui bien des gens encore, oui certes, il en est beaucoup qui rougissent de la privation de choses indifférentes et de cette servitude, et qui n'ont pas honte de même d'être esclaves du péché ; qui aimeraient mieux être mille fois appelés esclaves du péché, que de l'être une seule fois de la servitude des hommes. Tels étaient ces Juifs : ils ne connaissaient point d'autre servitude, voilà pourquoi ils disaient : Quoi ! vous avez appelé esclaves ceux qui sont de la race d'Abraham, des hommes nobles à qui pour cela même vous ne deviez pas donner le nom d'esclaves qui les déshonore ? Nous n'avons jamais, disent-ils, été esclaves de personne. Tel est l'orgueil, telle est la vanité des Juifs : « Nous « sommes de la race d'Abraham : nous som- « mes Israélites ». Jamais ils ne parlent de leurs actions. C'est pourquoi Jean-Baptiste leur criait : « N'allez pas dire : Nous avons « Abraham pour père ». (Matth. III, 9.)

Mais pourquoi Jésus-Christ ne les reprend-il pas de leur insolente réponse ? En effet, ils ont été esclaves des Egyptiens, des Babyloniens, et de plusieurs autres. C'est parce qu'il ne leur avait point dit cela pour entrer en dispute avec eux, mais pour les sauver, pour leur faire du bien : voilà ce qu'il avait uniquement en vue. Sûrement il aurait pu leur reprocher une servitude de quarante ans, une autre de soixante-dix, et d'autres sous les juges, tantôt de vingt, tantôt de deux, tantôt de sept ans ; il pouvait leur dire qu'ils n'avaient jamais cessé d'être dans l'esclavage. Mais le Sauveur a voulu leur faire voir, non qu'ils étaient esclaves des hommes, mais qu'ils étaient esclaves du péché, ce qui est la plus dure et la plus misérable de toutes les servitudes, une servitude dont Dieu seul peut délivrer l'homme. Car Dieu seul a le pouvoir de remettre les péchés : ils le reconnaissaient et le confessaient, et c'est à quoi il les amène par ces paroles : « Quiconque commet le péché « est esclave du péché (34) », leur montrant qu'il parle de la liberté à l'égard de ce genre de servitude.

« Or l'esclave ne demeure pas toujours en « la maison, mais le Fils y demeure tou- « jours (35) ». Leur rappelant ainsi les premiers temps, insensiblement il fait tomber la loi. Il ne voulait pas qu'ils vinssent dire : Nous avons les sacrifices que Moïse a ordonnés ; ils peuvent nous délivrer de nos péchés ; voilà pourquoi il ajoute ces choses : autrement quelle liaison y aurait-il dans ses paroles ? « Parce que tous ont péché, et ont be- « soin de la gloire de Dieu, étant justifiés « gratuitement par sa grâce (Rom. III, 23, 24) », et les prêtres eux-mêmes. C'est pourquoi saint Paul dit du pontife : « C'est ce qui l'oblige à « offrir le sacrifice de l'expiation des péchés, « aussi bien pour lui-même que pour le peu- « ple, étant lui-même environné de faiblesse ». (Héb. V, 3.) Et c'est là ce que fait entendre Jésus-Christ, en disant : « L'esclave ne de- « meure pas en la maison ». Au reste, par ces paroles, le Seigneur déclare encore qu'il est égal en dignité à son Père, et fait connaître la différence qu'il y a entre l'esclave et le Fils. Car voilà ce que signifie cette parabole ; elle fait connaître que l'esclave n'a point de pouvoir, ce que déclare ce mot : « Il ne demeure « pas ».

2. Mais pourquoi Jésus-Christ, discourant sur les péchés, a-t-il parlé de la maison ? C'est pour montrer que, comme le maître a toute l'autorité dans la maison, lui il la possède de même sur toutes choses. Et ce mot : « Ne demeure pas », signifie : n'a pas le pouvoir de donner parce qu'il n'est pas le maître ; or, le Fils est le maître ; c'est ce que veut dire cet autre mot : « Il demeure tou- « jours », pris métaphoriquement, et selon

l'idée qu'on a des choses humaines, afin qu'ils ne lui disent pas : qui êtes-vous ? Toutes choses sont à moi, car je suis le Fils et je demeure dans la maison de mon Père; Jésus appelle ici maison l'autorité, ailleurs il appelle maison le royaume : « Il y a plusieurs « demeures dans la maison de mon Père ». (Jean, XIV, 2.) Comme il parle de la liberté et de l'esclavage, il est naturel qu'il se serve de cette métaphore, pour montrer que ceux dont il parle n'ont point eu le pouvoir de remettre les péchés.

« Si donc le Fils vous met en liberté, vous « serez véritablement libres (36) ». Ne remarquez-vous pas, mes frères, que le Fils est consubstantiel à son Père, et qu'il a un pouvoir égal au sien? « Si le Fils vous met en « liberté », personne ne pourra plus vous la contester, votre liberté, mais elle sera ferme et stable : « Car c'est Dieu même qui « justifie, qui osera condamner? » (Rom. VIII, 33, 34.) Jésus-Christ se montre ici pur et exempt de péché; il parle et de la liberté que donnent les hommes, et qui n'en a que le nom, et de cette autre liberté que Dieu seul a le pouvoir de donner. C'est pourquoi il les exhorte à ne pas rougir de ce qu'on nomme ici-bas esclavage, mais seulement de l'esclavage du péché. Et voulant leur faire voir que, quoiqu'ils ne soient esclaves de personne, le mépris qu'ils ont fait de l'autre esclavage les a néanmoins rendus encore plus esclaves, il a incontinent ajouté : « Vous serez véritable- « ment libres ». Et par là il déclare que leur liberté n'est point une liberté véritable. Ensuite, de peur qu'ils ne disent qu'ils étaient exempts de péché, car il était croyable qu'ils le diraient : voyez de quelle manière il les accuse sur ce point. Il passe sur tout ce qu'il y a de répréhensible dans leur vie, et se borne à leur représenter le crime qu'ils méditaient actuellement : « Je sais que vous êtes enfants « d'Abraham : mais vous voulez me faire « mourir (37) ». Insensiblement il les exclut de la famille d'Abraham, leur apprenant qu'ils ne doivent point se vanter d'en être. Comme ce sont les œuvres qui rendent l'homme libre ou esclave, ce sont elles aussi qui font la parenté. Il ne leur a pas dit tout d'abord : Vous n'êtes point les enfants d'Abraham, cet homme juste, vous qui êtes des homicides; il leur accorde leur filiation et leur dit : « Je sais « que vous êtes enfants d'Abraham », mais ce n'est point là de quoi il est question. Maintenant, il va leur parler avec plus de force et de vigueur. En effet, on peut remarquer en général que Jésus-Christ, après avoir opéré quelque grande action qu'il avait dessein de faire, parle ensuite avec plus de force et de fermeté, parce qu'alors le témoignage des œuvres mêmes ferme la bouche aux contradicteurs.

« Mais vous voulez me faire mourir ». Et si c'est justement? Non, certes, c'est pourquoi il en donne la raison : vous voulez me faire mourir, « parce que ma parole ne trouve « point d'entrée en vous ». Comment dit-il donc qu'ils ont cru en lui? Oui, ils ont cru, mais, comme j'ai dit, ils n'ont point persévéré : voilà pourquoi il leur fait une vive réprimande. Si vous vous glorifiez, dit-il, de cette filiation, il faut que votre vie y réponde. Et Jésus n'a pas dit : vous ne comprenez point ma parole, mais : « Ma parole ne trouve point « d'entrée en vous »; en quoi il fait connaître l'élévation et la sublimité de sa doctrine. Mais ce n'est point là une raison de me faire mourir, c'en est une plutôt de m'honorer, afin de vous instruire. Mais si vous dites cela de vous-même? Pour prévenir cette objection, il ajoute : « Pour moi, je dis ce que « j'ai vu dans mon Père, et vous, vous faites « ce que vous avez ouï de votre Père (38) ». Comme moi, dit-il, je fais connaître mon Père, et par mes œuvres et par mes paroles; de même aussi vous, par vos œuvres, vous montrez qui est le vôtre. Car non-seulement j'ai la même substance que mon Père, mais encore la même vérité.

« Ils lui répondirent : Nous avons Abraham « pour père. Jésus leur repartit : Si vous aviez « Abraham pour père, vous feriez ce qu'a fait « Abraham; mais maintenant vous cherchez « à me faire mourir (39, 40) ». Jésus-Christ leur reproche souvent ici leur humeur sanguinaire, et leur parle d'Abraham : mais c'est pour leur déclarer qu'ils se sont exclus de sa filiation, pour rabaisser leur vanité, leur en marquer l'inutilité et les convaincre qu'ils n'y doivent point mettre l'espérance de leur salut, ni compter sur une alliance charnelle, mais sur l'alliance spirituelle que produit la bonne volonté. C'était là ce qui les empêchait de s'attacher à Jésus-Christ : ils s'imaginaient qu'une si grande alliance leur suffisait seule pour les sauver.

Quelle est cette vérité dont parle ici Jésus-

Christ? Qu'il est égal à son Père; c'est pour cette vérité que les Juifs cherchaient à le faire mourir, comme il le dit lui-même : « Vous « cherchez à me faire mourir, moi qui vous « ai dit la vérité que j'ai apprise de mon Père ». Pour vous faire voir que ce qu'il dit n'est point contraire à son Père, il s'en autorise encore. « Ils lui dirent : Nous ne sommes pas « des enfants de la fornication ; nous n'avons « tous qu'un père qui est Dieu (41) ». Que dites-vous ? Que vous avez Dieu pour père, et vous accusez et vous condamnez Jésus-Christ pour avoir dit la même chose! Ne voyez-vous pas que Jésus a dit que Dieu était son Père d'une manière particulière ?

3. Comme donc le Sauveur avait dépossédé les Juifs de leur prétendue filiation d'Abraham, n'ayant rien à répliquer, ils ont la hardiesse de monter plus haut et de s'arroger la qualité d'enfants de Dieu ; mais Jésus-Christ les dégrade encore de cette dignité en leur disant : « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez parce « que je suis sorti de Dieu, et que je viens » dans le monde, « car je ne suis pas venu de « moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé (42). « Pourquoi ne connaissez-vous point mon lan- « gage ? Parce que vous ne pouvez ouïr ma « parole (43). Vous êtes les enfants du diable, « et vous voulez accomplir les désirs de votre « père. Il a été homicide dès le commmence- « ment, et il n'est point demeuré dans la vérité. « Lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qu'il « trouve dans lui-même (44) ». Jésus-Christ a dépossédé et exclu les Juifs de la filiation d'Abraham, et comme ils ont osé s'élever à une grande et plus haute dignité, il les abat et leur porte enfin le coup qui les terrasse, en leur disant : Non-seulement vous n'êtes point les enfants d'Abraham, mais vous êtes même les enfants du diable ; par là il les frappe aussi durement que le mérite leur impudence, et il ne laisse pas cette accusation sans preuve ; il la démontre, au contraire : tuer, dit-il, c'est le fait d'une méchanceté diabolique. Et il n'a pas simplement dit : Vous faites les œuvres du diable, mais vous accomplissez ses désirs, montrant que les Juifs, comme le diable, sont portés au meurtre, et cela par envie.

Car le diable a tué Adam, uniquement pour satisfaire son envie. Jésus-Christ l'insinue ici maintenant. « Et il n'est point demeuré dans « la vérité », c'est-à-dire, dans la droiture, dans la probité. Comme les Juifs accusaient souvent Jésus de n'être point envoyé de Dieu, il leur répond que c'est le diable qui leur suggère cette accusation ; car c'est lui qui le premier a enfanté et produit le mensonge, lorsqu'il a dit : « Aussitôt que vous aurez mangé « de ce fruit, vos yeux seront ouverts ». (Gen. III, 5.) C'est lui aussi qui le premier l'a mis en œuvre. En effet, les hommes ne s'en servent pas comme d'une chose qu'ils trouvent en eux-mêmes, mais comme d'une chose empruntée. Le diable en use comme de sa propriété.

« Mais pour moi, quoique je vous dise la « vérité, vous ne me croyez pas (45) ». Quelle est la suite des idées ? Vous voulez me faire mourir sans me dire de quoi l'on m'accuse. Vous ne me persécutez que parce que vous êtes ennemis de la vérité ; si ce n'est pas pour cela, montrez-moi mon péché. Voilà pourquoi il continue ainsi : « Qui de vous me peut con- « vaincre d'aucun péché (46) ? » Sur cela ils répondent : « Nous ne sommes pas des enfants « de la fornication ». Et néanmoins plusieurs l'étaient, puisqu'ils étaient dans la coutume de faire des mariages illicites. Mais ce n'est point là ce qu'il veut leur reprocher, il s'en tient au premier point. Leur ayant fait voir qu'ils n'étaient pas les enfants de Dieu, mais les enfants du diable, il part de tout cela. (Tuer et mentir, leur dit-il, ce sont là des actions dignes du diable et vous faites l'une et l'autre), pour nous apprendre que c'est à l'amour qu'on reconnaît les enfants de Dieu.

« Pourquoi ne connaissez-vous point mon « langage ? » Comme ils étaient toujours flottants, toujours dans le doute, et qu'ils ne cessaient point de répéter ces paroles : « Que « veut-il dire, vous ne sauriez venir où je vais ? » Jésus dit : « Vous ne connaissez point mon « langage, parce que vous ne pouvez ouïr ma « parole. » Et cela vient de ce que vous avez un esprit bas et rampant, et que ma doctrine est trop élevée. Mais s'ils ne pouvaient pas la comprendre, quel blâme, quel reproche leur faire ? C'est qu'ici ne pouvoir pas, c'est la même chose que ne vouloir pas ; vous ne le pouvez pas, parce que vous êtes habitués à ramper toujours, et que vous n'élevez jamais vos pensées à rien de grand. Et encore, les Juifs voulant faire entendre qu'ils ne le persécutaient que par zèle pour Dieu, Jésus s'attache partout à montrer que le persécuter, c'est haïr Dieu ; que l'aimer, au contraire, ce serait connaître Dieu.

« Nous n'avons tous qu'un père qui est « Dieu ». C'est toujours d'honneurs, et non d'œuvres qu'ils se prévalent. Donc votre incrédulité prouve, non que je sois étranger à Dieu, mais que vous ne le connaissez pas, et en voici la cause : c'est que vous mentez et voulez faire ce que fait le diable. Vous mentez parce que vous avez une âme basse et rampante, parce que vous n'avez que des pensées charnelles, comme dit l'apôtre : « Puisqu'il y « a parmi vous des jalousies et des disputes, « n'est-il pas visible que vous êtes charnels ? » (I Cor. III, 3.) Pourquoi ne pouvez-vous pas recevoir ma parole et croire en moi? C'est parce que « vous voulez accomplir les désirs « de votre Père », vous en faites votre étude, vous appliquez tous vos soins. Ne voyez-vous pas que ce mot : « Vous ne pouvez pas », signifie qu'ils ne veulent pas.

« C'est ce qu'Abraham n'a point fait ». Et quelles sont ses œuvres? la douceur, la modération, l'obéissance : vous, au contraire, vous êtes inhumains et cruels. Mais d'où se sont-ils portés à se dire enfants de Dieu? Jésus-Christ avait fait voir qu'ils étaient indignes d'être enfants d'Abraham : voulant détourner ce reproche, ils se sont élevés à quelque chose de plus grand. Et comme il leur reprochait leurs meurtres, afin de s'en justifier en quelque sorte, ils disent que c'est pour venger Dieu qu'ils s'y sont portés. Au reste ce mot : « Je suis sorti », signifie qu'il est venu d'enhaut. Par là il fait allusion à son avènement dans le monde. Et comme vraisemblablement ils devaient répliquer : Vous enseignez une doctrine étrangère et nouvelle ; Jésus dit qu'il est sorti de Dieu. Il est naturel, dit-il, que vous n'écoutiez pas ma parole, parce que vous êtes les enfants du diable : pourquoi voulez-vous me faire mourir? De quel crime pouvez-vous m'accuser? s'il n'en est aucun, pourquoi ne croyez-vous pas en moi?

Puis, après leur avoir fait connaître ainsi, par leur mensonge et le meurtre qu'ils veulent commettre, qu'ils sont enfants du diable, il leur montre qu'ils sont fort éloignés d'être enfants, et d'Abraham et de Dieu, soit parce qu'ils le haïssent, lui qui ne leur a fait aucun mal, soit parce qu'ils n'écoutent point sa parole. Et en même temps il établit invinciblement cette vérité, qu'il n'est point contraire à Dieu, et que ce n'est point pour cette raison qu'ils ne croient point en lui, mais parce qu'ils sont ennemis de Dieu. Il était, en effet, de toute évidence que, s'ils ne croyaient point en celui qui n'avait commis aucun péché, qui se disait sorti de Dieu et envoyé de Dieu, qui enseignait la vérité et l'enseignait de manière qu'il pouvait défier tout le monde de le convaincre d'aucun péché ; il était, dis-je, visible que, s'ils ne croyaient point en Jésus-Christ, c'est qu'ils étaient tout à fait charnels. Car il le savait; oui, certes, il le savait parfaitement, que les péchés rabaissent l'âme. C'est pourquoi saint Paul dit : « Nous aurions beaucoup « de choses à dire, qui sont difficiles à expli« quer à cause de votre lenteur et de votre « peu d'application pour les entendre ». (Héb. V, 11.) Lorsqu'on n'a pas la force de mépriser les choses de la terre, on ne peut ni entendre celles du ciel, ni avoir de goût pour elles.

4. C'est pourquoi, je vous en conjure, mes frères, n'oublions rien, faisons tous nos efforts pour bien régler notre vie : purifions notre âme, de peur qu'aucune tache, qu'aucune souillure ne nous empêche de voir la vérité. Allumons en nous la lampe de l'intelligence et ne semons point parmi les épines. Celui qui ne comprend pas que l'avarice est un mal, comment connaîtra-t-il de plus hautes vérités? Celui qui ne s'en abstient pas, comment s'attachera-t-il aux choses du ciel? Il est bon de ravir, non les biens périssables, mais le royaume des cieux ; car ce royaume, dit Jésus-Christ, « les violents l'emportent » (Matth. XI, 12); donc les lâches ne peuvent l'emporter : pour l'acquérir, il faut être diligent et plein d'ardeur. Mais que veut dire ce mot : « les violents? » Qu'il faut faire beaucoup d'efforts, parce que la voie est étroite (Matth. VII, 14), qu'il faut du courage et de la fermeté. Ceux qui vont pour emporter veulent devancer tout le monde. Ils ne considèrent rien, ni l'accusation, ni la condamnation, ni le supplice ; mais ils n'ont qu'une seule chose en vue, c'est d'emporter ce qu'ils désirent, et ils font tous leurs efforts pour prévenir ceux qui marchent devant.

Emportons donc le royaume des cieux : l'emporter ce n'est pas un crime, mais c'est s'acquérir de la gloire ; c'est au contraire un crime de ne point le ravir. Dans ce royaume, nos richesses ne tournent point à la ruine des autres : travaillons donc à l'emporter. Si nous sentons la colère et la concupiscence s'allumer dans nous et nous presser de leurs aiguillons,

faisons violence à notre nature; soyons plus doux, travaillons un peu pour nous reposer éternellement. Ne ravissez point l'or, mais ravissez ces richesses qui vous apprendront à regarder l'or comme de la boue. Dites-moi : Si vous trouviez sous vos yeux et sous votre main du plomb et de l'or, lequel prendriez-vous ? ne serait-ce pas l'or que vous saisiriez? Eh bien! là où celui qui emporte est puni, vous vous attachez à ce qui est de plus grande valeur, et là où celui qui emporte est honoré et récompensé, vous livrez, vous abandonnez ce qui est de plus grand prix. Que si de l'un et de l'autre côté il y avait une punition à craindre, ne vous seriez-vous pas plutôt jeté sur ce qui vaut le mieux? mais dans le vol que je vous propose, vous n'avez rien à craindre, une félicité éternelle en est la récompense.

Et comment, direz-vous, peut-on l'emporter, ce royaume? Ce que vous avez dans vos mains, jetez-le; car tant que vous aurez les mains embarrassées, vous ne pourrez conquérir cet autre trésor : représentez-vous un homme qui a les mains pleines d'argent; tant qu'il le serrera dans ses mains, pourra-t-il prendre de l'or? ne faut-il pas qu'auparavant il jette l'argent et qu'il ait les mains libres? En effet, un voleur doit être adroit et alerte pour n'être pas pris. De même, il y a autour de nous des puissances ennemies qui nous guettent, toujours prêtes à se jeter sur nous pour nous enlever notre trésor. Mais évitons-les, fuyons-les et ne laissons au dehors aucune prise sur nous. Coupons, rompons les liens qui nous retiennent, dépouillons-nous des biens de ce monde. Quelle nécessité d'avoir des habits de soie? Jusques à quand nous étalerons-nous ces futilités ridicules? Jusques à quand cacherons-nous notre or dans la terre? Je voudrais de tout mon cœur ne plus vous parler continuellement de ces choses; mais jamais vous ne cessez de me donner sujet de vous en parler. Corrigeons-nous enfin aujourd'hui, afin que, donnant aux autres ce bon exemple, les biens que Dieu nous a promis, nous les obtenions, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

LES JUIFS LUI RÉPONDIRENT DONC : N'AVONS-NOUS PAS RAISON DE DIRE QUE VOUS ÊTES UN SAMARITAIN, ET QUE VOUS ÊTES POSSÉDÉ DU DÉMON? — JÉSUS LEUR REPARTIT : JE NE SUIS POINT POSSÉDÉ DU DÉMON : MAIS J'HONORE MON PÈRE. (VERS. 48, 49, JUSQU'A LA FIN DU CHAP. VIII.)

ANALYSE.

1. Venger avec force ce qu'on dit contre Dieu, souffrir patiemment ce qu'on dit contre nous.
2. Réfutation des Anoméens et des Ariens. — Cette parole : *Je suis*, marque en Jésus-Christ son éternité.
3. Profiter du temps, ne point différer sa conversion. — L'âme, qui est devenue insensible, est semblable au pilote qui a abandonné son vaisseau au gré des vents. — Quels efforts doit faire la vertu pour l'emporter sur la violence des passions. — L'envieux, en voulant perdre quelqu'un, se perd lui-même. — Portrait de l'envieux et de l'envie.

1. C'est une chose impudente et insolente que le vice : lorsqu'il devrait rougir de honte, c'est alors qu'il s'emporte et fait plus fortement éclater sa colère; c'est ce qui arriva pour

les Juifs. Lorsque leur cœur aurait dû être touché de componction de ce qu'ils venaient d'entendre; lorsqu'ils devaient admirer la force et la justesse des raisonnements du divin Sauveur, ils le chargent d'injures, ils l'appellent samaritain, démoniaque, et répondent : « N'a-« vons-nous pas eu raison de dire que vous « êtes un samaritain, et que vous êtes possédé « du démon? » Jésus-Christ disait-il quelque chose de grand et d'élevé, c'était folie aux yeux de ces hommes sans raison. Il est vrai que l'évangéliste n'a point encore dit qu'ils l'aient appelé samaritain, mais toutefois ces paroles donnent bien lieu de croire qu'ils l'avaient souvent apostrophé de ce nom. Vous êtes possédé du démon, dites-vous à Jésus; mais chez qui vraiment habite le démon? chez celui qui honore Dieu, ou chez celui qui outrage l'homme qui honore Dieu? Quelle est la réponse du Seigneur? c'est la douceur, c'est la modestie même. « Je ne suis point possédé du démon, « mais j'honore mon Père, qui m'a envoyé « (49) ». Lorsqu'il fallait les instruire, abattre leur orgueil et leur vanité, et les empêcher de se prévaloir du nom d'Abraham, alors Jésus-Christ parlait avec force et avec vigueur; mais quand il avait à souffrir leurs injures, il répondait avec beaucoup de douceur. Quand ils disaient : Nous avons Dieu pour Père et Abraham aussi, il les réprimandait fortement; mais lorsqu'ils l'appellent démoniaque, il leur répond avec douceur, pour nous apprendre à venger la gloire de Dieu et à souffrir avec patience ce qu'on dit contre nous.

« Pour moi, je ne cherche point ma gloire « (50) ». J'ai dit ces choses pour vous montrer qu'il ne vous appartient pas, à vous, qui êtes des homicides, d'appeler Dieu votre Père; ce que j'ai dit, c'est donc pour sa gloire que je l'ai dit, et, pour avoir soutenu sa gloire, je vous entends m'injurier; c'est pour lui que je suis en butte à vos outrages. Mais je n'écoute point vos injures, je ne m'en venge point. Celui pour l'amour de qui je les souffre maintenant, vous en fera rendre compte et vous en punira. « Pour moi, je ne cherche point ma gloire ». C'est pourquoi, au lieu de me venger, je vous invite et vous exhorte à faire ce qui non-seulement vous délivrera du supplice, mais aussi vous procurera la vie éternelle.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Si « quelqu'un garde ma parole, il ne mourra « jamais (51) ». Jésus-Christ ne parle pas seulement ici de la foi, mais encore de la pureté de la vie. Et plus haut il a dit : « Il aura la vie « éternelle »; il dit ici : Il ne mourra point, et en même temps il insinue que ses ennemis ne peuvent rien contre lui. Car si celui qui aura gardé sa parole ne doit pas mourir, à plus forte raison lui-même ne mourra-t-il point. Les Juifs l'ayant compris, lui dirent : « Nous connais-« sons bien maintenant que vous êtes possédé « du démon : Abraham est mort et les prophètes « aussi (52) », c'est-à-dire ceux qui ont ouï la parole de Dieu sont morts, et ceux qui auront ouï la vôtre ne mourraient point? « Etes-vous « plus grand que notre père Abraham (53)? » O vanité! de nouveau ils se flattent d'être les enfants d'Abraham. Il eût été plus à propos de répondre : Etes-vous plus grand que Dieu, ou ceux qui vous écoutent sont-ils plus grands qu'Abraham? mais ils ne le disent point, parce qu'ils croyaient Jésus moins grand qu'Abraham lui-même. Premièrement donc Jésus leur montre qu'ils sont des homicides, et par cette raison il leur prouve qu'ils sont déchus de leur prétendue filiation; et comme ils s'opiniâtraient à la soutenir, il la combat par une autre voie, leur faisant voir qu'ils font d'inutiles efforts pour s'y maintenir.

Au reste, le Sauveur ne découvre et n'explique pas de quelle mort il veut parler présentement; il leur fait entendre qu'il est plus grand qu'Abraham, afin de les confondre encore par ce moyen. Certes, dit-il, quand même je serais un homme ordinaire, vous ne devriez pas me faire mourir injustement; mais puisque je dis la vérité, puisque je n'ai commis aucun péché, puisque je suis envoyé de Dieu et plus grand qu'Abraham, n'est-ce pas follement et vainement que vous cherchez tous les moyens de me faire mourir? Que répondent-ils donc? « Nous connaissons bien maintenant « que vous êtes possédé du démon? » La Samaritaine n'avait point parlé de la sorte; elle n'avait point dit à Jésus : Vous êtes possédé du démon, mais seulement : « Etes-vous plus « grand que notre père Jacob? » (Jean, IV, 12.) En effet, les Juifs étaient des insolents et des scélérats, tandis que cette femme ne songeait qu'à s'instruire. Voilà pourquoi elle propose ses doutes, fait une respectueuse réponse, comme elle le devait, et appelle Jésus Seigneur. Car celui qui faisait de si grandes promesses, et qui, d'autre part, méritait d'être cru sur sa parole, ne devait point recevoir des

injures et des outrages, mais il devait plutôt être admiré et comblé de louanges; et cependant les Juifs l'appellent démoniaque. Les paroles de la Samaritaine marquaient seulement qu'elle était dans le doute, qu'elle n'avait pas encore une foi solide; mais les paroles des Juifs montraient visiblement leur incrédulité et leur méchanceté : « Etes-vous plus grand « que notre père Abraham? » Etre donc envoyé de Dieu, voilà déjà ce qui le rend plus grand qu'Abraham. Mais lorsque vous le verrez élevé en haut, c'est alors que vous le reconnaîtrez pour tel. Voilà pourquoi le Sauveur disait : « Lorsque vous m'aurez élevé en « haut, alors vous connaîtrez qui je suis ». (Jean, VIII, 28.)

Et vous, mon cher auditeur, remarquez la sagesse de Jésus. Après avoir prouvé aux Juifs qu'ils sont déchus de leur prétendue filiation, il leur fait voir qu'il est plus grand qu'Abraham, afin qu'ils sachent qu'il est bien au-dessus des prophètes. Et il leur disait : « Ma « parole ne trouve point d'entrée en vous » (Jean, VIII, 37), parce que, continuellement, ils l'appelaient prophète. Enfin il disait tantôt qu'il ressuscitait les morts, tantôt que celui qui le croirait ne mourrait point, ce qui est encore bien plus grand que de n'être point laissé dans les liens de la mort. Voilà pourquoi les Juifs s'irritaient davantage. Que répondent-ils donc? « Qui prétendez-vous être? » et c'est d'un ton de mépris. Vous vous vantez, disent-ils; à quoi Jésus-Christ réplique : « Si je me « glorifie moi-même, ma gloire n'est rien (54) ».

2. Sur cette réponse du Seigneur, que disent les hérétiques? Ecoutez-les un peu. Les Juifs ont fait à Jésus-Christ cette question : « Etes-« vous plus grand que notre père, Abraham?» et il n'a osé affirmativement répondre : Oui, je le suis; mais il se répand en paroles obscures et enveloppées. Quoi donc? Sa gloire n'est-elle rien? selon eux, elle n'est rien. Mais sachez, ô hérétiques, que comme, lorsque Jésus-Christ dit : « Mon témoignage n'est point véritable », il parle selon l'opinion des Juifs; il parle encore de même, quand il dit : « Il y en a un « qui me glorifie ». (Jean, V, 32.) Et pourquoi n'a-t-il pas dit, comme plus haut : c'est mon Père qui m'a envoyé? c'est parce qu'il voulait montrer aux Juifs, que non-seulement ils ne connaissaient pas le Père, mais pas même Dieu. « Mais pour moi je le connais ». C'est pourquoi, quand il dit : Je le connais, ce n'est point une vanterie : s'il disait qu'il ne le connaît pas, ce serait un mensonge. Pour vous autres, lorsque vous dites que vous le connaissez, vous êtes des menteurs; et comme vous dites faussement que vous le connaissez, moi, de même, je dirais faussement que je ne le connais pas.

« Si je me glorifie moi-même ». Les Juifs disent : « Qui prétendez-vous être? » Jésus leur répond : si je me vante moi-même, si ce que je vous dis, je le dis de moi-même, ma gloire n'est rien. Comme donc je connais parfaitement le Père, vous ne le connaissez point du tout. Ainsi, comme lorsqu'il agitait cette question, savoir : s'ils étaient les enfants d'Abraham, il ne leur a pas tout ôté, mais il a dit : Je sais que vous êtes de la race d'Abraham, pour prendre de là occasion de leur faire un plus grand reproche; de même en cet endroit il ne leur ôte pas tout, mais il leur dit : « Vous « dites qu'il est votre Père; » leur laissant cette gloire, il montre qu'ils n'en sont que plus coupables et dignes d'une plus grande condamnation. Au reste, comment peut-on dire que vous ne connaissez point Dieu? Parce que vous chargez d'injures celui qui fait et dit tout pour sa gloire, celui même que Dieu a envoyé : ceci est dit sans preuves, mais ce qui suit servira à le prouver.

« Et je garde sa parole (55) ». Si les Juifs avaient eu quelque chose à dire contre Jésus-Christ, ils le pouvaient, ils le devaient; car c'était là un puissant témoignage pour prouver qu'il était envoyé de Dieu. « Abraham « votre père a désiré avec ardeur de voir mon « jour; il l'a vu, et il en a été rempli de « joie (56) ». Jésus-Christ prouve encore que les Juifs ne sont point les enfants d'Abraham, puisqu'ils s'affligent de ce dont il se réjouissait. Et je pense que par ces paroles il désigne le jour du sacrifice de la croix, qu'Abraham avait marqué d'avance par celui du bélier et d'Isaac. (Gen. XXII.) Que dirent-ils donc? « Vous n'avez « pas encore quarante ans, et vous avez vu « Abraham (57)?» Jésus-Christ avait donc alors environ quarante ans. Jésus leur répondit : « Je suis avant qu'Abraham fût au monde (58). « Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui « jeter (59) ». N'avez-vous pas fait attention à la manière dont il prouve qu'il est plus grand qu'Abraham? Celui qui s'est réjoui de voir ce jour, qui a cru que c'était là une chose désirable, a sans doute regardé comme un bonheur

et une grâce de voir ce jour, parce que Jésus est plus grand que lui. Ainsi comme les Juifs ne voyaient en lui rien de plus que le fils d'un charpentier, il les élève insensiblement à une plus haute connaissance. Mais il est surprenant qu'ayant entendu dire à Jésus-Christ qu'ils ne connaissaient point Dieu, ils ne se soient point fâchés contre lui; et que, lorsqu'il dit : je suis avant qu'Abraham fût au monde, comme si cela les eût dégradés de leur noblesse, ils s'emportent et jettent des pierres.

Abraham a vu mon jour, et « il en a été « rempli de joie ». Jésus fait voir, par ces paroles, qu'il n'est point allé à la croix et à la mort involontairement et malgré lui, puisqu'il loue celui qui se réjouit de la croix, qui était le salut du monde. Et néanmoins les Juifs le lapidaient : tant ils avaient de penchant pour le sang et le carnage! Et ils s'y portaient ainsi d'eux-mêmes sans autre attention, sans rien examiner. Mais pourquoi Jésus n'a-t-il pas dit : j'étais avant qu'Abraham fût au monde, mais : « Je suis? » Comme son Père, pour se faire connaître, s'est servi de cette parole : « Je suis », Jésus-Christ en use de même. Cette parole marque qu'il est éternel, en tant qu'elle ne fixe aucun temps particulier. Voilà pourquoi les Juifs regardaient cette parole comme un blasphème. S'ils ne pouvaient donc pas souffrir cette comparaison qu'il faisait de lui avec Abraham, quoiqu'elle ne fût pas si grande, ni si avantageuse, n'est-il pas visible que s'il s'était souvent fait égal à son Père, ils n'auraient pas cessé un moment de le persécuter et de le poursuivre? Ensuite il se retira encore à la manière des hommes, et se cacha, après les avoir assez instruits, et avoir accompli son œuvre et sa mission. Il sortit du temple, et fut opérer la guérison d'un aveugle, prouvant par ses œuvres qu'il est avant Abraham.

Mais peut-être quelqu'un dira : pourquoi ne les réduisit-il pas à l'impuissance? De cette manière peut-être auraient-ils cru en lui. Il a guéri le paralytique, et ils n'ont point cru en lui. Il a fait une infinité de miracles jusque dans sa passion, il les renversa par terre, il les rendit aveugles, et ils ne crurent point. Comment donc auraient-ils cru, s'il les avait réduits à l'impuissance? Rien n'est pire qu'un homme dans le désespoir. Qu'il voie des miracles, qu'il voie des prodiges, ces prodiges et ces miracles ne sont nullement capables de triompher de son obstination. Pharaon en est un exemple : il reçut mille plaies; mais le châtiment seul pouvait le faire rentrer en lui-même : et il persévéra dans son endurcissement jusqu'à son dernier jour, où il poursuivait encore ceux qu'il avait renvoyés. Voilà pourquoi saint Paul dit souvent : « Que per- « sonne ne s'endurcisse par l'illusion du pé- « ché ». (Héb. III, 18.) Car de même que les forces s'épuisent à la fin, et que le corps perd tout sentiment, ainsi l'âme, qu'une foule de passions accable, devient comme morte pour la vertu : présentez-lui tout ce qu'il vous plaira, elle ne sent rien : menacez-la du supplice ou de toute autre chose, elle demeure insensible.

3. C'est pourquoi, je vous en conjure, mes frères, pendant que nous avons une espérance de salut, pendant que nous pouvons nous convertir, ne négligeons point cette affaire : travaillons-y de toutes nos forces. Comme les pilotes qui n'ont plus d'espérance abandonnent leur vaisseau au gré des vents et demeurent les bras croisés, les hommes découragés renoncent de même à tout effort. L'envieux n'a en vue que d'assouvir sa cupidité; qu'on le menace du supplice, de la mort, il cherche uniquement à contenter sa passion : tels sont aussi et l'impudique et l'avare. Si donc les passions exercent sur l'âme un si puissant empire, la vertu doit déployer bien plus de force encore. Puisque, pour satisfaire nos passions, nous méprisons la mort, nous devons bien davantage la mépriser pour la vertu. Si ceux qui sont possédés de quelque passion méprisent la vie, à plus forte raison devons-nous la mépriser pour le salut. Autrement, quelle excuse aurions-nous? Ceux qui périssent se donnent mille peines afin de périr, et nous ne prenons pas même une peine égale pour nous sauver, mais nous séchons toujours d'envie.

Rien n'est pire, en effet, que l'envie : en voulant perdre autrui, l'envieux se perd lui-même. L'œil de l'envieux sèche de dépit, sa vie n'est qu'une mort continuelle : il regarde tous les hommes comme ses ennemis, et ceux même qui ne lui ont fait aucun mal. Il s'attriste que Dieu soit honoré; ce dont le démon se réjouit, il s'en réjouit aussi. Cet homme est honoré des hommes, mais ce n'est point là un honneur, ne lui portez point envie. Il est honoré de Dieu; imitez-le, mais c'est là ce

que vous ne voulez point faire. Pourquoi donc vous perdez-vous vous-même? pourquoi jetez-vous ce que vous avez entre les mains? vous ne pouvez l'égaler ni faire quelque profit? pourquoi, de plus, vous faire du mal? Il faudrait vous réjouir avec lui, afin que si vous ne pouvez pas participer à ses travaux, vous en tiriez du moins quelque profit par votre congratulation : souvent la bonne volonté suffit pour nous faire un grand bien. Ezéchiel dit que les Moabites ont été punis pour avoir insulté les Israélites et s'être réjouis de leurs calamités, et que ceux qui gémissent sur les maux d'autrui, obtiennent le salut. Que si ceux qui pleurent sur les maux de leurs frères y gagnent des consolations, à plus forte raison en recevront-ils ceux qui se réjouissent des honneurs qu'on leur fait : le prophète reprochait aux Moabites de s'être réjouis des maux qui étaient arrivés aux Israélites : et cependant c'était Dieu même qui châtiait ces derniers. Mais Dieu ne veut pas même que nous ayons de la joie des châtiments qu'il inflige, et lui-même ne prend point plaisir à se venger. Que s'il faut s'affliger avec ceux qui souffrent, à plus forte raison ne faut-il pas porter envie à ceux qui sont honorés. C'est ainsi qu'ont péri et Coré et Dathan (Nomb. XVI) qui, d'une part, ont attiré sur eux-mêmes la vengeance divine, et de l'autre, ont rendu par là plus illustres ceux à qui ils portaient envie. Car l'envie est une bête venimeuse, un animal impur, une malice volontaire, qui ne mérite point de pardon, une méchanceté qu'on ne peut excuser, la racine et la mère de tous les maux. Arrachons-le donc de nos âmes, afin que nous soyons délivrés des maux présents, et que nous acquérions les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVI.

COMME JÉSUS PASSAIT, IL VIT UN HOMME QUI ÉTAIT AVEUGLE DÈS SA NAISSANCE. — ET SES DISCIPLES LUI FIRENT CETTE DEMANDE : MAÎTRE, EST-CE LE PÉCHÉ DE CET HOMME, OU LE PÉCHÉ DE CEUX QUI L'ONT MIS AU MONDE, QUI EST CAUSE QU'IL EST NÉ AVEUGLE? (CHAP. IX, VERS. 1, 2, JUSQU'AU VERS. 6.)

ANALYSE.

1. Guérison de l'aveugle-né. — Nul n'est puni pour le péché de ses parents.
2. Jésus-Christ, en rendant la vue à l'aveugle-né, prouvait aux Juifs qu'il est le Créateur.
3. Contradiction apparente, expliquée. — Saint Paul appelle nuit ce que Jésus-Christ appelle jour, et jour ce qu'il appelle nuit. Félicité de la céleste patrie. — Ce qu'il faut faire pour y parvenir. — Les pauvres nous bâtissent des maisons dans le ciel. — Répandre ses biens sur eux.

1. « Comme Jésus passait, il vit un homme « qui était aveugle dès sa naissance (1) ». Jésus-Christ, dans son humanité, son zèle pour notre salut, et sa volonté de fermer la bouche aux méchants, ne négligeait rien de ce qu'il lui appartenait de faire, même quand il ne rencontrait qu'indifférence autour de lui. C'est parce que le prophète savait cela qu'il a dit : « Afin que vous soyez reconnu juste et véri- « table dans vos paroles; et que vous demeu- « riez victorieux, lorsqu'on jugera de votre « conduite ». (Ps. L, 5.) Voilà pourquoi maintenant les Juifs ne pouvaient atteindre à la sublimité de ses paroles, que dis-je? lorsqu'ils l'ap-

pelaient démoniaque, et qu'ils cherchaient à le faire mourir; étant sorti du temple, il guérit un aveugle, afin d'apaiser leur fureur même par son absence, afin d'amollir la dureté de leur cœur, et d'adoucir leur inhumanité par un miracle, et aussi de persuader sa doctrine, de lui donner plus de foi et de créance : et le miracle qu'il fait n'est ni commun ni ordinaire, mais tel que jusqu'alors on n'en avait point vu de pareil. « Depuis que le monde est», dit l'aveugle, « on n'a jamais ouï dire que « personne ait ouvert les yeux à un aveugle-« né ». Car peut-être quelqu'un a ouvert les yeux d'un aveugle, mais non pas d'un aveugle-né.

Or, que Jésus, étant sorti du temple, soit venu exprès et dans l'intention d'opérer le miracle, ce qui le prouve manifestement, le voici : Il est allé chercher l'aveugle, et l'aveugle ne l'est point venu chercher. Et encore : Il l'a regardé avec tant d'attention, que ses disciples l'ayant aperçu, se portèrent à lui faire cette demande : « Maître, est-ce le péché de « cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont « mis au monde, qui est cause qu'il est né « aveugle? » Question fondée sur une fausse supposition : car, avant de naître, comment cet homme aurait-il pu commettre quelque péché? Pourquoi aurait-il été puni pour le péché de ses pères? Sur quoi donc les disciples se sont-ils portés à faire cette question? Jésus-Christ, ayant auparavant guéri le paralytique, lui dit : « Vous voyez que vous êtes « guéri, ne péchez plus à l'avenir ». (Jean, v, 14.) De là les disciples connurent que cet homme était devenu paralytique en punition de son péché, et ils raisonnèrent entre eux de la sorte. Que cet homme soit tombé dans la paralysie à cause de ses péchés, soit, cela peut être ; mais que direz-vous de celui-ci ? est-ce pour ses péchés qu'il est ainsi frappé d'aveuglement? C'est ce qu'on ne peut dire, car il est né aveugle. Peut-être ce sont les péchés de ses parents qui lui ont attiré cette disgrâce? Mais c'est encore là ce qu'on ne peut dire : car le fils n'est point puni pour les fautes de son père. Si nous voyons maltraiter un enfant, nous disons : Qu'est-ce que cela signifie? Qu'a donc fait cet enfant? Ce n'est pas là interroger, mais seulement manifester de l'étonnement et du doute. De même les disciples parlaient de la sorte, non tant pour interroger que pour exposer leur doute. Que répondit donc Jésus-Christ? « Ce n'est point qu'il ait péché, ni « ceux qui l'ont mis au monde (33) ». Et il ne dit pas cela pour marquer qu'ils soient tout à fait exempts de péché; car il n'a pas seulement dit : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux « qui l'ont mis au monde », mais il a ajouté : « Ce qui est cause qu'il est né aveugle, c'est « afin que le Fils de Dieu soit glorifié ». Cet homme-ci a péché, et ses parents ont péché aussi, mais ce n'est point là ce qui est cause de son aveuglement.

Enfin Jésus-Christ, parlant en ces termes, n'a pas voulu nous faire entendre que véritablement celui-ci n'était point aveugle pour cette cause, mais que d'autres l'étaient, à savoir, pour le péché de leurs parents ; car il n'est pas permis de punir l'un pour le péché de l'autre. En effet, si nous l'accordions, il faudrait convenir aussi que cet homme avait péché avant de naître. De même donc que le Sauveur disant : « Ce n'est point qu'il ait pé-« ché », n'entend pas qu'il y ait des hommes qui pèchent dès leur naissance, et qui soient punis pour cela ; ainsi lorsqu'il dit : « Ni ceux « qui l'ont mis au monde », il ne veut pas dire qu'il y ait quelqu'un de puni pour les péchés de ses pères. Il ôte ce soupçon par la bouche d'Ezéchiel : « Je jure par moi-même, « dit le Seigneur, qu'on n'entendra point dire « cette parabole : Les pères ont mangé des « raisins verts, et les dents des enfants en sont « agacées ». (Ezéch. XVIII, 34.) Moïse dit aussi : « On ne fera point mourir le père pour l'en-« fant ». (Deut. XXIV, 16.) De plus, l'Ecriture dit d'un certain roi, qu'il ne fit point mourir les enfants pour les pères, afin de se conformer à la loi de Moïse.

Que si quelqu'un me fait cette objection : pourquoi donc l'Ecriture dit-elle : « Dieu punit « les crimes des pères sur les enfants, jusqu'à « la troisième et quatrième génération ? » (Exod. XX, 5; Deut. V, 9) ; nous répondrons que cette sentence n'est point générale, et qu'elle est prononcée contre quelques-uns des Juifs qui étaient sortis de l'Egypte, et en voici le sens : Comme ceux que j'ai tirés de la captivité de l'Egypte sont devenus, même après avoir vu tant de miracles et de prodiges, plus méchants encore que leurs pères, qui toutefois n'avaient rien vu de si grand ni de si admirable, ils seront punis de même qu'eux, dit le Seigneur, parce qu'ils ont commis les mêmes crimes. Et si l'on examine ce passage avec

soin et avec attention, on connaîtra fort bien que c'est ainsi qu'il le faut entendre.

Pourquoi cet homme est-il donc né aveugle? « Afin », dit l'Ecriture, « que la gloire de Dieu « éclatât ». D'où naît encore une autre question, savoir : si la gloire de Dieu ne pouvait se manifester que par l'aveuglement de cet homme? Certes, l'Ecriture ne dit point que la puissance de Dieu n'a pu autrement se montrer, car sûrement elle le pouvait; mais c'est afin qu'elle se manifestât encore dans ce miracle. Quoi! direz-vous, cet homme a donc reçu cette disgrâce pour faire éclater la gloire de Dieu? Mais quel mal, je vous prie, lui en est-il arrivé? Et si le Seigneur n'avait point voulu qu'il vînt au monde, qu'auriez-vous à répliquer?

Mais moi, je dis que de cet aveuglement même, est résulté pour lui un bien : car il a vu des yeux de l'âme. De quoi a-t-il servi aux Juifs d'avoir des yeux? En voyant ils ont été comme des aveugles qui ne voient point, et ils se sont attiré un plus grand supplice. Mais la cécité, quel tort a-t-elle fait à celui-ci? pour avoir été aveugle, il a reçu la vue. Comme donc les maux de cette vie ne sont point de vrais maux, de même les biens ne sont pas de vrais biens. Mais le péché seul est un mal, la cécité, au contraire, n'est point un mal. Or, celui qui tire toutes choses du néant, « est le « maître », il a pu laisser cet aveugle en cet état. Toutefois quelques-uns disent que ce mot « afin que », n'est point ici une particule causale, et qu'il marque seulement l'événement qui suivit : comme lorsque Jésus-Christ dit : « Je suis venu dans ce monde pour exer- « cer un jugement, afin que ceux qui ne voient « point, voient, et que ceux qui voient de- « viennent aveugles ». (Jean, IX, 39.) Car le Sauveur n'est pas venu, afin que ceux qui voyaient devinssent aveugles. Et encore : « Car « ils ont connu », dit saint Paul, « ce qui se « peut découvrir de Dieu; et ainsi ces per- « sonnes sont inexcusables ». (Rom. I, 19, 20.) Néanmoins, Dieu ne leur a pas découvert ses perfections, pour les rendre inexcusables, mais pour leur donner un moyen de se justifier. Et derechef, en un autre endroit : « Or, la loi est « survenue, afin que le péché abondât ». (Rom. V, 20.) Et cependant la loi n'est pas survenue pour porter l'homme au péché, mais, au contraire, pour le retenir et l'empêcher d'y tomber.

2. Vous voyez, mes frères, que partout la particule : « Afin que », n'est que pour marquer l'événement, ou ce qui est arrivé en conséquence. Tel qu'un habile architecte, Dieu a d'abord achevé une partie de la maison qu'il a voulu construire, il a laissé l'autre imparfaite, afin qu'en la finissant ensuite, il fermât la bouche aux incrédules relativement à l'origine de tout l'ouvrage. Ainsi il joint ensemble les différentes parties de notre corps, il achève ce qui y manquait, et il y travaille comme à une maison qui serait prête à tomber, lorsqu'il rend saine la main qui est desséchée, lorsqu'il affermit les membres du paralytique, qu'il fait marcher les boiteux, qu'il guérit les lépreux, qu'il rend la santé aux malades, qu'il fortifie les jambes faibles, qu'il ressuscite les morts, qu'il ouvre les yeux qui étaient fermés, qu'il en donne à ceux qui n'en avaient point. Il répare donc tous les défauts de notre faible nature, et c'est par où il découvre, il manifeste sa puissance. Au reste, quand Jésus dit : Afin que la puissance de Dieu éclate, c'est de lui qu'il parle, et non du Père. Car la puissance du Père était parfaitement connue.

Or, comme les Juifs avaient ouï dire que Dieu, pour former l'homme, avait pris du limon de la terre; pour cette même raison, Jésus-Christ se servit aussi de boue. S'il eût dit : C'est moi qui ai pris de la boue, et qui en ai formé l'homme, cette parole aurait choqué ses auditeurs. Mais en le faisant voir par l'œuvre même qu'il opère, il a réfuté toutes les objections. Le Sauveur, donc, ayant pris de la poussière, la délaya avec sa salive, et par là il découvrit sa puissance, qui était cachée, et la fit éclater. En effet, il n'y avait pas peu de gloire à se faire connaître pour le Créateur. Car de là s'ensuivait tout le reste, une partie faisant croire le tout. La créance ne faisait ainsi que descendre du plus au moins. En effet, de toutes les choses créées, l'homme est ce qu'il y a de plus éminent, et l'œil est le plus précieux de tous ses organes : voilà pourquoi, dans la miraculeuse guérison dont nous parlons, le Sauveur ne créa pas simplement l'œil, mais le créa de la manière que nous venons de rapporter. Car, quoique l'œil soit un fort petit organe, néanmoins il est nécessaire au corps. Saint Paul le déclare par ces paroles : « Et si l'oreille disait : Puisque je ne « suis pas œil, je ne suis pas du corps; ne se-

« rait-elle point pour cela du corps? » (I Cor. XII, 16.) Tout ce qui est en nous manifeste la divine puissance de celui qui l'a formé; mais l'œil la fait beaucoup plus éclater, puisque c'est lui qui gouverne tout le corps, qui en fait la beauté, qui est le bel ornement du visage et la lampe qui éclaire tous les membres. L'œil est au corps ce qu'est le soleil au monde. Si vous éteignez la lumière du soleil, vous mettez tout dans le trouble et la confusion, vous perdez tout. Si vous éteignez les yeux, les pieds et les mains sont inutiles, l'âme l'est aussi. La perte des yeux entraîne avec soi la ruine de la raison. En effet, c'est par eux que nous sommes parvenus à la connaissance de Dieu. « Car les perfections invisibles de Dieu « sont devenues visibles depuis la création du « monde, par la connaissance que ses créatu- « res nous en donnent ». (Rom. I, 20.) L'œil n'est donc pas seulement la lampe du corps (Matth. VI, 22 et suiv.), mais il l'est plus encore de l'âme que du corps. C'est pourquoi il est placé en haut comme sur un trône royal, et il est élevé au-dessus des autres sens. Jésus-Christ forme donc l'œil. Ensuite, afin que vous ne croyiez point qu'il ait eu besoin de la matière pour faire l'œuvre qu'il voulait opérer, et que vous appreniez qu'au commencement, quand il a créé toutes choses, la boue dont il s'est servi ne lui était point nécessaire : car celui qui de rien a produit les substances les plus grandes et les plus excellentes pouvait, à plus forte raison, former celle-ci sans faire usage d'aucune matière, s'il l'avait voulu. Pour vous apprendre, dis-je, qu'il n'en a nullement eu besoin, et vous montrer que c'est lui qui, au commencement, a créé toutes choses, ayant appliqué la boue sur la place de l'œil, il dit : Allez, « lavez-vous (7) », afin que vous sachiez que, pour former des yeux, il ne m'est pas nécessaire d'avoir en main de la boue, et que je ne m'en sers que pour faire éclater ma gloire et ma puissance.

Le Sauveur donc, pour montrer qu'il parle de sa propre personne, lorsqu'il dit : « Afin « que la gloire de Dieu éclate », a ajouté : « Il « faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a « envoyé (4) » ; c'est-à-dire, il faut que je me fasse connaître moi-même, et que je produise tout ce qui est capable de prouver que je fais les mêmes œuvres que mon Père fait : non de semblables, mais les mêmes ; ce qui marque une plus grande égalité, et ne se peut dire que de ceux qui n'ont pas même entre eux la moindre inégalité. Qui donc osera maintenant combattre cette égalité du Fils, voyant qu'il est capable des mêmes œuvres que le Père a le pouvoir de faire? En effet, non-seulement il a formé des yeux, non-seulement il en a ouvert, mais il a donné la faculté de voir, ce qui prouve manifestement qu'il a aussi inspiré l'âme. Car si l'âme n'agit, quelque sain, quelque entier que l'œil soit, jamais il ne verra rien. C'est pourquoi il a aussi communiqué à l'âme la faculté d'agir, et il a donné à cet homme un œil composé d'artères, de nerfs, de veines, de sang, et de toutes les autres choses dont notre corps est construit.

« Il faut que je fasse des œuvres pendant « qu'il est jour ». Que signifient ces paroles? Quelle suite ont-elles? Elles en ont une véritable. Car Jésus-Christ veut dire ceci : Pendant qu'il est jour, pendant que les hommes peuvent croire en moi, et que je vis, il faut que je fasse des œuvres. « La nuit vient », c'est-à-dire le temps approche « où l'on ne pourra « rien faire ». Le Seigneur n'a point dit : Dans lequel je ne pourrai point agir, mais : « Où « l'on ne pourra rien faire », c'est-à-dire dans lequel il n'y aura plus ni foi, ni œuvre, ni pénitence. Et comme Jésus appelle la foi une œuvre, ils lui disent : « Que ferons-nous pour « faire des œuvres de Dieu? » (Jean, VI, 28.) Il répond : « L'œuvre de Dieu est que vous « croyiez en celui qu'il a envoyé ». (Ibid. 29.) Pourquoi donc personne alors ne pourra-t-il faire cette œuvre? Parce qu'alors la foi ne subsistera plus, et que tous écouteront, soit qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas.

Et afin que les Juifs ne pussent pas dire que Jésus-Christ agissait par un mouvement d'ambition et de vanité, il leur montre que tout ce qu'il fait c'est pour eux, c'est pour leur salut qu'il le fait; puisque c'est seulement en ce monde qu'on peut croire et opérer des œuvres, et qu'en l'autre la foi ne leur servira de rien, qu'ils ne pourront plus ni travailler ni mériter. Voilà pourquoi le divin Sauveur guérit l'aveugle, sans même que celui-ci vînt le chercher ni l'en prier. Mais toutefois ce qui a suivi sa guérison, je veux dire sa foi et sa fermeté, prouvent manifestement qu'il était digne de cette grâce; que s'il avait vu, il serait venu trouver Jésus et aurait cru en lui ;

et que s'il avait ouï dire à quelqu'un qu'il était présent, il n'eût pas manqué d'accourir. Il pouvait, en effet, penser et dire en lui-même : Qu'est-ce que cela signifie? Jésus a fait de la boue, il en a oint mes yeux et m'a dit : « Allez, lavez-vous? » Est-ce qu'il ne pouvait pas me guérir en m'envoyant alors à la piscine de Siloé? Souvent je m'y suis lavé avec les autres et cela ne m'a servi de rien. Si véritablement il avait le pouvoir de me rendre la vue, il m'aurait guéri sur-le-champ, sans m'envoyer courir. C'est ce que Naaman disait aussi à Elisée (IV Rois, v, 11) : le prophète lui ayant ordonné de se laver dans le Jourdain, il n'y avait point de foi. Et cependant Elisée jouissait d'une très-grande réputation. Mais cet aveugle ne fut pas incrédule, il ne disputa point, il ne dit point en lui-même : Que veut dire cela? Fallait-il qu'il mît de la boue sur mes yeux? C'est plutôt là de quoi m'aveugler. Qui a jamais recouvré la vue de cette manière? Mais il n'eut aucune de ces pensées. Maintenant, mes frères, remarquez-vous cette foi et cette fermeté d'âme?

« La nuit vient » : Par là Jésus-Christ fait connaître qu'après même qu'il aura été élevé sur une croix, qu'après sa mort il aura soin encore des pécheurs, et qu'il en attirera plusieurs. « Il est encore jour », mais après que le jour sera passé, il retranchera, il rejettera absolument les méchants; c'est ce qu'il déclare formellement en ces termes : « Tant que « je suis dans le monde, je suis la lumière « du monde (5) ». Et il le dit aussi ailleurs : « Croyez, pendant que vous avez la lumière ».

3. Pourquoi saint Paul a-t-il donc appelé nuit la vie présente, et jour celle qui la suivra? Néanmoins il n'avance rien de contraire aux paroles de Jésus-Christ; loin de là, il dit les mêmes choses, non selon la terre, mais selon le sens, savoir : « La nuit est passée, il fait « jour ». (Rom. XIII, 12.) Car le temps présent il l'appelle nuit, à cause de ceux qui sont assis dans les ténèbres, ou par comparaison de cette vie pleine de ténèbres à la vie lumineuse, dont on jouira dans le ciel; mais Jésus-Christ appelle le temps futur une nuit, parce qu'alors [1] on ne péchera plus.

L'apôtre appelle au contraire une nuit la vie présente, parce que ceux qui vivent dans l'iniquité et l'incrédulité sont dans les ténèbres. Adressant donc la parole aux fidèles, il dit : « La nuit est passée, il fait jour ». Parce qu'ils sont destinés à jouir un jour de cette lumière : mais leur première vie, il l'appelle une nuit; c'est pourquoi il leur dit : « Quit- « tons donc les œuvres de ténèbres ». (Ibid.) Remarquez qu'il leur déclare qu'ils étaient dans la nuit; pour cette raison il ajoute : « Marchons avec bienséance et avec honnêteté, « comme on marche durant le jour », afin que nous puissions jouir de la lumière « qui « nous est annoncée ». Car si la lumière, « que « nous présente maintenant la prédication de « l'Evangile », est si lumineuse et si éclatante, songez à ce que sera celle dont vous jouirez dans le ciel? Soyez-en persuadés : autant les rayons du soleil éclipsent la lumière des lampes, autant, ou plutôt beaucoup plus, la lumière céleste que nous vous annonçons surpassera celle-ci. Et c'est là ce que voulait dire le Sauveur par ces paroles : « le soleil « s'obscurcira » (Matth. XXIV, 29) : c'est-à-dire, il sera éclipsé par la splendeur de la lumière nouvelle.

Que si maintenant, pour avoir des maisons bien éclairées, bien aérées, nous dépensons notre argent et nos peines à bâtir; ne pensez-vous pas que nous devions épuiser jusqu'à nos dernières forces, pour nous édifier dans le ciel de splendides demeures, là où habite l'ineffable lumière? En bâtissant ici-bas, nous nous exposons à des querelles et à des procès pour des bornes et des cloisons, au lieu que là-haut il ne nous peut rien arriver de semblable : l'envie et la jalousie n'y étant point à craindre, personne ne nous fera de procès pour les limites. Mais, de plus, cette maison que nous construisons ici-bas, nécessairement il faudra la quitter; et l'autre, nous l'habiterons éternellement : l'une dépérit et le temps la dévore, elle est sujette à bien des accidents; l'autre est stable et demeure toujours dans son premier état : le pauvre ne peut bâtir celle-ci; l'autre, pour deux oboles même on la construit, comme fit la veuve que vous connaissez tous. (Marc, XII, 42.) C'est pourquoi je sèche, je meurs de tristesse et de douleur, de voir qu'ayant à espérer de grands biens, nous soyons si lâches et si négligents à nous les procurer, et que nous n'omettions rien pour nous établir ici dans de belles maisons, tandis que nous ne nous soucions point de nous préparer dans le ciel le moindre logement.

[1] Alors, *c. à d.* dans ce temps futur.

Dites-moi, je vous prie : dans ce monde, où voudriez-vous avoir votre maison ? Est-ce au désert, ou en quelque petit bourg ? Non, mais, je pense, dans une grande capitale, là où se fait un plus grand commerce, où éclate une plus grande splendeur. Et moi, je vous mène dans une ville dont Dieu est l'architecte et l'ouvrier. Je vous en conjure, mes chers frères, bâtissons-y ; bâtissons où il en coûte et moins de dépense et moins de travail. Ce sont les mains des pauvres qui construisent ces maisons, et voilà la vraie manière de bâtir : ce qui se fait en ce monde n'est bon qu'à attester notre extrême folie. Si quelqu'un vous engageait à faire un voyage en Perse, pour voir le pays et vous en revenir aussitôt après ; et s'il vous conseillait en même temps d'y bâtir des maisons, ne le jugeriez-vous pas bien fou de vous porter à une vaine et inutile dépense ? Pourquoi bâtissez-vous donc sur cette terre, d'où vous devez sortir sous peu de jours ?

Mais, direz-vous, ces maisons que je fais bâtir, je les laisserai à mes enfants. Eh ! vos enfants doivent bientôt vous suivre, s'ils ne vous devancent pas : et il en sera de même de leur postérité, et en ce monde même, c'est un sujet de chagrin et d'affliction que de se trouver sans héritier. Mais dans le royaume céleste vous n'avez rien de pareil à craindre : l'héritage que vous y posséderez ne sera sujet à aucun changement, il vous demeurera entier à vous, à vos enfants et à vos petits-fils, s'ils imitent votre vertu. C'est Jésus-Christ qui construit l'édifice ; avec un si habile architecte, on n'a nullement besoin d'inspecteurs ; on est exempt de toute inquiétude. Dieu se charge lui-même de tout ; de quoi auriez-vous à vous mettre en peine ? C'est lui qui assemble les matériaux, qui élève la maison. Et ce n'est point là seulement ce qui est admirable, mais c'est qu'il la construit selon vos désirs, ou plutôt, beaucoup mieux encore que vous ne le pourriez désirer. Car il est excellent architecte, et il s'attache à vous procurer toutes sortes de commodités et d'avantages. Si, étant pauvre, vous voulez bâtir cette maison, ne craignez point, elle ne vous suscitera ni envie, ni jalousie ; l'envieux ne la voit point, mais seulement les anges qui se réjouissent de vos félicités. Personne ne pourra anticiper sur les bornes de votre héritage, parce que vous n'aurez point de voisin qui soit attaqué de cette maladie. Là, vos voisins, ce seront les saints, Pierre, Paul, tous les patriarches, les martyrs, la compagnie des anges et des archanges. C'est pourquoi, mes très-chers frères, répandons nos biens et nos richesses sur les pauvres, afin d'acquérir ces demeures. Plaise à Dieu que nous les obtenions tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVII.

JÉSUS, APRÈS LEUR AVOIR DIT CELA, CRACHA A TERRE, ET AYANT FAIT DE LA BOUE AVEC SA SALIVE, IL OIGNIT DE CETTE BOUE LES YEUX DE L'AVEUGLE ; — ET IL LUI DIT : ALLEZ VOUS LAVER DANS LA PISCINE DE SILOÉ. (VERS. 6, 7, JUSQU'AU VERS. 16.)

—

ANALYSE.

1. Foi de l'aveugle-né. — Bonté de Dieu pour tous les hommes sans distinction.
2. Nécessité de la foi partout. — Il y a une paix mauvaise et une guerre qui est bonne.
3. Fuir les méchants, s'attacher aux gens de bien. — Retrancher les membres gangrenés, se séparer des amis dangereux. — En s'en éloignant souvent on les gagne, on les fait rentrer en eux-mêmes. — La société des méchants plus pernicieuse que la peste. — On déshérite les méchants enfants, on doit à plus forte raison fuir les amis qui sont corrompus. — On n'examine pas notre vie, mais on juge de nous par ceux que nous fréquentons. — La compagnie des méchants, dangereuse pour soi, scandaleuse à l'égard des autres.

1. Ceux qui veulent tirer quelque fruit de nos lectures ne doivent pas laisser passer la moindre chose. La raison pour laquelle il nous est ordonné de lire avec soin les Ecritures, c'est que, la plupart du temps, ce qui paraît d'abord d'une facile intelligence renferme un sens caché, qui est d'une grande profondeur. Remarquez, en effet, ce que nous présente la lecture que nous venons de faire : « Après « avoir dit cela, il cracha à terre ». Pourquoi Jésus crache-t-il ainsi ? Afin que la gloire de Dieu éclate, et parce qu'il faut qu'il fasse les œuvres de celui qui l'a envoyé. En effet, ce n'est pas sans raison que l'évangéliste a rapporté ces choses et qu'il a marqué que Jésus avait craché ; mais c'est pour faire connaître qu'il confirmait sa parole par ses œuvres. Et pourquoi le Sauveur ne s'est-il pas servi de l'eau pour faire la boue, mais de sa salive ? Il devait envoyer l'aveugle à la piscine de Siloé : il a donc craché à terre, de peur qu'on n'attribuât une partie de la guérison à l'eau de cette fontaine, et aussi pour nous apprendre que la vertu qui a formé et ouvert les yeux de cet aveugle, était sortie de sa bouche. C'est dans cette vue que l'évangéliste a dit : « Et il a fait « de la boue de sa salive ». Ensuite il ordonna à l'aveugle de se laver, afin qu'on ne crût pas que c'était la terre qui avait opéré la guérison.

Pourquoi donc Jésus-Christ ne l'a-t-il pas faite sur-le-champ et a-t-il envoyé l'aveugle à Siloé ? C'est pour confondre l'opiniâtreté des Juifs et pour vous faire connaître la foi de l'aveugle. Car il est à croire qu'ils le virent tous aller à la fontaine, ayant les yeux oints de boue ; une action si extraordinaire et si inouïe dut attirer sur lui les regards de tout le monde : tous, soit qu'ils le connussent ou non, devaient l'observer avec une attentive curiosité. Comme il n'était pas trop croyable qu'un aveugle-né recouvrât la vue, le Sauveur, en lui faisant faire un long voyage, réunit autour de lui beaucoup de témoins sûrs et irrécusables d'un prodige si nouveau, afin qu'y ayant donné toute leur attention, les Juifs ne pussent pas chanceler ensuite et dire : c'est lui, ce n'est pas lui. De plus, il leur fait voir qu'il n'est pas contraire à la loi, puisqu'il envoie cet homme à la piscine de Siloé. Et il n'était point à craindre qu'on n'attribuât la gloire de cette guérison à la fontaine, plusieurs y ayant lavé leurs yeux, sans en retirer aucune utilité.

Mais ici, c'est la vertu de Jésus-Christ qui opère tout. Voilà pourquoi saint Jean a marqué la signification de Siloé ; car ayant dit : Jésus

l'envoya à Siloé, il a ajouté : « qui signifie « envoyé », pour vous faire entendre que c'est là que Jésus guérit l'aveugle; ainsi nous lisons chez saint Paul : « Car ils buvaient de l'eau de « la pierre spirituelle qui les suivait, et Jésus-« Christ était cette pierre ». (I Cor. x, 4.) Comme donc Jésus-Christ était la pierre spirituelle, il était aussi la Siloé spirituelle. Au reste, il me semble que cette eau, qui se présente ainsi tout à coup, signifie un grand et profond mystère. Quel est ce mystère ? L'avènement de Jésus-Christ au monde qui est arrivé contre toute espérance.

Considérons ensemble, mes frères, la docilité d'esprit de cet aveugle et son obéissance en tout. Il n'a point dit : si la boue ou la salive me doivent rendre la vue, quel besoin ai-je d'aller courir à Siloé ? Mais si c'est Siloé qui me doit guérir, à quoi bon cette salive ? Pourquoi a-t-il oint mes yeux ? pourquoi m'a-t-il ordonné d'aller me laver ? Il n'a même pas eu la pensée d'aucune de ces objections, mais il n'a eu d'autre vue que d'obéir aux commandements de Jésus. Rien n'a été capable de l'arrêter, ni de le choquer.

Mais si quelqu'un nous fait cette question : Comment cet aveugle, pour avoir retiré la boue qui était sur ses yeux, a-t-il recouvré la vue ? Nous ne lui ferons que cette seule réponse, que nous n'en savons rien. Et qu'y a-t-il d'étonnant que nous l'ignorions, puisque ni l'évangéliste, ni celui qui a été guéri, ne l'ont pas su eux-mêmes ? Véritablement, l'aveugle savait ce que Jésus avait fait, mais la manière dont il avait recouvré la vue, il n'a pu la comprendre, ni la découvrir. Quand on l'a interrogé, il a répondu : « Cet homme a mis de la « boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je « vois ». Mais comment cela s'est fait, c'est là ce qu'il ne peut expliquer. Quand on lui ferait là-dessus mille questions, il ne saurait rien répondre de plus.

« Ses voisins », dit l'évangéliste, « et ceux qui « l'avaient vu auparavant demander l'aumône « disaient (8) : N'est-ce pas là celui qui était « assis et qui demandait l'aumône ? Les uns ré-« pondaient : C'est lui (9) ». La nouveauté du fait les jetait dans l'incrédulité, en dépit de toutes les précautions prises contre le doute. Les uns disaient : « N'est-ce pas là celui qui était assis « et qui demandait l'aumône ? » Ah ! combien est grande l'humanité de Dieu ! Jusqu'où descend-elle ? Elle guérit avec une infinie bonté de pauvres mendiants, et par là elle impose silence aux Juifs ; elle n'honore pas seulement de ses soins et de sa providence les hommes illustres et les grands, mais ceux aussi qui sont de basse extraction et sans nom dans le monde. CAR DIEU EST VENU POUR LE SALUT DE TOUS LES HOMMES.

Au reste, le paralytique et l'aveugle-né eurent le même sort : ni l'un ni l'autre ne connut celui qui venait de le guérir, parce qu'aussitôt après leur guérison Jésus-Christ s'était retiré ; le Sauveur avait coutume d'en user de la sorte pour lever tout soupçon sur les miracles qu'il faisait. Comment, en effet, des gens qui ne connaissaient même pas qui était celui qui les avait guéris, se seraient-ils portés à déguiser le fait et altérer la vérité en sa faveur ? De plus, cet aveugle n'était pas un inconnu, un vagabond, c'était un homme que tous les jours on voyait assis à la porte du temple. Comme donc les Juifs étaient tous en doute si c'était lui, que répond-il ? « C'est moi-même ». Il ne rougit pas de son infirmité passée, il ne redoute point la fureur du peuple, et il ne craint pas de se faire connaître pour exalter la gloire de son bienfaiteur. « Ils lui demandent : Comment « est-ce que vos yeux ont été ouverts (10) ? Il « leur répondit : Cet homme qu'on appelle « Jésus (11) ». Que dites-vous là ? Un homme peut-il rendre la vue à un aveugle-né ? C'est qu'il n'avait pas encore une juste idée de Jésus. « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait « de la boue et en a oint mes yeux ».

2. Remarquez, mon cher auditeur, combien cet homme est véridique : il ne dit point de quoi Jésus a fait la boue, car il ne dit pas ce qu'il ignore. En effet, il n'avait pas vu que Jésus avait craché à terre, mais par l'attouchement et la sensation il s'était aperçu qu'il l'avait oint. Et il m'a dit : « Allez vous laver à la « piscine de Siloé ». Il assurait cela pour l'avoir ouï. Et d'où connaissait-il la voix de Jésus-Christ ? Par son entretien avec ses disciples. Toutes ces choses, il les raconte sur le témoignage des œuvres, rapportant ce qui s'est fait ; la manière, il ne la peut dire. Que si dans les choses qu'on aperçoit par les sens et par l'attouchement, la foi est nécessaire, elle l'est beaucoup plus encore dans celles qu'on ne peut voir. « Ils lui dirent : Où est-il ? Il leur répon-« dit : Je ne sais (12) ». S'ils demandaient : « Où est-il ? » c'était déjà dans le dessein de le faire mourir.

Ici, mes frères, considérez combien Jésus-Christ est éloigné de toute ostentation et de toute vanité, comment il s'absente et se cache après avoir opéré une guérison, comment il ne cherchait point la gloire ni les applaudissements du peuple. Observez avec quelle vérité l'aveugle répond à toutes les questions qu'on lui fait. Les Juifs cherchaient donc Jésus-Christ pour l'amener aux prêtres, et, ne le trouvant point, ils conduisirent l'aveugle aux pharisiens, afin qu'ils l'interrogeassent plus rigoureusement. L'évangéliste marque que c'était le jour du sabbat; pour faire connaître leur méchant esprit, et qu'ils saisissaient l'occasion et le vain prétexte de le calomnier, parce qu'il semblait avoir transgressé la loi. Cela résulte de ce qu'au moment où ils virent l'aveugle, ils ne lui firent que cette seule question : « Comment a-t-il ouvert vos yeux ? » Et remarquez qu'ils ne dirent point : comment avez-vous recouvré la vue, mais : « Comment « a-t-il ouvert vos yeux ? » afin de lui donner occasion de calomnier Jésus, pour l'œuvre qu'il venait de faire. Mais l'aveugle leur répond en peu de mots, comme à des gens qui n'ignoraient pas ce qui s'était passé : il ne nomme point Jésus, il ne dit pas : il m'a dit : « Allez vous laver »; mais sans biaiser, il répond sur-le-champ : « Il a oint de boue mes « yeux, et je me suis lavé, et je vois (15) ». Les pharisiens savaient parfaitement ce qui s'était passé, puisqu'ils l'avaient déjà vivement accusé, et qu'ils avaient dit : Voyez quelles œuvres fait Jésus le jour du sabbat, il oint avec de la boue. Mais pour vous, mon cher auditeur, observez que l'aveugle ne se trouble point; qu'à la première interrogation il ait confessé la vérité, alors qu'il n'avait rien à craindre, cela se conçoit plus aisément, mais ce qui est admirable, ce qui est étonnant, c'est que les pharisiens l'ayant intimidé, lui ayant donné lieu de tout craindre, il persiste à soutenir cette vérité, et qu'il ne se dédit pas de ce qu'il a d'abord avancé. Que firent donc les pharisiens, ou même les autres aussi qui se trouvèrent là ? Ils l'amenèrent avec eux, espérant lui faire rétracter ce qu'il avait dit; mais vainement ils s'en étaient flattés, il en fut tout autrement. Ils apprirent encore d'une manière plus exacte comme la chose s'était passée, et c'est ce qui leur est toujours arrivé dans les miracles. Nous le ferons plus clairement voir par la suite.

Que dirent donc les pharisiens ? « Quel-« ques-uns », non tous, mais les plus insolents, dirent : « Cet homme n'est point » envoyé « de Dieu, puisqu'il ne garde point le « sabbat; d'autres disaient : Comment un « méchant homme pourrait-il faire de tels « prodiges (16) ? » Remarquez-vous que ces Juifs étaient attirés et gagnés par les miracles? Faites attention à ce que répondent maintenant ceux qui avaient envoyé chercher l'aveugle, du moins quelques-uns d'eux; en tant que sénateurs, le désir de la gloire avait fait tomber les autres dans l'incrédulité. Néanmoins la plupart des sénateurs mêmes crurent en lui, mais ils n'osaient le reconnaître publiquement. (Jean, XII, 42.) Le peuple était dans le mépris pour lui, parce qu'il ne contribuait pas beaucoup à la gloire de la synagogue. Les sénateurs, qui étaient plus en vue, avaient plus de peine à se déclarer ouvertement; retenus, les uns, par l'amour de l'autorité, les autres, par la crainte de l'opinion générale. C'est pourquoi Jésus-Christ leur disait : « Com-« ment pouvez-vous croire, vous qui recher-« chez la gloire des hommes ? » (Jean, V, 44.)

Eux qui cherchaient injustement à faire mourir Jésus-Christ, ils se vantaient d'agir pour la gloire de Dieu; et ils disaient que celui qui guérissait les aveugles ne pouvait pas être envoyé de Dieu, parce qu'il ne gardait pas le sabbat : à quoi d'autres opposaient qu'un méchant homme n'aurait pas su faire de tels prodiges. Ceux-là, cachant perfidement le miracle, publiaient ce qu'ils appelaient une transgression de la loi. Ils ne disaient pas : Il guérit le jour du sabbat; mais il ne garde pas le sabbat. Ceux-ci montrent encore une grande faiblesse d'esprit; lorsqu'il fallait montrer que le sabbat n'était nullement violé, ils n'objectent que les miracles, et cela se conçoit, car ils le prenaient encore pour un homme, autrement ils auraient pu le défendre d'une autre manière, et répondre que celui qui a fait le sabbat est maître du sabbat (Marc, II, 28); mais ils n'avaient pas encore cette juste opinion de lui. D'ailleurs aucun d'eux n'osait ouvertement déclarer sa pensée; mais ils s'exprimaient tous sous forme de doute, les uns étant arrêtés par la crainte, les autres par l'amour des dignités. « Il y avait donc de la « division entre eux » : et cette division, qui s'était premièrement élevée parmi le peuple, se répandit ensuite parmi les sénateurs. « Les

« uns disaient : c'est un homme de bien ; les « autres disaient : non, mais il séduit le peu- « ple ». (Jean, VII, 12.) Remarquez-vous que les sénateurs, dont la division suivit celle du peuple, montrèrent plus de déraison que lui ? Mais, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'après s'être ainsi partagés, ils ne firent paraître ni fermeté, ni courage, en présence de l'acharnement des pharisiens. Si leur division avait été parfaite, ils auraient aussitôt connu la vérité : car il y a une division juste et salutaire. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : « Je ne suis « pas venu apporter la paix sur la terre, mais « l'épée ». (Matth. X, 34.) En effet, il y a une paix mauvaise et une guerre qui est bonne et avantageuse. Par exemple, les enfants d'Adam qui bâtissaient une tour, s'étaient unis ensemble pour leur perte, et ils furent divisés, quoique malgré eux, pour leur bien et leur avantage. (Gen. XI.) Coré et sa troupe s'étaient unis pour le mal : leur division fut donc heureuse. (Exod. XIII.) Judas aussi fit très-mal de s'accorder avec les Juifs. (Matth. XXVI.) Il peut donc y avoir une guerre bonne et une paix mauvaise. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; et « si votre pied vous est un sujet de scandale, « coupez-le ». (Matth. V, 29 ; et XVIII, 9.) S'il faut retrancher les membres funestes au corps dont ils font partie, à plus forte raison faut-il se séparer des amis dont la société peut perdre l'âme ? La paix n'est donc pas toujours bonne ; de même que la guerre n'est pas toujours mauvaise.

3. Je dis ces choses, mon cher auditeur, afin que vous fuyiez les méchants et que vous vous attachiez aux gens de bien. Si nous coupons les membres gangrenés qui sont incurables, de peur qu'ils ne gâtent le reste du corps, si nous retranchons quelques-uns de nos membres, non par mépris, mais dans l'intérêt des autres, à combien plus forte raison devons-nous en user de même à l'égard de ceux dont la société nous est nuisible ? Que si nous les pouvons corriger sans courir aucun risque, nous devons faire tous nos efforts pour cela. Mais s'ils sont incorrigibles, et s'ils nous sont une occasion de chute, il faut les retrancher et les jeter loin de nous. Souvent ce sera tout profit. C'est pour cette raison que saint Paul donne cet avis aux Corinthiens : « Otez « le mal du milieu de vous ». (I Cor. V, 13.) Et encore : « Pour faire retrancher du milieu « de vous celui qui a commis une action si « honteuse ». (Ibid. 2.) Car la compagnie des méchants est dangereuse et fatale. La peste ne fait pas de si grands ravages, et la gale ne corrompt pas si promptement ceux qui en sont infectés, que l'iniquité des méchants ne devient promptement funeste à leurs amis : en effet, « les mauvais entretiens gâtent les « bonnes mœurs ». (I Cor. XV, 33.) Un prophète dit encore : « Fuyez du milieu d'eux « et éloignez-vous-en ». (Jérém. LI, 6.) Que personne donc ne se fasse un ami de celui qui est méchant. Si, lorsque nos enfants sont méchants, nous les déshéritons, sans avoir alors égard ni à la nature, ni à ses lois, ni au lien qu'elle forme ; nous devons bien, à plus forte raison, fuir nos connaissances et nos amis, s'ils sont vicieux ; car, quand même ils ne nous feraient aucun préjudice, néanmoins nous ne pourrons éviter qu'ils ne nous donnent une mauvaise réputation, parce que les étrangers n'examinent pas notre vie, mais jugent de nous par ceux que nous fréquentons.

J'y invite également et les femmes et les filles, et je vous dis à tous avec l'apôtre : « Ayez « soin de faire le bien, non-seulement devant « Dieu, mais aussi devant les hommes ». (Rom. XII, 17.) Faisons donc tout notre possible pour n'être pas un sujet de scandale et de chute à notre prochain. Quelque pure et sainte que soit notre vie, si nous scandalisons les autres, tout est perdu pour nous. Et comment, en vivant saintement, pouvons-nous être une occasion de scandale ? C'est lorsque la fréquentation des méchants nous donne une mauvaise réputation. En effet, si l'on nous voit sûrs de nous, au point de ne pas craindre leur commerce, encore qu'il ne nous en arrive à nous nul dommage, nous sommes alors aux autres une pierre d'achoppement. Mon discours vous regarde tous, hommes, femmes et filles, et je laisse à votre conscience à examiner combien de maux naissent de ces sociétés. Pour moi, à la vérité, je ne soupçonne aucun mal, peut-être aussi les personnes les plus éclairées : mais votre perfection même peut blesser la conscience de votre frère qui est plus simple et plus faible, et vous êtes obligés d'avoir égard à sa faiblesse. Et quand il n'en serait point blessé, ce gentil qui vous voit s'en scandalisera [1]. Or, saint Paul or-

[1] Voyez le chap. VIII, de saint Paul, de la première aux Corinthiens. Il est aisé d'en faire l'application.

donne « de ne donner occasion de scandale ni « aux Juifs, ni aux gentils, ni à l'Eglise de « Dieu ». (I Cor. x, 32.) Pour moi, encore une fois, je ne soupçonne aucun mal d'une vierge, car j'aime la virginité, et la charité n'a point de mauvais soupçons (I Cor. xiii, 5). J'aime fort cet état, et je n'en puis rien penser de mauvais. Mais ces mêmes sentiments, comment les persuaderons-nous aux étrangers? car il faut aussi avoir égard à eux.

Réglons donc si bien notre conduite, que l'infidèle ne trouve rien en nous qu'il puisse nous reprocher. Comme ceux qui vivent bien glorifient Dieu, de même ceux qui vivent mal sont cause qu'on blasphème contre lui. Mais, à Dieu ne plaise qu'il y ait de telles gens parmi vous! que plutôt nos œuvres brillent de manière que notre Père qui est dans les cieux, soit glorifié (Matth. v, 16), et que nous jouissions de sa gloire, que je vous souhaite, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVIII.

ILS DIRENT DONC DE NOUVEAU A L'AVEUGLE : ET TOI, QUE DIS-TU DE CET HOMME QUI T'A OUVERT LES YEUX? IL RÉPONDIT : C'EST UN PROPHÈTE. — MAIS LES JUIFS NE CRURENT POINT QUE CET HOMME EUT ÉTÉ AVEUGLE. (VERS. 17, 18, JUSQU'AU VERS. 34.)

ANALYSE.

1. Comment, à propos de l'aveugle-né, les Juifs, en combattant la vérité, la font briller davantage.
2. Interrogé par les Pharisiens, l'aveugle-né leur répond avec courage et rend gloire à Dieu.
3. Désappointement des Pharisiens, *ils injurient l'aveugle.*
4 et 5. Ce qui est écrit dans les Ecritures nous doit servir d'exemple et de modèle. — L'aveugle-né guéri est un grand modèle des vertus chrétiennes. — Fermeté que doivent avoir les fidèles à soutenir la religion et la vérité. — Courage avec quoi ils doivent défendre et soutenir leurs frères. — C'est dans la lecture et la méditation des livres saints que nous trouverons des armes pour combattre nos adversaires. — Avec quelle attention il faut écouter la parole de Dieu. — Contre les spectacles : on y court plus volontiers et avec plus d'empressement qu'à l'Eglise, où l'on apprend les vérités du salut. — On est savant dans ce qui regarde le théâtre, et ce qui est nécessaire à savoir on l'ignore. — On ignore sa religion, on ne connaît point les livres de l'Ecriture sainte et le nom de leurs auteurs, mais on sait faire de grands discours sur ce qui concerne les spectacles : maux, pertes qu'ils causent. — Dieu nous a donné le temps pour le servir : l'employer à des inutilités, c'est faire une grande perte. — Ce que c'est que la perte du temps : c'est de quoi on doit être le plus avare.

1. Il ne faut pas se borner à lire les Ecritures en courant : vous devez les méditer avec beaucoup de soin et d'attention, de peur que vous ne vous trouviez tout à coup arrêtés. Par exemple, on peut ici justement soulever cette question : comment les Juifs, après avoir dit : « Cet homme n'est point » envoyé « de « Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat », disent-ils maintenant : « Et toi, que dis-tu de « cet homme qui t'a ouvert les yeux? » Ils ne dirent pas : et toi, que dis-tu de cet homme qui viole le sabbat, mais ils mettent maintenant la justification à la place de l'accusation. Que faut-il donc répondre? Ce ne sont pas ici les mêmes qui disaient : cet homme n'est point envoyé de Dieu, mais ce sont ceux qui, étant d'un sentiment contraire, avaient dit : un méchant homme ne peut pas faire de tels prodiges. Ceux-ci voulant fermer la bouche aux autres, sans paraître néanmoins prendre la défense de Jésus-Christ, font amener l'homme qui portait sur son visage les marques de la

vertu et de la puissance de son médecin, et l'interrogent.

Remarquez donc, mon cher auditeur, la sagesse de ce pauvre mendiant, qui parla avec plus de prudence qu'eux tous. Tout d'abord, il dit : « C'est un prophète », sans s'effrayer du mauvais jugement que portaient de lui les Juifs, qui, s'opposant de toutes leurs forces et au miracle et à sa réputation, disaient : « Com- « ment cet homme peut-il être » envoyé « de « Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat? » Mais il a dit : « C'est un prophète. Mais les « Juifs ne crurent point que cet homme eût « été aveugle et eût recouvré la vue, jusqu'à « ce qu'ils eussent fait venir son père et sa « mère ». Faites attention à tous les artifices dont ils usent pour couvrir et faire disparaître le miracle. Mais la vérité est de telle nature qu'elle se fortifie et s'affermit par les mêmes armes avec lesquelles ses adversaires la combattent; et que les vains efforts qu'ils font pour l'obscurcir, ne servent qu'à la faire briller davantage. Si les Juifs n'avaient pas fait toutes ces choses, beaucoup auraient pu douter du miracle : mais, voici qu'ils agissent comme s'ils n'avaient d'autre but que de dévoiler la vérité : ils ne s'y seraient pas pris autrement, s'ils avaient effectivement travaillé pour Jésus-Christ. En effet, dans l'intention de le perdre, ils demandent : « Comment t'a-t-il ouvert les « yeux? » C'est-à-dire, sans doute, c'est par des prestiges et des enchantements? En effet, dans une autre occasion où ils n'ont rien à objecter, ils s'efforcent de calomnier dans leur principe les guérisons et les miracles, en disant : « Cet homme ne chasse les démons que par la vertu de Belzébuth ». (Matth. XII, 24.) Ici, de même, n'ayant rien à objecter, ils se retranchent sur le temps et sur la violation du sabbat; ils disent encore : Cet homme est un pécheur.

Mais cet homme, que votre envie ne peut souffrir et dont vous déchirez la réputation, cet homme vous a défiés de la manière la plus nette, en vous disant : « Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché? » (Jean, VIII, 46.) Et personne n'a répondu, personne n'a dit : Vous vous dites impeccable, vous blasphémez : or, s'ils avaient eu de quoi lui faire le moindre reproche, sûrement ils n'auraient point gardé le silence. En effet, des gens qui furent capables de jeter des pierres sur lui, lorsqu'il dit qu'il était avant qu'Abraham fût au monde (Ibid. 58), qui niaient qu'il était le Fils de Dieu, lorsqu'eux-mêmes se vantaient d'être enfants de Dieu, quoiqu'ils fussent des homicides, et qui disaient que celui qui faisait de si grands miracles, n'était pas envoyé de Dieu, parce qu'il ne gardait pas le sabbat, et cela à la suite d'une guérison : ces gens-là, s'il y avait eu le moindre reproche à lui faire, certainement n'y auraient pas manqué. Au reste, s'ils l'appelaient pécheur, parce qu'il semblait ne pas garder le sabbat, leur accusation était ridicule et frivole au jugement même de leurs compagnons qui l'imputaient eux-mêmes à la malignité.

Les Juifs, se voyant donc pressés de toutes parts, tentent quelque chose de plus impudent et de plus insolent encore que tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Et quoi? « Les « Juifs ne crurent point », dit l'évangéliste, « que cet homme eût été aveugle, et eût re- « couvré la vue ». S'ils ne l'ont pas cru, pourquoi donc ont-ils accusé Jésus-Christ de n'avoir pas gardé le sabbat? Pourquoi n'ajoutez-vous pas foi à ce que dit un si grand peuple, à ce que disent les voisins de cet homme, qui le connaissent? Mais, comme je l'ai dit, le mensonge se contredit en tout, et par les mêmes armes par lesquelles il combat la vérité, il périt et se détruit : et la vérité même n'en devient que plus brillante et plus lumineuse. C'est ce qui advint alors. Il fallait qu'on ne pût pas dire que les voisins et les témoins n'avaient rien rapporté d'exact, et qu'ils avaient seulement parlé d'un homme qui ressemblait à cet aveugle : les Juifs font venir son père et sa mère, et par là ils font éclater la vérité malgré eux : car le père et la mère connaissaient mieux leur propre fils que tous les autres. Comme ils n'avaient pu intimider le fils, qui publiait hardiment la gloire de son bienfaiteur, ils se flattaient d'affaiblir le miracle par les réponses qu'ils tireraient de ses parents.

Remarquez la malignité avec laquelle ils les interrogent, car que font-ils? Les ayant fait entrer au milieu de l'assemblée pour les effrayer, ils les interrogent, en disant d'un ton furieux et emporté : « Est-ce là votre fils (19)? » Et ils n'ajoutent pas : Qui était auparavant aveugle; mais que disent-ils? « Que vous « nous dites être né aveugle? » Comme s'ils l'avaient habilement feint, pour confirmer l'œuvre de Jésus-Christ. O hommes exécrables, et

plus qu'exécrables ! Quel est le père capable de feindre que son fils est né aveugle ? C'est comme s'ils disaient : Vous l'avez dit né aveugle, et non-seulement contents de cela, vous l'avez dit, mais vous l'avez même répandu partout. « Comment est-ce donc qu'il voit « maintenant ? » O folie ! c'est vous, disent-ils, qui avez forgé ce mensonge ; c'est vous qui avez fabriqué cette imposture. Ils les portent de deux manières à nier le fait, et par ces paroles : « Que vous dites, » et par celles-ci : « Comment est-ce donc qu'il voit mainte- « nant ? »

2. Les Juifs font trois questions au père et à la mère de l'aveugle : si c'était là leur fils, s'il avait été aveugle, et comment il avait recouvré la vue ? Le père et la mère ne répondent qu'aux deux premières, la troisième ils la laissent sans réponse. Et ce qui contribue merveilleusement à confirmer la vérité du miracle, c'est que nul autre que l'aveugle même qui avait recouvré la vue, et qui était digne de foi, ne l'atteste et ne publie la manière dont Jésus l'a guéri. Comment le père et la mère auraient-ils parlé par faveur et par complaisance, eux qui, par la crainte des Juifs, célèrent quelque chose même de ce qu'ils savaient bien ? Car que répondent-ils ? « Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il « est né aveugle. (20). Mais comment il voit « maintenant, et qui lui a ouvert les yeux, « nous ne le savons pas ; il a de l'âge, qu'il ré- « ponde pour lui-même (21) ». Ils donnent leur fils pour digne de foi, et par là ils s'excusent de répondre sur la troisième question. Il n'est ni jeune, ni enfant, disent-ils, il peut rendre témoignage de lui-même. « La crainte « que son père et sa mère avaient des Juifs, « les firent parler de la sorte (22) ».

Voyez, mes frères, avec quel soin et quelle exactitude l'évangéliste découvre leur sentiment et leur intention. Je vous fais cette remarque à cause de ce que j'ai dit il y a déjà quelque temps, dans un de mes discours, sur cette parole : « Il se fait égal à Dieu ». Je soutins que si ce n'eût été là qu'une simple opinion des Juifs, et non pas le sentiment et la doctrine de Jésus-Christ, l'évangéliste y aurait sans doute ajouté quelque correction, et n'aurait pas manqué de dire que c'était l'opinion des Juifs.

Le père et la mère ayant donc renvoyé les Juifs au témoignage de l'aveugle qui avait recouvré la vue, les Juifs appellent cet homme une seconde fois. Ils ne lui disent pourtant pas ouvertement et impudemment : Nie que Jésus t'a guéri ; mais sous apparence de piété ils veulent le séduire par adresse, s'ils le peuvent. « Rends gloire à Dieu (24) », lui disent-ils. S'ils avaient dit au père et à la mère : Niez que ce soit là votre fils et qu'il soit né aveugle, ils auraient fait une proposition tout à fait ridicule ; et d'autre part le dire au fils, ç'eût été d'une impudence manifeste : voilà pourquoi ils se gardent de parler de la sorte ; mais ils prennent une autre voie, et lui tendent des piéges d'une autre manière. « Rends gloire à « Dieu », c'est-à-dire, avoue que Jésus ne t'a point guéri. « Nous savons que cet homme est « un pécheur ». Pourquoi ne le lui avez-vous donc pas reproché, lorsqu'il vous disait : « Qui « de vous me peut convaincre d'aucun pé- « ché ? » (Jean, VIII, 46.) D'où le savez-vous, qu'il est un pécheur ? Les Juifs dirent donc à cet homme : « Rends gloire à Dieu », et il ne leur répondit rien. Jésus l'ayant rencontré, le loua, et ne le reprit pas de n'avoir point rendu gloire à Dieu : mais que lui dit-il ? « Croyez- « vous au Fils de Dieu ? » Par où il nous apprend que c'est là rendre gloire à Dieu. Que si le Fils n'était point égal au Père, « croire au « Fils », ce ne serait point là rendre gloire à Dieu. Mais comme celui qui honore le Fils honore aussi le Père, c'est avec raison que Jésus ne reprend pas l'aveugle.

Tant que les Juifs s'attendirent que le père et la mère se rendraient à leur volonté, et qu'ils nieraient ce qu'ils désiraient, ils ne dirent rien à leur fils. Mais lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient rien avancé de ce côté-là, ils se tournèrent de l'autre, et ils dirent à l'aveugle : Cet homme est un pécheur. « Il leur répondit : « Si c'est un pécheur, je n'en sais rien. Tout « ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et « que je vois maintenant (25) ». Est-ce que l'aveugle a craint ? Non. Et pourquoi celui qui avait dit : C'est un prophète, dit-il maintenant : « Si c'est un pécheur, je n'en sais « rien ». Il ne le pensait pas, non, il ne le croyait pas ; mais il répond de la sorte parce qu'il voulait le justifier de tout péché par le témoignage de l'œuvre même qu'il venait de faire, et non par ses paroles ; et leur présenter une justification digne de foi dans le bienfait de sa guérison, qui les condamnait, eux et tous leurs procédés. Car, si après bien des discours,

pour avoir dit : Si cet homme n'honorait point Dieu, il ne pourrait pas faire de si grands miracles; il excita si fort leur colère, qu'ils lui répondirent : « Tu n'es que péché dès le « ventre de ta mère, et tu veux nous ensei- « gner? » que n'auraient-ils pas fait, que n'auraient-ils pas dit si dès le commencement il eût parlé en ces termes?

« Si c'est un pécheur, je n'en sais rien », c'est-à-dire, maintenant je ne réponds rien là-dessus, et je n'explique pas mon sentiment; ce que je sais fort bien, ce que je puis affirmer, c'est que si c'était un pécheur, il ne ferait pas de tels prodiges. Par ces paroles il écarte tout soupçon et de sa personne et de son témoignage, faisant clairement voir qu'il a purement raconté le fait comme il s'est passé, sans altération, sans y rien ajouter par flatterie ou par complaisance. Comme ils ne pouvaient donc pas empêcher ni anéantir une chose accomplie, ils reviennent encore à l'examen de la manière dont cette guérison s'est faite; et ils se conduisent comme des limiers qui, cherchant la piste d'un gibier bien retranché dans son fort, tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils reprennent donc les premières réponses, et, tâchant de les ruiner par de fréquentes interrogations, ils disent à l'aveugle : « Que t'a-t-il fait? Et comment t'a-t-il ouvert « les yeux (26)? ». Que répond-il? Les ayant vaincus et terrassés, il ne leur parle plus avec douceur. Car tant que cette affaire a eu besoin d'examens et d'informations, il a raconté la chose avec beaucoup de retenue et de modération : mais après qu'il s'est rendu maître, et qu'il a remporté sur eux une brillante victoire, il les attaque à son tour hardiment et courageusement, et leur répond : « Je vous « l'ai déjà dit, et vous ne l'avez point écouté. « Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une « fois (27)? » L'avez-vous remarquée, cette hardiesse avec laquelle un pauvre mendiant parle aux scribes et aux pharisiens? tant la vérité est forte, le mensonge faible et impuissant. La vérité, d'un homme de la lie du peuple, fait un grand et illustre personnage; le mensonge, au contraire, avilit, et d'un grand fait un homme de rien. Au reste, voici ce que veut dire l'aveugle : Vous ne faites point d'attention à ce que je dis, c'est pourquoi je ne parlerai pas davantage, et je ne répondrai point à vos fréquentes et vaines interrogations, puisque vous ne m'écoutez pas pour apprendre la vérité, mais pour me surprendre dans mes paroles. « Est-ce que vous voulez « devenir aussi ses disciples? » Déjà l'aveugle s'associe aux disciples; car ce mot : « Aussi », marque qu'il est disciple de Jésus-Christ. Il les attaque ensuite, et les malmène vigoureusement.

3. En effet, sachant que rien n'était plus capable de les piquer au vif que cette demande : « Est-ce que vous voulez », il la leur adresse exprès pour les braver : en quoi cet aveugle montre une âme élevée, ferme et courageuse, qui méprise leur menaçante fureur; il fait éclater par sa confiance la gloire de Jésus-Christ; il fait voir que celui qu'ils accablent ainsi d'outrages est un homme admirable, dont leurs injures ne peuvent ternir la réputation; et que ces outrages mêmes ne servent qu'à relever sa gloire.

« Ils lui dirent : Sois toi-même son disciple; « mais pour nous, nous sommes les disciples « de Moïse (28)». Mais en quoi? Vous parlez sans fondement. Vous n'êtes pas plus les disciples de Moïse que les disciples de Jésus : si vous étiez les disciples de Moïse, vous seriez aussi les disciples de Jésus-Christ. Voilà pourquoi le Sauveur leur dit auparavant : « Si vous « croyiez à Moïse, vous me croiriez aussi, « parce que c'est de moi qu'il a parlé » (Jean, v, 46); c'est qu'ils avaient toujours ces paroles à la bouche : « Nous savons que Dieu a parlé « à Moïse (29) ». Mais qui vous l'a dit? qui vous l'a appris? Nos pères, répondent-ils, nous l'ont appris. Mais celui qui ayant dit qu'il est envoyé de Dieu, et qu'il parle des choses du ciel, le confirme par des miracles, n'est-il pas plus digne de foi que vos pères? Et ils ne disaient point : Nous avons ouï Dieu parler à Moïse, mais « nous savons ». Ce que vous savez pour l'avoir ouï dire, ô Juifs, vous le croyez, vous l'assurez, et ce que vous voyez de vos yeux, vous ne le croyez pas si considérable, ni si digne de foi! Ce que vous dites de Moïse, vous ne l'avez point vu, seulement vous l'avez ouï dire : mais « les œuvres de Jésus-Christ », vous ne les connaissez pas pour en avoir entendu parler, mais pour les avoir vues de vos propres yeux.

Que répondit l'aveugle? « C'est ce qui est « étonnant, que vous ne sachiez d'où il est (30)», celui qui fait de tels prodiges : il est étonnant qu'un homme qui ne jouit d'aucune dignité parmi vous, qui n'est ni illustre, ni célèbre,

puisse faire de si grandes choses : de sorte qu'il est tout à fait visible que c'est un Dieu qui n'a même pas besoin du moindre secours humain. « Or, nous savons que Dieu n'exauce « point les pécheurs (31) ». Les Juifs ayant dit auparavant : « Comment un méchant homme « pourrait-il faire de tels prodiges (16) ? » L'aveugle s'appuie sur le jugement qu'ils ont porté eux-mêmes, et leur rappelle leurs propres paroles. Cette créance, dit-il, nous est commune et à vous et à moi : elle est juste, demeurez-y. Remarquez bien sa prudence; il a toujours le miracle à la bouche, parce qu'ils ne pouvaient pas le nier; et c'est sur quoi il établit son raisonnement. Observez-vous, mon cher auditeur, qu'au commencement, quand il a dit : « Si c'est un pécheur, je n'en sais « rien », il ne l'a point dit pour marquer un doute réel? Loin de nous cette pensée; car il savait fort bien que Jésus n'était pas un pécheur.

Maintenant que le temps est propice et qu'il peut parler librement, voyez de quelle manière il répond : « Or, nous savons que Dieu « n'exauce point les pécheurs; mais si quel- « qu'un l'honore, et qu'il fasse sa volonté, c'est « celui-là qu'il exauce ». Par ces paroles, non-seulement il justifie Jésus, et le fait voir exempt de tout péché, mais il prouve encore qu'il est agréable à Dieu, et qu'il fait les œuvres de Dieu. Comme les Juifs disaient qu'ils honoraient Dieu, c'est pour cela même qu'il ajoute : « Et fait sa volonté ». Ce n'est pas assez, dit-il, de connaître Dieu, mais il faut faire ce qu'il commande. Ensuite il relève le miracle en disant : « Depuis que le monde « est, on n'a jamais ouï dire que personne ait « ouvert les yeux à un aveugle-né (32) ». Si donc vous avouez que Dieu n'exauce point les pécheurs, Jésus ayant fait un miracle et un tel miracle, que jamais personne n'en a fait de pareil; de votre propre aveu il s'ensuit qu'il est évident et manifeste que Jésus a tout surpassé en vertu, et que sa puissance est plus qu'humaine. Que lui répondirent-ils donc? « Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, « et tu veux nous enseigner (34)? » Tant qu'ils avaient pu se flatter que l'aveugle nierait, ils l'avaient regardé comme un homme digne de foi, au point de le faire venir devant eux à deux reprises. Que si, dirai-je, vous ne le croyiez pas digne de foi, pourquoi ce double interrogatoire? Mais cet homme disant hardiment la vérité et sans crainte, au lieu de l'admirer davantage, c'est alors qu'ils le condamnent.

Mais que signifient ces paroles : « Tu n'es « que péché dès ta naissance? » Qu'ils lui reprochent son ancienne disgrâce, comme s'ils lui disaient : « Tu es tout en péchés dès tes « premières années »; et ils lui font ce reproche comme si c'était pour cela qu'il fût né aveugle : jugement contraire à la raison et tout à fait injuste. Sur quoi, Jésus-Christ voulant le consoler, dit : « Je suis venu dans ce « monde pour exercer un jugement, afin que « ceux qui ne voient point, voient, et que « ceux qui voient, deviennent aveugles (39) ».

« Tu es tout en péchés dès ta naissance ». Et qu'avait-il répondu? Avait-il avancé une opinion qui lui fût propre et particulière? Ou plutôt n'est-ce pas le sentiment commun qu'il avait produit, en disant : « Nous savons que « Dieu n'exauce point les pécheurs ». N'a-t-il pas simplement exposé ce que vous avez dit vous-mêmes? « Et ils le chassèrent dehors ». L'avez-vous bien entendu, ce prédicateur de la vérité, et n'avez-vous pas reconnu que sa pauvreté n'a point ébranlé sa philosophie? Remarquez-vous tout ce qu'il a souffert d'injures et d'outrages dès le commencement? Remarquez-vous aussi de quelle manière et avec quelle force il a rendu témoignage à la vérité par ses paroles et par ses actions?

4. Au reste, mes frères, ces choses sont écrites, afin que nous les imitions. Si ce pauvre, si cet aveugle, qui n'avait pas même vu Jésus-Christ, a montré tant de courage et de fermeté aussitôt après sa guérison, et même avant d'avoir ouï la doctrine et les instructions du Sauveur, s'il a résisté à tout un peuple qui ne respirait que le carnage, qui était possédé du démon, à un peuple furieux, et qui ne cherchait qu'à trouver dans ses paroles de quoi condamner Jésus-Christ; s'il ne leur a point cédé et ne s'est point caché, mais au contraire, s'il les a hardiment réfutés et s'il a mieux aimé être chassé hors de la synagogue que de trahir la vérité, à combien plus forte raison, nous qui avons vécu déjà tant d'années dans la foi, nous à qui la foi a fait voir des milliers de miracles et de prodiges, qui avons reçu de plus grands biens que lui, qui avons contemplé des yeux intérieurs de l'âme de profonds mystères, et qui sommes appelés à de si grands honneurs, à combien plus forte raison, dis-je,

devons-nous faire paraître toute notre fermeté et tout notre courage contre ceux qui accusent et qui attaquent les chrétiens, et les combattre sans merci.

Nous pourrons, mon cher auditeur, nous pourrons repousser nos adversaires, si nous prenons des forces et des armes dans les saintes Ecritures, si nous relevons notre confiance en donnant toute notre attention à cette lecture et ne l'écoutant point légèrement et en passant. Si quelqu'un vient assidûment à nos discours et est attentif à ce que nous y enseignons, quand même il ne lirait pas l'Ecriture dans sa maison, néanmoins, dans le seul espace d'un an, il pourra apprendre beaucoup de choses ; car nous ne lisons pas aujourd'hui un livre de l'Ecriture et demain un autre, mais nous lisons toujours le même. Cependant, plusieurs sont dans de si malheureuses dispositions, qu'après une si longue lecture, ils ne savent pas même encore le nom des saints livres. Et ce qui est affreux, c'est que ces personnes puissent sans effroi venir écouter la parole de Dieu avec tant de négligence.

Mais si un joueur de luth, si un baladin, ou quelqu'autre histrion convoque la ville à ses représentations, tous accourent vite, tous lui savent gré de les avoir avertis et passent la moitié du jour à cette sorte de spectacle; ici Dieu nous parle par les prophètes et par les apôtres, et nous bâillons, nous nous ennuyons. L'été et dans le fort des chaleurs, nous allons sur la place ; l'hiver, la pluie et la boue nous retiennent dans nos maisons. Mais à l'hippodrome, où l'on ne peut se mettre à couvert de la pluie, beaucoup, lors même qu'il pleut à seaux et que le vent pousse la pluie au visage, beaucoup, dis-je, poussent la folie jusqu'à s'y tenir patiemment sur leurs pieds ; pour cela ils bravent le froid, la pluie, la boue, la longueur du chemin ; rien n'est capable de les retenir chez eux, ni de les empêcher de courir aux spectacles. Mais ici, où il y a un bon toit, où la chaleur est admirablement tempérée, ils refusent d'y venir ; ici, où il s'agit de la grande affaire du salut. Dites-le, je vous prie, cette conduite est-elle supportable ? Voilà pourquoi, dans ce qui concerne les spectacles, nous sommes si savants et de si grands maîtres ; mais dans les choses nécessaires, nous sommes plus ignorants qu'un enfant. Que si quelqu'un vous appelle cocher ou danseur, vous prenez cela pour une injure, et vous faites cependant tout ce qu'il faut pour vous attirer ce reproche ; qu'un homme de cette sorte vous appelle au spectacle, vous ne reculez pas et vous vous adonnez presque à toutes les parties de cet art, dont vous fuyez le nom. Mais la profession et le nom qui vous conviennent, je veux dire la profession et le nom de chrétien, vous ne savez même pas ce que c'est. Est-il une plus grande folie ? Je voudrais vous répéter souvent ces vérités, mais je crains de me rendre importun, et cela en pure perte. En effet, je vois non-seulement les jeunes gens, mais encore des vieillards, se livrer à ces folies : spectacle qui me fait rougir, que de voir un homme vénérable par sa vieillesse, aller au théâtre déshonorer ses cheveux blancs et y mener son fils avec lui. Quoi de plus ridicule ? Quoi de plus infâme ? Le père enseigne à son fils à braver la bienséance.

5. Mon discours vous pique ? C'est ce que je veux : je veux que mes paroles vous affligent, afin que vous renonciez à ces infâmes pratiques. Mais il est des gens, autrement insensibles et froids, que mes paroles ne sont point capables de faire rougir : mais qu'il soit question de spectacles, ces mêmes gens sont tout de feu, et ils ne finissent point de parler. Demandez-leur qui est Amos, qui est Abdias, combien il y a de prophètes, combien d'apôtres ? ils ne peuvent même pas ouvrir la bouche ; mais si vous les écoutez sur les chevaux, sur les cochers, ils parlent avec plus de gravité qu'un sophiste et un rhéteur ; et après tout cela ils osent demander : Eh bien ! quel mal, quel tort cela fait-il ? C'est justement cette ignorance qui me fait gémir.

Dieu vous a donné le temps de cette vie pour le servir, et vous l'employez à des choses vaines et inutiles, et encore vous demandez quelle perte vous faites ? Employez-vous inutilement la moindre somme d'argent, vous dites que vous avez fait une perte; passez-vous des journées entières aux spectacles, qui sont les pompes de Satan, vous ne croyez rien faire de déraisonnable, et vous comptez cela pour rien ? Vous qui devriez employer toute votre vie à la prière et à l'oraison, vous la passez tout entière dans les clameurs, dans le tumulte, à entendre des paroles déshonnêtes, à voir des combats, à des plaisirs qui ne vous conviennent point, à des illusions, à des occupations inutiles et pernicieuses ; et ensuite vous dites à tout le monde : Quelle est la perte que

j'ai faite? Et vous ne comprenez pas qu'il n'est rien dont on doive être plus avare que du temps. Votre argent, si vous l'avez dépensé, vous pourrez en regagner. Mais le temps que vous avez perdu, difficilement vous le recouvrerez. Car le temps qui nous est donné en cette vie est bien court : si nous n'en faisons pas un bon usage, que dirons-nous à notre Juge lorsqu'il viendra ?

Répondez-moi, je vous prie : Si vous ordonniez à un de vos enfants d'apprendre un certain art, et qu'il perdît son temps ou à la maison ou ailleurs, le maître ne vous avertirait-il pas ? ne vous dirait-il pas : Vous avez fait avec moi un marché par écrit, et vous avez fixé un temps ; mais si votre fils ne veut pas travailler avec moi et m'écouter, s'il veut au contraire aller perdre le temps de côté et d'autre, comment pourrai-je vous le présenter comme mon disciple ? Nous aussi, nous sommes dans l'obligation de vous dire la même chose ; Dieu nous dira : Je vous ai assigné un temps pour apprendre l'art de la piété, pourquoi avez-vous vainement et inutilement consumé ce temps ? pourquoi n'avez-vous pas été assidûment écouter votre maître ? pourquoi n'avez-vous pas été attentifs à ses instructions ? Que la piété soit un art, n'en doutez point, un prophète vous le déclare : « Venez, mes enfants », vous dit-il, « écoutez-moi : je vous enseignerai la « crainte du Seigneur ». (Ps. XXXIII, 11.) Et encore : « Heureux est l'homme que vous avez « vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous « avez enseigné votre loi ! » (Ps. XCIII, 12.) Lors donc que vous aurez inutilement employé le temps, quelle excuse aurez-vous ? Et pourquoi, direz-vous, Dieu a-t-il fixé un temps si court ? O folie ! ô cœur ingrat ! Quoi ! Dieu a abrégé le temps de votre travail et de vos sueurs, il vous a préparé un repos éternel et immortel, et vous lui en faites un reproche, et vous en êtes fâché !

Mais je ne sais comment nous nous arrêtons si longtemps sur cette matière. Finissons donc ce long discours : car c'est encore une de nos misères qu'un long discours nous ennuie et nous dégoûte, et que la longueur du spectacle, qui commence à midi et ne finit qu'aux flambeaux, ne fatigue personne. Enfin, pour n'être pas toujours à vous faire des reproches, nous vous prions et vous conjurons, mes chers frères, de nous accorder une grâce et à vous et à moi ; c'est de laisser là toutes ces choses, pour vous appliquer uniquement aux vérités que nous vous enseignons. Si vous le faites, si vous nous l'accordez, cette grâce que nous vous demandons avec tant d'instance, ce sera pour moi une source de joie, de plaisir, de gloire. Mais ce sera vous qui, sans parler du gré que vous me saurez, recueillerez toute la récompense, si, ayant été attachés au théâtre jusqu'à la fureur, vous vous délivrez de cette maladie, grâce à la crainte de Dieu et à nos instructions ; si, ayant brisé vos liens, vous courez à Dieu de toutes vos forces. Et non-seulement vous en recevrez là-haut la récompense ; mais ici encore vous en sentirez une véritable joie. Car la vertu a cet avantage, qu'outre ces couronnes immortelles, elle nous procure aussi en ce monde une vie douce et agréable. Obéissons donc à la parole de Dieu, afin d'obtenir ces biens et ceux de la vie future, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIX.

ET ILS LE CHASSÈRENT DEHORS. JÉSUS APPRIT QU'ILS L'AVAIENT AINSI CHASSÉ, ET L'AYANT RENCONTRÉ, IL LUI DIT : CROYEZ-VOUS AU FILS DE DIEU ? — IL LUI RÉPONDIT : QUI EST-IL, SEIGNEUR, AFIN QUE JE CROIE EN LUI ? (VERS. 35, 36, JUSQU'AU VERS. 13 DU CHAP. X.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ vient au-devant de l'aveugle-né comme pour le complimenter de sa confession courageuse, il lui accorde une nouvelle grâce.
2. A quelles différentes marques on reconnaît le voleur et le pasteur.
3. Jésus est le vrai Pasteur et le vrai Christ.
4. Nous devons demeurer sous la conduite de Jésus-Christ, notre vrai Pasteur; entendre sa voix. — Ce qu'il faut faire pour être sous la garde du Pasteur. — Amour de notre Pasteur : il a donné sa vie pour nous. — Il est tout-puissant, il nous aime, nous nous perdons par notre faute. — Comment on se perd. — Nul ne peut servir Dieu et les richesses. — Leur tyrannie, leur empire est plus cruel qu'aucun autre; c'est le plus dur et le plus horrible de tous les esclavages : description des maux qu'il produit : l'homme qui s'attache aux richesses se dégrade et s'avilit. — Le pauvre est de même condition que nous, il participe à la même naissance spirituelle. — Recommandation de l'aumône.

1. Dieu honore principalement ceux qui, pour la vérité et la confession du nom de Jésus-Christ, souffrent quelque mal ou quelque outrage. Car, comme c'est véritablement conserver ses richesses que de les perdre pour Dieu, et aimer sa vie que de la haïr en ce monde (Jean, XII, 25) ; c'est de même s'amasser un trésor de gloire que d'être ici accablé d'injures. Tel fut le sort de l'aveugle : les Juifs le chassèrent du temple, et le Seigneur du temple le reçut. Il fut chassé d'une assemblée empestée, et il trouva la source du salut : il fut déshonoré par ceux qui déshonorèrent Jésus-Christ, et le Seigneur des anges l'honora : telles sont les récompenses de ceux qui défendent la vérité. Ainsi nous-mêmes, après avoir prodigué ici-bas nos richesses, nous acquérons les biens célestes ; si nous avons donné notre fortune aux pauvres qui sont accablés de misères, nous irons nous reposer dans le ciel ; si nous sommes accablés d'outrages pour le saint nom de Dieu, nous serons honorés ici et là-haut. Jésus rencontra l'aveugle aussitôt qu'on l'eût chassé du temple. L'évangéliste veut dire que Jésus vint exprès pour aller à sa rencontre. Et considérez la récompense qu'il lui donne : il lui octroie le plus grand de tous les biens, car il se fait connaître à lui, qui ne le connaissait point auparavant, et il l'associe à ses disciples.

Pour vous, mes chers frères, je vous prie de remarquer de quelle manière l'évangéliste fait connaître l'empressement de Jésus-Christ et la diligence dont il use ; Jésus ayant dit à l'aveugle : « Croyez-vous au Fils de Dieu ? » L'aveugle répond : « Seigneur, qui est-il? » car il ne le connaissait point encore quoiqu'il eût été guéri, parce qu'il était aveugle avant qu'il reçût le bienfait de sa guérison ; et qu'après avoir recouvré la vue, il avait été traîné de côté et d'autre par ces furieux. Jésus donc, comme l'Agonothète [1], reçoit cet athlète qui sort du combat victorieux et triomphant. Et que lui dit-il? « Croyez-vous au Fils de Dieu? » Que veut dire cela ? Après avoir si longtemps disputé contre les Juifs, après tant de paroles qu'il a dites pour la défense de la vérité, Jésus lui demande s'il croit; ce n'est pas qu'il l'i-

[1] « L'Agonothète », titre d'un magistrat qu'on choisissait chez les Grecs pour présider aux jeux sacrés : il en faisait la dépense, il déclarait aussi vainqueurs ceux qui l'avaient mérité, et leur distribua t les prix proposés dans ses jeux.

gnore, mais c'est parce qu'il veut se faire connaître, et montrer combien il estime la foi de cet homme. Un si grand peuple, dit-il, m'a chargé d'injures, je n'en fais point de cas; la seule chose que je désire, c'est que vous croyiez en moi, car un seul homme qui fait la volonté de Dieu, vaut mieux qu'une grande multitude de prévaricateurs [1]. « Croyez-vous « au Fils de Dieu? » Jésus l'interroge comme étant lui-même le Fils de Dieu, lui qui est présent à ses yeux, et il commence par lui inspirer le désir de le connaître. Car il ne lui a point dit : Croyez sur-le-champ; mais il l'a interrogé sur sa créance. Que répond-il donc? « Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en « lui? » Réponse d'un homme qui souhaite et désire ardemment : il ne connaît pas celui pour qui il a tant parlé, et en cela même il vous fait connaître la grandeur de son amour pour la vérité : la faveur ni l'intérêt ne l'avaient point fait parler, puisqu'il n'avait pas encore vu son bienfaiteur.

« Jésus lui dit : Vous l'avez vu, et c'est ce- « lui-là même qui parle à vous (37) ». Il ne dit point : c'est moi; usant encore de ménagement, il lui répond : « Vous l'avez vu ». Ces paroles étaient obscures, c'est pourquoi il en ajoute de plus claires, et il dit : « C'est celui-là « même qui parle à vous ». L'aveugle répondit : « Je crois, Seigneur : et, se prosternant » aussitôt, « il l'adora (38) ». Le Sauveur ne lui dit pas non plus : C'est moi qui vous ai guéri, c'est moi qui vous ai dit : allez vous laver dans la piscine de Siloé ; mais passant ces choses sous silence, il lui dit : « Croyez-vous « au Fils de Dieu? » Sur quoi l'aveugle se prosterna incontinent et l'adora avec une grande démonstration d'amour et d'affection : ce que firent un petit nombre seulement de ceux qu'il avait guéris, comme les lépreux et quelques autres peut-être. Jésus lui découvrit ensuite sa divine puissance; car, afin qu'on ne crût pas que c'étaient là de simples paroles, il y joignit le témoignage des œuvres. Et comme l'aveugle était encore prosterné à ses pieds pour l'adorer, il ajouta : « Je suis « venu dans ce monde pour exercer un juge- « ment, afin que ceux qui ne voient point « voient, et que ceux qui voient deviennent « aveugles (39) ». Saint Paul dit la même chose : « Que conclurons-nous donc? Que les « gentils qui ne cherchaient point la justice, « ont embrassé la justice, et une justice qui « vient de la foi en Jésus-Christ [1]; qu'au con- « traire, les Israélites qui recherchaient la « justice de la loi, ne sont point parvenus à « cette justice ». (Rom. IX, 30.)

Quand Jésus-Christ a dit : « Je suis venu « dans ce monde pour exercer un jugement », il a affermi l'aveugle dans la foi, et il y a invité ceux qui le suivaient, à savoir : les pharisiens. Et ce mot : « un jugement », signifie un plus grand supplice; par là il montre que ceux qui le condamnaient étaient eux-mêmes condamnés; et que ceux qui l'appelaient un pécheur étaient eux-mêmes réprouvés comme tels. De plus, le Sauveur déclare ici qu'il y a deux sortes de vues à recouvrer, et deux aveuglements: l'un sensible, l'autre spirituel. Alors quelques-uns de ceux qui le suivaient lui dirent : « Sommes-nous donc aveugles (40)? » Et comme, dans une autre occasion, ils avaient dit : « Nous n'avons jamais été esclaves de per- « sonne » (Jean, VIII, 33); et : « Nous ne sommes « pas des enfants bâtards » (Ibid. 41) : maintenant de même ils n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les choses sensibles, et telle est la cécité à laquelle ils rougiraient d'être en proie. Après quoi Jésus-Christ, pour leur faire connaître qu'il vaudrait mieux pour eux d'être aveugles que de voir, leur dit : « Si vous étiez « aveugles, vous n'auriez point de péché (41) ». Les Juifs regardant donc comme une ignominie le malheur d'être aveugles, Jésus-Christ rétorque leur discours contre eux, et leur dit : c'est là ce qui vous rendrait moins coupables, et vous ne seriez pas si sévèrement punis. Ainsi le Sauveur écarte toujours les sentiments humains et charnels, et il élève l'âme en lui inspirant des pensées grandes et admirables. Vous dites donc maintenant que vous voyez. Comme Jésus-Christ leur avait dit ailleurs : Vous dites qu'il est votre Dieu; de même il leur dit ici : « Mais maintenant vous « dites que vous voyez »; car dans la vérité vous ne voyez point. Ici Jésus-Christ montre

[1] « Un seul homme qui fait la volonté de Dieu, vaut mieux qu'une multitude de prévaricateurs ». Le saint Docteur fait sans doute allusion à ce passage de l'Ecclésiastique : « Un vaut mieux que mille », auquel il ajoute en plusieurs endroits où il le cite, le mot : δίκαιος, *unus justus ;* un seul homme juste, comme on peut le voir dans la vingt-quatrième et la trente-neuvième homélie sur la Genèse. Nous remarquons que la bible de Complute a suivi la même leçon. Et ce même sens se trouve aussi dans notre Vulgate, qui dit : « Un seul enfant qui craint Dieu, vaut mieux que mille qui sont méchants ». *Melior est unus timens Deum, quàm mille filii impii.* Loc. cit. (Eccl. XVI, 3, selon les Septante LXX.)

[1] C.-à-d. Ils ont été justifiés par la foi en Jésus-Christ, et non par les œuvres de la Loi.

aux Juifs que ce qu'ils regardaient comme un très-grand sujet de gloire et de louanges, serait la cause du rigoureux supplice auquel ils seraient condamnés. Il console de sa cécité l'aveugle de naissance. Ensuite il parle de leur aveuglement; car, de peur qu'ils ne disent : si nous ne vous suivons pas, si nous ne vous croyons point, ce n'est pas que nous soyons aveugles, mais c'est parce que nous vous avons en horreur comme un séducteur; il ne les entretient que de ce sujet.

2. Et ce n'est pas sans raison que l'évangéliste a marqué que quelques pharisiens, qui étaient avec Jésus, comprirent ces paroles et lui dirent : « Sommes-nous donc aussi « aveugles? » C'est pour vous faire ressouvenir que ce sont les mêmes qui s'étaient auparavant retirés de sa suite, et qui avaient jeté des pierres sur lui. Car quelques-uns le suivaient par manière d'acquit; aussi ils le quittaient et se tournaient facilement contre lui. Par où Jésus-Christ prouve-t-il donc qu'il n'est pas un imposteur et un charlatan, mais le pasteur? C'est en opposant les unes aux autres les marques et du pasteur et du charlatan, qu'il leur donne le moyen d'examiner et de connaître la vérité. Et premièrement, il montre ce que c'est qu'un fourbe et un larron, le qualifiant ainsi par les Ecritures mêmes.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : celui « qui n'entre pas par la porte dans la bergerie « des brebis, mais qui y monte par un autre « endroit, est un voleur et un larron ». (Chap. x, 1.) Observez, mes frères, les marques du larron : premièrement, il n'entre pas de jour, ni publiquement; en second lieu, il n'entre pas par l'autorité des Ecritures, car, entrer par les Ecritures, c'est entrer par la porte. Au reste, le Sauveur désigne ici les faux prophètes, les faux pasteurs qui l'avaient précédé, et ceux qui devaient le suivre : l'Antechrist, les faux christs, Judas, Théodas (Act. v, 36), et tous les autres de cette espèce; et c'est avec justice qu'il appelle les Ecritures la porte. Ce sont elles qui nous mènent à Dieu et nous le font connaître : ce sont elles qui font les brebis : ce sont elles qui les gardent et qui ferment l'entrée aux loups. En effet, les Ecritures, comme une porte sûre, empêchent les hérétiques d'entrer, nous garantissent la possession de tout ce que nous tenons à conserver, et nous préservent de toute erreur. Et si nous n'ouvrons pas nous-mêmes cette porte, nos ennemis ne pourront pas facilement nous prendre. Par là nous discernerons et nous connaîtrons ceux qui sont véritablement pasteurs, et ceux qui ne le sont pas. Mais que signifie ce mot : « Dans la bergerie? » il fait allusion aux brebis et à leur garde. Car, celui qui n'entre pas par la sainte Ecriture, mais qui monte par un autre endroit, c'est-à-dire, celui qui se fraye un chemin différent de celui que les Ecritures ont tracé et nous ont ouvert, celui-là, dis-je, est un voleur.

Ne le remarquez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ, en invoquant le témoignage des Ecritures, montre de cette façon son union avec le Père? C'est pourquoi il disait aux Juifs : « Lisez avec soin les Ecritures » (Jean, v, 39); c'est pourquoi il a pris Moïse à témoin, et aussi tous les prophètes. « Tous « ceux », dit-il, « qui écoutent les prophètes, « viendront à moi ». Et : « Si vous croyiez « Moïse, vous me croiriez aussi ». (Jean, v, 46.) Mais ici il dit ces choses métaphoriquement. Et lorsqu'il a dit : « Qui monte par un autre « endroit », il a désigné les scribes, qui transgressaient la loi, enseignant les opinions des hommes comme la vraie doctrine et les préceptes du Seigneur. Jésus-Christ leur en fait un reproche, en disant : « Nul de vous n'ac- « complit la loi ». (Jean, vii, 19.) Le divin Sauveur a fort bien dit : « Qui monte », et non pas qui entre : ce qui marque l'action d'un voleur qui fait ses efforts pour franchir une cloison et ne cesse pas de s'exposer au péril. Voyez-vous ce portrait du voleur? A présent, observez ce qui désigne le pasteur. « Celui qui entre par « la porte, est le pasteur des brebis (2). C'est « à celui-là que le portier ouvre, et les brebis « entendent sa voix : il appelle les brebis par « leur nom (3). Et lorsqu'il a fait sortir ses « propres brebis, il va devant elles (4) ». Jésus-Christ a fait le portrait et du pasteur et du larron; voyons de quelle sorte il leur applique les paroles qui suivent : « C'est à celui-là », dit-il, « que le portier ouvre ». Il continue la métaphore pour donner plus de force et d'énergie à ses paroles. Que si vous voulez examiner en particulier chaque terme de la parabole, rien ne nous empêche d'entendre ici Moïse sous ce nom de portier, car c'est à lui que Dieu a confié ses oracles; c'est sa voix que les brebis entendent, « et c'est lui qui « appelle ses propres brebis par leur nom ».

En effet, comme les scribes et les pharisiens appelaient souvent Jésus un séducteur, et confirmaient le peuple dans cette opinion par leur incrédulité, disant : « Y a-t-il quelqu'un « des sénateurs qui ait cru en lui? » (Jean, VII, 48), il leur fait voir, et leur dit qu'il n'est pas un séducteur parce qu'ils le croient tel, mais que c'est eux-mêmes qu'il faut appeler séducteurs et méchants, parce qu'ils ne l'écoutent pas et ne croient point en lui; et aussi que, pour cette raison, ils sont justement chassés de la bergerie. S'il est du pasteur d'entrer par la vraie porte, et si c'est par là que Jésus est entré, tous ceux qui le suivent pourront être des brebis; ceux au contraire qui se sont séparés, n'ont pas pour cela fait tort au pasteur, mais ils s'en sont fait à eux-mêmes en se séparant de la société des brebis. Que si ensuite il se dit lui-même la porte, ne vous troublez pas : il se dit lui-même et le pasteur et la brebis, selon les différentes fonctions qu'il s'attribue. Ainsi quand il nous offre à son Père, il se dit la porte; quand il prend soin de nous, il se dit le pasteur. Et il se dit le pasteur, afin que vous ne croyiez pas que nous offrir à son Père, ce soit là toute son œuvre.

« Et les brebis entendent sa voix, et il « appelle ses propres brebis, et il va de- « vant elles ». Cependant, dans l'usage commun, c'est tout le contraire, les pasteurs suivent les brebis. Mais Jésus-Christ, pour montrer qu'il mènera tous les hommes à la vérité, agit contre la coutume des pasteurs; de même que, quand il a fait sortir ses brebis, il ne les a pas éloignées des loups (Matth. X, 16), mais il les a envoyées au milieu d'eux : le soin pastoral chez le divin pasteur est bien différent de ce qu'il est chez nous; il est autrement admirable.

3. Au reste, il me semble que c'est l'aveugle qui est ici désigné, puisque Jésus l'a appelé lorsqu'il était au milieu des Juifs, et que celui-ci a entendu sa voix et l'a reconnu. « Et « elles ne suivent point un étranger, parce « qu'elles ne connaissent point la voix des « étrangers (5) ». En cet endroit Jésus-Christ parle de ceux qui ont suivi Théodas ou Judas (Act. V, 36), dont il est écrit que tous ceux qui ont cru en eux, se sont dissipés, ou encore des faux christs qui devaient séduire bien des gens dans la suite. Et de peur que les pharisiens ne disent qu'il était un de ces faux christs, il fait voir qu'il est bien différent d'eux.

La première différence qu'il apporte consiste en ce que sa doctrine provenait des Ecritures, et que c'est par là qu'il conduisait ses brebis : or, les autres ne faisaient pas de même. La seconde, c'est l'obéissance de ses brebis. Ses brebis n'ont pas seulement cru en lui, lorsqu'il vivait, mais aussi après sa mort; au lieu que les autres brebis se sont incontinent séparées de leurs pasteurs. Nous pouvons en ajouter une encore, qui n'est pas des moins considérables : c'est que ces faux christs, ces faux prophètes agissant en tyrans, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour exciter le peuple à la révolte : mais Jésus-Christ était si éloigné de cette conduite, qu'il s'enfuit lorsque le peuple voulut le faire roi (Jean, VI, 15); et que quand on vint lui demander s'il était permis de payer le tribut à César, il répondit qu'il fallait le payer (Matth. XXII, 17), et le paya lui-même. (Ibid. XVII, 26.) De plus, il est venu pour le salut de ses brebis, afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient abondamment (Jean, X, 10); mais les autres leur ont même ôté cette vie présente. Ceux-là ont trahi les brebis qui s'étaient confiées à eux, et ont pris la fuite; mais Jésus-Christ est demeuré si ferme, et les a si courageusement défendues, qu'il a donné sa vie pour elles. Ceux-là ont souffert malgré eux et à contre-cœur; mais Jésus-Christ n'a rien souffert que librement et volontairement.

« Jésus leur dit cette parabole : mais ils ne « comprirent point ce qu'il disait (6) ». Pourquoi donc leur parlait-il d'une manière obscure? C'était pour les rendre plus attentifs. Mais aussitôt après il ôte toute obscurité par ces paroles : « Je suis la porte. Si quel- « qu'un entre par moi, il entrera, il sortira, et « il trouvera des pâturages »; c'est-à-dire il vivra en sûreté et en liberté. Jésus-Christ appelle ici pâturages la nourriture des brebis, et la puissance et l'autorité qu'il leur donne : c'est-à-dire la brebis demeure dans le bercail, et personne ne pourra l'en faire sortir. Et c'est là aussi ce qui est arrivé aux apôtres, qui entraient et sortaient librement comme maîtres de tout le monde, et personne n'a pu les chasser. « Tous ceux qui sont venus avant moi « sont des voleurs et des larrons, mais les bre- « bis ne les ont point écoutés (8) ». Jésus-Christ ne parle point là des prophètes, comme le prétendent les hérétiques : car les brebis les

ont écoutés, et c'est par eux qu'ont cru en Jésus-Christ, tous ceux qui ont cru en lui ; mais il parle de Théodas, de Judas et des autres séditieux. De plus, ces paroles : les brebis ne les ont point écoutés, il les dit à la louange des brebis. Or, jamais il ne loue ceux qui n'ont point écouté les prophètes ; au contraire, il les blâme et les reprend fortement : d'où il est évident que c'est de ces séditieux que le Sauveur dit que les brebis ne les ont point écoutés.

« Le voleur ne vient que pour voler, pour « égorger et pour perdre (10) ». Comme il arriva dans la sédition de Théodas, où tous furent égorgés et massacrés. « Mais pour moi, « je suis venu, afin que » les brebis « aient la « vie, et qu'elles l'aient plus abondamment ». Qu'est-ce, je vous prie, qu'une vie plus abondante? C'est le royaume des cieux. Mais il ne le dit pas encore, et il se sert du nom de vie, comme désignant une chose qui leur est connue. « Je suis le bon pasteur (11) ». Ici enfin Jésus-Christ parle de sa passion, il fait voir qu'il souffrira pour le salut du monde, et qu'il n'ira point à la mort malgré lui.

Après cela le divin Sauveur apporte encore un moyen de reconnaître le pasteur et le mercenaire. « Car le bon pasteur », dit-il, « donne « sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, « et celui qui n'est point pasteur et à qui les « brebis n'appartiennent pas, voyant venir le « loup, abandonne les brebis et s'enfuit : et le « loup vient et les ravit (12) ». Par ces paroles Jésus-Christ montre qu'il est égal à son Père en puissance et en autorité; car il est lui-même le pasteur, à qui les brebis appartiennent. Ne remarquez-vous pas, mon cher auditeur, que dans les paraboles Jésus-Christ parle d'une manière plus élevée, parce que le discours y est plus enveloppé et plus obscur, et n'y donne pas manifestement prise aux critiques des auditeurs? « Le mercenaire voit venir « le loup et il abandonne les brebis; et le loup « vient et les ravit ». C'est là ce qu'ont fait les faux christs ; mais le vrai Christ a fait tout le contraire ; lorsqu'on l'a pris, il a dit : « Lais- « sez aller ceux-ci », afin que cette parole fût accomplie : « Nul d'eux ne s'est perdu ». (Jean, XVII, 12.) On peut aussi en cet endroit entendre le loup spirituel, à qui Jésus n'a point permis de ravir les brebis. Celui-là n'est pas seulement un loup, mais encore un lion : « Car le démon, notre ennemi, tourne autour « de nous comme un lion rugissant ». (I Pierre, v, 8.) Il est le serpent et le dragon : « Foulez « aux pieds les serpents et les scorpions ». (Luc, x, 19.)

4. C'est pourquoi je vous conjure, mes chers frères, de demeurer sous la conduite du pasteur. Nous y demeurerons, si nous écoutons sa voix, si nous lui obéissons, si nous ne suivons point un étranger. Et quelle est la voix qu'il fait entendre ? « Bienheureux les pauvres « d'esprit : bienheureux ceux qui ont le cœur « pur : bienheureux ceux qui sont miséricor- « dieux ». (Marc, v, 3, 7, 8.) Si nous observons ces choses nous demeurerons sous la garde du pasteur, et le loup ne pourra point trouver d'entrée dans nous : mais quand même il se jeterait sur nous, ce serait à sa confusion et à sa perte. Car nous avons un pasteur qui nous aime si fort, qu'il a donné sa vie pour nous. Puis donc que notre pasteur est tout-puissant et nous aime, qu'y a-t-il qui puisse nous empêcher de faire notre salut? Rien, si nous ne faisons pas nous-mêmes défection. Et en quoi consisterait cette défection ? Ecoutez-le, il vous l'apprend : « Vous ne pouvez servir deux « maîtres, Dieu et les richesses ». (Matth. VI, 24.) Si donc nous servons Dieu, nous échapperons à la tyrannie des richesses. Rien de plus tyrannique, en effet, que l'amour des richesses : il ne nous laisse aucun plaisir, mais il nous plonge dans les inquiétudes, dans l'envie ; il nous fait tomber dans des piéges, il suscite les haines, les calomnies, et mille choses qui sont autant d'obstacles pour la vertu ; il nous jette dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans l'avarice, dans l'ivrognerie, dans tous ces vices qui changent les hommes libres en esclaves, et les rendent plus misérables que les esclaves : oui, dis-je, ils les rendent esclaves, non des hommes, mais de la plus terrible de toutes les maladies de l'âme.

Celui qui est atteint de cette maladie n'hésite plus à faire mille choses qui déplaisent à Dieu et aux hommes, et il ne craint rien tant que quelqu'un ne le délivre de son esclavage. O dure servitude ! ô domination diabolique ! En effet, est-il un état plus affreux et plus misérable? Nous sommes accablés d'une infinité de maux et nous en avons de la joie ; nous sommes dans les fers et nous aimons nos chaînes. Logés dans une obscure prison, nous refusons la lumière qu'on nous présente ; loin de là, nous cherchons à accumuler nos maux

et nous nous réjouissons de notre maladie. C'est pourquoi, nous ne pouvons point recouvrer la liberté et nous sommes de pire condition que ceux qui sont condamnés aux mines, puisque, accablés de travaux et de misères, nous n'en recueillons aucun fruit, et ce qu'il y a encore de plus terrible, c'est que si quelqu'un veut nous tirer de cette cruelle servitude, nous ne le souffrons pas et même nous nous fâchons et nous nous mettons en colère. Nullement différents des fous, ou plutôt encore bien plus misérables qu'eux, nous ne voulons point guérir de notre folie.

Mais, ô homme, est-ce pour cela que vous êtes venu au monde? Est-ce pour travailler aux mines et amasser de l'or que Dieu vous a fait homme? Non, certes, ce n'est point à cette fin que le Seigneur vous a formé à son image, mais c'est afin que vous vous rendiez agréable à sa divine Majesté, afin que vous acquériez les biens futurs, afin qu'un jour vous soyiez associé aux concerts des anges. Pourquoi vous dégradez-vous d'une si haute dignité et vous laissez-vous tomber dans un avilissement si honteux et si infâme? Celui qui est né du même enfantement que vous, je parle de l'enfantement spirituel, se consume de faim, et vous, vous regorgez de toutes sortes de biens. Votre frère marche tout nu dans les rues, et vous, vous entassez habits sur habits comme une pâture préparée pour les vers; ne serait-il pas beaucoup mieux d'en couvrir le corps des pauvres? De cette sorte, ces habits ne seraient point perdus, vous seriez délivrés de bien des soins, et les pauvres vous procureraient la vie éternelle. Si vous ne voulez pas que vos habits soient dévorés des vers, donnez-les aux pauvres, ils sauront fort bien les secouer et les garantir des vers. Le corps de Jésus-Christ est de plus grand prix et plus sûr que toutes vos armoires. Non-seulement il conserve les habits, mais encore il les rend plus magnifiques. Pour peu que votre coffre soit emporté avec tous les vêtements que vous y gardiez, c'est pour vous une perte très-considérable. Mais le dépôt dont je parle, la mort même ne peut l'endommager, ni le ravir. Vous n'avez ici nullement besoin ni de portes, ni de serrures, ni de valets qui veillent, ni d'aucune autre précaution. Ce qui est caché dans le ciel est pleinement à couvert de toutes sortes de dangers ; nulle injustice ne peut approcher de ce lieu. Nous ne cessons point de vous dire ces choses, vous les écoutez et vous n'en profitez pas. En voici la raison : nous avons l'âme basse, rampante et attachée uniquement aux choses terrestres.

Mais, à Dieu ne plaise que je vous condamne tous également, comme si vous étiez tous malades sans espoir de guérison ! Quand même ceux qui s'enivrent de leurs richesses se boucheraient les oreilles pour ne me point entendre, ceux du moins qui passent leur vie dans la pauvreté pourront m'écouter. Et en quoi, dira-t-on, ce que vous prêchez intéresse-t-il les pauvres, qui n'ont ni or, ni argent, ni coffres pleins d'habits? Mais ils ont du pain et de l'eau froide; ils ont deux oboles, des pieds pour aller visiter les malades; ils ont une langue et la parole pour consoler celui qui est dans l'affliction ; ils ont une maison et un toit pour recevoir l'étranger. Des pauvres, nous n'exigeons pas tant et tant de talents d'or : c'est aux riches que nous demandons cela. Que si le Seigneur vient à la porte du pauvre, du mendiant, il n'aura point de honte de recevoir même une petite obole (Marc, xii, 43); au contraire, il dira qu'il a plus reçu de lui que de ceux qui lui ont beaucoup donné.

Combien de gens aujourd'hui voudraient avoir été au monde dans le temps que Jésus-Christ, revêtu de notre chair, allait de côté et d'autre sur la terre, pour avoir part à ses entretiens et manger à sa table. Maintenant, oui maintenant, ce désir, il ne tient qu'à nous de le satisfaire : nous pouvons l'inviter à notre table, nous pouvons manger avec lui et avec plus d'avantage et de profit, car plusieurs de ceux qui ont mangé avec lui se sont perdus comme Judas et ceux de sa sorte. Mais quiconque maintenant l'invitera à entrer dans sa maison pour le loger et le faire manger à sa table, sera comblé de bénédictions. « Venez », dit-il, « venez, vous qui avez été bénis par « mon Père, possédez le royaume qui vous « a été préparé dès le commencement du « monde. (Matth. xxv, 34.) Car j'ai eu faim et « vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif « et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin « de logement et vous m'avez logé; j'ai été « malade et vous m'avez visité (35); j'étais en « prison et vous m'êtes venu voir (36) ». Afin donc qu'un jour nous nous entendions dire ces paroles, revêtons celui qui est nu, logeons l'étranger, nourrissons celui qui a faim, donnons à boire à celui qui a soif, visitons celui qui est malade, celui qui est en prison. Voilà,

mes frères, le plus sûr moyen de paraître avec confiance devant Jésus-Christ, d'obtenir la rémission de ses péchés, d'acquérir ces biens qui surpassent toutes nos paroles et toute notre intelligence; veuille le ciel nous les départir à tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire appartiennent, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LX.

JE SUIS LE BON PASTEUR, ET JE CONNAIS MES BREBIS, ET MES BREBIS ME CONNAISSENT. — COMME MON PÈRE ME CONNAÎT, JE CONNAIS MON PÈRE : ET JE DONNE MA VIE POUR MES BREBIS. (VERS. 14, 15, JUSQU'AU VERS. 21.)

ANALYSE.

1. Des mauvais pasteurs. — L'égalité du Fils avec le Père de nouveau affirmée.
2. Allusion à la vocation des Gentils. — Comment Jésus-Christ a le pouvoir de quitter sa vie et la reprendre.
3. Il s'élève parmi les Juifs une contestation au sujet de Jésus-Christ; admirable patience du Sauveur.
4 et 5. Imiter Jésus-Christ, il est notre modèle : suivre les exemples de douceur et de patience qu'il nous a donnés. — Devoirs de ses disciples : douceur et patience. — La douleur des péchés efface toute autre douleur. — Un cœur contrit n'est occupé que de sa douleur, et n'est susceptible d'aucune passion. — Cette vie est un temps de pleurs et de gémissements. — On rit des vérités que les prédicateurs annoncent. — On pèche, et on demeure dans son péché, et on tombe dans la fournaise qu'on a soi-même allumée. — Donner à manger et à boire à Jésus-Christ, non pendant quelques jours, mais pendant tout le temps qu'on est en ce monde. — Exemple des vierges folles, exclues des noces. — Faire une bonne provision d'huile, donner largement aux pauvres. — Etre miséricordieux envers le prochain autant qu'on le peut. — Grande miséricorde, donner de son nécessaire. — Ne point faire l'aumône, c'est s'ôter toute espérance de salut : tout fidèle qui croit en Dieu, quel qu'il soit, a droit de participer à tous nos biens. — Les obligations du chrétien sont aisées et faciles à remplir. — Plus les commandements du Seigneur sont faciles, plus aussi seront grands les supplices à quoi seront condamnés ceux qui ne les observent pas. — Visiter les prisonniers : triste peinture de leur état et de leurs souffrances : rien n'est plus capable d'amollir le cœur et de faire penser aux jugements de Dieu. — Les puissances viennent de Dieu : le Seigneur leur a commis la garde et la sûreté des lois. — La crainte et les châtiments sont nécessaires pour retenir les hommes. — Avantage que l'on retire de la visite des prisonniers : et au contraire dangers que courent ceux qui fréquentent le théâtre. — Celui qui aura suivi en ce monde la bonne philosophie, entendra en l'autre des paroles bien consolantes. — Humanité et charité pour les prisonniers. — N'examiner pas à la rigueur ce que font les autres, mais plutôt ce que nous avons fait nous-mêmes. — Il se trouve quelquefois des gens de bien dans les prisons : Joseph en est un exemple. — Bonté de Jésus-Christ à recevoir les pécheurs : modèle de l'humanité que nous devons avoir pour eux. — Il y a hors des prisons des gens plus méchants et plus grands voleurs que ceux qui y sont enfermés. — Souvent on vole dans le petit, et par le menu, ce qu'on n'oserait pas voler en gros. — Ne pas donner le juste prix d'une marchandise ou la surfaire, c'est voler. — Ne pas s'établir juge des autres, mais de soi. — Ce que Dieu a fait pour nous, lors même que nous étions enfants de colère, nous apprend ce que nous devons faire pour notre prochain. — Il y a plus de mérite et plus de gloire à recevoir chez soi un pauvre et un malheureux, qu'à y recevoir un grand, un homme qui est dans la fortune, pourquoi. — Grandes récompenses pour ceux qui vont consoler les prisonniers.

1. C'est une grande tâche que la garde de l'Eglise, une tâche qui requiert beaucoup de sagesse et un courage tel que celui dont parle Jésus-Christ, tel qu'on donne sa vie pour ses brebis, que jamais on ne les abandonne, qu'on soit ferme et qu'on résiste courageusement au loup. C'est là en quoi le pasteur diffère du mercenaire. Celui-ci s'inquiète peu de ses brebis, et n'a de vigilance que pour ses propres intérêts; mais l'autre s'oublie soi-même, et veille uniquement au salut de son troupeau.

Jésus-Christ donc, après avoir caractérisé le pasteur, parle de deux autres sortes de gens qui nuisent au troupeau : du voleur, qui ne

cherche qu'à ravir les brebis, qu'à les égorger, et de celui qui ne les perd pas lui-même, mais qui ne repousse pas le voleur et ne le chasse pas. Par celui-là il désigne Théodas; dans la personne de celui-ci il flétrit les docteurs des Juifs, qui ne prenaient aucun intérêt au troupeau qui leur avait été confié : c'est de quoi longtemps auparavant Ezéchiel leur avait fait des reproches, en leur disant : « Malheur aux pasteurs « d'Israël ! Ne se paissent-ils pas eux-mêmes? les « pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux? » (Ezéch. xxxiv, 2.) Mais les pasteurs d'Israël faisaient le contraire, ce qui est d'une extrême méchanceté et la source de tous les autres malheurs. Voilà pourquoi le prophète dit : Ils ne ramènent pas au troupeau les brebis qui se sont égarées; celles qui se sont perdues, ils ne les cherchent pas; ils ne bandent point les plaies de celles qui se sont blessées; ils ne travaillent point à fortifier et à guérir celles qui sont faibles et malades, parce qu'ils se paissent eux-mêmes, et non leur troupeau (Ezéch. xxxiv, 4).

Saint Paul déclare la même chose en d'autres termes : « Tous cherchent », dit-il, « leurs « propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ » (Philip. ii, 21); et encore : « Que per« sonne ne cherche sa propre satisfaction, « mais le bien des autres ». (I Cor. x, 24.) Jésus-Christ se sépare de ces deux sortes de pasteurs, de ceux qui s'ingèrent dans ce ministère pour la ruine du troupeau, quand il dit : « Pour moi, je suis venu, afin que les brebis « aient la vie, et qu'elles l'aient abondam« ment (10) » ; et de ceux qui ne se soucient pas que les loups ravissent les brebis, en ne les abandonnant point, et donnant, au contraire, sa vie pour leur salut. Lorsque les Juifs cherchaient à le faire mourir, il n'a point cessé de prêcher et d'instruire, il n'a point abandonné ses disciples ; mais il est demeuré ferme et il a voulu souffrir la mort. C'est pourquoi partout il dit : « Je suis le bon « pasteur ».

Ensuite, comme on ne voyait point encore de preuve de ce qu'il avançait (car ce ne fut que quelque temps après que cette parole : « Je donne ma vie », eut son accomplissement, et celle-ci : « Afin qu'elles aient la vie, et « qu'elles l'aient abondamment », ne devait l'avoir qu'après sa mort) ; que fait-il ? Il confirme une des choses par l'autre : en donnant sa propre vie, il prouve qu'il donne aussi la vie, et c'est là ce que saint Paul nous apprend ; car il dit : « Si, lorsque nous étions ennemis « de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui « par la mort de son Fils, à plus forte raison « étant maintenant réconciliés avec lui, nous « serons sauvés ». (Rom. v, 10.) Et encore ailleurs : « S'il n'a pas épargné son propre « Fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous, « que ne nous donnera-t-il point après nous « l'avoir donné? » (Rom. viii, 32.)

Mais maintenant, comment les Juifs ne font-ils pas des reproches à Jésus, et ne lui disent-ils pas comme auparavant : « Vous vous ren« dez témoignage à vous-même », ainsi « votre « témoignage n'est point véritable? » (Jean, viii, 13.) C'est parce qu'il les avait souvent obligés de se taire, et que les miracles qu'il avait faits lui donnaient plus de liberté vis-à-vis d'eux.

Après cela, ayant dit ci-dessus : « Les brebis « entendent sa voix, et le suivent » ; de peur que quelqu'un ne demandât : et en quoi cela importe-t-il à ceux qui ne croient point? faites attention à ce qu'il ajoute : « Et je connais « mes brebis, et mes brebis me connaissent ». L'apôtre l'a aussi déclaré de même : « Dieu « n'a point rejeté son peuple qu'il a connu « dans sa prescience ». (Rom. xi, 2.) Et Moïse : « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui ». (Nomb. xvi, 5; lxx et 11; Tim. ii, 19.) Je parle de ceux, dit Jésus-Christ, que j'ai connus dans ma prescience. Et pour vous empêcher de croire que le degré de connaissance soit égal, observez avec quel soin il corrige, par ce qui suit, la fausse idée qu'on s'en pourrait former : « Je connais mes brebis », dit-il, « et mes « brebis me connaissent » : mais ces connaissances, savoir, la mienne et celle des brebis, ne sont point égales. Et où y a-t-il égalité de connaissance? Dans mon Père et dans moi, car : « Comme mon Père me connaît, je con« nais mon Père (15) ». En effet, si le Sauveur n'avait pas voulu prouver cela, pourquoi aurait-il ajouté ce qui suit immédiatement? Comme il se confond souvent dans la foule, de peur qu'on ne pensât qu'il connaissait son Père seulement à la manière d'un homme, il a ajouté : « Comme mon Père me connaît, je « connais mon Père ». Je le connais aussi parfaitement qu'il me connaît lui-même. Voilà pourquoi il disait : « Nul ne connaît qui est « le Fils, que le Père; ni qui est le Père, que « le Fils » : marquant par là une connaissance

qui lui est propre et particulière, et telle que nul autre n'y peut atteindre.

« Je donne ma vie ». Jésus-Christ le répète souvent, pour montrer qu'il n'est pas un imposteur, puisque saint Paul, pour faire voir qu'il est un docteur et un maître véritable, et pour confondre les faux prophètes, se prévaut des périls et des supplices qu'il a bravés, en disant : « J'ai plus reçu de coups, je me suis « souvent vu tout près de la mort ». (II Cor. XI, 23.) Jésus-Christ ayant dit : Je suis la lumière, je suis la vie, des insensés l'auraient pu regarder comme un homme vain qui ne parlait que pour s'élever au-dessus des autres; mais en disant : je veux mourir, il ne s'attirait l'envie de personne. C'est aussi pour cela que les Juifs maintenant ne lui disent pas : « Vous « vous rendez témoignage à vous-même », ainsi « votre témoignage n'est point véritable ». Par cette parole, il montrait son infinie sollicitude, lui qui voulait se livrer à la mort pour ceux mêmes qui le lapidaient.

2. C'est pourquoi le divin Sauveur en vient à parler, fort à propos, des gentils : « J'ai en- « core d'autres brebis », dit-il, « qui ne sont « pas de cette bergerie : il faut aussi que je « les amène (16) ». « Il faut » : Jésus-Christ se sert de ce terme, non pour marquer une nécessité, mais pour montrer que ce qu'il promet arrivera infailliblement; c'est comme s'il disait : Pourquoi vous étonner de ce que ces hommes soient prêts à me suivre, de ce que mes brebis écoutent ma voix? Lorsque vous en verrez d'autres encore me suivre et écouter ma voix, alors il y aura lieu de vous étonner davantage. Mais s'il dit : « Qui ne sont pas de « cette bergerie », ne vous troublez pas : la différence n'est que dans la loi, selon ces mots de saint Paul : « Ce n'est rien d'être circoncis, « et ce n'est rien d'être incirconcis ». (I Cor. VII, 19.) « Et il faut que je les amène ». Jésus-Christ déclare que les unes et les autres sont toutes dispersées et mêlées ensemble, n'ayant point de pasteur, parce que le bon pasteur n'est pas encore venu. Après quoi il annonce qu'elles seront toutes unies : « Et il n'y aura « qu'un troupeau ». Cette union, saint Paul l'a aussi marquée, en disant : « Afin de former « en soi-même un seul homme nouveau de « ces deux peuples ». (Ephés. II, 15.)

« C'est pour cela que mon Père m'aime, « parce que je quitte ma vie pour la repren- « dre (17) ». Est-il rien de plus humble que cette parole? c'est à cause de nous, c'est en mourant pour nous que le Seigneur doit se faire aimer. Quoi donc! dites-moi, mon cher auditeur, auparavant Jésus-Christ n'était-il point aimé? est-ce d'aujourd'hui que son Père commence à l'aimer? avons-nous été le principe et le lien de cet amour? Réfléchissez-vous bien sur la manière dont le Sauveur se proportionne à notre faiblesse? Par ces paroles, que veut-il donc prouver? Comme les Juifs lui faisaient ces reproches : qu'il était étranger au Père et un imposteur, qu'il était venu pour notre malheur et notre ruine, il dit : S'il n'est rien en vous qui ait pu me porter à vous aimer, ceci du moins m'y a engagé; c'est que vous êtes aimés de mon Père comme je le suis moi-même, et que la raison de cet amour, c'est que je meurs pour vous. De plus, il veut nous faire voir qu'il ne va point à la mort malgré lui; car s'il ne mourait pas volontairement et parce qu'il le veut bien, comment sa mort serait-elle un lien d'amour? Il veut nous montrer encore que c'est là principalement la volonté de son Père. Au reste, si ce que le Sauveur dit ici, il le dit dans le langage d'un homme, ne vous en étonnez pas : nous vous en avons souvent expliqué la raison, et il serait ennuyeux et inutile de la répéter.

« Je quitte ma vie, et je la reprendrai de « nouveau. Et personne ne me la ravit, mais « c'est de moi-même que je la quitte; j'ai le « pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la « reprendre (18) ». Comme les princes des prêtres, et les anciens du peuple avaient souvent tenu conseil pour trouver moyen de le faire mourir (Matth. XXVI, 3, 4), Jésus leur dit : A défaut de mon consentement, vos peines sont inutiles; et il confirme le fait le plus éloigné par le plus prochain, à savoir : la résurrection par sa mort toute volontaire, et c'est là ce qui est étonnant et digne de notre admiration : car ces deux choses sont également nouvelles et extraordinaires.

Soyons donc bien attentifs à ce que dit Jésus-Christ : « J'ai le pouvoir de quitter ma « vie ». Et qui ne l'a pas ce pouvoir de quitter sa vie? Chacun peut se tuer; mais ce n'est pas de la sorte qu'il l'entend. Et comment l'entend-il? J'ai tellement le pouvoir de quitter ma vie, que personne ne me la peut ravir malgré moi, et si je ne le veux. Or, il n'en est pas ainsi des hommes. Nous n'avons le pou-

voir de quitter la vie qu'en nous tuant nous-mêmes. Mais si nous tombons dans une embuscade et à la merci d'assassins, nous n'avons plus alors le pouvoir de quitter ou de ne pas quitter la vie, mais ces assassins nous tuent malgré nous. Il en est tout autrement de Jésus-Christ; quoiqu'on lui dressât des embûches, il avait le pouvoir de ne pas quitter la vie.

Le Sauveur donc ayant dit : « Personne ne « me la ravit », a ajouté : « J'ai le pouvoir de « quitter ma vie » ; c'est-à-dire, moi seul, je puis la quitter; pouvoir que vous n'avez point : et en effet, plusieurs peuvent nous ôter la vie. Mais il n'a point dit cela au commencement, parce qu'on ne l'aurait pas cru. Maintenant que les faits qui s'étaient passés lui servaient de témoignage et de preuve, comme on lui avait souvent dressé des embûches, vainement et sans pouvoir le prendre, car très-souvent il s'était échappé des mains des Juifs, il pouvait dire désormais : « Personne ne me « la ravit ». Or, s'il en est ainsi, il s'ensuit qu'il s'est volontairement livré à la mort; et de là résulte la preuve qu'il a le pouvoir de reprendre la vie lorsqu'il le voudra. En effet, si une telle mort est au-dessus de la nature humaine, ne doutez point du reste : puisqu'il est seul le maître de quitter la vie, il la reprendra en vertu du même pouvoir, quand il le voudra. Remarquez-vous comment, par l'une de ces choses il prouve l'autre? comment, par la manière dont il meurt, il rend sa résurrection indubitable?

« J'ai reçu ce commandement de mon « Père ». Quel commandement? de mourir pour le monde. A-t-il attendu, pour en prendre la résolution, que son Père lui en ait fait le commandement? ne s'y est-il déterminé qu'alors, et a-t-il eu besoin d'apprendre la volonté de son Père? Et quel est l'homme assez fou, assez insensé pour parler de la sorte? Mais comme en disant ci-dessus : « C'est pour cela « que mon Père m'aime », il montre une volonté libre, et il écarte tout soupçon d'antagonisme; ici de même, quand il dit qu'il a reçu le commandement de son Père, il ne veut dire autre chose, sinon que ce qu'il fait est agréable à son Père; afin qu'ensuite les Juifs, après l'avoir fait mourir, ne crussent pas que son Père l'avait abandonné et livré à la mort, et ne lui fissent pas ce reproche qu'ils lui firent en effet : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se « sauver lui-même » (Matth. xxvii, 42); et: « Si « tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ». (Ibid. 40.) Mais c'est justement parce qu'il est le Fils de Dieu qu'il n'en descend pas.

3. Et de peur qu'entendant ces paroles: « J'ai « reçu ce commandement de mon Père », vous ne pensiez que cette œuvre n'était pas volontaire, et que Jésus mourait malgré lui, il a dit auparavant : « Le bon Pasteur donne sa « vie pour ses brebis », par où il montre que les brebis lui appartiennent, que l'œuvre qu'il fait est entièrement à lui et qu'il n'a pas besoin de commandement. S'il lui avait fallu un commandement, pour quelle raison aurait-il dit: « C'est de moi-même que je la quitte (18)? » En effet, celui qui quitte la vie de soi-même, n'a pas besoin de commandement. Et même la raison pour laquelle il la quitte, il la déclare. Quelle est-elle? c'est qu'il est Pasteur, et le bon Pasteur. Or, le bon Pasteur n'a pas besoin qu'un autre l'exhorte à donner sa vie pour le salut de ses brebis. Que si, à l'égard des hommes, une pareille exhortation n'est pas nécessaire, à plus forte raison ne l'est-elle point à l'égard d'un Dieu. C'est pourquoi saint Paul disait de lui : « Il s'est anéanti lui-même ». (Philip. II, 7). Jésus-Christ donc, en cet endroit, par ce mot : « Commandement », ne veut marquer autre chose que son union parfaite avec le Père. Que s'il s'exprime en des termes si humains et si humbles, il faut s'en prendre à la faiblesse et à la grossièreté de ses auditeurs.

« Ce discours excita donc une division parmi « les Juifs (19). Les uns disaient : il est possédé « du démon, il a perdu le sens : pourquoi l'é- « coutez-vous (20) ? » Mais les autres disaient : « Ce ne sont pas là des paroles d'un homme « possédé du démon. Le démon peut-il ouvrir « les yeux d'un aveugle (21) ? » Ce que disait le Sauveur étant plus qu'humain, tout extraordinaire et bien au-dessus du langage des hommes, pour cette raison les Juifs le disaient possédé du démon, et ils l'ont déjà quatre fois appelé de ce nom. Ils avaient dit auparavant : « Vous êtes possédé du démon. Qui est-ce qui « cherche à vous faire mourir? » (Jean, VII, 20.) Et derechef : « N'avons-nous pas eu raison « de dire que vous êtes un samaritain, et que « vous êtes possédé du démon? » (Ibid. VIII, 48.) Et ici : « Il est possédé du démon, il a « perdu le sens : pourquoi l'écoutez-vous? » Mais ce n'est pas seulement quatre fois, c'est

bien souvent que Jésus-Christ a dû s'entendre qualifier de possédé. Ces paroles seules : N'avons-nous pas eu raison de dire que vous êtes possédé du démon ? montrent évidemment que ce n'est pas deux ou trois fois qu'ils l'ont injurié de la sorte, mais fort souvent.

« Les autres disaient », dit l'évangéliste, « ce « ne sont pas là des paroles d'un homme pos- « sédé du démon. Le démon peut-il ouvrir « les yeux des aveugles ? » Ceux-ci ne pouvaient pas imposer silence aux autres par les paroles mêmes que Jésus-Christ avait dites ; ils le font au moyen de ses œuvres. Sûrement, ses paroles mêmes ne sont pas celles d'un homme possédé du démon ; mais si vous ne voulez pas croire ni obéir à ses paroles, laissez-vous persuader par ses œuvres. Si ses actions ne peuvent provenir d'un homme possédé du démon, et si au contraire elles sont plus qu'humaines, il est visible qu'elles viennent d'une vertu divine. Remarquez-vous la force de cet argument? Car, d'une part il était visible qu'ils ne disaient : « Il est possédé du démon », que parce que ses paroles étaient au-dessus de l'homme ; et de l'autre Jésus-Christ aussi a fait évidemment connaître, par les œuvres qu'il a faites, qu'il n'était point possédé du démon.

Que répondit donc Jésus-Christ à ces injures? Il ne fit aucune réponse. Auparavant il leur avait répondu : « Je ne suis point possédé « du démon ». Mais maintenant il ne dit mot: leur ayant donné, par ses œuvres mêmes, une preuve sensible qu'il n'était point possédé du démon, il garda le silence. Ils n'étaient pas dignes de réponse, puisqu'ils le disaient possédé, pour des œuvres qu'il fallait admirer, et qui devaient les persuader de sa divinité. Mais qu'était-il besoin qu'il les réfutât, quand ils étaient divisés et se réfutaient mutuellement? Il demeurait donc dans le silence, et souffrait tout avec beaucoup de tranquillité, non pour cette raison seulement, mais encore pour nous former à la douceur et à la patience.

4. Imitons donc Jésus-Christ : car il ne s'est pas borné à garder alors le silence, mais aujourd'hui, si on l'interroge, il répond, et il donne des marques et des signes visibles de sa providence. Des hommes qu'il avait comblés de mille bienfaits, à qui il avait fait du bien, non une ou deux fois, mais plusieurs, l'ont appelé démoniaque et insensé, et non-seulement il ne s'est point vengé, mais encore il n'a point cessé de leur faire du bien. Et que dis-je, de leur faire du bien? Il donne sa vie pour eux, et il prie son Père pour ceux qui l'ont crucifié. Ces exemples, que nous donne le divin Sauveur, suivons-les donc aussi nous-mêmes, car c'est véritablement être disciple de Jésus-Christ que d'être doux et patient.

Mais par où parviendrons-nous à cette douceur? En repassant souvent nos péchés dans notre mémoire, en les pleurant avec amertume. L'âme qui vit dans cette tristesse, qui est pénétrée de la douleur de ses péchés, ne se met point en colère et ne s'offense de rien. Où est le deuil, là il ne peut y avoir de colère ; où est la douleur, là il n'y a nul emportement ; où est la componction de cœur, il n'y a ni dissensions ni querelles. Un cœur triste et affligé n'a point le temps ni la force de s'irriter, mais il jettera de profonds soupirs, il répandra des larmes amères.

Je sais que plusieurs de mes auditeurs rient de ce que je dis ; mais moi, je ne cesserai point de déplorer le malheur de ceux qui rient. La vie présente est une vie de pleurs, de larmes et de gémissements. En effet, nous faisons bien des péchés par nos paroles et par nos actions. Or, ceux qui commettent ces péchés tomberont dans l'enfer, dans un fleuve ardent, dans un gouffre plein de feu, et perdront le royaume des cieux : ce qui est le plus grand et le plus terrible de tous les malheurs. Après une telle menace, dites-le-moi, mon cher auditeur, riez-vous encore, pouvez-vous vivre dans les délices, et votre Seigneur étant en colère contre vous, et vous menaçant dans sa fureur, demeurerez-vous dans votre péché? Par cette conduite ne craindrez-vous pas d'attiser vous-même le feu de la fournaise où vous allez être jeté? N'entendez-vous pas la voix de Jésus-Christ, qui vous crie tous les jours : « Vous m'avez vu avoir faim, et vous ne m'a- « vez pas donné à manger ; vous m'avez vu « avoir soif, et vous ne m'avez pas donné à « boire. Retirez-vous de moi », allez « au feu « qui avait été préparé pour le diable et pour « ses anges? » (Matth. xxv, 42.) Oui, tous les jours Jésus-Christ vous fait cette menace.

Mais je lui ai donné à manger? direz-vous. Quand et combien de fois? Dix ou vingt? Mais cela ne lui suffit pas, vous lui devez donner à manger pendant tout le temps que vous êtes sur la terre. Car les vierges ont

eu de l'huile, mais non pas autant qu'il leur en fallait pour leur salut : elles allumèrent, elles aussi, leurs lampes, et néanmoins elles furent exclues des noces (Matth. xxv), comme de juste, car leurs lampes s'éteignirent avant l'arrivée de l'époux. Voilà pourquoi il nous est nécessaire d'avoir une bonne provision d'huile, et de donner libéralement aux pauvres. Ecoutez ce que dit le prophète : « Ayez « pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande « miséricorde ». (Ps. L, 1.) Ayons donc autant de pitié de nos frères que notre miséricorde peut s'étendre. Tels nous aurons été envers nos compagnons, tel sera aussi le Seigneur envers nous.

Mais en quoi consiste la grande miséricorde? à donner non-seulement de notre superflu, mais aussi de notre nécessaire. Que si nous ne donnons même pas de notre superflu, quelle espérance nous restera-t-il? Par où, par quels moyens nous délivrerons-nous des maux qui nous menacent? Où irons-nous, à qui recourrons-nous pour obtenir notre salut? Si les vierges, après tant de travaux et de sueurs, n'ont trouvé aucune consolation ni protection, où sera notre refuge, lorsque notre Juge nous dira d'une voix menaçante ces terribles paroles : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas « donné à manger? » (Matth. xxv, 45.) Vous avez manqué à me rendre ces services, toutes les fois que vous avez manqué à les rendre à l'un de ces plus petits. Le Seigneur ne dit pas cela seulement de ses disciples ou des moines, mais encore de tous les fidèles, quels qu'ils soient. Car tout fidèle, fût-il esclave ou mendiant, dès lors qu'il croit en Dieu, a droit de participer à tous nos biens et à toute notre bienveillance. Si, lorsqu'il est nu ou qu'il a faim, nous le négligeons, nous nous entendrons dire ces foudroyantes paroles : « Retirez- « vous, allez au feu ». Et sûrement ce sera justice.

En effet, qu'est-ce que le Seigneur exige de nous de pénible et d'onéreux? ou plutôt est-il rien de plus facile que ce qu'il demande de nous? Il n'a point dit : J'étais malade et vous ne m'avez pas guéri, mais : vous ne m'avez pas visité. Il n'a point dit : J'étais en prison et vous ne m'en avez pas retiré, mais : vous ne m'êtes pas venu voir. Plus ces commandements sont faciles, plus seront grands les supplices infligés à ceux qui ne les auront point observés. En effet, je vous prie, est-il rien de plus facile que d'aller voir les prisonniers? Qu'y a-t-il de plus aisé et de plus doux? Quand vous les verrez les uns dans les fers, les autres sordides, avec de grands cheveux épars, couverts de haillons ; d'autres exténués de faim, accourir à vos pieds comme des chiens; d'autres ayant le dos tout déchiré, d'autres que l'on ramène de la place liés et garrottés ; passant le jour à mendier, sans pouvoir gagner même le pain qui leur est nécessaire pour subsister, et le soir contraints par leurs geôliers à des offices si pénibles et si cruels ; quand vous verrez tout ce triste spectacle, eussiez-vous le cœur plus dur que les cailloux, vous le quitterez plein d'humanité ; quand vous mèneriez une vie molle et voluptueuse, vous deviendrez un parfait philosophe, parce que, dans les calamités d'autrui, vous verrez, vous apprendrez à connaître la misérable condition de la vie humaine. C'est alors que le jour terrible du Seigneur, que les différents supplices qui sont préparés pour les méchants, se présenteront à votre esprit; méditant ensuite sur tous ces objets, vous chasserez de votre cœur la colère, la volupté, l'amour des choses du siècle ; et votre âme deviendra plus tranquille que le port le plus calme et le plus assuré. Vous philosopherez, vous raisonnerez sur ce jugement; repassant en vous-même ce que vous aurez vu, vous direz : si parmi les hommes il y a un si grand ordre, des menaces si terribles, des châtiments si affreux, combien plus redoutable encore doit être la justice de Dieu! « Car il « n'y a point de puissance qui ne vienne de « Dieu ». (Rom. xiii.) Celui qui a commis aux princes et aux puissances la garde et la sûreté des lois, y veillera sans doute, et les fera lui-même bien mieux observer.

5. Effectivement, si la crainte ne retenait les hommes, tout sans doute, tout tomberait bientôt dans le désordre, puisqu'il en est plusieurs qui se portent au mal, malgré tant de supplices qui les menacent. Si vous philosophez, si vous méditez sur ces choses, vous serez plus disposés et plus prompts à faire l'aumône, vous jouirez d'un grand plaisir, et beaucoup plus grand que si vous veniez du théâtre. Ceux qui en sortent ont le cœur embrasé du feu de la concupiscence : après avoir vu sur la scène, non sans recevoir mille blessures, toutes ces femmes sans mœurs, ils seront plus troublés qu'une mer agitée de la tempête,

tant que les regards de ces prostituées, leurs habillements, leurs paroles, leur manière de marcher, et le reste occuperont leur imagination. Mais ceux qui sortent de ces autres spectacles, n'éprouveront rien de pareil, ou plutôt ils jouiront d'une grande paix et d'une grande tranquillité. La tristesse qu'inspire la vue de ces malheureux qui sont dans les fers, éteint entièrement tous les feux de la concupiscence. Si celui qui sort de la prison vient à rencontrer une femme débauchée, cette rencontre sera sans péril. Son âme, comme si elle était devenue indomptable, ne se laissera point prendre à ces sortes de filets, ayant devant les yeux la crainte des jugements de Dieu, qui la préservera du coup mortel des regards de cette malheureuse. Voilà pourquoi celui qui avait éprouvé toutes sortes de voluptés disait : « Il vaut mieux aller à une maison de deuil « qu'à une maison de ris ». (Ecclés. VII, 3.) Celui qui aura pratiqué en ce monde la philosophie que je vous prêche maintenant, s'entendra dire en l'autre les paroles les plus consolantes.

Ne négligeons donc pas, mes chers frères, cette bonne œuvre. Quand même nous ne pourrions rien porter à manger aux prisonniers, ni soulager leur détresse avec de l'argent, nous pourrons du moins les consoler par nos paroles, relever leur âme abattue, les assister en bien d'autres choses ; soit en parlant pour eux à ceux qui les ont fait mettre en prison ; soit en rendant les geôliers plus doux et plus compatissants ; à cela nous ne saurions manquer de faire un bénéfice, petit ou grand. Peut-être vous direz : Il n'y a là ni honnête homme, ni gens de bien ; mais ce sont tous des meurtriers, des assassins, des sacriléges qui ont été fouiller dans les sépulcres, des voleurs, des adultères, des impudiques et des gens coupables de beaucoup de crimes : ah ! ce que vous me répondez-là prouve la nécessité de visiter ces malheureux. Le Seigneur ne nous commande pas d'assister les bons et de punir les méchants, mais d'avoir de l'humanité généralement pour tous, et de répandre sur tous nos charités. En effet, il dit : « Soyez semblables à votre Père qui « est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait « pleuvoir sur les justes et sur les injustes ». (Matth. v, 45.)

Ne faites donc pas aux autres de trop rudes réprimandes, et ne soyez pas un juge trop sévère, mais montrez-vous doux et humain. Nous-mêmes, quoique nous ne soyons pas des adultères, de ceux qui portent des mains sacriléges sur les sépulcres, ni des voleurs, nous sommes coupables de bien d'autres fautes qui sont dignes de mille supplices : ou nous avons appelé fou notre frère, et par là nous avons mérité le feu de l'enfer (Matth. v, 28); ou nous avons regardé des femmes avec un mauvais désir, et c'est là un véritable adultère ; ou ce qui est le plus grave et le plus énorme de tous les crimes, nous avons participé indignement aux saints mystères, et nous nous sommes rendus coupables du corps et du sang de Jésus-Christ. (I Cor. XI, 27.) N'examinons donc pas à la rigueur ce que font les autres, mais pensons à ce que nous avons fait nous-mêmes ; et de cette sorte nous réprimerons cet esprit d'inhumanité et de cruauté, qui nous éloigne des prisons.

Mais en outre, on peut dire que nous trouverons dans les prisons beaucoup de gens de bien, et qui valent mieux quelquefois que tous leurs concitoyens ensemble. La prison où était Joseph renfermait bien des méchants (Gen. XXXIX, 20); néanmoins ce juste avait soin de tous les prisonniers, et il était confondu avec eux, sans que l'on sût qui il était. Bien que son mérite l'égalât à l'Egypte entière, il était pourtant enfermé dans une prison, et personne ne le connaissait. Maintenant aussi il est vraisemblable qu'il y a dans les prisons beaucoup d'hommes vertueux et honnêtes, quoiqu'ils ne soient pas connus de tout le monde ; le soin que vous aurez de ceux-ci vous dédommagera pleinement des bons offices que vous rendrez aux autres. Mais quand même il ne s'y trouverait pas un seul homme de bien, une grande récompense ne vous serait pas moins réservée. Certes, votre Seigneur ne parlait pas seulement aux justes, ne rejetait pas les pécheurs ; il reçut avec beaucoup de bonté la Chananéenne et l'impure Samaritaine ; il reçut et guérit aussi une autre femme débauchée, ce dont les Juifs lui firent des reproches ; et il souffrit que ses pieds fussent lavés des larmes d'une femme impudique, pour nous apprendre à traiter humainement les pécheurs : car en cela consiste par excellence la charité. Que dites-vous ? Des voleurs et des misérables, qui ont porté leurs mains sacriléges dans les sépulcres, remplissent la

prison? Mais, je vous prie, les habitants de cette ville sont-ils tous justes? Ne s'y en trouvera-t-il pas plusieurs qui sont plus méchants que ceux qui sont en prison, et qui volent avec plus d'impudence? Ceux-là cherchent au moins les lieux écartés et les ténèbres, attendent la nuit et se cachent pour faire leur coup : mais ceux-ci, quittant le masque, commettent le crime à visage découvert, sont violents, emportés, avares, et ravissent effrontément le bien d'autrui. Ah! qu'il est rare de trouver un homme juste et innocent!

6. Que si nous ne ravissons pas de grosses sommes d'argent, ou bien encore tel ou tel nombre d'arpents de terre; ces mêmes vols, nous faisons tout ce que nous pouvons pour les faire adroitement et furtivement dans les petites choses. Lorsque, dans notre commerce, soit en achetant, soit en vendant, nous faisons tous nos efforts et nous employons toutes les ruses et tous les artifices imaginables pour tromper et ne pas donner la juste valeur, ou surfaire le prix, n'est-ce pas là un vol et une rapine? N'est-ce pas là un brigandage? Et ne me venez pas dire que vous n'avez point volé de maisons ni d'esclaves. L'injustice ne se mesure pas sur le prix de la chose qu'on a volée, mais sur la volonté de celui qui vole. La justice et l'injustice ont la même balance et se montrent également dans les grandes et dans les petites choses; et j'appelle un voleur, tant celui qui, coupant la bourse, emporte l'or, que celui qui, en achetant, retient quelque chose du prix convenu; et je dis abatteur de murailles, non-seulement celui qui passe à travers pour voler quelque chose au dedans, mais encore celui qui, violant le droit, fait tort à son prochain. Ce que nous avons fait, ne l'oublions donc pas, pour nous établir ensuite juge des autres; et lorsque l'occasion se présente d'exercer l'humanité et la charité, n'allons point rechercher le vice et l'injustice, mais ce que nous avons été autrefois; et par là devenons enfin doux et miséricordieux.

En quel état étions-nous donc? Ecoutez saint Paul, il va nous l'apprendre : « Nous « étions aussi nous-mêmes autrefois désobéis- « sants, insensés, égarés » du chemin de la vérité, « asservis à une infinité de passions et de « voluptés, dignes d'être haïs, et nous haïssant « les uns les autres » (Tit. III, 3); et encore : « Par la naissance naturelle, nous étions en- « fants de colère ». (Ephés. II, 3.) Mais Dieu nous voyant avec compassion comme des prisonniers qui sont détenus dans une prison et chargés de grosses chaînes, beaucoup plus rudes et plus pesantes que des chaînes de fer, n'a pas rougi de nous venir visiter : il est entré dans notre prison, nous en a tirés, quoique nous fussions dignes de mille supplices; nous a amenés dans son royaume (Col. I, 13) et nous a rendus plus brillants que le ciel; afin que nous aussi, selon notre pouvoir, nous fassions la même chose pour nos frères. Quand Jésus-Christ dit à ses disciples : « Si je vous ai lavé « les pieds, moi qui suis » votre « Maître, vous « devez aussi vous laver les pieds les uns aux « autres, car je vous ai donné l'exemple, afin « que, pensant à ce que je vous ai fait, vous « fassiez aussi de même ». (Jean, XIII, 14.) Il ne nous commande pas seulement de nous laver les pieds mutuellement, mais encore d'imiter toutes les autres choses qu'il a faites pour nous.

Celui qui est en prison est un homicide? Ne nous abstenons pas pour cela de faire une bonne action. C'est un misérable qui a fouillé dans les sépulcres, ou un adultère? N'ayons pas pitié du péché, mais de la misère du pécheur. Mais souvent, comme j'ai dit, il se trouvera, dans ce lieu, quelqu'un qui vaudra des milliers d'hommes; et si vous allez souvent voir les prisonniers, ce gibier-là ne vous échappera point. Comme Abraham, qui recevait généralement tous les étrangers, rencontra des anges; nous, de même, nous rencontrerons de grands hommes, si nous allons souvent dans la prison. Mais s'il m'est permis de vous dire une chose qui vous surprendra et vous étonnera, c'est que celui qui reçoit dans sa maison un grand, un homme considérable, n'est pas digne de si grandes louanges que celui qui y reçoit un malheureux et un misérable, parce que celui-là porte avec soi de quoi se faire bien recevoir, je veux dire sa condition, sa dignité; mais un pauvre misérable, que tout le monde rebute et méprise, n'a qu'un seul port, qu'un seul asile, savoir : la pitié, la compassion de celui qui veut bien le recevoir; de sorte qu'il n'y a pas de charité plus pure que celle-là. Celui qui rend des services à un homme illustre et célèbre, le fait souvent par ostentation; mais celui qui reçoit un homme abject et méprisable, ne le fait que pour accomplir le commandement du Seigneur.

C'est pourquoi, si nous faisons un festin, il

nous est ordonné d'y inviter les boiteux et les aveugles (Luc, XIV, 13) ; si nous faisons l'aumône, il nous est ordonné de la faire aux plus petits et aux plus abjects ; car Jésus-Christ dit : « Autant de fois que vous l'avez fait à l'égard « d'un de ces plus petits, c'est à moi-même que « vous l'avez fait ». (Matth. XXV, 40.) Puis donc que nous savons qu'il y a dans la prison un trésor caché, entrons-y souvent, établissons-y notre commerce, et l'inclination que nous avons pour le théâtre, tournons-la de ce côté. Si vous n'avez que votre personne à apporter aux prisonniers, donnez-leur des paroles de consolation. Dieu ne récompense pas seulement celui qui nourrit les prisonniers, mais encore celui qui les va visiter. En effet, si, entrant dans la prison, vous encouragez ces pauvres malheureux, si vous fortifiez leur âme abattue et plongée dans la crainte et dans la tristesse, en leur faisant de bonnes exhortations, en les assistant et leur promettant du secours et vos bons offices, en les instruisant, vous n'en recevrez pas une légère récompense. Plusieurs de ceux qui nagent dans les délices riront peut-être s'ils vous entendent parler de la sorte ; mais ces infortunés qui sont dans la misère, touchés et pénétrés de leur état, écouteront vos paroles avec beaucoup de douceur et de modestie ; ils vous loueront, ils s'amenderont et deviendront meilleurs. Souvent les Juifs ont ri et se sont moqués de saint Paul en l'entendant prêcher ; mais les prisonniers l'écoutaient dans un grand silence. Rien ne dispose mieux l'esprit à la philosophie que la misère, les épreuves, les afflictions.

Faisons donc attention, mes chers frères, à toutes ces choses : considérons tout le bien que nous procurerons à ces pauvres prisonniers et celui que nous nous ferons à nous-mêmes, si nous allons souvent les visiter ; si le temps que nous employons mal à propos sur la place publique et à des visites inutiles, nous le leur donnons pour les ramener à leur devoir, les gagner à Jésus-Christ et nous procurer à nous-mêmes une grande joie. Travaillons ainsi pour la gloire de Dieu, nous obtiendrons les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXI.

OR, ON FAISAIT A JÉRUSALEM LA FÊTE DE LA DÉDICACE, ET C'ÉTAIT L'HIVER. — ET JÉSUS SE PROMENANT DANS LE TEMPLE, DANS LA GALERIE DE SALOMON, LES JUIFS S'ASSEMBLÈRENT AUTOUR DE LUI ET LUI DIRENT : JUSQUES A QUAND NOUS TIENDREZ-VOUS L'ESPRIT EN SUSPENS ? (VERS. 22, 23, 24, JUSQU'A LA FIN DU CHAP. X.)

ANALYSE.

1. Duplicité et incrédulité obstinée des Juifs. Lorsque Jésus-Christ les instruit par ses paroles, ils lui demandent des œuvres, et lorsqu'il fait des miracles, ils lui demandent des paroles.
2. La puissance du Père et du Fils est la même. — Les Juifs comprennent que Jésus se dit Dieu, et Jésus les laisse, comme toujours, dans cette pensée. — Jésus affirme donc sa divinité. — Saint Chrysostome revient très-souvent à ce raisonnement.
3 et 4. Jésus, repoussé par les Juifs, se retire au lieu où Jean lui avait rendu témoignage. — Dieu, dans l'ancienne Loi, a séparé son peuple de la société des méchants : il l'a mené dans le désert pour le former et l'instruire dans la voie de ses commandements. — Le Seigneur nous exhorte aussi de fuir le bruit et le tumulte du monde, et de faire nos prières en un lieu retiré. — L'âme, qui est exempte des soins du siècle, demeure tranquille comme un vaisseau dans le port. — Devoirs des femmes : elles doivent être plus appliquées à la philosophie que les hommes ; pourquoi : pouvoir d'une femme pieuse et prudente. — La femme est la compagnie de l'homme : elle sait polir l'homme le plus grossier. — L'homme sage et réglé s'attache tendrement à la femme. — Portrait d'une femme chrétienne. — Quels sont les ornements dont elle se doit parer pour plaire à son mari. — Défigurer le corps, parer l'âme. — Contre le luxe des femmes.

1. Sûrement toute vertu est bonne, mais la douceur et la clémence passant avant toutes les autres, ce sont elles qui montrent que nous sommes hommes, et qui nous distinguent des bêtes ; elles qui nous égalent aux anges. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous parle souvent de cette vertu, et nous recommande d'être doux et débonnaires. Il ne nous y exhorte pas seulement par ses paroles, mais encore par ses œuvres et son exemple ; souffrant tantôt des soufflets, tantôt des injures et des complots, puis demeurant et conversant avec ceux mêmes qui le persécutent. En effet, ceux qui l'avaient appelé possédé et samaritain, qui souvent avaient voulu le faire mourir, qui lui avaient jeté des pierres, ceux-là mêmes viennent autour de lui, et lui font cette question : « Etes-vous le Christ ? » Et, après tant d'outrages et d'embûches, Jésus-Christ ne les rebute point, il leur répond avec une grande douceur.

Mais le sujet demande que nous reprenions les choses de plus haut. « On faisait à Jéru« salem, » dit l'évangéliste, « la fête de la « Dédicace, et c'était l'hiver ». La fête que célébraient les Juifs en ce jour était grande et très-solennelle ; car ils faisaient avec beaucoup de pompe et d'appareil la fête de la construction du Temple, après leur longue captivité de Perse[1]. Jésus-Christ était à cette fête. Aux approches de sa mort, il allait souvent dans la Judée. « Les Juifs s'assemblèrent donc autour « de lui, et lui dirent : Jusques à quand « nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si « vous êtes le Christ, dites-le nous claire« ment ». Le Sauveur n'a point dit : Quelle demande me faites-vous ? Vous m'avez souvent appelé possédé, fou, samaritain : vous me croyez contraire à Dieu, et un séducteur, et dernièrement encore vous disiez : « Vous « vous rendez témoignage à vous-même », ainsi « votre témoignage n'est point véri« table ». (Jean, VIII, 13.) Pourquoi m'interrogez-vous donc et voulez-vous apprendre de moi qui je suis, puisque vous rejetez mon témoignage ? Jésus ne dit rien de tout cela,

[1] De Perse : saint Chrysostome nomme souvent la Perse pour la Babylonie et l'Assyrie.

quoiqu'il connût bien leur mauvaise intention. Et en effet, à juger d'eux par la manière dont ils s'étaient assemblés autour de lui, et avaient dit : « Jusques à quand nous tiendrez-« vous l'esprit en suspens ? » ils semblaient avoir quelque amour pour lui, et on aurait pu croire qu'un sincère désir de connaître la vérité les portait à lui faire cette demande. Mais ces faiseurs de questions étaient de méchants esprits et des fourbes. Comme il ne leur était pas facile de calomnier les œuvres de Jésus-Christ, ils cherchaient à le surprendre dans ses paroles, ils en détournaient le sens et lui adressaient de fréquentes questions, espérant le réfuter et le confondre par son propre langage ; et comme il n'y avait pas moyen de blâmer ses œuvres, ils cherchaient l'occasion de le censurer sur ses paroles ; c'est pourquoi ils disaient : « Dites-nous ».

Mais ce que vous demandez, il l'a souvent déclaré ; il a formellement dit à la Samaritaine : « C'est moi qui vous parle » (Jean, IV, 26) ; il a dit à l'aveugle : « Vous l'avez vu, et « c'est celui-là même qui vous parle ». (Jean, IX, 37.) Il le leur a dit aussi à eux-mêmes, mais en d'autres termes. Et s'ils avaient eu du bon esprit et du sens, s'ils avaient bien voulu examiner la chose, ils auraient reconnu et confessé pour le Christ celui qui, par ses œuvres, leur avait souvent prouvé qu'il l'était. Considérez maintenant leur méchanceté. Quand il prêche et les instruit par ses paroles, ils disent : « Quel miracle faites-vous ? » Et lorsque, par ses œuvres et ses miracles, il découvre et manifeste ce qu'il est, ils lui disent : « Si « vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement ». Lorsque les œuvres le crient et le publient, ils demandent des paroles, et lorsque les paroles le leur annoncent, ils demandent des œuvres ; ainsi ils ne sont point d'accord avec eux-mêmes. Mais la suite a bien fait voir qu'ils ne l'avaient pas interrogé pour s'instruire et connaître la vérité, car ils jettent incontinent des pierres à celui même qu'ils font mine de vouloir croire sur son propre témoignage, si seulement il ouvre la bouche pour se le rendre. C'est donc avec un esprit malin et par une mauvaise intention qu'ils s'assemblent autour de lui et le pressent de se déclarer. La manière aussi dont ils l'interrogent montre une grande animosité : « Dites-nous clairement si vous êtes le « Christ ». Mais il leur parlait publiquement dans leurs fêtes solennelles où il se trouvait toujours, et il ne disait rien en secret ; c'est pour cela qu'ils lui disent d'une manière flatteuse : « Jusques à quand nous tiendrez-vous « l'esprit en suspens ? » pour tâcher de tirer quelque chose de sa bouche, qui leur donne lieu de l'accuser.

Ce n'est pas seulement par là qu'on prouve qu'ils l'interrogeaient malicieusement, non pour s'instruire, mais pour le surprendre dans ses paroles, et avoir de quoi le calomnier. On le prouve encore par bien d'autres endroits. Lorsqu'ils lui envoyèrent faire cette question : « Nous est-il libre de payer le tribut à César, « ou de ne le pas payer ? » (Matth. XXII, 17.) Lorsqu'ils vinrent lui demander s'il était permis à un homme de répudier sa femme (Matth. XIX, 3) ; et lorsqu'ils l'interrogèrent sur la femme qu'on disait avoir eu sept maris (Matth. XXII, 25), ils firent assez connaître qu'ils ne lui avaient fait toutes ces questions que par malice, et dans le dessein de le surprendre et non de s'instruire. Mais alors Jésus les reprit, en leur disant : « Hypocrites, pourquoi me « tentez-vous ? » (Matth. XXII, 13.) Faisant connaître qu'il voyait ce qui se passait dans le secret de leur cœur. Mais ici il ne leur dit rien de semblable, pour nous apprendre qu'il ne faut pas toujours faire des reproches à ceux qui nous tendent des piéges, et qu'il faut souffrir bien des choses avec douceur et avec résignation.

Comme donc il y avait de la folie à demander le témoignage de la parole, là où les œuvres parlaient d'elles-mêmes, et publiaient hautement ce qu'il était ; voici de quelle manière leur répond Jésus-Christ, faites-y attention, mon cher auditeur. D'abord, il leur insinue que c'est sans sujet qu'ils lui font cette demande, et non pour s'instruire et connaître la vérité ; ensuite il leur montre que par ses œuvres il leur a plus clairement déclaré ce qu'il est, qu'il ne le ferait par ses paroles mêmes. Car il dit : « Je vous l'ai souvent « dit, et vous ne me croyez pas. Les œuvres « que je fais au nom de mon Père, rendent « témoignage de moi (25) ». Jésus leur fait cette réponse, parce que ceux qui parmi eux étaient les plus doux et les plus modérés, se disaient souvent les uns aux autres : « Car un « méchant homme ne peut pas faire de tels « prodiges » (Jean, IX, 16) ; et encore : « Le « démon ne peut pas ouvrir les yeux des « aveugles ». (Jean. X. 21.) Et derechef : « Per-

« sonne ne saurait faire de si grands miracles, « si Dieu n'est avec lui ». (Jean, III, 2.) Et aussi voyant les miracles qu'il faisait, ils disaient : « Ne serait-ce point le Christ ? » Mais d'autres disaient : « Quand le Christ viendra, « fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-« ci ? » (Jean, VII, 31.) Au reste, ces mêmes Juifs, qui demandaient le témoignage de la parole, ont voulu croire en lui sur celui de ses œuvres, disant : « Quel miracle faites-vous, « afin que, le voyant, nous vous croyions ? »

2. Comme ils faisaient donc semblant alors qu'ils croiraient sur sa parole, eux qui n'avaient point cru à tant et de si grandes œuvres, Jésus-Christ leur reproche leur malice et leur méchanceté, en disant : « Si vous ne « croyez pas à mes œuvres, comment croirez-« vous à mes paroles ? » C'est pourquoi la demande que vous me faites est vaine et inutile. « Mais je vous ai déclaré qui je suis », dit-il, « et vous ne me croyez point, parce que vous « n'êtes pas de mes brebis (26) ». Le devoir de pasteur, je l'ai entièrement rempli ; mais si vous ne me suivez pas, votre refus ne vient point de ce que je ne suis point le pasteur, mais de ce que vous n'êtes pas de mes brebis. Car « mes brebis », dit-il, « entendent ma « voix, et me suivent (27) : et je leur donne la « vie éternelle (28) » : et elles ne périront jamais, « et nul ne peut les ravir d'entre mes « mains, parce que mon Père, qui me les a « données, est plus grand que toutes choses, « et personne ne les saurait ravir de la main « de mon Père (29). Mon Père et moi, nous « sommes une même chose (30) ». Remarquez, mes chers frères, cette grande miséricorde de Jésus-Christ : en rejetant ces malheureux, il les exhorte pourtant encore à le suivre. « Vous « ne m'écoutez pas », leur dit-il, « parce que « vous n'êtes pas de mes brebis » : mais celles qui me suivent sont de ma bergerie. Et il leur parlait de la sorte, afin qu'ils tâchassent d'être de ses brebis. Ensuite, après leur avoir exposé le bien et l'avantage qu'il leur en reviendrait, le Sauveur les excite et les anime, pour leur inspirer le désir de le suivre.

Quoi donc ! dira-t-on, si c'est à cause de la puissance du Père que nul ne ravit les brebis, s'ensuit-il que vous, vous n'ayez pas le pouvoir ou le talent de les garder ? Non, certes, ce n'est point là le sens de ces paroles ; Jésus-Christ, pour vous apprendre qu'il a dit : « Mon Père qui me les a données », afin que les Juifs ne l'accusassent pas de nouveau d'être contraire à Dieu ; Jésus-Christ, dis-je, après avoir dit : « Nul ne les ravira de « mes mains », continue son discours, faisant connaître et déclarant que sa main et celle de son Père ne sont qu'une seule main. Si cela n'était pas ainsi, il devait dire : Mon Père, qui me les a données, est plus grand que toutes choses, et personne ne peut les ravir d'entre mes mains. Or, il n'a pas dit ainsi, mais : « Et « personne ne les saurait ravir de la main de « mon Père ». Après quoi, de peur que vous ne pensiez qu'il n'a pas la force de garder lui-même les brebis, et que c'est par la puissance de son Père qu'elles sont en sûreté, il a ajouté : « Mon Père et moi, nous sommes une même « chose » ; comme s'il disait : Je n'ai pas dit que personne ne les ravirait à cause de la puissance de mon Père, comme si je n'avais pas moi-même la puissance de les garder. « Car mon Père et moi, nous sommes une « même chose », c'est-à-dire, ici, quant à la puissance. En effet, c'était là de quoi il parlait alors. Or, si la puissance est la même, il est évident que la substance est la même. En vain les Juifs recourent à tous les moyens, complots, exclusions de la synagogue, Jésus-Christ dit que c'est en vain qu'ils ont machiné toutes ces choses ; car les brebis sont entre les mains de son Père, comme dit le prophète : « J'ai représenté sur mes mains vos murs ». (Isaïe, XLIX, 16.) Et pour montrer qu'il n'y a qu'une seule main, Jésus dit tantôt ma main, tantôt la main de mon Père. Lorsque vous entendez parler de main, ne vous figurez rien de sensible, mais entendez qu'il s'agit de la vertu, de la puissance.

Au reste, si personne n'avait ravi les brebis des mains de Jésus-Christ que parce que le Père lui avait communiqué la puissance de les garder, il aurait été inutile d'ajouter : « Mon Père et moi nous sommes une même « chose ». Si le Fils était moins grand que le Père, ce serait là une parole vaine et téméraire. Certainement, par ces paroles, Jésus-Christ ne déclare autre chose que l'égalité de puissance : les Juifs l'ayant bien compris, le lapidaient pour cela même qu'il se faisait égal à son Père ; et Jésus ne dit rien pour leur ôter cette pensée. Cependant, s'il l'avait faussement imaginé, il aurait dû le leur faire connaître et leur dire : Pourquoi me traitez-vous de la sorte ? Je n'ai point dit cela pour m'attribuer

une puissance égale à celle de mon Père. Au contraire, lors même qu'ils sont le plus en fureur et le plus animés contre lui, il confirme ce sentiment et le prouve. Il ne se justifie pas d'avoir mal parlé, ni d'avoir dit une chose fausse; au contraire, il les reprend de ce qu'ils n'ont pas de lui la juste opinion qu'ils en doivent avoir. Car, comme ils disaient : « Ce « n'est pas pour aucune bonne œuvre que « nous vous lapidons, mais à cause de votre « blasphème, et parce qu'étant homme, vous « vous faites Dieu (33) » ; Jésus leur repartit, écoutez-le bien : « Si l'Ecriture appelle Dieux « ceux à qui la parole de Dieu était adres- « sée (35), pourquoi dites-vous que je blas- « phème, parce que j'ai dit que je suis Fils de « Dieu (36) ? » C'est-à-dire, si l'on ne blâme pas de se dire Dieux, ceux qui, par grâce, ont reçu ce titre, de quel droit et pour quelle raison me faites-vous un crime de me dire Dieu, à moi qui suis Dieu par ma nature? Mais le Sauveur n'a point parlé ainsi, c'est plus tard qu'il établit ce point, après avoir préalablement modéré et atténué son langage, en disant : « Moi que mon Père a sanctifié et envoyé » : c'est après avoir apaisé leur fureur, qu'il en vient à une affirmation expresse : mais en attendant, afin qu'ils écoutassent et crussent ce qu'il disait, il a parlé plus simplement et plus grossièrement; c'est plus tard qu'il élève leur esprit à des idées plus hautes et plus sublimes, en leur disant : « Si je ne fais pas « les œuvres de mon Père, ne me croyez « pas (37). Mais si je les fais, quand vous ne « me voudriez pas croire, croyez à mes œu- « vres (38) ». Faites-vous bien attention à la manière dont Jésus-Christ prouve, comme j'ai dit, qu'il n'est en rien moins grand que le Père, et qu'il lui est tout à fait égal? Comme on ne pouvait pas voir sa substance, il démontre et manifeste son égalité de puissance par l'égalité et « l'identité » de ses œuvres.

3. Mais, je vous prie, que croirons-nous? « Nous croirons ce que dit Jésus-Christ : Je « suis dans mon Père, et mon Père est en « moi (38) ». Car, dit-il, je ne suis rien autre chose, sinon ce qu'est le Père, tout en demeurant Fils; et le Père n'est rien autre chose, sinon ce qu'est le Fils, tout en demeurant Père. Et celui qui me connaît, connaît aussi le Père, et il sait ce qu'est le Fils. Que si la puissance du Fils était moins grande, nous ne connaîtrions par lui le Père que d'une manière trompeuse; car, soit puissance, soit substance, on ne peut pas connaître une chose par une autre. « Les « Juifs tâchèrent alors de le prendre, mais il « s'échappa de leurs mains (39), et s'en alla « au delà du Jourdain, au lieu même où Jean « d'abord avait baptisé (40). Plusieurs vinrent « l'y trouver, et ils disaient : Jean n'a fait « aucun miracle (41). Et tout ce que Jean a « dit de celui-ci s'est trouvé véritable (42) ». C'est la coutume de Jésus-Christ de se retirer aussitôt après qu'il a dit quelque chose d'élevé et de sublime : cédant à la fureur des Juifs, pour l'apaiser et l'étouffer par son absence. C'est ce qu'il fait encore dans cette occasion.

Mais pourquoi l'évangéliste marque-t-il le lieu où alla Jésus-Christ? C'est afin de vous apprendre qu'il fut en cet endroit pour rappeler aux Juifs la mémoire de ce que Jean avait fait, de ce qu'il avait dit, du témoignage qu'il avait rendu. Ils se souvinrent donc de Jean, aussitôt qu'ils furent arrivés en ce lieu; c'est pourquoi ils disent : « Jean n'a fait « aucun miracle ». Autrement, de quoi aurait-il servi de rapporter cette circonstance? C'est donc parce que le lieu les fit souvenir de Jean-Baptiste et de son témoignage, que l'évangéliste la rapporte. Au reste, il est à remarquer que leur raisonnement est juste et très-vrai. Jean, disent-ils, n'a fait aucun miracle : celui-ci en fait, donc en cela même, se montre visiblement la supériorité de celui-ci, et son excellence au-dessus de l'autre. Si donc nous avons cru celui qui ne faisait aucun miracle, à plus forte raison devons-nous croire celui-ci? Ensuite, comme Jean, qui avait rendu témoignage, n'avait point fait de miracles, de peur que pour cela seul on ne le regardât comme indigne de rendre témoignage, ils ajoutent : quoique Jean n'ait point fait de miracles, néanmoins tout ce qu'il a dit de Jésus-Christ s'est trouvé véritable. De sorte que ce n'est plus Jésus-Christ qui est jugé digne de foi sur le témoignage de Jean, c'est Jean dont les œuvres de Jésus-Christ établissent la véracité.

« Il y en eut beaucoup qui crurent en « lui (42) ». Plusieurs choses les attiraient : le souvenir des paroles de Jean-Baptiste, de ce qu'il avait dit de Jésus qu'il était plus grand et plus puissant que lui; qu'il était la lumière, la vie, la vérité, et le reste; comme aussi le souvenir de la voix qui s'était fait entendre du haut du ciel, du Saint-Esprit qui s'était montré

en forme de colombe, et qui l'avait fait connaître à tous. A quoi il y avait encore à ajouter l'évidente preuve résultant des miracles, laquelle confirmait tout le reste. S'il faut croire Jean, disaient-ils, à plus forte raison faut-il croire Jésus : si nous avons cru à celui-là, sans qu'il ait fait aucun miracle, nous devons à plus forte raison ajouter foi à celui-ci qui a pour lui, outre le témoignage de Jean, la preuve qui résulte des miracles. Ne remarquez-vous pas de quelle utilité leur a été ce lieu, combien il leur a été avantageux de s'être séparé des méchants? Voilà pourquoi Jésus les retire souvent de cette société.

Dans l'ancienne loi, Dieu a de même retiré son peuple de la société des méchants : il a séparé les Juifs des Egyptiens; il les a conduits dans le désert pour les former, les instruire de ses lois et de ses préceptes. Il nous exhorte aussi à faire de même, et il nous ordonne de fuir les places publiques, le tumulte et la foule, et à nous enfermer dans notre chambre (Matth. VI, 6), pour y faire tranquillement nos prières. Un vaisseau, qui n'est point agité de la tempête, fait une heureuse navigation, et l'âme qui est exempte de tous soins vit dans la paix et la tranquillité, comme si déjà elle était arrivée au port. Voilà pourquoi les femmes qui gardent généralement la maison devraient être plus appliquées à la philosophie, à la contemplation des choses célestes que les hommes. Voilà pourquoi Jacob, qui demeurait dans sa maison, loin du tumulte, était un homme plus simple qu'Esaü : car ce n'est pas sans intention que l'Ecriture dit de lui, qu' « il demeurait dans la tente de son père ». (Gen. XXV, 27.)

Mais, direz-vous, il y a aussi dans la maison beaucoup de tumulte. Oui, et la femme, si elle le veut, peut s'y attirer bien des soins et des embarras pour l'homme qui ne quitte guère la place publique et les tribunaux; il est agité de mille préoccupations étrangères, comme un vaisseau en pleine mer, qui est battu des flots et des vents. La femme, au contraire, assise dans sa maison comme dans une école de philosophie, peut recueillir son esprit, s'appliquer et à la prière et à la lecture, et aux autres exercices de la philosophie. Et de même que ceux qui demeurent au désert ne sont troublés par personne, ainsi la femme, qui est toujours enfermée dans sa maison, peut jouir d'un repos continuel. Si quelquefois elle est obligée de sortir et d'aller en ville, elle n'est pas pour cela exposée à des troubles d'esprit : sans doute, soit pour venir à l'église, soit pour aller au bain, il lui est souvent nécessaire de sortir, mais aussi pour l'ordinaire elle est sédentaire et garde la maison. Elle peut s'y exercer à l'étude de la sagesse et calmer l'esprit agité de son mari, lorsqu'il revient chez lui; elle peut l'adoucir et dissiper ses inutiles et chagrinantes pensées qui le tourmentent, et le renvoyer ensuite débarrassé des soins et des affaires dont il a fatigué sa tête au dehors, emportant avec lui ce qu'il a appris de bon auprès de sa femme. Rien, en effet, rien sûrement n'a plus de force et de vertu pour régler et conduire l'homme que sa femme, lorsqu'elle est pieuse et prudente, et aussi pour tourner son esprit où elle veut, et comme il lui plaît. Il aura moins de confiance à ses amis, à des docteurs, et même à des princes, qu'aux avis, aux conseils de sa femme. Car l'extrême tendresse qu'un mari a pour sa femme, lui fait toujours recevoir ses exhortations avec plaisir. Je pourrais ici vous produire l'exemple de bien des hommes rudes et indisciplinés, que leurs femmes ont polis et civilisés. La femme est la compagne de l'homme, à table, au lit, dans la procréation des enfants : c'est elle qui est la confidente de ses secrets, de ses démarches, que sais-je encore? attachée en tout à son mari, elle lui est aussi unie que l'est le corps à la tête. Elle rendra plus de services à son mari que personne, si elle est honnête et sensée.

4. C'est pourquoi j'exhorte les femmes de s'attacher à ce que je viens de dire, et de donner de bons et de salutaires avis à leurs maris; car, si la femme est très-capable d'exciter son mari à la vertu, elle peut de même le porter au vice. C'est une femme qui a perdu Absalon, c'est une femme qui a perdu Ammon; une femme a tâché de perdre Job : c'est la femme de Nabal qui l'a préservé de la mort; une femme a sauvé tout un peuple [1]. Débora, Judith, et plusieurs autres, ont parfaitement bien rempli la fonction de général d'armée. Saint Paul dit : « Que savez-vous, ô femme, si « vous ne sauverez point votre mari? » (I Cor. VII, 16.) Et l'Ecriture nous apprend que dans l'heureux siècle des apôtres, les Perside, les Marie, les Priscille (Rom. XVI) se sont courageusement exposées aux combats apostoliques.

[1] Esther, etc.

Imitez ces saintes femmes : édifiez et instruisez vos maris, non-seulement par vos paroles, mais encore par vos bons exemples. Et comment l'instruirez-vous, votre mari, par vos œuvres et vos exemples? Lorsqu'il ne verra en vous ni malice, ni méchanceté, ni curiosité, ni amour pour les ornements et les parures, ni désir, ni goût pour les dépenses superflues, et qu'au contraire vous vous contenterez simplement de ce que vous avez, alors il vous écoutera avec plaisir, il recevra avec joie vos conseils : mais si vous n'êtes sages qu'en paroles, et si vous faites le contraire de ce que vous dites, alors il vous accusera de bavardage. Mais si vos œuvres sont d'accord avec vos paroles, si vous instruisez en même temps et par vos paroles et par vos œuvres [1], votre mari vous écoutera alors avec plaisir, et vous cèdera volontiers : lors, par exemple, que vous ne rechercherez point l'or, les pierres précieuses et la magnificence des habits; et qu'au lieu de cela vous vous ferez un trésor de modestie, de tempérance, de douceur et de bonté : lors donc que vous vous présenterez à votre époux ornée de ces vertus, vous serez en droit de les exiger de même de lui. Car si une femme doit faire quelque chose pour plaire à son mari, c'est son âme qu'elle doit parer, et son corps qu'elle ne ferait ainsi que défigurer. En effet, l'or et les parures ne vous rendront pas si aimable à votre mari, que la tempérance et la douceur, et d'être prête à donner votre vie pour lui. Voilà ce qui gagne le cœur et toute l'affection d'un époux. Les ajustements superflus lui déplaisent : ils demandent des soins, ils causent de la dépense et de la gêne; mais ce que je viens de dire attache le mari à sa femme, parce qu'une volonté droite et bien disposée, l'amitié, l'attachement ne demandent ni soin, ni dépense; ou plutôt, à proprement parler, c'est là de quoi enrichir une maison. Les parures, on s'en dégoûte par l'habitude : mais les ornements de l'âme répandent tous les jours un nouvel éclat, et allument dans le cœur une flamme plus pure et plus grande.

C'est pourquoi, voulez-vous plaire à votre mari? ornez votre âme de chasteté et de piété, ayez soin du ménage. Ce sont là les choses qui attachent le plus, et qui ne cessent jamais d'attacher : la vieillesse ne détruit pas cet ornement, la maladie ne le ternit point. C'est le contraire pour la beauté du corps : le grand âge la flétrit, la maladie la consume, et bien d'autres choses la ruinent. Mais les biens de l'âme surpassent tous ceux du corps. La beauté du corps excite l'envie et la jalousie : la beauté de l'âme n'est sujette à aucune maladie, ni à la vaine gloire. En vous attachant de la sorte à parer votre âme, et non votre corps, vous conduirez plus aisément votre ménage, et vos revenus seront plus abondants, si l'or dont vous pourriez charger votre corps et vos membres, vous l'employez à des usages nécessaires, comme à la nourriture de vos esclaves et de vos domestiques, à donner à vos enfants l'éducation que vous leur devez, et à d'autres choses raisonnables.

Que si vous étalez cet or aux yeux de votre mari, tandis que son cœur est dans la peine, quel fruit, quel avantage en retirerez-vous? Non, la douleur ne permet pas que les regards soient charmés. Vous le savez, mon cher auditeur, sûrement vous le savez : qu'on vienne à rencontrer la femme la mieux ajustée et la plus parée, on n'y saurait trouver du plaisir, si le cœur est dans l'affliction et dans la tristesse. Pour se réjouir d'une chose, il faut être gai, il faut avoir le cœur content. Or, si tout l'argent est dépensé à parer le corps de la femme, la gêne régnera dans le ménage, et le mari ne pourra goûter ni joie, ni plaisir. Si vous voulez plaire au vôtre, étudiez-vous à lui donner de la satisfaction, et vous lui en donnerez si vous retranchez la superfluité des parures, si vous rejetez tous les vains ajustements. Ces choses semblent faire quelque plaisir les premiers jours des noces; mais peu de temps après elles deviennent fades et insipides. Et en effet, si le ciel qui est si beau, si le soleil qui est si brillant, que vous n'oseriez lui comparer aucun corps, nous ne les admirons pas autant que nous le devrions par la coutume où nous sommes de les voir, comment pourrions-nous longtemps admirer un corps paré de beaux vêtements? Je dis ceci, parce que je désire que vous vous pariez de ces vrais ornements que saint Paul vous prescrit : « Non avec des ornements d'or », dit-il, « ni des perles, ni des habits somptueux; mais « avec de bonnes œuvres, comme le doivent « des femmes qui font profession de piété ». (I Tim. II, 9, 10.)

[1] « Jésus a fait et enseigné ». Voilà l'abrégé de tout l'Evangile : il faut faire avant d'enseigner. Il faut que les œuvres ne démentent pas les paroles.

Mais vous voulez plaire aux hommes, et vous attirer leurs regards et leurs compliments? Ah! certes, ce n'est point là le désir d'une femme chaste! mais encore, si vous voulez, vous vous en ferez aimer par là, et ils seront les panégyristes de votre chasteté. Nul homme sensé, nul homme qui sait sainement juger des choses, n'aimera et ne louera une femme éprise de la parure, mais seulement les débauchés et ceux qui vivent dans la mollesse : ou plutôt ceux-ci même ne la loueront point; au contraire, ils médiront d'elles, tandis que leurs regards céderont à l'attrait du faste impudique étalé sur sa personne. Mais la femme chaste et modeste, ceux-là, ceux-ci, tous l'estimeront et la loueront, parce qu'elle ne leur est point un sujet de chute et de scandale, et qu'elle leur donne, au contraire, une leçon de sagesse et de piété : les hommes en feront tous de grands éloges, et Dieu lui donnera une grande récompense. Etudions-nous à parer nos âmes de ces précieux ornements, afin que nous vivions ici en paix et en liberté, et que nous acquérions un jour les biens futurs, que je vous souhaite à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXII.

IL Y AVAIT UN HOMME MALADE, NOMMÉ LAZARE, QUI ÉTAIT DU BOURG DE BÉTHANIE, OU DEMEURAIT MARIE, ET MARTHE, SA SŒUR. — CETTE MARIE ÉTAIT CELLE QUI RÉPANDIT SUR LE SEIGNEUR UNE HUILE DE PARFUM. (CHAP. XI, VERS. 1, 2, JUSQU'AU VERS. 29.)

ANALYSE.

1. Difficulté proposée sur Marie, sœur de Lazare.— Jésus-Christ déclare une fois de plus que sa gloire est la même que celle de son Père.
2. C'est la crainte qui fit dire à saint Thomas cette parole : *Allons aussi mourir avec lui.* — Jésus se rend à Béthanie pour ressusciter Lazare.
3. *Je suis la résurrection et la vie.* — Jésus-Christ a attendu que Lazare sentit mauvais pour le ressusciter, pourquoi ?
4 et 5. Immodestie des femmes dans le deuil et dans la calamité. — Scandale qu'elles donnent aux païens. — Tort qu'elles font à la religion par leurs excès. — Discours des païens : beaux exemples de philosophie et de modération qu'ils ont donnés. — On fait par respect humain ce qu'on ne ferait point par la crainte de Dieu. — L'affliction qu'on a pour les morts doit être modérée : pleurer plutôt sur soi que sur les morts. — Les pleurs ne sont pas défendus. — Aumônes, oblations, prières pour les morts. — Comment on doit les honorer. — Maux que produisent la tristesse et les pleurs immodérés. — Il est permis de pleurer les morts, mais non avec excès.

1. Plusieurs, quand ils voient des hommes agréables à Dieu, tomber dans quelque affliction, comme la maladie, la pauvreté, ou quelque autre pareil accident, se troublent, ne sachant point que c'est là l'état qui convient le plus aux amis du Seigneur. Lazare était un des amis de Jésus-Christ, et il était malade. Ses sœurs envoyèrent à Jésus, et lui firent dire : « Celui que vous aimez est ma-« lade ».

Mais reprenons notre texte plus haut : « Il y « avait », dit l'évangéliste, « un homme ma-« lade, nommé Lazare, qui était du bourg de « Béthanie ». Ce n'est pas sans sujet qu'il a marqué le lieu d'où était Lazare; c'est pour une raison qu'il nous découvrira dans la suite.

Mais en attendant, expliquons ce qui se présente ici. Il nous a utilement nommé ses sœurs : et de Marie, qui s'est rendue illustre et célèbre par une belle action, il a dit : « Cette « Marie était celle qui répandit sur le Seigneur « une huile de parfum ».

Quelques-uns font ici une question : ils demandent pourquoi Jésus-Christ permit que cette femme répandît ce parfum. C'est pourquoi il faut d'abord vous avertir que celle-ci n'est point la femme de mauvaise vie dont parle saint Matthieu, ni celle dont parle saint Luc, mais une autre, et une femme vertueuse : celles-là étaient des pécheresses, mais celle-ci est une honnête femme, et une femme attentive et appliquée à ses devoirs. Car elle eut grand soin de bien recevoir Jésus-Christ. L'évangéliste rapporte que ces deux sœurs aimaient aussi Jésus-Christ : et cependant il laissa mourir Lazare. Pourquoi, comme le centenier et l'officier, ne quittèrent-elles pas leur frère malade, pour aller elles-mêmes chercher le Sauveur, au lieu de se borner à lui envoyer quelqu'un? C'est qu'elles avaient en lui une grande confiance, et qu'elles étaient fort liées avec lui. De plus, c'étaient des femmes délicates, de peu de santé, et accablées de leur affliction. Elles firent voir dans la suite que ce n'était point par mépris qu'elles en avaient usé de la sorte. Au reste, il est évident que Marie, sœur de Lazare, n'est point la femme de mauvaise vie dont ailleurs il est fait mention.

Mais, direz-vous, cette femme débauchée, pourquoi Jésus-Christ la reçut-il? Pour la convertir, pour lui remettre ses péchés, pour montrer son humanité, pour vous apprendre qu'il n'est point de maladie que sa bonté ne guérisse, point de péché qui surpasse sa miséricorde. Ne vous arrêtez donc pas seulement à ce que Jésus l'a reçue, mais considérez aussi de quelle manière il l'a convertie. Et pourquoi l'évangéliste raconte-t-il cette histoire, ou plutôt que veut-il nous apprendre par ces paroles : « Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et La- « zare (5)? » Il veut que nous ne nous indignions pas, ou que nous ne nous chagrinions pas, lorsque nous voyons des gens de bien et les amis de Dieu tomber dans des maladies. « Celui que vous aimez est malade (3) ». Ils voulaient toucher Jésus-Christ de compassion, le regardant encore comme un homme, ce que la suite de leur discours fait bien voir : « Si vous eussiez été ici, il ne serait pas mort » ; et ils ne dirent pas : Lazare est malade, mais : « Celui que vous aimez est malade ». Que leur répondit donc Jésus-Christ? « Cette maladie « ne va point à la mort, mais elle n'est que « pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de « Dieu en soit glorifié (4) ». Remarquez que Jésus-Christ déclare encore que sa gloire est la même que celle du Père ; car ayant dit : « La « gloire de Dieu », il a ajouté : « Afin que le « Fils de Dieu en soit glorifié ».

« Cette maladie ne va point à la mort ». Comme il devait demeurer encore deux jours au lieu où il était, il renvoya ceux qu'on lui avait envoyés pour porter cette réponse aux deux sœurs. Sur quoi il y a lieu de s'étonner qu'elles ne se soient point offensées, ni scandalisées de voir mourir leur frère, après que Jésus avait répondu que sa maladie n'allait point à la mort : de voir arriver le contraire de ce qu'avait dit l'auteur de la vie. Mais, sans se troubler, elles allèrent au-devant de Jésus, et ne crurent pas qu'il leur eût fait dire une chose fausse. Au reste, cette particule : « Afin « que », ne marque point la cause de la maladie, mais l'effet qu'elle devait produire : elle avait une autre origine, mais Jésus-Christ s'en servit pour la gloire de Dieu.

« Et ayant dit ces choses, il demeura encore « deux jours au lieu où il était (6) ». Pourquoi y demeura-t-il? Afin que Lazare mourût et fût enseveli, et qu'on ne dît pas : Lazare n'était point encore mort, lorsque Jésus l'a ressuscité : il était seulement assoupi, ou il était tombé en défaillance : il n'était pas mort. Jésus demeura donc assez longtemps pour que, le corps de Lazare s'étant corrompu, ils eussent lieu de dire : « Il sent déjà mauvais (7) ». Et il dit ensuite à ses disciples : « Allons en « Judée (39) ». Pourquoi le Sauveur, qui n'avait jamais prévenu de ce qu'il allait faire, prévient-il ici ses disciples? C'est parce qu'il les voyait dans une grande consternation : il leur annonce ce qu'il va faire, de peur que, dans la crainte où ils étaient, ils ne fussent tout troublés de ce départ inattendu.

Mais que répondirent les disciples? « Il n'y « a qu'un moment que les Juifs vous voulaient « lapider, et vous retournez chez eux (8)? ». Ils craignaient effectivement pour leur Maître, mais beaucoup plus pour eux-mêmes, étant encore bien imparfaits. C'est pourquoi, Thomas tout tremblant de peur, dit : « Allons-y

« aussi, nous, pour mourir avec lui (16) », car il était plus faible et plus incrédule que les autres apôtres. Mais faites attention à la manière dont Jésus-Christ les fortifie par ces paroles : « N'y a-t-il pas douze heures au « jour (9) ? » Il fit cette réponse, ou pour montrer que celui qui ne se sent coupable d'aucun péché, ne doit rien craindre ; mais que celui qui a fait le mal, sera puni (de sorte que nous n'avons rien à craindre, nous qui n'avons rien fait qui mérite la mort) ; ou bien voici ce qu'a voulu dire Jésus-Christ : Celui qui voit la lumière de ce monde est en sûreté : or, s'il est en sûreté, celui qui est avec moi, s'il ne me quitte pas, l'est beaucoup plus. Il les rassura par ces paroles, et leur fit connaître la raison pour laquelle il fallait faire ce voyage. Et leur ayant ensuite déclaré qu'ils n'iraient point à Jérusalem, mais à Béthanie, il dit : « Notre « ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveil- « ler (11) » ; c'est-à-dire, je ne vais point disputer et combattre une seconde fois avec les Juifs, mais je vais éveiller notre ami. « Ses « disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, « il sera guéri (12) ». Ils avaient leur intention en lui faisant cette réponse, c'était de le dissuader d'y aller. Vous dites, répondirent-ils, qu'il dort ? Rien ne vous oblige donc d'aller là. Toutefois Jésus-Christ n'avait dit : « Notre « ami », que pour faire voir la nécessité de ce voyage.

2. Mais comme ils montraient peu de bonne volonté, il leur dit enfin : « Lazare est mort (4) ». Le Sauveur avait donc dit d'abord par modestie, et pour qu'il ne parût ni faste, ni ostentation dans ce qu'il allait faire : « Notre ami « Lazare dort », mais comme ils ne le comprenaient pas, il ajoute : « Lazare est mort, et je « me réjouis à cause de vous (15) ». Pourquoi à cause de vous ? Parce qu'en étant éloigné, je vous l'ai prédit : ainsi, lorsque je le ressusciterai, vous ne pourrez nullement douter de la vérité du miracle. Le remarquez-vous, mes frères, combien les disciples étaient encore faibles et imparfaits, et comment ils n'avaient pas de la vertu et de la puissance de leur Maître cette juste opinion qu'ils en devaient avoir ? Tel est l'effet que produisait en eux la crainte qui avait troublé leur esprit. Jésus, après avoir dit : « Lazare dort », avait ajouté : « Je m'en vais l'éveiller » ; mais lorsqu'il eut dit : « Lazare est mort », il n'a point alors ajouté : Je m'en vais le ressusciter, parce qu'il ne voulait pas annoncer d'avance par ses paroles ce qu'il allait opérer, et ce qu'il ne devait faire voir que par l'action même : ainsi le Sauveur nous apprend continuellement qu'il faut fuir la vaine gloire, et ne rien promettre témérairement. Que s'il promit à la prière du centenier, car il dit : « J'irai, et je le gué- « rirai » (Matth. VIII, 7) : il le fit pour montrer la foi de cet homme.

Mais si quelqu'un dit : Pourquoi les disciples pensaient-ils que c'était là un sommeil, pourquoi ne connurent-ils pas que Lazare était mort, lorsque Jésus disait : J'irai, et je le guérirai ; en effet, il y avait de la folie de croire que leur Maître ferait quinze stades pour aller éveiller Lazare ? je répondrai qu'ils crurent que c'était là une énigme, une parabole, comme bien d'autres choses qu'il disait. Les disciples craignaient donc la violence des Juifs, et Thomas la craignait plus que tous les autres, c'est pourquoi il dit : « Allons aussi « mourir avec lui (16) ». Quelques-uns ont dit qu'il avait véritablement souhaité de mourir, mais ils se sont trompés : c'est sûrement la crainte qui faisait parler Thomas de la sorte. Jésus néanmoins ne le reprit pas, car il tolérait encore sa faiblesse. D'ailleurs, Thomas devint dans la suite invincible et le plus fort des apôtres. Et, ce qui est digne d'admiration, cet homme, que nous avons vu si faible avant la croix, avant la mort et la résurrection de son Maître, nous le voyons, après, le plus ardent de tous : tant est grande la vertu de Jésus-Christ ! Car celui-là même qui n'osait pas aller à Béthanie avec son Maître, a parcouru dans la suite presque tout le monde, quoique Jésus-Christ ne fût point présent, et a demeuré parmi des peuples barbares et sanguinaires, qui n'en voulaient qu'à sa vie.

Mais si Béthanie n'était éloignée que de quinze stades, qui font deux milles, comment, lorsque Jésus y arriva, y avait-il déjà quatre jours que Lazare était mort ? L'envoyé l'était venu avertir la veille du jour même que Lazare mourut ; mais le Sauveur demeura deux jours où il était : ainsi il n'arriva à Béthanie que le quatrième jour. S'il attendit qu'on vînt l'appeler, et ne partit point qu'on ne le fût venu chercher, ce fut de peur qu'il ne s'élevât quelque soupçon sur le miracle. Et celles qui étaient aimées ne vinrent point elles-mêmes, mais se contentèrent d'envoyer.

« Et comme Béthanie n'était éloignée de Jé-« rusalem que d'environ quinze stades (18) », cela marque que plusieurs personnes de Jérusalem devaient être venues à Béthanie ; et, en effet, l'évangéliste ajoute incontinent que quantité de Juifs étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler (19). Comment les Juifs allèrent-ils consoler celles que Jésus-Christ aimait, ayant résolu ensemble que quiconque reconnaîtrait Jésus pour être le Christ, serait chassé de la synagogue? Ils furent visiter Marthe et Marie, ou à cause de leur grande affliction, ou parce qu'ils les honoraient comme des personnes respectables pour leur qualité, ou peut-être ce sont ici ces Juifs qui n'étaient pas méchants ; car plusieurs d'entre eux crurent en Jésus-Christ. Au reste, l'évangéliste rapporte ces choses pour confirmer la mort de Lazare. Pourquoi enfin Marthe fut-elle seule au-devant de Jésus-Christ, sans se faire accompagner de sa sœur? Elle voulut voir Jésus en particulier et apprendre ensuite à sa sœur ce qu'il aurait dit. Mais aussitôt que le Sauveur lui eût donné une bonne espérance, elle fut prendre Marie, qui accourut promptement, malgré l'affliction où elle était.

Remarquez-vous la grandeur de son amour? C'est d'elle que Jésus a dit : « Marie a choisi « la meilleure part qui ne lui sera point ôtée ». (Luc, x, 42.) Comment donc, direz-vous, Marthe paraît-elle maintenant avoir plus d'empressement et d'ardeur? Ce n'est pas pour cela que Marthe eut plus d'ardeur, mais c'est que Marie n'avait point appris l'arrivée de Jésus. Marthe était la plus faible, puisqu'ayant ouï tout ce que le Sauveur lui avait dit de consolant sur la mort de son frère, elle répond pourtant encore : « Il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là ». Mais Marie, quoiqu'elle n'eût point encore appris ce que Jésus avait répondu à sa sœur, ne dit rien de semblable, mais elle crut aussitôt, et dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère « ne serait pas mort ».

3. Considérez quelle sagesse font paraître ces femmes, malgré la faiblesse d'esprit naturelle à leur sexe. A la vue de Jésus-Christ, elles ne se répandent pas aussitôt en pleurs, en cris, en gémissements, comme nous avons coutume de faire, lorsqu'étant dans le deuil et dans l'affliction, nous voyons arriver quelqu'un de notre connaissance : celles-ci, au contraire, aussitôt qu'elles voient leur Maître, elles lui rendent hommage. Véritablement, elles croyaient toutes les deux en Jésus-Christ, mais non comme il fallait y croire. Car elles ne le connaissaient pas encore parfaitement ; elles ne le connaissaient pas comme Dieu ; elles ne savaient pas qu'il agissait par sa propre puissance et par son autorité : le Sauveur leur apprit l'une et l'autre chose. Qu'elles ignoraient que Jésus était Dieu, et qu'il agissait par son autorité et sa propre puissance ; ces paroles : « Dieu vous accordera tout ce que « vous lui demanderez (22) », qu'elles ajoutent à celles-ci : « Si vous eussiez été ici, notre « frère ne serait pas mort », le font manifestement voir. Elles lui parlent comme d'un homme d'une grande vertu, comme d'un homme illustre et célèbre.

Mais voyez ce que leur répond Jésus-Christ : « Votre frère ressuscitera (23) » ; par là il réfute, il rejette ces paroles : « Tout ce que vous « demanderez ». Il n'a point dit : Je demanderai, mais quoi? « Votre frère ressuscitera ». S'il eût dit : O femme! regardez-vous encore la terre? Je n'ai nullement besoin d'un secours étranger, je fais tout par moi-même, ces paroles auraient fait de la peine à cette femme, elles l'auraient offensée. Mais en disant : « Votre frère ressuscitera », le Sauveur tient un milieu, et par les paroles qui suivent il a insinué ce que je viens de dire. Marthe ayant dit : « Je sais qu'il ressuscitera en la « résurrection » qui se fera « au dernier « jour (24) », Jésus-Christ lui découvre plus clairement son pouvoir par sa réponse : « Je « suis la résurrection et la vie (25) » ; lui montrant qu'il n'a nullement besoin du secours d'autrui, puisqu'il est lui-même la vie. S'il avait besoin de l'assistance d'un autre, comment serait-il lui-même la résurrection et la vie? A la vérité, il ne l'a pas si clairement expliqué, mais néanmoins il en a assez dit pour le faire entendre. Et encore, Marthe ayant répondu : « Tout ce que vous deman-« derez », etc. Jésus lui explique : « Celui qui « croit en moi, quand il serait mort, vivra » : faisant connaître que c'est lui qui distribue tous les biens, et que c'est à lui qu'il faut s'adresser pour les obtenir.

« Et quiconque vit et croit en moi, ne « mourra point à jamais (26) ». Considérez de quelle manière le Sauveur élève l'esprit de Marthe ; car son œuvre n'était pas limitée à la seule résurrection de Lazare. Il fallait aussi

que cette femme et ceux qui se trouvaient là présents avec elle connussent ce mystère : c'est pour cela qu'avant de ressusciter Lazare il fait un discours. Que si Jésus-Christ est la résurrection et la vie, sa puissance n'est point circonscrite dans un lieu : partout et en quelque endroit qu'il soit, il peut ressusciter, il peut donner la vie. Encore, si ces femmes avaient dit, comme le centenier : « Dites une « parole, et mon serviteur sera guéri » (Matth. VIII, 8); sans doute le Sauveur aurait aussitôt ressuscité leur frère. Mais comme elles l'avaient envoyé chercher et prié de venir, il vint en effet, mais pour les tirer de la basse opinion qu'elles avaient de lui : et il se rendit au lieu où on avait mis Lazare ; mais en même temps qu'il condescend à leur faiblesse, il fait voir qu'il peut guérir et ressusciter, quoique absent et très-éloigné; voilà pourquoi il diffère, il retarde l'exécution du miracle. Une grâce obtenue sur-le-champ fût demeurée ensevelie dans le silence : il fallait que la corruption du cadavre fît des progrès.

Mais cette femme, d'où pouvait-elle savoir que Jésus ressusciterait son frère? Elle lui avait ouï dire bien des choses sur la résurrection ; mais c'est depuis peu qu'elle désirait en voir l'effet. Remarquez-le, elle a encore des sentiments bien bas et bien terrestres. Jésus lui ayant dit : « Je suis la résurrection et la « vie », elle ne répondit pas : Ressuscitez mon frère ; mais que répond-elle? « Je crois que « vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ». Que lui réplique donc Jésus-Christ? « Quiconque « croit en moi, quand il serait mort, vivra » : c'est-à-dire, s'il est mort de la mort du corps. « Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra « point (26) » ; savoir, de la mort de l'âme. Puis donc que je suis la résurrection, si votre frère est maintenant mort, n'en soyez point inquiète, ne vous troublez point, mais croyez « en moi ». Car la mort du corps n'est point une mort. Par ces discours le Sauveur console Marthe de la mort de son frère : il lui donne aussi une bonne espérance, et en lui promettant que son frère ressuscitera, et en disant hautement : « Je suis la résurrection », et encore, en assurant que si, après être ressuscité, il meurt une seconde fois, il n'en souffrira aucun dommage. C'est pourquoi la mort d'ici-bas n'est point à craindre ; en d'autres termes, votre frère n'est point mort, et vous aussi vous ne mourrez point : « Croyez-vous cela? Elle « répondit : je crois que vous êtes le Christ, « le Fils de Dieu, qui êtes venu en ce monde ». Il paraît bien que cette femme n'a pas compris ce que lui disait Jésus-Christ. A la vérité, elle sentit que c'était quelque chose de grand, mais elle ne comprit pas tout : c'est pour cela qu'interrogée sur une chose, elle répond sur une autre : mais cependant elle eut cet avantage, que son affliction se dissipa entièrement. Telle est en effet la vertu de la parole de Jésus-Christ. Ainsi l'une des sœurs avait pris les devants, l'autre la suivit. L'amour dont elles étaient animées pour leur Maître ne leur permettait pas de ressentir vivement leur infortune : l'influence de la grâce communiquait la sagesse au cœur même de ces femmes.

4. Mais aujourd'hui, entre autres défauts, les femmes sont possédées d'étranges maladies : dans le deuil et dans les calamités elles font une vaine montre de leur affliction, elles découvrent leurs bras, elles s'arrachent les cheveux, elles se déchirent les joues ; les unes par douleur, les autres par ostentation : d'autres découvrent leurs bras par impudicité en présence des hommes. O femme, que faites-vous? Vous vous dépouillez honteusement au milieu de la place publique, vous qui êtes un membre de Jésus-Christ; sur la place publique, dis-je, et devant des hommes? Vous arrachez vos cheveux, vous déchirez vos vêtements, vous jetez de grands cris, vous imitez les danses des Ménades [1], et vous ne croyez pas offenser Dieu? Quelle extravagance et quelle folie ! Les païens n'en riront-ils pas? Ne diront-ils pas que notre religion, que notre doctrine n'est qu'un conte et qu'une fable? Oui, sans doute ; ils diront : il n'y a point de résurrection; mais les dogmes chrétiens sont ridicules, ils ne sont que mensonges et qu'illusions. Car parmi eux les femmes, comme s'il ne restait plus rien après cette vie, ne font nulle attention à leurs Ecritures : leurs Ecritures et tout ce qu'ils enseignent ne sont que de pures fictions, comme le prouve la conduite de ces femmes. En effet, si elles croyaient que celui qui est mort, n'est point véritablement mort, mais qu'il est passé à une meilleure vie, elles ne pleureraient pas comme s'il n'était plus; elles ne s'affligeraient point tant, elles ne prononceraient pas de ces sortes de paroles, qui

[1] Ménade, bacchante, femme en fureur qui, chez les païens, célébrait les fêtes de Bacchus. On appelle aussi Ménade, une femme emportée et furieuse, qui ne garde aucune mesure, etc.

sont une visible démonstration de leur incrédulité : je ne te verrai plus, je ne te retrouverai plus. Tout n'est que fables et illusions parmi les chrétiens. Que si la résurrection, qui est le fondement et le gage de tous les biens qu'ils espèrent, n'obtient nulle créance parmi eux, à bien plus forte raison ne croiront-ils point à leurs autres dogmes?

Non, les gentils ne sont pas si faibles, ni si lâches : plusieurs d'entre eux ont donné des preuves de sagesse. Une femme païenne, apprenant que son fils était mort au combat, fit aussitôt cette demande : En quel état est notre patrie, où en sont nos affaires? Un de leurs philosophes, qui avait sur la tête une couronne de fleurs, reçoit la nouvelle qu'un de ses fils était mort pour la patrie; alors il ôte sa couronne, il demande lequel (car il en avait deux); l'ayant appris, il la remet sur-le-champ. Beaucoup de païens ont donné leurs fils et leurs filles pour être offerts en sacrifices à leurs dieux. Les femmes de Sparte exhortaient ainsi leurs enfants : Ou rapportez vos boucliers du combat, ou qu'on vous rapporte morts sur vos boucliers. Certes, j'ai honte de voir les gentils philosopher si bien et montrer tant de sagesse, tandis que nous nous conduisons si honteusement. Ceux qui n'ont aucune idée de la résurrection, se conduisent comme s'ils en avaient une vraie connaissance; et nous qui en sommes parfaitement instruits, nous vivons comme si nous n'en avions point entendu parler. Plusieurs font, par respect humain, ce qu'ils ne feraient pas pour Dieu même. Car les femmes qui sont au-dessus des autres par leurs richesses, n'arrachent point leurs cheveux, elles ne découvrent pas leurs bras, et en cela même elles sont très-blâmables, non de ne pas découvrir leurs bras, mais de ne le faire que par crainte de se déshonorer et non par esprit de piété. Le respect humain les retient, les empêche de se livrer à leur affliction, et la crainte de Dieu n'est point capable d'arrêter leurs larmes et de réprimer leurs douleurs? Une pareille conduite n'est-elle pas des plus condamnables?

Il faudrait donc que ce que font les femmes riches, parce qu'elles sont riches, les femmes pauvres le fissent de même par la crainte de Dieu. Aujourd'hui tout est renversé, on fait tout le contraire de ce qu'on devrait : celles-là sont retenues par vaine gloire; celles-ci par faiblesse manquent à la pudeur. Fatale absurdité! Nous faisons tout pour les hommes, tout pour la terre, mais ce n'est rien encore : on tient des discours ridicules, insensés. A la vérité, le Seigneur dit : « Bienheureux ceux qui « pleurent » (Matth. v, 5), mais il parle de ceux qui pleurent leurs péchés, et la douleur du péché ne fait pleurer personne; nul ne se met en peine de la perte de son âme. Il ne nous est pas commandé de pleurer ceux qui sont morts, et nous les pleurons.

Quoi donc! direz-vous, il ne sera pas permis de pleurer la mort d'un homme? Ce n'est point là ce que je défends : je blâme ces coups, ces meurtrissures, ces pleurs excessifs et immodérés. Je ne suis ni dur ni inhumain; je sais la faiblesse de la nature, et les regrets que laisse après elle une longue intimité. Nous ne saurions nous empêcher de pleurer; Jésus-Christ lui-même l'a fait voir, il a pleuré Lazare. Faites de même; pleurez, mais doucement, mais modestement, mais avec la crainte de Dieu. Si vous pleurez de cette sorte, vous ne pleurez pas comme ne croyant point à la résurrection, mais comme ne pouvant supporter la séparation.

5. En effet, ceux qui vont faire un long voyage, nous les accompagnons de nos larmes, mais nous ne pleurons pas comme si nous désespérions de les revoir. Vous de même répandez des larmes sur ce mort, comme si vous l'envoyiez faire un voyage devant vous[1]. Ce n'est point un commandement que je vous fais, je ne parle ainsi que pour m'accommoder à votre faiblesse. Si celui qui est mort était un pécheur, s'il a souvent offensé Dieu, sûrement il faut le pleurer, ou plutôt nous ne devons pas seulement pleurer sur lui, ce qui ne lui sert de rien, mais nous devons faire ce qui lui peut être utile et le secourir : par exemple, des aumônes, des oblations, et encore se féliciter de ce qu'il n'aura plus l'occasion de pécher; mais si c'était un juste, il faut s'en réjouir, parce qu'il est arrivé au port; qu'il n'a plus rien à craindre, ni nul risque à courir. S'il est jeune, il faut encore se réjouir de le voir si promptement délivré des maux et des calamités de cette vie; s'il est vieux, c'est pour nous un sujet de joie et de consolation, qu'il ait si longtemps joui de ce qu'on regarde comme un bien très-désirable[2]. Mais pour

[1] Ceux qui meurent, dit Grégoire de Nazianze, ne font que prendre les devants. (Orat. XIX.)

[2] C.-à-d. de cette vie présente.

vous, vous passez sur toutes ces considérations ; vous appelez vos servantes, vous les excitez à pleurer, comme pour honorer davantage le mort, et c'est là une honte et une extrême infamie. L'honneur que vous lui devez rendre ne consiste pas à verser des larmes, à pousser des gémissements et des cris, mais à chanter des hymnes et des psaumes, mais à mener vous-mêmes une vie très-pure et très-sainte. Le juste qui est sorti de ce monde, encore que personne n'assiste à ses funérailles, demeurera avec les anges ; mais le pécheur qui est mort dans son péché, eût-il toute la ville à son convoi, n'en tirera aucun profit.

Voulez-vous honorer les morts ? faites tout autrement que vous n'avez accoutumé de faire ; répandez des aumônes, faites de bonnes œuvres, des oblations, offrez le saint sacrifice de nos autels [1]. A quoi bon tant de pleurs ? J'ai appris encore une chose bien triste : c'est que par ces torrents de larmes beaucoup de femmes cherchent à s'attirer des amants, comptant sur ce grand deuil et la violente douleur qu'elles font éclater pour se procurer la réputation d'aimer passionnément leurs maris. O invention diabolique ! O artifice de Satan ! Jusques à quand serons-nous terre et cendre, et jusques à quand serons-nous chair et sang ? Levons les yeux au ciel, ayons des sentiments spirituels. Quels reproches, quelles remontrances ferons-nous encore aux gentils ? Comment oserons-nous leur enseigner la résurrection, leur parler des vertus chrétiennes ? Y a-t-il de la sûreté dans une vie si dérangée ? Ignorez-vous que la tristesse cause la mort ? La douleur aveuglant l'esprit, non-seulement ne permet pas de voir les choses comme il faut, mais elle produit de grands maux. Par ces excès, nous offensons Dieu et nous ne faisons aucun bien ni aux morts ni à nous-mêmes ; mais, par la modération, nous nous rendons agréables à Dieu, et les hommes nous comblent de louanges. Si nous ne nous laissons point abattre par la douleur, nous sommes promptement délivrés de ce qui nous en reste par le Seigneur. Mais si nous nous y abandonnons, il nous laisse en quelque sorte en son pouvoir. Si nous rendons grâces au Seigneur, nous ne perdrons point courage.

Et comment, direz-vous, celui qui a perdu son fils, ou sa fille, ou sa femme, peut-il s'empêcher de pleurer ? Je ne dis point qu'il ne faut pas pleurer, mais je dis qu'il ne faut pas pleurer avec excès. En effet, si nous pensons que c'est Dieu qui a pris celui que nous avons perdu, et que notre mari, notre fils, était né mortel, nous nous consolerons bientôt. Que ceux-là donc s'affligent, qui désirent une chose qui est au-dessus de la nature. L'homme est né pour mourir, pourquoi vous affliger de ce qui arrive par l'ordre de la nature ? Vous plaignez-vous de manger pour vous conserver la vie ? Voulez-vous vivre sans manger ? Faites de même à l'égard de la mort : vous êtes né mortel (Héb. IX, 27), ne demandez point à être immortel ici-bas. Il est arrêté que les hommes meurent une fois. Ainsi donc ne vous attristez point, ne vous tourmentez point, mais souffrez une loi qui est fixe et invariable pour tous les hommes. Pleurons nos péchés, voilà un deuil salutaire, voilà un acte de vraie philosophie. Ne cessons donc jamais de les pleurer, afin qu'en l'autre vie nous puissions jouir de la joie et du repos éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

[1] C.-à-d. par les mains des ministres de l'Eglise.

HOMÉLIE LXIII.

CAR JÉSUS N'ÉTAIT PAS ENCORE ENTRÉ DANS LE BOURG : MAIS IL ÉTAIT AU MÊME LIEU OU MARTHE L'AVAIT RENCONTRÉ. — CEPENDANT LES JUIFS QUI ÉTAIENT AVEC MARIE, ET LE RESTE. (VERS. 30, 31, JUSQU'AU VERS. 40.)

ANALYSE.

1. Arrivée de Jésus-Christ à Béthanie. — Ferveur de Marie. — Jésus pleure sur Lazare.
2. Jésus devant la tombe ouverte et le cadavre déjà corrompu de Lazare.
3 et 4. La foi est un grand bien et la source de beaucoup de biens. — Preuve incontestable de la résurrection de Jésus-Christ. — Après sa mort, ses disciples ont fait en son nom de plus grands miracles que lui : Jésus ressuscité ne s'est pas fait voir à tous, pourquoi. — Quelle est la foi qui est un grand bien ? — S'y attacher : en suivre les lumières. — Les philosophes n'ont rien pu comprendre, rien connaître, rien persuader. — De simples pêcheurs ont tout compris, tout persuadé, pourquoi. — Les apôtres beaucoup au-dessus des philosophes. — Erreurs particulières des Anoméens. — La chasteté appelée sainteté. — Contre les adultères : ils seront exclus du royaume de Dieu, ils tomberont dans l'enfer. — Crime de l'adultère : il se fait plus de tort qu'il n'en fait à sa femme. — Le mari fidèle ne perd point la sainteté pour demeurer avec la femme infidèle : il la perd, s'il se joint à la femme prostituée. — L'adultère, qui cherche à commettre son crime, vit aussi misérablement que ces malheureux qui sont condamnés au supplice.

1. La philosophie est un grand bien. Je parle de la nôtre, car, pour les doctrines des gentils, ce ne sont que des paroles et des fables, et encore des fables qui n'ont rien de philosophique. En effet, parmi eux tout se fait par gloire et par vanité. La philosophie est donc un grand bien, puisque dans cette vie même elle nous récompense. Par exemple, celui qui méprise les richesses, sent déjà, dès à présent, toute l'utilité de ce mépris, il est exempt de tous soins superflus et inutiles. Celui qui foule aux pieds la gloire, reçoit dès ici-bas sa récompense, puisqu'il n'est esclave de personne, puisqu'il jouit de la véritable liberté. Celui qui désire les biens du ciel, reçoit en ce monde sa récompense, puisqu'il ne fait aucun cas des choses présentes, et que facilement il surmonte toutes les peines et les afflictions de cette vie.

Voici donc une femme philosophe qui a reçu ici la récompense de sa philosophie. Elle est plongée dans sa douleur, elle est trempée de ses larmes et environnée d'un grand monde qui était venu la consoler, et elle n'attend pas que le Maître arrive chez elle, elle n'a point d'égard à sa dignité ; le deuil, une violente affliction ne sont point capables de la retenir. Et toutefois c'est une des faiblesses des femmes qui pleurent de se faire un point d'honneur de leur deuil devant ceux qui les voient pleurer. Il en est tout autrement de Marie ; elle n'a pas plus tôt appris l'arrivée du Maître, qu'elle court au-devant de lui. Or Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, car il marchait lentement, afin qu'on ne crût pas qu'il s'empressait d'aller faire le miracle, et qu'on sût qu'il n'était venu que parce qu'on l'en avait prié. Et c'est là ce que veut insinuer l'évangéliste, quand il dit que Marie se leva aussitôt, ou bien il veut nous apprendre qu'elle accourut ainsi pour prévenir l'arrivée du Maître et ne lui pas donner la peine de venir chez elle. Au reste, elle ne vint pas seule, mais accompagnée des Juifs qui étaient dans sa maison. Marthe fit donc preuve d'une grande prudence en appelant tout bas sa sœur, pour ne pas troubler la compagnie, et en s'abstenant de dire pourquoi elle l'appelait, car si les Juifs l'avaient su, plusieurs d'entre eux se seraient retirés. Mais, croyant qu'elle allait au sépulcre

pour pleurer, ils la suivirent tous, et peut-être même cela servit à confirmer la mort de Lazare.

« Et elle se jeta à ses pieds (32) ». Marie était plus fervente que sa sœur; elle ne craignit pas cette foule de peuple qui l'accompagnait, ni le soupçon qu'avaient formé les Juifs sur le pouvoir de Jésus, car plusieurs de ses ennemis disaient : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il « ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un « aveugle-né ? » Mais le Maître est présent, c'en est assez pour chasser tous les raisonnements humains : elle n'est attentive qu'à l'honorer et à lui donner publiquement des marques de son amour. Et que dit-elle ? « Seigneur, si « vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas « mort ». Que répond Jésus-Christ? Il ne lui parle point encore, il ne lui dit même pas ce qu'il avait dit à sa sœur, car il y avait là un grand peuple, et ce n'était point le temps de parler de ces choses. Mais il s'accommode au temps et aux personnes, il s'abaisse, et faisant connaître qu'il a une nature humaine, il pleure un peu, et cependant il diffère d'opérer le miracle. Comme le miracle qu'il fallait faire était grand, et tel que rarement il en avait fait de semblables; comme aussi en le voyant plusieurs allaient croire en lui, de peur que s'il l'eût fait en l'absence du peuple, on n'y crût point, et qu'on n'en retirât aucun profit, le divin Sauveur attire beaucoup de témoins, se proportionnant en cela à la faiblesse de notre nature, pour ne pas perdre cette proie. Et il montre ce qu'il a d'humain, il pleure, il se trouble; en effet, l'affection humaine a coutume d'exciter des larmes. Ensuite, Jésus sentant son âme s'attendrir et les larmes lui venir aux yeux, car ces mots : « Il frémit en son « esprit », marquent ces mouvements intérieurs, il les retint et calma le trouble qui paraissait au dehors, et alors il dit : « Où l'avez- « vous mis (34) ? » pour ne pas faire cette demande en pleurant. Mais pourquoi demande-t-il? Parce qu'il ne voulait pas aller au devant de leurs sollicitations, mais au contraire les attendre et les écouter, afin qu'ensuite le miracle fût exempt de tout soupçon. « Ils lui « répondirent : Seigneur, venez et voyez. Alors « Jésus pleura (35) ».

Remarquez-vous, mes frères, que Jésus n'a encore donné aucun signe de la résurrection qu'il voulait faire, et qu'il semble aller au tombeau, non pour ressusciter Lazare, mais pour le pleurer? Les Juifs nous le font eux-mêmes connaître par ce qu'ils disent : « Voyez « comme il l'aimait (36) ; mais il y en eut » aussi « quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il « pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ou- « vert les yeux à un aveugle-né (37) ? » Ces Juifs étaient dans le deuil et dans l'affliction, et ils n'avaient point encore réprimé la malice de leur cœur! Mais, ô Juifs, Jésus-Christ va faire une œuvre beaucoup plus merveilleuse, car il est bien plus grand et plus admirable de rappeler un mort à la vie, que d'empêcher un homme vivant de mourir et de chasser la mort qui le presse. Ce qui devait donc leur faire admirer sa vertu et sa puissance, est cause qu'ils le calomnient. Mais néanmoins ils confessent que Jésus-Christ a ouvert les yeux à un aveugle : et au lieu de l'admirer pour ce prodige, ils s'en servent, au contraire, pour lui reprocher de n'avoir pas fait encore cet autre miracle. Ce n'est point seulement en cela que se manifeste leur perversité et la corruption de leur cœur ; c'est encore en ceci qu'avant même que Jésus fût arrivé, et avant qu'il eût rien fait, sans attendre l'événement, sans savoir ce qu'il fera, ils lui adressent des reproches. Ne voyez-vous pas quelle était leur prévention?

2. Jésus vint donc au sépulcre, et de nouveau il réprime son attendrissement. Pourquoi et dans quel dessein l'évangéliste répète-t-il expressément plusieurs fois que Jésus avait pleuré, et qu'il avait frémi? C'est pour nous apprendre qu'il s'était véritablement revêtu de notre nature. Comme saint Jean avait beaucoup plus parlé de Jésus-Christ, et en avait dit de plus grandes choses que tous les autres évangélistes, il a fait plusieurs fois remarquer en lui les faiblesses humaines, les infirmités de la nature corporelle. Saint Jean, dans l'histoire de la passion, n'entre pas dans les mêmes détails que les autres évangélistes : il ne dit pas que Jésus fut triste, qu'il tomba en agonie, mais il rapporte, au contraire, qu'il renversa par terre ceux qui étaient venus pour le prendre : ce qu'il a donc omis en cet endroit, il le supplée ici, en racontant qu'il pleura, qu'il se troubla, qu'il frémit. En effet, lorsque saint Jean parle de la mort de Jésus-Christ, il se sert de ces termes : « J'ai le « pouvoir de quitter la vie » (Jean, x, 18); rien ici qui se ressente de la faiblesse de notre nature. Mais les autres évangélistes, voulant

prouver et faire connaître la vérité de l'incarnation, se sont particulièrement attachés à rapporter tout ce qu'il y a eu d'humain dans la passion du Sauveur : saint Matthieu prouve son incarnation, son humanité par l'agonie, par le trouble, par la sueur : et ici saint Jean, par la tristesse, par les larmes. Si Jésus-Christ n'eût pas été de notre nature, il ne se serait pas senti plusieurs fois ému, troublé, dans la tristesse, dans la douleur.

Mais que répond Jésus aux reproches que lui font les Juifs? Il ne se justifie point sur leur accusation : et qu'était-il besoin de réfuter par des paroles ceux que dans un moment il allait plus sûrement, et avec moins de peine, convaincre de calomnie par ses œuvres? « Mais « il leur dit : Otez la pierre (39) ». Pourquoi, avant d'arriver au tombeau, Jésus n'appela-t-il pas Lazare, et ne lui commanda-t-il pas de se lever et d'en sortir? Ou même, pourquoi ne le ressuscita-t-il pas, lorsque la pierre était encore sur le tombeau? Celui qui, par sa seule parole, pouvait donner à un mort la vie et le mouvement, pouvait bien aussi, à plus forte raison, par cette même parole, ôter la pierre de son tombeau ; celui qui, par sa parole, fit marcher un homme qui avait les pieds et les mains liés de bandes, pouvait aussi beaucoup plus facilement, par la même vertu, remuer une pierre? Même absent et éloigné il pouvait faire toutes ces choses, pourquoi donc ne les a-t-il pas faites? Il ne les a pas faites, afin de rendre les Juifs témoins du miracle : il ne les a pas faites, de peur qu'ils ne dissent ce qu'ils avaient dit de l'aveugle : « C'est « lui, ce n'est pas lui ». Car ces mains liées et leur propre présence auprès du sépulcre, suffisaient pour établir que celui qui ressuscitait était Lazare lui-même.

C'est pourquoi, si les Juifs n'étaient pas venus au sépulcre, ils auraient cru voir ou un fantôme, ou un autre homme, et non Lazare lui-même. Mais maintenant qu'ils sont venus, qu'ils ont eux-mêmes ôté la pierre, que par l'ordre de Jésus ils ont délié les bandes dont Lazare était lié, que ces amis qui l'ont tiré du tombeau, l'ont reconnu à ces bandes, que ses sœurs ont été présentes, qu'une d'elles a dit : « Il sent déjà mauvais, car il y a déjà quatre « jours qu'il est là (39) » ; maintenant, dis-je, toutes ces choses sont plus que suffisantes pour les forcer, malgré eux, à rendre témoignage du miracle. Voilà pourquoi Jésus leur commande d'ôter la pierre, par où il leur fait voir qu'il va ressusciter Lazare : voilà aussi pourquoi il demande : « Où l'avez-vous mis? » Il le demande, afin que ceux qui avaient dit : « Venez et voyez » ; et qui avaient conduit Jésus au sépulcre, ne puissent pas dire que c'est un autre qui a été ressuscité : il le demande, afin que la voix et les mains rendent témoignage; la voix, en disant : « Venez et « voyez »; les mains, en ôtant la pierre et en déliant les bandes. Il le demande, afin que la vue et l'ouïe portent aussi leur témoignage : celle-ci pour avoir entendu la voix, l'autre pour avoir vu Lazare sortir du tombeau; et encore : l'odorat est un témoin, il a senti la mauvaise odeur : « Il sent déjà mauvais », a-t-on dit, « car il y a quatre jours qu'il « est là ».

J'ai donc eu raison de dire que Marthe n'avait pas compris cette parole de Jésus-Christ : « Quand il serait mort, il vivra ». Faites attention à ce qu'elle répond maintenant : elle parle comme s'il était impossible de faire cette résurrection, parce qu'il y a longtemps que le corps est dans le tombeau. C'était en effet une chose bien surprenante que de ressusciter un cadavre enterré depuis quatre jours et corrompu. Mais observons ici que Jésus, quand il a parlé à ses disciples, a dit : « Afin que le « Fils de Dieu soit glorifié », parlant de lui-même, mais qu'à la femme il dit : « Vous « verrez la gloire de Dieu », parlant du Père. Remarquez-vous, mes frères, que la différence des auditeurs est la cause de cette différence que vous voyez dans le langage? Jésus, adressant la parole à Marthe, lui rappelle ce qu'il lui a dit, comme s'il la reprenait de l'avoir oublié ; ou bien, ne voulant pas jeter dans le trouble et dans la frayeur ceux qui étaient présents, il lui dit doucement : « Ne vous ai-je « pas dit que, si vous croyez, vous verrez la « gloire de Dieu (40)? »

3. La foi est donc un grand bien : oui, certes, la foi est un grand bien et la source de beaucoup de biens : c'est par elle que les hommes peuvent faire les œuvres de Dieu en son nom. « Si vous avez la foi », dit Jésus-Christ, « vous direz à cette montagne : Trans- « porte-toi d'ici, et elle se transportera » (Marc, XVII, 19); et encore : « Celui qui croit en moi, « fera lui-même les œuvres que je fais, et en « fera encore de plus grandes ». (Jean XIV, 12.) Quelles sont ces plus grandes œuvres? Celles

que les disciples ont faites dans la suite. L'ombre de Pierre a rendu la vie à un mort. Et c'est par là que la puissance de Jésus-Christ éclatait davantage. Car il n'était ni si admirable, ni si étonnant, qu'étant en vie, il fît des miracles, que de voir ses disciples, après sa mort, en faire de plus grands en son nom; c'était là en effet une preuve incontestable de sa résurrection. Si Jésus ressuscité s'était fait voir à tous, on n'aurait pas si bien cru à sa résurrection, on aurait pu dire : c'est un fantôme. Mais celui qui, après sa mort, voyait son nom seul opérer de beaucoup plus grands miracles que lorsqu'il vivait et demeurait parmi les hommes, ne pouvait refuser de croire, s'il n'était complétement fou. La foi est donc un grand bien; mais c'est la foi qui part d'un cœur fervent, plein d'amour et d'ardeur. La foi nous fait philosophes et montre que nous le sommes [1]; elle nous découvre la bassesse de la nature humaine, et, rejetant tous les vains raisonnements, elle s'élève aux choses du ciel et les contemple, ou plutôt, ce que la sagesse humaine ne peut comprendre, elle le comprend aisément et le met en pratique. Attachons-nous y donc, à cette foi, et ne confions point notre salut à des raisonnements.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi les gentils n'ont rien pu comprendre? N'étaient-ils pas remplis de toutes les connaissances de la sagesse humaine? Pourquoi n'ont-ils pas pu surpasser des pêcheurs, des faiseurs de tentes, des hommes sans intelligence? N'est-ce pas parce qu'ils s'appuyaient uniquement sur leurs propres lumières, parce qu'ils voulaient tout tirer de leur faible raison; et qu'au contraire ceux-ci laissaient tout à la foi, et ne voulaient être éclairés que de sa lumière? Voilà pourquoi les apôtres ont de beaucoup surpassé les Platon, les Pythagore, et tant d'autres rêveurs : voilà pourquoi ils ont surpassé les astrologues, les mathématiciens, les géomètres, les arithméticiens et tous les autres savants, de quelque science qu'ils fussent ornés, de toute la distance qui existe entre des philosophes dignes de ce nom et des hommes privés du sens commun. Remarquez, en effet, que les apôtres ont enseigné que l'âme est immortelle, et que non-seulement ils en ont fait connaître l'immortalité, mais encore qu'ils l'ont persuadée. Mais les philosophes n'ont pas connu d'abord ce que c'est que l'âme, et après qu'ils en eurent découvert l'existence et l'eurent distinguée du corps, ils se sont divisés entre eux; les uns disant qu'elle est incorporelle, les autres qu'elle est corporelle, et qu'elle se dissout et périt avec le corps : les philosophes ont dit encore que le ciel est animé, et qu'il est un Dieu; mais les pêcheurs ont enseigné que Dieu a créé le ciel, et l'ont persuadé aux hommes.

Au reste, que les gentils donnent tout au raisonnement, il n'est rien en cela qui nous doive surprendre; mais que ceux qui paraissent faire profession de la foi, ne soient au fond que des hommes animaux, c'est ce qui est véritablement digne de nos larmes. Voilà pourquoi ils sont également tombés dans l'erreur; les uns soutiennent qu'ils connaissent Dieu aussi bien qu'il se connaît lui-même; ce que les païens mêmes n'ont jamais osé dire : les autres, que Dieu ne peut engendrer ni produire sans passion, n'attribuant à Dieu rien de plus qu'aux hommes : d'autres enseignent que les bonnes mœurs, qu'une conduite irréprochable ne servent de rien; mais le temps ne me permet pas de réfuter ces extravagances.

4. Jésus-Christ et saint Paul déclarent, et ont très-grand soin de faire entendre que la foi, quelque sainte et orthodoxe qu'elle soit, n'est d'aucune utilité, si la vie est impure. Jésus-Christ le déclare par ces paroles : « Ceux qui « me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront « pas tous dans le royaume des cieux ». (Matth. VII, 21.) Et encore : « Plusieurs me diront en « ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-« nous pas prophétisé en votre nom? Et alors « je leur dirai hautement : Je ne vous ai ja-« mais connus : Retirez-vous de moi, vous qui « faites des œuvres d'iniquité ». (Ibid. 22, 23.) Car ceux qui ne veillent point sur eux-mêmes tombent facilement dans le péché, quand bien même ils auraient une foi pure et saine. Et saint Paul le marque dans son Epître aux Hébreux, par cet avis qu'il leur donne : « Tâ-« chez », dit-il, « d'avoir la paix avec tout le « monde », et de vivre dans « la sainteté, sans « laquelle nul ne verra Dieu ». (Héb. XII, 14.) L'apôtre appelle sainteté la chasteté, voulant que chacun se contente de sa femme, et qu'il n'en aille point chercher d'autre. Celui qui ne se contente pas de sa femme, ne peut se

[1] Que nous sommes philosophes, c'est-à-dire, que nous sommes véritablement chrétiens : Que nous suivons les principes et les lumières de l'Evangile, de la sagesse, de la droite raison, etc.

sauver; il se perd, quand bien même il ferait une infinité de bonnes œuvres, parce qu'il est impossible que le fornicateur entre dans le royaume des cieux; et, que dis-je, le fornicateur! ce n'est plus là une fornication, mais c'est un adultère. Comme la femme qui est liée avec un homme, si elle en connaît un autre, commet un adultère : de même l'homme qui est lié avec une femme, s'il s'approche d'une autre, est adultère. Or, l'adultère ne sera point héritier du royaume des cieux, mais il tombera dans l'enfer. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ : « Il tombera là « où le ver qui les ronge ne meurt point, et « où le feu ne s'éteint point ». (Marc, IX, 45.)

En effet, point de pardon pour celui qui, ayant la consolation d'avoir une femme, assouvit sa concupiscence sur une autre; car c'est véritablement là du libertinage. Que si bien des fidèles, afin de se livrer au jeûne et à l'oraison, s'abstiennent de leur femme (I Cor. VII, 5), celui qui, ne se contentant pas de la sienne, en prend une autre, quel feu ne se prépare-t-il pas? S'il n'est point permis à celui qui a renvoyé et répudié sa femme, de s'approcher d'une autre (Matth. V, 32) « (car c'est « là un adultère) », quel crime ne commet pas celui qui, gardant sa femme, en prend une autre? Ne négligez donc rien, tous tant que vous êtes, pour bannir ce vice de votre âme, arrachez-le jusqu'à la racine. Celui qui tombe dans un tel désordre, se fait plus de tort qu'il n'en fait à sa femme. Ce péché est si grand et si indigne de pardon, que Dieu punit la femme qui se sépare de son mari malgré lui, quoiqu'il soit idolâtre; et qu'au contraire il ne punit point celle qui se sépare d'un mari adultère. Voyez-vous bien toute l'énormité de ce mal? Saint Paul dit : « Si une femme fidèle « a un mari qui soit infidèle, et qu'il consente « de demeurer avec elle, qu'elle ne se sépare « point d'avec lui ». (I Cor. VII, 13.) Mais Jésus-Christ parle autrement de la femme adultère; et qu'en dit-il? « Quiconque aura quitté sa « femme, si ce n'est en cas d'adultère, la fait « devenir adultère ». (Matth. V, 32.) Si le mariage de deux corps n'en fait qu'un seul (Matth. XIX, 5), de là il s'ensuit que celui qui se joint à une prostituée, est un même corps avec elle. (I Cor. VI, 16.) Comment donc une femme vertueuse et modeste, qui est un membre de Jésus-Christ, permettra-t-elle à un mari adultère de s'approcher d'elle? Comment s'unira-t-elle à un membre de prostituée? Observez, mes frères, combien ceci est étonnant : la femme fidèle qui demeure avec un mari infidèle ne devient point impure, car l'apôtre dit : « Le mari infidèle est sanctifié par la « femme fidèle ». (I Cor. VII, 14.) Il ne parle pas de même de la femme prostituée, mais il dit : « Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses « propres membres, pour les faire devenir les « membres d'une prostituée? » (I Cor. VI, 15.) En effet, qu'un mari infidèle habite avec la femme fidèle, la sainteté demeure et ne se perd point; mais la cohabitation avec l'adultère la détruit : donc, l'adultère est un très-grand mal, et un mal qui procure un supplice éternel. Dans cette vie même il vous attire des maux sans nombre, il vous fait mener une vie misérable, qui ne diffère point de celle de ces malheureux qui sont condamnés au supplice, lorsque, pour commettre le crime, vous tentez d'entrer furtivement dans une maison étrangère, et que, hommes libres ou esclaves, tout le monde vous est suspect.

C'est pourquoi je vous conjure, mes frères, d'appliquer tous vos soins à vous délivrer de cette affreuse maladie. Si vous ne le faites pas, n'ayez point la témérité d'entrer dans le temple du Seigneur. Il ne faut pas que les brebis galeuses et malades se mêlent parmi celles qui sont saines et vigoureuses, mais il faut qu'elles soient séparées du troupeau jusqu'à leur guérison. Nous sommes les membres de Jésus-Christ, ne devenons point les membres d'une prostituée. Ce lieu n'est point une maison de prostitution, c'est l'Eglise : si vous êtes les membres d'une prostituée, n'y venez point pour ne pas déshonorer le lieu saint. Quand même il n'y aurait point d'enfer, point de supplice : après ce mutuel consentement que vous vous êtes solennellement donné, après que le flambeau nuptial a été allumé, après que vous avez contracté un légitime mariage, vécu ensemble, donné le jour à des enfants, comment oserez-vous vous joindre à une autre femme? comment n'avez-vous pas horreur de ce crime, comment n'en rougissez-vous pas? Ignorez-vous que ceux qui, après la mort de leur femme, en épousent une autre, sont blâmés de bien des gens, quoiqu'il n'y ait ni peine ni punition attachée aux secondes noces? Et vous, du vivant de votre femme, vous en prenez une autre : quelle n'est pas votre incontinence! Apprenez ce

que dit l'Ecriture des libertins de cette espèce : « Le ver qui les ronge ne mourra point, et le « feu » qui les brûle « ne s'éteindra point ». (Marc, IX, 45.) Que ces menaces vous remplissent d'effroi, craignez ce lieu de tourments. La volupté que vous ressentez maintenant n'est pas aussi grande que sera grand le supplice auquel vous serez condamnés. Mais Dieu vous garde de vous exposer à un pareil malheur! que plutôt il nous fasse la miséricorde d'embrasser la piété et la sainteté, afin que nous puissions voir Jésus-Christ, et jouir des biens qu'il nous a promis. Fasse le ciel que nous les obtenions tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, et au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIV.

MAIS JÉSUS LEVANT LES YEUX EN HAUT, DIT CES PAROLES : MON PÈRE, JE VOUS RENDS GRACES DE CE QUE VOUS M'AVEZ EXAUCÉ. — POUR MOI, JE SAVAIS QUE VOUS M'EXAUCEZ TOUJOURS : MAIS JE DIS CECI POUR CE PEUPLE QUI M'ENVIRONNE, ETC. (VERS. 41, 42, JUSQU'AU VERS. 48.)

ANALYSE.

1. C'est par condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs et pour mieux ménager leur salut que Jésus-Christ ne parle pas toujours en Dieu. — Le saint Docteur prouve, contre les Anoméens et les Ariens, que le Père et le Fils sont de même substance.
2. Les paroles que Jésus-Christ adresse à son Père avant que de ressusciter Lazare, bien qu'appropriées à la faiblesse des assistants, prouvent cependant son égalité avec le Père.
3. L'Orateur continue de faire ressortir l'autorité avec laquelle Jésus-Christ opère ses miracles. — Dépit des pharisiens à la nouvelle de la résurrection de Lazare. — Ils forment le dessein de faire mourir l'Auteur de la vie.
4. Contre l'envie : description des maux qu'elle produit. — Pleurer ceux qui ne profitent pas des bons conseils : pleurer plutôt le mal que se font les méchants, que celui qu'ils nous font. — Répandre non des larmes humaines, mais des larmes prises des Ecritures : pleurer comme les prophètes ont pleuré. — Qui sont ceux qu'on doit véritablement pleurer.

1. Ce que j'ai souvent dit, je le dirai maintenant encore : Jésus-Christ n'a point tant en vue sa dignité que notre salut, et il ne s'attache point à dire quelque chose de grand et d'élevé, mais ce qui peut nous attirer à lui. Voilà pourquoi il dit peu de choses relevées et sublimes, encore les dit-il d'une manière un peu obscure : et souvent il mêle dans son discours des choses basses et grossières. La raison pour laquelle il use souvent de telles expressions, la voici : c'est parce qu'elles gagnaient et attiraient plus ses auditeurs. Il ne parle pas toujours de même, de peur de faire tort à ceux qui devaient croire dans la suite ; mais souvent aussi il emploie ce langage, pour ne pas offenser ceux qui étaient présents à ses discours. Car ceux qui se sont défaits de ces bas sentiments où les tenaient leurs préjugés n'ont besoin que de la lumière d'un seul dogme sublime pour tout comprendre ; mais ceux dont l'esprit n'avait point cessé de ramper à terre, ne se seraient sûrement point approchés de Jésus, s'ils n'avaient fréquemment écouté des discours simples et grossiers. Et néanmoins, après avoir entendu tant et de si grandes choses, au lieu de lui rester fidèles, ils le lapident, ils le persécutent, ils cherchent à le faire mourir et l'appellent blasphémateur. Se prétend-il égal à Dieu ? ils disent : « Il blasphème » (Marc, II, 7) ; quand il dit : « Vos péchés vous

seront remis », ils l'appellent possédé du démon (Matth. IX, 2) ; et de même, lorsqu'il dit : Celui qui écoute ma parole ne mourra point ; quand il parle en ces termes : « Mon Père est en moi, « et moi dans mon Père » (Jean, X, 28), ils le délaissent ; ils se choquent et s'offensent encore lorsqu'il dit « qu'il est descendu du ciel ». (Id. VI, 38.) Si donc les Juifs ne pouvaient souffrir ces paroles, quoique le Sauveur les eût rarement dans sa bouche, certainement ils auraient eu bien de la peine à l'écouter, s'il leur eût toujours dit des choses élevées et sublimes.

Lors donc que Jésus-Christ use de ces expressions : « Je dis ce que mon Père m'a en- « seigné » (Jean, VIII, 28) ; et : « Je ne suis pas « venu de moi-même » (Id. VII, 28) : alors les Juifs croient, comme le déclare ouvertement l'évangéliste, en disant : « Lorsque Jésus disait « ces choses, plusieurs crurent en lui ». (Jean, VIII, 30.) Or, si les paroles basses et grossières attiraient à la foi ; si, au contraire, celles qui étaient sublimes et relevées en éloignaient, ne serait-il pas d'une extrême folie de ne pas croire que Jésus ne se servait de ces expressions basses que pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs ? Et cela est si vrai, qu'en une autre occasion le Sauveur, qui voulait dire quelque chose de grand, garda le silence, et qu'en expliquant la raison, il dit : « Afin « que nous ne les scandalisions point, allez- « vous-en à la mer, et jetez votre ligne ». (Matth. XVII, 26.) Voilà ce qu'il fait encore ici ; car, après avoir dit : « Je savais que vous « m'exaucez toujours », il a ajouté : « Mais je « dis ceci pour ce peuple qui m'environne, « afin qu'ils croyent ». Est-ce de notre fonds, est-ce en vertu d'une conjecture purement humaine, que nous parlions tout à l'heure ? Ainsi, quand celui qui ne veut pas se persuader, sur la foi des textes, que les Juifs s'offensaient de paroles élevées, entend ensuite Jésus-Christ dire lui-même qu'il s'est servi d'expressions basses et grossières afin de ne les pas scandaliser (Jean, XII, 28), peut-il en douter encore, peut-il penser que Jésus parlait ainsi naturellement, et non par condescendance ? C'est encore pour cette même raison qu'une voix s'étant fait entendre du ciel, Jésus dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix est ve- « nue, mais pour vous ». (Ibid. 30.) Mais il est permis à un grand de dire modestement de soi bien des choses, et, au contraire, on ne supportera pas qu'un homme du commun et de basse naissance dise de soi rien de grand et d'élevé.

Revenons à ces sortes d'expressions basses et grossières ; le Sauveur s'en est servi, non par nécessité, mais par une sage condescendance, afin de se proportionner à la portée et à la faiblesse de ses auditeurs, ou plutôt afin de les porter à l'humilité, de leur faire connaître qu'il s'est véritablement revêtu de la chair, de leur apprendre qu'il ne faut jamais rien dire de grand sur son propre compte ; et encore parce qu'ils le regardaient comme contraire à Dieu, qu'ils pensaient qu'il détruisait la loi, enfin parce qu'ils étaient animés d'envie et de jalousie contre lui, et qu'ils le haïssaient, attendu qu'il se disait égal à Dieu : mais un homme vulgaire ne peut avoir aucune juste raison de parler de soi en de grands termes, et, s'il l'ose faire, on ne doit l'imputer qu'à son insolence, à son impudence, et à une effronterie impardonnable.

Pourquoi donc Jésus-Christ, qui est engendré de cette ineffable et incomparable substance « du Père », parle-t-il de soi si modestement et si humblement ? C'est, et pour les raisons que nous venons de dire, et pour qu'on ne le crût pas non engendré. Il semble même que saint Paul ait eu cette crainte, et que c'est pour cela qu'ayant dit : « Tout lui « est assujetti », il a aussitôt ajouté : « Il en « faut excepter celui qui lui a assujetti toutes « choses ». (I Cor. XV, 27.) En effet, ce serait une impiété de concevoir seulement une telle pensée : si Jésus-Christ était moins grand que le Père, et d'une autre substance, n'aurait-il pas fait toutes choses, pour qu'on ne le crût pas égal et de la même substance ; mais nous voyons maintenant qu'il fait tout le contraire, puisqu'il dit : « Si je ne fais pas les œuvres de « mon Père, ne me croyez pas ». (Jean X, 37.) Et encore, lorsqu'il dit : « Mon Père est en « moi, et moi dans mon Père » (Ibid. 38), il nous insinue et nous déclare qu'il est égal au Père. Or, il aurait fallu que Jésus-Christ combattît avec force et détruisît cette opinion d'égalité, s'il avait été moins grand que le Père, et qu'il ne dît point : « Je suis dans mon Père, « et mon Père est en moi » ; et : « Nous som- « mes une même chose » ; ou : « Celui qui me « voit, voit » mon « Père ». (Jean, XIV, 9.) Car quand il parlait de la vertu qui était en lui, il disait : « Mon Père et moi, nous sommes

« une même chose ». (Id. x, 30.) Quand il parlait de son pouvoir, il disait : « Car comme « le Père ressuscite les morts et leur rend la « vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui « plaît » (Id. v, 21) : ce qu'il n'aurait pu faire, s'il eût été d'une autre substance. Et quand il l'aurait pu faire, il n'aurait pas dû le dire, de peur que les Juifs ne soupçonnassent et ne crussent que c'était une seule et même substance. Si, de peur qu'ils ne pensent et ne soupçonnent qu'il est contraire à Dieu, il dit même souvent des choses qui sont au-dessous de lui, et qui ne conviennent point à sa nature, à plus forte raison aurait-il dû le faire alors, et dans ces occasions. Mais à présent ces paroles qu'il dit : « Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père » (Jean, v, 23) ; et : « Les œuvres que le Père fait, je « les fais aussi comme lui » (Ibid. 19) ; et encore : Qu'il est la résurrection, et la vie, et la lumière du monde, sont des paroles qui le montrent égal au Père, et qui confirment le soupçon et l'opinion des Juifs. Ne voyez-vous pas de quelle manière il se justifie, quand on l'accuse de détruire la loi, et comment, au contraire, l'opinion de l'égalité avec le Père, non-seulement il ne la combat point et ne la détruit pas, mais la confirme ? Ainsi, lorsque les Juifs lui disaient : « Vous blasphémez, « parce que vous vous faites Dieu », il prouve et il établit par l'égalité de ses œuvres qu'il est Dieu.

2. Eh quoi ! qu'ai-je dit ? Le Fils s'est servi d'expressions basses et grossières ; mais le Père, qui n'a point pris notre chair, s'en est servi lui-même. Il a permis qu'on lui fît dire bien des choses basses, pour le salut de ceux qui les entendraient. Cette parole : « Adam, où êtes-« vous ? » (Gen. III, 9.) Et celles-ci : « Pour voir « si leurs œuvres égalent le cri qui est venu « jusqu'à moi » (Id. XVIII, 21) ; et : « Je con-« nais maintenant que vous craignez Dieu » (Id. XXII, 12) ; et encore : « Pour voir s'ils « écouteront et s'ils comprendront » (Ezéch. III, 11) ; et derechef : « Qui leur donnera un « tel esprit ? » (Deut. v, 29.) Et : « Entre tous « les dieux, il n'y en a point, Seigneur, qui « vous soit semblable ». (Ps. LXXXV, 7.) Et plusieurs autres que vous pouvez ramasser dans l'Ancien Testament, vous les trouverez toutes, sans doute, indignes de la majesté de Dieu. Et encore le Seigneur, parlant d'Achab, dit : « Qui séduira Achab ? » Et aussi que Dieu fasse comparaison de soi avec les dieux des gentils, et se préfère toujours à eux ; toutes ces choses, toutes ces comparaisons et ces expressions sont indignes de Dieu ; mais par une autre raison elles sont dignes de lui. Et voici cette raison : Dieu est si bon et si miséricordieux, que pour notre salut il méprise les paroles qui conviennent à sa dignité. Qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait pris la forme de serviteur, qu'il parle dans des termes si bas, qu'il soit pauvrement vêtu, tout cela, à n'envisager que sa majesté, est indigne de lui ; mais si l'on considère les richesses ineffables de sa bonté, toutes ces choses sont dignes de lui.

Voici une autre raison, qui a porté encore Jésus-Christ à user de ces expressions basses et grossières. Quelle est-elle ? C'est que, à la vérité, les Juifs connaissaient et confessaient bien le Père, mais qu'ils ne le connaissaient pas lui-même. Voilà pourquoi il cite souvent le témoignage du Père qui était universellement connu, et il s'en autorise, comme s'il n'eût point été lui-même digne de foi, non par insuffisance, mais pour condescendre à l'imbécillité et à la faiblesse de ses auditeurs. Voilà pourquoi il prie, et il dit : « Mon Père, « je vous rends grâces de ce que vous m'avez « exaucé ». (Jean, v, 21.) Car s'il donne la vie à qui il lui plaît, et s'il la donne de même que le Père, pourquoi prie-t-il ? Mais il est temps de reprendre notre sujet.

Ils ôtèrent donc la pierre du tombeau, où le mort était enseveli. « Et Jésus levant les yeux « en haut, dit ces paroles : Mon Père, je vous « rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. « Pour moi, je savais que vous m'exaucez tou-« jours : mais je dis ceci pour ce peuple qui « m'environne, afin qu'ils croient que c'est « vous qui m'avez envoyé ». Interrogeons maintenant un de ces hérétiques que vous connaissez bien, demandons-lui si Jésus-Christ a ressuscité ce mort pour en avoir obtenu la grâce par ses prières ? Il répondra : Oui. Mais si cela est, lui répliquerons-nous, comment donc a-t-il opéré les autres miracles sans prier auparavant ; comme lorsqu'il dit : « Sors de « cet enfant, je te le commande » (Marc, IX, 24) ; et : « Je le veux, soyez guéri » (Marc, I, 41) ; et : « Emportez votre lit » (Jean, v, 8) ; et : « Vos péchés vous seront remis » (Matth. IX, 2) ; et lorsque, parlant à la mer, il dit : « Tais-toi, calme-toi ? » (Marc, IV, 11, 39.) Si Jésus-

Christ opère par la vertu des prières, qu'a-t-il de plus que les apôtres? Mais les apôtres eux-mêmes ne faisaient pas tous les miracles par la prière, souvent ils se servaient du nom de Jésus sans faire aucune autre prière. Or, si le seul nom de Jésus a eu tant de vertu et de puissance, comment peut-on dire qu'il ait eu lui-même besoin de prier? S'il avait été dans cette nécessité, certainement son nom n'aurait point eu un si grand pouvoir. Lorsqu'il a formé l'homme, de quelles prières a-t-il eu besoin? Dans cette création ne voit-on pas une grande et parfaite égalité entre le Père et le Fils? « Faisons l'homme », dit-il. Or, qu'y aurait-il de plus faible que Jésus-Christ, s'il avait été dans la nécessité de prier?

Mais examinons quelle est cette prière qu'il fait : « Mon Père, je vous rends grâces de ce « que vous m'avez exaucé ». Qui a jamais prié de cette manière? Il commence par dire : « Je « vous rends grâces », faisant voir qu'il n'a point besoin de prier. « Pour moi, je savais « que vous m'exaucez toujours ». Jésus-Christ a dit cela, non pour marquer qu'il ne pouvait pas lui seul faire le miracle, mais pour faire connaître que la volonté du Père et la sienne ne sont qu'une seule et même volonté. Pourquoi a-t-il usé de cette forme de prière? Ne m'écoutez point, écoutez-le lui-même, il va vous l'apprendre : C'est, dit-il, « pour ce « peuple qui m'environne, afin qu'ils croient « que c'est vous qui m'avez envoyé ». Le Sauveur n'a point dit : Afin qu'ils connaissent que je suis moins grand que vous, que j'ai besoin de la grâce d'en-haut, et que je ne puis opérer le miracle, sans faire précéder la prière, mais « que c'est vous qui m'avez envoyé ». Car cette prière signifie tout cela, si on la prend dans le sens simple et naturel qu'elle exprime. Jésus n'a point dit : Vous m'avez envoyé faible et impuissant, tel qu'un serviteur qui ne peut rien faire de lui-même : mais sans faire mention d'aucune de ces choses, de peur toutefois que vous n'en soupçonniez quelqu'une, il produit la véritable raison qu'il a eu de prier. C'est, dit-il, afin qu'ils ne me croient pas contraire à Dieu, qu'ils ne disent pas : Il n'est point envoyé de Dieu ; afin de leur faire voir que l'œuvre que je fais est conforme à votre volonté ; c'est comme s'il disait : Si j'étais contraire à Dieu, je n'aurais pu opérer ce miracle. Au reste : « Vous m'avez écouté », c'est une de ces paroles que l'on dit entre amis et égaux. « Pour moi, je savais que vous m'exau- « cez toujours » ; c'est-à-dire, pour accomplir ma volonté, je n'ai pas besoin de prier, mais je le dis afin de les persuader que dans vous et dans moi il n'y a qu'une seule volonté. Pourquoi donc priez-vous? C'est par considération pour ceux qui sont faibles et grossiers.

« Ayant dit ces choses, il cria à haute « voix (43) ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : Au nom de mon Père, sortez? Pourquoi n'a-t-il pas dit : Mon Père, ressuscitez-le? Mais il omet toutes ces choses, et lors même qu'il prend la posture d'un homme qui prie, il montre sa puissance par l'œuvre même qu'il fait. Il était de la sagesse du divin Sauveur de faire connaître son humilité par ses paroles, et sa puissance par ses œuvres. En un mot, comme les Juifs ne lui pouvaient faire aucun autre reproche, que de n'être point envoyé de Dieu, comme aussi ils se servaient de cette accusation pour abuser et tromper le peuple; Jésus-Christ leur prouve très-clairement par ses paroles qu'il est envoyé de Dieu, et de la manière que le demandait leur faiblesse. Il pouvait leur montrer d'une autre façon, et sans déroger, cette conformité de volontés : mais le peuple n'aurait pu atteindre à cette considération, elle était au-dessus de sa portée. Jésus a dit : « Lazare, sortez dehors ». Et c'est là l'accomplissement de ce qu'il avait dit : « L'heure vient, où les morts entendront la « voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'en- « tendront, vivront ». (Jean, v, 25.) Car, afin que vous ne croyiez pas qu'il a reçu d'un autre la vertu et la puissance de ressusciter les morts, il vous a prédit auparavant qu'il les ressusciterait, et maintenant il le prouve par le fait. Il n'a point dit : Levez-vous ; mais : « Sortez dehors », parlant au mort comme s'il était vivant.

3. Est-il rien d'égal à cette puissance? S'il n'a pas fait ce miracle par sa propre vertu, qu'a-t-il au-dessus des apôtres qui disent : « Pourquoi avez-vous les yeux sur nous, comme « si nous avions fait marcher ce boiteux par « notre puissance, ou par notre piété? » (Act. III, 12.) Si Jésus n'a pas fait le miracle par sa propre vertu, pourquoi, après l'avoir fait, n'a-t-il pas dit ce que les apôtres disaient d'eux-mêmes? Si ce n'est point par sa propre vertu que Jésus a fait cette œuvre, sûrement les apôtres ont mieux pratiqué la vraie philosophie ou l'humilité que Jésus-Christ même,

puisqu'ils ont rejeté et fui la gloire. Et encore en une autre occasion les apôtres disent : « Mes « amis, que voulez-vous faire? Nous ne sommes « que des hommes non plus que vous ». (Act. XIV, 14.) N'est-ce pas parce qu'ils ne faisaient rien par eux-mêmes, que pour le persuader de même au peuple, les apôtres ont dit toutes ces choses? et Jésus-Christ, s'il avait eu ce sentiment de soi, n'aurait-il pas parlé de même, n'aurait-il pas, comme eux, détourné cette opinion et fait connaître au peuple son erreur, j'entends, s'il n'avait pas opéré par sa propre autorité? Et qui oserait dire le contraire? Cependant il parle tout autrement, il dit : « Je dis ceci « pour le peuple qui m'environne, afin qu'ils « croient » : donc, s'ils avaient cru il n'eût point été besoin de prières. Mais s'il n'était pas indigne de lui de prier, pourquoi en rejette-t-il la cause sur eux? pourquoi n'a-t-il pas dit : Afin qu'ils croient que je ne suis point égal à vous? Il fallait, en effet, qu'il en vînt là pour détruire cette opinion.

Lorsque les Juifs ont seulement eu la pensée qu'il détruisait la loi, Jésus-Christ, avant même qu'ils en parlent, leur découvre leur pensée et le sentiment de leur cœur, et leur dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire « la loi » (Matth. v, 17); mais au sujet de l'égalité il fait tout le contraire, il en confirme l'opinion. Et qu'était-il besoin de détours et de paroles ambiguës et énigmatiques? Il lui suffisait de dire : Je ne suis point égal à Dieu, et de résoudre la question. Quoi donc? N'a-t-il pas dit, repartirez-vous : « Je ne fais point ma « volonté? » Mais ce que vous alléguez là, il l'a dit par une sorte de déguisement, et à cause de la faiblesse de ses auditeurs, et aussi pour la même raison qu'il a prié. Mais que veulent dire ces paroles : « De ce que vous « m'avez exaucé? » Elles signifient : Il n'y a rien de contraire entre vous et moi. Comme donc ce mot : « Vous m'avez exaucé », ne signifie pas qu'il n'eut point le pouvoir d'opérer la résurrection de Lazare (car, si telle en était la signification, il n'y aurait pas seulement eu en lui une impuissance, mais encore une ignorance, puisqu'avant sa prière il n'aurait pas su si Dieu devait l'exaucer; mais s'il l'ignorait, comment a-t-il pu dire : « Je vais le « ressusciter? » (Jean, XI, 11.) Et il n'a point dit : Je vais prier mon Père de le ressusciter); comme, dis-je, cette parole : « Vous m'avez « exaucé », est une marque, non de faiblesse et d'impuissance, mais de concorde et d'union; de même celle-ci : « Vous m'exaucez tou-« jours », n'a point d'autre signification. Et c'est là ce qu'il faut dire, ou que Jésus-Christ a dit ces choses pour répondre à l'opinion des Juifs. Or, s'il n'y avait en Jésus-Christ ni ignorance ni impuissance, il est visible qu'il ne s'est servi de ces expressions basses qu'afin que par l'hyperbole même vous croyiez, et vous soyiez forcé d'avouer qu'en disant ces choses, Jésus-Christ n'a point parlé selon sa nature et sa dignité, mais pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs.

Que répliquent donc les ennemis de la vérité? Que ces paroles : « Vous m'avez exaucé », Jésus-Christ ne les a point dites pour se proportionner à la faiblesse de ses auditeurs, mais pour faire connaître son excellence et sa supériorité sur les autres créatures. Mais ce n'était point là montrer cette supériorité, cette excellence, c'était, au contraire, agir d'une manière très-basse, et faire voir qu'il n'avait rien de plus que les autres hommes. Car prier, cela n'est point d'un Dieu, ni de celui qui est assis sur le même trône. Et ne voyez-vous pas que Jésus n'en vient là et ne s'abaisse jusqu'à ce point qu'à cause de leur incrédulité? Reconnaissez du moins que le fait même est la preuve et une parfaite démonstration de son autorité. Jésus a appelé le mort, et le mort est sorti du tombeau, ayant les pieds et les mains liés de bandes. Mais de peur qu'on ne prît cela pour une illusion, et qu'on ne regardât Lazare comme un fantôme (en effet, sortir d'un tombeau, ayant les mains et les pieds liés, ce n'était pas une chose moins étonnante que de ressusciter), il ordonna de le délier, afin que ceux qui le touchaient et s'approchaient de lui, vissent qu'il était véritablement Lazare. Et il dit : « Laissez-le aller (44) ».

Ne remarquez-vous pas en cela, mes frères, combien Jésus est éloigné du faste? il n'amène point Lazare avec lui, il ne lui ordonne pas de le suivre, il use d'une très-grande modestie, afin qu'on ne l'accuse pas de vanité et d'ostentation. Les uns se contentèrent d'admirer ce miracle, les autres furent rapporter aux pharisiens (46) ce que Jésus venait de faire. A cette nouvelle, quelle est la contenance, quelle est la conduite des pharisiens? Ne croiriez-vous pas qu'ils sont ravis d'admiration et frappés d'étonnement? Non, ils en sont bien éloignés : ils s'assemblent, et pourquoi? Pour

délibérer sur les moyens de faire mourir ce Jésus qui vient de ressusciter un mort. O folie ! ils croient pouvoir ôter la vie au vainqueur de la mort, et ils disent entre eux : « Que fai- « sons-nous? Cet homme fait plusieurs mira- « cles (47) ». Jésus, celui dont la divinité leur est prouvée par tant de preuves et de témoignages, ils l'appellent encore un homme ! « Que faisons-nous ? » Croire en lui, l'honorer, l'adorer et ne plus le regarder comme un homme, voilà ce que vous avez à faire. « Si « nous le laissons faire, les Romains viendront « et ruineront notre ville et notre maison ». Quel est leur but et leur dessein ? Ils veulent émouvoir le peuple, ils se prétendent en danger d'être soupçonnés de complicité avec un usurpateur. Si les Romains apprennent que le peuple suit cet homme, ils nous soupçonneront de rébellion, ils viendront, ils ruineront notre ville.

Pourquoi, je vous prie? La doctrine que Jésus enseigne tend-elle au soulèvement? N'a-t-il pas ordonné de payer le tribut à César ? (Matth. XXII, 21.) Quand on a voulu le faire roi, ne s'est-il pas enfui ? (Jean, VI, 15.) Ne vit-il pas d'une manière simple, sans faste, sans maison, sans aucun étalage? Sûrement, ce n'est point la crainte qui les faisait parler de la sorte, c'est l'envie, c'est la jalousie. Mais il leur arriva ce à quoi ils ne s'attendaient point; les Romains ruinèrent et leur ville et leur nation, parce qu'ils avaient fait mourir Jésus-Christ; aussi bien les œuvres de Jésus-Christ étaient-elles hors de tout soupçon. En effet, celui qui guérit les malades, qui enseigne la manière de bien vivre, et qui ordonne d'être soumis et obéissant aux puissances, n'est point un homme qui aspire à la tyrannie; au contraire, c'est un homme qui en détourne. Mais notre conjecture n'est point vaine, disent-ils : elle est fondée sur ce qui s'est passé auparavant; mais ceux à qui vous faites allusion avaient semé parmi le peuple cet esprit de révolte : Jésus en était bien éloigné.

Ne voyez-vous pas, mes frères, que tous ces discours étaient faux et artificieux? Car en quoi Jésus-Christ pouvait-il y donner lieu? Marchait-il accompagné de gardes? Avait-il des chariots à sa suite? Ne fréquentait-il pas les lieux solitaires et retirés? Mais les Juifs, pour ne paraître point parler de la sorte par une malignité de cœur, répandent mille bruits fâcheux : toute la ville est exposée à un grand péril, on dresse des embûches à la république : tout est à craindre. Non, ce n'est point là ce qui doit vous jeter dans la servitude : d'autres causes bien différentes vous l'attireront, cette captivité que vous craignez, de même qu'elles vous ont autrefois attiré celle que vous avez soufferte en Babylone, et sous Antiochus. Ce ne sont pas les gens de bien qui se sont trouvés parmi vous, ni ceux qui ont honoré et servi Dieu, qui vous ont livrés à vos ennemis, mais ce sont les méchants; mais c'est la colère de Dieu que vous avez irrité contre vous; mais c'est votre envie qui est la source de toutes vos calamités; l'envie, cette ténébreuse passion, qui, ayant une fois aveuglé l'esprit, ne lui permet pas de voir le bien, ni de se porter à rien d'honnête. Jésus-Christ ne vous a-t-il pas appris à être doux? (Matth. XI, 29.) Ne vous a-t-il pas dit que si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, vous lui présentiez encore l'autre? (Id. V, 39.) Ne vous a-t-il pas enseigné à supporter les injures et à montrer plus de fermeté et de courage à souffrir le mal que les autres en ont à le faire? Est-ce là la doctrine d'un homme qui aspire à la tyrannie? Ne doit-on pas plutôt dire que ce sont là et les œuvres et la doctrine de celui qui la fuit, de celui qui la chasse et l'éloigne?

4. Mais, comme je l'ai dit, c'est une chose bien funeste et bien insidieuse que la jalousie. C'est elle qui a couvert la terre d'une infinité de maux : c'est cette malheureuse passion qui remplit les tribunaux de criminels. L'amour de la gloire et des richesses, l'ambition, l'orgueil et la superbe, sortent de cette source empestée. C'est l'envie qui infecte les chemins de scélérats et de voleurs, et la mer de pirates; c'est elle qui remplit le monde de meurtres et d'assassinats. C'est elle qui déchire le genre humain. Elle est la mère de tous les malheurs que vous voyez. Ce poison s'est répandu jusque dans l'Eglise, et depuis longtemps il lui cause des maux innombrables. Cette maladie a tout renversé, elle a corrompu la justice. Car « les présents », dit l'Ecriture, « aveu- « glent les yeux des sages [1] : de même qu'un « mors dans la bouche, ils empêcheront les « corrections ». (Eccli. XX, 31, LXX.) Des personnes libres, l'envie fait des esclaves. Tous

[1] Ne recevez point de présents, dit Moïse, parce qu'ils aveuglent les yeux des plus clairvoyants, et qu'ils renversent les paroles des justes mêmes.

les jours nous vous en parlons, et nous ne gagnons rien sur vous. Nous devenons pires que les bêtes féroces, nous ravissons les biens du pupille et de l'orphelin, nous dépouillons les veuves, nous maltraitons les pauvres. Nous ajoutons crimes à crimes. « Malheur à moi », disait le prophète, « parce qu'il n'y a plus de « pieux, de miséricordieux sur la terre ». (Mich. VII, 2.)

C'est à nous maintenant à gémir : mais ce que je dis là, il faudrait le répéter tous les jours. Nous n'avançons rien par nos prières : nous ne gagnons rien par nos conseils et nos exhortations. Il ne nous reste plus qu'à pleurer : qu'il sorte de nos paupières des ruisseaux de larmes. Jésus-Christ a fait de même; voyant que la ville de Jérusalem ne profitait point de ses avertissements et de ses instructions, il pleura sur son aveuglement. (Luc, XIX, 41.) Les prophètes font de même : faisons-en autant nous-mêmes aujourd'hui : c'est maintenant un temps de larmes, de pleurs, de gémissements. Disons, nous aussi, c'est le moment : « Cherchez avec soin, et faites venir « les femmes qui pleurent les morts : envoyez « à celles qui sont les plus habiles, et qu'elles « se hâtent de pleurer sur nous avec des cris « lamentables ». (Jérém. IX, 17.) Par là, peut-être, pourrons-nous guérir de leur maladie ceux qui bâtissent de magnifiques maisons, ceux qui acquièrent des terres, de l'argent par des rapines.

C'est maintenant le temps de pleurer : pleurez avec moi, vous qu'on a dépouillés; vous à qui on a fait tant d'injustices, joignez vos larmes aux miennes. Mais ne pleurons pas sur nous, pleurons sur les coupables eux-mêmes : ils ne vous ont point fait de mal, ils s'en sont fait à eux-mêmes. Vous, pour le tort qu'on vous a fait, vous avez en dédommagement le royaume des cieux : eux, pour le gain qu'ils ont fait, ils ont l'enfer. Voilà pourquoi il vaut mieux subir le mal que de le faire. Pleurons-les, non par des larmes humaines, mais par des larmes prises des saintes Ecritures, et de la manière que les prophètes ont pleuré; pleurons amèrement avec Isaïe, et disons : « Mal-« heur à ceux qui joignent maison à maison, « et qui ajoutent terres à terres, pour enlever « quelque chose à leur prochain. Serez-vous « donc les seuls qui habiterez sur la terre? « Ces maisons sont vastes et embellies, et il ne « se trouvera pas un seul homme qui y habite ». (Isaïe, V, 8, 10.) Pleurons avec Nahum, et disons avec lui : « Malheur à celui qui élève sa « maison en haut [1] ! » Ou plutôt pleurons sur eux, comme Jésus-Christ a pleuré sur les Juifs, et disons : « Malheur à vous, riches, parce que « vous avez votre récompense et votre conso-« lation » dans ce monde ! (Luc, VI, 24.)

De même, je vous en conjure, mes frères, ne cessons point de verser des larmes : et si ce n'est pas manquer aux lois de la retenue, frappons-nous la poitrine, en voyant la lâcheté et la paresse de nos frères. Ne pleurons plus les morts, mais pleurons ce ravisseur du bien d'autrui, cet avare, cet insatiable amateur des richesses. Pourquoi pleurons-nous les morts? C'est vainement, c'est sans fruit que nous les pleurons. Pleurons sur ceux qui peuvent changer et profiter de nos larmes. Mais, lorsque nous pleurons, peut-être rient-ils de nos larmes? Eh ! n'est-ce pas un nouveau sujet de pleurs, que de les voir rire de ce qui devrait leur arracher des larmes? S'ils se laissaient toucher de nos pleurs, c'est alors qu'il nous faudrait cesser de pleurer, parce qu'alors ils tendraient à leur amendement. Mais, tant qu'ils restent dans l'endurcissement, continuons de pleurer, non sur les riches, mais sur ceux qui aiment l'argent, sur les avares, les spoliateurs. La possession des richesses n'est point un crime, puisque nous en pouvons faire un bon usage, en les appliquant aux besoins des pauvres, mais l'avarice est un mal qui nous prépare des supplices éternels. Pleurons donc : peut-être nos larmes produiront-elles quelques conversions : ou si ceux qui sont tombés dans le précipice de l'avarice ne s'en tirent point, d'autres peut-être prendront garde de n'y pas tomber. Fasse le ciel que ces malades se délivrent de leur infirmité, et qu'aucun de nous n'y tombe, afin que nous puissions tous obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Je n'ai point trouvé ce passage dans Nahum, ni dans les Septante, ni dans la Vulgate. Nahum dit : « Malheur à toi, ville de sang, qui est toute pleine de fourberie ! » Je lis dans Habacuc quelque chose de plus approchant : « Malheur à celui qui ravit sans cesse ce qui ne lui appartient point ! » Et : « Malheur à celui qui bâtit une ville du sang des hommes, et qui la fonda dans l'iniquité ! »

HOMÉLIE LXV.

MAIS L'UN D'EUX, NOMMÉ CAÏPHE, QUI ÉTAIT LE GRAND PRÊTRE DE CETTE ANNÉE-LA, LEUR DIT : VOUS N'Y ENTENDEZ RIEN. — ET VOUS NE CONSIDÉREZ PAS QU'IL VOUS EST AVANTAGEUX QU'UN SEUL HOMME MEURE POUR LE PEUPLE, ETC. (VERS. 49, 50, JUSQU'AU VERS. 9 DU CHAP. XII.)

—

ANALYSE.

1. Prophétie involontaire du grand prêtre Caïphe.
2. Jésus-Christ fuit d'une manière humaine. — Jésus chez Lazare.
3 Quel mal c'est que l'avarice. — Description des maux qu'elle cause à ceux qui en sont infectés. — L'avarice est une idolâtrie, en quoi et comment? — Quel est son empire ?

1. « Les nations se sont elles-mêmes enga-« gées dans la fosse qu'elles m'avaient creusée. « Leur pied a été pris dans le même piége « qu'ils avaient tendu en secret ». (Ps. IX, 15, 16.) Voilà, mes frères, voilà ce qui est arrivé aux Juifs. Ils disaient : Il faut faire mourir Jésus, de peur que les Romains ne viennent et ne ruinent notre ville et notre nation. Ils l'ont fait mourir, et aussitôt ces calamités sont tombées sur eux : et ce qu'ils avaient fait pour les éviter est justement ce qui les leur a attirées. Mais ce Jésus qu'ils ont immolé à leur crainte et à leur fureur, vit dans le ciel, et ceux qui ont assouvi leur haine et leur passion, ont été précipités dans l'enfer ; tout autre, cependant, avait été leur pensée. Depuis ce jour, dit l'évangéliste, les Juifs cherchaient à faire mourir Jésus ; car ils disaient : « Les Romains vien-« dront et ruineront notre nation. Mais l'un « d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand « prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y « entendez rien ». Celui-ci était plus impudent que les autres ; les autres doutaient, et proposant leurs avis, disaient : « Que faisons-nous? » Mais celui-ci jette le masque, il ne ménage rien : il s'écrie effrontément : « Vous n'y en-« tendez rien, et vous ne considérez pas qu'il « vous est avantageux qu'un seul homme « meure, et que toute la nation ne périsse « point. Or, il ne disait pas ceci de lui-même : « mais, étant grand prêtre cette année-là, il « prophétisa (51) ».

Voyez-vous, mes frères, combien est grande la puissance sacerdotale? Caïphe, pour avoir été élevé par le sort au pontificat, encore qu'il en fût indigne, prophétisa sans savoir ce qu'il disait. La grâce se servit seulement de sa bouche, mais elle ne toucha point à son cœur impur. Plusieurs autres ont aussi prédit ce qui devait arriver, quoiqu'ils fussent des indignes, comme Nabuchodonosor, Pharaon, Balaam ; la raison, pour tous, en est évidente.

Mais voici ce que veut dire ce pontife : vous demeurez tranquillement assis sur vos siéges, vous traitez bien mollement une affaire de cette conséquence; vous ne pensez pas que, quand il s'agit du salut commun de tout un peuple, la vie d'un seul homme n'est à compter pour rien. Remarquez combien est grande la vertu de l'Esprit-Saint. D'un esprit impur, d'un méchant, il a pu tirer les paroles d'une prophétie admirable. Au reste, l'évangéliste appelle les nations enfants de Dieu, sur ce qui devait arriver, comme Jésus-Christ le prédit lui-même, en disant : « Et j'ai encore « d'autres brebis » (Jean X, 16), les appelant de ce nom, parce qu'un jour elles deviendraient ses brebis. Que signifient ces paroles : « Etant le grand prêtre de cette année-là ? » Parmi bien d'autres coutumes corrompues, les

Juifs avaient encore introduit celle-ci : le sacerdoce n'était plus à vie, il était seulement annuel. Par là les dignités étaient devenues vénales ; et néanmoins, dans cette corruption même où ils étaient tombés, le Saint-Esprit les assistait encore. Mais lorsqu'ils eurent mis la main sur Jésus-Christ, alors ce divin Esprit les abandonna, et se transporta sur les apôtres. Le voile du temple, qui se déchira en deux (Matth. XXVII, 51), fut une marque de cet abandon. Jésus-Christ a aussi fait entendre sa voix, en disant : « Le temps s'approche « que votre maison demeurera déserte ». (Id. XXIII, 38.) Et Josèphe, qui est venu quelque temps après, rapporte, dans son histoire, que les anges qui demeuraient avec eux leur avaient déclaré que s'ils ne changeaient de vie et ne devenaient meilleurs, ils se retireraient. Tant que la vigne a subsisté, toutes choses se sont passées parmi eux selon qu'elles avaient coutume de se passer ; mais quand ils eurent tué l'héritier, il n'en a plus été de même, ils ont tous péri ; et Dieu ôtant en quelque sorte à ce fils ingrat, c'est-à-dire, aux Juifs, la robe brillante dont il l'avait revêtu, il l'a donnée à de bons serviteurs, aux gentils qui se sont convertis à la foi, et les Juifs, il les a laissés seuls et dans la nudité.

Au reste, ce n'était pas une chose peu merveilleuse et peu étonnante que ce fût un ennemi qui prophétisât un événement si considérable et si prodigieux. Une pareille prédiction était capable d'attirer et de gagner le peuple ; en effet, il arriva tout le contraire de ce que désirait le pontife. Car, par cela même que Jésus-Christ est mort, les fidèles, ceux qui ont cru en lui, ont été délivrés du supplice auquel ils étaient condamnés. Que veulent dire ces paroles : « Pour rassembler et réunir ceux « qui sont proches, et ceux qui sont éloi- « gnés (52) ? » Il les a tous réunis en un seul corps : celui qui est à Rome regarde les Indiens comme ses membres. Quoi de comparable à une pareille réunion ? et le chef de tous est Jésus-Christ. « Ils ne songèrent plus, de- « puis ce jour-là, qu'à trouver le moyen de le « faire mourir (53) ». Auparavant ils cherchaient, car l'évangéliste dit : « Les Juifs donc « cherchaient à le faire mourir ». (Jean, VII, 11.) Et Jésus-Christ leur dit : « Pourquoi « cherchez-vous à me faire mourir ? » (Ibid. 20.) Mais alors ils cherchaient seulement (Id. V, 18) ; et maintenant leur résolution est prise, et ils ont mis la main à l'œuvre. « C'est « pourquoi Jésus ne se montrait plus en public « parmi les Juifs (54) ». Ici encore Jésus pourvoit à sa sûreté d'une manière humaine, et souvent il fait de même.

2. J'ai déjà dit le sujet pour lequel Jésus-Christ s'est souvent enfui et s'est éloigné de ses ennemis. Maintenant il se retire à Ephrem, près du désert, et s'y tient avec ses disciples. Mais quel pensez-vous, mon cher auditeur, que fut le trouble des disciples, voyant leur Maître s'enfuir de la sorte, et pourvoir à sa sûreté d'une manière humaine ? Personne alors ne l'accompagna ; comme la Pâque était proche, tous les Juifs accouraient en foule à Jérusalem. Ainsi, lorsque tous étaient dans la joie, en fêtes et en réjouissances, alors les disciples se cachaient et se voyaient en péril ; mais néanmoins ils demeuraient fermement attachés à leur Maître ; pendant que les Juifs célébraient la Pâque et la scénopégie, ils restaient cachés dans la Galilée. Mais aussi c'est alors qu'étant seuls avec leur Maître, et obligés de fuir et de se cacher, ils avaient l'avantage de lui marquer tout leur attachement et leur amour. C'est pourquoi saint Luc rapporte que Jésus leur dit : « J'ai demeuré avec vous « dans les tentations [1] » (Luc, XXII, 28) ; voulant leur faire connaître que c'était sa grâce qui les fortifiait et les rendait si fermes.

« Car plusieurs de ce quartier-là allèrent à « Jérusalem pour se purifier. Et les princes « des prêtres et les pharisiens avaient donné « ordre de le prendre (55, 56) ». Belle manière de se purifier avec une volonté délibérée de faire mourir Jésus, et de tremper les mains dans son sang ! « Et ils disaient : « Que vous en semble-t-il ? viendra-t-il à « la fête ? » (Ibid.) Au grand jour de Pâques, ils tendaient des piéges à Jésus : d'un temps de fête et de joie, ils faisaient un temps de meurtre et de carnage ; c'est comme s'ils avaient dit : La fête l'appelle ici, il faut qu'il vienne tomber dans nos piéges. O quelle impiété ! Lorsqu'il fallait donner des marques d'une plus grande piété, et délivrer les plus grands criminels, alors même ils tâchent de prendre l'innocent. Mais de plus, ayant tenté

[1] On lit autrement ce passage, et dans le texte grec et dans le latin. Saint Chrysostome l'a apparemment lu de même dans son manuscrit, ou bien il l'a voulu accommoder à son sujet. Nos deux textes, le grec et le latin, disent : « C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations ».

d'autres fois de le prendre, non-seulement ils ne l'avaient pu, mais encore ils s'étaient fait moquer d'eux. S'il s'est souvent échappé de leurs mains, lorsqu'ils croyaient le tenir ; s'il les a empêchés de le faire mourir, et les a laissés en doute et en suspens, c'était afin de les amener au repentir et à la componction, en leur faisant ainsi connaître sa vertu et sa puissance ; afin qu'ils sussent, quand ils l'auraient pris, que ce n'était point par leur propre force qu'ils le tenaient ; mais parce qu'il avait bien voulu se livrer volontairement à eux. En effet, il leur fut alors impossible de le prendre, quoiqu'il fût à Béthanie, proche de Jérusalem ; et lors même qu'ils l'eurent pris, il les renversa tous et les fit tomber par terre. (Jean, XVIII, 6.)

« Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Bétha-« nie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité « d'entre les morts. (Chap. XII, 1.) Et il mangea « chez eux, Marthe servait et Lazare mangeait « avec lui[1] (2) ». Que Lazare, beaucoup de jours après sa résurrection, fût en vie et mangeât, c'était là un signe et un témoignage bien sûr d'une véritable résurrection. Du texte qui précède il résulte clairement que le repas avait lieu dans la maison de Marthe ; Lazare et ses sœurs accueillent Jésus comme des personnes qui l'aiment et en sont aimées. Quelques-uns disent pourtant que le souper fut préparé dans une autre maison ; Marie ne servait point, uniquement occupée à écouter Jésus-Christ. Encore ici, elle montre des dispositions plus spirituelles. Elle s'abstient de servir, comme si elle n'était qu'invitée. Elle réserve pour Jésus-Christ seul son service et ses hommages, et ne se comporte point envers lui comme envers un homme, mais comme envers Dieu (3). Voilà pourquoi elle répandit des parfums sur ses pieds et elle les essuya de ses cheveux ; ce qui faisait visiblement voir qu'elle n'avait pas la même opinion de Jésus-Christ que les autres.

Mais Judas, par un feint scrupule de piété, lui en fit des reproches. Que répondit donc Jésus-Christ ? « Marie a fait une bonne œuvre », lorsqu'elle a répandu des parfums sur mon corps, « elle l'a fait pour m'ensevelir[2] (7) ». Pourquoi Jésus ne reprit-il pas son disciple d'avoir désapprouvé l'action de cette femme, et ne dit-il point, comme l'évangéliste, qu'il l'avait blâmée pour voler l'argent ? C'est parce qu'il voulut lui inspirer de la honte par sa patience. Mais Jésus connut Judas pour un traître, c'est de quoi on ne peut douter, puisqu'il l'avait déjà repris bien des fois, en disant : Tous ne croient pas, et « un de vous autres est « un démon ». (Jean, VI, 71.) Jésus fit donc connaître qu'il savait que Judas était un traître, mais il ne le réprimanda pas ouvertement ; il l'épargne et le traite avec douceur, parce qu'il voulait le détourner de son dessein. Mais pourquoi un autre évangéliste rapporte-t-il que tous les disciples avaient parlé de même ? Il est vrai, les disciples et celui-ci se choquèrent tous de cette action, mais non point dans une même pensée.

Que si quelqu'un demande pourquoi Jésus-Christ confia la bourse des pauvres à un voleur, et en commit la dispensation à un avare, nous répondrons que Dieu seul connaît les choses secrètes. Mais de plus, s'il m'est permis de dire mon sentiment et de hasarder une conjecture, je répondrai que le Sauveur en usait de la sorte pour ôter à Judas tout sujet d'excuse. En effet, il ne pouvait même pas prétexter que c'était l'amour de l'argent qui le poussait à trahir son Maître, puisqu'ayant la bourse en sa disposition, il lui était aisé de satisfaire sa malheureuse cupidité ; mais il fallait qu'il confessât que son extrême méchanceté le portait à commettre ce crime, et c'est pour l'arrêter et le corriger que Jésus-Christ usait de tant d'indulgence à son égard. C'est encore pour cette raison qu'il ne le reprenait pas de ses larcins, quoiqu'il ne les ignorât point, et qu'il lui laissait les moyens d'assouvir sa misérable passion, pour lui ôter toute excuse.

« Laissez-la faire », dit Jésus, « elle a ré-« pandu ce parfum pour m'embaumer », elle prévient ma sépulture de quelques jours. Le Sauveur, parlant ainsi de sa sépulture, avertit et reprend de nouveau le traître de son dessein. Mais cet avertissement ne le toucha point, cette parole n'amollit pas son cœur, quoiqu'elle fût pourtant capable d'inspirer de la compassion et de la pitié ; car Jésus semblait dire : Je vous suis à charge et incommode, mais patientez un

[1] Autrement : Lazare était un de ceux qui furent à table avec lui.

[2] Le mot : ἐνταφιασμος, que je lis dans mon texte, ou le verbe τεναφιαζειν, qui est dans le Nouveau Testament grec, signifient préparer un corps pour l'ensevelir : « Marie a fait cette action pour prévenir ma sépulture », pour préparer mon corps à la sépulture, pour lui rendre les derniers devoirs : ou encore, pour faire mes funérailles.

peu et je vais m'en aller. Car c'est ce qu'il a eu en vue lorsqu'il a dit : « Vous ne m'avez pas » pour « toujours ». Mais rien de tout cela n'a pu fléchir cet homme féroce, ni arrêter sa fureur ; encore que Jésus eût dit et fait bien d'autres choses, qu'il eût lavé ses pieds dans cette nuit et qu'il l'eût fait asseoir à sa table, ce qui aurait pu amollir le cœur même des plus grands voleurs, et qu'il eût dit bien des paroles capables d'attendrir une pierre même ; et de plus, ce ne fut pas longtemps avant sa mort que le Sauveur fit et dit toutes ces choses, mais le jour même qu'il allait mourir, de peur que le temps ne les lui fît oublier. Cependant ce traître résiste à tout et se rend inutiles tous les bienfaits du Seigneur.

3. C'est que l'avarice est un horrible, oui, un horrible fléau : elle ferme les yeux, elle bouche les oreilles de celui qui en est possédé et le rend plus cruel que les bêtes féroces : elle ne lui permet d'avoir nulle attention, nulle considération pour quoi que ce soit, ni pour la conscience, ni pour l'amitié, ni pour la société, ni pour son propre salut ; elle le détache de tout pour l'asservir au joug pesant de sa propre autorité. Et ce qu'il y a de pire dans cet esclavage, c'est qu'elle persuade à ceux dont elle fait ses esclaves qu'ils sont ses obligés ; c'est qu'on s'y complaît d'autant plus qu'on est plus asservi. Voilà par où l'avarice devient une maladie incurable : voilà par où cette bête sauvage est si difficile à prendre et à apprivoiser. Par elle, Giézi, de disciple et de prophète, devint lépreux ; elle perdit Ananie, elle fit un traître de Judas. L'avarice a corrompu les princes des prêtres et les sénateurs, leur a fait recevoir des présents, et les a mis au rang des voleurs : elle a engendré une multitude de maux, inondé les chemins de sang, rempli les villes de pleurs et de gémissements : c'est elle qui souille les repas et y introduit les mets défendus. Voilà pourquoi saint Paul appelle l'avarice une idolâtrie (Ephés. v, 5) : et encore, par cette qualification, il n'en a point détourné les hommes.

Mais pourquoi l'apôtre appelle-t-il l'avarice une idolâtrie ? C'est parce que bien des riches n'osent se servir de leurs richesses, qu'ils les gardent précieusement et les remettent à leurs neveux et à leurs héritiers sans y avoir touché, qu'ils n'osent même pas y toucher, comme à des offrandes faites à Dieu. Et s'ils sont quelquefois obligés de s'en servir, ils le font avec réserve et avec respect, comme s'ils touchaient à des choses sacrées auxquelles il ne leur serait point permis de toucher. Mais encore comme un idolâtre garde et honore son idole, vous de même vous enfermez votre or sous de bonnes portes et de fortes serrures ; votre coffre, vous vous en faites un temple, vous vous en faites un autel où vous déposez votre trésor et le mettez dans des vases d'or. Vous n'adorez pas l'idole comme lui, mais vous lui prodiguez les mêmes soins. Un homme ainsi préoccupé de la passion d'avarice, donnera plutôt ses yeux et sa vie que son idole. Voilà ce que font les avares qui sont passionnés pour l'or.

Mais, direz-vous, je n'adore point l'or. Le gentil non plus n'adore point l'idole, mais le démon qui demeure en elle. Vous, de même, vous n'adorez pas votre or ; mais le démon qui, par vos yeux avidement fixés sur l'or et par votre cupidité, est entré dans votre âme, vous l'adorez. Car l'amour des richesses est pire que le démon : c'est un dieu à qui plusieurs obéissent avec plus de zèle que les gentils n'obéissent à leurs idoles. Ceux-ci n'obéissent pas aux leurs en bien des choses, mais les autres leur sont soumis en tout, et font aveuglément tout ce qu'elles leur prescrivent.

Que commande l'avarice ? Soyez, dit-elle, ennemi de tout le monde, oubliez les devoirs de la nature, négligez le service de Dieu : vous-même, sacrifiez-vous à moi : et ils lui obéissent en tout. On immole aux idoles des bœufs et des moutons ; mais l'avarice veut un autre sacrifice ; elle dit : immolez-moi votre âme, et l'avare lui immole son âme. Ne voyez-vous pas quels autels on élève à l'avarice, quels sacrifices elle reçoit ? Les avares ne seront point héritiers du royaume de Dieu (I Cor. vi, 10) ; et ils ne craignent et ils ne tremblent point. Mais toutefois cette passion est la plus faible de toutes : elle n'est point née avec nous, elle ne nous est point naturelle : si elle venait de la nature, elle aurait établi son règne dès le commencement du monde. Or, au commencement il n'y avait point d'or, personne n'aimait l'or.

Mais voulez-vous savoir d'où naît cette passion ? comment elle a crû, comment elle s'est étendue ? Le mal s'est propagé parce que les hommes ont porté envie aux riches qui avaient vécu avant eux, et le spectacle de la

prospérité d'autrui a stimulé jusqu'à l'indifférence. Voyant que d'autres ont eu de magnifiques maisons, de vastes domaines, des troupes de valets, des vases d'argent, des armoires pleines d'habits, on n'épargne rien pour les surpasser ; de sorte que les premiers venus irritent la cupidité des seconds, et ainsi de suite. Mais, si les premiers avaient voulu vivre dans la modération et dans la frugalité, ils n'auraient pas servi de maîtres et de modèles à ceux qui sont venus après eux. Toutefois, ceux qui les suivent, et qui imitent leur luxe, ne sont pas pour cela excusables, ils ont d'autres modèles; il se trouve encore des gens qui méprisent les richesses. Et qui est-ce qui les méprise ? direz-vous. Effectivement, ce qui est le plus fâcheux, c'est que ce vice a tant de force et d'empire qu'il semble invincible : on croit que tout est soumis à ses lois, et qu'il n'est personne qui suive la vertu contraire, je veux dire la modération, la tempérance. Je pourrais néanmoins en compter plusieurs, et dans les villes et sur les montagnes : mais de quoi cela vous servirait-il? Vous ne changeriez point, vous n'en deviendriez pas meilleurs. De plus, je ne me suis pas proposé de traiter aujourd'hui cette matière, et je ne dis pas qu'il faille répandre ses richesses et s'en dépouiller. Je le voudrais pourtant bien, mais parce que cela paraît trop difficile, je ne vous y obligerai pas. Seulement je vous exhorte à ne point désirer le bien d'autrui, et à faire part aux pauvres des biens que vous possédez.

Au reste, quand nous voudrons faire cette recherche, nous trouverons bien des gens qui se contentent de ce qu'ils ont, qui ont soin de leur bien, et qui vivent d'un honnête travail. Pourquoi ne les imitons-nous pas, et ne suivons-nous pas leur exemple? Rappelons dans notre mémoire ceux qui ont été avant nous. Leurs terres, leurs héritages ne subsistent-ils pas, seuls monuments qui rappellent encore leurs noms? Voilà, disons-nous, les bains d'un tel, voilà sa maison de campagne, son lieu de plaisance : aussitôt que nous voyons ces objets, ne poussons-nous pas quelques gémissements en nous représentant les soins et les peines qu'il s'est données, les rapines et les vols dont il s'est rendu coupable? Mais cet homme a disparu d'ici-bas ; d'autres à qui il n'aurait jamais pensé, et peut-être même ses ennemis, jouissent de ses biens pendant qu'il souffre les plus cruels tourments. Un même sort nous attend : nous mourrons indubitablement, et nous aurons tous une même fin. Dites-moi, je vous prie, ces riches auxquels vous pensez maintenant, lorsqu'ils étaient sur la terre, quelles haines ne se sont-ils pas attirées, quelles dépenses n'ont-ils pas faites, combien de querelles et d'inimitiés n'ont-ils pas essuyées? Et quel fruit leur en revient-il? Un supplice éternel, nul espoir de consolation, des reproches de tout le monde, non-seulement pendant leur vie, mais maintenant encore après leur mort.

Enfin, lorsque vous voyez dans les maisons les portraits de ces hommes opulents, quels sont vos sentiments et vos pensées? Admirons-nous, ou plutôt ne versons-nous pas des larmes? Le prophète a bien eu raison de le dire : « C'est en vain que se trouble et s'in-« quiète tout homme qui vit (Ps. xxxviii, 9) » sur la terre : car le soin des choses de ce monde est véritablement un trouble, et une inquiétude vaine et inutile, mais il en sera tout autrement dans les demeures et les tabernacles éternels. Ici l'un a travaillé, et l'autre jouit du fruit de son travail : mais là-haut chacun jouira de ses peines et de ses travaux, et en recevra une ample récompense. Faisons donc tous nos efforts, et n'épargnons rien pour acquérir cet héritage : préparons-nous-y des maisons, afin que nous nous reposions avec Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire, et au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVI.

UNE GRANDE MULTITUDE DE JUIFS AYANT SU QU'IL ÉTAIT LA, Y VINRENT, NON-SEULEMENT POUR JÉSUS, MAIS AUSSI POUR VOIR LAZARE, QU'IL AVAIT RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS. (VERS. 9, JUSQU'AU VERS. 24.)

—

ANALYSE.

1. Les pharisiens ont la pensée de faire mourir Lazare. — Jésus, entrant à Jérusalem monté sur un ânon, réalise une prophétie et préfigure la conversion des gentils. — Ignorance des disciples avant la mort de Jésus-Christ.
2. Des gentils venus pour assister à la fête demandent à voir Jésus. — Cette démarche cache un mystère.
3. Ceux qui ne croient point à la résurrection des corps, sont sans excuse.— Preuves de la résurrection.— Celui qui a tiré toutes choses du néant, peut, à plus forte raison, ressusciter le corps.— La résurrection est nécessaire pour rendre à chacun selon ses mérites.— Pourquoi n'y aurait-il pas une résurrection des corps? — Tout en prouve la nécessité. — Si la résurrection consiste dans la purification de l'âme, dans la rémission des péchés, dans l'impeccabilité, pourquoi Jésus-Christ est-il ressuscité? — Ne pas s'exposer au combat avec les hérétiques, si l'on ne s'est bien muni des armes que fournissent les saintes Ecritures. — Mœurs et coutumes des philosophes païens : leurs dogmes. — Un philosophe païen a écrit un livre sur la matière contre les chrétiens.

1. Comme les richesses ont coutume de perdre les hommes sans qu'ils y pensent, les dignités de même compromettent leur salut : celles-là les rendent avares, celles-ci insolents. Chez les Juifs du moins, vous voyez le peuple obéissant et soumis à la foi, et les sénateurs rebelles et corrompus. Que le peuple crût en Jésus-Christ, c'est de quoi les évangélistes rendent témoignage à tout moment : « Plu« sieurs du peuple », disent-ils, « crurent en « lui ». Les incrédules étaient des sénateurs. Aussi ce n'est pas le peuple, mais ce sont eux qui disent : « Y a-t-il quelqu'un des sénateurs « qui ait cru en lui? » (Jean, VII, 48, 49.) Et que disent-ils encore? Pour cette populace qui ne connaît point Dieu, ce sont des gens maudits. Ceux qui croient, ils les appellent gens maudits, mais eux, qui veulent faire mourir Jésus-Christ, ils se disent prudents et sages. Ici encore, plusieurs du peuple qui avaient vu le miracle de la résurrection de Lazare, crurent en Jésus-Christ. Quant aux sénateurs, non-seulement ils ne se contentaient pas des maux qu'ils commettaient tous les jours, mais ils cherchaient aussi à faire mourir Lazare. Qu'à cause des Romains que vous craignez, ô Juifs, vous cherchiez à faire mourir Jésus-Christ qui ne gardait pas le sabbat, qui se faisait égal à Dieu, cela se conçoit encore : mais dans Lazare, que trouvez-vous à reprendre, pour vouloir le faire mourir? Quoi! est-ce un crime à lui imputer que d'avoir reçu un bienfait? Ne voyez-vous pas que ces âmes sanguinaires ne respirent que le carnage? Jésus avait fait beaucoup de prodiges et de miracles, il avait guéri le paralytique, il avait rendu la vue à l'aveugle-né; mais aucun de ces miracles ne les avait tant mis hors d'eux-mêmes, et transportés d'une si grande fureur que cette résurrection. En effet, elle était par sa nature beaucoup plus admirable, et Jésus l'avait opérée après plusieurs autres; disons-le encore : il était bien étonnant de voir parler et marcher un homme mort depuis quatre jours.

En vérité, en un jour solennel commettre des meurtres, répandre le sang humain, n'était-ce pas là une belle manière de célébrer la fête et d'en remplir les obligations? De plus, ils accusaient Jésus-Christ d'avoir violé le sabbat, et sous ce prétexte ils excitaient le peuple contre lui; mais ici, qu'ont-ils à dire? Ils ne peuvent objecter aucun crime à Lazare, mais Jésus l'a ressuscité; cela leur suffit pour méditer sa mort. Du moins, dans cette résur-

rection, ils ne pouvaient pas alléguer que Jésus avait été contraire à son Père, la prière qu'il avait faite les en empêchait. Ils n'ont donc plus ici ce sujet d'accusation qu'ils faisaient tant et si souvent valoir; mais le miracle éclate et fait grand bruit, c'est là une assez forte raison pour qu'ils se portent au meurtre : et ils auraient fait de même à l'égard de l'aveugle, s'ils n'avaient eu à reprendre la violation du sabbat. D'ailleurs, c'était un homme de rien, ils se contentèrent de le chasser du temple : mais Lazare était d'une famille distinguée, comme cela se voit par cette quantité de Juifs qui étaient allés consoler ses sœurs, et le miracle de sa résurrection avait été fait aux yeux de tout le monde et d'une manière étonnante. Voilà pourquoi ils accouraient tous en foule. Ce qui les piquait et les irritait, c'est que la fête étant proche, tous quittassent la ville pour courir à Béthanie. Ils cherchèrent donc à le faire mourir, et ils ne croyaient faire aucun mal, tant ils étaient sanguinaires.

Voilà pourquoi la loi commence par ces paroles : « Vous ne tuerez point (Exod. xx, 13), et néanmoins c'est de quoi le prophète les accuse. « Leurs mains », dit-il, « sont « pleines de sang ». (Isaïe, i, 15.) Comment donc Jésus, qui ne se montrait plus en public parmi les Juifs (Jean, xi, 54) et s'était retiré dans le désert, entre-t-il encore dans la ville avec assurance? Ayant apaisé leur colère par sa fuite, maintenant qu'ils sont tranquilles, il va les trouver. De plus, le peuple qui marchait devant et après lui, pouvait leur inspirer de la crainte : car rien ne l'avait tant touché et plus attiré auprès de Jésus, que la merveilleuse résurrection de Lazare. Enfin un autre évangéliste rapporte « qu'ils étendirent leurs vêtements sous ses « pieds (Luc, xix, 36), et que toute la ville « fut émue » (Matth. xxi, 10), de le voir entrer dans Jérusalem avec tant d'éclat et de pompe. Au reste, le Sauveur agissait de la sorte pour prédire une chose et en accomplir une autre : et la même action fut le commencement d'une prédiction et la réalisation d'une autre. Ces paroles : « Réjouissez-vous, voici votre roi qui « vient à vous plein de douceur » (Isaïe, lxii, 11; Zach. ix, 9), sont l'accomplissement d'une prophétie; mais le fait d'être monté sur un ânon (Matth. xxi, 5), figurait et prédisait une chose qui devait arriver; savoir, que Jésus-Christ se soumettrait les gentils qui étaient une nation immonde.

Mais sur quoi les autres évangélistes rapportent-ils que Jésus avait envoyé ses disciples et leur avait dit : « Déliez l'ânesse et l'ânon » (Matth. xxi, 2; Marc, xi, 5); lorsque saint Jean ne dit rien de semblable, qu'il dit seulement : « qu'ayant trouvé un ânon, il monta des- « sus (14)? » Il est à croire que l'un et l'autre arriva, et que les disciples amenant l'ânesse après l'avoir déliée, Jésus trouva un ânon sur lequel il monta. Ils prirent des branches de palmiers et d'oliviers, et ils étendirent leurs vêtements pour faire voir qu'ils avaient une plus grande et plus haute opinion de lui que d'un prophète. Et ils criaient : « Hosanna ! » Salut et gloire ! « Béni soit celui qui vient au « nom du Seigneur (13)! » Faites-vous bien attention que ce qui chagrinait surtout les chefs et les sénateurs, c'était de voir tout le peuple persuadé que Jésus n'était point contraire à Dieu? Et d'autre part, ce qui divisait le plus le peuple, c'était d'entendre dire à Jésus qu'il venait au nom de son Père.

Que signifient ces paroles : « Réjouissez- « vous beaucoup, fille de Sion (15)? » C'est que pour l'ordinaire tous leurs rois étaient méchants et ambitieux, et les livraient à leurs ennemis, ruinaient le peupl et le mettaient sous le joug de la servitude. « Ayez confiance », dit le prophète, celui-ci n'est pas de même, il est doux et débonnaire : vous le voyez bien, puisqu'il monte simplement sur une ânesse. Jésus n'entre point dans Jérusalem accompagné d'une armée, mais simplement monté sur une ânesse. « Ses disciples ne savaient pas[1] « que ces choses avaient été écrites de lui (16) ». Remarquez-vous que les disciples ont ignoré bien des choses, parce que Jésus-Christ ne les leur avait pas encore découvertes? Lorsqu'il dit : « Détruisez ce temple, et je le rétablirai « en trois jours » (Jean, ii, 19), les disciples ne comprirent point alors ce que cela voulait dire. Et un autre évangéliste rapporte que ce discours leur était caché (Luc, xviii, 34), et qu'ils ne comprenaient point que Jésus devait ressusciter d'entre les morts. Mais il était juste que ces choses leur fussent cachées; c'est pourquoi saint Matthieu dit, qu'entendant parler de la passion du Sauveur et de tout ce qui lui de-

[1] « Ne savaient pas », ce sont les paroles de mon texte; pour dire selon le texte du Nouveau Testament, il faudrait : « Ils ne firent point d'abord attention : ils ne conçurent pas d'abord ».

vait arriver, ils en étaient tristes et extrêmement affligés (Matth. XVII, 32); ce qui venait de l'ignorance où ils étaient de sa résurrection. Au reste, c'était avec raison que leur Maître ne leur révélait pas encore ces sublimes vérités, parce qu'elles étaient au-dessus de leur portée et de leur intelligence. Mais l'histoire de cette ânesse, pourquoi leur était-elle cachée? Parce qu'elle renfermait aussi un grand mystère.

2. Pour vous, mon cher auditeur, admirez cette philosophie, cet esprit de force et de sagesse, que fait paraître ici l'évangéliste, en ne rougissant point d'avouer l'ignorance des disciples. Véritablement ils savaient que toutes ces choses étaient écrites; mais qu'elles étaient écrites de Jésus, ils l'ignoraient. Il n'y a nul doute que s'ils avaient su qu'étant roi, il devait souffrir tant d'outrages, être trahi et livré à ses ennemis, ils en auraient été choqués et scandalisés : mais alors même ils n'auraient pas aisément compris de quel royaume Jésus était roi. Un évangéliste confesse que les disciples avaient cru que Jésus parlait du royaume de ce monde. (Matth. XX, 21.)

« Or, le peuple rendait témoignage que Jé-« sus avait ressuscité Lazare (17) ». Un si grand nombre de Juifs ne seraient pas aussi promptement accourus au-devant de lui, s'il n'avait cru au miracle. « De sorte que les pharisiens « leur [1] dirent : voyez-vous que vous ne ga-« gnez rien? Voilà tout le monde qui court à « lui (19) ». Il me semble que ce sont ceux qui avaient l'esprit sain et de bons sentiments, et qui n'osaient pas se déclarer publiquement, qui dirent ces paroles, et que, par ce qui se passait, ils réfutaient ceux qui étaient contraires à Jésus, leur faisant voir que c'était en vain et inutilement qu'ils tentaient et s'efforçaient de le décrier. Au reste, ils appellent ici monde cette multitude de peuple qui suivait Jésus. C'est la coutume de l'Ecriture d'appeler monde et les créatures et ceux qui vivent dans l'iniquité ; elle l'entend dans le premier sens lorsqu'elle dit : « Qui fait marcher le « monde dans un si grand ordre ». (Isaïe, XL, 26.) Et dans le second, quand elle dit : « Le « monde ne vous hait point, mais pour moi il « me hait ». (Jean, VI, 7.) Il faut savoir exactement ces choses, de peur que les hérétiques, abusant de la signification des noms, ne s'en servent pour soutenir leurs erreurs.

« Or il y eut quelques gentils de ceux qui « étaient venus pour adorer au jour de la « fête (20) ». Ces païens étaient venus à la fête pour se faire prosélytes, et étonnés de la grande réputation de Jésus, disaient: « Nous voudrions « bien voir Jésus (21) ». Philippe, alors, s'approche d'André, qui marchait devant, et lui apprend ce que demandaient ces gentils; mais il le fait avec beaucoup de circonspection et ne veut rien prendre sur lui, parce qu'il avait entendu dire à son Maître : « N'allez point vers « les gentils ». (Matth. XX, 5.) Et c'est pour cela que, la chose une fois communiquée à André, André et Philippe en informèrent ensemble Jésus.

Mais que leur répondit-il? « L'heure est ve-« nue que le Fils de l'homme doit être glori-« fié (23). Si le grain de froment ne meurt « après qu'on l'a jeté en terre, il demeure « seul (24) ». Que signifie cela : « L'heure est « venue? » Jésus avait dit à ses disciples : « N'allez point vers les gentils », et il leur avait fait cette défense, pour ôter aux Juifs tout sujet d'obstination. Mais, comme ils demeuraient et dans leur obstination et dans leur incrédulité, et qu'au contraire les gentils voulaient venir et s'approcher de lui, le temps, dit Jésus, est enfin venu qu'il faut que je me livre à la mort, puisque toutes choses sont accomplies. Si nous nous arrêtions à attendre toujours ces opiniâtres, et si nous refusions de recevoir ceux-ci, qui demandent de venir à nous, nous ferions une action indigne de notre bonté et de notre providence.

Comme donc Jésus, après sa passion, devait envoyer ses disciples vers les Gentils, les voyant déjà s'approcher eux-mêmes et venir à lui, il dit : Le temps est venu pour moi d'aller à la croix et de me livrer à la mort. Il n'avait pas permis auparavant à ses disciples d'aller vers les gentils, parce qu'il voulait que sa croix leur servît de témoignage. Avant que les Juifs l'eussent repoussé, avant qu'ils l'eussent attaché à la croix, il n'a point dit : « Allez et ins-« truisez tous les peuples », mais : « N'allez « point vers les gentils ». (Matth. XXVIII, 19.) Et : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la « maison d'Israël qui se sont perdues » (Id. XV, 24); et : « Il n'est pas juste de prendre le pain « des enfants et de le donner aux chiens ». (Ibid. 26.) Les Juifs haïssant donc Jésus, et le

[1] « Leur », aux sénateurs. Le texte grec et celui de mon auteur l'insinue ainsi. Notre Vulgate dit : « Les pharisiens dirent entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien ».

haïssant jusqu'à se porter à le faire mourir, il eût été inutile de les attendre plus longtemps, eux qui le repoussaient avec tant d'opiniâtreté lorsqu'il se présentait à eux. En effet, ils le rejetèrent hautement, en disant : « Nous n'a-« vons point d'autre roi que César ». (Jean, XIX, 15.) Alors enfin le Sauveur les abandonna, parce qu'ils l'avaient abandonné les premiers. Voilà pourquoi il dit : « Combien de fois ai-je « voulu rassembler tes enfants, et tu ne l'as « pas voulu ? » (Matth. XXIII, 37.)

Que signifient ces paroles : « Si le grain de « froment ne meurt après qu'on l'a jeté en « terre ? » Le Sauveur parle de sa croix, de sa mort. Afin que ses disciples ne se troublassent point, voyant et pensant qu'on avait fait mourir leur Maître, lors même que les gentils venaient à lui, il leur dit : C'est ma mort même qui les attire et les fait plus promptement venir à moi. C'est ma mort qui va répandre ma prédication et mon Evangile. Ensuite, comme il ne les persuadait pas aussi bien par les paroles que par les exemples, il recourt à une image de ce qui se passe dans la nature : Le froment, dit-il, s'il meurt, porte plus de fruit ; or, si cela arrive pour les semences, à plus forte raison la même chose arrivera-t-elle pour moi. Mais les disciples ne comprirent pas ces paroles. C'est pourquoi l'évangéliste répète souvent que les disciples n'avaient point compris ce que Jésus avait dit, afin d'excuser leur fuite au temps de la passion. Saint Paul, parlant de la résurrection des corps, produit le même exemple de la mort et de la résurrection des semences.

3. Quelle excuse auront donc ceux qui ne croient point à la résurrection, puisque nous pouvons tous les jours la voir et la contempler dans les semences, dans les plantes et même dans la propagation de notre espèce ? Il faut premièrement que la semence se corrompe et pourrisse en terre, pour qu'ensuite elle s'élève et produise du fruit. Mais, en général, quand Dieu fait quelque chose, on n'a nullement besoin de la raison humaine, elle doit se taire ; et en effet, comment le Seigneur nous a-t-il tirés du néant ? C'est aux chrétiens que je parle maintenant, aux chrétiens qui font profession de croire aux Ecritures. Mais je veux bien emprunter au raisonnement humain une autre preuve de la résurrection. Parmi les hommes il y en a de bons, il y en a de méchants ; combien de ceux qui sont méchants ont vécu dans la prospérité jusqu'à l'extrême vieillesse ; et au contraire, combien de justes ont passé leur vie dans la misère et dans l'affliction ? Quand donc et en quel temps chacun recevra-t-il ce qui lui revient selon son mérite, selon ses œuvres [1] ? Cela est bon, dit-on, mais il n'y a point de résurrection des corps. Répondre de la sorte, ce n'est point écouter saint Paul, qui dit : « Il faut que ce corps corruptible soit re-« vêtu de l'incorruptibilité ». (I Cor. XV, 53.) L'apôtre ne le dit pas de l'âme, car l'âme ne se corrompt point et ne meurt point, et la résurrection n'est que pour ce qui est mort : or le corps seul meurt et se corrompt.

Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait une résurrection des corps ? Est-ce que Dieu n'a pas le pouvoir de les ressusciter ? Mais n'y aurait-il pas une folie extrême à le nier ? Mais, direz-vous, cette résurrection ne convient point ? Et pourquoi ne convient-il pas que ce corps corruptible, qui a essuyé tant de peines et de travaux, pendant sa vie, qui enfin a souffert la mort, participe un jour aux couronnes et aux récompenses de l'âme ? Si cela n'était pas juste, Dieu ne l'aurait pas créé au commencement, et Jésus-Christ n'aurait pas pris une chair. Or, qu'il en ait pris une et qu'il l'ait ressuscitée, ces paroles le prouvent visiblement : « Portez ici vos doigts », dit-il à Thomas, « voyez et considérez qu'un esprit n'a ni « chair ni os ». (Luc, XXIV, 39 ; Jean, XX, 27.) Pourquoi Jésus a-t-il ressuscité Lazare, s'il était mieux de ressusciter sans corps ? Pourquoi opère-t-il cette résurrection comme un miracle et un bienfait ? Pourquoi enfin nous a-t-il donné les moyens de nous nourrir ? (Marc, V, 43.) Ne vous laissez donc pas séduire par les hérétiques, mes chers enfants ; il y a une résurrection, il y a un jugement. Ce sont là des vérités que refusent d'avouer ceux qui ne veulent point rendre compte de leurs œuvres. Il faut que notre résurrection soit semblable à celle de Jésus-Christ (I Cor. XV, 20), car il est les prémices et le premier-né des morts. (Col. I, 18.)

Que si la résurrection consiste dans la purification de l'âme, dans la délivrance du péché, Jésus-Christ n'ayant point commis de péché, pourquoi est-il ressuscité ? Et si lui-même a

[1] Nous devons tous comparaître devant le Tribunal de Jésus-Christ, dit saint Paul, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de son corps.

péché, comment avons-nous été délivrés de la malédiction? (Gal. III, 13.) Comment dit-il : « Le prince de ce monde va venir, et il n'a « rien en moi » (Jean, XIV, 30) qui lui appartienne [1]? car voilà ce qui marque son impeccabilité. Ainsi donc, selon ces hérétiques, ou Jésus-Christ n'a point ressuscité, ou, pour qu'il ait ressuscité, il faut qu'il ait péché avant sa résurrection ; mais il a ressuscité et il n'a commis aucun péché ; c'est donc une vérité constante que Jésus-Christ est ressuscité, et la mauvaise doctrine de ces hérétiques n'est qu'un fruit de leur vanité.

Evitons donc ces hommes empestés, car « les mauvais entretiens gâtent les bonnes « mœurs [2] ». (I Cor. XV, 33.) Ce ne sont point là les dogmes des apôtres. Marcion et Valentin, voilà les inventeurs de ces nouveautés impies. Fuyons donc ces erreurs, mes bien-aimés, la bonne vie ne sert de rien sans la bonne doctrine, comme la bonne doctrine est inutile sans la bonne vie. Les gentils ont inventé et semé les premiers ces erreurs; les hérétiques les ayant reçues des philosophes païens, les ont accrues et répandues, soutenant également avec eux que la matière est incréée, et bien d'autres semblables extravagances. Comme donc ayant enseigné que la matière était incréée, ils en ont conclu qu'il n'y avait point de créateur; de même, voyant la mort et la corruption des corps, ils ont dit qu'il n'y avait point de résurrection.

Mais nous, mes frères, nous qui connaissons l'immense et souveraine puissance de Dieu, n'écoutons point leurs rêveries; gardons-nous de leurs entretiens, c'est pour vous que je le dis. Car pour moi je ne refuserai point d'entrer en lice avec eux. Mais un homme nu et sans armes, encore qu'il soit en soi plus fort que ceux qui l'attaquent, sera facilement vaincu et terrassé. Si vous faisiez votre étude et votre méditation des saintes Ecritures, si vous vous prépariez tous les jours au combat, je n'aurais garde de vous détourner de combattre contre eux; au contraire, je vous conseillerais de leur livrer bataille, parce que la vérité est forte et puissante. Mais comme vous ne savez pas vous servir des Ecritures, je crains le combat, je crains que, vous trouvant sans armes et sans défense, ils ne vous renversent. Rien, en effet, rien n'est plus faible que ceux qui sont dénués du secours de l'Esprit-Saint.

Que si ces faux sages affectent de faire paraître au dehors de la sagesse et de la gravité, vous ne devez point vous en étonner, mais plutôt vous devez rire de les voir suivre des docteurs fous et insensés; car leurs docteurs n'ont rien su penser de grand, de raisonnable, ni sur Dieu ni sur la créature; ce que chez nous la moindre femme sait, Pythagore l'a parfaitement ignoré [1]. Mais ces philosophes débitent fastueusement que l'âme est changée en arbrisseau, en poisson, en chair. Ne leur prêtez point l'oreille, je vous prie, et serait-ce raisonnable? Ils sont ici de grands personnages, ils laissent croître leurs cheveux, les frisent, les ajustent et se parent d'un manteau; voilà en quoi consiste toute leur philosophie. Si vous les regardez de près, ils ne sont que cendre et que poussière, il n'y a rien de sain chez eux, mais « leur gosier est comme « un sépulcre ouvert » (Ps. V, 11); en eux tout est ordure et corruption, et leurs dogmes, tels qu'un bois pourri, fourmillent de vers. Le premier de leurs philosophes a enseigné que Dieu était l'eau, celui qui est venu après lui a dit que c'était le feu, un autre que c'était l'air, et tous n'ont eu de Dieu que des idées corporelles. N'admirez donc pas, je vous prie, ces docteurs qui n'ont pas pu s'élever à la connaissance d'un Dieu incorporel. Que si dans la suite ils en ont eu quelque connaissance, ils la doivent aux entretiens qu'ils ont eus dans l'Egypte avec les nôtres. Mais, pour ne pas causer ici trop de désordre, finissons ce discours. Si nous voulions bien nous donner la peine de vous exposer leur doctrine, ce qu'ils ont dit de Dieu, de la matière, de l'âme et du corps, vous ne pourriez vous empêcher d'éclater de rire. D'ailleurs ils ne méritent pas qu'on les réfute, car ils se détruisent réciproquement eux-mêmes.

Le philosophe qui a écrit contre nous un livre sur la matière, se réfute lui-même. Ainsi donc, pour ne pas occuper inutilement votre temps, et ne nous pas embarquer dans un discours sans fin, laissons toutes ces choses, et disons qu'il faut s'appliquer à la lecture de l'Ecriture sainte, au lieu de se jeter dans des disputes de paroles dont on ne retire aucun

[1] Parce que le diable n'a droit que sur les pécheurs.

[2] Selon la plupart des auteurs, ces paroles sont de Ménandre, quoique Socrate l'historien et Nicéphore les donnent à Euripide. Saint Paul a quelquefois cité les auteurs profanes. Saint Cyprien a dit de même : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes inclinations ». (*De Testim.* LIII, chap. XCV.)

[1] Savoir : que l'âme est spirituelle et immortelle.

fruit. C'est l'avis que saint Paul donne à Timothée, à ce cher disciple qui était plein de sagesse, et qui avait reçu le don des miracles. Suivons donc le conseil du grand apôtre, fuyons, rejetons toutes ces fables et ces puérilités (I Tim. IV, 7, VI, 20; II Tim. II, 23); mettons la main à l'œuvre : je veux dire, exerçons-nous aux œuvres de charité envers nos frères, à l'hospitalité, et attachons-nous de toutes nos forces à faire l'aumône, afin que nous puissions acquérir les biens que Dieu nous a promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVII.

CELUI QUI AIME SA VIE, LA PERDRA; MAIS CELUI QUI HAIT SA VIE EN CE MONDE, LA CONSERVE POUR LA VIE ÉTERNELLE. — SI QUELQU'UN ME SERT, QU'IL ME SUIVE. (VERS. 25, 26, JUSQU'AU VERS. 34.)

ANALYSE.

1. Qui est celui qui, aimant sa vie, la perdra? — Pourquoi Jésus-Christ se troubla.
2. Passer par la croix pour parvenir à la gloire. — Le diable chassé du monde par la mort de Jésus-Christ.
3. Jésus prédit sa résurrection et sa victoire. — Glorifier Dieu : lui rendre gloire, et par la foi et par la bonne vie. — Dieu n'est point tant déshonoré par les païens que par les mauvais chrétiens. — Les péchés qui tendent à la ruine publique, sont ceux-là mêmes qui font le plus blasphémer contre Dieu; des avares, et de ceux qui ravissent le bien d'autrui.

1. La vie présente est agréable et douce, elle est remplie de plaisirs et de voluptés; non pour tous, mais seulement pour ceux-là qui s'y attachent et y fixent leur pensée. Que si, au contraire, on regarde le ciel et les biens qui y sont préparés, bientôt on la méprisera et l'on n'en fera aucun cas. On admire un beau corps, jusqu'à ce qu'il s'en présente un plus beau et plus admirable : alors, ce qui nous avait d'abord saisis et jetés dans l'admiration, nous le méprisons. Si donc nous voulons contempler la beauté divine et la figure du céleste royaume, nous romprons aussitôt les liens qui nous tiennent attachés aux choses de ce monde. Car c'est une chaîne que l'amour des choses terrestres. Jésus-Christ, voulant nous le faire entendre, nous dit : « Celui qui « aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa « vie en ce monde, la conserve pour la vie « éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me « suive : Et où je serai, là sera aussi mon « serviteur ». On dirait que ce sont là des énigmes, mais il n'en est rien; au contraire, ces paroles sont pleines de lumière et de sagesse.

Mais qui est-ce qui, aimant sa vie, la perdra? C'est celui qui cherche à satisfaire ses coupables désirs, celui qui donne à la vie plus qu'il n'est permis. Voilà pourquoi l'Ecriture nous donne cet avis. « Ne vous laissez point « aller à vos mauvais désirs » (Eccl. XVIII, 30); c'est par là que vous perdrez la vie : une pareille conduite écarte du chemin qui mène à la vertu. Mais, au contraire, celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve. Qui est-ce qui hait sa vie? Celui qui résiste aux mauvais conseils qu'elle lui donne. Et Jésus-Christ n'a point dit : Celui qui ne cède pas, mais celui qui hait. Comme, en effet, nous ne pouvons ni écouter volontiers, ni voir tranquillement les personnes qui nous sont odieuses; de même aussi il faut avoir un extrême éloi-

gnement pour la vie, lorsqu'elle nous suggère des choses contraires à la volonté de Dieu.

Jésus-Christ parlait alors de la mort à ses disciples, c'est-à-dire de sa mort; et il prévoyait bien que cette nouvelle les jetterait dans la tristesse; c'est pourquoi il parle avec cette force : Pourquoi parler, dit-il, de la résignation que vous devez montrer au sujet de ma mort? Si vous-mêmes vous ne mourez pas, vous n'avez aucun avantage à espérer. Remarquez, mes chers frères, de quelle manière le Sauveur mêle les paroles de consolation avec celles qui pouvaient paraître un peu dures. Il aurait été effectivement dur et fâcheux pour l'homme, qui aime si fort la vie, de s'entendre dire qu'il fallait mourir. Et pourquoi en irais-je chercher des exemples dans les siècles passés, puisqu'aujourd'hui même nous trouvons tant de gens qui souffrent volontiers toutes choses pour jouir de cette vie; encore qu'ils croient à un avenir, à une autre vie plus heureuse? Voient-ils quelque édifice, quelque machine ingénieuse, ils disent, avec des larmes aux yeux : combien l'homme invente-t-il de choses pour mourir bientôt et être réduit en cendres! Tant cette vie excite de passion.

Jésus-Christ donc, pour briser tous ces liens, dit : « Celui qui hait sa vie en ce monde, la « conserve pour l'autre ». Et ce qui suit fait visiblement connaître qu'il ne l'a dit que pour instruire ses disciples et dissiper leur crainte; écoutez-le : « Que celui qui me sert me suive ». Parlant de sa mort il montre qu'il exige de ses disciples qu'ils le suivent par leurs œuvres, en mourant aussi eux-mêmes; car un serviteur doit suivre partout le maître qu'il sert. Considérez en quel temps le Sauveur dit ces choses : il les dit, non quand ils étaient dans la persécution, mais lorsqu'ils étaient tranquilles et en paix, lorsqu'ils se croyaient en sûreté. « Et qu'il se charge de sa croix, et me « suive » (Matth. xvi, 24); c'est-à-dire, soyez toujours prêts aux périls, à la mort et à quitter la vie. Ensuite leur ayant fait envisager des choses dures et fâcheuses, il les relève par la promesse de la récompense. Quelle est cette récompense? C'est qu'on le suit, c'est qu'on est avec lui; par où il leur fait connaître que la mort sera suivie de la résurrection : car, dit-il : « Où je serai, là sera aussi mon servi- « teur ». Où est Jésus-Christ? Dans le ciel. Elevons-y donc nos cœurs et nos esprits avant même la résurrection.

« Si quelqu'un me sert, mon Père l'ai- « mera ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : Je l'aimerai? Parce que les disciples n'avaient pas encore de lui la juste opinion qu'ils en devaient avoir, et qu'ils en avaient une plus grande du Père. Ils ne savaient pas encore que leur Maître ressusciterait, comment auraient-ils eu de lui une grande opinion? C'est pourquoi il dit aux enfants de Zébédée : « Ce « n'est point à moi à donner [1], mais ce sera « pour ceux à qui il a été préparé par mon « Père » (Marc, x, 40); mais cependant c'est lui qui juge. Jésus-Christ déclare ici qu'il est le Fils légitime du Père : car le Père les recevra comme les serviteurs de son vrai et légitime Fils.

« Maintenant mon âme est troublée, et que « dirai-je ? Mon Père, délivrez-moi de cette « heure (27) ». Mais ce n'est point là le langage de celui qui veut persuader qu'il faut aller volontiers à la mort? Tel est, au contraire, le sens de ces paroles. Le Sauveur, afin qu'on ne dît pas qu'étant exempt des douleurs humaines, il lui était facile de philosopher sur la mort, et qu'il y exhortait les autres, n'ayant rien à souffrir lui-même, fait voir ici que quoiqu'il la craignît, il ne la refusait pourtant point, parce qu'elle nous devait être très-utile et très-avantageuse. En un mot, ces paroles appartiennent à la chair qu'il a prise, et non à sa divinité. Voilà pourquoi il dit : « Mainte- « nant mon âme est troublée ». S'il n'en était pas ainsi, quelle suite y aurait-il entre ces paroles et les suivantes : « Mon Père, délivrez- « moi de cette heure? » Le divin Sauveur est si troublé, qu'il demande à son Père de le délivrer de la mort, s'il peut l'éviter.

2. Ces paroles marquent la faiblesse de la nature humaine. Mais je ne puis rien alléguer, veut-il dire, pour demander à être délivré de la mort : « Car c'est pour cela que je « suis venu en cette heure »; c'est comme s'il disait : quels que puissent être notre trouble et notre abattement, ne fuyons pas la mort : encore que je sois ainsi troublé, je dis qu'il ne faut point fuir la mort. Il faut souffrir ce qui nous arrive; mais, mon « Père, glorifiez « votre nom (28) ». Quoique le trouble où je suis m'ait fait prononcer ces paroles, je dis le contraire : « Glorifiez votre nom »; c'est-à-dire, menez-moi à la croix : ce qui montre une

[1] « Ce n'est point à moi à donner », le mot « à vous », n'est ni dans saint Chrysostome, ni dans le grec.

faiblesse humaine, et l'infirmité de la nature qui ne veut point mourir, et fait voir que Jésus n'était pas exempt des sentiments humains. Comme on n'impute pas à crime d'avoir faim, ou d'avoir envie de dormir, de même aussi ce n'en est pas un de désirer la vie présente. Or, Jésus-Christ était exempt de tout péché, mais non des instincts naturels, autrement son corps n'aurait pas été un vrai corps. Par ces paroles, le divin Sauveur nous a encore appris une autre chose. Et quoi? Que s'il nous arrive d'être dans l'affliction et dans la crainte, nous ne devons pas pour cela nous laisser abattre, et changer de résolution.

Mon « Père, glorifiez votre nom ». Jésus-Christ fait voir qu'il meurt pour la vérité, ce qu'il appelle la gloire de Dieu, et cela est arrivé après sa mort. Car après sa mort tout le monde devait se convertir, connaître le nom de Dieu, l'adorer et le servir, et non-seulement le nom du Père, mais encore le nom du Fils. Mais le Sauveur ne le dit pas ouvertement. « Au même temps on entendit une voix du « ciel » qui dit : « Je l'ai glorifié, et je le glo- « rifierai encore ». Quand l'a-t-il glorifié? Auparavant[1] : Et je le glorifierai encore après qu'il aura été crucifié. « Ce n'est pas pour « moi que cette voix est venue, mais pour « vous (30) ». Mais « le peuple qui était là crut « que c'était un coup de tonnerre, ou que « c'était un ange qui lui avait parlé (29) ». Et sur quoi le crurent-ils? La voix n'était-elle pas claire et intelligible? Elle l'était, mais elle s'effaça aussitôt de leur mémoire, parce qu'ils étaient grossiers, charnels, lâches et engourdis. Les uns n'en retinrent que le son, les autres savaient bien que les paroles que la voix fit entendre, étaient articulées, mais ils ne savaient pas de même ce qu'elle avait dit. Que dit donc Jésus-Christ? « Ce n'est pas pour « moi que la voix est venue, mais pour vous ». Pourquoi le dit-il? Parce qu'ils disaient souvent qu'il n'était pas envoyé de Dieu. Il ne se peut point que celui que Dieu glorifie ne soit pas envoyé de Dieu, dont il fait glorifier le nom. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : Cette voix s'est fait entendre : « Ce n'est pas pour « moi qu'elle est venue, mais pour vous ». Ce n'est pas pour m'apprendre quelque chose que j'ignorasse auparavant, car je connais parfaitement mon Père : mais c'est pour vous qu'elle est venue. Comme ils disaient que c'était un ange qui lui avait parlé, ou que c'était un coup de tonnerre qui s'était fait entendre, et qu'ils n'y faisaient pas plus d'attention, Jésus-Christ leur dit : C'est pour vous que cette voix est venue du ciel, afin de vous exciter à demander ce qu'elle a dit. Mais ils sont si stupides et si étourdis, que, quoiqu'on leur apprenne que ce qu'a dit la voix les regarde, ils ne demandent point encore ce que c'est. Cette voix pouvait ne point paraître bien distincte à des gens qui ignoraient pour qui elle se faisait entendre, et ce qu'elle annonçait. Voilà donc pourquoi Jésus-Christ leur dit : C'est pour vous que cette voix est venue. Ne remarquez-vous pas, mes frères, que c'est pour eux, que c'est à cause de leur faiblesse, que se font ces choses basses et grossières, et non pour le Fils, qui n'avait nullement besoin de ce secours?

« C'est maintenant que le monde va être « jugé : c'est maintenant que le prince de ce « monde va être chassé dans l'enfer (31) ». Ces paroles, comment s'accordent-elles avec celles-ci : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai? » Parfaitement, et elles sont tout à fait d'accord. Comme le Père a dit : « Je le glorifierai », le Fils fait connaître de quelle sorte de gloire le Père le glorifiera. Et quelle est cette gloire? Le prince de ce monde va être chassé dehors. Que veut dire ceci : c'est maintenant que le monde va être jugé? C'est comme s'il disait : Le jugement et la vengeance vont arriver : comment? Le diable, qui est le prince du monde, a fait mourir le premier homme, qu'il a trouvé coupable de péché; car c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde (Rom. v, 12). En moi il n'a trouvé aucun péché. Pourquoi s'est-il donc jeté sur moi, et m'a-t-il livré à la mort? pourquoi est-il entré dans l'âme de Judas pour me faire mourir? Ne venez pas maintenant me dire que Dieu a dispensé ces choses de cette manière : car une telle dispensation ne saurait provenir que de sa sagesse, et non du diable. Mais cependant examinons la conduite de cet esprit malin. Comment le monde sera-t-il jugé en moi? On fera comparaître en jugement ce malin esprit comme devant un tribunal, et on lui dira : Que tu aies fait mourir tous les hommes, on te le passe; c'est parce que tu les as trouvés

[1] Auparavant : Dans son baptême, le Père fit entendre cette voix du ciel : C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.

coupables de péché; mais Jésus-Christ, pourquoi l'as-tu fait mourir? N'est-ce pas tout à fait injustement? Tout le monde sera donc vengé en Jésus-Christ.

Pour vous rendre ceci plus clair et plus sensible, je me servirai d'un exemple. Supposons un cruel tyran qui accable de mille maux et fasse mourir tous ceux qui tombent entre ses mains : si, attaquant un roi ou le fils d'un roi, il l'a fait mourir injustement, son supplice pourra venger aussi tous les autres qu'il a fait mourir. Supposons encore un créancier, qui exige impitoyablement de ses débiteurs ce qu'ils lui doivent, qui les frappe et les jette en prison, et qu'ensuite avec la même insolence il fasse emprisonner un homme qui ne lui doit rien. Alors il sera puni des mauvais traitements qu'il a fait subir aux autres; car celui-là le fera mourir.

3. Il en arrive de même à l'égard de Dieu. Le diable sera puni de ce qu'il a fait contre vous, par ce qu'il a osé faire contre Jésus-Christ. Faites bien attention aux paroles du Sauveur, et vous comprendrez que c'est là ce qu'il veut dire par ces paroles : « C'est main-« tenant que le prince de ce monde sera « chassé dans l'enfer [1] », par ma mort.

« Et pour moi, quand j'aurai été élevé, j'at-« tirerai tous les hommes [2] à moi (32) », c'est-à-dire, les gentils aussi. Et de peur que quelqu'un ne dît : Si le prince de ce monde a la victoire sur vous, comment sera-t-il chassé dans l'enfer? Jésus prévient cette objection, et dit : Il ne me vaincra point; car comment vaincrait-il celui qui attire les autres? Et il ne parle point là de la résurrection, mais de ce qui est plus grand que la résurrection : « J'at-« tirerai tous les hommes à moi ». Si le Sauveur eût dit : Je ressusciterai, il n'aurait pas fait connaître que tous croiront en lui. Mais en disant : Tous croiront, il déclare l'un et l'autre, et il assure qu'il ressuscitera. S'il était demeuré dans la mort, et s'il n'eût été qu'un homme, personne n'aurait cru en lui.

« J'attirerai tous les hommes à moi ». Pourquoi Jésus-Christ dit-il donc que le Père attire? Parce que le Fils attirant, le Père attire aussi. Je les attirerai, dit-il, parce qu'ils sont tellement arrêtés par le tyran, qu'ils ne peuvent venir d'eux-mêmes, ni s'échapper des mains de celui qui les retient. En un autre endroit le Seigneur appelle cela un pillage : « Per-« sonne », dit-il, « ne peut piller les armes du « fort, si auparavant il ne lie le fort, pour pou-« voir ensuite piller ce qu'il possède ». (Matth. XII, 29.) Et par ces expressions il marque sa violence. Ce qu'il appelle donc là « piller », ici il l'appelle « attirer ».

Instruits de ces vérités, réveillons-nous, sortons de notre engourdissement, glorifions Dieu, non-seulement par la foi, mais encore par la bonne vie. Autrement ce ne serait point lui rendre gloire, mais blasphémer contre lui. Le saint nom de Dieu n'est point tant blasphémé par la perversité d'un gentil que par la corruption d'un chrétien. C'est pourquoi je vous en conjure, mes chers frères, faisons tout notre possible pour que Dieu soit infiniment glorifié. Car il dit : Malheur à ce serviteur par qui le nom de Dieu est blasphémé! Or, quand Dieu dit : Malheur, il déclare que celui contre qui il prononce cette parole, sera condamné aux tourments et aux supplices les plus rigoureux. Mais au contraire : Bienheureux est celui par qui son nom est honoré! Ne vivons donc pas comme si nous étions encore dans les ténèbres, mais fuyons toutes sortes de péchés, et surtout ceux qui tendent à la perte commune : car c'est par ceux-là principalement que Dieu est blasphémé.

En effet, quel pardon obtiendrons-nous, si le Seigneur nous ayant fait un précepte de donner de notre propre bien aux autres, nous ravissons le bien d'autrui? Quelle espérance de salut aurons-nous? Vous serez puni, si vous ne donnez point à manger à celui qui a faim; si vous allez jusqu'à dépouiller celui qui est vêtu, quel pardon obtiendrez-vous? Nous ne cesserons point de vous répéter souvent ces vérités; peut-être que ceux qui ne les écoutent pas aujourd'hui, les écouteront demain; ceux qui n'y sont point attentifs aujourd'hui, demain pourront y faire attention. Que s'il se trouve parmi vous quelqu'un d'incorrigible, du moins, il n'y aura pas de notre faute, et nous ne serons point responsable, puisque nous aurons rempli notre ministère. Fasse le ciel, et que nous ne soyions pas remplis de confusion au sujet de nos paroles, et que vous ne soyiez pas couverts de honte, mais que nous puissions tous paraître avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ, de telle sorte que nous puissions nous-mêmes nous glorifier de

[1] « Dans l'enfer ». C'est ce que porte mon texte.

[2] « Tous les hommes ». Le texte grec et mon auteur lisent de même. La Vulgate dit : « Tout ».

vous, et recevoir une consolation de nos peines ; je veux dire, vous voir glorifiés et couronnés par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire, et au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVIII.

LE PEUPLE LUI RÉPONDIT : NOUS AVONS APPRIS DE LA LOI, QUE LE CHRIST DOIT DEMEURER ÉTERNELLEMENT. COMMENT DONC DITES-VOUS QU'IL FAUT QUE LE FILS DE L'HOMME SOIT ÉLEVÉ EN HAUT ? QUI EST CE FILS DE L'HOMME ? (VERS. 34, JUSQU'AU VERS. 42.)

ANALYSE.

1. La mort n'empêche point Jésus-Christ de demeurer éternellement.
2. Les prophéties ne nécessitent point qu'il ne faut pas prendre à la lettre diverses manières de parler de la sainte Ecriture.
3. Faire tous ses efforts pour ne se point séparer de Dieu : s'appliquer pour cela à toutes sortes de bonnes œuvres. — Douceur, charité envers le prochain. — Tâcher d'adoucir les plaies qu'on ne peut guérir.

1. Le mensonge est faible et facile à démasquer, quand bien même il se couvre au dehors de mille couleurs. Comme ceux qui crépissent des murs ruineux, ne les rendent pas pour cela plus solides ; de même les menteurs sont aisément confondus. Voilà précisément ce qui arrive ici aux Juifs. Jésus-Christ leur disant : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai « tous les hommes à moi » ; ils répondent : « Nous avons appris de la loi que le Christ « demeure éternellement. Comment donc di- « tes-vous qu'il faut que le Fils de l'homme « soit élevé en haut ? Qui est ce Fils de « l'homme ? » Donc ils savaient que le Christ était immortel, et que sa vie n'aurait point de fin ; donc ils comprenaient ce que disait Jésus-Christ. En effet, on trouve en mille endroits des Ecritures et la passion et la résurrection. Isaïe les met ensemble : « Il a été mené à la « mort », dit-il, « comme une brebis qu'on va « égorger » (Luc, 7), et tout le reste. David les joint dans le second psaume, et souvent aussi dans les autres. Le patriarche de même, lorsqu'il dit : « En se couchant, il s'est reposé « comme un lion », et il a ajouté : « Il est « comme un jeune lion ; qui osera le réveil- « ler ? » (Gen. XLIX, 9.) Par où il marque en même temps la passion et la résurrection. Mais ils n'avouent et ne confessent que le Christ doit demeurer éternellement, que dans la fausse confiance qu'ils ont, de lui imposer silence, et de faire manifestement voir qu'il n'est pas le Christ.

Et remarquez, mes frères, avec quelle malignité ils font cet aveu. Ils n'ont pas dit : Nous avons appris que le Christ ne doit point souffrir, ne doit point être crucifié, mais qu'il doit demeurer éternellement. Mais cette prédiction même n'était point contraire au Christ ; la passion, en effet, n'a point été un obstacle à l'immortalité. Par là, on peut voir que les Juifs comprenaient bien des choses en apparence douteuses, et qu'ils les ont volontairement altérées et corrompues. Comme le Sauveur avait auparavant parlé de sa mort, lui entendant dire ici qu'il devait être élevé, ils jetèrent adroitement ces paroles de défiance. Ensuite ils ajoutent : « Qui est ce Fils de

« l'homme? » Et cela malicieusement. Ne croyez pas, disent-ils, que ce soit de vous que nous voulions parler, et ne dites pas que nous vous contredisons par animosité : nous ne savons pas de qui vous parlez, mais nous nous croyons bien fondés à vous représenter ce que la loi nous a appris. Que leur répond donc Jésus-Christ? Il les réfute, et leur fait voir que sa passion, que sa mort n'empêche pas qu'il ne demeure éternellement.

« La lumière », dit-il, « est encore avec « vous pour un peu de temps (35) », montrant par ces paroles que sa mort n'est qu'une translation; car la lumière du soleil ne s'éteint point, et si elle se retire pour un peu de temps, elle reparaît de nouveau. « Marchez « pendant que vous avez la lumière ». Quel temps cela marque-t-il? Est-ce toute la vie présente? est-ce le temps qui devait s'écouler jusqu'à sa mort? Je crois que c'est l'un et l'autre. Car, par sa bonté ineffable, plusieurs, même après sa mort, ont cru en lui. Au reste, le divin Sauveur leur dit ces choses pour les exciter à croire, comme il l'a déjà fait auparavant, en disant : « Je suis encore avec vous un « peu de temps ». (Jean, VII, 3.)

« Celui qui marche dans les ténèbres ne « sait où il va ». Combien de peines se donnent maintenant les Juifs sans savoir ce qu'ils font! de même que s'ils marchaient dans les ténèbres, ils croient suivre le droit chemin, pendant qu'ils vont à l'opposé : ils gardent le sabbat et la loi, et les observances des viandes, et ils ne savent où ils vont. Voilà pourquoi Jésus leur disait : « Marchez dans la lumière, « afin que vous soyez des enfants de lumière (36) »; c'est-à-dire, mes enfants. Saint Jean dit, au commencement de son évangile : les enfants « ne sont point nés du sang ni de « la volonté de la chair, mais de Dieu même » (Jean, I, 3); c'est-à-dire, de mon Père. Mais ici il est marqué que c'est le Fils qui les engendre, pour vous apprendre que l'œuvre du Père et celle du Fils sont la même œuvre et une seule opération.

« Jésus parla de la sorte, et, se retirant, il se cacha d'eux ». Pour quelle raison se cacha-t-il alors? Ils ne jetèrent point de pierres sur lui, ils ne blasphémèrent point, comme ils l'avaient fait auparavant. Pourquoi donc se cacha-t-il? Voyant ce qu'il y avait de plus secret dans leurs cœurs, il savait qu'ils s'irritaient contre lui, quoiqu'ils ne dissent mot : il savait qu'ils étaient en fureur et qu'ils ne respiraient que le meurtre : et il n'attendit point qu'ils éclatassent au dehors, mais il se cacha pour apaiser leur envie par son absence. Faites attention au grand soin qu'a l'évangéliste de l'insinuer, en ajoutant aussitôt : « Mais quoi- « qu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils « ne croyaient point en lui (37) ». Quel est ce grand nombre de miracles? Ceux dont l'évangéliste n'a point parlé, comme on le voit par ce qui suit. Car s'étant d'abord retiré, il revient auprès d'eux, et leur parle avec douceur en ces termes : « Celui qui croit en moi, ne « croit pas en moi, mais en celui qui m'a en- « voyé ». (Jean, XII, 44.) Observez ce que fait le Sauveur : il commence à s'insinuer dans leur esprit par des expressions grossières, s'appuyant du Père : après il relève encore son discours, et lorsqu'il les voit s'animer et s'irriter, il se retire; puis il reparaît de nouveau, et recommençant dans un langage encore approprié à leur faiblesse.

Et où Jésus-Christ fait-il cela? Disons plutôt : où ne le fait-il pas? Ecoutez ce qu'il dit au commencement : « Je juge selon ce que « j'entends ». (Jean, V, 30.) Après quoi, parlant d'une manière plus élevée, il dit : « Car « comme le Père ressuscite les morts et leur « rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui « il lui plaît ». (Ibid. 21.) Ensuite, se rabaissant encore, il dit : « Pour moi, je ne vous « juge point, un autre me fera justice ». (Jean, VIII, 15, 50.) Et il se retire derechef, et après, se faisant voir à eux en Galilée : « Travaillez », pour avoir, leur dit-il, « non la nourriture « qui périt ». (Id. VI, 27.) Et après avoir parlé de soi d'une manière grande et élevée, avoir dit qu'il est descendu du ciel (Ibid. 41), qu'il donne la vie éternelle (Id. X, 28), il se retire encore. A la fête, dite des Tabernacles, il fait la même chose. (Id. VII, 2.)

2. Faites-y attention, mes frères : vous verrez que le Sauveur varie continuellement ses discours et ses instructions par des expressions tantôt humaines, tantôt sublimes; et que tantôt il se retire et se cache, tantôt il reparaît et se fait voir publiquement : il en usa de même en cette occasion. « Mais quoiqu'il eût fait tant « de miracles devant eux, ils ne croyaient « point en lui », dit l'évangéliste. « Afin que « cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : « Seigneur, dit-il, qui a cru à la parole qu'il a « entendue de nous, et à qui le bras du Sei-

« gneur a-t-il été révélé (38)? » Et encore : « Ils ne purent croire », dit l'évangéliste, « parce qu'Isaïe a dit : Vous écouterez de vos « oreilles, et vous n'entendrez point. Isaïe a « dit ces choses lorsqu'il a vu sa gloire, et « qu'il a parlé de lui (41) ». Remarquez encore ici comme nous vous l'avons fait observer ailleurs, que ces mots : « Parce que », et : « Il « a dit », ne sont pas des particules causales, mais qu'ils marquent seulement l'événement, ou ce qui est arrivé. Car ce n'est pas parce qu'Isaïe l'a prédit, que les Juifs n'ont point cru, mais comme il devait arriver qu'ils ne croiraient point, Isaïe l'a prédit. Pourquoi donc l'évangéliste ne s'explique-t-il pas de cette manière et laisse-t-il entendre que l'incrédulité des Juifs vient de la prédiction qui en a été faite, et non pas de la prédiction de l'incrédulité? pourquoi s'exprime-t-il même dans la suite en des termes plus expressifs, et dit-il : « C'est pour cela qu'ils ne pouvaient croire, « parce qu'Isaïe a dit? » C'est parce qu'il veut, par plusieurs exemples, faire parfaitement connaître la vérité de l'Ecriture et montrer que les choses qu'elle a prédites ne sont point arrivées d'une autre manière qu'il ne les a rapportées. Afin qu'on ne dît pas : Pourquoi Jésus-Christ est-il venu ? Est-ce qu'il ne savait pas que les Juifs ne croiraient point? il apporte le témoignage des prophètes, qui ont prédit leur incrédulité. Mais si Jésus-Christ est venu, c'est afin que les Juifs n'eussent aucune excuse de leur péché.

Le prophète n'a prédit ces choses que parce qu'elles devaient infailliblement s'accomplir, et il ne les aurait point prédites, si l'accomplissement n'en eût été sûr et infaillible. Or, ces choses devaient sûrement arriver, parce que les Juifs étaient incorrigibles. Ce mot : « Ils n'ont pas pu », signifie : ils n'ont pas voulu. Et n'en soyez pas surpris, car Jésus-Christ dit encore dans un autre endroit : « Qui peut « comprendre ceci, le comprenne ». (Matth. XIX, 12.) Il a coutume de mettre ainsi souvent le pouvoir pour la volonté. Et encore : « Le « monde ne peut vous haïr ; mais pour moi, « il me hait ». (Jean, VII, 7.)

Et même parmi nous, cette coutume où l'on est de dire : je ne puis aimer un tel ; cet homme ne peut devenir bon, ne marque que la force et l'empire qu'a sur nous la volonté. Et encore : que dit le prophète ? « Si un Ethio- « pien peut changer sa peau, et un léopard la « variété de ses couleurs, ce peuple aussi « pourra faire le bien, lui qui n'a appris qu'à « faire le mal ». (Jérém. XIII, 23.) Ce n'est pas qu'ils ne pussent point embrasser la vertu et faire le bien, mais c'est parce qu'ils ne le voulaient point, que le prophète dit qu'ils ne le pouvaient pas. Au reste, l'évangéliste veut dire ici que le prophète ne pouvait point mentir ; ce n'est pas à dire qu'il leur fût impossible de croire. Il pouvait arriver que, quoiqu'ils crussent, le prophète fût véritable : car s'ils eussent dû croire, alors il n'aurait pas prédit qu'ils ne croiraient point. Pourquoi donc, direz-vous, ne s'est-il pas expliqué en ces termes? Parce que l'Ecriture a certaines façons de parler qui lui sont propres, et c'est à quoi il faut avoir égard. Enfin, Isaïe a dit ces choses, lorsqu'il a vu sa gloire. La gloire de qui ? Du Père.

Pourquoi saint Jean parle-t-il du Fils, et saint Paul du Saint-Esprit ? Ce n'est pas pour confondre les personnes, mais c'est pour montrer que leur dignité est égale et la même. Ce qui est au Père, est au Fils, et ce qui est au Fils, est au Père. (Jean, XVII, 10.) Cependant Dieu a dit bien des choses par ses anges, et néanmoins personne ne dit : Comme a dit l'ange; mais bien : Dieu a dit; parce que ce que Dieu a dit par ses anges, appartient à Dieu, et que ce qui est à Dieu n'appartient pas de même aux anges. Mais l'apôtre dit que les paroles qu'il prononce sont du Saint-Esprit.

« Isaïe a parlé de lui ». Qu'a-t-il dit? « Je « suis le Seigneur assis sur un trône sublime », etc. (Isaïe, VI, 1.) Il appelle donc ici cette vision une gloire : il a dit qu'il a vu de la fumée, qu'il a entendu de profonds mystères, qu'il a vu des séraphins sortir du trône, des éclairs que ces puissances mêmes ne pouvaient fixement regarder. « Et il a parlé de « lui ». Qu'a-t-il dit? Qu'il a entendu une voix qui disait : « Qui enverrai-je, et qui ira? « Me voici, dis-je alors, envoyez-moi. Le Sei- « gneur me dit : Vous écouterez de vos oreilles, « et vous n'entendrez point, et voyant, vous « verrez, et vous ne discernerez point. Car le « Seigneur a aveuglé ses yeux et endurci son « cœur, de peur que ses yeux ne voient, et « que son cœur ne comprenne ». (Ibid. 8, 9, 10.) Il se présente ici une difficulté apparente, qui pourtant, si l'on y fait bien attention, n'en est point une. Car, ainsi que le soleil, s'il fait fermer les yeux à ceux qui les ont

faibles, ne les leur fait pas fermer par sa propre nature, mais parce qu'ils les ont faibles; de même Dieu ne rend pas sourds ceux qui n'écoutent point sa parole. C'est ainsi, c'est en ce sens qu'il est dit que le Seigneur a endurci le cœur de Pharaon, et cela arrive également à ces esprits indociles et rebelles qui résistent à la parole de Dieu. Au reste, c'est là une façon de parler de l'Ecriture, comme celles-ci : « Dieu les a livrés à un sens dépravé « (Rom. I, 28) » ; et ces paroles : « Le Sei- « gneur votre Dieu a distribué aux nations » (Deut. IV, 19; LXX) : c'est-à-dire, a permis, a laissé. L'Ecriture, en cet endroit, ne fait point agir Dieu, mais elle marque que c'est par leur méchanceté que les nations ont fait le mal. Car, lorsque nous sommes abandonnés de Dieu, nous sommes livrés au diable; étant livrés au diable, nous sommes accablés de toutes sortes de maux. C'est donc pour remplir l'auditeur d'effroi, que l'Ecriture dit : « Le « Seigneur a endurci », et : « il a livré ».

En effet, que non-seulement Dieu ne livre point, mais encore qu'il n'abandonne point, si nous ne voulons nous-mêmes être abandonnés, en voici la preuve; écoutez ce qu'il dit : « Ne sont-ce pas vos péchés qui font une « séparation entre vous et moi? » (Is. LIX, 2.) Et encore : « Ceux qui s'éloignent de vous « périront ». (Ps. LXXII, 26.) Osée dit : « Vous « avez oublié la loi de votre Dieu, et je vous « oublierai aussi ». (Osée, IV, 6.) Et Jésus-Christ dit lui-même dans son Evangile : « Combien « de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et « tu ne l'as pas voulu! » (Luc, XIII, 34.) Isaïe dit encore : « Je suis venu, et je n'ai trouvé « personne; j'ai appelé, et personne ne m'a « entendu ». (Isaïe, L, 2.) L'Ecriture dit ces choses, pour nous montrer que c'est nous-mêmes qui sommes les premiers auteurs et de notre abandon et de notre perte. Dieu non-seulement ne veut point nous abandonner, mais encore il ne veut pas nous punir; et quand il punit, il ne faut point s'en prendre à sa volonté : « Je ne veux point la « mort du pécheur, dit le Seigneur, mais qu'il « se convertisse et qu'il vive ». (Ezéch. XVIII, 32.) Jésus-Christ a versé des larmes sur la ruine de Jérusalem, de même que nous pleurons nos amis.

3. Ces vérités nous sont parfaitement connues, mes frères : faisons donc tous nos efforts pour ne nous point séparer de Dieu. Appliquons-nous à prendre soin de nos âmes, à exercer la charité fraternelle, et ne déchirons point nos membres : car déchirer ses membres, c'est l'action d'un furieux et d'un fou. Au contraire, ayons-en d'autant plus de soin que nous les voyons dans un état plus triste et plus fâcheux. Souvent, en effet, nous voyons des personnes attaquées de maladies douloureuses et incurables; mais alors nous ne cessons point d'appliquer des remèdes à leurs maux. Et qu'y a-t-il de pire que d'avoir la goutte aux mains et aux pieds? Coupons-nous pour cela ces membres? Non certes : mais il n'est rien que nous ne fassions pour soulager du moins la douleur, si nous ne pouvons guérir le mal. Conduisons-nous de même à l'égard de nos frères dans les maladies spirituelles : sont-ils possédés d'une passion dangereuse, donnons-leur tous nos soins, et ne nous lassons pas : portons les fardeaux les uns des autres; c'est ainsi que nous accomplirons la loi de Jésus-Christ (Gal. VI, 2), et que les biens qui nous sont promis, nous les obtiendrons, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire appartient, et au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIX.

PLUSIEURS NÉANMOINS DES SÉNATEURS MÊMES CRURENT EN LUI, MAIS A CAUSE DES PHARISIENS ILS N'OSAIENT LE RECONNAÎTRE PUBLIQUEMENT, DE CRAINTE D'ÊTRE CHASSÉS DE LA SYNAGOGUE. — CAR ILS ONT PLUS AIMÉ LA GLOIRE DES HOMMES QUE LA GLOIRE DE DIEU. (VERS. 42, 43, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE XII.)

ANALYSE.

1. L'avarice est une très-dangereuse maladie. — La substance du Père et du Fils est égale et tout à fait la même.
2. Lorsque Jésus-Christ dit : Je ne suis pas venu de moi-même, il ne détruit pas sa puissance, mais il montre seulement qu'il n'est pas contraire à son Père.
3. Fuir la vaine gloire, son poison se répand partout : ses excès. — Contre le luxe des femmes, s'attacher à orner plutôt l'âme que le corps. — Recommandation de l'aumône. — Les femmes doivent quitter leur luxe, pour pouvoir exhorter avec grâce leurs maris à faire l'aumône.

1. Sans doute nous devons pareillement fuir toutes les passions qui corrompent l'âme ; mais, par-dessus tout, celles qui donnent en outre naissance à une foule d'autres péchés : comme l'avarice qui, étant par elle-même une grande maladie, devient encore plus dangereuse, en ce qu'elle est la racine et la mère de tous les maux [1]. Telle est aussi la vaine gloire. En voici un exemple : Les Juifs, dont nous parlons maintenant, se sont égarés de la foi par cette passion de la gloire. Notre évangéliste dit : « Plusieurs des sénateurs mêmes crurent « en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils « n'osaient le reconnaître publiquement, de « crainte d'être chassés de la synagogue ». C'est là le reproche que leur avait déjà fait Jésus-Christ, en leur disant : « Comment pou- « vez-vous croire, vous qui recherchez la « gloire que vous vous donnez les uns les au- « tres, et qui ne recherchez point la gloire qui « vient de Dieu seul ? » (Jean, v, 44.) Ils n'étaient donc pas des sénateurs et des princes, mais des esclaves plongés dans la plus affreuse servitude. Au reste, cette crainte fut dissipée dans la suite. Et nous ne trouvons pas, qu'au temps des apôtres, ils ayent été possédés de cette maladie : car alors on vit croire en Jésus-Christ et les princes et les prêtres. La grâce du Saint-Esprit descendant en eux, les rendit plus fermes et plus forts que le diamant.

Comme donc la crainte était ce qui les empêchait de croire, Jésus-Christ leur dit : « Celui « qui croit en moi ne croit pas en moi, mais « en celui qui m'a envoyé (44) ». Et c'est comme s'il disait : Pourquoi craignez-vous de croire en moi ? La foi passe par moi pour aller à Dieu, comme aussi l'incrédulité. Observez que Jésus-Christ déclare que sa substance est en tout la même que la substance de son Père. Le Sauveur n'a point dit : Celui qui croit en moi, de peur qu'on ne crût qu'il avait en vue seulement ses paroles, et disait une chose également vraie des hommes. Car celui qui croit aux apôtres ne croit point à eux, mais à Dieu. Afin donc de vous faire connaître qu'il parle ici de la foi en sa substance, il ne dit point : Celui qui croit à mes paroles, mais celui qui croit en moi. Pourquoi, direz-vous, n'affirme-t-il jamais la réciproque : celui qui croit au Père ne croit point au Père, mais en moi ? Parce qu'ils auraient reparti : Nous croyons au Père et nous ne croyons point en vous,

[1] La passion pour le bien, dit saint Paul, est la racine de tous les maux, et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi, et se sont embarrassés en une infinité d'afflictions et de peines. (I Tim. VI, 10.)

car ils étaient encore trop faibles et trop grossiers. Mais, lorsqu'il adressait la parole à ses disciples, il disait : « Vous croyez en Dieu, « croyez aussi en moi ». (Jean, XIV, 1.) Il instruisait autrement ceux-là, parce qu'ils étaient trop faibles et trop grossiers pour entendre ces paroles. Jésus-Christ fait donc voir que ceux qui ne croient point en lui ne peuvent point croire au Père. Et afin que vous ne pensiez pas qu'il dit cela comme s'il parlait d'un homme, il ajoute : « Celui qui me voit, voit « celui qui m'a envoyé (45) ».

Quoi donc? est-ce que Dieu a un corps? Nullement. Jésus-Christ parle ici de la vision spirituelle, et par là il manifeste la consubstantialité. Que veut dire ceci : « Celui qui « croit en moi? » C'est de même que si quelqu'un disait : Celui qui prend de l'eau d'un fleuve, ne l'ôte pas du fleuve, mais de la source. Disons mieux : cette comparaison est trop faible pour expliquer une chose si grande et si relevée. « Je suis venu dans le monde, « moi qui suis la lumière (46) ». Comme le Père est appelé de ce nom de Père, et dans l'ancienne loi et dans la nouvelle, et qu'il se le donne lui-même, saint Paul ayant appris de là à connaître le Fils, l'appelle la splendeur. Jésus-Christ, par ces paroles, fait certainement voir qu'il est dans une grande union avec le Père, ou plutôt qu'il n'y a aucune différence entre le Père et lui ; car il dit que la foi qu'on a en lui, on ne l'a point en lui, mais qu'elle va et passe jusqu'à son Père. Au reste, il s'est appelé la lumière, parce qu'il délivre de l'erreur, et qu'il dissipe les ténèbres spirituelles. « Que si quelqu'un ne m'écoute pas, je ne le « juge point ; car je ne suis pas venu pour ju- « ger le monde, mais pour sauver le monde ». Jésus-Christ a dit : « Je ne suis pas venu pour « juger le monde (47) », afin qu'ils ne crussent pas que c'était par faiblesse et par impuissance qu'il laissait impunis ceux qui le méprisaient.

2. Ensuite, de peur qu'ayant appris que celui qui croit sera sauvé, et que celui qui ne croit pas n'est point puni [1], ils n'en devinssent plus nonchalants et plus lâches, voyez combien est redoutable le tribunal dont le Seigneur les menace, en ajoutant : « Celui qui « me méprise et qui ne reçoit point mes pa- « roles a un juge (48) ». Si le Père ne juge personne, et si vous n'êtes pas venu pour juger le monde, qui le jugera? « La parole que j'ai « annoncée sera elle-même le juge qui le ju- « gera ». Comme les Juifs disaient : Il n'est point envoyé de Dieu, Jésus leur parle de la sorte, pour leur faire entendre qu'au dernier jour ils ne tiendront pas ce même langage. Les paroles mêmes, leur dit-il, que je vous annonce maintenant, tiendront lieu d'accusateurs, elles vous convaincront et vous ôteront tout moyen d'excuse et de justification.

« La parole que je vous ai annoncée » : quelle parole? « Que je ne suis pas venu de « moi-même, que mon Père qui m'a envoyé est « celui qui m'a prescrit par son commande- « ment ce que je dois dire, et comment je dois « parler (49) », et toutes les autres choses. Jésus-Christ ne leur a donc parlé en ces termes, qu'afin qu'ils n'eussent aucun sujet d'excuse. Si cela n'était pas ainsi, qu'aurait-il de plus qu'Isaïe? Car Isaïe dit la même chose : « Le « Seigneur m'a donné une langue bien ins- « truite, pour savoir quand il faut parler [1] ». (L. 4 ; LXX.) Qu'aurait-il de plus que Jérémie, qui n'était inspiré et ne recevait ce qu'il devait dire qu'au moment que Dieu l'envoyait? Qu'aurait-il de plus qu'Ezéchiel? car ce prophète n'annonça la parole de Dieu aux enfants d'Israël qu'après qu'il eût mangé le livre. (Ezéch. III, 1.) Et encore, si cela n'était pas ainsi, il se trouverait que les Juifs, qui devaient écouter ses paroles, auraient été eux-mêmes la cause de la connaissance et de la science qu'avait Jésus-Christ. Si le Père ne lui a prescrit par son commandement ce qu'il devait dire, qu'en l'envoyant, vous direz aussitôt que Jésus-Christ ne savait rien, avant que le Père l'envoyât. Et quoi de plus impie qu'un pareil sentiment, que de prendre ces paroles à la lettre, au sens que leur donnent les hérétiques, et de ne pas reconnaître la raison pour

[1] « N'est point puni ». Je lis ici avec Savil : οὐ κολαζεται, *non puniri*, n'est point puni, et je m'écarte un peu de mon texte, parce qu'en lisant sans la négation οὐ, il n'y a ni suite ni sens dans ce que dit ici saint Chrysostome : 1° Il n'y a point de suite, parce que κολαζεται, « est puni », ne peut se lier avec ces paroles qui précèdent immédiatement : « Je ne suis pas venu pour juger le monde ». — 2° Il n'y a ni sens ni raison, parce que « si ceux qui ne croient pas sont punis », ce n'est pas sûrement là de quoi devenir plus pares-ceux et plus lâches ; et encore la menace d'un jugement redoutable, et le verset suivant deviennent fort inutiles. Mais en admettant la négation, le sens est clair et naturel. Il faut donc la recevoir comme en conviendront facilement ceux qui voudront bien jeter les yeux sur cet endroit de mon texte, etc.

[1] C'est ainsi que lisent les Septante, et par conséquent aussi saint Chrysostome. La Vulgate dit : « Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu », etc.

laquelle le divin Sauveur s'est servi de ces expressions basses et populaires ; à savoir, pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs ?

Mais saint Paul dit que ses disciples mêmes comprennent « quelle est la volonté de Dieu », et reconnaissent « ce qui est bon, ce qui est agréable « à ses yeux, et ce qui est parfait » (Rom. XII, 2); et le Fils de Dieu ne l'aura pas connu, jusqu'à ce qu'il ait reçu du Père le commandement de ce qu'il devait dire ? Et comment cela se peut-il ? Ne voyez-vous pas que Jésus-Christ ne dit des choses si basses que pour attirer les Juifs, et pour imposer silence à ceux qui devaient venir après eux ? Le Sauveur parle donc ainsi d'une manière humaine, pour mettre, par cette façon même de parler, ceux qui l'entendent dans la nécessité d'en rejeter le sens littéral, sachant bien que ce n'est point sa nature qui le fait parler ainsi, mais uniquement la nécessité de se proportionner à la portée et à la faiblesse de ses auditeurs : « Je sais que son « commandement est la vie éternelle ; ce que « je dis donc, je le dis selon que mon Père me « l'a ordonné (50) ».

Faites-vous attention, mon cher auditeur, à la bassesse et à la grossièreté de ces paroles ; car celui qui reçoit un commandement n'est point maître de soi-même, et cependant il dit : « Comme le Père ressuscite les morts et leur « rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il « lui plaît ». (Jean, V, 21.) Est-ce donc qu'il a le pouvoir de ressusciter ceux qu'il lui plaît, et qu'il n'a pas le pouvoir de dire ce qu'il veut ?

Au reste, voici ce que Jésus-Christ veut dire par ces paroles : Il n'est pas naturel que le Père dise une chose et moi une autre : « Et je sais « que son commandement est la vie éternelle ». Il parle à ceux qui l'appelaient un séducteur, et qui disaient qu'il était venu pour les perdre. Mais quand il dit : « Je ne juge point », il fait voir qu'ils sont eux-mêmes la cause de leur perte. Et il leur déclare presque qu'il les va quitter, et qu'il ne demeurera plus avec eux. Je ne vous ai rien dit comme de moi-même, mais je vous ai toujours parlé comme de la part de mon Père ; s'il descend à des choses basses et grossières, et s'il termine par là son discours, c'est pour arriver à dire : Jusqu'à la fin je vous ai enseigné cette parole ; quelle parole ? « Ce que je vous dis, je vous le « dis selon que mon Père me l'a ordonné ». Si j'étais contraire à Dieu, certainement je vous aurais parlé un autre langage, je vous aurais dit qu'il n'y a rien dans mes paroles qui plaise à Dieu, pour m'en rapporter la gloire ; mais je rapporte si bien et si véritablement toutes choses à mon Père, que je ne m'attribue rien en propre. Pourquoi donc ne me croyez-vous pas, moi qui vous dis que j'ai reçu de mon Père ce commandement, moi qui m'attache avec tant de force à détruire la fausse opinion que vous avez de notre antagonisme ? Et comme il est impossible que ceux qui ont reçu un ordre fassent ou disent autre chose que ce que leur a prescrit celui qui les a envoyés, pour exécuter ponctuellement le commandement qu'il leur a fait ; moi de même je ne puis rien faire ou dire autre chose que ce que veut mon Père. « Car ce que je fais, il le fait « aussi parce qu'il est avec moi, et mon Père « ne m'a point laissé seul ». (Jean, VIII, 29.)

Ne voyez-vous pas que le Fils déclare sans cesse qu'il est immédiatement uni à son Père ? Quand il dit : « Je ne suis pas venu de moi-« même », il ne détruit point sa puissance, mais il montre seulement qu'il n'est pas contraire à son Père. Si les hommes sont maîtres de soi, à plus forte raison le Fils unique l'est de lui-même. Ce que dit saint Paul prouve manifestement que cela est véritable, écoutez-le : « Il « s'est anéanti lui-même », et : « Il s'est livré « pour nous ». (Philip. II, 7.) Mais enfin, comme je l'ai dit, la vaine gloire est une passion forte et dangereuse, sûrement elle l'est ; car c'est elle qui a été cause que les uns n'ont point cru, et que les autres ont mal cru, et ont trouvé un prétexte d'impiété dans ce que le Sauveur avait dit à cause d'eux par pure bonté.

3. Fuyons donc la vaine gloire : c'est un monstre qui prend toutes sortes de formes et de figures, qui répand son poison partout, sur les richesses, sur les délices, sur la beauté du corps. C'est elle qui nous fait franchir les bornes du nécessaire. De là ce luxe dans les habits, cette multitude de valets ; de là ce grand mépris du nécessaire, dans nos maisons, dans nos meubles, dans nos tables ; partout le faste règne. Voulez-vous jouir de la gloire ? Faites l'aumône ; alors les anges vous applaudiront, alors vous serez agréables à Dieu. Mais maintenant nous n'avons pour admirateurs que les ouvriers qui travaillent en or, en soie, en laine. Et vous, femmes, ce ne sont point des couronnes que vous emportez, mais des outrages et des malédictions. Cet argent que vous prodiguez à orner votre corps,

si vous le distribuiez aux pauvres, quelles louanges, quels applaudissements ne vous attireriez-vous pas? Vous serez applaudies et louées lorsque vous donnerez aux autres ; mais tant que vous garderez tout pour vous, vous serez dans le mépris. Votre trésor n'est point en sûreté chez vous : mettez-le entre les mains des pauvres, alors il sera à couvert et en toute sûreté. Pourquoi parez-vous votre corps, tandis que votre âme est toute souillée? Pourquoi n'avez-vous pas autant de soin de votre âme que de votre corps, quand vous devriez en avoir un plus grand soin, ou tout au moins, mes chers frères, un soin pareil ?

Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vous demande ce que vous aimeriez mieux, ou que votre corps fût vigoureux, beau et bien fait et simplement couvert d'étoffes communes et de bas prix, ou qu'il fût estropié, malsain, mais couvert d'étoffes d'or. Ne répondrez-vous pas que vous préféreriez au faste des habits un corps sain, bien fait et bien proportionné? Quoi ! pour votre corps vous feriez ce choix et pour votre âme vous ne le ferez pas? Quoi ! votre âme est laide, noire, hideuse, et vous croyez vous embellir, vous relever et vous illustrer par des ornements d'or ? Quelle folie !

Attachez-vous à orner votre intérieur; ces colliers, faites-en un meilleur usage ; qu'ils servent à parer votre âme. Les parures que vous mettez sur votre corps ne lui servent de rien, ni pour la santé, ni pour la beauté : s'il est noir, elles ne le blanchiront pas; s'il est laid, elles ne le rendront pas beau. Mais si vous en revêtez votre âme, de noire qu'elle était, elle deviendra aussitôt blanche; de laide et hideuse, vous la rendrez belle et agréable. Ce n'est point moi qui vous le dis, c'est le Seigneur : « Quand vos péchés seraient comme « l'écarlate », vous dit-il, « je les rendrai « blancs comme la neige » (Isaïe, I, 18) ; et encore : « Donnez l'aumône et toutes choses « vous seront pures ». (Luc, XI, 41.)

Si vous êtes dans ces bonnes dispositions, vous ne vous rendrez pas belle vous seule, mais encore vous rendrez beau votre mari. Quand vous quitterez le luxe, il n'aura pas de grandes dépenses à faire : alors il perdra cette envie qu'il avait d'amasser, et il sera plus porté à faire l'aumône, et vous pourrez avec confiance lui conseiller de faire ce qui convient. Mais à présent, vous n'en avez pas le pouvoir. Auriez-vous l'assurance et la hardiesse d'exhorter vos maris à faire l'aumône, vous qui consumez la plus grande partie de vos richesses à orner votre corps ? Quittez ce faste, cessez de porter des habits enrichis d'or, et alors vous pourrez hardiment parler de l'aumône à vos maris. Et quand vous ne gagneriez rien, vous aurez du moins la consolation d'avoir entièrement fait de votre côté ce que vous deviez.

Mais, que dis-je? Il est impossible que vous ne les touchiez pas, lorsque vous les prêcherez d'exemple : « Car, que savez-vous, ô femme, si « vous ne sauverez point votre mari? » (I Cor. VII, 16.) Comme, si vous continuez à vivre de la sorte, vous aurez à rendre compte à Dieu, et pour vous et pour lui ; de même, si vous renoncez à ce vain appareil, vous obtiendrez une double couronne, vous serez couronnée et comblée de gloire avec votre mari, pendant des siècles infinis, et vous jouirez des biens éternels, que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXX.

AVANT LA FÊTE DE PAQUES, JÉSUS, SACHANT QUE SON HEURE ÉTAIT VENUE DE PASSER DE CE MONDE A SON PÈRE, COMME IL AVAIT AIMÉ LES SIENS QUI ÉTAIENT DANS LE MONDE, IL LES AIMA JUSQU'A LA FIN. (CHAP. XIII, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 12.)

—

ANALYSE.

1. Bonté de Jésus-Christ envers ses ennemis et envers tous les hommmes.
2. Saint Chrysostome a cru que Jésus-Christ lava les pieds de Judas les premiers.— Le lavement des pieds était une admirable leçon d'humilité donnée par le Seigneur à ses apôtres.
3. Avoir soin des veuves et des orphelins.

1. « Soyez mes imitateurs », dit saint Paul, « comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ». (I Cor. XI, 1.) Car il a pris une chair de notre nature afin de nous enseigner la vertu par la chair, « semblable », dit l'apôtre, « à la chair « de péché ; et par le péché même, il a con- « damné le péché dans la chair ». (Rom. VIII, 3.) Et Jésus-Christ dit lui-même : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur ». (Matth. XI, 29.) Il nous l'a appris non-seulement par ses paroles, mais encore par ses exemples. Les Juifs l'appelaient samaritain, possédé du démon, séducteur, et lui jetaient des pierres. Tantôt les pharisiens ont envoyé des archers pour le prendre, tantôt ils lui ont fait tendre des piéges par d'autres ; souvent ils l'ont eux-mêmes outragé, quoique néanmoins ils n'eussent aucun reproche à lui faire, et qu'au contraire il leur fît fréquemment du bien. Et cependant, après tant d'insultes et d'outrages, il ne cesse point de les assister par ses paroles et par ses œuvres. Un valet le frappe, et il répond : « Si j'ai mal parlé, faites « voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien « parlé, pourquoi me frappez-vous ? » (Jean, XVIII, 23.)

Mais c'est à ses ennemis, c'est à ceux qui lui dressaient des embûches que Jésus a parlé de la sorte ; voyons maintenant comment il en use à l'égard de ses disciples, ou plutôt ce qu'il fait pour un traître. Judas, le plus indigne et le plus détestable de tous les hommes, est reçu au nombre des disciples, mange à la table de son Maître, voit les miracles qu'il opère, en reçoit mille bienfaits, et il commet l'action la plus noire et la plus horrible qu'on puisse imaginer. Il ne lui jette pas de pierres, il ne lui dit point d'injures, mais il le trahit ; voyez cependant avec quelle douceur, avec quelle bonté Jésus-Christ le reçoit ; il lave ses pieds pour le détourner d'une si grande perfidie par ce bon office. Toutefois, s'il l'eût voulu, il pouvait le faire sécher de même que le figuier (Matth. XXI, 19) ; il pouvait le fendre en deux, de même qu'il fendit les pierres et déchira le voile du temple. (Id. XXVIII, 51.) Mais le Sauveur ne voulut point user de violence, il ne voulut pas le tirer par force du dessein qu'il avait conçu de le trahir ; voilà pourquoi il lava les pieds de ce malheureux, de ce misérable, que cela ne fit pourtant point rentrer en lui-même.

« Avant la fête de Pâques », dit l'évangéliste, « Jésus sachant que son heure était venue ». Ce ne fut pas seulement alors que Jésus le sut, entendez que c'est alors qu'il fit ce qui va suivre, mais il était instruit depuis longtemps. « De passer ». L'évangéliste appelle la mort de

Jésus-Christ un passage. Cette expression est magnifique. Faites-vous attention, mes frères, que le divin Sauveur étant sur le point de se séparer de ses disciples, leur donne des marques d'un plus grand et plus violent amour? Ces paroles : « Comme il avait aimé les siens, « il les aima jusqu'à la fin », signifient : il n'a rien omis de ce que doit faire celui qui aime ardemment. Pourquoi dès le commencement Jésus-Christ n'a-t-il pas témoigné à ses disciples cet ardent amour? Il leur en donne de plus grands témoignages à la fin de sa vie, pour augmenter leur charité et leur inspirer plus de fermeté et de courage à souffrir les maux qui leur devaient arriver. Au reste, saint Jean dit : « Les siens », par rapport à leur union et leur attachement à Jésus-Christ, car il donne aussi le même nom aux autres hommes par rapport à la création, comme quand il dit : « Les siens ne l'ont point reçu ». (Jean, I, 11.)

Pourquoi ces mots : « Qui étaient dans le « monde? » Parce qu'il y avait aussi des siens qui étaient morts, Abraham, Isaac, Jacob, et plusieurs autres qui n'étaient point dans le monde. Ne remarquez-vous pas que Jésus-Christ est Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament? Que signifie cette parole : « Il les « aima jusqu'à la fin? » C'est-à-dire, il a persévéré à les aimer, et l'évangéliste dit que c'est là un témoignage d'un grand amour. (Jean, x, 15.) Ailleurs il en produit un autre, à savoir, que Jésus-Christ a donné sa vie pour ses amis, mais cela n'était point encore arrivé. Pourquoi donne-t-il maintenant à ses disciples ces marques de son ardent amour? Parce que de pareils témoignages dans un temps où il était si illustre et dans une si haute réputation, étaient plus touchants et beaucoup plus admirables, et aussi parce que se séparant d'eux, il a voulu leur laisser un plus grand sujet de consolation. Cette séparation ne pouvait manquer de jeter les disciples dans une profonde tristesse, le Sauveur a la bonté de leur donner une consolation proportionnée.

« Et après le souper, le diable ayant déjà « mis dans le cœur de Judas le dessein de le « trahir (2) ». L'évangéliste rapporte cette circonstance, tout étonné que son Maître lave les pieds de celui qui a résolu de le trahir. Il fait connaître l'extrême méchanceté de ce perfide, que ne purent retenir ni un repas pris en commun, ce qui est la chose du monde la plus capable de changer un cœur et d'étouffer tous les mauvais sentiments, ni la douceur d'un Maître qui se possède si bien.

« Jésus, qui savait que son Père lui avait « mis toutes choses entre les mains, qu'il était « sorti de Dieu, et qu'il s'en retournait à « Dieu (3) ». C'est encore avec admiration que saint Jean mentionne ceci. Quoi! Jésus est si grand et d'une nature si relevée et si excellente, qu'il est sorti de Dieu, qu'il retourne à Dieu, et qu'il commande à toutes choses; et néanmoins il lave les pieds d'un traître, et néanmoins il s'abaisse à une action si humiliante et si disproportionnée à sa dignité! Quand l'évangéliste dit que le Père a mis toutes choses entre les mains de Jésus, je pense qu'il a en vue le salut des fidèles; car lorsque Jésus-Christ dit : « Mon Père m'a mis « toutes choses entre les mains » (Matth. II, 27), il parle de cette sorte de don; comme aussi quand il dit ailleurs : « Ils étaient à vous, « et vous me les avez donnés » (Jean, XVII, 6); et derechef : « Personne ne peut venir à moi, « si mon Père ne l'attire » (Jean, VI, 44); et : « S'il ne lui a été donné du ciel ». (Jean, III, 27.) Voilà ce qu'il veut dire, ou encore qu'il ne doit rien perdre pour cela de son élévation, lui qui est sorti de Dieu, qui retourne à Dieu (Sag. I), et qui tient tout sous son pouvoir.

Lorsque vous entendez ce mot : « remettre », ne vous figurez rien d'humain : l'évangéliste ne fait qu'indiquer par là l'honneur que Jésus-Christ rend à son Père, et son union avec lui. Comme son Père lui remet, de même aussi il remet à son Père : saint Paul le déclare en disant : « Lorsqu'il aura remis son royaume « à son Dieu et au Père ». (I Cor. XV, 24.) Le Sauveur parle donc ici d'une manière humaine; il fait connaître à ses disciples qu'il a pour eux une charité ineffable, qu'il a soin d'eux comme d'un héritage qui lui appartient, et il leur apprend que l'humilité, qu'il dit être aussi le commencement et la fin de la vertu, est la source de tous les biens. Et ce n'est pas en vain que l'évangéliste a mis ces mots : « Il est sorti de Dieu, et il retourne à « Dieu »; c'est pour nous apprendre que Jésus-Christ n'a rien fait qui ne fût digne de celui qui est sorti de Dieu et qui y retourne; et qu'il a foulé aux pieds le faste et toutes les vanités de ce monde.

2. « Et s'étant levé de table, et ayant quitté

« ses vêtements (4) ». Remarquez, mes frères, jusqu'où va l'humilité du divin Sauveur : il ne la borne point à laver les pieds de ses disciples, mais il l'étend aussi à bien d'autres choses; car, c'est après s'être assis, après que tous s'étaient assis, qu'il se leva de table. Ensuite, non-seulement il lava leurs pieds, mais il quitta ses vêtements. Et il ne se contenta pas de cela, mais il mit un linge autour de lui, et ce ne fut pas encore assez pour lui; il remplit lui-même le bassin d'eau, et ne le donna point à un autre à remplir. Il fait tout lui-même; en quoi il montre et nous apprend que, quand nous faisons ces petites choses en manière de bonnes œuvres, nous ne les devons point faire négligemment, ni par manière d'acquit, mais avec beaucoup de zèle.

Il me semble que Jésus-Christ lava premièrement les pieds de Judas, d'après ce que dit l'évangéliste : « Jésus commença à laver les « pieds de ses disciples (5) », et sur ce qu'il ajoute : « Il vint à Simon Pierre, qui lui dit : « Quoi ! vous me laveriez les pieds (6)? » Avec ces mêmes mains, dit-il, avec lesquelles vous avez ouvert les yeux des aveugles, vous avez guéri les lépreux, vous avez ressuscité les morts? Ces paroles ont un grand sens et une grande force. C'est pourquoi il n'a eu besoin que de ce mot : Vous, qui seul exprime et signifie tout.

On peut ici justement demander pourquoi nul n'a fait de difficultés, si ce n'est Pierre seul, quand cette résistance n'eût pas été un médiocre témoignage d'amour et de respect : quelle en est donc la raison? Il me semble que le Sauveur commença par laver les pieds du traître, avant de venir à Pierre, et que les autres après furent avertis. Car par ces paroles : « Il vint donc à Pierre », il est visible que Jésus ne lava les pieds d'aucun autre avant ceux de Judas. Mais l'évangéliste n'est pas un violent accusateur; il se borne à une insinuation, en disant : « Il commença ». Quoique Pierre fût le premier, il y a toute apparence que le traître, qui était hardi et effronté, s'assit avant son chef. Et, en effet, son insolence s'était déjà fait connaître par d'autres traits, comme lorsqu'il mit la main au plat avec son Maître (Matth. xxvi, 23), et lorsqu'ayant été repris de ses vices, il n'en fut point touché de componction : bien différent de Pierre, qu'une seule réprimande que lui avait faite son Maître longtemps auparavant, pour lui avoir indiscrètement parlé, quoique par un excès d'amour, retint et intimida si fort, qu'ayant quelque chose à lui demander dans la suite, il n'osa lui-même l'interroger, et dans sa crainte s'adressa à un autre. Mais le traître Judas fut souvent réprimandé, et il ne le sentit, et il ne s'en aperçut même pas.

« Jésus étant donc venu à Pierre, Pierre lui « dit : Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les « pieds ? Jésus lui répondit : Vous ne savez pas « maintenant ce que je fais, mais vous le sau- « rez ensuite (6, 7) » ; c'est-à-dire, vous ne connaissez pas le fruit, l'utilité, l'abondante instruction qui revient de cet exemple, ni à quelle humilité il peut porter les hommes. Que répondit Pierre ? Il résiste, il s'oppose encore, et il dit : « Vous ne me laverez jamais « les pieds (8) ». Pierre, que faites-vous ? Vous ne vous souvenez pas de ce que vous a déjà répondu votre Maître, lorsque vous lui avez dit : « Epargnez-vous à vous-même tous ces « maux [1] ? » (Matth. xvi, 22.) N'avez-vous pas ouï qu'il vous a répondu : « Retirez-vous de « moi, Satan ? » (Ibid. 23.) Vous ne vous corrigez pas, et vous vous laissez encore aller à votre humeur vive et bouillante ? Oui, dit-il, car ce que je vois m'étonne et me surprend prodigieusement. Mais Jésus-Christ reprend encore Pierre, et, pour cela, il se sert justement du violent amour qui lui suggérait cette résistance. Comme donc la première fois il lui fit une forte réprimande et lui dit : « Vous « m'êtes un sujet de scandale » (Matth. Ibid.); de même à présent il lui parle en ces termes : « Si je ne vous lave, vous n'aurez point de « part avec moi ». Que répond donc cet homme vif et bouillant? « Seigneur, non-seulement « les pieds, mais aussi les mains et la tête (9) ». Il est prompt, il est vif dans sa résistance, il est encore plus vif et plus prompt dans sa soumission. Mais l'un et l'autre part de son amour.

Mais pourquoi Jésus-Christ ne lui a-t-il pas expliqué la raison qu'il avait de laver ainsi les pieds, et lui a-t-il fait des menaces? Parce qu'autrement Pierre n'aurait point obéi. Si Jésus-Christ avait dit : Laissez-moi faire, je vous apprendrai par cette action à être humble, Pierre aurait mille fois protesté qu'il serait humble, pour empêcher le Seigneur de s'humilier à ce point. Mais maintenant, que dit Jésus-Christ ? Il le menace de ce que Pierre

[1] Dans la traduction de ce passage je suis la force du terme grec.

craignait le plus : savoir, d'être séparé de son Maître. C'est lui qui lui demandait souvent où il irait, et lui disait pour cette raison : « Je « donnerai ma vie pour vous ». Si, ayant entendu dire à son Maître : « Vous ne savez pas « maintenant ce que je fais, mais vous le sau- « rez ensuite », il ne cessa pas de résister ; bien moins aurait-il cédé, s'il avait déjà su de quoi il s'agissait. Voilà pourquoi Jésus lui dit : « Vous le saurez ensuite » ; sachant bien que si Pierre avait connu son intention, il aurait encore résisté davantage. Et Pierre ne dit point : Apprenez-le-moi maintenant, afin que je vous laisse faire ; mais, ce qui marquait plus de vivacité, il n'eut même pas la patience de l'apprendre, et continua à résister. Non, dit-il, « vous ne me laverez point les pieds ». Mais lorsque Jésus l'eût menacé de n'avoir point de part avec lui, il se rendit et obéit sur-le-champ.

Maintenant, que signifie cette parole : « Vous « le saurez ensuite ? » En quel temps ? Lorsque vous chasserez les démons en mon nom, lorsque vous me verrez m'élever dans le ciel, lorsque vous aurez appris du Saint-Esprit que je suis assis à la droite de mon Père : vous saurez alors ce que je fais maintenant. Que répondit donc Jésus-Christ ? Comme Pierre avait dit : « Non-seulement les pieds, mais aussi les « mains et la tête », le Sauveur lui dit : « Celui « qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se « laver les pieds, et il est pur dans tout » le reste (10). « Et pour vous aussi, vous êtes purs, « mais non pas tous. Car il savait qui était « celui qui le devait trahir (11) ». S'ils sont purs, pourquoi lavez-vous leurs pieds ? C'est pour vous apprendre à vous abaisser et à vous humilier. Voilà pourquoi le Sauveur a lavé seulement celui des membres qui paraît le plus vil de tous.

Et que signifient ces paroles : « Celui qui a « été lavé ? » C'est-à-dire : Celui qui est pur. Mais les disciples étaient-ils purs, eux qui n'étaient point encore délivrés de leurs péchés, qui n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit ? Etaient-ils purs, lorsque le péché dominait encore dans le monde, lorsque l'arrêt de notre condamnation subsistait, lorsque la victime n'avait point encore été offerte ? Comment donc Jésus-Christ les dit-il purs ? Il les dit purs : mais afin que vous ne croyiez pas que, pour être purs, ils fussent entièrement affranchis du péché, il a ajouté : « Vous êtes déjà « purs à cause des instructions que je vous ai « données » (Jean, xv, 3) ; c'est-à-dire, vous êtes purs, en ce sens que vous avez reçu ma parole : vous avez déjà reçu la lumière : déjà vous êtes délivrés des erreurs et des superstitions juives. Le prophète dit : « Lavez-vous, « purifiez-vous, chassez la malice de vos cœurs ». (Isaïe, i, 16.) C'est pourquoi, celui qui a fait ces choses, est lavé et pur. Les disciples ayant donc renoncé à toutes sortes de malices, et vivant avec leur Maître dans une grande pureté d'esprit et de cœur, Jésus-Christ les dit purs, selon la parole du prophète : Celui qui a été lavé est déjà pur. Car le Sauveur n'a point en vue ici la pureté légale qui s'acquiert par l'eau et les cérémonies judaïques : il parle de la pureté de conscience.

3. Soyons donc purs nous-mêmes aussi : apprenons à faire le bien. Et qu'est-ce que faire le bien ? « Faites justice à l'orphelin, défendez « la veuve » ; et, après cela : « Venez, et dis- « putons [1], dit le Seigneur ». L'Ecriture fait souvent mention des veuves et des orphelins : mais nous n'y avons nul égard. Pensez pourtant à la récompense promise. « Quand vos « péchés », dit le Seigneur, « seraient comme « l'écarlate, je les rendrai blancs comme la « neige ; et quand ils seraient rouges comme « le vermillon, je les rendrai blancs comme la « neige la plus blanche ». Une veuve n'a personne pour la défendre et la protéger ; voilà pourquoi le Seigneur en prend un grand soin. Une veuve est une femme qui, pouvant se remarier, souffre, par crainte de Dieu, les peines et les afflictions de la viduité. Tendons-leur donc la main, nous tous, et hommes et femmes, de peur que nous ne soyons un jour dans la même peine. Que si nous devons y tomber, assurons-nous par là à nous-mêmes la charité d'autrui.

Les larmes des veuves n'ont pas peu de force et de vertu, elles peuvent ouvrir le ciel même. Gardons-nous bien de les insulter, d'augmenter leurs peines et leurs calamités : mais au contraire assistons-les de toutes manières. Si nous le faisons, nous nous procurerons un asile bien sûr, et dans ce monde et dans l'autre. Ce n'est pas ici-bas seulement que ces

[1] « Disputons ». Saint Chrysostome, saint Cyprien, et quelques autres Pères lisent de même : *Disputemus*, disputons, plaidons, c'est-à-dire : « Voyons qui de nous aura tort ». L'hébreu et les Septante lisent : « Accusons-nous l'un l'autre ». Notre Vulgate dit : « Accusez-moi » : c'est-à-dire, accusez-moi d'injustice, si je vous punis, lorsque vous vivrez dans la justice et dans l'innocence.

femmes nous seront d'un grand secours, c'est encore en l'autre vie ; puisque le bien que nous leur aurons fait retranchera et effacera la plus grande partie de nos péchés, et nous fera comparaître avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ. Puissions-nous jouir tous de ce bonheur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXI.

ET JÉSUS REPRIT SES VÊTEMENTS : ET S'ÉTANT REMIS A TABLE, IL LEUR DIT : SAVEZ-VOUS CE QUE JE VIENS DE VOUS FAIRE? (VERS. 12, JUSQU'AU VERSET 19.)

ANALYSE.

1. Endurcissement de Judas. — La conduite de Jésus-Christ à l'égard de ses disciples doit faire réfléchir les maîtres qui sont durs envers leurs serviteurs.
2. L'Orateur insiste sur la leçon d'humilité donnée au monde par le Maître du monde.
3. Ce n'est pas celui qui reçoit l'injure qui est malheureux et à plaindre, mais celui qui la fait. — Récompenses qu'auront et celui qui ne s'est point vengé, le pouvant, et celui qui ne le pouvant pas, a retenu sa colère et sa langue. — Celui qui ne se venge point devient semblable à Dieu. — Plus les exemples sont anciens, plus ils sont propres à persuader : pourquoi. — Noé parfait en son temps. — Joseph, Moïse, modèles de douceur et de patience. — Histoire de Joseph. — Pardonner, afin que Dieu nous pardonne.

1. Tomber dans l'abîme des péchés, c'est, mes très-chers frères, c'est sûrement un terrible malheur[1]. Il est bien difficile alors que le cœur change et se convertisse. Voilà pourquoi il faut, dès le commencement, faire tous ses efforts pour ne pas se laisser tomber dans les piéges du péché[2]. Il est plus aisé de n'y pas tomber que d'en sortir, lorsqu'une fois on y est tombé. Voyez Judas : une fois qu'il s'y fut jeté, tous les secours que lui a offerts son Maître sont devenus inutiles et il ne s'est point relevé. Jésus a dit devant lui : « Un de « vous autres est un démon » (Jean, VI, 71) ; il a dit : « Je ne dis pas ceci de vous tous » (Id. XIII, 18) ; il a dit : « Je connais ceux que « j'ai choisis ». (Ibid.) Et Judas n'y a point fait attention.

Après donc qu'il leur eût lavé les pieds, il reprit ses vêtements, et s'étant remis à table, il leur dit : « Savez-vous ce que je viens de « faire? » Le Sauveur ne parle plus à Pierre seul, mais à tous. « Vous m'appelez votre « Maître et votre Seigneur, et vous avez rai- « son, car je le suis (13). Vous m'appelez ». Jésus-Christ approuve le sentiment qu'ils ont de lui. Ensuite, de peur qu'ils ne croient que c'est par complaisance pour eux qu'il l'approuve, il ajoute : « Car je le suis ». En citant ainsi leurs paroles, il ôte à l'affirmation ce qu'elle pouvait avoir de choquant, car leur emprunter leurs expressions et se borner à les confirmer, cette conduite n'était pas propre à inspirer de mauvaises pensées ; « car je le « suis », dit-il. Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ parle plus ouvertement de soi, lorsqu'il s'entretient seul avec ses disciples? Comme donc il dit : « N'appelez per- « sonne sur la terre votre maître, parce que

[1] Lorsque le méchant est parvenu au plus profond des péchés, dit le Sage, il méprise tout : mais l'ignominie et l'opprobre le suivent. (Prov. XVIII.)

[2] Car celui qui néglige les petites choses, tombe peu à peu. (Eccli. XIX, 1) Une âme attachée à Jésus-Christ, dit saint Jérôme, est attentive et aux plus grandes et aux plus petites choses, sachant qu'il lui faudra rendre compte même d'une parole oiseuse. *Ad Heliodor.*

« vous n'avez qu'un seul Maître » (Matth. xxii, 8) ; il dit de même : « N'appelez aussi personne « sur la terre votre père ». Au reste, cette parole : un seul maître et un seul père, n'est pas seulement dite du Père, mais encore du Fils ; si Jésus-Christ ne parlait pas de soi, comment aurait-il dit : « Afin que vous soyez en- « fants de la lumière ? » (Jean, xii, 36.) Et encore, s'il appelait Maître le Père seul, comment parlerait-il en ces termes : « Car je le « suis ? » Comment dirait-il : « Le Christ [1] est « votre seul docteur, votre seul Maître ? »

« Si donc, » dit-il, « je vous ai lavé les pieds, « moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, « vous devez aussi vous laver les pieds les uns « aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin « que, pensant à ce que je vous ai fait, vous « fassiez aussi de même (14) ». Mais ce n'est point là une même chose, il est le Maître et le Seigneur, et vous, vous êtes tous des serviteurs les uns des autres. Que veut donc dire ce mot : « De même ? » Avec le même soin et la même affection. Voilà pourquoi le Sauveur nous donne de grands exemples, afin que nous fassions du moins les petites choses. Les exemples que donnent les maîtres aux enfants qu'ils instruisent sont de même écrits dans les plus beaux caractères, afin qu'ils tâchent de les imiter, quoiqu'imparfaitement.

Où sont-ils maintenant ceux qui ne font aucun cas de leurs frères en servitude ? Où sont-ils ceux qui veulent être honorés ? Jésus-Christ a lavé les pieds d'un traître, d'un sacrilége et d'un larron, lors même qu'il allait le trahir ; il le fait asseoir et manger à sa table, lorsqu'il n'y avait nulle espérance d'amendement et de repentir, et vous, vous avez de hauts sentiments de vous-mêmes et vous vous enflez d'orgueil ? Lavons-nous les pieds les uns aux autres, dit le Sauveur, lavons même ceux de nos serviteurs. Et qu'y a-t-il de si grand à laver même les pieds de nos serviteurs ? Parmi nous toute la différence entre le libre et l'esclave n'est que de nom, mais à l'égard de Jésus-Christ, elle est réelle et véritable. Il est le Seigneur par nature, et nous, par nature, nous sommes des serviteurs et des esclaves, et cependant celui qui est le vrai Seigneur n'a pas dédaigné de faire une action si basse et si humiliante. Mais aujourd'hui il faut se tenir pour content si nous traitons des hommes libres comme des serviteurs et des esclaves achetés au marché.

Que répondrons-nous un jour, nous qui, ayant devant les yeux de si grands exemples de modération et de patience, ne les imitons pas ; nous qui en sommes totalement éloignés, nous qui sommes si hauts et si enflés d'orgueil, qui ne rendons pas aux autres ce que nous leur devons ? Dieu nous a faits débiteurs les uns des autres, il a commencé par payer le premier nos grandes dettes, et il ne nous a laissé que la charge d'acquitter les plus petites. En effet, quand il nous a lavé les pieds, il était notre Seigneur ; mais nous, si nous faisons de même, c'est à nos compagnons que nous le faisons. Jésus-Christ nous le fait clairement entendre en disant : « Si donc je vous « ai lavé les pieds, moi qui suis votre Sei- « gneur et votre Maître ». Et encore : « Vous « fassiez aussi de même ». On devait s'attendre à ce que le Seigneur dît : A combien plus forte raison devez-vous en faire de même, vous qui n'êtes que des serviteurs ; mais il laisse le soin de tirer la conclusion à la conscience de ceux qui l'écoutent. Mais pourquoi le Sauveur lava-t-il alors les pieds de ses disciples ? Parce qu'ils devaient recevoir des honneurs, les uns plus grands, les autres moins considérables.

2. Afin donc que les disciples ne s'élèvent pas au-dessus des autres, et qu'ils ne disent pas comme auparavant : « Qui est le plus « grand ? » (Matth. xviii, 1), et aussi qu'ils ne conçoivent pas d'indignation les uns contre les autres (Matth. xx, 24), Jésus-Christ réprime toutes ces pensées d'orgueil, en disant : Quelque grand que vous soyez, vous ne devez pas vous élever au-dessus de votre frère. Le Sauveur n'a point dit, ce qui était et plus grand et plus fort : Si j'ai lavé les pieds d'un traître, est-ce quelque chose de si admirable que vous laviez les pieds de vos compagnons ? Mais, comme il venait de laver réellement les pieds d'un traître, il laisse cela au jugement de ceux qui en avaient été les témoins. C'est aussi pour cette raison qu'il a dit : « Celui qui fera et « enseignera, sera grand dans le royaume des « cieux ». (Matth. v, 19.) Car c'est véritablement enseigner, que d'enseigner par les œuvres. En effet, quel faste, ce que venait de faire le Seigneur, n'aurait-il pas abattu, quelle ostentation cet acte n'aurait-il pas étouffée ?

Celui qui est assis sur les chérubins lave les pieds d'un traître ; et vous, ô homme, vous

[1] Le Christ : on lit ce mot dans le Nouveau Testament grec, dans mon Auteur et dans quelques manuscrits.

qui n'êtes que cendre, que terre, que poussière, vous vous élevez d'orgueil, et vous avez une haute opinion de vous-même? Que si vous voulez vous élever, venez, je vous montrerai le chemin; car vous ne le connaissez pas. S'attacher aux choses présentes comme à de grandes choses, c'est avoir l'esprit petit et l'âme basse. Comme les petits enfants n'ont de désirs et d'ardeur que pour des bagatelles, pour des boules, des toupies, des osselets, et qu'ils ne sont même pas capables de penser à rien de sérieux, à rien de grand; de même celui qui s'adonne à la vraie philosophie ne fera nul cas des choses présentes. Il ne désirera donc pas de les acquérir, ou que d'autres les lui donnent. Mais l'homme qui ne s'applique pas à cette étude, s'attachera d'affection et de cœur à des toiles d'araignées, à des ombres, à des songes, et aux choses les plus viles et les plus abjectes.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Le « serviteur n'est pas plus grand que le maître : « et l'envoyé n'est pas plus grand que celui « qui l'a envoyé (16). Si vous savez ces choses, « vous serez heureux, pourvu que vous les « pratiquiez (17). Je ne dis pas ceci de vous « tous : mais il faut que cette parole de l'Ecri« ture soit accomplie : Celui qui mange du « pain avec moi, lèvera le pied contre moi (18) ». Jésus-Christ répète encore ici ce qu'il a dit auparavant : Si le serviteur, dit-il, n'est pas plus grand que son maître, si l'envoyé n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé, et si j'ai fait cette action, si j'ai lavé vos pieds, à plus forte raison il faut que vous fassiez de même. Ensuite, de peur que quelqu'un ne repartît : Pourquoi parlez-vous de la sorte maintenant, nous n'en voyons pas la raison? il a ajouté : Je ne vous dis pas ceci, comme si vous ne le saviez pas; mais c'est afin que vous montriez par vos œuvres que vous le savez. Véritablement tous savent, mais tous ne font pas. Voilà pourquoi le Sauveur dit : « Vous « serez heureux, pourvu que vous pratiquiez « ces choses ». Encore que vous les sachiez, je vous les répète très-souvent, pour vous porter à les mettre en pratique. Les Juifs les savent aussi, mais ils ne sont pas heureux, parce que ce qu'ils savent, ils ne le font pas.

« Je ne dis pas ceci de vous tous ». Ah! quelle patience! Le Sauveur ne fait point encore des reproches à ce traître, mais il couvre son crime, pour lui donner le temps de faire pénitence! Et il le reprend, sans néanmoins paraître le reprendre, en disant : « Celui qui « mange du pain avec moi, lèvera le pied « contre moi ». Il me semble que Jésus-Christ a dit : « Le serviteur n'est pas plus grand que « son maître », afin que si un serviteur, ou quelque autre vile personne, outrage et offense quelqu'un, celui-ci ne se trouble point, considérant ce qu'a fait Judas : Judas, qui, ayant reçu de si grands biens de son Maître, le paie de tant d'ingratitude! Voilà pourquoi Jésus-Christ a ajouté : « Celui qui mange du pain « avec moi ». Et passant sur tous les autres bienfaits, il ne lui reproche que ce qui pouvait l'arrêter et le couvrir de confusion. Celui que je nourrissais, celui qui mangeait à ma table, dit-il, c'est celui-là même qui me trahit. En un mot, le Sauveur disait ces choses afin d'apprendre à ses disciples à faire du bien à ceux qui leur feraient du mal, ceux-ci demeurassent-ils incorrigibles.

Au reste, après avoir dit : « Je ne dis pas « ceci de vous tous »; pour ne les pas jeter tous dans la crainte et dans l'effroi, Jésus-Christ sépare enfin Judas des autres, et le désigne par ces paroles : « Celui qui mange du « pain avec moi ». Car ces mots : « Je ne dis « pas ceci de vous tous », ne désignaient absolument personne en particulier; c'est pourquoi il a ajouté : « Celui qui mange du pain « avec moi », déclarant à ce malheureux que sa trahison lui était parfaitement connue : et rien n'était plus capable de le détourner de son dessein. Le divin Sauveur n'a point dit : Judas me trahit, mais : « Il a levé le pied « contre moi », pour faire connaître sa fourberie et les piéges qu'il lui tendait secrètement.

3. Enfin, mes frères, ces choses sont écrites pour notre instruction, afin que nous ne nous mettions point en colère contre ceux qui nous font une injure, et que nous nous bornions à les reprendre et à les plaindre. Car ce ne sont pas ceux qui sont offensés, mais ceux qui offensent, qui sont dignes de larmes. Un ravisseur du bien d'autrui, un calomniateur, et tous ceux qui font du mal, se font un très-grand tort à eux-mêmes. Mais à nous, ils nous procurent de très-grands biens, si nous ne nous vengeons point. Par exemple, un voleur vous a ravi votre bien, vous en avez rendu grâces à Dieu, et vous lui avez rapporté toute la gloire de votre patience : par cette action

de grâces, vous avez mérité une infinité de récompenses, de même que ce malheureux s'est préparé un feu immense et éternel.

Mais si quelqu'un dit : Où est mon mérite? Je n'ai pu me venger par faiblesse et par impuissance, je lui répondrai : Vous auriez pu vous fâcher, vous mettre en colère : il est en notre pouvoir de maudire celui qui nous a offensé, celui qui nous a fait du mal; il est en notre pouvoir de lancer mille imprécations contre lui, d'en parler mal, et de le perdre de réputation. Vous n'en avez rien fait, vous avez su vous posséder, vous aurez la récompense que mérite celui qui ne s'est point vengé : car il est constant que, eussiez-vous pu le faire, vous ne l'auriez point fait. Un homme qui se sent offensé, se fait des armes de tout ce qui se présente; s'il ne souffre pas patiemment l'injure qu'on lui a faite, il s'en venge par des malédictions, par des paroles injurieuses et outrageantes, par des embûches. Si donc vous ne vous abstenez pas seulement de toutes ces choses, mais encore si vous priez Dieu pour celui qui vous a offensé, par cette conduite vous devenez semblable à Dieu, qui vous dit : « Priez pour ceux qui vous persécutent, afin « que vous soyez semblables à votre Père qui « est dans les cieux ». (Matth. v, 44, 45.)

Ne voyez-vous pas, mes frères, quel gain, quel profit nous retirons des injures? Rien ne plaît tant à Dieu que de ne point rendre le mal pour le mal, que dis-je, le mal pour le mal [1]? Il nous est ordonné de faire tout le contraire, d'obliger ceux qui nous offensent, de prier pour eux. Voilà pourquoi Jésus-Christ comblait de bienfaits celui qui le devait trahir, il lui lavait les pieds, il lui faisait des reproches en secret, il le réprimandait avec modération et avec douceur, il l'honorait de ses services, de sa table, de son baiser. Et néanmoins Judas n'en est pas devenu meilleur; Jésus-Christ n'a pourtant pas cessé de faire ce qui était en lui.

Mais, je le vois, mes frères : vous présenter l'exemple du Maître, c'est vous proposer un trop grand modèle : passons à l'exemple des serviteurs, tirons-en notre instruction; et ce qui aura plus de force, servons-nous ici de l'Ancien Testament, de telle sorte que vous voyiez bien que la rancune est un crime sans excuse. Voulez-vous que je vous propose Moïse pour modèle, ou que je remonte encore plus haut? Plus les exemples sont anciens, et plus ils nous accablent. Pourquoi? Parce qu'alors il était plus difficile de pratiquer la vertu. Les hommes alors n'avaient point de lois écrites, ils n'avaient pas les exemples des anciens, mais la nature humaine, nue et sans armes, combattait par elle-même, par ses propres forces; elle était obligée de naviguer sans lest sur la vaste mer de ce monde. Voilà pourquoi l'Ecriture, faisant l'éloge de Noé, ne dit pas simplement qu'il était parfait, mais elle ajoute : « Au « milieu des hommes qui vivaient alors ». (Gen. vi, 9.) Par là, elle fait voir que c'était dans un temps où il y avait bien des obstacles à surmonter; d'autres, dans la suite, se sont signalés; Noé pourtant sera honoré à l'égal des plus grands, vu le temps où il était parfait.

Qui donc avant Moïse a été doux et patient? Le bienheureux Joseph, ce brave et généreux athlète, qui ayant brillé par sa chasteté, ne se signala pas moins par sa patience. Joseph fut vendu par ses frères, à qui il n'avait fait aucun mal; ou plutôt il avait été pour eux le serviteur le plus empressé, et ils l'outragèrent par un blâme injurieux; mais Joseph ne se vengea point, quoiqu'il eût toute l'affection de son père : et il fut leur porter du pain dans le désert; ne les trouvant pas, il ne s'impatienta point, il ne s'en retourna pas. S'il eût voulu se venger, l'occasion était belle : mais au contraire, il eut toujours un cœur de frère pour ces bêtes féroces, pour ces âmes barbares et inhumaines. Puis, jeté dans une prison, lorsqu'on lui en demanda le sujet, il ne dit aucun mal de ses frères, mais seulement : je n'ai rien fait; et « j'ai été enlevé par fraude de la terre « des Hébreux ». (Gen. xl, 15.) Et dans la suite, aussitôt qu'il fut élevé en dignité et en puissance, il leur donna du pain, les tira de leur misère, les arracha à une infinité de maux : car si nous veillons, si nous sommes attentifs sur nous-mêmes, la méchanceté du prochain n'est point capable de nous détourner de la vertu. Mais ses frères en avaient usé à son égard d'une manière bien différente : ils l'avaient dépouillé de sa robe, ils avaient voulu le faire mourir, et ils lui avaient reproché le songe qu'il leur avait raconté; et encore qu'il leur eût apporté de quoi manger, ils cherchaient à lui ôter la vie ou la liberté. (Gen. xxxvii.) Ils mangeaient et laissaient mourir de faim leur frère, qu'ils avaient dépouillé et jeté dans une

[1] Ne vous laissez point vaincre par le mal, dit l'Apôtre, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. (Rom. xii, 21.)

citerne : est-il rien de plus barbare et de plus inhumain? N'étaient-ils pas plus cruels que des assassins? Ils le tirèrent ensuite de la citerne, mais ce fut pour l'exposer à mille morts, en le vendant à des hommes barbares et féroces, qui devaient l'emmener chez un peuple barbare.

Elevé sur le trône, Joseph, non-seulement ne se vengea point de ses frères, mais encore il excusa leur crime, autant qu'il le pouvait, attribuant tout ce qu'ils avaient fait, non à leur méchanceté, mais à un ordre particulier de la divine Providence. Et s'il fit quelque chose contre eux, ce ne fut point par un dessein de vengeance, mais par feinte, pour les sonder et découvrir leurs sentiments pour son frère Benjamin. Et dès qu'il a reconnu qu'ils le défendent et le protégent, son cœur ne pouvant plus se déguiser, les larmes lui coulent aussitôt des yeux, il embrasse ses frères, comme s'il en eût reçu de grands bienfaits, lui à qui ils avaient voulu jadis ôter la vie : et il les fait tous venir dans l'Egypte, où il les comble de toutes sortes de biens.

Quelle excuse aurons-nous donc un jour, nous qui, vivant après la loi, après la grâce, après de si grandes et si nouvelles leçons de vertu, n'aurons pas même imité celui qui a vécu avant la loi et avant la grâce? Qui nous délivrera du supplice? Car rien n'est pire ni plus dangereux que le souvenir des injures. Celui qui devait dix mille talents en est une preuve manifeste : on lui avait d'abord remis sa dette ; mais après, on le força de la payer. (Matth. XVIII, 24.) Dieu lui avait remis sa dette par compassion et par miséricorde; mais sa propre méchanceté, mais sa dureté envers son compagnon, furent cause que le Seigneur lui fit tout payer. Considérons ces choses, mes frères, et pardonnons à notre prochain ses fautes et ses offenses, ou plutôt répondons à ces offenses par des bienfaits, afin que nous puissions obtenir la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire appartiennent dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXII.

EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : QUICONQUE REÇOIT CELUI QUE J'AURAI ENVOYÉ, ME REÇOIT MOI-MÊME : ET QUI ME REÇOIT REÇOIT CELUI QUI M'A ENVOYÉ. (VERS. 20, JUSQU'AU VERS. 35.)

ANALYSE.

1. Pourquoi, tous les disciples étant dans la crainte, Jean était couché sur le sein de Jésus.
2. Insensibilité de Judas. — Pourquoi Jésus-Christ avait une bourse.
3. Discours après la Cène. — Ce ne sont pas les miracles, mais c'est la charité qui fait et qui montre les disciples de Jésus-Christ. — Reproches que faisaient les gentils aux chrétiens, et sur les miracles, et sur la charité. — En quoi les apôtres ont fait paraître leur charité. — Les gentils observent les vices et les fautes des chrétiens, pour se fortifier dans leurs sentiments et se défendre d'embrasser la religion chrétienne.

1. Dieu octroie de grandes récompenses à ceux qui protégent ses serviteurs et qui leur font du bien; et le profit que nous retirons d'une telle conduite est immédiat. Car Jésus-Christ dit : « Celui qui vous reçoit, me reçoit; « et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a en- « voyé ». Recevoir Jésus-Christ, recevoir son Père, qu'y a-t-il de comparable à ce bonheur?

Mais quel rapport ont ces paroles avec celles

qui les précèdent? qu'ont-elles de commun avec ce qu'a dit auparavant Jésus-Christ? « Vous serez heureux si vous pratiquez ces « choses : celui qui vous reçoit? » Toutes ces paroles s'accordent fort bien, mais voyez comment. Les disciples devaient sortir de leur patrie, se répandre dans le monde, et souffrir de grands maux ; le divin Sauveur les console par deux arguments : l'un qu'il tire de lui-même, l'autre qu'il emprunte aux autres. Si vous vous appliquez à votre ministère, si vous pensez sagement, dit-il, si vous vous souvenez de moi, et si vous considérez ce que j'ai souffert et tout ce que j'ai fait, vous souffrirez plus facilement le travail et les afflictions ; et non-seulement vous vous consolerez par ces réflexions, mais encore par les hommages que vous recevrez de tout le monde. Jésus-Christ marque le premier de ces points, en disant : « Si vous pratiquez ces choses, vous serez heu- « reux » ; l'autre, par ces paroles : « Celui qui « vous reçoit, me reçoit ». Il leur a fait ouvrir les maisons de tout le monde, en sorte qu'ils ont été doublement consolés et par la fermeté de leur caractère, et par le zèle de ceux qui les ont honorés.

Jésus-Christ, après avoir donné ces instructions à ses disciples comme devant parcourir le monde entier, pensant que le traître serait privé de l'un et de l'autre, et qu'il ne recevrait aucun de ces avantages ; qu'il serait privé, et de la patience dans les épreuves, et des bons offices de ceux qui devaient recevoir ses apôtres, se troubla de nouveau [1]. C'est pour marquer ce trouble, et déclarer quelle en fut la cause, que l'évangéliste ajoute : « Jésus « ayant dit ces choses, troubla son esprit, et se « déclara ouvertement, en disant : Un d'entre « vous me trahira (21) ». Le Sauveur ne le nommant point, les jette tous encore dans la crainte et dans l'effroi (22). Les disciples sont inquiets et en peine, quoiqu'ils ne se sentent coupables d'aucun mal, parce que le jugement de Jésus-Christ leur paraît plus sûr que l'opinion qu'ils peuvent avoir d'eux-mêmes ; c'est pourquoi ils se regardaient l'un l'autre. Le Sauveur diminuait la crainte en restreignant la trahison à un seul, mais en disant : « Un « d'entre vous », il les troublait et les effrayait tous. Quoi donc? Ils se regardaient tous l'un l'autre ; mais Pierre, toujours vif et bouillant, « fit signe à Jean (24) ». Car, comme peu de temps auparavant il avait été réprimandé, et avait voulu empêcher son Maître de lui laver les pieds ; comme il est partout entraîné par son amour, et partout censuré, voilà pourquoi il est timide et craintif, il ne peut se retenir ; il n'ose point davantage ouvrir la bouche, mais il cherche à s'éclairer par le ministère de Jean.

Il se présente ici une question digne de notre attention et de nos recherches ; pourquoi, tous étant dans l'inquiétude et dans la crainte, et le chef lui-même dans le trouble et dans la terreur, Jean, comme s'il eût été dans la joie, se couche sur le sein de Jésus, et non-seulement il s'y repose, mais aussi il y laisse tomber sa tête ; et ce n'est point là seulement la question qui est digne de nos recherches, mais encore ce qui suit. Quoi? ce que Jean dit de lui-même : « Le disciple que Jésus aimait ». Pourquoi aucun autre n'a parlé de lui en ces termes? et d'ailleurs les autres aussi étaient aimés? Mais celui-ci l'était plus que tous les autres. Que si nul autre n'a parlé de lui en ces termes, et si Jean lui-même est le seul qui l'ait fait, il n'est rien en cela qui nous doive surprendre. Saint Paul, dans l'occasion, en a usé de même, il a dit : « Je connais un homme « qui fut ravi il y a quatorze ans ». (II Cor. XXII, 2.) Et encore le saint apôtre a raconté beaucoup de choses qui ne lui font pas médiocrement honneur.

Jean entend cette parole : « Suivez-moi » (Matth. IV, 21) ; sur-le-champ il quitte ses filets et son père, et il suit : croyez-vous que ce soit là peu de chose? Et que Jésus l'ait pris avec Pierre, et l'ait mené à l'écart sur une montagne (Id. XVII, 1) ; selon vous, est-ce là peu de chose? Et encore qu'il soit entré avec son Maître dans la maison du grand prêtre [1]? Mais Jean lui-même, quel éloge n'a-t-il pas fait de Pierre? Il n'a point passé sous silence ces paroles de Jésus-Christ : « Pierre, m'aimez-vous « plus que ne font ceux-ci? » (Jean, XXI, 15.) Partout il le représente vif et bouillant, et

[1] C.-à-d., il eut de l'horreur pour l'action que Judas méditait, et fut en même temps ému, envisageant sa mort qui n'était pas éloignée. Jésus se troubla à la vue de sa mort, et à la présence de Judas : mais ce trouble fut volontaire, de même que celui qu'il excita dans lui-même à l'approche du tombeau de Lazare, et ensuite dans le jardin des Oliviers.

[1] Saint Chrysostome, saint Jérôme, Théophilacte, et plusieurs autres, ont cru que lorsque saint Jean dit : « Un autre disciple, qui était connu du grand-prêtre », il parle de soi, et que, par conséquent, il veut dire qu'il entra avec le Sauveur dans la maison du grand-prêtre. Plusieurs commentateurs en doutent, et combattent ce sentiment. Il serait trop long de rapporter les raisons de part et d'autre, et de les

sincèrement attaché à son Maître. Au reste, c'est par un grand amour pour Jean que que Pierre fit cette demande : « Et celui-ci, « Seigneur, que deviendra-t-il ? » (Jean, XXI, 21.)

Nul autre n'a parlé de Jean de la sorte, et Jean lui-même ne l'aurait point fait si l'occasion présente ne l'y eût engagé. Si, après avoir rapporté que Pierre avait fait signe à Jean de demander « qui était le traître », il n'eût rien ajouté, sûrement il nous aurait jeté dans l'inquiétude et dans le doute, et nous aurait mis dans la nécessité d'en chercher la raison ; voilà pourquoi il l'apporte lui-même, en disant : « Il se reposa sur le sein de Jésus ».

Lorsque vous entendez que Jean était couché sur le sein de Jésus, et qu'il était si familier avec son Maître, croyez-vous avoir appris peu de chose ? Mais si vous demandez ce qui lui procurait cet honneur et cet avantage, je vous dirai que c'est l'amour que Jésus avait pour lui ; c'est pourquoi il dit : « Celui que « Jésus aimait ». Pour moi, je pense que Jean eut un autre sujet de faire cette question, et que c'était pour se montrer innocent du crime dont le Maître accusait l'un d'entre eux. Voilà pourquoi il interroge hardiment et avec confiance ; et en effet, pour quelle autre raison ne fait-il cette demande que lorsque le chef des apôtres lui fait signe ? C'est afin que vous ne croyiez pas que Pierre s'adresse préférablement à lui, comme étant plus grand que les autres, aussi Jean déclare que c'est à cause que Jésus l'aimait beaucoup.

Pourquoi Jean se reposa-t-il sur le sein de Jésus-Christ ? C'est parce qu'en général les disciples n'avaient pas encore une digne opinion de lui, et à l'égard de Jean, il soulageait par là son affliction. Il y a toute apparence qu'ils avaient tous le visage fort triste ; car si leur âme était pleine de trouble et de tristesse, leur visage sans doute l'était beaucoup plus encore. Jésus-Christ les console donc et par ses paroles, et par la réponse qu'il fait à cette demande, et il invite Jean à reposer sa tête sur son sein. Mais remarquez que cet évangéliste est très-éloigné du faste et de l'ostentation ; il ne se nomme pas, mais il dit : « Celui « que Jésus aimait ». De même que fait saint Paul, lorsqu'il dit : « Je connais un homme « qui fut ravi il y a quatorze ans ».

Voici enfin la première fois que Jésus désigne ouvertement le traître, sans toutefois le nommer. Comment ? En disant : « C'est celui à « qui je présenterai du pain que je vais trem- « per (26) ». Cela même est un reproche de la perfidie de Judas, traître envers celui dont il partageait la table et le pain. Que ce repas, pris en commun, n'ait pas eu le pouvoir de le retenir, je le passe ; mais quel homme n'aurait pas été fléchi par ce morceau de pain présenté de la main d'un tel Maître ? Eh bien ! son cœur n'en est point attendri. Voilà pourquoi Satan entra aussitôt dans lui (27), se riant, se jouant de son impudence. Tant qu'il a été du nombre et dans la société des apôtres, Satan n'a osé entrer en lui, et il s'est contenté de l'attaquer du dehors. Mais aussitôt que Jésus-Christ l'a fait connaître et l'a exclu du sacré collége, le démon s'est librement jeté sur lui, et s'en est mis en possession. Judas étant si méchant et si incorrigible, il ne convenait pas qu'il demeurât davantage dans la maison de son Maître. Voilà pourquoi Jésus le chassa ; Satan s'empare alors de ce membre retranché, et le traître quittant les apôtres, sortit de nuit. Jésus lui dit : « Mon ami, faites « au plus tôt ce que vous faites (27) ; mais nul « de ceux qui étaient à table ne comprit cela « (28) ».

2. Quelle insensibilité ! Comment ne s'est-il pas laissé fléchir, et n'a-t-il pas été couvert de honte et de confusion ? comment est-il devenu plus hardi et plus impudent ? comment est-il sorti ? Au reste, cette parole de Jésus : « Faites « au plus tôt », n'est point un ordre ni un conseil ; c'est un reproche, c'est une marque du désir qu'il a que ce malheureux change et se convertisse ; mais son cœur s'étant endurci, le Seigneur l'a abandonné. « Mais », dit l'évangéliste, « nul de ceux qui étaient à table n'a « compris cela ». Sur quoi on peut agiter une grande question : comment les disciples ayant demandé : « Qui est-ce ? » Et Jésus ayant répondu : « C'est celui à qui je donnerai le mor- « ceau de pain trempé », ils ne comprirent pas encore pourquoi leur Maître avait dit cela. Peut-être répondit-il si bas que personne ne l'entendit. Jean ayant sa tête inclinée sur le sein de son Maître, lui parla peut-être à l'oreille, en sorte que le traître ne fut point découvert : peut-être Jésus répondit de manière qu'il ne

discuter. Ce qu'on peut dire de plus juste sur ces sortes de questions douteuses, sur lesquelles on a peu de lumières, c'est ce que dit saint Augustin, qu' « on ne doit pas témérairement prononcer sur une chose dont l'Ecriture ne dit rien ». *In Joan Tract.* CXIII.

se fit point entendre. Et alors, malgré ces paroles significatives de Jésus : « Mon ami, faites « au plus tôt ce que vous faites », ils ne comprirent point ce qu'il voulait dire.

Jésus-Christ parlait de la sorte, pour faire voir que ce qu'il avait dit aux Juifs sur sa mort, était véritable, savoir : « J'ai le pouvoir « de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la re- « prendre ; et personne ne me la ravit ». (Jean, x, 18.) Donc, tant que Jésus-Christ a voulu conserver la vie, personne n'a pu la lui ravir ; mais lorsqu'il a permis qu'on la lui ôtât, alors il a été facile de la lui ôter. C'est aussi pour insinuer toutes ces choses qu'il a dit : « Faites « au plus tôt ce que vous faites ». Et à ces paroles, les disciples ne connurent point encore le traître ; ils l'auraient peut-être mis en pièces, s'ils l'avaient connu ; peut-être Pierre l'aurait tué. Voilà pourquoi nul de ceux qui étaient à table ne comprit ce que Jésus avait dit. Quoi ! Jean ne le comprit pas ? Non, Jean ne le comprit pas lui-même ; il ne put penser qu'un disciple fût capable d'une si grande méchanceté et d'une si noire perfidie. Comme ils étaient bien éloignés de se porter à un si grand crime, ils ne pouvaient soupçonner que d'autres en fussent capables. Comme aussi le Maître leur avait dit auparavant : « Je ne dis « pas ceci de vous tous (18) », et n'avait jamais dénoncé le coupable ; maintenant, de même, ils ont cru qu'il parlait de quelqu'autre.

« Il était nuit », dit l'évangéliste, « lorsque « Judas sortit (30) ». Pourquoi me marquez-vous la nuit ? C'est afin que vous connaissiez la hardiesse et l'effronterie de cet homme, dont le temps même de la nuit n'a pu arrêter la violence. Mais cette circonstance ne le fit point connaître encore. Les disciples donc, saisis de crainte et d'une grande frayeur, étaient dans le trouble, et ils n'avaient point compris le vrai sens de ces paroles : mais « ils pensaient que « Jésus avait dit cela à Judas, afin qu'il donnât « quelque chose aux pauvres ». Car le divin Sauveur avait grand soin des pauvres, pour nous apprendre à montrer un grand zèle pour le même objet. Et ils avaient raison de penser de la sorte, puisque Judas avait la bourse.

Mais, dira[1] quelqu'un : nulle part il n'est dit qu'on ait donné de l'argent à Jésus-Christ. Seulement l'évangéliste rapporte que des femmes qui lui étaient attachées, et qui le suivaient pour écouter sa doctrine, fournissaient de leurs biens de quoi subvenir à sa nourriture et à ses besoins ; mais il ne laisse nullement penser qu'on lui ait jamais donné de l'argent. Pourquoi donc celui qui défend à ses disciples de ne porter avec eux dans leurs voyages, ni sac, ni argent, ni bâton, faisait-il lui-même porter une bourse pour le service des pauvres ? C'est pour vous apprendre que celui même qui n'a rien et qui porte sa croix, doit sur toutes choses avoir un grand soin d'assister les pauvres. Car le Seigneur faisait bien des choses uniquement pour notre instruction.

Les disciples crurent donc que Jésus avait dit cela à Judas, afin qu'il donnât quelque argent aux pauvres. Et néanmoins que le Sauveur ait patienté jusqu'au dernier jour, et qu'il n'ait pas voulu le diffamer, ni le faire connaître jusqu'à ce moment, ce traître n'en a point été touché ni amolli. Nous devons imiter, mes frères, cette douceur et cette charité : quelque grands et énormes que soient les péchés de nos frères, nous ne devons pas les divulguer. Encore plus tard, notre divin Maître donna un baiser à Judas, lorsque celui-ci venait pour le trahir, lorsqu'il se présentait à lui pour commettre l'action la plus noire et la plus horrible ; lorsqu'il venait le prendre pour le livrer à la croix et à la mort la plus ignominieuse ; c'est alors même qu'il lui donne de nouveaux témoignages de sa bonté et de sa miséricorde. Et il appelle cela gloire, pour nous apprendre que ce qui paraît le plus honteux et le plus ignominieux, nous illustre et nous couvre de gloire, lorsque c'est pour Dieu que nous le faisons.

Après donc que Judas fut sorti pour accomplir sa trahison, Jésus dit : « Maintenant le « Fils de l'Homme est glorifié (31) ». Relevant par ces paroles l'esprit des disciples, qui était dans l'abattement et dans la consternation, il leur fait voir et les convainc que non-seulement ils n'ont pas lieu de s'affliger, mais qu'ils doivent même se réjouir. C'est pour cela qu'au commencement, Pierre « ne connaissant point

[1] Il est à observer que c'est ici une objection que se propose, en passant, notre saint Docteur, et à laquelle il ne répond que par rapport à la vue et au dessein qu'il avait d'exhorter ses auditeurs d'être attentifs et soigneux à faire l'aumône, et il le fait par ces paroles : « C'est pour vous apprendre, etc. » L'éditeur de saint Chrysostome dit que cet endroit est un peu obscur, et difficile à comprendre. — La supposition que je fais de l'objection qui se montre pour ainsi dire d'elle-même me paraît l'éclaircir. J'ai seulement suppléé quelques mots qu'attirent nécessairement le sens et la suite du discours.

« encore cette véritable gloire » (Matth. xvi, 22), ne craignit pas de reprendre son Maître. Car, vaincre la mort par la mort même, c'est une grande gloire, et c'est là ce que dit Jésus-Christ de lui-même : « Quand j'aurai été élevé, « alors vous connaîtrez qui je suis » (Jean, viii, 28); et encore : « Détruisez ce temple » (Id. xii, 33); et de rechef : « Il ne leur sera point « donné d'autre signe que celui de Jonas ». (Luc, xi, 29.) Après sa mort, pouvoir faire de plus grandes choses qu'avant sa mort, comment ne serait-ce point là une très-grande gloire? En effet, afin que les peuples crussent à la résurrection, les disciples et les prédicateurs de la résurrection ont fait de plus grands prodiges. Disons-le : si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, s'il n'avait pas vécu après sa mort, s'il n'eût pas été Dieu, comment ses disciples auraient-ils fait en son nom de si grandes œuvres et de si grands miracles?

« Et Dieu le glorifiera (32) ». Que veut dire cela : « Dieu le glorifiera en lui-même? » C'est-à-dire : Il le glorifiera par lui-même et non par une autre; et il le glorifiera aussitôt, il le glorifiera en même temps avec la croix. Non, dit-il, il ne tardera pas, et ce ne sera pas longtemps après sa résurrection qu'il fera éclater sa gloire; mais dès qu'il sera attaché à la croix, des signes éclatants et des prodiges paraîtront, et dans le ciel, et sur la terre. On les vit, ces signes éclatants et ces prodiges : le soleil fut obscurci, les pierres se fendirent, le voile du temple se déchira en deux, plusieurs corps de saints qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent (Luc, xxvi, 45; Matth. xxvii, 51, 52; Idem, ibid. 66) ; les Juifs, pour s'assurer du sépulcre, scellèrent la pierre et y mirent des gardes; et quoiqu'on eût fermé avec une grosse pierre le tombeau où était le corps, ce corps ressuscita et sortit du tombeau. Quarante jours après, les disciples reçurent le Saint-Esprit, et aussitôt ils prêchèrent Jésus ressuscité. Voilà ce que signifie cette parole : « Dieu le glorifiera en lui-même » ; et il le glorifiera incontinent, non par les anges, non par quelque autre puissance, mais par lui-même.

3. Comment Dieu l'a-t-il glorifié par lui-même? En faisant tout pour la gloire de son Fils. Mais le Fils a fait toutes choses. Ne le voyez-vous pas, mes frères, que Jésus rapporte au Père les œuvres du Fils?

« Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de « temps à être avec vous. Vous me chercherez, « et comme j'ai dit aux Juifs qu'ils ne pour- « raient venir où je vais, je vous dis aussi à « vous autres » que vous ne le pouvez « présen- « tement (33) ». Jésus-Christ commence maintenant, après le souper, à entretenir ses disciples de choses tristes : car, lorsque Judas sortit, ce n'était pas le soir, mais la nuit. Comme ceux qui le venaient prendre allaient incessamment arriver, il fallait qu'il leur donnât ses ordres et toutes ses instructions, afin qu'ils n'oubliassent et n'omissent rien de ce qu'ils devaient faire; ou plutôt le Saint-Esprit les faisait ressouvenir de tout ce que leur Maître leur avait dit (Jean, xiv, 26) ; il y a même beaucoup d'apparence que plusieurs choses se perdirent alors de leur mémoire, et parce qu'ils les entendaient pour la première fois, et parce qu'ils avaient bien des traverses et des afflictions à essuyer. Ils se laissèrent aller au sommeil, comme le rapporte un autre évangéliste; et ils étaient en proie à la tristesse, comme le leur dit Jésus-Christ lui-même : « Mais parce que je vous ai dit ces choses, « votre cœur a été rempli de tristesse » (Matth. xxvi, 40, 43, 45; Jean, xvi, 6); comment donc auraient-ils pu retenir exactement toutes ces choses?

Mais pourquoi, dans cet état de tristesse et d'accablement, Jésus-Christ les leur disait-il? C'est parce qu'ils en tiraient un grand profit et un grand avantage qui tournait à sa gloire, lorsque, dans la suite, les voyant visiblement arriver, ils se rappelaient qu'il les leur avait toutes prédites. Mais encore, pourquoi le Sauveur abat-il ainsi l'esprit de ses disciples, en disant : Je n'ai plus que peu de temps à être avec vous? Ils auraient bien pu répliquer : Vous avez raison de dire cela aux Juifs, mais pourquoi nous confondez-vous avec ces ingrats? Non, il ne les confond point. Pourquoi dit-il donc : « Comme j'ai dit aux Juifs? » C'est pour les faire souvenir que ce n'est point l'approche du danger qui lui dicte ce langage, et que dès longtemps il est averti, eux-mêmes en sont témoins, eux qui ont entendu faire ces prédictions aux Juifs. C'est pourquoi il a ajouté : « Mes petits enfants », afin qu'entendant ces paroles : « Comme j'ai dit aux Juifs », ils ne crussent pas qu'il les leur disait de la même manière et dans le même sens. Ce n'a donc point été pour jeter ses disciples dans l'abattement et dans la tristesse, que leur Maître leur a dit cela, mais pour les consoler

et les prévenir, de peur qu'ils ne fussent un jour troublés des calamités qui fondraient sur eux à l'improviste.

« Vous ne pouvez venir où je vais ». Par ces paroles, le Sauveur fait connaître que sa mort est une translation et un passage à un meilleur état, en un lieu où les corps périssables ne sont point reçus. Il dit aussi ces choses pour exciter leur amour et le rendre plus vif et plus ardent. Vous le savez, mes frères, lorsque nous voyons partir quelques-uns de nos plus grands amis, l'amour que nous avons pour eux s'enflamme davantage, et surtout si nous les voyons aller dans un pays où nous ne saurions aller nous-mêmes. Encore une fois, Jésus-Christ a dit ces choses, et pour effrayer les Juifs, et pour allumer l'amour de ses disciples. Le lieu où je vais est tel, dit-il, que ni eux, ni vous autres, qui êtes mes plus grands amis, vous n'y pouvez venir; en quoi il fait aussi connaître sa dignité. « Et je vous le dis pré-« sentement », mais différemment à eux, différemment à vous; c'est-à-dire, je ne vous le dis pas comme à eux, ni pour vous confondre avec eux.

Quand les Juifs ont-ils cherché Jésus? Quand l'ont cherché les disciples? Les disciples l'ont cherché lorsqu'ils fuyaient de tous côtés; les Juifs, lorsqu'ils tombèrent dans une extrême calamité, dans des malheurs inouïs, lorsque leur ville fut prise et que la colère de Dieu les environnant de toutes parts, s'appesantit entièrement sur eux. Jésus-Christ parla donc autrefois de la sorte aux Juifs, à cause de leur incrédulité; maintenant il parle à vous, disciples, afin de vous préparer aux malheurs qui vous sont réservés.

« Je vous fais un commandement nou-« veau (34) ». Comme il était vraisemblable que les disciples, entendant ces choses, seraient saisis de peur et d'effroi, ainsi que des gens près d'être absolument abandonnés, leur Maître les console, et, pour les rassurer et les fortifier, il implante dans leur cœur la racine de toutes sortes de biens, savoir, la charité; comme s'il disait : parce que je m'en vais, vous êtes tristes et abattus; mais si vous vous aimez les uns les autres, vous serez plus forts et plus courageux. Pourquoi donc ne le leur a-t-il pas dit en ces termes? Parce que la manière dont il le leur a dit était beaucoup plus utile et plus avantageuse.

« C'est en cela que tous connaîtront que « vous êtes mes disciples (35) ». Par ces paroles Jésus-Christ leur déclare que les ayant fondés dans la charité, et marqués de ce signe, rien ne pourra dissiper ceux qu'il s'est ainsi réunis. Au reste, le Sauveur leur a fait cette prédiction après que le traître est sorti et s'est séparé d'eux. Mais pourquoi appelle-t-il nouveau un commandement inscrit dans l'ancienne loi? C'est parce qu'il l'a rendu nouveau par la manière dont il l'a promulgué; qu'ayant dit : « Vous vous aimerez les uns les autres », il a ajouté : « Comme je vous ai aimés ». Je n'ai point acquitté une dette, je ne vous ai point aimés en récompense de vos mérites précédents, mais j'ai commencé moi-même le premier à vous aimer, dit-il, et à vous faire du bien; ainsi il faut que vous, de même, vous fassiez du bien à vos amis, même sans avoir vis-à-vis d'eux aucune obligation. Et sans parler des miracles qu'il leur devait donner le pouvoir de faire, il les distingue par la charité. Pourquoi? Parce que c'est là principalement ce qui fait, ce qui caractérise les saints; car la charité est la base de toute vertu. C'est principalement par la charité que nous acquérons tous le salut. C'est là, dit Jésus-Christ, c'est là être mon disciple, et tous vous loueront s'ils vous voient imiter mon amour et ma charité.

Quoi donc? Ne sont-ce pas plutôt les miracles qui font connaître les disciples de Jésus-Christ? Nullement. « Car plusieurs diront : « Seigneur, n'avons-nous pas chassé les dé-« mons en votre nom? » (Matth. VII, 22.) Et encore : Les disciples étant dans la joie de ce que les démons obéissaient à leur commandement, Jésus leur dit : « Ne vous réjouissez pas « de ce que les démons vous sont soumis, mais « réjouissez-vous de ce que vos noms sont « écrits dans le ciel ». (Luc, X, 20.) Si les miracles ont converti le monde, c'est que la charité préexistait; sans la charité il n'y aurait pas eu de miracles. C'est la charité, c'est l'union de tous les cœurs qui a fait la vertu des disciples. S'il y avait eu de la division parmi les disciples, tout aurait été perdu. Et le Sauveur n'a point dit cela seulement pour ses disciples, mais encore pour tous ceux qui croiraient en lui dans la suite, car aujourd'hui même rien ne scandalise tant les gentils que de voir qu'il n'y a point de charité parmi nous; mais, direz-vous, ils nous reprochent aussi qu'il ne se fait plus de miracles. Il est vrai, mais pas si fortement.

En quoi les apôtres ont-ils fait paraître leur charité? Ne voyez-vous pas que Pierre et Jean ne se séparent jamais lorsqu'ils vont au temple? Ne voyez-vous pas quelle affection Paul avait pour ses frères? et vous doutez encore? Si les apôtres ont été ornés des autres vertus, ils ont possédé, à plus forte raison, celle qui est la source de tous les biens; car la charité croît dans l'âme qui est douée de la vertu, elle sèche et périt dans celle où règne l'iniquité. « Lorsque l'iniquité sera très-grande », dit Jésus-Christ, « la charité de plusieurs se refroi- « dira ». (Matth. XXIV, 12.) Sûrement les gentils ne sont pas autant gagnés par les miracles que de la vie que nous menons, et rien ne perfectionne la vie comme la charité. Ils ont souvent appelé fourbes ceux qui faisaient des miracles; mais ils n'ont pas de prise sur une vie pure et sainte. Avant que la prédication de l'Evangile eût fait de si grands progrès, on avait raison d'admirer les miracles, mais maintenant c'est la vie qui nous doit rendre admirables. Rien ne touche et ne persuade tant les gentils que la vertu; rien aussi ne leur est un plus grand sujet de scandale que la méchanceté, et cela se conçoit.

Lorsqu'un gentil voit qu'un avare, qu'un ravisseur du bien d'autrui prêche les vertus contraires à ces vices et enseigne ce qu'il ne pratique point lui-même, lorsqu'il voit que celui à qui la loi commande d'aimer ses ennemis se déchaîne contre ses concitoyens comme une bête féroce, il traite nos préceptes de contes et de sottises. Quand il voit qu'aux approches de la mort un chrétien est saisi de crainte et d'effroi, comment recevra-t-il le dogme de l'immortalité? Quand il verra parmi nous des hommes ambitieux ou possédés d'autres vices et d'autres passions, il demeurera plus ferme dans son sentiment et n'aura que du mépris pour notre religion, car c'est nous, mes frères, c'est nous qui sommes la cause qu'ils persistent dans leur erreur. Depuis longtemps ils n'ont que du mépris pour leurs dogmes et une égale admiration pour les nôtres; mais aujourd'hui notre vie et nos mœurs les écartent et les font fuir. En effet, il est aisé de philosopher en paroles, et plusieurs parmi eux ont philosophé de la sorte; mais ils demandent quelque chose de plus, ils demandent la pratique. Qu'on leur dise : Rappelez-vous nos anciens, ils ne nous écoutent point, ils ne veulent point remonter si haut, ils nous regardent, nous, et ils examinent ce que nous sommes présentement; montrez-nous, disent-ils, montrez-nous votre foi par vos œuvres [1]. Et c'est ce que nous ne saurions faire. Au contraire, ils nous voient nous acharner contre notre prochain, et le traiter plus cruellement que ne font les bêtes féroces, et ils nous appellent le fléau du monde.

Voilà ce qu'allèguent les gentils pour se défendre d'entrer parmi nous. Aussi nous en porterons la peine, nous serons punis non-seulement d'avoir fait le mal, mais aussi d'être cause que le saint nom de Dieu est blasphémé. Jusques à quand serons-nous passionnés pour les richesses, pour les délices? jusques à quand serons-nous livrés aux autres passions? Mettons fin à ces désordres, il est temps. Ecoutez ce que le prophète dit de quelques insensés. « Mangeons et buvons, car nous mourrons de- « main ». (Isaïe, XXII, 13.) Véritablement nous ne pouvons pas dire cela de ceux qui vivent aujourd'hui, puisque quelques-uns dévorent eux seuls les biens de tous les autres, comme le leur reproche le même prophète, en disant : « Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur « la terre? » (Id. V, 8.) C'est pourquoi je crains qu'il ne vous arrive quelque grand malheur, et que nous ne nous attirions les plus terribles vengeances du Seigneur. Dieu veuille nous en préserver! détournons-les donc en nous exerçant à toutes sortes de vertus, pour acquérir les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] La foi qui n'a point les œuvres, dit saint Jacques, est morte en elle-même. On pourra donc dire à celui-là : vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres : montrez-moi votre foi, qui est sans œuvres, et moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres. (Ch. II, 17, 18.

HOMÉLIE LXXIII.

SIMON PIERRE LUI DIT : SEIGNEUR, OU ALLEZ-VOUS? JÉSUS LUI RÉPONDIT : VOUS NE POUVEZ MAINTENANT ME SUIVRE OU JE VAIS, MAIS VOUS ME SUIVREZ APRÈS. (VERS. 36, JUSQU'AU VERS. 7 DU CHAP. XIV.)

ANALYSE.

1. Vivacité et ardeur de saint Pierre. — L'amour n'est rien sans la grâce. — Chute de saint Pierre prédite. — Saint Pierre, Coryphée ou chef du collége apostolique.
2. Jésus-Christ, pour ne pas attrister ses disciples, leur cachait certaines choses. — Jésus-Christ montre une fois de plus qu'il est égal au Père. — Vision se prend pour connaissance.
3. Avoir grand soin de laver toutes les souillures de l'âme : premièrement, c'est le baptême qui les efface, ensuite plusieurs autres moyens. — Le premier, l'aumône. — Qualité qu'elle doit avoir pour être bonne, juste et utile. — Offrir à Dieu une oblation de ses rapines, c'est lui offrir son péché, c'est souiller l'autel et les âmes des saints. — Autel de pierre. — La moindre rapine infecte toutes les richesses. — On se lavait les mains en entrant dans l'église. — Il est indifférent de prier sans avoir lavé les mains. — On fait avec grand soin les petites choses, on néglige les plus grandes. — Faire l'aumône de rapines, c'est un crime. — Il vaut mieux ne point faire des œuvres de miséricorde, que de les faire de nos vols et de nos concussions.

1. L'amour est un grand bien : c'est quelque chose de plus impétueux que le feu, qui s'élève jusqu'au ciel même, et dont rien ne peut arrêter la violence. Pierre, cet homme vif et bouillant, ayant entendu dire à son Maître : « Vous ne pouvez pas venir où je « vais », que répond-il? « Seigneur, où allez-« vous? » Il ne le dit pas tant pour être instruit que par le désir qu'il a de le suivre. Il n'ose pas dire : Je vais, je vous suis, mais il dit : « Où allez-vous? » Jésus-Christ ne répond point à ses paroles, mais à sa pensée, comme sa réponse le fait connaître. Et que lui répond-il? « Vous ne pouvez maintenant « me suivre où je vais ». A ces paroles, ne voyez-vous pas que Pierre désirait de suivre son Maître, et que c'est pour cela qu'il lui a demandé où il allait? Et, chose étonnante, cette réponse : « Vous me suivrez après », ne lui suffit pas pour le retenir, ni pour réprimer la violence de son désir, encore qu'il entende qu'il a lieu d'espérer, mais il se laisse emporter jusqu'à dire : « Pourquoi ne vous puis-je « pas suivre maintenant? Je donnerai ma vie « pour vous (37) ». Comme il n'avait plus la crainte d'être le traître, et qu'il était regardé comme un bon et fidèle disciple, il interroge enfin hardiment et avec confiance lorsque tous les autres gardent le silence.

Ah ! Pierre, que dites-vous? Votre Maître vous dit : « Vous ne pouvez pas », et vous répondez : Je puis! Vous apprendrez donc, par votre propre expérience, que votre amour n'est rien sans la grâce d'en-haut. Et par là on voit clairement que ce fut pour l'utilité de Pierre, que le Sauveur permit sa chute. Pierre ayant dit avec trop de confiance et de hardiesse : « Je vous suivrai », Jésus-Christ voulut l'instruire en lui faisant connaître sa faiblesse. Or, comme il persévérait dans sa véhémence, Jésus-Christ, à la vérité, ne le porta point, ni le poussa point à le renoncer, mais il l'abandonna, afin qu'il connût sa faiblesse.

Jésus prédit qu'il serait livré et mis à mort. Pierre répondit : « Epargnez-vous à vous-« même tous ces maux, cela ne vous arrivera « point » (Matth. XXVI, 22); il en fut repris, et il ne se corrigea point; Jésus voulant lui laver les pieds, il s'y opposa et dit : « Vous ne « me laverez jamais les pieds! » (Jean, XIII, 8.) Et encore, son Maître lui dit : « Vous ne pou-« vez maintenant me suivre », et il répond : « Quand même tous vous renonceraient, je

« ne vous renoncerai point ». (Jean, XIII, 35.) Comme donc il était visible que Pierre tombait dans l'arrogance et ne cherchait qu'à contester, son Maître l'avertit enfin de ne plus disputer ni s'opposer à ce qu'il veut. Saint Luc nous insinue ces choses, en rapportant que Jésus-Christ dit : « J'ai prié pour vous, « afin que votre foi ne vienne point à man- « quer » (Luc, XXII, 32); c'est-à-dire, afin que vous ne périssiez pas entièrement et jusqu'à la fin. Le Sauveur nous apprend aussi qu'il faut pratiquer l'humilité en toutes choses, et il nous fait connaître que la nature humaine n'est rien par soi, « qu'elle n'est en soi que « faiblesse et qu'infirmité ». Comme Pierre était toujours prêt à disputer, se laissant emporter à la violence de son amour, Jésus-Christ l'avertit de s'en corriger, de peur que, dans la suite, lorsqu'il aura reçu le gouvernement de tout le monde, il ne tombe dans la même faute ; et il permet sa chute, afin qu'il se connaisse bien lui-même par le souvenir de ce qui lui est arrivé.

Mais voyez combien est grande cette chute : Pierre ne renonça pas une ou deux fois son Maître, mais il s'oublia au point de le renoncer trois fois en peu de temps, afin qu'il connût qu'il n'avait point tant aimé son Maître qu'il n'en avait été aimé. Et néanmoins, à celui-là même qui avait fait une si grande chute, Jésus dit encore : « M'aimez-vous plus que ne « font ceux-ci ? » (Jean, XXI, 15.) Ce n'est donc pas pour avoir été froid que Pierre est tombé, mais c'est pour avoir été privé du secours d'en-haut : Jésus reçoit son amour, mais l'esprit de contradiction qui naît de cet amour, il le retranche et le rejette : Pierre, si vous m'aimez, vous devez vous soumettre et obéir à celui que vous aimez.

Jésus-Christ vous a dit, et à vous et à vos compagnons : « Vous ne pouvez pas »; pourquoi disputez-vous? Quoi ! Vous ne concevez pas ce que c'est qu'une négation que Dieu prononce ? Eh bien ! puisque cela ne suffit point à vous convaincre que ce que je déclare impossible ne saurait arriver, vous l'apprendrez par votre renoncement, qui vous a paru d'abord incroyable. L'une de ces choses vous était inconnue : de l'autre, vous aviez une connaissance au fond de votre âme : néanmoins, vous voyez se réaliser cela même à quoi vous ne vous attendiez pas.

« Je donnerai ma vie pour vous ». (Jean, XIII, 37.) Comme Pierre avait entendu dire à son Maître que personne ne peut montrer un plus grand amour qu'en donnant sa vie (Jean, XV, 13), aussitôt cet homme plein de feu, dont l'amour est insatiable, saisit cette parole et croit pouvoir atteindre à ce qu'il y a de plus élevé. Mais Jésus-Christ, pour lui montrer qu'il n'appartient qu'à lui seul de promettre avec infaillibilité un pareil sacrifice, lui repartit : « Le coq ne chantera point que vous ne « m'ayiez renoncé trois fois (38) » ; c'est-à-dire, tout à l'heure. Et, en effet, le moment n'était plus très-éloigné. C'était fort avant dans la nuit que Jésus disait ces choses, et déjà la première et la seconde veille étaient passées.

« Que votre cœur ne se trouble point. (Ch. « XIV, 1.) » Jésus-Christ le dit, parce qu'il y avait toute apparence que ses paroles avaient troublé ses disciples. Si le chef, qui était si zélé et si plein d'ardeur, s'entendit faire cette terrible prédiction, qu'il renoncerait son Maître avant que le coq eût chanté trois fois, il était bien croyable que les disciples devaient être dans une grande affliction, et dans une tristesse capable de briser même des cœurs de diamant. Comme donc la pensée de ces choses ne pouvait manquer de troubler les disciples, et de les jeter dans l'effroi, leur Maître les console en leur disant : « Que votre « cœur ne se trouble point » : commençant à montrer par là la vertu et la puissance de sa divinité; puisque ce qu'ils ont dans le cœur il le connaît, et il le leur découvre publiquement.

« Vous croyez en Dieu, croyez aussi en « moi (1) » ; c'est-à-dire, toutes vos afflictions passeront : car, croire en moi et en mon Père, c'est quelque chose de plus fort que toutes les afflictions, et cette foi ne vous laissera point succomber aux épreuves. Le Sauveur ajoute ensuite : « Il y a plusieurs demeures dans la « maison de mon Père (2) ». Comme il a consolé Pierre dans sa tristesse, en disant : « Mais « vous me suivrez après » , il console de même ses autres disciples en leur donnant la même espérance. Car, de peur qu'ils ne croient que la promesse qu'il fait, ne regarde que Pierre seul, il dit : « Il y a plusieurs demeures dans « la maison de mon Père. Si cela n'était, je « vous l'aurais dit, car je m'en vais vous pré- « parer le lieu ». Et c'est comme s'il disait : vous serez reçus dans la même maison que Pierre. Il y a là un grand nombre de demeu-

res, et on ne peut pas dire qu'il y ait besoin de préparatifs. Et encore, comme Jésus avait dit : « Vous ne pouvez maintenant me suivre », de peur qu'ils ne pensent qu'ils étaient exclus de cette maison, il ajoute : « Afin que là où je « suis, vous y soyez aussi (3) ». J'ai, dit-il, un si grand soin de vos demeures, que je les aurais déjà préparées, si elles ne l'étaient depuis longtemps : par là, le divin Sauveur leur fait connaître qu'ils doivent avoir en lui une grande confiance.

2. Ensuite, afin que ses paroles ne leur paraissent pas une flatterie, et qu'ils croient que la chose est réellement telle qu'il la dit, il ajoute : « Vous savez bien où je vais, et vous « en savez la voie (4) ». Ne voyez-vous pas, mes frères, de quelle manière Jésus-Christ leur montre qu'il n'a point dit ces choses vainement et témérairement ? Ces paroles : « Vous « savez où je vais », Jésus les dit, parce qu'il voyait qu'ils avaient un grand désir de savoir où il allait. En effet, Pierre ne lui avait point demandé « où il allait », pour être instruit, mais pour le suivre. Et comme il avait été repris, comme Jésus-Christ avait montré la possibilité de ce qui paraissait impossible : et aussi l'apparente impossibilité ayant inspiré aux disciples le désir d'apprendre où il allait, Jésus leur dit : « Et vous en savez la voie ». Car, comme au moment où il a dit à Pierre : « Vous me renoncerez », sans que personne en eût dit une seule parole, parce qu'il sonde et qu'il voit ce qui se passe dans les cœurs, il ajoute : « Ne vous troublez point »; de même ici, en disant : « Vous savez », il a découvert et déclaré le désir de leur cœur, et il leur donne lieu de l'interroger. Mais cette demande : « Où allez-vous ? » Pierre l'a faite par un violent amour, et Thomas, au contraire, dit par crainte : « Seigneur, nous ne savons « où vous allez (5) ». Nous ne connaissons pas ce lieu, dit-il, « et comment pouvons-nous en « savoir la voie ? »

Remarquez, mes frères, avec quel respect Thomas parle à son Maître. Il n'a point dit : Faites-nous connaître ce lieu, mais « nous ne savons où vous allez : » car c'est là ce qu'ils désiraient tous d'apprendre depuis longtemps. Si les Juifs, lorsqu'ils entendaient ainsi parler Jésus, étaient en peine du lieu où il irait, encore qu'ils souhaitassent être délivrés de lui, à combien plus forte raison ceux qui ne voulaient jamais se séparer de lui devaient-ils désirer de l'apprendre ? Mais quoique le respect qu'ils ont pour lui les retienne, cependant leur amour et leur inquiétude l'emportent, et ils font leur demande. Que leur répond donc Jésus-Christ ? « Je suis la voie, la vérité et la « vie; personne ne vient au Père que par « moi (6) ». Pourquoi donc, Pierre ayant demandé à son Maître où il allait, ne lui a-t-il pas aussitôt répondu : Je m'en vais à mon Père ; pour vous, vous ne pouvez pas maintenant y venir ? pourquoi fait-il un si long circuit de paroles, pourquoi tant de questions et de réponses ? On comprend qu'il n'ait point découvert la vérité aux Juifs ; mais à ses disciples, pourquoi ne l'a-t-il pas déclarée ? Il a déclaré et à ses disciples et aux Juifs, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu. (Jean, XIII, 3; XVI, 27.) Et maintenant il le dit plus clairement qu'auparavant. A la vérité, aux Juifs, il ne s'est pas si ouvertement expliqué. S'il eût dit : vous ne pouvez pas venir à mon Père, ils auraient cru qu'il le disait par vanité et par ostentation. Mais, leur parlant d'une manière obscure, il les tient dans le doute.

Mais, direz-vous, pourquoi a-t-il répondu de même à ses disciples et à Pierre ? Comme il connaissait son esprit vif et bouillant, et qu'il était toujours prêt à presser et à interroger, il lui a fait une réponse obscure pour l'arrêter et pour détourner ses questions. Mais l'obscurité de sa réponse ayant produit l'effet qu'il voulait, il lui découvre de nouveau et plus clairement ce qu'il demandait, car ayant répondu : « Per« sonne ne peut venir où je vais », il ajoute : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de « mon Père ». Et encore : « Personne ne vient au Père que par moi ». Jésus-Christ ne voulait pas au commencement découvrir ces choses à ses disciples, pour ne les pas jeter dans une trop grande tristesse. Mais après les avoir consolés, il les leur déclare. Car il a beaucoup diminué leur tristesse par la réprimande qu'il a faite à Pierre ; et la crainte qu'ils avaient de s'en attirer une pareille, les rendait alors plus retenus et plus circonspects.

« Je suis la voie ». C'est l'explication de la phrase : « Personne ne vient au Père que par « moi »; et ces paroles : « Je suis la vérité et « la vie », marquent que tout ce qu'il a prédit arrivera infailliblement. Si je suis la vérité, il ne sortira point de mensonge de ma bouche ; si je suis aussi la vie, la mort même ne pourra

point vous empêcher d'entrer dans la maison de mon Père. Mais de plus, « si je suis la voie », vous n'aurez pas besoin de conducteur ; si je suis la vérité, je ne dis rien de faux ; si je suis la vie, encore que vous mouriez, vous posséderez les biens que je vous ai promis. Ce que Jésus disait de la voie, les disciples l'ont compris et l'ont confessé ; mais les autres choses, ils ne les comprenaient point ; cependant ils ne lui en ont pas osé demander l'explication, et néanmoins ils ont reçu beaucoup de consolation de l'intelligence de cette parole : « Je suis la « voie ». Puis donc qu'il est en mon pouvoir de mener au Père, sûrement vous y viendrez ; car il n'y a point d'autre voie qui vous y puisse mener. Jésus-Christ ayant donc dit auparavant : « Personne ne peut venir à moi, si mon « Père ne l'attire » (Jean, VI, 44) ; et encore : « Pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, « j'attirerai tous les hommes à moi » (Id. XII, 32) ; et derechef maintenant : « Personne « ne vient au Père que par moi » ; il montre qu'il est égal au Père.

Comment donc Jésus-Christ, après avoir dit : « Vous savez où j'irai, et vous en savez la « voie (4) », ajoute-t-il : « Si vous m'aviez « connu, vous auriez aussi connu mon Père, « et vous le connaîtrez bientôt, et vous « l'avez déjà vu (7) ? » Dans ces paroles le Sauveur ne se contredit point : les disciples le connaissaient, mais non pas comme il fallait le connaître. Ils connaissaient Dieu, mais ils ne connaissaient point encore le Père. Ils ne l'ont connu que dans la suite, lorsque le Saint-Esprit, descendant sur eux, leur en a donné toute la connaissance. Au reste, voici ce que veut dire Jésus-Christ : Si vous connaissiez mon essence et ma dignité, vous connaîtriez aussi celle de mon Père. « Et vous le « connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu » ; c'est-à-dire : « Vous le connaîtrez » dans la suite, « vous l'avez vu », vous le voyez par moi, en me voyant.

Jésus-Christ appelle ici vision la connaissance intérieure et spirituelle de l'âme, car ceux que l'on voit « extérieurement », nous pouvons en même temps les voir et ne les pas connaître, mais ceux que l'on connaît, nous ne pouvons pas les connaître et ne pas savoir ce qu'ils sont. C'est pourquoi le Sauveur dit : « Et vous l'avez vu », comme, dit-il, il a été vu des anges mêmes ; mais nul n'a vu sa propre substance, et néanmoins Jésus-Christ dit que les disciples l'ont vue ; entendez ; au degré où ils pouvaient la voir. Il a parlé de la sorte pour vous apprendre que celui qui l'a vu, connaît aussi le Père. En un mot, les disciples le voyaient, non à la vérité dans sa substance pure et simple, mais revêtu de la chair. Ailleurs encore Jésus-Christ appelle la vision la connaissance, comme lorsqu'il dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce « qu'ils verront Dieu ! » (Matth. V, 8.) Or, le Sauveur appelle purs, non ceux qui s'abstiennent seulement de la fornication, mais ceux qui s'abstiennent de tous péchés, car tout péché souille l'âme.

3. Faisons donc tout ce que nous pouvons pour laver nos souillures. En premier lieu, le baptême les efface, ensuite, beaucoup d'autres différents moyens. Dieu, qui est la clémence et la bonté mêmes, nous a ouvert bien des différentes voies pour nous purifier. L'aumône est la première. « La foi et l'aumône », dit l'Ecriture, « expient les péchés [1] » (Eccli. III, 33) ; je dis l'aumône qui n'est point faite d'un bien mal acquis, car celle-ci n'est point une aumône, mais une inhumanité et une cruauté. En effet, que peut-on gagner à dépouiller l'un pour vêtir l'autre ? Il faut commencer par la miséricorde, et c'est là de l'inhumanité. Quand même nous donnerions tout le bien d'autrui, nous n'en retirerions aucun fruit. Zachée nous l'apprend, il dit qu'il apaise la colère de Dieu en restituant au quadruple tout le bien qu'il a pris. (Luc, XIX, 8.) Mais nous, qui commettons mille rapines, nous croyons, par quelques aumônes, apaiser la colère de Dieu, et nous ne voyons pas que nous l'irritons davantage.

Dites-moi, je vous prie, si, prenant dans un carrefour un âne mort et puant, vous le traîniez à l'autel pour en faire un sacrifice, tout le monde ne vous lapiderait-il pas comme un impie et un sacrilége ? Eh bien ! si je prouve qu'un sacrifice fait d'un bien volé est plus exécrable, quelle excuse aurons-nous ? Supposons un bijou, un meuble dérobé : n'est-il pas plus infect que cet âne mort ? Voulez-vous l'apprendre, combien est grande l'infection du péché ? Ecoutez ce que dit le prophète : « Mes plaies ont été remplies de « corruption et de pourriture ». (Ps. XXVII, 5.) Pour vous, vous priez Dieu des lèvres d'ou-

[1] Ce passage n'est pas tout à fait de même, ni dans les Septante ni dans la Vulgate. Saint Chrysostome en a seulement pris le sens.

blier vos crimes, et par vos fraudes et vos rapines vous faites qu'il s'en souvient toujours, mettant votre péché sur l'autel [1].

Mais ce n'est point là le seul péché que vous commettez; ce qui est pire, c'est que vous souillez les âmes des saints [2]. L'autel est de pierre, et il est sanctifié : les âmes des saints portent continuellement Jésus-Christ, et vous ne craignez pas d'offrir des oblations si impures? Nullement, direz-vous : ce n'est point de cet argent que je les offre, mais d'un autre. Excuse absurde et ridicule. Eh! ne savez-vous pas encore que si une goutte d'injustice tombe sur une masse d'argent, elle la corrompt entièrement? Comme, si l'on jette du fumier dans une fontaine d'eau pure, on gâte toute l'eau; de même si, dans les richesses, il se mêle de la rapine, cette rapine les infecte totalement.

Quoi donc? nous nous lavons les mains en entrant dans l'église, et nous ne purifions pas notre cœur? Sont-ce les mains qui parlent, qui prononcent les cantiques de louanges? c'est au cœur à proférer ces saintes paroles, c'est lui que Dieu regarde : s'il est souillé, la pureté du corps ne sert de rien. Quel fruit, quel avantage retirerons-nous de laver les mains du corps, si nous laissons dans l'impureté les mains de l'âme? Voici ce qui est étonnant, et à quoi vous devez faire attention : voici ce qui renverse tout, et met tout dans la confusion : c'est que, nous attachant scrupuleusement à faire avec soin les petites choses, nous négligeons les plus grandes. Prier, sans avoir lavé ses mains, certes, cela est indifférent : mais prier, sans avoir purifié sa conscience, c'est le plus horrible de tous les maux. Ecoutez ce que dit le prophète aux Juifs, qui étaient fort soigneux de laver ces sortes de souillures corporelles : « Purifiez votre cœur « de sa corruption. Jusques à quand les pen- « sées de vos travaux [3] demeureront-elles en « vous? » (Jérém. IV, 14.) Purifions-nous ainsi nous-mêmes, non avec la boue, mais avec l'eau pure; par l'aumône, non par l'avarice. Commencez par vous abstenir de toute rapine, et alors vous ferez l'aumône. « Détournons- « nous du mal, et faisons le bien ». (Ps. XXXVI, 28.) Retenez vos mains loin de la rapine, et ensuite étendez-les, ouvrez-les pour faire l'aumône. Mais si des mêmes mains avec lesquelles nous dépouillons les uns, nous revêtons les autres, quand bien même nous n'userions pas pour cela des biens que nous avons pillés, nous n'éviterons point pour cela le supplice. Car, de cette façon, la matière du sacrifice de propitiation [4] devient matière d'iniquité.

Sûrement il vaut mieux ne point faire d'œuvres de miséricorde, que de les faire de cette sorte. Il eût été plus avantageux à Caïn de ne rien offrir du tout. Or, si Caïn, pour avoir offert ce qu'il avait de moindre prix, a offensé Dieu, celui qui fait l'aumône du bien d'autrui, comment n'irritera-t-il pas sa colère? Je vous ai défendu, dit le Seigneur, de ravir le bien d'autrui, et vous voulez m'honorer en m'offrant vos rapines? Quels sentiments avez-vous de moi? Croyez-vous que de pareilles offrandes me puissent être agréables? Le Seigneur vous dira donc : « Vous avez cru, ô homme plein « d'iniquité, que je vous serai semblable. Je « vous reprendrai sévèrement, et je mettrai « vos péchés devant vos yeux [2] ». (Ps. XLIX, 22.) Mais à Dieu ne plaise qu'aucun de vous entende une parole si terrible! fasse plutôt le ciel, qu'après avoir distribué aux pauvres des aumônes pures et saintes, portant dans nos mains des lampes brillantes, nous entrions tous dans la chambre nuptiale, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles! Ainsi soit-il.

[1] « Mettant votre péché sur l'autel », parce que l'offrande que vous nous présentez pour être mise sur l'autel, et offerte à Dieu, est une offrande de rapine et de péché : offrir de pareilles hosties, c'est offrir à Dieu son péché ; quel sacrilége, quelle abomination !

[2] C'est-à-dire : Vous souillez les reliques des saints, vous déshonorez les saints, dont les reliques sont sur l'autel.

[3] « De vos travaux ». C'est la leçon des Septante et de mon texte. Aquila dit : « De votre perte, de votre malheur. » Et saint Jérôme l'a suivi. Symmaque traduit : « De votre injustice », ce qui vient à notre Vulgate, qui dit : « Vos mauvaises pensées ».

[4] « De propitiation ». C'est-à-dire, du sacrifice que vous offrez pour vous rendre Dieu propice.

[2] « Je mettrai vos péchés devant vos yeux ». Saint Chrysostome, Théodoret, et plusieurs bibles grecques et latines, lisent de même. Saint Jérôme, sur Isaïe, dit : « J'exposerai devant vos yeux tous vos crimes ». La Vulgate : « Je vous exposerai vous-même devant votre face ».

HOMÉLIE LXXIV.

PHILIPPE LUI DIT : SEIGNEUR, MONTREZ-NOUS VOTRE PÈRE, ET IL NOUS SUFFIT. — JÉSUS LUI RÉPONDIT : PHILIPPE, IL Y A SI LONGTEMPS QUE JE SUIS AVEC VOUS, ET VOUS NE ME CONNAISSEZ PAS ENCORE? CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE. (VERS. 8, 9, JUSQU'AU VERS. 14.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ proclame sa consubstantialité avec le Père.
2. Autorité et puissance de Jésus-Christ.
3. Suivre Jésus-Christ et porter sa croix. — Le sacrifice de la nouvelle loi beaucoup plus excellent que celui de l'ancienne. — Sacrifice du chrétien; en quoi il consiste. — Les passions et les mauvais désirs étouffent la divine parole. — Ce n'est pas l'amour des richesses qui est notre tyran, c'est notre lâcheté. — On a été longtemps sans connaître l'or et l'argent, d'où naît en nous l'amour des richesses. — Différents désirs : naturels, nécessaires, superflus. — Omettre de faire ce qui est facile, c'est s'ôter toute excuse. — Ne faire pas au moins quelques légères aumônes, c'est se rendre inexcusable.

1. Le prophète disait aux Juifs : « Vous avez « pris le visage d'une prostituée, vous avez « été sans pudeur envers tous ». (Jérém. III, 3, LXX.) Comme on le voit, ces paroles s'appliquent justement, non-seulement à la ville de Jérusalem, mais à tous ceux encore qui résistent impudemment à la vérité. Car Philippe ayant dit à Jésus-Christ : « Seigneur, mon- « trez-nous votre Père », Jésus-Christ lui répondit : « Philippe, il y a si longtemps que je « suis avec vous, et vous ne me connaissez pas « encore? » Et cependant il se trouve des gens qui, après ces paroles, séparent encore le Fils du Père. Mais, ô hérétiques, quelle plus grande et plus étroite union pourriez-vous demander? Sur cette réponse du Sauveur, quelques-uns sont tombés dans l'hérésie de Sabellius. Mais laissons-là les sabelliens et les autres hérétiques, comme étant, par une impiété détestable, diamétralement opposés à la vérité, et attachons-nous à examiner avec exactitude le vrai sens de ces paroles.

« Il y a si longtemps que je suis avec vous, « et vous ne me connaissez pas encore, Phi- « lippe? » Quoi? Etes-vous le Père que je cherche à connaître? Non, répond Jésus-Christ. C'est pourquoi il n'a point dit : Vous ne l'avez pas connu, mais « vous ne me connaissez pas « encore ». Par où il déclare uniquement que le Fils n'est autre chose que ce qu'est le Père, demeurant néanmoins lui-même toujours le Fils.

Qu'est-ce qui porta Philippe à faire cette question? C'est cette parole de son Maître : « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi « connu mon Père » (Jean, XIV, 7); c'est aussi que le Sauveur avait souvent dit la même chose aux Juifs. Comme donc Pierre, les Juifs, ainsi que Thomas, ayant souvent demandé à Jésus qui était son Père, ni les uns ni les autres n'en avaient pas été mieux renseignés, et qu'ils étaient tous demeurés dans l'ignorance : Philippe, qui ne veut point paraître importun, en se joignant aux Juifs pour faire la même question, dit : « Montrez-nous votre « Père », mais aussitôt il ajoute : « Et il nous « suffit » : Seigneur, nous ne vous demandons rien de plus. Jésus-Christ avait dit : « Si vous « m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon « Père », et il faisait connaître son Père par lui-même. Philippe, au contraire, change cet ordre, en disant : Montrez-nous votre Père, comme s'il eût parfaitement connu Jésus-Christ. Mais le Sauveur ne se rendit pas à sa demande; le remettant dans la voie, il lui fit entendre que c'était par lui-même qu'il devait connaître son Père. Philippe voulait voir le Père avec les yeux de la chair, peut-être parce

qu'il avait entendu dire que les prophètes avaient vu Dieu. Mais, Philippe, c'est par condescendance que l'Ecriture s'exprime ainsi. Aussi Jésus-Christ disait-il : « Nul n'a jamais « vu Dieu » (Jean, I, 18); et encore : « Tous « ceux qui ont ouï la voix de Dieu, et ont été « enseignés de lui, viennent à moi. Vous n'avez « jamais entendu sa voix, ni vu son visage ». (Jean, VI, 45.) Et dans l'Ancien Testament il est écrit : « Nul ne verra ma face sans mou- « rir ». (Exod. XXXIII, 20.)

Que répond donc Jésus-Christ? Il lui fait cette forte réprimande : « Il y a si longtemps « que je suis avec vous, et vous ne me con- « naissez pas encore, Philippe? » (Jean, XIV, 9.) Le Sauveur n'a point dit : Vous ne m'avez pas vu, mais « vous ne me connaissez pas en- « core? » Mais est-ce vous que je demande à connaître? c'est votre Père que je cherche à voir maintenant; et vous me répondez : Vous ne me connaissez pas : quel rapport y a-t-il entre cette réponse et la demande que Philippe a faite? il y en a un très-grand. Comme le Fils est une même chose que le Père, tout en demeurant le Fils, c'est avec raison qu'il montre et fait connaître le Père en lui-même. Et ensuite il distingue et sépare les personnes, disant : « Celui qui me voit, voit mon Père », de peur que quelqu'un ne dît que le Père et le Fils étaient le même. Si le Père était le même que le Fils, le Fils ne dirait pas : « Celui « qui me voit, voit mon Père ».

Mais pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas répondu à Philippe : Vous demandez une chose impossible, et qui est au-dessus de la nature humaine : il n'y a que moi seul qui aie le pouvoir de voir mon Père? C'est parce que cet apôtre avait dit : « Il nous suffit », comme s'il l'avait vu lui-même. Mais Jésus-Christ lui fait connaître qu'il se trompe, et qu'il n'a pas vu le Fils lui-même; car il aurait vu le Père, s'il avait pu voir le Fils. C'est pourquoi il dit : « Celui qui me voit, voit mon Père ». Quiconque m'a vu, verra aussi mon Père; c'est-à-dire, nul ne peut voir ni moi, ni mon Père. En effet, Philippe cherchait à voir de ses yeux : et comme il croyait avoir vu le Fils, et qu'il voulait voir de même le Père, Jésus-Christ lui montre qu'il n'a vu ni l'un ni l'autre. Que si quelqu'un prétend qu'ici la vision doit s'entendre de la connaissance, je ne m'y opposerai pas : car celui qui me connaît, dit-il, connaît aussi mon Père. Mais ce n'est point là ce que dit Jésus-Christ; il veut montrer sa consubstantialité, et dit : Celui qui connaît ma substance, connaît aussi celle de mon Père.

Qu'est-ce que cela signifie? Ne suffit-il pas même de connaître la créature pour connaître aussi Dieu? Non, il n'en est point de la sorte : tous les hommes connaissent la créature et la voient, mais tous les hommes ne connaissent point Dieu. De plus, examinons ce que Philippe voulait connaître : Etait-ce la sagesse du Père? était-ce sa bonté? Nullement, mais il voulait connaître ce que c'est que Dieu, il voulait connaître sa substance. C'est pour cela que Jésus-Christ répond : « Celui qui me voit ». Mais celui qui voit la créature, ne voit point la substance de Dieu. « Celui qui me voit, voit « aussi mon Père », dit Jésus-Christ; ce qu'il n'aurait point dit, s'il eût été d'une autre substance. Mais, pour me servir d'un exemple plus grossier, je dis : Celui qui n'a jamais vu d'or, ne peut point connaître sa substance en voyant l'argent; car on ne connaît pas une nature par une autre. Voilà pourquoi Jésus-Christ a justement repris Philippe par ces paroles : « Il y a « si longtemps que je suis avec vous ». Quoi! J'ai eu la bonté de vous enseigner une si grande et si sublime doctrine, vous avez vu les miracles que j'ai faits avec autorité et avec une puissance absolue, vous avez vu tout ce qui est propre et n'appartient qu'à la divinité, et ce que le Père seul peut faire, vous me l'avez vu faire à moi : vous m'avez vu remettre les péchés, découvrir et relever ce qu'il y a de plus caché dans le cœur, chasser la mort, ressusciter les morts, vous m'avez vu créer des yeux avec de la terre, « et vous ne me con- « naissez pas encore? »

2. Si Jésus-Christ a dit : « Vous ne me con- « naissez pas encore », c'est parce qu'il était revêtu de la chair. Vous avez vu mon Père, n'en demandez pas davantage : en me voyant, vous l'avez vu. Si vous m'avez vu, ne cherchez pas curieusement à connaître mon Père; car vous l'avez connu en moi-même. « Ne « croyez-vous pas que je suis dans mon Père « (10)? » C'est-à-dire, je parais dans cette même substance. « Ce que je vous dis, je ne le « vous dis pas de moi-même ». (Ibid.) Ne voyez-vous pas, mes frères, combien est grande et excellente l'union qui est entre le Père et le Fils? ne remarquez-vous pas la preuve d'une seule et même substance? « Mais « mon Père, qui demeure en moi, fait lui-

« même les œuvres » (Ibid.) que je fais. Comment donc le Sauveur, ayant commencé sa preuve par les paroles, passe-t-il aussitôt aux œuvres? Car ce qu'il voulait prouver demandait qu'il dît: Le Père dit les paroles que je dis: c'est qu'ici il présente en même temps deux choses, et la doctrine et les miracles: ou encore, il en use de la sorte, parce qu'en Dieu les paroles sont aussi les œuvres. Comment le Père fait-il donc les œuvres? En effet, le Fils dit en un autre endroit: « Si je ne fais pas les « œuvres de mon Père, ne me croyez pas ». (Jean, x, 37.) Comment, dis-je, Jésus-Christ, après avoir dit qu'il fait les œuvres, dit-il ici que le Père les fait? Il le dit, pour montrer qu'il n'y a point de milieu ou d'intervalle entre le Père et le Fils: et c'est comme s'il disait: Le Père ne fait pas une chose, et moi une autre [1]. Car il est écrit ailleurs que le Père agit également: « Mon Père ne cesse « point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi « incessamment ». (Jean, v, 17.) Là, Jésus-Christ fait voir qu'entre les œuvres du Père et les œuvres du Fils, il n'y a nulle différence; ici il déclare que le Père et le Fils sont une même chose.

Que si ces paroles présentent d'abord quelque chose de bas, ne vous en étonnez point. Le Sauveur ayant dit auparavant: « Vous ne « croyez pas », il a parlé ensuite dans ces termes, pour vous faire connaître qu'il n'a tempéré ses paroles de cette manière, qu'afin d'amener ses disciples à la foi. Jésus-Christ était dans leur cœur, il voyait tout ce qui s'y passait. « Ne croyez-vous pas que je suis dans mon « Père, et que mon Père est dans moi (11)? » Sûrement il fallait, dit le Sauveur, qu'ayant entendu nommer le Père et le Fils, vous n'allassiez rien chercher de plus: il fallait aussitôt reconnaître que la substance est égale et la même. Que si cela n'est pas pour vous une suffisante démonstration de l'égalité de rang et de la consubstantialité, apprenez-le encore par les œuvres, que la substance et la dignité sont égales. Et si Jésus-Christ, en disant: « Celui qui me voit, voit » mon « Père », avait voulu parler des œuvres, il n'aurait pas ensuite ajouté: « Croyez-le au moins à cause des œu- « vres » que je fais. Après quoi, voulant montrer que, non-seulement il pouvait faire ces choses, mais aussi de beaucoup plus grandes, il s'élève et parle hyperboliquement. Car il ne dit pas: Je puis faire de plus grandes œuvres, mais, ce qui est beaucoup plus admirable: Je puis, dit-il, je puis donner aux autres le pouvoir d'en faire de plus grandes.

« En vérité, en vérité, je vous le dis: Celui « qui croit en moi, fera lui-même les œuvres « que je fais, et en fera encore de plus grandes, « parce que je m'en vais à mon Père (12) ». C'est-à-dire, ce sera à vous désormais à faire les miracles, car je m'en vais. Ensuite, ayant fini d'expliquer ce que demandait la suite de son discours, le Sauveur dit: « Quoi que ce « soit que vous demandiez en mon nom, vous « l'obtiendrez, et je le ferai, afin que mon « Père soit glorifié en moi (13) ». Ne le remarquez-vous pas, mes frères, que c'est encore le Fils qui fait les œuvres? Je le ferai, dit-il; et il n'a point dit: « Je prierai mon Père »; mais: « Afin que le Père soit glorifié en moi ». Et cependant il avait dit ailleurs: « Dieu glori- « fiera son Fils en lui-même » (Jean, VIII, 54); mais ici il dit: Le Fils glorifiera le Père. Comme on verra que le Fils a le pouvoir de faire de grandes œuvres, son Père en sera glorifié.

Que veut dire cette parole: « En mon nom? » Ce que disaient les apôtres: « Au nom de « Jésus-Christ, levez-vous et marchez ». (Act. III, 6.) Car tous les miracles que faisaient les apôtres, c'était lui-même qui les opérait. Et: « La main du Seigneur était avec eux ». (Act. XI, 21.) « Je le ferai », dit-il. Ne voyez-vous pas son autorité? Ce que font les autres, c'est lui-même qui le fait; et ce qu'il voudra faire par lui-même, il ne le pourra pas, si le Père ne lui en donne la vertu et le pouvoir? Qui oserait proférer une pareille absurdité? « Je le « ferai »: pourquoi ne le dit-il qu'après? C'est afin de confirmer ce qu'il a dit d'abord, et de faire connaître qu'il a parlé d'abord le langage de la condescendance. « Je m'en vais à « mon Père ». Par ces paroles, Jésus-Christ veut faire entendre ceci à ses disciples: Je ne mourrai point, mais je demeure dans toute ma dignité, et je suis dans le ciel. Au reste, le Sauveur disait toutes ces choses à ses apôtres pour leur consolation. Comme il était vraisemblable que, n'ayant pas encore une pleine connaissance de la résurrection, il leur venait dans l'esprit bien des idées tristes et affli-

[1] Le Père n'agit pas séparément de moi, il ne fait pas une autre œuvre que celle que je fais: ce qu'il fait, je le fais; ce que je fais, il le fait: Car Nous sommes une même chose.

geantes, leur Maître leur promet qu'ils auront le pouvoir de faire à d'autres les mêmes choses qu'il a faites lui-même, qu'il aura toujours soin d'eux; il leur fait connaître qu'il demeure toujours, et que non-seulement il demeure, mais encore qu'il leur donnera des marques sensibles d'une plus grande vertu et d'un plus grand pouvoir.

3. Suivons donc Jésus-Christ et portons sa croix. Encore qu'aujourd'hui il n'y ait point de persécution, nous avons en perspective un autre genre de mort. « Faites mourir », dit l'apôtre, « les membres de l'homme terrestre « qui est en vous ». (Col. III, 5.) Faisons donc mourir la concupiscence, la colère, l'envie. C'est là le vivant sacrifice : et un sacrifice qui ne se réduit point en cendres, qui ne se dissipe point en fumée, qui n'a besoin ni de bois, ni de feu, ni d'épée : le feu et l'épée, il les a en soi; et c'est le Saint-Esprit. Servez-vous de cette épée pour couper, pour retrancher tout ce qu'il y a d'étranger et de superflu dans votre cœur, et pour ouvrir vos oreilles qui sont bouchées. Les maladies de l'âme, les passions et les mauvais désirs ferment l'entrée à la divine parole. Le désir des richesses ne nous permet pas d'entendre la parole qui nous excite à faire l'aumône, l'envie étouffe la parole qui nous exhorte à la charité : d'autres maladies encore rendent notre âme lâche et paresseuse en tout. Arrachons donc de nos cœurs les mauvais désirs : il suffit de vouloir, et tout s'éteint.

En effet, ne considérons pas, je vous prie, que l'amour des richesses est un tyran : n'imputons cette tyrannie qu'à notre lâcheté. Bien des gens disent qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'argent. Ce désir ne nous est pas naturel : les désirs naturels sont nés avec nous dès le commencement, et on a longtemps ignoré ce que sont l'or et l'argent. D'où s'est-il donc produit en nous ce désir des richesses? De la vaine gloire et de notre extrême paresse. Parmi les désirs qui se trouvent dans l'homme, les uns sont nécessaires, d'autres sont naturels : et il y en a qui ne sont ni l'un ni l'autre. Par exemple : il y a des désirs qui, s'ils ne sont remplis, font mourir l'animal, et ceux-là sont naturels et nécessaires, comme le désir de manger, de boire, de dormir. La concupiscence de la chair est naturelle, mais n'est point nécessaire : plusieurs l'ont maîtrisée et domptée et n'en sont point morts. L'amour des richesses n'est ni naturel, ni nécessaire, mais superflu. Si nous le voulons, nous secouerons le joug de sa tyrannie.

Et certes, Jésus-Christ, parlant de la virginité, dit : « Qui peut comprendre ceci, le com- « prenne ». (Matth. XIX, 12.) Mais sur les richesses, il ne parle pas de même; et que dit-il? « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à « tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple ». (Luc, XIV, 33.) A l'égard de ce qui est facile, le Sauveur use d'exhortation tout en laissant à la volonté ce qui surpasse les forces de plusieurs. Pourquoi nous rendons-nous donc inexcusables? Celui qui est attaqué d'une forte et violente maladie, ne sera pas rigoureusement puni; mais celui qui n'est atteint que d'une faible et légère infirmité, reste sans excuse. Qu'aurons-nous à répondre à Jésus-Christ, quand il nous dira : « Vous m'avez vu « avoir faim, et vous ne m'avez pas donné à « manger? » (Matth. XXV, 42.) Quelle excuse aurons-nous? Prétexterons-nous notre pauvreté? Mais nous ne sommes pas plus pauvres que cette veuve de l'Evangile, qui, pour avoir donné deux oboles (Marc, XII, 42), surpassa tout le monde. Dieu n'exige pas de nous de grandes offrandes ni de grandes aumônes; il ne mesure que notre bonne volonté. Et en cela même éclate sa providence. Admirons donc cette infinie bonté du Seigneur, et offrons-lui ce que nous pouvons, afin que dans cette vie et dans l'autre, nous puissions attirer sur nous sa grande miséricorde, et obtenir les biens qu'il nous a promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXV.

SI VOUS M'AIMEZ, GARDEZ MES COMMANDEMENTS. — ET JE PRIERAI MON PÈRE, ET IL DONNERA UN AUTRE CONSOLATEUR, AFIN QU'IL DEMEURE ÉTERNELLEMENT AVEC VOUS, L'ESPRIT DE VÉRITÉ. — QUE LE MONDE NE PEUT RECEVOIR, PARCE QU'IL NE LE VOIT POINT. (VERS. 15, 16, 17, JUSQU'AU VERSET 30.)

—

ANALYSE.

1. Dieu veut être aimé par les œuvres. — Contre les sabelliens et ceux qui nient le Saint-Esprit. — Pourquoi, Jésus-Christ étant présent, le Saint-Esprit n'est point descendu.
2. Combien était grande, dans les apôtres, la vertu du Saint-Esprit.
3. Jésus-Christ raffermit ses disciples.
4. *Mon Père est plus grand que moi :* encore une parole de condescendance. — En quoi le Père est plus grand que le Fils.
5. Combien la grâce du Saint-Esprit est forte, puissante et efficace. — Description des effets qu'elle produit dans l'âme. — Tout ce qui est spirituel procure de grands biens ; tout ce qui est terrestre et charnel cause de grandes pertes. — L'homme peut n'être pas inférieur aux anges. — Les natures incorporelles ne sont pas invincibles au vice : il s'est trouvé des anges plus méchants que les hommes et les brutes. — La chair ne rend point la vertu impossible : la multitude des saints le prouve. — S'excuser sur la chair ; excuse frivole. — On peut lier le corps, on ne saurait nous ôter la liberté. — Ce n'est point le corps qui produit le vice, c'est la lâcheté de l'âme. — Les vices ne sont point naturels. — Soumettre la chair à l'esprit, c'est le moyen d'acquérir les biens éternels.

1. Il faut des œuvres, et non de vaines et fastueuses paroles : c'est là de quoi nous avons un besoin continuel. Il est aisé à chacun de dire et de promettre : mais de faire, il ne l'est pas de même. Pourquoi dis-je cela ? C'est parce qu'aujourd'hui nous entendons dire à bien des gens, qu'ils craignent le Seigneur et qu'ils l'aiment ; et nous voyons qu'ils démentent leurs paroles par leurs œuvres. Or, Dieu veut être aimé par les œuvres. C'est pour cela qu'il disait à ses disciples : « Si vous m'aimez, « vous garderez mes commandements ». Ayant dit : « Quoi que vous me demandiez, je le fe- « rai » : de peur que ses disciples ne crussent qu'il leur suffisait de demander, il a ajouté : si vous m'aimez, alors je le ferai. Et comme ces paroles : « Je m'en vais à mon Père », les avaient sans doute jetés dans le trouble, Jésus leur dit : ce n'est point m'aimer que de vous troubler de la sorte : pour m'aimer, il faut être soumis et obéissant à ma volonté. Je vous ai fait un commandement, c'est de vous aimer les uns les autres (Jean, XIII, 33) ; c'est de faire les uns aux autres ce que je vous ai fait (Ibid. 15) : votre amour consiste à faire toutes ces choses, et à être soumis à celui que vous aimez.

« Et je prierai mon Père, et il vous donnera « un autre consolateur ». Ce sont là les paroles d'un Maître charitable qui veut bien s'abaisser pour s'accommoder à la faiblesse de ses disciples. Comme il n'y avait nullement à douter, que, ne le connaissant pas bien encore, ils désireraient et rechercheraient avec une ardeur extrême sa compagnie, ses entretiens, sa présence corporelle, et qu'ils seraient inconsolables de son absence, il leur dit : « Je prierai « mon Père, et il vous donnera un autre para- « clet » ; c'est-à-dire, un autre, tel que je suis moi-même.

Que les sectateurs de Sabellius et ceux qui nient la divinité du Saint-Esprit soient couverts de honte et de confusion en entendant ces paroles. Car il est admirable et tout à fait étonnant que, dans ce peu de paroles, Jésus-Christ ait renversé d'un seul coup toutes les hérésies qui sont opposées à l'existence du Saint-Esprit. En effet, quand il dit « un autre ».

il marque la distinction et la différence de son « hypostase », ou de sa personne, et lorsqu'il dit « paraclet », il montre que la substance est la même.

Pourquoi le Sauveur dit-il : « Je prierai « mon Père? » C'est parce que, s'il avait dit : Je l'enverrai, ils ne l'auraient pas si bien cru. Maintenant, il veut seulement qu'on croie au Saint-Esprit; et c'est à quoi il s'attache. Dans la suite, il déclare que c'est lui qui l'envoie : « Recevez », dit-il, « le Saint-Esprit ». Mais il dit ici qu'il priera son Père de l'envoyer, afin que sa parole leur parût plus digne de foi, et qu'ils la crussent plus fermement. Jean-Baptiste dit de lui : « Nous avons tous reçu de sa « plénitude ». (Jean, I, 16.) Or, ce qu'il avait en soi, comment l'aurait-il reçu d'un autre? Et encore : « C'est lui qui vous baptisera dans « le Saint-Esprit et dans le feu ». (Matth. (III, 11.) Mais Jésus-Christ, qu'aurait-il eu de plus que les apôtres, s'il avait dû prier son Père pour leur donner le Saint-Esprit, eux qu'on a souvent vu le donner sans prier auparavant? Comment le Saint-Esprit se répand-il de lui-même, si c'est par l'effet d'une prière que le Père l'envoie? Comment est-il envoyé par un autre, cet Esprit-Saint, qui est présent partout, qui distribue à chacun ses dons, selon qu'il lui plaît (I Cor. XII, 11); qui dit avec autorité : « Séparez-moi Paul et Barnabé ? » (Act. XIII, 11.) Mais ces ministres, Paul et Barnabé, étaient actuellement appliqués au service de Dieu, et néanmoins, le Saint-Esprit les a appelés pour les faire travailler à son œuvre; véritablement, ce n'était pas pour les tirer de leur fonction et les appliquer à une œuvre différente, mais c'était pour montrer sa puissance et son autorité.

Que signifie donc, direz-vous, cette parole : « Je prierai mon Père? » Que le temps de l'avènement du Saint-Esprit était arrivé. Jésus-Christ ayant purifié ses disciples par le sacrifice de la croix, le Saint-Esprit est incontinent descendu sur eux. Pourquoi ne descendit-il pas lorsque Jésus était avec eux? Parce que le sacrifice n'avait pas encore été offert. Mais maintenant que le péché est effacé, et que les disciples, se préparant à combattre, allaient être exposés à de grands périls, il a fallu leur envoyer le Saint-Esprit pour les encourager et les animer aux combats. Et pourquoi n'est-il pas descendu aussitôt après la résurrection? C'est afin que, par le retard même, les disciples en ayant un plus grand désir, le reçussent avec plus de fruit et avec une plus grande abondance de grâces. Tant que Jésus-Christ a demeuré avec eux, ils n'ont point ressenti de peines ni d'afflictions; mais sitôt qu'il s'est retiré, cette séparation les jetant dans une grande crainte et dans l'effroi, a allumé leur amour et excité en eux un violent désir de recevoir l'Esprit consolateur.

« Il demeure avec vous » ; c'est-à-dire, il ne se retire même pas après la mort. Mais, de peur que les disciples, entendant parler d'un consolateur, ne pensent à une nouvelle incarnation, et ne se flattent de le voir avec les yeux de la chair, le Sauveur les détourne de cette grossière pensée, en disant : « Que le « monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le « voit point ». Le Saint-Esprit ne demeurera point avec vous comme moi, mais il habitera dans vos âmes; c'est là ce que signifie ce mot : « Il sera en vous ». Jésus-Christ l'appelle l'Esprit de vérité, et par ces figures il marque, il découvre les figures de l'ancienne loi. « Afin qu'il soit avec vous »; que veut dire cela : « Avec vous? » Ce qu'il dit lui-même : « Je suis avec vous ». Et il insinue encore ceci : il n'aura pas à souffrir ce que j'ai souffert, et il ne se séparera point de vous. « Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il « ne le voit point ». Quoi donc? Est-ce que le Saint-Esprit était du nombre des choses visibles? Nullement : mais ici Jésus-Christ, par le mot de vision, entend la connaissance, car il ajoute : « Et qu'il ne le connaît point ». Et il l'ajoute, parce qu'il a coutume d'appeler vision l'exacte connaissance. Comme, de tous les sens, l'œil est celui qui fait le mieux connaître les choses c'est aussi par ce sens que Jésus-Christ marque l'exacte connaissance. Au reste, le Sauveur appelle ici le monde les méchants, et il console ses disciples, en leur faisant connaître qu'il leur apporte un don excellent.

Voyez, mes frères, combien il relève la grandeur et l'excellence de ce don. Il dit : « C'est un autre »; il ajoute : « Il ne vous « laissera point »; il dit : « Il sera avec vous, « de même que moi »; il dit encore : « Il de- « meure avec vous ». Mais par toutes ces promesses il n'a point chassé leur tristesse, ils le voulaient lui-même, et ils demandaient encore qu'il demeurât avec eux. Pour les consoler donc pleinement, il leur dit : « Je ne

« vous laisserai point orphelins, je viens [1] à « vous (18) ». Ne craignez point, dit-il, ne vous abattez point : je ne vous ai pas dit que je vous enverrai un autre consolateur pour vous laisser toujours. Je ne vous ai pas dit : Il demeure avec vous pour ne vous plus voir : sûrement, je viens aussi à vous, « je ne vous « laisserai point orphelins ». Les ayant d'abord appelés : « Mes petits enfants », il leur dit maintenant : « Je ne vous laisserai point or- « phelins ».

2. Au commencement donc, Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Vous viendrez où je « vais » ; et : « Il y a plusieurs demeures dans « la maison de mon Père ». Mais comme il y avait longtemps à attendre, maintenant il leur donne le Saint-Esprit. Et comme ils ne comprirent point ce qu'il leur disait, ils n'en reçurent pas une assez grande consolation ; c'est pourquoi le Sauveur ajoute : « Je ne vous « laisserai point orphelins : » et c'est là ce qu'ils désiraient le plus. Mais encore ce mot : « Je viens à vous », marquant sa présence, de peur qu'ils ne demandent encore une présence sensible, telle qu'ils l'avaient eue auparavant, Jésus-Christ, à la vérité, ne leur explique pas clairement de quelle manière il leur sera présent, mais il le leur insinue. Après avoir dit : « Encore un peu de temps, et le « monde ne me verra plus (19) », il ajoute : « Mais pour vous, vous me verrez ». C'est comme s'il disait : véritablement, je viens à vous, mais non pour demeurer toujours avec vous comme auparavant. Et de peur qu'ils ne lui fissent cette objection : Pourquoi donc avez-vous dit aux Juifs : « Vous ne me verrez « plus ? » il la prévient et la résout, en disant : « Je viens à vous » seulement. L'Esprit-Saint sera aussi de même.

« Parce que je vis, et que vous vivrez aussi ». La croix, ma mort ne nous séparera pas pour toujours, mais elle ne me cachera que pour un temps fort court. Il me semble que le Sauveur ne parle pas seulement ici de la vie présente, mais encore de la vie future. « En ce « jour-là vous connaîtrez que je suis en mon « Père, et vous en moi, et moi en vous ». En mon Père, par ma substance ; en vous, par mon union avec vous et par le secours que vous recevrez d'en-haut. Comment, et de quelle manière, je vous prie, Jésus-Christ sera-t-il avec ses disciples ? Comment et de quelle manière des choses contraires peuvent-elles convenir et s'allier ensemble ? Car il y a une grande, ou plutôt une infinie distance entre Jésus-Christ et ses disciples. Ne vous étonnez pas d'entendre les mêmes paroles et les mêmes expressions. L'Ecriture, en parlant de Dieu et des hommes, a coutume de se servir des mêmes paroles et des mêmes termes, mais elle en fait une application très-différente ; elle nous donne le nom de dieux et d'enfants de Dieu [1], mais ces noms et ces titres n'ont pas, quand on nous les applique, la même force et le même sens que quand on les donne à Dieu. L'Ecriture appelle aussi le Fils image et gloire comme nous, mais il y a une grande différence entre l'une et l'autre. Et elle dit encore : « Et vous, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus- « Christ est à Dieu ». (I Cor. III, 23.) Mais toutefois Jésus-Christ n'est pas de même à Dieu que nous sommes à Jésus-Christ.

Enfin, quel est le sens de ces paroles ? Le voici : Lorsque je serai ressuscité, alors vous saurez que je ne suis jamais séparé de mon Père, et que j'ai la même vertu et le même pouvoir ; vous connaîtrez que je suis toujours avec vous, les œuvres mêmes que vous ferez rendront un témoignage public et de mon secours, et de mon assistance continuelle ; vous le connaîtrez, que je suis toujours avec vous, parce que vous verrez vos ennemis renversés et humiliés, parce que vous agirez avec confiance et parlerez avec liberté, parce que je vous délivrerai de ceux qui vous chagrineront et vous affligeront ; vous le connaîtrez, que je suis avec vous, parce que vous verrez la prédication tous les jours plus florissante et que tout le monde se soumettra à la sainte et pieuse doctrine que vous répandez. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous « ai aussi envoyés ». (Jean, XVII, 18.) Ne remarquez vous pas encore ici, mes frères, que la même expression n'a pas, dans ces deux membres, la même force ni la même signification ? Si nous la prenions dans le même sens, il n'y aurait point de différence entre les apôtres et Jésus-Christ. Et enfin, pourquoi le Sauveur dit-il : « Vous connaîtrez alors ? » C'est parce qu'alors ils ont vu que leur Maître était ressuscité, et qu'il demeurait avec eux ; c'est parce qu'alors ils ont reçu la plénitude de la foi, ils ont appris la véritable doctrine,

[1] Je viens, texte grec. Le latin dit : Je viendrai.

[1] J'ai dit : Vous êtes des Dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut. (Ps. LXXXI, 6.)

car la vertu du Saint-Esprit était grande et puissante en eux ; c'était elle qui leur enseignait toutes choses.

« Celui qui a mes commandements et qui « les garde, c'est celui-là qui m'aime (21) ». Il ne suffit pas seulement de les avoir, mais il faut encore les garder exactement. Mais pourquoi Jésus-Christ répète-t-il cela si fréquemment à ses disciples, comme quand il leur dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commande- « ments (15) » ; et : « Celui qui a mes com- « mandements et qui les garde » ; et : Si quel- « qu'un écoute ma parole et la garde, c'est « celui-là qui m'aime. Celui qui ne m'écoute « pas ne m'aime point ? » Je crois qu'il fait allusion à leur tristesse. Comme il leur avait fait de longs discours sur la mort, disant : « Celui qui hait sa vie en ce monde, la con- « serve pour la vie éternelle » (Jean, XII, 25) ; et : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me « suit pas, n'est pas digne de moi » (Matth. X, 38) ; et qu'il devait beaucoup encore leur en parler, il leur fait cette réprimande : Vous croyez que c'est votre amour pour moi qui vous rend tristes ; ne vous point attrister, ce serait m'en donner un plus grand témoignage et une plus grande preuve. Voulant donc produire cet effet dans leur cœur, il résume par là ce qu'il leur a dit. « Car si vous m'aimiez », leur dit-il, « vous vous réjouiriez de ce que je « m'en vais à mon Père (28) ». Maintenant donc, ce n'est point l'amour, c'est la crainte qui vous rend tristes. Vous abattre et vous attrister de la sorte, est-ce me marquer que vous vous souvenez de mes commandements ? Si vous m'aimiez véritablement, vous courriez de vous-mêmes à la croix et à la mort, puisque ma doctrine vous exhorte à ne rien craindre de la part de ceux qui tuent le corps. (Matth. X, 28.) Voilà ceux que mon Père aime et que j'aime aussi. « Et je me découvrirai moi-même « à eux (22) ». Alors « Jude » lui dit : « D'où « vient que vous vous découvrirez vous-même « à nous ? »

3. Ne le voyez-vous pas, mes chers frères, que l'âme des disciples était accablée de crainte et de frayeur ? Jude est tout ému et tout troublé ; il s'imagine qu'il verra son Maître comme nous voyons les morts, en songe. Jésus-Christ donc, pour effacer de son esprit ces sortes d'idées, lui répond : « Mon Père et moi nous « viendrons à lui, et nous ferons en lui notre « demeure (23) ». C'est comme s'il disait : Ainsi que mon Père se découvre lui-même, ainsi je me découvrirai moi-même. Et le Sauveur ne se contente pas de tirer Jude de ses fausses idées par cette parole : « Mon Père et « moi nous viendrons » ; mais en ajoutant encore : « Et nous ferons en lui notre demeure », il les chasse absolument. En effet, ce séjour exclut l'idée d'un songe.

Pour vous, mon cher auditeur, considérez, je vous prie, ce disciple qui, dans son agitation et son trouble, n'ose pas ouvertement déclarer ce qu'il pense et ce qu'il aurait bien voulu demander. Il n'a point dit : Malheur à nous ! vous allez mourir, et vous vous ferez voir à nous, comme les morts apparaissent. Non, il ne s'est pas expliqué de cette manière, mais il a dit : « D'où vient que vous vous décou- « vrirez vous-même à nous, et non pas au « monde ? » Jésus-Christ leur dit donc : « Je « vous aime, parce que vous gardez mes com- « mandements ». Il les prévient et leur prédit ces choses, afin qu'ils ne croient pas voir un fantôme, lorsqu'ils le verront dans la suite ; et de peur qu'ils ne s'imaginent qu'il leur apparaîtra de la manière que j'ai dit, il leur explique la raison pour laquelle il demeurera avec eux. C'est, dit-il, parce que vous gardez mes commandements ; il leur prédit encore que le Saint-Esprit se fera voir à eux, et demeurera avec eux de la même manière que lui. Que si les apôtres, après avoir si longtemps demeuré et conversé avec Jésus-Christ, ne peuvent pas le voir sans effroi dans sa substance spirituelle, ni même comprendre ce que c'est, ils en auraient été bien plus en peine, et dans une plus grande terreur, si au commencement il leur avait apparu de même et dans cette forme spirituelle ? Voilà pourquoi il mange avec eux, de peur qu'ils ne le prennent pour un fantôme. Si, le voyant marcher sur les eaux, ils crurent que c'était un fantôme (Marc, VI, 49), encore qu'il eût le même visage et la même figure, et qu'il ne fût pas bien loin d'eux ; dans quels soupçons et quelles imaginations ne seraient-ils pas tombés, s'ils l'avaient vu ressusciter aussitôt après qu'ils l'avaient vu prendre et ensevelir ? Si donc il leur dit souvent qu'il leur apparaîtra, et comment, et pour quelle raison ; c'est afin qu'ils ne regardent pas sa résurrection comme une illusion, et qu'ils ne le prennent pas pour un fantôme.

« Celui qui ne m'aime point, ne garde point

« mes paroles : et la parole que vous avez en-« tendue, n'est point ma parole, mais celle de « celui qui m'a envoyé (24) ». C'est pourquoi celui qui ne garde point ces paroles, n'aime ni mon Père, ni moi ; si l'observance des commandements est le témoignage et la preuve de l'amour, et si ces commandements sont de mon Père, celui qui les garde n'aime pas seulement le Fils, mais encore le Père. Mais comment la parole peut-elle être votre parole et ne l'être point ? Cela signifie : Je ne dis rien sans mon Père ; je ne dis rien qui ne soit conforme à sa volonté.

« Je vous ai dit ceci, demeurant encore « avec vous (25) ». Ces paroles étaient obscures ; les disciples ne comprenaient point les unes, et doutaient sur le plus grand nombre. Jésus-Christ, pour les empêcher de se troubler encore, et de dire : Quels sont ces commandements que vous nous donnez ? les tire de toute inquiétude, en ajoutant : « Mais « le Consolateur que mon Père enverra en « mon nom, sera celui qui vous enseignera « (26). » Peut-être, ce que je vous dis maintenant est obscur ; mais ce docteur vous enseignera clairement toutes choses. Et ce mot : « L'Esprit-Saint demeurera avec vous », leur insinue qu'il doit s'en aller. Après, de peur qu'ils ne s'attristent, il leur dit que tant qu'il demeurera avec eux, et que le Saint-Esprit ne viendra point, ils ne pourront s'élever à rien de grand et de sublime.

Jésus-Christ leur dit ces choses pour les disposer à supporter courageusement son départ et une absence qui leur doit procurer de si grands biens. Il nomme souvent le Consolateur, à cause de la tristesse et de l'affliction où il les voit maintenant. Comme donc ce qu'ils ont entendu, comme la pensée de tant d'afflictions, de guerres et du départ de leur Maître les agite et les trouble, voyez, mes frères, voyez comment le divin Sauveur les console de nouveau, en disant : « Je vous laisse la « paix (27) ». Et c'est de même que s'il leur disait : Quelle perte, quel dommage peuvent vous causer les guerres et les troubles de ce monde, si vous avez ma paix ? Cette paix est bien différente des autres. La paix du monde est souvent inutile et pernicieuse, elle ne nous apporte aucun bien. Mais moi, je vous en donne une qui vous fera vivre dans une concorde mutuelle, une paix qui vous rendra plus fermes et plus courageux. Et encore comme cette expression : « Je vous donne la paix », marquait son départ, et pouvait les troubler, il leur dit de nouveau : « Que votre cœur ne « se trouble point, et qu'il ne soit point saisi « de frayeur ». Vous le voyez bien, mes frères, que le trouble des disciples venait en partie de leur amour et en partie aussi de leur crainte. « Vous m'avez ouï dire : Je m'en vais « à mon Père, et je reviens à vous. Si vous « m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je « m'en vais à mon Père, parce que mon Père « est plus grand que moi (28) ». Quelle joie, quelle consolation cette parole ne devait-elle pas répandre dans leur cœur ?

4. Que veut dire cette parole : « Mon Père « est plus grand que moi ? » Elle nous apprend que les disciples n'avaient nulle connaissance encore de la résurrection, et qu'ils n'avaient point de Jésus-Christ l'opinion qu'il en fallait avoir. Et comment auraient-ils eu cette opinion, eux qui ne savaient même pas qu'il ressusciterait ? Mais, au contraire, ils croyaient que le Père était grand. Voici donc ce que veut dire le Sauveur à ses disciples : Si vous craignez pour moi, comme si je ne pouvais pas seul me défendre et me soutenir contre mes ennemis, et si vous n'espérez pas que je puisse me faire voir à vous après mon crucifiement, après ma mort, néanmoins m'entendant dire que je vais à mon Père, vous devez enfin vous réjouir, puisque je vais à celui qui est plus grand, et capable de porter remède à tous les maux que je vous ai prédits. « Vous avez ouï que je vous ai dit » : Pourquoi Jésus-Christ a-t-il ajouté ces paroles ? Pour dire : J'ai tant de confiance à mes œuvres, que je ne crains pas de vous faire ces prédictions.

« Je vous dis ceci dès maintenant, et je vous « l'ai prédit avant qu'il arrive, afin que lors-« qu'il arrivera, vous » me « reconnaissiez » pour « ce que je suis [1] (29) ». C'est comme s'il disait : Le sauriez-vous, si je ne vous le disais pas ? Et je ne vous le dirais pas, si je n'avais confiance [2]. Ne le voyez-vous pas, que ce discours est accommodé à la portée des auditeurs ? Lorsque Jésus-Christ dit : « Croyez-vous que « je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne « m'enverrait pas ici en même temps plus de

[1] Ce passage est composé et de ce verset 29, chap. XIV, et du verset 19 du chap. XIII.

[2] Si je n'avais de la confiance en vous, c'est-à-dire : Si je ne savais que mes œuvres vous ont fait connaître qui je suis.

« douze légions d'anges? » (Matth. xxvi, 53), il parle selon l'opinion de ses auditeurs. Il faudrait avoir perdu l'esprit, pour dire que Jésus-Christ n'aurait pas pu se secourir lui-même, et qu'il avait besoin des anges. Mais comme ils le croyaient un homme, il a dit que son Père lui enverrait douze légions d'anges. Et cependant, par une seule question qu'il a faite à ceux qui étaient venus pour le prendre, il les a tous fait tomber à la renverse.

Si quelqu'un dit que le Père est plus grand, comme principe du Fils[1], nous ne le contredirons point : mais cela ne dit pas que le Fils soit d'une autre substance. Quand le Fils dit : « Mon Père est plus grand que moi », voici ce qu'il nous veut faire entendre ; tant que je serai ici avec vous, vous pouvez raisonnablement croire que nous sommes en péril ; mais si je m'en vais, ayez cette confiance que nous sommes en sûreté : car personne ne peut ni surmonter, ni vaincre celui à qui je vais. Jésus-Christ disait toutes ces choses, pour se proportionner à la faiblesse de ses disciples. Pour moi, dit-il, je suis dans une pleine assurance, je ne crains rien, je ne me soucie point de la mort. Voilà pourquoi il ajoute : « Je vous dis « maintenant ces choses avant qu'elles arri- « vent (30) ». Comme vous ne pouvez point encore comprendre le discours que je vous tiens là-dessus, je vous console par mon Père, que vous appelez grand.

Le Sauveur, après avoir donc consolé ses disciples, va encore les entretenir de choses tristes et affligeantes. Je ne vous parlerai plus guère. Pourquoi? « Car le prince du monde « va venir, et il n'a rien en moi » qui lui appartienne [2]. Jésus-Christ appelle le diable le prince du monde, et par monde il entend les méchants. Le prince du monde ne commande pas dans le ciel ni sur la terre ; s'il y régnait, il renverserait tout, il mettrait tout dans le désordre et dans la confusion. Il domine seulement sur ceux qui se sont livrés à lui : c'est pourquoi le Sauveur l'appelle le prince des ténèbres de ce siècle, et ici il appelle ténèbres les mauvaises œuvres.

Quoi donc ! Est-ce le diable qui vous fait mourir ? Non : il ne peut rien sur moi. Pourquoi donc les Juifs vous font-ils mourir? Parce que je le veux bien : « Et afin que le monde « connaisse que j'aime mon Père (31) ». Je souffre la mort, non que j'y sois sujet, non que je doive quelque chose au prince du monde ; mais à cause de l'amour que j'ai pour mon Père. Jésus-Christ dit ces choses, afin de relever le cœur de ses disciples et de les encourager de nouveau, afin qu'ils sachent qu'il ne va point à la mort malgré lui, mais volontairement, mais parce qu'il méprise le diable. Il ne lui suffit pas d'avoir dit : « Je « suis encore avec vous un peu de temps » (Jean, vii, 33) ; mais il le répète souvent, quoique ce discours fût triste et affligeant. D'ailleurs, comme de juste, jusqu'à ce qu'il les y ait habitués, il y mêle des choses plus douces et plus agréables ; c'est pourquoi tantôt il dit : « Je m'en vais et je viens » ; tantôt : « Afin que « là où je suis, vous y soyez aussi » ; tantôt : « Vous ne pouvez maintenant me suivre, mais « vous me suivrez après ». Et encore : « Je « m'en vais à mon Père » ; et : « Mon Père est « plus grand que moi » ; et aussi : « Je vous le « dis maintenant avant que cela arrive » ; et derechef : « Je ne souffre point la mort par « nécessité, mais pour l'amour de mon Père ». Le Sauveur dit donc toutes ces choses, pour faire connaître à ses disciples que la mort n'a rien de fâcheux pour lui, rien de nuisible, puisque son Père veut qu'il meure, quoiqu'il l'aime et qu'il en soit aimé. Il fait souvent mention de sa passion, de sa mort, de ces tristes objets, en y mêlant des idées consolantes, pour préparer leur esprit. Ces paroles : « L'Esprit-Saint demeurera avec vous » ; et : « Il vous est utile que je m'en aille », sont de vraies paroles de consolation. C'était encore pour consoler ses disciples qu'il leur avait dit auparavant bien des choses touchant le Saint-Esprit, savoir : « Il est dans vous » ; et : « Le « monde ne peut le recevoir » ; et : « Il vous « fera ressouvenir de toutes choses ». Et : « C'est « l'Esprit de vérité, c'est l'Esprit-Saint, et le « Consolateur ». Et encore : « Il vous est utile « que je m'en aille », afin qu'ils ne tombassent point dans l'abattement, comme des gens délaissés et dépourvus de toute aide et de tous secours. Jésus-Christ dit qu'il leur est utile qu'il s'en aille, et par là il leur fait connaître qu'il les rendra spirituels.

[1] Comme principe du Fils. C'est là la seule raison et le seul endroit par lequel on peut dire le Père plus grand, ou plutôt, non pas plus grand, mais Premier, comme chacun le voit visiblement. Le Père n'est pas par sa nature plus grand que son Fils, mais il est seulement Premier. Voilà le sentiment de saint Chrysostome, et ce qu'il veut nous faire entendre, dit ici le R. P. Dom Bernard de Montfaucon.

[2] Il n'a rien en moi : c'est-à-dire : Il n'a aucun droit sur moi, n'ayant droit que sur les pécheurs.

5. Et certes, nous le voyons de nos yeux, ce prodigieux changement : ces disciples, qui étaient auparavant si timides et si craintifs, ayant dans la suite reçu le Saint-Esprit, se jetaient au milieu des périls, des épées, des bêtes féroces, des mers, et s'exposaient hardiment à toutes sortes de supplices ; des gens sans littérature ni étude, des hommes du commun du peuple parlaient avec tant de constance et de fermeté, qu'ils étonnaient leurs auditeurs. (Act. IV, 13.) En effet, de boue qu'ils étaient auparavant, l'Esprit-Saint les rendit de fer, en fit des aigles, et ne permit pas que rien d'humain fût capable de les renverser.

Telle est la grâce de l'Esprit-Saint : telle est sa force et son efficace. Si dans un cœur elle trouve de la tristesse, elle la dissipe ; si elle y trouve de mauvais désirs, elle les consume et les éteint. Elle bannit la pusillanimité, et ne souffre pas que nous ayons désormais la moindre crainte, mais elle nous élève jusqu'au ciel, pour ainsi dire, en rendant toutes les choses célestes présentes à nos regards. Voilà pourquoi les disciples disaient qu'ils n'avaient rien (Act. II, 41 et suiv.) : voilà pourquoi ils possédaient toutes choses en commun, ils persévéraient dans les prières avec joie et simplicité de cœur : c'est là surtout ce que demande le Saint-Esprit. Car « les fruits de l'Esprit sont « la joie, la paix, la foi, la douceur ». (Gal. V, 22.)

Cependant, direz-vous, souvent les hommes spirituels sont dans la tristesse : mais cette tristesse est plus douce et plus agréable que la joie. Caïn a été attristé, mais la tristesse qu'il a eue était toute mondaine. Paul aussi a été attristé, mais la tristesse qu'il a eue a été selon Dieu. Tout ce qui est spirituel produit de grands biens ; tout ce qui est terrestre cause de très-grands dommages.

Attirons donc sur nous, mes frères, la grâce invincible et toute-puissante du Saint-Esprit. Nous l'attirerons en nous par l'observation des commandements, et nous ne serons en rien inférieurs aux anges ; les anges, quoiqu'incorporels, ne sont point invincibles ; s'ils l'étaient, aucune nature incorporelle n'eût été méchante. Mais partout, et parmi les anges comme parmi les hommes, la volonté et le libre arbitre sont la cause du déréglement et de tous les désordres. Voilà pourquoi, parmi même les natures incorporelles, il s'en est trouvé de pires et de plus méchantes que les hommes, et que les brutes mêmes [1]. Voilà pourquoi, parmi les natures corporelles, il s'en est trouvé plusieurs meilleures que les incorporelles. Tous les justes habitaient la terre, vivaient dans des corps, quand ils ont fait leurs bonnes œuvres ; c'est qu'ils habitaient la terre comme étrangers, et le ciel comme citoyens.

Ne dites donc pas : Je suis environné de chair, je ne puis vaincre, je ne puis entreprendre des travaux pour la vertu : gardez-vous d'accuser le Créateur ; si la chair rend la vertu impossible, nous ne sommes point coupables ; mais que la chair ne rend point la vertu impossible, la multitude des saints le démontre visiblement. La nature charnelle n'a point empêché Paul d'être aussi grand et aussi vertueux qu'il l'a été, ni Pierre de recevoir les clefs du ciel. Enoch, malgré la chair dont il était revêtu, a été transporté et n'a plus reparu. Elie a aussi été enlevé de même en dépit de la chair ; Abraham, Isaac et Jacob ont brillé dans la chair ; Joseph, revêtu d'une chair, a vaincu une femme impudique. Et que dis-je, la chair ? Les chaînes mêmes qui peuvent la garrotter ne sont point un obstacle. « Encore que je sois dans les chaînes », dit saint Paul, « la parole de Dieu n'est point en- « chaînée ». (II Tim. II, 9.) Mais, que dis-je encore, les liens et les chaînes ? Ajoutez encore les prisons, les clefs et les verroux, rien de tout cela n'est un obstacle à la vertu : l'apôtre nous l'apprend par son exemple. Le lien qui lie l'âme, ce n'est point une chaîne de fer, c'est la crainte, c'est le désir des richesses, et une infinité d'autres maladies. Voilà ce qui nous enchaîne, notre corps fût-il en liberté.

Mais, direz-vous, ces maladies, ces sortes de chaînes, c'est le corps qui les produit : frivoles excuses, vains prétextes. Si ces maladies venaient du corps, tous en seraient infectés. Comme nous ne pouvons éviter la lassitude, le sommeil, la faim, la soif, parce que ces choses sont naturelles ; de même, si ces sortes de maladies étaient véritablement telles que vous le prétendez, personne ne serait exempt de leur tyrannie. Que si plusieurs s'en garantissent, il est évident que ces vices naissent de la lâcheté de l'âme. Arrachons-les donc, et n'accusons point la chair, mais soumettons-la à l'empire de l'âme, afin que, l'ayant accou-

[1] Ceux mêmes qui servent Dieu ne sont pas stables, et il a trouvé du déréglement jusque dans ses anges. (Job, IV, 18.)

tumée à obéir, nous acquérions les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVI.

JE SUIS LA VRAIE VIGNE, VOUS ÊTES LES BRANCHES, ET MON PÈRE EST LE VIGNERON. (CHAP. XV, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 10).

—

ANALYSE.

1. Combien les disciples ont été timides et craintifs avant la mort de Jésus-Christ. — Parabole de la vigne et du vigneron, laquelle démontre, encore une fois de plus, la parfaite égalité du Père et du Fils.
2. Le Sauveur dit beaucoup de choses en se plaçant au point de vue de ses auditeurs.
3. L'amour est quelque chose de grand ; il est invincible ; ses avantages. — Ce que Jésus-Christ a fait pour nous : excellents témoignages de son amour. — Contre la rapine et l'avarice. — Maux que produisent les richesses et l'avarice. — Jésus-Christ nous a rachetés et nous servons les richesses. — Qui sont ceux qui rient des pauvres : les brutes, les insensés. — Comment on atteint à la perfection de la vertu. — Eloge de la pauvreté.

1. L'ignorance rend l'âme timide et lâche : la doctrine des choses du ciel lui donne de la force et de l'élévation : une âme qu'on laisse privée de soins est craintive, non par sa nature, mais par la disposition de sa volonté. Quand je vois un homme, tantôt courageux, tantôt timide, je dis : ce n'est point là un vice de nature, ce qui est naturel n'est point sujet au changement ; de même, lorsque je vois des gens aujourd'hui craintifs, et demain hardis, je porte le même jugement, et je rejette tout sur la volonté. Ainsi les disciples, avant d'avoir appris ce qu'ils devaient savoir, avant d'avoir reçu le don du Saint-Esprit, étaient extrêmement timides ; mais après ils furent plus courageux que des lions. Pierre lui-même, que les seules menaces d'une servante avaient été capables d'effrayer, exposé dans la suite à mille périls, chargé de coups de fouets, attaché à une croix la tête en bas, ne garde point le silence ; et comme si ç'eût été en songe qu'il souffrait tous ces tourments, il parle avec toute sorte de liberté et d'assurance, mais non pas avant la croix, avant la mort du divin Sauveur.

Voilà pourquoi Jésus-Christ disait : « Levez-« vous, sortons d'ici ». Pour quelle raison, je vous prie ? Ignorait-il l'heure à laquelle Judas devait venir ? Craignait-il qu'en arrivant il ne se saisît aussitôt de ses disciples, et que ses ennemis, qui l'épiaient pour le prendre, ne se jetassent sur eux, avant qu'ils eussent prêché et répandu dans le monde l'excellente doctrine qu'il leur avait enseignée ? Loin de nous cette pensée tout à fait indigne de sa Majesté. S'il ne craignait rien de tout cela, pourquoi les fait-il sortir de ce lieu, et les mène-t-il, seulement après avoir fini son discours, au jardin que Judas connaissait ? Et, quoique Judas fût venu en personne, ne pouvait-il pas aveugler les soldats, comme il l'avait déjà fait en son absence ? Pourquoi sort-il donc ? C'était pour donner à ses disciples un peu de temps pour respirer. Il était bien vraisemblable qu'étant dans un lieu ouvert à tout le monde, ils devaient trembler de peur et de frayeur, tant à cause de l'heure qu'à cause du lieu. La nuit était déjà avancée et fort obscure, et ils ne pouvaient guère être attentifs aux paroles de leur Maître, ayant continuelle-

ment présents à l'esprit ceux qui allaient venir pour les enlever, et de plus, le discours qu'il leur tenait ne leur faisait prévoir que des maux et des souffrances : « Je n'ai plus « qu'un peu de temps à être avec vous », leur disait-il, « et le prince de ce monde va « venir ».

Toutes ces choses et ces paroles les jetant donc dans le trouble et dans l'effroi, comme s'ils allaient être pris sur-le-champ, leur Maître les conduisit en un autre lieu, afin que, se croyant alors en sûreté, ils l'écoutassent avec plus d'assurance et de liberté d'esprit, car ils devaient entendre une grande et sublime doctrine. Voilà pourquoi il dit : « Le- « vez-vous, sortons d'ici ». Il ajoute ensuite : « Je suis la vigne, vous êtes les branches ». Que veut nous faire entendre le Sauveur par cette parabole? Que celui qui n'écoute point sa parole ne peut vivre, et que c'est par sa vertu et par sa puissance que s'opéreront les miracles et les prodiges qui doivent arriver. « Mon Père est le vigneron ». Quoi donc? Le Fils a besoin du secours de son Père? A Dieu ne plaise ! ce n'est point là ce qu'insinue cette parabole.

Remarquez, mes frères, avec quelle exactitude Jésus-Christ l'explique. Il ne dit pas que le vigneron a soin de la racine, mais des branches; il ne fait point mention de la racine; c'est pour apprendre à ses disciples que, séparés de lui, et sans sa vertu et son assistance, ils ne peuvent rien faire, et qu'ils doivent se joindre et s'unir à lui par la foi, de même que la branche est jointe et unie à la vigne : « Le Père retranchera toutes les bran- « ches qui ne portent point de fruit en moi « (2) ». Jésus-Christ parle ici de la vie, et déclare que nul ne peut demeurer en lui sans les œuvres. « Et il émondera toutes celles qui « portent du fruit »; en d'autres termes, il en aura grand soin.

Cependant la racine a besoin d'être cultivée avant les branches : le vigneron doit bêcher tout autour, et la découvrir un peu. Mais le Sauveur ne dit rien ici de la racine, il ne parle que des branches; faisant voir que s'il se suffit à lui-même, ses disciples, de quelque vertu qu'ils soient doués, ont besoin que le vigneron prenne d'eux un grand soin. C'est pour cette raison qu'il dit : il émonde la branche qui porte du fruit. Celle qui n'en porte point ne peut même plus rester attachée à la vigne. Mais la branche qui porte du fruit, il la rend plus féconde. Ce qui doit s'entendre des afflictions qui devaient bientôt leur arriver. Ce mot : « Il l'émondera », signifie : il taillera la branche pour la rendre plus fertile. Il montre donc que les tentations raffermiront les disciples.

Ensuite, de peur qu'ils ne lui demandent de qui il parle, et aussi pour ne pas les jeter de nouveau dans le trouble et dans l'inquiétude, il dit : « Vous êtes déjà purs, à cause des ins- « tructions que je vous ai données (3) ». Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ fait connaître que c'est lui qui prend soin des branches? C'est moi, dit-il, qui vous ai émondés, quoiqu'il ait auparavant déclaré que le Père a fait la même chose. Mais la raison pour laquelle Jésus-Christ parle de la sorte, c'est qu'il n'y a aucune différence entre le Père et le Fils. Il faut ici, leur insinue-t-il, que vous apportiez vos soins.

Ensuite, pour leur faire connaître qu'il les a émondés, sans avoir eu besoin de leur ministère, et seulement en vue de leur avancement, il ajoute : « Comme la branche ne sau- « rait porter du fruit d'elle-même, de même « aussi celui qui ne demeure pas en moi n'en « saurait porter ». De peur que la crainte n'éloigne ses disciples, le Sauveur fortifie leur âme que la frayeur a affaiblie, et il se l'attache étroitement; il la relève par les bonnes espérances qu'il leur donne. Car, dit-il, la racine demeure, mais il dépend des branches d'être retranchées, ou laissées sur la tige. Poursuivant ensuite son discours à la fois par des choses consolantes et par des choses tristes, il commence par exiger notre concours : « Ce- « lui qui demeure en moi, et en qui je de- « meure, porte beaucoup de fruit (5) ». Ne voyez-vous pas que le Fils ne contribue pas moins que le Père au soin et au salut des disciples? Le Père émonde, le Fils est la vigne qui contient les branches. Or, demeurer attaché à la racine, c'est ce qui fait que les branches portent du fruit. La branche qui n'est point émondée, demeurant attachée à la racine, porte du fruit, encore qu'elle n'en produise pas autant qu'elle devrait : mais celle qui n'y demeure pas ne porte aucun fruit. D'ailleurs on a fait voir qu'il appartient également au Fils d'émonder, et au Père, qui a engendré la racine, de faire qu'on y reste attaché.

2. Vous le remarquez sans doute, mes frères, tout est commun, émonder comme jouir de la vertu de la racine. C'est sûrement une grande perte et un grand malheur de ne pouvoir rien faire, de ne pouvoir porter aucun fruit; mais la peine ne se termine point ici, elle va plus loin. « Il sera », dit-il, « jeté de- « hors », il ne sera plus cultivé, « et il sé- « chera (6) », c'est-à-dire, s'il a tiré quelque fruit de la racine, il le perd; s'il en a reçu quelque grâce, quelques biens, il en est dépouillé, et par là il est privé de tout secours et de la vie. Et quelle sera la fin de tout cela? « Il sera jeté au feu ». Mais il n'en est pas de même de celui qui demeure étroitement attaché au cep de la vigne.

Le Sauveur nous apprend ensuite ce que c'est que demeurer, et dit : « Si mes paroles « demeurent en vous (7) ». Vous le voyez bien maintenant, mes chers frères, que j'ai eu raison de dire que Jésus-Christ demande le témoignage des œuvres. Car, ayant dit : Tout ce que vous demanderez, je le ferai, il a ajouté : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles « demeurent en vous, vous demanderez tout « ce que vous voudrez, et il vous sera accor- « dé ». (Jean, XIV, 13, 14, 15.) Jésus-Christ disait ces choses pour apprendre à ses disciples que ceux qui lui dressaient des embûches seraient jetés au feu, et qu'eux au contraire porteraient du fruit. Ainsi, ayant fait passer dans les autres la crainte qui était en eux, et leur ayant fait connaître qu'ils seraient invincibles, il dit : « C'est la gloire de mon Père que vous « rapportiez beaucoup de fruits, et que vous « deveniez mes disciples (8) ». Par là ce que dit le Sauveur se montre visiblement digne de foi; si porter du fruit c'est une chose qui tourne à la gloire du Père, le Père ne négligera point sa gloire, « et vous deviendrez mes « disciples ». Remarquez bien, mes frères, que celui qui porte du fruit est disciple de Jésus-Christ. Que signifie cela : « C'est la gloire de « mon Père? » Le voici : Mon Père a de la joie lorsque vous demeurez en moi, lorsque vous portez du fruit.

« Comme mon Père m'a aimé, je vous ai « aussi aimés (9) ». Ici enfin Jésus-Christ parle d'une manière plus humaine. Comme cette parole est adressée à des hommes, elle a une vertu et une force toute particulière. Celui qui a bien voulu mourir pour ses serviteurs et pour ses ennemis et ses persécuteurs, qui leur a fait la grâce de les élever à de si grands honneurs, à une si haute dignité, qui les a menés au ciel, quel excès d'amour n'a-t-il pas montré en faisant toutes ces choses? Puis donc que je vous aime si fort, ayez une pleine confiance; puis donc que c'est la gloire de mon Père que vous rapportiez du fruit, ne craignez aucun mal. Ensuite, de peur de les rendre lâches et paresseux, il les excite de nouveau et se les attache plus étroitement; voyez bien de quelle manière, c'est en leur disant : « Demeurez « dans mon amour », cela est en votre pouvoir. Mais comment demeurerez-vous dans mon amour? C'est : « Si vous gardez mes « commandements comme j'ai moi-même « gardé les commandements de mon Père « (10) ». Le Sauveur continue encore à parler humainement : étant le législateur, il ne devait nullement être soumis aux lois. Vous le voyez ici, mes frères, ce que je vous répète à tout moment, que le Sauveur parle en ces termes, pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs. Il dit bien des choses en se plaçant à leur point de vue; et toutes ses paroles tendent à leur faire connaître qu'ils sont en sûreté, et qu'ils renverseront et fouleront aux pieds leurs ennemis; et encore, que tout ce qu'ils ont, ils le tiennent du Fils, et que, s'ils mènent une vie pure et sainte, nul ne pourra les vaincre ni leur résister.

Mais observez, mes frères, avec quelle autorité Jésus-Christ parle à ses disciples. Il n'a point dit : Demeurez dans l'amour de mon Père, mais dans mon amour. Ensuite, de peur qu'ils ne disent : maintenant que vous nous avez attiré la haine de tout le monde, vous vous en allez et vous nous laissez; il leur montre qu'il ne les laisse point, et qu'au contraire il s'attachera aussi étroitement à eux, s'ils le veulent véritablement, que la branche est attachée au cep de la vigne. De peur encore que trop de confiance ne les rende nonchalants, il leur dit que s'ils sont lâches et paresseux, les grâces qu'ils auront reçues ne sont point inamissibles. Et aussi pour ne se pas rapporter tout à lui-même et les exposer par là à une plus grande chute, il dit : « C'est la gloire « de mon Père ». Partout il leur fait connaître et son amour pour eux et celui de son Père. Les œuvres des Juifs n'étaient donc point la gloire de son Père, mais celles qu'ils devaient faire par sa grâce.

Mais encore, de peur qu'ils ne vinssent à

dire : Nous avons perdu notre patrimoine, nous sommes abandonnés, dépouillés et privés de tout, il leur dit : Jetez vos regards sur moi, voyez : mon Père m'aime, et néanmoins je souffre maintenant tous ces maux et tous ces outrages ; ce n'est donc pas que je ne vous aime, si présentement je vous laisse ; car moi-même, que mes ennemis me fassent mourir, je ne le prends pas pour une marque que mon Père ne m'aime point ; vous donc aussi, vous ne devez pas vous troubler. Si vous demeurez dans mon amour, tous les maux de la vie présente ne pourront nullement vous nuire, en ce qui concerne l'amour.

3. Puis donc que l'amour est quelque chose de grand et d'invincible : puisqu'il n'est pas un vain mot, montrons notre amour, faisons-le paraître par nos œuvres. Jésus-Christ nous a réconciliés avec lui, lorsque nous étions ses ennemis : maintenant nous sommes ses amis, demeurons dans son amour : il a commencé le premier à nous aimer, aimons-le du moins après qu'il nous a tant aimés. Il ne nous aime pas pour son propre intérêt, il n'a besoin de rien, aimons-le au moins pour notre utilité et notre avantage. Lorsque nous étions ses ennemis, il nous a prévenus de son amour, aimons du moins cet ami qui nous donne tant de témoignages de sa tendresse. Mais, hélas ! nous faisons tout le contraire ! par nos rapines et par notre avarice, tous les jours nous sommes cause que Dieu est blasphémé.

Mais peut-être quelqu'un dira : quoi ! Tous les jours vous prêchez sur l'avarice. Hé, plût à Dieu que je puisse aussi prêcher contre elle toutes les nuits ! Plût à Dieu qu'il me fût permis de vous suivre et quand vous allez dans les places publiques, et quand vous vous mettez à table ! Plût à Dieu que vos femmes, que vos amis, que vos enfants, que vos serviteurs, que vos laboureurs, que vos voisins, que même ce pavé, ces pierres pussent tous rompre le silence, si notre mal pouvait recevoir de là quelque soulagement ! Cette maladie s'est répandue dans tout le monde, et elle possède le cœur de tous les hommes : tant est grande la tyrannie des richesses !

Jésus-Christ nous a rachetés, et nous servons les richesses : c'est d'un autre maître que nous proclamons la suprématie, c'est à un autre maître que nous obéissons, soigneusement attentifs à tout ce qu'il nous commande : notre origine, les droits de la nature, de l'amitié, les lois, nous négligeons tout pour ce maître, et nous sacrifions tout à lui. Personne ne regarde le ciel, nul ne pense aux biens à venir. Mais, hélas ! le temps viendra que ces paroles et nos regrets seront inutiles ; car l'Ecriture dit : « Qui « est celui qui vous louera dans l'enfer ? » (Ps. VI, 5.) L'or est désirable, il nous procure de grandes délices et nous attire des honneurs, mais non point comme le ciel. Le riche, plusieurs le haïssent et l'ont en horreur : mais l'homme qui est orné de la vertu, tous l'honorent et le respectent.

Mais, direz-vous, on rit du pauvre, on le méprise, même vertueux ; mais ce n'est pas parmi les hommes que cela arrive, c'est parmi les brutes qui sont privées de raison ; c'est pourquoi il ne faut nullement s'en soucier. Si des ânes braient, si des geais croassent, lorsque tous les sages nous louent et nous applaudissent, nous ne perdrons point de vue un tel public pour nous inquiéter des cris de ces animaux. Or, tous ceux qui admirent et recherchent les biens de la vie présente, sont pires que des geais, pires que des ânes. Si un des rois d'ici-bas faisait votre éloge, sûrement vous ne vous mettriez point en peine de ce que dirait la multitude du peuple, encore qu'on rie de vous. Et lorsque le Maître de l'univers vous loue, vous recherchez encore les louanges des escarbots et des moucherons. Car tels sont ces hommes, si vous les comparez avec Dieu, ou plutôt ils sont encore plus vils et plus méprisables.

Jusques à quand demeurerons-nous couchés dans la boue ? Jusques à quand rechercherons-nous les éloges et les applaudissements des fainéants et des hommes sensuels ? Il est de leur ressort de se connaître en joueurs, en ivrognes, en goinfres : mais de la vertu et du vice ils n'en ont même pas la moindre connaissance ; c'est aussi de quoi ils ne sont nullement capables de juger. Et certes, si quelqu'un vous raillait de ne savoir point tracer des rigoles, vous ne vous en offenseriez pas, ou plutôt vous le railleriez à votre tour de vous avoir reproché une pareille ignorance, et cependant lorsque vous voulez exercer la vertu, vous prenez pour arbitres et pour juges ces sortes de gens qui n'en ont aucune idée ? Voilà pourquoi nous n'atteignons point à la perfection de cet art. En effet, nous ne consultons pas les personnes habiles ; mais les ignorants, qui jugent de la vertu non selon les

règles de l'art, mais selon leur propre ignorance.

C'est pourquoi, je vous en conjure, mes chers frères, méprisons la multitude, ou plutôt ne désirons point les louanges, ne recherchons ni l'argent ni les richesses : et ne regardons point la pauvreté comme un mal. La pauvreté est une grande maîtresse qui nous rend prudents et patients, qui nous élève à la plus haute et à la plus sublime philosophie. Lazare a vécu dans la pauvreté, et il a été récompensé d'une couronne : Jacob ne désirait que d'avoir du pain : Joseph s'est trouvé dans une même indigence; il s'est vu non-seulement esclave, mais encore prisonnier; et c'est pour cela que nous lui donnons de plus grands éloges. Oui, nous n'admirons point tant Joseph dispensateur des blés de l'Egypte, que Joseph renfermé dans une prison : nous n'admirons point tant Joseph, couronné d'un diadême, que Joseph chargé de chaînes : nous ne l'admirons point tant lorsqu'il est assis sur le trône, que lorsqu'on lui dressait des embûches et qu'on le vendait.

Considérant donc toutes ces choses, et les couronnes qui sont préparées à ces combats, ne louons ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités, ni les délices, ni la puissance : louons au contraire la pauvreté, les chaînes, les liens, et les travaux et les afflictions que l'on souffre pour la vertu. Celles-là finissent par le tumulte et le trouble, et se terminent à cette vie; mais celles-ci nous procurent le royaume des cieux et les biens célestes, que « l'œil n'a point vus, et l'oreille n'a point en« tendus (I Cor. II, 9) : fasse le ciel que nous les obtenions tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVII.

JE VOUS DIS CES CHOSES, AFIN QUE MA JOIE DEMEURE EN VOUS, ET QUE VOTRE JOIE SOIT PLEINE ET PARFAITE. — LE COMMANDEMENT QUE JE VOUS DONNE, EST DE VOUS AIMER LES UNS LES AUTRES, COMME JE VOUS AI AIMÉS. (VERS. 11, 12, JUSQU'AU VERS. 4 DU CHAP. XVI.)

ANALYSE.

1. On peut séparer l'amour de Dieu de l'amour du prochain.
2. Jésus-Christ console ses apôtres.
3. Dernière consolation : promesse du Saint-Esprit que le Fils envoie comme le Père.
4 et 5. Divers sujets de consolation dans les souffrances et les afflictions. — Dans les souffrances, penser plus aux couronnes qu'aux peines, au ciel qu'au temps. — Dans les aumônes, dans les autres bonnes œuvres, ne penser point tant à la semence qu'à la moisson. — La vertu est pénible, faire attention au bien qu'elle procure. — Ceux qui sont forts aiment la vertu pour elle-même, les faibles envisagent les récompenses. — Recommandation de l'aumône : combien de raisons et de motifs nous engagent à la faire. — Si l'on ne donne rien aux pauvres, du moins ne les point injurier ni maltraiter : point de repos en cette vie, pour en jouir en l'autre. — Retrancher le superflu. — Se contenter du nécessaire. — Répandre ses richesses sur les pauvres. — D'où vient l'inhumanité envers les pauvres? — De ce qu'on amasse par avarice.

1. Toutes les bonnes œuvres obtiennent leur récompense après leur plein accomplissement : si elles restent en chemin, tout fait naufrage. Et comme un vaisseau chargé de toutes sortes de marchandises, qui n'arrive point au port, mais que les flots engloutissent

en pleine mer, ne retire aucun profit de sa longue navigation, si ce n'est un malheur proportionné aux épreuves qu'il a bravées; de même aussi les âmes, qui, avant d'arriver au but, s'arrêtent au milieu de la carrière, et succombent dans les combats, perdent la couronne et périssent misérablement. C'est pourquoi saint Paul déclare que ce sont ceux qui auront couru jusqu'à la fin (Rom. II, 7) et persévéré dans les bonnes œuvres, qui obtiendront la gloire, l'honneur et la paix. Et c'est là aussi ce qu'insinue maintenant Jésus-Christ à ses disciples. Comme ils s'étaient d'abord réjouis d'avoir été choisis, et qu'ensuite tout ce qu'il leur avait annoncé de triste sur sa passion, sur sa mort, avait interrompu et troublé leur joie, le Sauveur, après leur avoir tenu de longs discours, pleins de consolation, ajoute encore : « Je vous ai dit ces choses, afin « que ma joie demeure en vous, et que votre « joie soit pleine et parfaite ». C'est-à-dire : Ne vous séparez pas de moi, et ne vous arrêtez point dans votre course : vous vous êtes réjouis en moi, et vous vous êtes extrêmement réjouis; mais la tristesse s'est mêlée dans votre joie, et l'a interrompue. Je chasse cette tristesse, afin que votre joie arrive à terme; je la chasse, en vous faisant voir que les souffrances et les afflictions de cette vie ne méritent pas que vous vous attristiez, et que vous devez plutôt vous en réjouir. Je vous ai vus dans le trouble, et je ne vous ai pas négligés, et je ne vous ai point dit : Pourquoi n'avez-vous pas plus de fermeté et de courage? mais, au contraire, je vous ai dit tout ce qui était le plus capable de vous consoler. C'est ainsi que je vous veux toujours garder dans mon amour. Vous m'avez entendu parler du royaume, vous vous en êtes réjouis. Je vous ai donc dit ces choses afin que votre joie soit pleine et parfaite.

« Le commandement que je vous donne est « de vous aimer les uns les autres, comme je « vous ai aimés ». Vous le voyez, mes frères, l'amour de Dieu est mêlé et confondu dans celui du prochain : ces deux amours sont liés ensemble, comme avec une chaîne. Voilà pourquoi le Sauveur en fait quelquefois deux préceptes, et quelquefois il n'en fait qu'un seul; car ces deux amours sont inséparables. On ne peut avoir l'un sans l'autre. Voilà pourquoi tantôt il dit : « Toute la loi et les pro- « phètes sont renfermés dans ces deux com- « mandements ». (Matth. XXII, 40.) Tantôt : « Faites aux hommes tout ce que vous voulez « qu'ils vous fassent » (Matth. VII, 12); c'est là en quoi consistent toute la loi et les prophètes, « et ainsi l'amour est l'accomplissement de « la loi ». (Rom. XIII, 10.)

Jésus-Christ le déclare ici de même; car si « demeurer » renferme l'amour, si l'amour renferme l'observance des commandements, et si le commandement est de nous aimer les uns les autres, c'est par cet amour mutuel que nous avons les uns pour les autres, que nous demeurons en Dieu. Le Sauveur ne nous donne pas seulement le commandement de l'amour, mais il nous en prescrit aussi la mesure, en disant : « Comme je vous ai aimés ». Il fait connaître encore à ses disciples que ce n'est point par haine qu'il se sépare d'eux, mais par amour. C'est donc pour cela que vous deviez m'admirer davantage, et plutôt vous réjouir que vous affliger. Je meurs pour vous. Jésus-Christ ne le dit pas ouvertement, mais il l'indique, lorsqu'il fait ci-dessus la description du bon pasteur; et ici en donnant ses instructions, en montrant la grandeur et la puissance de l'amour, en déclarant et faisant connaître ce qu'il est. Mais pourquoi le Sauveur relève-t-il partout l'amour? Parce que l'amour est la marque des disciples; parce que l'amour forme et entretient la vertu. C'est pour cette raison que saint Paul, lui qui était un véritable disciple de Jésus-Christ, lui qui avait éprouvé et senti en lui-même les effets de l'amour, en dit tant de grandes choses, et le proclame « l'accomplissement de la loi ».

« Vous êtes mes amis (14). Je ne vous appel- « lerai plus mes serviteurs, parce que le servi- « teur ne sait ce que fait son maître : mais je « vous ai appelés mes amis, parce que je vous « ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon « Père (15) ». Pourquoi dit-il donc : « J'ai « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne pouvez les porter présentement? » (Jean, XVI, 12.) Quand le Sauveur dit : « Tout ce que « j'ai appris », il ne veut dire autre chose, sinon qu'il ne dit rien de contraire à son Père, mais uniquement ce qu'il a appris de lui. Or, comme c'est un très-grand témoignage d'amitié que de confier à quelqu'un ses secrets, il dit à ses disciples : J'ai bien voulu vous faire aussi cette grâce, et vous donner cette marque de mon amour : mais quand il dit : « Tout », entendez ce qu'ils devaient savoir.

Ensuite il leur découvre une chose qui n'est point une légère, ni une commune marque d'amitié : Laquelle? La voici : « Ce n'est pas « vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui « vous ai choisis (16) ». C'est moi qui ai ardemment recherché votre amitié. Et je ne me suis point contenté de cela, mais : « Je vous ai éta- « blis », c'est-à-dire, je vous ai plantés. Le Seigneur continue encore la métaphore de la parabole de la vigne, « afin que vous mar- « chiez »; c'est-à dire, afin que vous vous étendiez, « et que vous rapportiez du fruit, et « que votre fruit demeure » toujours. Que si votre fruit demeure, à plus forte raison demeurerez-vous vous-mêmes. Non-seulement, dit-il, je vous ai aimés, mais je vous ai aussi comblés de toutes sortes de biens, en étendant et multipliant vos branches dans tout le monde.

2. Remarquez-vous, mes frères, en combien de manières le Sauveur déclare son amour à ses disciples : il le déclare en leur découvrant ses secrets et ses mystères. Il le déclare en les prévenant de son amour et de son affection, en les choisissant le premier; il le déclare par les bienfaits dont il les comble, et par tout ce qu'il a souffert pour eux. Par là il leur fait connaître qu'il demeurera toujours avec eux, afin qu'ils portent du fruit; car pour en porter, ils ont besoin de son secours. « Afin que mon « Père vous donne tout ce que vous lui de- « manderez en mon nom ». Mais c'est à celui à qui on demande de faire porter le fruit, et ce que l'on demande au Père, pourquoi le Fils le fait-il? Pour vous apprendre que le Fils n'est ni moins grand, ni moins puissant que le Père.

« Je vous ai dit ces choses, afin que vous « vous aimiez les uns les autres (17) »; c'est-à-dire, ce n'est pas pour vous en faire un reproche que je vous dis que je donne ma vie pour vous; que je vous dis que je vous ai prévenus, que je vous ai choisis les premiers; mais c'est pour vous engager à m'aimer. Ensuite, comme d'être rejetés de bien des gens, d'avoir à souffrir d'eux et des injures et des outrages, c'était une chose très-dure et insupportable, capable même d'abattre l'âme la plus grande et la plus courageuse, le Sauveur les a prévenus, et les a préparés à supporter courageusement ces insultes et ces affronts; il les y a préparés en gagnant leur cœur et leur affection, et de plus en leur montrant et leur faisant connaître que ces choses, comme toutes celles dont il leur avait déjà parlé auparavant, ne se faisaient que pour eux, pour leur utilité et leur avantage. Car comme il leur a dit que non-seulement il ne faut point s'attrister, mais qu'il faut même se réjouir de ce qu'il va à son Père, puisque ce n'était pas pour les laisser qu'il y allait, mais parce qu'il les aimait beaucoup : de même il leur fait voir maintenant ici qu'ils doivent se réjouir, et ne point s'affliger. Et voyez de quelle manière il le prouve. Il n'a point dit : Je sais qu'il est fâcheux d'avoir tant à souffrir; mais souffrez ces choses pour l'amour de moi; mais considérez que c'est pour moi que vous souffrez.

Ce n'était point encore là une suffisante consolation, c'est pourquoi Jésus-Christ, sans s'y arrêter, en propose une autre; laquelle? Souffrir de la sorte, ce sera une preuve et un témoignage certain de votre première vertu, et, au contraire, ce serait pour vous un sujet de douleur et d'affliction, non que le monde vous haït maintenant, mais qu'il dût vous aimer; ce que le Sauveur leur fait entendre en disant : « Si vous étiez du monde, « le monde aimerait ce qui serait à lui ». Si donc vous étiez aimés, vous feriez penser que vous êtes méchants. Après, voyant que ces paroles n'avaient rien avancé, il poursuit encore, et dit : « Le serviteur n'est pas « plus grand que son Maître : s'ils m'ont per- « sécuté, ils vous persécuteront aussi (20) ». Par là, le Sauveur montre expressément qu'ils seront ses imitateurs. Car tant que Jésus-Christ a été dans la chair, on l'a persécuté et outragé; mais après qu'il est monté au ciel, on s'est tourné contre ses disciples, et on les a maltraités. Et encore : comme ils se troublaient, parce qu'étant en petit nombre, ils auraient à combattre contre une si grande multitude de peuple, le Sauveur leur relève le cœur et les encourage, en disant que d'être haïs du monde, ce doit être pour eux un très-grand sujet de joie; par là, dit-il, vous aurez part à mes souffrances. Vous ne devez donc pas vous troubler, puisque vous n'êtes pas plus grands que moi, comme je l'ai dit : « Le serviteur « n'est pas plus grand que son Maître ». D'où il naît un troisième sujet de consolation, c'est que lorsqu'on vous déshonore et qu'on vous outrage, on outrage et on déshonore aussi mon Père.

« Ils vous feront tous ces mauvais traite-

« ments », dit-il, « à cause de mon nom, « parce qu'ils ne connaissent point celui qui « m'a envoyé (21) » ; c'est-à-dire, ils traitent aussi mon Père outrageusement. De plus, faisant voir qu'ils sont indignes de tout pardon, il leur donne un autre sujet de consolation par ces paroles : « Si je n'étais point venu, et que « je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient « point le péché (22) » qu'ils ont, leur montrant qu'ils le maltraiteront, lui et ses disciples. Pourquoi nous avez-vous donc attiré tous ces mauvais traitements? Est-ce pour n'avoir pas prévu ces haines et ces guerres? c'est pour cela qu'il ajoute : « Celui qui me hait, hait « aussi mon Père (23) ». Par ces paroles, Jésus-Christ prédit à ses persécuteurs les terribles supplices auxquels ils seront condamnés. Comme en toute occasion ils prétextaient l'amour et la gloire du Père, et alléguaient que c'était à cause de lui qu'ils persécutaient Jésus-Christ, le Sauveur a dit ces choses pour leur ôter toute excuse. Car, dit-il, ils n'ont point d'excuse. Je leur ai donné mes instructions, je leur ai enseigné ma doctrine, que j'ai confirmée par mes œuvres, selon la loi de Moïse, qui ordonne d'écouter celui qui fait et qui dit, et de lui obéir lorsque ses paroles les mènent à la piété, et sont appuyées de grands miracles ; non, dit-il, de miracles communs et ordinaires, mais de miracles inouïs; et de ceux-là, ils en ont eux-mêmes rendu témoignage, en disant : « On « n'a jamais rien vu de semblable dans Israël » (Matth. IX, 33); et : « Depuis que le monde « est, on n'a jamais ouï que personne ait ou- « vert les yeux à un aveugle-né » ; et encore : la résurrection de Lazare et tant d'autres prodiges, et la manière aussi dont ils ont été opérés, en sorte que tout est certainement nouveau et étonnant.

Mais pourquoi nous persécutent-ils, et vous et nous? « Parce que vous n'êtes pas du monde ; « si vous étiez du monde, le monde aimerait « ce qui serait à lui ». (Jean, VII, 7.) Premièrement, Jésus-Christ leur rappelle les paroles qu'il avait dites à ses frères, mais alors d'une manière véritablement plus couverte, de peur de les offenser, et maintenant, au contraire, il leur parle ouvertement et il leur découvre tout. Et d'où paraît-il que c'est là le sujet pour lequel ils nous haïssent? Cela est évident par ce qu'ils m'ont fait à moi-même. Car, soit dans mes paroles, soit dans mes œuvres, qu'ont-ils trouvé à reprendre pour ne pas me recevoir? Et comme on pouvait s'étonner de ce refus, il en donne aussi la raison, savoir : leur méchanceté. Mais cela ne lui suffit pas, il apporte encore le témoignage du prophète, faisant voir qu'il l'avait prédit depuis longtemps par ces paroles : « Ils m'ont haï sans « aucun sujet ». (Ps. XXXIV, 22, et LXVIII, 5, ℣ 25.)

Saint Paul le déclare de même. Comme plusieurs s'étonnaient de ce que les Juifs ne croyaient point, il cite les prophètes qui l'avaient prédit auparavant, et qui révèlent la cause de leur incrédulité ; à savoir : leur malice et leur arrogance. Mais quoi? Ils n'ont point gardé votre parole, ils ne garderont donc pas la nôtre ; ils vous ont persécuté, ils vous persécuteront donc aussi ; s'ils ont vu des miracles, tels que nul autre n'en a fait de semblables, s'ils ont ouï des paroles qu'on n'avait point encore entendues et n'en ont point profité, s'ils ont haï votre Père et vous aussi, pourquoi nous exposez-vous au milieu d'eux? Comment pourront-ils nous juger dignes de foi? Qui de nos compatriotes nous écoutera?

3. Voyez, mes frères, la consolation que le divin Sauveur donne à ses disciples, de peur que ces pensées ne les agitent et ne les troublent. « Mais », leur dit-il, « lorsque le Con- « solateur, l'Esprit de vérité, qui procède du « Père, que je vous enverrai de la part de « mon Père, sera venu, il rendra témoignage « de moi (26.) Et vous en rendrez aussi témoi- « gnage, parce que vous êtes dès le commen- « cement avec moi (27) ». Ce Consolateur sera digne de foi; il est l'Esprit de vérité. C'est pourquoi Jésus-Christ ne l'a point appelé le Saint-Esprit, mais l'Esprit de vérité. Ce mot : « Qui procède du Père », montre qu'il connaît exactement toutes choses, ce que Jésus-Christ dit aussi de lui-même : « Je sais d'où je viens « et où je vais » : passage où il parle aussi de la vérité. « Que je vous enverrai »; vous le voyez : le Père n'envoie pas seul, mais le Fils envoie aussi. Vous-mêmes vous serez dignes de foi, vous qui avez toujours été élevés avec moi, et qui avez appris de moi, et non des autres : les apôtres s'appuient là-dessus, lorsqu'ils disent : « Nous qui avons mangé et bu « avec lui ». (Act. X, 41.) Et le Saint-Esprit rend aussi témoignage lui-même, que ces choses n'ont point été dites par complaisance ou par flatterie.

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne

« soyez point scandalisés ». A savoir, lorsque vous trouverez bien des incrédules, et que vous aurez à essuyer de grands travaux et de grandes afflictions. « Ils vous chasseront de la « synagogue (2) ». Car les Juifs avaient déjà arrêté entre eux que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait chassé de la synagogue [1]. (Jean, IX, 22.) « Et le temps vient « que quiconque vous fera mourir, croira « faire une chose agréable à Dieu ». Ils machinent votre mort, comme s'ils faisaient une œuvre pieuse et agréable à Dieu. Ensuite, le divin Sauveur console encore ses disciples par ces paroles : « Ils vous traiteront de la sorte, « parce qu'ils ne connaissent ni » mon « Père, « ni moi (3) ». C'est un assez grand sujet de consolation pour vous que de souffrir ces choses pour mon Père et pour moi. Ici Jésus-Christ rappelle encore à leur mémoire cette béatitude, dont il leur avait parlé au commencement : « Vous êtes heureux, lorsque les hom- « mes vous chargeront de malédictions, et « qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront « faussement toute sorte de mal contre vous à « cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tres- « saillez de joie, parce qu'une grande récom- « pense vous est réservée dans les cieux ». (Matth. VII, 12.)

« Je vous ai dit ces choses, afin que, lors- « que ce temps-là sera venu, vous vous en « souveniez (4) », et que vous regardiez tout le reste, d'après cela, comme digne de foi. Car vous ne pourrez point dire que je vous aie annoncé ces choses par flatterie, ou par adulation, ni aussi que mes paroles soient fausses et trompeuses. En effet, celui qui aurait le dessein de vous tromper ne vous annoncerait pas ce qui est capable de vous détourner de lui. C'est pourquoi je vous ai prédit ces choses afin que, lorsqu'elles arriveront, vous n'en soyiez point surpris, ni troublés, et encore pour une autre raison, à savoir, afin que vous ne disiez point que je n'ai pas prévu qu'elles devaient arriver. Souvenez-vous donc que je vous les ai dites. Car les Juifs alléguaient toujours de mauvaises raisons et de méchants prétextes, pour les persécuter et les chasser comme des impies et des scélérats; mais les disciples ne s'en troublaient point, parce qu'ils avaient appris qu'il n'arrivait rien qui n'eût été prédit, et qu'ils savaient pourquoi ils étaient maltraités : ce qui était très-capable d'élever leur esprit et de les rendre fermes et courageux. Voilà pourquoi Jésus-Christ répète souvent ces paroles : ils ne m'ont point connu, et ils vous traiteront de la sorte à cause de moi, à cause de mon nom, à cause de mon Père, et j'ai été persécuté et maltraité le premier; et encore : ils me haïssent, ils me maltraitent sans aucun sujet.

4. Faisons aussi nous-mêmes, mes frères, de sérieuses réflexions sur ces vérités dans les afflictions qui nous arrivent, lorsque les méchants nous persécutent et nous maltraitent. Jetons les yeux sur notre chef, sur l'auteur et le consommateur de notre foi (Héb. XII, 2); considérons que ce sont les méchants qui nous font souffrir; considérons que c'est pour la vertu, que c'est pour Jésus-Christ que nous souffrons : pesons ces choses, et tout nous paraîtra aisé et supportable. Que si lorsqu'on souffre pour ceux que l'on aime, on s'en glorifie; lorsque c'est pour Dieu que l'on souffre, doit-on sentir encore ses maux et ses souffrances? Si une chose ignominieuse, telle que la croix, Jésus-Christ l'appelait pour l'amour de nous, une gloire : à combien plus forte raison devons-nous être nous-mêmes dans ces sentiments et ces dispositions! Et si nous pouvons ainsi mépriser les tourments, nous pouvons, à plus forte raison, mépriser les richesses et l'avarice. Donc, quand il nous arrive de grandes afflictions, il ne faut pas seulement regarder les peines et les travaux, mais il faut encore envisager les couronnes et les récompenses.

Comme les marchands ne pensent pas seulement aux mers qu'ils ont à traverser, mais encore au gain et au profit qui leur en doit revenir, nous devons de même penser au ciel et à l'accès qui nous sera donné auprès de Dieu. Que s'il vous paraît doux de s'enrichir par des rapines, souvenez-vous que Jésus-Christ vous le défend, et incontinent cela vous deviendra désagréable et amer. Et encore, si vous avez de la peine à faire part de vos biens aux pauvres, ne pensez pas seulement à ce qu'il vous en coûte, mais oubliez la semence et tournez toutes vos pensées vers la moisson. S'il vous paraît difficile de vous abstenir d'aimer la femme d'autrui, envisagez la couronne que vous procurera ce combat, et vous remporterez facilement la victoire. Car si la crainte des hommes vous peut retenir, et vous détourner des mauvaises actions, à com-

[1] Chassé de la synagogue : C'est ce que nous appelons excommunié.

bien plus forte raison l'amour de Jésus-Christ doit-il avoir cet empire sur vous?

La vertu est pénible; il faut en déguiser l'aspect sous la grandeur des récompenses qui lui sont promises : les gens de bien, sans aucun autre motif, l'aiment pour elle-même; ils l'honorent par cette seule raison qu'ils la trouvent belle et agréable; ils l'exercent et la pratiquent pour l'amour de Dieu, et non pour l'amour de la récompense; ils regardent la continence comme une grande vertu, non par la crainte du supplice, mais par le précepte que Dieu en a fait : mais, si l'on est faible, qu'on se représente aussi les récompenses.

Usons-en de même à l'égard de l'aumône, ayons compassion de nos compatriotes, ayons pitié de nos frères, ne les laissons pas mourir de faim. Ne serait-il pas honteux d'être commodément assis à table au milieu des ris et des délices, tandis qu'au coin de cette rue, d'autres personnes se lamentent et jettent des cris; de ne courir pas promptement au secours de celui qui gémit et qui pleure, et, au contraire, de ne le pouvoir souffrir et l'appeler fourbe et imposteur? O homme, que dites-vous? Trompe-t-on pour un pain? Oui, direz-vous. Voilà donc pourquoi le pauvre vous doit plus toucher de compassion, voilà pourquoi vous devez plus vous hâter de le tirer de sa misère. Mais si vous ne lui voulez rien donner, du moins ne l'outragez pas : si vous ne le voulez pas retirer du naufrage, ne l'y poussez point, et ne l'enfoncez pas dans le précipice. Lorsqu'il se présente à vous, et que vous le rejetez, pensez en vous-même à ce que vous voulez demander à Dieu, à ce que vous désirez obtenir de lui : « On se servira envers vous », dit le Seigneur, « de la même mesure dont vous « vous serez servis envers les autres ». (Matth. VII, 2.) Examinez de quelle manière le pauvre se retire après votre refus; il s'en va humilié, la tête baissée, les yeux trempés de larmes, portant en même temps et la plaie de sa pauvreté, et la plaie que votre outrage vient de lui faire. Si mendier vous semble une malédiction; ne rien recevoir après en avoir subi la honte, être renvoyé avec des injures, considérez quelle affreuse tempête cela doit exciter dans son âme.

Jusques à quand serons-nous semblables aux bêtes féroces? jusques à quand notre avarice nous fera-t-elle oublier la nature? Bien des gens gémissent de nous voir si durs et si impitoyables : mais je veux aujourd'hui vous prêcher la miséricorde, et non-seulement aujourd'hui, mais toujours. Pensez à ce redoutable jour auquel nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ. Lorsque nous demanderons miséricorde, et que Jésus-Christ, ayant fait avancer les pauvres au milieu, nous parlera de la sorte : Pour un pain ou pour une obole, vous avez excité une très-grande tempête dans le cœur de ceux-ci, que répondrons-nous? quelle sera notre excuse? Car le Seigneur nous doit amener les pauvres au milieu et nous les présenter; c'est ce que nous apprennent ses propres paroles; écoutez-le : « Autant de fois que vous avez manqué de « rendre ces assistances à l'un de ceux-ci, vous « avez manqué à me les rendre à moi-même ». (Matth. XXV, 45.) Les pauvres alors ne nous diront pas un seul mot, mais Dieu nous fera lui-même les reproches pour eux.

Le riche vit Lazare, et si Lazare ne lui dit rien, Abraham parla pour lui. Il en arrivera de même à l'égard des pauvres que nous méprisons maintenant : nous ne les verrons pas nous tendre la main, ni vêtus de sales et misérables habits; nous les verrons dans le repos et dans la gloire; mais nous, nous prendrons leurs habits et leur figure. Et plût à Dieu que nous ne prissions que la figure et l'habit; et que, ce qui est pire et bien plus terrible, nous ne fussions pas jetés dans le lieu des supplices! Le riche, dans le lieu où il était, ne demandait pas de se rassasier des miettes, mais il était dans le feu et dans les rigoureux tourments; et cette voix se fit entendre à lui : « Vous avez reçu vos biens dans votre vie, « et Lazare n'y a eu que du mal ». (Luc, XVI, 25.)

N'estimons donc pas les richesses comme quelque chose de grand. Elles serviront à nous conduire au supplice, si nous ne sommes pas attentifs sur nous-mêmes; mais, au contraire, si nous le sommes, la pauvreté sera pour nous un accroissement de repos et de délices; car elle efface nos péchés, si nous la souffrons avec actions de grâces, et savons nous procurer un grand crédit auprès de Dieu.

5. Ne cherchons pas à jouir du repos sur la terre, afin que nous en jouissions dans le ciel; combattons courageusement pour la vertu; retranchons tout ce qu'il y a chez nous de superflu et d'inutile; contentons-nous du nécessaire, et répandons nos biens dans le sein des

pauvres. Jésus-Christ lui-même nous promet le ciel pour récompense, et nous ne lui donnons même pas du pain ; sur quoi nous excuserons-nous ? Il fait lever son soleil sur vous, il met à votre service toute la création (Matth. v, 45) ; et vous, vous ne lui donnez pas seulement un habit ; et vous, vous ne lui donnez pas le moindre logement dans votre maison ? Et que dis-je, son soleil et les créatures ? Il vous a donné son corps et son sang précieux, et vous ne lui donnez même pas un verre d'eau ; peut-être cela vous est-il arrivé une fois ? mais ce n'est point là exercer la miséricorde ; si, tant que vous avez de quoi donner, vous ne donnez pas, vous n'accomplissez pas tout le devoir de miséricorde. Les vierges, qui avaient des lampes, avaient aussi de l'huile ; mais ce qu'elles en avaient n'était pas suffisant. Quand même vous donneriez du vôtre, vous ne devriez pas être si avare, mais comme vous ne donnez que ce qui appartient au Seigneur, pourquoi êtes-vous si tenace ?

Voulez-vous que je vous découvre d'où vient une si grande inhumanité ? Ceux qui amassent par avarice sont durs et paresseux à donner l'aumône, celui qui a appris à s'enrichir de la sorte ne sait ce que c'est que la répandre. Comment, en effet, celui qui est prêt aux rapines pourrait-il se résoudre à donner ? Celui qui ravit le bien d'autrui, comment donnerait-il du sien à un autre ? Un chien qui s'est accoutumé à vivre de carnage, ne peut plus garder le troupeau ; c'est pourquoi les bergers tuent ces sortes de chiens. Abstenons-nous donc d'une pareille nourriture, si nous ne voulons pas qu'on nous tue de même. Et sachons que c'est vivre de carnage que de faire mourir les autres de faim.

Ne voyez-vous pas, mes frères, que Dieu nous a donné toutes choses en commun ? S'il a permis qu'il y eût des pauvres, il l'a permis pour l'amour des riches, afin qu'ils pussent effacer leurs péchés par l'aumône. Mais vous êtes en cela même cruel et inhumain ; d'où il paraît évidemment que, si votre pouvoir était plus grand et plus étendu, vous commettriez une infinité de meurtres, et vous priveriez tous les hommes de la lumière et de la vie. Voilà pourquoi Dieu a prescrit des bornes à votre cupidité. Que si ce que je vous dis maintenant, vous pique et vous offense, je dois bien plus m'offenser moi-même de voir toutes ces choses. Jusques à quand serez-vous riche, et celui-ci sera-t-il pauvre ? Jusqu'au soir : après, tout prendra une nouvelle face, tant la vie est courte. Déjà on est à la porte ; tout va arriver, encore une petite heure. A quoi bon ces greniers, cette abondante provision de toutes choses ; de quoi vous servira cette foule d'esclaves, de valets, d'officiers ? pourquoi ne vous faites-vous pas plutôt mille témoins de vos aumônes ? Votre trésor est muet, et il vous attirera bien des voleurs. Mais le trésor qui est répandu sur les pauvres monte jusqu'à Dieu, il rend la vie douce et agréable, il vous obtiendra la rémission de tous vos péchés, et vous couvrira de gloire devant Dieu, et d'honneur devant les hommes. Pourquoi vous privez-vous donc de si grands biens ? en donnant vous vous faites plus de bien à vous-même qu'aux pauvres. Vous leur donnez les biens périssables de cette vie, mais vous vous procurez la gloire future et la confiance. Dieu veuille que nous l'obtenions tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire appartiennent dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXVIII.

JE NE VOUS AI PAS DIT CES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT, PARCE QUE J'ÉTAIS AVEC VOUS; MAIS MAINTENANT JE M'EN VAIS A CELUI QUI M'A ENVOYÉ, ET AUCUN DE VOUS NE DEMANDE OU JE VAIS. — MAIS PARCE QUE JE VOUS AI DIT CES CHOSES, VOTRE CŒUR A ÉTÉ REMPLI DE TRISTESSE. (VERS. 5, 6, JUSQU'AU VERS. 15.)

—

ANALYSE.

1. La tristesse a son utilité. — Contre les pneumatomaques.
2. Ce que c'est que convaincre, touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement.
3. Distinction des hypostases ou des personnes, égalité des personnes, Valentiniens, Marcionites, Anoméens.
4. Quel est le bien, quelle est la force de l'union et de la concorde. — Excellence de la charité. — Combien les amis rendent un homme puissant. — Vie misérable de celui qui n'a point d'amis. — La société rend la vie douce et agréable. — Il n'est rien de pire que d'être seul. — Les moines habitaient dans les montagnes. — Que doit-on penser de leur solitude ? — Les chrétiens s'embrassaient dans la célébration des saints mystères. — La charité se fortifie dans les prières, dans la célébration des mystères, dans les exhortations faites en commun.

1. Grand est l'empire de la tristesse : c'est une maladie d'esprit qui demande beaucoup de force pour lui résister courageusement, et pour rejeter ce qu'elle a de mauvais, après en avoir pris ce qu'elle a d'utile, car elle a son utilité. En effet, lorsque nous avons péché, ou que quelqu'un pèche, alors seulement la tristesse est bonne et utile ; mais elle est inutile lorsqu'elle est causée par des calamités humaines. Jésus-Christ voyant donc qu'elle s'emparait du cœur de ses disciples encore imparfaits, les reprend comme on le voit. Ces disciples, qui auparavant avaient fait à leur Maître mille questions, comme lorsque Pierre lui dit : « Où allez-vous ? » Et Thomas : « Nous « ne savons où vous allez ; et comment pou- « vons-nous en savoir la voie ? » Et Philippe : « Montrez-nous votre Père » ; ces mêmes disciples, lui entendant dire maintenant : Ils vous chasseront de la synagogue, et ils vous haïront, et ils croiront faire une chose agréable à Dieu, en furent si abattus et si consternés, qu'ils ne purent même ouvrir la bouche, ni prononcer une seule parole ; et voilà ce que Jésus-Christ leur reproche par ces paroles : « Je ne vous ai pas dit ces choses dès le « commencement, parce que j'étais avec vous. « Mais maintenant je m'en vais à celui qui m'a « envoyé, et aucun de vous ne me demande « où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces « choses, votre cœur a été rempli de tris- « tesse ». Le Sauveur leur fait ce reproche, parce qu'une trop grande tristesse est dangereuse, et si dangereuse même qu'elle peut causer la mort ; c'est pourquoi saint Paul disait : « De peur qu'il ne soit accablé par un « excès de tristesse ». (II Cor. II, 7.)

« Je ne vous ai pas dit ces choses dès le com- « mencement ». Pourquoi le Seigneur ne les a-t-il pas dites dès le commencement ? De peur qu'on ne dît qu'il les prédisait par conjecture sur ce qui arrive souvent. Et pourquoi donc entreprend-il une chose aussi difficile ? Je savais ces choses, dit-il, dès le commencement, et ce n'est pas pour les avoir ignorées que je ne vous les ai point dites ; mais c'est « parce que j'étais avec vous ». Jésus-Christ parle encore ici d'une manière humaine : « Parce que j'étais avec vous » ; c'est-à-dire, parce que vous étiez en sûreté, parce que vous pouviez me faire les demandes que vous vouliez ; et que toute la guerre, toute la haine

se tournait contre moi; et encore : Parce qu'il eût été inutile de vous les dire dès le commencement.

Mais est-ce qu'il ne les leur a point dites? Ayant appelé ses douze disciples, ne leur dit-il pas : « Vous serez présentés aux gouverneurs « et aux rois, et ils vous feront fouetter dans « leurs synagogues? » (Matth. x, 18.) Pourquoi dit-il donc : « Je ne vous ai pas dit ces « choses dès le commencement? » Parce qu'il leur avait seulement prédit qu'on les ferait fouetter, et qu'ils seraient obligés de se cacher; mais qu'il ne leur avait point découvert que leurs ennemis auraient leur mort tant à cœur, qu'ils croiraient rendre un service à Dieu et lui offrir un sacrifice en les faisant mourir. C'est là précisément ce qui pouvait le plus les effrayer, que d'être jugés et traités comme des impies et des scélérats. De plus, alors il ne leur prédisait que ce que les gentils leur devaient faire souffrir; mais maintenant il leur déclare et avec plus de force, ce que les Juifs doivent faire contre eux, et il leur apprend que déjà leurs ennemis sont à la porte, et toutes ces calamités près de fondre sur eux.

« Mais maintenant je m'en vais à celui qui « m'a envoyé, et aucun de vous ne me de- « mande où je vais. Mais parce que je vous ai « dit ces choses, votre cœur a été rempli de « tristesse ». Ce n'était pas une faible consolation pour les disciples de voir que leur Maître connaissait toute la grandeur de leur tristesse. L'inquiétude et le chagrin de son départ, et la vue des maux qui allaient fondre sur eux, tels qu'ils ne savaient pas s'ils les pourraient supporter, les accablaient et les jetaient dans cette profonde tristesse. Pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas attendu qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit, pour leur prédire ces choses? C'est pour vous apprendre qu'ils étaient déjà établis dans la vertu. Si, avant même que le Saint-Esprit fût descendu sur eux, ils ne se sont point retirés, encore qu'ils fussent accablés de tristesse, quelle pensez-vous qu'a dû être leur force et leur vertu, après qu'ils ont été remplis de cette grâce? Mais s'ils n'avaient appris ce qui leur devait arriver qu'après la descente de l'Esprit-Saint, nous lui attribuerions tout; au lieu que maintenant nous voyons que tout le fruit qu'ils portent vient de la bonne disposition de leur cœur, et c'est une preuve manifeste de l'ardent amour qu'ils ont pour Jésus-Christ, amour qui dévore leur âme encore dénuée d'assistance.

« Cependant je vous dis la vérité (7) ». Voyez comment le Sauveur console de nouveau ses disciples. Je ne vous parle point par flatterie, dit-il, mais quoique vous vous attristiez extrêmement, je dois néanmoins vous apprendre ce qui vous est avantageux. Vous désirez que je demeure avec vous, mais il est de votre intérêt que je vous quitte. Or, il est d'un bon curateur de ne pas faire ce que désirent de lui ses amis, lorsqu'ils se veulent priver d'un bien et d'un avantage : « Si je ne m'en vais point, « le Consolateur ne viendra point ».

Que disent de ces paroles ceux qui combattent la divinité du Saint-Esprit [1]? Est-il avantageux que le Maître s'en aille et que le serviteur vienne à la place? Ne voyez-vous pas combien est grande la dignité du Saint-Esprit? « Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ». Et quel bien cela nous procurera-t-il? « Lorsqu'il « sera venu, il convaincra le monde (8) »; c'est-à-dire, vos ennemis ne feront pas impunément ces choses, si le Saint-Esprit vient. Les œuvres que j'ai déjà faites suffisaient pour leur imposer silence; mais, lorsque le Saint-Esprit aura opéré les œuvres et les prodiges que je vous ai prédits, lorsque ma doctrine sera plus parfaitement répandue, et qu'on aura fait de plus grands miracles, ils subiront un jugement plus rigoureux et une plus grande condamnation, ayant vu tant et de si grands prodiges que vous opérerez en mon nom, preuves et témoignages certains de ma résurrection.

Maintenant ils peuvent dire : c'est le Fils d'un charpentier dont nous connaissons le père et la mère. (Matth. XIII, 55.) Mais quand ils verront la mort détruite, l'injustice bannie, les boiteux marchant droit, les démons chassés, les dons immenses du Saint-Esprit et toutes ces merveilles opérées par l'invocation de mon nom, que répondront-ils? Mon Père m'a rendu témoignage, le Saint-Esprit me le rendra aussi : il me l'a rendu dès le commencement, et maintenant encore il me le rendra.

2. Au reste, ce mot : « Il convraincra tou- « chant le péché (9) », signifie : il leur ôtera toute excuse, et il fera voir que leurs crimes

[1] Les Valentiniens, les Marcionites, et les autres gnostiques furent appelés Pneumatomaques, parce qu'ils combattaient la divinité du Saint-Esprit, qu'ils mettaient au nombre des créatures.

sont impardonnables. « Et touchant la justice, « parce que je m'en vais à mon Père, et que « vous ne me verrez plus (10) » ; c'est-à-dire, j'ai mené une vie irréprochable, et en voici la preuve : je m'en vais à mon Père. Comme les Juifs lui reprochaient continuellement de n'être point envoyé de Dieu, et que pour cela ils publiaient qu'il était un pécheur et un méchant ; Jésus-Christ dit qu'il leur ôtera ce sujet de reproche. Si la pensée qu'ils ont que je ne suis point envoyé de Dieu, leur fait croire que je suis un méchant, lorsque le Saint-Esprit leur aura appris que je suis allé à mon Père, et que je n'y suis point allé pour une heure, mais pour y demeurer toujours; car c'est là ce que signifie ce mot : « Vous ne me « verrez plus », qu'auront-ils encore à alléguer? Observez, mes frères, que Jésus-Christ détruit la mauvaise opinion qu'on avait de lui par ces deux arguments : il n'est pas d'un pécheur de faire des miracles, car un pécheur ne peut pas faire ces sortes d'œuvres, et aussi il n'est pas d'un pécheur d'être envoyé de Dieu : donc vous ne pouvez pas dire que Jésus est un pécheur, ni qu'il n'est pas envoyé de Dieu.

« Et touchant le jugement, parce que le « prince de ce monde est déjà jugé (11) ». Jésus-Christ parle encore ici du jugement, parce qu'il a vaincu l'ennemi, le prince de ce monde; ce qu'un pécheur ne peut faire, ni aucun juste d'entre les hommes. Que c'est à cause de moi, dit le Sauveur, qu'il est jugé et condamné : ceux qui dans la suite le fouleront aux pieds, et qui verront manifestement les signes de ma résurrection, le sauront, et ils reconnaîtront que c'est là la marque de sa condamnation : et en effet, il n'a pu me tenir. Les Juifs m'ont accusé d'être possédé du démon et d'être un séducteur : mais toutes ces accusations se montreront vaines et frivoles. Aurais-je terrassé le prince du monde, si j'étais coupable de péché? Le voilà cependant condamné et chassé.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous « dire ; mais vous ne pouvez les porter pré- « sentement (12) ». Il vous est donc utile que je m'en aille ; lorsque je m'en serai allé, alors vous pourrez les porter. Et qu'est-il arrivé? Le Saint-Esprit est donc plus grand que vous, puisque maintenant nous ne pouvons porter ces choses, et qu'il nous rendra capables de les porter? Sa vertu a-t-elle plus de force et d'efficace que la vôtre? Nullement. Car il vous enseignera ce qui est de moi. C'est pourquoi il dit : « Il ne parlera pas de lui-même; mais « il dira tout ce qu'il aura entendu (13). Il me « glorifiera, parce qu'il recevra de moi, et il « vous l'annoncera (14). Tout ce qui est à mon « Père est à moi (15) ». Jésus-Christ avait dit : le Saint-Esprit vous enseignera et vous fera ressouvenir, et il vous consolera dans vos afflictions, (ce qu'il n'avait pas fait lui-même). Et : il vous est utile que je m'en aille, afin qu'il vienne ; et : maintenant encore, vous ne pouvez pas porter ces choses, mais alors vous le pourrez. Et : il vous introduira dans toute vérité. De peur que de ces paroles les disciples ne prissent occasion de croire que le Saint-Esprit était plus grand que le Fils, et qu'ils ne tombassent par là dans une extrême impiété, il ajoute : « Il recevra de ce qui est à moi » ; c'est-à-dire, ce que j'ai enseigné, il l'enseignera aussi lui-même, il ne dira rien de contraire, rien qui lui soit propre, rien d'étranger à ma doctrine. Comme donc le Sauveur, parlant de soi, dit : je ne parle point de moi-même : c'est-à-dire, je ne dis que ce que j'ai reçu de mon Père; je ne dis rien qui me soit propre ou qui lui soit étranger, il faut entendre de même ce qu'il dit du Saint-Esprit. « De « ce qui est à moi » ; c'est-à-dire, de ce que j'ai appris, de ce que je sais ; car la science du Saint-Esprit et la mienne sont la même science.

« Et il vous annoncera les choses à venir ». Par cette promesse, Jésus-Christ élève l'esprit de ses disciples, puisque l'homme ne désire rien tant que d'apprendre ce qui doit arriver. C'est là sur quoi ils faisaient de fréquentes questions, disant à leur Maître : « Où allez- « vous? » Quelle est la voie? Le Sauveur voulant donc les tirer de cette inquiétude, leur dit : l'Esprit-Saint vous instruira de toutes choses, de peur que vous ne tombiez inconsidérément.

« Il me glorifiera ». Comment? Il fera les œuvres en mon nom. Comme après la venue du Saint-Esprit les disciples devaient faire de plus grands miracles, Jésus-Christ montre de nouveau son égalité, en disant : « Il me glo- « rifiera ». Mais qu'est-ce qu'il appelle : « Toute « vérité? » Car il assure que le Saint-Esprit les introduira dans toute vérité. Jésus-Christ, soit à cause de l'infirmité de la chair dont il était revêtu, ou pour ne paraître point parler

de soi ; et aussi parce que ses disciples ne connaissaient pas la résurrection, et qu'ils étaient encore trop imparfaits; enfin, pour que les Juifs ne parussent pas avoir puni en lui un violateur de la loi ; ménageait le plus souvent ses termes et ne s'éloignait pas ouvertement de la loi. Mais une fois les disciples séparés, les Juifs rejetés, alors que beaucoup allaient croire et obtenir rémission de leurs péchés, alors que le soin de parler de lui était confié à d'autres, ce n'était plus à lui, comme de juste, de se célébrer lui-même. Ainsi donc, semble-t-il dire, si je n'ai pas enseigné ce que je devais enseigner, il ne faut pas l'imputer à mon ignorance, mais à la faiblesse de mes auditeurs. Voilà pourquoi, ayant dit : « Le Saint-« Esprit vous introduira dans toute vérité », il a ajouté : « Il ne parlera pas de lui-même ». Mais que le Saint-Esprit n'ait pas besoin d'apprendre, saint Paul le déclare formellement. « Nul ne connaît », dit-il, « ce qui est en Dieu, « que l'Esprit de Dieu ». (I Cor. II, 11.) De même donc que l'esprit de l'homme connaît sans avoir appris d'un autre, ainsi le Saint-Esprit « recevra de ce qui est à moi », c'est-à-dire, il ne vous apprendra rien qui ne soit conforme à ma doctrine [1]. « Tout ce qui est à « mon Père est à moi ». Puis donc que ces choses sont à moi, et que le Saint-Esprit vous enseignera ce qu'il a appris de mon Père, il dira ce qui est de moi.

3. Mais pourquoi le Saint-Esprit n'est-il pas venu avant que Jésus-Christ s'en allât? Parce que, tant que la malédiction subsistait, que le péché n'était point détruit et que les hommes étaient condamnés et destinés au supplice, le Saint-Esprit ne pouvait point venir. Il faut donc, dit-il, que l'inimitié soit détruite, et que nous soyons réconciliés avec Dieu (Ephés. II, 14, 16), pour que nous puissions recevoir ce don. Et pourquoi le Sauveur dit-il : « Je vous « l'enverrai? » C'est comme s'il disait : je vous préparerai, afin que vous puissiez le recevoir. Car comment pourrait-on envoyer celui qui est partout? Mais de plus, en disant cela, Jésus-Christ marque la distinction des personnes : voilà pourquoi il parle de la sorte. Et comme le Fils et le Saint-Esprit ne peuvent se séparer, le Sauveur persuade à ses disciples de s'attacher à lui, de l'honorer et de l'adorer. Il pouvait lui-même opérer toutes ces choses, mais il lui laisse faire des miracles, afin qu'ils connaissent sa dignité. Comme le Père a pu produire tout ce qui existe, et que le Fils a créé pareillement, pour nous montrer sa puissance ; le Saint-Esprit de même est venu pour se faire connaître. C'est pour cette raison que le Fils s'est incarné, laissant à l'opération du Saint-Esprit l'occasion de s'exercer, pour fermer la bouche à ceux qui voudraient se servir de ce témoignage de son ineffable bonté pour favoriser leurs sentiments impies.

Effectivement, s'ils disent : Le Fils s'est incarné, parce qu'il est inférieur au Père, nous leur répondrons : Que direz-vous donc du Saint-Esprit? Quoiqu'il n'ait pas pris une chair, vous ne direz pas néanmoins qu'il est plus grand que le Fils, ni que le Fils lui est inférieur. Voilà pourquoi, dans le baptême, on nomme la Trinité : car le Père peut tout faire, tout accomplir, et le Fils aussi, et le Saint-Esprit de même. Mais comme, à l'égard du Père, personne ne le révoque en doute, et que le doute tombe sur le Fils et sur le Saint-Esprit; dans le sacrement du baptême on nomme la Trinité, afin que vous reconnaissiez la communion et l'unité d'essence et de dignité dans le don des biens ineffables qui nous y est fait en commun par les trois Personnes. Que le Fils puisse faire par lui-même dans le baptême ce qu'il fait en commun avec le Père et avec le Saint-Esprit, la preuve en est claire dans ce qu'il disait parlant aux Juifs ; écoutez-le : « Afin que vous sachiez que le Fils de « l'homme a le pouvoir dans la terre de re-« mettre les péchés ». (Marc, II, 10.) Et : « Afin « que vous soyez des enfants de lumière ». (Jean, XII, 36.) Et encore : « Je leur donne la « vie éternelle ». (Id. X, 28.) Et derechef : « Afin que les brebis aient la vie, et qu'elles « l'aient abondamment ». (Ibid. 10.)

Maintenant, voyons à l'égard du Saint-Esprit, nous lui verrons faire la même chose : « Les dons du Saint-Esprit », dit l'apôtre, « qui « se font connaître au dehors, sont donnés à « chacun pour l'utilité ». (I Cor. XII, 7.) Celui donc qui fait ces choses peut, à plus forte raison, remettre les péchés. Et encore : « C'est « l'Esprit qui vivifie ». (Jean, VI, 64.) Et : « Il « vous donnera la vie par son Esprit qui ha-« bite en vous ». (Rom. VIII, 11.) Et : « L'Esprit « est à cause de la justice » (Ibid. 10) qu'il produit en vous. Et encore : « Si vous êtes

[1] « Conforme à ma doctrine », ou « qui ne vienne de ma part ». Etant comme mon envoyé et mon ambassadeur, l'interprète et l'exécuteur de mes volontés.

« poussés par l'Esprit, vous n'êtes point sous « la loi. (Gal. v, 18.) Car vous n'avez point reçu « l'Esprit de servitude, pour vous conduire « encore par la crainte : mais vous avez reçu « l'Esprit de l'adoption des enfants ». (Rom. VIII, 15.) Mais, de plus, les miracles que faisaient alors les apôtres, ils les opéraient par le Saint-Esprit, qui était descendu sur eux. Et saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, dit : « Mais vous avez été lavés, vous avez été « sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit « de notre Père (VI, 11) ». Comme donc les disciples et les Juifs avaient beaucoup entendu parler du Père ; comme ils avaient vu les grandes œuvres que le Fils avait opérées, et qu'ils n'avaient rien encore appris de bien clair du Saint-Esprit, le Saint-Esprit fait des miracles, et par là il se fait parfaitement connaître. Mais, de peur qu'ils n'en prissent occasion, comme j'ai dit, de le croire plus grand que le Fils, Jésus-Christ ajoute : « Il dira tout « ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera « les choses à venir ». Si ce n'était pas dans cette vue que le Sauveur a ajouté ces paroles, ne serait-il pas bien absurde de dire que le Saint-Esprit n'a entendu qu'alors, et en vue des disciples? En effet, selon vous, l'Esprit-Saint n'aurait dû alors même entendre, que pour répéter aux disciples ce qu'il aurait appris. Est-il rien de plus misérable et de plus détestable que cette idée? Mais, de plus, que devait-il entendre? Tout ce que, selon vous, il devait entendre, ne l'avait-il pas déjà annoncé par la bouche des prophètes? Soit qu'il dût parler de la destruction de la loi, ou parler de Jésus-Christ, de sa divinité et de son incarnation, toutes ces choses n'avaient-elles pas déjà été annoncées depuis longtemps? Que pouvait-il dire de plus clair dans la suite?

« Et il vous annoncera les choses à venir ». Par ces paroles, le divin Sauveur fait évidemment connaître la nature et la dignité du Saint-Esprit, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de prédire l'avenir. Que si l'Esprit-Saint l'apprend d'un autre, il n'aura rien de plus que les prophètes. Mais, encore une fois, Jésus-Christ montre par ces paroles la connaissance très-exacte et très-parfaite que le Saint-Esprit a de Dieu, puisqu'il ne peut dire autre chose. Au reste, ce mot : « Il recevra ce qui « est à moi », veut dire de la grâce dont ma chair a reçu la plénitude, ou de cette connaissance que j'ai, non par octroi, ni pour l'avoir reçue d'autrui ; mais parce que la science du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une seule et même science. Mais pourquoi Jésus-Christ s'est-il expliqué en ces termes, et non autrement? Parce que les disciples n'avaient pas encore reçu la connaissance du Saint-Esprit : c'est pour cela qu'il ne s'attache qu'à une seule chose ; à savoir, qu'ils le croient et qu'ils le reçoivent, et qu'ils ne se scandalisent point ; car comme il avait dit : « Le Christ est votre « seul chef » (Matth. XXIII, 8) et conducteur : de peur qu'on ne crût qu'ils n'ajoutaient point foi à la parole de Jésus-Christ, s'ils croyaient au Saint-Esprit, il dit : « Ma doctrine « et sa doctrine » sont la même doctrine. Ce que dira l'Esprit-Saint viendra de la même source que mes propres paroles. Ne croyez pas qu'il en dise d'autres, les choses qu'il dira sont à moi et me glorifieront : la volonté du Père, du Fils et du Saint-Esprit est la même volonté. Et Jésus-Christ veut que nous n'ayions tous aussi qu'une seule et même volonté, disant : « Afin qu'ils soient un, comme vous et « moi nous sommes un ». (Jean, XVII, 11, 21.)

4. Rien n'est égal à l'union et à la bonne intelligence ; par elle un homme isolé devient partie d'un grand tout. Si deux ou dix personnes sont unies ensemble de cœur, chacune d'elles n'est plus une seule, mais elle se décuple, pour ainsi dire ; dans ces dix vous ne trouverez qu'un, et dans un vous trouverez dix. S'ils ont un ennemi, comme alors il ne s'attaque pas à un seul, mais à dix, il faut qu'il succombe, puisqu'il n'est pas repoussé par un seul, mais par dix. Qu'un soit dans le besoin, il n'est pas pour cela dans l'indigence ; il est riche par sa plus grande partie, savoir : par les neuf autres ; et la partie qui tombe est aussitôt soutenue, la plus faible par la plus forte. Chacun d'eux a vingt mains, vingt yeux et autant de pieds ; il ne voit pas seulement par ses yeux, mais encore par ceux des autres ; il ne marche pas seulement par ses pieds, mais encore par ceux des autres ; il n'agit pas seulement par ses mains, mais encore par celles des autres. Chacun d'eux a dix âmes ; car il n'a pas seul le soin de ses affaires, les autres en ont soin pareillement. Et s'ils étaient cent ainsi unis ensemble, il en serait de même, et la force s'augmenterait à proportion du nombre.

Ne voyez-vous pas, mes frères, l'excellence

de la charité? Elle rend l'homme invincible, elle le multiplie ; d'un seul elle fait plusieurs. Comment un seul homme pourrait-il être en même temps et en Perse et à Rome? Ce que la nature ne peut point, la charité le peut ; une partie de lui-même sera ici et l'autre là, ou plutôt il sera tout entier là, et tout entier ici. Mais s'il a mille ou dix mille amis, considérez quelle sera sa force, quel sera son pouvoir. Voyez-vous quel pouvoir de multiplication possède la charité? En effet, qu'un devienne mille, c'est quelque chose d'étonnant et d'admirable. Pourquoi donc n'acquérons-nous pas une si grande puissance, et ne nous mettons-nous pas en sûreté? Cela vaut mieux que toutes les dignités, et les richesses, et la santé, et que la lumière même. C'est la source de la joie. Jusques à quand bornerons-nous notre charité à un seul et à deux?

Apprenez à connaître par le contraire les avantages de cette vertu. Supposons quelqu'un qui n'ait point d'amis, ce qui est la marque d'une extrême folie, car il n'y a qu'un insensé qui puisse dire : je n'ai point d'amis. Un homme de cette espèce, quelle vie mènera-t-il? Fût-il très-riche, fût-il dans l'abondance de toutes choses et dans les délices, possédât-il de grandes terres et de gros revenus, il est pauvre, il est nu, il est solitaire et isolé. Il n'en est pas de même de celui qui a des amis ; fût-il pauvre, il vit dans une plus grande opulence que les riches; et ce qu'il n'oserait dire pour soi, un autre le dira ; ce qu'il ne peut pas se donner lui-même, un autre le lui procurera, ou même beaucoup plus. Ainsi l'union est pour nous un sujet de joie et un port sûr et tranquille. Il ne peut rien arriver de funeste à celui qui est environné de tant de satellites ; les gardes mêmes, qui veillent à la sûreté du prince, n'ont ni tant de vigilance ni tant d'attention. Ceux-ci gardent leur roi par nécessité, ceux-là gardent leur ami par affection et par amour. Or, l'amour a beaucoup plus de force et de pouvoir que la crainte. Le roi est en crainte et en défiance de ses gardes, l'ami se confie à ses amis plus qu'à lui-même, et avec cet appui il ne craint les embûches de personne.

Faisons donc ce marché : le pauvre, pour avoir une consolation dans sa pauvreté ; le riche, pour assurer ses richesses ; le prince, pour régner en sûreté ; le sujet, pour gagner la bienveillance du prince. Ce commerce lie les cœurs et rend la vie douce et agréable. Ainsi, parmi les bêtes, celles qui ne s'unissent pas au troupeau sont les plus cruelles et les plus féroces. Voilà pourquoi nous habitons dans des villes, nous avons des places publiques ; c'est afin de nous voir et de vivre ensemble. Saint Paul ordonne cette société, quand il dit : « Ne « nous retirant point des assemblées des « fidèles ». (Héb. x, 25.) Il n'est rien de pire que d'être seul et privé de la société.

Quoi donc! direz-vous, et les moines et ceux qui habitent sur les sommets des montagnes? Les moines ne sont point sans amis, mais en fuyant le tumulte des villes et des places publiques, ils trouvent dans la solitude beaucoup de compagnons que la charité unit et lie étroitement ensemble, et c'est pour se procurer cette douce société qu'ils se retirent. C'est parce que les affaires suscitent toutes sortes de querelles, qu'ils s'en écartent pour donner tous leurs soins à l'exercice de la charité. Mais le solitaire, direz-vous encore, aura-t-il, lui aussi, un si grand nombre d'amis? Pour moi, à la vérité, je le voudrais bien, que l'on pût vivre tous ensemble, et que la charité se conservât toujours dans toute sa force et sa vigueur, car ce n'est pas le lieu qui fait les amis. Les moines ont bien des gens qui les louent, qui ne les loueraient point s'ils ne les aimaient pas. Et, de leur côté, ils prient pour tout le monde : ce qui est un grand témoignage de leur charité. C'est pour cela que nous nous embrassons mutuellement les uns les autres dans la célébration des saints mystères, afin de ne faire tous qu'un seul corps, quoique nous soyons plusieurs. C'est pour cela que nous prions en commun pour les catéchumènes, pour les malades, pour les fruits de la campagne, pour les habitants de la terre et des mers. Vous voyez que la charité fait paraître sa force et sa vertu dans les prières, dans la participation des saints mystères et dans les exhortations. Elle est la source de tous les biens ; si nous nous y attachons avec zèle et avec ardeur, nous nous conduirons bien en cette vie, et nous obtiendrons le royaume qui nous est promis ; je prie Dieu de nous l'accorder à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXIX.

ENCORE UN PEU DE TEMPS, ET VOUS NE ME VERREZ PLUS ; ET ENCORE UN PEU DE TEMPS, ET VOUS ME VERREZ. — SUR CELA, QUELQUES-UNS DE SES DISCIPLES SE DIRENT LES UNS AUX AUTRES : QUE VEUT-IL DIRE PAR LA : ENCORE UN PEU DE TEMPS? ET LE RESTE. (VERS. 16, 17, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE XVI.)

—

ANALYSE.

1. Jésus-Christ afflige ses disciples en leur disant qu'il va bientôt les quitter, il leur prédit qu'ils seront dans une grande angoisse, mais courte, et qui se changera en une joie qui ne finira plus.
2. On obtient du Père tout ce qu'on lui demande au nom de Jésus-Christ.
3-5. Comment on peut vaincre le monde. — La mort ne rend point l'homme mortel : la victoire le rend immortel. — On ne peut point dire mortel celui qui doit ressusciter après sa mort. — Distinguer l'habitude de ce qui est passager. — La mort n'étant que pour un temps, ne doit point être appelée une mort : autrement dormir, c'est mourir. — La corruption du corps n'empêche point sa résurrection, puisqu'il sera revêtu de l'incorruptibilité. — Moyens de vaincre le monde. — Considérations qui nous doivent faire mépriser les peines et les afflictions de cette vie : nous sommes dans une terre étrangère, éloignés de notre patrie. — Ce qui rend une offense plus ou moins grande. — Celui qui nous offense ne nous connaît point, cela rend l'offense légère ; quand il saura qui nous sommes, il s'accusera de folie. — Vouloir se venger, c'est ajouter sa vengeance aux vengeances divines ; cruauté qu'il y a en cela. — L'injure d'un ami ne nous blesse point tant que celle d'un inconnu ; raison de cela : nous sommes les membres les uns des autres et un seul corps. — Ancien proverbe : supporter ses amis avec leurs défauts. — Description de ce que les amants souffrent des femmes débauchées, pour servir d'exemple de ce qu'on doit souffrir et des amis, et pour Dieu. — S'aimer les uns les autres. — Aimer Dieu comme l'on a aimé sa maîtresse. — Différence entre l'amour de Dieu et l'amour d'une femme prostituée. — Maux qu'attire à l'homme l'amour d'une femme débauchée ; biens que lui procure l'amour de Dieu. — On fait plus pour une maîtresse que pour Dieu et pour soi. — Dureté qu'on a pour les pauvres. — Belle exhortation à l'aumône. — Différence de la vie spirituelle et de la vie charnelle et voluptueuse.

1. Rien n'abat une âme accablée de douleur et de tristesse comme d'entendre souvent répéter les paroles qui causent sa tristesse et sa douleur. Pourquoi donc Jésus-Christ, ayant dit : « Je m'en vais », et : « Je ne vous parlerai « plus », répète-t-il souvent ces paroles : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez « plus » ; et : « Je m'en vais à celui qui m'a « envoyé ? » Après avoir consolé et réjoui ses disciples par la promesse du Saint-Esprit, il les jette encore dans l'abattement. Pourquoi le Sauveur fait-il donc cela ? Il sonde leur cœur et les met à une plus grande épreuve, et il les accoutume sagement à entendre dans la paix et la docilité les paroles tristes et affligeantes, afin qu'ils supportent ensuite son départ avec courage et avec fermeté. Les disciples ayant eu tout le temps de réfléchir sur ce que leur Maître leur avait prédit, devaient véritablement ensuite souffrir la séparation avec plus de facilité. Que si l'on examine avec soin ses paroles, on y trouvera une consolation en ce qu'il dit : « Je m'en vais à mon Père ». Il leur fait connaître qu'il ne périra point, mais que sa mort sera seulement un passage, une translation. Le Seigneur leur donne encore une autre consolation, car il ne dit pas simplement : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez « plus » ; mais il a ajouté aussi : « Encore un « peu de temps, et vous me verrez » ; marquant qu'il reviendrait, que la séparation ne serait pas longue, et qu'ensuite il demeurerait toujours avec eux ; mais certainement ils ne le comprirent pas. Et on a raison de s'étonner, qu'ayant souvent entendu ces choses, ils ne les aient pas plus comprises que si on ne leur en avait jamais parlé.

Mais pourquoi les disciples ne les ont-ils pas comprises ? C'est, ou à cause de leur tristesse, comme je le pense, car la tristesse effaçait toutes ces paroles de leur mémoire, ou à cause de leur obscurité ; de sorte que ce qui vérita-

blement ne se contredisait point en soi, leur paraissait se contredire. Où allez-vous, disent-ils, pour que nous vous puissions voir? Si vous vous en allez, comment vous verrons-nous? Voilà pourquoi ils disaient : « Nous ne « savons ce qu'il veut dire (18) ». Ils savaient qu'il devait s'en aller, mais qu'il dût revenir peu après, c'est là ce qu'ils ignorent. Voilà pourquoi le Sauveur les reprend de ne l'avoir pas compris; et, voulant leur inculquer dans l'esprit la foi dans sa mort, il leur dit : « En « vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleu-« rerez et vous gémirez », à savoir : sur ma croix, sur ma mort; « mais le monde se ré-« jouira (20) ». Comme les disciples, ne voulant point que leur Maître mourût, se portaient facilement à croire qu'il ne mourrait point, et comme ils étaient dans le doute, ne sachant pas ce que voulait dire cette parole : « Encore « un peu de temps », Jésus-Christ dit : « Vous « pleurerez et vous gémirez, mais votre tris-« tesse se changera en joie ».

Jésus-Christ ensuite, après avoir déclaré à ses disciples que la joie succéderait à leur tristesse, que de leur affliction naîtrait leur consolation, qu'il ne serait absent que pour un peu de temps, et que leur joie serait perpétuelle, passe à un exemple commun et trivial. Et que dit-il? « Une femme, lorsqu'elle en-« fante, est dans la douleur (21) ». Les prophètes aussi se sont souvent servis de cet exemple, comparant la tristesse aux douleurs de l'enfantement. Mais voici ce que veut dire le Sauveur : Vous serez comme attaqués des douleurs de l'enfantement, mais la douleur de l'enfantement est un sujet de joie; par cette comparaison il confirme sa prochaine résurrection, et il montre que mourir, c'est la même chose que sortir du sein d'une femme pour entrer dans une brillante lumière; c'est comme s'il disait : Ne vous étonnez pas que par cette tristesse je vous amène à une heureuse issue, puisqu'une femme ne devient mère que par la douleur.

Le Seigneur nous découvre encore ici un mystère, à savoir : qu'il a détruit la mort, qu'il lui a ôté tout ce qu'elle avait d'âpre et d'amer, et qu'il a régénéré l'homme et en a fait un homme nouveau. Au reste, il n'a pas seulement dit que la tristesse passerait, il n'en fait même pas mention, tant sera grande la joie qui lui doit succéder : c'est là aussi ce qui arrivera aux saints. Mais encore : une femme ne se réjouit point de ce qu'il est venu un homme au monde, elle se réjouit seulement quand c'est elle qui a mis un homme au monde. Si une femme se réjouissait de ce qu'il est venu un homme au monde, rien n'empêcherait que celles qui n'enfantent point ne se réjouissent de la fécondité de celles qui enfantent. Pourquoi donc Jésus-Christ s'est-il servi de cet exemple? Parce qu'il a seulement voulu montrer que la douleur ne durerait qu'un peu de temps; mais que la joie serait perpétuelle, que la mort n'était qu'un passage à la vie, et que les douleurs de l'enfantement produiraient un grand fruit et un grand avantage. Et le Sauveur n'a point dit : Il est né un enfant, mais : Il est né un homme; voulant, par cette façon de s'exprimer, nous faire entendre qu'il parle de sa résurrection et que le nouvel homme ne serait point sujet à la mort, mais qu'il naîtrait pour vivre et pour régner éternellement. Voilà donc pourquoi il n'a point dit : Il est né un enfant, mais : Il est né un homme au monde.

« C'est ainsi que vous serez maintenant « dans la tristesse, mais je vous verrai de nou-« veau, et votre tristesse se changera en joie « (22) ». Ensuite, pour faire voir qu'il ne mourra plus[1], il dit : « Et personne ne vous ravira votre « joie. En ce jour-là vous ne m'interrogerez « plus sur rien (23) ». Jésus-Christ, par ces paroles, ne déclare autre chose, sinon qu'il est envoyé de Dieu; alors vous saurez toutes choses. Mais que veut dire ceci : « Vous ne « m'interrogerez point? » Vous n'avez pas besoin de médiateur, mais il vous suffira de prononcer seulement mon nom pour obtenir tout ce que vous demanderez; en quoi Jésus-Christ fait connaître la vertu et la puissance de son nom, puisque, sans qu'on le voie, sans qu'on le prie, la seule invocation de son nom met les hommes en crédit auprès du Père. Mais quand cela est-il arrivé? Lorsque les apôtres disaient : « Seigneur, considérez leurs « menaces, et donnez à vos serviteurs la force « d'annoncer votre parole avec une entière « liberté, et le pouvoir de faire des merveilles « et des prodiges en votre nom; et le lieu où « ils étaient trembla ». (Act. IV, 29.)

« Jusques ici, vous n'avez rien demandé « (24) ». Le Sauveur fait de nouveau connaître

[1] Saint Paul dit de même : Nous savons que Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui. Car, quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. (Rom. VI, 9, 10.)

à ses disciples qu'il leur est utile qu'il s'en aille, puisque jusqu'à ce temps ils n'ont rien demandé, et que quand il se sera en allé, ils obtiendront tout ce qu'ils demanderont. Encore que désormais je ne doive plus demeurer avec vous, ne vous croyez pas pour cela abandonnés; mon nom vous donnera une plus grande confiance et un plus grand pouvoir.

2. Et comme ces paroles étaient un peu obscures, il y ajoute: « Je vous ai dit ces choses « en paraboles. L'heure vient en laquelle je ne « vous entretiendrai plus en paraboles (25) ». Il viendra un temps auquel vous entendrez tous clairement toutes ces choses (ce temps, c'est celui de sa résurrection). Alors je vous parlerai ouvertement de mon Père. (Act. I, 3.) Et en effet, Jésus-Christ a demeuré quarante jours avec ses apôtres, conversant, mangeant avec eux, et leur expliquant ce qui regarde le royaume de Dieu. Maintenant, la crainte dont vous êtes prévenus ne vous permet pas de faire attention à ce que je vous dis, mais alors, me voyant ressuscité et au milieu de vous, vous pourrez apprendre toutes choses avec une entière liberté, parce que mon Père lui-même vous aimera, lorsque vous aurez en moi une foi plus vive et plus ferme.

« Et je ne prierai point mon Père (26) ». L'amour que vous avez pour moi suffit pour vous obtenir sa protection. « Car mon Père « vous aime lui-même, parce que vous m'avez « aimé, et que vous avez cru que je suis sorti « de mon Père (27). Et je suis venu dans le « monde, maintenant je laisse le monde, et je « m'en retourne à mon Père (28) ». Comme le seul mot de résurrection, et aussi cette parole de leur Maître, qu'il était sorti du Père et qu'il y retournerait; comme, dis-je, ces choses ne consolaient pas peu les disciples, le divin Sauveur les leur répète souvent; il leur assurait l'une parce qu'ils croyaient sincèrement en lui, et l'autre pour leur montrer qu'ils devaient être en repos et ne rien craindre. Lors donc qu'il leur disait: « Encore un peu de « temps, et vous ne me verrez plus, et encore « un peu de temps, et vous me verrez », il était naturel qu'ils ne comprissent pas ce qu'il voulait dire; mais, à l'égard de ces dernières paroles: « Qu'il ressusciterait, qu'il était sorti « du Père, qu'il y retournerait », il n'en était pas de même, ils les comprenaient fort bien.

Que signifient ces mots: « Vous ne m'in- « terrogerez plus? » C'est comme s'il disait: Vous ne me direz plus: « Montrez-nous votre « Père ». Et: « Où allez-vous? » parce que vous serez remplis de toutes sortes de connaissances, et que mon Père vous aimera comme je vous aime. C'est principalement cette promesse de l'amour et de l'affection du Père qui leur donna une bonne espérance et les fortifia; voilà pourquoi ils disent: « Nous « voyons bien à présent que vous savez toutes « choses (30) ». Ne le remarquez-vous pas, mes frères, que le Sauveur parlait à ses disciples selon les sentiments et les dispositions qu'il voyait dans leur cœur? « Et que vous n'avez « pas besoin que personne vous interroge »; c'est-à-dire, vous voyez ce qui nous trouble, avant même que nous ouvrions la bouche pour vous le déclarer, et vous nous avez tous réjouis et consolés, en nous disant: « Mon « Père vous aime lui-même parce que vous « m'avez aimé ». Après tant et de si grandes choses, qu'ils ont vues ou entendues, ils disent donc enfin: « Nous voyons ». Vous le voyez aussi, mes frères, combien ils étaient grossiers.

Ensuite, comme c'est par forme d'action de grâces qu'ils disent: « Nous voyons », le Sauveur leur réplique: Vous êtes encore bien éloignés de la perfection; pour y atteindre, vous avez besoin de beaucoup d'autres choses, il ne sort de votre bouche encore rien de parfait. Et maintenant, vous allez m'abandonner à mes ennemis, et vous serez saisis d'une si grande peur, que vous n'oserez même pas vous en aller ensemble; mais cela ne me fera aucun tort ni préjudice. Ne voyez-vous pas combien le Sauveur tempère encore son discours, pour le proportionner à leur faiblesse? Aussi leur reproche-t-il d'avoir constamment besoin d'excuse et d'indulgence. Comme ils lui disaient: « Vous parlez maintenant tout « ouvertement, et vous n'usez d'aucunes para- « boles, c'est pour cela que nous vous croyons »; il leur fait voir que lors même qu'ils s'imaginaient croire, ils ne croyaient point encore; il leur déclare qu'ils ne recevaient point leur confession de foi; il dit cela pour les renvoyer à un autre temps.

« Mon Père est avec moi (32) ». C'est encore pour ses disciples que le Sauveur le dit. Et il a toujours eu une grande attention à le leur apprendre et à le leur bien inculquer. Ensuite, pour leur montrer qu'en disant ces choses il ne leur a pas encore donné cette

parfaite connaissance, « qu'ils n'auront que « dans la suite », et qu'il ne leur a parlé de la sorte que pour les empêcher de se tourmenter l'esprit par des raisonnements, car il y a apparence qu'ils avaient quelques pensées humaines et qu'ils craignaient de ne recevoir aucun secours de lui, il dit : « Je « vous ai dit ces choses, afin que vous trouviez « la paix en moi (33) ; c'est-à-dire, afin que je ne sois pas effacé de votre cœur, mais qu'au contraire j'y demeure toujours profondément gravé. Qu'aucun de vous ne prenne donc ces choses pour des dogmes, je ne les ai dites que pour votre consolation et pour vous exhorter à la fidélité et à l'amour. Vous n'aurez pas toujours à souffrir, vos afflictions s'apaiseront enfin. Mais tant que vous serez dans le monde, vous aurez à supporter bien des peines et des travaux, non-seulement à présent que je vais être livré à mes ennemis, mais encore dans la suite. Prenez courage et ayez confiance. Vos souffrances seront légères; le Maître ayant vaincu les ennemis, les disciples ne doivent point désespérer. Mais permettez-nous, Seigneur, de vous le demander, comment avez-vous vaincu le monde? Je vous l'ai déjà dit, que j'en ai précipité le prince dans l'abîme, et vous le connaîtrez dans la suite, lorsque tout le monde vous sera soumis et vous obéira.

3. Nous pouvons nous-mêmes aussi, mes frères, nous pouvons vaincre le monde, si nous voulons jeter les yeux sur l'auteur de notre foi, et marcher dans le chemin qu'il nous a frayé. Marchons-y, et la mort même ne nous vaincra point. Quoi donc! direz-vous, est-ce que nous ne mourrons point? C'est alors qu'il serait évident que la mort ne nous vaincra point. Un guerrier se rend illustre, non en ne combattant point son ennemi, mais en le terrassant dans le combat. Donc, ce n'est pas à cause du combat qu'on est mortel, mais c'est à cause de la victoire qu'on devient immortel. C'est si nous demeurions toujours sous l'empire de la mort que nous serions mortels. Comme je ne dirai point immortels les animaux qui ont une très-longue vie, encore qu'avant que de mourir ils vivent longtemps, de même aussi je ne dirai point mortel celui qui doit ressusciter après sa mort. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un rougit un moment, dirons-nous pour cela qu'il est toujours rouge? Non, certes, car ce n'est point là une rougeur habituelle et permanente. Si quelqu'un pâlit, dirons-nous pour cela qu'il ait la jaunisse? Nullement : car sa maladie est passagère. Ne dites donc pas mortel celui qui n'est mort que pour un peu de temps. Si vous le dites mort, ceux qui dorment, dites-les aussi morts : ils sont, pour ainsi dire, morts, puisqu'ils n'agissent point; mais la mort corrompt les corps. Et que fait cela? Ils ne meurent pas pour demeurer dans la corruption, mais pour devenir incorruptibles.

Vainquons donc le monde ; courons à l'immortalité. Suivons notre roi; dressons-lui des trophées, méprisons les voluptés : ce n'est point là un grand travail. Elevons nos esprits et nos cœurs au ciel, et dès lors nous aurons vaincu le monde. Ne le désirez point, et vous l'avez vaincu : riez-en, vous êtes victorieux. Nous sommes des voyageurs et des étrangers : que rien ne nous inquiète donc, que rien ne nous afflige. En effet, si étant sorti d'une patrie florissante, et d'illustres parents, vous étiez allé dans un pays éloigné, ou inconnu à tout le monde, sans enfants, sans richesses, quelqu'un vous fît un affront, vous n'auriez point tant de peine à le souffrir, que si vous étiez chez vous dans votre famille. Considérant alors que vous êtes dans une terre étrangère et éloignée, cela seul vous persuaderait aisément que vous devez tout souffrir, tout mépriser, et la faim et la soif, et tous les autres accidents. Maintenant de même, faites cette réflexion, que vous êtes ici un étranger et un voyageur, afin que, vous regardant comme dans une terre étrangère, rien ne soit capable de vous troubler.

Et certes, vous avez une cité dont Dieu est lui-même le créateur et l'architecte : ce monde-ci n'est qu'un lieu de pèlerinage, et où vous n'avez que très-peu de temps à demeurer. Nous frappe, nous charge d'injures et d'outrages qui voudra, nous sommes dans une terre étrangère, où nous vivons à peu de frais. Véritablement il nous serait dur d'avoir à souffrir de même dans notre patrie, et parmi nos concitoyens; alors cela nous ferait un grand tort, et nous couvrirait d'infamie. Mais si, au contraire, l'on se trouve en un lieu où on ne soit connu de personne, on souffre tout facilement. Car l'outrage aggrave la volonté de celui qui le fait; par exemple : offenser un magistrat qu'on connaît pour tel, c'est une mortelle offense; mais l'outrager en le croyant un particulier,

c'est à peine s'il serait sensible à une offense de ce genre.

Pensons qu'il en est ainsi à notre égard : ces méchants qui nous outragent ignorent ce que nous sommes ; ils ne savent pas que nous sommes citoyens du ciel, que nos noms sont écrits dans la céleste patrie, et parmi ceux des chérubins. Ne nous affligeons donc pas, et ce qu'ils font contre nous ne le considérons donc pas comme injure : ils se garderaient bien de rien faire qui nous pût offenser, s'ils nous connaissaient : mais ils nous prennent pour des pauvres et des malheureux ; ne regardons donc pas comme une injure ce qu'ils font. Dites-moi : si dans un voyage quelqu'un étant arrivé à l'hôtellerie avant ses gens et toute sa suite, l'hôte, ou un des voyageurs, ne sachant qui il est, se déchaînait en invectives contre lui, ne rirait-il pas de son ignorance, et ne badinerait-il pas de sa méprise? Ne s'en divertirait-il pas, comme si ces outrages tombaient sur quelqu'autre, et non pas sur lui? Usons-en de même : nous sommes dans une hôtellerie, où nous attendons nos compagnons de voyage. Lorsqu'ils seront arrivés, et que nous serons tous réunis ensemble, alors ils connaîtront qui sont ceux qu'ils ont offensés. Alors, la tête baissée, ils diront : « Insensés « que nous étions ! c'est là celui qui a été « autrefois l'objet de nos railleries ». (Sag. v, 3.)

4. Deux choses doivent donc nous consoler : l'une, que ce n'est pas nous que cette injure attaque, puisque ceux qui nous la font ne savent pas qui nous sommes; l'autre, que si nous voulions nous venger, ce serait ajouter notre vengeance aux rigoureux supplices auxquels ils seront un jour condamnés. Mais, à Dieu ne plaise qu'il se trouvât parmi nous quelqu'un de si cruel et de si inhumain ! Que si c'est d'un de nos compatriotes que nous recevons une injure, en ce cas cela paraît plus dur et plus fâcheux, ou plutôt cette offense est encore très-légère. Pourquoi? Parce que l'injure que nous dit une personne que nous aimons ne nous blesse et ne nous offense point tant que celle d'un inconnu. Souvent, pour exhorter à la patience et au pardon ceux qu'on a injuriés, nous leur disons : souffrez patiemment cette injure : celui qui vous a offensé est votre frère, c'est votre père, c'est votre oncle. Que si vous respectez ces noms de père et de frère, j'invoquerai une parenté encore plus intime : car nous ne sommes pas seulement tous frères, mais nous sommes tous aussi membres les uns des autres, et un seul corps (Rom. xii, 5). Or, si nous avons du respect pour le nom de frère, à plus forte raison devons-nous en avoir pour celui de membre. Ignorez-vous ce proverbe [1] : Il faut supporter ses amis avec leurs défauts [2] ? Ne vous a-t-on pas appris ce précepte de saint Paul : « Portez « les fardeaux les uns des autres? » (Gal. vi, 2.) Ne voyez-vous pas tous les jours ce que font les amants? Car je me vois obligé de recourir à cet exemple, puisqu'il ne m'est pas donné de trouver parmi vous celui de l'affection dont je parle : et c'est ainsi qu'en use le saint apôtre, lorsqu'il dit : « Que si nous avons « eu du respect pour les pères de notre corps, « lorsqu'ils nous ont châtiés ». (Héb. xii, 9.) Ou plutôt ce qu'il écrit aux Romains est plus propre à notre sujet : « Comme », dit-il, « vous avez fait servir les membres de votre « corps à l'impureté et à l'injustice, pour com- « mettre l'iniquité, faites-les servir mainte- « nant à la justice ». (Rom. vi, 19.) Vous le voyez : ce discours de l'apôtre nous autorise à vous produire l'exemple des amants, et nous donne la hardiesse d'entrer dans ce détail.

Ne savez-vous donc pas ce que font les amants qui aiment avec passion une femme prostituée, et quels maux ils endurent? Ils sont souffletés, frappés, raillés ; ils endurent de sa part mille impertinences, encore qu'elle les haïsse, qu'elle ne puisse les voir, qu'elle leur fasse toutes sortes d'outrages. S'il lui échappe une fois de leur dire quelque douceur, quelque tendre parole, ils se croient au comble de la fortune, ils oublient le passé ; ce ne sont plus que ris, que joie, ils se regardent comme les plus heureux de tous les hommes, soit qu'ils tombent dans la pauvreté, soit qu'il leur survienne quelque maladie, ou quelque autre fâcheux accident. Selon que les traite leur maîtresse, ils se croient heureux ou malheureux, ils ne tiennent compte ni d'une bonne réputation ni de l'ignominie : s'ils reçoivent une injure, un affront, la joie qu'ils

[1] « Ce proverbe ». Le texte ajoute : « Etranger ». Je passe ce mot, il ne me paraît pas nécessaire, ni figurer ici « Etrangers », parce qu'il vient de quelque auteur païen. Car les Pères grecs appellent « étrangers », les païens, et ce qui vient d'eux.

[2] Ce proverbe convient à ce que dit Erasme : « Connaissez les mœurs et les défauts de votre ami, mais ne le haïssez pas ; parce que, comme le remarque notre saint Docteur : « Nous ne sommes pas seulement frères, mais aussi les membres les uns des autres, et un seul corps ».

ont d'être bien avec leur maîtresse leur fait tout souffrir sans peine. Si elle les injurie, si elle leur crache au visage, ils croient que ce sont des roses qu'elle leur jette. Et ne vous étonnez pas qu'ils aient ces sentiments pour elle : sa maison même ils la regardent comme la plus belle et la plus brillante de toutes les maisons, quand elle ne serait qu'une masure de terre, et quand elle tomberait en ruines. Et pourquoi parler de leur maison? La vue seule des lieux où elles passent la soirée, les réjouit et les embrase d'amour. Permettez-moi donc de vous citer les paroles de l'apôtre : « Comme vous avez fait servir les membres « de votre corps à l'impureté et à l'injustice, « pour commettre l'iniquité, faites-les servir « maintenant à la justice ». Je vous le dis moi aussi : comme vous avez aimé vos maîtresses, aimez-vous de même réciproquement les uns les autres ; et quelqu'injure qu'on vous fasse, vous ne croirez pas souffrir grand'chose. Mais que dis-je? Aimez-vous mutuellement, aimez Dieu de même.

Vous frissonnez, vous frémissez, mes frères, de m'entendre demander autant d'amour pour Dieu que vous en avez eu pour votre maîtresse, pour une femme prostituée? Mais moi, je frémis de voir que vous n'avez même pas pour votre Dieu un égal amour. Et, si vous le voulez bien, examinons-le, quoi qu'il puisse y avoir de choquant dans une pareille matière. Une maîtresse ne promet aucun bien à ses amants, mais elle leur attire l'ignominie, la honte, le mépris, les outrages; car c'est là ce que produit le commerce d'une femme débauchée. Ce commerce rend l'homme ridicule, le couvre de honte et d'infamie. Mais Dieu vous promet le ciel et les biens célestes, il vous fait ses enfants et les frères de son Fils unique; pendant votre vie il vous donne une infinité de choses; après votre mort il vous ressuscite, et vous comble de tant et de si grands biens, que vous ne sauriez même les concevoir, ni les imaginer; il vous rend honorables et respectables. Une maîtresse engloutit tout votre bien, vous ruine et vous fait tout dépenser pour votre perte. Dieu vous commande de semer dans le ciel même, et il vous donne le centuple et la vie éternelle. Une maîtresse se sert de son amant comme d'un esclave, et le traite plus durement que ne peut faire le tyran le plus cruel, mais Dieu dit : « Je ne vous appellerai plus ser- « viteurs, mais : mes amis ». (Jean, xv, 15.)

5. Avez-vous fait attention, mes frères, et à la grandeur des maux que vous attirent ces sortes de femmes, et à l'immensité des biens que produit l'amour de Dieu? Qu'ajouterons-nous encore? Plusieurs veillent nuit et jour pour l'amour de leur maîtresse, et se soumettent de bon cœur à son empire; ils désertent leur maison, ils quittent leur père, leur mère, leurs amis ; ils négligent leurs biens, leurs protecteurs, abandonnent tout et laissent tout dépérir et tomber en ruine : mais, pour l'amour de Dieu, ou plutôt pour nous-mêmes, pour notre propre intérêt, souvent nous ne voulons pas même donner la troisième partie de nos biens. Nous négligeons, nous méprisons le pauvre qui meurt de faim, nous le voyons nu, nous passons sans le regarder et sans daigner même lui dire un seul mot. Mais qu'un amant rencontre sur la place publique la servante de sa maîtresse, quoiqu'elle soit étrangère, ils s'arrêtent devant tout le monde pour s'entretenir longuement, comme s'ils s'en faisaient une fête et un sujet d'orgueil. La passion qu'il a pour elle fait qu'il ne compte pour rien ni la vie, ni ses supérieurs, ni le royaume éternel. Certes, ceux qui ont éprouvé cette maladie m'entendent et savent bien ce que je dis : ils le savent, que les amants se croient plus obligés à la plus impérieuse maîtresse qu'à tous ceux qui leur obéissent et les servent. L'enfer n'est-il pas justement préparé pour ces gens-là? mille supplices ne leur sont-ils pas justement réservés?

Réveillons-nous donc, et faisons pour Dieu autant qu'on fait pour une maîtresse; donnons-lui seulement la moitié, le tiers, de ces biens que les amants prodiguent sans peine à une femme débauchée. Peut-être frémissez-vous encore comme je frémis aussi moi-même? Mais je voudrais que ce ne fût pas seulement ce que je dis, mais l'action même qui vous remplît d'horreur et d'effroi. Ici maintenant votre cœur est touché, mais êtes-vous sorti de ce temple, vous effacez tout, vous chassez tout de votre mémoire. Quel fruit retirez-vous donc de mes sermons? Si je disais : dissipez, consumez vos richesses et vos biens auprès de cette femme, nul de vous ne craindrait la pauvreté et ne s'en plaindrait. On ouvrirait ses coffres, on irait jusqu'à emprunter de l'argent, quoique souvent on y ait

été pris; mais, que je nomme l'aumône, aussitôt vous m'alléguez mille prétextes, des enfants, une femme, une maison, des clients.

Mais, direz-vous, l'amour a des charmes et cause de grands plaisirs? Voilà justement ce qui m'accable de douleur, voilà ce qui m'afflige au dernier point. Mais si je vous montre qu'à donner aux pauvres, qu'à les servir, il y a et plus de plaisir et plus de joie, que me répondrez-vous? En effet, là l'infamie, la honte, la dépense; et encore, les piques, les querelles, les inimitiés diminuent beaucoup le plaisir; ici il n'y a rien de tout cela. Dites-moi, je vous prie, est-il rien d'égal au plaisir d'attendre en repos et en paix le royaume des cieux, la splendeur des saints, la vie éternelle? Mais, répliquerez-vous, il faut attendre, au lieu qu'ici nous jouissons. Et comment, et de quoi? Voulez-vous que je vous fasse voir que, dans la vie que je vous propose, on jouit aussi? Pensez à la grande, à l'heureuse liberté qu'on y goûte. Faites attention qu'en pratiquant la vertu, vous ne craignez ni n'appréhendez personne, ni ennemi, ni traître, ni sycophante, ni envieux, ni rival, ni jaloux, ni la pauvreté, ni la maladie, ni aucun autre accident humain; mais dans l'amour, encore qu'une infinité de choses succèdent à souhait, et que les richesses coulent comme une source intarissable, la guerre des rivaux et leurs embûches rendent la vie de ceux qui s'y livrent la plus misérable de toutes. Car, nécessairement, pendant qu'une misérable créature se prélasse dans le luxe et les délices, il faut que la guerre s'allume pour lui complaire: ce qui est plus dur que mille morts et plus insupportable que tous les supplices qu'on pourrait imaginer.

Ici, au contraire, avec l'aumône, il n'arrive rien de pareil: « Les fruits de l'esprit », dit l'apôtre, « sont la charité, la joie, la paix ». (Gal. v, 22.) Il n'y a ni guerres, ni dépenses faites mal à propos; et après avoir distribué son bien, on n'a à craindre ni la honte, ni aucun fâcheux retour; si vous donnez une obole, si vous donnez un peu de pain et un verre d'eau froide, on vous en aura beaucoup d'obligation, et, loin de rien faire pour vous chagriner ou vous affliger, on fera tout pour votre gloire et pour vous épargner tout affront. Quelle excuse aurons-nous donc, quel pardon pouvons-nous espérer, nous qui abandonnons la vertu pour nous livrer au vice et nous précipiter volontairement dans la fournaise du feu ardent?

C'est pourquoi j'exhorte ceux qui sont possédés de cette maladie, de rentrer en eux-mêmes, de travailler fortement à leur guérison, et de ne point se laisser aller au désespoir. L'enfant prodigue (Luc, xv, 11) avait été bien plus malade encore; mais il ne fut pas plutôt retourné dans la maison de son père, qu'il fut rétabli dans ses premiers honneurs et dans sa première dignité, et il parut plus grand et plus illustre que celui qui s'était toujours bien conduit. Imitons-le nous-mêmes, et allons enfin trouver notre Père, quoique tardivement; rompons nos chaînes, sortons de ce malheureux esclavage, rentrons dans notre première liberté, afin que nous possédions un jour le royaume des cieux, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire appartient, et au Père, et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXX.

JÉSUS AYANT DIT CES CHOSES, LEVA LES YEUX AU CIEL, ET DIT : MON PÈRE, L'HEURE EST VENUE, GLORIFIEZ VOTRE FILS, AFIN QUE VOTRE FILS VOUS GLORIFIE. (CHAP. XVII, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 5.)

ANALYSE.

1. Saint Chrysostome réfute les Ariens et les Anoméens qui niaient la divinité de Jésus-Christ.
2. Le Fils est Dieu de même que le Père.
3. Nous participerons à la gloire de Jésus-Christ selon notre mesure, selon notre foi et nos œuvres. — Combien on est misérable de se priver soi-même de cette gloire : souffrir tout avec joie pour l'acquérir. — Mépris des richesses qu'il faudra nécessairement quitter un jour. — Les biens que nous possédons ne sont point à nous. — Nous faisons tout pour le corps : nous ne faisons rienpour l'âme. — Contre le faste. — Autant de gens dont on a besoin, autant de maîtres qu'on se donne. Multiplication de besoins, multiplication de servitudes. — Un maître est esclave de ses serviteurs. — Servitude de la grandeur et du faste. — La véritable liberté consiste à n'avoir besoin de personne : celle qui en approche, avoir besoin de peu.— Ne se point servir des biens qu'on a ; ce n'est pas les posséder, c'est en être possédé.

1. « Celui qui fera et enseignera », dit Jésus-Christ, « sera grand dans le royaume des « cieux » (Matth. v, 19) ; et c'est avec raison. Il est aisé de philosopher en paroles, mais mettre en pratique les règles de la sagesse, c'est là ce qui est grand et d'une âme forte et généreuse. Voilà pourquoi Jésus-Christ, parlant de la patience, se propose lui-même pour exemple et nous ordonne de le prendre pour notre modèle. Voilà pourquoi, après nous avoir donné cet avis et cette instruction, il se met à prier, pour nous apprendre que dans les tentations et les afflictions il faut se détacher de tout et mettre en Dieu son refuge et sa confiance. Car, après avoir dit à ses disciples : « Vous aurez à souffrir bien des afflictions dans « le monde », et avoir ébranlé leur âme, il la relève par une prière, attendu qu'ils le regardaient encore comme une homme. C'est aussi pour condescendre à leur faiblesse qu'il fait cette prière, de même qu'il en avait fait une dans la résurrection de Lazare, pour la raison qu'il indique en ces termes : « Je dis ceci pour « ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie « que c'est vous qui m'avez envoyé ». (Jean, XI, 42.)

C'est fort bien, direz-vous ; il était à propos que Jésus-Christ agît de la sorte devant les Juifs ; mais pourquoi fait-il de même pour ses disciples? Il convenait encore qu'il en usât ainsi à l'égard de ses disciples. Des gens qui, après avoir vu tant et de si grands miracles, disaient : « Nous voyons bien à présent que « vous savez toutes choses » (Jean, XVI, 30), avaient plus besoin d'instructions et de preuves que tous les autres. Mais faites attention, mes frères, que l'évangéliste n'appelle pas cette action une prière, il dit : « Jésus leva les yeux « au ciel ». Par où il fait entendre que c'était là plutôt un entretien que le Fils avait avec son Père, qu'une prière. Que si ailleurs il parle de prière, s'il représente le Seigneur, tantôt se mettant à genoux, tantôt levant les yeux au ciel, ne vous en troublez point ; c'est pour nous apprendre que nous devons persévérer dans la prière, que, nous tenant debout, nous devons regarder le ciel, non-seulement avec les yeux de la chair, mais encore avec ceux de l'esprit ; et aussi que nous devons nous mettre à genoux et briser nos cœurs. Car Jésus-Christ n'est pas seulement venu pour se faire voir à nous, mais aussi pour nous enseigner l'ineffable vertu. Un maître ne doit pas se contenter d'enseigner du bout des lèvres,

il doit enseigner aussi d'exemple et par ses œuvres.

Ecoutons donc ce qu'il dit maintenant : « Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre « Fils, afin que votre Fils vous glorifie ». Par ces paroles, le divin Sauveur nous montre encore qu'il ne va point à la mort malgré lui. Comment irait-il malgré lui à la mort et involontairement, lui qui la demande et prie pour cela, lui qui l'appelle la gloire, non-seulement de celui qui doit être crucifié, mais encore de son Père? Car c'est là ce qui est arrivé : non-seulement le Fils a été glorifié, mais encore le Père. Avant la croix, les Juifs ne connaissaient même pas le Père : « Israël », dit le Seigneur, « ne m'a point connu » (Isaïe I, 3); mais après la croix, tout l'univers a accouru.

Jésus-Christ nous apprend ensuite de quel genre de gloire et de quelle manière il glorifiera son Père : « Comme vous lui avez donné « puissance sur tous les hommes, afin que nul « de tous ceux que vous lui avez donnés ne « périsse (2) ». Faire continuellement du bien, c'est là en quoi Dieu fait consister sa gloire [1]. Que veut dire ceci : « Comme vous lui avez « donné puissance sur tous les hommes? » Par là, le Sauveur montre que la prédication ne sera point renfermée dans la Judée seulement, mais qu'elle se répandra dans tout le monde; et il jette les premiers fondements de la vocation des gentils. Comme il avait dit : « N'allez « point vers les gentils (Matth. x, 5), et comme il devait dire dans la suite : « Allez et instruisez tous les peuples (Matth. xxviii, 19), il fait voir que c'était aussi la volonté de son Père, attendu que cela choquait et scandalisait extrêmement les Juifs et même les disciples. En effet, quand dans la suite les gentils se joignaient à eux, ils ne les souffraient pas patiemment, « et ils ne les reçurent de bon cœur « et avec joie », que lorsqu'ils eurent reçu la grâce et les instructions du Saint-Esprit; car cette union déplaisait fort aux Juifs. Après donc que le Saint-Esprit fut descendu sur les disciples avec tant d'éclat et de célébrité, Pierre, de retour à Jérusalem, eut bien de la peine à éviter les reproches des Juifs, lorsqu'il leur fit le récit de ce qui lui était arrivé et de cette nappe qu'il avait vue. (Act. x.)

Mais que signifient ces paroles : « Vous « lui avez donné puissance sur tous les hom« mes? » Je ferai cette question aux hérétiques : Quand est-ce que Jésus-Christ a reçu cette puissance sur tous les hommes? Est-ce avant de les avoir formés ou après? Car c'est après avoir été crucifié et s'être ressuscité qu'il a dit : « Toute puissance m'a été don« née. Allez et instruisez tous les peuples ». (Matth. xxviii, 18, 19.) Quoi donc? Il n'avait pas en son pouvoir ses ouvrages? Il avait fait les hommes, et, après les avoir faits, il n'avait point d'autorité sur eux? Mais, dès le commencement, l'Ecriture nous le représente comme faisant toutes choses; on l'y voit punir les uns comme pécheurs, corriger, châtier les autres, afin qu'ils s'amendent et se convertissent. Il dit : « Je ne cacherai point à mon serviteur « Abraham ce que je vais faire ». (Gen. xviii, 17.) A d'autres, il donne des louanges et des récompenses pour avoir fait le bien. Est-ce donc qu'alors le Fils avait cette puissance, qu'ensuite il l'a perdue, et que maintenant il la reçoit de nouveau? et quel démon oserait parler de la sorte? Mais si, et alors, et à présent, il a toujours une égale et même puissance (car il dit : « Comme le Père ressus« cite les morts et leur rend la vie, ainsi le « Fils donne la vie à qui il lui plaît) » (Jean, v, 21); que signifie cette parole? Le voici : Il devait envoyer ses disciples vers les gentils; de peur donc qu'ils ne crussent qu'il innovait, à cause de ce qu'il avait dit auparavant : « Je « n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison « d'Israël qui se sont perdues » (Matth. xv, 24), il montre que c'est aussi la volonté de son Père. Que si le divin Sauveur parle avec tant de modestie et d'humilité, vous ne devez pas vous en étonner, parce que c'est de cette manière qu'il instruisait alors ses disciples, et ceux aussi qui devaient venir après eux. Et encore, comme je l'ai dit, par ces expressions si basses et si humbles, il faisait sensiblement connaître qu'il ne s'abaissait si fort que pour proportionner ses discours à la portée et à la faiblesse de ses auditeurs.

2. Mais que veut dire cela : « Sur tous les « hommes? » Tous les hommes n'ont pas cru. Mais Jésus-Christ a fait pour eux tout ce qu'il a pu, afin qu'ils crussent tous. Que s'ils n'ont pas tous reçu sa parole, ce n'était point la faute du Maître, c'est la faute de ceux qui n'ont pas

[1] « Dieu fait consister sa gloire ». (Act. xiv, 16.) Le Seigneur, dit l'Ecriture, n'a point cessé de rendre toujours témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien aux hommes, en dispensant les pluies du ciel, et les saisons favorables pour les fruits, en nous donnant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie.

voulu la recevoir. « Afin qu'il donne la vie « éternelle à tous ceux que vous lui avez don- « nés ». Si le Sauveur se sert encore ici d'expressions humaines, n'en soyez point surpris; il en use de la sorte pour les raisons que nous avons déjà expliquées ailleurs, et pour éviter de parler magnifiquement de soi : ce qui aurait choqué ses auditeurs, qui n'avaient pas encore de lui une grande opinion. Saint Jean, néanmoins, quand il parle en son propre nom, n'en use pas de la sorte, il se sert de termes plus relevés et plus sublimes : « Toutes choses ont « été faites par lui » ; et : « Il était la lumière » ; et : « Il est venu chez soi ». (Jean, I, 3 et suiv.) Où l'on voit, non qu'il n'aurait point eu la puissance, s'il ne l'avait reçue, mais qu'il donnait aussi aux autres « le pouvoir d'être « faits enfants de Dieu ». Saint Paul de même le déclare égal à Dieu.

Mais le Sauveur fait sa demande d'une manière plus humaine en ces termes: « Afin qu'il « donne la vie éternelle à tous ceux que vous « lui avez donnés. Or la vie éternelle consiste « à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu « véritable, et Jésus-Christ que vous avez en- « voyé (3) ». Jésus-Christ dit : « Le seul Dieu « véritable », à la différence de ces dieux qui ne sont point de véritables dieux; et il fait cette observation à ses disciples, parce qu'il les allait envoyer vers les gentils.

Que si les hérétiques n'admettent pas cette explication, et s'ils persistent à nier que Jésus-Christ soit vrai Fils de Dieu, à cause de ce terme, « seul » ; en raisonnant de la sorte, ils arrivent à nier aussi qu'il soit Dieu; car Jésus-Christ dit : « Vous ne rechercherez point la « gloire qui vient de Dieu seul ». (Jean, V, 44.) Quoi donc ! le Fils ne sera point Dieu? Mais si le Fils est Dieu, et le Fils du seul Père, il est évident, et qu'il est vrai Dieu, et qu'il est Fils de celui qui est dit seul vrai Dieu. Quoi donc ! lorsque saint Paul dit : « Serais-je seul, « et Barnabé [1] » (I Cor. IX, 6,) est-ce qu'il exclut Barnabé ? Nullement, ce mot n'est mis que par opposition à ce que font les autres. Que si le Fils n'est pas vrai Dieu, comment est-il la vérité ? car dire « la vérité », c'est dire beaucoup plus que « vrai ». Celui qui n'est pas vrai homme, que dirons-nous, je vous prie, qu'il est? ne dirons-nous pas qu'il n'est point homme ? De même, si le Fils n'est point vrai Dieu, comment est-il Dieu? comment nous fait-il dieux, et fils de Dieu, n'étant point vrai Dieu [1] ? Mais nous avons traité plus exactement ailleurs [2] cette matière ; c'est pourquoi poursuivons notre sujet.

« Je vous ai glorifié sur la terre (4) ». Jésus-Christ dit fort bien : « Sur la terre », car le Père était glorifié dans le ciel, ayant la gloire que sa nature lui donne, et étant adoré des anges. Le Sauveur ne parle donc pas de la gloire qui est propre à son essence. Cette gloire, encore que personne ne le glorifie, il l'a toute pleine et entière ; mais il parle de la gloire que lui doivent rendre les hommes par leur culte et leurs adorations. C'est pourquoi ce mot : glorifiez-moi, doit être entendu de même.

Pour vous montrer qu'il parle de cette sorte de gloire, écoutez ce qu'il dit ensuite : « J'ai « achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à « faire ». Mais il en était encore au commencement, ou même, à peine l'avait-il commencé. Comment dit-il donc : « J'ai achevé « l'ouvrage? » Il le dit : ou parce qu'il avait fait tout ce qu'il lui appartenait de faire, ou parce qu'il parle de ce qui doit arriver, comme étant déjà arrivé ; ou plutôt disons que tout était déjà fait, du moment qu'il avait planté la racine du bien, d'où devait nécessairement naître le fruit ; et qu'il assistait, qu'il secondait ceux qui viendraient dans la suite. Voilà pourquoi il dit encore dans des termes de condescendance : « Que vous m'avez donné « à faire [3] ». Si c'eût été en écoutant et en apprenant que le Fils eût achevé l'ouvrage, son

[1] « Serais-je seul et Barnabé ? » La suite du discours de mon auteur, et l'application qu'il fait de ce passage, m'obligent de traduire ainsi littéralement. Il faut traduire : « Serions-nous les seuls, Barnabé et moi ?

[1] Les Ariens abusaient de ces paroles du divin Sauveur : « Seul vrai Dieu », et « Que vous avez envoyé », pour l'exclure de la vraie divinité, prétendant que véritablement « il était Dieu et Fils de Dieu », mais non pas « vrai Dieu, ni vrai Fils de Dieu par nature », mais seulement par grâce et par adoption. C'est sur quoi le saint Docteur pousse ces hérétiques, leur faisant voir que si, selon eux, le mot : SEUL exclut Jésus-Christ de la vraie divinité et filiation du Père, il l'exclut aussi de toute divinité ; ce qui était contre leurs principes et leurs opinions. Il les réfute encore en disant que Jésus-Christ « est la vérité » : s'il n'est pas vrai Dieu, dit-il, il ne peut pas être la vérité : s'il est la vérité, comme il l'est véritablement, il est donc vrai Dieu.

Quand Paul a dit : moi seul, et Barnabé, il n'a point exclu Barnabé ; car ce mot : SEUL n'est pas employé à ce dessein, mais pour faire voir qu'il avait avec Barnabé le même privilége que les autres apôtres : de même Jésus-Christ, en nommant le Père SEUL vrai Dieu, ne s'est point exclu de la divinité, mais il en a seulement exclu les faux dieux, vers lesquels il envoyait les apôtres, en les envoyant vers les gentils. Le Sauveur dit donc : « Seul vrai Dieu », pour prémunir ses apôtres contre les idoles, ou contre les faux dieux.

[2] Ailleurs : dans ses premières Homélies, comme on peut le voir.

[3] L'ouvrage que vous m'avez donné à faire : c'est-à-dire, la prédication, dont vous m'aviez chargé pour faire connaître votre nom.

ouvrage aurait été beaucoup au-dessous de la gloire qu'il devait procurer à son Père. Mais, un grand nombre de témoignages démontrent d'une manière visible et manifeste que Jésus-Christ s'est volontairement porté à faire tout ce qu'il a fait. Ecoutez, par exemple, ce que saint Paul déclare : « Il nous a tant aimés, « qu'il s'est livré lui-même pour nous ». (Gal. II, 20.) Et : « Il s'est anéanti lui-même, en « prenant la forme de serviteur ». (Philip. XV, 9.) Et encore ce que dit saint Jean : « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi « aimés ».

Mon Père, « glorifiez-moi en vous-même de « cette gloire que j'ai eue en vous, avant que « le monde fût (5) ». Et où est cette gloire ? Qu'il ait été sans gloire devant les hommes à cause de la chair dont il s'était revêtu, soit ; cela n'est point étonnant : mais pourquoi demande-t-il à être glorifié devant Dieu ? Le Sauveur parle ici de son incarnation, et il veut dire que sa nature charnelle n'a point encore été glorifiée, qu'elle n'a point encore acquis l'incorruptibilité, qu'elle n'a point encore participé au trône royal. Voilà pourquoi il n'a pas dit : Glorifiez-moi sur la terre, mais « en vous-« même ».

3. Nous aussi nous participerons à cette gloire selon la mesure qui nous est propre (Ephés. IV, 16), si nous sommes vigilants. Voilà pourquoi saint Paul dit : « Pourvu toute-« fois que nous souffrions avec lui, afin que « nous soyons glorifiés avec lui ». (Rom. VIII, 17.) Donc ils sont dignes de toutes nos larmes, ceux qui, ayant en perspective une si grande gloire, se dressent à eux-mêmes des embûches par leur lâcheté et leur assoupissement. Et, n'y eût-il point d'enfer, ils seraient encore les plus misérables de tous les hommes, puisque pouvant régner avec le Fils de Dieu et jouir de sa gloire, ils se privent volontairement eux-mêmes d'un bien si grand et si excellent. Et, en effet, fallût-il subir mille morts, livrer tous les jours mille corps et mille vies, ne devrions-nous pas souffrir toutes ces choses pour acquérir une gloire si brillante et si immense ?

Mais maintenant nous ne méprisons même pas les richesses : ces richesses, qu'un jour enfin il nous faudra quitter, même malgré nous. Nous ne méprisons point les richesses, qui nous accablent d'une infinité de maux et les multiplient chaque jour ; qui resteront ici, et qui ne sont point à nous. Nous ne faisons que gérer des biens dont nous n'avons pas la propriété, encore que nous les tenions de nos pères. Mais lorsque l'enfer s'ouvrira sous nos pieds, comment pourrons-nous supporter ce ver qui ne meurt point, ce feu qui ne s'éteint point, et ce grincement de dents ? Jusques à quand différerons-nous d'ouvrir les yeux ? Jusques à quand passerons-nous nos jours dans des querelles, dans des contestations et des guerres, dans des entretiens vains et inutiles ? Nous cultivons la terre, nous engraissons nos corps, et nous négligeons notre âme : nous n'avons aucun soin du nécessaire, et nous nous inquiétons pour des choses frivoles et superflues. Nous construisons de magnifiques mausolées, nous achetons de superbes palais, nous nous faisons accompagner d'un grand cortége de domestiques de toute nation ; nous préposons des intendants et des surintendants à la garde de nos terres, de nos maisons, de nos trésors ; et nous n'avons aucun soin de notre âme, et nous la laissons dans l'abandon ! Quelle sera la fin de toutes ces choses ? Avons-nous plus d'un ventre à remplir ? Avons-nous à entretenir plus d'un corps ? Pourquoi donc tant de tracas et de tumulte ? Cette âme, que le Seigneur nous a donnée, pourquoi la divisons-nous, pourquoi la partageons-nous entre tant d'offices et de ministères, nous créant à nous-mêmes de cruelles servitudes ? Celui qui a besoin de beaucoup de choses est esclave de beaucoup de choses, quoiqu'il semble être au-dessus : il est lui-même serviteur de ses serviteurs, et il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui, se faisant un autre genre de servitude plus dure que la leur. Il est esclave d'une autre manière, n'osant aller ni à la place ni au bain sans ses domestiques et ses serviteurs ; mais eux, ils vont souvent de tous côtés sans leur maître. Celui qui semble être le maître n'ose sortir de sa maison, s'il n'a son monde avec lui ; et s'il paraît même un instant hors de chez lui sans son cortége, il se croit ridicule.

Peut-être quelques-uns rient de nous, en nous entendant parler de la sorte : mais c'est en cela même qu'ils sont plus dignes de nos pleurs. Et pour vous montrer que c'est là une véritable servitude, je veux vous faire une question : voudriez-vous avoir besoin de quelqu'un pour vous mettre les morceaux à la bouche ou la coupe aux lèvres ? Ne vous re-

garderiez-vous pas alors comme digne de pitié? Que si, pour faire un pas, vous aviez toujours besoin d'aide et de porteurs, ne vous croiriez-vous pas le plus malheureux de tous les hommes? Voilà les sentiments que vous devriez avoir : voilà ce que vous devriez penser de votre faste. Car, que ce soient des hommes ou des animaux qui vous portent, cela ne fait rien, c'est toujours une égale servitude. Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qui distingue les anges de nous, sinon qu'ils ne sont pas pressés de besoins comme nous? Ainsi, moins on en a, plus on approche de leur état, plus on en a, plus on est éloigné d'eux et plongé dans cette vie périssable. Et pour savoir si je dis vrai, interrogez les vieillards, demandez-leur quelle époque de leur vie ils estiment heureuse, ou celle dans laquelle ils étaient follement esclaves de tous ces besoins; ou celle dans laquelle ils en sont heureusement affranchis? Si nous vous les citons, c'est que les jeunes gens, enivrés de leurs passions, ne sentent point le poids de la servitude. Interrogez ceux qui sont sujets à la fièvre, demandez-leur quand ils se croient heureux, si c'est lorsqu'étant altérés, ils boivent beaucoup, lorsqu'ils ont besoin de beaucoup de choses; ou lorsqu'ayant repris leur santé, ils n'ont plus ces pressants besoins? Ne voyez-vous pas qu'en quelque état que l'on soit, c'est être malheureux que d'avoir beaucoup de besoins, et que la misérable servitude et la violente cupidité nous éloignent fort de la vraie philosophie et de la vertu?

Pourquoi donc augmentons-nous volontairement notre misère? Dites-moi, je vous prie, si vous pouviez commodément vivre sans maison, ne préféreriez-vous pas cet état à l'assujettissement d'une maison? Pourquoi donc multipliez-vous à plaisir les marques de votre infirmité? Ne disons-nous pas Adam heureux, pour n'avoir eu besoin de personne, ni de maisons, ni d'habits? Oui, certes, me répondrez-vous; mais maintenant nous sommes dans cette nécessité. Et pourquoi donc l'augmentons-nous? Si plusieurs se retranchent beaucoup de choses et de celles même qui sont nécessaires, comme domestiques, argent, maison, quelle excuse aurons-nous, nous qui passons bien au delà du nécessaire? Plus vous accroissez votre cortége, plus vous vous enfoncez dans la servitude : plus vous vous créez de besoins, plus vous diminuez votre liberté.

N'avoir besoin de personne, c'est en quoi consiste la véritable liberté : et n'avoir besoin que de peu de chose, c'est ce qui en approche le plus; telle est la liberté dont jouissent les anges et ceux qui les imitent. Pensez donc combien il est louable de se procurer cette liberté dans un corps mortel. Saint Paul y exhortait les Corinthiens, en disant : « Or, je « voudrais vous les épargner »; et : « De peur « que ces personnes ne souffrent dans leur « chair des afflictions et des peines [1] ». (I, VII, 28.) La raison pour laquelle on appelle l'argent « bien », c'est afin que nous nous en servions dans nos besoins, et non afin que nous le gardions et nous le cachions en terre : car ce n'est point là posséder, mais c'est être possédé. Si nous cherchons à entasser les richesses, et non à les mettre à profit, nous renversons l'ordre. Nos richesses nous possèdent, et ce n'est point nous qui les possédons.

Délivrons-nous donc de cette cruelle servitude, et mettons-nous enfin en liberté. Pourquoi nous faisons-nous tant de chaînes et de tant d'espèces? N'êtes-vous pas déjà assez enchaînés par les liens de la nature, par les nécessités de la vie, par une foule d'affaires? Faut-il que vous vous tendiez encore des filets, pour vous y prendre les pieds? Et comment pourrez-vous vous élever au ciel et vous tenir dans une si grande élévation? Ce serait déjà un grand point de gagné que d'avoir rompu tous ces liens, afin de pouvoir entrer dans la céleste cité d'en-haut. Tant d'autres obstacles s'y opposent : mais voulons-nous les surmonter et les vaincre tous, et tout à la fois, embrassons la pauvreté. C'est la voie pour obtenir la vie éternelle, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Saint Chrysostome accommode ce passage à son sujet. Le voici tel qu'on le lit dans le texte sacré : Que si vous épousez une femme, vous ne péchez point : et si une fille se marie, elle ne pèche pas aussi. Mais ces personnes souffriront dans leur chair des afflictions et des peines. Or, je voudrais vous les épargner. (I Cor. VII, 28.)

HOMÉLIE LXXXI.

J'AI FAIT CONNAÎTRE VOTRE NOM AUX HOMMES QUE VOUS M'AVEZ DONNÉS, EN LES SÉPARANT DU MONDE. ILS ÉTAIENT A VOUS, ET VOUS ME LES AVEZ DONNÉS, ET ILS ONT GARDÉ VOTRE PAROLE. (VERS. 6, JUSQU'AU VERS. 13.)

—

ANALYSE.

1. Nouvelles paroles de condescendance qui ne prouvent rien, sinon l'union du Père et du Fils. — Autre texte qui montre l'égalité du Père et du Fils.
2. Jésus-Christ, s'accommodant à la portée de ses disciples, les recommande à son Père comme s'il ne pouvait les défendre lui-même.
3. N'être pas enfant en sagesse : suivre l'avis de l'apôtre, non-seulement pour en acquérir l'intelligence, mais encore pour bien régler sa vie. — On n'écoute point les choses célestes : la plupart des hommes courent comme des enfants aux choses terrestres, et se conduisent comme eux. — Quelles sont les véritables richesses. — Exhortation à l'aumône : l'aumône est un grand remède qu'on peut appliquer à toutes sortes de plaies. — Eloge et effets de l'aumône.

1. Le Fils de Dieu est appelé l'ange du Grand Conseil [1] : et à cause de la doctrine qu'il a enseignée, et surtout parce qu'il a fait connaître le Père aux hommes; c'est ce qu'il dit maintenant : « J'ai fait connaître votre nom aux « hommes (4) ». Ayant dit qu'il avait achevé l'ouvrage, il déclare ensuite quel est cet ouvrage. Ce n'est pas que le nom de Dieu ne fût connu; Isaïe dit : « Vous avez juré au nom du « vrai Dieu [2] ». (XXV, 16.) Mais comme je l'ai dit et je le répète encore, le nom de Dieu était connu des Juifs, et non de tous les peuples. Or, le Sauveur parle maintenant des gentils, et il marque qu'ils ne le connaissent pas seulement comme Dieu, mais aussi comme Père : savoir qu'il est le Créateur, et savoir qu'il a un Fils, ce n'est point là une même chose. Jésus-Christ a fait connaître le nom de son Père, et par ses paroles et par ses œuvres.

« Que vous avez pris du monde pour me les « donner ». Comme le Sauveur a dit auparavant : « Personne ne peut venir à moi, s'il ne « lui est donné, et si mon Père ne l'attire » ; de même il dit ici : « Que vous m'avez donné ». (Jean, VI, 66.) Or, il a dit qu'il était la voie (Ibid. 44); d'où il paraît clairement que par ces paroles il veut marquer deux choses : l'une qu'il n'est point contraire au Père, l'autre que c'est la volonté du Père qu'ils croient en son Fils. « Ils étaient à vous, et vous me les avez « donnés ». Par là Jésus-Christ veut nous apprendre qu'il est beaucoup aimé de son Père : car qu'il n'ait pas eu besoin que le Père les donnât, cela est visible, et parce que c'est lui qui les a créés, et parce que c'est lui qui en a continuellement soin par sa divine providence. Comment lui ont-ils été donnés? Mais, comme j'ai dit, cela montre son union avec son Père.

Que si cette donation que le Père a faite à son Fils, on veut la prendre au sens littéral et d'une manière humaine, il se trouvera que ceux que le Père a donnés ne lui appartiennent plus. Car si, lorsque le Père les avait, le Fils ne les avait point, il est évident qu'en donnant à son Fils, il s'est démis de sa propriété : et il suit de là quelque chose de plus absurde : c'est que, quand ils appartenaient au Père, ils étaient imparfaits, et que quand ils

[1] « L'Ange du Grand Conseil ». (Isaïe, IX, 6.) Cette dénomination ne se trouve pas dans notre Vulgate, où on lit « un petit enfant ». Mais elle est dans les Septante de l'édition de Rome et de Complute. Celle-ci porte : « Il sera appelé Ange du Grand Conseil, Admirable, Conseiller, Dieu fort, Puissant, Prince de paix, Père du siècle futur ». On lit les mêmes mots dans saint Irénée, Eusèbe, saint Ignace, Epître au peuple d'Antioche, et dans plusieurs anciens manuscrits des Septante, etc.

[2] Au nom du vrai Dieu ; ou bien : Au nom du vrai Dieu de vérité. C'est-à-dire, on ne prendra à témoin que le Dieu de vérité, on ne reconnaîtra que ce Dieu ; il n'y aura plus ce partage de culte qui faisait qu'on jurait au nom de Baal et de Melohem, aussi bien qu'au nom du Seigneur. Le Seigneur sera seul connu pour le vrai Dieu, etc.

sont tombés entre les mains du Fils, ils sont devenus parfaits. Mais vous sentez bien le ridicule de ce discours. Que veut donc dire Jésus-Christ par ces paroles? Il veut montrer que c'est la volonté du Père même qu'ils croient au Fils.

« Et ils ont gardé votre parole. Et ils savent « présentement que tout ce que vous m'avez « donné vient de vous (7) ». Comment ont-ils gardé votre parole? En croyant en moi, et non pas aux Juifs. « Celui qui croit en lui », dit l'Ecriture, « a attesté que Dieu est véritable ». (Jean, III, 33.) Quelques-uns tournent et expliquent ainsi ce passage : je sais présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; mais cette explication est contraire à la raison. Comment, en effet, le Fils aurait-il pu ignorer ce qui venait de son Père? Ces paroles regardent les disciples. Aussitôt que j'ai dit ces choses, dit le Sauveur, mes disciples ont appris que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. Je n'ai rien qui ne soit en même temps à vous, je n'ai rien de propre et de particulier. Car dire que l'on a quelque chose en propre et en particulier, cela marque une possession distincte.

Mes disciples ont donc appris que ma doctrine et mes instructions viennent de vous. Et d'où l'ont-ils appris? De mes paroles : voilà comment je les ai instruits, et non-seulement je leur ai appris cela, mais encore que je suis sorti de vous. En effet, c'est là à quoi le Sauveur s'est le plus attaché dans tout son Evangile.

« C'est pour eux que je prie (9) ». Que dites-vous, Seigneur? Vous instruisez votre Père comme s'il ignorait quelque chose? Vous lui parlez comme à un homme qui ne sait point? Que signifie donc cette différence que vous mettez là? Ne voyez-vous pas, mes frères, que le Sauveur ne prie qu'afin de montrer à ses disciples l'amour qu'il a pour eux? Car celui qui non-seulement fait ce qu'il peut, mais qui invite encore un autre à faire de même, donne sûrement en cela un témoignage d'un plus grand amour. Que signifie donc cette parole : « Je prie pour eux? » Je prie, dit-il, non pour tout le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés. Jésus-Christ emploie très-souvent ces termes : « Vous m'avez donnés », pour apprendre à ses disciples que telle est la volonté de son Père. Ensuite, comme il avait dit souvent : « Ils étaient à vous et vous « me les avez donnés » ; pour effacer la mauvaise impression que cela pouvait faire sur leur esprit, et les empêcher de croire que son empire sur eux fût tout nouveau, et qu'ils venaient seulement de lui être donnés, écoutons ce qu'il dit : « Tout ce qui est à moi est « à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et « j'ai été glorifié en eux (10) ».

Dans ces paroles ne remarquez-vous pas, mes chers frères, l'égalité qui est entre le Père et le Fils? Car, de peur qu'entendant ces mots: « Vous m'avez donnés », vous ne crussiez que ceux qui avaient été donnés étaient séparés du Père et n'étaient plus sous sa dépendance; ou qu'auparavant ils n'étaient point sous la puissance du Fils et ne lui appartenaient point, il a écarté ces deux soupçons tout à la fois par ce qu'il a dit, comme s'il eût parlé de la sorte: Quand vous m'entendez dire à mon Père : « Vous me les avez donnés », ne croyez pas pour cela que ceux qu'il m'a donnés soient séparés de mon Père et ne soient plus sous sa dépendance: ce qui est à moi est à lui; et de même, quand vous m'entendez dire : « Ils « étaient à vous », ne croyez pas qu'ils fussent séparés de moi; ce qui est à lui est à moi. Donc ces mots : « Vous m'avez donnés », ne sont dits de cette manière que par condescendance, puisque tout ce qui est au Père est au Fils, et que tout ce qui est au Fils est au Père. Mais cela ne peut se dire du Fils en tant qu'homme, mais seulement du Fils d'un être plus grand, « du Fils de Dieu » : car personne n'ignore que ce qui est au moins grand appartient aussi au plus grand; mais la réciproque n'est pas vraie. Or, il y a ici une conversion : « Ce « qui est au Père est au Fils, ce qui est au Fils est « au Père », et c'est cette conversion qui marque l'égalité « du Père et du Fils [1] ». Jésus-Christ,

[1] Dans ce raisonnement notre saint Docteur fait allusion à ces paroles du divin Sauveur que vient de rapporter notre évangéliste : « Tout ce qui est à moi est à vous; et tout ce qui est à vous est à moi ». Par où Jésus-Christ établit et confirme l'égalité qui est entre le Père et le Fils. Mais, dit saint Chrysostome, ces paroles : « Tout ce qui est, etc. », ne peuvent point s'appliquer au Fils en tant qu'homme, mais seulement en tant que « plus grand », c'est-à-dire, en tant que Dieu : car il n'y a personne qui ne sache que ce qui est au moindre, est aussi au plus grand, et qu'il n'en est pas ainsi du contraire, ou de ce qui est au plus grand. On dit du Christ-Dieu, qu'il est homme, qu'il a été crucifié, qu'il a souffert : mais on ne dira pas que le Christ-Homme soit égal au Père. Or, dans ces paroles : « Tout ce qui est à moi est à vous; et tout ce qui est à vous est à moi », on voit une conversion des choses, « une pleine communication et communauté », qui marque et désigne l'égalité du Fils et du Père. Je crois que c'est là le sentiment et la pensée de saint Chrysostome, quoiqu'il reste encore quelque difficulté dans les paroles du texte du saint Docteur, dit le Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon.

parlant de la connaissance du Père et du Fils, nous a déclaré encore ailleurs cette vérité par ces paroles : « Tout ce qui est à mon Père est « à moi ». (Jean, XVI, 15.)

Enfin ces mots : « Vous m'avez donnés », et les autres semblables, déclarent que le Fils n'a pas reçu ceux que le Père lui a donnés comme une chose étrangère, mais comme un bien qui lui était propre « et qui lui appartenait éga- « lement ». Il en apporte ensuite la raison et la preuve, en disant : « Et j'ai été glorifié en « eux », c'est-à-dire, ou j'ai un pouvoir sur eux, ou ils me glorifieront lorsqu'ils croiront en vous et en moi, et ils nous glorifieront également. Que si le Fils n'est pas également glorifié en eux, ce qui est au Père n'est plus au Fils. Personne n'est glorifié en ceux sur lesquels il n'a point de pouvoir.

2. Mais comment est-il également glorifié ? Il l'est, parce que tous meurent pour lui, comme pour le Père, et que tous le prêchent ainsi que le Père, et encore, parce qu'en disant que tout se fait au nom du Père, ils disent aussi de même que tout se fait au nom du Fils. « Je ne suis plus dans le monde, mais » pour eux, « ils sont » encore « dans le monde «(11)». C'est-à-dire, quoiqu'on ne me voie plus dans la chair, je serai glorifié en eux. Pourquoi répète-t-il souvent : Je ne suis plus dans le monde et je les laisse, je vous les recommande ; et, lorsque j'étais dans le monde, je les ai conservés ? Si l'on prend ces paroles à la lettre, il s'ensuivra bien des absurdités. Comment n'est-il plus dans le monde, et, lorsqu'il en sort, les recommande-t-il à un autre ? Ce sont là les paroles d'un pur homme qui se séparerait des siens pour toujours.

Ne voyez-vous pas que le Sauveur parle d'une manière humaine, et pour s'accommoder à la portée et au génie de ceux qui croyaient que sa présence leur était nécessaire, pour être plus en sûreté ? Voilà pourquoi il dit : « Lors- « que j'étais avec eux, je les conservais ». Et néanmoins, il ajoute : « Je reviens à vous ». (Jean, XIV, 28.) Et : « Je suis moi-même tou- « jours avec vous jusqu'à la fin du monde ». (Matth. XXVIII, 20.) Comment donc parle-t-il de même que s'il allait partir ? Ainsi que je l'ai dit, le Sauveur parle de la sorte pour se conformer à la pensée de ses disciples, et afin qu'ils respirent et prennent courage en lui entendant dire ces choses, et les recommander à son Père. Ils ne se rendaient point à toutes ces paroles de consolation qu'ils avaient entendues, le Sauveur les recommande enfin à son Père, et montre ainsi l'amour qu'il a pour eux ; c'est comme s'il disait : Mon Père, puisque vous m'appelez à vous, mettez-les en sûreté, car je retourne à vous.

Que dites-vous, Seigneur ? Ne pouvez-vous pas vous-même les conserver ? Je le puis. Pourquoi parlez-vous donc de la sorte ? C'est « afin qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude « de ma joie », c'est afin qu'étant encore bien faibles et bien imparfaits, ils ne se troublent pas néanmoins. Le Sauveur fait voir par ces paroles qu'il n'a parlé en ces termes que pour les consoler, les mettre en repos et leur donner de la joie : autrement, il paraîtrait se contredire.

« Je ne suis plus dans le monde, mais pour « eux, ils sont » encore « dans le monde (11) ». C'était là leur pensée, et le divin Sauveur a la bonté de s'accommoder à leur faiblesse. S'il eût dit : Je les conserve moi-même, ils ne l'auraient point cru ; c'est pourquoi il dit : « Père saint, conservez-les en votre nom (11) », c'est-à-dire, par votre secours. « Lorsque j'étais « avec eux dans le monde, je les conservais « en votre nom (12) ». Jésus-Christ parle encore comme homme et comme prophète. Et même il ne paraît jamais clairement qu'il ait fait quelque chose au nom de Dieu. Il dit : « J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, « et nul d'eux ne s'est perdu ; il n'y a eu de « perdu que celui qui était enfant de perdi- « tion, afin que l'Ecriture fût accomplie (12) ». Et ailleurs : « Je ne laisserai perdre aucun de « ceux que vous m'avez donnés ». (Jean, XVIII, 9.) Mais toutefois, non-seulement l'enfant de perdition s'est perdu, mais bien d'autres encore se sont perdus dans la suite ; comment dit-il donc : « Je ne laisserai point perdre ? » Autant que je le pourrai, je ne les laisserai point perdre ; et c'est ce qu'il dit plus clairement ailleurs : « Je ne les jeterai point de- « hors ». (Jean, VI, 37.) Il ne se perdra point par ma faute, il ne se perdra point pour avoir été poussé ou abandonné. Que s'ils se retirent volontairement, je ne les attirerai point par force.

« Mais maintenant, je viens à vous (13) ». Ne voyez-vous pas que Jésus-Christ tempère son discours d'une manière humaine ? C'est pourquoi, si l'on veut se servir de ces paroles, pour diminuer la grandeur du Fils, on dimi-

nuera aussi celle du Père. Car vous avez à observer que dès le commencement Jésus-Christ a parlé, tantôt comme pour enseigner et instruire, tantôt comme pour faire une recommandation; il enseigne, il instruit par ces paroles : « Je ne prie point pour le monde »; il recommande par celles-ci : « Je les ai con- « servés jusqu'à présent, et nul ne s'est « perdu »; et : « vous, mon Père, conservez- « les »; et encore : « Ils étaient à vous, et vous « me les avez donnés »; et derechef : « Lors- « que j'étais dans le monde, je les conservais ». Mais on résout toutes ces difficultés en disant que le Sauveur a parlé de la sorte, pour s'accommoder à la faiblesse de ses auditeurs. Au reste, quand il a dit : « Il n'y a eu de perdu « que celui qui était enfant de perdition », il a ajouté : « Afin que l'Ecriture fût accomplie ». Quelle Ecriture? Celle qui avait prédit bien des choses de lui. Mais, néanmoins, Judas ne s'est pas perdu, afin que l'Ecriture fût accomplie. Nous avons expliqué cela au long ci-dessus : Nous avons dit que c'est une façon de parler de l'Ecriture, que de se servir d'expressions qui semblent marquer la cause, lorsqu'elles marquent seulement l'issue. Or, pour bien entendre l'Ecriture, il faut faire attention à tout, examiner exactement toutes choses, et le caractère de la personne qui parle, et le sujet, l'idiome et l'usage de l'Ecriture, sans quoi on tombe dans de grandes absurdités. « Mes frères, ne soyez point enfants « en ce qui regarde la sagesse ». (I Cor. XIV, 20.)

3. Il faut le suivre, cet avis de l'apôtre, non-seulement pour acquérir l'intelligence des Ecritures, mais encore pour bien régler sa vie. Les petits enfants ne sont pas curieux des grandes choses, mais ils admirent ce qui n'est d'aucun prix. Ils regardent avec un œil avide et plein de joie un char, des chevaux, un cocher, des roues, le tout en argile. Mais si l'empereur vient à passer sur un chariot d'or, attelé de mulets blancs, et pompeusement orné, ils ne le regardent même pas. Ils habillent et parent avec soin des poupées; mais qu'une belle personne se présente à leurs yeux, ils ne savent pas l'admirer : et ils font de même à l'égard de plusieurs autres choses.

Beaucoup de gens ne sont pas plus sages que ces enfants : parlez-leur des choses célestes, ils ne vous écouteront pas; présentez-leur des objets de terre et de boue, ils les saisissent curieusement et avidement, comme les enfants; ils admirent les richesses terrestres et s'y attachent; ils font grand cas de la gloire et des délices de cette vie. Mais ce sont là de purs jouets, de vraies puérilités : au lieu que les choses célestes nous procurent véritablement la vie, la gloire et le repos. Et encore, comme les enfants pleurent, lorsqu'on leur ôte leurs poupées et leurs jouets, comme ils ne sont même pas capables de désirer les biens réels et véritables; ainsi font et se conduisent beaucoup de ceux qui se croient des hommes. Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Ne soyez pas enfants en sagesse ».

Vous aimez les richesses, dites-moi, et vous n'aimez pas celles qui sont stables et permanentes, mais de frivoles jouets d'enfants? Ainsi, si vous voyez quelqu'un convoiter une pièce de monnaie de plomb [1], et se baisser pour la ramasser, vous jugez que c'est un homme bien pauvre? Et vous, qui amassez des choses plus viles encore, vous vous mettez au rang des riches. Cela ne répugne-t-il pas à la raison? Le vrai riche, c'est l'homme qui méprise toutes les choses présentes. Personne, en effet, non, personne ne se portera à rire et à se moquer de ces choses viles et abjectes, de l'argent, de l'or, et de tout ce qui n'a qu'un prix vain et imaginaire, s'il n'est embrasé de l'amour de ce qui est plus grand et plus relevé; comme l'on ne méprisera point la monnaie de plomb, si l'on n'a des pièces d'or. Vous donc, lorsque vous voyez un homme passer, sans le regarder, devant toutes les choses d'ici-bas, croyez que ce dédain lui vient de ce qu'il a les yeux dirigés vers un monde supérieur. De même, si le laboureur sacrifie de bon cœur une petite portion de son blé, ce n'est que dans l'espérance d'une riche et abondante moisson. Si donc nous sacrifions ainsi ce que nous possédons, lors même que l'espérance du fruit est encore bien incertaine, nous devons à plus forte raison faire de même, lorsque le profit est assuré.

C'est pourquoi, je vous en prie et je vous en conjure, mes frères, ne nous faisons pas tort à nous-mêmes, et ne nous privons point, pour un peu de terre et de boue, des trésors du ciel, en amenant au port un vaisseau chargé de chaume et de paille. Blâme et censure qui voudra nos fréquentes exhortations : qu'on

[1] On trouve encore dans les cabinets des curieux de ces monnaies de plomb des anciens.

nous appelle bavards, ennuyeux, importuns, nous ne cesserons point pour cela de vous avertir, et de vous prêcher ces mêmes vérités, ni aussi de vous répéter à vous tous cette parole du prophète : « Rachetez vos péchés par « les aumônes, et vos iniquités par les œuvres « de miséricorde envers les pauvres, et atta- « chez-les à votre cou [1] ». (Dan. IV, 24.) Ne faites pas aujourd'hui des aumônes, pour cesser d'en faire demain : le corps a tous les jours besoin de nourriture, et l'âme de même; ou plutôt l'âme en a encore plus de besoin, et si elle ne donne, et si elle ne fait des œuvres de miséricorde, elle devient et plus infirme et plus hideuse.

Ne la négligeons donc pas dans ses maux, dans sa détresse : tous les jours la cupidité, la colère, la paresse, les injures, la vengeance, l'envie, font de grandes blessures à l'âme ; il faut donc lui appliquer des remèdes; et l'aumône est un grand remède qu'on peut appliquer à toutes sortes de plaies. « Donnez l'au- « mône », dit Jésus-Christ, « et toutes choses « vous seront pures ». Donnez l'aumône de vos biens, et non de vos rapines : ce qui vient de rapine ne demeure, ne subsiste point, lors même qu'on le donne aux pauvres. La véritable aumône est celle qui n'est souillée d'aucune injustice : cette aumône purifie tout; c'est une chose plus excellente que de jeûner et de coucher sur la dure : quoique cela soit plus pénible et plus laborieux, l'aumône cependant est d'un plus grand prix et d'un plus grand profit. Elle éclaire, elle nourrit et embellit l'âme. L'huile ne fortifie point tant les athlètes, que celle-ci donne de force et de vigueur à ceux qui s'exercent aux œuvres de piété et de miséricorde.

Frottons donc nos mains de cette huile, afin que nous puissions les lever courageusement contre notre ennemi. Celui qui prend la ferme résolution d'assister les pauvres, écartera bientôt de lui l'avarice : celui qui persévère dans l'assistance de l'indigent, chassera bientôt la colère, et ne s'enflera jamais d'orgueil. Comme le médecin habitué à soigner des malades, se soumet aisément à un régime, instruit par la vue d'autrui des infirmités auxquelles la nature humaine est sujette; nous, de même, si nous nous consacrons au soulagement des pauvres, nous nous exercerons plus volontiers à l'étude de la sagesse, nous ne regarderons pas les richesses avec des yeux d'admiration, nous n'estimerons pas les choses présentes comme quelque chose de grand. Mais, méprisant tout ce qui est terrestre, et nous élevant au ciel, nous obtiendrons facilement les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et au Père, et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Attachez-les à votre cou : c'est-à-dire, ayez-les toujours présentes : soyez toujours prêts à exercer la charité.

HOMÉLIE LXXXII.

JE LEUR AI DONNÉ VOTRE PAROLE, ET LE MONDE LES A HAÏS, PARCE QU'ILS NE SONT POINT DU MONDE COMME JE NE SUIS POINT MOI-MÊME DU MONDE. (VERS. 14. JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. Les disciples de Jésus-Christ ne sont pas du monde, Jésus-Christ est égal à Dieu son Père. — *Je me sanctifie* veut dire je me sacrifie.
2. Jésus-Christ recommande à ses disciples la paix et l'union qui attireront à eux les hommes plus que les miracles mêmes.
3. Nul ne connaît Dieu, sinon ceux qui connaissent le Fils.
4. Croire en Dieu, et l'aimer. — L'infidèle plus charitable que le chrétien. — Combien Dieu nous a donné d'occasions de faire le bien. — A quoi on prodigue son argent et son bien. — Enumération des vices des chrétiens; on ne va à l'église que pour voir et pour être vu. — Dureté envers les pauvres, tandis que l'on fait mille dépenses superflues. — On voit le mal, personne ne le corrige; au contraire, plusieurs portent envie à ceux qui le font, et sont fâchés de n'en pouvoir faire autant.

1. Lorsque les gens de bien sont persécutés par les méchants, lorsque ceux qui exercent la vertu et la recherchent sont l'objet des dérisions et des railleries de ces hommes, ils ne doivent nullement s'en offenser ni s'en affliger. C'est le propre de la vertu d'attirer de toutes parts la haine des méchants. Comme ils portent envie à ceux qui vivent bien, et qu'ils croient se couvrir et se cacher en ternissant la gloire d'autrui ; ils les haïssent et n'épargnent rien pour les déshonorer, parce qu'ils marchent par une autre voie, parce qu'ils mènent une vie toute différente de la leur. Mais ne nous en affligeons point, mes chers frères, c'est là un des signes auxquels se reconnaît la vertu. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : « Si « vous étiez du monde, le monde aimerait ce « qui serait à lui » (Jean, xv, 19); et en un autre endroit : « Malheur à vous lorsque tous « les hommes diront du bien de vous ! » (Luc, vi, 26.) Voilà pourquoi il dit encore ici : « Je « leur ai donné votre parole et le monde les a « haïs ». Et il explique pour quelle raison ils sont dignes que le Père ait d'eux un si grand soin ; c'est pour vous, dit-il, c'est parce qu'ils gardent votre parole qu'ils sont haïs ; ils sont donc tout à fait dignes de votre providence et de votre protection.

« Je ne vous prie pas de les ôter du monde, « mais de les garder du mal (15) ». Le Sauveur explique encore sa parole et la rend plus claire et plus intelligible. Par là il veut déclarer simplement qu'il a un grand soin de ses disciples, puisqu'il les recommande avec tant de zèle et d'ardeur. Mais cependant il leur avait dit que tout ce qu'ils demanderaient à son Père, son Père le leur donnerait (Jean, xvi, 23) ; pourquoi donc prie-t-il pour eux ? Il ne prie, comme j'ai dit, que pour leur montrer son amour.

« Ils ne sont point du monde, comme je ne « suis point moi-même du monde (16) ». Pourquoi a-t-il donc dit ailleurs : « Ceux que vous « avez pris du monde pour les donner étaient « à vous? » (Id. xvii, 6.) Là, le Sauveur parlait de leur nature ; ici, sous le nom de monde, il parle des mauvaises œuvres que font les méchants, et il fait un grand éloge de ses disciples ; premièrement, il dit qu'ils ne sont point du monde ; en second lieu, que le monde les hait parce que c'est lui qui les lui a donnés, et qu'ils gardent sa parole. Que si Jésus-Christ dit : « Comme je ne suis point moi-même du « monde », ne vous troublez point. Ce mot : « Comme », ne marque pas ici une similitude exacte. Si le mot « comme », dit du Père et du Fils, marque alors une grande égalité, à cause de l'unité de nature, c'est bien différent

quand il est dit du Fils et de nous, parce qu'alors, entre les deux natures mêmes, il y a une infinie distance. En effet, « Jésus-Christ « n'ayant point commis d'iniquités, et le men- « songe n'ayant jamais été dans sa bouche » (Isaïe, LIII, 9), comment lui pourrait-on comparer les apôtres? Que veut donc dire ceci : « Ils ne sont point du monde? » Ils ont d'autres vues, d'autres désirs, ils n'ont rien de commun avec la terre, ils sont devenus citoyens du ciel. Le Sauveur louant ainsi ses disciples devant son Père, et les lui recommandant, leur témoigne son amour.

Mais quand il dit : « Conservez-les », il ne prie pas seulement son Père de les délivrer des périls et du mal, il demande encore qu'ils demeurent fermes dans la foi; c'est pourquoi il a ajouté : « Sanctifiez-les dans votre vérité « (27) », rendez-les saints par l'infusion du Saint-Esprit et par la vérité de l'Evangile et la certitude de votre parole. Comme il a dit : « Vous êtes purs à cause des instructions que « je vous ai données » (Jean, XV, 3), maintenant il dit de même : instruisez-les, enseignez-leur la vérité. Mais Jésus-Christ avait déjà dit que le Saint-Esprit le ferait; pourquoi prie-t-il donc son Père de le faire? Pour vous montrer encore l'égalité des personnes. Jésus-Christ dit : enseignez-leur la vérité, parce que la saine doctrine et les justes sentiments qu'on a de Dieu sanctifient l'âme. Ne vous étonnez donc point qu'il dise qu'on est sanctifié par la parole. Au reste, que ce soit de la doctrine qu'il parle ici, on n'en peut douter, ce qui suit l'insinue : « Votre parole est la vérité » ; c'est-à-dire, il n'y a point de mensonge en elle, la parole de Dieu ne passe point, elle s'accomplit infailliblement. Le Sauveur montre encore qu'il n'y a en elle rien de figuré ou de corporel, ainsi que saint Paul dit de l'Eglise : « Le Seigneur l'a sanc- « tifiée par la parole ». (Ephés. V, 26.) Car la parole de Dieu a coutume de purifier.

Pour moi, il me semble que ce mot : « Sanc- « tifiez-les », signifie encore une autre chose, à savoir : séparez-les et préparez-les pour l'œuvre de la parole et de la prédication. Ce qui se voit clairement par ce qui suit : « Car « comme vous m'avez envoyé dans le monde », dit-il, « je les ai aussi envoyés dans le monde « (18) ». Saint Paul le dit de même. « C'est lui « qui a mis en nous la parole de réconcilia- « tion ». (II Cor. V, 19.) C'est pour cette parole que Jésus-Christ a quitté la terre et est monté au ciel; c'est aussi pour cette même parole que les apôtres ont parcouru toute la terre. Mais ce mot « comme » ne marque pas une égalité entre Jésus-Christ et les apôtres; autrement, comment aurait-il pu les envoyer? Jésus-Christ a coutume de parler de ce qui doit arriver comme d'un fait déjà accompli.

« Et je me sanctifie moi-même pour eux, « afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la « vérité (19) ». Que veut dire : « Je me sanc- « tifie? » Je vous offre un sacrifice. Or, tous les sacrifices sont appelés saints, les choses saintes étant proprement celles qui sont consacrées à Dieu. Et comme, dans l'Ancien Testament, les hommes étaient sanctifiés en figure par l'immolation d'une brebis, maintenant dans le Nouveau ils ne le sont plus en figure, mais en réalité; c'est pourquoi le Sauveur dit : « Afin qu'ils soient sanctifiés dans votre vé- « rité ». Je vous les consacre, dit-il, et je vous en fais une oblation; soit qu'il entende cela de l'oblation du chef ou de celle des membres, car ils devaient aussi s'immoler. « Offrez vos « corps à Dieu », dit l'Ecriture, « comme une « hostie vivante, sainte ». (Rom. XII, 1.) Et : « Nous sommes regardés comme des brebis « destinées à la boucherie ». (Ps. XLIII, 24.) Ainsi le Seigneur fait des siens une hostie et une oblation, sans les immoler. La suite montre évidemment que Jésus-Christ parlait de son immolation et de sa mort, en disant : « Je me sanctifie. Je ne prie pas seule- « ment pour eux, mais encore pour ceux qui « doivent croire en moi par leur parole ». En effet, comme c'était pour eux qu'il mourait, il a dit : « Je me sanctifie moi-même pour eux »; de peur qu'on ne crût qu'il mourait seulement pour les apôtres, il a ajouté : « Je ne prie « pas seulement pour eux, mais encore pour « ceux qui doivent croire en moi par leurs pa- « roles (20) ».

2. Jésus-Christ faisant ainsi connaître à ses apôtres que beaucoup se convertiraient et deviendraient ses disciples, relève encore leur esprit et les encourage. Car en cela même qu'il rend commun ce qui leur était particulier, il leur donne un nouveau sujet de consolation, leur montrant qu'ils seront eux-mêmes la cause du salut des autres. Et après leur avoir parlé de leur salut, leur avoir appris qu'ils se sanctifieraient par la foi, par les souffrances et par l'immolation de leurs corps, il les entretient enfin de l'union qui doit être entre eux,

et par là il termine son discours, le finissant par où il l'avait commencé.

Il l'avait commencé par ces paroles : « Je « vous fais un commandement nouveau » (Jean, XIII, 34), il le continue par celles-ci : « Afin qu'ils soient un tous ensemble, comme « vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en « vous, qu'ils soient de même un en nous (21) ». Observez encore que le mot « comme » ne marque pas ici une exacte égalité, car ils ne pouvaient pas être un de même, mais autant qu'il est possible aux hommes, comme lorsqu'il dit : « Soyez pleins de miséricorde, « comme votre Père ». (Luc, VI, 36.) Que veut dire cela : « en nous? » Dans la foi en nous. Comme rien ne trouble tant les hommes que la désunion, Jésus-Christ fait en sorte qu'ils soient un. Quoi donc? le Sauveur ne l'a-t-il pas fait? Oui, sûrement, il l'a fait. Tous ceux qui ont cru par la parole des apôtres sont un, quoique quelques-uns d'entre eux se soient séparés. Et Jésus-Christ ne l'a point ignoré, il l'a prédit et il a déclaré que cela viendrait de leur lâcheté.

« Afin que le monde croie que vous m'avez « envoyé ». Le Seigneur l'avait dit au commencement de son discours : « C'est en cela « que tous connaîtront que vous êtes mes dis« ciples, si vous avez de l'amour les uns pour « les autres ». (Jean, XIII, 35.) Et comment était-ce par là que les hommes devaient croire? Parce que, dit-il, vous êtes le Dieu de paix. S'ils gardent donc la doctrine qu'ils ont apprise, par les disciples les auditeurs connaîtront le Maître. Mais au contraire, s'ils sont désunis, les hommes ne les diront pas les disciples du Dieu de paix. Si je ne suis pas pacifique, les hommes ne reconnaîtront pas que vous m'avez envoyé. Ne voyez-vous pas, mes frères, que, jusqu'à la fin, le divin Sauveur déclare et montre son union avec son Père?

« Et je leur ai donné la gloire que vous « m'avez donnée (22) ». C'est-à-dire, par le don des miracles, par ma doctrine et par l'union que j'ai mise entre eux. Car la gloire consiste à être un, et cette gloire est plus grande et plus excellente que celle des miracles. Comme nous admirons Dieu de ce que, dans cette divine nature, il n'y a nulle désunion, nulle dissension; comme c'est là la plus grande gloire: de même il faut, dit-il, que mes disciples se rendent illustres par cette sorte de gloire. Et pourquoi, direz-vous, Jésus-Christ prie-t-il son Père de leur donner cette gloire, puisqu'il prétend la leur donner lui-même? Qu'il parle des miracles, de l'union ou de la paix, on voit que c'est lui qui leur donne ces choses. Tout cela vous prouve évidemment qu'il n'a fait cette prière à son Père : « Afin « que je sois en eux comme vous êtes en moi « (21) », que pour consoler ses disciples. Comment leur a-t-il donné la gloire? En venant en eux, et ayant son Père avec lui, pour les unir ensemble. Mais ailleurs il ne parle pas de la même manière; il ne dit pas que le Père soit venu par lui; il dit qu'il est venu lui-même avec le Père, et qu'il demeure avec le Père : par où il réfute d'une part l'hérésie de Sabellius, et de l'autre celle d'Arius [1].

« Afin qu'ils soient consommés en l'unité, « afin que le monde connaisse que vous m'avez « envoyé (23) ». Le Sauveur répète souvent ces paroles pour montrer que la paix et l'union attirent plus les hommes que les miracles mêmes. Comme les contestations désunissent, ainsi la concorde et la paix lient les cœurs et les unissent. « Et je les ai aimés comme vous « m'avez aimé ». Avec le mot : « comme », il faut sous-entendre encore ici autant que les hommes peuvent être aimés : or, que Jésus-Christ se soit livré lui-même pour eux, c'est là le témoignage et la marque assurée de son amour. Le Sauveur ayant donc déclaré à ses disciples qu'ils seraient en sûreté, que rien ne pourrait ni les abattre ni les renverser, qu'ils seraient saints, que beaucoup croiraient par eux, et encore qu'ils jouiraient d'une grande gloire; qu'il ne les avait pas aimés lui seulement, mais que son Père les aimait aussi; le Sauveur, dis-je, leur déclare enfin maintenant ce qui leur doit arriver après leur sortie de ce monde, après cette vie; il leur parle des couronnes et des récompenses qui leur sont réservées, et il dit :

« Mon Père, je désire que là où je suis, ceux « que vous m'avez donnés y soient aussi avec « moi (24) ». C'est donc là ce que les disciples demandaient continuellement, en disant : Où allez-vous? Mais, Seigneur, que dites-vous? Ce royaume que vous promettez, vous ne l'avez

[1] Jésus-Christ réfute l'hérésie de Sabellius, en disant qu'il est venu avec le Père, par où il montre qu'il a son hypostase, qu'il est une personne distincte du Père; ce que Sabellius confondait, soutenant que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, n'était que la même personne sous ces différentes dénominations : et ne reconnaissant en Dieu qu'une seule personne, il réfute Arius, en disant qu'il demeure avec son Père : ce qui marque l'égalité des personnes, et la consubstantialité que cet hérésiarque combattait, etc.

point encore ; vous l'obtenez par la prière. Pourquoi donc leur disiez-vous : « Vous serez « assis sur douze trônes ? » (Matth. XIX, 28.) Pourquoi leur avez-vous fait d'autres promesses et plus grandes et plus considérables ? Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ dit toutes ces choses par condescendance, et pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs ? Si cela n'était pas ainsi, comment aurait-il répondu affirmativement à Pierre : « Vous me suivrez après ? (Jean, XIII, 30.) Mais, en un mot, le Sauveur n'a fait cette prière et cette réponse, que pour donner à Pierre et à tous ses disciples un plus grand et plus authentique témoignage de son amour [1].

« Afin qu'ils contemplent ma gloire que « vous m'avez donnée (34) ». C'est encore ici une preuve de l'union du Fils avec son Père, et une preuve véritablement plus relevée et plus sublime que la première. « Vous m'avez « aimé », dit-il, AVANT LA CRÉATION DU MONDE, mais néanmoins empreinte encore de condescendance, témoin ces mots : « Vous m'avez « donnée ». Sinon, que nos adversaires, que les hérétiques qui prétendent le contraire, me répondent : Celui qui donne, donne certainement à quelqu'un qui préexistait ; donc le Père, ayant auparavant engendré son Fils, lui aurait donné ensuite la gloire, et l'aurait laissé sans gloire jusqu'alors, jusqu'au moment qu'il la lui a donnée ? Mais cela peut-il être ? Cela peut-il se soutenir ? Convenez donc que le mot : « Vous m'avez donnée », signifie : vous m'avez engendré.

3. Mais pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas dit : Afin qu'ils participent ; mais seulement : « Afin « qu'ils voient ma gloire ? » C'est qu'il a voulu leur faire entendre que la félicité, que la gloire parfaite consiste à contempler le Fils de Dieu, et que c'est là ce qui rend illustre et heureux, comme le dit saint Paul : « Pour « nous, n'ayant point de voile qui nous couvre « le visage, et contemplant la gloire du Sei- « gneur, nous sommes transformés en la « même image ». (II Cor. III, 18.) Comme ceux qui, dans un temps serein, contemplant la brillante lumière du soleil, ont du plaisir par les yeux, ainsi nous serons heureux dans l'autre vie : ou plutôt cette contemplation leur procurera un plaisir bien plus grand. Le Sauveur leur fait aussi connaître qu'il n'est pas ce qu'ils voient au dehors, mais qu'il est une substance redoutable, une majesté qui fait trembler.

« Père juste, le monde ne vous a point « connu (25) ». Que veut dire cela ? Quelle suite y a-t-il ici ? Le Sauveur déclare que nul ne connaît Dieu, sinon ceux qui connaissent le Fils ; c'est comme s'il disait : Je voudrais que tous vous connussent, mais ils ne vous ont point connu, quoiqu'ils ne vous puissent faire aucun reproche. Car c'est ce que signifie ce mot : « Père juste ». Et l'on voit qu'il dit cela avec peine, songeant qu'ils n'ont pas voulu connaître celui qui est si bon et si juste. Comme les Juifs disaient qu'ils connaissaient Dieu et que Jésus ne le connaissait point, le Sauveur les a en vue, en disant : « Vous m'a- « vez aimé avant la création du monde » : et par là il se justifie de leurs accusations. Comment Jésus-Christ serait-il contraire au Père, lui qui en a reçu toute sa gloire, lui qui en a été aimé avant la création du monde, lui qui a voulu les rendre témoins et participants de cette même gloire ? Il n'est donc pas vrai, comme le prétendent les Juifs, que ce sont eux qui vous connaissent, et que je ne vous connais point ; mais c'est tout le contraire : je vous connais, et ils ne vous connaissent point : mais « ceux-ci ont connu que vous m'avez en- « voyé ». Vous le voyez, mes frères : le Sauveur fait allusion ici à ceux qui disaient qu'il n'était point envoyé de Dieu, et il les a uniquement en vue dans tout ce qu'il dit ici.

« Je leur ai fait connaître votre nom, et je « le leur ferai connaître (26) » encore. Vous avez pourtant dit que la parfaite connaissance vient du Saint-Esprit. Oui, mais tout ce qui est au Saint-Esprit est à moi. « Afin que l'a-

[1] Les apôtres, en disant : « Où allez-vous » ? voulaient savoir quel était le but des paroles de Jésus-Christ. Et saint Chrysostome veut prouver ici que, quoique le Sauveur désire que les apôtres soient avec lui où il sera lui-même, et qu'il semble l'ignorer en faisant cette prière pour eux, néanmoins il ne l'a fait que pour leur donner un témoignage plus authentique de son amour, sans qu'on puisse inférer de cette prière, qu'il ait ignoré que ses apôtres seraient avec lui, et pendant cette vie, et dans les siècles à venir.

En un mot, Jésus-Christ prie pour ses apôtres. A l'occasion de cette prière, le saint Docteur apostrophe Jésus-Christ, et fait voir que les hérétiques ne peuvent point se prévaloir de cette prière pour nier la divinité de Jésus-Christ ; puisqu'elle ne peut prouver que le témoignage de son amour à leur égard, et non qu'il ait rien ignoré ; au lieu que les apôtres, en demandant « Où allez-vous ? » faisaient voir le désir qu'ils avaient de connaître ce que Jésus-Christ leur disait : mais en même temps ils montraient leur ignorance ; ce qu'on ne peut dire de Jésus-Christ. Et le saint Docteur répond par là à cet argument implicite ; la prière de Jésus-Christ suppose de l'ignorance en lui ; car pourquoi prierait-il, s'il savait que Dieu le Père mettra ses apôtres avec lui ? Saint Chrysostome répond : Cette prière ne suppose aucune ignorance, mais elle marque seulement l'amour de Jésus-Christ pour ses apôtres, et qu'il leur parle humainement et selon leur portée, etc.

« mour dont vous m'avez aimé demeure en « eux, et que je demeure moi-même en eux ». S'ils apprennent qui vous êtes, alors ils sauront que je ne suis point séparé de vous, que je suis votre bien-aimé, votre Fils, uni étroitement à vous. Ceux qui croiront cela, comme il est juste de le croire, auront une véritable foi en moi, et m'aimeront d'un véritable amour. S'ils m'aiment comme il faut, je demeurerai en eux. Ne remarquez-vous pas bien, mes frères, que le divin Sauveur finit son discours par ce qu'il y a de plus excellent : par l'amour, qui est la source de toutes sortes de biens ?

Croyons donc en Dieu, mes chers frères, croyons en Dieu, et aimons-le, de peur qu'on ne dise de nous : « Ils font profession de con- « naître Dieu, mais ils le renoncent par leurs « œuvres » (Tit. I, 16); et encore : « Il a re- « noncé à la foi, et est pire qu'un infidèle ». (I Tim. V, 8.) L'infidèle assiste ses serviteurs, ses proches, et même les étrangers; mais vous, vous n'avez même pas le moindre soin de votre famille. Quelle excuse aurez-vous un jour, vous qui êtes cause qu'on blasphème et qu'on outrage Dieu? Considérez, examinez sérieusement, combien le Seigneur vous a donné d'occasions de faire le bien : ayez pitié de celui-ci, vous dit-il, comme de votre sang; ayez pitié de celui-là, comme de votre ami; de celui-là, comme de votre voisin; de l'autre, comme de votre concitoyen; et de cet autre, parce qu'il est homme. Que si rien de tout cela n'est capable de vous toucher, ni de vous faire remplir votre devoir; que si vous rompez tous ces liens, écoutez saint Paul qui vous dit que vous êtes pire qu'un infidèle; puisque l'infidèle, encore qu'il n'ait pas entendu parler de l'aumône, ni des choses célestes, vous a surpassé en humanité. Il vous est ordonné d'aimer vos ennemis, et vous regardez vos proches comme vos ennemis, et vous ménagez plus votre argent que le corps de vos frères. Toutefois ces richesses, quand vous les aurez dispersées et consumées, ne souffriront aucun dommage; mais celui-ci périt, parce que vous l'avez négligé, parce que vous lui avez refusé votre secours. Quelle est donc cette manie d'épargner ainsi votre bien, et de ne tenir nul compte de vos parents? Comment cette passion pour les richesses s'est-elle si fortement allumée dans votre cœur? D'où vous vient tant d'inhumanité et une si grande cruauté?

4. Supposons ici, mes frères, qu'un homme assis sur un trône extrêmement élevé, découvre de là tout le monde; ou plutôt, si vous le voulez, considérons seulement ce qui se passe dans cette ville : supposons quelqu'un assis sur une haute éminence, d'où il verrait et contemplerait toutes les actions des hommes. Quels excès, quelles folies ne découvrirait-il pas en eux! que de larmes il verserait, que d'éclats de rire il jetterait! quelle haine ne concevrait-il pas? de quelle horreur son âme ne serait-elle pas saisie? Car nous faisons des choses qui sont dignes de risée, de colère, de larmes, d'indignation et de haine. Celui-ci nourrit des chiens pour prendre des bêtes sauvages, et il se rend sauvage lui-même : celui-là nourrit des ânes et des taureaux pour transporter des pierres, tandis qu'il refuse du pain à des hommes qui meurent de faim. Tel autre dépense un argent immense à faire des hommes de pierre; et les véritables hommes, qu'il délaisse, deviennent aussi des hommes de pierre dans leur détresse profonde. Cet autre amasse à grands frais des lames d'or, pour en couvrir ses murailles, et voit-il un pauvre tout nu, il n'en est nullement touché. D'autres ajoutent habits sur habits, en inventent tous les jours de nouveaux, pendant que ce malheureux n'a pas de quoi couvrir sa nudité.

Les tribunaux sont pleins de gens qui se dévorent les uns les autres. Celui-ci dissipe son bien avec des femmes débauchées et des parasites, celui-là avec des comédiens et des danseurs; un autre se ruine à bâtir de superbes édifices; un autre, à acheter des terres et des maisons. Celui-ci suppute des intérêts, celui-là des intérêts d'intérêts. Celui-là rédige des contrats homicides, il passe les nuits sans dormir, et ne veille qu'à la destruction et à la ruine des autres. Le jour venu, l'un court à un trafic injuste, un autre à des débauches et à des dissolutions; un autre à des concussions et à des rapines. Nous sommes vifs et ardents pour les choses inutiles ou défendues, et pour les choses nécessaires nous n'avons ni âme ni sentiment.

Les juges n'ont que le nom de juges; au fond ils sont des voleurs et des homicides. Si l'on examine les procès et les testaments, on y trouve mille injustices, fraudes, vols, perfidies. Tout le temps se passe à ces sortes d'occupations. On n'en a point à donner aux choses spirituelles, dont on ne fait aucun cas.

On n'encombre nos églises que par curiosité. Mais est-ce là ce que nous vous demandons? Nous vous demandons de bonnes œuvres et un cœur pur. Que si après avoir passé toute la journée à un commerce d'avarice et d'usures, vous entrez sur le soir à l'église pour y faire quelques courtes prières, certainement vous n'apaisez point la colère de Dieu; vous ne faites, au contraire, que l'irriter davantage. Si vous voulez apaiser le Seigneur et vous le rendre propice, produisez des œuvres; informez-vous de la misère et du nombre des misérables, ayez des yeux charitables pour ceux qui sont nus, pour ceux que la faim dévore, pour ceux qu'on outrage et qu'on opprime: le Seigneur vous a donné bien des moyens d'exercer l'humanité.

Ne nous trompons donc pas nous-mêmes en menant une vie oisive et inutile; et ne nous négligeons pas aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui nous nous portons bien. Mais, nous souvenant que nous sommes souvent tombés dans de grosses maladies, et que, nous étant vus à la dernière extrémité, nous sommes presque morts d'effroi à la pensée de notre sort à venir, songeons encore aujourd'hui que le même avenir nous attend, vivons dans la même crainte, et devenons meilleurs; car notre conduite actuelle mérite la condamnation la plus sévère. Ceux qui sont établis pour juger les autres, sont semblables aux lions et aux chiens, les marchands sont semblables aux renards. Quant à ceux qui n'ont ni charges ni affaires, ceux-là mêmes n'usent pas bien de leur loisir: ils passent tout leur temps au théâtre et à d'autres amusements non moins criminels.

Et, ce qui est étonnant, personne ne les reprend et ne les corrige de ces désordres; mais plusieurs leur portent envie et sont au désespoir de n'en pouvoir faire autant, en sorte que ceux-ci sont aussi punissables que les autres, quoiqu'ils ne fassent pas le mal; car, dit l'apôtre: « Non-seulement ceux qui les font sont « dignes de mort, mais aussi quiconque ap- « prouve ceux qui les font ». (Rom. 1, 32.) En effet, leur cœur est également corrompu. D'où l'on voit que la volonté même peut être punissable. Tous les jours je vous dis ces choses, et je ne cesserai point de vous les redire. Si quelques-uns les écoutent, ils en profiteront, et si vous ne les écoutez pas maintenant, sûrement vous les entendrez au jour du jugement, lorsque vous n'en pourrez plus profiter, et alors vous vous condamnerez vous-mêmes; mais nous, nous serons exempt de blâme et de tout reproche. Mais, à Dieu ne plaise que nous ne rapportions pour tout fruit de nos discours que notre unique justification! Fasse plutôt le ciel que vous soyez notre gloire et notre couronne devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que nous jouissions tous ensemble des biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, et au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIII.

JÉSUS AYANT DIT CES CHOSES, S'EN ALLA AVEC SES DISCIPLES AU DELA DU TORRENT DE CÉDRON, OU IL Y AVAIT UN JARDIN, DANS LEQUEL IL ENTRA, LUI ET SES DISCIPLES. (CHAP. XVIII, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 36.)

ANALYSE.

1. Commencement de la Passion du Sauveur.
2. Ce Malchus blessé par saint Pierre et guéri par Jésus-Christ, est le même serviteur qui donna un soufflet au Sauveur. — Premier reniement de saint Pierre.
3. Combien notre nature est faible, lorsque Dieu nous abandonne. — Deuxième et troisième reniements de saint Pierre.
4. Jésus devant Pilate.
5. Nous devons suivre l'exemple de Jésus-Christ. — Récit des outrages et des tourments que le divin Sauveur a soufferts pour nous. — Belles réflexions sur les injures qu'on nous fait ou qu'on nous dit. — La gloire et les choses humaines ne sont qu'une ombre, et n'ont rien de réel. — Échelle de Jacob, ce qu'elle nous marque. — Se corriger peu à peu de ses défauts : dans ce mois d'un, dans le suivant d'un autre. — S'élever à la vertu et à la perfection comme par degrés.

1. La mort est quelque chose de redoutable et d'effrayant; mais non pour une âme nourrie de la céleste philosophie. Celui qui n'a nulle idée des choses futures, et qui regarde la mort comme la dissolution de son être, la fin et le terme de sa vie, a raison de la craindre et d'en avoir de l'horreur, croyant qu'il va cesser d'être. Mais nous, à qui Dieu fait la grâce de révéler les secrets et les mystères de la sagesse (Ps. L, 7), nous qui regardons la mort comme un passage, nous n'avons nulle raison de la craindre; au contraire, à ses approches nous devons nous réjouir et avoir du courage, parce que de cette vie périssable nous passons à une vie meilleure et plus glorieuse, qui n'aura point de fin. C'est là ce que nous apprend Jésus-Christ par son exemple; il va à la passion et à la mort, non par force et par nécessité, mais volontairement et de bon gré.

« Jésus parla de la sorte », dit l'évangéliste, « et s'en alla avec ses disciples au delà du tor- « rent de Cédron, où il y avait un jardin, dans « lequel il entra, lui et ses disciples. Judas, qui « le trahissait, connaissait aussi ce lieu-là, « parce que Jésus y avait souvent été avec ses « disciples (2) ». Le Sauveur se met en marche vers le milieu de la nuit; il passe le torrent, il se hâte d'arriver à ce lieu que le traître connaissait, pour exempter ceux qui lui dressent des embûches de la peine et de la fatigue du chemin; il fait voir à ses disciples qu'il marche volontairement à la mort, ce qui devait beaucoup les consoler; et il se constitue comme en prison dans ce jardin.

« Jésus dit ces choses ». Jean, que dites-vous? le Sauveur avait prié son Père, il lui avait fait sa prière? Pourquoi ne dites-vous donc pas que l'ayant finie, il vint en ce lieu? Parce que ce n'était point là une prière, mais un entretien qu'il eut avec son Père, au sujet de ses disciples. Et ses disciples entrèrent dans le jardin; ainsi il les délivra de la crainte où ils étaient, de sorte qu'ils ne refusèrent pas d'aller au jardin, et qu'ils y entrèrent sans difficulté. Qu'est-ce qui porta Judas à y venir? ou d'où apprit-il qu'il y fallait aller? Par là on voit que Jésus passait souvent les nuits dehors; s'il les eût passées dans la maison, Judas ne le serait pas venu chercher dans ce désert, mais il serait allé à la maison pour le trouver endormi.

Mais de peur qu'entendant parler de jardin, vous ne croyiez que Jésus avait voulu se cacher, l'évangéliste ajoute : « Judas connaissait

« ce lieu-là ». Et il ne se contente pas de vous le faire remarquer ; mais il dit encore que Judas le connaissait, « parce que Jésus y avait « souvent été avec ses disciples ». Il y allait souvent avec ses disciples, pour les entretenir en particulier de choses nécessaires, que nul, excepté eux, ne devait entendre. Jésus se retirait sur des montagnes et dans des jardins, cherchant toujours les lieux éloignés du bruit et du tumulte, afin que rien ne pût distraire ses auditeurs de sa doctrine et de ses instructions.

« Judas ayant donc pris » avec lui « une « compagnie de soldats, et des gens envoyés « par les princes des prêtres et par les phari- « siens, il vint en ce lieu (3) ». Plus d'une fois déjà, les princes des prêtres et les pharisiens avaient envoyé des gens pour le prendre, mais ils ne l'avaient pu. D'où il est visible que c'est volontairement qu'il se livra. Et comment purent-ils engager cette cohorte à faire une pareille action ? C'étaient des soldats toujours prêts à tout faire pour de l'argent. « Mais Jé- « sus, qui savait tout ce qui lui devait arriver, « vint au-devant d'eux, et leur dit : Qui cher- « chez-vous (4) ? » C'est-à-dire, ce n'est point par l'arrivée de ces gens-là, que Jésus apprit ce qu'on voulait faire de lui ; mais, sans se troubler, comme sachant tout, il s'avança, et leur parla, se comporta de la sorte. Pourquoi vinrent-ils avec des armes pour le prendre ? Ils craignaient le peuple qui avait coutume de le suivre ; et c'est aussi pour cela qu'ils vinrent de nuit. « Etant venu au-devant d'eux, il « leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répon- « dirent : Jésus de Nazareth ». Ne voyez-vous pas cette puissance invincible ? il est au milieu d'eux, ils ne peuvent pas le voir, il les rend tous aveugles.

Que cela ne vint point des ténèbres de la nuit, l'évangéliste le montre assez, en disant qu'ils avaient des flambeaux ; mais quand même ils n'en auraient point eu, ils auraient pu le reconnaître à sa voix. Que si elle était inconnue aux soldats, comment l'aurait-elle été à Judas, qui était continuellement avec lui ? En effet, Judas était avec eux, et ne reconnut pas plus Jésus que les autres, il tomba avec eux à la renverse. Or, Jésus fit cela pour montrer que, quoiqu'il fût au milieu d'eux, non-seulement ils ne pouvaient le prendre, mais même le voir, s'il ne le permettait.

« Il leur demanda encore une fois : Qui « cherchez-vous (7) ? » O folie ! Jésus les a tous renversés par une seule parole, ils viennent d'éprouver sa redoutable puissance, et ils ne rentrent point en eux-mêmes, ils ne s'amendent point, ils poursuivent encore leur entreprise. Mais quand Jésus a fait ce qui était en lui, pour les détourner de leur dessein, alors, enfin il se livre à eux et leur dit : « Je vous ai « déjà dit que c'est moi. Or, Judas qui le tra- « hissait, était aussi là présent avec eux (8) ». Remarquez, mes frères, la modération de l'évangéliste : il ne maudit point le traître, il fait simplement le récit de ce qui s'est passé, ne s'attachant qu'à faire connaître qu'il n'est rien arrivé que par la permission de Jésus. Mais, de peur qu'on ne prît de là occasion de dire que Jésus-Christ s'étant lui-même fait connaître et livré à eux, les avait poussés à commettre ce crime, il a fait d'abord tout ce qui les en pouvait détourner ; et comme ils persévéraient dans leur méchanceté, et qu'ils étaient sans excuse, alors seulement il s'est livré lui-même et il leur a dit : « Si c'est donc « moi que vous cherchez, laissez aller ceux- « ci », leur donnant jusqu'à la dernière heure des témoignages et des marques de sa bonté. Si c'est de moi que vous avez besoin, dit-il, qu'il n'y ait rien de commun avec ceux-ci ; je me livre moi-même à vous. « Afin que cette « parole qu'il avait dite fût accomplie : il n'a « perdu aucun d'eux (9) ». Au reste, cette perte, Jésus-Christ l'entendait, non de la mort du corps, mais de celle de l'âme, mais de la mort éternelle. L'évangéliste a en vue, en même temps, celle du corps.

Mais il y a lieu de s'étonner qu'ils ne se soient pas saisis aussi des disciples, et qu'ils ne les aient pas tous massacrés ; surtout Pierre les ayant fortement irrités, en blessant un des serviteurs. Qui les a retenus, qui les en a empêchés, sinon cette même puissance qui les a renversés et jetés par terre ? C'est pour montrer que ce n'est point par leur volonté, mais par la volonté et la vertu de celui même qu'ils ont réussi à prendre, que l'évangéliste ajoute : « Afin que cette parole qu'il avait « dite fût accomplie : Nul d'eux ne s'est perdu ».

2. Pierre donc se sentant encouragé et par cette parole, et par ce qu'il vient de voir, s'arme contre ceux qui se jetaient sur son Maître. Mais comment, direz-vous, celui à qui il avait été ordonné de n'avoir ni sac, ni deux habits, a-t-il eu une épée ? Sans doute Pierre

avait pressenti ce qui allait se passer, et pour cela même il s'était longtemps à l'avance muni d'une épée. Que si vous dites encore : comment celui à qui il était défendu de donner un soufflet, se porte-t-il à commettre un homicide? Sans doute il lui était défendu de se venger; mais en cette occasion Pierre ne se venge point, il venge son Maître. A quoi on peut ajouter que les apôtres n'étaient pas encore parfaits, ni consommés dans la vertu. Pour vous, si vous voulez voir Pierre dans cette haute et sublime philosophie, suivez-le; vous le verrez dans la suite déchiré de coups de fouets, et accablé de mille maux, sans ouvrir la bouche, sans même s'émouvoir. Mais Jésus fait encore ici un miracle, pour vous apprendre qu'il faut faire du bien à ceux qui nous font du mal, et pour manifester sa vertu et sa puissance, il rétablit donc l'oreille de ce serviteur, et dit à Pierre: « Tous ceux qui se ser- « viront de l'épée, périront par l'épée ». (Matth. XXVI, 52.) Comme dans le lavement des pieds, Jésus-Christ arrêta son esprit vif et bouillant par des menaces, il fait de même présentement. L'historien ajoute le nom du serviteur, parce que c'était là une grande chose, non-seulement de l'avoir guéri, mais encore d'avoir guéri un homme qui peu après lui devait donner un soufflet; et aussi d'avoir par là tout à coup éteint la guerre qui allait s'allumer contre ses disciples. L'historien a donc mis son nom, afin que ceux qui liraient son histoire pussent s'informer du fait et en découvrir la vérité; et ce n'est pas sans raison qu'il marque que Pierre abattit l'oreille droite; mais, comme je le crois, c'est pour montrer l'emportement de cet apôtre, puisque peu s'en fallut qu'il ne portât le coup sur la tête.

Mais Jésus ne se contenta pas de retenir Pierre par ses menaces, il le consola aussi par ces autres paroles : « Ne faut-il pas que je « boive le calice que mon Père m'a donné « (11)? » Par où il fait voir que ce qu'ils faisaient, il ne fallait pas l'attribuer à leur puissance, mais à sa permission; et il déclare qu'il n'est point contraire à Dieu, mais qu'il lui est obéissant jusqu'à la mort. « Alors ils « prirent Jésus et le lièrent (12), et ils l'ame- « nèrent chez Anne (13) ». Pourquoi chez Anne? ils se réjouissaient et ils exaltaient leur action, comme s'ils eussent remporté une grande victoire : « Parce qu'il était beau-père « de Caïphe, et Caïphe était celui qui avait « donné ce conseil aux Juifs, qu'il était utile « qu'un seul homme mourût (14) ». L'évangéliste nous rappelle la prophétie et la produit, afin de nous faire connaître que tout cela s'est fait pour notre salut; et cette vérité, qui est si grande et si importante, nous est prédite par nos ennemis mêmes. De peur donc qu'on ne fût scandalisé d'entendre parler de liens, l'historien fait aussitôt mention de la prophétie, qui nous apprend que la mort de Jésus-Christ était le salut de tout le monde.

« Cependant Simon Pierre suivit Jésus, « comme aussi un autre disciple (15) ». Quel est cet autre disciple? C'est celui qui a écrit cet évangile. Et pourquoi ne se nomme-t-il pas? Lorsqu'il dit qu'il s'est reposé sur le sein de Jésus (Jean, XXI, 20), il a raison de taire son nom, mais maintenant, pourquoi le supprime-t-il? C'est sûrement pour le même sujet, puisqu'il raconte encore ici une belle action qui lui est glorieuse, qu'il suivait son Maître, tous les autres disciples ayant pris la fuite. Voilà pourquoi il tait son nom et met Pierre le premier. Il est cependant forcé de se faire connaître, pour vous apprendre qu'il a raconté avec plus d'exactitude que les autres ce qui s'est passé dans la maison du grand prêtre, puisque y étant entré, il avait tout vu. Voyez sa modestie et avec quelle adresse il écarte ce qui est à sa louange. Afin qu'on ne dise pas : Comment tous les autres s'étant enfuis, Jean est-il entré plus avant dans la maison que Pierre même? il ajoute : « Il était connu du grand « prêtre ». Et il a soin de le marquer, afin que personne ne s'étonne qu'il ait suivi son Maître et ne loue son courage et sa fermeté.

Mais ce qui est surprenant, c'est que Pierre, qui était timide et craintif, soit entré dans la maison, lors même que ses collègues s'étaient tous retirés. L'amour de son Maître l'a attiré et l'a fait entrer. La crainte et la frayeur l'ont empêché d'entrer plus avant. L'évangéliste a marqué ces circonstances, pour nous préparer au renoncement de Pierre et nous donner plus de raisons de l'excuser. Ce n'est pas pour se relever ni pour se faire valoir que Jean a rapporté qu'il était connu du grand prêtre, c'est seulement parce qu'il avait dit qu'il était entré dans la maison seul avec Jésus, et afin que vous ne crussiez point qu'il avait fait une action d'un grand courage. Puis il montre par ce qui suit que Pierre serait aussi entré si cela lui

eût été permis, puisque, lorsqu'il fut sorti pour dire à la portière de le faire entrer, Pierre entra sur-le-champ. Pourquoi ne le fit-il pas entrer lui-même ? Parce qu'il s'attachait à la personne de Jésus-Christ et qu'il ne le quittait pas d'un pas. Voilà pourquoi il dit à la servante de le faire entrer.

Que dit donc à Pierre cette servante? « N'êtes-« vous pas aussi des disciples de cet homme? « Il lui répondit : Je n'en suis point (17) ». Que dites-vous, Pierre? Ne répondîtes-vous pas dernièrement que s'il vous fallait donner votre vie pour Jésus, vous la donneriez? Qu'est-il donc arrivé de nouveau pour que vous ne puissiez même pas soutenir l'interrogation d'une servante? Quoi donc? Est-ce un soldat qui vous interroge? Est-ce un de ceux qui ont pris Jésus? C'est une femme de basse condition, et la demande qu'elle vous fait n'a rien qui sente l'impudence. Elle ne vous a point dit : Etes-vous le disciple de ce fourbe, de ce séducteur, de ce méchant? Mais : « De cet « homme ». Ce qui marque plutôt la compassion et la pitié que le mépris. Ainsi Pierre n'entendit rien dire à cette servante qui pût l'intimider et l'effrayer. Si elle lui dit : « N'êtes-« vous pas aussi des disciples ? » c'est parce que Jean était dans la maison ; on voit combien le langage de cette femme avait de retenue et de douceur. Mais Pierre ne sentit rien de cela, il n'y comprit rien, ni à la première, ni à la seconde, ni à la troisième demande, mais seulement lorsque le coq chanta ; et cela même ne le fit pas réfléchir, jusqu'au moment où Jésus-Christ le regarda avec indignation. Pierre était donc auprès du feu où il se chauffait avec les serviteurs du grand prêtre ; et Jésus-Christ, lié et garrotté, était gardé dans l'intérieur de la maison. Au reste, nous n'entrons pas dans ce détail pour accuser Pierre et vous faire connaître toute l'énormité de son péché, mais seulement pour vous montrer la vérité des paroles de Jésus-Christ.

3. « Cependant le grand prêtre interrogea « Jésus touchant ses disciples et touchant sa doc-« trine (19) ». O quelle malice et quelle méchanceté ! Ce grand prêtre a souvent entendu dans le temple Jésus-Christ prêcher, enseigner publiquement, et maintenant il veut apprendre de lui ce qu'il a dit, ce qu'il a enseigné. Comme ils n'avaient aucun reproche à lui faire, ni aucun sujet d'accusation contre lui, ils l'interrogeaient touchant ses disciples. Peut-être lui demandaient-ils où ils étaient, pourquoi il les avait assemblés, quel était son projet, son dessein. Le grand prêtre faisait toutes ces questions parce qu'il le voulait convaincre d'être un séducteur et un novateur, comme si ses disciples eussent été les seuls qui crussent en lui, comme si l'école de Jésus-Christ eût été un atelier de crimes.

Que répond donc Jésus-Christ? Il réfute toutes ces choses, toutes ces fausses accusations par un seul mot : « J'ai parlé publiquement à « tout le monde (20) », je n'ai point parlé en particulier avec mes disciples : « J'ai enseigné « publiquement dans le temple ». Quoi donc ? N'a-t-il rien dit en secret ? Assurément il a dit des choses en secret, mais non comme les Juifs le pensaient, par crainte, ou pour exciter des séditions, mais parce que ce qu'il avait à dire était au-dessus de la portée du peuple. « Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez « ceux qui m'ont entendu (21) ». Ce n'est point là une réponse d'homme fier et orgueilleux, c'est celle d'un homme qui se confie à la vérité de ses paroles. Au commencement que Jésus a enseigné, qu'a-t-il donc dit? « Si je rends « témoignage de moi-même, mon témoignage « n'est pas véritable » (Jean, v, 31) ; et c'est là ce qu'il insinue maintenant, voulant leur donner le témoignage le plus digne de foi. Car, interrogé sur ses disciples comme étant ses disciples, il dit : Vous m'interrogez moi-même touchant mes disciples. Interrogez mes ennemis, ceux qui me dressent des embûches, ceux qui m'ont pris et m'ont lié. « Ce sont « ceux-là qui savent ce que j'ai enseigné ». Qu'ils parlent. En effet, ce n'est point un témoignage douteux de la vérité qu'on atteste que de prendre ainsi pour témoins ses propres ennemis.

« Que fit donc le grand prêtre ? » Il aurait dû sur ces paroles interroger ces gens et faire des perquisitions ; il n'en fit rien. « Mais « comme il eut dit cela, un des officiers qui « était là présent, donna un soufflet à Jésus « (22) ». Est-il rien de plus insolent ? O ciel, frémissez d'étonnement ! ô terre, tremblez, voyant la patience du Seigneur et l'endurcissement de ces serviteurs ! Mais qu'avait dit Jésus-Christ? Il n'avait point dit : Pourquoi m'interrogez-vous ? comme pour ne vouloir pas répondre, mais pour ôter toute occasion de malice et de méchanceté. Et pouvant, pour avoir été frappé à ce sujet, pouvant tout ren-

verser, tout perdre, tout exterminer, il ne le fit point, mais il dit des choses qui auraient pu amollir le cœur le plus féroce.

« Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que « j'ai dit (23) » ; c'est-à-dire, si vous pouvez trouver à reprendre dans mes paroles, montrez-le ; « si vous ne le pouvez pas, pourquoi « me frappez-vous ? » Vous voyez ce jugement, mes frères, vous voyez ce tumulte, cette agitation, cette colère. Le grand prêtre interroge captieusement et avec fourberie. Jésus-Christ répond juste et sans détours. Quel parti fallait-il donc prendre? Il fallait réfuter ou acquiescer. Mais on fait tout le contraire, et un valet frappe Jésus. Ainsi, ce n'était point là un jugement, c'était une émeute, une scène de violence. Ensuite, comme ils ne trouvent rien à reprendre en lui, « ils l'envoient lié à Caïphe « (24). Cependant Pierre était debout » près du feu « et se chauffait (25) ». Ah! combien peu a duré cette ardeur, cet emportement qu'il avait fait paraître au moment qu'on amenait Jésus ! Maintenant il ne bouge plus, il se chauffe ; cela vous montre, mes frères, que notre nature est bien faible et bien infirme, lorsque Dieu nous laisse à nous-mêmes. Et étant interrogé, il nie encore. Ensuite « un des « gens du grand prêtre, parent de celui à qui « Pierre avait coupé l'oreille », indigné de cette réponse, lui dit : « Ne vous ai-je pas vu « dans le jardin (26)? » Ce jardin ne lui rappela pas la mémoire de ce qu'il y avait fait, non plus que les témoignages d'amour qu'il y avait prodigués en paroles à son Maître : la crainte lui fit tout oublier.

Mais pourquoi les évangélistes s'accordent-ils tous dans le récit qu'ils font de ce renoncement? Ce n'est point pour en faire un reproche à Pierre, mais pour nous apprendre que c'est un grand mal de ne mettre pas toute sa confiance en Dieu et de se confier en soi-même. Pour vous, mon cher frère, admirez la providence du Maître ; quoiqu'il soit arrêté et lié, il prend un grand soin de son disciple, puisque, par son seul regard, il le relève de sa chute et le porte à répandre des larmes.

« Ils menèrent donc Jésus de chez Caïphe à « Pilate ». Et ils en usèrent de cette manière, afin que la multitude des juges fît croire au peuple, même malgré lui, qu'ils avaient examiné et reconnu la vérité. « C'était le matin ». Avant le chant du coq, on le mena chez Caïphe, le matin chez Pilate ; par ces paroles, l'évangéliste fait voir que Caïphe, ayant interrogé Jésus depuis minuit jusqu'au matin, n'avait pu le convaincre d'aucun crime ; et c'est pour cela qu'il le renvoya à Pilate. Mais saint Jean, laissant aux autres ces circonstances, nous fait le récit de ce qui suivit.

Remarquez, mes frères, la ridicule conduite des Juifs : ils ont pris un homme innocent, ils le conduisent avec des armes, et ils n'osent entrer dans le palais du gouverneur de peur de se souiller. Mais quelle est cette souillure d'entrer dans un palais où l'on punit les méchants ? « Ceux qui payaient la dîme de la « menthe et de l'aneth » (Matth. XXIII, 23 ; Luc, XI, 42) ne croient pas se souiller en faisant mourir injustement l'innocent, et ils croient au contraire se rendre impurs, s'ils entrent dans un tribunal. Mais pourquoi ne le firent-ils pas mourir eux-mêmes et l'envoyèrent-ils à Pilate ? Leur puissance et leur autorité étaient déjà beaucoup diminuées, les Romains s'étant tous soumis. Et de plus, ils craignaient que Jésus ne les accusât d'injustice et qu'ils ne fussent punis.

Que veut dire ceci : « Afin de pouvoir man- « ger la pâque? » Jésus-Christ ne l'avait-il pas déjà célébrée un des jours des pains sans levain ? Ou l'évangéliste appelle la pâque toute la fête, ou bien ce jour-là les Juifs faisaient leur pâque ; mais Jésus-Christ l'avait faite le jour d'auparavant, destinant pour le jour de sa mort celui de la veille et de la préparation, auquel on célébrait autrefois la pâque. Mais tandis qu'ils portent des armes, ce qui n'était point permis, et qu'ils répandent le sang, ils se gardent soigneusement d'entrer dans ce lieu, et ils font appeler Pilate, qui, les étant venu trouver dehors, dit : « Quel est le crime « dont vous accusez cet homme (29) ? ».

4. Ne remarquez-vous pas, mes chers frères, combien ce gouverneur était étranger à leurs sentiments d'ambition et d'envie ? Voyant Jésus lié et traduit à son tribunal, il ne crut pas pour cela qu'on eût contre lui des chefs d'accusations certains et indubitables ; voilà pourquoi il interroge, pensant bien qu'il était absurde, qu'après l'avoir jugé eux-mêmes les premiers, ils ne vinssent à lui que pour lui demander le supplice et son arrêt de mort, sans nouveau jugement. Que répondirent donc les Juifs ? « Si ce n'était point un méchant, « nous ne vous l'aurions pas livré entre les « mains (30) ». O folie ! Pourquoi donc ne dé-

clarez-vous pas son crime au lieu de le cacher? Pourquoi ne découvrez-vous pas le mal qu'il a fait? Vous le voyez : ils refusent obstinément de procéder selon les règles de la justice, et ils ne sauraient se justifier. Anne a interrogé Jésus touchant sa doctrine, et après l'avoir ouï, il l'a envoyé chez Caïphe. Caïphe l'ayant interrogé, et n'ayant trouvé en lui aucun crime, l'a renvoyé à Pilate. Pilate dit : « Quel est le crime dont vous accusez cet « homme? » Et ils n'ont rien à lui répondre, mais ils usent encore de détours, et ils allèguent quelques soupçons.

Pilate donc, incertain et irrésolu sur ce qu'il doit faire, leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, « et le jugez selon votre loi. Mais les Juifs lui « répondirent : Il ne nous est pas permis de « faire mourir personne (31) ». Et ils disaient cela, « afin que ce que Jésus avait dit, lors- « qu'il avait marqué de quelle mort il devait « mourir, fût accompli (32) ». Et comment ces paroles : « Il ne nous est pas permis de faire « mourir personne », le marquaient-elles? L'évangéliste dit cela, ou parce que Jésus-Christ ne devait pas seulement mourir pour les Juifs, mais encore pour les gentils; ou parce qu'il n'était pas permis aux Juifs de le crucifier. Mais s'ils disent : « Il ne nous est « pas permis de faire mourir personne », ils veulent dire : « présentement ». Car ils ont fait mourir, et encore d'une autre manière : Etienne, qu'ils ont lapidé, en est une preuve. Au reste, ils voulaient crucifier Jésus-Christ, afin de pouvoir se glorifier d'une mort si ignominieuse.

Pilate donc, voulant se débarrasser de leurs importunités, ne tira point le jugement en longueur. Etant rentré dans le palais, il interrogea Jésus, et lui dit : « Etes-vous le roi des « Juifs (33) ? Jésus lui répondit : Dites-vous « cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont- « ils dit de moi (34)? » Pourquoi Jésus-Christ lui fit-il cette question ? Pour découvrir la malignité des Juifs, car Pilate en avait déjà beaucoup entendu parler. Comme ils n'avaient donc rien de nouveau à dire contre Jésus, Pilate, pour ne pas entrer dans de longues discussions, expose à Jésus ce que les Juifs lui objectaient éternellement. Et comme il avait dit aux Juifs : « Jugez-le selon votre « loi »; eux, pour montrer que le crime dont ils accusaient Jésus ne regardait point leur religion ni leur loi, répondent : « Cela ne « nous est pas permis ». Il n'a point péché contre notre loi, son crime est un crime public. Voyant cela, Pilate, comme s'il eût été lui-même en péril, dit : « Etes-vous le roi des « Juifs? » Sur quoi Jésus-Christ, qui connaissait sa crainte, l'interroge à son tour : mais comme il voulait que Pilate accusât lui-même les Juifs, il dit : « D'autres vous l'ont-ils dit « de moi? » Et Pilate déclare que les Juifs sont les auteurs de cette accusation, en disant : « Ne savez-vous pas bien que je ne suis « pas Juif? Ceux de votre nation, et les princes « des prêtres, vous ont livré entre mes mains : « qu'avez-vous fait (35)? » Pilate fait cette réponse pour s'excuser. Ensuite, Jésus-Christ le reprenant de lui avoir dit : « Etes-vous roi? » lui réplique : Ce sont les Juifs qui vous l'ont dit? Pourquoi ne faites-vous pas une enquête exacte? Les Juifs vous ont dit que je suis un méchant; informez-vous, recherchez quel est le mal que j'ai fait. Mais vous ne le faites pas, et vous m'exposez seulement leur accusation : « Le dites-vous de vous-même, ou d'ailleurs? » Après quoi Pilate, ne pouvant répondre sur-le-champ aux répliques que lui fait Jésus-Christ, se borne à alléguer ce qu'a fait le peuple : « Ils vous ont livré entre mes mains », dit-il, il faut donc que je vous interroge sur ce que vous avez fait.

Que lui repartit Jésus-Christ ? « Mon « royaume n'est pas de ce monde (36) ». Le Sauveur relève l'esprit de Pilate, qui n'était ni aussi méchant que les Juifs, ni semblable à eux, et il veut lui montrer qu'il n'est pas un pur homme, mais qu'il est Dieu et Fils de Dieu. Et que dit-il? « Si mon royaume était « de ce monde, mes gens auraient combattu « pour m'empêcher de tomber entre les mains « des Juifs ». Par cette réponse Jésus dissipe le soupçon de rébellion et de tyrannie que Pilate avait gardé jusqu'à ce moment.

Mais est-ce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde? Certes, il en est. Comment alors expliquer ces paroles : « Il n'en est « pas? » Cela ne signifie pas que Jésus-Christ ne commande point en ce monde, mais qu'il a aussi son royaume dans le ciel : et ce royaume n'est point humain, mais il est beaucoup plus grand et plus brillant. Si donc ce royaume est plus grand, comment a-t-il été pris par les gens du royaume de ce monde? C'est en se livrant lui-même volontairement à eux : mais il ne le cache point. Et que dit-il?

« Si j'étais de ce monde, mes gens auraient « combattu pour m'empêcher de tomber entre « les mains des Juifs ». Par où Jésus-Christ fait connaître la faiblesse du royaume terrestre, qui tire toute sa force et sa puissance de ses sujets. Mais le royaume céleste se suffit à lui-même et n'a besoin de personne.

Les hérétiques saisissent ces paroles et s'en servent pour appuyer leur erreur : ils disent que Jésus-Christ n'a rien de commun avec le Créateur. Mais que répondront-ils à ce que l'Ecriture dit de ce même Jésus-Christ: « Il « est venu chez soi? » (Jean, I, 11.) Que répondront-ils à ce qu'il dit lui-même : « Ils ne « sont point du monde, comme je ne suis « point » moi-même « du monde? » (Jean, XVII, 14.) C'est ainsi, c'est en ce sens qu'il dit que son royaume n'est point d'ici. En quoi il n'exclut pas le monde de son royaume, mais il montre, comme je l'ai dit, que son royaume n'est point humain, ni passager, ni périssable.

Que répliqua Pilate? « Vous êtes donc roi? « Jésus lui repartit : Vous le dites, que je suis « roi. C'est pour cela que je suis né (37) ». Donc s'il est né roi, il est également né avec toutes les dépendances de la royauté; et il n'a rien qu'il ait reçu, mais il possède tout par lui-même. Lors donc que vous entendez ces paroles : « Comme le Père a la vie en lui-« même, il a aussi donné au Fils d'avoir la « vie » (Jean, V, 26), ne les entendez d'aucune autre chose que de la génération. Entendez et expliquez de même tous les autres endroits de l'Ecriture, qui sont semblables à celui-là. « Et je suis venu afin de rendre témoignage à « la vérité »; c'est-à-dire afin d'enseigner la vérité à tous les hommes, et de la leur persuader.

5. Pour vous, mes chers frères, vous qui avez entendu ce récit, vous qui voyez qu'on a lié le Seigneur, qu'on l'a mené de côté et d'autre, et traduit de tribunaux en tribunaux, ne faites aucun cas des choses présentes. Eh! comment ne serait-il pas déraisonnable et absurde, Jésus-Christ ayant souffert pour vous tant et de si grands tourments, de ne pouvoir même pas supporter pour lui des paroles? On crache sur son visage, et vous vous parez de riches habits, de bijoux et de pierreries. Et si tout le monde ne vous donne pas des marques de vénération et de respect, vous ne croyez pas vivre. Jésus-Christ est outragé, moqué, reçoit de honteux soufflets sur la joue; et vous voulez qu'on vous honore toujours, et vous ne voulez point participer aux opprobres de Jésus-Christ. Vous n'écoutez pas ce que vous dit saint Paul : « Soyez mes imitateurs, comme « je le suis moi-même de Jésus-Christ ». (I Cor. X, 1.) Lors donc que quelqu'un vous déshonore, souvenez-vous de votre Seigneur, que les Juifs adoraient par dérision, en se jouant de lui; qu'ils déshonoraient par leurs actions et par leurs paroles et dont ils faisaient mille railleries et mille moqueries, lorsque non-seulement il ne leur rendait point la pareille, ni le mal pour le mal, mais leur donnait au contraire des témoignages de sa douceur et de sa clémence.

Imitons-le donc ce divin Sauveur; par là nous pourrons nous délivrer de toutes sortes d'ignominies. Car ce n'est pas celui qui injurie, mais c'est celui qui s'abat et s'afflige, qui rend l'injure sensible. Si vous n'étiez pas impatient, vous ne recevriez point d'injures. La peine que cause une injure, ne vient pas de celui qui la fait, mais de celui qui la reçoit. Pourquoi vous affligez-vous? Si c'est injustement que cet homme vous injurie, vous ne devriez point vous fâcher, mais plutôt le prendre en compassion. Si c'est justement, vous devez à plus forte raison demeurer tranquille. Si étant pauvre, vous vous entendiez appeler riche, cette louange ne vous toucherait point, mais vous la prendriez plutôt pour une plaisanterie; de même si celui qui vous injurie, dit des faussetés de vous, cela ne vous regarde point; vous ne devez nullement vous en émouvoir. Que si la conscience vous fait des reproches, ne vous troublez point de ce que l'on dit de vous; mais amendez votre vie, mais corrigez-vous réellement de vos défauts. Je dis cela au sujet des injures véritables. Si l'on vous reproche votre pauvreté et votre basse naissance, vous en devez rire. Ces sortes d'injures ne déshonorent pas celui qui les reçoit, mais celui qui les dit, comme incapable de philosopher ou de raisonner.

Mais, direz-vous, quand on tient ces discours en présence de beaucoup de personnes qui ignorent la vérité, alors la blessure devient insupportable. C'est tout le contraire, alors elle est très-supportable, lorsqu'étant environné d'un grand nombre de témoins, tous vous louent et vous applaudissent, blâment celui qui n'a su ce qu'il disait, et se

rient de lui. Les personnes censées ne louent pas celui qui se venge, mais celui qui garde le silence. Si, parmi ceux qui sont présents, il ne se trouve personne de raisonnable, c'est alors surtout que vous devez braver l'injure et vous en prévaloir devant l'assemblée céleste. Là, tous vous loueront, tous vous applaudiront et vous approuveront; or, un seul ange vaut tout l'univers. Et pourquoi parler des anges? Le Seigneur lui-même vous louera.

Occupons-nous de ces pensées, et persuadons-nous que garder le silence, lorsqu'on nous dit une injure, ce n'est pas se faire tort, mais que c'est s'en faire véritablement un grand que de se venger. Si c'était se faire du tort que d'écouter dans le silence des mots satiriques et piquants, Jésus-Christ n'aurait pas dit : « Si quelqu'un vous a frappé sur la « joue droite, présentez-lui encore l'autre ». (Matth. v, 39.) Si donc ce que cet homme dit de nous est faux, ayons-en pitié, parce qu'il s'attire le supplice de ceux qui injurient (Ibid. 22), et se rend indigne de lire les saintes Ecritures. « Car Dieu a dit au pécheur : Pourquoi « prononcez-vous les paroles de mon alliance?» (Ps. XLIX, 17.) « Et étant assis, vous parliez « contre votre frère ». (Ibid. 21.) Et si ce qu'il a dit est vrai, il est encore digne de compassion. Le pharisien disait la vérité, en parlant mal du publicain (Luc, XVIII, 10), et il ne lui fit aucun tort : au contraire, il lui fut utile; mais il se priva lui-même de grands biens, et son accusation lui fit faire naufrage et le perdit. Ainsi, celui qui vous injurie se blesse de toutes parts, se punit lui-même, et il ne vous fait aucun mal.

Pour vous sûrement si vous veillez, si vous êtes attentifs sur vous-mêmes, vous faites un double gain et un double profit, et parce que, par votre silence, vous vous rendez Dieu propice, et parce que vous en devenez plus modéré, et encore, parce que ce qu'on a dit de vous vous sert à vous corriger de vos défauts et à mépriser la gloire humaine. C'est pour nous un grand sujet d'affliction et de douleur de voir que la plupart des hommes recherchent avidement la gloire et la renommée. Si nous voulons philosopher, nous comprendrons aisément et parfaitement que les choses humaines ne sont qu'une ombre, et n'ont rien de réel. Apprenons-le donc, et faisant un examen exact de nos vices et de nos défauts, corrigeons-les peu à peu; ce mois, celui-là, le mois suivant, cet autre, et de même proposons-nous d'en corriger un troisième le mois d'après. De cette sorte, nous élevant comme par degrés, nous arriverons au ciel par l'échelle de Jacob. Car il me semble que cette échelle que Jacob vit en songe (Gen. XXVIII, 12), marque le progrès dans la vertu, ce progrès qui nous élève de la terre au ciel, non par des degrés sensibles, mais par la correction et la réformation des mœurs et par l'accroissement de la vertu. Entreprenons donc ce voyage, travaillons à monter par cette échelle, afin qu'étant arrivés au ciel, nous y jouissions de toutes sortes de biens, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXIV.

C'EST POUR CELA QUE JE SUIS NÉ, ET QUE JE SUIS VENU DANS LE MONDE, AFIN DE RENDRE TÉMOIGNAGE A LA VÉRITÉ : QUICONQUE APPARTIENT A LA VÉRITÉ, ÉCOUTE MA VOIX. (VERS. 37, JUSQU'AU VERS. 15 DU CHAP. XIX.)

ANALYSE.

1. Jésus-Christ nous enseigne la patience. — Pilate cherche d'abord à délivrer Jésus.
2. La peur se saisit de Pilate et lui fait prononcer une sentence injuste.
3. Avoir toujours présente la passion de Jésus-Christ, la méditer continuellement. — Elle sera un souverain remède à toutes nos afflictions et à tous nos maux. — Jésus-Christ a souffert, afin que nous marchions sur ses pas. — Imiter sa douceur, et celle des apôtres, pour attirer à la pénitence ceux qui nous ont offensés. — La colère et le mensonge viennent du diable. — Nous sommes inutilement venus au monde et pour notre perte, si nous n'y pratiquons pas la vertu. — La foi seule et destituée des œuvres ne fait point entrer dans le ciel, elle attire une plus grande condamnation. — Philosophie, vertu des gentils supérieure à celle des chrétiens : grand sujet de honte et de condamnation. — On peut mourir tous les jours, se tenir prêt : faire ici les provisions nécessaires pour ce voyage : là-haut on n'en trouve point.

1. La patience est une vertu admirable, qui délivre l'âme des flots de cette mer orageuse et des malins esprits. Pendant toute sa vie Jésus-Christ nous l'a enseignée, et il nous l'enseigne surtout maintenant qu'on le traîne devant les juges et qu'on le traduit de tribunaux en tribunaux. Il est mené chez Anne, où il répond avec une grande douceur, et au serviteur qui l'a frappé, il fait une réponse capable de réprimer tout faste et tout orgueil. De là on le conduit chez Caïphe, ensuite chez Pilate; il y passe toute la nuit et ne cesse de faire paraître une extrême douceur. Lorsque les Juifs l'accusaient d'être un méchant, ce qu'ils ne pouvaient point prouver, il resta silencieux. Mais lorsque Pilate l'interrogea sur son royaume, alors il lui répondit, et en l'instruisant, il l'éleva à la plus haute et à la plus sublime théologie.

Mais pourquoi Pilate n'examine-t-il pas cette affaire en présence des accusateurs, et pourquoi entre-t-il dans le prétoire? Parce qu'il avait une grande estime et une haute opinion de Jésus, et qu'il voulait, loin des clameurs des Juifs, s'informer exactement de tout. Ensuite, lorsqu'il eut dit à Jésus : Qu'avez-vous fait? Jésus-Christ, à la vérité, ne lui répondit point sur cette question, mais il l'instruisit de ce qu'il tenait le plus à savoir, de son royaume; c'est sur quoi il lui a répondu par ces paroles : « Mon royaume n'est point de ce monde », c'est-à-dire, véritablement je suis roi, mais non pas tel que vous le soupçonnez; mon royaume est infiniment plus glorieux. Par là et par ce qui suit, le divin Sauveur déclare qu'il n'a fait aucun mal. Car celui qui dit : « Je suis né « pour cela, et je suis venu pour rendre témoi- « gnage à la vérité », déclare qu'il n'a fait aucun mal.

Ensuite, quand Jésus dit : « Quiconque ap- « partient à la vérité, écoute ma voix », il attire Pilate et l'engage à écouter attentivement ce qu'il lui dit; si quelqu'un, dit-il, est vrai, désire, aime la vérité, sûrement il m'écoutera. De cette manière, et avec ce peu de paroles, il l'attire et l'engage à lui dire : « Qu'est-ce que la vérité (38)? » Mais cependant Pilate poursuit l'affaire qui le presse, car il vit bien que la question qu'il venait d'entamer demandait du temps, et il voulait délivrer Jésus de la fureur des Juifs. C'est pour cela qu'il sortit du palais; et que dit-il? « Je ne « trouve aucun crime en cet homme ». Mais remarquez avec quelle prudence il parle. Il n'a

point dit : puisqu'il est coupable et digne de mort, accordez-lui sa grâce en faveur de la fête ; mais d'abord il le purge de tout crime et le montre innocent ; et alors, par surcroît, il prie, il demande que s'ils ne le veulent pas renvoyer comme innocent, ils l'accordent du moins comme criminel à la fête qui le réclame ; c'est pourquoi il dit : « Comme c'est la « coutume que je vous délivre un criminel à « la fête de Pâques (39) » ; et après, comme suppliant pour lui, il ajoute : « Voulez-vous « donc que je vous délivre le roi des Juifs ? « Alors ils se mirent à crier tous ensemble : « Nous ne voulons point celui-ci, mais Barab- « bas (40) ? » O sentiments, ô cœurs exécrables ! Ils délivrent ceux qui leur sont semblables par la dépravation et la corruption de leurs mœurs, ils délivrent les criminels, et ils demandent la mort de l'innocent, car depuis longtemps c'était là leur coutume.

Mais vous, mon cher frère, considérez la bonté du Seigneur. « Pilate le fit fouetter (1) », peut-être pour apaiser la fureur des Juifs et le délivrer ensuite. Comme effectivement par tout ce qu'il avait fait jusqu'alors il n'avait pu le délivrer, il le fit fouetter, pour les toucher et arrêter le mal, et il permit tout le reste, savoir, que les soldats le revêtissent d'un manteau d'écarlate, et lui missent sur la tête une couronne d'épines (2, 3), pour calmer leur colère. Il le leur mena dehors, afin que, le voyant traité si outrageusement et si ignominieusement, ils répandissent toute leur bile et apaisassent leur fureur. Et comment les soldats se seraient-ils portés à tous ces excès et auraient-ils osé commettre toutes ces insolences, si le préteur ne le leur avait ordonné pour complaire aux Juifs ? Que s'ils furent d'abord sans son ordre prendre Jésus de nuit, ce fut par complaisance pour les Juifs, et parce que l'argent qu'ils leur avaient donné était capable de leur faire tout entreprendre. Cependant lorsqu'on lui faisait tant et de si grands outrages, Jésus restait dans le silence, de même que lorsqu'on l'interrogeait et qu'il ne répondit rien.

Ne vous contentez pas, mes chers frères, d'écouter le triste récit de cette horrible tragédie ; mais ayez toujours présent à l'esprit tout ce qui s'y passa : et voyant le roi du monde et des anges, dont des soldats se moquent, et en actions et en paroles, souffrir tout sans se plaindre, sans dire un seul mot, sachez-le prendre pour modèle. Car lorsque Pilate eût dit : Voilà le roi des Juifs ! les soldats le revêtirent, par dérision, d'un manteau d'écarlate. Pilate, ensuite, l'amenant dehors, dit aux Juifs : « Je ne trouve en lui aucun crime (4) ». Jésus parut donc devant eux avec cette couronne sur la tête, et ce spectacle ne fut point capable d'apaiser leur colère, mais ils se mirent à crier : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! (6) » Voyant donc que tout ce qu'il faisait pour délivrer Jésus était inutile, Pilate dit : « Prenez-le « vous-mêmes, et le crucifiez ». D'où il est visible que c'était uniquement pour céder à leur fureur qu'il avait permis tout ce qu'on avait fait auparavant : pour moi, dit-il : « Je « ne trouve en lui aucun crime ».

2. Remarquez, mes frères, en combien de manières le juge justifie Jésus-Christ, et comme il s'attache à repousser les fausses accusations des Juifs ; mais rien ne put apaiser ces chiens furieux. Car, quand il leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, c'est pour dégager sa responsabilité, et pour les pousser à faire ce qui ne leur était point permis. Ils menèrent donc Jésus au gouverneur, afin qu'après qu'il l'aurait jugé, ils le pussent crucifier : mais il arriva au contraire que, par la sentence du juge, il se trouva complétement absous. Sur quoi, se voyant couverts de honte, ils dirent : « Nous avons une loi, et, selon notre loi, il « doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de « Dieu (7) ». Pourquoi donc, le juge vous ayant dit : « Prenez-le vous-mêmes, et le jugez « selon votre loi », avez-vous répondu : Il ne « nous est pas permis de faire mourir per- « sonne ? » (Jean, XVIII, 31) ; et maintenant, vous vous appuyez de votre loi, et vous prétendez que selon votre loi il doit mourir ?

Mais considérez leur accusation : « Il s'est « fait Fils de Dieu ». Dites-moi, je vous prie : Est-ce là un sujet d'accusation ? est-ce un crime que celui qui fait les œuvres du Fils de Dieu se dise Fils de Dieu ? Que fait donc Jésus-Christ ? Comme ils parlaient ensemble de ce chef d'accusation, il gardait le silence, accomplissant cette parole du prophète : « Il n'ou- « vrira point la bouche, à cause de l'abaisse- « ment et de la douleur où il sera [1] ». (Isaïe, LIII, 70.) Pilate donc, sur cette accusation « de s'être fait Fils de Dieu (8) », eut peur que ce qu'on disait ne fût vrai, et qu'il

[1] J'ai traduit ce passage, partie de mon texte, partie sur celui des Septante.

ne parût lui-même mal faire s'il le délivrait. Mais les Juifs, à qui les œuvres et les paroles de Jésus manifestaient la vérité, n'ont point d'horreur de leurs accusations et de leurs poursuites ; et ils font mourir Jésus pour la même raison qui aurait dû les déterminer à l'adorer. Pilate ne lui demande donc plus : « Qu'avez-vous fait ? » Mais, saisi de crainte et de peur, il prend l'enquête de plus haut, et dit : « Etes-vous le Christ (9) ? » Mais Jésus ne lui fait aucune réponse, parce que, ayant déjà entendu sa réplique à la même question : « C'est pour cela que je suis né et que je suis « venu » ; et : « Mon royaume n'est point « d'ici » : Pilate, au lieu de s'opposer alors à la fureur des Juifs et de la réprimer, au lieu de le délivrer et le renvoyer absous, avait suivi l'élan donné par eux.

Les Juifs se voyant réfutés, et toutes leurs accusations repoussées par de fortes raisons, ont recours à un autre artifice, et accusent Jésus d'un crime public [1]. « Quiconque se « fait roi », disent-ils, « se déclare contre Cé- « sar ». Il fallait donc alors exactement et rigoureusement informer sur une accusation si grave et si importante ; il fallait examiner si véritablement Jésus aspirait à la tyrannie, s'il cherchait à détrôner César. Mais le juge ne fait aucune recherche ni information, voilà pourquoi Jésus ne lui répondit point, sachant que ses questions n'étaient point sérieuses. De plus, ses œuvres lui ayant rendu un témoignage suffisant, il ne voulait pas repousser leurs accusations, ni se justifier par des paroles, pour faire connaître à tout le monde qu'il s'était volontairement livré à la mort.

Comme Jésus gardait le silence, « Pilate lui « dit : Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de « vous faire attacher à une croix (10) ? » Ne voyez-vous pas, mes frères, comment ce juge se condamne lui-même par ses paroles ? Car on pouvait lui objecter : Si vous avez ce pouvoir absolu, pourquoi, ne trouvant aucun crime en cet homme, ne le renvoyez-vous pas absous ? Lors donc qu'il eut prononcé sa sentence contre Jésus, alors le Sauveur lui dit : « Celui qui m'a livré à vous est cou- « pable d'un plus grand péché (11) », lui montrant par là qu'il était aussi lui-même coupable de péché. Ensuite, pour rabattre son faste et sa fierté, il ajoute : « Vous n'auriez « aucun pouvoir, s'il ne vous avait été donné » ; par où le Seigneur déclare que ce n'est point par hasard, ni selon l'usage commun que cela s'est fait, mais qu'il y a là dedans un mystère caché. Et de peur qu'entendant ces paroles : « S'il ne vous avait été donné », il ne se crût exempt de tout crime, Jésus-Christ ajoute : « Celui qui m'a livré à vous est coupable d'un « plus grand péché ».

Mais si ce pouvoir lui avait été donné, ni lui, ni les Juifs, n'étaient coupables. C'est là parler en vain, car le mot : « donné », est mis ici pour permis ; c'est comme si le Sauveur eût dit : Dieu a permis que cela arrivât. Mais vous n'êtes pas pour cela exempt de péché. Jésus-Christ effraya Pilate par ces paroles, et se justifia clairement et pleinement. C'est pourquoi le juge cherchait un moyen de le délivrer, mais les Juifs crièrent encore : « Si « vous délivrez cet homme, vous n'êtes point « ami de César (12) ». Comme il ne leur avait servi de rien d'imputer à Jésus des crimes contre la loi, ils se tournèrent perfidement du côté des lois publiques, disant : « Quiconque « se fait roi, se déclare contre César ». Et en quoi Jésus vous a-t-il paru être un usurpateur ? Par quoi pouvez-vous le prouver ? Est-ce par la pourpre, par le diadème, par le manteau, par ce qu'ont fait les soldats ? Ne marchait-il pas toujours seul avec ses douze disciples, n'usait-il pas dans sa nourriture, dans ses vêtements, dans son logement, de tout ce qu'il y a de plus commun et de plus vil ? Mais, ô impudence, ô crainte bien mal placée ! En effet, Pilate, craignant le péril auquel il s'exposerait en négligeant une accusation si importante, sortit véritablement du prétoire, comme pour l'examiner ; car c'est ce que marque l'évangéliste, et disant : « Il s'as- « sit », mais il n'en fit rien, et, sans autre information ni examen, il livra Jésus aux Juifs, s'imaginant qu'il les fléchirait par cette conduite. Que ce fût là sa pensée et son intention ; vous vous en convaincrez si vous écoutez ce qu'il dit : « Voilà votre roi (14) ». Les Juifs ayant crié : « Crucifiez-le », il ajouta encore : « Crucifierai-je votre roi (15) ? » Mais les princes des prêtres se mirent à crier : « Nous « n'avons point d'autre roi que César ». Par où l'on voit qu'ils se livrent eux-mêmes volontairement à la vengeance divine. C'est pour-

[1] Un crime public : Les Romains distinguaient deux sortes de crimes : les crimes privés, qui ne regardaient que les particuliers, dont la poursuite n'était permise par les lois qu'à ceux qui y étaient intéressés ; et les crimes publics, dont la poursuite était permise à toutes sortes de personnes, quoique non intéressées.

quoi Dieu les abandonna lorsqu'ils s'étaient eux-mêmes soustraits les premiers à sa providence et à sa protection ; et les laissa se conduire à leur sens, et se précipiter à leur ruine, lorsque, tout d'une voix et d'un commun accord, ils l'eurent refusé pour leur roi.

Et certes, ce que venait de dire Pilate aurait dû étouffer toute leur colère : mais ils craignirent que si Jésus-Christ était renvoyé, il n'assemblât de nouveau le peuple, et ils n'épargnaient rien pour l'empêcher. L'amour du pouvoir est une dangereuse passion, et si dangereuse, qu'elle perd l'âme : et c'est cette passion qui a détourné les Juifs d'écouter Jésus-Christ. Pilate veut délivrer Jésus, mais où il devait agir par autorité, il n'emploie que des paroles ; de leur côté, les Juifs pressent et crient : « Crucifiez-le ». Et pourquoi s'acharnent-ils si âprement à poursuivre sa mort? Parce que mourir sur une croix, c'était mourir d'une mort ignominieuse. Craignant donc qu'on ne conservât dans la suite la mémoire de Jésus, ils s'attachent à lui faire infliger ce honteux, cet infâme supplice, ne sachant point que la vérité franchit tous les obstacles qu'on lui oppose et s'élève au-dessus. Pour vous convaincre que c'est là ce qu'ils pensaient et ce qu'ils craignaient, écoutez ce qu'ils disent : « Nous avons entendu dire à ce séducteur : « Dans trois jours je ressusciterai ». (Matth. XXVII, 63.) Voilà pourquoi ils confondaient, ils renversaient tout afin de le diffamer, de noircir et d'éteindre sa mémoire à perpétuité. Voilà pourquoi ils ne cessaient point de crier : « Crucifiez-le » ; c'est-à-dire, la grossière populace que les princes des prêtres avaient gagnée et corrompue.

3. Mais nous, mes frères, ne nous contentons pas de lire l'histoire de la passion du Sauveur ; portons-la continuellement dans notre esprit et dans notre cœur ; ayons toujours présents à nos yeux la couronne d'épines, le manteau, le roseau, les soufflets, les coups qu'on lui a portés aux yeux, les crachats, les dérisions, les moqueries. La fréquente méditation de ces ignominies apaisera toute notre colère. Si l'on se moque de nous, si l'on nous maltraite injustement, disons alors : « Le ser« viteur n'est pas plus grand que le maître ». (Jean, XV, 20.) Et rappelons-nous les paroles des Juifs, lorsque ces furieux disaient à notre divin Maître : « Vous êtes possédé du démon», et : « Vous êtes un samaritain » (Jean, VIII, 48) ; et encore : « Cet homme chasse les dé« mons par Belzébuth ». Si Jésus-Christ a souffert toutes ces choses, c'est afin que nous suivions ses pas (I Pierre, II, 21) et que nous supportions avec fermeté les mots piquants et les railleries qui ont coutume de nous émouvoir et d'allumer le plus notre colère. Et non-seulement notre divin Sauveur a souffert tous ces outrages, mais encore il a fait tout ce qu'il a pu, pour délivrer du supplice qui leur était préparé, ceux qui s'étaient rendus si coupables : car il a envoyé les apôtres pour leur salut. Voilà pourquoi vous entendez les apôtres dire ces paroles : « Nous savons que vous avez agi « par ignorance » (Act. III, 17) ; et par ces ménagements et cette douceur, ils les engagent à faire pénitence.

Imitons ces exemples, mes frères ; rien n'est plus propre à apaiser la colère de Dieu que d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous font du mal. Lorsque quelqu'un vous a causé du chagrin, ce n'est pas sur lui que vous devez porter vos regards, mais sur le démon, qui l'a ému et excité. Répandez toute votre colère sur le démon et ayez pitié de celui qu'il égare. Si le mensonge vient du diable, à plus forte raison est-ce aussi par son influence qu'on se met en colère sans sujet ; lorsque quelqu'un vous raille, pensez que c'est le diable qui l'anime ; ces sortes de paroles ne peuvent sortir de la bouche d'un chrétien. Un chrétien, à qui il est ordonné de pleurer et qui a entendu ces paroles : « Malheur à vous qui « riez » (Luc, VI, 25), s'il raille, s'il profère des outrages, s'il se met en colère, sûrement il ne mérite pas nos reproches, mais il est digne de nos larmes. Jésus-Christ lui-même s'est troublé en pensant à Judas.

Méditons donc toutes ces choses, mes chers frères, mais méditons-les en les mettant en pratique. Si nous ne les pratiquons pas, nous sommes vainement et inutilement venus en ce monde, ou plutôt nous y sommes venus pour notre perte. La foi toute seule ne nous peut pas faire entrer dans le ciel, mais elle ne servira même qu'à attirer une plus grande et plus rigoureuse condamnation à ceux qui vivent mal. « Car le serviteur qui aura su la « volonté de son maître et n'aura pas fait ce qu'il « désirait de lui, sera battu rudement » (Luc, XII, 47) ; et encore : « Si je n'étais point venu et « que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient « point le péché » (Jean, XV, 22) qu'ils ont.

Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui étant élevés dans le palais du roi, qui ayant le bonheur d'entrer dans son sanctuaire et de participer aux saints mystères, sommes pires que les gentils, qui n'ont reçu aucun de ces avantages? Si les gentils par vaine gloire ont montré tant de philosophie, à combien plus forte raison est-il juste que nous nous exercions à toutes sortes de vertus, uniquement parce que cela est agréable à Dieu. Nous, nous ne méprisons même pas les richesses, mais eux, ils sont allés souvent jusqu'à mépriser leur vie; dans la guerre, ils ont sacrifié leurs enfants à la folie des démons (IV Rois, III, 27); et pour les démons, ils ont méprisé leur propre nature. Nous, au contraire, pour Jésus-Christ, nous ne méprisons pas même l'argent; pour plaire à Dieu, nous n'apaisons pas notre colère; au contraire, nous nous y abandonnons, et nous ne différons en rien de ceux qui ont la fièvre. De même que ceux qui sont attaqués de cette maladie, sont tout bouillants et pleins de feu; nous aussi, comme si un feu violent nous dévorait, nous ne mettons jamais de fin à notre cupidité, nous attisons nous-mêmes le feu de notre colère et de notre avarice.

C'est pourquoi je rougis et je suis interdit, lorsque je vois que, parmi les gentils, il y a des gens qui méprisent les richesses, et que parmi nous, tous en sont épris jusqu'au délire. Et s'il se trouve quelqu'un parmi vous qui les méprise, il est possédé d'autres vices: de la colère ou de l'envie; c'est une chose très-rare et très-difficile de trouver une véritable philosophie, une vertu bien épurée. Voici quelle en est la cause : nous ne nous attachons pas à chercher des remèdes dans les saintes Ecritures, nous ne les lisons pas avec un esprit de componction, avec douleur, avec gémissement; nous les lisons en passant et par manière d'acquit; nous les lisons, si par hasard il nous reste un moment de loisir. C'est pourquoi un torrent d'affaires inondant tout, emporte le peu de fruit que nous avons pu recueillir. Si celui qui a reçu une blessure, et y applique des remèdes, ne bande point sa plaie avec soin; si, laissant tomber l'appareil, il expose sa blessure à l'eau, à la poussière, au feu, et à une infinité d'autres influences délétères, sûrement il ne la guérira point; et cela, non par l'impuissance du remède, mais par sa pure négligence. Voilà ce qui nous arrive aussi, lorsque, ne donnant que peu de temps, et qu'une légère attention aux divins oracles, nous nous livrons entièrement aux choses de ce monde. Ce sont en effet les sollicitudes de ce siècle qui étouffent la semence, et qui sont cause que nous ne recueillons aucun fruit de notre lecture.

De crainte donc qu'il ne nous arrive un semblable malheur, ne lisons pas légèrement les saintes Ecritures. Levons les yeux au ciel, et abaissons-les ensuite, pour regarder les sépulcres et les tombeaux des morts. Un même sort nous attend, nous mourrons comme eux et peut-être avant le soir. Préparons-nous donc à ce voyage, nous avons besoin de grandes provisions; dans ce pays-là il y a de grands feux, de grandes chaleurs, une vaste solitude; nous n'y trouverons ni hôtellerie, ni marché, il faut tout apporter d'ici. Ecoutez ce que disent les vierges sages : « Allez à ceux qui ven-« dent » (Matth. XXV, 9), et les vierges folles y ayant été, ne trouvent rien. Ecoutez ce que dit Abraham : « Il y a pour jamais un grand « abîme entre nous et vous ». (Luc, XVI, 26.) Ecoutez ce qu'Ezéchiel raconte de ce jour : « Noé, Job, et Daniel ne délivreront ni leurs « fils, ni leurs filles[1] ». (Ezéch. XIV, 14.) Mais à Dieu ne plaise que nous nous entendions dire de semblables paroles! fasse plutôt le ciel, qu'ayant fait les provisions nécessaires pour la vie éternelle, nous comparaissions sans crainte devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Dieu veut marquer par là qu'il traitera chacun selon ses œuvres

HOMÉLIE LXXXV.

ALORS DONC PILATE LE LEUR ABANDONNA POUR ÊTRE CRUCIFIÉ.—AINSI ILS PRIRENT JÉSUS, ET L'EMMENÈRENT. — ET PORTANT SA CROIX, IL VINT AU LIEU APPELÉ DU CALVAIRE, QUI SE NOMME EN HÉBREU GOLGOTHA : OU ILS LE CRUCIFIÈRENT. (VERS. 16, 17, 18, JUSQU'AU VERS. 9 DU CHAP. XIX.)

ANALYSE.

1. Jésus est crucifié entre deux voleurs. — A quoi devait servir l'inscription de la croix de Jésus-Christ.
2. Tunique de Jésus-Christ sans couture. — Pourquoi Jésus-Christ recommande sa mère à son disciple.
3. La mort de Jésus-Christ n'est point une honte, mais une gloire.
4. Ardent amour de Marie-Madeleine.
5. Saint Chrysostome condamne le faste et la pompe des funérailles et la dépense qu'on y fait. — Description de ces sortes d'excès. — On expose les morts à demeurer nus sur la terre et sans sépulture. — Ne point mêler les choses saintes avec les choses profanes. — Ceux qui ont répandu de riches parfums sur le corps de Jésus-Christ n'avaient point encore de connaissance de la résurrection. — Jésus-Christ n'a point dit : *Vous ne m'avez point enseveli*, mais : *Vous ne m'avez point donné à manger, etc.* Rendre aux morts les derniers devoirs, et prescrire le faste et les dépenses superflues. — Faux et vrais témoignages de compassion pour les morts : les aumônes leur sont utiles et profitables. — Le superflu défendu aux vivants, à plus forte raison à l'égard des morts. — Dans le deuil et dans les funérailles, se conduire par la raison, c'est ce qui attire des louanges et des couronnes. — Vertu, puissance de Jésus-Christ crucifié, d'avoir persuadé à ceux qui meurent que la mort n'est point une mort. — Troupe de pleureuses aux enterrements. — Ensevelir les morts de manière que cela tourne à la gloire de Dieu : répandre pour eux de grandes aumônes. — Mettre Jésus-Christ au nombre de ses héritiers, c'est se faire à soi et à eux une grande protection. — Une âme qui sort de ce monde nue et destituée de la vertu, est plus déshonorée que le corps qu'on a laissé sans sépulture et qu'on a jeté par terre.

1. La prospérité perd et égare facilement ceux qui ne sont pas vigilants et attentifs sur eux-mêmes ; ainsi les Juifs, sur qui Dieu régnait (I Rois, VIII, 7), voulurent se gouverner selon les mœurs et les coutumes des gentils ; et, après avoir mangé la manne dans le désert, se souvenant encore des oignons de l'Egypte, ils les regrettaient ; de même maintenant ils refusent Jésus-Christ pour leur roi, et ils demandent César avec instance et à grands cris. C'est pourquoi le Seigneur leur donna un roi selon leurs désirs. Pilate ayant entendu leur demande et leurs cris, leur abandonna Jésus pour être crucifié, mais par la plus grande injustice qui fût jamais. Il devait s'informer si Jésus avait aspiré à la royauté ; la terreur toute seule lui fait prononcer sa sentence, lors même que Jésus-Christ, pour l'en empêcher, l'avait prévenu en lui déclarant que « son royaume n'était pas de ce monde ». Ce juge se livre entièrement aux choses présentes et sa philosophie n'allant pas plus loin, il ne pense, il ne voit rien au-dessus ; cependant le songe de sa femme aurait dû l'épouvanter. (Matth. XXVII, 19.) Mais rien de tout cela ne put le changer ; il ne leva point les yeux au ciel, et il abandonna Jésus.

Les Juifs voyant donc Jésus condamné le chargèrent de la croix ; ayant ce bois en abomination, ils ne voulurent même pas y toucher. Mais ce que nous voyons aujourd'hui, une figure l'avait prédit et annoncé ; Isaac avait porté le bois pour son sacrifice. (Gen. XXII, 6.) Ce sacrifice alors n'a eu son accomplissement que dans la volonté du Père, parce qu'il était seulement la figure de ce qui devait arriver ; mais aujourd'hui la chose s'accomplit, comme la réalisation de la figure. « Et il vint au lieu appelé du calvaire ». Quelques-uns disent que c'est là qu'Adam est mort et repose, et que Jésus-Christ a élevé un trophée sur le lieu même où la mort a régné et exercé son empire ; car Jésus portait sa croix en trophée contre la tyrannie de la mort. De

même que les vainqueurs portent les marques de leur victoire, ainsi le Sauveur portait sur ses épaules le symbole de son triomphe. Et qu'importe à la vérité que ce soit dans d'autres vues que les Juifs aient chargé Jésus-Christ de la croix? cela n'y change rien.

Ils le crucifièrent avec deux voleurs; accomplissant malgré eux la prophétie, car ce que faisaient les Juifs pour couvrir Jésus d'ignominie, servait à montrer la vérité et à vous faire mieux connaître et sa force et sa vertu. En effet, longtemps auparavant le prophète avait prédit ces choses : « Il a été mis », dit-il, « au nombre des scélérats ». (Isaïe, LIII, 12.) Le démon a donc voulu obscurcir le triomphe du Sauveur, mais il ne l'a pu; des trois qui ont été crucifiés en même temps, Jésus seul a brillé, pour vous apprendre que c'est sa vertu qui a tout fait. Trois ont été crucifiés, il s'est fait des miracles, mais nul de ces miracles n'a été attribué à d'autre qu'à Jésus; tant étaient faibles les embûches et les artifices du diable, qui se sont entièrement tournés à sa honte et à sa confusion; puisqu'un de ceux mêmes qui ont été crucifiés avec Jésus-Christ a obtenu le salut! Donc, non-seulement le crucifiement de ces voleurs n'a point terni la gloire de Jésus crucifié avec eux, mais au contraire il n'a pas peu contribué à la relever. Il n'était ni moins grand ni moins admirable de convertir un voleur, étant attaché sur une croix, et de le faire entrer dans le paradis, que de faire trembler le sol et de briser les pierres.

« Pilate fit une inscription (19) ». Il la fit tant pour punir les Juifs, que pour justifier Jésus-Christ. Les Juifs l'avaient livré entre ses mains comme un méchant, et s'étaient efforcés de faire prévaloir cette idée, en mettant Jésus-Christ dans la compagnie de ces voleurs. De peur que personne ne pût faire à Jésus ce reproche, et le traiter comme un méchant et un scélérat, Pilate par cette inscription leur ferma la bouche, ainsi qu'à tous ceux qui voudraient mal parler de lui; et pour montrer qu'ils s'étaient soulevés contre leur propre roi, il fit écrire des paroles sur la croix comme sur un trophée, et des paroles qui se faisaient clairement entendre, qui publiaient hautement sa victoire et sa royauté, quoiqu'elles ne la fissent pas connaître tout entière. Au reste, cette inscription, Pilate ne la fit pas mettre en une, mais en trois différentes langues; parce que, ne doutant point que la fête de Pâques n'eût attiré à Jérusalem des gens de toutes les nations, il voulut que personne n'ignorât cette justification; et pour cela il flétrit la fureur des Juifs dans toutes les langues. Car les Juifs portaient encore envie à Jésus-Christ, après même qu'ils l'eurent fait crucifier.

Mais, ô Juifs, en quoi cette inscription pouvait-elle vous blesser ou vous nuire? En rien. Si Jésus était mortel, faible, impuissant, et si la mort devait l'anéantir, pourquoi craignez-vous une incription portant qu'il était roi des Juifs? Mais que disent-ils à Pilate? « Ne mettez pas dans l'inscription : roi des Juifs, « mais qu'il s'est dit roi des Juifs (21) ». Maintenant tout le monde pense et croit communément qu'il est roi des Juifs, mais ajoutez : « Il s'est dit », ce sera l'accuser d'effronterie et d'insolence : et néanmoins Pilate ne changea point, mais il demeura ferme. Cette dispensation providentielle eut un effet d'une importance incomparable. Le bois de la croix fut caché dans la terre, et personne alors ne songeait à l'en tirer, soit par crainte, soit parce que les fidèles étaient occupés à d'autres affaires pressantes : cependant on devait un jour chercher cette croix, et les trois croix devaient être vraisemblablement enterrées ensemble; de peur donc qu'on ne fût dans le doute et qu'on ne s'y méprît, la croix du Seigneur a été reconnue, premièrement, parce qu'elle était au milieu; en second lieu, grâce à l'inscription, les croix des voleurs n'en ayant point.

Les soldats se partagèrent les vêtements, mais non pas la tunique. Remarquez encore ici, mes frères, que la méchanceté des Juifs et des soldats sert partout à l'accomplissement des prophéties. Ce qui se passe ici avait été prédit longtemps auparavant : d'ailleurs ils étaient trois crucifiés, mais les prédictions trouvent leur accomplissement en Jésus-Christ seul. Et, en effet, pourquoi les soldats et les Juifs ont-ils fait à Jésus-Christ, uniquement, ce qu'ils n'ont point fait aux autres? Pour vous, mes frères, je vous prie de considérer l'exactitude de la prophétie. Le prophète ne dit pas seulement ce qu'ils ont divisé, mais encore ce qu'ils n'ont point divisé : ils ont divisé les vêtements, ils n'ont point divisé la tunique, mais ils l'ont jetée au sort.

2. Ce n'est pas sans raison qu'il est marqué que la tunique « était d'un seul tissu depuis

« le haut jusqu'en bas (23) ». Les uns disent que c'est une allégorie, parce que ce crucifié n'était pas purement homme, mais qu'il était Dieu avant de s'être revêtu de l'humanité : d'autres, que l'évangéliste décrit la forme de cette robe, et que, comme il était d'usage dans la Palestine de composer les tuniques de deux pièces jointes ensemble, saint Jean voulant marquer que celle de Jésus-Christ était de même, dit : « Elle était d'un seul tissu depuis « le haut jusqu'en bas ». Pour moi, il me semble que l'évangéliste fait cette remarque pour faire connaître que les vêtements de Jésus-Christ étaient de fort bas prix ; et que, comme il recherchait en toutes choses ce qu'il y avait de plus commun et de plus vil, il en usait de même pour ses vêtements.

Voilà ce que firent les soldats (24). Mais Jésus-Christ crucifié recommande sa mère à son disciple, pour nous apprendre que, jusqu'au dernier soupir, nous devons avoir un grand soin de notre père et de notre mère. Lorsque sa mère vint à contre-temps demander un miracle, Jésus lui répondit : « Femme, « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » (Jean, II, 3.) Et : « Qui est ma mère ? » (Matth. XII, 48.) Mais maintenant il lui témoigne un grand amour et il la recommande au disciple qu'il aimait. Saint Jean cache encore ici son nom par modestie : s'il eût voulu se glorifier, il aurait dit la raison pour laquelle il était aimé, raison qui ne pouvait être que grande et admirable. Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il que cette seule parole à Jean et ne le console-t-il pas, le voyant si triste et si affligé ? Parce que ce n'était point là le temps de le consoler. Et de plus, ce n'était pas peu de chose que l'honneur qu'il recevait, d'être dès lors récompensé de sa persévérance.

Mais vous, mes chers frères, considérez ce divin crucifié, voyez comment il fait toutes choses sans se troubler, voyez avec quelle tranquillité il parle à son disciple de sa mère, il accomplit les prophéties, il donne de bonnes espérances au larron, quoique, avant d'être attaché à la croix, il parût suer, tomber en agonie, craindre. Qu'est-ce donc que ceci, quel est ce prodige ? Nul doute, nulle incertitude : avant le crucifiement, l'infirmité de la nature s'est montrée, maintenant éclate la grandeur de sa puissance. Ajoutons que, par ces deux choses, par sa faiblesse et par sa puissance, il nous apprend qu'encore que nous nous troublions avant que le mal arrive, il ne faut pas pour cela reculer et fuir, et que, lorsqu'une fois entrés dans la carrière, nous sommes en plein combat, alors il faut tout regarder comme aisé et facile, et ne penser qu'à la victoire.

Ne craignons donc point la mort ; l'amour de la vie est né avec nous, il est fortement attaché à notre nature, mais il est en notre pouvoir, ou de rompre cette chaîne et d'affaiblir ce désir, ou de serrer ce lien et de rendre cet amour plus fort et plus violent. Nous portons en nous la concupiscence de la chair, mais si nous sommes sages, nous savons en réprimer la tyrannie ; il en est de même du désir de la vie. Comme la concupiscence charnelle a été mise en nous pour la conservation de notre espèce, parce que Dieu a établi la propagation sans nous empêcher néanmoins de suivre une voie plus élevée et plus excellente, celle de la continence ; de même, il a mis en nous l'amour de la vie, nous défendant de nous tuer nous-mêmes, et ne nous défendant pourtant pas de mépriser la vie présente. Cette connaissance, mes frères, doit régler notre conduite ; nous ne devons pas volontairement nous précipiter à la mort, encore que nous soyons accablés de mille maux ; et aussi nous ne devons point la craindre ni la refuser, lorsqu'il plaît à Dieu de nous ôter la vie pour des raisons qui lui sont connues. Il faut alors marcher au-devant de la mort avec confiance, et préférer la vie future à la vie présente.

« Cependant des femmes se tenaient auprès « de la croix (25) ». Le sexe le plus faible se montra le plus fort ; ainsi alors tout était renversé. Mais Jésus, recommandant sa mère, dit : « Voilà votre fils (26) ». Oh ! quel honneur ne fait-il pas à son disciple ? Comme il s'en allait, il charge son disciple du soin de sa mère. Comme il n'y avait nul doute qu'étant mère, elle était accablée de douleur, et qu'elle avait besoin de secours et de protection ; comme de juste, ce divin Fils la recommande à son disciple, en disant : « Voilà votre mère « (27) ». Par là, il les unit et les lie d'un amour tendre et mutuel ; le disciple le comprenant bien, prit Marie chez lui, et la regarda comme sa mère.

Mais pourquoi le Sauveur ne fit-il mention d'aucune autre femme, quoiqu'il y en eût encore auprès de sa croix ? Pour nous apprendre à avoir un soin particulier de nos

mères. Comme nous ne devons même pas connaître nos pères et nos mères, lorsqu'ils nous nuisent dans les choses spirituelles, et nous empêchent d'avancer dans la vertu ; de même, lorsqu'ils n'y mettent aucun obstacle, il faut leur rendre tous nos devoirs et les préférer à toute autre personne, parce qu'ils nous ont donné la vie, qu'ils nous ont élevés, et qu'ils ont souffert pour nous bien des peines et des incommodités. Par ce soin et cette recommandation, Jésus-Christ réprime l'impudence de Marcion. S'il n'était pas né de Marie selon la chair, si elle n'était pas sa mère, pourquoi a-t-il eu un si grand soin d'elle seule[1] ?

« Après cela, Jésus sachant que toutes choses « étaient accomplies (28) » ; c'est-à-dire, qu'il ne manquait rien à la dispensation de l'Incarnation, le Sauveur prenait grand soin de faire connaître, par tout ce qu'il faisait et ce qu'il disait, que sa mort était une mort toute nouvelle. En effet, celui qui mourait tenait tout en son pouvoir, et la mort n'est advenue à son corps que lorsqu'il l'a voulu; or, il l'a voulu, lorsqu'il a accompli toutes choses. C'est pour cela qu'il avait dit : « J'ai le pouvoir de « quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la re- « prendre ». (Jean, x, 18.) « Jésus, sachant « donc que toutes choses étaient accomplies, « dit : J'ai soif ». En quoi il accomplit encore une prophétie.

Pour vous, considérez, je vous prie, mes frères, la barbarie et la scélératesse de ceux qui sont autour de Jésus. Nous, quelque grand nombre d'ennemis que nous ayons, quelques outrages et quelques maux qu'ils nous aient fait subir, si nous voyons qu'on les fasse mourir, nous les plaignons et nous les pleurons ; mais ces misérables, rien n'a pu les fléchir : les douleurs, les tourments qu'endure Jésus ne les ont point attendris ; au contraire, toujours plus cruels, plus furieux, ils inventent de nouvelles moqueries, ils emplissent une éponge de vinaigre et la lui présentent à la bouche ; ils lui donnent à boire, comme on le faisait pour ceux qui étaient condamnés à mort, car c'est pour cela qu'ils lui présentent ce bâton d'hyssope.

« Jésus ayant donc pris le vinaigre, dit : « Tout est accompli ». Vous le voyez, mes frères, Jésus, sans se troubler, sans s'émouvoir, fait tout avec autorité, ce qui suit le montre évidemment : « Car toutes choses étant accom- « plies, baissant la tête » (car il n'y avait point de clous qui la retinssent), « il rendit l'esprit », c'est-à-dire, il expira. Cependant, ce n'est pas après qu'on a baissé la tête qu'on expire ; mais ici, c'est tout le contraire : Jésus n'a pas baissé la tête après avoir expiré, comme cela se voit généralement ; mais après avoir baissé la tête, il a expiré. Par toutes ces circonstances, l'évangéliste montre que ce crucifié était le Seigneur et le Maître de l'univers.

3. Mais les Juifs qui filtraient un moucheron et qui avalaient un chameau (Matth. xxiii, 24), ces Juifs qui n'ont pas craint de commettre un sacrilége si énorme, sont inquiets sur la fête, et se consultent sur ce qu'ils feront, pour n'en pas violer la sainteté. « Or, de peur que les corps ne de- « meurassent à la croix le jour du sabbat, « parce que c'en était la veille et la prépa- « ration, les Juifs prièrent Pilate qu'on leur « rompît les jambes (31) ». Remarquez-vous combien la vérité est forte et puissante ? Le soin et la précaution des Juifs servent à l'accomplissement de la prophétie, et une autre prédiction s'accomplit aussi. « Car il vint des « soldats qui rompirent les jambes des au- « tres (32) », mais celles de Jésus, ils ne les rompirent pas (33). Cependant ces mêmes soldats, par complaisance pour les Juifs, ouvrirent son côté avec une lance (34), et ne craignirent point d'outrager jusqu'à son cadavre. O action infâme et exécrable ! Mais, mes chers frères, ne vous troublez point, ne vous abattez point. Ce que viennent de faire les Juifs, par une mauvaise intention et une horrible méchanceté, établit et confirme la vérité de la prophétie, qui disait : « Ils verront celui qu'ils « ont percé (37, et Zach. xii, 10) ». Et cette action impie a servi non-seulement à l'accomplissement de la prophétie, mais encore à prouver dans la suite aux incrédules, comme à Thomas et à d'autres, la vérité du crucifiement et de la résurrection de Jésus. De plus encore, par là s'accomplit un grand et ineffable mystère : car « il en sortit du sang et de « l'eau (34) ». Ce n'est point sans sujet ou par hasard que ces deux sources ont coulé de l'ouverture du sacré côté du Sauveur : c'est d'elles que l'Eglise a été formée. Ceux qui

[1] Sur ces paroles de Jésus-Christ : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Marcion, les Montanistes, les Manichéens, les Valentiniens, et leurs sectateurs, soutenaient que la sainte Vierge n'était pas la mère de Jésus-Christ, et qu'il ne s'était pas véritablement incarné ; mais que tout ne s'était fait qu'en apparence, etc.

sont initiés, ceux qui ont reçu le saint baptême, entendent bien ce que je dis : eux qui ont été régénérés par l'eau, et qui sont nourris de ce sang et de cette chair. C'est de cette heureuse et féconde source que coulent nos mystères et nos sacrements, afin que, lorsque vous approcherez de notre redoutable coupe, vous y veniez de même que si vous deviez boire à ce sacré flanc.

« Celui qui l'a vu en rend témoignage, et « son témoignage est véritable (35) ». C'est-à-dire, je ne l'ai pas appris des autres, mais je l'ai vu de mes yeux, étant présent, et mon témoignage est véritable. Rien de plus juste : ce disciple raconte l'outrage qu'on a fait à son Maître; il ne vous rapporte pas quelque chose de grand et d'admirable que vous puissiez révoquer en doute et soupçonner de faux; mais, considérant le trésor que renferment et produisent ces sources, il fait en détail le récit de ce qui s'est passé : par où il ferme la bouche aux hérétiques; il prédit et annonce les mystères qui doivent s'opérer dans la suite.

De même, cette prophétie : « Ils ne brise-« ront aucun de ses os (36; Exod. XII, 46) », a trouvé son accomplissement. Car, quoique cela ait été dit de l'agneau de la pâque des Juifs, ce n'était là pourtant qu'une figure destinée à précéder la vérité, à la prédire, et qui a eu son parfait accomplissement en Jésus-Christ : c'est pourquoi l'évangéliste cite la prophétie. Dans la crainte que s'il s'était donné partout pour témoin, il n'eût pas paru digne de foi, il apporte le témoignage de Moïse, pour insinuer que cela ne s'est point fait par hasard, mais que longtemps auparavant il avait été prédit dans l'Ecriture, où il est dit : « Vous ne briserez aucun de ses os ». Et en même temps il donne une autorité nouvelle à la parole du prophète : j'ai rapporté ces choses, dit-il, pour vous apprendre et vous faire connaître qu'il y a un grand rapport et une grande liaison entre la figure et la vérité. Ne voyez-vous pas, mes frères, quelles mesures, quelles précautions prend ici l'évangéliste, pour faire croire ce qui paraît honteux et ignominieux? Car, qu'un soldat eût fait un outrage à ce corps, c'était quelque chose de pire et de beaucoup plus infamant que de l'avoir attaché à une croix; et néanmoins, je l'ai rapporté, et avec beaucoup de soin, « afin que vous le croyiez ». Que personne donc ne refuse de le croire; que la honte ne pousse personne à rejeter ce témoignage, au détriment de notre cause. Car ce qui paraît le plus honteux et le plus ignominieux, est ce qui nous élève à une plus grande gloire, et la source de tous les biens que nous recevons.

« Après cela vint Joseph d'Arimathie, qui « était disciple de Jésus (38) ». Non des douze, mais peut-être des soixante-dix. Ces disciples, croyant que la croix avait apaisé la haine et la colère des Juifs, furent librement demander le corps à Pilate, et eurent soin de l'ensevelir. Joseph fut donc trouver Pilate; il le pria de lui permettre d'enlever le corps de Jésus, et Pilate lui accorda cette grâce; pourquoi la lui aurait-il refusée? Alors Nicodème se joignit à Joseph d'Arimathie, et l'aida à détacher et à porter le corps, et ils l'ensevelirent avec magnificence. Car ils ne voyaient encore en Jésus-Christ rien autre chose qu'un homme. Ils mirent le corps dans des linceuls avec des aromates des plus forts et des plus précieux, tels qu'ils pouvaient sûrement le conserver longtemps, et l'empêcher de se corrompre aussitôt; en quoi ils montraient bien qu'ils n'avaient pas de lui cette haute opinion qu'ils en devaient avoir; mais, néanmoins, ils lui donnaient des marques d'un grand amour.

Mais pourquoi aucun des douze ne fut-il à cette sépulture, ni Jean, ni Pierre, ni aucun autre des plus remarquables? Le disciple qui a écrit cette histoire ne le cache point. Si l'on dit que c'est par crainte des Juifs, on répondra que ceux-ci les craignaient aussi : l'évangéliste rapporte de Joseph qu'il était disciple de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs. Et l'on ne saurait dire qu'il agit de la sorte par mépris pour les Juifs, puisque nous voyons au contraire qu'il ne vint pas sans crainte. Mais Jean lui-même, qui s'était tenu debout auprès de la croix de son Maître, et qui l'avait vu expirer, ne parut point et ne fit rien de semblable : que faut-il donc dire? Il me semble que Joseph était des plus qualifiés et des plus illustres d'entre les Juifs, comme il y paraît par la dépense qu'il fit pour ces funérailles : qu'il était connu de Pilate, et que c'est pour cela qu'il obtint le corps et qu'il l'ensevelit, non comme un condamné, mais comme les Juifs avaient coutume d'ensevelir un grand et une personne de considération.

4. Et comme le temps les pressait (Jésus étant mort vers la neuvième heure [1]), Joseph ensuite ayant été chez Pilate, de là lui et Nicodème étant allés détacher et prendre le corps, il y a toute apparence que le soir approchait; et alors, la fête commençant, il n'était point permis de travailler : comme donc le temps les pressait, ils déposèrent le corps dans le tombeau le plus proche. Et il arriva, par une disposition de la divine Providence, que ce corps fut déposé dans un sépulcre tout neuf, où personne n'avait encore été mis, afin qu'on ne crût pas que c'était un autre mort enseveli avec lui qui était ressuscité : et afin que les disciples pussent facilement y aller et assister à l'événement, ce lieu étant proche de la ville : et encore, afin que non-seulement les disciples de Jésus, mais aussi ses ennemis fussent témoins de sa résurrection. En effet, la précaution qu'avaient prise les Juifs de s'assurer du sépulcre, d'en sceller la pierre et d'y mettre des soldats pour le garder (Matth. XXVII, 66), était un témoignage bien sûr que Jésus y était enseveli. Jésus-Christ n'eut pas moins de soin que sa sépulture fût publiquement reconnue que sa résurrection. Les disciples aussi s'attachent fortement à établir et à confirmer cette vérité, que Jésus était véritablement mort; car, dans la suite des temps la résurrection devait être suffisamment prouvée. Mais si l'on eût pu répandre des doutes et des ténèbres sur la mort, et même si elle n'eût été tout à fait certaine et évidente, les preuves de la résurrection auraient été obscurcies. Ce n'est donc pas pour ces raisons seulement que le corps fut enseveli dans ce lieu voisin de la ville, mais encore afin que le bruit, que les disciples l'avaient furtivement enlevé, se montrât absolument faux.

« Le premier jour de la semaine », c'est-à-dire le dimanche, « au premier point du jour « et dès le matin, Marie Madeleine vint au sé« pulcre, et elle vit que la pierre avait été « ôtée du sépulcre ». (Chap. XX, 1.) Jésus-Christ était ressuscité, et la pierre et les sceaux étaient là exposés aux yeux du public. Et comme il fallait que les autres aussi fussent persuadés de la résurrection, le sépulcre fut ouvert, et par là on reconnut ce qui venait d'arriver. La vue de ce sépulcre ainsi ouvert toucha Marie, qui aimait si ardemment son Maître : le jour du sabbat étant passé, elle n'eut point de repos qu'elle n'eût été au sépulcre, et elle y vint au point du jour, pour recevoir quelque consolation du lieu : et l'ayant vu, et la pierre renversée, elle n'entra point, elle ne regarda point dedans, mais, brûlant d'amour, elle courut vers les disciples, parce qu'elle avait un très-grand désir d'apprendre au plus tôt ce qu'était devenu le corps. Sa course et ses paroles le marquaient et le déclaraient hautement.

« On a enlevé mon Maître, et je ne sais où « on l'a mis ». Ne voyez-vous pas que Marie n'avait point encore une claire connaissance de la résurrection, et qu'elle pensait qu'on avait transporté le corps de son Maître? n'entendez-vous pas aussi avec quelle ingénuité elle raconte aux disciples ce qu'elle vient de voir? Mais l'historien n'a pas manqué de lui donner toutes les louanges qu'elle méritait, et n'a pas cru se déshonorer en faisant connaître que c'était d'elle, qui avait été de nuit au sépulcre, qu'ils avaient appris les premières nouvelles de la résurrection : ainsi se montre et éclate en tout son amour pour la vérité. Marie étant donc venue et ayant rapporté ces choses, les disciples courent aussitôt au sépulcre, et ils voient les linceuls qui y étaient, comme une marque et un témoignage de la résurrection (3, 4, 5, 6). Si l'on eût emporté le corps, on ne l'aurait pas dépouillé auparavant; et si on l'avait dérobé, on ne se serait pas donné le soin ni la peine d'ôter le linceul, de le plier et de le mettre en un endroit, mais on l'aurait emporté comme il était. C'est pourquoi l'évangéliste n'a tant d'empressement et de soin de marquer que le corps avait été enseveli avec beaucoup de myrrhe, substance qui colle et attache le linge au corps comme le plomb, qu'afin qu'ayant appris que les linceuls étaient pliés en un lieu à part, vous n'écoutiez pas ceux qui disent qu'on avait enlevé le corps par fraude. Un voleur n'aurait pas été assez fou pour employer tant de temps à une chose inutile. Pour quelle raison aurait-il laissé les linceuls? Comment se serait-il arrêté à les détacher du corps, sans qu'on s'en fût aperçu? Il fallait pour cela bien du temps, et s'il eût ainsi tardé, il n'aurait guère pu manquer d'être pris sur le fait.

Mais pourquoi les linceuls étaient-ils là séparément, et le suaire plié en un lieu à part? Pour vous montrer que cela ne s'était pas fait

[1] C'est-à-dire, sur les trois heures après midi.

à la hâte et tumultueusement, puisque les linceuls et le suaire étaient séparés et pliés à part : en un mot, cela s'est fait ainsi, afin que les disciples crussent la résurrection. C'est pourquoi Jésus-Christ leur apparut ensuite, comme étant déjà persuadés de la résurrection par ce qu'ils avaient vu.

Considérez ici, je vous prie, mes frères, combien l'évangéliste est éloigné du faste et de la vanité : examinez le soin qu'il a de certifier que Pierre fit une exacte recherche. Etant arrivé le premier au sépulcre et ayant vu les linceuls qui y étaient, il ne chercha rien de plus, et il se retira. Mais Pierre, qui était vif et bouillant, entra dans le sépulcre, examina tout avec attention, et fit une nouvelle découverte; alors il appela Jean, afin qu'il vînt aussi voir. Jean étant donc entré après Pierre, vit de même les linges qui avaient servi à ensevelir le corps, séparés et pliés en un lieu à part. Or, ces linges ainsi séparés, pliés et mis en un lieu à part, prouvent visiblement que celui qui les avait rangés de cette manière n'était ni pressé ni troublé, mais qu'il était tranquille et attentif à ce qu'il faisait.

5. Vous l'avez entendu, mes frères : le Seigneur est ressuscité nu; gardez-vous donc de ces folles dépenses qu'on fait aux enterrements. A quoi sert une vaine et folle dépense, dommageable aux parents du mort, sans être d'aucun avantage au mort lui-même; ou plutôt qui, si l'on veut avouer la vérité, est très-ruineuse pour ceux-là et très-dommageable pour ceux-ci. Souvent la magnificence, la somptuosité avec laquelle on ensevelit les morts, a été cause que les voleurs les ayant déterrés et dépouillés, les ont laissés nus et sans sépulture : mais, ô vaine gloire! tu portes ta tyrannie jusques sur les deuils et les enterrements, et quelle folie n'inspires-tu pas? Plusieurs, en effet, pour empêcher ce malheur, découpent et déchirent de très-belles et très-précieuses toiles, et, après les avoir remplies de beaucoup d'aromates, ils les enterrent, afin que de cette manière elles soient inutiles aux voleurs. N'est-ce pas là l'action d'un furieux et d'un insensé ; faire éclater son faste et sa vanité, et en détruire aussitôt la matière? Oui, disent-ils, c'est l'expédient que nous avons trouvé, afin que nos morts soient en sûreté, et que ce que nous leur donnons leur demeure. Quoi donc! Si les voleurs n'emportent pas ces draps, les teignes et les vers ne les mangeront-ils pas? Et si les vers et les teignes les épargnent, le temps et la pourriture ne les détruiront-ils pas?

Mais supposons que ni les vers, ni les teignes, ni le temps, ni aucun autre accident ne détruise ces choses, qu'on ne touche point au corps, et que tout se conserve dans sa fraîcheur, sa solidité, sa finesse, les morts en seront-ils plus avancés et plus riches? Le corps ressuscitera nu, ces dépouilles resteront dans le sépulcre, et ne nous serviront de rien pour rendre notre compte. Pourquoi donc, direz-vous, a-t-on enseveli le corps de Jésus-Christ dans ces linceuls pleins de précieux aromates? Ah! gardez-vous de mêler les choses saintes avec les choses profanes : gardez-vous de confondre ce qu'on a fait pour le Seigneur avec ce que l'on fait pour des hommes : témoin les parfums répandus par la femme débauchée sur les pieds sacrés du Sauveur. S'il en faut parler, nous dirons d'abord que ceux qui ont fait ces choses n'avaient point encore de connaissance de la résurrection ; c'est pourquoi l'évangéliste dit : « Selon que les Juifs ont accoutumé d'enseve-« lir ». (Jean, XIX, 41.) Ceux qui honoraient ainsi Jésus-Christ n'étaient pas de ses douze disciples, mais de ceux qui ne l'honoraient qu'à moitié : ce n'est pas de cette sorte que les douze apôtres l'ont honoré, mais en souffrant la mort pour lui, en s'exposant pour lui à mille périls et à mille morts. L'honneur que lui ont rendu ceux dont je parle, était véritablement un honneur, mais de beaucoup inférieur à celui-ci. De plus, comme j'ai dit, nous parlons maintenant des hommes, et c'est du Seigneur qu'il s'agissait alors.

Mais afin que vous sachiez qu'il ne se souciait pas de ces choses, écoutez ce qu'il dit : « Vous m'avez vu avoir faim, et vous m'avez « donné à manger : avoir soif, et vous m'avez « donné à boire : nu, et vous m'avez revêtu ». (Matth. XXV, 35, 36, 37.) Jamais il n'a dit : vous m'avez vu mort, et vous m'avez enseveli. Je ne vous dis pas ceci pour vous détourner de rendre aux morts les devoirs de la sépulture. A Dieu ne plaise! mais afin que vous proscriviez le luxe et les dépenses fastueuses et mal placées.

Ce sont là, direz-vous, des témoignages de notre douleur, de notre affection pour le mort. Non, ne vous y trompez pas, mes frères; non, ce n'est point là de l'affection pour le mort,

mais de la vanité. Vous voulez lui marquer votre compassion? Je vais vous montrer des funérailles d'une autre espèce, et vous apprendre comment vous le couvrirez de vêtements qui le rendront illustre : de vêtements que ni les vers, ni le temps ne consumeront point, et que les voleurs n'emporteront point. Quels sont-ils? C'est le manteau de l'aumône ; ce manteau ressuscitera avec lui : l'aumône demeure imprimée comme un sceau. Ils brilleront par leurs vêtements, ceux à qui, en ce jour redoutable, on dira : « J'ai eu faim, et « vous m'avez donné à manger ». Ce sont là les vêtements qui rendent célèbres et illustres ceux qui en sont revêtus : ce sont là les vêtements qui nous mettent en sûreté. Ceux que l'on fait maintenant sont une vaine et folle dépense, qui ne sert qu'à nourrir les teignes et les vers.

Encore une fois, je ne dis point ces choses pour empêcher les funérailles, mais seulement je veux que vous n'excédiez point les bornes, que vous vous contentiez de couvrir le corps et de ne point le mettre nu en terre. S'il est prescrit à ceux mêmes qui vivent d'avoir uniquement de quoi se couvrir, c'est la même chose, à plus forte raison, pour les morts. En effet, un mort n'a pas tant de besoin de vêtements qu'un homme qui vit et qui respire. Lorsque nous vivons, les habits nous sont nécessaires, tant pour le froid que pour la pudeur : les morts, exempts de ces nécessités, demandent seulement que leur corps ne soit pas mis nu dans la terre : sans compter qu'ils sont déjà très-bien couverts par la terre elle-même, linceul parfaitement approprié à leur nature. Si donc, ici-bas même, où nous sommes sujets à tant de besoins et de nécessités, il ne faut rien rechercher de superflu ; à bien plus forte raison, là où il n'y en a point autant, la vanité et le faste sont-ils blâmables et hors de propos.

6. Mais, direz-vous, si on le voit, si on le sait, on rira, on se moquera de nous. Certes, il ne faut point tant se soucier de ces ris, que de l'extrême folie des rieurs. Et croyez-moi, il se trouvera plutôt bien des gens qui nous admireront, et qui loueront notre philosophie et notre vertu. Ce n'est point là ce qui est digne de risée, mais c'est ce que nous faisons : nos excès, nos pleurs, nos gémissements, s'ensevelir avec les morts, voilà ce qui est digne des ris et du supplice. Mais philosopher, mais se conduire par la raison et dans le deuil et dans la manière de vêtir les morts, c'est sûrement ce qui nous procurera des couronnes et des louanges. Tous nous applaudiront, tous admireront la vertu de Jésus-Christ, et diront : Ah! combien est grand le pouvoir de Jésus-Christ! Il a persuadé à ceux qui doivent nécessairement mourir que la mort n'est point une mort : voilà pourquoi ils n'agissent point comme créatures périssables, mais comme s'ils envoyaient les leurs les précéder dans un meilleur séjour. Il leur a persuadé que ce corps corruptible et terrestre sera revêtu de l'incorruptibilité, parure bien plus précieuse que les habits d'or et de soie. Et c'est pour cela qu'ils ne s'attachent pas à faire de si pompeuses funérailles, regardant une bonne vie comme le plus somptueux des enterrements.

Voilà ce qu'ils diront, s'ils nous voient philosopher de la sorte et nous conduire avec sagesse : mais s'ils nous voient tristes et abattus, s'ils apprennent que nous menons autour du corps une troupe de pleureuses, ils se riront de nous, ils nous diffameront, ils nous diront des injures, et ils blâmeront la vaine et superflue dépense que nous faisons. Car c'est là sur quoi tous s'écrient et nous font des reproches, et certes ils ont raison. En effet, où peut être notre excuse, quand nous parons un corps que la pourriture et les vers vont consumer, et qu'au contraire nous négligeons, nous méprisons Jésus-Christ qui a soif, qui est nu dans ces rues, et sans logement? Cessons donc de nous donner ces soins et ces peines superflues : ensevelissons les morts, mais de manière que, et dans eux et dans nous, cela tourne à la gloire de Dieu. Répandons pour eux de grandes aumônes, munissons-les de bonnes provisions pour leur voyage. Si la mémoire des grands hommes qui sont morts est utile et avantageuse à ceux qui vivent (car le Seigneur dit : « Je protégerai cette ville à cause de moi « et de mon serviteur David ») (IV Rois, XIX, 34), à plus forte raison l'aumône attirera-t-elle ces avantages et cette protection aux morts. En effet, l'aumône, oui, l'aumône ressuscite les morts : c'est elle qui a ressuscité Dorcas (Act. IX, 36, 39), lorsque les veuves, entourant saint Pierre, lui montrèrent les habits que ses mains leur avaient faits.

Lors donc que quelqu'un est près de mourir, que son plus proche parent prenne soin de ses funérailles ; qu'il conseille au mourant

de laisser quelque chose aux pauvres ; qu'il l'envoie dans l'autre monde avec ces vêtements, qu'il l'engage à constituer Jésus-Christ son héritier. Si les rois, en instituant des héritiers, créent à leur famille une forte garantie ; celui qui laisse Jésus-Christ héritier avec ses enfants, quelle bienveillance n'attire-t-il pas, et sur lui-même, et sur toute sa famille ? Telles sont les belles funérailles : voilà celles qui sont profitables et aux vivants et aux morts. Si nous avons de pareilles funérailles, nous sortirons du tombeau, au jour de la résurrection, tout brillants et couverts de gloire. Mais si, ayant soin de notre corps, nous négligeons notre âme, nous aurons beaucoup à souffrir dans l'autre monde, et nous nous attirerons de grandes risées et de grandes moqueries. Ce n'est pas une petite infamie que de sortir de ce monde dénué de vertu : un corps privé de la sépulture et jeté par terre n'est pas si déshonoré que l'est une âme qui n'est point parée de vertu.

Revêtons-nous donc de la vertu, couvrons-nous de ce manteau. Si, par malheur, nous l'avons négligée durant notre vie, soyons sages du moins à la mort, et ayons grand soin de nous faire des amis et des protecteurs par nos aumônes. Forts de ces secours réciproques, puissions-nous comparaître au divin Tribunal avec cette pleine confiance que je vous souhaite, mes frères, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, l'empire, l'honneur, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVI.

CES DISCIPLES S'EN RETOURNÈRENT DONC CHEZ EUX. — MAIS MARIE SE TINT DEHORS, PLEURANT PRÈS DU SÉPULCRE. (VERS. 10, 11, JUSQU'AU VERS. 23.)

—

ANALYSE.

1. Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
2. Marie l'annonce aux apôtres. — Pourquoi Jésus-Christ apparut sur le soir à ses disciples.
3. La grâce du Saint-Esprit est ineffable.
4. Faire tout son possible et ne rien épargner pour avoir avec soi le Saint-Esprit, et conserver sa grâce. — Grandeur de la dignité et de la charge des prêtres ; les honorer, les révérer, les assister. — C'est se nuire à soi-même que de les outrager et offenser.

1. Les femmes sont naturellement tendres et portées à la compassion. Je dis cela afin que vous ne vous étonniez pas de voir Marie fondre en larmes devant le sépulcre, et Pierre ne point pleurer, car l'évangéliste dit : « Les dis-« ciples s'en retournèrent ensuite chez eux, « mais Marie se tint dehors, pleurant près du « sépulcre ». Elle était d'un sexe faible, et elle n'avait pas encore une claire connaissance de la résurrection. De même aussi les disciples n'étaient pas encore bien persuadés de cette vérité ; ayant vu les linceuls, ils crurent et ils s'en retournèrent chez eux frappés d'étonnement. Et pourquoi ne s'en allèrent-ils pas aussitôt en Galilée, comme il leur avait été ordonné avant la passion ? peut-être ils attendaient les autres. Et de plus, ils étaient fort incertains et fort embarrassés.

Les disciples s'en retournèrent donc chez eux, et Marie demeura auprès du sépulcre : la seule vue du tombeau la consolait, comme je l'ai dit. Vous voyez de même qu'elle se baissait pour regarder dedans, et que de voir seulement le lieu où avait été le corps, c'était pour elle un surcroît de consolation; c'est pourquoi son ardeur et son zèle furent bien récompensés. Elle eut l'avantage de voir la première ce que les disciples ne virent point, de voir deux anges vêtus de blanc assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds; la seule vue de ce vêtement lui inspirait de la joie et du plaisir. Et comme cette femme n'avait pas l'intelligence assez élevée pour tirer des linceuls et du suaire la preuve de la résurrection, le Seigneur fit quelque chose de plus, il lui fit voir des anges assis, vêtus d'habits de fête et de réjouissance, pour la consoler et l'encourager par ce spectacle.

Ces anges ne lui parlent point de la résurrection, mais elle est peu à peu amenée à la connaissance de cette vérité. Elle vit un vêtement brillant, elle entendit une voix consolante; et que dit cette voix? « Femme, pour-« quoi pleurez-vous (13)? » Toutes ces circonstances furent pour elle comme une porte ouverte, par où elle en vint insensiblement à parler de la résurrection. La posture même de ces anges assis la portait à les interroger, car ils paraissaient savoir ce qui s'était passé. Voilà pourquoi ils n'étaient point assis ensemble, mais à quelque distance l'un de l'autre. Et comme il n'était pas croyable qu'elle les eût osé interroger la première, les anges la prévinrent et l'invitèrent à s'entretenir avec eux et par leur interrogation et par leur attitude. Que répondit donc Marie? Elle dit avec autant d'ardeur que d'amour : « Ils ont enlevé mon « Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ». Marie, que dites-vous? Vous ne savez rien encore de la résurrection; vous vous imaginez qu'on a pris le corps, qu'on l'a caché? Ne voyez-vous pas bien, mes frères, que cette femme n'était point encore initiée à ce dogme sublime?

« Ayant dit cela, elle se retourna (14) ». Quelle est la suite de tout cela? Marie parle avec les anges, elle n'en a rien appris encore, et incontinent elle se retourne. Pour moi, il me semble que comme elle prononçait ces paroles Jésus-Christ apparut tout à coup derrière elle, que les anges eurent quelque frayeur, et qu'ayant reconnu le Seigneur ils marquèrent aussitôt, et par leur regard et par leur mouvement, qu'ils le voyaient, ce qui fit que Marie se tourna. Le Seigneur apparut donc visiblement aux anges, mais il ne se montra pas de même à cette femme, de peur de l'effrayer dans cette première vision. Il ne se fit voir que sous un habit fort vil et fort commun; ce qui le prouve, c'est qu'elle le prit pour un jardinier. Au reste, il n'était pas à propos d'élever tout à coup à la sublime connaissance de la résurrection une femme qui avait l'esprit et des sentiments si bas et si grossiers; il fallait l'y amener peu à peu. Jésus-Christ l'interrogea donc de nouveau, et lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui « cherchez-vous (15)? » Cela lui montra que Jésus-Christ savait qu'elle voulait l'interroger, et l'engagea à le faire. Comprenant cela, Marie ne nomma plus Jésus; mais comme si cet homme eût connu celui dont elle s'informait, elle répondit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, « dites-moi où vous l'avez mis, et je l'empor-« terai ». Marie dit encore : « Où vous l'avez « mis, si vous l'avez enlevé », comme si Jésus était entre les morts. Mais voici ce qu'elle veut dire : Si par la crainte que vous avez des Juifs vous l'avez ôté d'ici, dites-le-moi et je l'emporterai.

Cette femme a une grande affection et un grand amour, mais elle n'a encore rien de grand dans l'esprit; c'est pourquoi Jésus se fait connaître à elle, non au visage, mais au son de la voix. Comme quelquefois il se faisait connaître aux Juifs, et quelquefois aussi il ne se faisait point connaître, quoique présent à leurs yeux; de même, quand il parlait, il dépendait de lui de se rendre reconnaissable. Ainsi lorsqu'il a dit aux Juifs : « Qui cherchez-« vous? » il ne s'est fait connaître ni au visage ni à la voix, que lorsqu'il l'a bien voulu; et c'est ce qu'il fait encore ici, où il se contente d'appeler Marie par son nom, lui reprochant les sentiments qu'elle a de sa personne, et la reprenant de le croire mort, lui qui est vivant. Mais comment dit-elle « s'étant tournée (16) »; car c'est à elle que Jésus parlait? Je pense que lorsqu'elle disait : « Où l'avez-vous mis? » elle s'était tournée vers les anges pour leur demander le sujet de leur frayeur; qu'ensuite Jésus l'appelant, elle se tourna vers lui, et qu'il se fit reconnaître d'elle au son de la voix.

Car c'est lorsqu'il l'appela « Marie » qu'elle le reconnut. Ainsi elle le reconnut, non au visage, mais à la voix.

Mais, direz-vous, d'où paraît-il que les anges aient eu de la frayeur, et que ce soit pour cela que Marie se tourna vers eux? Vous aurez ici la même raison pour dire : par où voit-on que Marie toucha Jésus et se jeta à ses pieds? Mais si l'une de ces choses résulte évidemment de ces paroles de Jésus : « Ne me touchez pas « (17) » ; de même, ce que rapporte l'évangéliste, qu'elle se tourna, prouve clairement l'autre.

2. Pourquoi Jésus dit-il : « Ne me touchez « pas? » Quelques-uns répondent que Marie demandait la grâce spirituelle, « le don du « Saint-Esprit », parce qu'elle lui avait entendu dire à ses disciples : « Si je m'en vais à « mon Père, je le prierai, et il vous donnera « un autre Consolateur ». (Jean, XIV, 16.) Et comment Marie, qui n'était point avec les disciples, aurait-elle pu entendre ces mots? Mais de plus, c'est là une pure imagination qui est fort éloignée du vrai sens de ces paroles. Comment demanderait-elle cette grâce, Jésus n'étant pas encore allé à son Père? Que faut-il donc répondre? Je crois que Marie voulait encorer demeurer avec Jésus comme auparavant, et que dans sa joie elle n'atteignait point à la hauteur de la vérité, quoique Jésus fût, selon la chair, dans un état beaucoup plus parfait. Le Seigneur corrige donc son erreur et réprime cet excès d'assurance; et, en effet, on ne voit pas qu'il ait conversé sur ce ton avec ses disciples eux-mêmes : il élève son esprit afin qu'elle approche de lui avec plus de respect et de vénération.

Si donc Jésus avait dit : N'approchez pas de moi comme auparavant, les choses ne sont plus dans le même état, et je ne dois pas converser de la même manière avec vous dans la suite; cette réponse aurait paru vaine et fastueuse. Mais celle-ci : « Je ne suis pas encore « monté vers mon Père (17) », quoique plus douce, signifie la même chose, car en disant : « Je ne suis pas encore monté », il déclare qu'il se hâte d'y monter et que c'est ce qu'il prétend faire incessamment; or il ne fallait pas regarder du même œil qu'auparavant celui qui aller monter au ciel et qui ne devait plus demeurer avec les hommes. Ce qui suit fait voir qu'en effet c'est là le vrai sens de ces paroles : « Allez, ne vous arrêtez pas à me tou- « cher, dites à mes frères que je vais monter « vers mon Père qui est votre Père, vers mon « Dieu qui est votre Dieu ». Cependant il n'allait pas sitôt y monter, mais seulement après quarante jours. Pourquoi lui parle-t-il donc de la sorte? C'est pour élever son esprit et lui donner la certitude qu'il devait monter au ciel. Et ces mots : « Vers mon Père et votre « Père, vers mon Dieu et votre Dieu », regardent l'incarnation : comme quand il dit monter, c'est de sa chair qu'il le dit. Et Jésus parle ainsi à Marie, parce qu'elle n'avait pas encore de lui des sentiments dignes de sa majesté. Dieu est-il donc le Père de Jésus d'une manière, et notre Père d'une autre manière? Sûrement. S'il est d'une autre manière le Dieu des justes, qu'il ne l'est du reste des hommes, à plus forte raison est-il le Dieu du Fils d'une manière, et d'une autre notre Dieu. Ainsi quand il a dit : « Dites à mes frères », de peur qu'ils ne concluent de là à quelque égalité, il met une différence; car Jésus-Christ doit s'asseoir sur le trône de son Père, et eux doivent se tenir debout devant ce trône. C'est pourquoi, encore que, selon sa substance charnelle, il soit devenu notre frère, il est pourtant bien différent de nous en dignité, et on ne peut même exprimer la grandeur de cette différence.

« Marie vint donc dire aux disciples qu'elle « avait vu le Seigneur et qu'il lui avait dit ces « choses (18) ». Tant est grand le bien que produit l'assiduité et la persévérance! Mais pourquoi les disciples ne s'affligèrent-ils pas en apprenant que leur Maître s'en irait bientôt et ne dirent-ils pas les mêmes choses qu'ils avaient dites auparavant? Alors ils s'attristaient et ils pleuraient parce qu'il allait mourir; maintenant qu'ils apprennent qu'il est ressuscité, de quoi s'affligeraient-ils? Marie annonça aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, elle leur rapporta ses paroles qui étaient bien propres à les consoler. Mais comme il était à présumer que les disciples, entendant ce rapport, ou ne croiraient point cette femme, ou, s'ils la croyaient, verraient avec peine que Jésus ne les eût pas honorés de sa vision, après la promesse qu'il leur avait faite de se faire voir à eux en Galilée (Matth. XXVIII, 10); de peur donc que, repassant ces choses dans leur esprit, ils ne tombassent dans la tristesse et dans l'affliction, le divin Sauveur ne laisse même pas passer le jour : mais, par la nouvelle de la résurrection et par le récit de cette femme,

ayant allumé dans leur cœur le désir de le voir, lorsqu'ils brûlaient de ce désir, que la crainte des Juifs augmentait encore, alors il leur apparut sur le soir et d'une manière merveilleuse et admirable (19).

Et pourquoi leur apparut-il sur le soir ? Parce qu'il était apparent qu'alors leur crainte avait redoublé et qu'ils étaient dans une terrible frayeur. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'ils ne l'aient pas pris pour un fantôme ; car il entra, les portes étant fermées et tout à coup ; mais sûrement Marie les avait prévenus et leur avait inspiré une grande foi ; de plus, il se montra à eux avec un visage brillant et plein de douceur. Il ne vint pas de jour, afin qu'ils fussent tous assemblés ; car ils étaient dans un grand étonnement et dans un grand effroi. Il ne frappa point à la porte, mais tout à coup il parut au milieu d'eux et il leur montra son flanc et ses mains, et en même temps il calma par sa voix les pensées tumultueuses qui les agitaient, leur disant : « La paix soit « avec vous (19) », c'est-à-dire : Ne vous troublez point ; et il leur rappelle ces paroles qu'il leur avait dites avant d'aller à la croix : « Je « vous laisse la paix » (Jean, XIV, 27) ; et encore : « Ayez la paix en moi, vous aurez à souf- « frir bien des afflictions dans le monde ». (Jean, XVI, 33.)

« Les disciples eurent donc une grande joie « de voir le Seigneur (20) ». Ne remarquez-vous pas, mes frères, que le Seigneur confirme sa parole par ses œuvres ? Car ce qu'il a prédit à ses disciples avant d'aller à la croix, avant sa mort : « Je vous verrai de nouveau, « et votre cœur se réjouira, et personne ne « vous ravira votre joie » (Jean, XVI, 22), il le réalise maintenant. Au reste, toutes ces choses servirent beaucoup à leur inspirer une foi ferme et constante. Comme les Juifs leur devaient faire une guerre implacable, le Sauveur leur répète souvent : « La paix soit avec vous », leur donnant par là une consolation proportionnée à la guerre et aux combats qu'ils auraient à soutenir.

3. Telle est la première parole que le Seigneur a dite à ses disciples après sa résurrection. Voilà pourquoi saint Paul fait ce souhait aux fidèles dans ses épîtres : « Que Dieu notre « Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur, vous « donnent la grâce et la paix ». Mais aux femmes, Jésus-Christ leur promet la joie, parce qu'elles étaient plongées dans la tristesse, et aussi elles ont eu les premières la joie et la consolation de le voir. C'est donc à propos et avec raison que le divin Sauveur annonce la paix aux hommes, parce qu'on leur devait déclarer la guerre ; et la joie aux femmes, parce qu'elles étaient dans la douleur et dans la tristesse ; et qu'ayant dissipé tout sujet de tristesse, il fait connaître les fruits de la croix, à savoir : la paix. Après donc qu'il a levé tous les obstacles, remporté son éclatante victoire, et tout consommé, il dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie « aussi de même (21) ». N'ayez aucun doute, ni sur ce qui s'est passé, ni sur le caractère de celui qui vous envoie. Ici, il relève leur cœur et leur courage et leur inspire une grande confiance, afin qu'ils se portent courageusement à entreprendre son œuvre ; il ne prie plus son Père, mais il leur donne de sa propre autorité la vertu et la puissance d'agir. Car « il souffla « sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit « (22). Les péchés seront remis à ceux à qui « vous les remettrez, et ils seront retenus à « ceux à qui vous les retiendrez ». De même qu'un roi qui envoie ses lieutenants et ses généraux, leur donne le pouvoir d'emprisonner et d'élargir les criminels, ainsi Jésus-Christ, envoyant ses apôtres, leur donne la même autorité et la même puissance.

Comment donc Jésus-Christ, après avoir dit : « Si je ne m'en vais point, le Saint-Esprit ne « viendra point à vous » (Jean, XVI, 7), maintenant donne-t-il le Saint-Esprit ? Quelques-uns répondent qu'il n'avait point donné le Saint-Esprit, et que, soufflant sur eux, il les avait seulement préparés à le recevoir. Si l'apparition d'un ange frappa Daniel et le fit tomber le visage contre terre (Dan. VIII, 17), que ne serait-il pas arrivé aux apôtres, recevant un don si ineffable sans que le Sauveur les y eût auparavant préparés, eux qui n'étaient encore que des disciples ? C'est pourquoi il n'a point dit : Vous avez reçu, mais : « Recevez le Saint- « Esprit ». Néanmoins ce ne serait pas une erreur de dire qu'ils reçurent alors une certaine puissance spirituelle et une grâce ; une grâce, non assez puissante, à la vérité, pour ressusciter les morts et opérer des miracles, mais capable de remettre les péchés ; car il y a des différences entre les dons du Saint-Esprit, c'est pourquoi le Seigneur ajoute : « Les « péchés seront remis à ceux à qui vous les « remettrez », leur faisant connaître la nature

du don qu'il leur communique. Mais après quarante jours ils reçurent la puissance de faire des miracles. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit « qui descendra sur vous, et vous me rendrez « témoignage dans Jérusalem et dans la Ju- « dée (Act. I, 8.) ». Ce témoignage, ils l'ont rendu par les miracles, car la grâce du Saint-Esprit est ineffable, et ses dons sont de plusieurs sortes.

La sagesse de Dieu en a ainsi disposé pour vous apprendre que les dons du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sont un seul et même don, et leur puissance une seule et même puissance. Les choses qui paraissent être propres au Père, et lui appartenir uniquement, appartiennent également au Fils et au Saint-Esprit. (Jean, VI, 44.) Comment donc personne ne vient au Fils si le Père ne l'attire? Mais cette puissance se montre aussi dans le Fils, car il dit : « Je suis la voie. Personne ne vient au « Père que par moi ». (Id. XIV, 6.) Observez qu'il en est de même pour le Saint-Esprit. L'apôtre dit : « Nul ne peut confesser que « Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint- « Esprit ». Et encore, le don que Dieu a fait à l'Eglise de ses apôtres, l'Ecriture l'attribue tantôt au Père, tantôt au Fils, tantôt au Saint-Esprit ; nous voyons aussi dans ces livres saints qu'il y a diversité de dons spirituels du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

4. Faisons donc tous nos efforts, et n'omettons rien pour avoir avec nous le Saint-Esprit et honorons infiniment ceux qu'il a chargés de son opération, car la dignité des prêtres est grande. « Les péchés seront remis », dit Jésus-Christ, « à ceux à qui vous les remettrez » ; c'est pourquoi saint Paul disait : « Obéissez et soyez « soumis à vos pasteurs, et portez-leur un très- « grand honneur et un très-grand respect ». (Héb. XIII, 17.) Vous n'avez soin que de vous-mêmes, et si vous vous conduisez bien, vous n'avez point à rendre compte pour les autres. Mais un prêtre, mais un pasteur, s'il se contente de bien vivre lui-même, s'il n'a pas en même temps un grand soin de vous et de tous ceux qui lui sont confiés, il ira en enfer avec les méchants ; souvent il périt, non pour ses propres fautes et ses propres péchés, mais pour ceux d'autrui, s'il n'a fait tout ce qui était en son pouvoir pour les corriger. Voyant donc à quels périls sont exposés vos pasteurs, ayez pour eux une affection tendre et respectueuse ; saint Paul vous fait connaître ce que vous leur devez, en disant : « Ils veillent pour « le bien « de vos âmes », et ils ne veillent pas simplement, mais « comme en devant rendre compte », c'est pourquoi on doit beaucoup les honorer et les respecter.

Que si vous vous joignez à ceux qui les insultent et les outragent, c'est à vous-même que vous ferez tort en même temps. Tant que le pilote est tranquille et dans la joie, les matelots et tout l'équipage sont en sûreté, mais si, par leurs injures et leurs mauvais traitements, ils lui rendent la vie dure et misérable, s'ils l'empêchent de veiller et d'exercer son art, il ira même malgré lui les jeter sur des écueils ; ainsi vos pasteurs, si vous leur rendez l'honneur que vous leur devez, pourront, en veillant sur eux-mêmes, veiller aussi à votre garde et à votre salut ; mais si vous les accablez d'ennuis, si vous les empêchez d'agir, vous vous exposerez à périr avec eux dans les flots, encore qu'ils soient actifs et vigilants.

Ecoutez ce que Jésus-Christ dit aux Juifs, et donnez-y toute votre attention. « Les scribes et « les pharisiens sont assis sur la chaire de « Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous disent « de faire ». (Matth. XXIII, 2, 3.) Maintenant il ne faut point dire : Les prêtres sont assis dans la chaire de Moïse ; nous devons dire : ils sont assis dans la chaire de Jésus-Christ, car ils ont reçu sa doctrine. C'est pourquoi saint Paul dit : « Nous remplissons donc la charge d'ambas- « sadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ « même qui vous exhorte par notre bouche ». (II Cor. V, 20.) Ne voyez-vous pas que tous sont soumis aux puissances séculières et aux magistrats, et souvent ceux mêmes qui les surpassent en naissance, en probité et en prudence ? La soumission qu'on a pour le prince qui les a établis et leur a confié son autorité, fait que l'on ne pense point à toutes ces choses, et que l'on ne considère que sa volonté, quel que soit celui qu'il a élevé à la magistrature. Nous qui avons une si grande crainte de celui qu'un homme a établi en autorité, quand c'est Dieu qui établit, quand c'est lui qui commande, nous ne craignons pas de mépriser, d'insulter, de couvrir de mille opprobres celui qu'il a choisi ; nous à qui il est défendu de juger nos frères, nous aiguisons nos langues contre les prêtres. Et de quel pardon serons-nous dignes, nous qui, ne voyant pas une poutre dans notre œil, cherchons dure-

ment et sévèrement à découvrir une paille dans l'œil d'autrui? Ignorez-vous que, lorsque vous jugez de la sorte, vous vous préparez un jugement plus rigoureux?

Je ne dis pas ceci, mes frères, pour excuser les méchants prêtres, ni pour approuver ceux qui exercent indignement leur ministère; loin de là, je les plains, je gémis sur leur sort, mais encore qu'ils soient méchants et indignes de leur caractère, il n'est point permis à ceux qui sont sous leur conduite, et surtout au peuple et aux simples de les juger. Quelque infâme que soit leur vie, si vous êtes attentifs à vos devoirs, vous ne recevrez aucun préjudice dans ce qui est du ministère que Dieu leur a confié. (Nombres XXII, 28.) Si le Seigneur a fait parler une ânesse, s'il a donné des bénédictions spirituelles par les mains d'un devin; si, par la bouche d'un animal et par la langue impure de Balaam, il a opéré un miracle en faveur des Juifs qui étaient méchants; à plus forte raison pour vous, dont la vie et les mœurs sont bonnes et bien réglées, quand bien même les prêtres seraient méchants et très-corrompus, accomplira-t-il toute son œuvre, et enverra-t-il son Saint-Esprit? Non, ce n'est point l'âme pure qui attire et fait descendre le Saint-Esprit par sa propre pureté, mais c'est la grâce qui opère tout [1]. « Car tout est pour vous », dit l'apôtre, « soit Paul, soit Apollon, soit « Céphas ». (I Cor. III, 22.) Et en effet, tout ce que le prêtre a en son pouvoir est un don qui n'appartient qu'à Dieu seul, et quelque grande et élevée que soit la sagesse de l'homme, elle sera et paraîtra toujours au-dessous de la grâce.

Enfin, je dis ceci, mes frères, non pour vous autoriser à mener une vie lâche et paresseuse, mais afin que, s'il se trouve que quelques-uns de vos prélats négligent leurs devoirs, vous ne vous en prévaliez pas pour faire votre propre malheur. Et que dis-je, les prélats ou les prêtres? Non, ni un ange, ni un archange ne peuvent rien contre les dons et les grâces de Dieu; le Père et le Fils et le Saint-Esprit fait tout [1]; le prêtre, le ministre prête seulement sa langue et sa main. Il n'aurait pas été juste que dans ce qui concerne les gages de notre salut [2], la méchanceté d'autrui pût nuire à ceux qui ont embrassé la foi. Pesons et considérons bien toutes ces vérités; craignons Dieu, respectons ses prêtres, rendons-leur toutes sortes d'hommages, afin que nos bonnes œuvres et l'honneur et le respect que nous leur aurons porté, nous fassent obtenir de Dieu une grande récompense, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, l'empire, l'honneur, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi-soit-il.

[1] Ces paroles du saint Docteur paraissent d'abord un peu obscures, mais la suite les éclaircit. On doit les entendre des ministres, et de la vertu, et de l'efficace des sacrements de Jésus-Christ. Nos sacrements ne requièrent que les dispositions de celui qui les reçoit; ils opèrent par eux-mêmes et indépendamment de la pureté et de l'intention du ministre.

[1] Fait tout, au lieu de font tout. Cette expression est grande et très-remarquable : elle montre parfaitement bien l'unité de substance, de puissance, de vertu et d'autorité; car ces trois sont une même chose, comme l'Ecriture nous l'enseigne si formellement. (Jean, X, 30, et XVII, 22, et I Jean, v. 7.)

[2] Dans les symboles de notre salut, c'est-à-dire, dans les signes, dans l'administration des sacrements.

HOMÉLIE LXXXVII.

OR, THOMAS, L'UN DES DOUZE APÔTRES, APPELÉ DIDYME, N'ÉTAIT PAS AVEC EUX, LORSQUE JÉSUS VINT. — LES AUTRES DISCIPLES LUI DIRENT DONC : NOUS AVONS VU LE SEIGNEUR. MAIS IL LEUR DIT : SI JE NE VOIS, JE NE CROIRAI POINT, ETC. (VERS. 24, 25, JUSQU'AU VERS. 15, DU CHAP. XXI.)

—

ANALYSE.

1. Pourquoi Jésus-Christ n'apparut à Thomas que huit jours après s'être montré aux autres apôtres. — Pourquoi Jésus-Christ a conservé dans son corps les cicatrices de ses plaies.
2. Pierre avait l'esprit plus vif et plus bouillant, Jean plus élevé et plus pénétrant.
3 et 4. Quel bonheur de voir Jésus-Christ dans sa gloire ! — Ne rien épargner pour se procurer la bienheureuse éternité. — Souffrir avec Jésus-Christ, ce que c'est. — La vue des biens futurs rend la vie étroite, douce et aisée. — Combien l'amour est puissant. — L'amour de Jésus-Christ produit le mépris de toutes les choses terrestres. — Parallèle de l'amour de saint Paul pour Jésus-Christ, et du nôtre. — Ce qu'on a horreur d'entendre, on n'a point honte de le faire.— Description de nos vices. — On fait tout pour amasser de l'argent, rien pour le salut de l'âme. — Portrait de l'avare : sa fureur, ses excès. — A quoi les gens du monde dissipent leur argent. — Celui qu'on donne aux femmes de mauvaise vie rend ridicule et infâme. — Paix et assurance de l'homme de bien.

1. Si c'est être trop facile et trop complaisant que de croire à la légère, c'est aussi être bien dur et bien grossier que de vouloir curieusement tout voir et tout examiner à la rigueur. Voilà de quoi on a lieu d'accuser Thomas, quand les apôtres disaient : « Nous « avons vu le Seigneur » ; il ne crut point, moins par défiance à leur égard que par doute au sujet de la possibilité du fait, je veux dire d'une résurrection. Car il n'a pas dit : Je ne vous crois point, mais : « Si je ne mets ma « ma main dans la plaie, je ne le croirai « point ». Comment les autres apôtres étant tous ensemble au même lieu, Thomas seul n'y était-il pas? Il est vraisemblable qu'il n'était pas encore de retour de la précédente dispersion et de sa fuite.

Pour vous, mes chers frères, voyant ce disciple incrédule, pensez à la clémence du Seigneur, à la bonté avec laquelle, dans l'intérêt d'une seule âme, il montre les plaies qu'il a reçues, et vient au secours d'un seul disciple, d'esprit plus grossier que les autres. Voilà pourquoi Thomas voulait établir sa foi sur le témoignage du plus grossier de tous les sens, et il ne s'en rapportait pas même à ses yeux. Car il n'a pas dit seulement : si je ne vois, mais encore : si je ne touche; de peur que ce qui paraissait ne fût qu'un fantôme et une illusion. Mais cependant les disciples qui annonçaient cette résurrection étaient dignes de foi, et aussi le Seigneur qui l'avait promise. Et néanmoins, quoiqu'il demandât beaucoup de choses, Jésus-Christ voulut bien le satisfaire en tout.

Et pourquoi Jésus-Christ n'apparut-il pas sur-le-champ à Thomas, mais seulement huit jours après? Afin que les disciples l'ayant auparavant instruit, et ayant eu tout le temps de lui faire le récit de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, son ardeur s'en accrût, et qu'il fût dans la suite plus ferme dans la foi. D'où avait-il appris que le côté avait été ouvert? Des disciples. Pourquoi crut-il à une chose sans croire à l'autre? Parce que cette seconde chose était, de beaucoup, ce qu'il y avait de plus surprenant. Mais, mes frères, considérez ici avec quelle vérité les apôtres parlent; voyez comment ils ne cachent ni leurs défauts ni ceux des autres, et rapportent tout avec une très-grande sincérité.

Jésus-Christ se fait voir encore à ses disciples; il n'attend pas que Thomas l'en prie, ni rien de pareil; mais, de lui-même, il pré-

vient et comble ses désirs, lui faisant connaître qu'il était présent lorsqu'il avait dit ces choses aux disciples : car il se sert des mêmes paroles, comme pour lui faire une vive et forte réprimande, et l'instruire en même temps pour l'avenir; il lui dit : « Portez ici votre « doigt, et considérez mes mains, et mettez « votre main dans mon côté »; et il ajoute : « Et ne soyez plus incrédule, mais fidèle (27) ». Ne voyez-vous pas que Thomas doutait par incrédulité ? Mais c'était avant que les disciples eussent reçu le Saint-Esprit; après, ils ne furent plus incrédules, ils furent parfaits. Jésus-Christ ne reprit pas Thomas seulement par ces paroles, mais encore par les suivantes. Thomas, aussitôt qu'il eut été éclairci de ses doutes, revint, et croyant, il s'écria : « Mon « Seigneur et mon Dieu (28) ! » Et Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous « avez vu : Heureux ceux qui, sans avoir vu, « ont cru (29) ! » C'est le propre de la foi de croire les choses mêmes que l'on n'a point vues. « La foi est le fondement des choses « que l'on doit espérer, et une pleine convic- « tion de celles qu'on ne voit point ». (Héb. XI, 1.) Au reste, le Sauveur ne déclare pas seulement ici les disciples heureux, mais encore ceux qui croiront dans la suite.

Cependant, direz-vous, les disciples ont vu avant de croire. — Oui, mais ils n'ont point cherché à voir et à toucher comme Thomas. Aussitôt qu'ils ont vu les linceuls et le suaire, sur ce témoignage ils ont reçu la doctrine de la résurrection; et avant de voir Jésus-Christ ressuscité, ils ont montré une foi pleine et entière. S'il vous vient donc dans l'esprit de dire : je voudrais avoir été en ce temps, je voudrais voir Jésus-Christ opérer des miracles, rappelez-vous alors cette parole : « Heu- « reux ceux qui sans avoir vu ont cru ». Il est maintenant à propos d'examiner comment un corps incorruptible a retenu les cicatrices des clous, et a pu être touché de la main d'un homme : cela ne doit point vous ébranler : Jésus-Christ le voulut ainsi par condescendance. Ce corps, qui était si subtil et si léger, qu'il entra dans la salle où étaient les apôtres, les portes étant fermées, n'avait rien de grossier. Mais le Sauveur se montra sous cet aspect, afin de persuader sa résurrection à ses apôtres, et de leur faire connaître qu'il avait été véritablement crucifié, qu'un autre n'était pas ressuscité pour lui. Voilà pourquoi il ressuscita, portant sur son corps les marques de la croix, et c'est encore pour cette raison qu'il mangea. Car les apôtres faisaient souvent valoir cette preuve dans les prédications, disant : « Il s'est montré à nous, qui avons mangé et « bu avec lui ». (Act. X, 41.) De même donc que, quand nous le voyons avant sa mort marcher sur les flots, nous ne disons pas que son corps est d'une autre nature que le nôtre; ainsi, le voyant après sa résurrection avec les cicatrices de ses plaies, nous ne dirons pas pour cela que son corps soit corruptible. Le Sauveur ne fait paraître ces cicatrices que pour guérir la maladie de son disciple.

2. « Jésus a fait beaucoup d'autres mira- « cles (3) ». Saint Jean, qui raconte moins de miracles que les autres évangélistes, déclare aussi que ceux-ci mêmes ne les ont pas tous rapportés; mais seulement autant qu'il était nécessaire pour attirer les auditeurs à la foi. « Car », dit-il, « si l'on rapportait tout en dé- « tail, je ne crois pas que le monde même « pût contenir les livres qu'on en écrirait ». (Jean, XXI, 25.) Par où l'on voit évidemment que les évangélistes n'ont pas écrit ces faits par vanité, par ostentation, mais uniquement pour notre avantage et notre utilité. En effet, comment des écrivains qui ont omis beaucoup de choses, auraient-ils rapporté celles-ci par ostentation?

Pourquoi les évangélistes n'ont-ils pas tout rapporté en détail? C'est principalement à cause du grand nombre des choses qu'il y aurait eu à raconter; et encore, parce qu'ils pensaient bien que celui qui ne croirait pas ce qu'ils rapportaient de Jésus, ne croirait pas non plus, quand bien même ils en diraient davantage; enfin, que celui qui croirait à ces faits n'aurait plus besoin d'autrui pour croire. Mais il me semble que l'évangéliste parle ici des miracles que le Seigneur fit après sa résurrection, puisqu'il ajoute : « A la vue de « ses disciples ». Comme avant la résurrection il était nécessaire que Jésus-Christ fît bien des œuvres et des miracles, afin qu'ils crussent qu'il était Fils de Dieu, il a fallu de même qu'il en fît beaucoup après, afin qu'ils fussent pleinement persuadés qu'il était ressuscité. C'est pour cette raison que l'historien sacré a ajouté : « A la vue de ses disciples ». En effet, le Seigneur séjourna seul avec eux après sa résurrection. Voilà aussi pourquoi le Sauveur disait : « Le monde ne me verra plus ». (Jean,

XIV, 19.) L'évangéliste, voulant ensuite vous révéler que Jésus n'avait fait ces miracles qu'en faveur de ses disciples, a encore ajouté : « Afin qu'en croyant, vous ayez la vie éternelle « en son nom (31) »; parlant généralement à tous les hommes, pour vous faire connaître que ce n'est pas lui, mais nous qui profitons de la foi qu'il nous inspire en lui-même. « En « son nom », c'est-à-dire par lui; car il est lui-même la vie.

« Jésus se fit voir encore depuis à ses disci- « ples sur le bord de la mer de Tibériade ». (Chap. XXI, 1.) Ne voyez-vous pas, mes frères, que Jésus-Christ n'est pas longtemps avec ses disciples, et qu'il ne demeure pas avec eux comme auparavant? Il leur apparut le soir, et aussitôt il disparut : huit jours après il leur apparaît encore et disparaît de nouveau. Ensuite il se fit voir sur le bord de la mer, et les disciples eurent une grande frayeur. Que signifie ce mot : « Il se fit voir? » Par là on connaît parfaitement que ce n'est que par bonté et par condescendance que Jésus se fit voir, son corps étant alors incorruptible et immortel. Mais pourquoi l'évangéliste a-t-il nommé le lieu? C'est pour montrer que le Seigneur avait déjà en grande partie dissipé la crainte de ses disciples; en sorte qu'ils commençaient à sortir de leur maison. Mais ils étaient allés en Galilée, pour éviter le péril, pour se soustraire à la fureur des Juifs.

« Simon Pierre fut donc pêcher (3) ». Comme Jésus-Christ n'était pas souvent avec ses disciples, comme les disciples n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit, ni aucune fonction, ni aucun ministère, ni rien à faire, ils étaient retournés à leur profession. « Simon Pierre, « et Thomas, et Nathanaël que Philippe avait « appelé, et les fils de Zébédée, et deux autres « étaient ensemble (2) ». N'ayant donc rien à faire, ils furent pêcher, et de nuit, parce qu'ils étaient toujours dans la crainte et dans la frayeur. Saint Luc marque la même chose : il ne la rapporte pas dans les mêmes termes, mais il l'insinue par ce qu'il dit. Les autres disciples les suivaient, étant inséparablement unis ensemble et voulant aussi voir la pêche et jouir agréablement de ce moment de loisir et de repos. Ils se mettent donc à travailler, et comme ils étaient dans l'embarras, Jésus parut. Il ne se fit point connaître d'abord, pour les engager à lui parler plus librement, et il leur dit : « N'avez-vous rien à manger (5) ? » Le Seigneur parle encore d'une manière humaine, comme s'il eût voulu acheter d'eux quelques poissons. Les disciples ayant répondu non, Jésus leur dit : jetez le filet au côté droit : ils le jetèrent, et ils prirent beaucoup de poissons. Mais l'ayant reconnu, ses disciples, Pierre et Jean, reprirent alors chacun son propre caractère. Pierre était plus bouillant, Jean avait l'esprit plus élevé : celui-là était plus prompt, celui-ci plus éclairé. C'est pourquoi Jean reconnut le premier Jésus; Pierre vint à lui le premier; et en effet, ils avaient sous les yeux de grands prodiges; lesquels? Premièrement, cette prodigieuse quantité de poissons qu'ils avaient pris; en second lieu, la résistance du filet qui ne s'était pas rompu; et encore : qu'avant d'être descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, et du poisson mis dessus, et du pain (9). Car en cette occasion Jésus-Christ ne se servit pas de matière toute créée, comme il avait coutume de le faire avant sa mort, par une certaine condescendance.

Aussitôt donc que Pierre eut reconnu son Maître, il laissa tout, et les poissons et les filets, et remit promptement sa ceinture : vous voyez son respect, son amour. Et quoiqu'ils fussent éloignés de terre de deux cents coudées, son impatience ne lui permit pas d'aller le trouver avec sa barque, mais il vint à la nage. Que dit donc Jésus à ses disciples? « Venez, dînez. Et « nul d'eux n'osait lui demander : qui êtes- « vous (12) ? » Ils n'osaient pas alors lui parler avec cette assurance, et cette même liberté qu'ils avaient auparavant, ils ne lui adressaient pas de questions; mais ils restaient assis en silence avec beaucoup de crainte et de respect, et écoutaient attentivement ce qu'il disait : « Car ils savaient que c'était le Seigneur ». C'est pourquoi ils ne lui demandaient pas : « Qui êtes-vous? » Et voyant une autre forme qui les remplissait de terreur, ils étaient extrêmement étonnés; ils auraient bien voulu lui faire quelques questions à ce sujet : mais, et parce qu'ils craignaient, et parce qu'ils savaient que ce n'était point un autre que lui-même, ils ne l'interrogèrent point, et ils mangeaient seulement ce qu'il avait créé pour eux avec un surcroît de puissance. En effet, dans cette création, le Seigneur ne leva point les yeux au ciel, il ne descendit pas comme auparavant à des démarches humaines, montrant par là qu'il ne les avait faites

que parce qu'il avait bien voulu s'abaisser.

Au reste, que le Seigneur n'apparut pas souvent à ses disciples, et qu'il ne demeurât pas avec eux comme avant sa mort et sa résurrection, l'évangéliste nous l'apprend par ces paroles : « Ce fut là la troisième fois que Jésus « apparut à ses disciples, depuis qu'il fut res- « suscité d'entre les morts (14) ». Et il leur ordonne d'apporter de ces poissons, qu'ils viennent de prendre, pour leur montrer que celui qu'ils voient n'est point un fantôme. Saint Jean ne dit pas qu'il mangea avec eux, mais saint Luc le dit ailleurs : « Et mangeant « avec eux ». (Act. I, 4.) Mais comment? Cela nous surpasse, et il ne nous appartient pas de l'expliquer : tout ce que nous pouvons dire, c'est que la manière dont le Seigneur a fait ces choses, est très-admirable; et qu'il a mangé, non pour satisfaire un besoin naturel qu'il ne pouvait plus ressentir, mais pour prouver et confirmer sa résurrection par bonté et par condescendance.

3. Peut-être, mes frères, entendant ce récit, vos cœurs se sont-ils enflammés d'amour pour Jésus-Christ? Peut-être vous êtes-vous écriés : Heureux ceux qui étaient alors avec le Seigneur; heureux encore ceux qui seront avec lui dans la résurrection générale ! N'épargnons donc rien pour voir un jour ce merveilleux visage. Si maintenant le seul récit de ces prodiges allume chez nous un si grand feu, et cet ardent désir d'avoir été au monde, lorsqu'il était lui-même sur la terre, d'avoir entendu sa voix, vu son visage, d'avoir approché de lui, de l'avoir touché, de l'avoir servi; pensez, considérez ce que c'est que de le voir, non plus dans un corps mortel et faisant des choses humaines, mais environné de ses anges, mais dans un corps immortel, immortels nous-mêmes; et de jouir de ce bonheur, de cette gloire qui surpasse toutes nos paroles et toute notre intelligence. C'est pourquoi, je vous en conjure, mes chers frères, n'oublions, n'omettons rien pour nous procurer cette gloire.

Il n'est rien en cela de difficile, si nous le voulons bien ; il n'est rien de pénible, si nous sommes vigilants et actifs. « Si nous souffrons « avec lui », dit l'apôtre, « nous régnerons « aussi avec lui ». (II Tim. II, 12.) Que veut dire saint Paul : « Si nous souffrons? » C'est comme s'il disait : Si nous souffrons les afflictions et les persécutions, si nous marchons dans la voie étroite. Véritablement la voie étroite est de sa nature une voie pénible, mais la bonne volonté, mais l'espérance des biens futurs la rendent plus douce et plus aisée. « Car le moment si court et si léger des af- « flictions que nous souffrons en cette vie, « produit en nous le poids éternel d'une sou- « veraine et incomparable gloire; tandis que « nous ne considérons point les choses visi- « bles, mais les invisibles ». (II Cor. IV, 17, 18.) Levons donc nos yeux de la terre vers le ciel, et regardons, contemplons continuellement les choses célestes. Si nous établissons là-haut notre demeure, nous n'aurons aucun goût pour les délices de cette vie; nous souffrirons avec joie les peines et les afflictions, et même nous en rirons, comme de toutes les choses semblables. Si nos désirs tendent de ce côté-là, si nos regards se tournent vers cet aimable objet, rien ne pourra ou nous abattre et nous asservir, ou nous élever et nous enfler le cœur. Et que dis-je? nous ne nous affligerons pas des maux de cette vie, nous ne croirons même pas les voir et les sentir. En effet, tel est l'amour : il nous rend continuellement présents ceux de nos amis qui sont absents; son empire est si grand, qu'il nous sépare de tout, et qu'il nous attache étroitement à l'objet que nous aimons.

Ah ! si nous aimions de même Jésus-Christ, tout nous paraîtrait ici-bas une ombre, une vision, et un songe. Nous dirions aussi avec l'apôtre : « Qui nous séparera de l'amour de « Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction ou les dé- « plaisirs? » Saint Paul n'a point dit : Sera-ce l'argent, ou les richesses, ou la beauté; car ces choses sont très-viles et très-ridicules? Mais il a proposé ce qui paraît le plus redoutable : la faim, les persécutions, la mort. (Rom. VIII, 35.) Et néanmoins le saint apôtre a méprisé toutes ces choses comme un rien; mais nous, pour un peu d'argent, nous nous séparons de notre vie et de notre lumière. Et certes, ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni quelque créature que ce fût, n'ont pu séparer saint Paul de Jésus-Christ. Mais nous, si nous voyons un peu d'or, nous courons ardemment après, et nous foulons aux pieds les commandements du Seigneur.

Que si le seul récit de ces choses est insupportable, ne pas tenir la conduite opposée est chose bien plus insupportable encore : car le

pire est que nous n'avons point horreur de faire ce que nous frémissons d'entendre. Nous jurons à la légère, nous nous parjurons, nous ravissons le bien d'autrui, nous prêtons à usure, nous négligeons la continence, nous nous dispensons des règles prescrites à la prière, nous transgressons la plus grande partie des commandements; il n'est rien que nous ne tentions pour amasser de l'argent; nous n'y épargnons ni notre corps, ni notre santé. Celui qui aime l'argent, l'avare, fera toutes sortes de maux à son prochain, et il s'en fera à lui-même. Facilement il se mettra en colère, il dira des injures, il appellera son frère fou, il jurera, il se parjurera; il n'observera ni règles ni mesure, il ne gardera même pas les préceptes de l'ancienne loi; celui qui aime l'or n'aimera point son prochain. Et cependant, pour acquérir le royaume des cieux, il faut que nous aimions même nos ennemis. Si donc pour entrer dans ce royaume, il ne nous suffit pas de garder les anciens préceptes, s'il faut que notre justice soit plus abondante que celle des Juifs (Matth. v, 20); nous qui violons, et nos commandements et les anciens, quelle excuse aurons-nous, sur quoi nous justifierons-nous? Celui qui aime l'argent, non-seulement n'aimera point ses ennemis, mais encore il traitera ses amis comme ses ennemis.

4. Et que dis-je, ses amis? Souvent l'avare méconnaît et méprise jusqu'aux droits de la nature; la parenté, les liens du sang, il n'en connaît point; l'amitié, il l'oublie; l'âge, il ne le respecte point; l'ami, il n'en a point; mais il est ennemi de tout le monde, et principalement de soi; non-seulement parce qu'il perd son âme, mais encore parce qu'il est son propre bourreau, qu'il se livre à mille inquiétudes, à mille peines, à mille afflictions. Il entreprendra de longs voyages, il s'exposera aux périls, aux embûches, à tout, pour fomenter et accroître son mal, pour avoir à compter beaucoup d'or et d'argent. Est-il rien de pire, est-il une plus cruelle maladie? Il se prive de boire et de manger, il se prive de tous ces plaisirs et de toutes ces voluptés pour lesquelles les hommes ont coutume de commettre tant d'excès et de péchés; et il se prive encore de la gloire et de l'honneur. En effet, l'avare tient presque tous les hommes pour suspects, il est environné d'un nombre considérable d'accusateurs, d'envieux, de calomniateurs, et de gens qui lui dressent des embûches. Ceux qu'il maltraite injustement le haïssent pour le tort et le mal qu'il leur a fait; ceux qui n'ont pas à se plaindre de lui craignent de devenir ses victimes à leur tour: et touchés de compassion pour ceux qu'il a endommagés et ruinés, ils entrent dans leurs plaintes et leurs querelles. Les grands, ceux qui lui sont supérieurs en puissance, et parce qu'ils ont pitié des petits, et parce qu'ils lui portent envie, le haïssent et lui font la guerre. Et pourquoi parler des hommes? quelle espérance, quelle consolation, quelle ressource peut rester à celui qui s'attire l'inimitié et la colère de Dieu?

De plus, celui qui aime l'argent ne pourra jamais se résoudre à s'en servir; il en sera le gardien et l'esclave, et non le maître. S'étudiant à en amasser toujours davantage, il craindra de sacrifier la plus petite somme; il se refusera la moindre dépense, et il sera le plus pauvre de tous les pauvres; car rien ne saurait arrêter sa cupidité. Mais l'argent n'est point fait pour être gardé dans un coffre, il est fait pour que l'on s'en serve. Si, pour le cacher aux autres, nous l'enfouissons en terre, est-il rien de plus misérable que nous, qui courons de côté et d'autre pour amasser cet argent, afin de l'enfermer ensuite et de le soustraire à l'usage commun?

Mais il y a encore une autre grande maladie qui ne cède point à celle-là. Si ces hommes enfouissent leur argent dans la terre, il en est d'autres qui l'engloutissent dans leur ventre, dans la bonne chère, dans l'ivrognerie et se préparent un double châtiment par l'injustice mêlée à la débauche. Les uns mangent leurs biens avec les parasites et avec les flatteurs; les autres le dissipent au jeu et avec les femmes de mauvaise vie; d'autres en de semblables dépenses; par là, s'étant une fois écartés du droit chemin, et ayant abandonné la voie qui mène au ciel, ils s'ouvrent mille portes qui les conduisent dans l'enfer. Et cependant celui qui y entre, dans cette voie qui mène au ciel, ne se procure pas seulement un plus grand bien, mais encore de plus grands plaisirs que les autres. Car celui qui donne son bien aux femmes débauchées se rend ridicule et infâme, il s'attire bien des guerres et jouit d'un plaisir fort court; ou plutôt il n'en jouit même pas, de ce court plaisir, puisque quelque argent qu'il

leur donne, elles n'en auront aucune reconnaissance. « Car la maison étrangère est « comme un tonneau percé ». (Prov. XXIII, 27; XXX, 16.) De plus, les femmes de cette espèce ont l'humeur insupportable, et Salomon a comparé leur amour à l'enfer (Cant. VIII, 6); elles ne laissent ni paix ni repos à leurs amants, qu'elles ne les voient entièrement ruinés. Et alors même elles ne cessent point encore de les tourmenter, elles cherchent à leur arracher le peu qui leur reste, et quand elles les ont réduit à la plus extrême indigence, elles les insultent, en font des objets de risée, et les accablent de tant de maux, qu'on ne saurait en donner une idée.

Mais l'homme qui veut faire son salut goûte d'autres plaisirs; il n'est point inquiété par des rivaux. Tous, au contraire, tous se réjouissent de sa félicité; non-seulement ceux qu'il oblige, mais encore tous ceux qui le voient. Il n'est agité d'aucune passion: ni la colère, ni la tristesse, ni la honte ne viennent assaillir son âme : grande est la satisfaction de sa conscience; grand son espoir dans les biens futurs; sa gloire est éclatante, et plus grand encore l'appui que lui prête la bienveillance du Seigneur. Il ne craint nul piége, nul précipice, il n'a nulle défiance; mais il est dans un port tranquille et assuré, où il respire un air doux et serein. Pesons donc, et considérons toutes ces choses, mes chers frères, comparons ces différents plaisirs l'un avec l'autre, et choisissons le genre de félicité qui vaut le mieux, afin que nous obtenions les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXXXVIII.

APRÈS DONC QU'ILS EURENT DÎNÉ, JÉSUS DIT A SIMON PIERRE : SIMON, FILS DE JEAN, M'AIMEZ-VOUS PLUS QUE NE FONT CEUX-CI ? IL LUI RÉPONDIT : OUI, SEIGNEUR, VOUS SAVEZ QUE JE VOUS AIME. (VERS. 15, JUSQU'A LA FIN.)

ANALYSE.

1. Pierre, la langue et le chef des apôtres. — Pierre plus modeste et plus circonspect après sa chute. — Pierre, docteur de tout le monde.
2. Combien saint Jean était éloigné du faste.
3. Fruit qu'on retire de l'étude et de la méditation de la parole de Dieu. — Les sollicitudes de ce siècle, les biens de ce monde sont des épines qui piquent de tous côtés. — Les biens spirituels réjouissent la vue. — Avant les récompenses éternelles, on reçoit dès ici-bas le fruit de ses bonnes œuvres ; il en est de même des mauvaises œuvres : outre l'enfer, elles causent en cette vie un bourrellement de conscience. — Suite et effets du péché : il est affreux, il est un fardeau plus pesant que le plomb. — Pénitence d'Achab : l'imiter, pour obtenir le pardon de ses péchés. — L'avarice détruit le bien que l'aumône a produit : si l'un fait tomber, l'autre relève : on sortira de ce combat corrompu et brisé. — Se décharger de tout ce qui embarrasse. — Fruit des bonnes œuvres.

1. Il y a bien des moyens propres à nous mettre en crédit auprès de Dieu, et à nous rendre illustres et agréables à ses yeux. Mais c'est la sollicitude à l'égard du prochain qui l'emporte sur tout, et qui nous attire le plus sûrement la bienveillance et la protection du Seigneur; c'est là aussi ce que le Christ exige de Pierre, car, après le dîner, « Jésus dit à

« Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-« vous plus que ne font ceux-ci? Il lui répon-« dit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous « aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux ». Et pourquoi Jésus-Christ, laissant là les autres apôtres, parle-t-il à Pierre seul de ce soin et de cet amour? Entre les apôtres, Pierre était le plus grand et le plus éminent; il était la langue et le chef du collége : c'est pour cela que Paul le fut voir préférablement aux autres. En même temps, Jésus-Christ voulait rassurer Pierre, et lui montrer que la souillure de son renoncement était effacée : c'est pourquoi il lui confie le gouvernement de ses frères, et il ne lui rappelle, il ne lui reproche point son renoncement, mais il lui dit : Si vous m'aimez, recevez le gouvernement de vos frères : montrez maintenant l'ardent amour que vous avez toujours fait paraître, et dont vous vous glorifiiez; la vie que vous vouliez donner pour moi, donnez-la pour mes brebis.

Le Seigneur ayant donc interrogé Pierre par deux fois, Pierre prit pour témoin celui-là même qui connaît ce qu'il y a de plus caché dans le cœur; mais, comme il s'entend interroger encore une troisième fois, il en est troublé, le souvenir de ce qui s'était passé auparavant, l'ayant rendu plus timide et plus circonspect : car alors il avait répondu d'un ton ferme et assuré, ce qui ne l'avait pas préservé de la chute : il s'en rapporte à Jésus-Christ même, en lui disant : « Vous savez toutes « choses (17) », c'est-à-dire, le présent et l'avenir. Remarquez-vous, mes frères, combien Pierre est changé, combien il est plus circonspect et plus modeste? Il n'a plus cette arrogance qu'il avait auparavant, vous ne l'entendez plus contredire : ces interrogations réitérées le troublent. Est-ce que par hasard, dit-il en lui-même, je croirais aimer sans aimer réellement? En serait-il de même qu'auparavant? j'avais une bonne opinion de moi, j'ai répondu avec beaucoup d'assurance et de fermeté, et ensuite j'ai succombé. Le Seigneur interroge Pierre trois fois, trois fois il lui fait le même commandement, pour montrer combien il fait cas du soin des brebis, et que ce soin est le plus grand témoignage d'amour qu'on lui puisse donner.

Le Sauveur parlant à son disciple de l'amour dû à lui-même, lui prédit le martyre qu'il devait souffrir : il lui déclare qu'il ne l'a pas interrogé trois fois par défiance, et qu'il se croit véritablement aimé de lui : et ensuite, pour lui donner un exemple du vrai et sincère amour, et nous enseigner de quelle manière nous devons l'aimer, il dit : « Lorsque « vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez « vous-même, et vous alliez où vous vouliez; « mais lorsque vous serez vieux, d'autres vous « ceindront et vous mèneront où vous ne « voulez pas (18) ». Mais c'est là ce que Pierre demandait et ce qu'il désirait. Voilà aussi pourquoi Jésus-Christ lui déclare ouvertement qu'il donnera sa vie pour son Maître. Comme il avait souvent dit : « Je donnerai « ma vie pour vous » (Jean, XIII, 37), et : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je « ne vous renoncerai point » (Matth. XXVI, 35), le Sauveur lui accorda ce qu'il désirait.

Que signifient donc ces paroles : « Où vous « ne voulez pas? » Elles font allusion à l'instinct de la nature, aux attaches de la chair, à la répugnance qu'éprouve l'âme à se séparer du corps. Si donc la volonté de Pierre était ferme et consolante, la nature en lui était faible. C'est que personne ne quitte son corps sans douleur et sans peine, Dieu, comme je l'ai dit, l'ayant ainsi sagement ordonné pour notre utilité, de peur qu'on ne se tuât soi-même. Si, malgré cette admirable disposition de la divine Providence, le diable a pu pousser bien des hommes à se donner la mort, à se jeter dans des gouffres et des précipices; sans ce désir de la vie, cet amour et cette attache que l'âme a naturellement pour son corps, plusieurs, pour la moindre affliction, mettraient fin à leurs jours. Cette parole donc : « Où vous ne voulez pas », marque l'instinct de la nature.

Mais pourquoi le Seigneur ayant dit : « Lors-« que vous étiez jeune », a-t-il ajouté : « Mais « lorsque vous serez vieux? » Ces paroles montrent, ce que nous savons d'ailleurs, que Pierre n'était alors ni jeune ni vieux, mais homme fait. Pourquoi lui a-t-il rappelé sa vie passée? Pour lui montrer quelles avaient été ses premières dispositions. Car, dit-il, quant aux choses du monde, un jeune homme est utile, un vieillard est inutile, mais quant à moi et à mon service, il n'en est pas ainsi : dans la vieillesse, la force est plus grande, la valeur plus éclatante, l'âge n'y met aucun obstacle. Au reste, le Sauveur a parlé de la sorte à Pierre et lui a marqué sa mort, non

pour l'effrayer, mais pour l'encourager. Il connaissait son amour, et qu'il se porterait de bon cœur à la mort ; mais en même temps, il lui déclare de quelle manière il mourra. Pierre désirant continuellement de s'exposer au péril et de donner sa vie pour Jésus-Christ, le Sauveur lui dit : ayez confiance, je remplirai votre désir de manière que la mort que vous n'avez point soufferte étant jeune, vous la souffrirez lorsque vous serez vieux.

L'évangéliste ensuite, pour réveiller l'auditeur et le rendre plus attentif, a ajouté : « Or, il disait cela pour marquer par quelle « mort il devait glorifier Dieu (19) ». Il n'a point dit : Il devait mourir, mais : « Il « devait glorifier Dieu », afin de vous apprendre que de souffrir pour Jésus-Christ, c'est une gloire et un honneur. « Et après « avoir ainsi parlé, il lui dit : Suivez-moi ». Par ces paroles, saint Jean fait connaître que le Sauveur avait un grand soin de Pierre, et un grand amour pour lui. Que si quelqu'un dit : Pourquoi donc saint Jacques a-t-il été élevé sur la chaire de Jérusalem? Je répondrai que si Pierre ne fut point élevé sur cette chaire, c'est que Jésus-Christ l'établit pour être le docteur de tout le monde. « Pierre « s'étant retourné, vit venir après lui le « disciple que Jésus aimait, qui, pendant la « cène, s'était reposé sur son sein (20) », et dit à Jésus : « Et celui-ci, Seigneur, que devien- « dra-t-il (21)? »

2. Pour quelle raison l'évangéliste rappelle-t-il qu'il s'était reposé sur le sein du Seigneur? Ce n'est pas sans sujet, c'est pour montrer combien était grande la confiance que Pierre, après son renoncement, avait en son Maître. Car c'est Pierre, celui-là même qui n'osait alors interroger, et qui faisait signe à un autre de le faire pour lui, qui reçoit alors le gouvernement de ses frères, et qui non-seulement ne confie plus ses intérêts à un autre, mais qui même interroge son Maître sur le sort d'autrui. Jean reste dans le silence; lui il parle, il interroge. Enfin, l'évangéliste fait aussi connaître l'amour que Pierre avait pour lui, car Pierre aimait beaucoup Jean, comme la suite de l'histoire le fait voir : et cette étroite amitié se montre à découvert et dans tout l'Evangile, et dans les actes des Apôtres.

Comme donc le Seigneur avait annoncé de grandes choses à Pierre, comme il lui avait confié le gouvernement du monde, lui avait prédit le martyre qu'il devait souffrir, lui avait donné de plus grands témoignages d'amour qu'à ses autres disciples, Pierre désirant de faire participer Jean à toutes ces grâces, dit : « Et celui-ci, Seigneur, que devien- « dra-t-il? » Ne marchera-t-il pas dans la même voie que nous? Et de même que dans le temps qu'il n'osait interroger, il avait engagé Jean à le faire pour lui, ainsi maintenant il lui rend la pareille ; et pensant bien que ce disciple aurait voulu demander à son Maître ce qu'il deviendrait et qu'il ne l'osait pas, il le demande lui-même. Que répondit donc Jésus-Christ? « Si je veux qu'il [1] demeure jusqu'à « ce que je vienne, que vous importe (22)? » Pierre faisait cette demande par le grand amour qu'il avait pour Jean, et parce qu'il souhaitait de ne point se séparer de lui; et Jésus-Christ, pour lui faire connaître que quelque grand que fût son amour pour son confrère, il ne pouvait pas néanmoins atteindre au sien, lui répond : « Si je veux qu'il « demeure, que vous importe? » Par là le Seigneur nous apprend que nous ne devons nous inquiéter, ni curieusement chercher à pénétrer au delà de ce qu'il lui plaît de nous découvrir. Il fit donc cette réponse à Pierre pour réprimer son feu, parce qu'il était toujours ardent, toujours prêt à faire de semblables questions; et pour nous montrer aussi que nous ne devons point tant interroger, ni tenter de connaître ses desseins et de les approfondir.

« Il courut sur cela un bruit parmi les « frères », c'est-à-dire, parmi les disciples, « que celui-ci ne mourrait point. Jésus, néan- « moins, n'avait pas dit : Il ne mourra point, « mais : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce « que je vienne, que vous importe (23)? » Ne pensez pas, dit le Seigneur, que je veuille disposer de vous tous d'une même manière ; il avait en vue, en disant cela, leur attachement mutuel. Comme ils devaient bientôt être chargés du soin de toute la terre, il ne fallait pas qu'ils s'attachassent ainsi les uns aux autres, ce qui aurait été très-préjudiciable au monde. C'est pourquoi le Sauveur dit à Pierre : Je vous ai confié une grande charge, donnez-y tous vos soins, remplissez-en les devoirs, combattez, luttez. Et que vous importe, si je veux que

[1] « Si je veux ». C'est la leçon grecque confirmée par plusieurs

Jean demeure? Pour vous, attachez-vous à ce qui vous regarde, et appliquez-y toute votre attention. Considérez ici, je vous prie, mes frères, combien l'évangéliste est exempt de vanité. Après avoir rapporté l'opinion des disciples, il la corrige, comme s'ils n'avaient point compris les paroles de Jésus-Christ, et dit : « Jésus, néanmoins, n'avait pas dit : Il « ne mourra point, mais : si je veux qu'il « demeure ».

« C'est ce même disciple qui rend témoi- « gnage de ces choses et qui a écrit ceci, et « nous savons que son témoignage est véri- « table (24) ». Pourquoi Jean se sert-il lui seul de termes dont aucun autre évangéliste ne s'est servi, et parle-t-il avec cette fermeté et cette assurance? Pourquoi se rend-il un second témoignage à lui-même? Pourquoi paraît-il vouloir d'abord prévenir ses auditeurs? Pour quelle raison en use-t-il de la sorte? On rapporte que cet évangéliste a écrit le dernier son évangile, induit à cela par une impulsion divine : c'est pour cette raison qu'il fait souvent mention de son amour, insinuant par là le motif qui l'a porté à écrire; et il répète souvent la même chose pour rendre son histoire digne de foi, et montrer qu'il ne s'est porté à l'écrire que par l'effet d'une impulsion d'en-haut. Je sais, dit-il, je sais que les choses que Jean a écrites, sont véritables : Que si bien des gens n'y croient point, voici une preuve qui doit les convaincre. Laquelle? Ce que je dis ensuite.

« Jésus a fait encore beaucoup de choses, et si « on les rapportait en détail, je ne crois pas que « le monde même pût contenir les livres qu'on « en écrirait (25) ». De là, il résulte évidemment que je n'ai point écrit par flatterie. Moi qui, dans un sujet riche et abondant, où il y a une multitude de choses à dire, n'en rapporte même pas autant que ceux qui ont écrit les premiers, et omets la plupart des événements pour raconter de préférence comment les Juifs ont dressé des embûches à Jésus, lui ont jeté des pierres, l'ont haï, chargé d'injures et d'outrages, appelé possédé du démon et séducteur : moi, dis-je, qui ai publié toutes ces choses, je ne puis être accusé d'avoir écrit mon histoire par flatterie. En effet, pour être historien complaisant, il aurait fallu s'y prendre tout autrement; à savoir : cacher tous les sujets de honte et ne rapporter que les faits illustres et glorieux.

L'évangéliste ayant donc écrit ce qu'il savait sûrement et exactement, ne refuse et ne craint pas de produire aussi son témoignage, comme pour nous inviter à vérifier en détail tout ce qu'il raconte. C'est notre coutume, à nous aussi, d'appuyer de notre témoignage une assertion dont nous sommes parfaitement sûrs. Or, si nous en usons de la sorte, à plus forte raison saint Jean a-t-il pu le faire de même, lui qui écrivait par l'inspiration du Saint-Esprit, et c'est ce qu'ont fait aussi les autres apôtres lorsqu'ils prêchaient, disant : « Nous « sommes nous-mêmes les témoins de ce que « nous vous disons, et le Saint-Esprit que « Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent « l'est aussi » (Act. v, 32) avec nous. Saint Jean, dis-je, a pu donner son témoignage, lui qui était présent à tout, qui n'avait point quitté Jésus, même sur la croix, et à qui le divin Sauveur avait recommandé sa mère. Toutes ces choses sont autant de marques de l'amour de Jésus pour son disciple, et des témoignages sûrs de l'exacte connaissance qu'avait celui-ci de tout ce qu'il a écrit.

Que si cet évangéliste attribue à Jésus de si nombreux miracles, n'en soyez pas surpris, mais, pensant à l'ineffable vertu de celui qui les opérait, recevez avec foi ce que dit l'historien sacré. Et certes, autant il nous est facile de parler, autant et beaucoup plus encore il était facile à Jésus de faire ce qu'il voulait, car il n'avait qu'à vouloir, et l'effet aussitôt suivait sa volonté[1].

3. Méditons donc, mes chers frères, méditons soigneusement ces divines paroles; ne cessons point d'en faire notre étude, travaillons à en acquérir l'intelligence. Le fréquent usage que nous en ferons ne sera point perdu pour nous; par là, nous pourrons corriger nos mœurs, purifier notre vie, et arracher les épines qui étouffent la divine semence. Car ce sont de vraies épines que le péché et les sollicitudes de ce siècle, qui sont si stériles et si douloureuses. Et comme les épines, par quelque côté qu'on les prenne, piquent celui qui les saisit; de même les choses de ce siècle, de quelque manière qu'on y touche, nuisent et font du tort à celui qui les prend et les serre

manuscrits, et suivie de beaucoup de Pères et d'interprètes. La Vulgate dit : « Je veux qu'il demeure ainsi, etc. »

[1] Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite, etc. Il a parlé, et ces choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées. Il appelle ce qui n'est point, comme ce qui est.

dans ses mains. Mais il n'en est pas ainsi des biens spirituels : semblables à une pierre précieuse, de quelque côté qu'on les tourne et qu'on les regarde, ils réjouissent la vue.

Donnons-en un exemple : quelqu'un a fait l'aumône, non-seulement il s'entretient de l'espérance des biens futurs, mais encore il jouit des biens de cette vie, toujours plein de confiance et d'assurance dans toutes ses actions. Les mauvais désirs de la concupiscence ont perdu tout empire sur lui : avant même d'être mis en possession du royaume éternel, dès ce monde il recueille le fruit de son aumône, dans le bien qu'on dit de lui, dans les louanges qu'on lui donne, et surtout dans le bon témoignage que lui rend sa propre conscience. Et il en est ainsi de toutes les autres bonnes œuvres; au contraire, les mauvaises, avant de nous précipiter dans l'enfer, font le supplice de notre conscience. Si, lorsque vous avez peché, vous pensez à l'avenir, encore que personne ne punisse votre faute, vous êtes dans des alarmes et des frayeurs perpétuelles; si vous pensez au présent, vous ne voyez que des ennemis : mille soupçons vous agitent, vous vivez dans la défiance, et vous n'osez plus regarder en face ceux qui vous ont fait du mal : que dis-je? ceux mêmes qui ne vous en ont pas fait. Vous n'avez pas tant de plaisir à voir les hommes que de chagrin et de peine : au dedans, les reproches et les cris de la conscience ; au dehors, les hommes qui vous condamnent : la colère d'un Dieu, un enfer ouvert, prêt à vous engloutir : ces pensées ne vous laissent aucun repos.

Oui, c'est un lourd, un lourd et incommode fardeau que le péché : le plomb même est moins fatigant à porter. Celui que sa conscience accuse, quelque endurci qu'il soit, ne peut pas même lever les yeux. Ainsi Achab, ce prince impie (III Rois, XXI, 27), pour avoir senti l'amertume et le poids du crime, marchait la tête baissée, extrêmement contrit et humilié; voilà pourquoi il se couvrait d'un sac et versait des torrents de larmes. Si nous faisons de même, si nous pleurons comme lui, comme Zachée nous nous dépouillerons de nos injustices et de nos péchés, nous en obtiendrons le pardon. Comme c'est en vain qu'on applique des remèdes aux tumeurs et aux fistules, si l'on n'arrête l'épanchement de l'humeur, qui cause la plaie et l'augmente tous les jours; nous, de même, si nous n'écartons pas nos mains de l'avarice, si nous n'arrêtons pas le cours de cette cruelle maladie, quand bien même nous ferions l'aumône, tous nos efforts demeureront inutiles : parce que l'avarice étouffe et détruit tout le bien que l'aumône a produit, et fait à l'âme une blessure plus grande et plus dangereuse que la première.

Mettons fin d'abord à nos rapines, et alors nous ferons l'aumône. Si nous nous jetons nous-mêmes dans les précipices, comment pourrons-nous ensuite nous en tirer? Si nous sommes sur le point de tomber, et que d'un coté quelqu'un nous retienne (telle est la vertu de l'aumône), tandis qu'un autre bras nous ntraînera dans l'abîme, quelle sera l'issue de ce combat? Que nous serons déchirés et mis en pièces. Pour éviter un pareil malheur, et de peur que le poids de l'avarice, en nous entraînant dans le gouffre, ne réduise l'aumône à nous abandonner, déchargeons-nous de tout ce qui nous peut embarrasser, afin que, parvenus à la perfection par les bonnes œuvres et la fuite du mal, nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent la gloire, l'honneur, l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

HOMÉLIES

SUR LES ACTES DES APOTRES[1].

HOMÉLIE I.

J'AI ÉCRIT UN PREMIER LIVRE, Ô THÉOPHILE, DE TOUT CE QUE JÉSUS A FAIT ET ENSEIGNÉ DEPUIS LE COMMENCEMENT, JUSQU'AU JOUR OU IL MONTA AU CIEL, INSTRUISANT PAR LE SAINT-ESPRIT LES APÔTRES QU'IL AVAIT CHOISIS. (CHAP. I, 1, 2.)

ANALYSE.

1. Saint Chrysostome annonce qu'il va expliquer le Livre des Actes, parce que ce Livre est peu connu, quoiqu'il renferme d'admirables instructions.
2. Il fait ensuite ressortir la modestie de saint Luc qui, parlant de son Evangile, l'appelle seulement un Livre, et il montre qu'on doit avoir toute confiance en un écrivain, témoin des faits qu'il raconte.
3. L'orateur entre ensuite dans l'explication détaillée des premiers versets, et observe que les apôtres ont eu soin de prouver principalement la résurrection du Sauveur, parce que ce point étant bien établi, il était facile d'en faire découler sa divinité.
4. Si Jésus-Christ voulut que les apôtres attendissent, à Jérusalem, la venue de l'Esprit-Saint, ce fut pour qu'ils ne s'élançassent pas au combat à demi-armés, et pour qu'ils donnassent à leurs concitoyens les prémices de leur mission.
5. L'Esprit-Saint lui-même ne descendit sur les apôtres que dix jours après l'Ascension, afin qu'ils se préparassent mieux à le recevoir comme Esprit de consolation.
6 Et saint Chrysostome infère de ce titre la divinité du Saint-Esprit, autrement il n'eût pu les consoler de l'absence du Fils de Dieu.
7 et 8. Et à l'occasion de ces paroles : *Vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint*, il s'élève vivement contre la pernicieuse coutume de ne recevoir le baptême qu'à la dernière extrémité, et réfute les vains prétextes dont on colorait cette négligence.

1. Plusieurs ignorent l'existence même du livre des Actes, ainsi que le nom de son auteur. J'ai donc cru utile d'en entreprendre l'explication pour remédier à cette profonde ignorance, et vous révéler le riche trésor que ce livre renferme. Sa lecture ne nous sera pas moins avantageuse que celle de l'Evangile lui-même, tant il abonde en maximes de sagesse, en vérités dogmatiques et en récit de miracles, principalement de ceux que l'Esprit-Saint a opérés. Il mérite ainsi d'être lu avec attention et d'être commenté avec soin. Nous y voyons en effet l'accomplissement des prédictions que Jésus-Christ a faites dans son Evangile ; la vérité y brille de toutes les clartés de l'his-

[1] Pour l'avertissement, voir tome I, page 373.

toire, et, après la descente du Saint-Esprit, les apôtres y paraissent des hommes tout nouveaux. Jésus-Christ leur avait dit : « Celui qui « croira en moi fera les œuvres que je fais et « en fera de plus grandes ». Il leur avait également prédit qu'ils seraient conduits devant les magistrats et les rois, flagellés dans les synagogues et exposés à mille cruels traitements. Mais il leur avait promis qu'ils sortiraient victorieux de toutes ces épreuves, et il avait annoncé que son Evangile serait prêché dans le monde entier. Eh bien ! le livre des Actes nous raconte le parfait accomplissement de ces diverses prédictions et de plusieurs autres que les apôtres avaient recueillies de la bouche de Jésus-Christ. (Jean, XIV, 12 ; Matth. X, 18.)

Vous y verrez les apôtres parcourir d'un vol rapide les continents et les mers, et de timides et grossiers qu'ils étaient naguère, devenir soudain des hommes nouveaux. Ils méprisent les richesses et la gloire, et ils se montrent supérieurs à la colère, à la volupté et à toutes les autres passions. Vous les verrez encore s'aimer comme des frères, étouffer tout souvenir de leurs anciennes rivalités et bannir tout désir comme toute dispute de prééminence. Mais surtout vous admirerez en eux le radieux épanouissement de la charité ; car ils cultivent avec un soin tout particulier cette vertu que Jésus-Christ leur avait tant recommandée, et dont il avait dit : « Tous connaî- « tront que vous êtes mes disciples, si vous « vous aimez les uns les autres ». (Jean, XIII, 35.) Quant aux vérités dogmatiques, ce livre en renferme un certain nombre que sans lui nous ne connaîtrions que très-imparfaitement ; et l'on peut dire en général qu'il éclaire d'un jour tout nouveau la vie, les exemples et la doctrine de Jésus-Christ, qui est le chef de tous les chrétiens.

Toutefois, la plus grande partie des Actes contient le récit des travaux de saint Paul, qui a plus travaillé que tous les autres apôtres ; et la raison en est que l'auteur de ce livre est saint Luc, son disciple. Au reste, la fidélité de ce disciple à ne pas abandonner son maître est, entre mille preuves de sa haute vertu, une des plus éclatantes. C'est le témoignage que lui rend saint Paul, lorsqu'il écrit à Timothée : Démas et Hermogène m'ont quitté pour aller, l'un en Galatie et l'autre en Dalmatie, et « Luc « est seul avec moi ». (II Tim. IV, 11.) Dans la seconde épître aux Corinthiens, il dit de lui que « son éloge se trouve, à cause de l'Evan- « gile, dans toutes les églises » (II Cor. VIII, 18) ; et dans sa première épître aux mêmes Corinthiens, il avait déjà dit : « Jésus-Christ « apparut à Pierre et ensuite aux onze, selon « l'Evangile que vous avez reçu ». (I Cor. XV, 5, 1.) Or cet évangile est celui de saint Luc. Mais si Jésus-Christ a inspiré le premier ouvrage, il n'est pas moins évident qu'il a aussi inspiré le second. Et si l'on me demande pourquoi saint Luc, qui est resté auprès de l'apôtre jusqu'à son martyre, n'a pas prolongé son récit jusqu'à ce moment, je répondrai que le livre des Actes, tel que nous le possédons, remplit parfaitement le but de l'écrivain. Car les évangélistes ne se sont proposé que d'écrire le plus essentiel ; et ils ont si peu ambitionné la gloire de beaucoup écrire, qu'ils nous ont laissé un grand nombre de traditions orales.

Toutes choses sont donc admirables en ce livre, mais principalement le langage simple et familier avec lequel les apôtres, sous la direction du Saint-Esprit, expliquent la divine économie de notre salut. Il faut observer aussi que, dans les questions élevées qui se rattachent à Jésus-Christ, ils ont peu parlé de sa divinité et se sont longuement étendus sur son humanité, sa passion, sa résurrection et son ascension. Car l'important, alors, était d'établir ces points de notre foi ; en sorte que l'on crût en Jésus-Christ ressuscité et monté aux cieux. Nous voyons dans l'Evangile que le divin Sauveur se préoccupe surtout de prouver qu'il a été envoyé par le Père ; et dans le livre des Actes, il insiste spécialement sur ces trois faits : qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel, et qu'il est revenu vers celui qui l'avait envoyé. Ce dernier article était celui qu'il fallait proposer le premier ; autrement les dogmes de la résurrection et de l'ascension n'eussent rendu l'ensemble de la foi que plus incompréhensible aux Juifs. C'est pourquoi on les initie peu à peu et comme insensiblement aux plus sublimes vérités du christianisme. Aussi l'apôtre, annonçant Jésus-Christ dans Athènes, ne parle-t-il que de son humanité. Et c'était prudence de sa part ; car lorsque le Christ lui-même révélait aux Juifs son égalité de nature avec Dieu le Père, ils le traitaient de blasphémateur et voulurent plusieurs fois le lapider ; mais comment eussent-ils, après le supplice du calvaire, accueilli ce même lan-

gage dans la bouche de pauvres pêcheurs?

2. Et pourquoi parler des Juifs, quand les apôtres eux-mêmes se troublaient et s'offensaient de la doctrine sublime que Jésus-Christ leur développait? Aussi leur disait-il : « J'ai « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne pouvez les porter à présent ». (Jean, XVI, 12.) Si tels étaient les apôtres qui avaient vécu plusieurs années avec lui, qui avaient vu ses miracles et qui avaient connu les secrets du royaume des cieux, des hommes tout récemment arrachés aux autels et aux sacrifices de l'idolâtrie, détrompés du culte des chats et des crocodiles, et éclairés à peine sur les erreurs du paganisme, pouvaient-ils soudain comprendre les sublimes mystères de la foi? Quant aux Juifs, qui chaque jour répétaient ce précepte de la loi mosaïque : « Ecoute, Israël, le « Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur, et il « n'y a point d'autre Dieu que lui » (Deut. VI, 4), qui avaient vu Jésus-Christ attaché à la croix, qui l'avaient eux-mêmes crucifié et mis dans le tombeau, et qui ne l'avaient point vu ressuscité; s'ils eussent entendu tout d'abord proclamer que ce même Jésus était Dieu et égal à Dieu le Père, ils se seraient récriés contre cette doctrine et se fussent retirés. C'est pourquoi les apôtres ne leur révèlent que par degré la sublimité de nos dogmes, et se proportionnent à leur faiblesse. Remplis eux-mêmes de la plénitude de l'Esprit-Saint, ils opèrent des miracles plus grands que ceux de Jésus-Christ; et ils les opèrent en témoignage de sa résurrection, et pour guérir ces infortunés paralytiques.

Ainsi saint Luc se propose, dans le livre des Actes, de prouver la résurrection de Jésus-Christ, parce que ce point gagné, tout le reste suit facilement; c'est le but de son livre, et comme le sommaire de tout son récit. Au reste, en voici la préface : « J'ai écrit un pre- « mier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus « a fait et enseigné ». Pourquoi rappeler son Evangile? Afin de montrer sa scrupuleuse véracité. Car au commencement de son Evangile, il a dit : « J'ai cru qu'après avoir été « exactement informé de toutes choses, depuis « leur commencement, je devais en écrire « l'histoire avec ordre ». Bien plus, peu content de ses propres recherches, il s'en réfère au témoignage des apôtres, et continue ainsi : « Comme nous les ont racontées ceux qui dès « le commencement les ont vues, et qui ont « été les ministres de la parole ». (Luc, I, 1, 3.)

Mais parce que, dans ce premier ouvrage, il s'est gagné la confiance de ses lecteurs, il n'a pas besoin dans celui-ci de recourir à de nouveaux témoignages; car Théophile est déjà persuadé, et de plus, le livre lui-même porte tous les caractères d'une scrupuleuse véracité. Et en effet, nous ajoutons foi aux récits de saint Luc, quand il nous raconte ce que d'autres lui ont appris; mais ne devons-nous pas le croire plus encore, quand il écrit, non d'après les récits qui lui ont été faits, mais d'après ce qu'il a vu et entendu lui-même? Aussi semble-t-il nous dire que si nous avons reçu son témoignage sur la vie de Jésus-Christ, nous ne saurions le récuser sur les apôtres. Mais quoi! le livre des Actes est-il purement historique, et ne renferme-t-il aucun sens spirituel? Nullement; et en voici la raison. C'est que les apôtres, qui avaient rapporté à saint Luc les actions du divin Sauveur, qui en avaient été les témoins, et qui avaient été les ministres de la parole, étaient eux-mêmes remplis de l'Esprit-Saint. Et pourquoi ne dit-il pas : comme nous ont rapporté les choses ceux qui avaient mérité de recevoir l'Esprit-Saint, mais : « qui les ont vues eux-mêmes dès « le commencement? » Parce qu'un témoin oculaire inspire toujours une plus grande confiance. D'ailleurs, un autre langage eût peut-être paru vain et orgueilleux à des esprits prévenus ou bornés.

C'est ainsi que le Précurseur disait aux Juifs : « Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est « Fils de Dieu » (Jean, I, 34), et que le Sauveur lui-même éclairait par les paroles suivantes l'ignorance de Nicodème : « Ce que « nous savons, nous le disons, et ce que nous « avons vu, nous le témoignons, mais per- « sonne ne reçoit notre témoignage ». (Jean, III, 11.) C'est encore à ce même témoignage des yeux que Jésus-Christ faisait allusion, quand il disait à ses apôtres : « Vous me rendrez té- « moignage, parce que vous avez été avec moi « dès le commencement ». (Jean, XV, 27.) Enfin les apôtres eux-mêmes tiennent souvent ce langage : « Nous en sommes tous témoins, « ainsi que l'Esprit-Saint que Dieu a donné à « ceux qui croient en lui ». (Act. II, 32.) Et saint Pierre, pour attester pleinement le fait de la résurrection de Jésus-Christ, dit : « Nous « avons mangé et bu avec lui ». (Act. X, 41.) Mais si les Juifs admettaient ainsi de préfé-

rence le témoignage des apôtres qui avaient vécu avec le Sauveur, c'est qu'ils ignoraient complètement la nature et les opérations de l'Esprit-Saint. Aussi saint Jean, parlant du sang et de l'eau qui découlèrent du côté de Jésus, dit-il dans son évangile, qu'il l'a vu; et il donne ce témoignage comme le plus certain de tous. Toutefois, l'inspiration de l'Esprit-Saint est pour tout autre qu'un infidèle, bien supérieure au témoignage des yeux. Au reste, saint Luc avait, lui aussi, reçu l'Esprit-Saint : comme l'attestent les prodiges qu'opéraient alors tous les fidèles auxquels l'Esprit-Saint se communiquait indistinctement. Nous en avons encore une seconde preuve dans l'éloge que lui donne saint Paul, et dans la charge honorable que les églises lui avaient confiée. « Nous « vous avons envoyé avec Tite », écrit il aux Corinthiens, « un de nos frères dont l'éloge « se trouve à cause de l'Evangile dans toutes « les églises, et qui de plus a été choisi par ces « églises pour nous accompagner dans nos « voyages et prendre part au soin que nous « avons de procurer cette assistance à nos « frères ». (II Cor. VIII, 18, 19.)

3. Et maintenant, admirons tout d'abord la modestie et l'humilité de cet auteur. Il ne dit point : J'ai écrit un premier évangile, mais : « un premier livre », jugeant ce mot, évangile, trop beau pour son ouvrage ; et cependant l'apôtre assure que « son éloge se trouve, « à cause de cet évangile, dans toutes les égli- « ses ». Il s'exprime donc avec cette exquise modestie : « J'ai écrit un premier livre, ô Théo- « phile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné ». Et pour mieux préciser l'époque qu'embrasse sa narration, il ajoute : « Depuis le commen- « cement jusqu'au jour où il monta au ciel ». Mais l'évangéliste saint Jean nous déclare formellement qu'on ne saurait écrire toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ. « Si elles étaient rapportées en détail », dit-il, « je ne crois pas que le monde pût contenir « les livres où elles seraient écrites ». (Jean, XXI, 25.) Comment donc saint Luc dit-il qu'il a écrit un livre de tout ce que Jésus a fait et enseigné ? Il suffit d'observer qu'il ne dit pas : J'ai écrit tout ce que Jésus a fait et enseigné, il dit seulement : « J'ai écrit un livre de tout « ce que Jésus a fait et enseigné », c'est-à-dire, comme un abrégé qui comprend ce que ses miracles, ses paroles et ses actes nous offrent de plus essentiel et de plus important.

Remarquons ensuite combien est humaine et apostolique l'âme de saint Luc. Il entreprit cette œuvre pénible et difficile, la rédaction de son évangile, pour le salut d'un seul homme, « pour vous faire connaître », dit-il, « la vérité « des choses qu'on vous a enseignées ». (Luc, I, 4.) C'est qu'il avait médité cette parole du Sauveur Jésus : « Ce n'est pas la volonté de « mon Père qu'un seul de ces petits périsse ». (Matth. XVIII, 14.) Mais pourquoi, au lieu de ne faire qu'un seul livre, adressé à un seul et même lecteur, a-t-il voulu diviser l'ouvrage en deux parties ? C'est d'abord calcul de prudence, pour ne pas trop fatiguer son lecteur, et puis c'est que les deux récits sont bien différents.

Mais, avant de poursuivre ce sujet, je veux vous faire observer comment Jésus-Christ lui-même a soin d'appuyer ses paroles de l'autorité de ses exemples ; il exhorte ses disciples à la douceur, et il leur dit : « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur ». (Matth. XI, 29.) Il enseignait la pauvreté, et il la pratiquait si sévèrement qu'il pouvait dire : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa « tête ». (Matth. VIII, 20.) Il pria sur la croix pour ses bourreaux, et accomplit ainsi cette parole : « A celui qui veut disputer en juge- « ment avec vous, et vous enlever votre tuni- « que, abandonnez encore votre manteau ». (Matth. V, 40.) Mais il a donné plus que ses vêtements, puisqu'il a donné tout son sang. C'est cette même règle de conduite qu'il a prescrite à ses disciples ; aussi l'apôtre disait-il aux Philippiens : « Conduisez-vous selon le « modèle que vous avez vu en nous ». (Philip. III, 17.) Et en effet, rien de plus froid qu'un docteur qui ne sait que discourir : il est moins un philosophe qu'un comédien. Les apôtres ont donc voulu agir avant que de parler ; et véritablement ils avaient d'autant moins besoin de parler, que leurs actions elles-mêmes étaient une éloquente prédication. On peut aussi, en ce même sens, appeler la passion du Sauveur son œuvre par excellence ; car c'est en souffrant qu'il a réalisé l'œuvre admirable de son triomphe sur la mort, et assuré notre rédemption.

« Jusqu'au jour où il s'est élevé au ciel, ins- « truisant, par le Saint-Esprit, les apôtres qu'il « avait choisis ». « Les instruisant par le Saint- « Esprit », c'est-à-dire, leur révélant une doctrine toute spirituelle, et nullement humaine.

Cette parole peut encore s'entendre dans ce sens qu'il leur enseignait ce que lui communiquait l'Esprit-Saint. Et c'est ainsi que Jésus-Christ, parlant humblement de lui-même, disait : « Je chasse les démons par l'Esprit de « Dieu ». (Matth. XII, 28.) Et, en effet, l'Esprit-Saint opérait en lui comme dans son sanctuaire. Mais quelles instructions donnait-il à ses apôtres ? « Allez », leur disait-il, « enseignez toutes les nations, les baptisant au nom « du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur « enseignant à garder tout ce que je vous ai « confié ». (Matth. XXVIII, 19.) Combien est glorieuse cette mission des apôtres, qui reçoivent l'ordre d'évangéliser l'univers, et dont les paroles seront remplies de l'Esprit-Saint ! Car c'est ce qu'indique cette remarque de l'écrivain sacré : « Jésus les instruisait par « l'Esprit-Saint », c'est-à-dire, que les paroles qu'il leur adressait étaient esprit et vie.

Or, saint Luc ne s'exprime ainsi que pour concilier aux apôtres la pleine confiance de son lecteur, et pour exciter en celui-ci le désir de connaître les secrets que Jésus-Christ leur a confiés. Et en effet, les apôtres vont parler selon l'inspiration de l'Esprit-Saint, et ils nous révéleront les préceptes qu'ils reçurent du Sauveur « jusqu'au jour où il fut élevé dans « le ciel ». Saint Luc ne dit pas : Jusqu'au jour où le Christ monta dans le ciel, parce qu'il ne parle encore de lui que comme homme. Sans doute Jésus-Christ, après sa résurrection, avait donné plusieurs instructions à ses apôtres ; mais aucun des évangélistes n'a écrit en détail et avec soin cette partie de sa vie. Saint Jean et saint Luc s'y arrêtent, il est vrai, un peu plus que les deux autres ; et néanmoins leur récit est loin d'être précis et complet, car ils se hâtaient vers un autre but. Ce sont donc les apôtres qui, en nous rapportant ce qu'ils avaient entendu, nous ont fait connaître les derniers enseignements de Jésus-Christ. « Auxquels il se montra vivant ». Après avoir parlé de l'ascension de Jésus-Christ, saint Luc mentionne sa résurrection ; et parce qu'il avait dit : « Il fut élevé dans le ciel », il ajoute aussitôt qu'« il se montra vivant à ses apôtres », afin de prévenir ce doute qu'il ne se serait élevé dans le ciel que par un secours étranger. Car s'il s'est ressuscité lui-même, à plus forte raison a-t-il monté au ciel par sa propre vertu, puisque ce second miracle est moins étonnant que le premier.

4. Voyez-vous donc quels dogmes sublimes sont cachés sous cette simple parenthèse ! « Leur apparaissant durant quarante jours ». C'est que Jésus-Christ ne vivait pas au milieu d'eux comme avant sa résurrection. Aussi saint Luc ne dit-il pas : Leur apparaissant quarante jours, mais « durant quarante jours » ; car il se montrait et disparaissait successivement. Et pourquoi ? Parce qu'il voulait spiritualiser davantage leurs pensées, et rendre moins humain l'amour qu'ils lui portaient. Cette conduite attestait encore de sa part une profonde sagesse ; car elle disposait prudemment les apôtres à croire qu'il était ressuscité, et à confesser qu'il était plus qu'un homme. Or, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ et celui de sa divinité semblaient se contredire ; car l'un s'appuyait sur des faits humains, et l'autre sur des faits tout opposés. Et cependant tous deux ont été établis en temps opportun.

Mais pourquoi Jésus-Christ ne s'est-il montré qu'aux apôtres, et non à tous les Juifs ? Parce que le plus grand nombre, ignorant le mystère d'un Dieu homme, l'eussent pris pour un fantôme. Et en effet, si d'abord les apôtres eux-mêmes furent troublés et demeurèrent incrédules, et s'ils ne se rendirent qu'après avoir touché ses plaies, et après avoir mangé avec lui, quels eussent été les sentiments de la multitude ? C'est pourquoi Jésus-Christ voulut confirmer par de nouveaux miracles celui de sa résurrection, mais ces miracles n'ont pas eu seulement pour but de convaincre les apôtres, et ils sont encore pour nous tous une preuve certaine de la résurrection de Jésus-Christ. Cette même conviction qu'ils portèrent alors dans l'esprit de ceux qui en furent les témoins, se transmettra d'âge en âge à tous ceux qui les croiront. De là ce dilemme dont nous poursuivons les incrédules : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, et s'il est encore mort, comment les apôtres ont-ils fait des miracles en son nom ? Mais ils n'ont fait aucun miracle. Comment donc le christianisme s'est-il établi ? Car son établissement est un fait qui tombe sous les yeux et dont on ne peut ni contester, ni récuser la réalité.

Ainsi l'incrédule qui nie les miracles se confond lui-même, car ce serait le plus grand de tous les miracles, que, sans miracle, l'univers se soit converti à la voix de douze hommes pauvres et ignorants ; et en effet, ces pêcheurs

n'ont point vaincu l'idolâtrie par l'argent, l'éloquence ou tout autre moyen naturel. Il faut donc reconnaître forcément en eux une vertu divine puisque leur œuvre est au-dessus de toute force humaine. Jésus-Christ resta donc sur la terre encore quarante jours après sa résurrection, et il se montra fréquemment à ses apôtres, afin qu'ils pussent bien s'assurer de la vérité, et bien se convaincre qu'il n'était point un fantôme; mais, à cette première preuve, il voulut en ajouter une seconde, et, comme nous le dit saint Luc, « il mangea avec eux ». Aussi les apôtres ont-ils toujours soin de citer ce fait comme un témoignage certain de sa résurrection. « Nous avons mangé », disent-ils, « et nous avons bu avec lui ». (Act. x, 41.)

Mais quel était l'objet de ces fréquentes apparitions ? Saint Luc nous l'apprend par ces mots : « Il leur apparaissait et leur parlait du « royaume de Dieu ». Les apôtres étaient découragés et troublés par tout ce qui était arrivé; et, en outre, Jésus-Christ allait les lancer sur de terribles champs de bataille : il leur découvre donc l'avenir pour les fortifier, et « leur commande de ne point quitter Jéru- « salem, mais d'y attendre la promesse du « Père ». D'abord, dans le premier instant de leur crainte et de leur frayeur, il les avait amenés dans la Galilée, afin qu'ils pussent écouter sa parole avec plus d'assurance et de liberté; mais, après qu'ils eurent entendu cette parole, et joui de ses entretiens pendant quarante jours, « il leur commanda de ne point « quitter Jérusalem »; et pourquoi ? Le général retient ses soldats dans les rangs jusqu'à ce qu'ils soient complétement armés, et il ne lance point sa cavalerie avant que chaque cheval n'ait reçu son cavalier; et ainsi Jésus-Christ ne veut point que ses apôtres affrontent le combat sans avoir reçu l'Esprit-Saint, de peur qu'ils ne succombent sous la multitude de leurs ennemis.

J'ajoute encore deux autres raisons : la première, qu'un grand nombre de Juifs devaient croire dans Jérusalem, et la seconde, pour qu'on ne dît pas qu'abandonnant leurs amis et leurs concitoyens, ils allaient par orgueil prêcher l'Evangile à des peuples étrangers. C'est pourquoi ils annonceront d'abord la résurrection de Jésus-Christ à ces mêmes Juifs qui l'ont mis à mort, qui l'ont crucifié et enseveli, et dans les lieux mêmes où ce déïcide a été commis. Disons aussi que rien ne frappa davantage les païens; car, voyant la conversion de ceux mêmes qui avaient crucifié Jésus-Christ, ils en conclurent la réalité de leur crime et la certitude des mystères de la croix et de la résurrection. Enfin, Jésus-Christ veut en dernier lieu prévenir cette objection que pouvaient lui faire les apôtres : Comment nous, qui sommes si peu nombreux et si faibles, pourrons-nous vivre au milieu de cette foule d'hommes pervers et homicides ? Mais voyez comme le divin Sauveur aplanit d'avance et résout toutes les difficultés « en leur comman- « dant d'attendre la promesse du Père, que « vous avez », dit-il, « entendue de ma bou- « che ». Et quand est-ce qu'ils l'ont entendue? Lorsqu'il leur avait dit : « Il vous est avanta- « geux que je m'en aille, car, si je ne m'en vais, « l'Esprit consolateur ne viendra pas en vous »; et encore : « Je prierai mon Père et il vous « enverra un autre Consolateur qui demeu- « rera avec vous ». (Jean, xvi, 7, 14, 16.)

5. Et maintenant pourquoi l'Esprit-Saint ne fut-il pas donné en présence même de Jésus-Christ, ou du moins immédiatement après son ascension. Car Jésus-Christ ne monta au ciel que le quarantième jour, et le Saint-Esprit ne descendit sur les apôtres que le cinquantième; en outre, puisque l'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné, comment Jésus-Christ avait-il pu dire : « Recevez l'Esprit-Saint ? » (Jean, xx, 22.) Je réponds à cette dernière objection que, par cette parole, Jésus-Christ disposait et préparait ses apôtres à recevoir l'Esprit-Saint. Car si le prophète Daniel trembla à la vue d'un ange, combien plus l'approche d'une si grande grâce devait-elle troubler les apôtres ! On peut répondre aussi que le Sauveur parlait de ce qui devait arriver, comme d'une chose déjà faite. C'est ainsi qu'il avait dit à ces mêmes apôtres : « Foulez aux pieds les serpents et les « scorpions, et toute la puissance de l'ennemi ». (Luc, x, 19.)

Mais pourquoi la descente du Saint-Esprit n'eut-elle pas lieu immédiatement ? C'est qu'il fallait que, par l'ardeur de leurs désirs, les apôtres méritassent de la recevoir. De plus, l'Esprit-Saint ne descendit sur eux que lorsque Jésus-Christ les eut quittés, car s'il fût venu pendant que le divin Sauveur était au milieu d'eux, ils l'eussent beaucoup moins désiré; et il différa même huit ou neuf jours après l'ascension, parce que rien ne nous porte plus à Dieu que le sentiment du besoin. Ainsi Jean

le précurseur n'envoie ses disciples à Jésus-Christ qu'au moment où sa captivité leur rendait ce secours nécessaire. D'ailleurs, il convenait que notre nature prît d'abord possession du ciel, et qu'ainsi fût accompli l'acte de notre réconciliation ; alors seulement la venue de l'Esprit-Saint pouvait inonder les cœurs d'une joie pure. Et en effet, si Jésus-Christ eût attendu pour se retirer la venue de l'Esprit-Saint, la présence de celui-ci eût apporté aux apôtres moins de consolation, car ils étaient si fortement attachés à leur divin Maître, qu'ils ne pouvaient s'en séparer qu'avec une peine extrême. Aussi leur disait-il lui-même pour les consoler : « Il vous est avanta-« geux que je m'en aille ». (Jean, XVI, 17.) Il voulut donc retarder de quelques jours l'envoi de l'Esprit-Saint, afin que, pénétrés et de douleur pour son absence et du vif sentiment de leur faiblesse, ils éprouvassent, comme je l'ai dit, une joie pure et parfaite.

Mais si l'Esprit-Saint était inférieur au Fils, il n'eût pu être pour les apôtres une consolation suffisante ; et comment Jésus-Christ leur eût-il dit : « Il vous est avantageux que je « m'en aille? » C'est pourquoi il était réservé à ce divin Esprit de répandre en eux les plus vives lumières de la science et de la doctrine, afin qu'ils ne le crussent pas inférieur au Fils. Il n'était pas moins nécessaire que Jésus-Christ leur commandât de rester à Jérusalem, en même temps qu'il leur promettait de leur envoyer le Saint-Esprit. Autrement ils se fussent dispersés après son ascension ; mais l'attente de ce divin Esprit fut comme un lien qui les retint dans Jérusalem. Ainsi, Jésus-Christ commanda à ses apôtres « d'attendre la « promesse du Père, que vous avez », dit-il, « entendue de ma bouche. Car Jean », ajouta-t-il, « a baptisé dans l'eau ; mais vous serez « baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de « jours ». (Act. I, 5.) Le Sauveur déclare ici quelle distance le sépare du précurseur ; et ce n'est point obscurément, comme quand il avait dit : « Le plus petit dans le royaume des « cieux est plus grand que lui ». (Matth. XI, 11.) Mais il parle manifestement : « Jean », dit-il, « a baptisé dans l'eau, mais vous serez « baptisés dans le Saint-Esprit ». Ainsi, il n'allègue donc plus l'autorité du précurseur, et se contente de le nommer, rappelant ainsi les divers témoignages qu'il lui a rendus. Il révèle aussi à ses apôtres leur propre supériorité sur Jean-Baptiste, parce qu'ils doivent être baptisés dans l'Esprit-Saint. Observez encore que Jésus-Christ ne leur dit pas : Je vous baptiserai dans l'Esprit-Saint ; mais : « Vous « serez baptisés ». Et cette parole est pour nous une leçon d'humilité : car il est évident, par le témoignage même du précurseur, que c'était Jésus qui baptiserait. « Il vous bapti-« sera », avait-il dit, « dans le Saint-Esprit et « dans le feu ». (Luc, III, 16.) Aussi, le Sauveur se contente-t-il de nommer saint Jean.

L'Evangile nous raconte donc les actions et les discours de Jésus-Christ, et les Actes des Apôtres contiennent le récit des opérations diverses du Saint-Esprit. Sans doute, ce divin Esprit n'avait point cessé d'agir, de même que le Christ continue encore sa puissante action ; mais il avait agi jusqu'alors par l'humanité sainte du Sauveur, en laquelle il résidait, comme dans son sanctuaire, et maintenant il agit par ses apôtres. Il s'était reposé dans le sein virginal de Marie, et y avait formé le corps du Sauveur Jésus, en qui il habitait, comme dans son temple ; mais il descendit alors sur les apôtres. Il avait apparu autrefois sous la figure d'une colombe, et dans ce jour il se montra sous celle de langues de feu. Pourquoi ces symboles différents? Parce qu'au baptême de Jésus-Christ, il annonçait le règne de la douceur, et qu'au jour de la Pentecôte, il prophétisait la sévérité de la vengeance. Et c'est avec raison qu'on nous parle ici de jugement ; car, si la miséricorde divine surabonde seule dans la rémission des péchés, il est juste, quand une âme a reçu les dons de l'Esprit-Saint, d'examiner et d'apprécier l'usage qu'elle en fait.

Mais comment Jésus-Christ a-t-il pu dire : « Vous serez baptisés », puisqu'il n'y avait point d'eau dans le cénacle? C'est que l'Esprit-Saint supplée à l'élément de l'eau. Et c'est ainsi qu'on dit de Jésus qu'il est Christ, quoiqu'il n'ait reçu aucune onction d'huile, parce que l'Esprit-Saint s'est reposé en lui. Au reste, il est facile de prouver que les apôtres ont également reçu le baptême de l'eau, mais antérieurement. La pratique aujourd'hui est d'administrer en même temps le baptême et la confirmation, mais il n'en a pas été ainsi des apôtres, car ils furent d'abord baptisés par Jean-Baptiste. Et ne nous en étonnons point, les publicains et les courtisanes accouraient à son baptême, à plus forte raison ceux

qui devaient être baptisés dans l'Esprit-Saint.

Mais comme le Sauveur avait souvent entretenu ses apôtres de la venue de l'Esprit-Saint, ils eussent pu penser qu'il s'en tiendrait encore à une promesse qui ne se réaliserait jamais. C'est pourquoi il a soin d'ajouter que « ce sera sous peu de jours ». Toutefois, il ne précise point le jour, afin d'exciter leur vigilance; mais il le leur annonce comme proche, pour entretenir leur courage; et s'il ne le leur fait point connaître plus explicitement, c'est qu'il veut qu'ils se tiennent toujours prêts et disposés. A ce premier motif de confiance, la brièveté du retard, il en ajoute un second, l'assurance « de la promesse qu'ils « ont entendue de sa bouche ». Car ce n'est plus ici, semble-t-il leur dire, une simple parole, mais une promesse solennelle. Quant à nous, ne nous étonnons point que Jésus-Christ nous cache le jour de son dernier avènement, puisqu'il n'a point voulu révéler à ses apôtres le jour si proche de la descente du Saint-Esprit. Et son silence à cet égard a eu pour but de les maintenir dans une attente vive et inquiète.

6. Et en effet, la grâce, je ne saurais trop le dire, la grâce ne se communique qu'aux âmes attentives et vigilantes. Aussi, le prophète Elie dit-il à son disciple : « Si tu « me vois, lorsque je serai enlevé, tu auras « ce que tu as demandé ». (IV Rois, II, 10.) Le Sauveur lui-même adressait presque toujours cette question à ceux qui l'approchaient : Croyez-vous? car si nous ne désirons vivement le bienfait que nous sollicitons, nous n'en apprécierons que faiblement le prix et l'importance. C'est ainsi encore que saint Paul ne recouvra pas la vue sur-le-champ, mais il resta aveugle pendant trois jours; et durant cet intervalle, la crainte le purifiait de ses péchés, et le disposait à recevoir l'Esprit-Saint. L'ouvrier qui teint en pourpre, fait subir aux étoffes une certaine préparation afin qu'elles retiennent mieux l'éclat de la couleur. Et c'est ainsi que Dieu veut que d'abord notre âme se dispose par une active vigilance à recevoir la plénitude de ses grâces. Il n'envoya donc point tout aussitôt l'Esprit consolateur, et attendit jusqu'au jour de la Pentecôte.

Peut-être demanderez-vous pourquoi nous ne conférons pas le baptême en ce jour, mais seulement à la fête de Pâques? La raison en est que si la grâce du sacrement est la même dans ces deux jours, le jeûne qui précède le second y dispose mieux l'âme. Un second motif, non moins grave, se tire du temps même de la Pentecôte. Quel est-il? Nos pères ont considéré le baptême comme un frein puissant contre les passions, et une forte leçon de morale, en sorte qu'à l'époque même des plaisirs, il puisse nous retenir dans les bornes de la tempérance chrétienne. C'est pourquoi, lorsque nous devons nous nourrir de Jésus-Christ, et nous asseoir à sa table sainte, nous évitons les moindres péchés, et nous nous préparons à la communion par le jeûne, la prière et la vigilance. Celui que le prince nomme à une charge importante, ne néglige rien de ce qu'exige sa nouvelle dignité; et l'argent, le temps et les soins ne lui coûtent point pour se mettre à la hauteur de sa position. Mais quels châtiments ne méritons-nous pas, nous qui nous approchons de la table sainte avec tant de négligence, qui nous préparons si peu à recevoir cet aliment céleste, et qui, après l'avoir reçu, sommes si tièdes et si lâches?

Mais si nous sommes lâches après la communion, c'est qu'avant de nous y présenter, nous n'avons pas veillé sur nous-mêmes. Aussi, en voit-on plusieurs retourner presque immédiatement à leur premier vomissement. On dirait qu'ils n'ont été délivrés de leurs anciens péchés que pour tomber dans un état plus grave encore, et se rendre dignes de plus rigoureux supplices. Et, en effet, rien n'irrite plus le courroux du souverain Juge que cette coupable négligence après la grâce d'une heureuse guérison. Aussi réalisent-ils à leur égard cette menace de Jésus-Christ au paralytique : « Voilà que vous êtes guéri; ne péchez plus « désormais, de peur qu'il ne vous arrive quel- « que chose de pis ». (Jean, V, 14.) Le Sauveur fit aussi la même prédiction aux Juifs, et leur annonça que leur ingratitude serait punie des plus terribles châtiments. « Si je n'étais venu », dit-il, « et si je ne leur eusse parlé, ils ne se- « raient pas coupables ». (Jean, XV, 22.) Le péché de rechute est donc empreint d'une double et quadruple malice. Et comment? Parce qu'après avoir reçu l'honneur de la régénération spirituelle, nous devenons ingrats et pécheurs. Aussi le baptême n'est-il point pour nous un titre à un châtiment moins sévère.

Observez, en effet, que ce sacrement efface

tous les péchés, quelque graves qu'ils soient : l'homicide ou l'adultère. Oui, il n'est aucun péché, ni aucune impiété que le baptême ne puisse remettre, parce que la grâce divine est pleine et entière. Supposons donc maintenant qu'après votre baptême vous retombiez dans ces mêmes crimes, sans doute le pardon qui vous a été précédemment accordé, n'est point révoqué, « car les dons de Dieu et sa grâce « sont sans repentir » (Rom. xi, 29); mais vous n'en mériterez pas moins, pour ces nouveaux péchés, un même châtiment plus rigoureux que si les premiers ne vous eussent pas été pardonnés. Car ici ce n'est plus un simple péché, mais un double et triple caractère de malice. Au reste, l'apôtre nous apprend combien est grande la punition de ces péchés. « Celui », dit-il, « qui viole la loi de Moïse, est mis à mort « sans miséricorde, sur la déposition de deux « ou trois témoins; songez donc combien mé- « rite de plus grands supplices celui qui aura « foulé aux pieds le Fils de Dieu, profané le « sang de l'alliance, et outragé l'esprit de la « grâce ». (Hébr. x, 28, 29.)

Je crains que quelques-uns n'interprètent mes paroles comme un conseil de différer leur baptême. Mais telle n'est point mon intention, et je veux seulement exhorter ceux qui l'ont reçu à persévérer dans la tempérance et la douceur chrétiennes. J'appréhende, me direz-vous, de ne pas conserver l'innocence de mon baptême. Vous la conserverez en recevant ce sacrement dans de pieuses dispositions. Mais je ne le reçois point par un effet de cette même appréhension. Eh quoi ! ne craignez-vous pas de mourir sans baptême? Le Seigneur est miséricordieux, me répondrez-vous. C'est pourquoi vous devez recevoir le baptême, car le Seigneur est bon et secourable. Or, quand il est question d'agir sérieusement, vous oubliez cette bonté, et quand il ne faut que différer selon vos désirs, vous vous en faites un prétexte et un motif. Mais aujourd'hui le moment est favorable pour user de cette bonté, et plus nous aurons fait ce qui dépend de nous, et plus aussi elle s'épanchera large et abondante. Celui qui se confie à la miséricorde divine, obtiendra par la pénitence le pardon des péchés commis après le baptême, mais celui qui veut raffiner sur cette même miséricorde, s'expose, s'il meurt sans la grâce du baptême, à d'inévitables supplices.

Et pourquoi hasarder ainsi votre salut? Car il est impossible, oui, il est impossible, selon moi, que, bercé par de telles espérances, vous fassiez quelque chose de vraiment grand et généreux. Que ne bannissez-vous ces craintes chimériques? Et pourquoi attendre un avenir incertain? Ne vaut-il pas mieux échanger la crainte contre l'activité et le travail qui vous rendront devant Dieu grand et élevé? Est-ce que vous préféreriez la crainte au travail? Mais si l'on vous mettait dans une maison qui menace ruine et qu'on vous dît : Attendez indolemment que la charpente tombe sur votre tête, car elle peut tomber comme elle peut tenir encore, ou bien remuez-vous et passez dans un bâtiment plus sûr. Je vous le demande, choisiriez-vous une indolence pleine de dangers, plutôt qu'un travail plein de sécurité? Eh bien ! agissez de même aujourd'hui, car l'avenir est incertain et ressemble à une maison qui menace ruine; mais la réception du baptême, quelque laborieuse qu'elle soit, nous préserve de tout danger.

7. Sans doute, fasse le ciel que nous ne péchions point après notre baptême ! Mais si ce malheur nous arrivait, ne nous décourageons pas, car le Seigneur est miséricordieux, et il nous facilite mille moyens d'obtenir notre pardon. Au reste, de même que le chrétien qui pèche après son baptême mérite d'être puni plus sévèrement que le catéchumène, ainsi ceux qui connaissent les voies de la pénitence et ne veulent point les suivre, sont dignes de plus rigoureux châtiments. Et en effet, autant est immense la bonté de notre Dieu, autant, si nous n'en profitons point, s'accroîtront nos supplices. Que dis-tu, ô homme? Rempli de malice et de misères, soudain tu es rentré en grâce avec ton Dieu, et par un don gratuit de sa bonté, et non par tes propres efforts, tu as été élevé à l'honneur de partager son héritage, et voilà que de nouveau tu retombes dans tes premiers désordres, quoique tu n'ignores pas que tu en seras sévèrement puni. Cependant, ce même Dieu, loin de te repousser, multiplie sous tes pas les voies de la pénitence et les moyens de recouvrer son amitié; mais toi, tu ne veux te donner ni action, ni mouvement.

Comment mériter ton pardon? Et comment échapper aux justes railleries des gentils qui traitent ta conduite de mensonge et d'hypocrisie? Si votre religion, nous disent-ils, est la véritable, pourquoi un si grand nombre négligent-ils de s'y faire initier? Certes, vos mys-

tères sont sublimes et bien dignes d'être recherchés. Mais nul ne témoigne un sincère désir de se purifier par le baptême, et chacun le renvoie même à ce moment suprême, qui est bien plus l'heure de faire un testament que de demander l'initiation sacrée. Car celle-ci exige un esprit sain et une âme sobre et vigilante. Ainsi parlent les gentils; et moi j'ajoute que, dans l'état où vous demandez le baptême, vous ne voudriez pas faire un testament de peur de donner prise à quelques chicanes. C'est pourquoi on a soin d'ajouter cette clause à tout testament : Moi vivant, et jouissant de toutes mes facultés, j'écris les présentes dispositions. Comment donc le catéchumène, qui n'a pas la conscience de ses actions, pourra-t-il dignement recevoir le saint baptême?

Mais si les lois interdisent à celui qui ne possède point le plein usage de sa raison, de disposer de choses terrestres et de sa propre fortune, quand il s'agit du royaume des cieux et de ses biens infinis, serez-vous capable, affaibli par la maladie, de recevoir pleinement l'instruction chrétienne? Comment pourrez-vous dire que vous êtes enseveli avec Jésus-Christ, puisque vous êtes sur le point de quitter la vie? Que dis-je? les paroles ne suffisent pas et la reconnaissance doit se manifester par les œuvres. Mais vous agissez comme celui qui se fait inscrire pour la milice lorsque la guerre est terminée, ou comme l'athlète qui se dépouille de ses vêtements quand les spectateurs quittent le cirque. Et en effet, le soldat ne revêt point son armure pour prendre incontinent la fuite, mais il veut combattre l'ennemi et remporter la victoire. Au reste, n'accusez point mes paroles d'être intempestives, parce que nous ne sommes plus au temps du carême; car c'est pour moi une peine extrême que de vous voir observer si scrupuleusement à cet égard les temps et les moments. L'eunuque dont il est parlé au livre des Actes était en voyage, et toutefois il n'attendit pas une circonstance plus favorable. Et le geôlier de la prison où l'apôtre était détenu, le voyant battu de verges, chargé de fers et exposé à une longue captivité, se hâta de recevoir le baptême. Mais ici, on ne peut alléguer ni les embarras du voyage, ni les rigueurs de la prison, et l'on diffère jusqu'au dernier soupir.

8. Doutez-vous encore de la divinité de Jésus-Christ? Eh bien! sortez de ce lieu, n'écoutez plus la parole sainte, et rayez votre nom de la liste des catéchumènes. Mais si vous croyez au Christ Dieu et homme, et si vous êtes éclairé sur la religion, pourquoi ces retards, ces délais et cette négligence? Je crains, dites-vous, de retomber dans le péché. Eh! vous ne craignez pas un malheur plus grand encore, celui de quitter la vie tout chargé du poids de vos iniquités. Car l'on est plus coupable de ne pas recevoir la grâce qui nous est offerte, que d'échouer dans ses efforts pour la conserver. Dites-moi, que répondrez-vous au Seigneur quand il vous demandera pourquoi vous ne vous êtes pas approché du sacrement de la régénération, ou pourquoi vous n'en avez pas entièrement rempli les engagements? Ici vous pourrez alléguer la difficulté des commandements et des vertus; mais il n'en est pas de même à l'égard du baptême, puisqu'il est une grâce toute gratuite et un plein affranchissement.

Vous craignez de retomber dans le péché : c'est bon à dire après le baptême; et c'est alors en effet que vous devrez craindre de perdre votre liberté. Mais aujourd'hui pourquoi craindre d'en recevoir le don gratuit? Eh quoi! avant le baptême vous êtes pieux et fervent, et après le baptême vous seriez lâche et négligent! Vous voulez attendre l'époque du carême. Et pourquoi? Ce temps est-il plus privilégié qu'un autre? Car ce ne fut pas au temps de Pâques, mais dans un autre, que les apôtres reçurent cette grâce. Ces huit mille hommes convertis par saint Pierre, le centurion Corneille, l'eunuque de la reine Candace et une multitude d'autres, n'ont pas été baptisés dans les solennités pascales. C'est pourquoi ne différons pas jusqu'à ce terme encore éloigné, de peur que, retardant toujours, nous ne soyons surpris par la mort vides de ce bienfait et privés de cette grâce. Ah! vous ne sauriez croire combien je souffre lorsque, apprenant qu'un d'entre vous est mort sans baptême, je songe aux épouvantables tourments et aux inévitables supplices de l'enfer! Mais mon anxiété n'est pas moins douloureuse quand j'en vois d'autres toucher à leurs derniers moments et ne témoigner aucun désir du baptême.

Aussi comme les choses se passent alors tout contrairement à la dignité de ce sacrement! Car le baptême devrait toujours être une occasion de joies pieuses, de réjouissances et de

fêtes, et voilà que l'épouse du malade apprenant qu'on se hâte sur l'avis du médecin, se répand en larmes et en soupirs, comme à l'approche d'un malheur. Bientôt, en effet, toute la maison retentit de cris et de gémissements, et l'on dirait qu'un criminel condamné à mort est conduit au supplice. Cependant le malade lui-même devient plus souffrant, et la guérison, quand elle a lieu, augmente son anxiété et semble le frapper d'un coup terrible. C'est que, ne s'étant point préparé au sacrement, il ne montre qu'une honteuse faiblesse et fuit les luttes de la vertu. Voyez-vous donc quels artifices déploie le démon, et combien il rend aux yeux des païens notre foi risible et ridicule ! Mais si nous voulons nous soustraire à toutes ces dérisions, vivons selon les préceptes du divin Sauveur. Or, il a institué le baptême non pour que nous le recevions à nos derniers moments, mais pour qu'après l'avoir reçu nous produisions des fruits de vie. Et comment direz-vous à un mourant : Couvrez-vous de fruits? Et cependant ne savez-vous pas que « les fruits de l'Es- « prit-Saint sont la charité, la joie et la paix? » (Gal. v, 22.)

Mais hélas ! tout le contraire arrive. Une épouse verse des larmes quand elle devrait se réjouir ; des enfants sanglottent, quand ils devraient se livrer à la joie ; et le malade lui-même, déjà entouré des ombres de la mort, ne manifeste que trouble et qu'inquiétude ; ce jour devrait être pour lui un jour de fête, et il s'abandonne à un profond chagrin, parce qu'il va laisser ses enfants orphelins, son épouse veuve et sa maison déserte. Est-ce ainsi, je vous le demande, qu'on s'approche des saints mystères et que l'on s'asseoit à la table eucharistique? En vérité, ce n'est pas supportable. Lorsque l'empereur adresse aux prisonniers des lettres de grâces, c'est un sujet de joie et d'allégresse. Et quand, du haut des cieux, le Seigneur envoie son divin Esprit et nous remet, non une dette pécuniaire, mais tous nos péchés, vous n'accueillez cette grâce que par des pleurs et des gémissements. N'est-ce pas là une révoltante anomalie? Je ne dis pas encore que l'eau baptismale n'est versée que sur un cadavre et qu'un sacrement est profané, car le ministère du prêtre n'est pas ici en cause, et je n'attaque que l'indifférence de quelques-uns. C'est pourquoi, je vous en conjure, élevez-vous au-dessus de toutes ces difficultés et approchez-vous du baptême avec un saint empressement. L'ardeur que nous aurons montrée sur la terre pour mener une vie chrétienne, nous donnera l'assurance de parvenir un jour au bonheur céleste. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

OR, CEUX QUI ÉTAIENT PRÉSENTS, L'INTERROGEAIENT, DISANT : SEIGNEUR, SERA-CE DANS CE TEMPS-CI QUE VOUS RÉTABLIREZ LE ROYAUME D'ISRAEL? (ACT. I, 6.)

ANALYSE.

1. Saint Chysostome, dans cette Homélie, développe d'abord les raisons qui ont porté le Sauveur à ne pas répondre directement à la question que lui faisaient les apôtres, s'il allait rétablir le royaume d'Israël, et il rapproche sa réponse évasive de celle qu'il leur fit quand ils l'interrogèrent sur la fin du monde.
2. Il décrit ensuite l'admirable spectacle de l'Ascension ; et il tire une preuve de la divinité de Jésus-Christ de ce qu'il s'éleva par sa propre vertu, et sans le secours d'un char de feu, comme le prophète Elie.
3. La vue de deux anges sous une forme humaine, vint alors consoler les apôtres consternés de ne plus voir Jésus, en les assurant qu'il reviendra, au dernier jour, de la même manière, c'est-à-dire, en son humanité sainte.
4. Mais il ne pourrait reparaître en cette humanité, s'il n'était véritablement ressuscité ; c'est pourquoi l'orateur s'élève contre les Manichéens qui niaient la résurrection des corps, parce qu'ils regardaient la chair comme essentiellement mauvaise, et comme l'œuvre du principe du mal. — Ce principe, ils le faisaient coéternel avec Dieu, et soutenaient que Dieu n'était bon que pour le combattre.
5. L'Orateur, pour réfuter ces blasphèmes, en montre l'extravagance, et prouve que sans le secours des sens corporels l'âme ne pourrait rien savoir, ni rien apprendre. — Enfin, il démontre que le mal ne peut exister exclusivement sans le bien, puisqu'il en renferme toujours quelque partie, et il termine par une profession de foi sur la résurrection des corps, dont celle de Jésus-Christ est le fondement et le modèle.

1. Les apôtres, voulant interroger Jésus-Christ, l'entourèrent tous ensemble, afin d'en obtenir une réponse, ne fût-ce que par unanimité de leur prière. Car ils n'ignoraient point que dans sa bouche cette parole : « Nul « ne sait le jour » (Matth. XXIV, 36), signifiait moins un refus formel et une complète ignorance qu'une réponse évasive. Ils s'approchent donc de nouveau et renouvellent leur demande. Mais ils n'eussent jamais osé la lui adresser s'ils n'avaient cru à sa prédiction ; et parce qu'il leur avait promis que bientôt ils recevraient l'Esprit-Saint, ils se croyaient déjà dignes de connaître ce jour et de jouir de la liberté promise. C'est qu'ils ne voulaient pas se lancer dans de nouveaux périls et ne songeaient qu'à goûter quelque repos. Et en effet, ils n'oubliaient point les dangers qu'ils avaient courus et même le péril de mort auquel ils avaient été exposés. Aussi, sans faire aucune mention de l'Esprit-Saint, posent-ils ainsi la question : « Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous « rétablirez le royaume d'Israël ? » Ils ne disent pas : Quand rétablirez-vous ? mais : Sera-ce présentement que vous rétablirez; tant ils désiraient connaître ce jour ! C'est pourquoi ils abordent le Sauveur tous ensemble et comme pour lui faire honneur.

Je pense toutefois qu'ils ne comprenaient pas clairement en quoi consistait ce royaume, car ils n'avaient pas encore été instruits par l'Esprit-Saint. Observons aussi qu'ils ne disent pas : Quand cela arrivera-t-il ? mais : « Sera-ce « dans ce temps-ci que vous rétablirez le « royaume d'Israël? » Comme si déjà l'époque était passée. Au reste, cette demande prouve qu'ils étaient encore attachés aux choses de la terre, quoique bien moins qu'auparavant. Et cependant, quelque imparfaits qu'ils soient, ils se font déjà de Jésus-Christ des idées plus hautes; et lui-même, les voyant plus avancés dans les voies spirituelles, leur tient un langage plus sublime. Il ne répète donc point ce mot : « Le Fils de l'homme ne connaît pas « ce jour », mais il leur dit : « Ce n'est point à « vous de connaître les temps ou les moments « que le Père a disposés dans sa puissance ». C'est comme s'il leur eût dit : Vous demandez

à connaître une chose au-dessus de votre portée. Vous m'objecterez qu'ils avaient déjà connu des mystères bien plus relevés. Et si vous en doutez, direz-vous, voici quelques indications sommaires qui vous le prouveront. Oui, je vous le demande, quels mystères plus sublimes que ceux qui leur avaient été révélés. Car ils savaient que Jésus-Christ était Fils de Dieu et méritait les honneurs divins; ils savaient qu'il ressusciterait, qu'il monterait au ciel, et qu'il s'asseierait à la droite de Dieu le Père. Ils savaient, prodige vraiment incroyable, que dans la personne de Jésus-Christ, notre chair, élevée au plus haut des cieux, serait adorée des anges, et que cet Homme-Dieu reviendrait sur la terre pour juger tous les hommes. Enfin, ils savaient que dans ce grand jour, assis eux-mêmes sur des trônes, ils jugeraient les douze tribus d'Israël, et que les gentils prendraient la place des Juifs rejetés.

La connaissance d'un avenir si admirable tient vraiment du miracle, et il semble qu'il est moins étonnant de savoir l'époque précise où un royaume sera rétabli. De plus, l'apôtre a connu des secrets qu'il n'est pas permis à l'homme de révéler, les choses qui ont précédé la création du monde. Est-il donc plus difficile d'en connaître la fin que le commencement? Il le paraît, vous répondrai-je, puisque Moïse, qui nous a donné la chronologie du monde, n'en marque point la fin. Salomon possédait aussi ces mêmes connaissances, car il dit : « Je raconterai ce qui a été dès le com-« mencement du monde ». (Eccli. LI, 11.) Quant aux apôtres, ils connurent plus tard que l'avènement du Seigneur était proche, comme le prouve cette parole de saint Paul : « Le Sei-« gneur est proche, soyez sans inquiétude ». (Philip. IV, 5, 6.) Mais alors ils ne le connaissaient pas, quoiqu'ils en eussent vu les signes avant-coureurs.

Observons aussi qu'au sujet de l'Esprit-Saint, Jésus-Christ s'était contenté de dire à ses apôtres, sans rien préciser, qu'ils le recevraient « sous peu de jours ». Et c'est pour les tenir dans l'attente qu'il adopte cette ligne de conduite. Car ce n'était plus, il est vrai, le dernier jour du monde qu'ils voulaient connaître, mais celui de sa royauté temporelle, comme le prouve leur demande : « Sera-ce en ce « temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Is-« raël ? » Il ne leur fit donc aucune réponse positive. Quand ils l'avaient interrogé sur la fin du monde, il leur avait répondu sévèrement, pour éloigner d'eux la pensée que leur délivrance était proche. Et il les avait lancés dans les périls de la prédication évangélique. Ici, nous retrouvons la même conduite, mais avec un langage plus doux. Et en effet, il semble craindre que sa réponse ne leur paraisse une injure, ou un vain subterfuge; aussi, entendez la promesse qu'il leur fait d'un Consolateur qui les remplira de joie. « Vous rece-« vrez », leur dit-il, « la vertu du Saint-Esprit « venant sur vous, et vous serez mes témoins « à Jérusalem, et dans toute la Judée et la « Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». (Act. I, 8.) Et aussitôt, pour prévenir une seconde interrogation, il s'éleva vers les cieux.

Lorsqu'ils l'avaient interrogé sur le dernier jour du monde, il leur avait fait cette réponse toute pleine de terreur et d'obscurité : Je ne le sais pas; et ici il disparaît soudain à leurs regards. Car ils avaient un tel désir de connaître ce secret, qu'ils seraient revenus à la charge; néanmoins, il était absolument nécessaire qu'il leur fût caché. Et en effet, je vous le demande, les gentils ont-ils plus de peine à croire le dogme de la fin du monde que celui d'un Dieu fait homme, né d'une vierge, et conversant parmi les hommes. Certes, c'est bien ce dernier mystère. Vous ne sauriez en douter, et je rougis de tant insister sur une chose aussi simple. Les apôtres eussent pu dire à Jésus-Christ : Pourquoi nous tenez-vous en suspens? et c'est pour prévenir cette parole qu'il leur parle « Des temps que le Père a disposés dans « sa puissance ». Au reste, la puissance du Père et celle du Fils sont donc égales : « Car « comme le Père ressuscite les morts et les vi-« vifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut ». (Jean, V, 21.) Mais s'il y a égalité de puissance dans les actions, comment n'existerait-elle pas dans la science des événements, puisque la résurrection d'un mort est bien supérieure à la connaissance du jour où le royaume d'Israël sera rétabli? Pourquoi donc le Fils de Dieu, qui opère ce premier et si étonnant prodige, ne ferait-il pas à plus forte raison le second?

2. La parabole suivante vous aidera à me comprendre. Lorsqu'un enfant pleure et nous demande un objet qui ne lui est pas utile, nous cachons cet objet, et montrant nos mains vides, nous lui disons : Je ne l'ai pas. Jésus-Christ en agit ainsi envers ses apôtres. Mais

comme ce même enfant, si on ne lui présente rien, redouble ses pleurs et ses cris, parce qu'il croit qu'on se moque de lui, nous nous éloignons sous prétexte que quelqu'un nous demande, et au lieu de l'objet qu'il désirait, nous lui en offrons un autre. Nous avons même bien soin, pour écarter ses premiers désirs, de louer cet objet au-dessus de celui qu'il demandait, et nous nous esquivons aussitôt. Ainsi se conduisit le divin Sauveur. Ses apôtres l'interrogeaient curieusement, et il leur répondit qu'il ne pouvait satisfaire leur curiosité. D'abord cette parole les consterna, mais bientôt ils renouvelèrent leur demande; et de son côté, Jésus-Christ réitéra la même réponse. Cependant il ne cherche plus à les épouvanter, et après leur avoir rappelé ses œuvres, il leur donne une raison plausible de son refus : c'est que « le Père a disposé ces « temps dans sa puissance ».

Eh quoi ! ô Jésus, n'êtes-vous pas initié aux secrets du Père? Vous connaissez le Père, et il vous cacherait ses décrets? vous avez dit : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le « Fils » ; et encore : « L'Esprit pénètre toutes « choses, même les profondeurs de Dieu » ; et il n'y aurait que ce secret qui vous serait caché? (Luc, x, 22; I Cor. II, 10.) Cela ne peut être; et tel n'est point le sens de sa réponse. Mais Jésus-Christ a feint de ne pas connaître ce jour pour éloigner des questions intempestives. C'est pourquoi les apôtres n'osèrent plus l'interroger, de peur de s'attirer ce reproche : « Et vous aussi, vous avez perdu le sens ». (Matth. xv, 16.) Car ils ne l'abordaient alors qu'avec bien plus de réserve qu'auparavant. « Mais vous recevrez », ajoute-t-il, « la vertu « de l'Esprit-Saint qui viendra en vous ». Tout à l'heure il refusait de répondre à leurs questions, et maintenant, comme un maître qui seul est juge de ce qu'il doit dire à son élève, il leur révèle un secret dont la connaissance était utile pour calmer leurs frayeurs et étayer leur faiblesse. C'est aussi afin de mieux les rassurer et de raffermir leur courage, qu'il voile les difficultés de l'avenir. Comme il allait les quitter, il ne leur adresse nulle parole sévère, et avec un art infini il tempère le blâme par l'éloge. Ne craignez, point, leur dit-il, « car vous recevrez la vertu « de l'Esprit-Saint qui viendra en vous, et « vous serez mes témoins dans Jérusalem, « dans toute la Judée et la Samarie ». Auparavant il leur avait dit : « N'allez point vers les « nations, et n'entrez point dans les villes des « Samaritains ». (Matth. x, 5.) Mais aujourd'hui il veut qu'ils prêchent l'Evangile dans toute la Judée, dans la Samarie, et, ce qu'il dit pour la première fois, « jusqu'aux extré- « mités de la terre ».

Ce fut après cette solennelle parole que, prévenant toute nouvelle question, « il s'éleva « en leur présence, et une nuée le déroba à « leurs yeux ». Eh bien ! les apôtres n'ont-ils pas rempli leur mission, et prêché l'Evangile? Certes, Jésus-Christ leur avait confié une œuvre vraiment grande ! Jérusalem, avait-il dit, a été témoin de votre faiblesse, et c'est à elle que vous adresserez tout d'abord la parole que vous porterez ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. Puis, pour affermir leur croyance en ses paroles, « il s'éleva en leur « présence ». Jésus-Christ, qui n'était point ressuscité sous le regard de ses apôtres, voulut donc monter au ciel en leur présence. C'est que dans ce dernier mystère il devait y avoir autre chose que le témoignage des yeux. Les apôtres, qui virent l'accomplissement du miracle de la résurrection, n'en avaient pas vu le commencement : et le contraire arriva dans l'ascension; il leur eût été vraiment inutile d'assister au prodige de la résurrection, puisque Jésus-Christ devait en personne le leur raconter, et que d'ailleurs le tombeau vide le proclamait lui-même. Mais une parole divine pouvait seule nous apprendre ce qui suivit l'ascension.

Et en effet l'œil ne pouvait atteindre ces hauteurs incommensurables, ni s'assurer que le Christ s'était véritablement élevé jusqu'aux cieux. Aussi qu'est-il arrivé? Les apôtres savaient que celui qui s'élevait était Jésus-Christ, et ils s'en rapportaient sur ce point au témoignage de ses propres paroles; mais, parce qu'ils ne pouvaient plus le reconnaître dans un si prodigieux éloignement, il fut nécessaire que des anges vinssent les assurer qu'il était entré dans les cieux. C'est donc par suite d'une admirable disposition de la Providence, que dans ce mystère tout n'est pas révélé par l'Esprit-Saint, et qu'une partie nous est attestée par le témoignage des yeux. Mais pourquoi une nuée le déroba-t-elle aux regards des apôtres? Cette nuée était un signe que déjà il avait pénétré dans les cieux. Et en effet, ce ne fut point un tourbillon de feu ni un char de

feu qui le reçut comme le prophète Elie (IV Rois, II, 11), mais une nuée qui symbolisait le ciel lui-même, selon cette parole du Psalmiste : « Le Seigneur s'élève sur les « nuées ». (Ps. CIII, 3.) Quoique cette parole s'applique principalement à Dieu le Père, on peut néanmoins l'entendre de Jésus-Christ, comme se rapportant à la puissance divine, car autrement la nuée n'aurait aucune signification symbolique. Le prophète Isaïe dit également : « Le Seigneur est assis sur une nuée « légère ». (Isaïe, XIX, 1.)

3. Ce prodige s'opéra donc au moment où les apôtres faisaient à Jésus-Christ une question qu'ils considéraient comme très-importante, et où tout préoccupés de ce qu'il allait leur répondre, ils étaient attentifs et vigilants. Une nuée protectrice couvrit le mont Sinaï, lorsque Moïse pénétra dans le tourbillon; mais dans l'ascension, ce n'était point pour protéger Jésus-Christ. Observons aussi que le divin Sauveur ne dit pas absolument à ses apôtres : « Je m'en vais », cette parole les eût contristés ; mais il leur dit : « Je vous enverrai l'Es- « prit consolateur ». (Jean, XVI, 5, 7.) Quant à son élévation au plus haut des cieux, ils la virent de leurs propres yeux. Dieu ! quel magnifique spectacle ! « Et comme ils le contem- « plaient montant vers le ciel, voilà que deux « hommes se présentèrent devant eux avec des « vêtements blancs, et leur dirent : Hommes « de Galilée, pourquoi demeurez-vous là re- « gardant les cieux? Ce Jésus, qui du milieu « de vous a été élevé dans le ciel, viendra de « la même manière que vous l'y avez vu « monter ».

Ce sont des anges qui leur apparurent sous une forme humaine, et avec un visage riant. Observons aussi la manière dont ils s'expriment : en parlant de Jésus-Christ, ils disent : « ce Jésus », comme le montrant du doigt, et en s'adressant aux apôtres, ils les nomment « hommes de Galilée », afin de donner à leur parole plus de poids et d'autorité. Autrement, pourquoi les désigner par le nom de leur patrie? Ajoutons encore que l'éclat de leur beauté attirait sur eux les regards des apôtres, et prouvait surabondamment qu'ils venaient du ciel. Mais pourquoi Jésus-Christ leur envoie-t-il ses anges, au lieu de leur parler lui-même? C'est que déjà il les avait instruits de toutes choses, et qu'il suffisait de les leur rappeler par le ministère des esprits célestes. Ceux-ci ne disent point : ce Jésus qui a été élevé, mais « qui est monté au ciel », pour montrer au contraire dans ce mystère l'action de sa divinité. Quand ils veulent désigner son humanité, ils disent : « Ce Jésus qui, du « milieu de vous, a été élevé dans le ciel, « viendra de la même manière ». Car ici la divinité élève l'humanité. « Il viendra », disent-ils, et il ne sera pas envoyé. En quoi donc le Fils est-il moindre que le Père? « Une « nuée le reçut » ; expression parfaitement juste, puisqu'il s'éleva lui-même sur la nuée, selon cette parole de l'apôtre : « Celui qui est « descendu, est le même qui est monté au- « dessus de tous les cieux ». (Ephés. IV, 10.)

Observez donc comment les anges varient leur langage, selon qu'ils se proportionnent à l'intelligence des apôtres, ou qu'ils envisagent l'excellence du Fils de Dieu. D'ailleurs, cet admirable spectacle inspira aux apôtres des idées toutes sublimes, et leur donna une importante notion du second avènement de Jésus-Christ. « Il viendra de la même ma- « nière », dirent les anges. Cette parole signifie que Jésus-Christ paraîtra en son humanité sainte, ce que les apôtres désiraient tant savoir, et que ce sera aussi sur les nuées qu'il paraîtra pour le jugement général. « Et voilà », dit saint Luc, « que deux hommes se présen- « tèrent devant eux ». Pourquoi, dit-il, « deux « hommes? » Parce que ces deux anges avaient revêtu une forme humaine, afin de ne point effrayer les apôtres. « Et ils leur dirent : Pour- « quoi demeurez-vous là, regardant les cieux? » Cette parole est pleine de bienveillance, et toutefois elle n'annonce pas comme prochain le second avènement du Sauveur. Les anges en affirment seulement la circonstance la plus importante, la certitude que Jésus-Christ reviendra, et la confiance avec laquelle nous devons attendre son retour. Mais quand aura lieu ce retour? C'est un détail moins important, et ils le taisent.

Cependant les apôtres, arrachés au magnifique spectacle qu'ils contemplaient, écoutent attentivement le message qui les assure que ce Jésus, qu'ils ne voient plus, est réellement monté au ciel, et qui les prémunit eux-mêmes contre une vaine curiosité. Car, si auparavant ils demandaient à Jésus-Christ : « Où allez- « vous? » aujourd'hui, bien que dans toute autre circonstance ils eussent dit : « Sera- « ce en ce temps-ci que vous rétablirez le

« royaume d'Israël? » ils connaissaient tellement sa bonté, que, même après sa passion, ils renouvellent cette question : « Rétablirez-« vous? » Il leur avait dit auparavant : « Vous « entendrez parler de guerre et de bruits de « guerre, mais ce ne sera encore ni la fin », ni la prise de Jérusalem. (Marc, XIII, 7.) Aussi les apôtres ne parlent-ils que du royaume d'Israël, et non de la fin du monde. D'ailleurs, ils n'avaient eu avec lui que de courts entretiens après sa résurrection, et c'est pourquoi, altérés de gloire et de célébrité, ils s'empressent de l'interroger sur ce prochain rétablissement. Mais Jésus-Christ se renferme dans un silence absolu, parce qu'il n'y avait pour eux aucune nécessité de le savoir. C'est donc par respect pour ce silence du divin Maître, qu'ils ne lui disent plus : « Quel sera le signe « de votre avènement et de la fin du monde? » mais : « Sera-ce dans ce temps-ci que vous « rétablirez le royaume d'Israël? » Ils pensaient, en effet, que ce temps était déjà arrivé, quoique Jésus-Christ leur eût fait comprendre par une parabole qu'il n'était pas encore proche. Aussi ne répond-il à leur demande que par ces mots : « Vous recevrez la vertu de « l'Esprit-Saint qui viendra en vous ».

Observez ici que Jésus-Christ dit, en parlant du Saint-Esprit, qu' « il viendra » en eux, et non qu'il leur sera envoyé, afin de lui conserver un honneur égal à celui des deux autres personnes de la Trinité. Comment donc, ô ennemis de l'Esprit-Saint, osez-vous dire qu'il est une créature? « Et vous serez mes té-« moins ». Cette parole donnait à entendre que Jésus-Christ allait monter au ciel, ou plutôt elle rappelait aux apôtres ce qu'il leur avait déjà annoncé. Au reste, c'est à l'ascension du divin Sauveur que se rapporte cette parole du Psalmiste : « Les nuées et l'obscurité « sont sous ses pieds ». (Ps. XCVI, 2.) Et cette parole est identique à celle-ci : « Une nuée le « reçut ». Reconnaissons donc en lui le roi des cieux, puisque son Père lui envoie un char royal : et il le lui envoie afin que les apôtres ne soient point tentés de murmurer ou d'imiter Elisée qui, voyant que son maître lui était ravi, déchira ses vêtements. Mais que disent les anges? « Ce Jésus qui, du milieu « de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de « la même manière ». C'est avec raison aussi que saint Luc dit : « Et voilà que deux hom-« mes se présentèrent devant eux ». Car, nous lisons au livre de la loi que toute affaire se termine sur la déposition de deux ou trois témoins. (Deut. XVII, 6.) Aussi, les deux anges affirment-ils la même chose. « Avec des vête-« ments blancs ». Au sépulcre du Sauveur, les apôtres avaient déjà vu un ange brillant de lumière, qui leur avait révélé les pensées de leurs cœurs, et de même ici un ange leur annonce le mystère de l'ascension. Quant aux prophètes, ils en ont souvent parlé en le mêlant à celui de la résurrection.

4. Partout nous retrouvons ce ministère des esprits célestes : à Nazareth près de Marie, à Bethléem pour la naissance de Jésus, au sépulcre pour sa résurrection, et ici pour son ascension. De même aussi, dans son second avènement, les anges seront ses précurseurs. Mais, après avoir dit : « Ce Jésus qui, du mi-« lieu de vous s'est élevé dans le ciel », ils ajoutent aussitôt, pour prévenir toute pensée de tristesse : « Il viendra de la même manière ». Les apôtres respirèrent donc un peu, en apprenant que Jésus ne leur était pas enlevé pour toujours, et qu'il reviendrait de la même manière qu'il était monté au ciel. Remarquons aussi ce mot : « Du milieu de vous ». Il a bien sa raison de convenance, car il rappelle aux apôtres l'amour de Jésus, le choix de leur élection, et la promesse de ne point les abandonner. Jésus-Christ a voulu être seul témoin de sa résurrection ; et de tous les miracles qui ont précédé ou suivi l'incarnation, celui-ci est le plus étonnant. Aussi disait-il lui-même : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le « relèverai ». (Jean, II, 19.) Mais au jour de son ascension, ce sont des anges qui annoncent son second avènement, en disant : « Il « viendra de la même manière ».

Que celui donc qui désire voir Jésus-Christ, et qui s'attriste de ne pas l'avoir vu, recueille cette parole ; s'il mène une vie vraiment chrétienne, il est assuré de le voir et de réaliser ses désirs. Car il reviendra environné de gloire, porté sur les nuées, et dans son humanité sainte. Mais combien sera-t-il alors plus admirable de le voir descendre ainsi des cieux, que de l'avoir vu s'y élevant de la terre ! Il viendra, disent les anges, mais ils se taisent sur les causes de ce second avènement. « Il « viendra de la même manière » ; c'est une preuve de sa résurrection : car, s'il est monté au ciel en son corps, à plus forte raison est-il ressuscité en son corps. Où sont donc ceux qui

nient la résurrection? Sont-ils païens, ou chrétiens? Je l'ignore ; ou plutôt, je ne le sais que trop bien. Ce sont des païens qui nient la création, et qui affirment également que Dieu ne peut ni tirer une créature du néant, ni la ressusciter du tombeau. Cependant, ils rougissent bientôt de méconnaître ainsi la puissance du Seigneur, et tâchent de s'excuser en disant qu'absolument il pourrait ressusciter les corps, mais que cette résurrection est inutile. Elle est donc bien vraie, leur répondrai-je, cette parole de l'Ecriture : « L'insensé ne dit que « des extravagances ». (Isaïe, XXXII, 6.) Quoi ! vous n'avez pas honte de refuser à Dieu le pouvoir de tirer du néant une créature? Mais, s'il ne crée qu'avec une matière préexistante, en quoi diffère-t-il de l'homme?

Eh ! d'où vient le mal? me direz-vous. Et moi, je vous répondrai que vous ne devez point, pour en expliquer l'existence, admettre un principe mauvais. D'ailleurs, votre langage est doublement absurde. Car, d'abord, si vous ne pouvez concevoir en Dieu le pouvoir créateur, vous comprendrez plus difficilement encore l'origine du mal; en second lieu, vous blasphémez en soutenant que le mal existe par lui-même. Réfléchissez donc combien il est dangereux de rechercher trop curieusement la source du mal, et parce qu'on ne la connaît pas, d'en faire un second Dieu. Sans doute, il vous est permis d'aborder cette question, mais évitez tout blasphème. Eh quoi ! je blasphème ! Oui, c'est un blasphème que d'affirmer l'éternité d'un principe mauvais, de lui attribuer le pouvoir divin et de le mettre sur le même rang que la vertu. Le mal, dites-vous, existe par lui-même; mais vous avez oublié cette parole de l'apôtre : « Les perfec- « tions invisibles de Dieu sont devenues visi- « bles depuis la création du monde, par tout « ce qui a été fait ». (Rom. I, 20.) C'est pourquoi le démon dit que la matière préexistait avant Dieu et avant la création, afin que celle-ci ne nous conduise point à Dieu. Car, je vous le demande, est-il plus difficile de tirer une créature du néant que de rendre bon ce qui est essentiellement mauvais? Je parle dans votre hypothèse, et, en supposant que ce principe existe, je dis qu'étant mauvais par lui-même, il ne peut être utilisé pour le bien. Et maintenant, pour parler des qualités d'un être, je vous demanderai lequel est le plus facile, ou d'ajouter une qualité qui n'existait pas, ou de changer une qualité existante en la qualité contraire? Et encore, laquelle de ces deux choses est la plus aisée ou de bâtir une maison là où il n'y en a jamais eu, ou de relever des ruines? Evidemment, c'est la première. Concluons donc que le difficile ou même l'impossible ce n'est pas de créer bon ce qui n'existe pas, mais de faire que ce qui est essentiellement mauvais devienne bon.

5. Dites-moi encore lequel est le plus difficile de composer un parfum, ou de forcer la fange à prendre les propriétés du parfum? Et puisque nous soumettons les œuvres de Dieu à nos faibles raisonnements, (vous, du moins, car pour moi je m'en défends), répondez-moi: n'est-il pas plus facile de former l'œil que de faire qu'un aveugle voie, tout en demeurant aveugle, et voie mieux que celui qui a les meilleurs yeux, que de se servir de la cécité pour opérer la vue, de la surdité pour produire l'audition? Evidemment, la première chose est plus aisée. Eh bien ! vous accordez à Dieu le plus difficile, et vous lui refusez le plus facile ! Mais pourquoi insister sur cette question? Nos contradicteurs disent encore que nos âmes sont une portion de la substance divine. Quel langage impie et extravagant ! Ils veulent prouver que Dieu est l'auteur du mal, et ils ne profèrent qu'un horrible blasphème. Car ils font le mal coéternel à Dieu, à qui ils refusent toute existence antérieure. Ainsi ils ne rougissent point d'admettre le mal en partage d'une si haute prérogative.

Mais en second lieu, le mal, selon eux, est immortel; car ce qui n'a pas eu de commencement, ne saurait avoir une fin. Entendez-vous ce blasphème? Il faut donc nécessairement admettre que rien ne vient de Dieu, ou dire que lui-même n'existe pas. Mais, en troisième lieu, comme je l'ai déjà observé, c'est là une contradiction flagrante, et qui ne peut qu'attirer la malédiction divine. En quatrième lieu, ils attribuent à une matière variable la puissance la plus absolue. En cinquième lieu, ils affirment que le mal est cause que Dieu est bon, en sorte que, sans le principe mauvais, la bonté divine n'existerait point. En sixième lieu, il nous ferment toute voie pour arriver à la connaissance de Dieu. Septièmement enfin, ils abaissent Dieu jusqu'à l'homme; que dis-je ? jusqu'au bois et à la plante. Et en effet, si notre âme est une portion de la substance divine, et si elle passe dans le corps des ani-

maux, et même dans les plantes, comme les concombres, les melons et les raves, il est permis de dire que Dieu lui-même s'écoule en un concombre.

Voulons-nous donc dire que l'Esprit-Saint s'est bâti un temple dans le sein virginal de Marie, ils sourient de dédain ; et quand nous ajoutons qu'il habite dans le sanctuaire de notre âme, nous provoquons leurs railleries. Et cependant ils ne rougissent point, par un nouveau genre d'idolâtrie, d'abaisser la substance divine jusqu'à un concombre, un melon, une mouche, un hanneton et un âne. Mais ce n'est pas la rave, direz-vous, qui est en Dieu, et c'est Dieu qui est dans la rave ; car jamais la rave n'a été Dieu. — Et pourquoi reculez-vous devant cet écoulement de la divinité dans les corps? — Parce que ce serait peu digne de Dieu. — Mais votre système est mille fois plus indigne de lui. — Je ne saurais l'avouer. — Et pourquoi ? — C'est qu'il n'est réellement indigne de Dieu que d'habiter dans l'homme. — Découvrez-vous le venin de l'impiété ?

Mais pourquoi nient-ils la résurrection des corps, et que disent-ils à ce sujet? C'est que, selon eux, la chair est essentiellement mauvaise. Et comment, leur dirais-je, connaissez-vous Dieu et la nature? Comment encore un sage peut-il acquérir la sagesse sans le secours du corps ? détruisez les sens, et que pourrez-vous savoir et apprendre? Quelle ignorance serait donc le partage de l'âme, si nos sens étaient viciés dans leur principe ! Car il suffit, pour affaiblir ses facultés, qu'une partie du corps, le cerveau par exemple, soit lésée ; et que serait-ce si le corps tout entier était mauvais ! Montrez-moi l'âme en dehors du corps : et n'entendez-vous pas les médecins dire chaque jour qu'une maladie violente affaiblit nos facultés mentales? Pourquoi donc, leur dirai-je encore, ne vous détruisez-vous pas? Car le corps n'est-il pas matière? — Certainement. — Vous devriez donc le haïr : et pourquoi encore lui prodiguez-vous la nourriture et mille caresses, quand depuis longtemps vous auriez dû le détruire et briser votre prison? Mais peut-être Dieu ne peut-il agir sur la matière, s'il ne s'infuse en elle, et ne peut-il lui commander, s'il ne se mêle avec elle, et ne se répand en toutes ses parties? Quelle faiblesse de raisonnement ! Dans un Etat, tous obéissent aux ordres du prince, et Dieu ne commanderait pas un principe mauvais ! Mais, en résumé, la matière elle-même ne saurait subsister, si elle ne contenait un peu de bien : car le mal ne peut exister sans cette adjonction, et, s'il n'était joint à quelque vertu, il n'existerait point. Telle est la condition du mal.

Supposez, en effet, un voluptueux qui ne se contraigne jamais, et il ne vivra pas dix jours : un malfaiteur qui attaque même ses complices, et il sera bientôt condamné à mort : un voleur qui dérobe publiquement, et il sera promptement jugé. Telle est donc la nature du mal, qu'il ne peut subsister que par le mélange de quelque bien, et telles sont, selon eux, les conditions d'existence que Dieu lui a imposées. Une société uniquement composée de citoyens pervers, ne saurait se soutenir ; et les méchants tombent dès qu'ils s'élèvent non plus contre les bons, mais contre eux-mêmes. « En vérité, ces hommes qui se « disent sages sont devenus fous ». (Rom. I, 22.) Car, si le corps de l'homme est mauvais, pourquoi les éléments qui nous environnent, l'eau, la terre, la lumière et l'air, ont-ils été créés? Car l'air est un corps, quoiqu'il manque d'épaisseur et de solidité. Nous avons bien raison de dire, avec le Psalmiste : « Les impies « m'ont raconté leurs fables ». (Ps. CXVIII, 85.) Mais ce langage est intolérable, et nous ne devons plus l'écouter. Oui, la résurrection des corps est certaine ; c'est le dogme que proclament le tombeau vide du Sauveur et le bois auquel il a été attaché. D'ailleurs, les apôtres ne disent-ils pas : « Nous avons mangé « et nous avons bu avec lui ? » Croyons donc à la résurrection, et que nos mœurs soient en rapport avec notre foi, nous obtiendrons ainsi les biens éternels, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

ALORS LES APÔTRES RETOURNÈRENT A JÉRUSALEM, DE LA MONTAGNE APPELÉE DES OLIVIERS, ÉLOIGNÉE DE JÉRUSALEM DE TOUT LE CHEMIN QU'ON PEUT FAIRE UN JOUR DE SABBAT. (ACT. I, 12.)

—

ANALYSE.

1. L'Orateur, après avoir montré les apôtres et les disciples retirés dans le Cénacle, explique la conduite de Pierre dans l'élection du successeur de Judas, et fait ressortir la primauté de cet apôtre, en même temps que sa douceur et sa condescendance.
2. Il revient ensuite sur quelques circonstances précédentes, et fait admirer le zèle des disciples à persévérer dans la prière, et à ne faire tous qu'un cœur et qu'une âme : aussi le Cénacle était-il la vivante image du ciel. — Après cette digression, saint Chrysostome continue le récit de l'élection de saint Matthias, et trouve de belles paroles pour louer la prudence avec laquelle saint Pierre conduisit toute cette affaire.
3. Il insiste sur le mot *Haceldama*, qui fut le nom du champ acheté des trente deniers que rapporta Judas, et il trouve dans la signification de ce mot, champ du sang, une prédiction des malheurs qui accablèrent les Juifs.
4. L'Orateur prend occasion de l'abnégation humble et modeste que fit paraître le juste Joseph, lorsque le sort eut décidé contre lui, pour flétrir sévèrement ceux qui briguaient l'épiscopat, et il trace à grands traits les devoirs et les charges d'un véritable évêque.
5. Il termine en disant que sa joie et sa consolation est de voir son cher troupeau marcher dans les voies de la justice et de la sainteté.

1. « Alors », dit saint Luc, « les apôtres « revinrent ». Alors : à quel moment? Après qu'ils eurent entendu les paroles des anges; car, comment eussent-ils pu soutenir cette séparation, si Jésus-Christ ne leur eût promis de revenir? J'incline aussi à croire que l'ascension arriva un jour de sabbat; autrement saint Luc n'eût pas spécifié aussi exactement que : « La montagne des Oliviers est éloignée « de Jérusalem de tout le chemin qu'on peut « faire un jour de sabbat ». On sait, en effet, que la longueur de ce chemin était fixée par la loi. « Et, étant entrés, ils montèrent dans « une chambre haute où demeuraient Pierre, « Jacques et Jean ». Les apôtres étaient donc restés à Jérusalem après la résurrection; et aux trois qu'il vient de nommer, saint Luc joint « André, frère de Pierre, Philippe et « Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, « fils d'Alphée, Simon le zélé, et Jude, frère « de Jacques ». Or, ce n'est point sans raison qu'il dresse ainsi la liste des apôtres. Car puisque l'un avait trahi son divin Maître, qu'un autre l'avait renié, et qu'un troisième n'avait pas cru à sa résurrection, saint Luc nous assure, en les nommant tous, qu'à l'exception du traître, tous étaient rentrés en grâce.

« Ils persévéraient unanimement dans l'o- « raison et la prière, avec les femmes ». Belle conduite! Car la prière est une arme puissante contre la tentation, et le divin Maître leur en avait souvent parlé. D'ailleurs, leur situation présente les y portait assez; et ils craignaient tant les Juifs qu'ils s'étaient renfermés dans une chambre haute. « Avec les « femmes ». Ce sont celles qui, au témoignage du même évangéliste, suivaient le Sauveur « avec Marie, mère de Jésus, et ses frères ». Comment donc est-il dit que le disciple bien-aimé l'avait reçue chez lui? » (Jean, XIX, 26.) C'est qu'elle était revenue parmi les apôtres depuis que Jésus-Christ les avait réunis. « Et avec ses frères » : c'est-à-dire, avec ceux de ses proches qui d'abord ne croyaient pas en lui.

« En ces jours-là, Pierre se levant au milieu « des frères ». Pierre est l'apôtre vif et impétueux auquel Jésus-Christ a confié la garde de

son troupeau ; et parce qu'il est le premier en dignité, le premier aussi il prend la parole. Or, « ils étaient environ cent vingt ». Et il dit : « Mes frères, il fallait que ce qu'avait prédit « l'Esprit-Saint fût accompli ». Mais ici on peut demander pourquoi Pierre ne s'adresse pas directement à Jésus-Christ, pour le prier de désigner celui qui devra remplacer le traître Judas, et pourquoi encore les apôtres ne se chargent pas seuls de cette élection ? Je réponds d'abord que Pierre était devenu moins présomptueux et plus humble, et je donne ensuite deux raisons de ce que les apôtres ont voulu remettre à Dieu le choix d'un douzième apôtre. La première est qu'ils étaient absorbés par de graves occupations, et la seconde, que ce mode d'élection prouvait parmi eux la présence du Sauveur. Et, en effet, c'était lui qui les avait choisis aux jours de sa vie mortelle, et c'est lui qui les choisit encore après son ascension. N'était-ce pas là pour eux une grande consolation ?

Mais observez encore que Pierre prend en toutes choses l'avis de ses frères, et qu'il ne fait rien avec hauteur et autorité. Au lieu de dire simplement : Choisissons celui-ci à la place de Judas, il cherche à les consoler de ce crime horrible en usant de circonlocution. Car la trahison de Judas les avait profondément consternés ; et ne nous en étonnons point, aujourd'hui encore nous en sommes tout bouleversés : et que ne durent-ils donc pas éprouver ? « Mes frères » ; c'était le nom dont Jésus avait appelé ses apôtres ; et quel autre nom convenait mieux en la bouche de Pierre ? Aussi est-ce à tous qu'il adresse ce langage affectueux. Cette église du cénacle représentait donc l'ordre et la hiérarchie des esprits célestes. Car tous, hommes et femmes, ne faisaient qu'un : et c'est ainsi que nous devrions être. Nul ne se préoccupait alors du monde, ni même des soins de la famille, tant les épreuves nous sont utiles, et les afflictions salutaires !

« Il fallait que ce qui a été prédit par l'Es- « prit-Saint fût accompli ». A l'exemple de Jésus-Christ, Pierre console ses frères en leur rappelant la prophétie divine, et il leur montre que rien n'arrive par hasard, et que tout a été prédit. « Il fallait », dit-il, « que ce que l'Es- « prit-Saint avait prédit par la bouche de David « fût accompli ». Il ne dit point : David a prédit, mais l'Esprit-Saint par sa bouche. Voyez donc quelle doctrine saint Luc promulgue dès les premières lignes de son récit ; aussi ai-je eu raison de dire, en commençant ces homélies, que le livre des Actes était l'œuvre du Saint-Esprit : « Ce que l'Esprit-Saint avait prédit par « la bouche de David ». Ici saint Pierre cite le roi-prophète, et s'appuie sur son témoignage, parce qu'il savait qu'auprès des apôtres son autorité serait plus grande que celle de tout autre prophète. « Touchant Judas qui a été le « guide ». Quelle réserve dans son langage ! Nulle injure, nulle insulte ; il s'abstient même d'appeler Judas du nom de scélérat et de maudit. Il se contente donc de raconter le fait, et, sans prononcer le mot trahison, il cherche à rejeter sur les complices de Judas la honte de son crime. Encore ne les poursuit-il pas avec véhémence, et se borne-t-il à les désigner par ces mots : « Ceux qui ont pris Jésus ».

Remarquons aussi qu'avant d'indiquer le psaume de David d'où il a tiré cette prophétie, Pierre raconte l'action de Judas, afin que le présent soit une garantie de l'avenir. Il rappelle également que ce traître a déjà reçu le châtiment de son crime. « Car il était compté « parmi nous », dit-il, « et il avait reçu sa part « de ce ministère ; et il a possédé un champ du « salaire de l'iniquité ». Ici le discours devient moral, et laisse entrevoir une sévère leçon. Pierre dit aussi que ce champ a été possédé par Judas, et non par les Juifs. Mais parce que des esprits faibles sont plus touchés du présent que de l'avenir, il rappelle immédiatement quel a été son châtiment. « Et s'étant pendu, « il s'est brisé par le milieu du corps, et ses « entrailles se sont répandues sur la terre ». Remarquez qu'il insiste bien plus sur la punition du crime que sur le crime lui-même, et qu'il en tire comme un motif de consolation. « Et ceci a été connu de tous les habi- « tants de Jérusalem, en sorte que ce champ « a été appelé en leur langue HACELDAMA, c'est- « à-dire, champ du sang ».

2. Les Juifs l'appelèrent donc ainsi uniquement par rapport à Judas, qui lui valut ce nom. Et Pierre cite en témoignage les ennemis mêmes du Christ, car c'est ce que signifie cette parole : « En leur langue ». Enfin, après avoir raconté l'événement, il mentionne la prophétie qui l'annonçait. « Comme il est écrit au livre « des Psaumes : Que sa demeure soit déserte, « et que nul n'y habite, et qu'un autre reçoive « son apostolat ». (Ps. LXVIII, 26.) La première

partie de la prophétie concerne la maison et les biens de Judas, et la seconde se rapporte à son apostolat et à son sacerdoce. Mais, par cette citation, Pierre semble dire : Ce que je vous propose est bien moins mon propre conseil que l'accomplissement des décrets de celui qui l'a fait prédire. Et en effet, le témoignage du Psalmiste empêchait qu'il ne parût vouloir exécuter seul cette élection, et faire ce que Jésus-Christ aurait fait lui-même.

« Il faut donc », dit-il, « que parmi ceux « qui ont toujours été unis à nous ». Pourquoi fait-il cette communication à toute l'assemblée? Afin de prévenir toute contestation et toute dispute. Car ce qui était autrefois arrivé aux apôtres pouvait se renouveler parmi les disciples. Aussi Pierre, qui veut en éviter jusqu'au moindre prétexte, a-t-il soin de dire dès le début : « Mes frères, il faut choisir parmi « nous ». Ainsi il abandonne l'élection au choix de la multitude, et par là il témoigne de son respect envers ceux qui seront proposés, et éloigne de lui tout soupçon de partialité. Or, qui ne sait que souvent ce soupçon a causé les plus grands maux? L'apôtre cite donc la prophétie pour établir la nécessité de l'élection, et il ne se réserve que de désigner ceux sur qui elle peut tomber, en disant : « Il faut « choisir un de ceux qui ont toujours été unis « à nous ». S'il eût circonscrit le choix parmi les plus dignes, il eût offensé tous les autres. C'est ce qu'il évite, s'en remettant au bénéfice de l'élection. Observons encore qu'il ne dit pas simplement : « Parmi ceux qui ont été unis à « nous », mais « parmi ceux qui ont toujours « été unis à nous pendant que le Seigneur « Jésus a vécu au milieu de nous, à com- « mencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au « jour où il a été enlevé du milieu de nous, il « faut qu'on en choisisse un qui soit avec nous « témoin de sa résurrection ». Eh! pourquoi ce choix était-il nécessaire? Afin que le collége apostolique fût complet. Mais est-ce que Pierre ne pouvait pas choisir lui-même? Sans doute, il le pouvait, et il s'en abstint par humilité. D'ailleurs il n'avait pas encore reçu l'Esprit-Saint.

« Alors ils en présentèrent deux, Joseph, « appelé Barsales, et surnommé le Juste, et « Matthias ». C'est l'assemblée qui les présente, et non pas Pierre. Celui-ci s'est borné à proposer cette élection, moins comme un projet venant de lui que comme l'accomplissement d'une ancienne prophétie. Ainsi, il interprète l'Ecriture, et ne commande rien. « Ils présen- « tèrent Joseph, appelé Barsales, et surnommé « le Juste ». Peut-être plusieurs parmi les frères se nommaient-ils Joseph : c'est pourquoi saint Luc désigne celui-ci par un double surnom. Nous observons également que parmi les apôtres plusieurs ont eu un surnom : ainsi nous trouvons Jacques, fils de Zébédée; Jacques, fils d'Alphée; Simon Pierre; Simon le Zélé; Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariote. Le surnom de Juste pouvait aussi lui venir du changement de ses mœurs, ou bien il se l'était donné lui-même. Quoi qu'il en soit, « ils présentèrent Joseph, appelé Barsabas, et « surnommé le Juste, et Matthias; et se met- « tant en prière, ils dirent : Seigneur, vous « qui connaissez les cœurs de tous les hommes, « montrez-nous lequel des deux vous avez « choisi pour prendre place dans ce ministère « et dans l'apostolat dont Judas est déchu par « son crime, pour s'en aller en son lieu ». Ils mentionnent ici son crime, comme pour déclarer qu'ils ne cherchent qu'un témoin de la résurrection de Jésus-Christ, et qu'ils ne veulent que compléter le collége apostolique. « Alors ils tirèrent leurs noms au sort, car « l'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné, « et le sort tomba sur Matthias, et il fut compté « avec les onze apôtres ». (Act. I, 20, 26.)

« Ceux-ci », dit saint Luc (ayant entendu la parole des anges), « retournèrent à Jérusalem « de la montagne appelée des Oliviers, éloignée « de Jérusalem de tout le chemin qu'on peut « faire un jour de sabbat ». Cette remarque indique qu'ils n'eussent pu faire un long trajet dans l'état de frayeur et de crainte où ils se trouvaient. « Et étant entrés, ils montèrent « dans une chambre haute », parce qu'ils n'osaient se montrer dans la ville. Ils montèrent donc dans une chambre haute, afin qu'il fût plus difficile de les découvrir. « Et ils « persévéraient tous unanimement dans la « prière ». Observez ici avec quel soin ils persévèrent dans la prière, et admirez l'unanimité qui règne parmi eux. Elle est si grande qu'ils semblent tous ne faire qu'un cœur et qu'une âme. C'est le double témoignage que leur rend saint Luc.

Quant à Joseph, époux de Marie, il était probablement mort, car si les frères de Jésus croyaient en lui, comment fût-il resté incrédule, lui qui avait cru avant tous? Et en effet,

il ne considérait point le Christ comme un pur homme, ainsi que l'attestent ces paroles de Marie à Jésus : « Votre père et moi nous vous « cherchions, fort affligés ». (Luc, II, 48.) Joseph avait donc connu le divin Sauveur avant tous. Et celui-ci disait à ses frères : « Le « monde ne peut vous haïr, mais il me hait ». (Jean, VII, 7.) Je veux aussi vous faire admirer la modestie de Jacques. Il était désigné pour être évêque de Jérusalem, et cependant il garde le silence. Considérez également la profonde humilité de tous les autres disciples : ils ont banni toute rivalité et se cèdent mutuellement les honneurs de l'apostolat. Car il semblait que cet église naissante habitât déjà dans les cieux et ne tînt plus à la terre. Aussi, sans être revêtu de marbre précieux, le cénacle était-il tout resplendissant de la ferveur des premiers fidèles. « Et ils étaient », dit saint Luc, « environ cent vingt ». Ce nombre se composait sans doute des soixante-dix disciples que Jésus-Christ avait choisis lui-même, de quelques autres qui se distinguaient par leur piété, comme Joseph et Matthias, et des femmes qui suivaient le Sauveur.

3. Admirez ici la prudence de saint Pierre. Il commence par citer l'autorité d'un prophète, et ne dit point : Ma parole peut bien suffire, tant il est éloigné de toute pensée d'orgueil. Mais il n'envisage que l'élection d'un douzième apôtre, et il poursuit ce but, quoiqu'il n'ignore pas qu'il ne commande point à tous au même titre. Au reste, toute cette conduite prouve l'éminence de sa vertu, et montre que Pierre comprenait la prérogative du commandement bien moins comme une charge honorifique, que comme un engagement de veiller au salut de ses inférieurs. Au reste, ceux qui étaient proposés pour l'apostolat ne pouvaient en tirer vanité, car ce choix les exposait à mille dangers, et ceux qui n'étaient point désignés ne pouvaient également s'attrister et se croire déshonorés. Mais aujourd'hui, c'est tout le contraire qui arrive par rapport aux dignités ecclésiastiques.

Les disciples étaient au nombre de cent vingt, et de toute cette multitude, il n'en demande qu'un. Mais c'est à juste titre qu'il propose l'élection et qu'il prend dans cette affaire la principale autorité, parce que le soin de tous lui a été confié. Et en effet, Jésus-Christ lui avait dit : « Quand tu seras converti, « confirme tes frères ». (Luc, XXII, 32.) « Judas », continue donc saint Pierre, « avait été compté « parmi nous », et c'est pourquoi il faut choisir en sa place un autre témoin. Là-dessus, il allègue, à l'exemple de son divin Maître, l'autorité de l'Ecriture ; et il ne parle pas de Jésus-Christ lui-même, parce que le Sauveur avait souvent prédit cette trahison. Il s'abstient également de citer ce passage des Psaumes qui s'y rapporte évidemment : « La bouche du « pécheur et les lèvres du fourbe se sont ou- « vertes contre moi » (Ps. CVIII, 2) ; et il rappelle seulement la prophétie qui annonce le châtiment de l'apostat. C'était en effet tout ce qu'il importait aux disciples de connaître.

Pierre déclare aussi combien a été grande envers Judas la bonté du divin Maître. Car « il « avait été », dit-il, « compté parmi nous, et il « avait reçu sa part de ce ministère ». « Sa « part », dit-il toujours, montrant ainsi que tout vient de Dieu et de sa libre élection. Ce mot était encore un souvenir de l'ancienne loi et rappelait aux apôtres que Jésus-Christ les avait choisis pour être la part de son héritage, comme autrefois le Seigneur avait choisi les lévites. Enfin, Pierre insiste sur la fin honteuse de Judas, et il fait observer que le prix même de sa trahison en proclame le châtiment. « Il « a possédé », dit-il, « un champ du salaire de « l'iniquité ». Voyez comme tout arrive selon les décrets divins. « Le salaire de l'iniquité ». Certes, il est plus d'une sorte d'iniquités, mais nulle n'est plus criminelle que la trahison de Judas ; et cette trahison est une souveraine iniquité. Mais comme il ne suffisait pas qu'elle fût connue de la génération présente, les Juifs, à leur insu, et comme Caïphe, qui prophétisait sans le savoir, donnèrent à ce champ un nom qui devait perpétuer le souvenir de ce forfait. Le Seigneur les força donc à nommer ce champ « Haceldama », comme en prévision des malheurs de la nation.

Déjà même ce nom prouve un premier accomplissement de la prophétie par rapport à Judas ; car « il eût mieux valu pour lui de n'être jamais né ». (Matth. XXVI, 24.) Au reste, cette parole s'applique également aux Juifs, qui ne méritaient pas moins que leur guide d'être châtiés. Mais, pour le moment, saint Pierre n'en parle point, et il se borne à justifier ce nom prophétique : Haceldama, par la citation de ce verset des psaumes : « Que sa demeure « soit déserte ». (Ps. LXVIII, 26.) Et en effet, quel lieu plus désert qu'un tombeau? Aussi ce

champ fut-il avec raison appelé ainsi. Et Judas, qui en fournit le prix, quoiqu'il ne l'ait pas lui-même acheté, doit être justement considéré comme la cause d'une si grande désolation. Or, une étude sérieuse des faits nous montre que cette première désolation fut le principe de toutes celles qui accablèrent les Juifs. Eh ! ne savons-nous pas que la famine en fit périr des milliers, et que la guerre en moissonna un si grand nombre, que Jérusalem devint le cimetière des étrangers et des soldats? Bien plus, on dédaignait d'enterrer les cadavres, parce qu'on les jugeait comme indignes des honneurs de la sépulture.

« Il faut », dit saint Pierre, « que parmi « ceux qui se sont unis à nous ». Observez avec quel soin il veut des témoins oculaires, quoiqu'il sût bien que l'Esprit-Saint devait leur être envoyé, et qu'il y attachât une grande importance. « Qui se sont unis à nous pendant « tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu « au milieu de nous ». Cette dernière parole signifie que les apôtres avaient habité avec lui, et qu'ils avaient été plus que ses disciples. Car, dès le commencement, plusieurs le suivaient, comme nous l'apprenons de l'évangéliste qui nous dit « qu'André, frère de Simon Pierre, « était l'un des deux disciples qui avaient en- « tendu Jean, et qui avaient suivi Jésus ». (Jean, I, 40.) « Pendant tout le temps », poursuit l'apôtre, « que le Seigneur Jésus a vécu au milieu « de nous, à commencer depuis le baptême de « Jean ». Il précise avec raison cette époque, parce que l'Esprit-Saint leur avait seul révélé les mystères qui avaient précédé, et qui échappaient à la connaissance des hommes. « Jus- « qu'au jour où il a été enlevé du milieu de « nous, on en choisisse un qui soit avec nous « témoin de sa résurrection ». Il ne dit pas, un témoin de tous les miracles de Jésus-Christ, mais seulement un témoin de sa résurrection, parce qu'il avait droit à être cru sur tous les autres faits, celui qui pouvait dire : Ce Jésus, qui buvait et qui mangeait avec nous, et qui a été crucifié, est le même qui est ressuscité. Ainsi, il cherche non un disciple qui ait vu les faits qui ont précédé ou suivi la résurrection, mais qui puisse rendre témoignage de celle-ci. Car les autres faits étaient publics et évidents, tandis que la résurrection s'était opérée comme en secret, et n'était connue que d'un petit nombre. Remarquez encore que les apôtres ne disent point : des anges nous l'ont affirmée, mais nous l'avons vue. Eh ! quelle preuve nous en donnez-vous? Les miracles que nous faisons. Ils étaient donc des témoins entièrement dignes de foi.

« Alors, ils en présentèrent deux ». Et pourquoi pas un plus grand nombre? Pour ne pas augmenter le trouble des esprits, et circonscrire l'élection. Ce n'est pas non plus sans raison que saint Luc ne place Matthias qu'au second rang; cela prouve que souvent celui qui est prééminent devant les hommes, est bien petit devant Dieu. Et se mettant en prière, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les « cœurs de tous les hommes, montrez-nous « lequel des deux vous avez choisi ». Vous, Seigneur, disent-ils, et non pas nous. Et ils rappellent bien à propos qu'il connaît les cœurs, car c'est lui seul, et non les hommes, qui doit faire l'élection. Tous les disciples priaient donc avec une entière confiance, car il fallait absolument que l'un des deux fût choisi. Et ils ne disent pas : choisissez, Seigneur; mais « montrez-nous lequel des deux « vous avez choisi »; parce qu'ils n'ignoraient pas le dogme de la prescience divine. « Pour « prendre place dans ce ministère et l'apos- « tolat ». C'est qu'en dehors de l'apostolat, il y avait un autre ministère. « Et ils les tirèrent « au sort ». Ils s'en rapportèrent à ce signe de la volonté divine, se jugeant indignes de faire eux-mêmes l'élection.

4. L'histoire de Jonas nous apprend que sans égard à l'indignité des consultants, qui ne songeaient pas même à prier, le Seigneur dirigea le sort parce qu'ils agissaient de bonne foi. Mais ici cette direction ne pouvait leur faire défaut, puisqu'il s'agissait de compléter le chœur des apôtres et d'en parfaire le nombre sacré. Joseph ne murmura point de son exclusion, car les apôtres ne nous l'eussent pas caché, eux qui nous ont rapporté les actes nombreux de murmures auxquels les principaux d'entre eux se laissèrent souvent entraîner. Imitons le silence de ce juste. Je ne le dis pas à tous, mais à ceux qui recherchent les dignités. Si vous croyez que le choix vient de Dieu, pourquoi murmurer? Vous vous irritez et vous murmurez contre Dieu même, puisque c'est lui qui a fait ce choix. Or, dans ces circonstances, la jalousie et le murmure rappelleraient la conduite de Caïn. Celui-ci éprouva un vif ressentiment de ce que le sacrifice de son frère était plus agréable au

Seigneur que le sien ; et il ne fit paraître qu'une basse et envieuse jalousie, lorsqu'il eût dû montrer un sincère repentir. Je ne dis point que vous en veniez jusque là, mais je soutiens qu'il appartient à Dieu de dispenser utilement les charges et les dignités. Car, souvent vous, qui avez des mœurs simples et modestes, vous n'y êtes point propres. Et de même aussi, il ne suffit pas d'une vie pure et exemplaire pour gouverner une église. Car celui-ci est apte à un emploi, et celui-là à un autre. Il est facile d'en trouver mille exemples dans la sainte Ecriture.

Mais je dirai franchement pourquoi l'on brigue ainsi l'épiscopat. C'est qu'on l'envisage moins comme une charge pleine de sollicitude pour le salut de ses frères, que comme un honneur et un repos. Ah ! si vous étiez bien persuadé qu'un évêque doit être le serviteur de tous, et qu'il doit porter les fardeaux de tous ; qu'on pardonne aux autres quelques mouvements de colère, et qu'en lui on n'en tolère aucun ; qu'on excuse beaucoup dans les autres, et que pour lui on est implacable, vous n'ambitionneriez pas cette dignité. Un évêque est exposé à la malignité de toutes les langues et à la critique de tous, des sages comme des insensés. En proie à mille inquiétudes, le jour et même la nuit, il devient encore pour plusieurs un objet de haine ou de jalousie. Sans doute, je ne parle pas ici de ces évêques qui ne s'étudient qu'à plaire à tout le monde, qui craignent le moindre travail, et qui font de l'épiscopat un état de repos et de somnolence. Je les laisse de côté, et je parle de ceux qui veillent sur leur troupeau, et qui exposent leur salut pour sauver vos âmes.

Répondez-moi : Le père de famille qui a dix enfants, tous parfaitement soumis, et habitant avec lui, ne laisse-t-il pas néanmoins d'exercer sur eux une continuelle vigilance ? Eh ! que fera donc un évêque dont la nombreuse famille qui reconnaît son autorité n'est point placée sous son œil, ni sous sa main ? Mais, direz-vous, il est entouré d'honneurs. De quels honneurs ? Sur la place publique, les derniers des mendiants lui prodiguent l'injure et le sarcasme. Eh ! pourquoi ne leur ferme-t-il pas la bouche ? Vous parlez tout à votre aise ; mais la chose n'est pas facile à faire. Oui, si un évêque ne donne aux fainéants comme aux travailleurs, tous s'accordent pour le décrier, et tous osent l'accuser et le calomnier. Si c'était un prince, la crainte arrêterait ; mais ici, ce motif est nul, car les insulteurs ne craignent point Dieu.

Qui pourrait encore se représenter les soucis d'un évêque par rapport à la prédication, au maintien de la doctrine, et aux nombreuses difficultés des ordinations ? Peut-être suis-je moi-même un évêque faible, misérable et de nulle valeur ; mais il me semble que les choses sont bien telles que je les dépeins. Aussi, un pasteur est-il véritablement comme une nacelle qui est battue des vagues. Car de tous côtés, il est assailli par ses amis et ses ennemis, par ses proches et par les étrangers. Eh quoi ! un seul empereur gouverne l'univers, et un évêque ne l'est que d'une seule ville. Je l'avoue, et néanmoins les sollicitudes de l'évêque sont d'autant plus grandes que la mer est plus houleuse et les vagues plus furieuses. Comment ? C'est que le prince fait agir ses nombreux ministres, et que ses lois et ses volontés sont parfaitement exécutées. Mais ici il n'en est pas de même. L'évêque ne saurait commander avec une souveraine autorité ; s'il est sévère, on l'appelle rigide, et s'il est bon et facile, on l'accuse d'être lâche et indifférent. Il faut donc qu'il unisse en lui comme deux éléments contraires, et qu'il ne s'attire ni le mépris, ni la haine.

Que dirai-je de la préoccupation des affaires ? Combien d'hommes il doit nécessairement offenser, même sans le vouloir ! et combien d'autres il est obligé de traiter avec sévérité ! Je parle ici dans toute la sincérité de mon âme, et je dis que peu de pasteurs se sauvent, et que le plus grand nombre se damnent, parce que la charge pastorale exige une vertu héroïque. Et en effet il faut que sans cesse l'évêque fasse violence à son caractère, et qu'il exerce sur lui-même la plus active vigilance. Eh ! ne voyez-vous pas quelles qualités doit posséder un évêque ? Il doit être puissant en doctrine, patient, et capable d'instruire fidèlement. Mais que de difficultés dans ce ministère de la parole ! Bien plus, l'évêque est responsable du salut de ses frères ; et, pour ne citer qu'un seul exemple, si par sa faute un catéchumène meurt sans baptême, son salut n'est-il pas bien hasardé ? car la perte d'une âme est un malheur qu'on ne peut assez déplorer.

Le salut d'une âme est d'un si haut prix que, pour l'assurer, le Fils de Dieu s'est fait

homme, et qu'il est mort sur la croix : de quels supplices la perte de cette âme ne sera-t-elle donc pas punie? La justice des hommes condamne l'homicide au dernier supplice ; eh ! que ne fera pas la justice divine ! Ne me dites point qu'ici le prêtre ou le diacre sont seuls responsables, car leur péché rejaillit sur l'évêque qui leur a imposé les mains. Nouvelle difficulté : un indigne a reçu l'ordination. Que conseillera la prudence pour réparer des fautes accomplies? L'évêque marche alors entre deux précipices, car il ne doit, ni tolérer l'homme en question, ni scandaliser les fidèles. Faut-il donc retrancher tout d'abord? mais l'occasion ne se présente pas. Faut-il tolérer? ce serait le mieux, direz-vous, car les fautes de ce clerc retombent sur celui qui lui a imposé les mains. Eh quoi ! faut-il ne plus lui imposer les mains et ne pas l'admettre à un degré plus élevé? mais ce sera rendre son indignité publique. Nouvel écueil, nouveau scandale. L'admettra-t-on à un degré plus élevé? on ne fera qu'aggraver le mal.

5. Concluons que celui qui considère la dignité épiscopale comme une charge lourde et onéreuse, ne s'y engagera pas facilement. Mais aujourd'hui on la regarde comme une magistrature séculière, et nous perdons devant Dieu tout ce que nous gagnons devant les hommes en gloire et en honneur. Quel gain solide en retirons-nous? et tout n'est-il pas néant et vanité? Vous ambitionnez le sacerdoce; eh bien ! mettez en regard l'enfer, et le compte qu'il vous faudra rendre; la vie calme et paisible que vous menez, et la rigueur des supplices éternels. Si un laïque pèche, il sera puni moins sévèrement; mais si un prêtre pèche, il se damne. Rappelez-vous les travaux de Moïse, sa douceur et ses mérites ; et cependant quelle punition ne lui attira pas un seul péché ! mais elle fut juste, parce que ce péché devint préjudiciable à tout le peuple. Moïse fut donc puni rigoureusement, bien moins parce que sa faute avait été publique, que parce qu'il avait péché comme prêtre. Car le châtiment d'un péché public est tout autre que celui d'un péché secret. La faute peut être la même; mais la punition en est différente. Que dis-je? il n'y a point égalité dans la faute; et autre est un péché secret, et autre un péché public. Au reste, un évêque ne saurait pécher en secret.

Juste et innocent, il est bien à souhaiter qu'il ne soit pas exposé aux traits de la calomnie; mais, fautif et pécheur, il ne peut les éviter. Un mouvement de colère, un rire peu mesuré et un sommeil trop prolongé, deviennent contre lui une occasion d'amères critiques. Que de gens s'en offensent ! Les uns lui tracent des règles de conduite, et les autres, rappelant le souvenir des anciens évêques, blâment le nouveau pasteur ; mais s'ils retracent ainsi les vertus de ces anciens prêtres et évêques, c'est bien moins par zèle de leur gloire que par esprit de censure et de malignité. La guerre, disent-ils, plaît toujours aux nouveaux soldats. Ce proverbe est vrai aujourd'hui encore, et nous-mêmes nous le répétons à la veille du combat. Mais dès qu'arrive ce jour, rien ne nous distingue plus du grand nombre. Car, loin de combattre ceux qui oppriment les pauvres, nous ne défendons pas même le troupeau de Jésus-Christ, et nous ressemblons à ces pasteurs dont parle Ezéchiel, qui tuent et dévorent les brebis. (Ezéch. xxxiv, 2.) Quel évêque paît le troupeau de Jésus-Christ avec la même sollicitude que Jacob gardait celui de Laban? et qui, à son exemple, supporte les froids de la nuit? Ne m'objectez point mes veilles et mes soins empressés, car tout ce que je fais n'est rien.

Cependant les consuls eux-mêmes sont moins honorés qu'un évêque. A la cour il est le premier ; et parmi les dames, et dans le palais des grands on lui défère le premier rang. Hélas ! ces honneurs ont tout vicié et tout corrompu. Si je parle ainsi, ce n'est point pour vous faire rougir, et je ne veux que modérer en vous le désir de l'épiscopat. Quelle différence faites-vous entre le briguer vous-même, ou y parvenir par les intrigues d'un ami? De quel œil regarderez-vous désormais ce puissant auxiliaire? et que pourrez-vous alléguer pour votre justification? Celui qui n'a accepté l'épiscopat que malgré lui, peut du moins présenter cette répugnance comme une excuse ; et, quoique le plus souvent on ne lui en tienne pas compte, elle ne laisse pas d'être une excuse réelle. Vous savez quel a été le sort de Simon? Eh ! qu'importe qu'au lieu d'argent, vous prodiguiez l'adulation et l'intrigue ! « Que « ton argent périsse avec toi ! » lui dit Pierre, et il vous dira à vous : Que votre ambition périsse avec vous, parce que vous avez cru que le don de Dieu s'acquérait par des moyens humains !

Mais qui arrive à l'épiscopat par cette voie? Plût à Dieu qu'on ne pût en citer un seul exemple! Au reste, je désire vivement que ces paroles ne vous concernent en rien, et ce n'est que par incident que j'ai touché ce sujet: car lorsque je m'élève contre l'avarice, je n'ai en vue aucun de vous, ni en général, ni en particulier. Plaise donc au ciel que tous nos avertissements vous deviennent inutiles! Le désir du médecin est de voir que ses soins multipliés rendent superflu l'emploi des remèdes: et de même je souhaite que mes paroles se perdent dans l'air, et ne soient qu'un vain bruit. De mon côté, je suis disposé à tout souffrir plutôt que de reprendre ce sujet; et si vous le voulez, je n'y reviendrai plus, pourvu que mon silence soit sans danger. Car je ne pense pas que le plus ambitieux d'entre vous veuille, sans y être contraint, aspirer à l'épiscopat. Désormais je me bornerai à vous instruire par de bons exemples, car c'est là le meilleur de tous les enseignements. Un habile médecin gagne gros par ses cures, et néanmoins il préfère voir ses amis en bonne santé. C'est ainsi que je désire l'heureuse santé de vos âmes, car tout en voulant me sauver, je ne veux point votre perte. Ah! si je pouvais vous faire voir toute la charité de mon cœur, nul ne s'offenserait même d'un reproche amer. « Car il est certain que les bles-« sures d'un ami valent mieux que les baisers « empressés d'un ennemi ». (Prov. XXVII, 6.)

Vous m'êtes plus chers que la lumière elle-même; et je souhaiterais cent fois d'en être privé, pourvu que je pusse à ce prix convertir vos âmes; tant votre salut m'est plus doux que les rayons du soleil. Eh! de quels charmes sont-ils pour moi, si la douleur de votre perte répand sur mes yeux d'épaisses ténèbres? La lumière extérieure est bonne, quand elle s'harmonise avec la joie du cœur; et elle fatigue l'œil, lorsque l'âme est plongée dans un noir chagrin. Je parle ici en toute sincérité, et puisse l'expérience ne jamais vous l'apprendre! Au reste, s'il arrive qu'un seul d'entre vous tombe dans une faute grave, réveillez mon zèle. Que je périsse si je deviens semblable au paralytique ou à l'insensé, et si je suis réduit à dire avec le prophète: « La lu-« mière de mes yeux s'éteint, et elle n'est plus « en moi ». (Ps. XXXVII, 10.) Eh! quelle espérance peut me sourire, quand vous ne faites aucun progrès dans la vertu! Mais aussi quelle tristesse peut m'accabler, quand vous vous conduisez dignement! Oui, je ne marche plus, je vole lorsque j'entends dire du bien de vous. « Comblez donc ma joie ». (Philip. XXII.) Car je ne souhaite, et je ne désire que votre avancement spirituel, et je ne veux l'emporter sur vous tous qu'en une seule chose; c'est que je vous aime et que je vous chéris. Oui, vous êtes tout pour moi, père, mère, frères et enfants. Ah! ne pensez pas qu'aucune de mes paroles me soit inspirée par un sentiment d'aversion! je ne parle que pour votre correction; « et le frère », dit l'Ecriture, « qui est « aidé par son frère, est semblable à une ville « fortifiée ». (Prov. XVIII, 19.) Ne murmurez donc point; car, moi aussi, j'estime votre parole, et bien volontiers je recevrais vos avis et vos observations. Nous sommes tous frères, et nous n'avons tous qu'un seul et même Maître. Or, dans une famille, un seul commande, et tous les autres obéissent. C'est pourquoi ne murmurez point; mais en toutes choses agissons pour Dieu, à qui soit la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

QUAND LES JOURS DE LA PENTECÔTE FURENT ACCOMPLIS, LES DISCIPLES ÉTAIENT TOUS ENSEMBLE EN UN MÊME LIEU, ET SOUDAIN UN BRUIT S'ENTENDIT VENANT DU CIEL. (ACT. II, 1, 2.)

—

ANALYSE.

1. L'orateur explique d'abord les rapports qui existent entre la Pentecôte des Juifs et celle des chrétiens, et puis les raisons symboliques des langues de feu, sous lesquelles se montra l'Esprit-Saint.
2. Il dépeint ensuite l'étonnement où le don des langues jeta tous ceux qui en furent témoins, et puis il oppose l'excellence et la supériorité du feu, comme emblême de l'action de l'Esprit-Saint, aux divers signes de l'inspiration qu'avaient reçus les prophètes de l'Ancien Testament, et il y trouve une preuve de la sainteté des apôtres. — Ceux-ci parlent toutes les langues, parce qu'ils doivent convertir tous les peuples, et tandis que les uns sont dans l'admiration d'un tel prodige, les autres l'attribuent à l'ivresse, ainsi que les ennemis de Jésus-Christ attribuaient ses miracles au prince des démons.
3. Mais Pierre élève la voix au nom des onze qui l'entourent : Quel homme ! et quel langage ! à un tel changement on reconnaît l'action divine de l'Esprit-Saint. — Ici l'orateur trace un éloquent parallèle entre les plus discrts philosophes, et ce pêcheur du lac de Génézareth, qui, tout rempli d'une science céleste, confond les plus beaux génies, et réfute les plus subtils sophistes.
4. Il compare ensuite la doctrine et la morale de ce Platon, qu'on a surnommé divin, à la doctrine et à la morale de l'apôtre, et laisse à ses auditeurs de décider lequel des deux fait plus d'honneur à l'humanité. — Enfin il termine en exaltant de nouveau la vertu humble et réelle des apôtres en opposition avec l'orgueil et la vanité des philosophes païens.

1. A quelle époque de l'année se célébrait la fête de la Pentecôte ? Au moment de mettre la faux dans la moisson, et de recueillir le froment ; telle est la figure, et voici la vérité. Lorsque la faux de la parole évangélique doit être mise dans la moisson des âmes, le Saint-Esprit paraît, semblable à une faux aiguë. Aussi le Sauveur avait-il dit : « Levez vos « yeux et regardez les campagnes, car elles « blanchissent déjà pour la moisson » ; et encore : « La moisson est grande et les ouvriers « peu nombreux ». (Jean, IV, 35 ; Luc, X, 2.) Il s'empresse d'envoyer la faux, parce que le moment de la moisson était arrivé. Et, en effet, il en avait déjà comme recueilli les prémices en introduisant notre nature dans les cieux. « Quand les jours de la Pentecôte furent « accomplis », c'est-à-dire, non avant la solennité, mais le jour même de la fête, et il y avait opportunité que la descente de l'Esprit-Saint s'opérât un jour de fête, afin que les témoins de la mort de Jésus-Christ vissent également ce prodige. « Et soudain un bruit s'en- « tendit, venant du ciel ». Pourquoi la venue de l'Esprit-Saint est-elle annoncée par ces signes sensibles ? Parce que, malgré ce concours de circonstances, si les Juifs dirent : « Ils sont pris de vin », que n'eussent-ils pas dit dans toute autre hypothèse ? Mais ce ne fut pas un bruit ordinaire, « il vint du ciel » ; et comme il se fit entendre soudain, il excita l'attention des disciples. « Et il remplit toute « la maison ». C'est un symbole de la puissance de l'Esprit-Saint. Soyez attentifs : saint Luc nous dit que tous les disciples étaient réunis, en sorte que tous crurent sur le témoignage de leurs sens, et que tous devinrent ainsi des témoins dignes de foi.

Mais voici un nouveau prodige plus étonnant encore. « Et ils virent comme des langues « de feu qui se partagèrent ». Ce n'est pas sans raison que l'écrivain sacré dit : « Comme des « langues ». Il veut prévenir l'erreur de ceux qui croient que l'Esprit-Saint est un élément sensible ; aussi dit-il : « comme un feu », et : « comme un vent ». Ce n'était donc pas un simple courant d'air. Lorsque ce même Esprit dut se manifester à Jean-Baptiste, il apparut

au-dessus de Jésus-Christ, sous la forme d'une colombe ; et aujourd'hui qu'il s'agit d'évangéliser l'univers, il vient comme un feu ardent. « Et il s'arrêta sur chacun d'eux »; c'est-à-dire, se fixa et se reposa sur chacun d'eux, car telle est la signification du verbe s'arrêter. Mais l'Esprit-Saint ne se reposa-t-il que sur les douze apôtres, à l'exclusion de tous les autres? Nullement, il se répandit également sur les disciples qui étaient au nombre de cent vingt. Aussi est-ce avec juste raison que saint Pierre cite ce passage d'un prophète : « Dans ces der-« niers temps, dit le Seigneur Dieu, je répan-« drai mon Esprit sur toute chair ; et vos fils « et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens « auront des visions, et vos vieillards auront « des songes ». (Joël, II, 28.)

Observez aussi que ce ne fut pas seulement pour frapper d'étonnement les disciples, mais encore pour les remplir de grâce que l'Esprit-Saint s'annonça sous le double symbole du vent et du feu. C'est pourquoi saint Luc ajoute : « Qu'ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, « et qu'ils commencèrent à parler diverses lan-« gues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait « de les parler ». Ce don des langues, inoui jusqu'alors, fut le seul signe des opérations du divin Esprit, et il était un témoignage bien suffisant. Mais ce divin Esprit « s'arrêta sur « chacun d'eux »; par conséquent sur Joseph qui n'avait pas été élu, et qui n'eut plus à envier la préférence donnée à Matthias. « Et « tous furent remplis » ; c'est-à-dire que la grâce de l'Esprit-Saint ne leur fut point départie comme avec mesure, mais dans toute sa plénitude. « Et ils commencèrent à parler « diverses langues, selon que l'Esprit-Saint « leur donnait de les parler ». Saint Luc n'eût point dit « tous », s'il n'eût voulu désigner que les apôtres, et si ce don n'eût été communiqué également à tous les autres disciples. Et, en effet, puisqu'il avait précédemment désigné les apôtres chacun par son nom, il lui eût suffi de constater ici leur présence.

Observez encore que l'Esprit-Saint descendit sur les disciples dans le temps qu'ils persévéraient dans la prière et l'union des cœurs. Ces mots : « Comme des langues de feu », nous rappellent un autre prodige de ce genre, celui du buisson ardent. « Selon que l'Esprit-« Saint leur donnait de parler », car toutes leurs paroles étaient autant de sentences. « Or, « il y avait à Jérusalem », poursuit saint Luc, « des Juifs religieux qui y habitaient ». C'était par un motif de religion que ces Juifs s'y étaient fixés. Et comment? Parce que pour le faire ils avaient dû, étant de diverses contrées, quitter leur patrie, leurs biens et leur famille. Aussi saint Luc dit-il « qu'il y avait à Jérusa-« lem des habitants, Juifs religieux, de toutes « les nations qui sont sous le ciel ; et ce bruit « s'étant répandu, il s'en assembla un grand « nombre, et ils furent fort étonnés ». Le prodige s'était accompli dans l'intérieur de la maison, et une légitime curiosité y faisait accourir tous ceux qui en entendaient parler. « Et ils étaient fort étonnés ». Que signifie cette expression? Elle marque en eux un mélange de trouble et d'admiration.

Mais saint Luc nous révèle la cause de cette disposition, quand il ajoute que « chacun les « entendait parler en sa langue. Or, cette mul-« titude s'entredisait : Ces gens-là qui parlent, « ne sont-ils pas tous Galiléens? » Voyez-vous comme tous les esprits et les regards se tournent vers les apôtres. « Comment donc les « entendons-nous parler chacun la langue du « pays où nous sommes nés? Parthes, Mèdes, « Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, « la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la « Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et cette « partie de la Lybie qui est proche de Cyrène, « et ceux qui sont venus de Rome, Juifs aussi « et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les en-« tendons parler, chacun en notre langue, des « merveilles de Dieu. Ils étaient donc dans la « stupeur et l'admiration, se disant l'un à « l'autre : Que veut dire ceci? » (Act. II, v, 12.) Les voyez-vous accourir de l'Orient et de l'Occident? « Mais quelques-uns se moquaient, « disant : C'est qu'ils sont pleins de vin nou-« veau ».

2. Quelle impudence et quelle malignité! car la Pentecôte ne tombait pas au temps de la vendange. Mais, ô comble de la malice! tandis que tous les autres, Romains, prosélytes, et peut-être même les bourreaux qui avaient crucifié le Christ, reconnaissent la vérité du prodige ; ces Juifs ne savent répondre aux nombreux miracles qu'opèrent les apôtres que par cette raillerie : « Ces gens « sont pleins de vin nouveau ». Mais reprenons l'explication des premiers versets. « L'Es-« prit-Saint », dit saint Luc, « remplit toute « la maison ». Ce divin Esprit fut pour les apôtres comme une piscine d'eau, et le feu

marquait la plénitude de la grâce et la véhémence du zèle. Ce n'est pas ainsi que ce même Esprit se communiquait aux prophètes, et il le faisait d'une manière moins solennelle. Le Seigneur présenta un livre à Ezéchiel, et il lui dit : Dévore ce livre qui contient ce que tu devras dire. « Et je dévorai le livre », dit le prophète, « et il fut dans ma bouche comme « le miel le plus doux ». (Ezéch. III, 3.) A l'égard de Jérémie, c'est la main du Seigneur qui toucha ses lèvres. (Jérém. I, 9.) Mais ici l'Esprit-Saint paraît en personne, et se montre ainsi égal en gloire au Père et au Fils.

Ezéchiel dit encore : « Je vis un livre qui « contenait des plaintes lugubres, des malé- « dictions et des calamités ». (Ezéch. II, 9.) La tradition de ce livre lui fut une preuve suffisante de l'inspiration divine : et, en effet, il avait besoin d'en être averti par quelque signe ; mais, du reste, il n'était envoyé qu'à une seule nation, et à ses concitoyens. Les apôtres, au contraire, devaient se répandre dans le monde entier, et parmi des peuples inconnus. Le manteau d'Elie fut pour Elisée le gage des dons de prophétie et de miracles, David reçut avec l'onction sainte celui de l'inspiration divine, et du milieu du buisson ardent le Seigneur confia à Moïse la mission de délivrer Israël. Mais ici se révèle un ordre de choses tout nouveau, le feu lui-même s'arrête sur chacun des disciples. Eh ! pourquoi ce feu ne parut-il pas embraser toute la maison ? Parce que tous en eussent été effrayés. Au reste, c'est ce qui eut effectivement lieu, car il faut faire plus attention à ce globe de feu qui parut alors, qu' « à ces langues qui se « partagèrent ». Eh ! combien devait être immense le foyer d'un aussi vaste incendie ! Saint Luc dit aussi avec raison que les langues « se partagèrent », parce qu'elles partaient toutes d'un même tronc, et qu'elles recevaient leur force et leur énergie du divin Paraclet.

Observez encore qu'alors pour la première fois fut manifestée la sainteté des apôtres ; aussi, reçurent-ils l'Esprit-Saint. Nous voyons également que David ne se montra pas moins fidèle au Seigneur après qu'il eut triomphé de ses ennemis, qu'il ne l'avait été lorsqu'il gardait les troupeaux ; que Moïse, qui avait méprisé les palais des rois, prit en mains, après quarante ans, la conduite du peuple hébreu ; que Samuel, élevé dans le temple, devint juge en Israël, et qu'Elisée et Ezéchiel, qui avaient tout quitté, reçurent le don de prophétie. La suite des faits prouve qu'il en avait été ainsi des apôtres, et qu'ils avaient eux-mêmes tout abandonné. C'est pourquoi l'Esprit-Saint vint en eux, parce qu'ils avaient fait preuve de vertu et de générosité. Ils avaient appris par leur propre expérience à connaître la faiblesse de l'homme, mais ils apprirent alors quel est le mérite de la pauvreté volontaire.

Saül reçut l'Esprit-Saint lorsque Samuel lui rendit témoignage qu'il était homme de bien. Mais personne ne l'a jamais reçu de la même manière que les disciples, pas même Moïse, le plus grand de tous les prophètes. Et en effet, il perdit quelque chose de sa plénitude, lorsque son esprit se reposa sur Josué. Ici rien de semblable. Vous allumez à un brasier autant de lampes que vous voulez, sans diminuer son volume ; et c'est ce qui arriva aux apôtres. Au reste, ce feu montrait moins l'abondance de la grâce qu'il ne signifiait la source même de l'Esprit-Saint où ils puisaient, et on peut y trouver un rapport réel avec cette parole du Sauveur : « Je donnerai à celui qui croira en « moi, je lui donnerai une fontaine d'eau jail- « lissante jusqu'à la vie éternelle ». (Jean, IV, 14.) Or, il était bien à propos que la plénitude de l'Esprit-Saint se répandît sur les apôtres, car ils ne devaient point disputer avec un Pharaon, mais combattre contre le démon. Leur empressement à accepter cette lutte n'est pas moins admirable ; ils ne s'autorisent point de l'exemple de Moïse pour dire que leur parole était lente et leur langue embarrassée, et ils n'allèguent point avec Jérémie leur inexpérience. Mais, quoiqu'ils aient entendu des prédictions plus effrayantes et plus élevées, ils n'osent se refuser à l'ordre du Seigneur. Nous pouvons donc en conclure qu'ils furent réellement des anges de lumière et les dispensateurs des vérités éternelles.

Jusqu'à ce jour les apôtres n'avaient été favorisés d'aucune vision céleste. Mais dès que l'homme-Dieu fut monté au plus haut des cieux, l'Esprit-Saint en descendit « pareil à un « vent violent qui s'approche ». C'était déclarer aux apôtres que rien ne leur résisterait, et qu'ils disperseraient leurs ennemis comme une poussière légère. « Et il remplit toute la mai- « son ». Cette maison figurait l'univers entier. « Et il s'arrêta sur chacun d'eux, et une « grande multitude s'assembla et fut tout

« étonnée ». Voyez la piété des apôtres : ils ne se hâtent pas de parler et hésitent à rompre le silence. Les méchants, au contraire, s'écrient soudain : « Ces gens sont pleins de vin nou- « veau ». La loi ordonnait aux Juifs de se présenter au temple trois fois chaque année, et c'est pourquoi des hommes religieux de toutes les nations demeuraient à Jérusalem. Cette circonstance prouve combien l'auteur du livre des Actes cherche peu à flatter les Juifs. Et, en effet, il ne dit point qu'ils se soient exprimés en belles paroles, et il se contente d'écrire : « Ce bruit s'étant répandu, une grande multi- « tude s'assembla et fut tout étonnée ».

Au reste, cet étonnement était tout naturel, car les Juifs croyaient que par la mort de Jésus-Christ tout était fini. Cependant leur conscience se troublait à la vue de ce sang dont leurs mains étaient encore toutes dégouttantes, aussi s'effrayaient-ils de tout : « Est-ce », disent-ils, « que tous ceux qui parlent ne sont pas Gali- « léens ? » Eh oui ! les apôtres étaient véritablement de la Galilée, et ils ne s'en cachaient pas. D'ailleurs le bruit de ce vent impétueux avait tellement saisi les esprits, qu'une grande multitude de toutes les nations du monde s'était rassemblée. Quant aux apôtres, ils puisaient une nouvelle assurance dans ce fait, qu'ignorant l'idiome persan, ils apprenaient des Perses eux-mêmes qu'ils le parlaient. Saint Luc cite ici en particulier des peuples ennemis des Juifs pour annoncer que les apôtres devaient les soumettre au joug de l'Evangile.

3. Mais comme les Juifs étaient, à cette époque, dispersés au milieu des nations, il est vraisemblable que plusieurs gentils se trouvaient alors à Jérusalem, car la connaissance de la loi avait été répandue parmi eux. Ils étaient donc présents en grand nombre, et pouvaient rendre témoignage de ce qu'ils avaient entendu. Ainsi tous s'accordaient pour attester unanimement le prodige, les indigènes, les étrangers et les prosélytes. « Nous « les entendons », disent-ils, « parler en notre « langue des grandeurs de Dieu ». C'est que la parole des apôtres n'était point une parole vulgaire, mais un langage sublime. C'est pourquoi ils hésitaient d'abord, car jamais semblable prodige ne s'était vu. Observez aussi parmi cette foule la probité des uns ; ils s'étonnent, et expriment leur étonnement par cette exclamation : « Que veut dire ceci ? Mais d'autres « disaient en se moquant : Ils sont pleins de « vin nouveau ». O impudence ! Et toutefois n'en soyons pas surpris, puisqu'ils ont bien dit que le Sauveur qui chassait les démons, était lui-même possédé du démon. (Jean, VIII, 48.) Ici comme toujours, l'intempérance de la langue ne cherche qu'à se répandre, et peu lui importe qu'elle déraisonne, pourvu qu'elle parle.

« Ils sont pleins de vin nouveau » ; oui, c'est par l'effet d'une ivresse toute céleste que des hommes exposés à mille dangers, craignant la mort et plongés dans une profonde tristesse, osent tenir un tel langage. Au reste, il n'est pas inutile d'observer que ce reproche était si peu vraisemblable, que son énonciation seule prouvait qu'eux-mêmes étaient troublés par les fumées du vin. Ils expliquaient donc la conduite et le langage des apôtres, en disant : « Ils sont pleins de vin nouveau. Mais Pierre, « se tenant debout avec les onze, éleva la voix « et dit » : Vous avez admiré son esprit de sagesse dans l'élection de Matthias, admirez ici son courage. Et en effet, au milieu de cette stupeur et de cet étonnement général, ce n'était pas un prodige moins surprenant qu'un homme simple et ignorant osât parler devant une aussi grande multitude. Car si quelquefois on se trouble dans un cercle d'amis, Pierre ne devait-il pas être tout interdit en s'adressant à des ennemis qui ne respiraient que le sang et le meurtre ? D'ailleurs, le son seul de sa voix prouva que ni lui, ni ses collègues n'étaient ivres, et fit connaître qu'ils n'étaient point, comme les prêtres des idoles, agités de transports furieux, ou dominés par quelque violence extérieure. Que signifie cette parole : « avec les onze ? » Elle marque que tous avaient également reçu le don des langues, et que tous parlaient par la bouche de Pierre. C'est pourquoi les onze l'entourent, confirmant sa parole par leur témoignage. « Il éleva « donc la voix et dit » : c'est-à-dire, qu'il s'exprima avec une rare intrépidité.

Or, Pierre n'agissait ainsi que pour faire comprendre aux Juifs quels miracles venait de produire la grâce de l'Esprit-Saint. Et en effet, ce même homme, qui avait tremblé à la voix d'une servante, parle hardiment au milieu d'un peuple nombreux qui ne respire que le sang et le meurtre. Mais il fallait qu'il fût bien assuré de la résurrection de Jésus-Christ, pour qu'il en parlât avec une pleine assurance à des gens qui ne savaient que rire et se moquer.

Eh ! n'était-ce donc point tout ensemble légèreté, impiété et impudence que d'attribuer à l'ivresse ce don merveilleux des langues? Mais cette froide raillerie ne troubla point les apôtres et ne les intimida point. Car la présence de l'Esprit-Saint les avait comme transformés et rendus supérieurs à tout sentiment bas et terrestre. Oui, quand l'Esprit-Saint remplit une âme, d'un vase de terre il en fait un vase d'or. Eh ! voyez Pierre ! Est-ce encore cet apôtre timide et insensé, auquel Jésus-Christ disait : « Et vous aussi êtes-vous sans intelligence? » et qu'il appelait Satan, même après son admirable profession de foi? (Matth. xv, 16 ; xvi, 23.)

Admirez également l'union qui règne entre tous les apôtres. Ils cèdent la parole à Pierre, parce qu'il ne fallait pas que tous parlassent à la fois. « Pierre éleva donc la voix » ; et il parla aux Juifs avec une grande hardiesse. Voilà donc ce que c'est que d'être un homme spirituel, et pour que tout nous soit facile, il suffit que nous nous rendions dignes de recevoir les dons de l'Esprit-Saint. L'incendie qui rencontre des matières inflammables se nourrit et se développe avec une nouvelle rapidité, et dévore souvent ceux qui tentent d'arrêter ses progrès. C'est ce que l'on vit au jour de la Pentecôte ; ou plutôt supposez un combat entre un homme qui porte un réchaud ardent, et un autre qui est tout chargé de paille et de foin, et vous comprendrez avec quelle supériorité les apôtres engagèrent la lutte. Le nombre de leurs adversaires les fit-il jamais reculer? N'avaient-ils pas à combattre l'indigence et la faim, la honte et l'infamie, l'insulte et la raillerie, car on les considérait comme de vils imposteurs ? Tous ces maux fondaient sur eux, et ils étaient également en butte aux sarcasmes des uns et aux moqueries des autres. Nous les voyons encore exposés aux fureurs d'un peuple insensé, aux séditions et aux embûches ; aux bûchers, aux glaives et aux bêtes féroces. De toutes parts on leur déclarait une guerre cruelle, et ils semblaient aussi insensibles à toutes ces persécutions que si elles n'eussent été qu'un rêve ou une ombre vaine. Que dis-je ? Après avoir épuisé sur eux-mêmes toute la fureur de leurs ennemis, ils leur firent éprouver les mêmes anxiétés ; car l'écrivain sacré nous les représente en proie à la colère et à la crainte, à l'incertitude et à la frayeur. C'est pourquoi ils s'écrient : « Voulez-vous « donc faire tomber sur nous le sang de cet « homme ? » (Act. v, 28.)

Mais il n'est pas moins admirable de voir les apôtres nus et sans armes engager le combat contre des ennemis armés de toutes pièces, et lutter, faibles et infirmes, contre des princes qui avaient pour eux la puissance et l'autorité. Ignorants et peu orateurs, ils entraient en dispute avec des jongleurs et des magiciens, des sophistes, des rhéteurs et des philosophes qui avaient vieilli dans les chicanes de l'académie et du portique. Et cependant Pierre, qui n'avait fréquenté que les bords du lac de Génésareth, en triompha comme s'ils n'eussent été que des poissons muets. En vérité, il les vainquit avec autant de facilité qu'un pêcheur prend des poissons muets. Le fameux Platon, qui a débité tant de belles choses, se tait lui-même, tandis que Pierre parle aux Juifs, aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, aux Indiens, et enfin à tous les peuples et aux nations les plus éloignées. Que devient aujourd'hui l'orgueil de la Grèce, le nom d'Athènes, et les rêveries de ses philosophes ? Pierre de Galilée, Pierre de Bethsaïde, Pierre l'ignorant les a tous surpassés. Mais, je vous en conjure, ne rougissez point de la patrie ni du nom de votre vainqueur ; car, si vous voulez savoir son nom, il s'appelle Pierre, et ce vous sera une nouvelle confusion. Ce qui vous a perdu, c'est que vous avez méprisé la simplicité, et trop exalté l'éloquence. Vous vous êtes trompés de route, et au lieu de suivre la voie royale, facile et unie, vous avez pris un sentier rude, escarpé et difficile. Aussi n'avez-vous pu arriver au royaume des cieux.

4. Pourquoi donc, me direz-vous, Jésus-Christ ne s'est-il pas, de préférence, révélé à Platon, ou à Pythagore ? Parce que Pierre montrait plus de dispositions pour cette divine philosophie. Car les premiers n'étaient que des enfants, et ne recherchaient que la vanité de la gloire humaine ; le second, au contraire, était un homme mûr, et vraiment ami de la sagesse. Aussi était-il capable de recevoir les dons de la grâce. Vous riez peut-être de mes paroles, et je ne m'en étonne point, car les Juifs aussi se moquaient des apôtres, et disaient qu'ils étaient pleins de vin nouveau. Mais lorsque, quelques années après, ils furent en proie aux maux les plus extrêmes, et qu'ils virent la prise de Jérusalem et la démolition de ses murailles, l'incendie du temple et ces calamités

qu'on ne peut décrire, ils n'eurent plus envie de rire. Eh bien ! vous aussi, vous ne rirez plus au jour du jugement, et en face des feux de l'enfer.

Mais pourquoi parler de l'avenir ? Désirez-vous connaître quel a été Pierre et quel a été Platon ? Etudions leur conduite, leurs mœurs et leur doctrine. Platon a consacré son existence à formuler des aphorismes vains et inutiles. Car de quelle utilité m'est-il de savoir que l'âme d'un philosophe se transforme en mouche? En vérité, si l'âme de Platon n'a pas été transformée en mouche, du moins elle n'a pas bourdonné moins pertinemment qu'une mouche. Quelles niaiseries ! Et un esprit sage peut-il débiter de semblables rêveries ! Au reste, Platon était naturellement ironique et jaloux de tous. C'est pourquoi il s'est comme attaché à ne produire rien d'utile, ni par lui-même, ni par les autres. Ainsi il a emprunté à Pythagore le dogme de la métempsycose et a promulgué lui-même la théorie d'une république dont plusieurs lois sont infâmes. Que les femmes, dit-il, soient communes ; que les jeunes filles paraissent nues devant les jeunes gens, et que les parents et les enfants ne se connaissent point. Est-il rien de plus insensé ?

Mais en voilà assez pour Platon. Dans le christianisme, au contraire, ce n'est plus la nature, mais la philosophie de Pierre qui, au nom de la charité, déclare que tous les hommes sont frères, et corrige ainsi la doctrine scandaleuse de Platon. Car celui-ci ne cherchait qu'à introduire dans la famille un adultère et à faire rejeter le véritable père. N'était-ce pas plonger l'âme dans l'ivresse et la fange des passions? Aussi disait-il avec une cynique hardiesse : Que les femmes soient communes. Si je rapportais les théogonies des poètes, on m'accuserait de débiter des fables, mais ces philosophiques rêveries ne sont-elles pas plus ridicules encore ? Et jamais les poètes ont-ils propagé d'aussi monstrueuses doctrines? Ce prince des philosophes transforme encore la femme en amazone et l'arme d'un casque et d'une cuirasse. Enfin, il ose dire que l'homme et le chien sont une seule et même espèce, parce que dans l'un comme dans l'autre, il y a union des deux sexes. Peut-on déraisonner plus cyniquement !

Mais ici, je ne puis que reconnaître l'action du démon qui s'efforce de prouver que l'homme est l'égal de la brute ; et c'est par son inspiration que des philosophes ont accrédité cette absurde et dangereuse doctrine, et qu'ils ont dit que la brute était, comme l'homme, douée de raison. Eh ! voyez quel désordre règne parmi eux sur la question de l'âme. Les plus savants ont dit que notre âme se transformait en mouche, en chien et en bête ; et leurs successeurs, rougissant d'une telle doctrine, sont tombés dans une autre non moins honteuse. Car ils veulent que l'animal entre en partage de la raison humaine, et ils nous montrent comme plus excellentes que l'homme les créatures qui ont été faites pour son service. Que dis-je? Ils leur accordent même le don de prescience et le sentiment religieux. Le corbeau et la corneille, disent-ils, connaissent Dieu, et comme les prophètes, ils prédisent l'avenir. Les chiens, au témoignage de Platon, forment une véritable république qui a ses lois, qui observe la justice, et qui même connaît la jalousie. Peut-être ne m'en croyez-vous pas? Je n'en suis pas surpris, car vous êtes nourris des saines doctrines du christianisme ; et, accoutumés à ces viandes délicieuses, vous ne pouvez regarder comme un homme celui qui se repaît de telles ordures.

Mais lorsque nous reprochons aux païens ces fables insipides, ils nous répondent que nous ne les comprenons pas. Ah ! plaise au ciel que jamais nous ne comprenions de pareilles inepties ! Au reste, il ne faut pas être bien savant pour découvrir l'abîme où nous conduisent cette impiété et cette confusion de toutes choses. Comme le corbeau, vous répétez, ô insensés, ce que vous n'entendez pas vous-mêmes, et vous agissez en enfants, car vous êtes de véritables enfants. Mais Pierre tient un tout autre langage, et sa parole est comme une vive lumière qui chasse les ténèbres et dissipe la nuit profonde qui enveloppait l'univers. Et quant à son mérite personnel, que dirai-je de sa douceur et de sa charité? Combien il était éloigné de tout sentiment de vanité ; et quoiqu'il ressuscitât les morts, il regardait le ciel avec une humble simplicité. Si jamais un de ces prétendus philosophes eût pu, par des opérations magiques, produire quelque chose qui ressemblât à un tel miracle, n'eût-il pas immédiatement exigé qu'on l'honorât comme un Dieu et qu'on lui dressât des autels et des temples? Mais les apôtres opèrent chaque jour ces miracles, et ils n'imaginent rien de semblable.

Que sont, en réalité, les divinités du paganisme : Minerve, Apollon et Junon? Des démons qui se font adorer sous ces divers noms. Et est-il un roi idolâtre qui ne désire mourir pour obtenir les honneurs de l'apothéose? Combien la conduite des apôtres est opposée ! Car, écoutez ce que disent Pierre et Jean après la guérison du boiteux : « Hommes d'Israël, pourquoi « nous regardez-vous, comme si par notre « vertu ou notre puissance nous avions fait « marcher cet homme ? » Et dans une autre circonstance, ils s'écrient : « Nous sommes « mortels et hommes comme vous ». (Act. III, 12; XIV, 14.) Dans les philosophes, au contraire, tout est orgueil, arrogance et recherche de la gloire ; le vrai amour de la philosophie ne dirigea jamais leur conduite. Or, dès qu'on n'agit que par désir de la gloire, tout se ressent de cet esprit vil et grossier ; et quelles que soient d'ailleurs ses qualités extérieures, le philosophe qui ne possède pas celle-ci, n'est point véritablement ami de la sagesse; il n'est que l'esclave d'une violente et honteuse passion. Mais le mépris de la gloire humaine est bien propre à nous enseigner la vertu et à chasser de notre âme toute affection vicieuse. Je vous exhorte donc à faire tous vos efforts pour guérir en vous cette maladie, car c'est le seul moyen de nous rendre agréables à Dieu et d'attirer sur nous le bienveillant regard de cet œil qui ne se ferme jamais. Ainsi, employons tous nos soins à acquérir les dons célestes, à fuir les maux présents et à mériter les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant, toujours et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

HOMMES DE LA JUDÉE, ET VOUS TOUS QUI HABITEZ JÉRUSALEM, APPRENEZ CECI ET PRÊTEZ L'OREILLE A MES PAROLES. (ACT. II, 14, JUSQU'AU VERS. 21.)

—

ANALYSE.

1. L'orateur explique le discours de l'apôtre saint Pierre, et en fait voir toutes les beautés d'ensemble et de détail. — D'abord ce n'est plus cet homme timide qui tremblait à la voix d'une servante, mais c'est un apôtre plein d'une noble hardiesse et d'une mâle éloquence.
2. L'application de la prophétie de Joël à la conversion des gentils lui fournit ensuite d'heureux développements, et l'annonce qu'elle contient de la ruine de Jérusalem lui en fait tracer un lugubre et effrayant tableau.
3. Mais si le Seigneur châtie ainsi ses ennemis sur la terre, quels seront les supplices de l'enfer? Et quoique ce sujet soit peu agréable à ses auditeurs, il est obligé de le traiter pour satisfaire aux devoirs de sa charge.
4. De là l'orateur est amené à se comparer au magistrat sévère qui maintient l'ordre dans la cité, et que le peuple maudit quelquefois, tandis qu'il n'a que des louanges et des applaudissements pour le riche citoyen qui lui prodigue les fêtes et les jeux. — Mais lequel des deux est réellement le plus utile ? — Le doute n'est pas possible ; et de même l'évêque qui explique la loi divine, et qui montre la terrible sanction dans les menaces de l'enfer, est le vrai père de son peuple. — Celui-ci ne doit donc point murmurer contre lui, mais profiter de ses avis pour acquérir les biens éternels.

1. Pierre s'adresse ici à cette foule d'étrangers qui étaient accourus, mais, en leur parlant, il ne néglige pas de réfuter ses calomniateurs. Car la divine Providence n'avait permis leurs amères critiques que pour donner à l'apôtre l'occasion de se défendre et d'annoncer l'Evangile. Et parce qu'ils se glorifiaient beaucoup d'habiter Jérusalem, il leur dit : « Apprenez

« ceci, et prêtez l'oreille à mes paroles ». Ce langage ne pouvait que les rendre attentifs et les disposer à écouter favorablement sa défense. « Non, ces hommes ne sont point ivres, « comme vous le pensez ». Que ce langage est doux et bienveillant! Pierre avait pour lui la plus grande partie du peuple, et néanmoins il n'adresse à ses critiques que de bienveillantes paroles. Il écarte d'abord tout mauvais soupçon à leur égard, et n'établit sa propre défense qu'en second lieu. Aussi ne dit-il pas, comme vous vous l'imaginez par une supposition insensée, ou une froide plaisanterie, mais « comme vous le pensez ». Il donne ainsi à entendre qu'ils ne parlent point sérieusement, et il semble imputer leur faute bien plus à l'ignorance qu'à la malice.

« Non, ces hommes ne sont pas ivres, comme « vous le pensez, puisqu'il n'est que la troi- « sième heure du jour ». Cette raison est-elle péremptoire? et les apôtres ne pouvaient-ils, en effet, s'être enivrés à la troisième heure du jour? Sans doute, ils l'eussent pu; mais, sans beaucoup insister sur cette circonstance, Pierre se borne à nier le fait qu'alléguaient ses détracteurs; et cette réserve nous apprend à ne pas beaucoup parler hors de la nécessité. Au reste, la suite de son discours confirme cette assertion, et désormais il s'adresse à tous: « Mais c'est ce qui a été prédit par le pro- « phète Joël, dans les derniers temps, dit « le Seigneur ». (Joël, II, 28.) L'apôtre ne nomme pas encore le Christ, et, sans faire mention de sa promesse, il rapporte tout au Père; c'est de sa part une profonde habileté. Il évite donc d'insister de prime abord sur ce qui concernait Jésus-Christ, et de rappeler les promesses qu'il leur avait faites après sa mort sur la croix; car c'eût été ruiner par avance tout le succès de sa prédication. Mais les apôtres ne pouvaient-ils pas, me direz-vous, prouver sa divinité? Oui, sans doute, si vous supposer la foi en sa mort et sa résurrection. Mais en ce moment c'était ce qu'il fallait faire croire; et, en parler inconsidérément, c'était s'exposer à se faire lapider.

« Je répandrai de mon Esprit sur toute « chair ». Il leur donnait ainsi de bonnes espérances, car, s'ils le voulaient, ils pouvaient, eux aussi, recevoir ce divin Esprit. Mais il les avertit en même temps qu'ils n'en jouiront pas exclusivement, afin de ne pas exciter contre eux la jalousie des gentils; et, pour couper dans sa racine toute pensée d'envie, il ajoute : « Et vos fils prophétiseront ». C'est comme s'il leur eût dit : Cette miraculeuse effusion de l'Esprit-Saint n'est ni votre bien, ni votre gloire exclusifs, mais la grâce en passera jusqu'à vos enfants. Par honneur il leur donne le nom de pères, et il appelle leurs fils ceux qui devaient être disciples de l'Evangile. « Et vos jeunes gens auront des visions, et « vos vieillards auront des songes. Et, en ces « jours-là, je répandrai mon Esprit sur mes « serviteurs et sur mes servantes, et ils pro- « phétiseront ». C'était adroitement leur insinuer qu'eux, les apôtres, étaient approuvés de Dieu, puisqu'ils avaient mérité de recevoir l'Esprit-Saint, tandis que les Juifs en étaient rejetés, parce qu'ils avaient crucifié le Seigneur Jésus.

Autrefois Jésus-Christ, pour apaiser l'irritation des Juifs, leur disait : « Par qui vos « enfants chassent-ils les démons? » (Matth. XII, 27.) Il ne disait pas, mes disciples, afin d'éviter tout soupçon de s'encenser lui-même; et c'est ainsi que Pierre ne dit pas : nous ne sommes pas ivres, mais nous parlons sous l'inspiration du Saint-Esprit. Observons aussi qu'il ne se borne pas à alléguer ce fait, mais qu'il l'appuie sur l'autorité d'un prophète. Aussi, cette autorité le remplit-elle de force et de courage. Sa simple parole avait suffi pour repousser l'accusation d'ivresse; mais, quand il s'agit d'attester l'effusion de la grâce, il invoque l'autorité d'un prophète. « Je répandrai », dit le Seigneur, « de mon « Esprit sur toute chair ». Cette expression générale se rapporte à ce que Dieu instruisait ses prophètes ou par songe, ou par une révélation manifeste. L'apôtre aborde ensuite ce passage assez terrible de la prophétie : « Et je « ferai paraître », dit le Seigneur, « des pro- « diges dans le ciel, et des miracles sur la « terre ». Ces paroles désignent le jugement dernier et la ruine de Jérusalem. « Je ferai « paraître du sang et du feu, et une colonne « de fumée; et le soleil sera changé en ténè- « bres, et la lune en sang ». Quel tableau! et quelles affreuses calamités! Ces lugubres emblèmes représentent les maux extrêmes qui arriveront au dernier jour; et néanmoins, l'historien Josèphe raconte que plusieurs prodiges de ce genre parurent dans les airs, et annoncèrent les désastres de la Judée.

Cependant, l'apôtre répand parmi ses auditeurs un vif sentiment de crainte, en leur rappelant ces épaisses ténèbres et l'attente du jugement. « Car elles précéderont le grand « jour du Seigneur ». C'était leur dire : ne vous abusez pas en croyant que vous pouvez pécher impunément. Et telle est la conclusion de cette annonce du jour grand et terrible du Seigneur. Eh bien ! a-t-il remué les consciences, et changé les rires en remords ? Et, en effet, si déjà les pronostics de ce jour éclatent, les périls des derniers temps sont donc proches. Mais quoi ! va-t-il prolonger cet effrayant langage ? Nullement; il permet à ses auditeurs de respirer, et continue ainsi : « Et « il arrivera que quiconque invoquera le nom « du Seigneur, sera sauvé ». Selon saint Paul, cette parole désigne Jésus-Christ ; mais, par prudence, Pierre ne le dit pas manifestement. (Rom. x, 13.)

Et maintenant, si nous revenons sur ses premières paroles, nous observerons qu'il s'est élevé avec force contre ses critiques et ses railleurs. « Apprenez ceci », leur a-t-il dit, « et prêtez l'oreille à mes paroles ». En s'adressant à eux, il leur avait dit : « Hommes « de la Judée ». C'est-à-dire, selon moi, vous qui habitez dans la Judée. Mais voulez-vous connaître combien Pierre est aujourd'hui changé ? rappelons-nous ce passage de l'Evangile. « Une servante s'approcha de lui, disant : « Et toi, tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais « il répondit : Je ne connais point cet homme. « Et, interrogé de nouveau, il commença à « faire des serments et des imprécations ». (Matth. xxvi, 69, 72.)

2. Admirez aussi l'assurance et la noble franchise de sa parole. Il ne loue point ceux de ses auditeurs qui avaient dit : « Nous les « entendons parler en notre langue des gran« deurs du Dieu »; et il se borne à exciter davantage leur zèle par la sévérité dont il use envers ses détracteurs. Ainsi son langage ne laisse apercevoir aucune trace de flatterie, et une remarque qui se justifie toujours, c'est que son discours, quoique rempli d'une extrême bienveillance, présente le rare mérite d'éviter également l'adulation et l'injure. Ce n'est pas non plus sans une profonde raison que le prodige de la Pentecôte s'effectua à la troisième heure du jour, car à ce moment le soleil brille, les plaisirs de la table ne nous retiennent plus, et les charmes du jour et de la conversation attirent tous les hommes sur la place publique.

Au reste, le langage de Pierre respire une noble franchise. « Prêtez l'oreille à mes pa« roles ». Et aussitôt, sans rien dire de lui-même, il ajoute : « Ceci est ce qui a été dit par « le prophète Joël, dans les derniers temps ». Il indique ainsi, par cette expression un peu emphatique, que la réalisation des menaces divines est peu éloignée, et, pour ne point paraître la fixer à la seconde génération, il ajoute : « Et vos vieillards auront des songes ». Voyez l'admirable enchaînement de ses paroles. D'abord il a nommé les fils, à l'exemple de David qui a dit : « A la place de vos pères, « il vous est né des enfants ». (Ps. xliv, 17.) Et Malachie dit également : « Il ramènera le « cœur des pères à leurs enfants ». (Malach. iv, 6.)

« Je répandrai de mon Esprit sur mes servi« teurs et sur mes servantes ». Ces paroles nous révèlent toute la force de cet Esprit divin qui, en nous délivrant du péché, nous attache à son service. Eh ! quelle n'est pas l'excellence de ce don qui se communique même au sexe le plus faible, dans une large proportion, et non à quelques individus seulement, comme autrefois à Débora et Holda. Mais observez que Pierre évite de dire que cet Esprit dont parle le prophète est l'Esprit-Saint, et qu'il néglige ainsi d'expliquer les termes de la prophétie. Il se contente de la citer, parce que cette citation suffit à son but. Il se tait également sur Judas, dont tout le monde connaissait la triste fin, et il pense avec raison, qu'à l'égard des Juifs, l'autorité du prophète Joël est l'argument le plus préremptoire. Et, en effet, aux yeux des Juifs, les prophéties l'emportaient sur les miracles. Aussi les voyons-nous contredire ceux de Jésus-Christ, et se taire quand il leur allègue une prophétie. Un jour il leur dit : « Le Seigneur a dit à mon « Seigneur, asseyez-vous à ma droite » (Ps. cix, 1 ; Matth. xxii, 42) ; et ils furent si confus qu'ils n'osèrent plus répondre. C'est pourquoi, et il est facile de le vérifier, le Sauveur ne négligeait aucune occasion de leur citer les saintes Ecritures, comme lorsqu'il leur dit : « L'Ecriture appelle dieux ceux auxquels la « parole de Dieu est adressée ». (Jean, x, 35.)

C'est donc à l'exemple de son divin Maître que Pierre cite cette prophétie : « Je répan« drai de mon Esprit sur toute chair », c'est-

à-dire, sur les gentils. Mais il ne révèle rien et n'explique rien, parce que l'obscurité même de la prophétie servait ses projets. « Je ferai « paraître des prodiges dans le ciel ». Le vague de cette menace était bien propre à épouvanter les esprits, et toute explication en eût diminué la salutaire terreur. Il se tait donc sur cette prophétie, comme étant par elle-même assez claire, et facile à comprendre. D'ailleurs, il se réserve de l'expliquer en parlant de la résurrection, et il y dirige l'enchaînement de son discours. Ainsi son silence est volontaire et réfléchi, parce que la promesse d'un heureux avenir eût été impuissante pour attirer les Juifs à l'Evangile. Ajoutez encore que nul n'échappera aux désastres du dernier jour, tandis que sous Vespasien les chrétiens évitèrent la mort. Et c'est à cette fuite que se rapportent ces paroles du Sauveur : « Si ces jours n'eussent été abrégés, « toute chair eût été détruite ». (Matth. XXIV, 22.) Le premier malheur des Juifs fut, en effet, cette ligne de circonvallation qui prit, comme dans un filet, tous les habitants de Jérusalem, et le second fut la ruine et l'incendie de la ville.

L'apôtre continue ensuite la métaphore, et met, comme sous les yeux de ses auditeurs, la désolation de Jérusalem : « Le soleil », dit-il, « se changera en ténèbres et la lune en sang ». Que signifie ce changement de la lune en sang? Il me paraît indiquer un effroyable carnage; et ce langage était bien propre à consterner tous les esprits. « Et quiconque invoquera le « nom du Seigneur, sera sauvé ». Quiconque, dit-il; c'est-à-dire, sans qu'il l'explique, le prêtre, l'esclave et l'homme libre. « Car il n'y a « plus en Jésus-Christ d'homme ni de femme, « d'esclave ni d'homme libre ». (Gal. III, 28.) Et certes, toutes distinctions sont avec raison abolies sous l'Evangile, de même qu'elles subsistaient sous la loi mosaïque, parce qu'elle n'était que figurative. Et en effet, si, dans le palais impérial, le noble ne se distingue point du plébéien, et si chacun ne s'illustre que par ses œuvres et se recommande par son service, combien plus doit-il en être ainsi dans le christianisme ! « Quiconque invoquera le nom du « Seigneur ». Ce n'est pas sans raison que le prophète emploie ce terme; car Jésus-Christ nous assure que « tous ceux qui lui disent : « Seigneur, Seigneur, ne seront point sauvés », et qu'il n'y aura d'élus que ceux qui le lui diront avec ce véritable amour qui repose sur une bonne vie et une grande confiance. Au reste, l'apôtre ne décourage point ses auditeurs, bien qu'il leur révèle de profonds mystères et qu'il ne leur cache point les terreurs des supplices éternels. Et comment? Parce qu'il leur montre le salut dans l'invocation du nom du Seigneur.

3. Que dites-vous, ô grand apôtre? Vous placez le salut à côté de la croix ! Attendez un peu, et vous connaîtrez combien est grande la miséricorde du Sauveur Jésus. Car la vocation des gentils n'est pas une preuve moins éclatante de sa divinité que sa résurrection et ses miracles. Souvenez-vous aussi qu'un des attributs de Dieu est d'être infiniment bon; aussi Jésus-Christ dit-il : « Nul n'est bon, si ce n'est « Dieu seul ». (Luc, XVIII, 19.) Mais il punit également en Dieu, en sorte que sa bonté ne doit point favoriser en nous la paresse et la négligence. C'est ce que nous apprend admirablement l'apôtre quand il dit : « Quiconque « invoquera le nom du Seigneur sera sauvé ».

Et maintenant je veux, en parlant de la ruine de Jérusalem et de l'effroyable vengeance que le Seigneur en tira, vous prémunir contre les marcionites et plusieurs autres hérétiques. Ils disent qu'en Jésus-Christ le Dieu était bon, et que l'homme était mauvais. Or, qui est l'auteur de ces maux? L'homme mauvais a-t-il vengé le Dieu bon? Nullement. C'est donc un être qui lui est étranger, ou bien le Dieu bon a fait ainsi éclater ses vengeances. Mais alors il est manifeste qu'il faut les rapporter au Père non moins qu'au Fils. C'est ce que prouvent, pour le Père, plusieurs passages de l'Evangile, et spécialement celui-ci où il est dit que le père de famille détruira sa vigne. (Matth. XXI, 41.) Il est également écrit du Fils qu'il fait ce commandement à ses serviteurs : « Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu « que je règne sur eux, amenez-les et faites-les « mourir devant moi ». (Luc, XIX, 27.)

Dans un autre endroit, Jésus-Christ annonce les calamités qui accableront Jérusalem, calamités inouïes jusqu'alors, et qu'il prédit lui-même. Voulez-vous que je vous en rappelle quelques traits? On vit une mère, épouvantable atrocité ! faire rôtir son propre enfant. Et quoi de plus lamentable qu'un tel fait ! Faut-il décrire les horreurs de la famine et de la peste? Et il y eut des horreurs plus grandes encore. On foulait aux pieds les lois de la nature et

celles de l'humanité, et les hommes se montraient plus cruels que les bêtes féroces. Or tous ces maux furent amenés par cette guerre sanglante que permirent le Seigneur et son Christ. Ces faits sont un bon argument contre les marcionites et contre ceux qui nient l'existence de l'enfer; et on peut s'en servir utilement pour confondre leur impudence. Et puis, cette dernière désolation ne surpasse-t-elle pas celle de la captivité; et la famine qu'elle occasionna ne fut-elle pas plus cruelle qu'à cette époque? Certainement; et c'est de tous ces maux que Jésus-Christ lui-même a dit : « Cette tribulation sera telle qu'on n'en a « jamais vu et qu'on n'en verra jamais de sem- « blable ». (Matth. XXIV, 21.)

Comment donc quelques-uns disent-ils que Jésus-Christ a remis aux Juifs la peine de leur déicide? Cette objection est peu grave, et vous pouvez facilement la résoudre. Au reste, on ne pourrait ici rien inventer qui approchât de la réalité; et si le récit que nous en possédons était dû à une plume chrétienne, il serait permis de le soupçonner d'exagération. Mais on ne saurait s'inscrire en faux contre sa véracité, puisqu'il a pour auteur un Juif, très-attaché à sa nation, et qui écrivait après la promulgation de l'Evangile. On voit en effet que dans toutes circonstances il s'attache à relever ses concitoyens. Concluons qu'il existe un enfer, et que Dieu est bon. Le récit des malheurs de Jérusalem vous a remplis d'effroi; eh! que sont ces maux en comparaison des supplices de l'enfer? Mais voilà que de nouveau je vous deviens fâcheux et importun. Que faire à cela? Ma position l'exige. Un évêque ressemble à un maître sévère qui encourt la haine de ses élèves. Mais, puisque les ministres d'un roi exécutent ses ordres, même les plus rigoureux, ne serait-il pas absurde que, pour vous complaire, je négligeasse les devoirs de ma charge?

Chacun a son œuvre à remplir; et le devoir du plus grand nombre est de se secourir mutuellement dans un esprit de compassion et de bienveillance, de douceur et de bonté. Le pasteur, au contraire, pour être utile à son troupeau, doit se montrer dur et sévère, fâcheux et importun. Car il fera le bien par d'austères remontrances plus que par d'agréables compliments. Tel est aussi le sort du médecin; et toutefois il est moins rude, parce que les bienfaits de son art se réalisent soudain, tandis que ceux de l'évêque se réservent pour l'éternité. Ainsi encore, le juge est odieux aux malfaiteurs et aux séditieux, et le législateur est importun à ceux que gêne la loi. Mais un accueil bien différent est réservé à celui qui flatte le peuple, qui l'amuse et qui lui prépare des jeux et des fêtes. Et en effet, quels applaudissements ne reçoivent pas ces riches citoyens qui donnent les jeux publics et se ruinent en prodigalités! Aussi le peuple reconnaissant célèbre-t-il leurs louanges, et par honneur il tend les rues de riches tapisseries, illumine les maisons, porte des palmes et leur offre des couronnes et de somptueux vêtements. Le malade, au contraire, s'attriste en voyant le médecin, et le séditieux devient humble en présence du juge : il perd soudain sa pétulance et son audace, parce qu'il sait que le devoir de ce juge est de le châtier.

Mais examinons qui est plus utile à une cité, ou l'édile qui fournit aux dépenses des jeux, du théâtre et des repas publics, ou le magistrat qui, au lieu de ces pompes superflues, s'entoure de chevalets, de fouets, de bourreaux et de soldats terribles, qui prononce des paroles sévères et des arrêts rigoureux, et qui commande à ses licteurs d'écarter du forum une foule tumultueuse. Eh bien! examinons quels résultats amènent deux conduites si opposées. Le magistrat est un homme odieux et l'édile est un galant homme. Mais que produisent les fêtes qu'il prodigue? De froids plaisirs qui durent jusqu'au soir et s'évanouissent avec l'aurore; des rires indécents et des paroles libres et légères. Eh! que doit-on au magistrat? La crainte et la tempérance, la soumission de l'esprit et la retenue des mœurs, l'amour du travail, la répression des mauvaises passions de l'âme, est un rempart contre les désordres extérieurs. Sous l'égide de ces vertus, chacun jouit tranquillement de sa fortune, tandis que le régime contraire la dilapide dans les jeux et les fêtes; et si des voleurs ne nous l'enlèvent pas, le plaisir et l'ostentation nous la ravissent. Cependant on s'aperçoit bien qu'on est volé, mais on ne laisse pas que d'en rire. Ce sont des voleurs d'un genre tout nouveau : ils dépouillent leur victime et puis lui persuadent qu'elle doit s'en réjouir.

4. Mais dans la religion, rien de semblable, et le Seigneur, qui est le père de tous, nous prescrit le secret de nos bonnes œuvres, et même de nos bonnes intentions. Car il a dit :

« Prenez garde de faire l'aumône devant les « hommes ». (Matth. VI, 1.) Le chrétien y apprend donc à fuir toute injustice. Car il y a également injustice à dérober le bien d'autrui, et à se plonger dans les excès de la table, ou à s'abandonner à une joie effrénée et dissolue. Il y apprend encore à garder la chasteté, et à éviter l'impureté, puisque ce péché se commet même par un simple regard. Il y apprend enfin à pratiquer la modestie et à repousser le faste et l'orgueil, et il n'oublie point, selon la parole de l'apôtre, que : « si tout lui est per« mis, tout n'est pas expédient ». (I Cor. VI, 12.) En un mot, l'Eglise est l'école des vertus, et le théâtre celle des vices. Mais laissons ce sujet, et je me borne à vous dire que les fêtes du monde sont plus fécondes en chagrins qu'en véritables plaisirs. Il suffit, pour nous en convaincre, de considérer au lendemain d'une fête, celui qui en a fait les frais, et ceux qui y ont pris part. Tous, et surtout le premier, nous les verrons tristes et abattus. Et en effet, le jour précédent, le peuple se livrait à une folle gaîté, et il se réjouissait sous un riche vêtement; mais, comme il ne lui appartenait pas, il s'attriste aujourd'hui, et s'afflige de ne plus le posséder. Quant à celui qui a fait les frais de la fête, il se croyait moins heureux que ses joyeux convives : mais le lendemain, ceux-ci n'ont qu'à rendre les habits qu'on leur avait prêtés, tandis que lui-même tombe dans un profond chagrin. Ah ! si, dans les choses extérieures, la joie enfante la tristesse, et le malheur l'utilité, à plus forte raison en est-il ainsi dans les choses spirituelles !

C'est pourquoi personne ne s'irrite contre les lois, et même tous les regardent comme protectrices de la sûreté publique; car elles ne sont point l'ouvrage de législateurs étrangers, ou ennemis, mais l'œuvre des citoyens, des édiles et des tuteurs de la cité. Tous, ils ont cru bien mériter de la patrie en établissant ces lois, et cependant elles renferment des peines et des châtiments; car, toute loi contient une sanction pénale. Mais, n'est-il pas absurde de décerner aux législateurs humains les noms de sauveurs, de bienfaiteurs et de protecteurs, et d'appeler dur et fâcheux l'évêque qui vous explique les lois divines? Oh ! quand je vous parle de l'enfer, que fais-je, sinon de vous exposer la sanction de ces lois? Les législations de la terre édictent des peines sévères contre l'homicide, le vol, l'adultère et autres crimes semblables; pourquoi donc murmurer si je mets sous vos yeux les supplices dont vous menace, non un homme, mais Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu ? Que celui, dit-il, qui est sans miséricorde, soit rigoureusement puni. Car, telle est la conclusion de la parabole sur le pardon des ennemis. Que celui, ajoute-t-il, qui garde le souvenir d'une offense, subisse le dernier supplice; que celui qui s'irrite sans motif soit jeté dans le feu, et que celui qui injurie son frère, soit condamné aux peines de l'enfer !

Au reste, ne vous troublez point si ces lois vous paraissent nouvelles ; car Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour y apporter une nouvelle législation. Et en effet, la raison seule nous dit que l'homicide et l'adultère doivent être punis ; et, si l'Evangile ne contenait pas une autre défense, il eût été inutile qu'un législateur divin nous l'eût apporté. Aussi ne dit-il pas : Que l'adultère soit puni, mais bien celui qui se permet même un regard mauvais, et il spécifie le lieu et le genre du supplice. Jésus-Christ n'a point écrit son Evangile sur des tables de pierre, et il ne l'a point gravé sur des colonnes de bronze; mais il a surnaturalisé l'âme des douze apôtres, et par l'opération de l'Esprit-Saint, il y a gravé ces lois que nous vous faisons connaître. C'était le devoir des prêtres à l'égard des Juifs, afin que nul ne prétextât son ignorance, et à plus forte raison est-ce le mien ? Si quelqu'un disait : Je n'écouterai pas, et ainsi je ne serai point jugé; il devrait s'attendre à un châtiment plus rigoureux, car son excuse ne serait valable qu'en l'absence de toute instruction. Mais, puisqu'un évêque instruit son peuple, elle n'est plus recevable. Souvenez-vous donc que Jésus-Christ lui-même a condamné les Juifs : « Si je « n'étais pas venu », disait-il, « et si je ne leur « eusse pas parlé, ils ne seraient pas cou« pables ». (Jean, XV, 22.) L'apôtre s'écrie également : « Que dis-je ? Est-ce qu'ils n'ont pas « entendu la parole du salut? Sans doute ; car « la voix des apôtres a retenti par toute la « terre ». (Rom. X, 18.)

Alléguez donc votre ignorance, si personne ne vous prêche la doctrine évangélique. Mais quand l'évêque est assis dans sa chaire, et qu'il remplit son devoir, vous n'avez plus d'excuse. J'ajoute aussi que Jésus-Christ, qui a établi dans son Eglise les apôtres, comme autant de colonnes de la vérité, a voulu hono-

rer les évêques du même privilége. Et si nous nous sommes rendus indignes de comprendre les sublimes inscriptions que portent ces colonnes, fixons du moins sur elles un regard respectueux. Les colonnes, non plus que les lois, ne sont coupables des menaces qu'elles profèrent contre les malfaiteurs ; et il en est ainsi des bienheureux apôtres. Mais l'Eglise, qui est la colonne de vérité, ne se dresse pas dans un seul lieu, et ses inscriptions sont répandues dans le monde entier. Passez jusqu'aux Indes, et vous les entendrez publier ; avancez jusqu'à l'Espagne, et jusqu'aux limites de l'univers, et vous ne trouverez personne qui, avec un peu de bonne volonté, ne parvienne à les connaître. Ne murmurez donc point contre ces lois divines, mais efforcez-vous de pratiquer les vertus chrétiennes, afin que vous puissiez obtenir les biens éternels, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

(SUITE.)

HOMÉLIE LXXVIII.

Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges, lesquelles ayant pris leurs lampes s'en allèrent au-devant de l'époux. Or, il y en avait cinq folles et cinq sages. Celles qui étaient folles, ayant pris leurs lampes, ne se pourvurent point d'huile. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. (Chap. XXV, 1, 2, 3, 4, jusqu'au verset 31.) 1

HOMÉLIE LXXIX.

Mais quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire accompagné de tous ses saints anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations de la terre seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. (Chap. XXV, 31, 32, jusqu'au verset 6 du chap. XXVI.) 9

HOMÉLIE LXXX.

Or, Jésus étant à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme vint à lui avec un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix qu'elle répandit sur la tête de Jésus, comme il était à table. (Chap. XXVII 6, 7, jusqu'au verset 17.) 17

HOMÉLIE LXXXI.

Or, le premier jour des azymes, les disciples vinrent trouver Jésus, et lui dirent : où voulez-vous que nous vous préparions à manger la pâque ? Jésus leur répondit : Allez-vous-en dans la ville chez un tel, et lui dites : Notre Maître vous envoie dire : Mon temps est proche : je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples. Les disciples firent ce que Jésus-Christ leur avait commandé, et préparèrent la pâque. (Chap. XXVI, 17, 18, 19, jusqu'au verset 26.) 24

HOMÉLIE LXXXII.

Et comme ils mangeaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Et prenant le calice, ayant rendu grâces, il le leur donna en disant : Buvez-en tous Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui est répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés. (Chap. XXVI, 26, 27, 28, jusqu'au verset 36.) 32

HOMÉLIE LXXXIII.

Après cela, Jésus s'en vint en un lieu appelé Gethsémani, et dit à ses disciples : asseyez-vous ici pendant que j'irai là pour prier. Puis, prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença d'être dans la tristesse et dans l'abattement ; et alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi. (Chap. XXVI, 36, 37, 38, jusqu'au verset 51.) 40

HOMÉLIE LXXXIV.

Alors un de ceux qui étaient avec Jésus, mettant la main à l'épée, et frappant un des gens du grand prêtre, lui coupa l'oreille. Jésus lui dit : Remettez votre épée en son lieu ; car tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée. (Chap. XXVI, 51, 52, jusqu'au verset 67.) 46

HOMÉLIE LXXXV.

Aussitôt on lui cracha au visage, on le frappa à coups de poing, et d'autres lui donnèrent des soufflets, en disant : Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. (Chap. XXVI, 67, 68, jusqu'au verset 10 du Chap. XXVII.) 52

HOMÉLIE LXXXVI.

Or, Jésus fut présenté devant le gouverneur. Et le gouverneur l'interrogea en ces termes : Etes-vous le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : vous le dites. Et étant accusé par les princes des prêtres et les sénateurs, il ne répondit rien. (Chap. XXVII, 11, 12, jusqu'au verset 27.) 59

HOMÉLIE LXXXVII.

Les soldats du gouverneur menèrent Jésus dans le prétoire, et toute la cohorte s'assembla autour de lui. Et lui ayant ôté ses habits, ils le revêtirent d'un manteau d'écarlate. Et tressant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête avec un roseau dans sa main droite, et s'agenouillant devant lui, ils se moquaient de lui, en disant : Salut, roi des Juifs ! Et lui crachant au visage, ils prenaient le roseau, et lui en frappaient la tête. (Chap. XXVIII, 27, 28, 29, 30, jusqu'au verset 45.) 66

HOMÉLIE LXXXVIII.

Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres. Et sur la neuvième heure Jésus jeta un grand cri, en disant : Eli, Eli, Lamma Sabacthani, c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? (Chap. XXVII, 45, 46, jusqu'au verset 62.) 72

HOMÉLIE LXXXIX.

Mais le lendemain, qui était le jour d'après celui qui est appelé la préparation du sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate, et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Commandez donc, s'il vous plaît, que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps et ne disent : Il est ressuscité d'entre les morts, et ainsi la dernière erreur sera pire que la première. (Chap. XXVII, 62, 63, 64, jusqu'au verset 11 du chap. XXVII.) 79

HOMÉLIE XC.

Après qu'elles furent parties, quelques-uns des gardes vinrent dans la ville et rapportèrent tout ce qui s'était passé aux princes des prêtres. Ceux-ci se réunirent avec les anciens, et ayant tenu conseil, ils donnèrent une grande somme d'argent aux soldats, en leur disant : Dites que ses disciples sont venus durant la nuit, lorsque vous dormiez, et ont dérobé son corps. (Chap. XXVIII, 11, 12, 13, jusqu'à la fin.) 86

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

Avertissement. 93

HOMÉLIE I. 100

HOMÉLIE II.

Au commencement était le Verbe. (Verset 1.) 105

HOMÉLIE III.

Au commencement était le Verbe. (Verset 1.) 112

HOMÉLIE IV.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. (Verset 1.) 120

HOMÉLIE V.

Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. (Verset 3, jusqu'au verset 6.) 127

HOMÉLIE VI.

Un homme a été envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. (Jusqu'au verset 9.) 133

HOMÉLIE VII.

Celui-là était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. (Verset 9.) 135

HOMÉLIE VIII.

Celui-là était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. (Jusqu'au verset 9.) 138

HOMÉLIE IX.

Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. (Jusqu'au verset 11.) 142

HOMÉLIE X.

Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. (Jusqu'au verset 14.) 146

HOMÉLIE XI.

Et le Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi nous. (Verset 14.) 150

HOMÉLIE XII.

Et nous avons vu sa gloire; sa gloire, dis-je, comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité. (Verset 14.) 153

HOMÉLIE XIII.

Jean rend témoignage de lui, et il crie, en disant : Voici celui dont je vous disais : celui qui doit venir après moi, est avant moi, parce qu'il est plus ancien que moi. (Verset 15.) 158

HOMÉLIE XIV.

Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. (Verset 16.) 163

HOMÉLIE XV.

Nul n'a jamais vu Dieu : Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui en a donné la connaissance. (Verset 18.) 168

HOMÉLIE XVI.

Or, voici le témoignage que rendit Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : qui êtes-vous ? (Chap. I, verset 19, jusqu'au verset 28.) 172

HOMÉLIE XVII.

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. — Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, et voici celui qui ôte le péché du monde. (Verset 28, 29, jusqu'au verset 35.) 178

HOMÉLIE XVIII.

Le lendemain Jean était encore là avec deux de ses disciples. — Et jetant la vue sur Jésus qui marchait, il dit : Voilà l'agneau de Dieu. — Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus. (Verset 35, 36, 37.) 184

HOMÉLIE XIX.

Et ayant trouvé le premier son frère Simon, il lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire, le Christ. — Et il l'amena à Jésus. (Verset 41, 42.) 190

HOMÉLIE XX.

Le lendemain Jésus voulant s'en aller en Galilée, trouva Philippe, et il lui dit : Suivez-moi. — Philippe était de la ville de Bethsaïde, d'où étaient aussi André et Pierre. (Versets 43, 44, jusqu'au verset 49.) 193

HOMÉLIE XXI.

Nathanaël lui dit : Maître, vous êtes le Fils de Dieu vous êtes le roi d'Israël. — Jésus lui répondit : Vous croyez parce que je vous ai dit que je vous ai vu sous le figuier : vous verrez de bien plus grandes choses ! (Versets 49, 50, jusqu'au verset 4 du chap. II.) 197

HOMÉLIE XXII.

Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue. (Verset 4, jusqu'au verset 10.) 202

HOMÉLIE XXIII.

Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana, en Galilée. (Verset 11, jusqu'au verset 22.) 206

HOMÉLIE XXIV.

Pendant qu'il était dans Jérusalem à la fête de Pâques, plusieurs crurent en son nom. (Verset 23, jusqu'au verset 4 du chapitre III.) 211

HOMÉLIE XXV.

Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. (Verset 5.) 216

HOMÉLIE XXVI.

Ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. (Verset 6, jusqu'au verset 11.) 220

HOMÉLIE XXVII.

Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? — Personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir : le Fils de l'Homme qui est dans le ciel. (Verset 12, jusqu'au verset 16.) 224

HOMÉLIE XXVIII.

Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. (Verset 17, jusqu'au verset 21.) 229

HOMÉLIE XXIX.

Après cela, Jésus étant venu en Judée, suivi de ses disciples, il y demeurait avec eux, et y baptisait. (Verset 22, jusqu'au verset 30.) 234

HOMÉLIE XXX.

Celui qui est venu d'en-haut est au-dessus de tous. — Celui qui tire son origine de la terre, est de la terre, et ses paroles tiennent de la terre. (Verset 31, jusqu'au verset 34.) 237

HOMÉLIE XXXI.

Le Père aime le Fils, et il lui a mis toutes choses entre les mains. — Celui qui croit au Fils, a la vie éternelle : Celui qui ne croit pas au Fils, ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. (Vers. 33, 36, jusqu'au verset 12 du Chap. IV.) 2.5

HOMÉLIE XXXII.

Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau, aura encore soif : — Au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : Mais l'eau que je lui donnerai deviendra dans lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. (Versets 13, 14, jusqu'au verset 20.) 250

HOMÉLIE XXXIII.

Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, le temps est venu que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. — Vous adorez ce que vous ne connaissez point : Pour nous, nous adorons ce que nous connaissons : car le salut vient des Juifs. (Versets 21, 22, jusqu'au verset 27.) 255

HOMÉLIE XXXIV.

Cette femme cependant laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville, et commença à dire à tout le monde : — Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait : Ne serait-ce point le Christ? (Versets 28, 29, jusqu'au verset 39.) 259

HOMÉLIE XXXV.

Les samaritains étant donc venus le trouver, le prièrent de demeurer chez eux, et il y demeura deux jours. — Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui, pour l'avoir entendu parler. — De sorte qu'ils disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous en avez dit que nous croyons en lui, car nous l'avons ouï nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Christ Sauveur du monde. — Deux jours après, il sortit de ce lieu, et s'en alla en Galilée. (Versets 40, 41, 42, 43, jusqu'au verset 53.) 264

HOMÉLIE XXXVI.

Ce fut là le second miracle que Jésus fit, étant revenu de Judée en Galilée. (Verset 54, jusqu'au verset 5 du Chap. V.) 269

HOMÉLIE XXXVII.

Jésus lui dit : Voulez-vous être guéri? — Le malade lui répondit : Oui, Seigneur ; mais je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été troublée. (Versets 6, 7, jusqu'au verset 13.) 273

HOMÉLIE XXXVIII.

Depuis, Jésus trouva cet homme dans le temple, et il lui dit : Vous voyez que vous avez été guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. (Verset 14, jusqu'au verset 21.) 277

HOMÉLIE XXXIX.

Le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils tout pouvoir de juger. — Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. (Versets 22, 23, jusqu'au verset 30.) 284

HOMÉLIE XL.

Si je rends témoignage de moi, mon témoignage n'est pas véritable. — Il y en a un autre qui rend témoignage de moi : et je sais que son témoignage est véritable. (Versets 31, 32, jusqu'au verset 38.) 293

HOMÉLIE XLI.

Lisez avec soin les Ecritures, puisque vous croyez y trouver la vie éternelle : et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. — Mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie éternelle. (Verset 39, jusqu'à la fin du Chapitre.) 298

HOMÉLIE XLII.

Jésus s'en alla ensuite au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade. — Et une foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. — Jésus monta donc sur une montagne, et s'y assit avec ses disciples. — Or, la pâque des Juifs approchait. (Versets 1, 2, 3, 4, du Chap. VI, jusqu'au verset 15.) 303

HOMÉLIE XLIII.

Lorsque le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. — Et montèrent sur une barque, pour passer au delà de la mer, vers Capharnaüm. Il était déjà nuit que Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la mer commençait à s'enfler à cause du grand vent qui soufflait. (Versets 16, 17, 18, jusqu'au verset 26.) 308

HOMÉLIE XLIV.

Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, et que vous avez été rassasiés. — Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle. Versets 26, 27, jusqu'au verset 37.) 311

HOMÉLIE XLV.

Ils lui dirent : Que ferons-nous, pour faire des œuvres de Dieu ? — Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. — Ils lui dirent : Quel miracle donc faites-vous, afin que le voyant nous vous croyions? Que faites-vous « d'extraordinaire? » (Versets 28, 29.) 314

HOMÉLIE XLVI.

Les Juifs se mirent donc à murmurer contre lui de ce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. — Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus Fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit-il qu'il est descendu du ciel? (Versets 41, 42, jusqu'au verset 53.) 320

HOMÉLIE XLVII.

Jésus lui dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point en vous la vie éternelle. — Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie en lui-même. (Versets 54, 55, jusqu'à la fin du Chapitre.) 326

HOMÉLIE XLVIII.

Depuis cela Jésus voyageait en Galilée, ne voulant point voyager en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. — Mais la fête des Juifs, appelée des tabernacles, était proche. (Chap. VII, versets 1, 2, jusqu'au verset 8.) 333

HOMÉLIE XLIX.

Ayant dit ces choses, il demeura en Galilée. Mais lorsque ses frères furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. (Versets 9, 10, jusqu'au verset 24.) 337

HOMÉLIE L.

Alors quelques gens de Jérusalem commencèrent à dire : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir? — Et néanmoins le voilà qui parle devant tout le monde sans qu'ils lui disent rien. — Est-ce que les sénateurs ont vraiment reconnu qu'il est véritablement le Christ? — Mais nous savons cependant d'où est celui-ci. (Versets 25, 26, 27, jusqu'au verset 36.) 342

HOMÉLIE LI.

Le dernier jour de la fête, qui était le plus solennel, Jésus se tenant debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. — Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son ventre, comme dit l'Ecriture. (Versets 37, 38, jusqu'au verset 44.) 347

HOMÉLIE LII.

Les gardes retournèrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? — Les gardes leur répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là. (Versets 45, 46, jusqu'au verset 19 du chapitre VIII.) 351

HOMÉLIE LIII.

Jésus dit ces choses enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor : et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue. (Verset 20, jusqu'au verset 30.) 356

HOMÉLIE LIV.

Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez dans ma doctrine, vous serez vritablement mes disciples. — Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. (Versets 31, 32, jusqu'au verset 47.) 361

HOMÉLIE LV.

Les Juifs lui répondirent donc : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et que vous êtes possédé du démon? — Jésus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon : mais j'honore mon Père. (Versets 48, 49, jusqu'à la fin du chapitre VIII.) 366

HOMÉLIE LVI.

Comme Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance. — Et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle? (Chap. IX, vers. 1, 2, jusqu'au vers. 6.) 370

HOMÉLIE LVII.

Jésus, après leur avoir dit cela, cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle ; — et il lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé. (Vers. 6, 7, jusqu'au vers. 16.) 376

HOMÉLIE LVIII.

Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? Il répondit : C'est un prophète. — Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle. (Vers. 17, 18, jusqu'au vers. 34.) 380

HOMÉLIE LIX.

Et ils le chassèrent dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? — Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? (Vers. 35, 36, jusqu'au vers. 13 du chap. X.) 387

HOMÉLIE LX.

Je suis le bon Pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. — Comme mon Père me connaît, je connais mon Père : et je donne ma vie pour mes brebis. (Vers. 14, 15, jusqu'au vers. 21.) 393

HOMÉLIE LXI.

Or, on faisait à Jérusalem la fête de la dédicace, et c'était l'hiver. — Et Jésus se promenant dans le temple, dans la galerie de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? (Vers. 22, 23, 24, jusqu'à la fin du chap. x.) 402

HOMÉLIE LXII.

Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeurait Marie et Marthe, sa sœur. — Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfum. (Chap. xi, vers. 1, 2, jusqu'au vers. 29.) 408

HOMÉLIE LXIII.

Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré. — Cependant les Juifs qui étaient avec Marie, et le reste. (Vers. 30, 31, jusqu'au vers. 40.) 415

HOMÉLIE LXIV.

Mais Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. — Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, etc. (Vers. 41, 42, jusqu'au vers. 48.) 420

HOMÉLIE LXV.

Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien. — Et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, etc. (Vers. 49, 50, jusqu'au vers. 9 du chap. xii.) 427

HOMÉLIE LXVI.

Une grande multitude de Juifs ayant su qu'il était là, y vinrent, non-seulement pour Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. (Vers. 9, jusqu'au vers. 24.) 432

HOMÉLIE LXVII.

Celui qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. — Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. (Vers. 25, 26, jusqu'au vers. 34.) 437

HOMÉLIE LXVIII.

Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut? Qui est ce Fils de l'homme? (Vers. 34, jusqu'au vers. 42.) 441

HOMÉLIE LXIX.

Plusieurs néanmoins des sénateurs mêmes crurent en lui, mais à cause des pharisiens ils n'osaient le reconnaître publiquement, de crainte d'être chassés de la synagogue. — Car ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu. (Vers. 42, 43, jusqu'à la fin du chapitre xii.) 445

HOMÉLIE LXX.

Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. (Chap. xiii, vers. 1, jusqu'au vers. 12.) 449

HOMÉLIE LXXI.

Et Jésus reprit ses vêtements : et s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire? (Vers. 12, jusqu'au vers. 19.) 455

HOMÉLIE LXXII.

En vérité, en vérité, je vous le dis : Quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit moi-même, et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. (Vers. 20, jusqu'au vers. 35.) 457

HOMÉLIE LXXIII.

Simon Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous? Jésus lui répondit : Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais, mais vous me suivrez après. (Vers. 36, jusqu'au vers. 7 du chap. xiv.) 464

HOMÉLIE LXXIV.

Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. — Jésus lui répondit : Philippe, il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? Celui qui me voit, voit mon Père. (Vers. 8, 9, jusqu'au vers. 14.) 469

HOMÉLIE LXXV.

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. — Et je prierai mon Père, et il donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité. — Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point. (Vers. 15, 16, 17, jusqu'au vers. 30.) 473

HOMÉLIE LXXVI.

Je suis la vraie vigne, vous êtes les branches, et mon Père est le vigneron. (Chap. xv, vers. 1, jusqu'au vers. 10.) 480

HOMÉLIE LXXVII.

Je vous dis ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit pleine et parfaite. — Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. (Vers. 11, 12, jusqu'au vers. 4 du chap. xvi.) 484

HOMÉLIE LXXVIII.

Je ne vous ai pas dit ces choses dès le commencement, parce que j'étais avec vous, mais maintenant, je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne demande où je vais. — Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse. (Vers. 5, 6, jusqu'au vers. 15.) 491

HOMÉLIE LXXIX.

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez. — Sur cela, quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que veut-il dire par là : Encore un peu de temps ? Et le reste. (Vers. 16, 17, jusqu'à la fin du chapitre xvi.) 497

HOMÉLIE LXXX.

Jésus ayant dit ces choses, leva les yeux au ciel, et dit : Mon Père, l'heure est venue. Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. (Chap. xvii, vers. 1, jusqu'au vers. 5.) 504

HOMÉLIE LXXXI.

J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les séparant du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. (Vers. 6, jusqu'au vers. 15.) 509

HOMÉLIE LXXXII.

Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde. (Vers. 14, jusqu'à la fin du chap.) 514

HOMÉLIE LXXXIII.

Jésus ayant dit ces choses, s'en alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. (Chap. xviii, vers. 1, jusqu'au vers. 36.) 520

HOMÉLIE LXXXIV.

C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité : quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. (Vers. 37, jusqu'au vers. 15 du chap. xix.) 528

HOMÉLIE LXXXV.

Alors donc Pilate le leur abandonna pour être crucifié. Ainsi ils prirent Jésus, et l'emmenèrent. — Et portant sa croix, il vint au lieu appelé du Calvaire, qui se nomme en hébreu Golgotha : — Où ils le crucifièrent. (Versets 16, 17, 18, jusqu'au verset 9 du chap. xix.) 533

HOMÉLIE LXXXVI.

Ces disciples s'en retournèrent donc chez eux. — Mais Marie se tint dehors, pleurant près du sépulcre. (Versets 10, 11, jusqu'au verset 23.) 541

HOMÉLIE LXXXVII.

Or, Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus vint. — Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois, je ne croirai point, etc. (Versets 24, 25, jusqu'au verset 15 du chap. xxi.) 547

HOMÉLIE LXXXVIII.

Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. (Verset 15, jusqu'à la fin.) 552

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES.

HOMÉLIE I.

J'ai écrit un premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusqu'au jour où il monta au ciel, instruisant par le Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis. (Chap. i, 1, 2.) 557

HOMÉLIE II.

Or, ceux qui étaient présents, l'interrogeaient, disant : Seigneur, sera-ce dans ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël? (Act. I, 6.) 568

HOMÉLIE III.

Alors les apôtres retournèrent à Jérusalem, de la montagne appelée des Oliviers, éloignée de Jérusalem de tout le chemin qu'on peut faire un jour de sabbat. (Act. I, 12.) 575

HOMÉLIE IV.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étaient tous ensemble en un même lieu, et soudain un bruit s'entendit venant du ciel. (Act. II, 1, 2.) 585

HOMÉLIE V.

Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, apprenez ceci et prêtez l'oreille à mes paroles. (Act. II, 14, jusqu'au verset 21.) 589

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typ. Louis Guérin et Cᵉ, rue de la Rochelle, 51.

DATE DUE

MAR 1 8 1998

JAN 5 1998

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00264 7646

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.8

LC Coll.

86840